This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

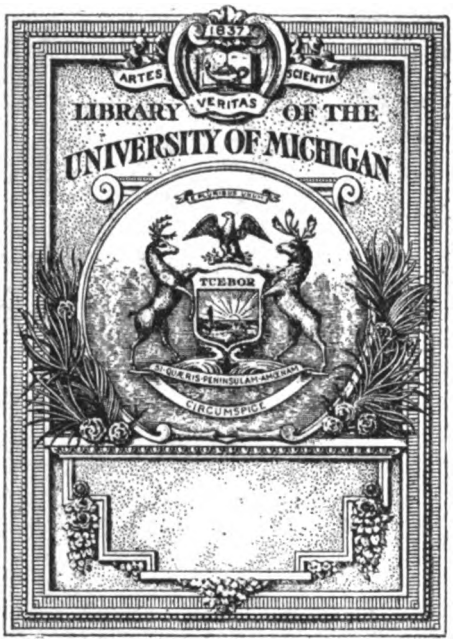
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Revue de géographie

Digitized by Google



Digitized by Google

G
1
R43

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

Digitized by Google

5900. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

Fondée par LUDOVIC DRAPEYRON

EXPLORATION — COLONISATION
GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET ÉCONOMIQUE

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE
TOME XLVIII
Janvier — Juin 1901

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

41249

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

Septième livraison. — Janvier 1901

SOMMAIRE

Du dix-neuvième siècle au vingtième siècle.
L. DRAPEYRON : Une société allemande de géographie. La Société de géographie de Cologne; son organisation (1886-1900).
A. KHAKHANOFF, professeur d'histoire à l'Université de Moscou : La Géorgie à l'Exposition universelle de Paris (1900). De la fondation d'une chaire de géorgien à l'Ecole des langues orientales vivantes, proposée par M. ISARLOFF.
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
Dr A. ZIMMERMANN : Le début de l'Impérialisme britannique, traduit de l'allemand, avec préface de M. H. FROIDEVAUX, par M. RENÉ MARTINET.
P. BARRÉ : Les chemins de fer asiatiques.
P. LEMOSOF : Le livre d'or de la géographie. Essai de biographie géographique (*suite*).
Réception de la Mission saharienne (Foureau-Lamy) par la Société de Géographie à la Sorbonne (5 décembre 1900).
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

CARTES

Mission saharienne Foureau-Lamy (1898-1900).

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Nos lecteurs, dont l'abonnement vient d'expirer, qui n'auront fait parvenir aucun avis dans le courant de janvier, seront considérés comme continuant leur souscription et recevront une quittance qui leur sera présentée, soit par le porteur à Paris, soit par l'intermédiaire de la poste dans les départements. Les abonnés de l'étranger sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement en mandat-poste.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1901)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, il y aura là un organisme vivant. » La Médaille d'Or lui a été attribuée à l'Exposition universelle de Paris (1900). Son œuvre a été d'ailleurs retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-sept volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de **587** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. CHARLES DELAGRAVE, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. Drapeyron, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE AU VINGTIÈME SIÈCLE

Hier finissait le XIXe siècle; aujourd'hui commence le XXe siècle, sans solution de continuité.

On peut dire sans crainte de se tromper qu'à la longue le XXe siècle différera beaucoup du XIXe dans son ensemble; il n'en est pas moins vrai qu'il aura été initié par lui à sa tâche pendant les trente années qui l'ont précédé.

L'Europe est en paix... en Europe. Depuis trente ans la guerre a reculé de notre extrême Occident, où elle sévissait, à l'extrême Orient d'où elle a fini par être exclue, provisoirement.

Lorsque le Danemark, l'Autriche et la France succombèrent sous les coups de la Prusse progressivement unie à l'Allemagne, on croyait à des revanches ou à des tentatives de revanches nécessaires et immédiates. La perte de l'Alsace-Lorraine, notamment, que venait de subir la France, semblait devoir entraîner des hostilités prolongées au cœur de l'Europe. C'était, pour ainsi dire, une seconde guerre de Trente ans qui s'annonçait. Or, ces trente années nous les avons vécues sans guerre : elles ont enseveli tous les grands acteurs de cette guerre de France, vainqueurs et vaincus. C'est à peine si deux ou trois alertes se sont produites, au fond peu sérieuses, et, à l'heure présente, l'*accalmie*, sinon la *paix*, est on ne peut plus parfaite.

Il est vrai que jamais le *Si vis pacem para bellum* n'a été si strictement appliqué. Il s'est étendu à celles des grandes puissances qui ne paraissaient pas menacées. Elles y ont pensé et y pensent encore tous les jours, même en rêve; elles y ont travaillé et y travaillent sans cesse. Elles se sont groupées en deux camps : la *Triple* alliance comprenant l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, et la *Double* qui associe la France à la Russie : chacune possédant un nombre d'hommes à peu près équivalent, chacune ayant un caractère défensif, c'est-à-dire pacifique.

Jamais l'existence des petits États neutres n'avait été aussi assurée que dans cette période, les grands États les considérant comme une garantie de la paix. Aussi la Belgique, la Suisse, etc., ont prospéré à l'envi. Quant aux peuples *supprimés*, personne

391413

Digitized by Google

non plus ne pouvait songer à les rappeler à la vie : il aurait fallu pour cela une ou plusieurs guerres. Ils sont donc restés supprimés. Et le calme du tombeau pour eux était tel qu'ils n'auraient pas osé eux-mêmes le troubler. Pas de nouvelle révolte de la Pologne, comme en 1863. De simples réclamations de la Finlande s'adressant à l'empereur de Russie, de simples réclamations de la Norvège s'adressant au roi de Suède. C'est l'Irlande qui a été le plus loin dans cette voie : elle a formulé et revendiqué l'*Home rule*, mais l'avènement durable d'un ministère tory a sauvé l'œuvre de Pitt : *United Kingdom*.

Reste la péninsule des Balkans dont la paix a été troublée plus d'une fois, mais cette paix a fini par être imposée par ceux-là mêmes qui la rompaient naguère. A la voix de la Russie, les peuples slaves de cette région ont recouvré la plénitude de leur être, avec leur antique agitation traditionnelle, et ce n'est qu'en s'y étudiant bien qu'on les a refrénés. La Grèce, qui avait, dans ces partages, acquis la Thessalie, s'est jetée avidement sur le Grand Turc et en a reçu une sévère leçon. Celui-ci n'en a pas moins abandonné Candie. Mais il a pu, aux portes de l'Europe, par le massacre impuni de tant de victimes arméniennes, braver l'Europe elle-même, dont le concert se réduisait à ce monosyllabe fatidique : *Paix*.

Sans doute bien des causes nouvelles concouraient à cette pacification universelle. Les esprits réfléchis s'effrayaient des hécatombes qu'entraînerait, au sein même de l'Europe, la première guerre européenne nouveau modèle. Aussi s'occupait-on à en éteindre soigneusement les feux épars. La diplomatie s'y employait en toute conscience : elle doublait pour ainsi dire la ligue de la paix. Tant d'expositions universelles n'avaient pas au fond d'autre but.

Malgré tout, il fallait un *dérivatif* qui pût agir *puissamment* et *universellement* sur les nations peu accessibles dans leur masse aux raisons des philosophes.

Or, le dérivatif se présenta en même temps que la guerre d'Orient dont il contribua certainement à amortir les coups (1877).

C'est à ce moment qu'entre en scène l'Angleterre, qui était restée impassible et neutre au milieu des gigantesques armements des puissances continentales, et dont tous les hommes d'État européens prédisaient la décadence et la prochaine déchéance. Or, il suffit d'une résolution énergique de lord Beaconsfield pour faire réfléchir la Russie. C'est comme puissance maritime et aux abords de

Digitized by Google

Constantinople qu'elle agit. S'entendant ensuite au Congrès avec l'Allemagne, qui redoutait une trop nombreuse clientèle de la Russie, elle changeait le traité de San Stephano en un traité de Berlin, plus mesuré. Elle mit elle-même la main *provisoirement* sur Chypre.

Elle profita du désarroi parlementaire de la France pour se saisir *provisoirement* de l'Égypte, cette position privilégiée entre toutes, qui mettait en pleine valeur sa puissance maritime, par le commandement du canal de Suez. Elle se rapprochait de l'Hindoustan, qui était enfin à ses portes, et justifiait le titre d'*Empress of India* que lord Beaconsfield avait fait prendre à la reine Victoria pour montrer qu'il était inséparable de sa domination.

C'est vers ce temps-là (1873-1877) que Cameron et Stanley accomplissaient leur traversée de l'Afrique méridionale. Le roi des Belges concevait la pensée de tendre une main amie aux nègres victimes de l'esclavage. Il finit par constituer le Congo indépendant dont les rapports avec le Congo français et le Congo portugais furent réglés par la Convention de Berlin (1885).

Un conflit, menaçant pour un tout prochain avenir, mit aux prises l'Angleterre[1] avec les Boers, ces Hollandais depuis longtemps établis dans l'Afrique du Sud, qui, abandonnant la région du Cap, étaient venus fonder plus au nord, pour échapper précisément aux Anglais, les deux valeureuses républiques de l'Orange et du Transvaal. Ces républiques furent supprimées, puis reconstituées, avec cette clause qui les enfermait chez elles, qu'elles ne pourraient traiter directement avec aucune puissance, comme tendait déjà à le leur imposer leur défaut de communication avec la mer. Les Portugais eurent beaucoup à souffrir, dans la région du Zambèse, de la formation de la Rhodésia.

L'Angleterre prenait de plus en plus les grandes initiatives dans toute l'Afrique. Elle conclut des accords avec l'Allemagne, l'Italie, la France[2], la Belgique, comme elle en concluait une si avantageuse avec le Portugal. Elle modifiait à peu près partout les limites que s'étaient posées isolément ces puissances. Elle devenait la grande distributrice des terres. Après avoir mis la main sur Zanzibar, elle nous autorisait enfin à conquérir Madagascar (1895).

1. L'Angleterre avait eu affaire aux Zoulous, qui lui infligèrent d'abord quelques pertes notables. Le prince Louis Napoléon, fils de Napoléon III, mourut en combattant pour elle (1879).

2. *Les territoires africains et les conventions franco-anglaises*, par E. Rouard de Card (1900).

Digitized by Google

Elle accordait la même attention à l'Asie où elle venait de rayer à son profit le royaume de Birmanie, qu'elle avait déjà plusieurs fois démembré. Le royaume de Siam agissait de connivence avec elle. Mais des révoltes au nord de l'Inde la rendaient prudente à cet égard, et elle était heureuse d'en sortir et d'avoir obtenu des Russes de précieuses concessions.

Mais elle ne perdait pas un instant de vue l'Égypte, où ses faciles triomphes avaient été fortement tempérés par une grande humiliation qu'elle avait dû dévorer, la chute de Khartoum, la mort de Gordon et la perte qui s'en était suivie du Soudan égyptien. Au Congrès international géographique de Londres (1895), Slatin-Pacha l'éclaira sur la profonde décadence de la puissance du Mahdi. Et l'on vit en trois campagnes, sous la conduite de lord Kitchener, l'Égypte soudanienne renaître, peu d'années après le sauvetage d'Emin-Pacha, opéré par Stanley « à travers les ténèbres de l'Afrique ».

On le voit de reste : dans cette histoire coloniale contemporaine — qui avait pour ainsi dire supprimé en Europe l'histoire de l'Europe — l'Angleterre était restée constamment au premier rang, bien qu'ayant essuyé quelques échecs notables. Elle entraînait dans son orbite, hors d'Europe, l'Europe entière, soit par la grandeur de son initiative, soit par l'importance de ses possessions. D'ailleurs cette hégémonie mondiale lui était assurée sans conteste par la supériorité de son commerce et de sa marine.

Nulle puissance n'avait été plus empressée que l'Allemagne à prendre exemple sur l'Angleterre, — tout en la jalousant parfois [1], — et dont elle était voisine en Afrique. Elle avait eu à se féliciter de son accord concernant Zanzibar qui lui avait valu Helgoland et même de son traité de Delagoa, resté plus mystérieux. Quant à l'Italie, cette même alliance lui avait du moins permis de panser ses blessures de l'Erythrée.

La Russie avait poursuivi sa marche rapide vers l'Extrême-Orient sur les routes du Transcaspien et du Transsibérien, mettant, pour le présent, l'Inde à l'arrière-plan ; tout en conservant la précieuse clientèle de la Perse, elle convoitait la Mandchourie et la Corée et se trouvait en présence de la Chine et du Japon.

Les progrès coloniaux de la France n'étaient comparables qu'à

1. Le télégramme au président Krüger (janvier 1896), après le coup de main marqué de Jameson, s'explique ainsi suffisamment.

Digitized by Google

ceux de l'Angleterre et de la Russie. Après s'être essayée au Tonkin, au Congo, au Sénégal, le traité de Berlin lui donna pleine confiance, ayant acquis la conviction qu'elle ne serait pas attaquée en Europe. La Tunisie fut promptement occupée : elle nous donnait une situation singulièrement enviable sur la Méditerranée (1880). Alors eurent lieu ces belles séries d'explorations scientifiques et d'expéditions militaires, que nous ne pouvons rappeler ici faute de place. Au Congo, toutes nos entreprises se synthétisent dans le nom de Brazza. Au Sénégal et dans les pays circonvoisins, Ahmadou, Behanzin, Samory, Rabah, sont successivement abattus. Nous paraissons sur le Niger. Nous nous emparons de Tombouctou. Hourst parcourt le fleuve tout entier. Enfin, après la traversée mémorable du colonel Monteil jusqu'à Tripoli, après l'œuvre vraiment centralisatrice autour du Tchad de M. Emile Gentil, voici le persévérant Foureau qui accomplit définitivement, en venant d'Algérie, la jonction du Sahara et du Soudan, des trois portions de cet immense empire franco-africain, auquel s'est joint la grande île de Madagascar, où le général Gallieni poursuit son travail exemplaire.

C'est à la même époque (1883) que commença notre action continue au Tonkin, et que cette contrée, grâce à Ferry et à Courbet, nous resta. L'union indo-chinoise fut constituée sous l'autorité d'un gouverneur général.

En France, particulièrement, c'est par les *Revues de Géographie* et par les *Sociétés de Géographie*, par le zèle intelligent de professeurs et de volontaires convaincus, que ce beau mouvement a abouti ! Pas d'organisation d'état au début ! Le ministère des colonies n'a été constitué qu'en 1894 ! L'armée coloniale ne tiendra sur ses pieds qu'au cours de 1901 ! Notre marine est encore insuffisante pour le rôle colonial que nous jouons !

On remarquera que toutes les puissances européennes ou presque toutes — jusqu'au royaume de Belgique — ont été parfois — contrairement à leur constitution politique — projetées à l'extérieur et ont occupé des territoires incommensurablement plus grands qu'elles-mêmes. Et c'est de Bruxelles que, grâce à son roi, est parti intellectuellement et moralement tout ce grand mouvement africain ! C'est à Bruxelles que le cardinal Lavigerie, primat de Carthage, un glorieux Français, aidant, que l'esclavage africain a été résolument et officiellement combattu (1885, 1891). Un grand Congrès colonial (1897), a même suivi à Bruxelles une Exposition universelle.

Digitized by Google

Mais cette expansion coloniale ne s'est pas bornée à l'Europe. Rappelons que le Japon n'a fait la guerre à la Chine que dans un intérêt colonial : la Corée, tel était son objectif, mais par suite de l'entente de la Russie et de la France, elle a dû se contenter de l'archipel Liéou-Kiéou et de la grande île de Formose, tout en conservant ses visées mal dissimulées sur la Corée.

L'Amérique était occupée de *nettoyer* le sol américain des vestiges de domination étrangère, nous voulons dire européenne. Elle a failli faire la guerre à l'Angleterre par le contesté vénézuélien qui ne semble guère avoir tourné suivant ses désirs[1]. Mais le Brésil a obtenu gain de cause du côté de la France. Les phoques, des îles Prjbilow, revendiqués par les Etats-Unis, sont venus plaider contre l'Angleterre jusqu'à Paris. — Une dispute, plus grave encore, a été celle de l'or — *auri sacra fames* — entre la terre d'Alaska et la Colombie anglaise.

La guerre a éclaté entre les Etats-Unis et l'Espagne, et on sait qu'après ses désastres maritimes, celle-ci a dû abandonner Cuba, Puerto-Rico et les Philippines qui ont avec les îles Hawaï constitué, au profit des Etats-Unis, un grand empire colonial.

Les choses en étaient à ce point sur le globe, quand toute une série d'événements est venue brouiller les affaires extérieures de l'Europe et mettre le comble à la confusion.

Tout d'abord, c'est la déconvenue de la France au sujet du commandant Marchand. Fachoda! il suffit de prononcer ce nom. La France qui s'attend à se voir déclarer la guerre, s'y prépare fébrilement. Elle n'a pas lieu cette guerre! Mais le coup a été porté : *manet alte repostum* (1898).

Le tsar, notre allié, propose au Congrès de la Haye l'arbitrage pour concilier les différends entre puissances. Mais on n'y admet pas les Boers — je veux dire le Transvahal et l'Orange — signe de faiblesse manifeste envers l'Angleterre (1899).

L'Angleterre et les Républiques du Sud de l'Afrique ne peuvent s'entendre. C'est l'éternelle question des Uitlanders et des mines d'or de Johannesburg. MM. Krüger et Steijn, leurs présidents, déclarent la guerre et ne prononcent pas le mot d'arbitrage. Alors commence cette lutte héroïque des Boers contre les Anglais, plus nombreux comme soldats que ceux-là comme peuple, à laquelle

1. La question du percement du Nicaragua divise toujours l'Angleterre et les Etats-Unis. Voir les détails concernant les traités Clayton-Bulwer et Hay-Pauncefote.

Digitized by Google

il serait malséant de mesurer notre admiration, mais qui, étant donnés la force relative des États, l'obstination des Anglais, leur intérêt à sortir de cette lutte grandement victorieux, ne laissent guère d'espérance aux Boers, ces généreux fils de la Hollande et de l'Afrique.

De cette crise coloniale sans précédent (si on excepte celle qui donna naissance aux États-Unis), l'Angleterre sait tirer l'achèvement même de son empire. Son système fédéral se complète (l'Australie).

L'Australie et le Canada envoient au Transvaal leurs enfants combattre pour la métropole contre les Boërs. Les Irlandais de l'*Home-Rule* rivalisent avec elles de loyalisme.

Aujourd'hui, les hostilités durent encore; à lord Roberts a succédé lord Kitchener. C'est une terrible guerre de guerillas où éclate encore la valeur et la statégie boërs, mais son issue semble moins douteuse que jamais.

Le vénérable président Krüger s'est mis en route. Des profondeurs de l'Afrique, il est apparu en Europe. Embarqué sur un vaisseau hollandais, le *Gelderland*, il est venu débarquer sur le sol français. Il crie à tous les échos : *Arbitrage*. Les échos sont nombreux, et ils répondent : *Arbitrage*. Mais aucun chef d'État ne le répète... tout haut.

Le président Krüger comprend, hélas! ce que cela veut dire et il s'est expliqué franchement devant le Conseil municipal de Paris (27 novembre 1900).

« Le président espère que l'arbitrage sera le résultat final de vos acclamations, et s'il ne devait rester de vos accueils enthousiastes que l'écho d'un bruit, il serait peut-être plus affligé qu'il ne s'en réjouit maintenant. »

Paroles tristement prophétiques, car à peine étant parvenu à Cologne, en territoire allemand, — dans cette Cologne que nous connaissons déjà, — toujours accueilli par les mêmes acclamations, bien qu'articulées en une autre langue, le président Krüger reçut une invitation à ne pas poursuivre son voyage : l'Empereur ne pouvait le recevoir[1], message laconique dont le chancelier M. de Bulow a donné plus tard le commentaire au Reichstag. Quant au tsar, il était malade. Le président Krüger, après avoir admiré la

1. C'est que le président Krüger en était resté au fameux télégramme; il semblait oublier la convention concernant l'archipel Samoa, et la visite récente de l'empereur Guillaume II en Angleterre.

Digitized by Google

cathédrale en face de laquelle il avait élu domicile, dut rebrousser chemin, et trois ou quatre jours après il entrait tristement à la Haye, la capitale de l'arbitrage, et il avait la satisfaction presque immédiate d'être reçu par la jeune reine Wilhelmine : la réception de l'empereur Wilhelm aurait été pour lui plus précieuse dans ces circonstances critiques.

Certes, si l'Angleterre eût pu prévoir ce que lui ménageait — à elle et à toute l'Europe — la dernière année du XIXe siècle, elle aurait tout au moins retardé son interminable guerre des Boërs.

L'affaire de Chine a tout obscurci (1900). Ici, ce n'est pas seulement l'Angleterre, ce sont toutes les puissances qui ont également péché par imprévoyance. Toutes procédaient au dépècement du Céleste Empire. L'exemple avait été donné par l'Allemagne, lorsqu'elle se fit céder, à titre de bail emphytéotique, Kiou-tchéou : admirablement choisi, il donna le branle aux ambitions européennes. La Russie, l'Angleterre, la France, eurent leur part dans le partage. L'Italie eut le regret de ne pouvoir les imiter.

Tel est le grief le plus récent de la Chine, celui qui l'a le plus indisposée contre l'Europe. Il faudrait en joindre beaucoup d'autres, mais celui-là a été vraiment déterminant. Bref, la faction des Boxers s'organisa dans le nord de l'empire entre Pékin et Tien-Tsin. Cette fois, toutes les puissances furent prises en flagrant délit, non de formation, mais d'absence. Nous n'avons pas à raconter les péripéties parfois poignantes que les Européens ont eues à traverser[1]. Le ministre d'Allemagne, le baron de Ketteler, fut assassiné. Pour ceux qui finirent par être sauvés, l'épreuve se prolongea deux mois (juin-août 1900). L'armée des Japonais, des Russes, des Anglais et des Français y mit fin (14 août). Mais l'Empereur et l'Impératrice s'étant réfugiés à Si-gnan-fou, une armée a dû être organisée : c'est le feld-maréchal allemand de Waldersee qui a en été nommé chef. La grande affaire pour la chrétienté, c'est maintenant d'arriver à émettre un avis, un et non pas plusieurs, et d'y persévérer. Il ne faudrait pas que notre autorité auprès de Tien-Tseu fût ruinée comme elle le fut auprès du sultan lors des massacres d'Arménie. Un autre danger, c'est d'avoir une ambition personnelle dans cette affaire, de chercher à se tromper les uns les autres : nous ne nous relèverions pas de cette faute, je dirais presque de ce crime[2].

1. Voir Marcel Monnier : *le Drame chinois* (1901).
2. On a remarqué les termes calculés du traité anglo-allemand du 16 octo-

Digitized by Google

Le tableau que nous esquissons des puissances au moment où brille pour la première fois le soleil du XXe siècle n'est pas très séduisant.

De grandes déconvenues attendent peut-être ces puissances : c'est qu'elles ont importé hors d'Europe leurs rivalités européennes d'autrefois.

Habituées à convoiter sournoisement une ou deux provinces en Europe, elles se sont maintenant lancées à travers l'espace bride abattue : elles n'en ont pas moins fini par rencontrer ici la France ou l'Angleterre, là, la Russie ou l'Allemagne. Il en était de même en Chine : mais ce qui était oublié complètement, c'était la Chine, dont le réveil a pensé être terrible.

Mais nous débordons notre sujet : ce que nous avons voulu faire sentir, c'est le changement qui s'est opéré dans ces trente et surtout dans ces quinze dernières années. Si Gambetta, après un sommeil de dix-huit ans, revenait à la vie, il ne reconnaîtrait plus la France. Et quant à Bismarck, bien qu'il ait pactisé avec le nouvel ordre de choses dans les dernières années de son ministère, il aurait de la peine à retrouver cette Allemagne qu'il a pourtant façonnée.

C'est que, par-dessus les hommes d'État les plus personnels, ceux dont le siège est fait, il y a la science qui défait ou entame leur œuvre : la *science géographique*, qui renouvelle la politique ou du moins l'aspect général de la politique.

LUDOVIC DRAPEYRON.

bre 1900 : « Le gouvernement de Sa Majesté britannique et le gouvernement impérial allemand, désireux de maintenir leurs intérêts en Chine et leurs droits tels qu'ils existent, d'après les traités actuels, sont tombés d'accord pour observer les principes suivants au sujet de la politique nationale en Chine : 1° C'est un intérêt international, à la fois permanent et commun, que les ports sur les fleuves et le littoral chinois restent libres et ouverts au commerce et à toute autre forme légitime d'activité économique pour les nationaux de tous les pays sans distinction, et les deux gouvernements d'Angleterre et d'Allemagne s'engagent pour leur part à maintenir cette liberté sur tout le territoire chinois aussi loin qu'ils pensent exercer leur influence; 2° le gouvernement de Sa Majesté britannique et le gouvernement impérial allemand ne se serviront aucunement, pour leur part, des présentes complications en vue d'obtenir pour eux-mêmes des avantages territoriaux quelconques dans l'empire chinois, et ils dirigeront leur politique de façon à maintenir l'état territorial actuel en Chine; 3° au cas où un État quelconque se servirait des complications en Chine afin d'obtenir, sous quelque forme que ce soit, des avantages territoriaux, les deux parties contractantes se réservent d'en venir à un accord préalable relatif aux mesures éventuelles à prendre pour la protection de leurs propres intérêts en Chine; 4° les deux gouvernements communiqueront cet agrément aux autres puissances intéressées et spécialement à l'Autriche-Hongrie, à la France, à l'Italie, au Japon, à la Russie, aux États-Unis d'Amérique et les invitent à accepter les principes qui y sont inscrits.

Digitized by Google

UNE SOCIÉTÉ ALLEMANDE DE GÉOGRAPHIE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE COLOGNE

SON ORGANISATION

(1886-1900)

La Société de géographie de Cologne était encore, il y a quelques mois, connue d'un nombre très restreint de géographes. Nous ne la connaissions guère nous-même que de nom, lorsque, un mois à peine avant l'ouverture du Congrès international de géographie qui allait se tenir à Berlin (septembre 1899), nous reçûmes, ainsi que tous ceux de nos compatriotes inscrits à ce Congrès, la gracieuse invitation de nous arrêter à Cologne en nous rendant dans la capitale de l'Empire d'Allemagne. Une séance, disait la circulaire, aurait lieu en l'honneur des congressistes étrangers, et un banquet leur serait offert par la Société à l'issue de cette séance dans le même local. Ajoutons qu'en Allemagne même, elle avait borné son action à Cologne et aux environs; elle entretenait peu de rapports avec ses compatriotes transrhénans.

C'est en 1896 que son nom a figuré pour la première fois dans le compte rendu du Geographentag allemand, congrès national annuel des géographes, parce qu'il y a envoyé alors seulement un représentant attitré. La session se tenait à Iéna. Or, la Société de géographie de Cologne date des dernières années de l'empereur Guillaume Ier. Le fascicule du GEOGRAPHISCHES JAHRBUCH, qui a pour titre *Geographische Gesellschaften, Zeitschrifte, Kongresse und Austellungen*, et rédigé alors par M. H. Wichmann (1891), la fait naître en 1887, la 23e des sociétés allemandes de géographie; par contre, le même fascicule, rédigé par M. Georges Kollm, de Berlin (1896), fixe son apparition à 1884, tandis qu'elle-même, et on peut la croire en cette question, adopte une date intermédiaire, l'année 1886.

Elle s'est développée très lentement. La première des brochures lui attribuait 120 membres; la seconde ne lui en donne plus que

Digitized by Google

104. Lors de notre passage à Cologne, elle était même tombée au-dessous de 100 membres. Une crise toute récente, postérieure à l'écrit de M. Kollm, l'a, en effet, privée d'une partie de son effectif[1].

Quand on a sous les yeux les deux petits écrits, pleins de faits, dont les cadres ont été primitivement fixés par M. H. Wagner, on s'étonne d'ailleurs moins du petit nombre de sociétaires que compte la Société de géographie de Cologne.

Sur 23 associations de cette catégorie que possède l'Allemagne, ou qu'elle possédait avant le remaniement de M. Kollm, le tiers au moins sont aussi déshéritées sous ce rapport. Qu'on en juge :

SIÈGES DE SOCIÉTÉS.	EFFECTIFS DE 1891.	EFFECTIFS EN 1896.
1. Freiberg en Saxe	20	20
2. Darmstadt	30	30
3. Cassel	51	35
4. Aschersloben (Saxe prussienne)	55	67
5. Hanovre	65	64
6. Karlsruhe	75	»
7. Stettin	120	»
8. Lübeck	122	134

Il n'y aurait donc de sensiblement plus peuplées que les 13 sociétés de géographie dont les noms suivent :

SIÈGES DE SOCIÉTÉS.	EFFECTIFS DE 1891.	EFFECTIFS EN 1896.
9. Metz	222	254
10. Dresde	252	240
11. *Kœnigsberg*	261	186
12. *Münich*	265	260
13. Brême	274	215
14. *Greifswald*	280	517
15. Francfort-sur-le-Mein	332	331
16. Iéna	380	482
17. *Halle*	406	389
18. *Leipzig*	431	469
19. Hambourg	556	533
20. Stuttgart	612	726
21. Berlin	1069	909

1. Cf. *Notice sur la Société de Géographie de Paris* (1900). « La période troublée, comprise entre 1830 et 1851, fut peu favorable à l'essor de la Société... Déjà affaiblie, elle fut encore plus atteinte par la crise politique de 1848. Dans l'année 1851 le nombre de ses membres baissa jusqu'au chiffre de 101. » On sait qu'elle compte aujourd'hui plus de deux mille membres.

Digitized by Google

M. Kollm enregistre la fondation de la Société de géographie de Giessen en 1896; il lui reconnaît un effectif de 219 membres, ce qui la classe immédiatement à côté de celle de Metz. Mais on remarquera que, généralement, le nombre des membres des sociétés de géographie d'Allemagne semble avoir quelque peu décru. On s'en étonnera pour Berlin. Est-ce parce que M. Wichmann confondait sous une rubrique commune les membres effectifs et les membres correspondants et que, pour la première fois, M. Kollm les distingue? Il n'y a guère que Greifswald, Stuttgart et Iéna qui semblent avoir franchement augmenté leur effectif.

Au surplus, ce qui les différencie essentiellement, ce sont leurs revenus, dont nous nous ferons une idée en ajoutant au produit de la cotisation de leurs membres le chiffre des subventions qu'elles reçoivent.

		MARKS.
1.	Berlin	50,695
2.	Hambourg	18,450
3.	Stuttgart	7,948
4.	Francfort	5,890
5.	Leipzig	4,690
6.	Dresde	4,438
7.	Metz	4,100
8.	Lübeck	3,695
9.	Brême	3,225
10.	Iéna	3,060
11.	Münich	2,760
12.	Halle	2,410
13.	Greifswald	2,350
14.	Giessen	876
15.	Kœnigsberg	854
16.	*Cologne*	520 (1)
17.	Hanovre	420
18.	Aschersloben	268
19.	Cassel	100
20.	*Darmstadt*	96 (2)
21.	*Freiberg* en Saxe	» (3)

M. Kollm constate les décès des sociétés de géographie de Karlsruhe et de Stettin[4]. Il les déplore; la disparition de la pre-

1. Nous rectifions plus loin ce chiffre.
2. Entretenue aux frais du gouvernement.
3. Pas de chiffre officiel.
4. *Geographisches Jahrbuch*, 1896, p. 404 : Zwei Gesellschaften haben ihre Auflö-

Digitized by Google

mière était pour lui tout à fait imprévue, car une brillante session du Geographentag avait été tenue en 1887 à Karlsruhe même sous son patronage; celle de la seconde laisse sans société de géographie toute la partie orientale[1]. L'auteur oublie Kœnigsberg.

Il a retranché aussi de sa liste comme n'ayant pas un caractère scientifique suffisant: le *Centralverein für Handelsgeographie* (Berlin), qui compte 3,000 membres et de nombreuses sections, tant en Allemagne qu'à l'étranger; il pourrait être justement critiqué en procédant ainsi.

On remarquera que nous avons adopté dans notre tableau un tout autre ordre pour l'énumération des sociétés de géographie allemandes que MM. Wagner, Wichmann et Kollm; nous les avons données par nombre croissant de membres. Cette classification convenait mieux à notre travail. Nous avons souligné les noms des villes, sièges d'universités, où il existe une société de géographie.

Cologne, on le sait, ne possède plus d'université, et c'est là, pour elle, une circonstance peu favorable comme chef-lieu de société de géographie scientifique.

L'Université fondée dans ses murs dès 1388, peu d'années après celles de Prague (1348) et de Vienne (1365), a disparu à la fin du XVIIIe siècle. Lors de la réorganisation des Universités dans le royaume de Prusse, c'est Bonn, qui était devenue ville universitaire en 1786, qui fut préférée (1817).

Mais, d'autre part, Cologne est une ville très peuplée et qui s'est accrue extraordinairement dans les dernières années. Elle ne le cède comme nombre et comme activité qu'à Berlin, à Hambourg et à Breslau. Elle eût dû compter sur une vaste clientèle, et c'est ce qui a déterminé sûrement la fondation de la *Gesellschaft für Erdkunde* dans les années si florissantes de la fin du règne de Guillaume Ier, lorsque s'est déclarée cette expansion économique prodigieuse à laquelle nous assistons.

Mais elle trouva une rivale qui avait plus de séduction pour l'esprit éminemment pratique des habitants affairés de Cologne. Il s'agit ici de la *Deutsche Kolonialgesellschaft*.

« La *Deutsche Kolonialgesellschaft*, nous écrit une autorité en

sung vollzogen und auch davon direkt Anzeige gemacht : es sind leider die deutschen Gesellschaften in S. und M.

1. *Id.* Dies ist um so mehr zu bedauern als ohnehin die Zahl der geographischen Gesellschaften im Nordösten Deutschland gering ist und das badische Land nunmehr keine geographische Vereinung zählt.

Digitized by Google

ces matières, M. Georges Blondel, est la plus importante des sociétés qui se sont créées en Allemagne depuis que le nouvel Empire s'est lancé dans la politique coloniale. Elle cherche surtout, à la différence des autres sociétés, qui sont plutôt des sociétés de colonisation, à faire de la propagande, à agir sur l'opinion publique, à faire sentir aux Allemands l'importance de la colonisation pour l'avenir économique du pays[1]. Elle a depuis cinq ou six ans surtout fait de grands progrès. Elle compte actuellement près de 300 sections, et 30,000 adhérents (chiffres de 1899), son budget dépasse 100,000 marks. Elle emploie cet argent à organiser des conférences sur des sujets coloniaux; ses principaux centres d'activité sont Berlin, Hambourg, Leipzig, Dresde, Cologne, Karlsruhe, Hanovre, Magdebourg. Elle publie des brochures, et a pour organe une excellente revue hebdomadaire, la *Deutsche Kolonialzeitung*[2]. »

Toujours est-il que l'*Abteilung Köln der deutschen Kolonialgesellschaft* prit facilement racine dans la métropole rhénane.

Durant la période de rivalité déclarée, la lutte a été vraiment dommageable à la Société de géographie; car au lieu de voir progresser normalement son effectif et d'atteindre, ainsi qu'elle pouvait l'espérer sans ambition démesurée, le chiffre de Leipzig (469), ou tout au moins de Dresde (240), elle est tombée au-dessous de son point de départ. Avec une cotisation annuelle de 6 marks pour les sociétaires habitant Cologne et de 4 marks pour ceux du dehors, et 100 membres au maximum, ses ressources se réduisaient avec quelques menus dons, à une somme totale de 776 marks. Elle s'estimait heureuse de pouvoir louer pour chacune de ses dix séances annuelles, moyennant 10 marks par séance, la salle bleue du Casino civil, place des Augustins, au centre de la ville, et d'obtenir de la Bibliothèque publique un coin réservé, qu'elle espère voir s'agrandir, pour ses achats de cartes et de livres, au premier rang desquels on a inscrit les *Mitteilungen* de Petermann, la *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, et la *Geographische Zeitschrift* de Hettner. Bref, elle n'avait pas d'installation personnelle et permanente. Elle avait à renouveler fréquemment son bureau, et la plupart des membres élus ne

1. Sa fondation remonte à 1887 : elle résulte de la fusion du *Deutscher Kolonialverein* (créé en 1882) et de la *Gesellschaft für deutsche Ansiedelung*.
2. Lettre de M. Georges Blondel à M. Ludovic Drapeyron, 8 avril 1900.

Digitized by Google

se représentaient pas à l'expiration de leur mandat. Au milieu de cette instabilité elle a dû se féliciter grandement d'avoir trouvé deux secrétaires, le Dr Cüppers et le Dr Blind, qui ont entrepris d'opérer son sauvetage. Le Dr Blind s'est plus particulièrement dévoué à la difficile et longue opération qui réclamera vraisemblablement plusieurs années d'efforts. Après les départs successifs de M. le Dr Klein, de M. le lieutenant-colonel Thomé, il a mis les mains sur un excellent président, M. l'oberbaurat Jungbecker, sous-directeur des chemins de fer. Il a rapproché les deux sociétés antagonistes et leur a fait tenir des séances communes dans le local choisi par lui. Les conférenciers, qui, à un certain moment, se faisaient rares, ont reparu, et c'est plus d'une fois la section coloniale qui a procuré à la Société de Géographie, et comme orateur et comme membre, un explorateur de mérite. C'est ainsi que nous avons eu le plaisir d'être harangués lors de notre banquet par un jeune et entreprenant voyageur qui revenait de l'Amérique du Sud[1]. Dans la même circonstance, nous avons lié connaissance avec un publiciste distingué, un Luxembourgeois, fixé à Cologne, qui avait fait peu de temps auparavant une intéressante tournée à la colonie de Cameroun : c'est comme membre de la section coloniale qu'il était venu[2].

J'ai déjà parlé ailleurs de cette séance et de ce banquet où la Société de Géographie de Cologne nous a reçus d'une façon si courtoise et si confraternelle. Nous avons eu, avant le repas, le discours si élevé du président Jungbecker et la conférence en français d'un géographe italien, M. Enrico d'Italo Frassi, qui nous a donné un avant-goût du Congrès de Berlin.

Cette union d'une séance très sérieuse et d'un repas, qui en est la suite, où l'on parle de ce qu'on vient d'entendre, et aussi des intérêts de la société, toujours dans le même local — on n'a eu qu'à passer de la salle bleue à la salle rouge — m'a paru une très heureuse innovation de M. le Dr Blind. Elle pourrait être recommandée à celles de nos sociétés qui offrent la séance et le dîner à des jours et dans des locaux différents : méthode antitopographique au premier chef, et qui fait perdre du temps, beaucoup de temps. Or, le temps, ici, c'est de la science. M. Blind, qui me semble avoir le génie de l'union, union des sociétés, union de la

1. M. Köppers-Loosen.
2. M. Müllendorf.

Digitized by Google

conférence qui ne doit pas excéder une demi-heure, et du repas qui lui succède à 8 h. 1/4, a fait aussi l'union de Cologne et de Bonn. Le prof. Dr Rein, qui enseigne la géographie à l'Université de Bonn, a mis sa science et son activité au service de la Société de géographie de Cologne; il est venu plusieurs fois faire des conférences très applaudies. Il a très volontiers accepté la mission de représenter ses collègues dans le comité international de Berlin. Il a pris rang parmi les membres d'honneur de la Société, au nombre desquels figurait déjà M. le baron de Richthofen, lui-même ancien professeur de l'Université de Bonn. En même temps, ce rang était également dévolu à M. le major Wissmann, un explorateur de marque; la Société contribuait au monument de Wolf (*Wolfdenkmal*), à Cameroun. Elle déléguait M. Küppers-Loosen au Congrès qui allait s'ouvrir. Elle était, on peut le dire, sauvée par les explorateurs, qui lui rendaient un rôle, une raison d'être, cet espace qui lui manquait. L'année précédente, invitée aux fêtes que célébrait la Société de géographie de Hambourg pour son vingt-cinquième anniversaire, elle avait été obligée de s'abstenir faute d'un représentant! Elle reprenait force et vigueur au contact des sociétés de géographie de Paris, de Lille, de Rouen, de Genève, de Londres, d'Edimbourg et de la Société de Topographie de France. Elle a tenu une séance le 5 janvier 1900 dans la salle rouge du Casino civil, une des ces séances annoncées par tous les journaux de Cologne, à commencer par la célèbre *Gazette*, — où j'étais moi-même appelé, — et dont les principaux organes géographiques de l'Allemagne ont rendu compte. On a entendu M. le Dr Hopmann, conseiller de santé (*Troppen Krankheiten*), et sous ce titre *Mitteilungen*, quelques-uns de ces rapports, courts, mais confiés à des hommes compétents « où doit être résumé d'une manière concise l'état actuel de nos connaissances de telle ou telle partie bien définie de la géographie ».

Nous avons été chargé par M. le prof. Dr Blind, le vaillant secrétaire de la Société de géographie de Cologne, de la mettre en rapports suivis avec nos sociétés françaises de géographie : nous ne pouvions le faire plus utilement que devant ces sociétés réunies en Congrès à Paris.

Nous avons l'honneur de vous présenter, à cet effet, trois brochures — la dernière reçue tout récemment — résumant les travaux de la Société de géographie de Cologne durant trois années,

Digitized by Google

sous ce titre : *Jahresbericht der Gesellschaft für Erdkunde zu Köln* (1896-1897, 1897-1898, 1898-1899).

On y trouve le *Bureau de la Société, les membres d'honneur, les membres effectifs*, divisés en habitants de Cologne et en habitants du dehors : parmi ceux de cette dernière catégorie, nous en trouvons un de Kalk, un de Trêves, un de Düsseldorf, un de Brühl, un d'Euskirchen, un d'Elsdorf, un de Mühlheim, un de Berlin et un de Constantinople; *les comptes de l'année précédente; le budget de l'année courante; l'action de la Société*, où nous avons précisé quelques-uns des détails donnés plus haut; *l'extension de la Société de géographie;* c'est là que nous la voyons entrer en relation (1897-1898) avec les sociétés similaires de Francfort, de Dresde, de Stuttgart (Société wurtembergeoise de géographie commerciale), avec la société d'Iéna (Société thuringienne de géographie) et échanger avec elles ses publications; avec la branche du Queensland de la Société royale de géographie d'Australasie, qui lui a adressé pour la première fois ses *Proceedings and Transactions* et avec la Société de géographie de Lima et son Bulletin.

Enfin, on trouve dans le même fascicule, le résumé fort bien fait des conférences qui ont eu lieu à la Société :

1° M. l'ingénieur des mines *Büttgenbach :* De l'extraction de l'or; où on le trouve;

2° M. l'ingénieur *Dorst :* Nouvelles des mers arctiques;

3° M. *Hans Langen :* Une ascension du Merapi (Java);

4° M. le Dr *Hahn :* Notices sur le sud de l'Amérique;

5° M. l'architecte *Stübben :* La Bosnie et l'Herzégovine sous le gouvernement de l'Autriche;

6° M. le Dr *Blind :* Géographie des chemins de fer;

7° M. le Dr *Cüppers :* Le développement de l'exploration du pôle sud et son développement actuel;

8° M. l'oberbaurat *Jungbecker :* Géographie de l'Orient;

9° M. le conseiller privé prof. Dr *Rein*, de Bonn : Le Niagara et le courant du Saint-Laurent;

10° L'expédition du *Pôle Nord* de Nansen;

11° M. le conseil général *Ernest von Hesse-Wartegg :* Chemins de commerce ou de trafic en Chine;

12° M. *Hans Leder* (Jauernig) : Un tour sur les hauts sommets du Caucase;

Digitized by Google

13° M. Karl *Harkort-Cronenberg :* Alaska;

14° M. le Dr F. *Ritter :* Du tatouage.

15° M. le Dr *Blind :* Le développement des voies commerciales;

16° M. le prof. Dr *Rein :* Transcaspie et Turkestan;

17° M. l'ingénieur *Dornst :* L'expédition en ballon vers le pôle, par Andrée;

18° M. l'oberbaurat *Jungbecker :* Le littoral méridional de la Méditerranée;

19° M. J. *Boecken-Nuevitas :* Cuba; le pays et les habitants;

20° M. l'oberbaurat *Jungbecker :* La Palestine et sa capitale, Jérusalem;

21° M. le Dr *Huth-Charlottenburg :* Voyage à l'lénisséi;

22° M. le prof. Dr *Hahn :* La condition des femmes dans l'Hindoustan et en Birmanie;

23° M. *G. Küppers-Loosen :* Voyage en Bolivie et en Colombie;

24° M. l'ingénieur Dr *Dorst :* Les parages du Nil;

25° M. le Dr *Blind :* Nouvelles recherches sur les glaciers.

On voit combien variés sont les sujets et qu'ils sont de nature à plaire aux savants et aux commerçants et à les instruire.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

LA GÉORGIE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS

(1900)

DE LA FONDATION D'UNE CHAIRE DE GÉORGIEN A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES[1]

La Géorgie, pour la première fois, a pris part à une Exposition française ; elle a eu sa place dans l'Exposition universelle de Paris de 1900. Ses propriétaires fonciers ont présenté aux millions de visiteurs de toutes les nations les échantillons de ses produits : richesses naturelles du pays, prémices de l'agriculture et même des spécimens du travail manuel de ses habitants. Mais, d'après le peu qu'elle a exposé, il est difficile à l'Européen de se faire une idée bien exacte des richesses que renferme ce beau pays, richesses qui attiraient dans les temps anciens l'attention sur lui.

La Géorgie était connue autrefois sous le nom de Colchide et d'Ibérie. Les écrivains classiques en font souvent mention.

Ce pays si favorisé de la nature s'étend au pied de la chaîne du Caucase, dans la partie du sud, entre la mer Noire et la mer Caspienne.

Les échantillons qu'il a présentés à Paris, comme le vin, le blé, la laine, les étoffes de laine et de soie, le manganèse, le cuivre, le fer, etc., prouvent que la Géorgie s'est mise sur la voie de l'industrie, qu'elle peut faire concurrence sur le marché universel avec ses productions, grâce à leur supériorité. Il est à regretter que le manque de connaissances nécessaires et surtout de capi-

1. M. Raphaël Isarloff, représentant des propriétaires géorgiens, attaché officiel au commissariat général de Russie à l'Exposition universelle de Paris de 1900, après avoir terminé sa mission, fait des démarches nécessaires pour que la langue géorgienne soit introduite parmi les autres langues orientales à l'Ecole des langues orientales vivantes.

Il nous transmet la lettre de son collègue le professeur d'histoire de l'Université de Moscou, Alex. Khakhanoff, sur l'importance de la création à Paris d'une chaire de la langue géorgienne.

Digitized by Google

taux ne lui permettent pas d'utiliser et de faire valoir entièrement cette abondance de biens que renferme la Géorgie dans les trois règnes de la nature.

La France, qui vient de faire connaissance avec ses richesses, lui tendra-t-elle la main? voudra-t-elle l'aider en lui facilitant les moyens d'attirer les forces matérielles et scientifiques pour exploiter les richesses naturelles de son sol et faire arriver son industrie au degré qui lui convient?

L'obstacle entre la Géorgie et l'Europe pour établir entre elles des rapports directs, se trouve dans les intermédiaires (commissionnaires) qui reçoivent, dans la vente des productions de la Géorgie hors de ses frontières, la part du lion.

Jusqu'à présent il n'y a pas en Europe un point où l'on puisse trouver des connaissances détaillées sur notre pays. Et cependant la Géorgie a son histoire. Ne s'est-elle pas montrée à l'époque des Assyriens et d'Alexandre le Macédonien? N'a-t-elle pas adopté le culte chrétien dès le IVe siècle?

Ce point ne peut-il être Paris? Placée sous l'égide de la Russie, sa puissante protectrice, ne peut-elle trouver chez les Français l'appui nécessaire pour se faire connaître entièrement? Les Français si généreux et les premiers dans la civilisation ne peuvent refuser de tendre la main à un peuple ami, bien méritant du reste : son histoire est là, et c'est la meilleure preuve.

A l'École des langues orientales vivantes, au rang des langues persane et arménienne, pourquoi la France ne fonderait-elle pas la chaire de l'histoire de la langue géorgienne?

Le représentant de cette chaire pourrait non seulement enseigner la langue d'une population de plus deux millions d'habitants, compréhensible pour d'autres races, mais il pourrait dans ses leçons être comme une source de connaissances géographiques, historiques, ethnographiques de la Géorgie, comme du Caucase entier dont il fut toujours et est encore la meilleure partie.

L'enseignement de la langue géorgienne amènerait forcément des rapports directs avec notre population; de là, certainement, une grande émulation pour diriger dans notre pays les connaissances techniques et amener les capitaux qui faciliteraient l'exploitation de richesses restées intactes.

D'un autre côté, la création de cette chaire attirerait bon nombre de Géorgiens à Paris dans le but d'acquérir l'instruction

Digitized by Google

européenne, et, par le moyen de ces hommes instruits, s'introduiraient de nouvelles lumières dans la vie du peuple géorgien qui, par le fait, est un peuple fortement établi depuis vingt-cinq siècles sur l'isthme du Caucase, entre l'Asie et l'Europe.

Outre que l'établissement de cette chaire à Paris serait pratique, elle serait d'un grand intérêt pour les sciences.

La langue géorgienne est toujours la langue dominante au Caucase.

Tous les écrits anciens qui datent même du ve siècle sont restés jusqu'à présent indéfinis pour les savants qui ne savent comment les classer dans les groupes de langues. La fondation de la chaire de la langue géorgienne contribuera beaucoup à résoudre cette question.

La littérature géorgienne se développa dès les temps anciens, sous l'influence de Byzance et de la Perse, et dans le XVIe siècle, sous celle de la Russie et de l'Europe.

La Géorgie conserve cinq mille grands manuscrits qui n'ont pas été examinés. Ces trésors sont le résultat du rapprochement intellectuel de l'Orient et de l'Occident. On peut citer un poème romantique du XIIe siècle : « Peau de Léopard », de Roustavéli, chantre de la grand reine Thamar. Depuis longtemps il a attiré l'attention de l'étranger; il a été traduit en plusieurs langues d'Orient et d'Occident, en langue française, allemande, anglaise, russe, polonaise, etc.

Les poètes géorgiens se distinguent par leur indépendance dans leurs créations et excitent vivement la curiosité de certains connaisseurs.

Mais l'histoire même de la Géorgie présente plus d'intérêt. Son existence passée, remplie de martyrs se dévouant pour la religion chrétienne ; puis, plus tard l'envahissement des Huns, des Arabes, des Mongols, des Turcs, des Perses contre lesquels il lui fallut lutter, se défendant avec courage, et conservant, malgré tout, au milieu de ses épreuves, la foi chrétienne et sa civilisation. Elle est arrivée ainsi par sa gloire et sa valeur jusqu'au règne de Thamar, et de la nouvelle renaissance du XVIIIe siècle à celui du roi Iraclie II.

Pendant plusieurs siècles elle a peuplé une étendue commençant à l'Asie Mineure et finissant par le mont du Caucase. Les Français Lenormand et Huard reconnaissent les Ourardes comme

Digitized by Google

les ancêtres géorgiens, cela d'après les inscriptions découvertes par eux dans les environs de Vane. Les savants français Saint-Martin et Marie Brosset, membres de l'Académie russe, se sont occupés des Géorgiens. Ils ont traduit les annales du pays et ajouté leurs commentaires, montrant ainsi au monde entier la force continue de cette race et sa constance dans les cas les plus difficiles.

Le savant français Gatérias trouve une grande importance à l'étude de la langue géorgienne qui est comme la clef de toutes les autres langues de cette région. Le baron de Baye, envoyé par le ministère de l'Instruction publique de France, fait des recherches historiques et archéologiques. La France a donc déjà commencé à s'occuper de notre patrie, sous le rapport scientifique, du moins.

Mais ne prolongeons pas ce travail avec des noms de savants français, anglais, allemands, italiens, ou de voyageurs s'intéressant depuis longtemps déjà à la Géorgie, à ses richesses naturelles, et comme contrée renfermant, conservant, dirais-je mieux, l'ancienne civilisation chrétienne. Voilà des motifs, il me semble, tout trouvés pour faire plus, c'est-à-dire pour créer à Paris une chaire de la langue et de l'histoire de la Géorgie à l'École des langues orientales vivantes.

L'établissement de cette chaire, unique en Europe, sera digne de la politique large de la nation française qui fait tant pour l'union et la civilisation des peuples, puis elle fortifiera ainsi de plus en plus les liens qui unissent déjà votre belle nation à la nôtre, elles se connaîtront mieux et s'aimeront.

A. Khakhanof,
Professeur d'histoire à l'Université de Moscou.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

La sentence arbitrale relative au Contesté franco-brésilien. — Les terrains aurifères de l'Alaska; le cap Nome. — Annexion de l'île Rurutu à la France.

I

Le sort du Contesté franco-brésilien vient d'être définitivement réglé. Une sentence arbitrale a été rendue le 1er décembre 1900 par le conseil fédéral suisse à qui, par un traité signé à Rio-Janeiro le 10 avril 1897, la France et le Brésil avaient soumis leur litige. Le verdict sans appel rendu sur ce point est loin de donner satisfaction aux revendications de la France. On peut dire que c'est tout le Contesté qui est attribué au Brésil. L'arbitre n'a pas jugé qu'il y eût place, dans ce différend dont l'origine remonte à plus de deux siècles, à une transaction pouvant quelque peu ménager l'amour-propre de la partie la moins favorisée; il s'en est tenu à une rigoureuse interprétation des traités, et n'a pas tenu compte des titres que pouvaient créer en faveur de nos compatriotes les longs efforts accomplis par eux dans ces régions.

Un coup d'œil jeté rapidement sur les précédents de cette question permettra de mieux apprécier la décision qui est intervenue.

Dès le XVIe siècle, les Français avaient fréquenté les côtes septentrionales de l'Amérique du Sud, et particulièrement les bouches de l'Amazone. En 1555, le fort de Brest avait été construit sur l'Amazone près de l'emplacement actuel de Macapa, et en 1594, un armateur de Dieppe, Riffault, étant venu trafiquer à l'île de Marañon. Henri IV concéda, en 1605, au comte de Soissons la vice-royauté de la région comprise entre l'Amazone et l'Orénoque, et, sous Louis XIII, Daniel de la Touche, sire de La Ravardière, fonda l'établissement de Saint-Louis de Marañon. Aussi, en 1614, le Brésilien Jeronimo de Alburquerque avait-il écrit à l'ambassadeur d'Espagne à Paris que la limite du Brésil doit être fixée à

Digitized by Google

« l'Amazone dont la berge septentrionale est francaise ». Néanmoins les Portugais réussirent, l'année suivante, à chasser les Français du delta amazonien.

Cependant des essais de colonisation par des compagnies de commerce avaient été tentés. Des négociants de Rouen avaient obtenu en 1633 le privilège du commerce et de la navigation dans les pays compris entre l'Orénoque et l'Amazone; ce privilège avait été renouvelé en 1638. Une nouvelle compagnie, formée aussi à Rouen en 1643 sous le nom de Compagnie du cap Nord, reçut des droits sur les mêmes territoires. Enfin la Compagnie de la France équinoxiale, fondée à Paris en 1651, avait aussi comme limite, au sud, l'Amazone.

La France n'avait jamais cessé, durant tout le XVIIe siècle, de faire valoir ses droits jusqu'à l'Amazone, et, en 1691, le marquis de Ferolles, gouverneur de Cayenne, informé que les Portugais avaient débarqué près de Mapa, avait écrit au général Antonio de Albuquerque, gouverneur du Para, pour lui signifier que l'Amazone servait de limite aux deux puissances, et que toute la rive septentrionale du fleuve appartenait à la France; pour donner plus de force à ses prétentions, il occupa, en 1696, la forteresse de Macapa, à l'entrée de l'Amazone. Il était même passé sur la rive droite lorsqu'intervinrent des arrangements avec le Portugal.

Un traité provisoire signé à Lisbonne le 4 mars 1700, tout en réservant les droits souverains de la France au nord du fleuve des Amazones et en faisant évacuer et démolir les fort construits par les Portugais dans cette région, stipulait que les sujets des deux États pourraient s'étendre dans les terres dites du cap Nord, entre la rivière d'Oyapock ou Vincent-Pinçon et le fleuve des Amazones, jusqu'à ce que le différend fût terminé définitivement au moyen de l'examen des titres invoqués par les deux parties.

L'année suivante, un traité d'alliance ayant été conclu le 18 juin entre la France et le Portugal pour soutenir les droits de Philippe de Bourbon à la couronne d'Espagne, les deux souverains convinrent de déclarer l'acte du 4 mars 1700 « définitif et perpétuel » (art. 6). Mais l'alliance entre ces deux puissances n'eut pas de durée, et le Portugal entra en 1703 dans une coalition contre Louis XIV. Dix ans plus tard le traité d'Utrecht (11 avril 1713) vint modifier le précédent accord.

Par ce traité, la limite entre les possessions des deux puissances

Digitized by Google

fut fixée à la rivière « Japoc » ou de Vincent-Pinçon (art. 8), et la propriété des terres appelées du cap Nord et situées entre ce cours d'eau et le fleuve des Amazones, fut définitivement attribuée à la couronne de Portugal. Malheureusement, la position exacte de cette rivière Japoc n'était pas fixée par le traité, car on n'avait aucune carte sérieuse de la contrée. Ce fut là l'origine de toutes les difficultés qui suivirent.

Sur les cartes anciennes, nous rencontrons constamment les mots de Yapoc, Oyapoco, Wiapoco, Weyraipoco, car toutes les rivières sont des Ojapock, mot qui signifie en guarani embouchure de rivière, mais aucune ne porte la mention de rivière de Vincent-Pinçon. Il était cependant naturel de supposer que l'embouchure de la rivière de ce nom devait être, entre le 1er et le 2e degré de latitude, dans la région du cap Nord où il existe une baie de Vincent-Pinçon.

La carte du pays des Amazones, de Guillaume de l'Isle, géographe de l'Académie royale des sciences, datée de 1703 et par conséquent antérieure au traité d'Utrecht, place la baie de Vincent-Pinçon près de la Terre ou Ile des Lapins et du cap Nord. Cette carte a inspiré toutes celles faites à cette époque et notamment celle de Nicolas Gueudeville, d'Amsterdam, que les négociateurs connaissaient, et dont ils se sont probablement servis. D'Anville, en 1729, a donné à la baie de Vincent-Pinçon une position identique. La rivière de Vincent-Pinçon devait se jeter dans la baie du même nom et être, par suite, le cours d'eau qui débouche dans l'Océan au sud du cap Nord, et que de l'Isle et Gueudeville appellent Arrewary (aujourd'hui nommé Araguary).

Mais, peu de temps après le traité d'Utrecht, les Portugais prétendirent que la rivière Japoc ou de Vincent-Pinçon n'était autre que la rivière Oyapock, qui se jette dans la mer près du cap d'Orange, c'est-à-dire entre le 4e et le 5e degré de latitude nord.

En 1723, on eut l'idée, pour éclaircir la question, de rechercher les bornes de marbre que Charles-Quint avait fait placer vers 1543 pour indiquer la limite entre les possessions espagnoles et les possessions françaises, et on les retrouva précisément par 1° 30′ lat. N., au bord de l'Araguary. Il n'est pas étonnant dès lors que l'on ait pu donner à cette rivière le nom de Vicente Pinzon qui avait accompagné Christophe Colomb dans sa première expédition et plus tard avait le premier touché l'Amérique du Sud.

Digitized by Google

Les Français se mirent donc à occuper les territoires situés en deçà de l'Araguary, mais les Portugais protestèrent. En 1736, un premier accord donna à la France le droit de s'étendre jusqu'au sud de l'île de Maraca. A la suite de cet arrangement, la France prit position dans cette région; en 1777, elle établit une mission sur la rive gauche de la Manaye, installa un poste sur la rivière de Carapaporis, et entretint des ingénieurs, pour garder les limites, à Maccari sur le Carapaporis. Ce fut cette rivière que l'on admit, en 1792, comme formant la démarcation.

Mais, deux ans après, les Portugais violèrent notre territoire, et dévastèrent le pays jusqu'à l'Oyapock. Le projet de traité du 10 août 1797, qui fixait la limite à la rivière Carsevenne, ne fut pas accepté par le Directoire.

En 1801, nous acquîmes une situation plus favorable. Le traité de Badajoz repoussait la ligne de séparation à la rivière Araguary, mais le premier consul rejeta cet arrangement. Il obtint plus encore par le traité de Madrid, le 29 septembre 1801. Les limites furent reportées sur le fleuve des Amazones lui-même, à la petite rivière de Parapanatuba, atteignant ainsi le point le plus méridional qui ait été fixé au cours de ces longues contestations.

Mais le traité d'Amiens, en 1802 (an X), corrigea celui de Madrid. Les limites des Guyanes française et portugaise furent fixées à la rivière d'Araguary « qui se jette dans l'Océan au-dessus du cap Nord, près de l'Isle-Neuve ». Sous ce nom d'Isle-Neuve, les cartes de l'époque désignaient les terres coupées de nombreux canaux qui s'étendent sur la côte au-dessous de l'île Maraca jusqu'à l'embouchure de l'Araguary. D'après le traité, la frontière devait suivre la rivière d'Araouari (Araguary) « depuis son embouchure la plus éloignée du cap Nord jusqu'à la source, et ensuite une ligne droite tirée de cette source jusqu'à Rio-Branco vers l'Ouest ».

En vertu du premier traité de Paris, le 30 mai 1814, la Guyane ne fut restituée à la France que dans le périmètre compris entre le Maroni et l'Oyapock. Le traité de Vienne, en 1815, stipula que la France et le Portugal auraient à procéder à la fixation définitive des limites au delà de l'Oyapock, conformément au sens précis de l'article 8 du traité d'Utrecht. Enfin, la convention du 28 août 1817, complétant le traité de 1815, fixa comme limite provisoire l'Oyapock du cap d'Orange, en ajoutant qu'une convention interviendrait pour le terrain contesté.

Digitized by Google

Rien n'était donc encore résolu et ces conventions n'avaient pas mis fin au litige. En 1836, nous installâmes un poste à Mapa; mais le Brésil nous ayant adressé des représentations diplomatiques, nous évacuâmes Mapa. A leur tour, les Brésiliens tentèrent d'y établir des fortifications; sur nos réclamations, ils se retirèrent en 1853.

Des pourparlers eurent lieu à cette époque; ils durèrent trois ans, mais demeurèrent sans résultat. Le Brésil offrait comme limite la rivière Carsevenne, mais la France voulait qu'elle fût fixée à la rivière Tartarougal, au sud de Maraca. Les Brésiliens s'installèrent sur les territoires qu'ils réclamaient, comme si le traité avait été signé, et la France resta dans l'inaction.

En fait, ce fut l'Oyapock qui devint la frontière, mais tout le territoire compris entre cette rivière et le Brésil fut à peu près abandonné à lui-même. Le pays n'eut pas d'administration régulière. Les habitants s'étaient constitués en six capitaineries; dans chacune d'elles, le capitaine était une sorte de chef élu par acclamation. Les richesses du sol n'étaient pas exploitées, bien qu'il y eût des forêts étendues et de riches prairies. La population, peu nombreuse, ne comprenait guère que quelques colons, des déserteurs de l'armée brésilienne et des Indiens à demi sauvages.

Les habitants avaient cependant tenté d'obtenir de la France l'envoi d'administrateurs, notamment au moment du voyage de Coudreau en 1883, mais on ne donna pas satisfaction à leurs demandes réitérées. C'est alors qu'en 1886, le voyageur français Jules Gros tenta de constituer la République indépendante de Counani; elle n'eut qu'une existence éphémère.

Vers 1890, la découverte de riches gisements aurifères sur divers points du Contesté ramena l'attention sur ce pays et y attira de nouveaux colons, ainsi que des aventuriers, venus tant du territoire français que du territoire brésilien. C'est en janvier 1894 que l'or fut découvert au Carsevenne.

Mais bientôt survint un nouvel incident. Des aventuriers brésiliens, ayant à leur tête un métis nommé Cabral, ancien chef insurrectionnel de l'État de Para, envahirent la région du Carsevenne et molestèrent nos colons. L'un d'eux fut même emmené comme prisonnier.

Le gouvernement français envoya alors l'aviso stationnaire le *Bengali* avec une compagnie d'infanterie de marine pour parer à

Digitized by Google

la situation; ce navire arriva à Mapa le 15 mai 1895. Le capitaine Lunier descendit à terre et, bien qu'il se fût avancé en parlementaire pour réclamer la liberté de notre compatriote, Cabral fit feu sur lui, et un violent combat s'engagea entre nos soldats et les Brésiliens. Le chef de bataillon E. Péroz, commandant les troupes de la Guyane, chargé de faire une enquête sur les événements, n'hésita pas à déclarer qu'une lourde responsabilité pesait sur le gouvernement du Brésil.

Cet événement regrettable décida notre diplomatie à insister auprès du Brésil pour obtenir une solution de nature à mettre fin à tous les conflits. Le différend avait pris un caractère encore plus aigu lorsque le Brésil se décida à accepter de soumettre le litige à l'arbitrage du gouvernement helvétique.

Le traité d'arbitrage du 10 avril 1897 précisait dans les termes suivants les prétentions des deux parties :

« Art. 1er. — La République française prétend que, conformément au sens précis de l'article 8 du traité d'Utrecht, la rivière Japoc ou Vincent-Pinçon est la rivière Araguary (Araouary) qui se jette dans l'Océan au sud du cap Nord et qui, par son thalweg, doit former la ligne frontière.

« La République des Etats-Unis du Brésil prétend que, conformément au sens précis de l'article 8 du traité d'Utrecht, le rio Japoc ou Vincent-Pinçon est l'Oyapock qui se jette dans l'Océan à l'ouest du cap d'Orange et qui, par son thalweg, doit former la ligne frontière.

« L'arbitre se prononcera définitivement sur les prétentions des deux parties, adoptant dans sa sentence qui sera obligatoire et sans appel l'une des deux rivières énoncées ou à son choix l'une de celles qui sont comprises entre elles.

« Art. 2. — La France prétend que la limite intérieure est la ligne qui, partant de la source principale du bras principal de l'Araguary, continue par l'ouest parallèlement à la rivière des Amazones jusqu'à la rencontre de la rive gauche du rio Branco et suit cette rive jusqu'à la rencontre du parallèle qui passe par le point extrême des montagnes de Acaray.

« La République des Etats-Unis du Brésil prétend que la limite intérieure dont une partie a été reconnue provisoirement par la convention du 28 août 1817, est sur le parallèle de 2° 24′ qui, par-

Digitized by Google

tant de l'Oyapock, va se terminer à la frontière de la Guyane hollandaise.

« L'arbitre résoudra définitivement quelle est la limite intérieure, adoptant dans sa sentence, qui sera obligatoire et sans appel, une des lignes revendiquées par les deux parties ou choisissant comme solution intermédiaire à partir de la source principale de la rivière adoptée comme étant le Japoc ou Vincent-Pinçon jusqu'à la frontière hollandaise, la ligne de partage des eaux du bassin des Amazones qui, dans cette région, est constituée dans sa presque totalité par la ligne de faîte des monts Tumuc-Humac. »

La sentence qui a été rendue à Berne établit comme frontières : l'Oyapock, ainsi que le demandait le Brésil, puis la ligne de partage des eaux sur les monts Tumuc-Humac, solution intermédiaire autorisée par le traité d'arbitrage.

Le tribunal a décidé en effet :

« 1° Que la rivière Japoc ou Vincent-Pinçon de l'article 8 du traité d'Utrecht est l'Oyapock qui débouche à l'ouest du cap d'Orange ainsi qu'il est établi par les documents que le Brésil a soumis au tribunal, et que le thalweg de cette rivière depuis son embouchure jusqu'à sa source constituera définitivement la première des lignes frontières entre le Brésil et la Guyane française;

« 2° Que l'autre ligne frontière, depuis la source de l'Oyapock jusqu'au point de rencontre avec le territoire hollandais, sera celle que l'article 2 du traité d'arbitrage indique comme solution intermédiaire, c'est-à-dire la ligne de partage des eaux sur les monts Tumuc-Humac formant la limite septentrionale du bassin de l'Amazone. »

Le vaste et riche territoire, qui aurait pu assurer à notre colonie de la Guyane un développement considérable, nous échappe donc presque en entier. L'arbitre ne nous attribue qu'une petite zone de 8,000 kilomètres carrés comprise entre le cours supérieur de l'Oyapock, une partie de la chaîne des Tumuc-Humac et la ligne du traité d'Utrecht passant par le parallèle 2° 24'.

Nous pouvions espérer, tout au moins, que l'arbitre, reprenant l'offre transactionnelle de la limite du Carsevenne que nous avait faite le Brésil, à deux reprises, en 1797 et en 1856, adopterait cette

Digitized by Google

solution intermédiaire. Il n'en a rien été; il a attribué en entier au Brésil la zone littorale litigieuse comprise entre l'Oyapock et l'Araguary, soit environ 60,000 kilomètres carrés. De plus, c'est aussi au Brésil que sont laissés les immenses territoires contestés qui dépendent du bassin de l'Amazone. Mais, quelque inattendue que soit une solution aussi défavorable, nous n'avons qu'à nous incliner; si nos intérêts dans le Contesté de la Guyane n'ont pas été défendus avec assez d'esprit de suite ni avec une énergie suffisante, il est trop tard pour le reprocher à ceux qui en ont eu la garde.

II

Toute la corne nord-ouest du continent américain, aussi bien dans l'Alaska que dans le Dominion, est, on le sait, une région aurifère incomparable. Le géologue canadien Dawson pense que dans le bassin du Yukon, où rivières et ruisseaux charrient partout de l'or, l'exploitation du quartz aurifère doit, avec une production variable, durer pendant de longs siècles. Le Klondike surtout, où Dawson-City s'est élevée, comme par enchantement, au printemps de 1897, a attiré des milliers de mineurs. D'après un rapport de M. Ogilvie, commissaire canadien, il est tel *Claim*, c'est-à-dire tel lot, de Miller's Creek qui peut donner en une année de 75,000 à 80,000 dollars. Le roc est encore loin d'être atteint et certains lots seront de nature à produire d'ici quelques années 20 millions de francs.

L'Alaska, qui est territoire dépendant des États-Unis, n'est pas moins favorisé que le sol canadien. La recherche des mines d'or n'y date aussi que de quelques années seulement. La presqu'île d'Alaska n'avait été visitée que par quelques expéditions scientifiques, dont fort peu avaient pénétré à l'intérieur du pays. Il faut citer cependant les voyages du lieutenant Zagoskin (1842-1844) dans le bassin du Yukon et de Mac-Murray qui construisit le fort Yukon au confluent de la rivière de ce nom et de la Porcupine, celui de la commission scientifique américaine qui, en 1865-1867, parcourut l'intérieur du territoire d'Alaska pour étudier le tracé d'une ligne télégraphique entre l'Europe et l'Amérique par la Sibérie, celui de Mac Grath et Turner (1889-1891) pour l'exploration de la frontière entre le Canada et l'Alaska. Ce sont maintenant les

Digitized by Google

chercheurs d'or qui se chargent de compléter l'exploration de ce pays. Ils se sont particulièrement portés dans ces dernières années vers la région la plus occidentale de l'Alaska que termine le cap du Prince-de-Galles, c'est-à-dire dans la péninsule Kaviak, entre la baie de Kotzebue et celle de Norton.

Cette péninsule représente une superficie d'environ 60,000 milles carrés. Elle renferme des chaînes de hautes montagnes, et les prospecteurs qui ont gravi les sommets des pics qui dominent le rivage rapportent que l'intérieur, aussi loin qu'ils ont pu l'apercevoir, est partagé entre des plaines étendues et des contrées montagneuses. On y voit quelques lacs et de larges rivières. L'absence totale de combustible rend très difficiles les explorations; les voyageurs doivent apporter avec eux de quoi faire du feu, au moins pour faire cuire leurs aliments. On ne trouve rien dans le pays pour nourrir des chevaux. C'est un vaste et stérile désert, sur lequel rien ne croît.

Ce fut en 1897 et en 1898 que quelques hommes entreprenants pénétrèrent au fond de la baie Golovin, au sud de la péninsule Kaviak. La présence de l'or y fut reconnue, en juin 1898, par six mineurs qui faisaient des recherches le long des rivières Fish et Reeukluk; ils fondèrent sur les bords de cette dernière, dans une région boisée, la ville de Council, qui n'eut au début que quelques huttes, et qui s'accrut avec une grande rapidité.

En août de la même année, on fit de nouvelles découvertes vers l'Anvil, affluent de la rivière Snake qui se jette dans la mer à peu de distance du cap Nome. Une nouvelle ville fut fondée à l'embouchure du Snake; ce fut Nome ou Anvil. Dès le mois d'août 1899, elle avait près de 4,000 habitants.

La ville de Nome est à environ 120 milles au nord-est de l'île Saint-Michaels et à 2,500 milles de Seattle, le grand port américain, situé au sud de Vancouver, dans la petite baie Elliott. Saint-Michaels est l'endroit où on laisse les paquebots pour prendre des steamers qui font le service de la rivière; c'est aussi le quartier militaire du département de l'Alaska. Le débarquement à Nome est difficile, parce que l'embouchure de la rivière Snake est embarrassée de récifs. Les claims en exploitation sont situés sur les divers ruisseaux tributaires de la rivière Snake : Anvil, Mountain, Boulder, Glacier, etc. Les emplacements les plus riches se trouvent sur les rives du Snow creek, affluent du Glacier creek, et sur celles de l'Anvil.

Digitized by Google

Le manque de bois oblige la plupart des mineurs à abandonner pendant l'hiver leurs claims et leurs campements, car dans cette saison, le thermomètre descend à 50 et 55 degrés au-dessous de zéro, et le bois coûte excessivement cher. On est obligé de faire venir de Saint-Michels le bois nécessaire pour construire les conduites nécessaires au lavage et les cabanes qui servent d'habitation.

Il n'est pas sans intérêt de signaler que trois Français, MM. Schneider, Porte et Vallois se sont rendus au cours de l'année 1900, dans ce pays inhospitalier, non pour y rechercher de l'or, mais pour tenter d'y créer des débouchés aux produits français; leur tentative est des plus louables et mérite d'être proposée en exemple à nos négociants. Ils ont fait part des résultats de leur première campagne à la Société de Géographie commerciale de Paris, et le journal l'*Illustration* a reproduit une photographie de leur comptoir et donné quelques détails sur leur installation au cap Nome.

Avec un stock important de marchandises, toutes de provenance française et appropriées aux besoins présumés de leur clientèle future, ils sont arrivés à Vancouver, point terminus du railway du Canadian Pacific. Il est à noter que les Américains, pour favoriser leurs compagnies de transport, défendent à tout navire portant pavillon étranger d'atterrir au cap Nome. En mai et juin arrivent à Seattle de 10 à 15,000 personnes à destination de Nome City; aussi les prix des places sur les bateaux sont-ils très élevés.

Devant l'une des îles Aléoutiennes, Unalaska, le navire qui portait nos compatriotes resta trois jours complètement bloqué par les glaces, avant de pouvoir trouver un passage libre; ce n'est en pareil cas qu'au fur et à mesure qu'un glaçon cède, que l'on peut avancer.

M. Schneider fait de la région du cap Nome une description peu séduisante : « Tout le long de la côte depuis l'embouchure de la rivière du Yukon, le pays, dit-il, est stérile, à l'exception toutefois des baies de Norton et de Golovin. Il n'y a aucun arbre pour égayer cette région désolée, aucun oiseau chanteur pour divertir le prospecteur, c'est-à-dire le chercheur de minerai; absolument rien que rochers et mousse arctique. Quelquefois cependant on trouve de petits arbustes sauvages, et c'est tout. L'eau des ruisseaux et des rivières est généralement dangereuse pour la santé, elle contient des matières végétales, décomposées, ainsi que des germes

Digitized by Google

d'épidémies... L'été est court, froid et humide, la pluie tombe des semaines sans arrêt. La mer de Behring est généralement gelée fin novembre et la navigation n'ouvre que dans le courant de juin. L'hiver y est très dur, les vents y sont violents, et la température descend quelquefois jusqu'à 65 degrés au-dessous de zéro. »

En juin 1900, au moment de l'arrivée de M. Schneider, Nome présentait l'aspect d'un vaste camp où trois à quatre cents tentes étaient dressées et quelques maisons en bois avaient été construites. Les denrées étaient d'un prix très élevé. Les emplacements bien situés avaient déjà acquis une valeur exorbitante. Jusqu'à ce que les Américains aient envoyé des forces de police, il n'y avait aucune sécurité dans la ville nouvelle, car les bandits y étaient nombreux. Nome, au point de vue minier, est dans la période embryonnaire, et déjà la plupart des mines qui y ont été exploitées ont donné de très brillants résultats. C'est une région d'un grand avenir.

III

La France a officiellement annexé, le 25 août 1900, la petite île de Rurutu sur laquelle elle exerçait seulement son protectorat depuis 1889. Cette île, ainsi que celle de Rimatara qui a été la même année soumise au protectorat français et qui n'est pas encore annexée, peut se rattacher au groupe des Tubuaï, qui est à 600 kilomètres au sud de Tahiti.

L'île de Rurutu est située par 22° 27′ de latitude Sud et 153° 47′ de longitude Ouest. Elle a des sommets qui atteignent 400 mètres de hauteur et elle est enserrée dans un récif de corail très rapproché de la côte. Elle a quatre villages et une population qui atteint à peine 400 habitants.

Mais s'ils sont peu nombreux, les habitants sont-ils au moins pleins d'initiative. Ils ont réussi par leur persévérance et leur intelligence pratique à atteindre une prospérité que ne connaissent pas les Tubuaï ni les îles Gambier, par exemple.

En 1889, le chiffre de leur mouvement commercial (y compris celui de Rimatara) s'élevait à 59,881 francs, dont 37,919 francs pour les importations à Papeete, chiffre considérable eu égard à celui de la population.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

LE

DÉBUT DE L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE

Les études d'histoire coloniale comparée sont, depuis la publication du beau travail de M. Paul Leroy-Beaulieu sur *la Colonisation chez les peuples modernes*, tombées en France dans le plus complet discrédit. Seul, notre maître et ami M. Marcel Dubois, professeur de géographie coloniale à la Sorbonne, a voulu réagir contre ce discrédit en publiant, il y a quelques années, une excellente esquisse intitulée *Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs*. Voici maintenant que le jury d'agrégation d'histoire entreprend à son tour d'orienter les futurs historiens vers ce vaste champ d'études; il en a fourni la preuve en mettant au programme du concours de 1900 l'examen du « développement colonial de la Hollande, de l'Angleterre et de la France ».

Négligées en France, les études d'histoire coloniale comparée sont au contraire en grand honneur en Allemagne; M. le Dr K. Anton, professeur à l'Université d'Iéna, les cultive avec un réel succès, et c'est également à elles que M. le Dr Alfred Zimmermann, secrétaire d'ambassade, détaché à la direction générale des colonies allemandes, consacre une partie des loisirs que lui laissent ses délicates fonctions officielles. Personne, en Allemagne, ne connaît mieux que lui à l'heure actuelle les questions relatives à la politique coloniale et commerciale, et les nombreux travaux qu'il a publiés sur le sujet font très justement autorité. Un des plus considérables et des plus estimés est sa grande histoire de la colonisation, dont les premiers volumes, relatifs aux colonies portugaises, espagnoles et anglaises, ont déjà paru[1]. Cet ouvrage de très longue haleine n'est malheureusement pas réputé en France comme il mériterait de l'être. Pour réagir contre une injuste indifférence, pour faire connaître et apprécier tout l'intérêt

1. *Die Europäischen Kolonien. Schilderung ihrer Entstehung, Entwickelung, Erfolge und Aussichten*, von Dr. Alfred Zimmermann, *die Kolonialpolitik Portugals und Spaniens*, 1896, 1 vol. in-8; *die Kolonialpolitik Grossbritanniens*, 2 vol. in-8, 1898 et 1899. Berlin, Mittler et Sohn. — *L'Histoire de la politique coloniale de la France* doit paraître dans le courant de l'année 1901.

Digitized by Google

que présente le livre du Dr Zimmermann, M. René Martinet a pris le meilleur moyen : il en a traduit un chapitre. Nous ne doutons pas qu'après avoir pris connaissance des pages consacrées par l'auteur au « Début de l'Impérialisme britannique »[1], les lecteurs de la *Revue de Géographie* ne remercient M. Martinet de la peine qu'il a prise, et ne souhaitent voir bientôt paraître une traduction complète du grand ouvrage de l'auteur allemand.

HENRI FROIDEVAUX.

La séparation des États-Unis, qui, jusqu'au siècle précédent, avaient constitué pour l'Angleterre la possession de beaucoup la plus considérable et la plus précieuse, fut le signal et annonça la chute de son ancienne politique coloniale. Après la conclusion de la paix de Paris, il lui restait encore, il est vrai, des colonies en Amérique, en Afrique et en Asie ; mais leur importance était loin de compenser cette perte. L'Inde, à cette époque, aux mains de la Compagnie, n'avait pas dans son éloignement la même valeur qu'aujourd'hui ; au Canada, seule une étroite bande de terrain le long du Saint-Laurent avait été colonisée par quelques milliers de blancs ; les quelques établissements de l'Afrique occidentale ne servaient qu'au commerce des esclaves. La possession la plus précieuse de l'Angleterre était aux Indes occidentales. Cependant elle était bien inférieure en importance aux possessions espagnoles, et elle égalait à peine les possessions françaises. — Cet état de choses décida le Parlement en 1783, sur la proposition de Burke, à supprimer la fonction de secrétaire d'État pour l'Amérique et le ministère des colonies. La direction extérieure des affaires d'outre-mer fut d'abord confiée au comité des plantations du Home-Office, puis à une commission du conseil privé ! — Mais le peuple n'était pas découragé par ces expériences. On voyait se développer d'une façon intense l'initiative et la poussée irrésistible vers la conquête de nouveaux territoires d'outre-mer. Tous les marins et commerçants aventureux, qui à cette époque avaient salué avec joie la déclaration de chaque guerre et vu avec regret les traités de paix, qui avaient fixé un but à leurs opérations de corsaires et à leur commerce de contrebande de guerre, n'attendaient qu'une nouvelle occasion pour planter de nouveau au loin le pavillon de la Grande-Bretagne.

L'occasion arriva : la France révolutionnaire en 1793 déclara la guerre aux Anglais, et fit mine de les contrecarrer aussi aux colonies. Cette guerre qui dura vingt ans, et qui s'engagea bientôt, comme chacun sait, dans les deux États coloniaux les plus puissants d'alors, l'Espagne et la Hollande, a fondé la puissance maritime et coloniale de l'Angleterre contemporaine. Grâce à la supériorité de sa politique, à son courage et à sa ténacité, elle sut déjouer sans cesse les efforts que faisait la France pour la dominer et soumettre enfin sous son pouvoir le domaine colonial de la France et de la Hollande.

1. Ces pages sont empruntées à l'introduction du tome II de *la Politique coloniale de la Grande-Bretagne* (p. 1-11).

Digitized by Google

Pendant cette longue guerre, au début de laquelle l'Angleterre plaça l'administration des colonies (1794) sous les ordres du ministère de la guerre, les luttes les plus exaspérées et les plus acharnées eurent lieu dans les Indes occidentales. La cause en est non seulement dans la situation géographique de ces colonies et dans la facilité d'y causer du dommage à l'ennemi, mais aussi dans le désir de tous les peuples coloniaux : ils voulaient acquérir le plus possible d'intérêt à la possession de ces territoires alors excessivement estimés par suite des gros bénéfices que produisait la culture de la canne à sucre.

Déjà avant la déclaration de la guerre, les royalistes de la Martinique avaient réclamé l'assistance de l'Angleterre et promis de lui remettre l'île; et à une expédition que Pitt le jeune envoya dans cette intention prirent part bon nombre d'émigrés français. La conquête des Antilles françaises parut très facile alors; et dès février 1793, des ordres en ce sens parvinrent à la flotte britannique en ces parages. Effectivement Tabago se rendit presque sans résistance (au milieu d'avril), mais une expédition qui débarqua à la Martinique au milieu de juin 1793, trouva les républicains si bien préparés que, sans risquer une attaque sérieuse, elle se rembarqua.

Cette expérience détermina les Anglais à donner à leur marine une telle puissance dans les Antilles qu'elle fût capable de briser toute résistance dans ces territoires. 4 grands vaisseaux de ligne, 9 frégates, une multitude de bâtiments de transport furent placés sous les ordres du vice-amiral sir John Jervis; on y embarqua environ 6,000 hommes.

Cette expédition (début de février 1794) attaqua la Martinique. Saint-Pierre succomba le 16 février. Les forts Bourbon et Royal, après avoir résisté quelques semaines, durent se rendre (fin de mars); l'île devint possession anglaise. Les Anglais n'avaient que 71 tués et 193 blessés. Au début d'avril ils réussirent à enlever Sainte-Lucie. Le 10 avril ils attaquèrent la Guadeloupe, et prirent l'île en l'espace de quelques jours. A cette époque, le chef-lieu de Saint-Domingue, colonie française, Port-au-Prince, ayant été pris par une expédition anglaise, toutes les possessions de la France aux Antilles se trouvaient aux mains des Anglais (milieu de 1794). Le courage que la perte de la meilleure partie de l'Amérique du Nord avait fort abattu fut ranimé; les colonies reprirent la première place dans l'intérêt public.

Plus difficile que la conquête fut la défense de ces nouvelles possessions. Il apparut que le climat rendait la majeure partie des troupes impropres au service. Les troupes mouraient en masse de la fièvre. Des 8 compagnies qui avaient été envoyées à Port-au-Prince, 100 hommes moururent entre la Guadeloupe et la Jamaïque; 150 environ durent être débarqués mourant à Port-Royal. Au cours de deux mois les Anglais perdirent à Port-au-Prince par la maladie 600 hommes et 40 officiers. Les renforts tardaient à venir de la métropole; aussi n'était-il pas possible de remplir les vides et de placer des garnisons suffisantes dans les différents ports.

A la faveur de ces circonstances, les Français, qui avaient au début de 1794 envoyé une flotte considérable aux Antilles, parvinrent à se rétablir solidement à la Guadeloupe et à reprendre l'île (début d'octobre). Les Anglais abandonnèrent plus de 300 royalistes, qui s'étaient mis dans leur parti, aux vainqueurs commandés par le général Victor Hugues. Les malheureux furent

Digitized by Google

impitoyablement exécutés. Vers la fin de 1794, les Anglais perdirent aussi Port-au-Prince, et leur expédition tout entière contre Saint-Domingue échoua par suite des dangers du climat et du pays sans chemins. A la Martinique et à Sainte-Lucie les Anglais n'étaient pas troublés; cependant leur domination était assez faible par suite du manque de troupes. Dans les montagnes de Sainte-Lucie vivaient de pillage des bandes de nègres rebelles; à la Martinique l'opinion publique était si dangereuse que le commandant anglais expulsa plusieurs centaines de personnes en prenant possession de l'île. Plus dangereux encore pour l'Angleterre était le mécontentement des populations dans plusieurs vieilles colonies, comme la Dominique, Saint-Vincent et la Grenade. Dans ces trois îles il y avait un parti français. A Saint-Vincent vivait en outre une population indigène nombreuse qui voyait dans les Anglais les spoliateurs de son territoire.

Victor Hugues sut tirer adroitement parti de cette situation. Il favorisa de toutes ses forces l'équipement de navires de course qui causaient un lourd dommage au commerce anglais. Il attaqua à son tour en février 1795 Sainte-Lucie. Avec l'aide des nègres révoltés, il conquit rapidement l'île à l'exception de deux points fortifiés où les Anglais tinrent quelques mois. Ils durent les évacuer en juin. A Saint-Vincent, les indigènes et les planteurs d'origine française se soulevèrent (mars 1795) et firent des ravages effrayants. Les milices anglaises leur firent essuyer, avec l'aide de quelques troupes régulières, plusieurs échecs; les rebelles, à qui arrivaient des renforts de Sainte-Lucie et de la Guadeloupe, se maintenaient cependant et menacèrent sérieusement en septembre Kingston, le chef-lieu de l'île. A la satisfaction des habitants arrivèrent d'Angleterre à la fin de septembre des troupes qui, sans délai, attaquèrent l'ennemi et lui inspirèrent une telle crainte qu'il se retira en toute hâte de Kingston, sans évacuer tout à fait l'île. De même à Grenade (mars 1795) avait éclaté un soulèvement des Français et des gens de couleur; il ne put être réprimé par les troupes anglaises épuisées par la mauvaise saison et la fièvre. Ainsi il y avait le même danger dans les attaques à la Martinique et à la Dominique, comme dans le soulèvement des nègres à la Jamaïque.

Quoique les entreprises de Victor Hugues n'eussent réussi qu'en partie, la situation de l'Angleterre prit cependant une tournure très grave à la fin de 1795. Au printemps elle avait anéanti une flotte française à Brest, et empêché ainsi une attaque contre ses côtes. En 1795, elle fut obligé de rappeler ses troupes de la Hollande et de l'Allemagne du Nord; et, pendant qu'éclatait sur ses vaisseaux une révolte dangerouse des matelots enrôlés de force et durement traités, elle se vit menacée par une attaque des trois marines de la France, de l'Espagne, de la Hollande réunies sous un même pouvoir. Mais avec le danger grandirent son courage et son initiative. Elle était fermement résolue à ne laisser à la France, sous aucune condition, l'héritage des colonies espagnoles et hollandaises. Insoucieuse de tous les obstacles, elle prit toutes les mesures pour entraver la formation de l'empire colonial de Napoléon. Déjà à l'automne de 1795, le Cap, colonie hollandaise, avait été occupé; et en même temps une flotte de plus de 200 navires équipés pour les Antilles, appareilla en novembre. Mais une tempête dans le détroit, qui éparpilla les navires et en fit sombrer quelques-uns, l'obligea à retourner; après plusieurs

Digitized by Google

essais de départ retardés par le mauvais temps, elle put, au printemps de 1796, envoyer des troupes destinées aux Antilles.

La première mesure du commandant en chef, général Abercromby, fut une attaque contre les possessions hollandaises dans l'Amérique du sud. Sans résistance se rendirent Démérara, Essequibo et Berbice (fin d'avril et début de mai 1796). Ne se sentant pas en force pour une expédition contre la Guadeloupe, les Anglais se tournèrent vers Sainte-Lucie, où les Français disposaient de 2,000 nègres. Après des combats acharnés l'île fut prise par les Anglais (fin de mai). C'est alors que sir Ralph Abercromby se vit obligé de rétablir l'ordre à Saint-Vincent et à Grenade où, depuis des mois, il y avait une lutte furieuse avec les Français. Grâce à la supériorité de ses forces, il réussit en peu de jours (au début de juin). Les indigènes qui avaient pris part à la révolte furent transportés avec leurs femmes et leurs enfants dans la petite île de Hattan dans la baie du Honduras, et leur pays fertile devint possession anglaise. Victor Hugues se contenta, vu la supériorité de l'ennemi, d'un coup de main à l'automne sur l'île d'Anguilla saus garnison. Au retour, les Anglais réussirent à lui détruire deux de ses navires. Les vaisseaux anglais remportèrent dans différentes rencontres la victoire; aussi les Français n'osèrent plus bouger et se bornèrent à défendre la Guadeloupe et Cayenne, leurs dernières colonies d'Amérique.

Après ses succès contre les Français, Abercromby alla conquérir les colonies espagnoles. En février 1797, il réussit après un court combat à mettre la main sur la Trinité, pendant que la flotte anglaise, commandée par sir John Jervis battait et détruisait au cap Saint-Vincent la plus grande partie de la marine espagnole.

En avril 1797, Porto-Rico fut attaqué et la ville de Saint-Jean assiégée. Cette entreprise échoua, comme l'attaque contre les Philippines, parce que les troupes britanniques étaient insuffisantes. En revanche les Anglais réussirent à repousser une attaque des Espagnols à Venezuela contre Essequibo et à déjouer un coup de main de Victor Hugues contre la Dominique. En outre, la flotte anglaise, malgré une nouvelle révolte de ses équipages en 1797, put anéantir à Camperdown la flotte néerlandaise et faire échouer le plan de débarquement de Napoléon. Ainsi le gouvernement anglais avait des motifs sérieux de se réjouir de ses succès.

Cependant, à Londres, on pensait que la domination anglaise sur mer et que la situation aux Antilles n'étaient pas assurées d'une façon suffisante. La grande mortalité des troupes blanches provoquait en particulier des réflexions désagréables. Pour remédier à ce fâcheux état de choses, le gouvernement anglais eut l'idée de former dans les Antilles cinq régiments de noirs mieux accoutumés au climat et dont l'entretien était moins coûteux. Cette idée rencontra une résistance opiniâtre aux Antilles. Selon les planteurs, armer les noirs esclaves, c'était amener le massacre des blancs et l'état de choses de Saint-Domingue. A la Barbade, à la Jamaïque, les assemblées législatives protestèrent énergiquement contre cette résolution; pour amener la métropole à renoncer à son idée, cette dernière colonie décida d'entretenir 2,000 hommes de troupes blanches à ses frais.

Les habitants de la Jamaïque s'opposèrent avec énergie à l'entrée des plan-

Digitized by Google

teurs français venus de Saint-Domingue avec 400 esclaves et au débarquement des troupes noires qui étaient tirées de cette île. Ils réussirent : l'Angleterre, renonçant à son idée, se contenta de l'entretien par les colonies de quelques régiments européens. L'affaire avait d'ailleurs, en 1798, perdu de son importance. Les Français et les Hollandais n'avaient pas continué leurs attaques dans les mers d'Amérique; Surinam se rendait sans combat sérieux. Les Espagnols ne se montrèrent pas une fois capables de prendre les petits établissements anglais du Honduras; Napoléon, après la destruction de la flotte par Nelson sur les côtes d'Egypte (août 1798) parut confiné pour longtemps en Afrique et incapable de nuire. En 1799, le reste de la marine de guerre hollandaise fut obligée de se rendre au Texel; l'Angleterre devint alors la maîtresse absolue de la mer. En 1800, elle s'empara de l'île hollandaise de Curaçao où les Français avaient vainement cherché à s'installer. L'année suivante, elle prit la colonie suédoise de Saint-Barthélemy et les îles danoises de Saint-Jean, Saint-Thomas et Sainte-Croix. Les îles françaises Saint-Eustache et Saba succombèrent facilement. L'Égypte, que Napoléon avait à peine conquise, devenait la proie de l'Angleterre en 1801.

Le résultat de cette longue guerre, qui coûta à l'Angleterre environ 30,000 hommes, ne répondit pas aux espérances de ses nationaux; la paix d'Amiens (1802) ne confirmait aux Anglais que la possession de la Trinité et de Ceylan. Ils devaient restituer toutes leurs autres conquêtes. Conséquence fâcheuse de leur politique européenne !

La colère que provoqua ce résultat et les efforts incessants de Napoléon pour frapper la puissance anglaise à l'endroit sensible ne permirent pas à la paix de durer longtemps. L'Angleterre, à peine remise de la guerre et ayant complété ses armements, se refusa, malgré le traité, à restituer Malte; et, comme la France n'évacuait pas les Pays-Bas, elle fit capturer différents navires de commerce français. Avant qu'un plan de défense eût été préparé en France, une escadre anglaise (juin 1803) parut devant Sainte-Lucie et Tabago. Les deux îles ne tardèrent pas à se rendre. Démérara, Essequibo et Berbice se placèrent volontairement sous la protection britannique. Les Français disposaient alors de forces plus considérables qu'auparavant; mais elles étaient toutes employées à reconquérir l'île sur les nègres révoltés et se trouvaient dans une triste situation par suite du mauvais climat et du manque de routes. Les garnisons de la Guadeloupe et de la Martinique suffisaient à peine à défendre ces deux îles. Ainsi les Anglais avaient toute latitude. Leur flotte détruisit d'abord les vaisseaux français sur la côte de Saint-Dominique; ensuite, elle bloqua les postes français déjà très étroitement pressés sur terre par les nègres : l'un après l'autre capitulèrent. Les troupes françaises préféraient, pour échapper à la cruauté de nègres, se rendre aux Anglais. A la fin de 1803, le dernier poste français succomba à Saint-Dominique. En mai 1804, Surinam fut de nouveau pris par les Anglais; ainsi la situation reparut telle qu'avant la paix.

Napoléon renforçait cependant sa marine aux Antilles et préparait avec toutes ses forces dans les ports de France et de Hollande une descente en Angleterre. Au printemps de 1805, des vaisseaux français attaquèrent Saint-Domingue, Saint-Christophe, Névis et Montserrat et revinrent en France avec un riche butin. A la fin de mars, une flotte de 19 grands navires de guerre

Digitized by Google

avec 10,000 hommes sous l'amiral Villeneuve appareilla de Toulon pour les Antilles et se prépara à attaquer les Anglais beaucoup plus faibles. Mais trois semaines plus tard, lord Nelson parut avec toutes ses forces. Son arrivée, semble-t-il, détermina Villeneuve, à qui s'était jointe une flotte espagnole puissante, à revenir en France sans la moindre tentative contre les colonies anglaises; les deux flottes revinrent en Europe où Nelson les anéantit (Trafalgar, octobre 1805).

Malgré ces défaites pénibles, qui présageaient la fin de la descente en Angleterre, Napoléon, à qui la fortune souriait plus que jamais sur le continent, ne renonçait pas à la lutte maritime. En décembre 1805, il envoya de nouveaux vaisseaux aux Antilles et chercha à prendre la colonie du Cap. Ce ne fut pas sa faute si ces deux entreprises échouèrent. Sur mer les Anglais lui étaient trop supérieurs. Pendant la traversée de la flotte française, l'amiral anglais sir Home Popham s'empara (janvier 1806) de la ville dn Cap. A cette nouvelle les Français renoncèrent à leur idée et cinglèrent vers les Antilles. Là une partie de leur flotte fut détruite par les Anglais à la Dominique, le reste sombra dans une tempête. Sauf la capture de nombreux vaisseaux de commerce, les Anglais n'éprouvèrent aucune perte de la part des Français. Ils purent même s'établir solidement en Argentine (été de 1806).

L'Angleterre devint par ces victoires la maîtresse presque absolue sur toutes les mers. Napoléon n'était plus en état d'exécuter vigoureusement contre les marchandises anglaises le blocus européen qu'il avait décrété à Berlin (1806); il n'avait pas de nouvelle marine. Seuls le Danemark, le Portugal et la Suède en possédaient encore. Pour les dominer, Napoléon s'entendit secrètement avec la Russie (début de 1807). Mais son plan fut alors divulgué à l'Angleterre qui le devança dans le Danemark. Au mois d'août (1807) une flotte britannique exigea du roi de Danemark la remise de sa flotte jusqu'à la paix. Sur son refus, Copenhague fut bombardé; la flotte fut confisquée violemment et Helgoland occupé. Dans le Portugal et en Espagne, Napoléon put gagner les Anglais de vitesse. Mais, sur les colonies de ces deux États il ne put mettre la main. A la fin de 1807 les Anglais prenaient Curaçao, les îles danoises de Saint-Jean, de Saint-Thomas, de Sainte-Croix et se préparaient à enlever le reste des possessions françaises aux Antilles. Napoléon ne put leur envoyer presque aucun secours; ses opérations sur le continent absorbaient toutes ses forces.

En 1808 (mars) les petites îles de Marie-Galante et de Deseada furent prises. Plus tard ils réussirent à prendre (1808) l'excellent port de Samana à Saint-Domingue où les Français s'étaient rétablis solidement. En 1809, les Brésiliens les aidèrent à prendre Cayenne où Victor Hugues commandait toujours; la garnison de plus de 1,000 hommes fut prise. Les Anglais se tournèrent alors contre la Martinique et la Guadeloupe, dont ils surveillaient les côtes sévèrement depuis longtemps. Le 26 février 1809, les défenseurs de la Martinique durent capituler. L'affaire n'avait demandé que vingt-huit jours. Une petite escadre de secours arriva trop tard et cingla au plus vite vers l'archipel des Saints.

A cette nouvelle les Anglais envoyèrent quelques milliers d'hommes. Ils s'emparèrent d'une hauteur et forcèrent par la portée de leur tir les vaisseaux

Digitized by Google

français à courir vers la haute mer où l'un d'eux fut capturé par les Anglais. Le reste s'enfuit à la Guadeloupe. D'une seconde escadre de 4 navires qui parut en décembre aux Antilles, 2 furent détruits par les Anglais. Le même sort arriva à différents navires envoyés vers la Guadeloupe. Celle-ci, la dernière possession de la France en Amérique, après que la ville de Saint-Domingue reconquise par les Français se fût rendue aux Anglais (1809), fut attaquée (fin janvier 1810) par une force de 6,000 hommes. Les Français ne firent aucune résistance sérieuse; dès le 5 février le gouverneur se rendit. L'entreprise n'avait coûté aux Anglais que 50 tués et 250 blessés. Dans cette capitulation fut comprise la partie française de l'île de Saint-Martin; la partie hollandaise fut prise le 16 février. Quelques jours plus tard, les Anglais prirent les îles hollandaises de Saint-Eustache et de Saba, et furent les maîtres de tous les établissements non-espagnols aux Antilles. La même année Maurice fut enlevée aux Français; déjà ils avaient perdu leur colonie du Sénégal et leurs comptoirs de l'Inde; ses derniers vaisseaux avaient été vaincus dans différentes mers. En 1811 Java et la majeure partie de l'Inde hollandaise se soumirent devant une attaque de l'Angleterre. Celle-ci était depuis quelques années la maîtresse de tous les établissements français et hollandais sans exception. L'espérance que Napoléon avait conçue, par l'exclusion du marché européen et la confédération des États du continent, de lui causer de graves dommages pour l'obliger à se soumettre enfin à sa volonté apparaissait comme une chimère. L'argent et la politique britanniques lui suscitaient sans cesse de nouveaux ennemis. Les armées de Napoléon étaient anéanties en Espagne et en Russie, sa dernière force brisée en Allemagne, et lui-même finit par être banni de France. A la fin de cette longue lutte les marines de la Hollande et de la France étaient complètement détruites, l'Espagne et le Portugal profondément soumis à l'action britannique; l'Angleterre, qui était venue à bout sans peine des États-Unis qui avaient attaqué le Canada, apparaissait sans discussion comme la puissance la plus redoutable de l'univers. Si elle ne conserva à la conclusion de la paix qu'une partie de ses conquêtes, il faut attribuer cette modération en grande partie à différentes considérations politiques. La Grande-Bretagne se contenta, à cause des événements décisifs d'Europe, de garder parmi les colonies françaises Sainte-Lucie, Tabago, Maurice. A la Hollande elle arracha définitivement le Cap, Demerara, Essequibo et Berbice, ainsi que les postes de l'Inde et Ceylan. Elle rendit au Danemark ses îles, sauf Helgoland. Elle retint Malte comme point d'appui pour sa flotte dans la Méditerranée.

Pendant cette longue guerre mondiale, l'Australie fut prise, la colonisation de Sierra-Leone commencée; sa domination dans l'Inde s'était considérablement étendue et consolidée. Elle pouvait regarder comme compensée la perte qui lui avait causée la séparation des États-Unis. Préparée à toutes les éventualités, maîtresse de presque tous les pays propres à l'émigration européenne (tels que les États-Unis), avec une marine qu'aucun État ne pouvait atteindre de longtemps, maîtresse du commerce mondial, l'Angleterre commença une nouvelle période de sa politique coloniale.

Dr A. Zimmermann.

Traduit par M. R. Martinet.

Digitized by Google

LES CHEMINS DE FER ASIATIQUES[1]

Le premier chemin de fer de l'Asie a été ouvert aux Indes en 1849.

En 1857, cette partie du monde renfermait 400 kilomètres de lignes exploitées, tous aux Indes; le total asiatique a été successivement porté à 11,039 kilomètres en 1875, à 21,434 kilomètres en 1885, à 28,707 kilomètres en 1890. Actuellement, en 1900, l'Asie est sillonnée par plus de 60,000 kilomètres de voies ferrées, se répartissant ainsi :

Dates d'ouverture de la 1re ligne.		Kilomètres exploités.
1849	Indes anglaises, Ceylan, Birmanie et Péninsule Malaise (environ)	40,000
1878	Indes portugaises	82
1879	Indes françaises	35
1881	Russie d'Asie (Sibérie et Turkestan, sauf Caucase)	7,901
1866	Turquie d'Asie	2,963
1888	Perse	54
1885	Cochinchine française	114
1891	Tonkin	174
1893	Siam	289
1876	Chine	1,234
1872	Japon	7,120
1898	Corée	40
	Total	60,006

Nous donnons ci-après le détail de tous ces chiffres par pays, avec les principaux projets en cours.

Sibérie. — Le chemin de fer transsibérien, décidé par un oukase du tsar de mars 1891, fut commencé immédiatement du côté de Samara, sur le Volga, où s'arrêtait alors le chemin de fer de la Russie d'Europe[2], et du côté de Vladivostock, point terminus prévu tout d'abord au nord de la Mandchourie.

1. Consulter l'article sur les chemins de fer de l'Asie (avec carte) publié par la *Revue générale des chemins de fer* de juillet 1899, et l'étude de M. Paul Barré sur la *Pénétration européenne en Asie* (*Revue de Géographie*, 1896-1897).

2. Il existait en outre, depuis 1885, un chemin de fer isolé allant de Perm à Iekaterinbourg et Tiumen (960 kilom.), qui pénétrait un peu en Asie, mais n'était pas relié alors au réseau européen. La liaison a été réalisée en 1896 par l'ouverture d'une ligne de 250 kilomètres entre Iekaterinbourg et Tcheliabinsk, sur le transsibérien.

Digitized by Google

En 1892, le rail atteignait déjà Oufa, Zlatooust et Tchéliabinsk, du côté européen. La première section orientale, entre Vladivostock et Nikolskoje, fut inaugurée en 1893; on poussa jusqu'à Grafskaïa en 1894 et à Khabarovka en 1897 (à 763 kilomètres de Vladivostock).

La distance totale, entre Saint-Pétersbourg et Vladivostock, de la Baltique au Pacifique, est de 10,500 kilomètres environ par le tracé adopté; ce sera la plus longue voie ferrée du globe et aussi l'une des plus rapidement construites malgré les difficultés locales.

En ne faisant commencer le transsibérien asiatique qu'à Tchéliabinsk, sur le versant oriental des monts Ourals, nous constatons que le chemin de fer fut ouvert à la circulation jusqu'à Omsk, sur l'Irtisch, sur 790 kilomètres en 1895, et jusqu'à Taïechnaïa, près Tomsk, sur 703 nouveaux kilomètres en août 1896 (un petit embranchement de 96 kilom. unit Taïechnaïa à Tomsk). On atteignit Krasnoïarsk, sur l'Icnisséi (à 703 kilom. de Tomsk), en 1897 et Irkoutsk (à 1,066 kilom. de Krasnoïarsk) en octobre 1898, près du lac Baïkal.

En janvier 1900, on a inauguré la section d'Irkoutsk à Stretensk, par Tchita, les monts Jablonoï, Nertchinsk et la vallée de la Chilka (1,238 kilom.); ce tronçon a été le plus laborieux de tous.

En réalité même, il n'y a pas actuellement de voie ferrée ininterrompue jusqu'à Stretensk; d'Irkoutsk, la ligne a été prolongée jusqu'à Listvennitchnoï, à l'embouchure de l'Angara dans le lac Baïkal; ce lac sera traversé, sur 64 kilomètres, par des ferry-boats brise-glaces, qui transborderont d'une rive à l'autre, sur 60 kilomètres, les trains entiers; le chemin de fer reprend, à partir de Myssowa (Mouisovaya), sur la rive orientale du lac Baïkal[1].

Actuellement, du côté occidental, 4,500 kilomètres du transsibérien en Asie sont donc achevés, entre Tchéliabinsk et Stretensk. Il reste à construire la partie comprise, sur le rive gauche du fleuve Amour, entre Stretensk et Khabarovka (près du confluent de l'Amour et de l'Oussouri), c'est-à-dire 2,450 kilomètres du projet, exclusivement prévu en territoire russe, à l'origine.

A partir de Stretensk, d'ailleurs, comme on atteint un point navigable de la Chilka, on peut, en remontant cette rivière, puis le fleuve Amour, déboucher ainsi dans le détroit de Tartarie, en face de l'île Sakhaline, après 3,000 kilomètres de parcours fluviaux.

Mais, à la suite de négociations, la Russie ayant obtenu le droit, en 1896, de faire passer une partie de sa ligne en territoire chinois, ce qui la raccourcira beaucoup et évitera la traversée de régions désertes, la dernière partie du projet initial est laissée provisoirement de côté; l'on s'applique maintenant à souder le lac Baïkal à Vladivostock par une ligne traversant la Mandchourie chinoise. Cette ligne, quittant le projet primitif de transsibérien entre Tchita et Nertchinsk, près de la station d'Onon (au confluent de l'Onon et de la Chilka), traversera la frontière chinoise à la hauteur de Vieux Tsourouhaïtou et, après avoir parcouru la Mandchourie (Voir plus loin : Chine),

1. On prévoit aussi la construction d'une ligne de ceinture de 298 kilomètres contournant le lac Baïkal, par le sud, et commencée en 1899, de façon à avoir un ruban d'acier ininterrompu d'Europe en Extrême-Orient et d'éviter le transbordement, par les bacs, sur le lac en question.

Digitized by Google

rejoindra la frontière russe et Nikolskoje, près Vladivostock. La ligne transmandchourienne mesurera 2,046 kilomètres environ (dont 1,520 kilom. en Chine); comparée au tracé primitif le long du fleuve Amour, elle réalisera une économie de 548 kilomètres environ.

Une nouvelle ville a été fondée, en décembre 1899, à l'extrémité orientale de la Sibérie, tout près de la frontière mandchoue, et sur le chemin de fer de Mandchourie, à environ 7 kilomètres de Kharbin. Cette nouvelle ville doit être la première d'une série d'établissements russes en Mandchourie. Des terrains ont été concédés à divers colons à la condition d'y bâtir.

Divers embranchements se détacheront du chemin de fer transsibérien, qui se reliera au chemin de fer transcaspien par une ligne transversale et qui sera également soudé au réseau chinois et à Pékin.

Le coût total du transsibérien et du transmandchourien est évalué à 1,341 millions de francs.

Asie centrale russe (*Turkestan*). — Le chemin de fer dit « transcaspien » a ouvert sa première section en 1881, au Turkestan. Il réunit Krasnowodz et Ouzoun-Ada (baie Mikhailovsk), sur la mer Caspienne, à Askhabad, Merv, Boukhara et Samarcande; le rail a atteint Kizil-Arvat en 1881 et Samarcande en 1887, à 1,513 kilomètres de la côte. Cette ligne stratégique et économique a permis de tenir en respect des tribus turbulentes et de développer beaucoup le pays traversé, qui était autrefois désert en certaines de ses parties. Aussi, la Russie, qui ne recevait autrefois que pour 2 ou 3 millions de coton de l'Asie centrale, en tire aujourd'hui pour 150 millions.

De la ligne transcaspienne se détache, à Merv, un embranchement rejoignant le poste de Koutchk (280 kilom.), sur la frontière afghane; terminée en 1898, cette branche stratégique est destinée plus tard à atteindre Hérat, à 152 kilomètres plus loin seulement; elle est considérée par les Anglais comme une menace pour leurs Indes.

D'autre part, le chemin de fer transcaspien a été prolongé de Samarcande à Djizak et Kavas (149 kilom.) en 1897; de Kavas, la ligne bifurque à gauche sur Tachkent et à droite sur Khodjend, Kokan, et, d'une part, sur Marghilan et, d'autre part, sur Andidjan; ces embranchements ont été achevés en 1898 (en tout environ 600 kilom.). D'Andidjan, la ligne sera sans doute prolongée jusqu'à Wjerny (au nord du lac Issik-Koul). De cette dernière localité, voisine de la frontière chinoise, on projette une nouvelle artère qui serait tracée soit vers le nord-ouest pour rejoindre, à travers la steppe, Ouralsk ou Orenbourg, sur l'Oural, soit vers le nord, par Barnaoul, pour se souder au transsibérien, à Kriwozekowo, sur l'Obi, près Tomsk.

En 1900, les Russes ont résolu de construire la ligne de 1,600 kilomètres partant d'Orenbourg, longeant la rive gauche de l'Oural, traversant le district de Tourgaï, touchant la mer d'Aral, et aboutissant à Tachkent; cette ligne aurait été concédée à une compagnie danoise. Plus tard, elle serait complétée par une autre ligne qui traverserait le district chinois et partirait d'Alexandrow-Gaï (gouvernement de Samara), point terminus du chemin de fer de Petrowsk à l'Oural, longeant la vallée fertile de l'Amou-Daria et aboutissant à Tchardjoui, sur la ligne transcaspienne; ce dernier projet aurait une grande

Digitized by Google

importance stratégique, si la Perse et les pays voisins devenaient le théâtre d'opérations quelconques.

De Tchardjoui, une autre ligne stratégique a été proposée vers Kerki, sur l'Amou-Daria, à la frontière afghane.

Asie Mineure (*Anatolie*). — Dès 1866, une compagnie anglaise avait achevé et ouvert une ligne ferrée de Smyrne à Magnésie et Kassaba (93 kilom.); elle fut prolongée en 1873 sur Alascheir (266 kilom. en tout). Ce fut la première ligne de la Turquie d'Asie. Elle a été poursuivie jusqu'à Afium-Karahissar en 1897-1898 sur 251 kilomètres et est devenue la propriété d'une compagnie française, qui l'a soudée à la ligne de Konia.

La ligne, ouverte en 1866, de Smyrne à Aïdin (196 kilom.) appartient à une compagnie anglaise, de même que celle de Mersina à Tarse et Adana (70 kilom.), exploitée depuis 1886.

En 1873, on inaugura la ligne de Haïdar-Pacha (Scutari), sur le Bosphore, à Ismid (93 kilom.). Une société allemande la racheta et obtint en 1888 la concession d'une ligne d'Ismid à Eskichehr et Angora (486 kilom.) qui fut terminée en 1892.

De Magnésie ou Maghnisa, au nord-est de Smyrne, une autre ligne de 90 kilomètres atteint Soma depuis 1890. La ligne qui s'arrêtait à Aïdin a été prolongée de 320 kilomètres jusqu'à Tchivril par les Anglais, avec plusieurs embranchements sur Oedemich, Thyra, Sokia, Denizli et Dineir (en tout 100 kilomètres).

La petite ligne de Mondania à Brousse (42 kilom.), construite à voie étroite en 1881, a été inaugurée à voie normale en 1892 par une société franco-belge; elle a été prolongée de 80 kilomètres sur Inegoel et Yenichehr.

Entre Eskichehr et Kutahia, 75 kilomètres de voie ferrée étaient posés en 1894 par la compagnie allemande, qui prolongea ensuite la ligne de 357 kilomètres jusqu'à Konia (Konieh) en juillet 1896, en passant par Afium-Karahissar.

La ligne de Konia, qui est allemande, sera prolongée par un syndicat franco-allemand jusqu'à Bagdad et Bassorah, sur le golfe Persique, au moyen d'une voie de 1 m. 44.

La convention définitive accordant la concession de la ligne de Bagdad a été signée en décembre 1899 entre la Compagnie allemande, agissant au nom d'un groupe franco-allemand, et le gouvernement ottoman. Cette ligne de 2,500 kilomètres partira de Konia, passera par Eregli, Adana, Aïntab, Biredjik, sur l'Euphrate; Orfa, Diarbékir, Mossoul, sur le Tigre; Bagdad, Bassorah et Kooueit (Koveit); elle doit être achevée en huit ans.

En outre, de Aïntab doit partir un embranchement concédé par le sultan au même syndicat franco-allemand et qui, par Marach, Kaisarieh (Césarée) et Yazgat, doit rejoindre la voie ferrée existante à Angora. Un petit embranchement est prévu également entre Aïntab et le port d'Alexandrette.

La grande ligne, concédée par le gouvernement ottoman en 1899, pourrait ultérieurement être prolongée de Bassora à Kurrachee, à travers la Perse et le Baloutchistan, et se souder ainsi au réseau indien, mais cette perspective est encore éloignée.

Digitized by Google

On a émis l'idée de relier aussi Angora à Sivas et Erzeroum; de construire une ligne du port de Samsoun, sur la mer Noire, à Sivas; d'unir Angora à Césarée, à Diarbékir et au bassin du Tigre et de l'Euphrate.

En Anatolie même, une voie est proposée du port de Panderma à Soma, d'une part, et à Uschak, d'autre part; il a été question d'unir encore Césarée à Mersina par voie ferrée.

Un iradé du sultan, à la fin de 1899, a confié aux Russes la construction d'un chemin de fer de 260 kilomètres reliant Kars[1], dans la Transcaucasie russe, à Erzeroum, dans l'Arménie turque, par Kara-Ourghan; d'Erzeroum, le chemin de fer ira ensuite au port de Trébizonde, sur la mer Noire. La Russie, par ce traité, aurait même un privilège pour tous les embranchements futurs devant conduire à la frontière de la Transcaucasie. Une ligne littorale a été étudiée aussi entre Batoum et Trébizonde.

Par une convention d'avril 1900, la Turquie s'est engagée à donner à des capitalistes russes la concession des chemins de fer situés à l'intérieur d'une zone fixée si elle ne se charge pas elle-même de la construction de ces lignes. La zone est bornée à l'ouest par le chemin de fer d'Ada-Bazar à Héraclée, au sud par celui d'Angora à Césarée, Sivas, Karpont, Diarbékir et Van. La Compagnie des chemins de fer d'Anatolie conserve le droit de construire ces dernières lignes, formant les limites de la zone.

Syrie. — Une compagnie française ouvrit à la circulation, en 1891, une ligne ferrée du port de Jaffa à Ramleh, prolongée jusqu'à Jérusalem en 1892, à 87 kilomètres de la côte.

Une ligne de Damas à El-Muzérib, près du Djebel Hauran (103 kilom.), a été ouverte en 1894 par des Français; une autre atteint, de Damas, Hams et Hama, au nord (à 200 kilom. de Damas).

La ligne de Beyrouth à Damas (147 kilom.), concédée à une société française, a été commencée en 1892 et ouverte en 1895. Elle sera prolongée de Damas à Alep et Biredjik, sur l'Euphrate, et de là à Diarbékir, sur le Tigre.

La concession de 500 kilomètres entre Damas et Biredjik a été donnée à une compagnie française; elle doit ainsi se raccorder avec les lignes d'Asie Mineure[2].

D'autres lignes sont proposées d'Alexandrette à Alep, de Saint-Jean-d'Acre à Damas, etc. Cette dernière a même été concédée à une société anglaise en 1891, mais les travaux n'ont jamais été commencés.

1. La ville de Kars devrait alors être soudée par voie ferrée à Tiflis.

2. En mai 1900, le gouvernement turc a accordé à la Société française des chemins de fer économiques en Syrie la concession de la ligne qui, partant de Rayak, sur la route de Beïrout à Damas, aboutira à Hama en passant par Homs. La ligne aura une longueur totale de 192 kilomètres, et le gouvernement payera 15,000 francs de garantie kilométrique. Originairement le terminus devait être Biredjik sur l'Euphrate; mais le prolongement de la ligne jusqu'à ce point a été renvoyé à une époque indéterminée. La Société contracte en outre l'obligation d'opérer la jonction de sa ligne avec celle de Konièh-Bagdad, dès que le gouvernement le lui demandera.

Digitized by Google

Arabie. — On a projeté de construire un chemin de fer de Damas à Djeddah par le pays d'Akabah, le Hedjaz, Médine et la Mecque.

Perse. — En 1888, une petite ligne ferrée fut ouverte par des Français entre Téhéran et le pèlerinage de Shah-Abdoul-Azim (9 kilom.). Une autre petite ligne a été construite la même année, par un industriel persan à l'est de Recht, entre Mahmoudabad, sur la mer Caspienne, et Amal ou Amoul (20 kilom.).

En tout, la Perse ne renferme actuellement que 54 kilomètres de voie ferrée exploitée seulement.

Un projet de ligne reliant la mer Caspienne à Aboucher (Bouchir), sur le golfe Persique, par Téhéran et Ispahan a été conçu dès 1872 par les Anglais; la concession fut même accordée, mais n'eut pas de suite. Les Russes reparlent actuellement de cet ancien projet, et une ligne a été sollicitée par les Allemands de Téhéran à Bagdad, par Khonakin. Un embranchement du chemin de fer transcaspien a été étudié d'Askhabad ou de Douchak à Méched.

A la suite de négociations avec le gouvernement persan, la Russie a obtenu en 1899-1900, en échange d'un emprunt, diverses concessions en Perse et notamment le monopole du droit de construire des voies ferrées dans ce pays. On parle surtout du prolongement du chemin de fer russe actuel de Petrowsk à Bakou jusqu'au port persan d'Enzeli, sur la mer Caspienne, à Recht, puis à Téhéran; d'un embranchement du transcaspien jusqu'à Méched; enfin d'une grande ligne transpersique qui, partant de Djoulfa, sur l'Arax et la frontière russe de la Transcaucasie, passerait par Tauris, Hamadan, Ispahan, Kerman, et aboutirait à Bender-Abbas, sur le détroit d'Ormuz; un embranchement irait de Hamadan à la capitale Téhéran. La grande ligne transpersique est même commencée, et serait achevée en 1903.

Afghanistan. — En attendant sa soudure avec le réseau moscovite, l'Afghanistan est relié avec celui des Indes par la ligne ferrée anglaise de 555 kilomètres qui va de Chikarpour, sur l'Indus, au défilé de Nari ou Sibi, à Quetta et à Candahar, à travers le Beloutchistan britannique. Il est toujours question de continuer la ligne, vers le nord, de Candahar à Farah, Hérat et Kouchk, sur la frontière russe, où le chemin de fer russo-afghan est arrivé en 1898.

En 1899, on a assuré que les Anglais avaient réussi à se faire céder, par le Baloutchistan, le district de Nouchki, vers lequel ils auraient entrepris de prolonger la voie ferrée de Quetta, avec l'espoir de la poursuivre plus tard jusqu'au Seistan, aux confins afghans-persans.

Indes portugaises. — L'Inde portugaise ne renferme qu'une ligne de 82 kilomètres entre Murmagao et la frontière anglaise, dans le territoire de Goa (depuis 1878).

Indes françaises. — En 1879, Pondichéry a été soudé au réseau britannique par une ligne de 12 kilomètres en sol français, aboutissant à l'ouest à la ville anglaise de Villapourone (Villapuram). Une autre voie ferrée, au nord de Pondichéry, est projetée vers Goudelour (Cuddalore), en territoire britannique.

Digitized by Google

Karikal a été relié, en mars 1899, au réseau anglais à Péralam, à l'ouest, par un chemin de fer de 23 kilomètres. En outre Chandernagor est sur la ligne anglaise de East India, qui la réunit à Calcutta.

On projette de souder les autres enclaves françaises au réseau général de l'Inde, notamment Mahé à Calicut.

Indes anglaises. — C'est aux Indes que fut construit, de 1849 à 1853, le premier chemin de fer asiatique, d'une longueur de 32 kilomètres. En 1865, on comptait déjà aux Indes anglaises 5,412 kilomètres exploités; en 1875, 10,489 kilomètres; en 1885, 19,917 kilomètres; en 1890, 25,505 kilomètres. Actuellement (1900), le chiffre total des voies ferrées de l'Asie anglaise est de 40,000 kilomètres environ, avec l'île de Ceylan (qui en renfermait 146 kilom. en 1875, 392 kilom. en 1880 et 500 kilom. en 1899) et y compris la Birmanie et la Péninsule malaise (voir plus loin). La plupart de ces lignes appartiennent à l'Etat, mais ce dernier n'exploite lui-même que 30 p. 100 de l'ensemble environ. En outre, plus de 16,000 kilomètres sont projetés ou à l'étude.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les lignes indiennes, car ce serait une liste trop longue. Les principales ont été citées d'ailleurs dans une précédente étude[1]. Nous nous contenterons de rappeler les lignes de pénétration qui s'approchent des frontières, à savoir celle du Pendjab qui s'arrête à Pechawar et dont le prolongement a été décidé vers Fort-Kouram et, en 1898, jusqu'aux passes de Khyber; celle de Moultan à Haïderabad et Kurrachee, près la frontière baloutche ; celle de Chikarpour, sur l'Indus, à Sibi et Quetta[2], par les passes de Bolan (achevée en 1888) et prolongée plus récemment à Kandahar, en Afghanistan; celle de Calcutta à Dardjiling, au Sikkim; celle de Chittagong, à l'est du Bengale, sur la côte, à Cachar, Golaghat et Sadiya, dans l'Assam, près de la frontière thibétaine (avec embranchement sur Dibrugarh et sur Gauhati, sur le Brahmapoutre), etc.

Les grandes lignes de l'Hindoustan font communiquer Bombay avec Calcutta, Bombay avec Madras, Madras avec Calicut, Calcutta à Delhi, Bombay à Delhi et au Pundjab, etc.

Une voie ferrée de pénétration a été décidée en 1899 de Gilgit à Tchitral.

Dans l'île de Ceylan (500 kilom. environ) existent notamment les lignes de Colombo à Puttalam, sur la côte occidentale; de Colombo à Kandy et Matale, dans l'intérieur, avec embranchement sur Dimbula; de Colombo à Galle et vers Matara, sur la côte, au sud; de Polgahawela (à l'ouest de Kandy) à Jaffna, tout à fait au nord de l'île, avec embranchement sur Manar, au nord-ouest, etc.

1. Voir *Revue de Géographie*, février 1897, p. 113. V. aussi l'intéressante étude de M. B. Auerbach publiée dans la *Revue générale des sciences* (15 octobre 1899), avec cartes.

Consulter également la publication annuelle paraissant à Calcutta et intitulée : *Administration Report on the Railways in India*. D'après elle, la longueur totale des lignes ouvertes au 31 mars 1898 était de 35,620 kilomètres, dans l'Inde proprement dite.

2. Il existe une autre ligne, dédoublant celle-ci à l'est, et réunissant Sibi à Kandahar par Hernai et Mangi.

Digitized by Google

Birmanie. — Une ligne partant de Rangoun, en 1877, fut construite sur 260 kilomètres jusqu'à Prome, sur l'Irraouaddy; elle a été prolongée de 70 kilomètres jusqu'à Thayet-Myo. D'autre part, une autre ligne unit Rangoun à Toungou depuis 1884.

En 1886, les Anglais construisirent la ligne de Toungou à Mandalay (à 620 kilom. de Rangoun). La ligne fut prolongée, de Mandalay à Schwebo (85 kilom.), en 1891, puis jusqu'à Mogaung et Myitkina (à 1,155 kilom. de Rangoun), en 1898.

Dans une autre direction, un embranchement a poussé le rail de Manle, sur la ligne précédente, jusqu'à Bhamo (130 kilom.).

Enfin, une ligne de 370 kilomètres a été construite tout récemment de Mandalay à Thibau et Kunlon-ferry sur la frontière de Chine.

La Birmanie renferme actuellement 1,985 kilomètres exploités.

Les chemins de fer birmans doivent bientôt pénétrer au Yunnan, en Chine (voir plus loin).

Parmi les voies à l'étude en Birmanie, citons celles de Bassein à Henzada et Thonze (160 kilom.), et trois lignes dans la haute Birmanie (300 kilom. environ). Une grande ligne a été proposée pour souder le réseau birman au réseau indien, entre Chittagong et Tayet-Myo. Une autre grande ligne est projetée entre le port de Maulmein et la Chine. Une autre soudure avec l'Inde pourrait s'effectuer entre Mogaung et la vallée du Brahmapoutre, par Maingkwan et Makum.

Péninsule malaise. — Un chemin de fer remontant la vallée du Kinta et allant aux mines d'étain de l'État de Pérak, a vu s'ouvrir sa première section en 1893. Actuellement, la ligne est achevée depuis 1894 et va d'Ipoh (district minier) à Taiping et à Port-Weld, sur la côte, au nord, d'une part, et à Teluk-Anson, au sud, d'autre part, avec un embranchement sur Tapah et un autre sur le port de Lumut.

Ces diverses lignes de l'État de Pérak représentent une longueur de 210 kilomètres.

Dans l'État de Selangor existe une voie ferrée de Kelang ou Klang à Kwala-Lampour et Rawang (70 kilom.).

Au sud, dans l'État de Johore, une petite ligne de 40 kilomètres est ouverte entre Bandar-Maharani et la rivière Sembrong.

Dans l'État de Sungei-Ujong, il y a une ligne entre Port-Dickson sur la côte, Seramban et Kompong-Permah, sur la rivière Pahang (180 kilom.); cette ligne sera poussée jusqu'à la côte orientale.

Enfin, une ligne de 175 kilomètres unit Kedah à Singorra (Sungora), à travers la péninsule malaise, au sud de l'isthme de Ligor.

Toutes ces lignes ont été construites par des Anglais, puisque toute la presqu'île de Malacca est placée dans la sphère britannique. On y compte déjà 675 kilomètres de lignes achevées.

Parmi les principales lignes projetées, citons celles de Port-Veld à la ligne de Kedah à Sungora; de Dinding à Gapong, à l'est d'Ipoh; de Kwala-Lampour à Uloo, près de la frontière de Pérak et du Pahang; de Johore à Knaw, sur la rivière Pahang; de Saint-Quantan, sur la côte du Pahang, à Kabang, etc.

Digitized by Google

Siam. — En 1893, le roi de Siam inaugura un premier tronçon de Bangkok à Paknam (21 kilom.), commencé en 1891 par une compagnie anglaise.

Un chemin de fer de Bangkok à Korat (268 kilom.) a été commencé en 1892; il atteignait Ayuthia en 1897 et a été achevé complètement en 1900.

Une autre ligne a été commencée entre Ayuthia et Lopburi, qui sera poussée, sur une longueur de 600 kilomètres jusqu'à la frontière chinoise, par Nakon-sawan, Raheng, Kiang-mai (Zimmé) et Kiang-hai, sur un affluent du Mékong. Ces lignes sont patronnées par des Anglais.

Enfin, une ligne à voie étroite est en projet dans la direction du sud-ouest, de Bangkok à Petchabouri et plus tard vers la péninsule malaise.

PAUL BARRÉ.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LE LIVRE D'OR DE LA GÉOGRAPHIE

ESSAI DE BIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE

CHOIX DANS L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES PERSONNES : EXPLORATEURS, GÉOGRAPHES, CARTOGRAPHES, QUI ONT CONTRIBUÉ A L'ÉTAT ACTUEL DE NOS CONNAISSANCES DE LA TERRE, DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA FIN DU XIXe SIÈCLE

Par PAUL LEMOSOF

(SUITE)

DEMANCHE (G.). — Littérateur géographe français, né à Provins, le 5 juin 1855. Dirige avec beaucoup de compétence la *Revue française de l'étranger et des colonies*. Princ. autres publ. : *Voyage au Canada...*, Paris, 1890.

DEPPING (Georges-Bernard). — Érudit français, originaire de Westphalie, né en 1784. Collaborateur actif aux *Annales des voyages*, de Malte-Brun; continua l'*Histoire des voyages*, de La Harpe; auteur de divers ouvrages de géographie scolaire et des *Expéditions maritimes des Normands au* X^e *siècle*. Mort en 1853.

DEPPING (Guillaume). — Fils du précédent, né à Paris, en 1829. Bibliographe, homme de lettres, secrétaire de la rédaction du recueil de la Société de Géographie (1880-1898). Princip. publ. : *Le Japon*, 3e éd., 1895, Paris; — *Vie et Voyages de Ida Pfeiffer* (1856).

DERFELDEN VON HINDERSTEIN. — Géographe hollandais, auteur de la grande carte des Indes néerlandaises (1842). Mort le 17 janvier 1857, à l'âge de 82 ans.

DERRÉCAGAIX (Victor-B.). — Général français, né à Bayonne, le 14 décembre 1833. Nombreuses et importantes contributions aux études géographiques des pays africains (Algérie, Sahara, Soudan). Membre actif de la Société de Géographie, promoteur de diverses œuvres géographiques, président de congrès.

DESBUISSONS (L.-Ed.). — Cartographe, géographe du ministère des Affaires étrangères de France, né le 27 juin 1827. Délégué à diverses conférences diplomatiques (questions de délimitation de frontières, arbitrages). Auteur de nombreuses cartes fort appréciées dans le monde savant pour les soins apportés à leur exécution.

DESCALZI (Nicolas). — Explorateur argentin, né à Chiavari, en 1801; mort, à Buenos-Aires, en 1857. Fructueuses explorations (1825-1833) dans le sud de l'Amérique, notamment en Patagonie.

Digitized by Google

DESCELIER (Pierre). — Religieux français, originaire de Dieppe, de la première moitié du XVIe siècle. On lui attribue les premières cartes marines publiées en France. Mappemondes conservées de 1546, 1550, 1553.

DESCHAMPS (Emile). — Publiciste et voyageur français contemporain. Princ. public. : *Les Veddas de Ceylan*, 1891 (ouvr. couronné); — *Carnet d'un voyageur*, 1897; — *Au pays d'Aphrodite*, 1898.

DESCHMANN (K.). — Naturaliste et géographe autrichien, auteur d'intéressantes monographies sur la Carniole; mort le 11 mars 1889, à l'âge de 64 ans.

DESGODINS (abbé Auguste). — Missionnaire français contemporain des missions étrangères. Exerça son ministère pendant plus de quarante années en Chine et dans le Thibet. Auteur de travaux de linguistique importants, de *La mission du Thibet de* 1855 *à* 1870 (1872), et d'un *Dictionnaire* thibétain-latin-français (1899).

DESIDERI (Hippolyte). — Missionnaire jésuite italien, né à Pistoie en 1684; mort à Rome en 1733. Se trouva en 1713 à Goa d'où il se rendit au Thibet (1715); laisse un récit de ses voyages dans les *Lettres édifiantes*.

DESGRAND (Louis). — Mécène géographe français, fondateur et président de la Société de géographie de Lyon; mort en juin 1893, à l'âge de 85 ans.

DESJARDINS (Ernest). — Épigraphiste et historien français, né à Noisy-le-Sec, le 30 septembre 1823; mort le 22 octobre 1886. Nombreux travaux de géographie historique dont les principaux : *Atlas de géographie ancienne de l'Italie*, 1852; — *Table de Peutinger...*, 1876 (inachevé).

DESIMONI (Cornelio). — Géographe italien, né dans la province de Gênes, le 16 septembre 1813; mort à Genève, le 29 juillet 1899. Travaux importants sur l'histoire de la géographie, biographie géographique, etc.

DESMAREST (Nicolas). — Physicien et géologue français, né dans l'Aube, en 1725; mort à Paris, en 1815. Professeur d'histoire naturelle et auteur de divers travaux importants dont un *Dictionnaire de géographie physique*.

DESNOYERS (J.-P.-F.-St.). — Géologue et historien français, né le 8 octobre 1800; mort le 31 août 1887. L'un des fondateurs et secrétaire de la Société géologique de France, auteur de: *Bibliographie historique de la France*, 1834; — *Topographie ecclésiastique de la France*, 1853; et de nombreux autres travaux et mémoires de géologie locale.

DESOR (Ed.). — Géologue suisse, né près Hambourg, en 1811; mort à Nice, en 1882. S'adonna à l'étude des glaciers et publia : *Excursions et séjours dans les glaciers et les hautes régions des Alpes*, 1844-1845; — *De l'orographie des Alpes*, 1862. Desor avait fait aussi un séjour dans le Sahara algérien et laisse : *Aus Sahara und Atlas*, 1865.

DE SOTO (Fernando). — Conquérant espagnol, né à Xérès, en 1500. Fit, avec Pizarro, la campagne du Pérou (1532), combattit dans la Floride et par-

Digitized by Google

vint, après de nombreuses aventures, premier Européen, au Mississipi en 1542. Il mourut le 5 juin de cette année sur les rives du fleuve, et son corps fut immergé dans les flots.

DESTOUNIS. — Savant russe, né en 1818. Orientaliste et traducteur au département asiatique; publia : *Analyse du voyage de l'archimandrite Antoine*, 1880; — *Deux voyageurs grecs*, 1881; — *Topographie de Constantinople au moyen âge*, 1882, etc.

DESVERGERS (M.-J.-Ad.-Noël). — Orientaliste français, né à Paris, le 2 juin 1805; mort à Nice, le 2 janvier 1867. Auteur d'intéressants travaux d'histoire et biographie géographiques : *Vie d'Aboulfeda*, 1837; — *Histoire de l'Afrique sous la domination musulmane d'Ebn Khaldoun*, 1841 ; publications de géographie moderne (Abyssinie, Arabie).

DEVÉRIA (J.-Gabriel). — Sinologue français, né à Paris, le 7 février 1844; mort le 12 juillet 1899. Consul de France, professeur à l'école des langues orientales. Princip. publ. : *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam*, 1880; — *La frontière sino-annamite*, 1886; — *Pékin et le nord de la Chine*, 1873.

DEVIC (Marcel). — Orientaliste et arabisant français contemporain. Auteur de : *Coup d'œil sur la littérature géographique arabe au moyen âge*, 1883; — *Légendes et traditions historiques de l'archipel indien* (traduction du malais), 1878; — *Les merveilles de l'Inde*, 1878, etc.

DEWALQUE (Gustave). — Géologue belge, né en 1826. Princip. publ. géogr. : *Description des fossiles des terrains secondaires de la province de Luxembourg; — Carte géologique de la Belgique*, 1879.

DEWEZ (Léon). — Littérateur français contemporain et mécène géographe. Fonda plusieurs prix pour l'encouragement aux sciences géographiques (médailles aux explorateurs), directeur du *Journal des Voyages*.

DEWITZ (A. v.). — Missionnaire et explorateur allemand, né le 3 juin 1836. Princip. publ. : *An der Küste Labradors*, 1881; — *In Dänisch West-indien*, 1882; — *Nach Osten*, 1882.

DIAS DE CARVALHO (Henri Aug.). — Géographe et explorateur portugais contemporain; membre et historiographe de l'expédition scientifique portugaise dans l'Afrique orientale, 1884-1888 (*Expediçao portugueza ao Muatianvua*...).

DIAZ (Bartholomeu). — Navigateur portugais du XVe siècle. Chargé, en 1486, d'une campagne contre le Maroc, Diaz croisa pendant plus de seize mois dans l'Atlantique, fit, en partie, le tour du continent africain et découvrit le cap des Tempêtes (cap de Bonne-Espérance). Il fit naufrage et périt en mai 1500, durant une nouvelle campagne, en vue des côtes du Brésil.

DIAZ (Miguel). — Marin espagnol du XVe siècle. Accompagna Colomb à son second voyage et reçut la mission (1495) de rechercher des mines d'or. Mourut en disgrâce, en 1512.

Digitized by Google

Diaz de Novaes (Paulo). — Petit-fils du précédent. Réussit à établir la domination portugaise sur une partie de la côte occidentale d'Afrique et organisa la colonie d'Angola. Mort en 1589.

Dickert (Thomas). — Cartographe allemand, auteur de nombreuses cartes en relief. Mort à Bonn, en janvier 1883, à l'âge de 82 ans.

Dickson (Oscar). — Mécène suédois, né à Goetborg le 2 décembre 1823; mort le 6 juin 1897. Subventionna plusieurs expéditions polaires, notamment celles accomplies par Nordenskiöld (1868, 1870, 1872, 1875, 1878) et dota divers musées.

Dickson (D. W.). — Explorateur anglais; prit part à l'expédition antarctique de 1874, et en publia le récit : *The Antarctic voyage of H. M. S. « Pagoda »*. Mort en novembre 1894, à l'âge de 73 ans.

Dicquemare (abbé J.-Fr.). — Physicien et naturaliste français, né au Havre le 7 mars 1733; mort le 29 mars 1789. Nombreuses publications sur l'astronomie; auteur d'un *Index géographique*, 1769.

Didrichsen (Ferd.). — Botaniste et géographe danois, mort à Copenhague, le 19 mars 1887, à l'âge de 73 ans.

Diffenbach (Lorenz). — Philologue et ethnographe allemand, né dans la Hesse, le 29 juill. 1806; mort le 28 mars 1883 (*Vorschule der Völkerkunde*, 1864; — *Volkerstämme der europ. Turkei*, 1877).

Dieffenbach (Ernest). — Médecin et géologue allemand, né à Giessen en janvier 1811; mort le 1er octobre 1855. Fit partie de l'expédition scientifique à la Nouvelle-Zélande, 1839 (*Travels in New Zealand*, London, 1843). — Traduction des œuvres de Darwin, de De la Bèche...

Dieffenbach (Ferd.). — Naturaliste et géologue allemand, né en 1835; mort en 1887. Importants travaux sur les questions séismiques.

Dien (Ch.). — Cosmographe français, né à Paris, le 9 février 1809; mort le 29 novembre 1870. Fit réaliser des progrès notables dans la construction des sphères célestes (*Atlas des phénomènes célestes*, 1843; *Atlas céleste*, 1855).

Dierville. — Explorateur français au Canada, où il séjourna vers l'an 1700, et rapporta diverses plantes nouvelles.

Dietrich (Ph.-Fr.). — Géologue et minéralogiste français, ancien maire de Strasbourg, né dans cette ville, en 1748; mort (guillotiné) à Besançon, en janvier 1794. Nombreuses études de géologie et de minéralogie. Ouvr. princip. : *Description des gites de minerai de France*, 1786.

Dietrici (Fr. H.). — Orientaliste allemand, né à Berlin, le 6 juillet 1821. Auteur de nombreux travaux d'ethnographie et de linguistique orientales, et de récits de voyage (*Reisebilder aus dem Morgenlande*, 1853; — *Anthropologie der Araber*, 1871).

Digitized by Google

DIETRICI (K. F. W.). — Géographe et statisticien allemand, ancien directeur du Bureau général de statistique de Berlin. Mort le 30 juillet 1859, à l'âge de 69 ans.

DIEULAFOY (Marcel-Aug.). — Archéologue et voyageur français, né à Toulouse, le 3 août 1843. A accompli, avec succès, diverses missions en Perse où ses découvertes permirent de restaurer plusieurs monuments antiques.

— Sa femme, Jane Magre, née à Toulouse, le 29 janvier 1851. Accompagna Dieulafoy dans ses voyages et publia divers récits fort estimés (*La Perse, la Chaldée*, 1886; *A Suse*, 1888).

DILLON (F.). — Marin français, mort à Paris, en février 1847 (*Voyage aux îles de la mer du Sud en* 1827 *et* 1828 *et relation de la découverte du sort de Lapérouse*, 1836).

DINOMÉ (abbé S.-E.-Achille). — Géographe français, l'un des principaux rédacteurs des *Annales des voyages*. Né le 5 octobre 1787, à Orléans; mort le 21 janvier 1871. Auteur de nombreuses traductions d'œuvres géographiques étrangères.

DISLÈRE (Paul). — Ingénieur et administrateur français, né à Douai, le 1er décembre 1840. A citer parmi ses nombreux travaux sur des sujets d'ordre législatif ou administratif, des études fort appréciées sur les questions de colonisation (*Traité de législation coloniale; Note sur l'organisation des colonies*).

DITMAR (Charles). — Explorateur russe, mort en avril 1892, à Dorpat. Accomplit en 1851-1855 une exploration fructueuse dans le Kamtchatka.

DIXON (George). — Navigateur anglais, né en 1755; mort en 1800. Fit partie de la troisième expédition de Cook; entreprit, en 1785, un voyage à la côte nord-ouest de l'Amérique, visita la Chine (*A voyage round the World*, 1789; *The navigator's assistant*, 1791).

DIXON (Jeremiah). — Physicien et explorateur anglais. Fit partie de l'expédition pour l'observation du passage de Vénus (Cap, 1761), et fut chargé de délimitation de territoire dans le nord de l'Amérique. Mort à Durham, en 1777.

DIXON (W. H.). — Publiciste, historien et voyageur anglais, né près Manchester, le 30 juin 1829; mort à Londres, le 27 décembre 1879. Princip. publ. géogr. : *The Holy Land*, 1865; — *New America*, 1867; — *Free Russia*, 1870.

DOBNER (Charles). — Officier hongrois. Se voua à l'œuvre antiesclavagiste en Afrique, mort à Budapest, en décembre 1889, à l'âge de 65 ans.

DODWELL (Edw.). — Archéologue et voyageur anglais, né en 1767; mort en 1832. Vécut longtemps en Grèce et en Italie dont il laissa des descriptions intéressantes : *A classical and topographical tour through Greece*, 1819; — *Views in Greece*, 1821; — *Cyclopian remains in Greece and Italy*, 1834.

Digitized by Google

DOHRANDT (C. F.). — Météorologiste russe, né à Pernau, le 3 avril 1847; mort à Saint-Pétersbourg, le 22 octobre 1878. Effectua de nombreuses observations météorologiques dans l'Asie centrale durant un voyage d'exploration, en 1874-75.

DOLLFUS (Aug.). — Géologue et voyageur français, né au Havre, le 31 mars 1840; mort le 3 juillet 1869. Parcourut l'Europe, l'Orient, divers pays de l'Amérique et fit partie de l'expédition scientifique du Mexique (*Archives de la commission scientifique du Mexique; — Voyage géologique dans ... Guatemala*, 1868).

DOLOMIEU (D.-G.-S.-T. Gratet de). — Naturaliste français, né dans le Dauphiné, le 24 juin 1750; mort à Châteauneuf, le 26 novembre 1801. Fit partie de l'expédition d'Égypte. Nombreux et importants travaux de géologie et de minéralogie.

DOLTER (Cornelio). — Géologue autrichien, né dans les Indes occidentales, en 1850. Voyages géologiques aux îles du Cap Vert, dans le Fouta Djallon (*Die Vulkane der Kapverden*, 1882; — *Reiseskizze aus Sardinien*, 1878; — *Geolog. Wanderungen*, 1883...).

DOMBEY (Joseph). — Naturaliste et voyageur français, né à Mâcon, le 22 février 1742; mort à Monserrat où il fut emprisonné par des corsaires, en 1793. Accomplit durant 1777-1785 une exploration fructueuse dans les Cordillères et dans le bassin de l'Amazone et enrichit le Muséum d'une foule d'objets curieux.

DOMENECH (abbé Emm.-H.-D.). — Missionnaire français, né à Lyon, le 4 novembre 1825. A fait partie, en qualité d'aumônier, de la campagne du Mexique. Auteur de nombreux travaux d'érudition et de récits de voyages (*Voyage dans les solitudes américaines...*, 1858; — *Voyage pittoresque dans les grands déserts du Nouveau Monde*, 1861; — *Le Mexique tel qu'il est*, 1867; — *Histoire du Mexique*, 1868; — *Souvenirs d'outre-mer*, 1884...).

DOMERGUE (Eug.). — Publiciste géographe français, né dans la Charente-Inférieure, en 1849. Princip. publ. : *Géographie pittoresque des cinq parties du monde*, 1875; — *Voyages célèbres*, 1875; — *Almanach illustré des voyages et de la géographie*.

DOMEYKO (Ignace). — Naturaliste polonais, né dans le gouvernement de Grodno (Russie), le 22 août 1801; mort au Chili, où il résida depuis 1837, le 23 janvier 1889. Nombreuses publications sur divers pays de l'Amérique méridionale.

DOMINIK (Hans). — Officier allemand, né le 7 mai 1870. Effectua diverses missions fructueuses dans l'Afrique occidentale (*Sechs Jahre in Kamerun*, 1900).

DONATI (V. Nicolo M.). — Voyageur italien, né à Padoue en 1717; mort à Macao en 1762. Voyages en Dalmatie, en Bosnie; missions dans l'Orient (Égypte, Arabie) (Revelli : *Il viaggio di V. Donati, Roma*, 1896).

Digitized by Google

DONKIN (W. F.). — Alpiniste anglais, mort accidentellement, durant l'ascension (en compagnie de H. Fox) du Dychtaou (Caucase), le 1er septembre 1888, à l'âge de 42 ans.

DORIA D'ISTRIA (de son vrai nom : princesse Hélène Ghika). — Voyageuse de mérite, auteur de nombreux récits (en langue française) fort attachants, née à Bucharest, le 3 février 1828; morte à Florence, le 17 novembre 1888 (*La vie monastique dans l'Église orientale*, 1855; — *La Suisse allemande;* — *Excursion en Roumélie...*).

DORIA (Jacques, marquis). — Naturaliste et explorateur italien, né à la Spezia en 1840. Visita la Perse (1862), divers voyages d'études dans la Méditerranée, organisateur d'un musée d'histoire naturelle, à Gênes, président de la Société italienne de géographie.

DORN (J. Albr. B.). — Orientaliste russe, d'origine allemande, né dans la Saxe-Cobourg, le 11 mai 1805; mort à Saint-Pétersbourg, le 31 mai 1881. Princip. publ. : *Catalogue des manuscrits et xylographes orientaux*, 1852; *Documents pour la connaissance des langues iraniennes;* — *Chrestomathie de la langue des Afghans.*

DORTA (B. S.). — Astronome et géographe portugais, né à Coïmbre, en février 1739; mort à Saint-Paul (Brésil), en 1795. Envoyé en 1781 au Brésil avec mission d'en délimiter les frontières, il effectua un grand nombre d'observations astronomiques et météorologiques, précieuses pour la géographie de ce pays.

DORTET DE TESSAN (Louis-U.). — Ingénieur-hydrographe français, né dans le Gard, le 25 août 1804; mort à Paris, le 30 septembre 1879. Prit part au voyage de circumnavigation de la *Vénus* (1836-39). Collaborateur à la *Description nautique des côtes de l'Algérie*, d'A. Bérard.

DOUDART DE LAGRÉE (E.-M.-L. de Gonzague). — Marin français, né dans l'Isère en 1828; mort à Toung-tchéo-Fou (Yunnan), le 12 mars 1868. Contribua, en 1862, à l'établissement du protectorat français au Cambodge; effectua, avec F. Garnier la grande exploration dans l'intérieur de l'Indo-Chine (bassin du Mékong), qui devait illustrer leurs noms.

DOULS (Camille). — Explorateur français, né à Rodez, le 17 octobre 1864. Réussit à reconnaître, dans un premier voyage, la région sud du Maroc (1887). Partit en 1888 avec le dessein d'une nouvelle exploration du Maroc et d'atteindre Tombouctou, mais fut assassiné dans le Sahara, en février 1889.

DOURNEAUX-DUPÉRÉ (Robert). — Voyageur français, né à la Guadeloupe, le 2 juin 1845. Fonctionnaire du Sénégal, Dourneaux-Dupéré entreprit en 1874, en compagnie d'un négociant, M. Joubert, un voyage d'exploration à travers le Sahara; ils furent assassinés, dans l'Erg, au mois d'avril de la même année.

DOVE (H.-W.). — Physicien allemand, l'un des rénovateurs de la science météorologique, né à Liegnitz, le 6 octobre 1803; mort à Berlin, le 4 avril 1879. Ouvr. princip. : *Drehungsgesetze der Winde*, 1846.

Digitized by Google

Dowson (John). — Orientaliste anglais, né en 1820; mort en 1881. Intéressantes publications relatives à l'histoire et à l'ethnographie de l'Inde (*Grammar of the Urdu or hindustani language*, 1862; — *Classical dictionary of Hindu Mythology...*, 1879; — *History of India...* d'après Elliot, 1867-77).

Dozy (Reinhart P. U.). — Orientaliste et historien hollandais, né à Leyde en 1820; mort en mai 1883. Nombreuses et importantes publications d'histoire et d'ethnologie arabes (*Scriptorum Arabum loci...* 1846-63; — *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, par Ibn Adhari...* 1848-52; — Al-Makkari (*Histoire des Arabes de l'Espagne*, 1855..., etc.).

Drake (Ch. T.). — Voyageur anglais, né le 2 janvier 1846. Fit des reconnaissances scientifiques dans le Maroc (1867), dans l'Égypte, en Syrie (1868), entreprit, en 1871, un grand voyage d'exploration en Palestine; mourut à Jérusalem, le 23 juin 1874.

Drake (Sir Francis). — Marin anglais, né en 1545; mort en mer, en janvier 1596. Combattit avec succès contre les Espagnols, mais s'illustra surtout par sa grande navigation sur les côtes de l'Amérique, de 1577-1580, fertile en découvertes géographiques. On lui doit, en partie, l'introduction de la pomme de terre en Europe.

Drake (S. Gardner). — Publiciste américain, né en 1798, auteur de nombreux travaux d'ethnographie indienne et d'histoire locale américaine (*Indian biography; — Book of the Indians...* (nombreuses éditions); — *History of Boston...; — Old Indian chronicles*, 1836).

Draper (Henry). — Géographe et météorologiste américain, né en Virginie en 1837; mort à New-York, en novembre 1882.

Drapeyron (Ludovic). — Géographe, historien et littérateur français, né à Limoges, le 26 février 1839. L'un des rénovateurs de l'enseignement géographique en France, jouit d'une réputation justifiée de savant probe et consciencieux; auteur d'un grand nombre d'études de géographie didactique, historique et politique; secrétaire général de la *Société de Topographie de France;* principal fondateur et directeur, depuis sa création, de la *Revue de Géographie* (1877).

Drasche-Wartinberg (Richard v.). — Géologue autrichien contemporain. Visita en 1873 la côte ouest du Spitzberg; entreprit plus tard un voyage géologique autour du monde (*Reise nach Spitzberg; — Die Insel Reunion; — Geologie der Insel Luzon...*).

Drummond (Alex.). — Voyageur anglais, ancien consul à Alep. Visita différents pays de l'Europe et de l'Orient; laisse : *Travels through different countries*. London, 1754. Mort le 9 août 1769.

(*A suivre.*) Paul Lemosof.

Digitized by Google

RÉCEPTION

DE LA

MISSION SAHARIENNE

(FOUREAU-LAMY)

PAR LA « SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE » A LA SORBONNE

LE 5 DÉCEMBRE 1900

Jamais mission n'avait été accueillie par un public plus sympathique, dans une assemblée aussi splendidement illuminée, — on aurait dit une des *Mille et une nuits*, — que la *Mission Saharienne*, la mission Foureau, sous la présidence de M. Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts. Nous présentons ici les principaux documents qui ont vivement intéressé l'assistance, plus nombreuse qu'elle ne l'avait jamais été.

DISCOURS DE M. GRANDIDIER

Président de la Société de Géographie.

Mesdames et messieurs,

M. le ministre de l'Instruction publique a bien voulu donner ce soir à notre Société un nouveau et précieux témoignage de sa bienvaillance et de sa sollicitude en acceptant la présidence de cette séance solennelle, et je l'en remercie au nom de tous nos collègues. Je remercie aussi M. le Président de la République et M. le ministre de la Guerre, de s'être fait représenter à cette réunion, et M. le ministre des Colonies de l'honorer de sa présence. La Société de Géographie est heureuse de leur témoigner en ce jour sa reconnaissance pour l'aide efficace que le gouvernement a donnée à la mission saharienne et qui lui a permis de triompher de tous les obstacles.

Monsieur le ministre,
Mesdames et messieurs,

Notre empire africain occupe une vaste, très vaste étendue, mais, si les parties que baigne la Méditerranée au nord, l'Atlantique à l'ouest, nous sont assez bien connues, il existe entre l'Algérie et nos colonies du Sénégal et du Congo, un territoire immense qui, jusqu'à cette année, nous avait été fermé. Plusieurs fois on a tenté de le traverser et de l'explorer, toujours sans succès. Le désastre de la mission Flatters et la fin tragique de ses membres en 1881, sont présents à toutes les mémoires. M. Foureau a réussi là où tant d'audacieux voyageurs avaient échoué, et il a enfin résolu le problème, capital pour

Digitized by Google

la grandeur et la prospérité de notre empire africain, de relier nos possessions du nord à celles du sud, en un mot de les unifier.

L'admirable exploration dont nous allons entendre le récit, est certainement une des plus hardies et des plus utiles pour la France qui ait jamais été exécutée en Afrique, si fertile pourtant en voyages extraordinaires. — La Société de Géographie savait bien ce qu'elle faisait, mon cher monsieur Foureau, lorsque, légataire de la fortune de Renoust des Orgeries, elle vous confiait la difficile et dangereuse mission d'explorer, conformément aux intentions patriotiques de notre généreux collègue, les contrées qui séparent l'Algérie du Soudan français et d'affirmer notre prise de possession du vaste domaine saharien. Nul mieux que vous, je dois même dire, nul autre que vous n'eût été capable de mener à bonne fin une entreprise aussi délicate et aussi aventureuse.

La volonté, l'énergie, l'endurance sont des qualités nécessaires aux explorateurs, et elles ne sont pas rares chez nos compatriotes, mais elles ne suffisent pas toujours à leur assurer le succès; pour réussir avec certitude, il leur faut, en outre, de la patience et de la persévérance; il leur faut, ce qui est plus rare, une éducation et surtout le sens scientifiques; il faut enfin qu'ils connaissent à fond le pays et les mœurs, l'état d'esprit et la langue de ses habitants. — Toutes ces conditions, vous les remplissiez.

Mesdames et messieurs,

Quand, à la fin de 1898, M. Foureau est parti pour la grande expédition dont nous fêtons aujourd'hui l'heureux succès, il y avait déjà vingt-trois ans qu'il explorait le Sahara, car, si je ne me trompe, c'est en 1876 qu'il y a fait ses débuts. Après de nombreuses excursions dans le Sud-Algérien et après un long séjour dans l'Oued-Rihr, il y a rempli, depuis 1883, sous les auspices du ministère de l'Instruction publique, neuf missions successives pendant lesquelles il a accumulé une foule de documents précieux : levés géographiques, observations astronomiques et météorologiques, collections de toutes sortes. A cette époque, ses itinéraires formaient déjà le total énorme de 21,000 kilomètres dont 2/3 levés au 1/100,000 et jalonnés par 500 déterminations de latitudes ou de longitudes; sur ces 21,000 kilomètres, plus de 9,000 étaient en pays nouveau. Pendant ses multiples explorations, il a non seulement étudié consciencieusement le pays au point de vue physique et naturel, mais aussi ses habitants, les dangereux Touareg, sur lesquels il a su prendre un réel ascendant.

Comment, avec l'expérience ainsi acquise d'ancienne date, mon cher monsieur Foureau, n'eussiez-vous pas réussi là où tant d'autres, moins bien préparés, ont tristement péri. Déjà, en 1886, Henri Duveyrier, qui connaissait si bien les choses de l'Afrique, disait que vous étiez « l'homme le plus capable de conduire avec succès une mission de l'Algérie au Soudan français ». — En 1897, la Société de Géographie a eu la même foi en vous. — Qu'il eût été heureux, son éminent et regretté président, Alphonse Milne-Edwards, de vous féliciter aujourd'hui, lui qui, comme nous tous, plus que nous tous, n'a jamais douté du succès final de votre entreprise, dont il a suivi jusqu'à sa mort les heureux progrès avec une émotion patriotique, et qui, avec notre cher et dévoué secrétaire général, lui a si noblement donné l'aide généreuse sans la-

Digitized by Google

quelle elle n'eût pu être accomplie et dont nous leur sommes profondément reconnaissants. Il est juste qu'aux noms de Milne-Edwards et du baron Hulot se joigne, dans un même sentiment de gratitude, ceux de MM. Alfred et Louis Le Châtelier, les amis de M. Renoust des Orgeries, dont les conseils lui ont été précieux pour formuler ses volontés et qui ont veillé avec zèle à leur exécution.

Au nom de la commission du legs Renoust des Orgeries et de la Société de Géographie tout entière, je vous adresse, mon cher monsieur Foureau, nos plus chaleureuses félicitations pour votre magnifique exploration, qui, comme celle de Marchand, laissera une trace ineffaçable dans les annales de l'Afrique. La volonté dernière du généreux donateur, auquel nous devons d'avoir pu consacrer la somme considérable de 250,000 francs, soit les 5/8 de la dépense totale, et sans qui, malgré l'appui bienveillant et efficace du gouvernement, elle n'eût point été possible, est aujourd'hui accomplie; la fortune de M. Renoust des Orgeries, si dignement acquise par toute une vie d'honorable labeur, et qui vient de contribuer si largement au développement de la puissance coloniale de la France, ne pouvait avoir un meilleur et plus noble emploi.

Mesdames et messieurs,

Après avoir rendu hommage à M. Foureau, il convient que la Société de Géographie adresse aussi ses très chaleureuses félicitations aux officiers et militaires, à MM. le commandant Reibell, le capitaine Rondeney, les lieutenants Metois, Verlet-Hanus, Britsch, au Dr Fourrial, à M. Charles Dorian, que nous sommes heureux d'avoir à nos côtés et qui l'ont si activement et si intelligemment secondé, dont il est juste de louer hautement l'énergie morale et le courage indomptable. Nous n'oublierons pas de citer à notre ordre du jour MM. le lieutenant Thézillat, l'aide-major Haller et M. Leroy qui sont encore en Afrique avec M. Gentil, ainsi que MM. le capitaine Ouljan, le lieutenant de Chambrun, Villatte, qui n'ont pu assister à cette séance. Pourquoi faut-il qu'un deuil attriste notre réunion? pourquoi faut-il que le commandant Lamy, auquel nous eussions été si heureux d'adresser un salut cordial et reconnaissant pour la très grande part qui lui revient dans le succès de la mission transsaharienne, soit tombé en même temps que le regretté capitaine de Cointet, victime du potentat Rabah, au moment même où cette mission venait de terminer son œuvre et où l'heureuse jonction des trois importantes expéditions parties du nord, de l'ouest et du sud de nos possessions, expédition Foureau-Lamy, expédition Joelland-Meynier, expédition Gentil, a permis d'abattre à jamais la puissance de notre redoutable ennemi. Le commandant Lamy est mort en héros et son nom est lié indissolublement à l'histoire de notre empire africain.

Mon cher monsieur Foureau, je suis heureux en terminant de vous annoncer que la Société de Géographie vous décerne à très juste titre, pour la belle et utile expédition que vous avez menée à bien et qui vous place au premier rang des explorateurs de l'Afrique, sa grande médaille d'or, la plus haute récompense dont elle dispose et qui vous sera remise à notre assemblée générale d'avril 1901. Chacun des membres de la mission en recevra un exemplaire en argent.

Digitized by Google

CONFÉRENCE DE M. FOUREAU

SOMMAIRE

Le conférencier dit qu'il avait fait, depuis quinze ans, de nombreuses tentatives de pénétration saharienne, et avait acquis la certitude qu'il lui fallait maintenant une escorte importante pour réussir la traversée. Il rappelle la libéralité de M. Renoust des Orgeries qui a permis à la Société de Géographie de fournir à la mission une grande partie des sommes nécessaires.

Il énumère les noms des membres civils de la mission qui sont : MM. Foureau, chef de la mission, Dorian, Villatte, Leroy et du Passage, puis les noms des officiers de l'escorte qui sont : commandant Lamy, chef de l'escorte, capitaine Reibell, lieutenants Rondeney, Métois, Verlet, Britsch, de Thézillat, Oudjari, de Chambrun et les Drs Fournial et Haller.

M. Foureau, après avoir adressé des éloges à tous ses collaborateurs, consacre quelques lignes de douloureux regrets à la mémoire de son compagnon le commandant Lamy, fauché en pleine gloire et en plein triomphe.

Après avoir indiqué que, partie sous le patronage du ministère de l'Instruction publique, auquel elle appartient, et subventionnée par divers ministères, Sociétés et particuliers, la mission avait quitté Ouargla le 23 octobre 1898, il dit qu'elle avait pour objectif en même temps que comme mandat, la jonction de l'Algérie au Soudan, du Soudan au lac Tchad, et du lac Tchad au Chari et au Congo.

M. Foureau décrit, très sommairement, le Tassili, le Tindesset, région montagneuse difficile, le séjour glacé à Afara, puis l'entrée dans l'Anahef. Il signale les privations d'eau, l'absence totale de végétation qui force, pendant de longs parcours, à faire porter en surcharge, par les animaux, du bois et du fourrage ; la mortalité considérable des bêtes de somme.

Il raconte la marche dans l'Anahef, puis le séjour à Tadent, puis le raid qui le conduisit avec le commandant Lamy, Dorian et Leroy, sous la seule escorte de 30 Chambba, au puits de Tadjenout, point même où fut massacré l'infortuné Flatters, dans une région aride, nue, affreuse, désolée, dominée au loin par les hauts massifs hérissés et hirsutes nommés Sodderai, Serkout et Zerzaro.

Le conférencier aborde ensuite la description de l'itinéraire entre Tadent et In-Azaoua, région composée d'immenses plaines semées de blocs de granit et de chaînes granitiques désolées, c'est le *Tiniri* des Touareg et la *Mer de rochers* de Barth.

On laisse une partie des bagages, cinquante hommes et un officier à In-Azaoua, à cause du manque d'animaux pour transporter, et ce n'est qu'un peu plus tard, pendant le séjour dans l'Aïr que l'on reviendra les chercher.

La route est ensuite continuée vers l'Aïr à travers une région montagneuse coupée de quelques plaines et de quelques lits de rivières dans les thalwegs desquelles se réfugie toute la faune de la contrée : gibier, gazelles, antilopes.

C'est ainsi que la mission arrive à Iferouane, premier village de l'Aïr situé dans la vallée d'Irhazar.

M. Foureau raconte les efforts faits en ce point pour se procurer des

Digitized by Google

chameaux; il indique que les Touareg Kéloui font le vide autour de la mission, que la nourriture est rare et les chameaux introuvables, bien que le chef du village soit affable, de même que son beau-père El Hadj-Yata, vieillard remarquable, qui a conservé le souvenir du passage de Barth et qui parle longuement du voyageur Erwin de Bary dont il a été l'hôte.

De hautes montagnes, la chaîne du Timgué, dominent tout l'horizon de l'est et tout près du village.

Entre temps le commandant Lamy est allé, avec les animaux de la mission, chercher l'échelon resté à In-Azaoua. Il n'a pu ramener qu'une partie des bagages, le reste a dû être brûlé sur place, sacrifice bien douloureux, mais indispensable.

Une attaque de nombreux Touareg s'est produite à Iferouane, le 12 mars 1899, contre le camp de la mission, mais elle a été repoussée aussitôt par quelques feux de salve.

La mission fait un nouveau pas en avant jusqu'à Aguellal, autre village de l'Aïr, couronné de hautes montagnes et situé sur le bord d'une rivière dont le lit est rempli de beaux gommiers. Ce pas en avant a encore forcé la mission à brûler tout ce qui n'était pas strictement indispensable.

Une série de reconnaissances faites par les troupes de l'escorte et dirigées par le commandant Lamy contre les assaillants du combat du 12 mars, fournissent quelques animaux : chameaux, ânes et bœufs, qui permettront de continuer la route. L'une de ces reconnaissances fut attaquée par un parti de Touareg fort de sept à huit cents hommes, à Guettâra; cette attaque fut repoussée aussi facilement que la précédente, bien qu'elle se fût produite en marche, et elle nous causa la perte d'un homme.

Description de la mauvaise nourriture, de l'état lamentable des vêtements, plus de chaussures, plus de confort, plus de lits de camp, plus de tentes.

La mission atteint ensuite le village d'Aoudéras, encore situé dans la montagne, après une marche difficile et lente en pays montagneux, depuis Iferouane et Aguellal, et avec un convoi des plus hétéroclites, composé de chameaux non dressés, d'ânes récalcitrants, et enfin des chevaux d'officiers et des spahis dont on avait été forcé de démonter tous les cavaliers pour augmenter le nombre des animaux porteurs.

A Aoudéras, séjour de dix-sept jours, palabres interminables, recherche d'animaux qui ne se trouvent toujours point, pénurie de vivres. Absence totale de Touareg notables qui écrivent, envoient des protestations de paix et de dévouement, mais qui se tiennent toujours systématiquement au large. Fêté néanmoins le 14 juillet 1899 par une revue en armes et par une représentation théâtrale le soir.

Le sultan d'Agadez ne désire guère voir la mission, il le lui fait dire et le lui écrit, il éprouve évidemment certaines craintes ; mais il n'y a pas d'autre solution à adopter que d'aller précisément près de lui à Agadez pour peser sur lui et essayer ainsi d'obtenir pour la mission les moyens de continuer sa route et sa tâche.

C'est le 28 juillet 1899 que la mission saharienne arrive à Agadez, et ce n'est que le 17 octobre qu'elle quittera définitivement cette ville.

Le sultan, Mohamed-el-Bokâri, se montre très aimable ainsi que ses parents

Digitized by Google

et ses vizirs; l'un de ces derniers, Mili-Menzou, mérite d'être cité parce que sa conduite fut toujours correcte et qu'il rendit de grands services à la mission et aussi plus tard, à Dorian, lors du retour de ce dernier de Zinder à Say.

Toute cette amabilité du sultan reste stérile et il se déclare impuissant à donner satisfaction à la mission, toutes ses libéralités se bornent au don de sept chameaux et trente-cinq ânes. C'est avec ce faible appoint que la mission tente un nouvel effort, mais trompée par les guides qu'on lui avait fournis, par l'absence de puits, par l'absence d'un équipage d'eau que le nombre restreint de ses animaux de transport ne lui permettait pas d'organiser, elle atteint seulement Irhaïene et, fortement éprouvée par la soif, elle est forcée de revenir à Agadez.

M. Foureau dit à ce sujet : « Ce déplacement avait été terrible pour tout le monde. Son souvenir restera longtemps gravé dans ma mémoire, jamais la mission n'a affronté de plus redoutable péril. »

Agadez, ville à moitié en ruine, et que l'on quitte plutôt avec plaisir. Série d'étapes rudes et longues, points d'eau très espacés. Brousse du Tamaga remplie de gibier de toutes sortes, antilopes, girafes, etc... Vient ensuite le Damergou, contrée beaucoup plus découverte, grande productrice de miel, contient de beaux villages, avec nombreuses autruches privées.

La mission arrive enfin à Zinder où elle trouve le détachement de Sénégalais, laissé en garnison sous les ordres du sergent Bouthel, par les officiers de la mission Afrique Centrale (ancienne mission Voulet). Ces officiers : MM. Joalland et Meynier étaient eux-mêmes partis pour le Tchad un mois environ avant notre arrivée.

M. Foureau dit : « Les Sénégalais de la mission Afrique Centrale virent défiler devant leurs yeux toute notre escorte, déguenillée, mais vaillante et superbe. Le salut des deux drapeaux, affirmé par des sonneries de clairon, évoquait en ce point et dans ce cadre un tableau émouvant qui fit vibrer d'une réconfortante et chaude émotion les fibres patriotiques de chacun de nous... »

Zinder, grande ville entourée de hautes murailles épaisses, ville émaillée d'arbres au milieu des cases en terre ou des paillottes, d'où aspect gai et riant. Un grand massif de rochers s'élève en ville; un autre, en dehors de la ville, supporte le tata français de commandement, nommé le *Fort Cazemajou*.

Pendant séjour à Zinder, il est procédé à l'inhumation des ossements du colonel Klobb, rapportés par le commandant Lamy d'une tournée d'un mois faite par lui aux environs de Tessaoua pour ramener à la raison des indigènes récalcitrants. On inhume en même temps les ossements du capitaine Cazemajou et de son interprète Olive, recueillis par la mission Afrique Centrale. Cérémonie imposante et triste, à laquelle assistent toutes les troupes en armes.

Description du marché de Zinder, très animé, situé en dehors de la ville, en face de l'une des portes.

Foureau dit avec quelle joie il a trouvé à Zinder un télégramme du ministre de l'Instruction publique lui donnant liberté de manœuvres pour la suite de sa mission, et il ajoute que c'est avec la plus grande satisfaction qu'il a pu ainsi continuer sa marche vers l'est, sur le Tchad et le Congo, après avoir exécuté la première partie de son programme, c'est-à-dire la jonction de l'Algérie au Soudan.

Digitized by Google

Le 29 novembre, la mission s'avance vers l'est, traverse le Manga, pays renfermant de nombreux lacs à natron dont les indigènes exploitent en grand le sel de mauvaise qualité.

Pays de grandes plaines à hautes graminées, coupées de bouquets d'arbres. Après avoir suivi quelques jours le cours de la rivière Komadougou Yobé, après avoir assisté au village de Begra à l'investiture du nouveau sultan de Bornou, fils de l'ancien sultan détrôné par Rabah, la mission visite Kouka qui n'est plus aujourd'hui qu'un énorme amoncellement de ruines et d'ossements humains, comme du reste partout où a passé le sanguinaire et sauvage conquérant noir Rabah.

La mission suivit les bords du Tchad dans sa partie ouest, nord-ouest, nord et nord-est, tantôt avec la nappe du large visible, tantôt dans le voisinage d'une ceinture de roseaux qui la masque.

Une brousse claire et épineuse s'arrête à la limite de montée extrême des hautes eaux du Tchad. Le gibier y est partout très abondant : antilopes, girafes, rhinocéros, éléphants.

A partir du village de Kologo, on marche à l'est du Tchad, qui se répand, en cette région, en innombrables tentacules formées par des lagunes sinueuses, capricieuses et compliquées, la mission est dans la région du Kânem. Là, au village de Dégué-nemdji, elle rencontre le lieutenant Joalland — dont le camp est à Goulféi sous le commandement en son absence du lieutenant Meynier — qui est venu au-devant d'elle avec une escorte de 30 cavaliers. Des lettres de la mission qui lui étaient parvenues lui ont indiqué le moment de notre arrivée.

De concert avec Joalland, et traversant des régions de halliers giboyeux coupées de nombreux marigots à sec, terrains où s'épanchent largement les eaux du Chari et de ses bras de Delta à l'époque des pluies, la mission gagne en cinq jours le campement de la mission Afrique Centrale, situé sur le bord du Chari, en face de la ville de Goulféi occupée par une partie des forces de Rabah.

Sans s'arrêter longtemps à Goulféi, la mission gagne, d'abord en amont la petite ville de Mara, où elle traverse le Chari, puis le 3 mars, le commandant Lamy s'empare de vive force de la ville de Koussri vigoureusement défendue par des troupes de Rabah.

La mission occupe cette ville et s'y installe. Autour d'elle viennent se grouper de très nombreux indigènes des tribus des Choua, fuyant l'autorité de Rabah et cherchant la protection des troupes françaises.

Des nouvelles de l'avant-garde de la mission Gentil indiquent à la mission saharienne à peu près le point où se trouve actuellement le commissaire du gouvernement M. Gentil. Dans ces conditions le commandant Lamy fait envoyer à M. Gentil des pirogues pour faciliter ses transports et, le 2 avril 1900, M. Foureau quitte Koussri avec ce convoi. Son rôle était en effet terminé et à partir de ce moment les escortes militaires des missions restaient à la disposition du commissaire du gouvernement Gentil.

Le 14 avril, M. Foureau et M. Gentil, qui s'étaient rencontrés sur le Chari, se quittent : le premier pour gagner le Congo, le second pour atteindre Koussri et y rejoindre les troupes des missions. L'orateur dit à ce sujet : « Rien ne

Digitized by Google

pouvait être plus impressionnant qu'une semblable situation; Gentil s'avançant dans un pays qui est sien, qu'il a fait connaître, voyant tout à coup apparaître un autre homme de sa nation, parti de la Méditerranée et qui vient prendre sa main sur le Chari, c'était là la soudure définitive du dernier anneau de la chaîne française étendue maintenant à travers tout le continent africain. »

M. Foureau remonte ensuite lentement le Chari et le Gribingui, puis recevant quelques tornades, de larges ondées, il traverse la région de brousse qui s'étend entre le poste de Gribingui et celui de Fort-de-Possel sur l'Oubangui: des pirogues l'amènent ensuite à Bangui, point d'où les vapeurs le déposent, en compagnie des explorateurs Bonnel de Mézières et Mercuri, enfin à Brazzaville.

Son impression sur la région équatoriale est plutôt défavorable, l'explorateur préfère le Sahara à la grande forêt. Il remercie tous les résidents et fonctionnaires des postes français du Chari, de l'Oubangui et du Congo de leur accueil affable et empressé, et termine par ces lignes.

« ... Faim, soif, fatigues, avaient été notre partage pendant de longs mois... difficultés de terrain, âpreté de la brousse, obligation de détruire nous-mêmes tout notre matériel, tous nos ustensiles de campement, couchant à terre, sans lits, sans tentes, rien ne nous avait été épargné, et pourtant la mission saharienne restait toujours homogène et vaillante. L'image et le souvenir de la France lointaine qui nous avait envoyés, nous montrant du doigt l'espace à parcourir, l'ardent désir de la réussite, le sentiment du devoir, maintenaient dans le cœur de tous une ardeur, une confiance et une énergie qui jamais, en aucun moment, ne se sont démenties. C'est là ce qui a permis à la mission saharienne de parcourir souffrante, lassée, blessée, mais calme, triomphante et jamais abattue, cette partie redoutable et inviolée du continent mystérieux, c'est là ce qui lui a donné la joie de promener pacifiquement le pavillon de son pays, de l'Algérie au Soudan et du lac Tchad au Congo...

« ... C'est pourquoi, mon œuvre étant terminée, je vous dis maintenant *adieu* et non plus *au revoir*, comme dans mes précédentes communications... »

DISCOURS DE M. LEYGUES

Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Mesdames, messieurs,

Par un arrêté en date du 5 mars 1898, l'un de mes prédécesseurs, M. Rambaud, confiait à M. Foureau et au commandant Lamy une mission à l'effet de traverser le Sahara, du nord au sud, de parcourir le grand désert, de l'Algérie au Soudan.

Foureau avait, depuis vingt ans, exploré les régions sahariennes. Il était familiarisé avec la langue et les mœurs des indigènes; il n'ignorait rien des hommes et des choses de ces mystérieuses contrées. Lamy, dont nous léguerons pieusement le nom à l'avenir, avait acquis, par de longs séjours dans le sud de l'Algérie, l'expérience et l'entraînement qui en faisaient le chef d'escorte nécessaire.

Digitized by Google

Le 23 octobre 1898, la mission quittait Ouargla; le 3 mars 1900, elle quittait Koussri pour rentrer en France.

Toute son histoire tient entre ces deux dates.

Arrivé aux affaires au mois de novembre 1898, j'ai pu suivre, pour ainsi dire, étape par étape, la marche de cette nouvelle expédition.

La conférence que vous venez d'applaudir ne peut vous en donner qu'une faible idée. Vous en lirez plus tard le récit complet et vous serez rempli de reconnaissance et d'admiration pour la poignée de braves que nous fêtons ce soir.

Mais moi qui sais la grandeur de l'œuvre réalisée, je m'étonne, après avoir entendu Foureau, que l'on puisse être si modeste et si simple, quand on a accompli de si grandes choses.

La mission saharienne est sans pareille dans les annales de notre histoire.

Civils et militaires, officiers et soldats, Français et indigènes, ont rivalisé d'énergie et de vaillance.

Je connais, messieurs, le journal de cette marche épique qui vous a conduits de l'Algérie au Congo.

L'entreprise semblait dépasser les forces humaines. Vous avez réalisé l'irréalisable.

Indifférents à la fatigue, aux privations et au danger, vous alliez droit au but, soutenus par le haut sentiment de la discipline et du devoir, et par cette flamme intérieure, la plus pure de toutes celles qui peuvent embraser le cœur de l'homme, le patriotisme.

Vous songiez à la France lointaine; vous lui aviez fait, en partant, le sacrifice de votre vie, et tout vous devenait facile.

Là est le secret de votre force et la raison de votre victoire; messieurs, vous avez bien mérité de la patrie!

Vous avez fait connaître le drapeau tricolore dans des régions inconnues, et ce drapeau est apparu dans vos mains, tel que nous voulons qu'il soit, comme un symbole de conciliation et de paix.

Vous avez fait la France plus grande et plus aimée, car vous avez été héroïque sans cesser d'être humains.

De longs applaudissements saluent la péroraison de l'émouvant discours de M. Georges Leygues.

Quand ils ont pris fin, le général Persin, représentant le ministre de la guerre, remet la croix d'officier de la Légion d'honneur au commandant Reibell et la croix de chevalier au capitaine Rondelet.

Avant de lever la séance, le ministre de l'Instruction publique remercie tous ceux qui, de près ou de loin, ont aidé la mission dans sa tâche et principalement la Société de Géographie de Paris, les donateurs du fonds de mission, le gouvernement général et les conseils généraux de l'Algérie, et la Presse. Il dit que des croix de la Légion d'honneur seront décernées bientôt à la Mission Foureau.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

Nancy, le 28 novembre 1900.

Monsieur le président,

Nous avons l'honneur de vous rappeler que le Congrès national des Sociétés françaises de géographie tiendra à Nancy sa XXIIe session, du 1er au 5 août 1901.

La Société de géographie de l'Est vous serait reconnaissante, monsieur le président, de vouloir bien accueillir favorablement l'invitation que nous vous adressons aujourd'hui, en son nom, et de venir honorer le Congrès de votre présence.

Elle vous prie également de vouloir bien engager les membres de votre Société à se rendre au Congrès pour prendre part à ses travaux. Ils peuvent être assurés de trouver auprès de nous l'accueil le plus cordial: nous nous efforcerons, en rendant leur séjour agréable et intéressant, de justifier l'honneur qui est fait à la ville de Nancy et à notre Société par la réunion du Congrès.

En outre, nous vous serions obligés, monsieur le président, de nous faire connaître le plus tôt qu'il vous sera possible, en vue de la rédaction du programme de la session, les sujets d'étude ou les communications que votre Société a l'intention de soumettre à l'examen du Congrès.

Nous vous prions enfin de nous désigner en temps utile les noms et adresses : 1° de votre délégué officiel; 2° de ceux des membres de votre Société qui ont l'intention de venir assister au Congrès de Nancy et de participer à ses travaux.

Veuillez agréer, monsieur le président, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Le secrétaire général, P. COLLESSON. — *Le président,* CH. PFISTER.

Adresser la correspondance au secrétaire général, 24, rue des Tiercelins, Nancy.

VŒUX DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE A PARIS
(Août 1900)

Les vœux suivants ont été retenus par le Congrès et finalement adoptés :

PREMIER VŒU. — *Câbles sous-marins.*

Le Congrès des Sociétés françaises de géographie, dans sa XXIe session, émet le vœu :

1° Qu'une conférence soit réunie à Paris;

2° Qu'elle procède à la revision, selon le programme tracé par le gouver-

Digitized by Google

nement des États-Unis, de concert avec le nôtre, de la convention de 1884.

3° Qu'elle fasse observer les articles 7 et 46 des conventions télégraphiques internationales.

Adopté à l'unanimité.

DEUXIÈME VŒU. — *Documents statistiques et géographiques.*

Le Congrès émet le vœu :

Que les statistiques algériennes et, en particulier, le prochain dénombrement de 1901, soient établis, avec toute la précision désirable, en vue de nous renseigner exactement sur l'état des populations tant indigènes qu'européennes qui habitent notre colonie.

Adopté.

Le Congrès émet le vœu :

Que les ministères mettent leurs documents géographiques et statistiques (cartes, graphiques, diagrammes) à la disposition de ceux qui voudront entreprendre l'Atlas géographique et statistique de la France, à l'imitation de l'Atlas de Finlande.

Adopté.

TROISIÈME VŒU. — *Pénétration de l'Afrique du Nord par l'Ouest Oranais.*

(Le texte de ce vœu m'ayant échappé, je ne puis le reproduire ici).

QUATRIÈME VŒU. — *Fouilles de Rusgunium, opération du nivellement Tombouctou, In-Salah.*

I. — Le Congrès, prenant acte de la communication de grand intérêt du lieutenant Chardon, au sujet des fouilles de Rusgunium, adresse ses remerciements à M. le comte de Villegontier pour sa générosité désintéressée et émet le vœu que les pouvoirs publics encouragent par une subvention la continuation de ces fouilles.

II. — Le Congrès, reprenant la proposition du Congrès de 1899, émet le vœu que des opérations de dénivellement soient entreprises le plus tôt possible, de Tombouctou, dans la direction d'In-Salah, en vue de déterminer jusqu'à quel point des dérivations prises sur le Niger pourraient être utilisées pour l'irrigation de la région.

Ces deux vœux sont *adoptés à l'unanimité.*

CINQUIÈME VŒU. — *Carte de France au* 1/50,000°.

Le Congrès émet le vœu que le projet de carte de France au 50,000°, adopté par la commission centrale des travaux géographiques et par l'Académie des sciences, soit ramené à exécution dans le plus bref délai possible.

Ce vœu est *adopté à l'unanimité.*

SIXIÈME VŒU. — *Intérêts généraux de la Tunisie.*

Le Congrès,

Sous la réserve que les projets de travaux publics ayant un caractère stratégique soient soumis aux autorités chargées d'assurer la défense,

Digitized by Google

Rappelle les vœux qu'il a émis à Marseille et à Alger relativement à Bizerte;

Regarde comme urgente l'étude d'un tracé Bizerte-Mateur-Pont de Trajan-Thala;

Émet le vœu que les mesures soient prises pour assurer l'avenir du port de commerce de Bizerte avec zone franche.

SEPTIÈME VŒU. — *Canaux du Nord, de l'Escaut et de la Meuse.*

Le Congrès des Sociétés françaises de géographie émet le vœu :

Qu'il soit procédé le plus tôt possible à l'exécution :

1° Du canal du Nord;

2° Du canal de l'Escaut à la Meuse;

3° Des travaux d'agrandissement du port de Dunkerque,

Dans les termes de la délibération prise à l'unanimité, en séance tenue à Lille le 14 mai 1900, par le Congrès des chambres de commerce du nord de la France.

Adopté à l'unanimité.

HUITIÈME VŒU. — *Nom du commandant Lamy.*

Le Congrès, plein d'admiration et de reconnaissance pour les services rendus par le commandant Lamy, dont la mort glorieuse s'ajoute à la liste déjà si longue des héros morts pour la patrie, émet le vœu que le nom du commandant Lamy soit donné à un village de l'Algérie.

M. Flamand demande que pour voter un vœu semblable et pour donner un témoignage solennel de respect et d'admiration pour la mémoire du commandant Lamy, les membres du Congrès se lèvent unanimement.

Les membres du Congrès se lèvent à l'unanimité.

Le vœu est adopté.

NEUVIÈME VŒU. — *Nom de Duveyrier.*

Considérant que la vie de Henri Duveyrier doit servir de modèle aux hommes de science, le Congrès renouvelle le vœu que le Conseil municipal de Paris donne le nom de Henri Duveyrier à une rue de Paris. Le Conseil municipal aurait assurément la sanction de l'opinion publique et celle du monde savant.

Adopté.

DIXIÈME VŒU. — *Exposition coloniale à Alger.*

Le vingt et unième Congrès national des Sociétés françaises de géographie émet le vœu, au cas d'une prochaine exposition coloniale et maritime, qu'il soit fait choix de préférence, comme lieu de son organisation, de la ville d'Alger, capitale du plus important domaine colonial de la France, et dont la proximité d'Europe permettrait d'espérer, pour cette exposition, un très grand afflux de visiteurs.

Adopté à l'unanimité.

ONZIÈME VŒU. — *Vulgarisation du rapport Leclère sur la Chine méridionale.*

1° Le Congrès prend acte de la remise qui lui est faite par M. Leclère de l'ensemble des résultats de la mission officielle d'un si puissant intérêt

Digitized by Google

qu'il a remplie dans la Chine méridionale et l'en remercie profondément;

2° Remercie M. le ministre des colonies d'avoir autorisé la publication intégrale de ces résultats;

3° Constate que la découverte nouvelle d'un bassin houiller très étendu, renfermant de la houille de qualité supérieure dans les provinces voisines du Tonkin, assure à ces régions un avenir industriel d'une importance exceptionnelle en Extrême-Orient;

Constate en outre que ces régions contiennent des richesses minérales signalées antérieurement et ne peuvent être desservies que par notre colonie d'Indo-Chine;

4° Invite MM. les délégués au Congrès et les Sociétés qu'ils représentent à user de tous leurs moyens d'influence pour la diffusion de ces constatations dans le public français de la métropole et des colonies;

5° Signale aux pouvoirs publics le péril qui résulterait de l'établissement d'une rivalité industrielle entre ces régions et celles qui font partie de notre territoire colonial;

6° Signale la nécessité d'assurer le développement simultané de toute la contrée par l'institution d'une législation industrielle appropriée aux principes de la civilisation et par l'extension d'un régime économique équivalant à celui des nations européennes.

Adopté.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 14 décembre 1900

PRÉSIDENCE DE M. LE PRINCE ROLAND BONAPARTE

Lecture est donnée d'une lettre émanant de l'Association des anciens élèves du Prytanée militaire de la Flèche et invitant la Société de Géographie à assister à la messe de *Requiem* qui sera célébrée le jeudi 20 décembre, à la chapelle des Invalides, en mémoire du commandant Lamy, tué à l'ennemi.

A ce propos, le bureau rappelle qu'une souscription est ouverte sous l'initiative de MM. Foureau et Dorian, par la Société de Géographie, à l'effet de fonder, au premier régiment de tirailleurs algériens, un prix auquel sera donné le nom du commandant Lamy.

Le secrétaire général annonce le retour du lieutenant Meynier et celui de l'administrateur Bonnassies.

Le premier fut blessé aux côtés du colonel Klobb dans les lamentables circonstances que l'on sait et fut adjoint au lieutenant Joalland pour continuer par le Tchad le programme de la mission de l'Afrique centrale. Sa belle attitude à Kousseri est bien connue.

M. Bonnassies revient de la Haute-Sangha et ses itinéraires complètent, dans cette direction, ceux de M. Perdrizet.

En même temps qu'eux revenait, par la *Ville-de-Maceo*, le lieutenant Larrouy, de l'infanterie de marine, qui mourut d'épuisement en vue de Pauillac.

Le capitaine Joalland ne tardera pas à rentrer en France après avoir

Digitized by Google

heureusement effectué son retour du Chari au Niger par la rive gauche du Tchad et Zinder, en compagnie de M. Leroy, de la mission saharienne.

La société n'a pas encore reçu de nouvelles directes de la mission Gentil; elle sait seulement que, au début du mois de novembre, il se trouvait au fort Crampel. Cet explorateur comptait rapporter en France la tête de Rabah. D'après lui, la région du Chari pourrait facilement approvisionner le Congo en bétail, en beurre et en riz, si la création de routes reliant le bassin de ce fleuve à celui de l'Oubangui était décidée.

Le reste de la séance a été consacré à une conférence du capitaine d'Ollonne sur son exploration de divers points de la Côte d'Ivoire, du Soudan et de la Guinée que nous avons déjà résumée.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1900, XII.

A. Donaldson Smith. *Expédition entre le lac Rodolphe et le Nil* (avec carte au 2,000,000e). — C'est la deuxième fois que M. Donaldson Smith a voyagé dans l'extrémité orientale de l'Afrique, mais tandis qu'en 1895 il n'avait pas dépassé le lac Rodolphe, cette fois il a abouti au Nil. Contrarié contre toute attente par des formalités administratives, le départ de l'expédition eut lieu à Berbera, le 1er août 1899, et du 8e au 5e degré de latitude nord, la colonne traversa une région inexplorée; rejoignant ensuite à Gohoulé son itinéraire de 1895, M. Donaldson Smith le reprit jusqu'à Edgder, trouvant en route les rivières réduites à un faible volume; tout le trajet du reste révéla, pendant cet été de 1899, une sécheresse inusitée : l'Oueb et le Djouba n'avaient que la moitié de leur volume ordinaire, et le lac Rodolphe lui-même avait des eaux plus basses de 12 pieds qu'en 1895. Entre Goff et le lac Stéphanie, les hauts plateaux éthiopiens se continuent vers le sud sous l'aspect d'une longue chaîne montagneuse jusque vers l'extrémité méridionale du lac Rodolphe. A Gorili, avant d'arriver au lac Stéphanie, on rencontra des traitants arabes et somâli, venus de Kismayou pour échanger du bétail contre de l'ivoire. On traversa ensuite les belles prairies de Méga, pour atteindre ensuite le rebord du plateau du Boran qui domine de 1,700 pieds la plaine; enfin, le 26 novembre, le lac Stéphanie fut atteint sur sa rive sud-est; le 10 décembre, on arriva au lac Rodolphe. Chemin faisant, les ravages opérés par les Abyssins étaient visibles. et des villages, florissants en 1895, furent trouvés ruinés. A l'ouest de l'Omo, se remarque un profond changement dans la faune; de même, entre les tribus gallas du Boran et les populations arabes du Nil, les explorateurs ne purent se faire comprendre que par signes.

A partir de là, l'itinéraire passa par une série de crêtes et de vallées, en traversant le pays des Moucha, puis celui des Magoï, ces derniers apparentés probablement aux Dinka. Le 15 février, on atteignit l'extrémité septentrionale du plateau de l'Ouganda, et le 27, le point extrême visité par la mission Macdonald. Le 14 mars, on arriva au fort Berkeley, sur le Nil, et après une halte forcée, M. Donaldson Smith reprit le chemin de l'Europe en descendant le fleuve.

Digitized by Google

E. G. Ravenstein. *Les voyages de Diogo Cão et de Bartholomeu Dias* (1482-1488) (avec 8 cartes). — Lors de l'avènement du roi de Portugal Jean II, en 1481, la côte occidentale d'Afrique avait été déjà explorée au delà de l'équateur jusqu'au cap Sainte-Catherine, mais le Portugal n'avait pas encore su faire prévaloir ses droits de souveraineté, et des flottes entières de contrebandiers espagnols profitèrent de la guerre de 1475-1480 pour faire le commerce sur les côtes de Guinée. L'une des premières mesures prises par le roi Jean consista à faire respecter les droits du Portugal : en 1482 fut fondé Saint-Georges da Mina, le premier établissement européen sur la Côte d'Ivoire; la même année Diogo Cão fut chargé de poursuivre les découvertes le long de la côte africaine et c'est de ce voyage que date l'établissement des premiers *padrões*, ou piliers de pierre aux armes portugaises, déposés comme marques visibles de l'occupation. Dans ce premier voyage, Diogo Cão en plaça deux : l'un à l'embouchure d'un grand fleuve, qui était le Congo, et l'autre un peu au delà du Cabo do Lopo, par 13° 26′ de latitude sud. Ce premier voyage dura de 1482 à 1484. Dans un second voyage, Cão alla jusqu'à 22° 9′, mais les détails de ce voyage sont contradictoires, et M. Ravenstein affirme que Martin Behaim n'y prit point part. Cão mourut durant ce voyage, et ses navires rentrèrent au Portugal (1486).

A peine étaient-ils de retour, que le roi Jean, curieux de faire vérifier l'existence du royaume du Prêtre Jean, envoya une expédition à sa recherche, chargée de doubler l'Afrique. Le commandement en fut confié à Bartholomeu Dias. Malheureusement, nos données sur cet important voyage au cours duquel fut découvert le cap de Bonne-Espérance sont incomplètes, et il n'en existe aucune relation officielle. D'après les quelques sources parfois contradictoires que nous possédons, le cours du voyage aurait été le suivant : Dias partit de Lisbonne en juillet ou en août 1487, dépassa le point extrême atteint par Cão, et arriva au cap da Volta. Un peu après, une tempête le poussa vers le sud pendant treize jours; c'est alors qu'essayant de retrouver la terre, il alla vers le nord et jeta l'ancre dans la baie dos Vaqueiros (Mossel bay de nos jours). Il alla même au delà; la côte, dirigée vers le nord-est, inclinait vers les pays tant cherchés, mais l'équipage refusa de poursuivre la route; il fallut revenir, et c'est au retour que Dias reconnut le cap qu'il appela cap de Bonne-Espérance. Le récit d'après lequel il aurait donné à ce cap le nom de cap des Tempêtes n'est qu'une légende. En décembre 1488, après seize mois et dix-sept jours d'absence, l'expédition rentra dans le Tage. Dias avait découvert 373 lieues de côtes, et montré que l'Inde pouvait être atteinte par mer.

Lieutenant Amdrup. *L'expédition danoise de* 1900 *sur la côte est du Groenland.* — Jusqu'en 1898, à part quelques Eskimos, nul n'avait mis le pied sur la côte orientale du Groenland entre 65° 3/4 et 70° 1/4, et l'on n'avait de cette côte que des relevés partiels, faits à distance. Cette lacune a été comblée par le lieutenant Amdrup, au cours de deux voyages, le premier, du 16 août 1898 au 12 septembre 1899, le second en 1900.

P. Camena d'Almeida.

Digitized by Google

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1900, XI.

N. Yamasaki. *Le grand tremblement de terre du* 31 *août* 1896 (avec carte au 1,000,000e). — L'année 1896 a été funeste pour le Japon : en juin, le tremblement sous-marin de Kamaïchi, qui fit 22,000 victimes; en août, de grandes inondations dans le centre de Hondo; enfin, le 31 août, dans le nord de la même île, un tremblement qui se fit sentir dans presque tout l'archipel, avec la ville de Rokougo pour centre, le tremblement de terre dit de Rikou-Ou. Ce tremblement de terre se distingue par diverses particularités : neuf jours avant le grand choc, des secousses assez violentes furent ressenties dans les provinces du nord, ce qui est exceptionnel au Japon. Un fait remarquable, c'est la perturbation magnétique qui précéda la principale secousse d'environ trente-trois heures, en débutant par les régions les plus rapprochées de l'épicentre. Le tremblement de terre du 31 août 1896 est en relations avec deux grandes fractures disposées le long de la chaîne centrale du Japon, et appartient à la variété assez rare des tremblements de terre longitudinaux.

E. Seler. *La contestation de frontières entre les républiques de Costa-Rica et de Colombie* (avec carte au 1,500,000e). — Les contestations de frontières si nombreuses entre les républiques espagnoles du Nouveau-Monde ont des origines lointaines. Elles proviennent de l'incertitude qui régnait dans la délimitation des circonscriptions administratives espagnoles, et des concessions territoriales octroyées à distance. Le différend entre le Costa-Rica et la Colombie a été tranché en septembre dernier, et la carte indique, en même temps que les prétentions opposées, la nouvelle frontière.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ITALIENNES

Rivista Geografica Italiana, Novembre 1900.

1. *Les découvertes géographiques du* XIXe *siècle*, par le prof. Porena, de l'Université de Naples (voir la *Revue* des mois précédents).

2. *De quelques écrits morphologiques de Charles Gemmellaro.* — Le prof. O. Marinelli, dans cette monographie, met en évidence les mérites géographiques de ce naturaliste sicilien de la première moitié du siècle; il relève surtout que ce fut lui qui le premier fit remarquer le rapport entre la forme de l'orographie et la nature des roches.

3. M. J. Toni donne une relation claire de l'expédition du prince Louis de Savoie au Pôle Nord.

La *Revue* nous informe que l'on vient d'achever les travaux pour la rédaction de la grande carte topographique du Royaume, à laquelle l'Institut topographique militaire a consacré trente-cinq ans.

J.-Lud. Bertolini.

Digitized by Google

LIVRES

Notre Globe, par E. Sieurin, Paris, Schleicher frères (*Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles*), 212 pp. in-12. — Le présent petit volume est le second d'une collection due à l'initiative récente de M. Albert Lacroix, l'érudit et actif écrivain qui nous donne, d'autre part, en ces temps-ci, chez Ollendorf, en collaboration avec M. de Caix, une très belle histoire illustrée de la France, destinée, peut-être, à faire oublier celle de Bordier et Charton. Etablie avec le soin qui distingue toutes les éditions de la maison Schleicher, la collection dont il s'agit, dénommée « Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles », s'adresse surtout, en principe, au public, chaque jour plus étendu, des gens curieux de s'instruire. En fait, par la variété des sujets qu'elle veut traiter, par l'esprit scientifique dont elle nous promet de s'inspirer, elle rendra service à d'autres catégories de lecteurs. A une époque où, bon gré mal gré, tout savant doit, pour marquer, être un spécialiste, la culture générale devient, de jour en jour, plus malaisée à acquérir, sans devenir moins nécessaire qu'autrefois. Tel d'entre nous, géographe de profession, peut être conduit, par ses travaux, à avoir besoin de données précises sur les Slaves, ou les Germains, ou l'antiquité romaine, ou telle autre question d'histoire. Inversement, l'historien peut, à un moment donné, sentir la nécessité de notions sur quelque problème de géographie. Où les trouver? Où trouver, sur un point étranger à nos études familières, l'état *actuel*, le *bilan* de l'investigation scientifique, ses solutions définitives, ses lacunes, ses doutes, ses hypothèses? Si la « Bibliothèque » dont MM. Lacroix et Schleicher frères ont déjà publié trois ou quatre volumes, reste fidèle au programme ingénieux de ses fondateurs, elle prendra, ce semble, ce rôle d'information auprès des travailleurs; elle leur fournira de précieux recueils de « conclusions », tout en coopérant, de la manière la plus fructueuse, à l'éducation d'un plus grand nombre.

Nul n'était plus digne de collaborer à une telle œuvre que M. E. Sieurin. Cartographe habile, géographe expert et rompu aux bonnes méthodes, il a révélé, on le sait, un rare talent de vulgarisateur, en créant, avec M. Marcel Dubois, cette série de *Cartes d'études* qui a tant contribué, depuis huit ans, aux progrès de la pédagogie géographique. Par quoi il avait prouvé, non seulement qu'il sait, mais qu'il sait faire voir. Son nouvel ouvrage, *Notre Globe*, dans un autre genre, n'est pas inférieur aux précédents.

C'est, en 200 pages, une véritable « histoire naturelle » de la Terre, étayée sur les découvertes et les travaux les plus récents et présentée sous une forme très lucide, élégante, chaleureuse, poétique parfois. L'idée directrice du livre est, par elle-même, recommandable, et c'est, croyons-nous, la première fois qu'elle descend des hauteurs de la philosophie scientifique dans un traité de cet ordre. M. S. prend comme point de départ la théorie de l'évolution. Un éloquent avant-propos émet en principe que la Terre, semblable à l'humanité même, est un grand être qui se renouvelle continuellement et qui s'achemine vers une mort inéluctable, ou plutôt, à travers des transformations insensibles, mais radicales, vers un état excluant à sa surface toute vie organique. Pour

Digitized by Google

l'heure, notre planète en est à son automne. Comme tout corps vivant, elle a connu l'enfance, la jeunesse; elle aura sa vieillesse et sa décrépitude.

Ce point de vue élevé conduit le lecteur à huit chapitres savoureux et substantiels, coordonnés et logiques, où est savamment démontrée l'économie terrestre. Dix pages ont suffi à l'auteur de *Notre Globe* pour débarrasser la question des « origines, » des suppositions et des systèmes qui la rendent peu abordable aux profanes et en dégager les certitudes, ou du moins ce que les géologues contemporains considèrent comme tel. Singulièrement plus animé qu'en d'autres précis, un second chapitre, sur le relief, renferme, avec une description très nette des différents types de montagnes, le récit de leur formation, puis un paragraphe consacré à leur importance, où l'auteur, par un choix judicieux d'exemples, a su rajeunir de vieilles idées, toujours justes. A propos des mers, on remarquera un excellent résumé des travaux océanographiques de cette dernière période décennale (Milne-Edwards, Hallez, Thoulet, etc.). La belle *Introduction à la Géographie physique* de M. Thoulet a, notamment, inspiré la page très exacte, mais aussi très littéraire, sur le rôle de l'Océan. L'étude sur les côtes est une analyse très sûre du beau travail, consacré, jadis, par M. Dubois aux articulations littorales. L'*Hydrographie des eaux douces* du même et les livres de Woeikof, Belgrand, Delebecque, Martel ont visiblement guidé, dans la suite, M. S. qui, par l'emploi judicieux de ces ouvrages spéciaux, est arrivé à des tableaux très attrayants du régime atmosphérique et de la vie des fleuves. La flore et la faune, envisagées sous le rapport de l'adaptation au milieu, fournissent de bien intéressants et très accessibles détails sur l'*homochromie défensive* et le *mimétisme*. Quant à l'homme, on aurait pu craindre, pour le développement qui le concerne, l'erreur, ou, plus exactement, l'exagération à laquelle le darwinisme mène parfois ses adeptes. M. S. s'en est sagement garé. Il a dramatiquement exprimé l'action de la nature sur l'humanité; mais il a rencontré des termes plus vigoureux encore pour montrer comment l'être humain a réagi et réagit encore contre la coalition des forces physiques. Un dernier chapitre, « l'avenir de la Terre », excursion — prudente et rapide — dans le domaine des probabilités cosmologiques, fait pendant aux pages liminaires et n'est pas le moindre attrait de *Notre Globe*.

De tels essais de synthèse échappent, d'ailleurs, rarement à toute erreur. Mais, en celui-ci, les fautes ne sont que taches légères, faciles à rectifier pour la prochaine édition. On signalera seulement ici la théorie des formations carbonifères (page 16) qui aurait pu profiter des derniers travaux de M. Gosselet. Je ne sais si ce maître serait d'accord avec M. S., pour attribuer (page 17) à l'*atlantosaure* 30 *mètres* de développement. L'opinion aujourd'hui dominante en géologie, au sujet des monstres du « Secondaire », est, si je ne me trompe, qu'on a, pour la plupart, exagéré quelque peu leurs proportions. N'est-ce pas — 90 et 100 mètres, au lieu de — 50 (page 29), qu'il convient d'attribuer, d'après Sven Hedin, à la dépression de Tourfan? M. S. a-t-il combattu assez fortement (pages 34 et seq.) l'erreur très accréditée de la connexion constante entre tremblements de terre et volcans? Convient-il d'affirmer, avec la même conviction qu'il y a trente ans, que les régions littorales soient les plus sujettes aux oscillations sismiques? L'exemple de Bâle, la ville européenne

Digitized by Google

qui a subi, depuis les débuts de l'observation régulière, le plus de commotions de ce genre, prouverait plutôt le contraire. On aurait voulu (pages 69 et seq.) trouver les preuves, très simples, de l'influence des courants aériens sur ceux de la mer. De même, on regrette de ne pas voir figurer, dans un livre français, parmi les zones de vents périodiques importants (page 102), celle du golfe de Guinée, sans laquelle le climat de notre Sahara et de notre Soudan serait une énigme indéchiffrable. Je ne sais, d'autre part, si la classification des « races humaines », donnée par M. S. (page 168) et qui est, en somme, celle de Blumenbach, fondée uniquement sur la couleur, serait acceptée d'un anthropologiste. Depuis quelque temps déjà, des ouvrages classiques (cf. *Atlas Vidal-Lablache*, carte 54, cart. 2; et *Atlas Schrader*, carte 5 et notices) fournissent des classements plus conformes aux données nouvelles. Et, en tout cas, les indications statistiques, afférentes à chaque race, semblent bien conjecturales. Pour terminer, l'aimable auteur me permettra-t-il une observation historique? Le rôle qu'il attribue à Brémontier, dans la fixation des dunes landaises, paraît, d'après les travaux récents, un peu exagéré. Brémontier fut, plus encore qu'un novateur hardi, le dernier venu de plusieurs générations d'ingénieurs et même de propriétaires littoraux. Il a terminé et généralisé une œuvre, inaugurée, deux siècles avant lui, et par des hommes qui n'appartenaient point aux P. et C. !

Ces quelques chicanes de détail me feront passer pour pédant. Elles ne nuiront pas à *Notre Globe* qui reste l'un de nos meilleurs traités, — et le plus concis, le plus littéraire peut-être, — de physique terrestre élémentaire. Surtout elles ne porteront aucun préjudice à l'illustration du livre. Les croquis et diagrammes sont dignes des *Cartes d'étude* et, quant aux gravures, elles ont, sur d'autres, cette réelle supériorité de reproduire la nature elle-même. Conclusion : souhaitons que la Bibliothèque Lacroix et Schleicher s'enrichisse de nombreux numéros, semblables à celui-ci.

LÉON LEJEAL.

VICOMTE DE CAIX ET ALBERT LACROIX. *Histoire illustrée de la France. La Gaule Romaine.* Paris, Paul Ollendorf, 1901, in-4°. — Dans ce deuxième volume d'une série qui en aura vingt, les auteurs nous ont donné un récit très détaillé des événements qui se sont déroulés sur le sol gaulois depuis la conquête de Jules César jusqu'à la décadence de l'Empire romain d'Occident. C'est l'histoire de la défaite lente du paganisme et du triomphe de la religion chrétienne, après de nombreuses persécutions où la *Cité de Dieu* finit par remplacer la *Cité Romaine*. C'est la première fois que les origines de notre histoire nationale se trouvent racontées dans de semblables proportions. Et ce qui rend ce volume encore plus attrayant, c'est que les auteurs ont soigneusement profité de toutes les découvertes de la science historique depuis les fameux ouvrages d'Henri Martin et de Michelet. Les progrès de nos connaissances ont été tels, en une vingtaine d'années, que certaines périodes de nos annales se présentent aujourd'hui avec un aspect nouveau. Il faut être reconnaissant à MM. de Caix et Lacroix d'avoir pris une grande peine à nous tenir au courant de ces changements capitaux.

Les illustrations abondent : scènes, statues, portraits, ruines, monuments,

Digitized by Google

monnaies, ustensiles, tombeaux, autels, cartes et plans, ajoutent beaucoup de clarté et d'intérêt au texte et font de cette œuvre une véritable *Histoire populaire de la France.*

DE MATHUISIEULX.

Histoire de Géorgie, publiée sous la direction de M. RAPHAËL ISARLOFF. — *Aperçu géographique et abrégé de l'Histoire et de la littérature géorgienne*, par M. A. KHAKHANOFF, Paris, librairie de Charles Noblet; Tiflis, librairie de la Société géorgienne des lettres, 1900. — Dans le premier essai, MM. Isarloff et Khakhanoff, qui font aujourd'hui même, dans la *Revue de Géographie*, un acte d'un si haut patriotisme, en essayant d'ouvrir à leur langue l'École des Langues orientales vivantes, font connaître la géographie et l'histoire, les principaux littérateurs. Dans nos colonnes, M. le baron de Baye a été leur précurseur et n'aura pas peu contribué, nous l'espérons, à leur faire obtenir gain de cause.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Vers les grands lacs de l'Afrique orientale, par LUCIEN HEUDEBERT, d'après les notes de Georges Révoil[1]. — Les récits de voyage sont de plus en plus à la mode, avec l'extension prise, de nos jours, par les colonies et les explorations. Le livre de M. Heudebert peut être cité comme l'un des plus captivants en même temps qu'un des plus instructifs.

D'après les notes de M. Georges Révoil, l'auteur a rédigé un ouvrage d'une lecture agréable, abondamment illustré et en outre très documenté. La mission de M. Révoil avait pour but l'exploration des lacs de l'Afrique orientale.

Parti de France à la fin de 1885, l'explorateur, après un arrêt à la Réunion et à Madagascar, fit partir sa mission de Zanzibar et de Bagamoyo et visita minutieusement les territoires de l'est africain allemand, Kondoa, l'Ounyamouézi, Tabora, etc., puis revint à la côte. Les péripéties nombreuses de l'expédition, les traits de mœurs, les notes géographiques et détails locaux qui abondent dans le récit, lui donnent une sensation toute « africaine ». C'est un livre à conseiller surtout à la jeunesse et qui, dans tous les cas, est appelé à donner à tous ceux qui le liront l'amour des voyages lointains et périlleux et à faire naître chez tous des sentiments de reconnaissance pour les pionniers du continent noir.

PAUL BARRÉ.

1. 1 grand volume de 416 pages, avec 70 gravures. Librairie Picard et Kaan, Paris.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Le journal (russe) de Bakou, *le Kaspy*, du 24 octobre, rend compte en termes très élogieux des études publiées dans la *Revue de Géographie* concernant le Caucase, par M. le baron de Baye : « Au nord de la chaîne du Caucase », « Au sud de la chaîne du Caucase ».

— Devant la Société de géographie commerciale, M. Fernand Foureau a fait, le 18 décembre, le compte rendu de sa *Mission de l'Algérie au Congo*, avec projections par M. Radiguet.

— La seconde assemblée générale de 1900 de la Société de Géographie a eu lieu, le vendredi 21 décembre, à 8 heures et demie du soir, à l'hôtel de la Société, boulevard Saint-Germain, sous la présidence de M. Alfred Grandidier, membre de l'Institut, président de la Société. L'ouverture de la séance a été marquée par un discours du président. M. A. Bonnel de Mézières a exposé sa mission dans le Haut-Oubangui, le M'Bomou et le Bahr-el-Ghazal. Projections électriques Molteni.

— La Côte d'Or a exporté, d'après le *Manchester Guardian*, 900,000 peaux de singes depuis six ans. Comme les seules peaux qui puissent être vendues sont celles qui ne sont pas trouées par une balle ou par une flèche; comme il est, en somme, assez rare que l'animal soit blessé à la tête, le nombre des peaux exportées ne représente qu'une médiocre proportion des animaux massacrés. Les forêts de l'Afrique occidentale anglaise seront donc avant longtemps dépeuplées de singes si l'on n'y prend garde. On se demande pourquoi cette guerre fratricide. Les nègres tuent les singes pour vendre les peaux aux blancs. Très bien. Mais les blancs, qu'en font-ils? Elles doivent servir à quelque chose et aucun dictionnaire industriel n'en donne jusqu'ici l'emploi. Faut-il admettre que les peaux de singes servent à battre la monnaie du même nom?

— M. Albert Courboin décrit dans l'intéressante *Belgique coloniale* (numéro du 23 décembre 1900) : « Une *fazenda* de café au Brésil » : « En général, la *fazenda* est composée d'un vaste logis ou corps principal à l'usage des propriétaires et de ses dépendances; le tout entouré de différentes constructions que nécessitent les manipulations par lesquelles doit passer le café; enfin, des quartiers du personnel ouvrier. La partie réservée au propriétaire et à sa famille n'est le plus souvent qu'un bâtiment sans grande élégance, quoique prenant parfois les proportions d'un vrai palais; de vastes salles le divisent suivant les besoins. L'ameublement n'y est pas fort luxueux; on y rencontre à peine le strict nécessaire : quelques fauteuils à bascule, des chaises longues, le tout complété par ces deux objets qui semblent être devenus indispensables à toute famille brésilienne : une machine à coudre et un piano. La vie dans la *fazenda* est toute patriarcale; elle est variée par la surveillance des travaux et culture, des récoltes et de la préparation du café; les parties de chasses dans les forêts et dans les *campos* en sont les principales distractions. La *fazenda*, du vrai type, ne forme qu'un seul corps; on y a accès par une porte monumentale donnant sur le vaste emplacement formant cour et qui s'étend devant le bâtiment principal. Faisant suite à celui-ci, on trouve une seconde cour, mais celle-ci ordinairement cimentée ou empierrée; c'est le *torveiros* ou séchoir. Tout autour de ces deux emplacements se trouvent les magasins ou

Digitized by Google

entrepôts, les ateliers de menuiserie, la forge, les parcs à bestiaux, étables et basses-cours, car la *fazenda* bien comprise doit être pourvue de tout ce qui peut être nécessaire à la vie et aux besoins d'une exploitation de ce genre et pouvoir subvenir à ceux-ci dans toutes les situations, ce qui s'explique par l'isolement complet dans lequel elle se trouve. Actuellement, presque toutes sont éclairées à la lumière électrique ; de même, pour les machines, grâce à la force hydraulique prise à une cascade voisine ou, à son défaut, aménagée par un barrage. Dans le cas contraire, la vapeur actionne les machines. Chaque *fazenda* a un local destiné au culte; celui-ci est souvent remplacé par une petite chapelle. Enfin, un jardin potager complète l'installation. »

— La *Revue encyclopédique Larousse* des 1er, 8, 15, 22 et 29 décembre 1900, entre autres articles géographiques, a donné : *les Peuples des possessions françaises* (Afrique occidentale), par Zaborowski.

— Du *Report of the Census of Cuba* (1899), qui nous vient de Washington (*war department*), il résulte que l'île de Cuba qui, en 1887, possédait 1,631,687 habitants, n'en avait plus, en 1899, que 1,572,845, par suite de la guerre, de l'émigration, etc.

— Nous avons reçu de la *Bibliothèque internationale et diplomatique* (Pedire, 1900), *les Territoires africains et les conventions anglaises*, par M. E. Rouard de Card, professeur de droit civil à l'Université de Toulouse, associé de l'Institut de droit international. Nous rendrons compte de cet important ouvrage.

— *L'arbitrage anglo-vénézuélien de Guyane*, par M. Pariset, professeur adjoint à l'Université de Nancy, a fait un intéressant examen de la sentence du tribunal d'arbitrage chargé de délimiter le Contesté de Guyane, réuni à Paris en 1899.

— M. Arthur de Claparède, l'actif et intelligent président de la Société de géographie de Genève, vient de publier une excellente Histoire sommaire des principales explorations de l'année 1900 (Genève).

— M. Élisée Reclus a publié, dans *l'Humanité nouvelle*, une étude qui présente un vif intérêt d'actualité : *La Chine et la diplomatie européenne*.

— La Société de géographie d'Alger vient d'imprimer et de distribuer : *Le Congrès national des Sociétés françaises de géographie*, XXe session, 1899. Compte rendu des travaux du Congrès.

— Il nous est parvenu la conférence de M. E. Broussais, conseiller général, membre du Syndicat commercial algérien, faite le 11 mai 1900, dans la salle des Anciens élèves du collège et du lycée d'Alger, sur la *Pénétration saharienne par les voies ferrées et les lignes télégraphiques* (*Algérie et Soudan*).

— D'Italie et du professeur Federico Minutelli, nous recevons : *Soluzione grafica di alcuni problemi di geografia matematica*.

— Nous avons reçu de la librairie Alphonse Picard et fils : *Les intéressants souvenirs d'un voyage en Orient*, avec dessins à la plume de l'auteur, par Gabriel Rogeron (2 vol.), et *Trois ans en Allemagne* (usages, mœurs, coutumes, études sociales, administratives et militaires, interviews, par C. Benedetti.

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

5829. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

Huitième livraison. — Février 1901

SOMMAIRE

LEVASSEUR : M. Ludovic Drapeyron.
Obsèques de M. Ludovic Drapeyron.
Mme DE HARRASOWSKY : Thira (Santorin).
M.-F. XÉNOPOL : L'action plutonique en Orient (*suite*).
V. GAUDARD DE VINCI : Le renne et le Lapon.
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
J. CORCELLE : La Limnologie. Etudes nouvelles sur les lacs français.
P. BARRÉ : Les chemins de fer asiatiques (*suite et fin*).
P. LEMOSOF : Le livre d'or de la géographie. Essai de biographie géographique (*suite*).
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1901)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, il y aura là un organisme vivant. » La Médaille d'Or lui a été attribuée à l'Exposition universelle de Paris (1900). Son œuvre a été d'ailleurs retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-sept volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de **587** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. CHARLES DELAGRAVE, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. Drapeyron, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

M. LUDOVIC DRAPEYRON

M. Drapeyron vient de mourir. La *Revue de Géographie* perd son fondateur et son rédacteur en chef, et la science géographique un de ses serviteurs les plus constamment dévoués. M. Drapeyron aimait la géographie avec passion; il avait pour elle de grandes ambitions; il aspirait à en étendre le cadre et à lui donner dans l'enseignement une place très large, plus large que le comporte la diversité des matières du programme classique. La devise qu'il avait prise est l'expression de son sentiment à cet égard : « La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines. » Il s'est efforcé de la mettre en pratique dans la *Revue*, et il l'a fait avec un zèle et un dévouement méritoires. Rédacteur en

Digitized by Google

chef, il ne se contentait pas de diriger et de coordonner; il assumait sur lui tout le travail depuis le choix des articles jusqu'aux moindres détails de la correspondance et de la correction des épreuves, et il était fier d'en porter seul toute la responsabilité; la *Revue* est véritablement son œuvre; elle ne relevait que de lui et le mérite de cette création lui appartient entièrement. Le conseil d'administration sait combien libéralement il dépensait son temps et sa peine pour soutenir et répandre la *Revue;* il s'associe au deuil et aux regrets des collègues et amis de M. Drapeyron et à l'hommage reconnaissant qu'ils rendent à cet apôtre convaincu et à ce vaillant ouvrier du progrès géographique.

LEVASSEUR,

Président du Conseil d'administration.

Digitized by Google

OBSÈQUES DE M. LUDOVIC DRAPEYRON

DIRECTEUR DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

M. Ludovic Drapeyron est décédé le 9 janvier et ses obsèques ont eu lieu le 12. Ses amis, ses anciens élèves, ses collègues de l'Université et des Sociétés savantes auxquelles il appartenait, sont venus en grand nombre lui rendre les derniers devoirs. Ses restes ont été transportés à Saint-Paul-d'Eyjeaux, dans le Limousin, d'où sa famille était originaire ; mais auparavant, à l'issue de la cérémonie religieuse, trois discours ont été prononcés : l'un par M. Dhombres, proviseur du Lycée Charlemagne où M. Drapeyron avait professé depuis 1869 jusqu'au moment de sa mise à la retraite, le second par M. Lucien Chauré, vice-président de la Société de Topographie de France, dont notre directeur était secrétaire général, et le troisième par M. Henri Dupont, secrétaire de la 6e section de cette même Société : « La Géographie appliquée à l'étude de l'Histoire. »

DISCOURS DE M. DHOMBRES

Messieurs,

Nous devions à l'homme excellent que fut M. Drapeyron, nous devions au lycée où le maître a enseigné durant près de trente ans, nous nous devions à nous-même qui avons aimé cet excellent collègue, d'accompagner ce cercueil d'un suprême adieu. Rarement une vie a été aussi pleinement remplie que la vie du collègue que nous venons de perdre.

Né à Limoges le 26 février 1839, M. L. Drapeyron commença ses études en Espagne, auprès de son frère établi à Barcelone, puis il vint les continuer à Limoges. Sa vocation pour l'enseignement s'étant dessinée, sa famille l'envoya à Paris où il suivit, en qualité d'élève de l'institution Massin de 1857 à 1859, les cours du lycée Charlemagne, qui était alors la pépinière de l'École Normale. En 1859, Drapeyron entrait à l'École Normale ; il en sortait

Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible]

DISCOURS DE M. [illegible]

Mon cher Maître
Mon cher Collègue
Mon cher Ami

Au nom de la Société de Géographie de France j'ai [illegible] pénible devoir de t'adresser un dernier souvenir.

Laissant à d'autres, plus autorisés que moi, le soin de retracer ce que fut ta vie géographique, je rappellerai seulement ce que tu fus à notre Société, à la Géographie.

Lorsqu'il y a vingt-cinq ans, Frédéric Bonnemère qui avait combattu à tes côtés pour la Géographie, au Congrès de Paris en 1875, eut l'idée de fonder une Société consacrée au développement de cette science, il fit appel à ton dévouement, à ta haute expérience, à ta science, pour remplir les fonctions aussi ardues qu'ingrates de secrétaire général.

Ne voyant que le devoir à remplir, les résultats qui pouvaient être obtenus, tu acceptais; nous nous groupions à tes côtés, et depuis lors, tu fus l'âme de notre Association.

Hélas! si je me reporte à cette époque, je cherche autour de

Digitized by Google

agrégé en 1862, et en 1869, il conquérait le titre de docteur ès lettres; la même année 1869, il était nommé professeur d'histoire au lycée Henri IV. A 30 ans, M. Drapeyron avait acquis tous les titres universitaires; il était parmi les plus jeunes et les plus distingués professeurs de Paris; le plus brillant avenir s'ouvrait devant lui, lorsque survinrent les douloureux événements de la guerre franco-allemande, suivis de la Commune et du second siège de Paris. Dans ces circonstances, notre cher collègue fit comme toujours, comme en tout, tout son devoir; il nous a laissé le souvenir de ses impressions dans le livre écrit en collaboration avec son camarade M. Seligmann *Les deux folies de Paris*. Le lendemain de la guerre le retrouvait à son poste, au lycée Charlemagne; il devait y rester jusqu'au 1er août 1899. Le jour même de la distribution des prix, le directeur de l'enseignement secondaire, qui avait été son collègue au lycée, M. Rabier, venait apporter, au milieu des applaudissements des maîtres et des élèves, unis dans une même joie, la croix de la Légion d'honneur à ce savant et modeste professeur. Jamais croix ne fut mieux méritée.

Savant et modeste, tels sont bien, en effet, les titres qui conviennent à M. Drapeyron. Sa vie a été une longue vie de travail; son cabinet, le lycée, les bibliothèques résument toutes les années de ce laborieux, dont toutes les étapes sont marquées par des ouvrages importants. Après des thèses remarquables, notamment sa thèse française sur Héraclius, il emporte de son séjour à Besançon, où il est resté de 1862 à 1868, les matériaux qui lui ont servi à sa thèse latine sur la Bourgogne, et qui lui serviront plus tard sur l'*Austrasie* et sur *La séparation de la France et de l'Allemagne au* IXe *et au* Xe *siècle;* de ses vacances à Limoges, vacances passées auprès d'une mère en qui se concentraient toutes les affections de l'homme, il rapportait son livre sur *Les Carolingiens en Limousin;* mais c'est surtout à Paris, à la Bibliothèque nationale qu'il consacrait de longues séances pour documenter sa *Revue de Géographie*.

L'historien avait fait place par degrés au géographe, et on peut dire de M. Drapeyron qu'il n'eut de 1870 à 1900 qu'une passion : celle de la géographie. Dans le mouvement si important qui a marqué, à la fin de ce dernier quart de siècle, la renaissance des études géographiques en France, M. Drapeyron occupe une place d'honneur. Dès 1876, il fondait la *Revue de Géographie*, et la

Digitized by Google

même année il contribuait puissamment à la fondation de la Société de Topographie. Aux dernières vacances encore, il représentait la science géographique française au Congrès de Berlin et il montrait que les temps étaient passés où on pouvait railler les Français d'une prétendue infériorité de ce côté.

Le savant était l'homme le plus doux, le plus affable, au cœur toujours ouvert et à l'abord le plus accessible. Sa grande bonté était confiante dans la bonté des autres, et il ne sut jamais être sévère que pour lui-même. Ses collègues l'appréciaient et l'aimaient; nos chefs hiérarchiques l'estimaient. Plus heureux à certains égards que d'autres professeurs dont l'autorité ne dépasse pas les limites de leur classe, et dont le nom ne survit pas à la génération d'élèves qu'ils ont formée, M. Drapeyron laissera un nom cher et vénéré à ceux qui aiment l'Université, aux maîtres qui l'ont connu, aux disciples qu'il a formés et à tous ceux qui s'intéressent aux études et aux progrès de la géographie.

DISCOURS DE M. LUCIEN CHAURÉ

Mon cher Maître!
Mon cher Collègue!
Mon cher Ami!

Au nom de la Société de Topographie de France il m'échoit le pénible devoir de t'adresser un dernier souvenir.

Laissant à d'autres, plus autorisés que moi, le soin de retracer ce que fut ta vie géographique, je retiendrai seulement ce que tu fus à notre Société, à la Topographie.

Lorsqu'il y a vingt-cinq ans, Frédéric Hennequin qui avait combattu à tes côtés pour la Topographie, au Congrès de Paris en 1875, eut l'idée de fonder une Société consacrée au développement de cette science, il fit appel à ton dévouement, à ta haute expérience, à ta science, pour remplir les fonctions aussi ardues qu'ingrates de secrétaire général.

Ne voyant que le devoir à remplir, les résultats qui pouvaient être obtenus, tu acceptais; nous nous groupions à tes côtés, et depuis lors, tu fus l'âme de notre Association.

Hélas! si je me reporte à cette époque, je cherche autour de

Digitized by Google

nous les dévoués de la première heure; les rangs sont bien éclaircis, hier nous étions trois, aujourd'hui nous ne sommes plus que deux; car la mort a frappé ferme chez nous. Pourquoi la dit-on aveugle, cette mort barbare? Je veux plutôt croire que, par un raffinement presque excusable, elle se fait une cour d'élite, en choisissant parmi les bons, les savants, les dévoués, les jeunes même! Notre société en sait quelque chose, car l'année qui vient de s'écouler a été une année douloureuse pour elle; après notre cher président, le général Tricoche, notre dévoué trésorier Hurlimann, c'est toi, notre savant secrétaire général, qu'elle vient frapper en pleine vie, en plein travail, au moment où, après une retraite bien méritée, tu allais pouvoir te consacrer tout entier à ces sciences qui furent toute ta vie, l'histoire, la géographie, la topographie.

Toujours infatigable, dans tous les Congrès, soit en France, soit à l'étranger, pour la plus grande gloire de notre Société, tu as tenu haut et ferme le drapeau de la topographie, cette science patriotique entre toutes, et ta voix autorisée était toujours écoutée et tes idées reconnues justes.

A la section de Géographie appliquée à l'Histoire, que tu présidais avec science et dévouement, tes auditeurs ne se lassaient pas de te prodiguer leurs applaudissements sincères.

Tes autres titres, tes mérites, je ne veux pas les rappeler plus longuement, tous, nous qui sommes ici, nous tes amis, tes collègues, tes élèves, nous avons appris à les connaître, à les apprécier.

Que ta vie toute de travail, de science, de patriotisme serve d'exemple aux jeunes; qu'ils s'inspirent, comme déjà beaucoup l'ont fait, de tes leçons, de tes conseils, pour le plus grand bien de la Patrie!

A notre Société, pendant vingt-cinq ans, nous avons vécu côte à côte, suivi tes travaux, applaudi à tes succès, partagé la joie de tes récompenses, hélas! tardivement venues; nous avons admiré ton dévouement à cette belle science à laquelle, célibataire endurci, tu avais consacré tout ce que le cœur d'un vrai Français peut contenir d'amour, encouragé et soutenu par une mère admirable, que nous nous enorgueillissons tous d'appeler notre doyenne, car elle aussi, était des nôtres, à nos promenades, à nos excursions, à nos solennités.

Aujourd'hui, au déclin de la vie, elle est aussi cruellement

Digitized by Google

frappée dans ses affections maternelles que nous le sommes dans nos affections amicales. Qu'elle reçoive ici l'expression de nos plus sincères sentiments de condoléances.

De convictions sincères, d'une droiture de caractère extrême, d'une honnêteté proverbiale, nous considérions tous comme un honneur de compter au nombre de tes amis et de serrer ta main si loyale.

Repose en paix, cher Maître, ton souvenir est impérissable en nous, ton nom est acquis à la science topographique, à l'histoire du Pays.

Tu fus un vrai croyant; si ton âme immortelle plane au-dessus de nous, elle peut voir ce que les cœurs de tous ceux qui sont venus te rendre un dernier hommage renferment de douleurs, de regrets.

Aussi, mon cher bien-aimé Collègue, au nom de la Société de Topographie de France, en mon nom personnel, ce n'est pas adieu que je te dis, mais au revoir !

DISCOURS DE M. HENRI DUPONT

Messieurs,

Je viens rendre un suprême hommage à celui qui fut mon ami, mon conseiller et mon président à la Section de Géographie appliquée à l'étude de l'histoire. Doué d'une extrême bienveillance, M. Drapeyron avait su grouper autour de lui toutes les bonnes volontés pour étendre l'œuvre qu'il avait entreprise, je veux dire la Société de Topographie à laquelle il s'était voué corps et âme. L'élan que cet infatigable pionnier de la science lui a certes imprimé ne sera pas perdu. Son ombre ne cessera de planer sur nos travaux et de les inspirer. Dans ce moment de terrible épreuve pour nous, il sied de rappeler combien il se multipliait dans nos réunions, avec quelle lucidité d'esprit il éclairait les points les plus obscurs des annales de tous les peuples, appréciant les faits en vrai philosophe. On se plaisait à admirer le diagnostic dont il se servait pour juger les hommes et les choses. Il faut dire que c'était un chercheur, plein d'abnégation, épris de la vérité et assez tenace pour la faire triompher avec des armes courtoises.

Digitized by Google

Lui que le labeur n'effrayait pas, même au milieu de la retraite, s'est vu terrasser par une impitoyable maladie. Nous avions salué ensemble l'aube de ce siècle qu'il ne devait qu'entrevoir. Aujourd'hui, ravi à notre estime et à notre admiration, il est parti plein de ses œuvres pour recevoir au sein de Dieu la récompense duc à l'homme de bien et à l'homme du devoir.

Adieu, cher Drapeyron, adieu, recevez ce faible tribut de notre reconnaissance au nom de la Section d'Histoire appliquée à la Géographie !

Digitized by Google

THIRA

(SANTORIN)

Au milieu de l'époque tertiaire, la Grèce et l'Asie Mineure ne formaient qu'un continent. Cependant le travail aussi lent qu'incessant de la nature aboutit à effriter le terrain montagneux qui unissait les deux pays, et, peu à peu, des parcelles en tombèrent dans la mer. Ce mouvement préparait un autre cataclysme et celui-ci, bien plus violent, changea complètement la configuration de ces contrées. L'eau salée inonda le littoral nommé Egée; elle changea ses vallées en golfes, ses croupes en îles, en péninsules, et c'est ainsi que se forma la mer Egée. Dans cet archipel, où jamais rien ne demeure tranquille, un cône immense, ébranlé par les révolutions éruptives, se fendit en plusieurs parties, dont nous connaissons les principaux fragments ou îles, sous le nom collectif de Santorin. Ce groupe d'îles comprend Aspronisi, Therasia et Thira (Santorin), parmi lesquelles la dernière domine. L'aspect de Santorin est unique dans son genre. Du sommet du mont Ios, sur une des Cyclades (dont Santorin fait partie), on se rend surtout compte des particularités du petit groupe, placé entre deux golfes. On voit alors surgir de la mer une bande circulaire de terrain, sorte d'anneau qui n'est pas fermé, car l'eau y pénètre de tous côtés et forme ainsi un golfe intérieur. Du côté extérieur les terres s'élèvent en molles ondulations pour s'arrêter brusquement. On dirait un cône à peu près coupé à sa base dont le tronc cependant s'est conservé. Au-dessus de Thira (Thera en grec) se dresse une montagne en forme de dôme : c'est le mont Saint-Elie (569 m. d'altitude) qui, vrai géant, écrase presque les autres hauteurs. Rien de plus captivant que d'entrer dans le golfe intérieur. Là, des rochers pelés, sombres et inaccessibles (200 m.) émergent des flots. Ce sont les Kaïmènes, créations volcaniques, dont l'origine remonte certainement aux temps préhistoriques. De cette époque jusqu'à nos jours c'est un long « procès » qui a fait naître,

Digitized by Google

disparaître ou se transformer ces écueils. Des couches d'ardoise, de lave, de scories et de cendres, les strient de tons noirs, gris ou rougeâtres, tandis que dans les crevasses, sur les pointes des rochers, éclate le blanc de la pouzzolane[1]. Singulier contraste que cette bigarrure de nuances avec la couleur bleue du golfe, dont la pureté est néanmoins en quelque sorte troublée par les sources sulfureuses, que l'on voit sourdre sur la côte.

S'il était permis de parler de Thira comme d'une personne, nous nous permettrions de même de la féliciter de ses quartiers de noblesse. N'a-t-elle pas été habitée déjà du temps de Kadmos? Ce dernier n'y a-t-il pas consacré les autels de Neptune et de Minerve? Et Thira n'a-t-elle pas, avant l'époque mycénienne, joui d'un développement relativement considérable? Quel long, quel vénérable passé!

Les recherches scientifiques sur Santorin ont commencé avec Hérodote, « le touriste de l'antiquité », qui parle de la fondation de la ville de Thira. Pindare, Posidonius et Ptolémée ont suivi son exemple. Au xve siècle le Florentin Cristoforo Buondelmonti alla à Thira, très surpris du *magnum chaos aquarum* qu'il trouva dans ces parages. A la description qu'il donne des îles de l'archipel, l'Italien a joint une carte. Ses impressions sur Santorin ne sont cependant pas complètes, attendu qu'une rencontre à laquelle il était loin de s'attendre, le retint de visiter l'intérieur de l'île. Cette rencontre, ce fut un poulpe de grandeur démesurée qui suivait son bateau. Saisi d'épouvante, l'explorateur mit tout de suite un terme à ses recherches.

A partir du xve siècle, il se développe toute une littérature qui a trait à l'archipel. La France et l'Italie (surtout cette dernière), l'Allemagne et la Hollande se sont successivement occupées de ce récif, le plus curieux peut-être, de la mer Égée.

En 1788, l'ère des fouilles est inaugurée par Louis-F. Fauvel; heureusement elle n'est pas encore close. Une série d'amateurs et de savants a fait et fait encore escale dans ces lieux. Après Fauvel[2] qui a trouvé et rapporté de précieux antiques, dont il enrichit le Louvre, ce fut Olivier qui visita Santorin, lorsque, par ordre du

1. La pouzzolane, ciment incomparable, est un objet d'exportation; on l'a beaucoup utilisée lors de la construction du canal de Suez.

2. Les journaux de voyage de Fauvel se trouvent à la Bibliothèque nationale de Paris.

Digitized by Google

gouvernement de la première République, il parcourut l'empire ottoman. En 1827, les fouilles de l'expédition française et scientifique de Morée sous le colonel de Saint-Vincent eurent pour résultat la mise au jour d'un grand nombre de vases étrusques. Louis Ross, le fameux archéologue allemand, trouva l'Apollon de Thira, maintenant un des *capolavori* archaïques au musée d'Athènes. Ross et avec lui le diplomate et orientaliste M. de Prokesch (Autrichien), ont découvert, gravées, dans les rochers de Thira, des inscriptions de l'antiquité la plus reculée. Il y a environ trente ans, on rencontra à une grande profondeur au-dessous du niveau actuel de la mer, enlisés dans la pouzzolane, des vestiges d'habitations humaines. Les vases et autres ustensiles trouvés dans la terre volcanique témoignent de leur haute antiquité.

A une date récente (1896) le baron de Hiller, épigraphiste allemand, vint à Thira pour s'y livrer à des recherches. Il employa plus de cinq mois de rude labeur au service de la science, qui s'en est bien trouvée. Ainsi nous le prouve l'ouvrage qu'il vient de faire paraître[1]. C'est un compte rendu des plus intéressants sur les résultats qui ont récompensé les efforts de Hiller. La publicacation ne se borne pas uniquement à un rapport d'archéologue, elle donne encore l'historique de Thira, écrit par le même auteur. En outre, on trouve dans ce livre un article sur la flore de l'île (Heldreich), le levé topographique du plan de cette dernière (Wilski), des observations météorologiques (Hiller, Wilski, Eginitis et Vassiliu) et une esquisse géologique et géographique sur Thira (Philippson). De belles héliogravures, d'autres illustrations et des cartes géographiques sont jointes à la monographie, qui se présente sous la forme d'un magnifique in-folio.

Hiller aborda dans le golfe intérieur, au pied de Thira, actuellement le chef-lieu de l'île, lequel se dresse sur les rochers. L'espace manque aux rives; pour y remédier on a creusé dans le tuf friable des grottes qui servent d'habitations. De ces demeures de troglodytes, un chemin muletier et très à pic conduit à Thira. C'est un trajet fort pénible pour les bêtes de somme, qui ont à transporter sans trêve hommes et marchandises entre le port et la ville. Cette

1. Die Insel Thera in Alterthum und Gegenwart mit Ausschluss der Necropolen Unter Mitwirkung v. W. Dörpfeld, D. Eginitis, Th. v. Heldreich, E. Jacobs, A. Philippson, A. Schiff, H. A. Schmid, E. Vassiliu, W. Wilberg, P. Wilski, P. Wolters, herausgegeben von F. Freiherr Hiller von Gaertringen mit 31 Heliogravüren, 240 Abbildungen im Text und 12 Carten und Ansichten in Mappe. Berlin, Verlag von Georg Reimer, 1899.

Digitized by Google

dernière, assise sur une couche de pouzzolane, domine un panorama des plus étranges. Le regard glissant le long des parois, avant de plonger dans le bleu métallique de la mer, s'arrête encore aux sommets dentelés des Kaïmènes, qui par leur structure, par leurs effets de rouge et de noir, semblent un décor de l'Enfer. Telle est la physionomie de la baie intérieure; on n'a qu'à se retourner pour être immédiatement dans un Eden. Voilà que s'élève un cône immense, couvert de vignes et où des villages de blancheur étincelante dévalent le long des pentes. Dans ce paradis tout respire la paix, le bien-être. Et pourtant les forces souterraines, après avoir pour ainsi dire ébranlé l'archipel jusque dans ses assises, seraient à craindre dans ces contrées. Ces forces sont-elles encore à se recueillir après un relâche de trente ans? Se sont-elles épuisées? *Chi lo sà?*

Thira est un lieu très habitable. Dans ses maisons badigeonnées de blanc, construites en lave et en tuf (matières auxquelles la pouzzolane sert de ciment), règnent la propreté et le confort. Un hôtel, le seul dans l'île, et deux journaux sont une des consolations du voyageur. Dans l'antiquité, la ville avec ses ports occupait le côté sud-est de Santorin; son déplacement ne s'effectua qu'au moyen âge. L'ancienne Thira s'élevait donc sur le sommet du Messavuno. C'est grâce à cette position, qui la protégeait contre les pirates, qu'elle put se développer. C'est là aussi qu'à l'heure présente, parmi les ruines qui subsistent encore, habite un brave berger, le seul être vivant dans ces lieux abandonnés. De la hauteur qui portait l'antique ville, nous avons un nouveau panorama à admirer: une guirlande d'îles se découpe sur l'horizon de la mer parsemée de récifs, et, quand l'air est transparent, on peut voir se dessiner tout au loin les lignes des montagnes de la Crète.

C'est le Messavuno que Hiller prit pour objectif de ses travaux. La montagne est la propriété du couvent de Saint-Élie, dont l'abbé autorisa l'archéologue à faire des excavations illimitées. Ce dernier s'établit avec ses ouvriers sur le versant du mont, vivant sous la tente près de la chapelle de l'*Evangelismos*, où il put même, sans déranger la dévotion des insulaires, se créer un atelier. Les fouilles se portèrent d'abord du côté qui avait attiré Ross et Prokesch et où ces deux savants découvrirent tant d'inscriptions sur les rochers; les nouveaux venus purent continuer avec succès l'œuvre commencée soixante ans auparavant. En procédant au déblaiement du

Digitized by Google

terrain en général, on déterra bientôt des ruines ensevelies dans la poussière classique de l'histoire, et de précieux vestiges d'un vieux passé revirent le jour. Grâce au zèle de Hiller et de ses aides, on arriva à pouvoir reconstituer jusqu'à un certain point l'histoire de l'antique culture de Thira. Nous voyons se dessiner devant nous plusieurs des phases par lesquelles elle a passé. D'abord — si j'ose dire — la plus antique antiquité (VIIIe-Ve siècle); puis les cent ans des Ptolomées; l'époque de l'empire romain, qui se prolonge deux cents ans après Jésus-Christ et les commencements de l'art chrétien. Les *vestigia* de ces différentes phases ont apporté une riche contribution à l'étude de l'art antique. Le grand nombre d'inscriptions qu'on a découvertes — on en compte actuellement 150 — aident à lire dans le passé de Thira. Ces inscriptions, on le sait depuis longtemps, remontent à l'époque la plus reculée que l'on connaisse, à l'Hellade. Elles sont gravées, soit sur des bases, soit sur des tombes, ou à même le roc, parfois aussi sur des tessons. Pour la plupart leurs caractères sont tracés de droite à gauche, avec une libre application de l'alphabet des Sémites, lequel se répandit probablement dans l'île par le moyen des commerçants phéniciens, ou par des pirates. L'architecture des édifices ne semble pas avoir été fort remarquable, à en juger par ce qui reste. On aimait surtout utiliser les rochers qui faisaient toujours partie des constructions : tel un temple d'Apollon, tel un autre sanctuaire, seuls monuments qui semblent avoir été remarquables, en dehors de la *Stoa Basilica*, dont le plan est très intéressant. Deux inscriptions, que Hiller y trouva encastrées, rapportent que, le toit de la basilique s'étant écroulé, il fut restauré pendant le règne de Trajan, et qu'en 149 (av. J.-C.) un riche habitant de Thira avait déclaré vouloir rétablir à ses frais ce vieil édifice, incomparable ornement de la ville. Non loin de là furent dégagés les murs de deux constructions, dont l'une a été apparemment une caserne du temps des Ptolémées, tandis que l'autre a dû être un gymnase. Sous les décombres se trouva un vrai trésor de statues, de torses, de stèles, de bustes, qui fut placé dans un musée provisoire de Thira. L'origine de ce trésor remonte en partie à l'ère grecque, en partie aux premiers temps de l'empire. Si l'on veut juger de l'art, des métiers des Thiréens, on ne le peut que d'après la statue d'Apollon, dont il a déjà été question dans ces pages, et d'après l'ornementation des vases. Il y aurait aussi des inscriptions cadastrales; elles font

Digitized by Google

supposer qu'alors l'agriculture et l'élevage du bétail florissaient bien plus que la viticulture.

Le 9 mai 1896, M. de Hiller était descendu à Thira; il la quitta l'automne de la même année[1]. Sa vie d'insulaire, remplie de travail, ne l'avait cependant pas complètement détaché du monde, qui même vint à lui. Des confrères en science, tels que Dörpfeld, Wilhelm et Schiff, firent une visite au fouilleur si zélé de Santorin. D'autres érudits encore suivirent et participèrent de même aux travaux de Hiller, qui, dans son livre, consacre à tous un mot de reconnaissant souvenir.

Thira, nous le savons, n'est pas uniquement une étude pour l'archéologue. Le géologue aussi trouve un objet du plus haut intérêt dans le trio d'îles qui composent le seul volcan en ignition dans toute la Méditerranée. Seulement, à Santorin, ces deux catégories de savants n'ont pas à disposer des mêmes moyens pour arriver à leur but : l'enrichissement de la science. Et c'est ici un des cas où l'archéologue est le mieux partagé. Tandis qu'il fouille à loisir la terre, le géologue doit attendre patiemment qu'elle ouvre ses profondeurs pour les livrer à l'investigation. Jusqu'à nos jours, ces deux représentants du savoir humain ont trouvé ample matière pour leurs études à Thira, la plus remarquable des Cyclades; espérons qu'il en sera de même à l'avenir, quant à l'archéologue. En ce qui concerne son confrère, nous souhaitons que les éruptions volcaniques, qui lui ont fourni tant d'intéressantes choses à observer, nous souhaitons, dis-je, que ses éruptions se contentent des bouleversements, dont elles ont inquiété la mer Égée pendant une longue suite de siècles. Quand on a, ainsi que nous, eu l'heur d'apercevoir du haut du cap Sunium les Cyclades par un tiède soleil printanier, quand on a vu ces îles argentées, flottant comme de blancs nénuphars sur un bassin d'azur, on n'a qu'un seul vœu à former dans l'intérêt de leur quiétude :

Noli me tangere !

Mme DE HARRASOWSKY.

1. Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que M. de Hiller a visité une seconde fois Santorin, où il a entrepris de nouvelles fouilles. Les résultats qu'il en a obtenus, ont en partie complété les suppositions, les observations faites lors de sa première campagne scientifique. C'est ce qui ressort d'une conférence que Hiller fit en décembre 1899 à la Société archéologique de Berlin.

Digitized by Google

L'ACTION PLUTONIQUE EN ORIENT

(SUITE[1])

Souvent de grandes surfaces se trouvent relevées et restent en place, comme on l'a vu pour le Monte-Nuovo en Italie, qui sortit du lac Lucrin, à 2 heures du matin, le 29 septembre 1538, jusqu'à 138 mètres de hauteur, après de violents tremblements de terre; pour l'île Julia, en 1832, etc., etc.; enfin en une foule d'autres points du globe, soit par l'émersion lente ou subite d'îles, ou le redressement plus fort de parties déjà émergées, à l'intérieur des continents ou sur leurs bords.

Ovide, de son rocher d'exil, avait observé de Constantza et des rives plus lointaines de la mer Noire, que le niveau relatif de celle-ci variait et qu'il semblait diminuer; mais il n'avait pas commis l'erreur de croire que c'était la mer qui se retirait. Disciple de l'école pythagoricienne, le poète sut renfermer en un admirable sommaire, consacré par les plus savants géologues futurs et de notre époque, la plupart des grandes causes des changements actuels de la terre, causes qui viennent à l'appui du principe de révolution progressive et continue, inhérent à la nature de notre système planétaire et particulièrement de notre globe terrestre.

« Rien ne meurt en ce monde, dit Ovide, tout ne fait que varier et changer de forme », et il donne pour exemple ce qu'il a observé.

1° La terre a été convertie en mer.

2° La mer a été changée en terre. Des coquilles marines gisent loin de l'Océan et l'ancre a été trouvée au sommet des collines.

3° Des vallées ont été creusées par des eaux courantes et des inondations ont entraîné des montagnes jusqu'au fond de la mer.

4° Des marais ont remplacé des terrains secs.

5° Des terrains secs ont été, à leur tour, transformés en eaux stagnantes.

1. Voir numéro de février 1900.

Digitized by Google

6° Durant des tremblements de terre, certaines sources ont tari; d'autres ont jailli du sein de la terre; des rivières, telles, entre autres, que l'Erasinus, en Grèce, et le Mysus, en Asie, ont abandonné leur lit pour reparaître ailleurs.

7° Les eaux de quelques rivières, de douces qu'elles étaient d'abord, sont devenues amères comme celles de l'Amigue, en Grèce, etc.

8° La formation de certains deltas et de certains dépôts nouveaux ont donné lieu à la réunion de plusieurs îles au continent; c'est ainsi qu'aujourd'hui Pharos se trouve jointe à l'Egypte, Antysse à Lesbos, etc.

9° Plusieurs presqu'îles ont été détachées du continent et sont devenues des îles, comme Leucadie, ainsi que la Sicile qui, suivant la tradition, était autrefois réunie au continent et qui a été entraînée par la mer.

10° Certains pays ont été submergés par l'effet de tremblements de terre. C'est ainsi que Buris et Hélie, deux villes de la Grèce, ont été ensevelies sous la mer, où on les voit encore avec leurs murs inclinés.

11° Trézène, dans le Péloponèse, offre l'exemple d'un autre phénomène: celui de la transformation de plaines en collines par l'effet de *l'air comprimé* cherchant à s'ouvrir un passage.

12° Certaines îles et certaines roches, telles que les îles Cyanées et Délos, ont fini, après avoir été flottantes et sujettes à de très violents mouvements, par rester stationnaires et immobiles. Dans son savant et judicieux essai (*De novis insulis*, cap. 19), il donne à entendre que l'origine de toutes les traditions concernant les anciennes îles de la Méditerranée qu'on prétendait avoir successivement occupé diverses positions avant de devenir stationnaires, est due aux changements considérables qui, par suite d'éruptions sous-marines et de tremblements de terre, s'étaient opérés dans leur forme; circonstance dont les îles émergées nous offrent de nombreux exemples depuis les temps historiques.

Si je cite avec plaisir Ovide, c'est parce qu'il a pu recueillir en Dacie même, en cette Dobroudja, qu'il a illuminée de son génie, les belles notions qui ont traversé les siècles pour recevoir une brillante consécration par les savants du nôtre.

Dans le siècle dernier, par suite des discussions acharnées entre les Vulcanistes et les Neptuniens, les uns voulant que tout vînt

Digitized by Google

du feu, les autres de l'eau, dans la formation et les transformations de la terre, on avait prétendu, à l'appui de théories aussi hardies que peu raisonnées, que la mer Baltique diminuait et que l'eau baissait, et de là on est arrivé à assurer que la mer Noire suivait la même fluctuation. Mais des observations plus consciencieuses remarquèrent que c'était le relèvement lent du golfe de Bothnie qui créait la différence de niveau par une poussée insensible, mais constante, et que, si une mer quelconque, en communication directe ou indirecte avec l'Océan, baissait d'un centimètre, toutes les mers diminueraient de la même quantité, comme l'Océan lui-même. Donc la mer Noire, pas plus que la mer d'Azov, la mer de Marmara, la mer Adriatique et la Méditerranée, n'ont vu leurs eaux baisser, mais, certains points de leurs rivages tantôt descendre, tantôt prendre plus d'extension et augmenter de hauteur.

Toute la vaste plaine qui s'étend depuis la grande boucle du Danube, de Kalafat jusqu'à Galatz, en ce qui concerne la Valachie proprement dite, a éprouvé des modifications importantes depuis sa formation, par suite de l'action plutonique toujours latente. Plusieurs cours d'eau importants ont été dérangés dans leur cours primitif nord-sud, par une succession de secousses souterraines, relevant et plissant le terrain et barrant leur passage, dans une direction sensiblement parallèle aux Carpathes. On voit, à travers la vallée, d'anciens lits de rivières parcourus dans les temps historiques maintenant à sec. Par exemple : la Ialomita, qui primitivement allait du nord au sud, a changé de direction à partir de Moldoveni, pour courir de l'ouest à l'est et se jeter dans le Danube à Gura-Ialomitzei. Il en est de même du Buzau qui court du sud-ouest au nord-est pour se jeter dans le Sereth, du côté de Galatz. Quand on examine de près le relèvement postérieur à la formation des terrasses de la plaine formant de vraies falaises, comme du côté de Slobozia, on ne peut attribuer cette perturbation dans l'uniformité du dépôt sédimentaire et alluvial qu'à des exhaussements produits par les tremblements de terre. Ce phénomène, si répété ici, a donc incontestablement amené des changements, non seulement sur les rivages de la mer Noire, visibles pour l'observateur, mais encore dans toute la partie comprise entre le bas Danube et les Carpathes, et dans ces montagnes mêmes.

La soudaineté de l'ébranlement de la mince pellicule sur laquelle nous nous agitons est telle qu'aucun indice n'en fait pré-

Digitized by Google

sager le moment et son arrivée brusque sème l'effroi parmi tous les êtres organisés jusqu'au ver de terre (lombric), qui sort de ses galeries comme s'il avait une taupe à ses trousses; les oiseaux sont agités, les quadrupèdes fuient ou restent immobiles, comme paralysés; les poissons sautent hors de l'eau et cela dure jusqu'à ce que la nature ait repris son calme. C'est à tort qu'on prétend que les animaux pressentent le phénomène. La terre était en convulsions bien avant que le Vésuve, en 79 de notre ère, reprit son activité, ainsi qu'en témoignent les édifices existant à cette époque, tels que ceux de Pompéi, dont Pline le Jeune parle et dont on sait les effets; mais il ne dit pas que les animaux domestiques ou autres aient donné des sujets d'inquiétude avant les convulsions, ce qu'il n'aurait pas manqué d'observer, car les Romains, si superstitieux, attachaient une grande importance à la manière de se comporter des animaux, puisqu'ils tiraient des augures même du vol des oiseaux.

Quoique les mouvements telluriques du sol roumain soient assez forts pour jeter la terreur dans les âmes les mieux trempées, je ne crois pas que Bucarest courre le risque d'être assez violemment remué pour n'offrir plus qu'un monceau de ruines. Cette ville repose sur un puissant dépôt alluvial et pliocène qui, dans l'ordre chronologique, recouvre le miocène, l'éocène et le crétacé dont la composition générale offre une résistance élastique aux fluides expansifs qui remuent la croûte terrestre. Ce n'est guère que dans les roches calcaires du crétacé ou du jurassique que l'effet de ces gaz peut produire de profondes perturbations par leur fragmentation. Ce sont eux qui donnent ce formidable bruit souterrain qui accompagne le phénomène broyant tout sur son passage. Or, le matelas protecteur, — les étages sur lesquels Bucarest est bâti, — ne peut être guère évalué à moins de 18,000 mètres de puissance, s'il n'y a pas de lacunes dans la superposition chronologique des étages, offrant assez de résistance plastique et d'épaisseur pour rassurer sur une catastrophe générale. Cette profondeur est la moindre de celles d'où l'on croit que les ébranlements extérieurs proviennent. Les couches, à stratifications probablement horizontales ou peu inclinées de la plaine, ne peuvent donner lieu à aucun glissement; ce sont les parties accidentées, flancs de coteaux à roches redressées, qui donnent lieu aux plus grands désastres par leur facile déplacement.

Digitized by Google

Les glissements sont plus redoutables, et c'est à eux qu'on attribue les terribles désastres survenus vers la fin du siècle dernier dans la Calabre, où des terrains énormes ont été transportés, par des plans inclinés, sur d'autres submergés par ces singulières avalanches et, le plus curieux de cette grande catastrophe, a été le nombre d'actions en revendication de la part des propriétaires survivants, voulant prendre possession du terrain recouvrant le leur. Il n'y a donc pas à redouter l'anéantissement de la capitale roumaine et des villes de la plaine pour cette cause, et ce ne serait qu'au cas où la force expansive ne trouverait pas d'issue et qu'elle soulèverait le sol comme une ampoule pour s'affaisser ensuite, que de profondes perturbations pourraient avoir lieu à la surface.

Peut-on rattacher les tremblements de terre locaux, c'est-à-dire ne s'étendant pas simultanément des deux côtés des Carpathes, à l'ensemble des mouvements vibratoires de la grande ligne volcanique indo-océanique, ou ne sont-ils que le résultat de crises non éteintes encore par suite du soulèvement relativement récent de ce système de montagnes et en particulier du grand massif transylvain? Quand on a constaté l'immense vide qui doit exister par suite de la masse énorme d'éjections trachytiques couvrant la Hongrie et venant de la partie fusible placée sous ces montagnes ou sous leur flanc oriental; quand on a reconnu l'existence de volcans, maintenant éteints, mais très actifs vers la fin du miocène et émettant des coulées de laves couvrant de vastes espaces de ce pays, il est permis d'affirmer qu'il doit exister d'immenses parties caverneuses sous ce massif qui a mis en relief les roches les plus anciennes en rejetant violemment les formations du secondaire et, à plus forte raison, du tertiaire. Ces cavernes se remplissent incessamment de gaz hydrogène carboné et d'eau qui se vaporisent et se forment au foyer d'ignition, et qui arrivent à un état de tension tel, qu'ils feraient éclater la montagne entière, s'ils ne trouvaient un chemin dans les couches inférieures. Ils partent comme un éclair, toujours ou presque toujours dans la même direction nord-sud. C'est la constatation de ce trajet régulier, uni à la limitation du phénomène, qui me fait émettre l'hypothèse que c'est sous le massif transylvain qu'il est engendré et qu'il en part pour produire les effets reconnus par l'examen attentif de ses manifestations. Les géologues et les météorologistes roumains devraient fixer leur attention sur ce que je leur soumets, soit pour

Digitized by Google

approuver, soit pour combattre ma théorie, avec l'assurance que la science y gagnera. Qu'ils s'attachent surtout à reconnaître que, lorsque la Roumanie est convulsionnée, c'est à peine si la Hongrie tressaille.

Il ne s'écoule peut-être pas un mois sans que le sol roumain n'oscille avec des amplitudes plus ou moins prononcées, et cette agitation durera jusqu'à l'extinction des causes locales qui sont engendrées par des combinaisons chimiques opérées dans les régions ou aux abords des régions ignées, produisant les hydrocarbures, le carbone, etc., sous forme volatile, susceptibles d'une dilatation aussi spontanée que considérable. Il est assez difficile de se rendre compte, sans instruments spéciaux, des secousses faibles dans les différents centres de population où la trépidation des maisons est, pendant toute la journée, produite par les voitures, ce qui est dû à l'élasticité du sol sur lequel elles s'élèvent, et ce n'est que dans les heures calmes de la nuit qu'il est permis d'en avoir une sensation nette. Ailleurs on n'enregistre que les secousses très violentes.

Il en est autrement quand les murs s'ébranlent et que les édifices oscillent sur leurs bases, comme particulièrement à Bucarest pendant les journées du 14 septembre 1892, du 10 septembre 1893 et du 31 août 1894.

Il ne faudrait pas s'imaginer que, par suite de la répétition, — vers la même époque, pendant trois années de suite, — de violents tremblements de terre, ceux-ci deviennent régulièrement périodiques. C'est une simple coïncidence d'intervalle, observée jour pour jour. Des tremblements ont eu lieu sans se reproduire dans la suite aux mêmes époques.

La manifestation de ces convulsions se produisant aux approches de l'*époque critique*, comme disent les Allemands, c'est-à-dire de l'équinoxe, pendant trois années de suite dans cette région des Carpathes, ne peut-elle donner lieu à des conjectures, sur l'influence qu'exercerait la précession des équinoxes sur la croûte terrestre et le noyau de fluidité ignée qui s'y trouve? On sait qu'Adhémar a calculé qu'en chaque période de 18,500 années, la terre évoluerait complètement sur elle-même et qu'inclinant toujours dans son mouvement orbitaire, son axe subirait une révolution complète. De là déplacement des marées ignées de la pyrosphère correspondant probablement à celle de nos mers qui acquièrent leur amplitude pendant les équinoxes.

Digitized by Google

Le déplacement des pôles terrestres est un phénomène parfaitement observé. Des calculs exacts lui donnent une amplitude d'une demi-seconde d'arc, soit de 15 mètres environ, et il se produit suivant une périodicité de quatre cents jours environ. Les observations faites en Russie ont accusé pour cette oscillation de l'axe terrestre une durée de quatre cent onze jours et demi; à Honolulu (Hawaï), les Américains ont trouvé des déplacements du pôle en sens contraire et d'une même amplitude. Ces dernières observations ont décidément confirmé la réalité du phénomène en question.

Il se passe évidemment quelque chose de tout à fait local entre le massif transylvain et le Danube, comme il est démontré par la répétition de symptômes identiques. Contrairement à ce que quelques observateurs ont cru avoir remarqué, il me semble n'y avoir aucune corrélation entre l'état météorologique et les trépidations souterraines, car le tremblement de terre du 14 septembre 1892, comme celui du 10 septembre 1893, ainsi que ceux qui se sont fait ressentir dans l'intervalle, ont eu lieu par un temps fort beau et fort calme, sans ayoir été précédés ni suivis d'aucune perturbation atmosphérique; celui du 31 août 1894 a eu lieu exceptionnellement par un vent assez fort. Les années 1892 et 1894 ont été d'une grande sécheresse; tandis que 1893 a été extraordinairement humide et avec abondance de pluies anormales dans ces contrées. C'est donc indépendamment de toutes circonstances extérieures que l'action souterraine se manifeste ici. Tout en niant que les tremblements de terre qu'on a étudiés en Roumanie, Serbie, etc., aient un rapport quelconque avec l'état général de l'atmosphère ambiante, je reconnais qu'ils exercent une influence magnétique constatée par l'agitation de l'aiguille de la boussole. En effet, le frottement des roches, dans une proportion aussi considérable que celle du soulèvement de puissantes masses, ne peut qu'occasionner un dégagement électrique ou interrompre momentanément le courant échangé entre l'électricité atmosphérique et l'électricité latente tellurique.

Étant reconnue l'existence de gaz comprimés à l'état aériforme, liquide ou peut-être solide même, comment leur explosion soudaine peut-elle avoir lieu? Ne pouvons-nous admettre qu'ils résultent de l'effondrement de fractions de la voûte caverneuse, provenant du retrait, par refroidissement, de la partie supérieure

Digitized by Google

des immenses vides laissés par le déversement à la surface des roches laviques qui couvrent une partie de la Hongrie? Ne pouvons-nous, dis-je, admettre que la chute d'une partie de la voûte ne produise, par percussion, cette explosion? Cette chute peut être provoquée par les commotions lointaines de la région volcanique active et dont les plus légères vibrations peuvent suffire pour amener l'ébranlement et le détachement de roches peu adhérentes. L'expansion des gaz prend naturellement la direction dans le sens du plus grand vide qui lui trace son chemin. Or, quand on remarque les plissements avec rejets, comme des vagues de roches, des Carpathes, on se rend facilement compte de leur mode de soulèvement par refoulement en même temps qu'agissait la masse fluide vomie sur le flanc sud.

La vitesse de propagation des secousses a été observée en beaucoup de lieux fort éloignés. Les tremblements de terre de Zante, en 1893, ont été perçus jusqu'à Strasbourg où des appareils spéciaux les ont enregistrés. La vitesse de translation a été de 2,380 mètres par seconde pour la secousse du 1er février; de 2,320 mètres par seconde pour celle du 17 avril, et de 2,120 mètres pour celle du 1er août. La moyenne a été de 2,306 mètres par seconde. On conçoit donc que si la terre est ébranlée à une pareille distance, l'effet consécutif a lieu dans un rayon bien moindre et, conséquemment, peut provoquer l'effondrement de voûtes recouvrant de grandes cavités plus ou moins profondes.

C'est en vain qu'on cherche dans l'axe exact de la chaîne les roches primitives et éruptives qui, en d'autres montagnes, sont au milieu des deux versants. C'est sur le versant hongrois qu'on les trouve particulièrement et on remarquera que le granite occupe une grande partie de la plaine au nord de Budapest. La force soulevante est venue obliquement sous un angle de bas en haut, de 60 à 80°, poussant toute la masse du nord au sud et produisant des épanchements ignés depuis Presbourg, à peu d'interruption près, jusqu'au fond de la Transylvanie.

Les éléments ignés, principalement les trachytes, proviennent donc du dessous du versant nord, sinon du fond de la plaine. C'est dans ces parties, à des profondeurs dépassant le granite, que des vides existent sur des distances incalculables et qui sont le parcours naturel des forces explosibles allant se perdre dans les régions de la mer Noire, toujours dans la même direction sensible-

Digitized by Google

ment nord-sud pour la Roumanie et nord-est — sud-ouest pour la Serbie, avec le même point de départ.

Le déchirement et le soulèvement des masses continentales s'expliquent donc facilement par l'accumulation de substances réduites à l'état gazeux dans de certaines parties de l'intérieur du globe, et ces fluides élastiques sont capables de projeter des masses solides à d'immenses hauteurs. Le volcan Cotopaxi n'a-t-il pas lancé à la distance de plus de 12 kilomètres une masse rocheuse d'un volume dépassant cent mètres cubes? Des fluides aériformes s'échappent par des ouvertures en tous points de la terre, soit volcaniques ou autres, presque constamment. Mais on conçoit quelle force ils accumulent lorsqu'ils exercent leur action là où ils sont comprimés sous une masse énorme de roches.

L'exemple du Chili suffit pour montrer leur puissance, car ce pays a été soulevé à diverses époques, sur presque toute la longueur de sa côte, surtout pendant les quelques jours des tremblements de terre de 1835, à plusieurs mètres de hauteur. Les chimistes, en commençant par Faraday et en finissant par Pictet, se sont livrés aux plus intéressantes expériences sur les gaz et particulièrement sur ceux semblables aux gaz qui se dégagent des volcans, tels que les acides carbonique, muriatique, sulfureux, hydrocarburé, etc., et ils ont pu les amener à l'état liquide et même solide. A de simples températures de + 1°11 et + 10° C., la pression pour produire cet effet (état liquide) varie depuis 15 à 50 atmosphères, ce qui, comparé aux opérations de la nature, est insignifiant. Une colonne de lave du Vésuve qui aurait pour hauteur le niveau de la mer jusqu'au bord du cratère, équivaudrait à 300 atmosphères, de sorte qu'à des profondeurs peu considérables, dans l'intérieur de l'écorce du globe, les gaz peuvent se liquéfier et se solidifier, même à des températures très élevées. Il serait trop long de répéter ici les expériences de laboratoire faisant repasser à l'état gazeux le liquide emprisonné et brisant son enveloppe avec violence.

Il est évident que cela se passe ainsi en grand dans les profondeurs immenses du globe d'où émanent toutes les combinaisons qui forment les métaux et les gaz.

M. F. Xénopol.

(A suivre.)

Digitized by Google

LE RENNE ET LE LAPON

Nous croyons si bien connaître la géographie de l'Europe et les différents peuples qui l'habitent, nous avons tous si souvent entendu parler de la Laponie, des Lapons et du renne, de la manière de vivre des nomades, de leurs mœurs et de leurs coutumes, qu'il faut un certain courage pour traiter ce sujet.

Les Lapons! Qui de nous n'en a vu? Y a-t-il une exposition, ou même une foire dans une ville de 50,000 âmes qui n'ait un enclos réservé à ces petits bonshommes, vêtus de peau, et de leurs bêtes à longues cornes? Qui ne connaît de vue leur petit traîneau, en forme de demi-pirogue ou de sabot, attelé d'un pauvre renne essoufflé, mis à la disposition du public moyennant quelques sous, et qui fait le bonheur des bonnes et des enfants par sa docilité et l'allure régulière et modérée avec laquelle il les promène autour de son enclos.

Nous savons tous que les Lapons forment un peuple doux et paisible, spécialement adapté et outillé pour vivre dans un pays qu'aucun autre ne pourrait habiter, et dans un climat si rude qu'eux seuls peuvent le supporter. Nous savons tous que le renne est le seul animal domestique qui puisse rendre des services à l'habitant de ces contrées désolées et que l'existence du Lapon dépend entièrement de celle de ce précieux animal, qui le nourrit de sa chair ou de son lait, qui le sert comme bête de trait ou de course en hiver, comme bête de charge ou de labour en été, dont la dépouille lui fournit vêtements, couvertures de lit ou de voyage, matériaux pour sa tente ou ses harnais, ou argent comptant, et qui par conséquent réunit les avantages et les qualités du cheval, de la vache et du bœuf.

Heureux petit peuple! nous écrions-nous volontiers, il est à l'abri des guerres, il vit sans faire parler de lui, mais en paix,

Digitized by Google

dans un territoire que personne ne lui envie, dont les intrigues diplomatiques ou la politique ne viennent jamais troubler la tranquillité. Heureux pays qui n'a à redouter ni passages de troupes, ni révolutions, ni menées socialistes, ni attentats d'anarchistes, ni grèves, ni persécutions, ni oppression ! Et nous terminerions volontiers ces réflexions en répétant avec le poète : « Pour vivre heureux, vivons cachés ! »

Malheureusement il faut bien en rabattre, et il resterait au contraire à savoir si ce peuple ne serait pas moins à plaindre s'il vivait moins caché, car le Lapon, dont la patrie est maintenant partagée entre trois puissances différentes, a tellement à souffrir, depuis une trentaine d'années environ, de ce morcellement contre nature de son territoire, et de tous les inconvénients qui en résultent pour lui et pour ses troupeaux, qu'il diminue rapidement et que sa complète disparition d'ici à un avenir plus ou moins éloigné ne saurait faire l'objet d'aucun doute.

Quoi ! dira-t-on, est-il possible que les gouvernements russe, suédois et norvégien tyrannisent ces pauvres gens en les accablant d'impôts, en les forçant d'apprendre la langue nationale, ou en les obligeant d'abandonner le culte de leurs pères et d'adopter une manière de vivre à laquelle la nature ne les a pas destinés ? Se pourrait-il que l'impôt du sang, qui pèse toujours plus sur les peuples de l'Europe, soit prélevé aussi sur les nomades ? Les arrache-t-on à la liberté pour les envoyer sous les drapeaux ?

Non, le Lapon n'est pas astreint au service militaire, il n'est sujet à aucune persécution religieuse, à aucune tyrannie gouvernementale, mais il n'en meurt pas moins victime de la cupidité de ses voisins immédiats et des entraves que la délimitation des frontières, les tracasseries et les impôts des communes, qui vont toujours en augmentant, apportent à la vie errante et libre que la nature de son bétail, aussi bien que celle du pays qu'il habite, lui rend indispensable. Il disparaît peu à peu, à mesure que ses troupeaux fondent sous la balle du braconnier, aussi bien que sous les dommages-intérêts et les exactions des agents des frontières et des percepteurs d'impôts.

Si le lecteur veut bien jeter un coup d'œil sur la carte de la Laponie d'Europe, il verra que la plus grande partie de ce territoire appartient à la Finlande russe et à la Norvège, et que la frontière qui sépare ces deux pays passe au milieu même des déserts

Digitized by Google

incultes où les vastes forêts alternent avec les montagnes, les lacs et les cours d'eau, où l'hiver et la nuit règnent sans partage les trois quarts de l'année et où le Lapon et ses troupeaux ont erré en liberté de temps immémorial. Il verra en outre qu'au sud de la Laponie norvégienne, qui forme la province du Finmark, commence la Laponie suédoise, moindre en étendue que les deux autres, et constituant la province suédoise de Lappland. Il remarquera enfin que la Laponie finlandaise ou russe se prolonge au sud du Finmark en une langue étroite qui sépare cette province de la Laponie suédoise, et la multiplicité des frontières, aussi bien que l'enchevêtrement des lignes territoriales qui en est la conséquence, lui sautera immédiatement aux yeux.

Lorsque, il y a quelque cent cinquante ans, le Danemark et la Suède se partageaient seuls la presqu'île scandinave et la Finlande, ces deux puissances reconnurent la nécessité où se trouvaient les Lapons de suivre leurs troupeaux dans leurs courses périodiques des bords de la mer aux hautes régions du Finmark, et de celles-ci aux vallées plus boisées et mieux abritées de la Finlande, selon les exigences des saisons, les rigueurs du climat et l'obligation où ils se trouvaient de donner aux pâturages le temps de se regarnir de fourrage. C'est pour cela qu'elles convinrent en 1751 de ne point les astreindre à des frontières, de telle façon que les Lapons norvégiens, alors sujets danois, pouvaient librement et sans entraves passer dans la Laponie suédoise et les Lapons suédois dans la Laponie norvégienne avec leurs troupeaux. Cette sage disposition resta en vigueur, même après les événements politiques qui bouleversèrent la carte du nord de l'Europe en 1809; et longtemps après que la délimitation des trois Laponies actuelles eut été fixée, les Lapons ne s'inquiétaient pas plus que leurs rennes de savoir s'ils foulaient le sol du territoire norvégien, suédois ou finlandais. Les droits qui leur avaient été donnés semblaient être si bien consacrés par l'usage et la nécessité, que personne ne songea, pendant bien des années encore, à les leur contester, et aucun gouvernement n'eut à cœur de restreindre la liberté de ce peuple nomade, si personnel dans sa manière de vivre et si différent de tous ceux qui l'entouraient.

Malheureusement cet âge d'or du Lapon ne devait pas durer toujours, et lui aussi ne devait pas tarder à devenir la victime des susceptibilités de voisinage et des intrigues diplomatiques. Les

Digitized by Google

difficultés qui ne tardèrent pas à s'élever entre le gouvernement de la Finlande russe et celui de la Norvège, au sujet des droits de pêche sur les côtes du Finmark, provoquèrent par représailles, ou occasionnèrent par esprit d'inimitié, une observation plus stricte du mien et du tien entre les deux pays, et le Sénat finlandais, le 28 août 1852, décrétait par ukase de l'empereur, que « puisque le gouvernement norvégien élevait tant de difficultés pour permettre aux Lapons finlandais de pêcher et de chasser dans le golfe de Varanger avec leurs frères de Norvège », le passage de la frontière serait désormais strictement interdit aux Lapons norvégiens et à leurs troupeaux.

Un certain nombre d'années plus tard, en 1889, la clôture de la frontière finlandaise fut également prononcée contre les Lapons suédois et entra immédiatement en vigueur.

La Norvège riposta immédiatement en fermant sa frontière aux Lapons finlandais-russes et à leurs rennes, les infractions aux lois d'interdiction se trouvant punies, dans chaque pays, par la confiscation au profit de la couronne d'un sur dix des rennes pris sur territoire interdit, mais la rapacité d'agents peu scrupuleux, le vol et le braconnage rendirent d'année en année cette perte plus grande pour le propriétaire délinquant.

Pour bien comprendre les difficultés et les misères qu'entraîne pour les Lapons de chaque nationalité l'application de ces lois territoriales, et les pertes ruineuses qu'elles occasionnent aux propriétaires de troupeaux, il convient de rappeler ici que le renne n'est que d'une domesticité relative et que ces animaux sont loin d'avoir le tempérament tranquille et l'humeur docile de nos bêtes à cornes. C'est plutôt ici le pasteur qui suit son troupeau que le contraire.

Dès les premiers jours de l'été, quand les moustiques commencent à les tourmenter, les animaux se dirigent par instinct vers les montagnes, où ils sont moins exposés à leurs piqûres. Quelque quinze jours plus tard, le moustique disparaît et les troupeaux descendent pêle-mêle sur les bords de la mer, dans laquelle ils aiment à se baigner et où les paturages sont riches et abondants. Les petites anses abritées et les baies de la côte fourmillent alors de bêtes aux longues ramures qui leur donnent de loin l'aspect de forêts submergées. C'est le temps de vacances des nomades norvégiens et suédois; ils vivent de chasse et de pêche et

Digitized by Google

ne s'inquiètent guère de leurs rennes, qu'ils n'ont plus à protéger contre les attaques des fauves.

Cependant, comme on le verra par un coup d'œil sur la carte, les côtes maritimes appartiennent, dans toute leur étendue, à la Norvège et il est presque impossible aux Lapons finlandais russes d'empêcher leurs rennes, qui ont brouté avec leurs congénères d'outre-frontière, de se précipiter avec eux vers la mer, où ils deviennent la proie des agents, des braconniers et des Lapons suédois-norvégiens, dont l'honnêteté, autrefois proverbiale, s'est bien relâchée sous l'influence du mauvais exemple et de la démoralisation générale.

Le séjour à la côte dure deux ou trois semaines tout au plus, après quoi il faut songer à prendre ses quartiers d'hiver, c'est-à-dire à se diriger vers l'intérieur. Les nomades rassemblent alors, à l'aide de nombreux chiens, leurs animaux errants, chaque propriétaire dégageant ses bêtes, qui portent toutes sa marque particulière, d'une masse de dix à douze mille têtes, opération de triage des plus laborieuses et difficiles, puisque chaque animal doit être « lassé » et extrait de la masse à la force du poignet. Les différents troupeaux ainsi reconstitués, chacun tire de son côté pour s'en aller retrouver son pâturage d'hiver favori et c'est maintenant au tour du Lapon suédois-norvégien à redouter la frontière finlandaise russe, près de laquelle il se trouve et qu'il a mille peines à faire respecter à ses bêtes.

Le plus grand ennemi naturel du Lapon est le loup. Il l'oblige à une surveillance continuelle, et peut en une nuit ruiner le plus riche propriétaire. En effet, un troupeau attaqué par ces carnassiers se disperse dans toutes les directions, les animaux fuyant par groupes jusqu'à ce qu'ils rencontrent un autre troupeau dans lequel ils se jettent tête baissée. Le propriétaire et ses aides ont alors à entreprendre de longues courses pour visiter leurs voisins et ramener leurs rennes égarés. Autrefois, quand il n'existait pas de frontières, et que tous les Lapons étaient unis et frères, le troupeau se trouvait reconstitué au bout de quelques semaines, moins une ou deux bêtes dévorées par les loups. Mais maintenant, la plupart de ces animaux passent la frontière, et le « laensman » les confisque, ou bien les braconniers, les colons étrangers ou les Lapons rivaux en font leurs proie, et le pauvre propriétaire se voit rire au nez quand il vient les réclamer.

Digitized by Google

Outre l'attaque des carnassiers, le renne est exposé à d'autres périls encore. C'est la neige qui se recouvre tout à coup d'une croûte si dure qu'il ne peut plus l'écarter avec ses pieds de devant pour arriver au lichen dont il se nourrit en hiver. Affamé, le troupeau se disperse et les animaux qui sont poussés par leur instinct à rechercher le couvert des bois et les vallées plus abritées, périssent par centaines ou passent les frontières sur tant de points différents que leurs gardiens ne suffisent plus à les en empêcher. Ou bien c'est le paysan colon qui saisit les bêtes errantes par procès, ou simplement en vertu du droit du plus fort, pour s'indemniser des dommages réels ou prétendus qu'elles lui occasionnent en piétinant ses cultures et en mangeant les dépôts de mauvais fourrage qu'il a pu récolter pour ses vaches et ses moutons, et qu'il a eu soin de placer sans clôture dans les endroits où le renne pouvait à peine éviter de marcher dessus.

En vue d'enrayer l'émigration en Amérique, qui enlève chaque année des milliers de bras aux provinces scandinaves, on offre maintenant aux paysans des concessions de terre en Laponie, à des conditions si avantageuses, en apparence du moins, qu'un nombre toujours plus grand d'émigrants se laissent séduire, à mesure que les perspectives de réussite en Amérique vont en diminuant d'année en année, comme c'est le cas. Malheureusement, les paysans scandinaves, dans l'élite desquels les émigrants sont en général loin de se recruter, détestent et méprisent les Lapons, par le plus injuste des préjugés de race, et ils sont toujours prêts à leur chercher noise ou à les exploiter. D'ailleurs ce sol ingrat, qui peut à peine fournir à l'entretien de quelques vaches, chevaux et moutons, la nature ne l'ayant jamais destiné à autre chose qu'à nourrir le renne, les rebute bientôt par sa stérilité, et ils ne tardent pas à abandonner la charrue pour prendre le fusil, et devenir chasseurs ou plutôt braconniers. Ils y trouvent bon profit et une impunité assurée, car le renne, dont la viande n'est pas considérée comme venaison, échappe au bénéfice de la protection des lois sur la chasse, et peut se vendre librement et en toute saison, comme viande de boucherie. Fumée, salée ou fraîche, elle fait, ainsi que les peaux et les bois, l'objet d'un commerce toujours plus important et trouve des acheteurs qui payent bien, et en bon argent comptant, sans s'inquiéter de la provenance.

Un des principaux journaux de Stockholm, l'*Aftonbladet*, dont

Digitized by Google

l'un des correspondants vient de faire un voyage d'exploration et d'investigation dans les trois Laponies, dit à ce sujet :

« La conséquence de cette rigoureuse clôture des frontières est que ce peuple, autrefois uni et d'une honnêteté proverbiale, est maintenant désuni et démoralisé. Il a appris à pratiquer la trahison, la dénonciation, le faux témoignage et le vol. Les voleurs de rennes deviennent toujours plus nombreux, aussi bien en Finlande qu'en Norvège. Le nombre de ces bêtes à cornes est en décroissance rapide, et les pâturages, tout le long de la frontière norvégienne, autrefois si réputés, n'ont presque plus de valeur, étant piétinés et broutés d'un bout de l'année à l'autre, sans repos pour le sol. Mais le pire de tout est la haine qui a semé ses graines entre les Lapons de différentes nationalités ; c'est une haine entre frères qui ne peut que précipiter la ruine de ce peuple. »

Enfin l'eau-de-vie, qui a exercé ses ravages chez tant de peuples à demi sauvages que la civilisation cherchait à atteindre, ce poison de l'âme et du corps, qui semble toujours apparaître à côté du flambeau du missionnaire, comme pour montrer que le mal et le bien doivent marcher côte à côte en ce monde, afin que l'homme fasse son choix, l'eau-de-vie a trouvé facilement son chemin sous la tente du nomade; elle aussi contribuera pour sa bonne part à l'extinction de la race.

Elle est, en effet, répandue à flots et à vil prix dans le pays par les marchands chez lesquels les Lapons s'approvisionnent, et dont le nombre va toujours en augmentant. L'ivrognerie est devenue en Laponie, comme dans d'autres contrées, une plaie qui ne fait que s'étendre. Il existe certainement une loi qui interdit l'introduction de l'eau-de-vie en Laponie et la vente de cette liqueur aux Lapons, mais elle est facilement éludée ou même absolument méconnue, et le nomade, amateur passionné de la funeste drogue, ne peut entrer chez le négociant pour le plus petit achat sans se voir immédiatement offrir un verre d'eau-de-vie, bientôt suivi d'autres. Rien ne se vend, rien ne s'achète avant que l'infâme exploiteur n'ait plongé sa victime dans un état d'ivresse ou de demi-ivresse qui lui permet de la plumer avec plus de facilité.

Il ne saurait donc y avoir de doutes à cet égard, une espèce particulière du genre animal et une race d'hommes bien distincte, le renne et le Lapon, sont en train de disparaître. Le seul moyen de les conserver serait de leur restituer leur territoire naturel, de

Digitized by Google

rendre la Laponie aux Lapons, c'est-à-dire d'abolir en faveur du renne et du nomade les frontières qui la divisent. Malheureusement les exigences de la politique et les difficultés diplomatiques des pays limitrophes s'y opposent. Il ne m'appartient pas ici de montrer l'importance qu'il y a, non seulement pour le royaume de Suède-Norvège, mais pour l'Europe entière, à ne pas faciliter la marche du colosse moscovite vers l'Atlantique en neutralisant la province du Finmark. Ce serait lui ouvrir une porte d'entrée que la russification de la Finlande qui est en train de se faire a déjà bien ébranlée, et il ne serait pas long à en profiter en s'introduisant, sous prétexte de droits de pêche, dans les nombreux golfes de la mer glaciale.

Lorsque le dernier bison américain fut tombé sous les balles des spéculateurs en viandes d'exportation et en cuirs, le public charitable des Etats-Unis réalisa tout à coup le fait que l'Indien, qui avait jusque-là vécu des innombrables hordes de buffles sauvages, à la façon des mouches sur un morceau de viande, et qui ne savait rien faire d'autre que de chasser, tuer et piller, allait périr aussi. On se prit de compassion à la pensée que le farouche Peau-Rouge, cet enfant gâté de la nature, qui parcourait depuis des siècles des territoires fertiles où il vivait en maître, qui avait assisté à l'envahissement graduel de ses plaines par l'émigrant industrieux, et qui, au lieu de s'instruire par son exemple et d'apprendre à travailler la terre, ne s'assimila jamais que les vices du Visage-Pâle, allait mourir de faim. Ce héros de toute une littérature romanesque sensationnelle, qui se distingua par sa cruauté, sa paresse et ses remarquables aptitudes pour le vol, la tromperie et la trahison, était menacé dans son existence. Depuis que les Visages-Pâles étaient devenus trop forts pour lui, depuis qu'il n'osait plus aller suspendre, assassiner et torturer dans leurs fermes isolées les émigrants et leurs familles, il assistait impassible, abruti par l'abus de l'eau-de-vie et stoïquement assis sur les ossements blanchissant dans la plaine, à l'abatage en gros des hordes de bisons par l'entreprenant homme blanc.

Un cri de pitié unanime retentit alors en Amérique, et le gouvernement des États-Unis, envahi et poussé par ce grand mouvement philanthropique, prit en mains le sort de l'Indien, lui réserva des territoires fertiles, dans un climat salubre, et il chercha à le civiliser en lui enseignant à travailler et à se développer morale-

Digitized by Google

ment et physiquement. Des millions de dollars furent consacrés à lui distribuer les vivres et les autres nécessités de l'existence jusqu'à ce que l'insouciant enfant des prairies eût appris à se suffire à lui-même. A l'heure qu'il est la plupart des descendants des sinistres chasseurs de scalps sont des citoyens indépendants. Ils labourent et ensemencent des champs productifs et en récoltent les produits, leurs enfants sont élevés dans de bonnes écoles et perdent peu à peu les traits caractéristiques de leur race. Quelques années encore et le dernier de leurs « territoires » fera partie des États de l'Union.

Nous ne pouvons malheureusement en agir de même à l'égard du Lapon. L'organisation de l'Europe en États différents et les considérations politiques ci-dessus indiquées, s'y opposent; moins heureux que l'Indien, il va donc disparaître avec l'animal dont il vivait et nous ne pouvons que saluer en passant les derniers représentants d'une race à l'agonie. Le peuple Lapon était un des derniers en Europe qui fût resté en dehors du moule commun; il aura conservé jusqu'au bout une physionomie, un caractère à lui. Nous n'avons pu le revêtir de la redingote et du chapeau de haute forme, il faut donc qu'il disparaisse, sans même qu'on puisse dire que cette disparition excite les regrets. Pourquoi le regretterions-nous? Il s'en va dans l'oubli général; les ethnographes et les philanthropes seuls, peut-être, protesteront contre les injustes préjugés, l'antipathie et le mépris auxquels il a été en butte, de la part des populations qui l'entouraient, et des autorités locales qui auraient dû lui venir en aide et le protéger.

Et pourquoi cette antipathie et ce mépris de la part de ses voisins? Avait-on un passé de vols, de meurtres, de pillage et d'incendies à lui reprocher comme à l'Indien du Far-West? Aucun peuple n'a jamais été plus pacifique, plus honnête, plus hospitalier, plus inoffensif que le Lapon, chacun est d'accord là-dessus; les seuls défauts qu'on lui ait jamais reconnus, si l'on peut les appeler ainsi, étaient d'être de petite taille, laid, sale, avare et obstiné, ce qui rappelle le mot de Montesquieu au sujet des nègres d'Amérique : « Ceux dont il s'agit sont noirs des pieds à la tête et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. »

Si le niveau des qualités du Lapon a baissé, s'il est devenu mauvais père, s'il a cessé de pratiquer l'honnêteté de ses aïeux, s'il a appris l'art de la dissimulation, la tromperie, le vol même, à quoi

Digitized by Google

cela tient-il ? C'est à l'oubli où on l'a laissé, aux mauvais exemples qu'on lui a donnés, c'est parce que l'œuvre de la civilisation en Laponie a été abandonnée à des rôdeurs de frontières, à des aventuriers et à des spéculateurs avides, à des autorités locales peu consciencieuses et sans contrôle, c'est parce que les gouvernements qui se sont partagé les derniers territoires à rennes n'ont eu en vue que les considérations de la politique, et que les lois de la nature y ont été complètement sacrifiées. Le repos de l'Europe exigeait une porte bien fermée dans le Nord, la diplomatie y a pourvu, mais en la fermant on a condamné à une mort lente le renne et le Lapon, qui avaient besoin pour vivre de liberté et d'espace, comme l'oiseau sauvage qui se débat entre les barreaux de la cage où il est retenu captif.

V. Gaudard de Vinci (Stockholm).

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Nécrologie : M. Ludovic Drapeyron ; le major Serpa Pinto ; M. Luciano Cordeiro. — Opérations militaires dans le Touât. — Soumission de Bou-Amama. — Le territoire militaire de Zinder. — La fédération australienne. — Le lac de Nicaragua ; les variations de son niveau.

I

C'est avec une vive et sincère douleur que nous mentionnons en tête de ce Mouvement géographique le décès de notre cher et vénéré directeur, M. Ludovic Drapeyron. La *Revue de Géographie*, qu'il avait fondée en 1876, était son œuvre ; depuis cette époque, il l'avait dirigée, sans interruption, avec une ardeur qui ne s'était jamais ralentie.

La vie et les travaux de M. Ludovic Drapeyron seront retracés ultérieurement dans la *Revue de Géographie*. Mais en même temps que nous devions enregistrer à cette place la perte que vient d'éprouver la science géographique, nous tenions à dire aussi tous les regrets que personnellement nous en ressentons.

II

Le major Alexandre Alberto da Rocha de Serpa Pinto, qui est mort à Lisbonne en décembre 1900, avait été l'un des plus hardis explorateurs africains. Il a fait, de l'ouest au sud-est, une traversée de l'Afrique qui a été la dixième en ordre de date, d'après l'énumération des traversées de ce continent donnée par M. Paul Barré dans la *Revue de Géographie* (avril 1895, page 381).

Né à Sinfaès, sur les bords du Douro, le 20 avril 1846, Serpa Pinto fut élevé au Brésil et entra à l'École militaire de Lisbonne en 1864 ; il fit toute sa carrière dans les colonies portugaises d'Afrique. Il débuta comme lieutenant au Moçambique et, en

Digitized by Google

1869, il fit partie d'une colonne d'expédition qui eut à livrer un assez grand nombre de combats aux naturels de Massangano, près de Tété, sur le Zambèze. Il avait à ce moment sollicité l'autorisation de remonter ce fleuve, aussitôt les hostilités terminées, et d'étudier la région qu'il traverse, mais on ne lui en procura pas les moyens et il dut revenir en Europe après avoir parcouru rapidement les possessions portugaises de l'Afrique orientale.

En 1877, le Portugal, voulant entreprendre l'exploration scientifique des pays compris entre l'Angola et le Moçambique et faire rechercher les chemins les plus faciles et les plus sûrs pour ouvrir des communications commerciales entre ses possessions de la côte occidentale et celles de la côte orientale d'Afrique, mit Serpa Pinto à la tête d'une expédition chargée de parcourir et d'étudier les bassins côtiers de l'Angola et les relations hydrographiques entre le Congo et le Zambèze. Il partit le 12 novembre de Benguella, accompagné des deux lieutenants Brito Capello et Roberto Ivens, mais à Caconda, il se sépara d'eux.

Tandis que ces derniers, se dirigeant vers le nord, allèrent explorer le haut Counéné, le Kouango, tributaire du Congo, et le Couança, Serpa Pinto prit au cœur du continent africain un itinéraire un peu plus méridional que celui suivi en sens inverse par Cameron, de 1873 à 1875.

Dans le haut Koubango, le voyageur découvrit un peuple de race blanche, les Cassequere, n'ayant pas la moindre industrie et menant un genre de vie très primitif. Il éprouva de grandes difficultés dès son entrée dans le bassin du Zambèze. Il eut à supporter l'hostilité des indigènes, fut atteint de fièvres fréquentes et eut beaucoup de peine à franchir les cataractes du haut fleuve. Dans cette pénible partie de son voyage, Serpa Pinto avait déterminé astronomiquement les sources de plusieurs fleuves, constaté la navigabilité du Kouando, montré que ce cours d'eau ne communique pas avec le Koubango, et établi le tracé hydrographique du haut Zambèze.

Il arriva malade et épuisé à Leshoma où se trouvait le missionnaire protestant français M. Coillard. Recueilli par lui, soigné par sa femme avec un grand dévouement, il revint à la santé et, en compagnie de ses hôtes, il s'enfonça dans le désert de Kalahari qu'il mit un mois à traverser ; il arriva ainsi à Chochong, sur le Limpopo. Il reconnut le régime hydrographique du Koubango

Digitized by Google

qui, après avoir traversé le lac N'gami, va se perdre sous le nom de Botlélé, dans le Macaricari. Serpa Pinto parvint à Prétoria le 18 février 1879, et à Port-Natal (Durban) au mois de mars suivant, ayant fait un trajet d'environ 3,700 kilomètres.

A la suite de ce voyage, la Société de Géographie de Paris décerna, en 1881, au major Serpa Pinto sa grande médaille d'or. Il publia à Londres le récit de son exploration sous ce titre : *How I crossed africa* (1881). Une traduction française en a été donnée par J. Belin de Launay (Paris, 1881, 2 vol. in-8°).

En 1885, le major Serpa Pinto entreprit une nouvelle exploration ayant pour objet d'ouvrir une voie commerciale de la côte orientale vers le lac Nyassa, afin de préparer la jonction que rêvait de faire le Portugal entre le Moçambique et l'Angola. Accompagné du lieutenant Cardozo, il passa en 1886 des traités avec un certain nombre de chefs riverains du Chiré et du lac Nyassa. En 1889, il fut nommé au commandement d'une expédition d'études pour la construction d'un chemin de fer de pénétration. Mais comme l'Angleterre avait résolu de barrer la route au Portugal, un conflit éclata entre les deux puissances. Le major Serpa Pinto se vit arrêté dans sa marche par les Makololos qui avaient arboré des drapeaux anglais, à la suite de traités qu'on leur avait fait accepter; il passa de vive force, fit enlever les drapeaux et, après leur avoir rendu les honneurs militaires, les renvoya à Quelimane au consul anglais. Il dut revenir alors, l'Angleterre ayant réclamé son rappel.

Nous retrouvons, en 1891, Serpa Pinto à la tête d'une compagnie coloniale qui reçut une charte royale pour les territoires situés entre le Savé et le Limpopo (pays de Gougounhana).

Les Portugais ont eu encore à déplorer la mort d'un homme de mérite, M. Luciano Cordeiro, qui était né à Mirandella, dans la province de Tras-os-Montes, le 21 juin 1844. C'était un journaliste et un littérateur, et il avait publié des articles de critique d'art et de critique littéraire, mais c'est à un autre titre que nous consacrons ici quelques lignes à sa mémoire. Luciano Cordeiro avait fondé en 1876 la *Commissão de geographia* qui, en 1877, se transforma en *Sociedade de geographia* dont il n'a pas cessé jusqu'à sa mort d'être le secrétaire général.

Luciano Cordeiro a écrit en français plusieurs travaux sur l'his-

Digitized by Google

toire de la géographie du Portugal et de ses colonies, notamment: *De la part prise par les Portugais dans la découverte de l'Amérique*, mémoire qu'il présenta au premier Congrès international des Américanistes, en 1875; *L'hydrographie africaine au* XVI*e siècle* (Lisbonne, 1878); *Diego Cão* (1892).

III

Après avoir occupé les oasis du Touât, il convient d'y établir notre autorité d'une façon durable, et de montrer aux indigènes notre ferme volonté de rester maîtres du pays. C'est dans ce but que le général Servière, commandant la division d'Alger, va diriger de nouvelles opérations dans les oasis et en même temps procéder à la relève des garnisons dont il avait installé lui-même une partie au moins de juillet dernier. Il y a d'ailleurs lieu de croire que la marche de nos troupes sera purement pacifique.

Le programme d'opérations comporte la mise en mouvement de deux colonnes légères partant, l'une d'Aïn-Sefra, l'autre d'El-Goléa. Elles doivent opérer leur jonction vers le milieu des oasis, du côté du Timmi, le centre le plus important du Touât proprement dit. Cette marche, ainsi combinée, est de nature à faire disparaître toute velléité de résistance.

L'effectif sera proportionné au résultat à obtenir et aussi réduit que possible. Il importe d'ailleurs de ne pas imposer aux gens des oasis des réquisitions trop onéreuses et de ménager les populations sur lesquelles nous venons d'étendre notre domination.

Une petite garnison sera laissée dans le ksar d'Adrar, au Timmi, où le général Servière et le capitaine Pein avaient été bien accueillis l'an dernier, et qu'ils déclaraient nécessaire d'occuper pour couvrir tout le groupe d'oasis contre les invasions pouvant venir du Sud-Marocain. De là, l'autorité française rendue aussi légère que possible et agissant par l'intermédiaire des chefs indigènes, pourra s'étendre sur tout le Touât.

IV

Notre pénétration vers Igli et le Touât et la continuation dans la direction de Figuig, au delà de Djenien-Bou-Rezg, du chemin

Digitized by Google

de fer du Sud-Oranais, devaient nécessairement mettre fin à toute tentative d'agitation dans cette région. Aussi le vieux marabout Bou-Amama, l'instigateur de l'insurrection de 1881, a-t-il jugé que le moment était venu de faire acte de soumission. Cet événement ne peut que contribuer à renforcer notre autorité dans le sud-ouest algérien et à y assurer la tranquillité.

Bou-Amama, de son vrai nom Mohammed-ben-Arbi, est né en 1840 à Figuig et appartient à la grande tribu des Oulad-Sidi-Cheikh sur laquelle on trouvera d'abondants renseignements dans le tome II des *Documents pour servir à l'étude du nord-ouest africain*, réunis et rédigés par MM. de la Martinière et Lacroix.

L'arrière-grand-père de Bou-Amama avait la réputation d'un saint et lui-même avait acquis comme marabout une grande influence; ses talents de prestidigitateur et de ventriloque y contribuèrent aussi. Ses agissements l'avaient fait soumettre depuis un certain temps déjà à notre surveillance lorsqu'il leva, en 1881, l'étendard de la révolte. Nos troupes eurent beaucoup de peine à en venir à bout, car il leur échappait constamment, grâce à la rapidité et à l'audace de ses marches. Ce fut surtout la prolongation du chemin de fer de Saïda jusqu'à Mécheria qui acheva de refouler les insurgés.

Depuis sa défaite, Bou-Amama s'était réfugié à Deldoul, dans le Touât septentrional, puis dans l'oasis de Figuig, et pendant longtemps il ne parut pas disposé à accepter notre autorité. Mais la vue de nos progrès lui fit comprendre qu'il n'avait plus qu'à s'incliner devant le fait accompli.

Bou-Amama a donc demandé l'aman comme l'avaient fait jadis ses anciens compagnons de lutte, Si Eddin ben Hamza et Si Kaddour ben Hamza. C'est en décembre 1900 qu'il eut une entrevue avec le capitaine Ducloux, chef des affaires indigènes, entre Figuig et notre poste de Djenan-ed-Dar, et qu'il fit sa soumission; entraînés par lui, les chefs des Douï-Menia et des Oulad-Djérir sont venus aussi apporter leurs promesses de fidélité.

V

Le lieutenant Pallier, de la mission Joalland-Meynier (ou de l'Afrique centrale) avant de ramener au Soudan les tirailleurs de la mission Voulet, avait installé à Zinder une petite garnison sous

Digitized by Google

les ordres du sergent Bouthel. Cette ville, jadis visitée par Barth, où le capitaine Cazemajou et l'interprète Olive ont trouvé la mort, et où, après la mission Joalland-Meynier, était passée la mission Foureau-Lamy, continuera à être occupée par nos troupes.

Un territoire militaire a été constitué dans cette région et le chef-lieu en a été établi à Zinder, la capitale du Damergou, où la mission de l'Afrique centrale a élevé un fortin nommé fort Cazemajou. Ce territoire, institué par un arrêté du gouverneur général de l'Afrique occidentale, en date du 23 juillet 1900, et définitivement constitué par décret du 20 décembre 1900, s'étend sur les régions de la rive gauche du Niger, de Say au lac Tchad, qui ont été placés dans la sphère d'influence française par la convention du 14 juin 1898; il relève du gouverneur général de l'Afrique occidentale française et est placé sous la direction d'un commandant militaire.

Ce territoire est dit le troisième territoire militaire de l'Afrique occidentale. Nous rappelons que les deux premiers ont été créés par un arrêté du gouverneur général de l'Afrique occidentale française, en date du 25 décembre 1899. Le premier comprend les cercles de Tombouctou, Sumpi, Bamba, Gao, Sinder, et les résidences de Dori, du Macina et du Yatenga; le second, les cercles de Koutiaka, Sikasso, Bobo-Dioulasso, Koury, Diebougou (Lobi) et les résidences du Mossi et du Gourounsi.

VI

Avec le XXe siècle a pris naissance la Fédération australienne. C'est à la date du 13 juillet 1900 que la reine Victoria a donné sa sanction à la loi créant ce nouvel État dont l'existence a commencé au 1er janvier 1901. La fédération a été appelée Commonwealth, et, le 1er janvier, a eu lieu à Sydney une grande fête pour la proclamation de cette république, dont le nom rappelle celui que Cromwell avait donné à la République d'Angleterre. Le comte Hopetoun, lord-chancelier de la maison royale de la reine, a été désigné comme premier gouverneur général du Commonwealth d'Australie.

La Fédération australienne comprend six colonies anglaises : le Queensland, la Nouvelle-Galles du Sud, Victoria, l'Australie méri-

Digitized by Google

dionale, l'Australie occidentale, c'est-à-dire tout le continent australien, et une colonie insulaire, la Tasmanie. L'Australie occidentale n'avait pas d'abord fait adhésion au Commonwealth, puis, consultée par la voie du référendum populaire, en août 1900, elle s'est ralliée au projet. La Nouvelle-Zélande n'a pas voulu faire partie de cette confédération; elle a toujours résisté à l'idée d'un groupement de ce genre, dans la crainte que son importance politique ne fût amoindrie au profit de la colonie australienne qui posséderait la capitale de la fédération.

Dans ce nouveau groupement d'États, comme dans toute confédération, chacune des parties conserve son autonomie, son parlement local et son propre gouvernement; mais un parlement fédéral et un gouvernement fédéral sont chargés de la sauvegarde des intérêts généraux du Commonwealth. De même qu'aux États-Unis, le parlement fédéral se compose d'un Sénat et d'une Chambre des représentants. Le pouvoir exécutif est exercé par le gouverneur général, qui est nommé par la reine et qui désigne ses ministres, dont le nombre ne doit pas dépasser sept.

La transformation que vient de subir l'Australie est identique à celle qui a amené, dans l'Amérique du Nord, la constitution du Dominion du Canada qui est aussi une confédération d'États. Ces colonies ont fait ainsi un pas vers l'indépendance et, quel que puisse être actuellement leur loyalisme, il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans le Commonwealth d'Australie, comme dans le Dominion du Canada, le noyau d'un État prêt à devenir indépendant.

Lord Hopetoun réside actuellement dans la capitale de la Nouvelle-Galles du sud, l'État le plus ancien de l'Australie, dont l'origine remonte à l'établissement pénitentiaire de Port-Jackson, en 1788. Plus tard, le parlement choisira un chef-lieu fédéral placé, comme aux États-Unis, en dehors des grandes villes existantes.

On voit quel est le chemin parcouru depuis un siècle. C'est en 1843 que la Nouvelle-Galles du Sud, composée au début principalement de condamnés, a obtenu une première constitution, remplacée par une nouvelle en 1855. La terre de Van Diemen, où avaient été envoyés les condamnés les plus incorrigibles, était devenue, en 1825, une colonie distincte de la Nouvelle-Galles, sous le nom de Tasmanie. C'est à la suite d'une reconnaissance faite en 1826, par le capitaine Stirling, vers la rivière des Cygnes que fut fondée l'Australie occidentale qui, de 1850 à 1868, sollicita et

Digitized by Google

obtint l'envoi de condamnés pour augmenter sa population; elle reçut une constitution en 1890 seulement. La colonie de Victoria se sépara de la Nouvelle-Galles en 1851 et sa constitution date de 1855. L'Australie méridionale, colonisée dès 1830, érigée en colonie séparée en 1836, n'eut de constitution qu'en 1851. En 1859, le district de la baie de Moreton devint colonie indépendante et reçut le nom de Queensland. Vingt ans auparavant, avaient été fondés les premiers établissements réguliers de la Nouvelle-Zélande; ce groupe d'îles cessa d'être colonie de la couronne et devint autonome en 1852.

Ainsi se sont successivement constituées les sept colonies australiennes, devenues ensuite sept États, dont cinq se partagent le territoire de l'Australie et dont deux occupent des îles.

L'idée fédérative n'est pas nouvelle. Dès les premiers morcellements des territoires australiens, l'on avait entrevu la nécessité de créer un jour une union entre les colonies devenues autonomes pour la défense de leurs intérêts communs, et notamment pour l'adoption d'un tarif commercial uniforme. Un programme, contenant en germe toute l'institution fédérative actuelle, fut, dès 1850, introduit dans un projet de loi présenté au parlement métropolitain, mais l'établissement d'une législature fédérale parut alors prématuré et rencontra une vive opposition. On essaya de reprendre la même idée en 1856, mais son application dut être encore ajournée.

En 1885, le « Federal Council Act of Australasia » institua un Conseil fédéral de l'Australasie, investi du pouvoir de faire des lois sur un nombre restreint de matières, mais il ne réalisa pas une véritable fédération. La Nouvelle-Galles du Sud, de même que la Nouvelle-Zélande, s'était refusée à envoyer des délégués à ce conseil. Une autre tentative fut faite en 1891 et faillit aboutir. Un congrès avait été réuni à Sydney pour préparer un projet de constitution fédérale, et l'opinion publique en Australie était très favorable à cette entreprise, quand une crise financière vint momentanément empêcher sa réalisation tout en démontrant d'une façon encore plus invincible les avantages d'une union. Dès 1894, un important parti fédéral s'était formé, ayant à sa tête sir Henry Parkes.

Ce fut surtout grâce à l'initiative de M. G.-H. Reid, le premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud, que la cause de l'union

Digitized by Google

australienne entra dans la période pratique. En janvier 1895, il provoqua à Hobart-Town une réunion des représentants des colonies australiennes, et, lorsqu'on se fût entendu sur la question de principe, il fit approuver par le parlement de la Nouvelle-Galles du Sud la loi dite « Federal Enabling Act ». Les parlements de Victoria, de l'Australie du Sud et de la Tasmanie adoptèrent de suite cette loi à de fortes majorités et la réforme put aboutir ainsi que nous l'avons dit.

VII

Le lac de Nicaragua forme, on le sait, une petite mer intérieure dans l'Amérique centrale. D'une superficie évaluée à 6,500 ou 9,500 kilomètres carrés, il a 166 kilomètres de longueur du nord-ouest au sud-est et 58 kilomètres de largeur. Il s'écoule par le rio San Juan dans l'océan Atlantique. Le canal interocéanique de Nicaragua, dont on a commencé les travaux en 1890, doit emprunter les eaux du lac.

A cette occasion, les savants américains ont fait observer, non sans manifester quelque inquiétude sur l'avenir de cette voie de communication, qu'elle doit précisément traverser toute une contrée volcanique qui relie le Costa-Rica au Salvador; cette région a été le théâtre des plus violentes éruptions qui se soient produites dans cet hémisphère durant les trois quarts du XIXe siècle. Celle du Coseguina, au sud de la baie de Fonseca, en 1835, est l'une des plus formidables qui se soient produites avant le cataclysme du Krakatoa en 1883. Un article de M. Angelo Heilprin, professeur de géologie à l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, publié dans le *Bulletin de la Société de géographie* de cette ville, a notamment montré les dangers que présente la région volcanique où l'on compte faire passer le canal.

Sur toute la zone occupée par le lac de Nicaragua se trouvent répandus, à une distance à peu près égale les uns des autres et qui ne dépasse guère 200 milles, non moins de 25 volcans, dont la plupart ont été en pleine activité à une époque peu ancienne, et dont quelques-uns même sont actifs aujourd'hui. Plusieurs de ces volcans sont situés dans l'intérieur même du lac, comme les volcans de Madera, d'Ometepe, de Zapatera. D'autres, comme celui de Mombacho, sont à proximité de ses rives. Le Momotombita se

Digitized by Google

trouve dans le lac de Managua dont les eaux s'écoulent dans celui de Nicaragua par le Panaloya. Le Momotombo est tout auprès du bord septentrional du lac de Managua.

Les recherches de M. C. Willard Hayes ont démontré que le lac de Nicaragua doit sa configuration à l'activité volcanique qui a bouleversé cette région. C'était d'abord une baie, puis la bande de terre qui le sépare actuellement du Pacifique s'est formée par l'accumulation de matières volcaniques, la plupart très récentes, qui ont été soulevées à diverses hauteurs par les mouvements et les déplacements du sol.

Les forces intérieures continuent à agir, car, le 29 avril 1898, un violent tremblement de terre s'est produit dans la plaine de Léon, a agité tout le Nicaragua, et a été ressenti plus ou moins vivement dans le Salvador, le Honduras et le Costa-Rica. Dans la ville de Léon, il n'y a pas eu moins de 340 maisons considérablement endommagées; l'église de Saint-Sébastien a été mise en ruine.

Un autre fait très intéressant étudié par M. Heilprin est la décroissance du niveau du lac de Nicaragua. C'est là encore une constatation qui n'est pas de nature à activer la construction du canal interocéanique pour lequel on se propose d'utiliser le lac de Nicaragua, car la constance du niveau est une condition indispensable pour l'établissement du canal.

Les mesures prises avec grand soin par les ingénieurs durant les quinze dernières années donnent au lac une élévation approximative de 105 pieds. Les précédentes déterminations du lieutenant Baily avaient placé, en 1838, la surface du lac à 128 pieds 3 pouces, tandis qu'en 1781, l'ingénieur espagnol Galisteo avait trouvé 5 pieds de plus d'altitude, soit exactement 133 pieds 11 pouces. On peut admettre que ces calculs ont été faits exactement, car Galisteo avait pris 347 niveaux et Baily 351. Il y a donc une diminution progressive bien marquée du niveau du lac; il s'est abaissé, dans une période d'un peu plus d'un demi-siècle, de 15 à 20 pieds, et il n'existe aucune circonstance connue qui permette d'espérer que ces pertes seront récupérées.

Les déformations des côtes du Nicaragua, tant du côté de l'Atlantique que du Pacifique, sont encore de nature à entraver le succès de la construction du canal interocéanique. Du côté de l'Atlantique, les caps Blewfields, de las Perlas, Gracias a Dios, abri-

Digitized by Google

taient jadis des baies spacieuses qui ne sont plus aujourd'hui que des lagunes bourbeuses. L'embouchure du San Juan, qui pouvait passer pour un excellent port de 1831 à 1857, et qui pouvait donner abri à une flotte de grands navires, s'est depuis lors convertie en lagune.

En ce qui concerne la côte du Pacifique, les données font défaut pour déterminer exactement les changements qui se sont produits durant une période relativement récente. Cependant, Alexandre de Humboldt, dans son *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, en 1808, constatait que, d'après les dernières cartes espagnoles, le lac Léon ou lac de Nicaragua était en relation directe avec le Pacifique. Quant à la formation de la bande de terre qui sépare aujourd'hui le lac du Pacifique, elle est connue par les travaux de Seebach, Dutton, Sapper et Willard Hayes, et il est hors de doute qu'elle se place dans une période géologique tout à fait moderne; il est même certain que quelques-unes de ces déformations appartiennent à l'époque actuelle. La côte du Guatemala s'est tout à fait accrue durant le siècle, et il résulte des observations de Dollfuss que cette modification se continue de notre temps. Le même phénomène se produit sur la côte du Salvador.

Nous ajouterons au sujet du Nicaragua que beaucoup de parties de cet État sont encore mal connues. M. Désiré Pector, dans ses *Notes sur l'Américanisme* (1900), donne à cet égard des indications intéressantes. L'intérieur des terres est encore à explorer, et surtout les parties qui ne sont pas arrosées par des cours d'eau. La région septentrionale du département Zelaya et celle touchant au nord-est des départements de Nuevo Segovia et Matagalpa sont peu connues. Les montagnes qui avoisinent le port de San Miguelito sont encore vierges. La rive du lac de Nicaragua, comprise entre ce port et San Carlos, et celle de San Carlos à Tortugas, est à peine explorée. Toute cette région renferme des forêts vierges inextricables et dont la végétation est luxuriante.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

LA LIMNOLOGIE

ÉTUDES NOUVELLES SUR LES LACS FRANÇAIS

La géographie était autrefois une science à domaine extrêmement restreint ; elle a depuis pris nettement conscience d'elle-même et son ambition est d'expliquer par une analyse patiente, raisonnée, tous les phénomènes qui se produisent sur ou sous la terre. Autour d'elle sont venues se grouper des sciences auxiliaires, qui ont sans doute leurs méthodes individuelles mais qui ne sont que les rameaux d'un arbre, ou encore les chapitres d'un vaste livre. Ces sciences auxiliaires deviennent tous les jours plus nombreuses. La statistique, telle que la pratique M. Levasseur, est née d'hier ; l'anthropologie est bien jeune et que de services elle nous a déjà rendus pour l'étude des races qui, il y a cinquante ans, s'arrêtait à fleur de peau. Deux autres sciences ont pris un développement extraordinaire : la spéléologie, dont nous avons indiqué la méthode[1], l'océanographie avec sa sœur cadette la limnologie; c'est de cette dernière dont nous voudrions dire quelques mots. Elle a été l'objet en France de travaux remarquables auxquels on n'a peut-être pas prêté assez d'attention.

I

L'étude des lacs est une étude nouvelle : il y a quelques années, les nombreuses nappes d'eau que nous possédons sur notre territoire, un millier environ, étaient à peu près inconnues. On se bornait à admirer les découpures de leurs bords, les nuances vertes ou bleues de leurs profondeurs. On ne s'inquiétait guère de la formation de leur bassin, de leur faune, de leur flore. Nous nous contentions à leur sujet de notions superficielles; tout ce qui existait derrière la première couche d'eau nous importait peu. Ce dédain prolongé des savants pour les lacs est vraiment extraordinaire. Cette situation singulière a pris fin : en géographie, comme en beaucoup de choses, on est soumis aux caprices de la mode. On regardait à peine les lacs, on les scrute avec une ardeur infatigable. Il semble que les hydrographes aient à cœur de rattraper le temps perdu. Ils ont une méthode rigoureuse et précise, des modes d'expérimentation d'une délicatesse merveilleuse, grâce à leurs instruments qui leur permettent de pénétrer les mystères lacustres.

Ces instruments sont évidemment des adaptations d'instruments anciens, mais des adaptations adroites et ingénieuses. Les meilleures ont été faites

1. V. *Revue de Géographie*, mai 1896.

Digitized by Google

par M. Belloc. M. Delebecque, qui est venu après lui, a trouvé des simplifications et des perfectionnements. Les deux noms de ces limnologistes sont du reste à retenir comme vous allez le voir. Il fallait bien toute cette ingéniosité, car l'étude des nappes d'eau est chose complexe. Il faut être topographe et hydrographe pour lever le plan des cuvettes lacustres, géologue pour connaître leur origine. L'étude des courants, des températures, de la couleur, de la transparence des lacs, est du domaine de la mécanique et de la physique; la chimie a caché quelques-uns de ses plus redoutables problèmes dans ces eaux bleues du Léman que Tyndall proclamait les plus pures de l'Europe; enfin chaque lac est un petit monde qui fourmille d'espèces animales et végétales. La première idée qui vient à l'esprit est d'employer en limnologie les mêmes instruments qu'en océanographie. Mais cette solution n'est pas possible. Les bateaux des lacs ne peuvent être « des maisons flottantes »; ils ne transporteraient pas par exemple les appareils volumineux qui sont nécessaires pour les sondages dans les grandes profondeurs. On a dû recourir à des machines à sonder d'un maniement facile, puisqu'il faut quelquefois les amener, comme dans les Pyrénées, à 2,000 mètres d'altitude. Celle du Bureau fédéral de la Suisse est un type classique, pour les lacs d'accès facile comme le Léman. M. Belloc l'a fortement allégée et l'a réduite au poids de 20 kilogrammes, tout en abaissant au strict minimum les chances d'erreur. Enfin M. Delebecque l'a encore allégée et en a fait cet outil précieux, qu'on peut emporter dans les grottes, ou hisser au sommet des montagnes, pour mesurer les falaises inaccessibles. Le principe de ces appareils est le suivant : un fil d'acier est enroulé sur un tambour; il passe ensuite sur un système de poulies et porte un poids à son extrémité. Le fil n'étant pas gradué, un compteur enregistre les tours de poulie et permet ainsi de mesurer le fil déroulé. En raison de la légèreté de l'appareil, on ne doit s'en servir que dans les temps calmes pour éviter les déviations de forte amplitude. L'opérateur n'a pas toujours des bateaux d'une grande stabilité; sur les nappes d'eau étendues il trouve des embarcations stables, mais pour explorer des lacs élevés comme celui d'Aumar dans les Hautes-Pyrénées (2,215 m.), il faut transporter l'embarcation à dos de mulets. On emploie alors le bateau Berton ou mieux le léger Osgood en toile dont M. Martel a fait un si merveilleux usage dans les Causses.

Pour le lever bathymétrique des lacs, on choisit sur les bords un certain nombre de points trigonométriques qui servent à dessiner les contours. Puis on se déplace sur le lac lui-même pour lever aussi méthodiquement que possible un terrain qu'on ne voit pas. Les coups de sonde à donner sont plus fréquents aux bords qu'au centre où la profondeur varie peu sur une grande étendue; du reste, il y a des variations très brusques suivant que le relief est plus ou moins tourmenté. Par kilomètre carré, le Léman n'a exigé que 20 coups de sonde, tandis que le lac d'Aiguebelette en demandait 212.

Le limnologiste n'étudie pas seulement la profondeur des lacs : sa curiosité est plus active. Il veut connaître la température, la flore et la faune des eaux et de la cuvette qui les contient. Pour la température, on emploie le thermomètre de Nigretti et Zamba ou celui plus récent de M. Chabaud; la mesure de la couleur est donnée par la gamme de M. Forel, qui permet d'apprécier l'intensité des trois teintes fondamentales, bleue, verte, jaune. On juge de la

Digitized by Google

transparence à l'aide du disque de Secchi, qu'on descend dans l'eau jusqu'à ce qu'il devienne invisible : la limite de visibilité est la mesure de la transparence; pour le Léman, elle est de 22 m. 50, c'est la plus élevée. Un autre problème fort intéressant à élucider, c'est celui de la composition de l'eau aux différents niveaux. On se sert pour cela de la bouteille de Mill, qui par un ingénieux mécanisme se remplit à la profondeur voulue. Ce sont là des études très délicates, la composition de l'eau variant d'un lac à l'autre, d'une saison à l'autre. Elle n'est pas la même dans toute l'étendue de la nappe, en raison des substances diverses charriées par les affluents. Ce sont là aussi des études fort utiles : on est souvent à la recherche pour les grandes villes d'eaux absolument pures. Celles des lacs, à une certaine profondeur, sont excellentes, ce qui nous explique pourquoi à plusieurs reprises on a parlé de conduire à Paris celles du Léman.

Restent les études du fond pour la détermination de la faune, de la flore et de la nature des dépôts : on affecte à ce genre de recherches la drague et le filet fin. Ceux qui ont été combinés par M. Belloc[1] ont été réduits au minimum de poids et de volume. En outre, étant donnée leur grande simplicité, chacun pourra les construire sans difficulté en s'aidant des descriptions données par l'inventeur. La drague recueille, non seulement le limon superficiel, ce « feutre organique » si bien étudié par le professeur Forel, mais les organismes délicats qui pullulent à une faible distance au-dessus du fond. Ces pêches pélagiques sont toujours très abondantes, et, vues au microscope, bêtes et plantes nous révèlent des formes et des organismes d'une délicatesse infinie.

II

Aussi, à peine ces recherches furent-elles commencées, qu'elles eurent le don de passionner ceux qui les avaient entreprises. L'exploration des terrains vierges permet en effet d'abondantes et surprenantes découvertes. Malgré les risques à courir, les pionniers en limnologie devinrent tous les jours plus intrépides et cela dans tous les pays du monde; car la mode nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Les risques à courir sont cependant assez graves : nous avons vu opérer les premiers sondages du lac d'Annecy en 1891, lorsque le lac était entièrement gelé. Le moment était bien choisi pour mesurer les températures des régions basses, et notamment de l'abîme si curieux du Boubios. MM. Delebecque et Duparc restaient des journées entières à dérouler leur fil d'acier, par une température très vive, exposés aux morsures cruelles d'un vent glacé. En été l'expérimentateur, pour ses pêches d'algues par exemple, est souvent obligé de supporter des bains prolongés. Parfois, il est saisi par une tempête subite et violente, et il n'a qu'une barque à fond plat. Ailleurs, dans les solitudes des grandes Pyrénées vers les éboulis désolés des lacs d'Oo ou de Caïllaouas (2,165 m.), il doit monter bateau et instruments à travers des sentiers de chèvre, au prix de mille fatigues.

1. Émile Belloc, *Nouvel appareil de sondage portatif*, 1892.

Digitized by Google

Ce n'est point chez nous que nous trouvons les premières tentatives d'enquête sur les lacs. En 1859, le géologue anglais Ramsag expliqua en un savant mémoire l'origine des lacs par l'action érosive des glaciers. G. de Mortillet, qui vient de mourir, formulait à propos des lacs d'Iseo, sa théorie de l'affouillement glaciaire. Le Suisse Desor émit une troisième hypothèse et s'efforça de démontrer que la présence des glaciers avait exercé une action conservatrice directe sur les cuvettes lacustres. Laissant les géologues se partager entre ces théories opposées, qui ne résolvaient qu'une partie de la question, d'autres se sont mis à expliquer le régime des eaux, leur nature, leur vie. Un des initiateurs les plus connus est M. Forel, de Morges, qui nous a donné une monographie précieuse du Léman suisse.

Si nous avons été en France un peu longs à nous mettre en route, nous avons, il est vrai, rattrapé le temps perdu; non seulement presque tous nos lacs ont été décrits, mais encore il s'est rencontré des spécialistes pour chaque région de notre territoire. Les Pyrénées ont eu pour explorateur M. Belloc. Le domaine était ingrat à parcourir. Les lacs sont petits, et, ce qui est plus grave, d'accès très difficile; les lacs glacés du Portillon d'Oo sont à 2,650 mètres d'altitude. La descente sur Caïllaouas est dangereuse. « L'inclinaison extrêmement rapide des talus et surtout la désagrégation et l'instabilité du sol pourraient rendre une chute fatale. » M. Belloc dut aller plusieurs années de suite pratiquer les sondages nécessaires. Sa carte bathymétrique du lac d'Oo est un modèle du genre. Ses mémoires, qu'on peut lire surtout dans les publications de l'Association française pour l'avancement des sciences et dans l'Annuaire du Club Alpin français, se font remarquer par leur prudente méthode, et l'exactitude des documents recueillis. Son étude reste inachevée, car les Pyrénées possèdent beaucoup de lacs, bien qu'on imprime souvent le contraire. C'est ainsi qu'on en compte plus de 50 sur le revers oriental du puissant massif de Carlit [1].

Les Vosges ont quelques lacs vers Gerardmer : ils ont été décrits d'abord par M. Thoulet, qui depuis lors a concentré son attention sur l'océanographie. Sa « Contribution à l'étude des lacs », c'est le modeste titre qu'il a donné à son livre, est fort utile, et elle a singulièrement facilité la tâche à ses successeurs. M. Magnin, professeur à la Faculté des sciences de Besançon, a catalogué les 60 lacs du Jura français. Botaniste remarquable, il était plus spécialement désigné pour étudier leur flore. Mais il ne s'est pas cantonné dans sa spécialité : il a procédé à des opérations de sondage, a recherché les émissaires, qui, dans cette région, sont souvent souterrains, et son mémoire sera consulté longtemps avec fruit par ceux qui veulent connaître le régime de nos petit lacs de combes, dont les eaux vertes dorment au milieu de noires forêts de sapins.

Enfin, tous ces travaux épars ont été résumés et complétés par M. Delebecque, ingénieur des ponts et chaussées à Thonon. Il a débuté par les grands lacs de nos Alpes : installé dans une de ces riantes stations savoyardes qui

1. E. Belloc, Origine, formation, comblement des lacs des Pyrénées (1893); Les lacs de Caïllaouas, des Gourgs-Blancs et de Clarabide (1894); Recherches et Explorations orographiques et lacustres dans les Pyrénées Centrales (1894), etc.

Digitized by Google

s'égrènent sur les rives ensoleillées du Léman, il s'est pris de passion pour ces nappes éblouissantes de lumière, aux reflets azurés ou verts. L'enthousiasme ne fait jamais défaut aux vrais savants; ils éprouvent, en face des beautés de la nature, autant d'émotion vraie que les poètes et les touristes. Seulement ils ne se contentent pas de sensations esthétiques, ils veulent pénétrer le mystère des choses; s'ils admirent l'eau scintillante, ils veulent savoir les causes déterminantes de cette coloration : « Simple touriste d'abord, dit notre auteur, j'ai été comme bien d'autres séduit par ces beaux lacs que j'allais visiter presque chaque année; les aimant beaucoup, j'ai cherché à les mieux connaître, car le mystère de ces profondeurs bleues m'irritait, et les légendes que je recueillais au cours de mes voyages ne pouvaient satisfaire ma curiosité. Avant toutes choses, j'ai voulu déterminer d'une façon très exacte le relief immergé de nos principaux lacs, persuadé que ce travail, souvent ingrat et pénible, était la base de toutes mes études; en effet, combien de théories géologiques brillantes ont été faites sur des lacs dont on n'avait jamais déterminé les profondeurs, théories qui, par la suite, se sont effondrées! J'ai donc sondé, patiemment, méthodiquement, le lac de Genève, dans toute sa partie française qui était alors absolument inconnue; ensuite, j'ai exploré les deux grands lacs entièrement français, ceux d'Annecy et du Bourget, dont les profondeurs n'étaient pas moins incertaines; j'ai continué mes investigations sur près de 150 lacs répartis dans les régions les plus diverses de notre territoire, Alpes, Jura, Vosges, Plateau central, Pyrénées, Landes, littoral méditerranéen. En même temps, j'ai étudié les lois qui régissent l'alimentation, l'écoulement, le niveau, les températures, la couleur, la transparence de ces lacs; j'ai recherché les matières que leurs eaux tiennent en dissolution; j'ai abordé le problème particulièrement difficile de leur origine géologique; enfin, j'ai essayé de tracer l'histoire de quelques-uns de nos lacs dans la suite des âges[1]. »

M. Delebecque indique ainsi les principales divisions de son livre, qui, je le dis immédiatement, est de premier ordre. L'Académie des sciences qui l'a couronné, lui a, par l'organe de son rapporteur, rendu pleine justice. Il faut le parcourir pour bien juger de sa haute valeur et de la méthode rigoureuse qui a inspiré sa rédaction. Rien n'est sacrifié au détail pittoresque. Des photographies choisies avec goût permettent au lecteur de se reposer de temps à autres, des figures schématiques très simples traduisent les résultats obtenus, enfin, un index bien fait donne le moyen de retrouver à travers le volume

1. Delebecque : *les Lacs français*, in-4, 436 p., 153 coupes et gravures, 22 cartes (Chamerot). Je n'approuve pas la dénomination lac de Genève. Je tiens pour Léman, il n'y a pas là une simple querelle de mots. Le Léman est en grande partie possession française. Je note aussi une lacune dans la partie bibliographique: pour la commodité des études il aurait été utile de dresser une liste des principaux ouvrages sur les lacs, les mentions éparses au bas des pages ne sont pas faciles à consulter. Enfin une petite remarque sur le lac d'Annecy: M. Delebecque n'est pas le premier à l'avoir étudié. La *Revue savoisienne* contient deux études bonnes pour l'époque (1862) dues à Boltshauser; ce savant avait sondé le lac sur 47 points différents, et ses observations ne manquent ni de précision ni de clarté. Je signale encore M. Marc Le Roux, *Notes biologiques sur le lac d'Annecy*, 1899.

Digitized by Google

tous les détails qui se rapportent à un même lac. M. Delebecque a en effet procédé par voie d'analyse. Si au début il nous donne une description générale de chaque lac, dans les chapitres suivants il étudie spécialement un point de son sujet, nature du sol, matières dissoutes dans l'eau, etc. Ce grand travail est étayé du reste sur des études préliminaires très nombreuses qui en forment comme les substructions; elles se trouvent consignées dans des recueils divers, *Archives de Genève, Comptes rendus de l'Académie des sciences.* Une seconde partie de l'œuvre comprend l'Atlas des lacs français. Elle est fort remarquable, elle aussi, bien que conçue sur un plan trop simple. Les cartes qui composent cet atlas ne comprennent que les lacs proprement dits, c'est-à-dire isolés des terres avoisinantes. Elles nous renseignent sur les courbes de profondeur, mais elles sont muettes sur le relief avoisinant. Ce n'est pas une critique que j'exprime, si j'avais eu voix au chapitre j'aurais demandé un cadre un peu détaillé. Mais cela ne nous empêche pas de dire que c'est un travail de tout point remarquable. Il porte la marque française : netteté d'exposition, résultats élégamment présentés.

Je n'ai rien dit encore des lacs du Massif central; ils ne sont pas oubliés dans le livre magistral que je viens d'indiquer. Ils ont fait aussi l'objet de travaux spéciaux. En 1890, M. Berthoule publiait ses *Lacs d'Auvergne*, et en 1893, M. Bruyant, sa *Bibliographie raisonnée de la faune et de la flore limnologique de l'Auvergne.* Il leur est arrivé une chance heureuse : la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand vient de créer à Besse, petite ville voisine de la capitale de l'Auvergne, la première station biologique de France pour l'étude des lacs. Elle est pourvue de l'outillage indispensable, instruments de pêche aussi bien que d'élevage. Sur les rives du lac Chauvet, voisin de la station, on a élevé une maison de pêche, mise à la disposition de tous les élèves du laboratoire. C'est une tentative intéressante à laquelle on doit souhaiter plein succès. L'étude des lacs est née d'hier; beaucoup de personnes se demandent encore si elle est de quelque utilité. Au point de vue philosophique on peut leur répondre que toute étude est utile, lorsqu'elle nous fait connaître quelque coin encore ignoré de la nature. Celle dont nous venons de retracer les premiers linéaments est recommandable parce qu'elle nous fait connaître un monde tout nouveau, qu'elle nous fait entrevoir ensuite la possibilité d'utiliser bientôt ces grandes nappes d'eau, qu'on a pu justement comparer jusqu'à ce jour, bien que l'expression paraisse un peu audacieuse, à des terres incultes.

J. Corcelle.

Digitized by Google

LES CHEMINS DE FER ASIATIQUES

(SUITE ET FIN)

Indo-Chine française. — La Cochinchine française ouvrit en 1885 une ligne ferrée de 114 kilomètres entre Saïgon et Mytho.

Un autre tronçon de chemin de fer fut ouvert au Tonkin, en voie Decauville, en 1891, entre Phu-lang-thuong et le Kep; il a été prolongé jusqu'à Lang-son (110 kilom.) au nord, en 1894 [1], et l'est actuellement au sud jusqu'à Hanoï (45 kilom.), et au nord, sur 19 kilomètres, jusqu'à la porte de Chine et jusqu'à Na-cham, sur le Song-ki-kong (1900).

Le programme élaboré par le gouvernement général de l'Indo-Chine française doit doter nos possessions d'un futur réseau de 4,000 kilomètres de lignes et notamment d'une grande artère de 1,760 kilomètres qui, partant de Saïgon, pénétrerait dans la haute Cochinchine encore inexploitée, traverserait l'Annam tout entier, entre la mer et la chaîne annamite, coupant et reliant entre elles ses riches vallées (par Tan-linh, Quinhone, Tourane, Hué, Quang-tri, Vinh) arrivant au Tonkin par les provinces de Ninh-binh et de Nam-dinh, pour rejoindre, à Hanoï, le chemin de fer, qui, partant de Phu-lang-thuong vient d'y aboutir, et mettrait, par conséquent, la Cochinchine en relation avec la frontière chinoise.

D'autres lignes transversales sont prévues de Haïphong à Hanoï et au Yunnan, par le fleuve Rouge; de Quang-tri, au nord de Hué, à Savannakek, sur le grand bief navigable du Mékong (250 kilom.); de Quinhone au massif montagneux d'Attopeu et au bief moyen du Mékong (250 kilom.); de Saïgon aux plateaux fertiles et salubres de Lang-biang; de Saïgon à Pnom-penh, au Cambodge (135 kilom.); de Pnom-penh à Battambang et Bangkok (550 kilom.), etc.

Des lignes tonkinoises se prolongeront en outre dans le sud de la Chine (voir plus loin).

Mais ce vaste programme ne pouvant être entrepris immédiatement, M. Doumer ne s'occupe, pour le moment, que de la création des lignes les plus urgentes, pour lesquelles il a obtenu un emprunt de 200 millions approuvé par la loi du 25 décembre 1898. Ces lignes immédiates sont celles de Haïphong à Hanoï et Lao-kay (400 kilom.), de Hanoï à Nam-dinh et Vinh (320 kilom.), de Tourane à Hué et Quang-tri (195 kilom.), de Saïgon au Khanh-hoa et au Lang-biang (650 kilom.), de Mytho à Vinh-long et Cantho (95 kilom.), ce qui fait en

1. Cette ligne va être transformée en une voie plus large.

Digitized by Google

tout 1,660 kilomètres dont la construction a été entreprise vigoureusement.

Les tronçons de Haïphong à Viétri, au confluent du fleuve Rouge et de la rivière Claire, et de Hanoï à Vinh ont été commencés les premiers, en 1899, et le programme d'ensemble est à la veille d'une réalisation prochaine; la section de Hanoï à Phu-ly, sur la ligne de Hanoï à Vinh, est en pleine activité de travail et on espère que la locomotive atteindra Ninh-binh en 1902. Les lignes d'Hanoï à Viétri (61 kilom.), d'Hanoï à Haïphong et d'Hanoï à Ninh-binh, ont été adjugées en 1899-1900; d'autres parties des lignes d'Hanoï à Vinh, de Tourane à Hué et de Saïgon à Tamlinh (132 kilom.) ont été adjugées en 1900. En décembre 1900, est venu le tour de la ligne de Viétri à Lao-kay et de celle de Ninh-binh à Giem-quinh. Enfin, au début de 1901, on entreprend la ligne de Tamlinh à Djaing (180 kilom.). A cette date, 900 kilomètres environ de voies ferrées ont été adjugés.

Nous devons aussi noter que des négociants français ont récemment demandé l'autorisation de construire, à leurs frais, une petite ligne ferrée entre le port de Tourane et Faifo.

Chine[1]. — Le premier chemin de fer chinois fut établi en 1876 par une société anglaise entre Shanghaï et Woosung (17 kilom.), puis racheté par le gouvernement chinois, qui le détruisit en 1877 et en transporta les rails à Formose.

La première ligne définitive de l'empire chinois ne date que de 1887; c'est la voie ferrée de Tien-tsin à Tching-yan. Cette petite voie fut poussée en 1890 jusqu'à la côte, c'est-à-dire jusqu'à Tong-ku, près de Takou, puis, jusqu'aux charbonnages de Ku-yeh, au nord-est de Kaï-ping (à 150 kilom. de Tien-tsin); construite par ordre du gouvernement impérial, cette ligne fut encore prolongée jusqu'à Young-ping-fou en 1891 et à Chang-haï-kouan (Shan-haï-Kouan), à la grande muraille, en 1894, à 126 kilomètres de Kaï-ping; 200 kilomètres environ ont été encore ouverts, de 1897 à 1900, au delà de la grande muraille vers le nord-est, de Chang-haï-kouan à Ning-yuen et King-tchéou (Kinchow).

En 1897, on ouvrit une ligne de 127 kilomètres entre Tien-tsin et Machiapu, à 3 kilomètres de Pékin, la capitale de l'Empire[2]. Ces quelques lignes ont déjà eu un trafic considérable de voyageurs et de marchandises.

Jusque-là, la Chine avait été très réfractaire à l'idée des chemins de fer, mais la poussée du progrès, favorisée par les compétitions pressantes des diverses puissances européennes, ont provoqué, depuis quatre ans la concession d'un très important réseau ferré en Chine à des compagnies étrangères, dont plusieurs lignes ont été mises en construction immédiatement.

En 1896, les Russes ont obtenu de faire traverser la Mandchourie par un chemin de fer stratégique; la soudure de cette ligne, dite de « l'Est-Chinois », a lieu avec le réseau russe, à l'ouest, à la station d'Onon (à l'ouest de Nerts-

1. Consulter l'étude de M. Paul Barré sur la *Chine entr'ouverte et sa perfectibilité* (*Revue de géographie*, 1899-1900), et l'étude sur les *Chemins de fer en Chine* (*Revue des chemins de fer*, mai 1900).

2. Un tramway électrique relie, depuis le 1er juillet 1899, la gare du chemin de fer de Machiapu, à la porte sud de la Chine, à Pékin.

Digitized by Google

chinsk), et à l'est à Nikolskaïé, au nord de Vladivostok. La ligne, qui entre en sol chinois à partir de Staro-tsouroukhaïtou, aura 1,520 kilomètres environ en Mandchourie chinoise; ces travaux étaient en bonne voie et on espérait les terminer pour 1902; la ligne passera par ou près Khaïlar, Tsitsikar, Bédouné (Boduno), Kirin, Ninguta, raccourcissant de beaucoup le trajet entre les extrémités du sol russe. De plus, en 1898, la Russie a obtenu le droit de construire un embranchement de 650 kilomètres partant de Kirin et aboutissant à Talienwan et Port-Arthur, que la Chine a cédés aux Russes, sur le golfe de Pe-tchi-li, en passant par Moukden. Cet embranchement permettra aux Russes de pousser leur voie transsibérienne jusqu'à une mer libre de glaces toute l'année (ce qui n'est pas le cas de Vladivostok); aussi, le gouvernement moscovite s'apprête-t-il à donner une grande importance à ses acquisitions territoriales en Chine; la ville de Dalny, qu'on y a fondée (oukase du 30 juillet-11 août 1899) est appelée à un grand avenir, car elle aura le droit de libre commerce accordé aux ports francs.

Déjà, 475 kilomètres de voie ferrée, entre Port-Arthur, Talien-wan, Nioutchouang (Ying-tsé) et Moukden, ont été ouverts au trafic en novembre 1899 et, au commencement de 1900, 750 kilomètres de rails étaient posés sur l'ensemble du Transmandchourien.

Le réseau de « l'Est Chinois » sera relié à la capitale de l'Empire au moyen d'une soudure de 480 kilomètres dite « Nord Chinois », entre Nioutchouang (sur la ligne vers Port-Arthur) et Chang-haï-kouan (point terminus de la ligne venant de Tien-tsin); le gouvernement chinois s'est réservé l'exploitation de cette soudure, bien que ce soit une compagnie anglaise qui la construise actuellement (nous avons dit que 200 kilomètres environ en étaient déjà achevés entre Chang-haï-kouan et King-tchéou).

Sur cette ligne se greffera un petit embranchement reliant Liao-heï-chan à Sin-minting (à l'ouest de Moukden), qui sera exécuté aussi pour le compte du gouvernement de la Chine.

Mais, en mai 1899, la Russie a obtenu le droit de rattacher directement son transmandchourien à Pékin par une ligne ferrée partant de Moukden et passant au nord-ouest de la ligne côtière anglo-chinoise, qu'elle cherchera à concurrencer sérieusement.

Une grande ligne de 1,300 kilomètres unissant Pékin à Han-kéou (Hankow), sur le fleuve Yang-tsé-kiang, a été concédée en 1898 à un syndicat franco-belge. Cette ligne, l'une des plus importantes du réseau chinois projeté, tant par son étendue que par la valeur des pays traversés, avait été préconisée dès 1889, mais à cette date une société chinoise, constituée pour la réaliser, n'avait pu aboutir. Le syndicat franço-belge a commencé la ligne, du côté de Pékin, comme de celui de Han-kéou. Comme la partie comprise entre Pékin et Pao-ting-fou (140 kilom.) avait déjà été construite par une compagnie étrangère en 1899, le syndicat franco-belge l'a rachetée et n'a plus qu'à relier Pao-ting-fou à Han-kéou, par Tcheng-ting et Si-nian. Les travaux avaient été activement poussés, et, en 1900, la ligne était presque achevée, au nord entre Pao-ting et Tcheng-ting, sur 120 kilomètres, et au sud entre Han-kéou et Si-nian (Syniang), dans le Honan, sur 250 kilomètres.

De Tcheng-ting (Chin-ting-fou), sur cette grande ligne de Pékin à Han-kéou,

Digitized by Google

un embranchement de 200 kilomètres concédé aux Russes, se dirigera sur Ping-tin-chéou et sur Taï-yuan, capitale de la province du Chan-si, riche en mines. Au delà, de Taï-yuan à Si-ngan, dans la province de Chen-si, la Russie a cherché à disputer à un syndicat anglo-italien la concession d'une voie ferrée, non encore autorisée définitivement. Mais ce même syndicat anglo-italien a affirmé avoir obtenu la concession d'une ligne, à l'est de la précédente, entre Ping-ting-chéou, Honan-fou et Siang-yang, sur la rivière Han, dans la province de Hou-pé. Ces lignes permettraient au syndicat anglo-italien d'exploiter plus facilement les mines qui lui ont été concédées dans ces régions.

La grande ligne de Han-kéou sera prolongée plus tard vers le sud jusqu'à Siang-tan et au port de Canton; ce prolongement, de 1,500 kilomètres environ a été accordé à un syndicat anglo-américain.

Une autre ligne, de 160 kilomètres, a été commencée par les Anglais, entre Canton et Kow-loung, port situé en face de Hong-kong et annexé à la Grande-Bretagne en 1898.

Un syndicat anglo-allemand a obtenu le droit de construire une ligne de 1,000 kilomètres environ, suivant à peu près le parcours du canal impérial, entre Tien-tsin, Tsi-nan et Tchin-kiang (Ching-kiang), sur le fleuve Yang-tsé. Cette ligne, dont le but est de chercher à contrebalancer la ligne franco-belge de Pékin à Han-kéou, avait été sollicitée par l'Angleterre seule; mais, à la suite d'un accord intervenu, en mai 1899, il a été décidé que la ligne de Tien-tsin à Tchin-kiang serait construite par le syndicat anglo-allemand de la « Hongkong and Shanghaï Bank »; les Anglais construiront la moitié septentrionale et les Allemands la moitié méridionale.

Un embranchement a été proposé, sur cette grande ligne, entre Tsi-nan et le port de Weï-haï-weï, la nouvelle acquisition britannique à l'entrée sud du golfe de Pé-tchi-li.

Mais ce sont les Anglais seuls qui ont acquis le droit de réaliser la ligne de Shanghaï à Soutchéou, Tchin-kiang et Nankin, sur le fleuve Bleu (270 kilom.) et l'embranchement de Soutchéou à Hang-tchéou ou Hongkow (360 kilom.), qui sera prolongé plus tard vers Ningpo. Les Anglais espèrent encore poursuivre cette voie ferrée, à une époque plus éloignée, jusqu'à Wen-tchéou et Fou-tchéou, sur la côte.

En 1898, des ingénieurs allemands ont rétabli, pour le compte d'une compagnie chinoise, la petite ligne de Shanghaï à Woosung (16 kilom.), détruite vingt ans auparavant.

Un raccordement entre les grandes lignes précédentes a été proposé entre Nankin et Han-kéou, le long du fleuve Bleu.

Les Allemands ont réussi à se faire octroyer, en 1898, la concession d'une ligne de chemin de fer de Kiao-tchéou, leur nouvelle acquisition, à Tsi-nan (avec embranchement sur les houillères de Po-chan-hsien) et d'une autre ligne, plus au sud, entre Kiao-tchéou et Ichou (Yi-tchéou-fou), qui pourra rejoindre aussi Tsi-nan, soit en tout un réseau de 825 kilomètres environ; au commencement de 1900, 30 kilomètres de terrassement étaient achevés, à partir du littoral, sur la ligne allemande.

Dans le sud de la Chine, la Compagnie française de Fives-Lille a obtenu, en 1896, le droit de prolonger la ligne de Lang-son à Nam-quan (sur la fron-

Digitized by Google

tière chino-tonkinoise) jusqu'à Lang-tchéou, puis à Nan-ning-fou (160 kilom.); cette dernière ligne doit être achevée en trois années. Une autre ligne a été concédée à la France, en 1898, entre Nan-ning et le port de Pakhoï. De Nan-ning, la ligne sera sans doute prolongée plus tard jusqu'à Canton.

Une convention de 1898 autorise aussi la France à prolonger de 350 kilomètres, jusqu'à Montzé et Yunnan-fou, le chemin de fer tonkinois de Lao-kay[1]. Yunnan-fou pourra être aussi relié à Lang-tchéou par une ligne française passant par Pé-sé.

Les Anglais ont obtenu d'autre part, en 1897, l'autorisation de prolonger leur ligne de Birmanie, sur le territoire chinois, entre Kunlon-ferry, Tali-fou et Yunnan-fou, mais la nature montagneuse du pays rendra l'exécution difficile et coûteuse. Les Anglais projettent de pousser un jour la locomotive jusqu'à Sui-fou et Ching-king, sur le haut Yang-tsé, dans la province du Sé-tchuen, à 1,200 kilomètres de la frontière anglaise, mais la réalisation de ce projet est encore très éloignée.

Yunnan serait également relié plus tard au port anglais de Moulmein. Une autre grande voie est projetée par les Anglais entre Canton et Tching-ton, à travers les provinces de Koeï-tchéou et de Sé-tchuen et en passant par Koeï-yang et Sui-fou, mais ces tracés n'ont pas été concédés encore.

En résumé, en 1900, la Chine n'avait encore que 1,234 kilomètres de voies ferrées exploitées, mais près de 11,500 kilomètres étaient concédés à des étrangers pour mettre en valeur les régions les plus riches et beaucoup de lignes étaient en construction active.

L'insurrection des Boxers et la guerre ouverte que l'Europe fait à l'Empire du milieu a compromis, pour le moment, l'avenir de tous ces travaux.

Beaucoup de lignes et de chantiers ont été détruits et, après la lutte, il faudra rétablir ce qui existait avant de construire de nouvelles voies. Actuellement, d'importants travaux de réparation ont été effectués par les troupes alliées et les lignes reconstituées sont exploitées provisoirement par elles, en tenant compte des droits précédemment acquis par chaque nation.

Le total de lignes chinoises construites ou concédées se répartissait ainsi en 1900 : 2,838 kilomètres de contrôle russo-chinois, 2,227 kilomètres de contrôle anglais, 1,300 de contrôle belge, 1,299 de contrôle américain, 1,114 kilomètres de contrôle anglo-allemand, 1,084 kilomètres de contrôle chinois, 798 kilomètres de contrôle allemand et 779 kilomètres de contrôle français. Il convient encore d'ajouter à ces 11,440 kilomètres de lignes construites, en construction ou concédées : 3,180 kilomètres de lignes proposées et 4,652 kilomètres de lignes levées.

Corée. — Le royaume de Corée a concédé à une Compagnie française une voie ferrée entre Ouijon (Ytschéou), sur la frontière de Mandchourie, et Séoul, sa capitale; elle se rattachera au réseau russe, vers Moukden ou Kirin.

De Séoul à Fousan une autre ligne est en construction sous la direction des Japonais. De Séoul au port de Chemoulpo, une ligne de 40 kilomètres

1. La ligne de Lao-kay à Yunnan-fou a été comprise dans l'emprunt indo-chinois émis en 1899.

Digitized by Google

a été concédée à un syndicat américain en 1896 et ouverte au trafic en 1898.

Enfin, d'autres lignes sont proposées entre Séoul et Gensan, sur la mer du Japon, au nord, et entre Séoul et Naokpo, à l'extrémité sud de la Corée.

Japon. — La première ligne japonaise fut ouverte entre la capitale Tokio (Yédo) et Yokohama (29 kilom.) en 1872. 960 kilomètres étaient exploités en 1888. On en compte, en 1900, 7,120 kilomètres.

Le chemin de fer de Kobé ou Hiogo à Osaka (35 kilom.) a été inauguré en 1874; il a été prolongé en 1876 jusqu'à Kioto (43 kilom.), et en 1879 jusqu'à Otsou, sur le lac Biwa (26 kilom.). De l'autre rive de ce lac, à Nagahama, part une ligne qui atteint le port de Tsourouga depuis 1882.

Une autre ligne a été construite entre Nagahama et Sekigahara; elle a été prolongée jusqu'à Ogaki en 1884. Il y a 80 kilomètres de Tsourouga à Ogaki par la voie ferrée.

Tokio a été relié par voie ferrée à Tukusaki (100 kilom.) en 1883-1884. Dans l'île Yéso, on ouvrit en 1883 la ligne d'Otarou ou Tamija à Sapporo et Poronaï (91 kilom.).

Toutes les autres lignes japonaises ont été ouvertes depuis 1885, date de l'introduction des tramways qui ont pris, au Japon, une grande extension.

Actuellement, au nord de la grande île de Nippon, les lignes sont entre les mains d'une compagnie privée : la « Nippon Railway C° ». Au centre de l'île est le réseau des chemins de fer de l'État (1,200 kilom. environ), au sud, est le réseau de la Sango C°. Les lignes de l'île de Kiou-siou (456 kilom.), sont concédées à une autre compagnie et celles de l'île de Yéso, au nord, à une quatrième compagnie, dont le principal trafic est le charbon.

Sous la domination chinoise, une ligne avait été ouverte à l'île de Formose, de 1888 à 1890, entre Kélung et Tai-pei-fou, à l'ouest. Les Japonais, possesseurs de l'île depuis 1894-1895, ont décidé d'y installer une ligne prolongeant la précédente de Kelung à Tamsui, Tok-tschan et Taï-ouan (160 kilom.), qui est déjà exploitée; elle sera prolongée au sud jusqu'à Tchiai-taï-nan, Takao (Ta-kau) et l'extrémité méridionale de Formose[1]. Une autre ligne longera la côte orientale de l'île entre Kélung, Ta-nau et Nan-cha, de sorte que l'île sera entourée d'une ligne ferrée de 770 kilomètres environ.

En dehors des lignes déjà citées plus haut, il existe dans l'île Yéso, une ligne qui part de l'ouest de Poronaï et atteint Saratschi (40 kilom.), et une autre, dans l'est, qui unit le lac Kusuri-ko à Schibetscha (50 kilom.).

Dans l'île de Nippon ou Hondo, on trouve encore, entre autres, les lignes de Aomori, au nord, à Sendai et Schiogama (320 kilom.), achevée en 1890; de Sendai à Futushima et Omia (310 kilom.), au nord de Tokio; du port de Mito à Tukusaki (155 kilom.), achevée en 1889; de Nakamura à Iwamana (30 kilom.); Schiraischi à Sindscho (115 kilom.); Uisunomija à Nikko (30 kilom.); Sakura à Tschoschi (65 kilom.); Tukusaki à Nagano et Imamatchi, sur la côte occidentale (140 kilom.); de Yokohama à Uraga (30 kilom.); de Yokohama à Schidsuoka et Nogoja (310 kilom.), achevée en 1888-1889; de To-

1. Dès maintenant, il existe un chemin de fer sur route entre Tchiai et Taï-nan ou Taï-nang, et Ta-koo (Ta-kao).

Digitized by Google

kio à Hotschodschi (40 kilom.); Ogaki à Nagoja (40 kilom.); Odawara à Otami (20 kilom.); Kakegawa à Jokosuku (18 kilom.); Atsuta à Taketogo (30 kilom.); Otsou à Nagahama, ouverte en 1889 (78 kilom.); Kusatsu à Kamba et Nagoja (105 kilom.); Kamba à Tsu (30 kilom.); Osaka à Nara et Sakurai (65 kilom.); Osaka à Sakaï (10 kilom.); Kobé (Hiogo) à Okajama et Simonoseki, à l'extrémité occidentale de l'île (350 kilom.). Une grande ligne récente conduit de Aomori à Niigata et Tsourouga, en longeant le littoral occidental (800 kilom.), etc.

Dans l'île Schikoku (Nankai), existe une petite ligne entre Sakaidu et Takamatsu (20 kilom.). Enfin, dans l'île de Kiou-siou, il existe des voies ferrées exploitées entre Tanouka à Fukuoka et Nagasaki (250 kilom.); Kokura et Ohaschi (20 kilom.); Fukuoka, Kumamoto et Misuschima (130 kilom.), avec prolongement vers Kagoschima (100 kilom.), etc.

Il existe encore près de 3,000 kilomètres d'autres lignes au Japon, en dehors de celles que nous avons citées ici et les projets y sont très nombreux.

L'Asie, dans son ensemble, qui renferme encore peu de chemins de fer si l'on tient compte de son énorme population, va subir précisément une transformation qui provoquera son sillonnement par d'importantes voies ferrées, d'ici très peu d'années.

PAUL BARRÉ.

P.-S. — Nous devons compléter notre premier acticle par les indications suivantes :

En 1900, une expédition russe a étudié un nouveau projet de chemin de fer d'Obdorsk, près de l'embouchure de l'Obi, à Belkoweskarya Gouba, sur la mer de Kara; cette exploration, interrompue par le mauvais temps, sera reprise en 1901 et aboutira sans doute à décider la construction de cette ligne, importante pour l'exportation du blé sibérien.

Enfin, les événements de Chine ont provoqué la récente décision du ministère russe des voies de communication de faire continuer la ligne du transsibérien le long de la Chilka et de l'Amour supérieur, depuis Stretensk (point où se détache la ligne mandchoue) jusqu'à Pokrovka, point où l'Amour devient navigable. C'est, en somme, le tracé primitif auquel on revient; en effet, depuis que le chemin de fer transsibérien se continuait en sol chinois, le bassin de l'Amour se trouvait isolé et l'on a reconnu le danger de cet isolement, en cas de troubles en Chine. Le chemin de fer transmandchourien sera néanmoins poursuivi aussi.

En janvier 1901, les Anglais ont inauguré un premier chemin de fer à voie étroite sur la frontière nord-ouest de l'Inde, entre Nouhsharah et Dargaï, près de la passe de Malakand. Une autre petite ligne a été commencée, plus au sud, entre Khushalgarh et Kohat; elle se prolongera jusqu'à Thall, près de l'entrée de la vallée du Kouran. Ces lignes sont surtout destinées à des transports de troupes.

P. B.

Digitized by Google

LE LIVRE D'OR DE LA GÉOGRAPHIE

ESSAI DE BIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE

CHOIX DANS L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES PERSONNES : EXPLORATEURS, GÉOGRAPHES, CARTOGRAPHES, QUI ONT CONTRIBUÉ A L'ÉTAT ACTUEL DE NOS CONNAISSANCES DE LA TERRE, DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA FIN DU XIXe SIÈCLE

Par PAUL LEMOSOF

(SUITE)

DRU (Léon). — Ingénieur et géographe français, né à Paris le 10 mars 1837. A accompli différentes missions officielles et privées avec beaucoup de succès : recherches de gisements de naphte, de minerai, etc. Princip. publ. : *Mission géologique au Caucase*, 1882.

DRYANDER (J.). — Naturaliste suédois, né en 1748; mort à Londres en octobre 1810. L'un des fondateurs de la Linnaean Society, de Londres, et auteur de divers mémoires de botanique et de la *Bibliotheca Histor.-Naturalis J. Banks*, 1798.

DRYANDER (E.-J.). — Médecin et mathématicien allemand, né dans la Hesse le 27 juin 1500; mort à Marbourg, le 20 septembre 1560. Auteur d'importants travaux de cosmogénie : *Astrolabii canones*, 1538; — *De usu instrumenti nocturnalis pro captandis horis*, 1538; — *Cosmographiæ introductio*, 1543; — *De globulo terrestri*, etc.

DRYGALSKI (Erich. v.). — Physicien et explorateur allemand, né à Konigsberg (Prusse), le 9 février 1865. Effectua avec succès une mission d'exploration dans le Groenland occidental en 1891 et 1892-93. Désigné pour conduire la mission antarctique allemande de 1901. Auteur de nombreux mémoires de géographie physique et de *Grönland-Expedition*, 1891-93.

DUBEN (G. V. J., baron de). — Médecin, voyageur et ethnographe suédois, né le 25 mai 1822. Effectua des voyages fructueux dans divers pays et publia : *Laponie et Lapons*, 1872; *Souvenirs de l'Inde*, 1885-86; *De l'Amérique méridionale et sept., de l'Asie, de l'Afrique*, 1886.

DUBOCAGE (Georges Boissaye). — Ingénieur-hydrographe français, né en 1626; mort au Havre en 1696. Auteur de plusieurs cartes marines et de divers travaux d'hydrographie (*Le Cercle universel et son usage*).

Digitized by Google

DUBOCAGE (G.-B.). — Fils du précédent, né en 1661; mort en 1717. Collaborateur de son père dans différentes publications scientifiques. On lui doit aussi des observations sur les marées.

DUBOCAGE DE BLÉVILLE (Michel-Joseph). — Marin français, né au Havre en 1676; mort en 1728. Fit durant les années 1706-1716 un voyage de circumnavigation.

DUBOIS (Marcel). — Géographe français, professeur à la Sorbonne, né à Paris, le 25 juillet 1856. Conférencier de talent, s'emploie activement à la diffusion des sciences géographiques, l'un des fondateurs des *Annales de Géographie*. Princip. publ. jusqu'à ce jour : *L'Ile de Los*; — *Etude sur la géographie de Strabon* (ouvrage couronné); — *Album géographique* (en collaboration avec C. Guy); *Géographie économique*.

DUBOIS DE JANCIGNY (Adolphe-Philibert). — Diplomate et voyageur français, né à Paris en 1795; mort à Chandernagor en mars 1860. Séjourna dans l'Inde et fut chargé de diverses missions en Chine (1841), à Java (1846). Collaborateur de l'*Univers Pittoresque* (Inde, Japon, Indo-Chine, etc.); auteur de *Histoire de l'Inde ancienne*, 1858, et de diverses autres études sur les pays de l'Extrême-Orient.

DUBOIS DE MONTPEREUX (Fréd.). — Géologue suisse, né dans le canton de Neuchatel, le 28 mai 1798; mort à Neuchatel le 7 mai 1850. Nombreux et importants travaux de géologie répandus dans les recueils scientifiques français et suisses. Œuvre capitale : *Voyage autour du Caucase*, 1839-43.

DUBUISSON (Fr.-R.-André). — Pharmacien et minéralogiste français, né à Nantes le 13 août 1763; mort le 11 janvier 1836. Travaux géologiques sur la région de la Loire-Inférieure et *Essai d'une méthode géologique*, Nantes, 1819.

DU BOUZET (J.-F.-Eug. Marquis). — Marin français, né à Paris le 19 décembre 1805; mort le 22 septembre 1867. Fut le compagnon de Bougainville dans son voyage de circumnavigation, de Dumont d'Urville dans son voyage au pôle Sud.

DU CAMP (Maxime). — Littérateur et publiciste français, né à Paris, le 8 février 1822. A citer, parmi ses nombreux écrits, les publications relatant ses divers voyages : *Souvenirs et paysages d'Orient*, 1848; — *Egypte, Nubie, Syrie*, 1852; — *En Hollande*, 1859.

DUCARLA-BONIFAS (Marcellin). — Erudit français, né près Castres, en 1738, mort en 1816. Nombreux travaux de géographie physique, de géologie : *Des grands mouvements de la matière*, 1775; — *Cosmogonie*, 1779; — *Histoire naturelle du monde*, 1782.

DUCREST (Ch.-Louis, marquis de). — Marin et hydrographe français, né près Autun, le 28 avril 1747; mort près Orléans, en 1824 (*Essai sur les machines hydrauliques*, 1777; — *Vues nouvelles sur les courants d'eau*, 1800; — *Traité d'hydraulique*; — *Nouv. système de navigation*, 1809).

Digitized by Google

Du Chaillu (Paul-B.). — Voyageur américain, d'origine française, né à Paris, le 31 juillet 1835. Se rendit très jeune sur la côte occidentale de l'Afrique et fit plusieurs explorations dans l'intérieur des terres (*Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale; — L'Afrique sauvage; — The Land of the Midnight Sun*).

Duchinski (Fr.). — Publiciste et ethnographe polonais, né à Kiev, en 1817. Emigra en 1846 et s'établit à Paris où il mourut en 1899. On lui doit diverses publications intéressantes sur l'histoire et l'ethnographie de la Pologne.

Dufferin (Fred. T. H. Blackwood). — Diplomate anglais, né à Florence en juin 1826. Visita diverses parties du nord de l'Europe, résida pendant plusieurs années dans l'Inde en qualité de vice-roi. Princip. publ. : *Letters from high latitudes* (éd. fr., 1876); — *Quatre ans aux Indes. Notre vice-royauté*, 1884-88 (publié par sa femme, lady Dufferin), 1890.

Du Fief (Jean). — Savant géographe belge, né à Tournai le 17 juin 1829. Secrétaire général de la Société belge de géographie, auteur de nombreux mémoires fort appréciés.

Dufour (Guillaume Henri). — Général suisse, ancien officier du génie dans l'armée française, né à Constance le 15 septembre 1787; mort à Genève, le 14 juillet 1875. S'est illustré comme administrateur et comme guerrier et a mérité le titre de géographe par la confection de la grande carte de la Suisse (1833-1865), citée encore actuellement comme le modèle d'une production cartographique.

Dufrénoy (Pierre-Armand). — Ingénieur français, né à Sevran (Seine-et-Oise), le 5 septembre; mort à Paris, le 20 mars 1857. Minéralogiste, géologue et explorateur, collaborateur d'Elie de Beaumont dans différents travaux géologiques (*Traité de minéralogie; — Voyage métallurgique en Angleterre; — Mémoires pour servir à une description géologique de la France*).

Dufton (Henry). — Négociant anglais, établi en Egypte. Accomplit, avec le Français Lejean, un voyage en Abyssinie (1862-63). Fut tué au cours de la guerre d'Abyssinie, en mai 1868. Laisse : *Narrative of a Journey through Abyssinia*, 1867.

Dugat (Gustave). — Orientaliste français, né à Orange en 1824. Professeur d'histoire et de géographie des peuples musulmans à l'Ecole des langues orientales, auteur de : *Grammaire arabe-française; — Histoire des philosophes et théologiens musulmans*, et de diverses traductions d'ouvrages arabes.

Du Halde (J.-B.). — Jésuite français, né à Paris, le 1er février 1674; mort le 18 août 1743. L'un des directeurs du célèbre recueil : *Lettres édifiantes* (1708-43) et auteur principal de la *Description géographique, historique, chronologique, politique de l'empire de la Chine*, 1735.

Digitized by Google

DULAGUE (V.-Fr.-J.-N.). — Hydrographe français, né à Dieppe, le 24 décembre 1729; mort à Rouen, le 9 septembre 1805. Nombreuses observations météorologiques; auteur de : *Leçons de navigation*, 1768; — *Principes de navigation*, 1787.

DULAURIER (J.-P.-L.-Fr.-Ed.). — Orientaliste français, né à Toulouse en 1807; mort à Meudon en 1881. Professa le malais, le javanais, l'arménien, auteur de divers travaux d'histoire arménienne (*Institutions maritimes de l'archipel d'Asie*; — *Histoire, dogmes de l'Église arménienne orientale*).

DUMICHEN (Dr J.). — Egyptologue allemand, né le 15 octobre 1833 près Glogau, mort à Strasbourg (professeur à l'Université), le 8 février 1894. Avait visité l'Egypte à plusieurs reprises durant les années 1862-76 et laisse de nombreux mémoires fort appréciés sur les antiquités égyptiennes.

DUMONT (André). — Géologue belge, auteur de diverses cartes géologiques de la Belgique et d'une carte géologique de l'Europe (œuvre posthume). Né à Liège, le 15 février 1809; mort le 28 février 1857.

DUMONT D'URVILLE (Jules-Sébastien-César). — Navigateur et naturaliste français, né à Condé (Calvados), le 23 mai 1790; mort près Paris (accident de chemin de fer), le 8 mai 1842. Marin et savant, Dumont d'Urville s'est illustré tant par la hardiesse de ses explorations que par leurs résultats en découvertes (Voyage d'exploration sur la *Coquille*, 1822-25; Campagne de l'*Astrolabe* aux régions Sud et découverte des restes de La Pérouse, 1826-29; — Campagne de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, régions polaires Sud, 1837-40). De nombreuses biographies ont paru sur l'illustre navigateur (Hulot : *Dumont d'Urville*, Paris, 1892).

DUMOUTIER (E.-Gustave). — Orientaliste français, né le 3 juin 1850; chef du service de l'Enseignement dans le Tonkin. Auteur de nombreux travaux d'histoire, d'ethnographie et de linguistique indo-chinoises.

DUNCAN (John). — Voyageur anglais en Afrique, né en 1805. Prit part, en 1842, à l'exploration du Niger, parcourut en 1844-45 le Dahomey, où il fut nommé consul d'Angleterre, mais mourut avant d'atteindre son poste, en 1849. Laisse : *Travels in Western Africa in* 1845 *and* 1846, London, 1847.

DUNKER (W. B. R. Hadrian). — Minéralogiste et géologue allemand, né dans la Hesse le 21 février 1809, professeur à l'Université de Marbourg. Travaux divers de géognosie et paléontologie locales très appréciés.

DUNSTERVILLE (Edw.). — Marin anglais. S'est fait un nom des plus honorables par de nombreux travaux d'hydrographie (sondages, levers de côtes), dont une grande partie publiée dans le *Nautical Magazine*. Mort le 11 mars 1873, à l'âge de 77 ans.

DUPARQUET (Ch.-Victor-Aubert). — Missionnaire français en Afrique, préfet apostolique du Congo et de la Cimbebasie, né à Laigle le 31 octobre 1830; mort à Loango (Congo), le 24 août 1888. Auteur de divers travaux fort appréciés sur les diverses régions de l'Afrique visitées durant son apostolat, Guinée, Congo, Afrique du Sud.

Digitized by Google

DUPERREY (L.-J). — Amiral français, né à Paris le 22 octobre 1786; mort en 1865. S'est illustré dans un voyage autour du monde durant les années 1822-1825 au cours duquel il recueillit des données nouvelles sur l'hydrographie et la déclinaison magnétique (*Voyage autour du monde sur la* Coquille, Paris 1828-1832. — Nombreux mémoires scientifiques).

DUPLEIX (J.-François). — Administrateur, conquérant et explorateur français, né à Landrecies le 1er janvier 1645; mort à Paris le 10 novembre 1763. Se rendit fort jeune dans l'extrême Orient, devint bientôt gouverneur de Chandernagor et fit des efforts considérables pour conquérir et conserver à la France l'empire des Indes. Méconnu ou incompris par le gouvernement de la métropole, mal secondé par ceux mêmes qui devaient l'aider dans sa tâche, l'œuvre du conquérant demeura fatalement stérile, et la France renonça à ces conquêtes. Une justice tardive a été accordée à la mémoire de Dupleix, dont le nom est actuellement synonyme de colonisateur intelligent et pacifique.

DUPETIT-THOUARS (Abel-Aubert). — Amiral français, né près Saumur, le 15 août 1793; mort à Paris le 16 mars 1864. Se signala par divers travaux hydrographiques sur les côtes de Terre-Neuve et du nord de l'Afrique, coopéra à la conquête de l'Algérie, exécuta, en 1837-1839 un voyage autour du monde sur la *Vénus* et s'empara des îles Tahiti, au nom de la France. Princ. publ. : *Voyage autour du monde sur la frégate la Vénus*, 1840-1849.

DUPETIT-THOUARS (L.-M.-Aubert). — Botaniste et voyageur français, né près Saumur, le 5 novembre 1758; mort à Paris le 12 mai 1831. Visita diverses îles de l'Océan Indien et rapporta d'intéressantes collections de plantes. — (*Cours de botanique*, 1815; — *Flore des îles australes de l'Afrique*, 1822).

DUPONCHEL (Adolphe). — Ingénieur et géographe français né à Florac le 18 mai 1821. A fait preuve d'un grand esprit d'initiative et d'originalité dans l'exécution de différents travaux publics, étudia divers projets de pénétration africaine. Membre actif et président de la Société Languedocienne de géographie, auteur de nombreux travaux appréciés (*Geographie du département de l'Hérault*).

DUPONT (Edouard). — Géologue belge, né à Dinant en 1841. Directeur du musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles, auteur de nombreux travaux de géologie, de paléontologie et de cartes géologiques (*Populations préhistoriques de la Belgique*, 1873; — *Lettres sur le Congo. Récit d'un voyage scientifique*, 1889; — *Carte géologique de la Belgique*).

DUPUIS (Jean). — Explorateur français, né à Saint-Just-la-Pendue (Loire), le 8 déc. 1829. Etabli en Chine comme négociant, Dupuis conçut l'idée d'ouvrir au commerce français la voie du fleuve Rouge et fut l'un des principaux artisans des conquêtes françaises dans l'Indo-Chine. Publia : *L'ouverture du Fleuve Rouge au commerce*; — *Un journal de voyage*; — *Origine du Tong-King*; — *Le Tong-King et l'intervention française*; etc.

Digitized by Google

DURAND (J.-B.-Léonard). — Voyageur français, né dans le Limousin en décembre 1742; mort en Espagne, en novembre 1812. Séjourna comme traitant durant plusieurs années au Sénégal et assura aux Français le commerce de la gomme. A publié : *Voyage au Sénégal*, 1802.

DURAND (abbé Ed.-Jos.). — Français, attaché aux missions de l'Afrique et de l'Amérique du Sud; auteur de récits de voyages et de missions : *Le Rio Negro*; — *l'Amazone brésilien*; — *Missions catholiques françaises*; — *Cours de géographie : La Turquie*. Nombreux mémoires dans les revues scientifiques, principalement dans le *Bulletin* de la Société de Géographie, dont il fut bibliothécaire (1873-1881). Mort à Paris en 1881, à l'âge de 50 ans.

DUREAU DE LA MALLE (Ad.-J.-C.-Aug.). — Erudit français, historien et géographe, membre de l'Académie des inscriptions; né à Paris le 2 mars 1777; mort en 1857. A signaler parmi ses nombreux et importants travaux : *Géographie physique de la mer Noire, de la Méditerranée*, 1807; — *Recherches sur l'histoire de l'Afrique sept.*, 1837; — *Histoire de Carthage*, 1847, etc.

DURET (Noël). — Cosmographe et mathématicien français, né vers 1590; mort vers 1650 (*Nouvelle théorie des planètes*, 1635; — *Traité de géodésie et des fortifications*, 1643).

DURIER (Charles). — Alpiniste français, né à Paris le 15 décembre 1830; mort le 6 mai 1899. Fit sa première ascension sur le Mont-Blanc en 1869. Contribua à la fondation du Club Alpin français (président en 1895); auteur de *Le Mont-Blanc*, 1877.

DUROCHER (J.). — Géologue et minéralogiste français, né à Rennes le 31 mai 1817; mort le 3 décembre 1860. Fit partie de la mission scientifique en Scandinavie, *la Recherche* (1839-1840), visita l'Amérique centrale (1859) et publia de nombreux travaux géologiques sur diverses parties de la France et du nord de l'Europe.

DURUY (Victor). — Savant et homme d'Etat français, né à Paris le 11 septembre 1811; mort en nov. 1894. Célèbre comme historien, V. Duruy a dû néanmoins une bonne part de sa renommée et du succès de ses productions à sa vaste érudition géographique et à l'art magistral avec lequel il sut associer l'Histoire à la Géographie. A citer, en plus de ses nombreuses œuvres d'ordre historique et politique (*Histoire des Romains*, *Histoire des Grecs*) : *Géographie politique de l'empire romain*; — *Géographie historique du moyen âge*; — *Atlas de la géographie universelle*.

DUSSIEUX (L.-E.). — Géographe français, né le 5 avril 1815; mort à Versailles le 11 février 1894. Nombreux travaux de géographie physique et didactique (*Géographie historique de la France*, 1844; — *Cours de géographie physique*; — *Atlas général de géographie*, 1848).

Digitized by Google

DUTREUIL DE RHINS (Jules-Léon). — Explorateur français, né à Saint-Étienne le 2 janvier 1846; tué au cours d'un voyage d'exploration fait en compagnie de F. Grenard dans le Tibet, le 5 juin 1894. — Ancien capitaine au long cours, chargé de différentes missions scientifiques (Annam, 1874-1876; Congo, 1883), auteur de nombreux mémoires et de cartes. Princ. publ. : *l'Asie centrale*, 1889; — *Cartes de l'Indo-Chine, Cours de l'Ogôoué*; — Voir *Mision scientifique dans la haute Asie*, 1890-1895, par F. Grenard, 1897-1898.

DUTRIEUX (Pierre). — Médecin et voyageur belge, né à Tournai le 19 juillet 1848. Appelé au Caire en 1874, il se rendit quelques années après (1877) au Tanganyika et étudia particulièrement les questions intéressant l'hygiène des Européens en Afrique : *La question africaine au point de vue commercial; — Souvenirs d'une exploration médicale dans l'Afrique intertropicale; — Pathologie des Européens dans l'Afrique intertropicale.*

DUVAL (Jules). — Erudit français, né à Rodez en 1813; mort à Paris (accident de chemin de fer) le 20 septembre 1870. Publiciste, géographe, colon (séjourna longtemps en Algérie), J. Duval contribua puissamment à la diffusion des sciences géographiques en France. Vice-président de la Société de Géographie, auteur de : *Histoire de l'émigration européenne, asiatique et africaine*; — *Colonies et politique coloniale de la France.*

DUVAL (Pierre). — Géographe français, né à Abbeville, en 1618; mort à Paris en 1683. Neveu et élève de Samson, auteur de nombreux travaux de cartographie et de *Le Monde ou Géographie universelle*, 1658; — *La Sphère ou Traité de géographie*, 1659.

DUVAUCEL (Alfred). — Naturaliste et voyageur français, né vers 1793; mort à Madras en août 1824. Se rendit dans l'Inde (1818), visita les îles de la Sonde et recueillit d'importantes collections d'objets d'histoire naturelle.

DUVEYRIER (Henri). — Voyageur français, né à Paris le 22 février 1842; mort près Sèvres le 25 avril 1892. Se distingua tout jeune encore par un remarquable voyage d'exploration dans le nord de l'Afrique (1859-1862). Se consacra ensuite aux études africaines et fut considéré, à juste titre, comme l'une des autorités les plus compétentes dans les questions concernant le continent africain. Princ. publ. : *Les Touareg du Nord*, 1864; — *Positions géograph. en Afrique*; — *Le Riff*; etc. — Collaborateur (avec C. Maunoir) à *l'Année géographique*. — Nombreux mémoires et rapports.

DYBOWSKI (Benedict). — Naturaliste polonais, né dans le gouvernement de Minsk (Russie) en 1834. Séjourna longtemps en Sibérie où il étudia particulièrement la faune des régions montagneuses Iablonoï et du lac Baïkal.

DYBOWSKI (Jean). — Agronome et botaniste français, d'origine polonaise, né en 1855. Accomplit avec succès diverses missions en Afrique (Sud algérien, 1889, haut Congo; 1891-1893). Ancien directeur de l'agriculture en Tunisie, organisateur et directeur des jardins d'essai coloniaux.

Digitized by Google

EASTWICK (Edw. Backhouse). — Orientaliste anglais, ancien agent britannique dans l'Inde (Bombay), né Narfield, le 13 mars 1814; mort le 16 juillet 1883. Remplit diverses missions diplomatiques (Perse, Vénézuéla), et publia d'intéressants récits de voyage et des études sur l'histoire et la littérature orientales (*Grammar of Hindustani*, 1847; — *Venezuela...*, 1868).

EATON (A.). — Géologue américain, né vers 1776; mort le 10 mai 1842. Professeur de géologie et auteur de travaux appréciés : *Index to the Geology of the Northern States*; — *Geological survey of the Eric canal*, etc.).

EBEL (J. G.). — Géologue allemand, né dans le Slesvig, le 6 octobre 1764; mort à Zurich, le 7 octobre 1830. Publications sur la Suisse et sur les Alpes : *Guide pour faire le voyage de Suisse...*, 1793; — *Description des peuples montagnards de la Suisse*, 1798; — *Idées sur l'organisation du globe...*, 1811.

EBELING (Chr. D.). — Géographe allemand, né dans le Hanovre, le 20 novembre 1741; mort à Hambourg, le 20 juin 1817 (*Erdbeschreibung u. Geschichte von Amerika*, 1799-1816; — *Portugies. u. amerik. Landkarten...*, 1800).

ECHARD (Laurent). — Historien et géographe anglais, né dans le Suffolk, en 1671; mort en 1730 (*Histoire romaine*; — *Histoire d'Angleterre*; — *Dictionnaire géographique*).

ECKLON (Chr. Fr.). — Naturaliste anglais, né en 1795; mort au Cap, en 1868. Explora en 1824-1828, la colonie du Cap en vue d'études botaniques et recueillit de nombreux et intéressants échantillons d'histoire naturelle.

EDMONDSTON (Laurent). — Naturaliste écossais, né dans les îles Shetland, en 1795; mort en 1879. On lui doit d'intéressants travaux d'histoire naturelle particulièrement sur les îles Shetland.

EDMONSTONE (Sir Archibald). — Voyageur et écrivain anglais, né à Londres, le 12 mars 1795; mort le 13 mars 1871. Avait fait, entre autres, un voyage en Égypte, 1819 (*A journey to two of Oases of the Upper Egypte*).

EDRISI. — Géographe arabe, né dans le Maroc (Ceuta ou Tétouan) en 1099; mort dans la Sicile, vers 1180. Est considéré comme l'un des géographes les plus consciencieux du moyen âge. Parmi les nombreuses éditions de sa *Géographie*, celle de Jaubert semble la plus estimée (*Géographie d'Edrisi*, par A. Jaubert, 1836-1840).

EGEDE (Hans). — Missionnaire norvégien, né à Senjen, le 31 janvier 1686; mort le 5 novembre 1758. Passe pour être le premier missionnaire ayant pris contact avec les Esquimaux du Groenland parmi lesquels il vécut pendant treize années (1821-1834).

EGEDE (Chr. Th.). — Explorateur danois, né le 14 novembre 1761; mort le 17 octobre 1803. Arrière-petit-fils du précédent. Accomplit, en qualité d'officier de marine, une expédition sur la côte orientale du Groenland (1782), dont le récit est consigné dans *Rejsebeskrivelse til Oestergroenlands...* 1789),

Digitized by Google

EGLESTON (Thomas). — Géologue américain, ancien élève de l'École des mines de Paris, né à New-York en 1832; mort en 1900. L'un des fondateurs, puis professeur à l'École des mines de New-York; auteur de nombreux travaux savants.

EGLI (J. J.). — Géographe suisse, né dans le canton de Zurich, le 17 mai 1825; mort le 24 août 1896. Se fit une réputation universelle, méritée, par divers travaux sur l'histoire de la géographie et plus spécialement sur l'étymologie des noms géographiques (*Nomina geographica*, 1872; — *Geschichte der geogr. Namenkunde...*; — *Neue Erdkunde; Neue Handelsgeographie*).

EHLERS (Otto E.). — Explorateur allemand, né le 31 janvier 1855 à Hambourg; mort au cours d'une exploration dans la Nouvelle-Guinée, en septembre 1895. Avait déjà accompli divers voyages dans l'Afrique orientale (1888-1890) et visité l'Inde en 1890 et 1894. Laisse : *Im Sattel durch Indo-China;* — *Samoa;* — *Im Osten Asiens.*

EHRENBERG (Christian Gottfried). — Naturaliste et explorateur allemand, né à Delitsch (Prusse), le 19 avril 1795; mort le 27 juin 1876. Fut chargé par l'Académie des sciences d'une mission en Égypte (1820), visita l'Asie occidentale et publia, entre autres : *Voyage scientifique dans l'Afrique septentrionale et dans l'Asie occidentale*, 1820-1825; — *Organisation, classification et distribution géographique;* — *Formation des roches crétacées de l'Europe...*

EICHWALD (Ed.). — Naturaliste et voyageur russe, né à Mitau, le 4 juillet 1795; mort à Saint-Pétersbourg le 26 novembre 1876. Explora les rives de la Caspienne et le Caucase (1825-1826) et effectua diverses explorations scientifiques dans le Tyrol, l'Italie et la Sicile (1846-1850). Princip. publ. : *Voyage sur la mer Caspienne*, 1834-1837; — *Géographie ancienne de la mer Caspienne*, 1838.

EKEBERG (G.). — Voyageur suédois, né près de Stockholm, le 10 juin 1716; mort le 4 avril 1784. A fait plusieurs voyages dans l'Inde, dans la Chine (d'où il rapporta de nombreuses plantes) et publia divers récits : *Economie rurale des Chinois*, 1757; — *Voyages aux Indes orientales...*, 1773.

EKMAN (F. L.). — Naturaliste suédois, mort à Stockholm, le 1er janvier 1890, à l'âge de 59 ans. Nombreux travaux scientifiques parmi lesquels d'importantes études océanographiques.

EL-BALKHI (Abou-Zeid). — Géographe arabe du Xe siècle, auteur de plusieurs traités de géographie (*Livre de la création*, trad. et publié par C. Huart, Paris, 1899).

EL BEKRI (Abou-Obeid). — Savant arabe du XIe siècle, gouverneur de Hulva, mort à un âge avancé vers 1094. Laissa de nombreux écrits dont un traité de géographie générale (*Routes et royaumes*). Une partie seulement de ces documents ont été conservés (De Slane : *Description de l'Afrique septentrionale*, par El Bekri, Alger, 1857).

Digitized by Google

ELDAD le Danite. — Voyageur hébreu du XIe siècle. Amené en Chine, après diverses péripéties, il a donné de ses aventures un récit qui, dépouillé de certains épisodes fantaisistes, n'est pas sans présenter de l'intérêt.

ELDER (Sir Thomas). — Mécène australien, né en 1818; mort le 7 mars 1897. Se rendit de bonne heure en Australie (1854) et employa une fortune considérable à subventionner des explorations scientifiques et des reconnaissances dans l'intérieur du continent (Expéditions Warburton, Gosse, 1873; — Giles, 1874-1875; — Lindsay, 1890-1892).

ELDRED (John). — Voyageur anglais, né dans le Norfolk, en 1552; mort en 1632. Partit dans un but commercial, en 1583, pour la Syrie, visita aussi la Tripolitaine, la Palestine, revint avec beaucoup de richesses. On possède de lui : *Journal of his Voyage to Tripoli* (1599).

ELIAS (Ney). — Explorateur anglais, né à Kent, le 10 février 1844; mort à Londres, le 31 mai 1897. Se voua à l'exploration de la Chine et de l'intérieur de l'Asie (Hoang-ho, 1868; Gobi, 1872-73; Inde, 1879). Nombreux récits et itinéraires appréciés des géographes.

ELISSÉEFF (Alexandre). — Médecin et voyageur russe, né en Finlande, 1858; explora, non sans profit, diverses parties de l'Asie (Arabie, 1880-82; Asie russe) et de l'Afrique (Soudan égyptien, 1893, 1894, Ethiopie, 1895); mourut à Saint-Pétersbourg, le 10 mai 1896.

ELLESMERE (Francis, Earl de). — Mécène géographe anglais, président de la Société royale de géographie de Londres; mort le 18 février 1857, à l'âge de 57 ans.

ELLIOTT (Ch.). — Agent de la compagnie anglaise de l'Inde, promoteur de nombreux travaux d'art et ingénieur-géographe; mort le 15 mai 1856, à l'âge de 80 ans.

ELLIOTT (Stephen). — Naturaliste américain, né à Beaufort, le 11 nov. 1771; mort à Charleston, le 28 mars 1830. S'est surtout acquis une juste renommée par ses travaux sur la Caroline du sud (*Botany of S. Carolina*, 1821-24).

ELLIS (Henry). — Voyageur anglais, né en 1721; mort à Naples en janvier 1806. Avait pris part, comme hydrographe, à l'expédition polaire de 1746-47 et publia, entre autres, la relation de ce voyage : *Voyage to Hudson's Bay in the years* 1746 *and* 1747 (London, 1748).

ELLIS (William). — Missionnaire et explorateur anglais, né en 1795; mort à Londres, le 9 juin 1872. Visita la Polynésie et Madagascar. Ses écrits sur cette grande île font autorité encore de nos jours.

P. LEMOSOF.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Assemblée générale du 21 décembre 1900

PRÉSIDENCE DE M. GRANDIDIER, DE L'INSTITUT
Président de la Société

Le président a ouvert la séance par un discours dans lequel il a résumé les progrès accomplis par la science géographique au cours du siècle qui finit. Il a montré que la Société de géographie peut, à juste titre, revendiquer sa part dans ces divers progrès, car elle n'a pas cessé d'encourager le zèle des explorateurs ni de répandre dans le public le goût des études géographiques les plus sérieuses. Après avoir retracé l'œuvre féconde de nos voyageurs, il a exprimé le vœu que le nouveau siècle nous apporte une somme de progrès encore supérieure à celle déjà si remarquable obtenue pendant le XIXe siècle.

La séance s'est terminée par une conférence dans laquelle M. Bonnel de Mézières a fait le récit de son voyage dans le Haut-Oubangui.

Les territoires visités par cette mission qui était, au début, unie à celle de l'infortuné de Béhagle, sont arrosés par le M'Bomou, le Bahr-el-Ghazal et leurs affluents.

Dans ces contrées, la végétation n'est puissante que sur les bords des rivières où elle forme des galeries d'arbres entrelacées de lianes; partout ailleurs, c'est la brousse ou la savane.

La richesse en caoutchouc y est considérable. L'ivoire est abondant, mais les troupeaux d'éléphants qui se tiennent dans les régions basses et marécageuses finissent par être exterminés par les chasseurs. M. Bonnel de Mézières, qui a rapporté un stock de 40,000 kilogrammes d'ivoire fait défiler devant l'auditoire une série de photographies représentant des défenses de toutes formes et de toutes dimensions.

La race guerrière est représentée par les A'Zendès. Dans ces pays où la traite et l'anthropophagie ont appauvri la population, la main-d'œuvre est rare.

Parmi les itinéraires relevés par les membres de la mission, il faut citer celui de M. Charles Pierre dans le bassin de la Kota et jusque dans les territoires de Snoussi.

Des reconnaissances ont été opérées dans le sultanat de Bangasso par M. Martel et dans celui de Rafaï par M. Cobrat.

Digitized by Google

M. Bonnel de Mézières cite encore les travaux de M. Bourgeau et ceux qu'il a entrepris lui-même dans le sultanat de Zémio.

La mission s'est ainsi avancée jusqu'aux approches des sources du M'Bomou; elle n'a arrêté sa marche dans le Bahr-el-Ghazal qu'à la nouvelle de l'évacuation de Fachoda. Elle rapporte de nombreuses collections ethnologiques et des notes et documents relatifs à la situation économique et commerciale des régions qu'elle a traversées.

Séance du 11 *janvier* 1901

PRÉSIDENCE DE M. LE PRINCE ROLAND BONAPARTE

A l'ouverture de la séance, le président a fait part à la société de la mort de plusieurs de ses membres : MM. Serpa Pinto, le grand explorateur portugais; L. Cordeiro, secrétaire général de la Société de géographie de Lisbonne; le général Lambert, le défenseur de Bazeilles, et enfin le savant et regretté directeur de la *Revue de Géographie* et secrétaire général de la Société de Topographie de France, Ludovic Drapeyron, à la mémoire duquel il adresse particulièrement une parole émue.

M. Charles-Eudes Bonin, vice-président de France en Indo-Chine, rend ensuite compte, dans une conférence qui a été fort applaudie, de la mission officielle d'exploration qu'il a accomplie en Asie centrale, grâce à l'appui des ministères de l'Instruction publique, des Affaires étrangères et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Dans un précédent voyage, M. Bonin avait traversé l'empire chinois du sud au nord, du Tonkin en Sibérie; son projet était cette fois de le traverser de l'est à l'ouest.

Les événements dont l'Extrême-Orient a été le théâtre l'ont obligé à étendre cet itinéraire et lui ont permis, de 1898 à 1900, de retraverser trois fois la Chine dans toute sa largeur et toute l'Asie, de la mer de Chine à la mer Noire.

Parti de France en janvier 1898, il passe au Tonkin pour prendre une escorte de quinze soldats annamites et de Shanghaï remonte le fleuve Bleu en jonque, pendant deux mois, jusqu'au point terminus de la navigation. Il visite ensuite le mont Omei, la Montagne sainte où l'on voit l' « ombre de Dieu », descend par le Yun-Nan jusqu'à la frontière du pays des Lolos ou Man-Tsé, inexploré jusqu'ici, traverse leurs montagnes pour la première fois et arrive à Ta-Tsien-Lou, capitale du royaume tibétain de Kiala.

De Ta-Tsien-Lou il descend vers le fleuve Bleu à travers la province du Sé-Tchouen, et arrive à Pékin au printemps de 1899.

Bientôt après, M. Bonin, laissant Pékin, traverse l'empire pour la quatrième fois, de l'est à l'ouest, en gagnant le fleuve Jaune et la terre mongole des Sept Hordes (ordos) commandées par le 27e descendant de Genghis khan, le roi de Djoungar.

Il remonte le fleuve en jonque pendant quarante jours, traverse à dos de chameau les sables du désert d'Alashan par des cols de 5,000 mètres d'altitude qui forment les assises du plateau central de l'Asie.

Digitized by Google

Il visite la grande lamaserie tibétaine de Kounboun, séjour de 3,000 lamas jaunes; de là il se rend au grand lac Koukounor et, après une traversée en plein hiver par une série de cols atteignant près de 4,000 mètres, il se dirige vers Kouldja, à la frontière russe.

Au retour, M. Bonin visita Tachkend, Samarkand, la mer Caspienne, Bakou, Tiflis, l'Arménie jusqu'à l'Ararat par Erivan.

Il arrive par Batoum et la mer Noire à Constantinople deux ans et demi après son départ de Paris.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

Assemblée générale du 15 janvier 1901

PRÉSIDENCE DE M. LE PRINCE ROLAND BONAPARTE

M. le lieutenant Avelot, du 31e régiment d'infanterie, chargé d'une mission topographique par le ministère des Colonies, a exposé les résultats de la mission qu'il a remplie dans la boucle de l'Ogôoué.

C'est le 14 octobre 1899 que la mission fut constituée à Cap Lopez; elle comprenait trois officiers : les lieutenants Rouyer, Gritty et lui-même, plus son frère, M. Henri Avelot, artiste peintre, que la maladie obligea bientôt à rentrer en France, un chef de convoi sénégalais, enfin 52 Loangos, Gabonais et Pahouins.

La mission monta en cinq jours à N'djolé sur l'Ogôoué, grâce à deux vapeurs de la Compagnie des Chargeurs réunis.

De N'djolé, elle gagna en deux jours l'île d'Alembé, sur une grande pirogue due à l'obligeance de la Société du Haut-Ogôoué qui a un établissement commercial dans cette île.

La mission resta dans l'île d'Alembé trois semaines pendant lesquelles M. Avelot détermina le cours inférieur de l'Ocano.

En novembre, commença la marche vers le sud le long du méridien qu'il s'agissait de déterminer; le pays était désert, très accidenté, couvert d'une brousse inextricable; il fallut un mois pour avancer de 10 kilomètres, bien que l'on ait pu utiliser la vallée de la rivière Laware ou Sainte-Anne, vallée qui s'écarte très peu du méridien, qu'elle recoupe trois fois.

Le 5 décembre, sur le conseil de Pahouins qu'elle rencontra, la mission se scinda : le lieutenant Gritty devait gagner le village de Nzala, situé, au dire des indigènes, à deux jours de marche, dans le sud, tandis que les lieutenants Rouyer et Avelot continueraient les levés le long du méridien jusqu'au voisinage de Nzala. Mais, arrivés à Okola, ils apprirent que ce village n'existait plus. Ne voyant pas arriver le lieutenant Gritty, ils battirent, mais en vain tout le pays, et les vivres leur firent bientôt défaut.

Le 24 décembre, MM. Rouyer et Avelot, épuisés et désespérés, décidèrent de battre en retraite le lendemain sur N'djolé; le Sénégalais qui accompagnait le lieutenant Gritty y arriva de son côté et raconta comment l'officier,

Digitized by Google

égaré par ses guides pahouins, abandonné par ses porteurs, avait essayé, mais en vain, de suivre ses camarades à la trace, puis, dans l'impossibilité de faire avancer son convoi, s'était décidé à envoyer son chef de convoi à N'djolé pour avoir des nouvelles. Les deux fractions de la mission se réunirent à Okola le 1er janvier 1900.

Les lieutenants Rouyer et Gritty continuèrent la marche vers le sud, et le lieutenant Avelot traça de nouveaux itinéraires entre N'djolé et la rivière Sainte-Anne. Ce dernier chercha ensuite à rejoindre ses camarades; il ne put suivre à la piste la partie de la mission qui l'avait précédé et retrouva enfin le lieutenant Gritty qui était tombé malade.

Ses provisions étant épuisées, M. Avelot se remit en marche pour gagner Kolimandja où la Société du Haut-Ogôoué a une factorerie. La marche fut très pénible et M. Avelot resta trois jours sans manger. Enfin il parvint à la factorerie et, remonté en vivres et en marchandises, il revint à Kandakou.

Tandis que le lieutenant Rouyer poursuivait les travaux topographiques au sud de Samba, MM. Gritty et Avelot revinrent vers le nord pour compléter le levé de la région entre Kandakou et le Boumi. Le pays est désert et il fallut se rationner. De Boumi à Kolimandja, la marche fut plus facile. La mission fut ramenée de Kolimandja à Samba par un vapeur anglais. Le lieutenant Avelot, gravement atteint de maladie, dut laisser ses camarades terminer les derniers levés.

Après cette importante communication, l'assistance a encore entendu une instructive et spirituelle causerie de M. Paul Labbé sur l'île Sakhaline qu'il a visitée et étudiée à fond. Il s'est particulièrement attaché à décrire la colonie pénitentiaire que les Russes y ont établie et il a ensuite parlé des diverses races indigènes qui habitent cette île.

De nombreuses projections ont accompagné ces deux conférences.

Réorganisation des sections.

La Société de Géographie commerciale de Paris a envoyé à tous ses membres la circulaire suivante relative à la réorganisation de ses sections :

Paris, le 10 janvier 1901.

Monsieur et honoré collègue,

J'ai l'honneur de vous informer que le Conseil de la Société de Géographie commerciale, dans ses séances du 4 décembre 1900 et du 8 janvier 1901 a décidé :

1° Que les six Sections qui existaient au sein de la Société seraient désormais réduites à trois ainsi dénommées :

1re Section. — *Géographie économique générale* (Produits naturels et ouvrés. — Voies de communication. — Tarifs et conventions douanières. — Explorations commerciales. — Enseignement).

2e Section. — *France et possessions françaises* (Émigration. — Adapta-

Digitized by Google

tion au climat. — Mise en valeur du sol. — Administration. — Rapports avec les indigènes. — Relations avec la métropole).

3e SECTION. — *Pays étrangers* (Même programme que pour la 2e section).

2° Que les trois sections se réuniraient désormais à un quantième fixe :

La 1re section le 2 de chaque mois.
La 2e — 12 —
La 3e — 22 —

3° Que MM. Octave Noël, Mabyre et Blondel seraient respectivement désignés comme présidents de la 1re, 2e et 3e Sections et seraient chargés, chacun en ce qui le regarde, de former le bureau de la Section.

Cette réorganisation, en réduisant le nombre des séances qui se tenaient chaque mois, provoquera, je l'espère, une assiduité encore plus grande que par le passé de la part des membres qui suivent les travaux des Sections et assistent à leurs réunions.

En conséquence, je vous prie, après avoir fait votre choix de la Section ou des Sections dont vous comptez suivre les séances, de vouloir bien adresser à M. le Secrétaire général, 8, rue de Tournon, la feuille ci-dessus détachée au pointillé et sur laquelle vous inscrirez en tête votre nom et le numéro de la Section à laquelle vous voudrez être inscrit.

Il vous est loisible du reste de vous faire inscrire aux trois Sections.

Je compte que vous voudrez bien ainsi par votre présence et par votre action directe favoriser les progrès de la Géographie économique dont la Société poursuit avec tant d'activité et de succès la vulgarisation.

Veuillez agréer, monsieur et honoré collègue, l'assurance de mes sentiments distingués.

Le Président,
PRINCE ROLAND BONAPARTE.

Le Secrétaire général,
CH. GAUTHIOT.

LIVRES

La Suède, son peuple et son industrie, exposé historique et statistique, publié par ordre du gouvernement, rédigé par GUSTAVE SUNDBÄRG, actuaire au bureau central de statistique de la Suède. 2 vol. Stockholm, Imprimerie royale, P. A. Norstedt et Söner, 1900. — Nous devons l'envoi de cet ouvrage en deux volumes, écrit d'un bout à l'autre en français, à M. Arthur Thiel, commissaire général de la Suède à l'Exposition universelle. C'est un des plus méthodiques qui aient paru à l'occasion de la grande fête internationale. La compétence hors ligne des auteurs — ils s'appellent *légion* — excellemment dirigés par M. Gustave Sundbärg, nous a valu le meilleur ouvrage d'ensemble que nous possédions sur la Suède. Aussi que de pages n'aurions-nous pas à citer sur la géographie physique, sur le peuple

Digitized by Google

suédois, sur la constitution et l'administration, sur l'enseignement à tous ses degrés, sur l'agriculture et l'élevage, sur les forêts et l'industrie forestière, sur la chasse et la pêche, sur les mines et usines, sur l'industrie manufacturière, sur le commerce, sur la navigation, sur les communications, sur les monnaies, banques, caisses d'épargne, assurances, sur la législation industrielle, sur la législation ouvrière et la statistique sociale? Nous empruntons au volume premier les pages que M. le Dr E. Sidenbladh, directeur en chef du bureau central de statistique, a consacrées aux cartes officielles :

Cartes géodésiques. — La cartographie géodésique, géographique, hydrographique et militaire de la Suède appartenait jadis exclusivement au corps des arpenteurs-géomètres, dont le premier chef reçut ses instructions en 1628. L'activité des arpenteurs-géomètres s'est toutefois successivement réduite à la cartographie géodésique, tandis que les autres branches ont été confiées à des institutions spéciales.

L'activité ordinaire du corps des arpenteurs-géomètres vise la délimitation légale des terres (*laga skiften*), c'est-à-dire une nouvelle délimitation des terres de chaque propriété en champs, prairies, forêts, etc., et s'effectue en majeure partie aux frais des propriétaires fonciers. En Norrland, où cette délimitation se fait comme dans les autres parties du pays, il a, en outre, été organisé une espèce particulière d'opérations d'arpentage, l'« *afvittring* » ou départition, dont l'objet est de distraire des forêts de l'État certains terrains en faveur des propriétaires privés, et qui va se terminer. La grande délimitation (*storskifte*) qui a eu lieu en Dalécarlie et qui constitue une espèce intermédiaire entre la délimitation légale et la départition a été terminée en 1893.

L'*Atlas général du pays* (*Rikets allmänna Kartverk*) est une fusion, effectuée en 1894, de deux atlas distincts et encore existants, l'atlas économique et l'atlas topographique, ressortissant en commun depuis 1873, sous le chef de la section topographique de l'état-major général. Le personnel se compose d'officiers de l'état-major et de l'armée, ainsi que de fonctionnaires civils.

Le chef de la section topographique et ceux de l'Atlas géologique et nautique, ainsi que quelques autres personnes, forment, avec le chef de l'état-major général comme président, la commission des travaux cartographiques publics, qui constitue une espèce de direction supérieure pour tous les atlas mentionnés.

L'*Atlas économique* a spécialement pour but de donner une connaissance exacte de la surface du pays et de sa division au point de vue économique (champs, prairies, bois, etc.). L'Atlas inauguré en 1859 est, à proprement parler, la continuation de l'Atlas paroissial (*Sockenkartverket*), qui était dressé par le corps des arpenteurs-géomètres. Il donne, quoique sur une plus petite échelle et avec moins de détails, un aperçu d'ensemble de ce que l'on trouve dans les cartes d'arpentage.

L'*Atlas topographique.* — En 1789, le corps des arpenteurs-géomètres cessa de travailler à la confection de l'Atlas géographique du pays. Ce travail fut alors repris par un particulier, le conseiller des mines baron S. G. Hermelin, qui publia à ses frais (1797-1818) un atlas complet de la Suède et de la Finlande, dont les planches furent ensuite achetées par l'État. Cependant il fut créé (en 1805) pour l'Atlas topographique un corps spécial, celui des géo-

Digitized by Google

mètres topographes (*Fältmätningskåren*) qui devint ensuite le corps topographique (*Topografiska kåren*), puis, à partir de 1874, la section topographique de l'état-major général (*Generalstabens topografiska afdelning*).

Cartes géologiques. — Il a été dressé naturellement de longue date des cartes minières en Suède (on en possède une des mines de cuivre de Falun, dessinée en 1629), mais les cartes pétrographiques les plus anciennes du pays ne remontent qu'au commencement du siècle présent.

Il fut créé, en 1858, un service spécial, le Bureau géologique de la Suède (*Sveriges geologiska undersökning*), avec la mission d'entreprendre, suivant un plan général, des explorations géologiques dans l'intérêt de la science, de l'agriculture et de l'industrie et d'en publier les résultats au moyen de cartes avec leurs descriptions. La carte géologique reproduit en couleurs différentes tout ce qui se voit à la surface du sol, et, par suite, non seulement les différentes roches, mais aussi les couches meubles. C'est donc une carte plane (sans terrain), mais il a été récemment prescrit que certaines parties du pays seraient reproduites sur des cartes topographiques, et qu'il serait dressé des cartes pétrographiques spéciales.

Cartes nautiques. — En 1756, l'État suédois commença à s'occuper de la confection de cartes nautiques pures, et il fut publié, pendant le reste du même siècle, quantité de cartes côtières du pays. De 1797 à 1848, les levers hydrographiques se faisaient par les soins et aux frais de l'État; les cartes étaient publiées par les particuliers. Il fut enfin établi en 1849 un service relevant du département de la marine, lequel fut désigné, à partir de 1871, sous le nom de Bureau des cartes nautiques (*Sjökarteverket*), et les planches en cuivre qui existaient déjà furent achetées par l'État.

La Norvège, ouvrage publié à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, 1900. Kristiania, imprimerie centrale. — Cet ouvrage, non moins intéressant que le précédent, est dû, lui aussi, à la collaboration d'un grand nombre d'auteurs. La situation géographique et la topographie sont traitées par M. André M. Hansen, la géologie par M. H.-H. Reusch, le climat par M. Axel Steen, les plantes par M. H.-H. Gran, la vie animale par M. James A. Grieg, l'anthropologie par M. André M. Hansen, la démographie par M. S. Amnéus, les temps préhistoriques par M. Siegw. Petersen, l'histoire par M. O.-A. Œverland, la situation internationale par M. Ebbe Hertzberg, le droit constitutionnel et administratif par M. A. Færden, les institutions sociales par M. H. E. Berner, la santé publique par M. Wilhelm Hiorth, les finances et les banques par M. J. J. Woxen, les assurances par M. G. Amnéus, l'église et son organisation par M. E. I. Hambro, l'instruction publique par M. J. V. Heiberg, l'armée, la marine, l'agriculture par M. G. Tandberg, l'exploitation des forêts par M. K. A. Fauchald, les pêches par Johan Hjort, la chasse, l'exploitation des mines, l'industrie par MM. G. Amnéus et A. Th. Kiær, le commerce et la navigation, les voies de communication, les postes, les télégraphes et les téléphones par MM. Bernh, Andersen, Andr. M. Hansen et J. T. Sommerschild, la langue par M. Hj. Falk, la littérature par M. Chr. Brinchmann, la presse par M. Karl. Fischer, la peinture par M. Jens Thiis, l'art industriel et la sculpture par M. L. Dietrichson, l'architecture par

Digitized by Google

M. Johan Meyer, la musique par M. K. Siewers. On le voit, de même que pour la Suède, nous avons ici une légion de collaborateurs. Une table analytique est jointe au volume. Citons ici un passage de la situation internationale de la Norvège (page 172) : « Après des pourparlers préalables avec les grandes puissances, le prince régnant suédois, Carl Johan, força par le traité signé à Kiel, le 14 janvier 1814, le roi de Danemark et de Norvège à renoncer à la Norvège en faveur de S. M. le roi de Suède et de ses successeurs, de telle sorte que les provinces de Norvège appartiendront désormais en toute propriété et souverainement à S. M. le roi de Suède et formeront un royaume réuni à celui de Suède. Par contre, le premier projet suédois de rédaction du traité, qui devait entraîner l'incorporation de la Norvège dans la Suède, fut mis de côté; et ce fut expressément en sa qualité toute spéciale de souverain de la Norvège que S. M. le roi de Suède prit charge de la partie incombant à la Norvège de la dette publique commune à la monarchie dano-norvégienne alors dissoute. Le caractère d'individualité internationale attribué à la Norvège reçut donc son application dans le traité de cession lui-même. »

Une guerre éclata à ce sujet; elle fut courte et peu sanglante. « Le prince royal de Suède consentit au nom de son roi à accepter la constitution norvégienne nouvellement créée... Le Storthing était reconnu comme la représentation légale du pays. Par contre, son roi nouvellement élu, Christian Frédérik de Danemark, s'engageait à suspendre immédiatement l'exercice de son pouvoir, le gouvernement devant être géré provisoirement par le Conseil d'Etat norvégien, et à le remettre définitivement entre les mains de l'Assemblée nationale, aussitôt qu'elle se serait réunie. Enfin le Storthing consentit à recevoir l'abdication du roi Christian Frederik, et il élut, le 4 novembre 1814, Carl XIII de Suède roi de Norvège. L'union ainsi fondée fut proclamée au Storthing par le prince héritier Carl Johan en personne, au nom de Carl XIII, et dans des termes qui reconnaissaient que le nouveau roi basait son droit sur l'élection spontanée et unanime du peuple norvégien, et non sur des traités conclus antérieurement et auxquels les Norvégiens n'avaient pris aucune part.

« Le détail des conditions de l'union entre la Suède et la Norvège fut fixé par l'acte d'union (*Rigsakten*) accepté en 1815 par les représentations des deux royaumes. Dans le chapitre d'introduction de cet acte il fut dit que l'union était établie non par les armes, mais par une libre conviction. » En voici les principaux points. D'après l'article 1er, tant de la propre loi constitutionnelle que de l'acte d'union, la Norvège *est un royaume libre, indépendant, indivisible et inaliénable, uni à la Suède sous un même roi.* Lorsque le roi se trouve empêché, pour cause d'absence, de maladie ou de minorité, d'exercer la direction des affaires gouvernementales, elle revient, jusqu'à ce que l'assemblée nationale en décide autrement, au plus proche héritier du trône ou à un gouvernement intérimaire *composé du même nombre de membres de chaque royaume.* Si la maison royale vient à s'éteindre, le *Storthing* norvégien et la diète suédoise, ou en cas de dissentiment *un comité commun composé d'autant de Norvégiens que de Suédois* en élisent une nouvelle. Le roi est couronné séparément dans chaque royaume, et il est tenu de résider chaque année *quelque temps en Norvège.*

Digitized by Google

Il est également impossible à des Norvégiens d'occuper des fonctions de l'État en Suède, et à des Suédois d'en occuper en Norvège. Les marchés particuliers des deux pays sont séparés par des justices financières, et chaque nation contracte sa propre dette publique dont elle est seule responsable.

Malgré le principe d'égalité sur lequel l'union est fondée et doit l'être, les affaires étrangères des royaumes ont été expédiées jusqu'à présent par les membres du Conseil d'État *suédois*, auquel a été confié le portefeuille des affaires étrangères. C'est ce passe-droit bien évident que veut faire disparaître la *droite* norvégienne, en organisant, *pour la direction des affaires*, une communauté *basée sur une entière égalité;* de son côté, la gauche prétend d'une manière tout aussi déterminée, à *la création d'un ministre des affaires norvégien indépendant*, faisant valoir que l'unité indispensable dans la politique étrangère des royaumes est suffisamment assurée par l'unité dans la personne du roi.

Paul Combes. *Cent ans de lutte. Les héros Boers.* Paris, Montgredien et Cie, gr. in-8°. — C'est toute l'histoire des deux États d'Orange et du Transvaal qui est retracée dans ce volume, depuis les premières migrations qui en marquent l'origine jusqu'aux plus récents événements de la longue guerre, commencée à la fin de 1899, où l'indépendance des Républiques peut sombrer, malgré des prodiges d'héroïsme.

Les Boers ont été les véritables pionniers et les civilisateurs de l'Afrique du Sud. Dépouillés et humiliés par les Anglais, ils ont émigré vers les régions encore vacantes qui s'étendent au nord de la colonie du Cap, et, franchissant l'Orange, puis le Vaal, ils ont mis en valeur d'immenses territoires. Ce sont eux aussi qui ont découvert les riches mines de diamant de Kimberley, dont l'Angleterre s'est emparée. L'auteur nous fait passer par toutes les phases de cette lutte qui dure depuis le commencement du XIXe siècle et dont les premiers épisodes marquants sont le « Grand Trek » de 1835, la révolte de Prétorius en 1848, la guerre de 1881 après laquelle la République Sud-Africaine fut reconnue comme État indépendant, en 1884.

Mais la lutte devait reprendre bientôt, et M. Paul Combes nous retrace le rôle joué d'une part par Cecil Rhodes, le grand ennemi du Transvaal, d'autre part, par l'héroïque défenseur de cette République, Paul Krüger. Enfin, sur la guerre actuelle, il donne des renseignements précis, puisés aux meilleures sources, et termine par quelques considérations sur la situation économique du Transvaal, sur la presse dans les États boers et sur l'avenir de l'Afrique australe. G. R.

Paris-Atlas, texte par Fernand Bournon, archiviste paléographe, 28 cartes dont 24 en couleurs, 595 reproductions photographiques, 32 dessins. Paris, librairie Larousse, 1 vol. gr. in-4°. — La maison d'édition Larousse a été bien inspirée en appliquant à la description de Paris les procédés qu'elle avait déjà employés dans l'*Atlas Larousse illustré* pour la description géographique du monde entier. A côté du texte et des cartes et plans, on a placé de nombreuses reproductions photographiques qui, en raison de leur heureux choix et de leur perfection, constituent de réels documents. Le *Paris-Atlas* est un ouvrage

Digitized by Google

de luxe qui donne un tableau aussi attrayant qu'instructif de Paris à la fin du XIXe siècle.

L'ouvrage débute par un chapitre historique, accompagné de vues de l'ancien Paris et de plans de la capitale à diverses époques. On peut regretter de ne pas y trouver des reproductions plus typiques d'anciens plans originaux, notamment des XVIIe et XVIIIe siècles, qui en ont produit de si remarquables.

Chaque arrondissement fait l'objet d'un chapitre spécial, avec plan. Les rues et les monuments sont décrits d'une façon précise, et l'auteur nous fait connaître leur histoire dans ses détails les plus essentiels. Il passe ensuite aux environs de Paris et consacre plusieurs chapitres aux sites les plus pittoresques qui avoisinent la capitale, aux forêts qui l'entourent, ainsi qu'aux villes et châteaux historiques qui en sont le plus rapprochés. Les cartes qui sont jointes à cette seconde partie présentent les mêmes qualités que nous avons eu précédemment l'occasion de signaler ici en parlant de l'*Atlas illustré*.

G. R.

La Natalité en France en 1900, par G. M..., librairie E. BERNARD. — Ce petit livre, tout d'actualité, est de nature à intéresser vivement les personnes s'inquiétant de cette question, qui préoccupe, à juste raison, les politiques et les sociologues. L'auteur, avec une grande impartialité, énumère les causes qui ont amené l'abaissement de la natalité en France. Cette énumération, très complète et très sincère, constitue sinon une peinture brillante tout au moins une photographie exacte de notre société en 1900. C'est un livre à lire et même à relire.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

Chine.

The Attaché at Pekin, par A. B. FREEMANN MITFORD C. B. — Ce diplomate donne ses impressions sur le Céleste Empire depuis 1865. Il ne dénigre aucunement les Chinois, lesquels ne sont pas si hostiles qu'on se l'imagine. M. Mitford rend justice aux efforts des jésuites dont l'un devint précepteur du prince héritier; un livre publié par un jésuite figurait dans la Bibliothèque du Palais. Le fléau de la vie chinoise, c'est la corruption des mandarins et leurs exactions.

The Break up of China, par lord CHARLES BERESFORD. — Ce lord anglais est convaincu que le Céleste Empire est en pleine désagrégation, et il indique déjà les épaves du naufrage. Sans nous prononcer au sujet de cette hypothèse, il est intéressant de connaître les vues du lord anglais sur les diverses sphères d'influence, et sur le rôle que serait appelé à jouer le Japon ainsi que l'Amérique en Extrême-Orient. Ses appréciations sur les Chinois, si industrieux, si bons commerçants et si peu guerriers, et l'affreuse corruption des mandarins ne laissent pas d'être intéressantes.

Intimate China, par Mrs. ARCHIBALD LITTLE. — Description des mœurs du pays; aperçus sur le culte de famille. La succession revient au frère du défunt. Ouvrage à étudier pour connaître un peuple très mal compris en Europe.

J. W. HAY.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Un arrêté du ministre des Colonies, en date du 22 novembre 1900, a fixé au 1er mars 1901 la date d'ouverture d'un concours pour l'emploi de rédacteur stagiaire à l'administration centrale du ministère des Colonies. Le nombre des places mises au concours est de quatre. Le *Journal officiel* du 17 janvier contient un avis relatif aux conditions d'admission à ce concours et en fait connaître le programme dont une partie porte sur l'histoire et la géographie coloniales.

— Le Conseil de la Société de Géographie commerciale de Paris a, dans sa séance du 8 janvier 1901, élu, pour l'année 1901, comme président le prince Roland Bonaparte et comme vice-présidents : MM. de Leymarie, Anthoine, Expert-Besançon et Leroy, député.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance publique annuelle du 16 novembre 1900, a attribué sur les arrérages de la fondation Garnier (15,000 fr.) une subvention de 5,000 francs à Mlle Menant, pour la continuation de ses études sur les *Parsis;* elle a partagé le prix Saintour, et attribué la moitié de ce prix à M. Auguste Pavie, pour son ouvrage intitulé *Mission Pavie en Indo-Chine* (1879-1895). *Études diverses. Recherches sur l'histoire et la littérature du Cambodge, du Laos et du Siam.* (Paris, Leroux, 1898, 2 vol. in-4).

— A la même académie, M. Antoine Cabaton, membre de l'École française d'Extrême-Orient, a rendu compte de la visite archéologique qu'il a faite des monuments khmers de la province de Bati et de Kompong-Cham.

Cet explorateur a pu dresser l'inventaire de la bibliothèque du roi Norodom dont l'accès avait été interdit jusqu'ici. Il y a trouvé un certain nombre de paraphrases du *Canon bouddhique*, le texte original de la *Chronique royale* et des *Lois* cambodgiennes, des livres de médecine, de petits traités de morale connus sous le nom de *Chebap*, des livres de divination et de magie, ainsi qu'une traduction khmère du *Râmâyana*.

Il a fait copier le recueil des formules des *Bakhus*, gardiens officiels de l'épée sacrée, sauvegarde du Cambodge, et a entrepris la traduction d'un formulaire médical rempli d'expressions techniques, de noms de plantes et de drogues.

Sur le conseil de M. Finot, directeur de l'école, il a apporté toute son attention à l'étude de la langue et de la littérature des Chams du Binh-Thuân, derniers restes des habitants de l'ancien royaume de Campâ. Dix textes particulièrement intéressants (deux sont en sanscrit très altéré) permettront de déterminer la part qui revient à l'hindouisme dans le brâhmanisme pratiqué dans cette contrée de l'Asie.

Digitized by Google

Enfin, M. Cabaton a clos ses travaux en recueillant les dialectes des Kuy Dek, au Cambodge, et des Tiourous, en Annam, très importants au point de vue de l'étude comparative des idiomes indo-chinois.

— Parmi les prix décernés par l'Académie des sciences de Paris dans sa séance publique annuelle du 17 décembre 1900, nous relevons les suivants :

Prix Gay. — Attribué à M. Maurice Lugeon, professeur à l'Université de Lausanne. Le sujet du concours était : « Appliquer à une région de la France ou à une portion de la chaîne alpine l'analyse des circonstances géologiques qui ont déterminé les couditions actuelles du relief et de l'hydrographie. »

Prix Delalande-Guérineau. — Partagé entre MM. les capitaines Maurain et Lacombe. Nous rappelons que ces deux officiers, appartenant au Service géographique de l'armée, ont été chargés par le ministère de l'Instruction publique d'effectuer une reconnaissance en vue d'une reprise de la mesure de l'arc du méridien du Pérou exécutée de 1736 à 1743 par les académiciens français Bouguer, La Condamine et Godin.

Dans la séance du 21 janvier, M. Michel Lévy a présenté deux notes intéressantes de ses collaborateurs à la carte géologique de la France.

Dans la première, M. Léon Bertrand, professeur à l'université de Toulouse, établit qu'une partie des éruptions de labradorite de la côte de Nice date du pliocène le plus récent et coïncide avec les effondrements qui ont donné naissance à la Méditerranée.

L'autre note, due à M. Clangeaud, chargé de cours à Clermont-Ferrand, traite des dômes et des plis affectant les terrains secondaires qui servent de bordure sud-ouest au plateau central; le crétacé y est nettement discordant sur le jurassique, dont le premier plissement a été suivi d'une érosion partielle.

— Les quinze conférences sur Madagascar, organisées par M. le docteur Raphaël Blanchard, professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, sous le patronage de l'Union coloniale française et du Comité de Madagascar, ont débuté le 5 janvier, et se sont poursuivies avec un succès qui ne s'est pas ralenti. En raison de l'affluence croissante des auditeurs, la salle où cet enseignement avait été donné au début est devenue trop petite. Aussi les conférences auront-elles lieu désormais (aux jours et heures indiqués, c'est-à-dire les jeudis et samedis, à 5 heures du soir), dans le grand amphithéâtre du Muséum d'histoire naturelle. Entrée : 57, rue Cuvier.

Les conférences qui ont eu lieu en janvier sont :

Géographie. — Conférence par M. G. Grandidier, le 5 janvier.

Géologie. — Conférence par M. Marcellin Boule, le 10 janvier.

Minéralogie. — Conférence par M. H. Lacroix, le 12 janvier.

Botanique. — Deux conférences par M. E. Drake del Castillo, les 17 et 19 janvier.

Zoologie. — Deux conférences par M. G. Grandidier, les 24 et 26 janvier.

Ethnographie. — Deux conférences par M. G. Grandidier, dont la première le 31 janvier.

Les conférences du mois de février seront les suivantes :

Ethnographie. — Seconde conférence de M. G. Grandidier, le 2 février.

Linguistique. — Conférence par M. Aristide Marre, le 7 février.

Digitized by Google

Histoire de la colonisation. — Conférence par M. H. Froidevaux, le 9 février (La colonisation à Madagascar avant la conquête française).

Deux conférences par M. Clément Delhorbe, les 14 et 16 février (La colonisation à Madagascar depuis la conquête française).

Hygiène, climat et maladies. — Deux conférences par M. Raphaël Blanchard, les 21 et 23 février.

— Parmi les conférences de l'Association française pour l'avancement des sciences, nous citerons celle qui a été faite, le 24 janvier, par M. Raphaël Blanchard, sur le rôle des insectes dans la propagation des maladies.

— M. David Levat, ingénieur civil des mines, auteur d'un projet de chemin de fer dans la Guyane française, a fait le 12 janvier à la Société française des ingénieurs coloniaux une conférence sur cette intéressante entreprise.

— M. Henri Chessé, administrateur colonial, a fait, le mercredi 23 janvier, au Palais-Royal (Galerie d'Orléans) une conférence sur le pays Betsimisaraka et le commerce et la colonisation sur la côte Est de Madagascar. Cette réunion a été organisée par les soins de la *Ligue coloniale de la jeunesse* dont le président est M. Ch. Noufflard. La séance était présidée par M. Auricoste, directeur de l'*Office colonial.*

— A la Société de géographie, le 25 janvier, conférences de MM. le capitaine Jobit et le lieutenant Demars, sur la mission Gendron au Congo français, en 1899-1900.

— La rédaction du *Bulletin* du *Comité de l'Afrique française* signale, dans sa livraison de janvier 1901, que cette association a aujourd'hui dix années d'existence. Partout où notre pays a exercé une action, le Comité a apporté à la politique française ses encouragements et son appui; il a notamment pris une grande part à la formation des trois missions qui se sont réunies, en 1900, au centre de l'Afrique. Nous constatons volontiers le large et utile concours donné ainsi par l'initiative privée à l'expansion coloniale.

— La souscription ouverte par la Société de Géographie et le Comité de l'Afrique française pour la fondation du prix Lamy (*Revue de Géographie*, décembre 1900, p. 475) sera close le 1er mars seulement.

— La *Réunion d'Études algériennes* (12, galerie d'Orléans, Palais-Royal) a annoncé pour le 11 février, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle de la Société de Géographie (boulevard Saint-Germain, 184), une conférence de M. Étienne, député, ancien sous-secrétaire d'Etat des colonies : *L'Algérie au point de vue politique, administratif et économique.* La séance sera présidée par M. Léon Bourgeois, député, ancien président du Conseil.

Le Directeur-gérant : L. Drapeyron.

5833. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

FONDÉE

Par **LUDOVIC DRAPEYRON**

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

Neuvième livraison. — Mars 1901

SOMMAIRE

G. REGELSPERGER : Ludovic Drapeyron.
C.-E. BONIN : La navigabilité du fleuve Bleu.
LÉON VALLÉE : La Sibérie et le grand Transsibérien.
M. CHARPENTIER : La question du French Shore.
P. BARRÉ : Les chemins de fer océaniens.
P. LEMOSOF : Le livre d'or de la géographie. Essai de biographie géographique (*suite*).
G. REGELSPERGER : Mouvement géographique.
Nécrologie : Le professeur Matteo Fiorini, par GABRIEL MARCEL.
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.

CARTES

Empire russe ; tracé du chemin de fer transsibérien (en couleur et hors texte). — Carte de Terre-Neuve.

Portrait de Ludovic Drapeyron (en héliotypie).

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1901)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, il y aura là un organisme vivant. » La Médaille d'Or lui a été attribuée à l'Exposition universelle de Paris (1900). Son œuvre a été d'ailleurs retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-sept volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de **587** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements et annonces, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues, 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LUDOVIC DRAPEYRON

La *Revue de Géographie* ne devait pas se borner à enregistrer en termes émus la mort de son fondateur, qui fut en même temps son unique directeur, Ludovic Drapeyron, mais il convenait de retracer aussi les principaux traits de la vie du professeur et du savant et de rappeler les nombreux travaux qu'il a publiés, en même temps que l'impulsion qu'il a donnée aux études géographiques. Reconnaissant de la bienveillance qu'il nous témoigna toujours, nous nous chargeons volontiers, dans la courte notice qui va suivre, du soin de rendre un hommage mérité à la mémoire de cet homme excellent.

Né à Limoges, le 24 février 1839, Ludovic Drapeyron appartenait, par sa mère, à une ancienne famille du Limousin : il était, par ce côté, le petit-fils d'un ancien inspecteur de l'académie de Limoges, Navières de la Roissière, décédé en 1877, et dont le nom n'a pas été oublié dans le pays.

C'est à Barcelone, où son père avait créé une fabrique de porcelaine, que Ludovic Drapeyron fit ses premières études. Il revint les continuer à Limoges, en 1849, puis il alla les terminer à Paris en 1857, au lycée Charlemagne. Admis en 1859 à l'École normale supérieure, il en sortit en 1862 avec le titre d'agrégé d'histoire.

Au lycée de Besançon, où il fut envoyé comme professeur, Drapeyron commença la préparation de ses thèses pour le doctorat ès lettres qu'il présenta à la Sorbonne en 1869 avec le plus grand succès. La thèse latine était relative à l'histoire de la Bourgogne pendant la période mérovingienne : *De Burgundiæ historia et ratione politica Merovingorum ætate*. La thèse française avait pour titre : *L'Empereur Héraclius et l'Empire byzantin au* VII*e siècle*.

Dans sa thèse française, Drapeyron a fait admirablement res-

Digitized by Google

Digitized by Google

LUDOVIC DRAPEYRON

La *Revue de Géographie* ne devait pas se borner à enregistrer en termes émus la mort de son fondateur, qui fut en même temps son unique directeur, Ludovic Drapeyron, mais il convenait de retracer aussi les principaux traits de la vie du professeur et du savant et de rappeler les nombreux travaux qu'il a publiés, en même temps que l'impulsion qu'il a donnée aux études géographiques. Reconnaissant de la bienveillance qu'il nous témoigna toujours, nous nous chargeons volontiers, dans la courte notice qui va suivre, du soin de rendre un hommage mérité à la mémoire de cet homme excellent.

Né à Limoges, le 26 février 1839, Ludovic Drapeyron appartenait, par sa mère, à une ancienne famille du Limousin; il était, par ce côté, le petit-fils d'un ancien inspecteur de l'académie de Limoges, Navières de la Boissière, décédé en 1877, et dont le nom n'a pas été oublié dans le pays.

C'est à Barcelone, où son père avait créé une fabrique de porcelaine, que Ludovic Drapeyron fit ses premières études. Il revint les continuer à Limoges, en 1849, puis il alla les terminer à Paris en 1857, au lycée Charlemagne. Admis en 1859 à l'École normale supérieure, il en sortit en 1862 avec le titre d'agrégé d'histoire.

Au lycée de Besançon, où il fut envoyé comme professeur, Drapeyron commença la préparation de ses thèses pour le doctorat ès lettres qu'il présenta à la Sorbonne en 1869 avec le plus grand succès. La thèse latine était relative à l'histoire de la Bourgogne pendant la période mérovingienne : *De Burgundiæ historia et ratione politica Merovingorum ætate.* La thèse française avait pour titre : *L'Empereur Héraclius et l'Empire byzantin au* VII*e siècle.*

Dans sa thèse française, Drapeyron a fait admirablement res-

Digitized by Google

sortir l'état des mœurs et de l'esprit public à Byzance. C'est une peinture qui à la fois est très érudite et ne manque pas d'un certain piquant. L'auteur a montré le fort et le faible de cette société pleine des souvenirs de la grandeur romaine, et il n'a pas été sans laisser apercevoir quelques traits communs avec la société moderne. On peut y relever par exemple ses fines remarques sur le rôle joué à Byzance par la « sympathie » et par l'emploi du mot comme formule d'une politesse dénuée, au fond, de toute sincérité et dénotant une sorte de tendresse maladive et outrée.

Les deux thèses de Drapeyron furent le point de départ de travaux ultérieurs qu'il consacra à la même période historique.

Le nouveau docteur fut appelé de suite à Paris. Il fut nommé professeur d'histoire au lycée Napoléon (Henri IV), en remplacement de M. Levasseur, qui venait d'être pourvu d'une chaire au Collège de France.

Survinrent alors les événements de 1870-1871. Pendant le siège de Paris, Drapeyron, sans interrompre ses études historiques, écrivit dans l'*Electeur libre*, en collaboration avec M. Seligmann, qui avait été son collègue et qui fut l'un de ses amis les plus intimes, une série d'articles politiques qui firent grand bruit à l'époque.

Effrayés de la tournure que prenaient les événements, les deux amis, qui montaient ensemble la garde sur les remparts, mus par un sentiment patriotique aussi élevé qu'éclairé, avaient cherché à réagir contre l'idée d'une résistance à outrance dont l'issue leur paraissait pleine d'incertitudes et de dangers. Ils défendaient une politique qui, tout en visant à tirer le meilleur parti des ressources actuelles, ne plaçait pas une confiance aveugle dans la possibilité de remplacer en quelques mois un système militaire entièrement disparu. Ils estimaient que l'on devait plutôt compter sur une diplomatie habile, et ils demandaient la convocation d'une assemblée nationale qui réglât la question de paix et de guerre. C'était faire acte de courage et même de hardiesse que de développer cette politique prudente dans un milieu surexcité qui était peu disposé à l'appliquer. Les deux auteurs faisaient en même temps œuvre d'historiens, car ils interprétaient les faits présents à la lumière de l'histoire dont ils évoquaient les enseignements.

Les articles de l'*Electeur libre* furent réunis en volume sous ce titre : *Les deux folies de Paris, juillet* 1870, *mars* 1871 (Paris,

Digitized by Google

1872, in-12) et sous la signature Drapeyron-Seligmann, qui marquait bien la solidarité de sentiment des deux auteurs. Ce titre n'était pas celui qu'ils avaient primitivement choisi. Ils auraient voulu intituler le volume : *Politique de prévision scientifique pendant les deux sièges*. Leur pensée dominante eût été mieux traduite ainsi, car le livre est plein de prévisions qui ont trouvé leur réalisation plus ou moins lointaine, mais ils durent céder devant des considérations d'ordre pratique.

Au lendemain de la guerre, on retrouve Drapeyron au lycée Charlemagne où il resta jusqu'au 1er août 1899, époque de sa mise à la retraite.

Les préoccupations que lui causaient les événements politiques ne l'avaient pas entièrement abandonné, et, en 1871, il publia : *L'Europe, la France et les Bonaparte* (Paris, in-8°).

Il écrivit aussi, en 1874, dans le journal *le XIXe Siècle*, plusieurs articles, toujours en collaboration avec M. Seligmann, dans lesquels il avait cherché à définir la situation dangereuse que créaient pour la France les progrès croissants de l'Allemagne et la politique de Bismarck.

Cependant Drapeyron se détourna peu à peu de la politique pour se consacrer plus exclusivement aux travaux historiques et plus tard aux études géographiques.

Comme historien, il avait publié en 1870, sans le signer, un travail très remarquable : *L'aristocratie romaine et le concile* (Paris, in-8°). Il établit, en s'appuyant sur les faits, la continuité en quelque sorte ininterrompue du même esprit de domination depuis le sénat romain et la curie dans ses derniers jours jusqu'au gouvernement des papes; il montre dans la papauté, étendant son autorité sur le monde, la transformation historique finale de l'ancien pouvoir impérial romain.

Mais Drapeyron s'était surtout attaché à l'étude des époques mérovingienne et carolingienne, et des origines de la France et de l'Allemagne, et on lui doit un certain nombre de fortes études sur cette période de notre histoire, notamment : *Organisation de l'Austrasie et création de l'Allemagne* (Paris, 1869, in-8°); *Separation de la France et de l'Allemagne aux* IXe *et* Xe *siècles* (Paris, 1870, in-8°); *De la substitution d'un épiscopat germain à l'épiscopat romain en Gaule, sous les Mérovingiens et les Carolingiens* (Paris, 1875, in-8°); *Essai sur le caractère de la lutte de l'Aqui-*

Digitized by Google

taine et de l'Austrasie sous les Mérovingiens et les Carolingiens (Paris, 1877, in-8°; extrait du « Compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques »); *Les Carolingiens en Limousin; transmission des institutions féodales à la partie ouest du massif central* (Paris, 1884, in-8°).

On trouve aussi des articles nombreux de Drapeyron, sur des sujets historiques et géographiques, dans diverses publications périodiques auxquelles il collabora assez régulièrement, telles que la *Revue politique et littéraire*, la *Revue scientifique*, la *Revue pédagogique*.

Dans la *Revue des Deux Mondes*, il publia, le 15 novembre 1872 : *Les origines et la formation de l'Empire byzantin, à propos des travaux de M. Amédée Thierry;* et, le 1er novembre 1876 : *Un projet français de conquête et de partage de l'empire ottoman au* XVIe *et au* XVIIe *siècle.*

Il est bon de dire qu'Amédée Thierry, l'historien dont Drapeyron commentait les œuvres, faisait très grand cas lui-même des travaux du savant professeur. Il faut ajouter aussi que Philarète Chasles avait, au Collège de France, fait l'une de ses leçons sur la brochure de Drapeyron : *L'aristocratie romaine et le concile.*

Drapeyron, qui n'avait été au début qu'un historien, était peu à peu devenu en même temps un géographe, ou, si l'on veut, il avait eu de plus en plus une vision nette de la relation qui existe entre les données géographiques et les faits historiques. Comme tant d'autres, après nos défaites, il comprit aussi toute l'importance que l'on devait donner dans l'enseignement aux études géographiques. Au Congrès géographique international de Paris, en 1875, il formula tout un plan de réforme à ce sujet. Il poursuivit sa vigoureuse campagne aux Congrès internationaux de Bruxelles en 1874 et de Venise en 1881, où il présida la section de l'Enseignement, et dans les Congrès nationaux tenus à Paris (1875), Bordeaux (1882), Toulouse (1884) et Nantes (1886).

A la suite du Congrès de Paris en 1875, il fit paraître une étude sur cette question sous le titre de : *Nouvelle méthode d'enseignement géographique d'après les résolutions du Congrès géographique de Paris*, 1875 (Paris, 1876, in-8°). Ce travail était suivi d'une étude sur la cartographie à l'exposition des Tuileries par M. Frédéric Hennequin.

Dans cette brochure, Drapeyron retraçait avec détail l'historique

Digitized by Google

des importantes résolutions dont il avait été le promoteur. Puis, non content d'avoir obtenu du Congrès géographique de Paris le vote de propositions qui tendaient à donner à l'enseignement géographique en France une extension qu'il n'avait jamais eue, il voulut faire lui-même un grand effort personnel et apporter une pierre à l'édifice.

En 1876, il fonda en effet la *Revue de Géographie* qu'il dirigea sans interruption jusqu'à sa mort. Ce fut l'une des premières publications qui aient été exclusivement consacrées à la géographie. « C'est la première Revue, disait-il, qui, en France, et peut-être au dehors, met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques, et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. »

En la fondant, il ne fut pas seulement pénétré de la nécessité d'une connaissance plus approfondie de la géographie envisagée pour elle-même, mais, pensant avec raison que l'on ne peut étudier l'homme en le séparant de la terre où il vit, il tendit toujours, dans sa revue nouvelle, de même qu'il l'avait fait dans son enseignement, à démontrer, en historien qu'il était, que la géographie est un guide nécessaire dont l'histoire et la politique ne sauraient se passer. Esprit élevé et synthétique, il s'appliqua à préciser les applications méthodiques de la géographie, et l'influence qu'elle exerce sur la direction des événements. Il ne concevait pas que la géographie pût être isolée de l'histoire, et il la pratiqua surtout en historien. « Sans géographie, pas d'histoire sérieuse, disait-il. Il importe donc de faire pénétrer dans la nation les connaissances géographiques, j'ose ajouter l'esprit géographique. L'enseignement primaire, l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur ne sauraient s'en affranchir impunément. » Aussi plus tard, en 1884, exposa-t-il même l'économie d'une École nationale de géographie dont il proposait la fondation.

Lorsque Drapeyron avait songé à créer la *Revue de Géographie*, il s'était trouvé encore en communion d'idées avec son collaborateur de l'époque douloureuse du siège, M. Seligmann, et c'est ensemble qu'ils conçurent le projet et le réalisèrent. M. Seligmann devait y apporter le concours de sa plume et de son savoir étendu, et il publia en effet dans les deux premières livraisons des articles sous le titre de : *État mensuel comparé de l'Europe et de l'Amérique*. Ces études étaient les premières d'une série qui devait se

Digitized by Google

poursuivre, mais bientôt M. Seligmann, absorbé par de nouvelles fonctions, dut s'éloigner à regret de la *Revue de Géographie* et laisser Drapeyron conduire seul à bonne fin l'œuvre qu'ils avaient mûrie en commun. C'est à cet ami de la première heure que devait revenir le soin de faire ici l'éloge de Ludovic Drapeyron; il y eût mis tout son cœur, et c'est en termes vibrants et émus qu'il eût célébré la mémoire de celui dont il appréciait si hautement les qualités; mais, retenu par la maladie, il n'a pu s'acquitter de cette tâche qu'en toute autre circonstance il n'eût laissée à aucun autre. Il a bien voulu cependant nous guider de ses souvenirs, et nous lui en exprimons toute notre reconnaissance.

C'est le 1er janvier 1877 qu'avait paru la première livraison de la *Revue de Géographie*. Les hommes les plus éminents y avaient apporté leur adhésion, par l'appui de leur nom, ou en promettant leur collaboration. M. Ernest Picard, sénateur, ancien ministre des finances et de l'intérieur, donna les plus grands encouragements à la tentative de Drapeyron dans une lettre qui fut publiée en tête de la première livraison.

Dans un remarquable article d'Introduction, Drapeyron y avait tracé tout son plan. Il y montrait comment peut s'opérer, par les études géographiques, une transformation de la méthode des sciences politiques. « La géographie, disait-il, va centraliser et s'assimiler ce que les sciences mathématiques, physiques et naturelles renferment de notions indispensables à l'historien. » Et il prit comme épigraphe ces mots qu'il avait prononcés au Congrès géographique de Paris, en 1875 : « La géographie bien comprise centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines. » Dans sa pensée, la géographie devait donc être étudiée surtout comme l'auxiliaire de l'histoire.

A partir de ce moment, Drapeyron concentra tous ses efforts sur l'organe qu'il avait fondé, et il s'imposa un labeur énorme. Comme l'a fait remarquer M. Levasseur, « il assumait sur lui tout le travail depuis le choix des articles jusqu'aux moindres détails de la correspondance et de la correction des épreuves ».

Sa part de collaboration fut en même temps considérable. De janvier 1877 à décembre 1883, il a publié dans la *Revue de Géographie* près de soixante articles; de janvier 1884 à décembre 1894, au moins cent soixante d'importance diverse, et parmi ces nombreux écrits figurent des mémoires d'un haut mérite. Depuis

Digitized by Google

1895, la collaboration de Drapeyron n'avait pas été moins fréquente, et la livraison de janvier de cette année porte encore la trace de son infatigable activité d'esprit.

De tous ces travaux, il faut bien le dire, les plus notables furent encore des études historiques, qui durent d'ailleurs aux notions géographiques dont il les éclaira une valeur et une physionomie toutes particulières. Mais comment les citer tous et quel choix faire parmi eux?

Nous croyons cependant devoir rappeler les suivants: *M. Thiers, historien, géographe et homme d'État* (tome II, p. 299); *L'Allemagne invisible, mais présente* (III, 219); *La Constitution de Carthage d'après Aristote et Polybe* (X, 280); *L'Égypte, l'islamisme et les puissances européennes* (XI, 81); *Jeanne d'Arc* (XV, 321); *Le sens géographique du cardinal de Richelieu* (XVII, 274); *Napoléon et la topographie* (XX, 321, 435; XXI, 109, 204; XXII, 172); *Les deux Buache* (XXI, 6); *L'image de la France sous les derniers des Valois et sous les premiers Bourbons* (XXIV, 1); *L'œuvre géographique du prince de Bismarck* (XXVI, 321); *Commémoration du cinquième centenaire de l'infant dom Henri de Portugal, dit le Navigateur* (XXXIV, 321); *Notre premier Atlas national* (XXXV, 433); *Enquête à instituer sur l'exécution de la grande carte topographique de France de Cassini de Thury* (XXXVIII, 1); *Les Capitaine* (XXXVIII, 241); *La vie et les travaux géographiques de Cassini de Thury* (XXXIX, 241); *De la coordination en géographie* (XXXIX, 81); *A travers l'Allemagne du Nord* (XLV, 401; XLVI, 1). Ce dernier article avait été écrit par Drapeyron à son retour du Congrès géographique international de Berlin où, en 1899, il avait été l'un des représentants de la science géographique française.

En même temps qu'il créait la *Revue de Géographie*, Drapeyron contribuait pour une large part à la fondation, en 1876, de la Société de Topographie de France, dont le premier président fut M. Frédéric Hennequin. Il en était toujours resté, depuis l'origine, secrétaire général, et il en présidait l'une des sections, la section de « Géographie appliquée à l'étude de l'histoire ». La topographie lui apparaissait, comme la géographie, l'une des bases fondamentales sur lesquelles doit s'appuyer la précision historique en même temps que le meilleur guide dans les prévisions politiques.

Digitized by Google

Dans sa pensée, la *Revue de Géographie* et la Société de Topographie étaient deux œuvres qui devaient se compléter l'une l'autre.

La vie de ce savant, véritable apôtre de l'enseignement géographique et historique, fut tout entière dans ses œuvres. On peut bien dire de lui qu'il était un bénédictin laïque; toute sa vie il resta un étudiant laborieux, ne se laissant pas distraire par le monde, et n'abandonnant sa table de travail que pour aller documenter sa science dans les bibliothèques publiques. Mais s'il s'est peu prodigué au dehors et si par goût, autant peut-être que par une sorte de timidité, il est resté assez isolé, aucune des idées modernes qui se sont fait jour, aucun des mouvements intellectuels qui se sont produits ne sont passés inaperçus pour lui, et il a su voir et juger avec beaucoup de justesse cette société à laquelle il semblait rester étranger. Il aimait à éclairer les faits modernes par les traditions du passé et il envisageait hardiment tout l'avenir.

La droiture, la loyauté, la sincérité étaient les traits dominants de son caractère. C'était un homme foncièrement bon qui accueillait chacun avec une extrême bienveillance. Assez réservé, peu communicatif même, il ne se liait pas volontiers avec le premier venu, mais il fut pour ses camarades le plus fidèle et le plus dévoué des amis.

Drapeyron avait une grande modestie et ne faisait pas parade de son savoir. Il était désintéressé et n'avait d'autre ambition que le triomphe de ses idées; aussi, la *Revue de Géographie* et la Société de Topographie furent-elles pour lui des liens qui le retinrent à Paris et l'empêchèrent d'accepter un poste de professeur dans une faculté de province et de poursuivre ainsi plus brillamment sa carrière universitaire.

Ni envieux ni flatteur, il ne fut pas de ceux qui courent après les dignités et ce fut trop tardivement que la croix de la Légion d'honneur, récompense de toute une vie de labeur, dépensée au service de l'État et de la science, lui fut accordée. Ce fut une grande satisfaction, autant pour ses amis que pour lui-même, de voir que ses efforts avaient reçu enfin une consécration, et ce fut aussi pour lui une grande joie lorsque la *Revue de Géographie* reçut une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1900.

Enfin, nous n'aurions pas dépeint Drapeyron tout entier, si nous n'ajoutions qu'il fut le meilleur des fils; il avait pour sa

Digitized by Google

mère, qu'il n'abandonna jamais, une tendresse véritable et il l'entourait de la plus touchante sollicitude.

En somme, Ludovic Drapeyron a joué un rôle important dans la diffusion des connaissances géographiques; il laisse une œuvre qui mérite de lui survivre et les vertus de sa vie privée rendent sa mémoire vénérable.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

LA

NAVIGABILITÉ DU FLEUVE BLEU

Sur une longueur totale estimée à plus de 5,000 kilomètres (5,300?) le Yang-tse-kiang ou fleuve Bleu offre actuellement un peu plus du tiers de son cours à la navigation à vapeur et plus de la moitié aux autres modes de navigation. Les bateaux à vapeur circulent librement entre Shanghaï et I-tchang, port situé à environ 1,750 kilomètres de la mer. En amont d'I-tchang, sur une longueur de plus de 1,100 kilomètres, le fleuve est encore praticable pour les embarcations halées à la cordelle ou poussées par la voile et l'aviron.

Toutefois, dans cette seconde partie, il faut distinguer plusieurs biefs, où la navigation est de moins en moins active à mesure que l'on s'éloigne de la mer. Le premier et le plus important de ces biefs s'étend entre I-tchang, point terminus actuel de la navigation à vapeur régulière, et Tchong-king, situé à 600 kilomètres en amont : c'est là que circulent les plus grandes jonques et que se fait le trafic le plus considérable.

De Tchong-king à Lou-tcheou (270 kilom. en amont) et de là à Soui-fou (140 kilom. au delà) les grandes jonques circulent aussi facilement, mais le mouvement du transit est moins important. Enfin dans la troisième partie, qui s'étend en amont de Soui-fou sur une longueur de 100 kilomètres, la navigation ne se fait plus que par petites jonques d'un modèle de plus en plus réduit : de Soui-fou à Ping-shan-hsien, de Ping-shan-hsien à Fou-kouan et de Fou-kouan à Man-yng-tse, qui est le véritable point terminus de la navigation pour les barques, et non Soui-fou ou Ping-shan-hsien, comme le disent généralement les géographies.

La partie du fleuve entre Shanghaï et I-tchang, ouverte à la navigation à vapeur, est naturellement la mieux connue; elle a été relevée par les officiers des navires de guerre de différentes puis-

Digitized by Google

sances et fait l'objet de cartes détaillées, publiées notamment par l'amirauté anglaise. Au point de vue spécial de la navigation commerciale quatre grandes compagnies à vapeur l'exploitent actuellement. Ce sont :

Les deux compagnies anglaises : 1° Butterfield and Swire, et 2° Jardine and Matheson;

3° La compagnie anglo-chinoise China Merchant Company;

4° Et une compagnie japonaise établie en janvier 1898.

On voit aussi circuler, entre Shanghaï et Hankeou, d'autres vapeurs appartenant à des entreprises particulières de Shanghaï et quelques bateaux russes durant la saison des thés, c'est-à-dire en mai. Il est à noter que, en raison des conditions spéciales de la navigabilité du fleuve, les steamers de Shanghaï ne circulent que jusqu'à Hankeou; ce sont des bateaux d'un type un peu plus réduit qui sont affectés par les compagnies au service entre Hankeou et I-tchang.

Le transit entre la mer et Hankeou est seul régulier; tous les jours part de Shanghaï au moins un steamer appartenant à l'une ou l'autre des grandes compagnies. Par suite d'une entente entre elles, leurs prix de passage et de fret ont été égalisés pour éviter une trop forte baisse amenée par la concurrence, et les billets sont valables indifféremment pour toutes.

Le voyage se fait ordinairement en trois jours de Shanghaï à Hankeou; les bateaux marchent la nuit grâce à l'éclairage et au balisage du fleuve établis et soigneusement entretenus dans cette partie par les soins des douanes impériales chinoises. Au delà la navigation est moins régulière, les départs pour I-tchang, d'ailleurs fréquents, n'ayant lieu qu'au fur et à mesure des besoins du fret. Le fleuve n'étant plus régulièrement balisé et éclairé dans cette partie, les steamers stoppent pour la nuit et le voyage de Hankeou à I-tchang leur demande environ quatre jours. C'est donc un total de sept jours environ qu'en l'état actuel de la navigation il faut pour franchir les 1,750 kilomètres qui séparent I-tchang de la mer. Au retour la descente peut se faire en un temps de moitié moindre, suivant l'état de la crue.

Je me bornerai à ces détails sur la navigabilité de la première partie du fleuve, les rapports de nos consuls ayant depuis longtemps élucidé toutes les questions politiques et surtout commerciales qui s'y rattachent. Par contre la seconde partie, en amont

Digitized by Google

d'I-tchang, avait été jusqu'ici moins étudiée, étant abandonnée à la navigation indigène; aucune puissance n'en avait fait établir l'hydrographie détaillée, et les quelques cartes qui avaient paru jusqu'ici étaient sujettes à des erreurs. Le travail du P. Chevalier, *Atlas du Haut Yang-tse*, en 64 cartes, est venu enfin donner une base sérieuse à la cartographie et à l'hydrographie de cette région, et en fournira le meilleur guide, surtout lorsque la description qui l'accompagne aura entièrement paru.

Cette partie du fleuve a pris en effet, en 1898, une subite importance au point de vue européen, grâce à l'audacieuse tentative d'un négociant anglais, M. Archibald Little, qui réussit, au mois de mars de cette même année, à faire monter une petite chaloupe à vapeur, le *Lee Yuen*, pour la première fois d'I-tchang à Tchong-king.

Un essai antérieur n'avait pas réussi, en grande partie à cause de l'hostilité des Chinois qui craignaient pour le monopole de leur batellerie; M. Little dut même leur vendre la chaloupe destinée à ce premier essai, qui fut affectée au service entre Hankeou et I-tchang; mais le traité de Simonoseki ayant fait tomber les derniers obstacles légaux qu'on opposait à sa tentative, il en fit une nouvelle qui réussit pleinement.

En dix-huit jours, malgré les échouages et les chocs sur les rochers qui l'obligèrent à des arrêts assez longs pour les réparations urgentes, sa chaloupe put remonter d'I-tchang à Tchong-king, soit un trajet de 600 kilomètres. Cette tentative, concluante dans son résultat, ne pouvait cependant être prise comme règle pour les conditions de la future navigation à vapeur sur le Haut-Fleuve. La chaloupe, du modèle des steam-launchs en usage à Shanghaï, était d'un gabarit trop réduit pour l'exploitation commerciale; sa machine était trop faible pour remonter les rapides par ses propres moyens, et elle dut être halée aux points difficiles comme une jonque ordinaire. Cet essai décida cependant le gouvernement anglais à lancer deux canonnières d'un modèle spécial, le *Woodcock* et le *Woodlark*, dont l'une réussit à atteindre non seulement Tchong-king, mais encore Soui-fou. Sur ces traces un grand vapeur de commerce allemand, le *Suih-siang*, de Brême, a voulu récemment tenter de remonter le Haut-Fleuve, mais son tonnage trop élevé l'empêcha de franchir les rapides, où il est resté.

Digitized by Google

Les jonques chinoises qui parcourent le cours supérieur du fleuve sont généralement halées à la cordelle le long de la rive pour la montée, sauf lorsque le vent est à la remonte, c'est-à-dire souffle de l'est; dans les gorges en amont d'I-tchang, certains passages ne peuvent être franchis qu'à la voile, les haleurs ne pouvant s'accrocher sur les berges trop à pic, et les jonques sont obligées souvent d'attendre plusieurs jours la brise favorable pour franchir le pas difficile. A la descente le mât et la voile sont rabattus sur le pont, et, maintenues au milieu de la rivière, les embarcations filent à toute vitesse sous l'effort des rameurs, dont les longs avirons doublent l'action du courant.

Ces jonques ont un tonnage moyen de 25 à 30 tonneaux, qui peut aller pour les plus grandes jusqu'à 48 tonneaux et descendre à 6 tonneaux pour les plus petites; leur tirant d'eau varie en conséquence de 1 m. 50 à 60 centimètres. Il existe aussi un grand nombre de *sampans* (du chinois *san pang :* trois planches), barques non pontées de dimensions moindres, qui vont naturellement plus vite. Quant aux grandes jonques, elles se divisent en deux types : les *jonques de commerce*, spécialement construites pour recevoir les marchandises, et, en beaucoup plus petit nombre, les *jonques mandarines* pour transporter des passagers.

Le moment le plus actif de cette navigation spéciale est la période des basses eaux, pendant les trois premiers mois de l'année; le mouvement se ralentit pendant le trimestre suivant, pour cesser presque complètement de la fin de juin à la fin d'août, période des plus hautes eaux. Ces deux derniers mois ne sont guère employés que pour la descente, qui est alors fort dangereuse à cause de la rapidité du courant.

Les plus basses eaux sont les plus sûres pour la montée parce qu'elles laissent à découvert les obstacles importants; mais le peu d'eau qui recouvre alors les seuils rend leur passage particulièrement difficile. La saison la plus favorable reste, en somme, celle des moyennes eaux, au printemps et à l'automne. Même dans ces conditions, le voyage demande encore de vingt-cinq à trente jours à la montée entre I-tchang et Tchong-king; on voit avec quels avantages la navigation à vapeur réduira la durée du trajet. Elle peut d'ailleurs s'élever jusqu'à cent quarante jours au moment des plus hautes eaux; quant à la descente, elle varie de dix à cinq jours et même moins, suivant l'état de la crue.

Digitized by Google

Les grandes jonques exigent, en dehors d'une dizaine de matelots de pont nécessaires pour la manœuvre des gouvernails et de la voile, une équipe de coolies au moins trois fois plus nombreuse pour le halage à la cordelle. De plus, à tous les rapides, des relais de coolies supplémentaires sont établis à poste fixe par les soins du gouvernement chinois, et, comme les équipages des jonques se prêtent mutuellement assistance, des centaines d'hommes sont ainsi employés à faire passer à la même embarcation les seuils les plus difficiles.

J'ai parlé des *gouvernails;* chaque jonque en possède, en effet, deux, formés chacun d'un long aviron comme ceux des galères antiques; ils sont placés l'un à l'arrière, l'autre à l'avant pour permettre d'évoluer plus facilement dans les passages dangereux, et cette ingénieuse disposition pourrait être adoptée utilement sur les futurs bateaux à vapeur du Haut-Fleuve.

Il faut signaler également une institution pratique, que l'on s'étonne de rencontrer jusqu'ici, celle des *barques de sauvetage* disposées le long du fleuve et qui sauvent chaque année des centaines de vie. Ces barques, très légères, munies d'un puissant gouvernail et montées par un équipage exercé, sont entretenues soit par le gouvernement, soit par des associations commerciales ou charitables; elles portent en chinois le nom de *hong-tsuen*, bateau rouge, à cause de leur couleur spéciale, et les Anglais les appellent pour cette raison *red-boat*. Leurs ports d'attache sont généralement près des rapides; les jonques qui en font la demande, spécialement les barques mandarines, sont escortées tout le long de la route par ces bateaux de sauvetage, ainsi que par les jonques militaires ou canonnières, en chinois *pao-tsuen*, chargées d'assurer la sécurité le long du fleuve.

Il faut signaler aussi à certains rapides des agences d'assurances indigènes auxquelles les patrons de jonques peuvent assurer leurs embarcations pour le passage de l'obstacle : au Sing-long-tan (rapide du dragon vert), l'un des plus importants, sinon le plus dangereux, une compagnie chinoise assure le passage des jonques jusqu'à concurrence de 200 ligatures de sapèques (environ 3 fr. la ligature) contre une prime de 60 ligatures. Si exagérées que soient ces conditions, il n'en est pas moins vrai que le risque des pertes est, d'après les Chinois, d'une embarcation sur trois pour toutes celles qui font le voyage.

Digitized by Google

Il n'y a guère de jours d'ailleurs qu'on ne rencontre, en remontant le fleuve, quelques jonques éventrées sur un rocher ou coulées dans les tourbillons. Le peu d'élévation des embarcations indigènes rend ces tourbillons particulièrement dangereux : l'eau, dans les remous formés par les rapides, envahit facilement l'avant du bateau, d'où elle déborde et descend dans la cale arrière, plus profonde, et fait ainsi couler la jonque par la poupe.

Il s'en faut d'ailleurs de beaucoup que toutes les parties du fleuve Bleu offrent les mêmes obstacles. La raison principale tient à la constitution géologique de son bassin : sorti des massifs granitiques du Tibet, le fleuve coule depuis son entrée en Chine sur des étages de grès qui s'abaissent progressivement jusqu'à ce qu'il atteigne au delà d'I-tchang les terrains d'alluvion s'étendant jusqu'à la mer. Chacun de ces étages de grès est appuyé sur une chaîne d'élévations de même origine, à travers lesquelles le fleuve a dû se frayer un défilé, et c'est le passage de ces chaînes successives qui amène dans son cours les chutes et les rapides.

Immédiatement en amont d'I-tchang s'étendent les célèbres gorges dont la montée demande environ huit jours jusqu'à Kwei-tcheou-fou; ces gorges, taillées à pic dans les falaises de grès, n'offrent pas de sentiers de halage; comme je l'ai dit, il faut se servir presque tout le temps de la voile quand le vent est favorable et la marche du bateau s'en ressent naturellement. En amont de Kwei-tcheou-fou le halage redevient facile, mais là se trouvent les plus forts rapides, notamment le Yeh-tan et quelques autres de formation récente. En approchant de Tchong-king on en rencontre d'autres aussi dangereux, comme le Sing-long-tan, dont il a été déjà parlé, tandis qu'en amont, entre Tchong-king et Sui-fou, voyage qui demande à la montée près de vingt jours aux moyennes eaux, la navigation est relativement beaucoup plus facile.

Dans la partie difficile entre I-tchang et Tchong-king, sur une longeur de 600 kilomètres, le cours du Yang-tse ne présente pas moins de 60 rapides, et même davantage puisque, sous le même numéro, j'ai compté parfois plusieurs rapides voisins reliés par le même nom. C'est une moyenne d'un rapide par 10 kilomètres; mais ce chiffre ne doit pas faire illusion sur les difficultés réelles de la navigation; la plupart de ces seuils sont recouverts aux moyennes eaux, à partir du commencement de mai, et il n'y

Digitized by Google

en a en réalité que deux ou trois véritablement dangereux et difficiles.

Le principal, le Yeh-tan, présente une vitesse approximative de douze nœuds en plein courant; c'est la même qui fut mesurée par la mission Doudard de Lagrée au grand rapide de Prea-patang ou Prea-trapang sur le Mé-kong, entre Sambor et Stung-treng; or on sait que depuis longtemps nos vapeurs franchissent ce dernier obstacle régulièrement et sans accident.

Sans entrer dans les détails tchniques réservés aux spécialistes, on peut, d'après ce qui précède, indiquer les conditions générales que devrait remplir un bateau à vapeur destiné à la navigation du haut fleuve Bleu : tirant d'eau maximum de 1 m. 50; avant surélevé; double gouvernail; treuil à vapeur sur l'avant pour le halage; machine pouvant développer une vitesse supérieure à 15 nœuds, car il faut tenir compte, non seulement de la force du courant, mais encore de la pente à remonter sur les seuils. On peut recommander aussi l'emploi des câbles en bambou tressé dont se servent les bateliers chinois : d'après certaines expériences, ils seraient très supérieurs comme résistance aux autres amarres en usage dans la marine.

Comme il a été dit plus haut, la navigation en amont de Tchong-king n'offre plus de difficultés sérieuses; le fleuve, en effet, dans cette partie, coule sur le palier d'un de ces étages de grès qui forment la plaine ou mieux le plateau du Setchouen. Entre Tchong-king et Soui-fou, on ne trouve plus que six rapides notables sur une longueur de 400 kilomètres environ.

Au delà de Soui-fou on peut, en remontant le cours de la rivière Min, affluent de gauche du fleuve Bleu, atteindre la préfecture de Kiating et Tchentou, capitale de la province du Setchouen, situé à 400 kilomètres environ de Soui-fou. On trouve encore, entre cette dernière ville et Kiating, deux ou trois petits rapides, mais peu dangereux. Enfin de Kiating à la préfecture de Yatcheou, sur la rivière Ya-ho, affluent de droite du Min, il existe encore un certain mouvement de navigation, non par jonques, mais par radeaux; ceux-ci, formés chacun d'une vingtaine de gros bambous liés, surmontés d'une plate-forme, et montés par deux rameurs et un barreur, sont pratiquement insubmersibles et peuvent seuls affronter les eaux torrentueuses du Ya-ho et ses nombreux seuils formés de

Digitized by Google

bancs de galets. On compte généralement deux jours à la descente de Yatcheou à Kiating et sept jours à la montée.

J'ai dit qu'au delà de Man-yng-tse, à 100 kilomètres en amont de Soui-fou, le fleuve Bleu lui-même n'est plus navigable; le rapide de Tsen-yao-tan y forme une chute de 3 mètres de hauteur. Pour les uns, c'est la succession des rapides qui, à partir de ce point, forme un obstacle infranchissable; pour les autres, ce serait la crainte qu'ont les bateliers chinois des barbares Man-tse, improprement appelés Lolos, qui occupent au delà la rive gauche du Yang-tse. La réalité est que, par la constitution montagneuse de la région et les nombreux coudes que le fleuve doit faire pour se frayer un chemin à travers les chaînes parallèles qui descendent du Tibet vers le Yunnan en suivant une direction sensiblement nord-sud, la navigation y est impossible en dehors de biefs restreints.

Les deux principaux sont le bief de Kiao-kia-tting à Mong-kou où le fleuve est navigable pour les petites barques sur une longueur de 30 kilomètres environ et, en amont, celui de Long-kai, au confluent d'un petit cours d'eau venant du Yunnan, à Kin-kiang-kai au nord-est de Tali, bief qui mesure plus de 200 kilomètres. Dans cette dernière partie, la navigation est presque abandonnée, parce que les rives sont désertes et peu sûres, et l'on y compte d'ailleurs de nombreux rapides.

C'est en amont de Kin-kiang-kai que le fleuve Bleu, connu dans cette région sous le nom de Pe-shoui-kiang (l'eau blanche), dessine vers le nord un coude dont l'importance n'avait pas été soupçonnée jusqu'ici. En explorant à la fin de 1895 la région inconnue qui s'étend entre Tali (Yunnan) et Tatsienlou (Tibet oriental), j'eus la satisfaction, à une journée de marche au sud-ouest de la ville tibétaine de Yunning-tou-fou, de longer la berge du Yang-tse-kiang, que toutes les cartes représentaient jusqu'ici comme coulant à près d'un degré, 100 kilomètres plus au sud. Le fleuve Bleu, en effet, à partir du bac d'Ashi, où je l'avais traversé près de Tali, décrit une immense courbe vers le nord-est qui n'avait été vue par aucun voyageur. Il tourne ainsi autour d'un grand massif montagneux, dont les sommets (au sud le pic de Li-kiang, au nord le mont Kouatyu) varient entre 5 et 6,000 mètres d'altitude.

Les renseignements pris à Tali m'avaient mis sur la voie de cette découverte; elle me fut confirmée, d'autre part, par les itinéraires

Digitized by Google

des caravaniers qui font la route entre Tatsienlou et Tali et affirment passer le fleuve Bleu près de Fong-ko, à une étape au sud de Yunning-tou-fou. Quant au cours du fleuve entre le bac d'Ashi et la région de Yunning, puis de là jusqu'au voisinage de Tali où il fut coupé par les itinéraires de Francis Garnier et de Hosie, aucun Européen ne l'a encore reconnu en dehors de ces trois points.

Tout ce que je pouvais alors affirmer, c'est que le grand fleuve qui coule à un jour de Yunning était bien celui que j'avais franchi au bac d'Ashi, c'est-à-dire le Yang-tse-kiang, ou Ashi-kiang comme l'appelaient nos caravaniers chinois. Ce qui fait que ce coude si caractéristique du fleuve Bleu a été omis jusqu'ici sur les cartes européennes, c'est qu'elles ont été copiées sur les cartes chinoises qui ne portent qu'un détour insignifiant du fleuve au nord de Li-kiang.

Il faut être, en effet, dans l'axe même de la brèche qu'il s'est ouverte entre le massif de Tsong-tien et le pic de Li-kiang, pour s'apercevoir qu'il continue sa route au nord de ce pic. Or, les Chinois, élèves des Jésuites, qui au XVIIIe siècle furent envoyés pour établir la carte de cette partie de la Chine, se contentèrent des renseignements oraux qu'ils purent se procurer au Yunnan pour dessiner les croquis de cette région où ils n'osaient pénétrer; aussi la carte qu'ils en dressèrent ne fait-elle pas partie de l'atlas officiel de l'empire. C'est elle, cependant, qui, jusqu'ici, a servi de base à la cartographie de la région.

Ma découverte, portée sur la carte publiée dans le quatrième trimestre de 1898 du *Bulletin de la Société de Géographie*, rencontra, en France même, de nombreux incrédules. Elle est aujourd'hui confirmée par le voyage du missionnaire protestant Amundsen qui, parti de Tatsienlou, et marchant en grande partie sur mes traces, a été à même de refaire les mêmes constatations; l'itinéraire de son voyage a paru dans le numéro de novembre 1900 du *Geographical Journal* et établit l'authenticité de ma rectification, que la *Gazette de Francfort*, dans une étude récemment publiée, considère comme « la plus importante apportée à la cartographie du fleuve Bleu ».

Il est inutile d'ajouter que dans cette partie, déjà tibétaine, de son cours, le fleuve n'est plus navigable même par biefs. L'examen des altitudes confirme d'ailleurs cette assertion.

Digitized by Google

D'après le consul anglais Bober, le fleuve a, depuis Batang, à l'ouest de Tatsienlou sur la frontière du Tibet, jusqu'à Wa-wou, en face de Kiao-kia-tting, une chute de 8 pieds par mille anglais soit 1 m. 51 par kilomètre, de Wa-wou à Houang-kuo-shu, 6 pieds par mille, soit 1 m. 13 par kilomètre, et de là à Ping-shan-hsien, 3 pieds, soit 56 centimètres par kilomètre. De Ping-shan-hsien à Tchong-king la pente est déjà réduite de moitié : 29 centimètres par kilomètre, et au delà elle est de 9 centimètres seulement. Le capitaine Blakiston donne pour la pente générale du fleuve jusqu'à la mer une moyenne de 15 à 16 centimètres à partir de Ping-shan-hsien, considéré à tort comme le point terminus de la navigation.

Quoi qu'il en soit de ces difficultés dans la partie supérieure du fleuve, il est certain que, dès maintenant, le Yang-tse-kiang est praticable à la navigation à vapeur jusqu'à Tchong-king, et que de là par Soui-fou et la rivière Min on peut sans obstacle sérieux atteindre Tchentou. C'est donc, depuis I-tchang jusqu'à Man-yng-tse d'une part et Tchentou de l'autre, un nouveau bassin libre de près de 1,500 kilomètres.

La province du Setchouen, à laquelle on donne une population de 60 millions d'habitants et même davantage, et qui produit en abondance le riz, le coton, la soie, le tabac, l'opium, la cire végétale, le sel, le charbon, le pétrole, sans compter ses autres produits végétaux et minéraux, va se trouver ainsi, grâce à l'initiative des Anglais et des Allemands, reliée par steamers aux ports de l'Extrême-Orient.

Notre situation privilégiée au Tonkin en souffrira d'autant plus que les négociants chinois préféreront toujours faire leurs envois par la voie fluviale, dont ils ont l'habitude traditionnelle, plutôt que par les chemins de fer à construire au Yunnan, même s'ils atteignent Soui-fou. Une raison de cette préférence, qui n'a jamais été mise en lumière et qui est peut-être la principale, c'est que les maisons chinoises de l'intérieur ont toutes leurs correspondants le long du fleuve Bleu et dans les ports de la côte, et qu'il y a entre ces différentes succursales des comptes séculaires jamais liquidés qui rendent presque impossible un changement d'habitudes commerciales.

Le gouvernement chinois lui-même s'est servi d'un lien d'in-

Digitized by Google

térêts analogue pour maintenir la cohésion entre les différentes parties de l'empire, et c'est à l'établissement d'un système de comptes ouverts entre les provinces les plus éloignées qu'il doit en partie d'avoir pu les garder jusqu'ici réunies. *Les habitudes politiques et commerciales des Chinois contribueront donc toujours à lui faire donner la préférence aux voies de transport passant entièrement sur leur territoire.*

C'est ce qui fait l'avenir de ces lignes de vapeurs sur le Yang-tse-kiang et, pour en donner une idée, il suffit d'indiquer que la compagnie japonaise dont j'ai parlé, qui fonctionnait seulement depuis le commencement de 1898 entre Shanghaï et Hankeou, était, lors de mon passage en avril suivant, obligée de refuser du fret, en ayant déjà plus que ses bateaux n'en pouvaient transporter.

Espérons que ces quelques lignes donneront peut-être l'idée à une compagnie française de profiter des mêmes avantages et que notre pavillon commercial, qui était si peu représenté en Extrême-Orient jusqu'aux derniers événements, le sera bientôt sur le fleuve Bleu comme semble l'imposer notre situation exceptionnelle en Indo-Chine.

CHARLES-EUDES BONIN.

Digitized by Google

LA SIBÉRIE ET LE GRAND TRANSSIBÉRIEN

La Sibérie, cette immense partie septentrionale du continent asiatique qui est située entre les 45° et 77° de latitude Nord et les 58° et 180° de longitude Est, se divise en plusieurs vastes régions : la Sibérie occidentale ou du bassin de l'Ob ; la Sibérie centrale ou du bassin de l'Ienisseï ; la marche de la Léna ou de Iakoutsk ; la marche Amouro-littorale, c'est-à-dire la lieutenance générale Priamourski avec la Transbaïkalie et les provinces de l'Amour et du Littoral ; enfin la marche des steppes des Kirghizes, soit les provinces de Semipalatinsk, d'Akmolinsk, de Tourgaï, et la partie de la province de l'Oural qui est au delà du fleuve de ce nom. Le tout représente une superficie de 14 millions 1/2 de kilomètres carrés sur laquelle la Russie d'Europe, deux fois et demie moins étendue, règne en maîtresse absolue, sans la moindre enclave étrangère.

La population sibérienne, dont le chiffre est encore peu élevé, puisque le recensement de 1897 n'indique que 8,367,576 habitants, ne se répartit pas d'une façon proportionnelle entre toutes les parties de la Sibérie, mais bien d'après le degré d'éloignement de la Russie d'Europe et d'après les conditions locales des régions. Le fait capital, c'est la prédominance de l'élément national russe dans les parties les plus civilisées. Ainsi, ce dernier représente 96 p. 100 de la population dans la Sibérie occidentale, 84 p. 100 dans la Sibérie centrale, et 70 p. 100 dans le Transbaïkal. Les autres races, qui sont encore assez nombreuses, les Kirghizes, les Tatares, les Bouriates et les Toungouzes prédominent dans les régions plus désertes, plus sauvages, telles que la zone des « toundras » polaires et la steppe kirghize. Là, l'élément russe forme à peine le quart de la population.

La colonisation de la Sibérie a un trait caractéristique qu'on ne rencontre nulle part au même degré chez les autres peuples colonisateurs : elle est strictement nationale. Elle commence avec le règne du tsar Ivan IV le Terrible. C'est, en effet, en l'automne de 1580, que l'ataman Yermak, ayant franchi l'Oural avec une

Digitized by Google

petite troupe de Cosaques, pénètre dans l'intérieur des terres en suivant les affluents de l'Irtych et s'empare de la ville d'Isker. Dans un nouveau combat, en 1584, il est tué, mais les Tatares sont battus et les Russes peuvent, dès lors, s'avancer dans le cœur de la Sibérie. Les conquérants deviennent les premiers colons. Les bandes de Cosaques s'avancent sondant les espaces encore inconnus; de place en place, ils s'arrêtent, fondent des villages qu'ils fortifient, où ils rassemblent des approvisionnements; puis de nouvelles bandes pénètrent plus loin sans rencontrer une résistance sérieuse de la part des populations très clairsemées et plus ou moins nomades de ces contrées. A la fin du XVIe siècle, des détachements russes occupent déjà les vallées de l'Irtych et de l'Obi, depuis la rivière Kety jusqu'à l'Océan Glacial, et ont fondé dix villes, dont Tobolsk. Au XVIIe siècle, les Russes conquièrent les bassins de l'Ienisseï et de la Léna; ils explorent les mers polaires, ils annexent le Kamtschatka. Dès 1644, ils apparaissent sur les bords de l'Amour; mais les Mandchoux résistent énergiquement, d'abord à l'expédition de Poarkov qui parvient jusqu'à la mer d'Okhotsk en suivant le fleuve, puis au détachement des Cosaques que le commerçant Khabarov a organisé à ses frais et qui réussit à occuper tout le cours de l'Amour jusqu'au moment où le traité de 1689 met fin à la lutte entre les Chinois et les Russes. Ceux-ci renoncent provisoirement à occuper le bassin de l'Amour, et n'y reparaissent que beaucoup plus tard, lors de l'expédition du capitaine Nevelsky, laquelle est suivie, en 1858, de la signature du traité d'Argoun, qui donne à la Russie la rive gauche de l'Amour, depuis la rivière Argoun jusqu'à l'Océan Pacifique. Enfin, en 1860, le comte Nicolas Ignatiev obtient la cession par la Chine de tout le bassin de l'Oussouri jusqu'aux frontières de la Corée. En même temps, la Russie s'avance dans l'Asie centrale et achève, dans le sud-ouest de la Sibérie, la soumission des peuplades nomades kirghizes contre lesquelles elle bâtit des villes fortes, telles que Omsk, Petropavlosk et Biisk, et établit une série de nombreux postes cosaques.

« Le peuplement de la Sibérie a marché de pair avec sa conquête[1]. Dans la région du centre, les émigrants ne rencontrant pas

1. Comité du chemin de fer transsibérien. *Aperçu de l'histoire de la colonisation en Sibérie*, publié par la chancellerie du Comité des Ministres (Paris, impr. P. Dupont, 1900), p. 9.

Digitized by Google

d'obstacle de la part de la population indigène soumise entièrement à la Russie, la colonisation fut plus rapide que dans le sud-ouest, où, jusqu'à la moitié du XVIe siècle, les Russes durent soutenir une lutte opiniâtre contre les Kirghizes. Ce n'est pas seulement les différences naturelles que présentent les diverses régions sibériennes qui ont influé sur le peuplement de la contrée; d'autres causes méritent d'être prises en considération. A différentes époques, le gouvernement russe a modifié sa manière de voir à l'égard de la colonisation de la Sibérie, de même que se sont opérés des changements dans les raisons qui déterminaient la migration dans cette contrée des colons de la Russie d'Europe. Au XVIIe siècle, la colonisation de la Sibérie était considérée comme moyen politique propre à établir un lien entre l'État moscovite et ses nouvelles possessions, et, dans cet ordre d'idées, on apportait une attention particulière à la création de points fortifiés; dans le siècle suivant, c'est le côté économique de la colonisation qui est passé au premier plan. On a pris des mesures pour peupler les pays situés sur les routes, de manière à en faciliter le parcours, on s'est occupé d'augmenter la population des localités où se trouvent des exploitations minières, afin de favoriser le développement de cette industrie. Enfin, au XIXe siècle, le gouvernement s'est proposé simultanément deux buts : arriver au peuplement des vastes espaces inhabités de la Sibérie, tout en régularisant le mouvement d'émigration des colons de la Russie d'Europe, mouvement qui s'était notablement accentué depuis la suppression du servage en 1861. La réalisation définitive de ces projets n'a pu avoir lieu que dans ces dernières années, grâce à l'activité du comité de chemin de fer de Sibérie. »

La mise en valeur, la colonisation de ces immenses espaces exigeaient de grands, de bons, de nombreux moyens de communication. La nature avait bien préparé les voies en dotant ces régions de larges fleuves. Malheureusement, ces cours d'eau aboutissent aux mers du pôle; ils gèlent et ne sont souvent utilisables que pendant la saison d'été, quand leurs embouchures sont libres des glaces qui les obstruent pendant une partie de l'année. Et les routes créées par la main de l'homme étaient insuffisamment aptes à favoriser l'essor d'une colonisation rapide.

Lorsque la domination russe se fut étendue jusqu'aux rivages de la mer Jaune où les glaces n'arrêtent pas la navigation pen-

Digitized by Google

dant l'hiver, l'empereur Alexandre III comprit combien il serait avantageux pour son pays de joindre ces ports à la Russie d'Europe par une voie rapide, tout à la fois stratégique et commerciale, et conçut le hardi projet de construire un chemin de fer qui traverserait toute l'Asie de l'ouest à l'est. L'entreprise était colossale, sans précédent ; son ampleur, les mille difficultés qu'elle devait rencontrer dans sa mise à exécution n'effrayèrent pas un instant l'Empereur qui, le 17 mars 1891, signa le rescrit impérial par lequel il confiait au grand-duc tsésarevitch Nicolas Alexandrovitch (l'Empereur actuel) le soin de poser sur le littoral russe de l'océan Pacifique les fondations du premier tronçon du chemin de fer qui serait le Grand Transsibérien. Deux mois plus tard les travaux étaient commencés, et, le 19 mai, le grand-duc tsésarevitch posait à Vladivostok la première pierre du Transsibérien. Ces deux dates (17 mars et 19 mai 1891) feront époque dans l'histoire intérieure de la Russie en même temps qu'elles rappelleront l'un des plus beaux titres de gloire des souverains qui ont attaché leur nom à cette œuvre de paix et de progrès.

Décidée et commencée avec une rapidité surprenante, cette entreprise n'a subi aucun ralentissement dans son exécution, si bien qu'en 1900, après seulement neuf années de travaux, il y eut 5,400 kilomètres de rails posés, soit une moyenne de 600 kilomètres par an, ou 1 kilom. 200 mètres par jour.

Malgré leur éloquence ces chiffres donnent une idée très imparfaite des difficultés surmontées. Or elles étaient légion et pouvaient sembler presque invincibles. Ici le sol était recouvert d'immenses marais au milieu desquels il fallait établir une voie solide; là des steppes sans fin semblaient défier l'audace de l'homme; ailleurs des chaînes de montagnes se dressaient comme des remparts infranchissables; partout des cours d'eau, souvent des fleuves énormes barraient le passage, nécessitaient la construction d'ouvrages d'art à la fois longs et très onéreux ; le climat, très rude, était glacial en hiver, torride en été ; il fallait amener de très loin tous les matériaux, les rails, les plaques tournantes, les éléments des ponts, les wagons, les locomotives, etc., etc. Un simple détail suffit d'ailleurs pour montrer ce qu'ont été les travaux d'art : la longueur de la totalité des ponts dépasse le chiffre de 48 kilomètres et certains ponts ont une importance exception-

Digitized by Google

nelle, comme celui de l'Iénisseï qui a 895 mètres de longueur et des travées de 150 mètres.

Pour le tracé de la ligne on a adopté le plus court; il correspond à peu près, sur une grande partie du parcours, au 55e parallèle et présente le double avantage de passer dans la zone la plus peuplée et la plus fertile de la Sibérie et de réduire au minimum les frais de premier établissement et de transit. Les deux terminus, par lesquels on a entrepris à la fois la construction de la ligne, sont, à l'est, Vladivostok, et, à l'ouest, Tchéliabinsk, chef-lieu du district de la province d'Orenbourg et dernière station du chemin de fer de Samara à Zlatoust.

Le 10 décembre 1891, l'empereur décida que les travaux du Transsibérien seraient divisés en trois périodes. La première comprenait la construction de la partie de la ligne allant de Tchéliabinsk à Irkoutsk (3,319 kilom.). La section de Tchéliabinsk à Krasnoïarsk devait être finie en 1896 et celle de Krasnoïarsk à Irkoutsk en 1900. Elle serait complétée, en 1894, par un embranchement sur Ekaterinbourg, et, en 1894-1895, par une section de Vladivostok à Grafsk. Enfin un embranchement reconnu indispensable par le Ministère de l'agriculture et des domaines devait réunir le chemin de fer de l'Oural à la ligne sibérienne. Dans la seconde période était classée la construction de la section de Grafsk à Khabarovsk (375 kilom.) et de la section de Myssovaïa, au bord du lac Baïkal, jusqu'à Stretensk (1,087 kilom.). La ligne baïkalienne (314 kilom.) et la section de Stretensk à Khabarovsk (2,154 kilom. environ) étaient réservées pour la 3e période.

L'année 1896 vit aussi la fondation de la Banque Russo-chinoise qui obtint du gouvernement chinois la concession et l'exploitation d'une voie ferrée dans les confins de la Mandchourie sous le nom de « Chemin de fer chinois-oriental ». Cette ligne, qui s'embranche sur le Grand Transsibérien, a permis d'ajourner pour quelque temps la continuation de la ligne transbaïkalienne de Stretensk vers l'est. Les derniers événements provoqués par la révolte des Boxers et par l'intervention des troupes européennes en Chine ont eu pour conséquence un ralentissement et quelques modifications dans la construction de cette voie ferrée. Mais les travaux vont être repris à la suite d'un accord intervenu le 31 décembre dernier entre les Russes et le général tatare Tseng.

Le total général des dépenses de construction du chemin de fer

Digitized by Google

de Sibérie et de celui de l'Est chinois, en y comprenant tous leurs embranchements et leurs entreprises auxiliaires, est évalué devoir s'élever, en chiffres ronds, à 2,125,000,000 de francs. Les dépenses effectuées jusqu'à la fin de l'année 1900 étant d'environ 1,706,000,000 de francs, on voit que cette entreprise gigantesque ne tardera pas à être terminée dans les conditions et les délais qui avaient été originairement prévus.

Avant d'indiquer les résultats déjà obtenus par le chemin de fer, nous devons jeter un rapide coup d'œil sur les régions qu'il traverse et sur les ressources que celles-ci possèdent.

La Sibérie occidentale, c'est-à-dire les bassins de l'Ob et de l'Irtych avec les districts transouraliens des gouvernements de Perm, d'Oufa et d'Orenbourg, contient plus de 1,500,000 kilomètres carrés de terres cultivables. Ces immenses plaines, couvertes d'un sol alluvial et fort bien arrosées par ces deux fleuves et leurs nombreux affluents, conviennent tout à fait à la colonisation et sont traversées par le chemin de fer sur un parcours d'environ 1,600 kilomètres. Dans l'angle sud-est, au contraire, s'étend un pays montagneux, dix fois grand comme la Suisse. C'est le cercle minier de l'Altaï, lequel, connu aussi sous le nom de « Terres du Domaine privé », est la propriété de l'Empereur. Sur les hauts sommets de ces montagnes les roches cristallines (granit, porphyre, syénite, schistes métamorphiques cristallins, etc.) dominent, tandis que plus bas les couches de roches sédimentaires appartiennent aux formations paléozoïques (siluriennes supérieures, dévoniennes et houillères). Dans les vallées et sur le versant nord-ouest de l'Altaï, il existe au moins 800 mines. Parmi les plus riches nous citerons les mines de plomb argentifère de Zméïaogorsk, de Zyrianovsk et de Salairsk, les mines de cuivre de Sougatovsk et de Tchoudak, les gisements aurifères du gouvernement de Tomsk (ils donnent annuellement une moyenne de 1,866 kilogrammes d'or et occupent jusqu'à 10,000 ouvriers), les mines de fer de Telbes, les carrières de pierres de couleur dites les Fondrières de Gorgone, des salines, etc. Quant à la houille, qui est d'excellente qualité, elle couvre une superficie de 45,000 kilomètres carrés entre les chaînes de Kousnietski-Alataou et de Salaïr; mais on ne l'extrait encore qu'à Koltchougansk. Cette région se divise en deux zones : l'une est couverte de bois de haute futaie, l'autre est agricole. La population est composée surtout (96 p. 100) de Russes

Digitized by Google

émigrés. Elle se livre à l'agriculture (récolte moyenne, 40,000 hectolitres de céréales), à l'apiculture (plus de 700,000 ruches) et elle élève beaucoup de chevaux, de bœufs, de rennes. Ce dernier élevage est fort important dans la zone polaire où il dépasse le chiffre de 177,000 têtes. Enfin les pêcheries, la chasse, les industries du bois, des usines nombreuses, des distilleries, des minoteries, etc., sont encore une source de grands profits pour la population.

La Sibérie centrale comprend les gouvernements d'Iénisseisk et d'Irkoutsk, c'est-à-dire un espace de 3,280,000 kilomètres carrés qu'arrosent de grands fleuves comme l'Iénisseï, l'Angara, la Taïmyr, la Khatanga et la Léna supérieure. Toute la partie méridionale de cette région est formée par de hautes et longues chaînes de montagnes, les monts Saïanes et les Tannou-Ola, et par deux autres chaînes parallèles entre lesquelles s'étend le Baïkal, le plus grand lac du monde. Les roches cristallines couvrent les crêtes principales des Saïanes et de leurs rameaux dont les flancs se composent de grès, de schistes et de calcaires appartenant à des formations paléozoïques : siluriennes, dévoniennes et houillères. Plus au nord on rencontre des affleurements de formation secondaire et surtout triasique.

Dans le gouvernement d'Iénisseisk il existe des lits de graphite, de beaux gisements de plomb argentifère et de cuivre, du minerai de fer d'excellente qualité dans le cercle de Minoussinsk, de la magnétite sur l'Oka, des lapis-lazuli le long de la Sludianka. Quant aux couches de houille elles abondent, surtout entre Krasnoïarsk et Atchinsk, au sud et au nord-ouest de Krasnoïarsk, le long du pied des monts Kouznietzki-Alataou et sur la Nijni-Toungouzka.

Dans la Sibérie moyenne, à cause de la nature montagneuse, rocheuse ou marécageuse du sol, la colonisation agricole ne dispose guère que de 300,000 kilomètres carrés de terres propres à la culture, sur lesquels 800,000 hectares ensemencés en céréales produisent 10 millions d'hectolitres de blé. Par contre, l'élevage du bétail est de première importance, car on compte 750,000 chevaux, 800,000 bêtes à cornes et 1,200,000 petits animaux domestiques pour une population agricole de 850,000 âmes dans laquelle les Russes ne figurent que pour 25 p. 100. Les forêts couvrent d'immenses territoires où le gibier abondait autrefois; mais, à la suite d'une exploitation sans frein, la chasse de certaines

Digitized by Google

espèces tend à devenir moins fructueuse. Les industries forestières sont très prospères, surtout dans les contrées voisines des villes, des fabriques et des rivières flottables. De même les pêcheries établies sur les bords du lac Baïkal et dans les grands fleuves de la Sibérie orientale restent une grande ressource pour l'alimentation de la population et fournissent les éléments d'un trafic sérieux. La chasse et la pêche occupent environ 60,000 travailleurs.

Dans le gouvernement d'Irkoutsk, on trouve du charbon de terre sur l'Oka près de Ziminsk et le long de l'Angara près d'Oussolié, de riches lits de graphite dans les Alpes Tounkiski et dans le district de Touroukhansk, du sel gemme sur les bords de l'Iénisseï, ainsi que d'abondantes sources salines et des lacs salins. Mais la principale richesse, ce sont les sables aurifères, qui, exploités dans 260 mines de la zone des forêts et dans 120 mines de la zone agricole, occupent 10,000 ouvriers et produisent, en année moyenne, 3,444 kilogrammes d'or. L'industrie manufacturière est très avancée; elle procure du travail à environ 8,000 ouvriers. Moitié de ceux-ci sont aux hauts fourneaux et usines de Nikolaievsk et de Novokolaievsk; les autres sont dispersés dans des fabriques de faïence et de porcelaine, dans des verreries, des fours à chaux, des distilleries, des minoteries, des fabriques de cuir, de suif, de savon, etc.

La région de Iakoutsk comprend la plus grande partie de la vallée de la Léna ainsi que les bassins de l'Olének, de l'Iana, de l'Indiiguirka, de l'Alazea et de la Kolyma. Assez accidenté, ce territoire de 3,900,000 kilomètres carrés est encore peu pénétré par la colonisation russe. Sur une population de 260,000 habitants, il n'y a, en effet (les 6,000 déportés compris), que 20,000 Russes. Quant aux aborigènes, ce sont presque tous des Iakoutes qui vivent des produits de l'élevage, de la chasse, de la pêche et très peu de l'agriculture, car, pour celle-ci, le climat est trop rigoureux et trop froid. C'est par milliers, quelquefois par centaines de mille, que l'on apporte au marché d'Iakoutsk, l'écureuil, le lièvre, l'hermine, le renard bleu, le renne, l'élan, l'ours, etc.; malheureusement, les célèbres zibelines d'Iakoutsk commencent à devenir de plus en plus rares à la suite de chasses abusives. Dans la chaîne des monts Stanovoï et des monts Aldansk, les granits, les roches cristallines, les syénites, les gneiss, les diorites, les diabases dominent, tandis que, dans d'autres chaînes, comme celle des

Digitized by Google

Vilnisk, on rencontre des roches sédimentaires qui appartiennent, soit à des formations paléozoïques, soit à des formations secondaires et tertiaires. Les richesses minérales sont nombreuses, mais très disséminées. Parmi les plus considérables, il convient de ranger les mines de sel gemme du cercle de Vilnisk, les minerais de fer de Tanguinsk, ceux de Botomsk sur la Botoma, les gisements de limonite et d'hématite de Kangalask, du Menguinsk, du Baiagaataisk et d'Anguiansk, tous exploités par les Iakoutes. Grâce à ses richesses minérales et au combustible qui abonde dans cette zone forestière, la province d'Iakoutsk devrait posséder une industrie prospère. Mais les communications étant fort difficiles et la population étant insuffisante, il n'existe réellement qu'une seule grande industrie : l'exploitation des sables aurifères, laquelle occupe environ 25,000 travailleurs qui, répartis entre plus de cent mines dans les cercles d'Oléminsk et de Vitimsk, extraient tous les ans de 1,000 à 1,150 kilogrammes d'or.

La province de l'Amour maritime (territoire de 2,875,000 kilom. carrés) est divisée par la nature en quatre contrées bien distinctes : la Transbaïkalie, le bassin de l'Amour, le pays de l'Oussouri, et le Kamtchatka-Okhotsk.

La Transbaïkalie est traversée dans le sens de sa longueur par les monts Stanovoï dont les diverses chaînes contiennent des affleurements de roches cristallines, de granits, de gneiss avec parfois des diabases, des trachytes et des basaltes. Quant aux roches sédimentaires on y constate la présence de formations paléozoïques, secondaires et tertiaires. Les richesses minérales sont très grandes. La plus exploitée jusqu'à présent est celle des sables aurifères et les 6,000 mineurs du seul cercle de Nertchinsk tirent en moyenne de ces placers pour 4 à 5 millions de roubles d'or. Ce même cercle contient aussi beaucoup de minerais d'argent plombifère, mais sur 90 mines que l'on connaît, on ne travaille que dans 10; et, parmi les nombreux minerais de fer, on n'utilise maintenant que ceux de Baliaguinsk. L'état économique de la région fait négliger les autres, de même qu'on laisse de côté les minerais de cuivre, de mercure, de soufre, de zinc, bien que ce dernier gisement soit unique sur le territoire russe. Enfin, à côté de quelques usines pour le sel, la soude, le verre et surtout les ciments, on trouve des minoteries à vapeur, des distilleries, des brasseries et des fabriques d'eaux-de-vie, de peaux, de stéarine et de savons.

Digitized by Google

Grâce à la clémence relative du climat, la population est ici plus dense. Sur 664,000 habitants, 77 p. 100 sont Russes. Le reste se compose de Toungouses et surtout de Bouriates qui se livrent à l'élevage. Ce dernier est le plus considérable de toute la Sibérie, car on compte 650,000 chevaux, 1,300,000 grosses bêtes à cornes, 1,500,000 têtes de menu bétail, 10,000 chameaux et un nombre assez grand de rennes. Les plaines, composées de terre noire, sont fertiles et favorables à la culture sur une étendue de 250,000 kilomètres carrés. Les forêts, qui couvrent au moins 5,550,000 hectares, constituent une réserve importante pour les industries forestières de l'avenir; aujourd'hui elles sont surtout précieuses pour la chasse et fournissent des peaux d'écureuils, des bois de daims, des pelleteries diverses qui sont recherchées par le commerce. Les eaux ne sont pas moins utiles aux habitants qui en tirent de beaux bénéfices, puisque, dans les seuls districts de Bargousinsk et de Selenguinsk, il est pêché tous les ans plus de 7 millions de saumons.

Le *Pays de l'Amour* forme la seconde partie de la région de l'Amour maritime. Il est couvert par les rameaux des monts Stanovoï et par d'autres chaînes telles que le petit Khingane dont les sommets sont formés de granits, de roches cristallines; plus bas on rencontre les roches sédimentaires de formation paléozoïque, et, le long de l'Amour, de la Zéïa et de la Bouréïa, les formations tertiaires. L'Amour n'est pas seulement un des trois fleuves colossaux de l'Asie, il est surtout l'artère vitale de cette région montagneuse et, pour l'instant, son unique voie de communication. Il est aussi très précieux pour les habitants qui vivent sur ses bords, car il nourrit dans ses eaux une énorme quantité de poissons dont quelques espèces, comme le brochet et l'esturgeon atteignent une taille colossale et dont certains individus pèsent jusqu'à 750 kilogrammes. La chasse est aussi très importante. Si le pays trop humide ne peut guère offrir qu'un sixième de son étendue qui soit propice à la colonisation agricole, par contre les forêts couvrent plus de 30 millions d'hectares. Ces immenses espaces nourrissent des élans, des kabarges, des lièvres, etc., et servent de passage aux chevreuils qui, descendant du nord en quantités innombrables, se dirigent vers la Mandchourie. On y chasse aussi pour leurs peaux l'ours, le tigre, le loup, le renard, l'écureuil, le putois et la zibeline. L'industrie, par contre, est fort pauvre. Elle

Digitized by Google

se concentre presque tout entière dans les mines d'or qui occupent jusqu'à 15,500 personnes et qui donnent en moyenne 7,000 kilogrammes d'or chaque année. Si l'on y ajoute une fonderie de cuivre, une fonderie de fer, quelques moulins à vapeur, une distillerie et deux brasseries, on a la liste à peu près complète des usines sérieuses de ce pays.

La contrée de l'Oussouri et du Littoral occupe la partie méridionale de la province du Littoral. Elle est parcourue par la longue chaîne des monts Sikhété-Aline où l'on rencontre des affleurements de roches cristallines, des roches plutoniennes, du trachyte, du basalte, avec des gisements d'argent plombifère et de riches minerais de fer. Vers son extrémité sud est située la ville de Vladivostok, d'où part aujourd'hui le chemin de fer transsibérien. Le sol, très humide, couvert de marais et de forêts, est peu favorable à l'agriculture; celle-ci cependant, sur une population de 218,000 âmes, occupe 25,000 travailleurs adultes du sexe masculin et produit les céréales nécessaires à la consommation locale, mais l'élevage ne peut répondre à tous les besoins. La chasse a ici la même importance que dans la région de l'Amour, et la pêche, qui est infiniment plus développée encore, donne lieu à un commerce d'exportation très sérieux avec la Chine. Sauf l'or, dans le district d'Oudskoï, nul métal n'est exploité et les quelques usines et fabriques qui existent sont assez insignifiantes en dehors des distilleries. Quant au charbon de terre, dont il y a des gisements dans l'île Sakhaline qui dépend de cette région et qui sert aujourd'hui de lieu de déportation pour les criminels, on a commencé à l'extraire en 1890. L'Oussouri-Littoral a comme plus grand avantage sa situation géographique. Placé entre la mer du Japon, la Corée et la Mandchourie, il est un centre d'importation et d'exportation aussi bien par sa frontière terrestre que par le port de Vladivostok dont la population civile dépasse déjà le chiffre de 30,000 habitants.

L'Okhostko-Kamtchatka possède un territoire immense (12,160,000 kilom. carrés), mais très défavorable à la colonisation à cause de ses conditions climatériques. Aussi n'y trouve-t-on qu'une population d'environ 30,000 habitants dont les 80 p. 100 sont formés de peuplades aborigènes qui vivent des produits de la pêche, de la chasse et de l'élevage du renne.

Les steppes kirghizes (c'est-à-dire le pays qui sépare du Turkes-

Digitized by Google

tan la Sibérie proprement dite) ont une étendue de 1,850,000 kilomètres carrés et contiennent de vastes plaines ainsi que des massifs montagneux. Dans certaines parties elles manquent d'eau, et, composées tantôt de sables, tantôt de plateaux argileux calcaires, elles constituent de véritables déserts inhabitables. Dans d'autres parties, au contraire, ce ne sont qu'immenses marécages dont les eaux saumâtres n'ont point d'écoulement naturel. Le gouvernement russe a décidé de rendre ces déserts habitables et y a exécuté de grands travaux. C'est ainsi, qu'au commencement de 1900, le Ministère de l'agriculture avait déjà fait forer plus de 1,000 puits dans la steppe d'Ichim qui manquait de sources, tandis qu'il avait fait creuser plus de 700 kilomètres de canaux d'assèchement dans la steppe marécageuse de Baraba. Malgré toutes ces conditions défavorables la population s'élève au chiffre de 2,500,000 habitants dont 24 p. 100 sont de race russe. Elle compte un certain nombre de cultivateurs, mais l'élevage est la plus grande ressource des Kirghizes qui possèdent environ 14 millions d'animaux domestiques dont la majeure partie se compose de chevaux, de brebis et de chameaux. La pêche, qui emploie 8,000 ouvriers, est très rémunératrice; elle donne cependant des produits moins magnifiques que la chasse à laquelle tous se livrent, Kirghizes et Cosaques. L'industrie aussi est assez active et occupe 8,000 personnes dans les mines de la seule marche de Semipalatinsk. Les minerais abondent. On rencontre le sable d'or dans les monts Koktchétavsk et Kolbinsk, le minerai d'argent plombifère dans les districts d'Akmolinsk, d'Atbassark, de Pavlodar et de Zaïsane, le cuivre, le manganèse, le fer, dans le district de Karkaralinsk el surtout la houille, dont le plus puissant gisement, à Ekibastous, a 12 kilomètres de longueur sur 3 à 4 kilomètres de largeur. Enfin 2,000 ouvriers travaillent à l'extraction du sel. Quant aux usines et manufactures elles n'ont encore qu'une importance secondaire; à leur tête se placent les industries des graisses, des savons, des cuirs, puis viennent la meunerie, la distillerie, les brasseries et les fabriques d'hydromel.

Dès les premières années du XVIIIe siècle les Russes avaient commencé à étudier scientifiquement leurs conquêtes en Asie[1], et

1. Pierre le Grand fait construire des navires par les prisonniers de guerre suédois et établit des communications maritimes entre la mer d'Okhotsk et le Kamtchatka. Puis, en 1719, le Dr Messerschmidt dirige la première exploration scientifique de la

Digitized by Google

certaines de leurs explorations ont fait époque dans la science géographique. Mais c'est au XIXe siècle que, de plus en plus nombreuses, celles-ci amènent de grands résultats. Dans ces derniers temps elles ont été dirigées vers la zone méridionale de culture agricole de la Sibérie, destinée par la nature elle-même à jouer un rôle très important dans la colonisation sibérienne.

Toutes ces expéditions devaient recevoir une impulsion commune, avaient besoin d'une même direction, car les études entreprises touchaient aux problèmes les plus complexes, nécessitaient les travaux les plus divers. On voulait examiner de près le genre de vie des peuplades aborigènes, connaître les conditions économiques de la vie de la population rurale russe établie déjà en Sibérie, rechercher la constitution géologique des contrées traversées par la ligne du chemin de fer transsibérien, savoir quelles étaient les ressources naturelles de ces régions, développer l'agriculture et l'industrie, assurer la réussite de la colonisation, etc. C'est dans ce but que l'on créa en 1891, la haute institution gouvernementale désignée sous le titre de « Comité du chemin de fer transsibérien ». Ce dernier est présidé par l'Empereur en personne. Il se compose des ministres (intérieur, finances, guerre, agriculture et domaines privés, voies de communication, marine) et du contrôleur de l'Empire. A ces hauts dignitaires on adjoint comme membres du comité le secrétaire d'État, A. Koulomzine,

Sibérie. Celle-ci est bientôt suivie d'autres entreprises analogues dont la plus importante, la grande expédition scientifique sibérienne, dure de 1733 à 1743 et nous laisse la *Description du Kamtchatka*, par Steller, la *Description de la Flore sibérienne*, par Gmelin, et une *Histoire de l'Empire de Sibérie*, par Miller. De 1760 à 1770, le commerçant Lakhof découvre les îles Novo-Sibériennes, et de 1770 à 1774 a lieu la célèbre expédition des académiciens Pallas et Léplokhin. Enfin, en 1789, l'industriel Pribilof découvre dans la mer de Behring une île à laquelle il donne son nom et qui est devenue le centre de l'exploitation des fourrures d'ours marins.

Au XIXe siècle, les expéditions scientifiques se succèdent sans arrêt. Après Hédenstrom qui, en 1809, part explorer les îles Novo-Sibériennes, nous voyons, de 1815 à 1820, les navigateurs russes Kotzebu, le comte Litké, le baron Wrangel et Anjou, explorer l'Océan Glacial et la mer de Behring. Puis, en 1826, l'expédition de Ledibour, de Mayer et de Bunge étudie la flore si caractéristique de l'Altaï pendant que de Humboldt, de Rosé et d'Erenberg, envoyés par l'empereur Nicolas Ier, s'occupent de la composition géologique de ce plateau, et que, de 1842 à 1845, Tchikhatchof, dans le sud-est de l'Altaï, et Middendorf, dans la péninsule de Taïmir et sur le littoral de la mer d'Okhotsk entreprennent deux voyages de première importance. Plus tard, l'astronome Schwartz, le naturaliste Raddé, le géologue Schmidt, le zoologue Schrenk, les botanistes Maak et Maksimovitch parcourent et étudient la Sibérie orientale pendant que la Section locale de la Société impériale russe de géographie prend l'initiative de plusieurs autres explorations scientifiques. Enfin, les Sémionof, les Sévertsof, les Vénioukof, les Fedtchenko, les Potanine, les Prjévalski, les Bogdanovitch, etc., explorent la partie de l'Asie centrale nouvellement annexée.

Digitized by Google

qui est chargé de diriger les affaires du comité, le secrétaire d'État, J. Dournovo, les aides de camp généraux P. Vannowsky et N. Tchikhatchow. Enfin, dans certains cas particuliers, on convoque les ministres de la Cour impériale, de la justice, des affaires étrangères et les gouverneurs généraux de la Sibérie.

La chancellerie du comité des ministres concentre la gestion des affaires du comité du chemin de fer; mais l'élaboration préalable de toutes les questions qui ont trait à la colonisation sibérienne ou aux entreprises auxiliaires du Grand Transsibérien est confiée à une commission préparatoire qui, présidée par le secrétaire d'État Koulomzine, est composée de représentants des différents ressorts de l'administration.

La colonisation a passé par des phases diverses. « La colonisation des paysans, dit M. Labbé[1], est due à l'abolition du servage. Le mouvement de migration depuis 1861 a constamment augmenté; mais ce n'est qu'en 1880 qu'on pensa à donner une forme régulière à ce mouvement; dès 1865, pourtant, une loi avait permis aux paysans de s'établir dans le district de l'Altaï, sur les terres du Cabinet impérial; un grand nombre d'ailleurs passèrent souvent l'Oural sans y avoir été dûment et préalablement autorisés. La loi de 1881 autorise l'émigration des paysans qui pouvaient y être poussés par leur situation économique : on désignait aux colons des terrains libres dans la Russie d'Europe (gouvernement d'Oufa, par exemple) et dans la Sibérie. La loi de 1887 ouvrit l'émigration à tous les individus de la classe des paysans et des petits bourgeois. On leur promettait des secours pendant le voyage, des avances remboursables pour les premiers frais d'établissement. Le résultat de ces lois se fit bientôt sentir. Les émigrants qui, en 1885, avaient atteint le chiffre de 9,700, furent 33,700 en 1890, et plus de 60,000 en 1891.

« Les paysans viennent de toutes les provinces de la Russie d'Europe; pourtant certaines fournissent un nombre plus considérable d'émigrants: ce sont notamment celles de Vitebsk, de Kherson, de Tchernigov, de Poltava, de Kalouga, de Smolensk, de Koursk et de Viatka.

« Il existait déjà parmi les futurs émigrants une habitude qui s'est très heureusement développée : c'est l'envoi d'un délégué en

1. Paul Labbé, *La Colonisation russe en Sibérie* (*Questions diplomatiques et coloniales*, 1900. p. 611-612).

Digitized by Google

Sibérie, chargé de s'assurer de la facilité de vivre et des moyens d'existence dans la région choisie par les émigrants. Le délégué, qui décide de l'endroit où s'élèvera le nouveau village, bénéficie d'un transport gratuit pendant son voyage et jouit de tous les privilèges accordés aux paysans émigrants. Le comité du chemin de fer fait des avances en argent, mais, ce qui vaut mieux encore, il a créé des dépôts où les paysans trouvent à bon prix les objets indispensables. »

Pour assurer aux émigrants les terres dont ils ont besoin, le Ministre de l'agriculture et des domaines a créé des commissaires-arpenteurs qui ont pour mission de rechercher tous les terrains propres à l'agriculture et suffisamment munis d'eau. Sur 6,274,379 hectares ainsi lotis, 4,696,533 étaient déjà occupés au commencement de 1900. Tout individu qui émigre en Sibérie avec l'autorisation du gouvernement reçoit 16 hectares 387 m. de ces terres; en outre il est exempt de tout impôt pendant trois ans; il paye demi-impôt pendant trois autres années, et il obtient un sursis de trois ans pour l'accomplissement du service militaire. Mieux partagés encore sont ceux qui vont se fixer dans le territoire de l'Amour et dans le Territoire maritime, car ils reçoivent 109 hectares par famille avec libération entière d'impôts et de toute prestation de service envers l'État pendant vingt ans.

Tous ces gens voyagent dans des wagons construits spécialement pour eux; et, quand ils arrivent à Tchéliabinsk, la première gare de la ligne sibérienne, ils subissent une inspection médicale. Là on retient tous ceux que l'on reconnaît atteints de maladies contagieuses. Accompagnés pendant tout le trajet par des aide-chirurgiens qui leur donnent gratuitement les soins et les médicaments dont ils ont besoin, les émigrants peuvent s'arrêter dans 30 stations; là ils trouvent des baraquements chauffés où ils achètent, à prix de revient, leurs aliments, et reçoivent ceux-ci à titre gratuit s'ils sont enfants, malades ou nécessiteux.

Ces mesures intelligentes et humanitaires du comité ont beaucoup favorisé le mouvement d'émigration qui, depuis ce moment, est devenu considérable ainsi que le montre la statistique suivante:

Ont émigré en Sibérie en	1893....	65,000	individus.	1897....	87,000	individus.
	1894....	76,000	—	1898....	206,000	—
	1895....	109,000	—	1899....	225,000	—
	1896....	203,000	—			

Digitized by Google

Soit ensemble 971,000 personnes des deux sexes. Si l'on y ajoute 25,000 autres émigrants que la flotte nationale indépendante a transportés dans la région de l'Oussouri, nous voyons que le total général s'élève à 996,000 émigrants. Mais l'on aurait tort de considérer ce total comme un chiffre absolu, car il ne comprend pas l'immigration arbitraire, c'est-à-dire celle qui s'effectue en dehors de toute action gouvernementale. Très importante autrefois, puisqu'au commencement de XIXe siècle, dans la seule Sibérie occidentale, on comptait plus de 600,000 Russes qui s'y étaient arbitrairement fixés, cette immigration arbitraire échappe à tout contrôle, mais l'on a constaté qu'elle devient, d'année en année, de plus en plus faible, grâce aux mesures prises pour l'enrayer.

Au point de vue de l'exploitation le Grand Transsibérien a obtenu dès le début des résultats qui ont dépassé de beaucoup les prévisions les plus optimistes. Depuis octobre 1895, date des premiers transports exécutés sur les tronçons de la ligne livrée à la circulation dans la Sibérie centrale, jusqu'en 1899, époque à laquelle toute la ligne de Tchéliabinsk à Irkoutsk a été affectée au service, il a été transporté :

En 1895 (3 mois)	211,000	voyageurs,	57,000	tonnes de	marchandises.
1896.....	417,000	—	184,000	—	—
1897.....	600,000	—	443,000	—	—
1898.....	1,049,000	—	700,000	—	—
1899..	1,075,000	—	657,000	—	—
Total.....	3,352,000	voyageurs,	2,041,000	tonnes de	marchandises.

Les marchandises transportées peuvent être divisées en trois catégories et se classent dans l'ordre suivant d'après leur importance relative :

1° Marchandises exportées : les céréales (qu'on expédie ensuite à l'étranger par les ports de Réval, de Libau, de Saint-Pétersbourg et de Riga); le gibier et la volaille; le beurre (qu'on expédie surtout à Londres dans des wagons glacières); les suifs; les peaux; les laines; les œufs.

2° Marchandises de transit, en tête desquelles se place le thé.

3° Marchandises importées en Sibérie : le fer brut ou ouvré; le sucre; les machines; le pétrole; les objets manufacturés.

L'accroissement du transport n'a cessé d'être progressif. Il est

Digitized by Google

certain qu'il augmentera encore dans de très grandes proportions, aussitôt que la ligne magistrale mettra en communication ininterrompue l'Europe, le Grand Océan et l'Asie orientale. « Entrant[1] en rapports immédiats avec le réseau des chemins de fer de toute la Russie, traversant sur une étendue d'environ 10,000 verstes l'Empire de Russie, passant par des contrées cultivées et industrielles situées sur une bonne partie de cette immense étendue, et réunissant entre eux les centres de commerce et d'industrie, le chemin de fer ouvre de nouvelles voies et de nouveaux horizons aux relations et au commerce, tant de la Russie que de l'univers entier. Avec cela, il faut prendre en considération que la Chine, le Japon et la Corée, dont les populations réunies s'élèvent à plus de 460 millions d'âmes, et dont les opérations du moment dans le commerce international ne s'élèvent qu'à une somme de 500 millions de roubles en or, sont encore loin d'avoir développé leurs relations commerciales avec l'Europe en vertu des conditions naturelles dans lesquelles ils se trouvent; mais lorsque sera terminée la construction de la ligne mandchourienne, on peut être assuré que leur échange commercial s'agrandira de beaucoup, sur le marché international, grâce à l'aide de la grande voie à vapeur présentant des moyens de communication plus prompts, et à plus bas prix, ce qui favorisera l'échange des intérêts commerciaux et industriels. »

Afin de donner des facilités de transport rapide aux voyageurs pressés et ayant un long parcours à effectuer en Sibérie, le comité a organisé un service de trains rapides qui, une fois par semaine, desservent la ligne dans les deux sens et ne mettent que neuf jours environ pour aller de Moscou à Irkoutsk. Cette durée exceptionnellement longue d'un parcours ininterrompu a amené les ingénieurs à perfectionner leur matériel roulant; dans ce cas, en effet, le confort du voyageur devient une nécessité de premier ordre, d'autant plus que le climat sibérien est très dur[2].

Ce convoi se compose de cinq voitures construites exprès pour ce service : 1 wagon de 1re classe, 2 wagons de seconde classe, 1 wagon salle à manger et 1 fourgon pour les bagages. Tous les wagons, munis des freins automatiques Westinghouse, ont une

1. *Guide du grand chemin de fer transsibérien* (Saint-Pétersbourg, 1900), p. 85.
2. Souvent, pendant l'hiver, le thermomètre descend au-dessous de — 50°, tandis que, pendant l'été, il monte très haut.

Digitized by Google

double suspension et sont montés sur 8 roues à boggies; leur mouvement est très doux. Des paravents adaptés aux fenêtres protègent l'intérieur du wagon contre la fumée, le vent et la poussière, en même temps que des passerelles très larges et entourées par des soufflets en cuir doublé de drap permettent au voyageur de circuler d'un bout du train à l'autre sans qu'il ait à redouter les intempéries de la température. Les parois extérieures des wagons, la toiture et le plancher sont doubles avec vides intérieurs; le plancher est, en outre, recouvert de feutre compact, de manière à atténuer le bruit du roulement des voitures. Les cadres des fenêtres étant doubles aussi, celui d'été peut être baissé et celui d'hiver peut être complètement enlevé. Enfin les châssis d'hiver comportent une huisserie spéciale à ressort qui empêche tout passage d'air.

Indépendant pour chaque voiture, le chauffage s'effectue par circulation d'eau chaude, tandis que celui du wagon-restaurant et du fourgon à bagages se fait par la vapeur de la station électrique. Des appareils spéciaux permettent de régler la quantité d'air frais qui pénètre dans le coupé, ainsi que la quantité d'eau chaude. Grâce à eux, la température moyenne du train ne descend pas, même par les froids les plus rigoureux, au-dessous de + 15°, et la température des divers coupés ne varie pas de plus de 5°. Quant à l'air vicié, il s'échappe par les ventilateurs d'appel installés dans chaque compartiment et par des ventilateurs électriques d'un effet rapide dans la salle à manger, le buffet, la cuisine et la chambre des chaudières. Pendant les fortes chaleurs de l'été, l'air pris à l'extérieur se refroidit dans un serpentin en cuivre placé au milieu d'un mélange de sel et de glace pilée; il est ensuite distribué en nappes minces le long du plafond des compartiments. On obtient ainsi un courant d'air ayant une température inférieure de 25° à 30° centigrades à celle de l'air extérieur. L'éclairage est électrique; toutes les lampes sont indépendantes, et leur intensité totale pour le convoi est de 1,000 bougies normales. Enfin, en cas d'incendie, outre les grenades et les seaux à eau, on peut utiliser l'injecteur de la locomotive et le tuyautage des freins Westinghouse avec lesquels on obtient une pression capable d'amener l'eau à une hauteur de 20 mètres.

Ce train transporte 18 voyageurs de 1re classe et 48 de seconde classe. Toutes les places étant numérotées et chaque billet distriqué indiquant le numéro de la couchette, le voyageur devient,

Digitized by Google

pendant toute la durée du parcours, propriétaire de son lit, lequel est formé au moyen des larges divans à dossiers articulés qui servent de sièges pendant le jour et qu'il suffit de relever le soir pour les transformer en couchettes.

Le wagon salle à manger est commun et reste ouvert de 8 heures du matin à minuit; 28 personnes à la fois y trouvent place. Les repas, qui ont lieu à heures fixes, sont servis à prix ferme ou à la carte, aux mêmes conditions pécuniaires que dans les buffets des gares. Placée à côté, la cuisine, avec tous les appareils nécessaires pour cuire ou chauffer les aliments, est munie d'armoires, de caves glacières et de soutes spéciales où sont emmagasinés vivres, provisions et boissons de toute nature.

Le confort est poussé jusqu'à ses dernières limites. Le convoi possède une salle de bains très perfectionnée et une série d'appareils de gymnastique dont peuvent disposer à volonté les voyageurs qui désirent donner à leur corps un exercice indispensable si l'on veut vaincre la fatigue qu'engendre très vite tout séjour prolongé dans un wagon. Gratuite et contenant les principales publications sur la Sibérie, ainsi que des livres en plusieurs langues, des cartes, des périodiques et les journaux des localités traversées, une bibliothèque offre les moyens de distraire et d'occuper l'esprit. Enfin un officier de santé accompagne chaque train et soigne les malades aux frais de l'administration.

Ces détails montrent comment le comité a su préparer le succès de l'exploitation de son réseau ferré, lequel, une fois achevé, aura une longueur d'environ 8,500 kilomètres. Les trains marchant actuellement à la vitesse de 37 kilomètres à l'heure, un voyageur de première classe, avec wagon-lit, met 10 jours pour se rendre de Moscou à Vladivostok ou Port-Arthur et dépense seulement 310 francs. Pour aller de Paris ou de Londres à Shanghaï, 16 jours et une dépense de 860 francs suffiront, tandis qu'aujourd'hui, par voie de mer, ce même voyage revient à 2,450 francs et demande 34 jours.

Le mouvement des marchandises n'ayant cessé de s'accroître sur les fleuves de la Sibérie et, de son côté, le grand chemin de fer donnant un nouvel essor à la vie commerciale de ces régions, ces deux faits ont amené le comité à porter son attention sur les meilleurs moyens à employer pour arriver à régulariser la navigabilité des rivières qui servent de voies naturelles de communication

Digitized by Google

et qui peuvent contribuer à alimenter le trafic de la ligne. Après s'être occupé de l'arrondissement de Tomsk, il a amélioré le cours de la Toura, du Tobol, de l'Irtych, de l'Ob et de la Tome. Il a créé une direction spéciale des voies d'eau pour la Chilka, l'Oussouri et l'Amour. En ce qui concerne l'Angara, les dépenses ont été très élevées, car, pendant un temps assez long, il fallut entretenir sur ce fleuve plusieurs bateaux à vapeur pour transporter les matériaux du chemin de fer et aussi les diverses parties du bac qui, monté maintenant, sert à transborder les trains d'une rive à l'autre du Baïkal et à briser les glaces de ce lac pendant l'hiver. Enfin une commission spéciale a été chargée de refaire la carte de ce lac, où les tempêtes sont fréquentes et qui a une superficie totale d'au moins 34,000 kilomètres carrés avec une profondeur d'eau de près de 1,500 mètres. Commencées en 1897, les études doivent durer cinq ans et ont déjà donné des résultats précieux. C'est ainsi qu'on a découvert des criques propres au mouillage des bâtiments, qu'on a établi des phares sur quatre des points principaux du Baïkal, qu'on a rectifié l'hydrographie du lac en nombre d'endroits, et qu'on a fait de curieuses découvertes scientifiques sur sa faune et sa flore sous-marines.

Si courte qu'elle soit, notre étude montrera ce qu'est actuellement la Sibérie et quelle ère de prospérité va s'ouvrir pour cette immense région maintenant qu'elle est mise en rapports faciles et quotidiens avec le monde entier par la grande artère ferrée qui la traverse de part en part. Sans doute des améliorations considérables pourront et devront être encore apportées à l'œuvre gigantesque qui s'achève; mais il nous est permis d'envisager l'avenir avec une pleine confiance, car le gouvernement impérial russe et son comité du chemin de fer nous ont prouvé qu'ils ne reculaient devant aucune difficulté et qu'ils sauraient mener à bonne fin l'un des plus vastes projets que l'esprit de l'homme ait osé concevoir.

LÉON VALLÉE.

Digitized by Google

LA QUESTION DU FRENCH SHORE

Au moment même où le *modus vivendi* relatif à Terre-Neuve va être renouvelé pour une année encore, il est intéressant de revenir sur cette question tant de fois débattue et d'étudier l'origine et la teneur exacte de nos droits sur le French Shore. L'intérêt de nos populations maritimes est ici considérable, et nos droits sont fondés par des traités nombreux et qui, par leur clarté, ne prêtent guère à confusion. C'est sur le terrain de ces traités que nous placerons la question, nous attachant surtout au double point de vue historique et juridique, pour montrer que la France ne saurait abandonner bénévolement une situation consacrée par une jouissance de près de deux siècles.

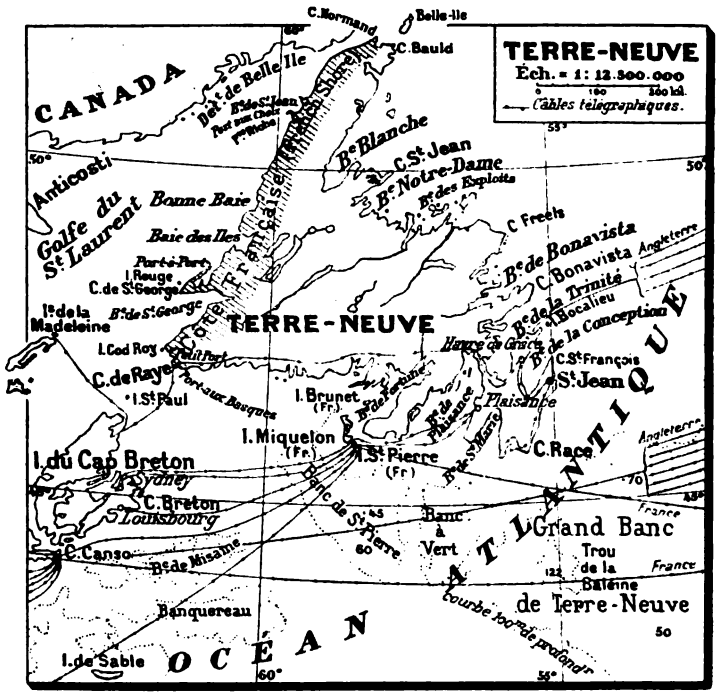
Le « French Shore », ou côte française, est la partie de Terre-Neuve faisant face au Labrador. Il a été fixé par le traité de Versailles de 1783 depuis le cap Saint-Jean (côte est) en passant par le nord jusqu'au cap Rouge à l'extrémité sud-ouest de l'île de Terre-Neuve.

Dès le début du XVIe siècle, Terre-Neuve fut fréquentée par des Bretons et des Normands qui étaient à la recherche de « terres neuves » et de fourrures. Aventuriers et pirates, ils ne se fixaient guère dans les parages où ils mouillaient momentanément. Toutefois, à partir du XVIIe siècle, alors que nos colonies de l'Acadie et du Canada se peuplaient, des Français s'établirent au sud de Terre-Neuve et fondèrent Plaisance. Louis XIV envoya même un gouverneur avec une garnison de cinquante hommes. Tels furent les débuts officiels de notre établissement, et les nouveaux colons français ne tardèrent pas à se livrer en grand nombre à la pêche à la morue. Les Anglais de leur côté avaient fondé Saint-Jean et les uns et les autres vivaient en bonne intelligence, sans idée d'hégémonie exclusive sur l'île, lorsque survint la guerre de la succession d'Espagne. Les Français, plus nombreux, s'emparèrent de

Digitized by Google

Saint-Jean. C'est alors que se place dans notre histoire d'outre-mer un fait bizarre qui prouve que les questions coloniales ne passionnaient guère les esprits à cette époque : malgré le succès remporté, l'île de Terre-Neuve devint anglaise par le traité d'Utrecht (1713).

Sans nous arrêter aux motifs qui guidèrent cette politique, disons seulement que, sous Louis XIV, l'idée de colonie était insé-



parable de celle de gain immédiat pour la couronne ; or, Terre-Neuve n'était guère terre payante pour la métropole, c'est pourquoi il parut à nos plénipotentiaires qu'il valait mieux céder cette île éloignée que telle place forte des Flandres ou tel comptoir de la mer des Indes.

Les principales dispositions de ce traité, que nous retrouverons d'ailleurs dans tous les traités qui viendront par la suite reconnaître l'existence de nos droits, étaient les suivantes en ce qui concerne Terre-Neuve : nous abandonnions Plaisance et son fort, et

Digitized by Google

renoncions à toutes nos possessions et aux petites îles du voisinage. Toutefois, nous conservions nos anciennes pêcheries et avions le droit, à une certaine époque de l'année, de prendre et de sécher le poisson sur la bande côtière s'étendant du cap de Bonavista au cap Normand à l'est de l'île, et, de là, jusqu'à la pointe Riche à l'ouest. Nous nous engagions en retour à ne rien construire en maçonnerie, les cabanes et les échafauds en bois étant seuls autorisés. Nous conservions le droit exclusif de pêcher sur le *Grand Banc*[1].

Telle était dans ses grandes lignes la teneur de l'article 13 du traité. Si l'on ne peut nier que les conditions visant nos droits de pêche ne fussent avantageuses pour nous, il convient de remarquer qu'elles l'étaient aussi indirectement pour les Anglais de l'île, qui ne se livrant pas encore à la pêche à la morue, ne vivaient que des achats des pêcheurs français.

De 1713 à 1763, les clauses du traité furent fidèlement observées de part et d'autre. A cette époque, fut signé le traité de Paris qui nous enlevait le Canada et ne modifiait notre situation à Terre-Neuve qu'en la fortifiant en quelque sorte, puisque Saint-Pierre et Miquelon nous étaient cédées. Ces deux îles ne devaient pas tarder d'ailleurs à connaître une rare prospérité. Mais alors, en même temps que se développent nos intérêts et que nos entreprises de pêche prennent un essor considérable, commence l'ère des rivalités et des discussions. Le traité de Versailles (1783) essaya de mettre fin aux contestations entre pêcheurs anglais et pêcheurs français. Pour éviter la rencontre fréquente des pêcheries des deux pays dans les baies de Bonavista et de Notre-Dame, il fut stipulé à l'art. 5 que le French Shore serait reporté plus au nord sur la côte est et ne commencerait qu'au cap Saint-Jean, mais que, par contre, le droit de pêche réservé aux Français sur la côte ouest, au lieu de s'arrêter à la pointe Riche, descendrait jusqu'au sud au cap Raye, situé au 47° 50′ de latitude (c'est là encore le French Shore actuel). Et quel est le caractère de cette

1. On appelle *Grand Banc* un plateau sous-marin d'environ 500 kilomètres sur 630 kilomètres situé dans le sud-est de Terre-Neuve à une profondeur moyenne de 45 mètres. Ce banc est formé par les *icebergs*, montagnes de glace amenées par les courants polaires qui, en fondant, lorsqu'elles rencontrent les eaux chaudes du *Gulf-Stream*, déposent les roches et les terres qu'elles charrient.

La pêche se fait de mai à septembre.

Digitized by Google

pêche ? C'est ce que nous dit une déclaration additionnelle, signée le jour même de la conclusion du traité :

« Pour que les pêcheurs des deux nations ne fassent point « naître des querelles journalières, Sa Majesté Britannique pren- « dra les mesures les plus positives pour prévenir que ses sujets « *ne troublent en aucune manière par leur concurrence* la pêche « des Français, pendant l'exercice temporaire qui leur est accordé « sur les côtes de l'île de Terre-Neuve, et Elle fera retirer à cet « effet les établissements secondaires qui y seront formés. Sa « Majesté Britannique donnera les ordres pour que les pêcheurs « français ne soient pas gênés dans la coupe des bois nécessaires « pour la réparation de leurs échafaudages, cabanes et bâtiments « de pêche.

« L'article 13 du traité d'Utrecht et la méthode de faire la « pêche qui a été de tout temps reconnue sera le modèle sur « lequel la pêche s'y fera; on n'y contreviendra pas ni d'une part, « ni de l'autre; les pêcheurs français ne bâtissant rien que leurs « échafaudages, se bornant à réparer leurs bâtiments de pêche et « n'y hivernant point; les sujets de Sa Majesté Britannique, de « leur part, ne molestant aucunement les pêcheurs français du- « rant leur pêche ni ne dérangeant leurs échafaudages durant « leur absence. »

C'est là assurément un commentaire essentiellement conciliateur, et il est juste de rendre ici hommage à la bonne volonté que l'Angleterre a toujours montrée jusqu'en 1890 pour résoudre les litiges soulevés.

C'est ainsi que la loi anglaise de 1788 rappelle que les *seuls pêcheurs* autorisés sur le French Shore sont les *pêcheurs français*. Les traités de 1814 et de 1815 confirment encore nos droits et le 12 août 1822, sir Charles Hamilton, gouverneur de Terre-Neuve, les rappelle à ses administrés, par une proclamation solennelle : « Faisons connaître, disait-il, que les sujets de Sa Majesté très « chrétienne doivent avoir pleine et entière jouissance de la pêche « dans les limites ci-dessus énoncées pour en faire usage, ainsi « qu'ils y sont autorisés par le traité d'Utrecht. »

La convention franco-anglaise du 14 janvier 1857[1] consacre de

1. Par cette convention, les droits de pêche devaient être ainsi réglés : 1° droits exclusifs de pêche pour les Français, du 5 avril au 5 octobre, sur les côtes de

Digitized by Google

nouveau notre monopole de pêche. Sans doute, cette convention — qui d'ailleurs ne fut pas appliquée — précisait les parties du French Shore où « les sujets français auront le droit exclusif de pêcher et de se servir de leur pêche ». Mais, c'était là une concession que la France faisait à la nation, alors amie et alliée, pour donner satisfaction aux réclamations des Anglais de Terre-Neuve. Pratiquement, la question de droit restait entière, telle que la France l'avait toujours posée, telle que l'avaient publiquement formulée les jurisconsultes de la couronne d'Angleterre, disant, le 30 mai 1835 : « Nous pensons que les sujets français ont le droit exclusif de pêcher sur la côte de Terre-Neuve, spécifiée dans le cinquième article du traité définitif, signé à Versailles le 3 septembre 1783. »

On pourrait croire que devant des textes aussi précis nulle contestation ne fût possible. Des controverses surgirent cependant. Des dialecticiens subtiles tentèrent de renverser complètement ces principes de droit écrit et de droit coutumier. Nous rappellerons brièvement les contestations soulevées sur l'interprétation de notre droit de pêche, démêlés qui peuvent être classés en deux catégories principales, les uns portant sur la question dite des « homarderies », les autres ayant trait à la pêche de la morue proprement dite[1].

En ce qui concerne le premier point, vers 1880 l'industrie des conserves de homard prenant une grande extension, les Terre-Neuviens n'hésitèrent pas à établir sur le French Shore des homarderies et à nous contester par la suite, quand se créèrent quelques établissements français similaires, le droit d'exercer cette industrie :

« Les traités, disaient les Terre-Neuviens, ne visent que la pêche et le poisson. Or, le homard est un crustacé; on ne le pêche pas, on le prend. Comment peut-on confondre pêcher et sécher avec capturer et faire bouillir? »

Si l'on observe à ce sujet que les plénipotentiaires d'Utrecht

Belle-Ile et du Labrador, sur la côte orientale de Terre-Neuve du cap Saint-Jean au cap Normand ou dans cinq havres de l'île : Port-au-Choix, Petit-Port, Port-à-Port, île Rouge, île Cod-Roy; 2° droit non exclusif du cap Normand au cap Raye; le Parlement de Terre-Neuve n'a pas voulu ratifier cette convention.

1. Une bienveillante communication nous a permis d'utiliser les informations très précises d'une note manuscrite due à un savant professeur d'une de nos Facultés de droit, que des liens étroits rattachent à une des villes qui arment pour la pêche de Terre-Neuve.

Digitized by Google

ont inscrit « poisson » et non « morue » dans le traité, qu'à cette époque les naturalistes désignaient par ce terme tout animal vivant dans la mer, sans en exclure les crustacés, et que le verbe anglais « to fish » s'applique aussi bien à ceux-ci qu'aux poissons, on voit déjà combien une telle argumentation est puérile. Aussi, malgré les arguments des Terre-Neuviens, les gouvernements anglais et français, dans un commun désir d'apaisement et de conciliation, convinrent-ils en 1890 d'établir un *modus vivendi*. Nous consentions provisoirement à laisser les sujets britanniques pêcher le homard, comme nous, sur le « French Shore ». Mais, en mars 1891, on décidait de recourir à un arbitrage qui devait porter en principe sur toutes les questions relatives à la pêche que les deux gouvernements seraient d'avis de débattre, et tout d'abord sur la question des homarderies. Entre temps, un compromis provisoire était adopté par les deux États, en vue de maintenir le « statu quo » dans les homarderies du French Shore et de confier aux commandants des stations navales le règlement des emplacements où pouvaient s'installer les homardiers des deux pays. Or, depuis dix ans l'arbitrage n'a fait aucun pas et la question reste toujours réglée par l'accord du « statu quo », plus communément appelé « modus vivendi », signé la première fois en 1890 et renouvelé d'année en année[1].

C'est que le gouvernement britannique se trouvait dans une situation délicate vis-à-vis de Terre-Neuve en raison de l'autonomie accordée à l'île depuis 1854. Les autorités coloniales n'envisageaient pas le problème de la même manière que le gouvernement de la Reine, et c'était à elles seules qu'il appartenait d'exécuter les engagements pris par le gouvernement britannique. On conçoit facilement les difficultés de la tâche, alors surtout que l'Angleterre, prise entre ses obligations internationales vis-à-vis de la France et ses devoirs à l'égard de sa colonie, déclarait ne pouvoir essayer d'autre chose que de la conciliation, que les Terre-

1. De l'avis du jurisconsulte auquel nous nous référons plus haut, étant donné qu'il est impossible de confondre le droit de *rechercher* et de *s'approprier*, qui constituent les deux éléments juridiques du droit de pêche avec la manière dont le droit s'exerce (capturer, harponner, hameçoner), que, les traités n'excluant contre la France aucun des modes d'exercice du droit, la France a conséquemment la plénitude de la jouissance et de l'exercice dudit droit, une cession éventuelle de nos droits touchant la pêche du homard donnerait ouverture à une double compensation :

1° Compensation du droit de pêche appartenant à la nation française;

2° Indemnité aux occupants actuels, dont il serait aisé de déterminer le montant.

Digitized by Google

Neuviens repoussaient de toute leur force[1]. Et comme le gouvernement français ne pouvait admettre que l'autorité locale de Terre-Neuve se substituât en fait à celle de la Grande-Bretagne, les choses en sont restées là où elles en sont encore.

D'ailleurs, depuis 1884, nous ne pouvions guère avoir d'illusions sur l'inutilité de nous prêter à une politique de conciliation envers les Terre-Neuviens, ceux-ci n'ayant considéré la question du homard que comme une étape à franchir pour arriver à la dépossession systématique de notre droit total de pêche. Il est facile de s'en rendre compte, si l'on rapproche de ce litige la fameuse question de la boëtte. Voici en quoi elle consiste :

Pour prendre la morue on se servait, jusque dans ces quinze dernières années, de « caplan » et de hareng.

Nous les pêchions sur le French Shore, le hareng en avril, dans la baie de Saint-Georges, et le caplan au mois de juin, dans les baies de la Bouche, de la Scie, des Pins. Le stock de boëtte était complété par des achats aux Terre-Neuviens, dont la valeur s'élevait dans les dernières années à £20,000.

Pour arriver à nous rendre la pêche sinon impossible, du moins ruineuse, les Terre-Neuviens résolurent de nous priver des caplans et des harengs que leurs pêcheurs nous vendaient. En conséquence, un bill du Parlement de Terre-Neuve, en date du 6 mai 1886, prohiba la vente de l'appât aux pêcheurs étrangers à partir du 31 décembre 1887. Ce fut le « bait act » qui devait rester en vigueur jusqu'en 1890, où il fut rapporté lorsque survint la querelle des homards.

Dans l'intervalle, nos pêcheurs réduits uniquement à la boëtte pêchée sur le French Shore, se trouvèrent fort embarrassés, mais ce ne fut pas pour longtemps. On découvrit heureusement vers la même époque de grandes quantités d'un coquillage appelé « coucou » ou « bulot », sur le banc même de Terre-Neuve. Dès lors, nos pêcheurs, grâce à ce nouvel appât, pouvaient éluder les conséquences du bill de la boëtte et l'on comprend pourquoi le parlement de Terre-Neuve se décida, mais trop tard, à revenir sur une mesure qui privait la population indigente de l'île, dont la princi-

1. Il ne faut pas perdre de vue que, depuis 1857, les idées d'annexion aux États-Unis ont été agitées dans maintes circonstances par certains politiciens terre-neuviens. On comprend donc que le gouvernement britannique tienne essentiellement à ne pas s'aliéner l'opinion de la population de Terre-Neuve.

Digitized by Google

pale ressource jusqu'en 1886 consistait à vendre le hareng de « boëtte » à nos pêcheurs, d'un revenu annuel, estimé de 800,000 francs à un million.

Actuellement, en effet, on boëtte encore le plus souvent avec le bulot, malgré l'abrogation du « bait act »; mais il a été fait de cet appât une consommation si considérable qu'il faut prévoir, à brève échéance, sa disparition. Dans cette éventualité, si nous n'avions plus le French Shore, nous pourrions n'avoir plus du tout de boëtte, et le « bait act », du jour où il serait remis en vigueur, nous interdirait complètement la pêche à la morue.

On objecte bien, il est vrai, que la morue ne se trouve plus dans les eaux du French Shore. Mais, de ce qu'elle en est partie, à cause des trappes dont firent usage les Terre-Neuviens, il y a une vingtaine d'années, rien ne dit qu'elle ne puisse y revenir. On doit même s'y attendre, étant données ses habitudes de migration.

Qu'adviendra-t-il donc le jour où la morue aura repris ses anciens quartiers, si nos marins n'ont plus le droit de se rendre sur le French Shore. Il nous faut citer ici quelques chiffres pour faire saisir toute l'importance de nos droits.

En 1895, nous avions 133 bâtiments montés par 4,000 marins et représentant une valeur de 7 millions de francs. Depuis, les chiffres ont encore augmenté et en 1900 le nombre des navires « terre-neuvats » armés en France s'élevait à 202 [1]. A ces 202 navires il faut joindre 200 goélettes coloniales, qui hivernent à Saint-Pierre et Miquelon; ce qui représente un total approximatif de 400 navires et une valeur de 12 millions de francs environ.

En résumé, c'est un effectif d'à peu près 13,000 hommes qu'emploie la pêche de Terre-Neuve; mais, à côté d'eux, une population innombrable en vit également, comme les constructeurs de bateaux, les fabricants de voiles, de cordages, les marchands de salaisons, de vêtements, d'équipements maritimes. La plupart de ces industriels et commerçants sont de très petites gens; beaucoup sont de vieux marins ou des veuves de marins. Incapables

1. Les principaux ports d'armement pour la pêche à la morue sont : Paimpol, Saint-Malo, Granville, Dieppe, Boulogne. La goélette de pêche est une embarcation de 40 à 130 tonneaux, d'une valeur qui varie entre 25,000 et 70,000 francs environ. Elle est montée par un équipage de 15 à 30 hommes. La pêche se fait avec des *doris*, petites embarcations légères à fond plat, qui résistent aux plus violentes tempêtes.

Digitized by Google

de changer de profession, privés de capitaux, ils seraient réduits à la misère le jour où cesserait la pêche de la morue.

L'importance de nos intérêts à Terre-Neuve est donc loin d'être négligeable; au surplus, les Anglais reconnaissent eux-mêmes le fait, ainsi que le prouve une publication officielle, éditée par le Foreign Office au mois de février 1899, le rapport de M. Walter R. Hearn, consul d'Angleterre à Bordeaux, intitulé *Report on the french fisheries on the great bank of Newfounland and of Iceland.*

Bordeaux, étant le port où les produits de nos pêcheries de l'Atlantique ouest et nord sont expédiés, pour être ensuite réexportés en grande partie hors de France, on saisit tout l'intérêt de ce document. Entre autres faits cités (et qui répondent victorieusement aux arguments des polémistes anglais, lorsqu'ils traitent d'infimes et sans valeur les avantages que nous tirons encore de notre droit de pêche), il convient de noter le suivant:

L'importation de la morue à Bordeaux, qui n'était que de 13,000 tonnes en 1875, s'est élevée en 1897 à plus de 35,000 tonnes, provenant de Terre-Neuve. Depuis lors, ces chiffres ont encore été dépassés.

De tout ce qui précède il résulte qu'il pourrait y avoir de graves inconvénients à l'abandon de l'exercice de nos privilèges sur le French Shore, et de nos droits actuels sur les eaux territoriales de Terre-Neuve, où se trouvent les divers appâts nécessaires à l'industrie de la pêche.

Comme prix de l'abandon du French Shore on a préconisé dans nos milieux maritimes certaines garanties à obtenir en retour :

1° Un traitement de faveur, en ce qui concerne les droits de port, d'ancrage, de phares, etc., qui pourraient être institués dans les ports qui se créeraient sur le French Shore;

2° La liberté du commerce de la boëtte avec nos marins (sur ce point des engagements solennels devraient être exigés) ;

3° La stipulation, en échange de l'abandon de notre droit exclusif sur le French Shore, soit d'une large compensation dans les colonies anglaises (il ne manque pas en effet de difficultés sur les différents points du globe qui pourraient être aplanies entre les deux nations [1]), soit de l'abrogation de l'article 6 du traité de Paris (1763) : en ce cas, la France aurait toute latitude de constituer à

1. On a parlé notamment de la cession de la Gamble; mais la presse coloniale s'est montrée d'accord pour considérer cette compensation comme insuffisante.

Digitized by Google

Saint-Pierre un point d'appui fortifié pour sa flotte, ce qui, dans l'éventualité d'une guerre navale, permettrait à nos croiseurs d'appuyer leur offensive dans l'Atlantique, sur les quatre points de ravitaillement : Brest-Saint-Pierre-Fort-de-France-Dakar, extrémités d'un quadrilatère stratégique de premier ordre, de l'avis des hommes de mer les plus compétents.

Il ne nous appartient pas de nous prononcer sur la valeur de ces compensations éventuelles à l'abandon ou à la limitation de droits incontestables. La perte de ces droits porterait atteinte à des intérêts si considérables qu'il paraît presque impossible de l'envisager. Si le gouvernement britannique pense autrement, s'il désire en obtenir la cession, c'est à lui de soumettre ses propositions au gouvernement français, qui n'a, jusque-là, qu'à se maintenir sur le terrain des traités.

MAURICE CHARPENTIER.

Digitized by Google

LES CHEMINS DE FER OCÉANIENS

L'Océanie (et nous considérons cette appellation dans son sens le plus large, c'est-à-dire avec la Malaisie) fut pourvue d'un premier chemin de fer, en 1854, dans la colonie australienne de Victoria. Cette partie du monde n'avait encore que 130 kilomètres de lignes exploitées en 1857, tous en Australie. Le total monta successivement à 3,959 kilomètres en 1875 et à 19,372 kilomètres en 1890. Enfin, actuellement (1900), l'Océanie renferme environ 28,000 kilomètres de voies ferrées ouvertes à la circulation, ainsi réparties :

Date d'ouverture de la 1re ligne.		Kilomètres.
1873	Java	2,745
1883	Sumatra	391
?	Célèbes	257
?	Bornéo	
?	Philippines	192
1892	Nouvelle-Calédonie	(tramways)
1884	Tahiti	4
?	Hawaï	114
1854	Victoria	5,100
1855	Nouvelles-Galles du Sud	4,350
Avant 1865	Queesland	4,300
?	Australie du Nord	235
1854	Australie du Sud	3,100
1879	Australie occidentale	2,500
1871	Tasmanie	800
1872	Nouvelle-Zélande	4,000

Java. — L'île de Java, la plus importante et la plus peuplée des îles de la Sonde et des Indes néerlandaises, comprend environ 2,745 kilomètres de chemins de fer (contre 1,228 kilom. en 1890) dont 1,479 kilomètres appartiennent à l'État et exploités par lui, 261 kilomètres répartis entre des compagnies privées et 1,005 kilomètres de tramways, exploités aussi par l'industrie privée.

Dès 1863, une première concession fut donnée à la Société des chemins de fer des Indes néerlandaises; ce fut la ligne de Samarang, sur la côte septentrionale, à Soerakarta et Djokjakarta, au sud, avec un embranchement de Kedong-Dyati à Ambarawa (205 kilom. en tout), dont la largeur de voie est de 1 m. 435. En 1864, la même Société obtint la concession d'une ligne ferrée entre Batavia et Buitenzorg (56 kilom.), avec une largeur de 1 m. 067, qui a

Digitized by Google

été celle des autres lignes construites depuis dans les Indes néerlandaises. Ces deux lignes furent achevées en 1873.

A partir de 1875, c'est l'État qui entreprit de compléter le réseau javanais et notamment d'établir une grande ligne parcourant l'île de l'est à l'ouest. Ce but, déjà presque réalisé depuis 1894, sera bientôt atteint complètement, car la ligne de Rangkas Betoung, à l'ouest (dans la résidence de Bantam) à Panaroukan, à l'est (dans la résidence de Besouki), est achevée depuis 1899 (1,164 kilom.); en outre, en 1900, on a terminé la ligne, vers l'ouest, de Rangkas Betoung à Anyer, sur le détroit de la Sonde (75 kilom.). Il ne reste plus qu'à achever, vers l'est, le tronçon de Kalisat à Banyouwangi (87 kilom.), sur le détroit de Bali, ce qui sera fait en 1902. Le chemin de fer principal, entre Anyer et Banyouwangi aura alors 1,326 kilomètres de longueur[1] et traversera toute l'île de Java dans le sens de sa longueur, en passant par Batavia, Buitenzorg, Poerworedjo, Soerakarta, Pasourouan, Probolinggo, Djember, et en reliant, par raccordement avec des petites lignes privées, les grands ports de Tjilatjap, Samarang et Soerabaja.

Lorsque toutes les autres lignes décidées par le gouvernement seront achevées, les chemins de fer de l'État auront, à Java, une longueur de 1,744 kilomètres.

Les particuliers, de leur côté, ont encore construit un chemin de fer de Batavia à Krawang (64 kilom.), vers l'est (vendu à l'État en 1898), et une autre ligne de Tegal, sur la côte nord, à Balapoulang, dans l'intérieur (25 kilom.), qui, depuis 1897, est exploitée comme tramway et fait partie du réseau de la Société qui possède le tramway de 220 kilomètres, de Samarang à Chéribon, sur le littoral nord.

De nombreuses autres lignes de tramways à vapeur ont été établies dans l'île par des sociétés privées, savoir :

Société des tramways de Samarang[2]	251	kilomètres.
Société des tramways des Indes néerlandaises	14	—
Société des tramways de l'est de Java	80	—
Société des chemins de fer des Indes néerlandaises	74	—
Société des tramways de Serayoudal	84	—
Société des tramways de Kediri	102	—
Société des tramways de Malang	30	—
Société des tramways de Pasourouan	18	—
Société des tramways de Probolinggo	39	—
Société des tramways de Modyokerto	50	—

Ces Sociétés se répartissent les petites lignes de Garset, de Tjilatjap, de Soerabaja; la ligne de 210 kilomètres environ du port de Bangil (à l'est de

1. Cette ligne n'appartient pas complètement à l'Etat, car la partie comprise entre Djokjakarta et Soerakarta (60 kilom.) est à la Société des chemins de fer des Indes néerlandaises.

2. Cette Société possède notamment les lignes de Samarang à Joana, sur la côte (100 kilom.); de Samarang à Blora (120 kilom.), etc.

Digitized by Google

Soerabaja) à Malang, Blitar, Kediri et Djombang; celle de Klakah à Pasirian (40 kilom.), dans l'est de l'île, etc.

Il y a encore une Société qui exploite 18 kilomètres de tramways dans l'île voisine de Madoura. De nombreuses autres lignes sont en construction ou projetées. En 1899, une première ligne de tramway électrique a été exploitée à la capitale Batavia.

Sumatra. — Dans l'île hollandaise de Sumatra, la Compagnie du chemin de fer de Déli obtint, en 1883, la concession d'une petite ligne ferrée, sur la côte nord-orientale, entre Belawan et Déli Touwa (Laboean) avec un embranchement de Médan à Timbang Langkat; plus tard, cette ligne fut prolongée de Médan à Rantau-Pandjang et Perbaoungan, vers l'est, et de Timbang Langkat à Selesseh, vers l'ouest; à la fin de 1898, cette compagnie avait 102 kilomètres en exploitation et d'autres lignes étaient projetées.

La découverte des mines de houille d'Ombilin conduisit le gouvernement à construire le chemin de fer du port de Padang (Poulou-Ajer) au lac Sinkarah et à Sawah Lountou, sur la rivière Ombilin, avec un embranchement de Padang Pandjang à Fort de Kock; cette ligne, commencée en 1887, a été achevée en janvier 1894; l'embranchement en a été prolongé sur Pajakombo en 1896. La ligne, avec son embranchement prolongé, a une longueur totale de 210 kilomètres, sur lesquels 30 kilomètres sont exploités à crémaillère.

Dans le pays d'Atchin, le gouvernement a fait construire, en outre, en vue du service militaire, deux lignes de tramways à vapeur, dont une va de Oléh-léh à Selimoun (60 kilom.) et l'autre de Segli à Geudé-Breueh (19 kilom.). De nouvelles lignes vont être réalisées dans cette région. Au total, Sumatra renferme 391 kilomètres de chemins de fer exploités.

Bornéo et Célèbes. — Un chemin de fer est en construction, dans la partie anglaise de Bornéo, de la baie de Brunei vers l'intérieur; une autre ligne a été concédée en 1899 à une compagnie anglaise pour relier le port de Gaya, près des mines de charbon, à la baie de Brunei.

On a commencé une petite ligne ferrée dans l'île hollandaise de Célèbes, mais elle n'est pas encore très étendue.

Les îles de Bornéo et Célèbes auraient, en tout, 257 kilomètres exploités environ en 1900, d'après la *Revue générale des chemins de fer.*

Philippines. — Il n'existe encore aux Philippines qu'une seule voie ferrée de 192 kilomètres, allant de Manille à Dagupan, avec prolongement prochain vers le golfe de Lingayen; elle ne date que de peu d'années. Mais déjà les Espagnols, sur la fin de leur domination, avaient projeté (en 1897) une ligne de Manille à Cavite, une autre allant à San-Francisco de Malabar et une troisième ligne de Malasiqui à Manaoag (province de Pangasinan). Il est certain que les Américains vont pousser, dans leur nouvelle possession, vers l'extension des voies de communication, mais il faudra auparavant que leur autorité y soit plus solidement établie.

Nouvelle-Calédonie. — En 1892, une très courte ligne ferrée (tramway) a été inaugurée entre la rue de Solférino, à Nouméa, et l'orphelinat. Il existe

Digitized by Google

en outre un petit chemin de fer minier entre l'embouchure de la rivière Thio, sur la côte orientale, et les mines de nickel de l'intérieur. Une ligne est projetée entre Nouméa et Bourail (150 kilom.).

Tahiti. — Depuis 1884, il existe à Tahiti une petite ligne de 4 kilomètres.

Hawaï. — L'archipel d'Hawaï, désormais possession américaine, renferme 114 kilomètres de chemins de fer, de Hiho à Waiekea (dans l'île Hawaï) et de Wailuku à Kahoulaoui (dans l'île Mauï).

Australie. — L'Australie a inauguré en 1854 sa première ligne dans la colonie de Victoria; elle n'avait encore que 843 kilomètres exploités en 1866; ce nombre atteint 20,385 kilomètres actuellement, dans le continent australien entier, soit le double du chiffre de 1886.

Les diverses colonies australiennes n'ont été longtemps pourvues que de réseaux isolés les uns des autres; les colonies de Victoria, de Nouvelle-Galles du Sud et de Queensland ont fini par souder ensemble leurs réseaux; l'Australie méridionale a fait de même plus récemment avec Victoria; mais les chemins de fer de l'Australie occidentale et de l'Australie du nord demeurent actuellement sans liens avec le reste du continent australien, et les distances à franchir sont encore énormes pour réunir tous ces réseaux. La réalisation de la fédération australienne sous le nom de *Commonwealth*, à partir du 1er janvier 1901, va sans doute provoquer la réalisation d'un réseau d'ensemble.

On vient de décider la soudure directe des réseaux de l'Australie du Sud et du Queensland, par la construction d'une grande voie entre Adélaïde et Rockhampton, à travers l'intérieur; cette voie est déjà amorcée des deux côtés par des tronçons qui seront réunis.

Une grande ligne transcontinentale, devant traverser l'Australie du sud au nord, a été commencée à ses deux extrémités à la fois, parallèlement à la ligne télégraphique qui joint Melbourne à Port-Darwin (Palmerston). Du côté du sud, la ligne compte, depuis 1891, 1,108 kilomètres exploités, entre Adélaïde et Angle Pool (Oodnadatta). La ligne du nord ne compte, toujours depuis 1891, que 235 kilomètres exploités entre Port-Darwin et Pine-Creek. Il resterait donc à franchir l'énorme distance de 1,743 kilomètres pour terminer la ligne. Les difficultés du travail à travers le désert central australien ont fait abondonner momentanément ce projet grandiose, qui sera certainement repris d'ici peu, car il s'imposera par la force même des choses.

Victoria. — La colonie de Victoria, qui a ouvert sa première ligne ferrée de 38 kilomètres en 1854, en comptait 380 kilomètres en 1865, 993 kilomètres en 1875 et 3,660 kilomètres en 1890; en 1898, on y comptait 5,100 kilomètres exploités environ, dont les principales lignes unissent Melbourne à Stony-Point, à Alberton, à Bairnsdale, à Heatesville, à Mansfield, à Bright, à Yarkandandah, à Albury (sur le Murray) et Tallangatta, à Corowa, à Cobram (sur le Murray), à Mohama, à Swan Hill (sur le Murray), à Ouambatook, à Salt Lake (sur le

Digitized by Google

lac Tyrrell), à Birchip, à Hopetown, à Jeparit (sur le lac Hindmarsh), à Serviceton (près de la frontière de l'Australie du Sud), à Goroke, à Coleraine, à Casterton, à Portland (sur la mer), à Port-Fairy, etc.

Nouvelle-Galles du Sud. — Ayant ouvert son premier tronçon en 1855, la Nouvelle-Galles du Sud avait un réseau de 278 kilomètres en 1865, de 702 kilomètres en 1875 et de 3,910 kilomètres en 1890. En 1898, ses lignes avaient une longueur de 4,350 kilomètres environ.

Les principales lignes unissent Sydney à Huskisson, à Eden (baie Twofold), à Bega, à Tumut, à Tumbarumba, à Albury (sur le Murray), à Carowa, à Moama (sur le Murray), au lac Limbra (au nord de Murray, à la frontière de l'Australie du Sud et de Victoria), à Hillston North (sur le Lachlan), à Wilcannia (sur le Darling), Broken hill et la frontière de l'Australie du Sud, à Louth, à Bourke (à 809 kilom. de Sydney), à Breewarrina (sur le Barwon), à Walgett, à Mungundi (sur le Mauntyre), à Moree, à Bengalla, à Tenterfield et la frontière du Queensland, à Newcastle, Grafton, Port-Danger et la frontière maritime du Queensland, etc.

Queensland. — La colonie de Queensland, qui n'avait que 65 kilomètres de chemins de fer exploités en 1865, en possédait 426 kilomètres en 1875 et 3,211 kilomètres en 1890. En 1898, le chiffre total atteignait 4,300 kilomètres.

Les principales lignes de cette colonie sont celles de Brisbane à Tenterfield et la Nouvelle-Galles du Sud, de Brisbane à Charleville et Tharjomindah (sur la rivière Bulloo), dans l'intérieur, à Cunnamulla, à Clifton, à Saint-George; de Brisbane à Maryborough et Rockhampton, le long du littoral; de Rockhampton à Emerald et de là à Clermont, à Springsurg, à Barcaldine et Winton, dans l'intérieur; du port de Townsville à Hughenden et Winton; du port de Cairns à celui de Geraldton; du port de Cooktown à Laura et Palmerville; de Normanton (près de l'embouchure du fleuve Norma) à Croydon, à Cloncurry et Hughenden, etc.

Australie du Nord. — L'Australie du Nord ne renferme encore que la ligne de Palmerston à Pine Creek (235 kilom.), amorce septentrionale du futur transaustralien, qui sera prolongé plus tard parallèlement à la ligne télégraphique qui traverse l'Australie intérieure, du nord au sud.

Australie du Sud. — L'Australie méridionale vit siffler la locomotive dès 1854; son réseau n'avait encore que 76 kilomètres en 1865 et 403 kilomètres en 1875, mais en 1890, il se montait à 2,460 kilomètres et, en 1898, à 3,100 kilomètres exploités.

Les principales lignes en service dans cette colonie sont celles d'Adélaïde à Border Town et à la colonie de Victoria; d'Adélaïde à Morgan, au lac Limbre et à la Nouvelle-Galles du Sud; d'Adélaïde à Pétersburgh, à Cockburn et la Nouvelle-Galles du Sud; de Petersburg à Port-Augusta; d'Adélaïde à Moonta (golfe Spencer), de Port-Augusta au lac Eyre et à Angle-Pool (amorce méridionale du transaustralien sur 1,108 kilomètres), etc.

Digitized by Google

La partie occidentale de l'Australie du Sud est encore dépourvue de voies ferrées.

Australie occidentale. — En Australie occidentale, où la première ligne fut ouverte en juillet 1879 (entre Geraldton et Northampton), les principales voies ferrées sont celles d'Albany à Perth et Fremantle (567 kilom.), de Spencer's Brook à Coolgardie (458 kilom.), et prolongements de Fremantle à Geraldton (513 kilom.), et Northampton au nord; de Geraldton à Mount Magnet (355 kilom.), Cue et Nannine aux mines d'or de Murchison (achevée en 1898); de Perth à Busselton (252 kilom.), au sud, avec embranchement sur Bridgetown (depuis 1898), etc.

Le total de 1890 était de 597 kilomètres et celui de 1900 de plus de 2,500 kilomètres.

Albany a été réuni à Perth, en 1890, par une voie ferrée. Il existe toujours un vaste projet qui, en longeant le littoral sud de l'Australie, réunirait Albany à Port-Eucla, sur la limite de l'Australie méridionale, par une ligne de 1,125 kilom., puis Port-Eucla à Port-Augusta, au fond de la baie Spencer, par une autre ligne de 850 kilomètres, toute sur le territoire de l'Australie du Sud.

On construit actuellement une ligne isolée entre Roelbourne, sur la côte nord de la colonie, et Marble Bar, sur un affluent de la rivière De Grey, dans l'intérieur.

En mars 1896, on a inauguré un chemin de fer de 570 kilomètres qui met en communication les nouveaux champs d'or de Coolgardie avec la ville de Perth; en janvier 1897 la ligne était ouverte jusqu'à Kalgoorlie; en outre, on a ouvert, en février 1899, un embranchement de Kalgoorlie à Menzies vers le nord (128 kil.) et un autre de Kalgoorlie à Kanowna, etc. On projette une ligne de Coolgardie à Esperance-Bay, sur la côte sud de la colonie; tous ces embranchements ont pour but de faciliter les relations avec les régions aurifères récemment exploitées.

Tasmanie. — L'île de Tasmanie, où la première locomotive fonctionna en 1871, avait 241 kilomètres de lignes exploitées en 1875 et 708 kilomètres en 1890. En 1898, son réseau atteignait 800 kilomètres environ.

Les principales lignes réunissent Hobart-town à Glenora, à Apsley, à Sorel, à Conara et au port de Saint-Patrick; Conara à Evandale, Launceston et Scottsdale; Evandale à Deloraine, Devonport, Burnie et Mount Bischoff; Deloraine à Macquarie Harbour, etc.

Nouvelle-Zélande. — Les deux grandes îles qui constituent la Nouvelle-Zélande inaugurèrent leur premier chemin de fer en 1872. Il y en avait 872 kilomètres en 1875 et 3,594 kilomètres en 1890. Les chiffres actuels sont d'environ 4,000 kilomètres.

Dans l'île du Nord, il y a notamment des lignes qui font communiquer Wellington avec Woodville et Napier, avec Otaki et le port de New-Plymouth; avec Auckland et Port-Albert, dans le nord-ouest de l'île; avec les ports de Grahamstown et de Tauranga, sur la côte septentrionale, etc.

Digitized by Google

Dans l'île du Sud, les principales voies ferrées sont celles de Nelson à Greymouth, Hokitika et Jackson, isolées des suivantes; celles de Christchuch à Culverden, à Otarama, à Methwen, à Wairewa, à Washdyke, Oamaru, Dunedin et Invercargill; de Washdyke à Fairlie Creek; de Oamaru à Kurow et prolongements; de Dunedin à Hamiltons et au delà; de Invercargill à Switzers, à Kingston (sur le lac Wakatipu), à Nightcaps, à Orepuki, etc. Dans le nord-est de l'île du Sud, il y a une petite ligne isolée entre Awatere et Picton, sur la côte.

L'Océanie, quoique la moins peuplée des cinq parties du monde, n'est pas la moins pourvue en voies ferrées, car l'Afrique lui est sensiblement inférieure à ce point de vue.

PAUL BARRÉ.

Digitized by Google

LE LIVRE D'OR DE LA GÉOGRAPHIE

ESSAI DE BIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE

CHOIX DANS L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES PERSONNES : EXPLORATEURS, GÉOGRAPHES, CARTOGRAPHES, QUI ONT CONTRIBUÉ A L'ÉTAT ACTUEL DE NOS CONNAISSANCES DE LA TERRE, DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA FIN DU XIXe SIÈCLE

Par PAUL LEMOSOF

(SUITE)

ELPHINSTON (Mountstuart). — Agent britannique dans l'Inde, gouverneur de Bombay; né dans le Surrey, le 6 octobre 1779; mort le 20 novembre 1859. Accomplit, entre autres, un voyage dans l'Afghanistan (1808-1809) et publia : *Account of the Kingdom of Cabul.* S'acquit justement le titre de l'un des meilleurs historiens de l'Inde.

ELTON (James-Fréd.). — Explorateur anglais, né le 3 août 1840; mort durant une exploration dans l'Afrique orientale, le 19 décembre 1877. Avait servi dans l'Inde, fait les campagnes de Chine (1860) et du Mexique (1866), et effectué diverses missions d'abord dans le Natal, ensuite dans l'Afrique orientale. Laisse : *With the French in Mexico*, 1867; — *From Natal to Zanzibar*, 1873; — *Travels and researches among the Lakes... Central Africa*, 1879.

EMBACHER (F.). — Géographe allemand contemporain, collaborateur à diverses publications scientifiques, auteur d'intéressants travaux d'histoire de la géographie et de biographie géographique.

EMILIANI (Fr.). — Explorateur italien, l'un des compagnons de Gessi dans le Soudan égyptien et zélé antiesclavagiste. Mort le 15 mars 1882.

EMIN pacha (de son vrai nom : Ed. Schnitzer). — Explorateur autrichien, gouverneur du Soudan égyptien, né le 28 mars 1840 à Oppeln (Silésie); mort (tué par un mahdiste) sur le Congo, vers le 20 octobre 1892. Se rendit de bonne heure dans l'Orient en qualité de médecin (Albanie, 1870, Trapezount, 1871), suivit le général Gordon au Caire (1876) et fut nommé gouverneur des provinces équatoriales en 1878. L'un des principaux pionniers du Soudan égyptien, organisateur d'expéditions et reconnaissances scientifiques, cerné par les madhistes, ramené en Europe presque malgré lui, par Stanley, en 1889.

Digitized by Google

EMPOLI (Giovanni da). — Voyageur florentin, né en 1483; mort en 1517. Accompagna, en 1503, Albuquerque dans l'Inde, qu'il visita à nouveau en 1509 (*Relazioni di G. da Empoli... intorno il viaggio da lui fatto a Malacca*, 1509-1514. Firenze, 1846).

ENAMBUC (Pierre Vaudrosque Diel d'). — Navigateur normand. Se rendit, en 1624, aux Antilles, s'établit à la Martinique qu'il occupa et y bâtit un fort, devenu plus tard la ville de Saint-Pierre.

ENAULT (Louis). — Littérateur et voyageur français, né à Isigny (Calvados), en 1824. Visita une grande partie de l'Europe et de l'Orient, et publia entre autres : *Constantinople*, 1855; *la Norvège*, 1857; *la Méditerranée*, 1862.

ENCISO (M. Fernandez de). — Navigateur et géographe espagnol du XVIe siècle. Se rendit dans l'Amérique du Sud et eut des difficultés avec Vasco Nunez de Balboa qui se substitua à lui dans le commandement. Laisse : *Suma de geografia*, Séville, 1519.

ENDE (Ferd. Ad.). — Astronome allemand, né à Celle, en 1760; mort en 1817. Auteur de nombreuses déterminations astronomiques et de divers travaux géodésiques.

ENGEL (Ernest). — Géographe et statisticien allemand, né à Dresde le 26 mars 1821; mort le 8 déc. 1896. L'un des directeurs du Bureau de statistique de Prusse, auteur ou directeur de diverses publications statistiques, particulièrement de la Saxe (*Sächs. statist. Zeitschrift*; — *Statist. Mitt. aus dem Königreich. Sachsen*; — *Jahrbuch der Statistik*).

ENGEL (Pr.). — Explorateur allemand dans l'Amérique équatoriale et méridionale, né le 21 juillet 1831, dans le Mecklembourg. Relations intéressantes dans des recueils géographiques (*Studien unter den Tropen Amerikas*, 1878).

ENGELHARDT (Fr. B.). — Topographe et géomètre allemand, né le 31 janvier 1768; mort à Berlin, le 9 mai 1854. Travaux de topographie dans la Prusse et nombreuses cartes.

ENGELHARDT (Maurice). — Géologue russe, d'origine allemande, professeur à l'université de Dorpat (Youriev), né en 1779; mort en 1842. A fait plusieurs voyages scientifiques et publié des travaux remarqués sur l'Oural.

ENTRECASTEAUX (J.-A. Bruni d'). — Navigateur français, né à Aix, en Provence, en novembre 1739; mort en mer près Java, le 20 juillet 1793. Commandant de la station des mers de l'Inde (1787), gouverneur des îles de France et de Bourbon; grand voyage d'exploration (1791-1793) dans les mers du Sud à la recherche des restes de Lapérouse. Nombreuses et importantes découvertes consignées dans la relation de ce voyage, Paris et Brest 1800, 1808 et 1838 (Hulot : *d'Entrecasteaux*, Paris, 1894).

ERDMAN (A. J.). — Géologue suédois, né à Stockholm, le 12 août 1814; mort le 1er décembre 1863. Dirigea, en qualité de chef du bureau géologique, les explorations pour l'établissement de la grande *carte géologique de la Suède*; auteur de nombreux autres travaux de géologie (texte et cartes).

Digitized by Google

ERDMANN (Fr.). — Orientaliste russe d'origine allemande, professeur à l'université de Kazan, né dans le Mecklembourg, en 1795; mort à Kazan, en 1862. Travaux sur l'ethnographie et l'archéologie des pays mongols.

ERHARD (Georges Erhard Schièble). — Graveur géographe français, d'origine allemande, fondateur de l'établissement cartographique qui porte son nom, inventeur d'un procédé permettant de transporter sur cuivre une carte gravée sur pierre. Contribua puissamment à relever en France l'art cartographique qu'il encouragea aussi par des fondations. Né dans le Brisgau (Bade), le 1er janvier 1821; mort à Paris, le 29 octobre 1880.

ERICHSEN (J.). — Savant danois, né en Islande, le 31 août 1728; mort à Copenhague, le 29 mars 1787. L'un des auteurs les plus estimés sur l'histoire et l'archéologie des pays scandinaves.

ERIK. — Aventurier normand du Xe siècle. On lui attribue la découverte du Groenland, où il alla se réfugier vers 983.

ERMAN (G. Ad.). — Physicien et voyageur allemand, né à Berlin, le 12 mai 1806; mort le 12 juillet 1877. Effectua, en 1828-1830, un voyage autour du monde au cours duquel il fit d'intéressantes observations magnétiques. Nombreux mémoires scientifiques et *Reise um die Erde*, 1833-1842.

ERNST (Adolphe). — Géographe allemand, né dans la Silésie, le 6 octobre 1832; mort à Caracas, le 11 août 1899. Se rendit au Venezuela en 1861, fonda à Caracas une *Sociedade de ciencias fisicas*, et publia de nombreux travaux sur son pays d'adoption.

ERSKINE (Saint-Vincent). — Explorateur anglais contemporain; visita l'intérieur de l'Afrique et fit d'intéressantes découvertes dans le sud-est de ce continent.

ERSLEV (Ed.). — Géographe et naturaliste danois, né à Jægesborg, le 13 décembre 1824; mort à Copenhague, le 31 décembre 1892. Auteur de plusieurs manuels de géographie, de mémoires, l'un des fondateurs et secrétaire général de la Société de géographie de Copenhague.

ESCAYRAC DE LAUTURE (P.-H.-S., comte d'). — Explorateur français, né à Paris, le 18 mars 1826; mort le 18 décembre 1868. Prit part à l'expédition de Madagascar (1845), visita la Syrie, le Soudan, fut chargé d'une mission en Chine où il fut fait prisonnier et subit des tortures. Publia : *Notice sur le Kordofan*, 1851; — *Le désert et le Soudan*; — *De la Turquie*; — *Voyage dans le grand désert et au Soudan*; — *Mémoires sur la Chine* (Durand Lapie : *Escayrac de Lauture*, Paris, 1899.)

ESCHER von der Linth (Arnold). — Géologue suisse, né à Zurich, le 8 juin 1807; mort le 12 juillet 1872. Professeur à l'École polytechnique, explora les Alpes, visita l'Algérie; auteur de diverses publications estimées, dont une *Carte géologique de la Suisse*.

ESCHMANN (Joh.). — Cartographe suisse, né près Zurich, le 7 mai 1808; mort le 14 janvier 1852. Fit divers travaux de géodésie et collabora à la grande carte de la Suisse, par Dufour.

Digitized by Google

ESCHSCHOLTZ (J. Friedr.). — Naturaliste et explorateur russe, d'origine allemande, né à Dorpat, le 1er novembre 1793; mort le 19 mai 1831. L'un des collaborateurs les plus actifs des deux expéditions scientifiques de Kotzebue (1815-1818; 1823-1826).

ESCHWEGE (Guill. Louis). — Minéralogiste et explorateur allemand, né dans la Hesse en 1777; mort en 1855. Découvertes importantes dans le Brésil durant les années 1811-1814 (*Journal von Brasilien*, 1818; — *Brasilien in topographischer, geognostischer... Hinsicht*, 1830; — *Pluto brasiliensis*, 1833).

ESMARCH (J.). — Géologue et minéralogiste norvégien, né à Houlberg, le 31 décembre 1763; mort à Christiania, le 26 janvier 1839. Nombreux et intéressants travaux dans divers recueils scientifiques, professeur à l'université de Christiania.

ESPINAREDA (P.). — L'un des premiers missionnaires espagnols dans le Mexique (XVIe siècle), où il réussit à introduire le christianisme et la civilisation européenne.

ESPINOSA (Al.). — Missionnaire hispano-américain, né en 1560; mort en avril 1616. Laisse une : *Relación histórica de muchas cosas de los Indios.*

ESPINOSA (Ant. Vasquez). — Géographe espagnol, né près de Séville. Auteur de *Descripcion de los Indias ; — Viages y navegacion de la flota de Nueva España.* Mort en 1630.

ESTACIO (J.). — Missionnaire et évangélisateur portugais dans l'Amérique du Sud, auteur de : *Relación de los progresos de la Cristianidad en el Nuevo-Mundo.* Mort en Espagne, en 1553.

ESTANCELIN (Louis). — Ingénieur français, né à Eu, le 31 janvier 1777; mort le 28 février 1858. Auteur d'intéressants travaux d'économie politique et de *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique*, 1832.

ETALLON (Cl.-Aug.). — Géologue français, né à Luxeuil, le 20 avril 1828; mort le 22 février 1862. Nombreux travaux de géologie sur le Jura.

ETHICUS. — Géographe latin; vivait probablement dans le VIe siècle. Des extraits de ses écrits ont été réunis sous le titre de : *Cosmographie*, 1re éd., Venise, 1513.

EUDOXE de Cyzique. — Voyageur grec du IIe siècle avant J.-C. Soupçonna que l'Afrique était entourée par l'Océan et semble avoir fait vers 118 ou 113, un voyage dans l'Inde; il équipa plus tard des navires dans l'intention de faire le tour de l'Afrique. L'entreprise ne paraît pas avoir eu de suite.

EUGÈNE, de famille Bolkhovine. — Savant prélat russe, né à Varonèje, en 1767; mort à Kiev, en 1837. Auteur de travaux fort intéressants pour l'étude de l'ancienne Russie : *Description du gouvernement de Voronèje; — Histoire de la principauté de Pskov; — Description du couvent et des cryptes de Kiev* (1831).

Digitized by Google

EUROPAEUS (D. M. Daniel). — Philologue et folkloriste finnois, né le 1er déc. 1820; mort à Saint-Pétersbourg, le 15 oct. 1884. Recueillit et publia un grand nombre de légendes et chants populaires de la Russie, de la Laponie et des pays scandinaves.

EVANS (John). — Géographe géodésien américain, né vers 1700; mort en juin 1751. A réuni une quantité considérable de matériaux ayant servi à l'établissement de cartes du nord de l'Amérique.

EVEREST (Sir George). — Ingénieur militaire anglais, né le 4 juill. 1790; mort à Londres, le 1er déc. 1866. A rendu de grands services à la géodésie de l'Inde dont il dirigea la triangulation (1817) et publia divers ouvrages importants : *An account of the mesurement of two sections of the meridional arc of India; — On instruments and observations for longitude for travellers.*

EWALD (G. H. Aug.). — Orientaliste allemand, né à Gœttingue, le 16 nov. 1803; mort le 4 mai 1875. Écrivain fécond, auteur apprécié de travaux de linguistique, d'histoire et d'archéologie orientales, particulièrement d'ordre sémitique.

EWALD (Louis). — Géographe, statisticien et cartographe allemand, né le 25 août 1813; mort le 22 janvier 1881. Auteur de nombreux travaux scientifiques et d'un *Hand-Atlas der allgem. Erdkunde.*

EWALD (J. W.). — Géologue allemand, né à Berlin, le 3 déc. 1801; mort le 11 déc. 1891, l'un des fondateurs de la Société géologique allemande. Cartes géologiques d'Allemagne fort appréciées.

EXPILLY (Jean Jos. Georges, abbé d'). — Diplomate, voyageur et géographe français, né à Saint-Rémy en Provence, en 1719; mort en 1793. Secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, attaché à l'évêché de Sagona, auteur de nombreux écrits sur la géographie, la cosmographie et l'histoire. Princ. publ. géogr. : *Dictionnaire géogr. des Gaules*, 1762-1770.

EYRE (Edw. J.). — Explorateur australien, né dans le Yorkshire, en 1815. Se rendit à Sidney en 1833 et commença dès cette époque une série de reconnaissances fructueuses à travers le continent (*Journal of expeditions of discoveries to central Australia*, 1845).

EYRIÈS (J.-B.-Benoît). — Géographe français, né à Marseille, le 25 juin 1767; mort à Graville-l'Eure, le 13 juin 1846. Visita une grande partie de l'Europe et se consacra entièrement, dès l'année 1805, aux études géographiques. Auteur de travaux estimés sur l'histoire des voyages, collaborateur à diverses revues géographiques, l'un des fondateurs de la Société de Géographie.

P. LEMOSOF.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

La colonne du général Servières dans le Tsabit. — Mission du capitaine Lenfant au Niger. — Mission Gendron au Congo français; explorations de la brigade Jobit; la délimitation du Cameroun. — La mission Chari-Sangha; le problème de la Ouam. — La mission Roulet du Congo au Nil; exploration du Bahr-el-Ghazal. — Les ressources du Togoland. — Exploration de la rivière N'Goko dans le Cameroun. — Une nouvelle province dans les Indes anglaises. — Le refuge Félix-Faure au col de la Vanoise.

I

Le général Servières, dont nous avons annoncé le départ à la tête d'une nouvelle colonne dirigée vers le Touât, vient de pénétrer dans le district de Tsabit dont les habitants ont fait leur soumission sans qu'il ait été tiré un seul coup de fusil.

Le district de Tsabit est l'un des plus méridionaux du Gourara. Au sud, on ne trouve plus, avant d'atteindre le Touât proprement dit, que le petit et misérable district de Seba. Le Tsabit est, de tous les groupes d'oasis du Gourara, le plus rapproché de l'oued Messaoud.

Ce district a une population d'environ 2,000 habitants; c'est l'un des plus peuplés parmi les districts du Gourara. Mais il a eu jadis une prospérité beaucoup plus grande. Comme en témoigne le voyageur El Aïachi, qui écrivait en 1661, ce pays servait d'entrepôt au commerce de transit entre la région méditerranéenne et le Soudan.

Les dattes du district sont très recherchées par les nomades; Rohlfs dit que les palmiers forment une forêt ininterrompue dont il a suivi la lisière septentrionale pendant deux heures de marche. Il rapporte aussi que ces palmiers sont arrosés, ainsi que les jardins, par une multitude de feggaguir et d'eaux vives qui se ramifient à l'infini. On cultive dans les jardins des légumes et des fruits de toutes sortes, ainsi que du coton, du henné et du tabac. Les habitants se livrent à la fabrication du charbon et à la vente du bois.

Digitized by Google

D'après la dépêche du général Servières, telle qu'elle a été donnée par les journaux, les villes de Brinkan et Habal se sont soumises. La seconde est évidemment El Habla, que l'on écrit aussi El Habela et El Hebela.

Brinkan, que l'on appelle quelquefois Brinken, mérite bien, au dire de Rohlfs, le titre de capitale du Tsabit tant par l'étendue de sa superficie que par le nombre de ses habitants. La ville possède, d'après lui, trois mosquées qui sont toutes sans minarets, et dont aucune ne se distingue par ses formes architecturales. « On trouve à Brinkan, dit le voyageur allemand, une infinité d'usages même les plus infimes, qui, d'après la Bible, étaient pratiqués chez les Israélites. » Cette opinion paraîtrait confirmer la tradition rapportée par le commandant Deporter suivant laquelle cette ville aurait été bâtie dès la plus haute antiquité par des berbères professant le judaïsme.

El Habla, le dernier et le plus méridional des ksour de la lisière nord-est de l'oasis de Tsabit, est défendu par un mur d'enceinte. Le ksar est habité par des populations qui, ainsi que Rohlfs a failli en faire l'expérience, ne se gênent pas pour piller les voyageurs de passage.

Au nord du Tsabit, on trouve le district de Der'amcha, puis celui de Zoua et Deldoun; au nord-est est l'Aouguerout.

II

M. le capitaine Lenfant, de l'artillerie de marine, auquel on est redevable d'intéressants travaux sur l'hydrographie du Sénégal, du haut et du moyen Niger, s'est embarqué à destination du bas Niger pour prendre possession des enclaves réservées à la France sur la branche Forcados et à Badjibo (ancien fort d'Arenberg), en vertu de la convention du 14 juin 1898, enclaves qui ont été délimitées par la mission Toutée en 1900.

Le capitaine Lenfant doit remonter avec une flottille jusqu'à Say, afin d'assurer, par la voie fluviale, le ravitaillement du troisième territoire militaire de l'Afrique occidentale, le territoire de Zinder, qui est placé sous le commandement du colonel Péroz.

Digitized by Google

III

Une mission a été envoyée au Congo, en 1899, par le ministère des colonies, à l'effet de faire le levé topographique d'une partie de la colonie et de procéder à la délimitation de concessions qui avaient été accordées à certaines sociétés commerciales.

La mission comprenait deux brigades qui devaient relier par une chaîne de triangles Libreville à Brazzaville. Elles devaient se rencontrer près de Leketi, sur l'Alima, affluent du Congo.

La première brigade était composée du commandant d'artillerie Gendron, du capitaine Bunoust, des lieutenants Larrouy et Martin, de la même arme, et de l'adjudant Gibouleau. Après avoir établi la carte régulière d'une région s'étendant à 60 kilomètres au nord de Brazzaville, cette brigade fut brusquement envoyée renforcer la mission Gentil au Chari.

La seconde brigade, composée des lieutenants d'artillerie Jobit et Demars, du lieutenant d'infanterie de marine Löfler et du maréchal des logis Chalet, partit de Libreville et s'engagea aussitôt dans une immense forêt vierge où aucune visée de triangulation n'était possible.

Les officiers se séparèrent pour tracer une série d'itinéraires parallèles. En même temps, ils s'efforcèrent de suivre des vallées inexplorées pour rechercher si la voie de l'Ogôoué vers le Congo, presque abandonnée depuis M. de Brazza, ne pourrait pas être remplacée. La brigade étudia, à cet effet, la route de terre entre Libreville et N'Djolé, et reconnut les affluents de la rivière N'Gounié. Elle rencontra un pays accidenté, sillonné de longues rides parallèles à la côte et rappelant le Jura français.

Les difficultés rencontrées dans la région des sources du N'Gounié montrèrent qu'aucune voie de pénétration vers l'Alima ne peut être ouverte de ce côté. M. Jobit put, malgré l'hostilité des indigènes, déterminer les sources des rivières N'Gounié et Lolo, et M. Demars celles des rivières Nyanga et Loueté à travers un pays non moins hostile. Ces cours d'eau descendent en rayonnant d'un fort massif montagneux appelé les monts Birogou; ils sont barrés par de nombreuses cascades. Le pays produit beaucoup de caoutchouc.

Digitized by Google

M. Löfler, en se rendant seul directement de la Nyanga à Leketi par la rivière M'Pama, reconnut l'existence d'un plateau sablonneux, découvert, de parcours facile, qui est susceptible de créer une bonne voie de communication entre Loango et l'Alima.

Après avoir ainsi fixé l'orographie du massif central du Congo côtier, la brigade fut dissoute. M. Jobit et l'adjudant Gibouleau furent envoyés à Ouesso pour commencer la délimitation de la frontière du Cameroun dans la vallée de la N'Goko, sur les bases de la convention signée à Berlin le 15 mars 1894.

Au retour de ces opérations, la mission put traverser la région marécageuse qui sépare la Sangha de la Likouala-aux-Herbes, et reconnaître cette dernière rivière sur une longueur de deux degrés. Ils eurent la satisfaction de découvrir ainsi une excellente voie navigable.

Depuis cette époque, une nouvelle commission de délimitation a été envoyée au Congo pour compléter les travaux de la mission Jobit. Elle est partie le 15 novembre 1900 et se compose de MM. le docteur Cureau et Laurent, administrateurs coloniaux.

IV

M. Bernard, administrateur adjoint des colonies, chef du poste de Bangui, et M. le Dr Huot, médecin de 1re classe des colonies et chef du service de santé du Haut-Oubangui, ont été chargés, en mai 1900, d'une mission dont le but était de déterminer nettement les lignes de faîte qui répartissent les eaux entre la Sangha, l'Oubangui et le Chari. Cette exploration a donné des résultats géographiques importants, notamment en ce qui concerne la direction de la rivière Ouam, problème qui avait été jusque-là l'objet de controverses. Un second voyage entrepris au mois d'octobre suivant par les mêmes explorateurs, a confirmé et complété les premières données qu'ils avaient rapportées.

Il importe d'indiquer tout d'abord en quoi consiste ce problème géographique de la Ouam et quelle en est l'importance.

Plusieurs explorateurs français, MM. Ponel, Clozel, Herr et Perdrizet, avaient rencontré, entre le bassin de la Sangha et celui du Chari, une section de rivière coulant dans la direction ouest-est; on l'avait appelée de différents noms, Ouohm, Ouahm, Ouamé,

Digitized by Google

mais tous ces voyageurs se trouvaient d'accord pour en faire un affluent du Chari ou de l'un de ses tributaires. M. Ponel en avait fait un afffuent de la Nana; pour M. Clozel, la Ouohm était le cours initial du Logone; pour MM. Herr et Perdrizet, la Ouahm était l'origine du Bahr-Sara.

Mais, de son côté, M. Wauters, rédacteur en chef du *Mouvement géographique* de Bruxelles, avait émis l'opinion que la rivière Ouam serait la partie supérieure du Poko, ou M'Pokou, affluent de droite de l'Oubangui, qu'avaient fait connaître les voyages de Crampel, Dybowski, Maistre et Gentil.

A l'appui de sa démonstration, M. Wauters admettait que, à une époque géologique récente, la Ouam, le Poko et l'Oubangui, en aval de son coude, formaient une seule artère fluviale venant de l'ouest avant de se diriger vers le sud, tandis que le bassin supérieur de l'Oubangui, orienté est-ouest, constituait un bassin hydrographique indépendant, sorte de cuve où séjournaient jadis les eaux d'un vaste lac sans issue. Les marais rencontrés par M. Dybowski dans sa marche de Ouadda aux sources de la Kémo seraient des vestiges de ce lac. Il se serait donc produit en ce point un intéressant phénomène de jonction de deux bassins fluviaux différents. Mais, comme l'a fait justement remarquer le secrétaire général de la Société de géographie, M. le baron Hulot, cette hypothèse s'accommode mal avec ce fait qu'un massif montagneux très important sépare les eaux de la rivière Ouam-Bahr-Sara de celles de l'Oubangui.

Les deux explorations de M. Bernard et du Dr Huot ont, nous allons le voir, donné raison aux voyageurs français, et établi définitivement que la rivière Ouam appartient au bassin du Chari et non pas à celui du Congo, par l'Oubangui.

Partis de Gribingui le 6 mai 1900, MM. Bernard et Huot marchèrent vers l'ouest à travers la région occupée par les N'Gaos, et franchirent plusieurs cours d'eau, dont quelques-uns, le Dy, le Vassa, sont assez importants; ils eurent l'occasion, sur ce parcours, de rectifier quelques indications que Maistre n'avait obtenues que par renseignements.

Après avoir traversé la Fafa, rivière de 40 mètres de large au gué de Batangafo et qu'il ne faut pas confondre avec le ruisseau du même nom des cartes de Maistre, la mission arriva le 14 mai sur les bords de la Oua, qui n'est autre que la Ouam.

Digitized by Google

C'est une grande rivière de 200 mètres de largeur. Aux basses eaux elle est encombrée de bancs de sable, et devant le village de Boyo, une île la sépare en deux bras. Le gué qui la traverse n'a pas de profondeurs supérieures à 2 mètres. Un peu en amont, un seuil rocheux barre la rivière et doit constituer, aux hautes eaux, un rapide dangereux. En aval, la Ouam coule paisiblement entre des berges de hauteur variable qui dominent, sur la rive droite, une chaîne de coteaux de faible altitude. Les villages, surtout chez les Dagbas, sont légèrement en retrait de la rive. Les indigènes possèdent des pirogues longues de 6 à 8 mètres, massives et creuses, semblables à celles que l'on emploie sur le Chari.

Passant la Ouam devant Boyo, la mission la descendit jusqu'au village de Dévo, un peu en aval du confluent de la Fafa. La rivière atteint parfois des largeurs de 300 mètres. Les hippopotames y abondent. La mission s'arrêta à un endroit où la Ouam fait un coude à angle droit vers le nord-nord-ouest, avec la direction générale suivie depuis Boyo. D'après les indigènes, elle continuerait à couler longtemps dans ce même sens. Dès à présent, il sembla à M. Bernard que la rivière qu'il appelle la Oua, c'est-à-dire la Ouam, ne devait être autre que le Bahr-Sara, branche principale du Chari, sinon le Chari lui-même.

Mais, ayant relevé le confluent de la Fafa, M. Bernard résolut de ne pas pousser plus loin la reconnaissance de la Oua en aval, pensant qu'il serait plus utile de l'explorer en amont de Boyo afin de voir si elle ne serait pas la Ouahm de Perdrizet ou la Ouohm de Clozel, cours d'eau qui avait été considéré à tort comme un affluent du Logone.

Remontant le cours sinueux et assez rocheux de la Oua ou Ouam, qui était toujours large de 150 à 200 mètres, la mission traversa de nombreux villages M'Bakos, situés dans des plaines très fertiles. Elle s'arrêta au village de Bongoji, ayant atteint, d'après ses renseignements, la limite des populations M'Bakas de la Oua. A l'ouest du point où la mission franchit la rivière pour opérer son retour s'élevaient des collines, appelées Kaga-Bakra, hautes de 150 mètres.

La mission reprit le chemin de Gribingui, à travers des peuplades de langue banda; elle passa la Fafa, dont les bords, très pittoresques, constituent un merveilleux terrain de chasse, puis son affluent le Bowi. Elle rejoignit à Guéremba l'itinéraire suivi

Digitized by Google

à l'aller, et rentra à Gribingui après une marche totale de 570 kilomètres dont 360 en pays nouveau.

M. Bernard a accompagné son rapport au commissaire du gouvernement dans le Chari d'un levé au 100,000e. L'identification qu'il avait établie entre le Bahr-Sara, la Oua ou Ouam, et la Ouohm était tout à fait d'accord avec la direction que M. le chef d'exploration Perdrizet avait donnée à la Ouam.

La seconde mission confiée à MM. Bernard et Huot a résolu, d'une façon qui semble définitive, le problème de la Ouahm.

Cette nouvelle mission Chari-Sangha, organisée, comme la première, par les soins de M. Gentil, commissaire du gouvernement dans le Chari, partit de Fort-Crampel (poste de Gribingui) au milieu d'octobre 1900, avec 35 miliciens d'escorte et une centaine de porteurs. Après avoir reconnu, jusqu'au point atteint par M. Perdrizet, le cours moyen de la rivière Ouam, qu'ils purent identifier de façon certaine avec le Bahr-Sara, ils prirent un itinéraire passant au sud de celui de M. Perdrizet, et traversèrent et relevèrent entièrement le très important massif montagneux qui constitue la ligne de partage des eaux entre le Tchad et le Congo. Se rabattant ensuite sur la rivière Bali, qui ne serait pas l'origine de la Lobay, mais bien de la Likouala-aux-Herbes, affluent de la Sangha, ils parvinrent à Carnot, sur la haute Sangha.

Malgré les fatigues et les difficultés éprouvées sur la plus grande partie de ce parcours de près d'un millier de kilomètres en pays nouveau, la mission Chari-Sangha n'a subi aucune perte d'hommes ni de matériel. Ayant réussi à ne faire nulle part usage de ses armes, elle a pu prendre contact avec des peuplades nombreuses, et rapporter, sur les régions traversées, des documents géographiques, ethnographiques et commerciaux du plus grand intérêt.

V

A la fin de 1897, une mission partait de France, à l'effet de porter secours à la mission Marchand, sur le compte de laquelle avaient été répandus des bruits alarmants, et dans le cas où elle n'aurait pas pu dégager nos compatriotes, le soin lui incombait de les venger. L'expédition était commandée par le capitaine Roulet,

Digitized by Google

qui avait sous ses ordres les lieutenants Poinsel, Thorel et de Tonquedec, le sergent-major Castellani et cinq sergents d'infanterie de marine. Elle arriva au poste de Tamboura (Fort-Hossinger), dans le bassin du Nil, le 5 août 1898, juste au moment où le dernier groupe de la mission Marchand venait de quitter Fort-Desaix.

Tous ses efforts devant tendre à soutenir la mission du capitaine Marchand, et à assurer ses communications avec l'arrière, le capitaine Roulet fit de Fort-Desaix une véritable base d'opérations, et il y accumula des vivres et des munitions. Puis il revint à Tamboura pour y préparer l'occupation éventuelle du Bahr-el-Ghazal.

Le 3 octobre 1898, un courrier, venant de Fachoda, lui apprit l'occupation de ce point par le capitaine Marchand, le 10 juillet, et l'attaque du 25 août par les bandes mahdistes. Il se porta alors à marches forcées sur Fort-Desaix et de là sur le poste de Meschra-er-Rek. C'était la saison des pluies, et cette route fut extrêmement pénible. Peu de temps après, le capitaine Roulet fut informé de l'entrée des Anglais à Khartoum, puis des incidents de Fachoda et de la fin de la mission Marchand. Désormais, que la mission revînt par l'Égypte ou par l'Abyssinie, elle pouvait se suffire à elle-même; le capitaine Roulet, recouvrant sa liberté d'action, revint à Fort-Gouly. Il put alors reprendre son plan primitif, qui avait été d'atteindre directement le Nil, dont le séparait un pays presque inconnu, et il le fit avec un remarquable esprit de méthode et de décision. Avec quelques renforts qui lui arrivèrent, il avait un effectif de 200 hommes seulement.

Une première marche de 300 kilomètres lui permit d'atteindre, le 1er janvier 1899, le point de M'bia, sur le Roua, où il créa un poste. Le lieutenant Gouly avait bien poussé jusqu'à cet endroit, en mars 1898, mais aucune occupation réelle n'avait suivi cette reconnaissance, non plus que quelques autres tentées dans la même direction par les officiers de la mission Marchand. Le capitaine Roulet trouva, à son arrivée, une situation difficile par suite de la guerre qu'avait engagée le chef Madine contre le chef de M'bia; il obtint heureusement, par son habile diplomatie, la soumission de Madine.

Les difficultés semblaient devoir s'accroître encore lorsque la mission approcha du pays des Dinkas ou Djengués; ceux-ci, qui avaient jadis délogé de chez eux les Égyptiens et même les Derviches, avaient déclaré qu'ils ne laisseraient pas les blancs entrer

Digitized by Google

sur leur territoire. La mission dut entamer des palabres, et, après des distributions de cadeaux, elle obtint enfin d'être conduite auprès du chef. Mais celui-ci ne voulut pas venir, car il avait juré de massacrer les étrangers; cependant, au bout de deux jours, il se décida à s'approcher, suivi d'un millier de guerriers. La situation pouvait devenir très grave. Mais bientôt, éclairé sur les intentions pacifiques de notre mission, amadoué par les cadeaux qui lui furent faits et confondu d'admiration lorsque le capitaine Roulet fit jaillir devant lui le feu d'une allumette, le chef djengué se laissa gagner et consentit à laisser passer la mission. Le capitaine Roulet avait expressément recommandé aux tirailleurs de ne commettre aucune déprédation, et ces populations s'étonnaient qu'on ne leur enlevât ni leurs bœufs ni leurs femmes.

La mission put alors s'installer à Ayack, sur le Rohl, affluent du Bahr-el-Ghazal. Six hommes y furent laissés, et la marche fut reprise vers l'est; elle fut pénible, et la chasse seule permit de suppléer au manque de vivres. Enfin, le 20 mars 1899, le capitaine Roulet atteignit l'emplacement de l'ancien poste égyptien de Gamba-Schambé, sur le Nil, à 600 kilomètres de Tamboura.

Le capitaine Roulet revint alors à M'bia pour organiser l'occupation. Il divisa le pays en trois cercles, qui furent ceux du Rohl, du Bahr-el-Ghazal et du Soueh. Un poste fut créé à Djour-Ghattas. Cette organisation était destinée à compléter l'œuvre du capitaine Marchand, dont l'objectif avait été d'atteindre, le plus promptement possible, Fachoda.

Mais le capitaine Roulet eut la tâche pénible de procéder à l'évacuation de la nouvelle province, qu'il avait militairement organisée. A la suite de la convention franco-anglaise du 21 mars 1899, la limite de nos possessions vers l'est devant emprunter la ligne de partage des eaux entre les bassins du Nil et du Congo, la région du Bahr-el-Ghazal dut être abandonnée, et le capitaine amena le pavillon à Gamba-Schambé. Les postes de Meschra-er-Rek et de Djour-Ghattas furent évacués, les 6 et 11 octobre. L'abandon de Fort-Desaix fut plus délicat à cause du matériel que nous y possédions, et n'eut lieu que le 18 novembre. Une baleinière en acier, construite par le sergent Bourhis, dût être traînée par terre jusqu'à Tamboura.

Le lieutenant de Tonquedec et quelques hommes rentrèrent en France par la voie du Nil. Tout le matériel des postes fut concentré

Digitized by Google

à Tamboura, d'où on l'évacua sur Sémio. Ce fut le 18 février 1900 que le capitaine Roulet amena le drapeau français à Tamboura. Il ne laissait rien en arrière, pas même les morts. Les corps du capitaine Hossinger et du lieutenant Gouly furent incinérés et leurs cendres rapportées à Sémio, sur le M'bomou.

En dehors de sa tâche de soldat et d'administrateur, le capitaine Roulet a accompli une belle œuvre géographique. Toutes les routes parcourues ont été, par lui, levées au pas et il a, en outre, déterminé la position des points importants par des observations astronomiques. L'orographie et l'hydrographie du vaste plateau ferrugineux du Bahr-el-Ghazal ont été étudiées. Le capitaine Roulet a rapporté des observations nombreuses sur des races que nous ne connaissions guère que par les récits de Schveinfurth, sur la faune, sur les productions.

Le Bahr-el-Ghazal forme le trait d'union entre la végétation luxuriante des tropiques et l'aridité du Sahara. Les habitants se nourrissent de patates, d'ignames, d'arachides. Les Djengués, qui constituent une sorte de république, sont agriculteurs et possèdent comme animaux domestiques des bœufs, des chèvres, des moutons, des volailles. Ils sont de très haute taille, et Schweinfurth les comparait à des échassiers. Les animaux sauvages de la région sont le lion, l'éléphant, l'hippopotame, la girafe, les antilopes.

VI

Un rapport que vient de publier M. le professeur Wohltmann, à la suite d'une mission économique dont le gouvernement allemand l'a chargé au Togo, fournit des indications nouvelles sur les ressources de cette colonie.

La population est très dense. Les indigènes sont intelligents, robustes, pacifiques, disposés à se livrer au commerce et à l'industrie. Ils sont particulièrement aptes à la culture et à la manutention du coton.

L'absence de moyens rapides de communication entrave le développement commercial de la colonie, et la construction d'un chemin de fer y semble d'autant plus nécessaire que les voies fluviales font défaut.

L'aspect du sol est assez varié. A partir de la côte s'étend vers

Digitized by Google

l'intérieur une plaine sablonneuse, à laquelle succède un plateau de sable et d'argile, haut de 10 ou 15 mètres. Ce plateau est rattaché au pied des monts Agou par des terrains plus fertiles.

La vallée qui sépare les monts Agou des monts Agamé ne se prête pas à la grande culture à cause des difficultés d'exploitation, mais on peut y mettre à profit la culture indigène.

Les plantations de cocotiers des indigènes, dans la région de Kpemé, démontrent que cette culture offre de grandes chances de succès dans la plaine. Au nord de Lomé, il existe des parties marécageuses qui peuvent devenir d'excellentes rizières.

Depuis 1892, on a fait des essais de culture du caféier, sur le plateau et dans l'Agomé, mais elles n'ont pas donné un brillant résultat. Dans la région centrale, on pourrait organiser des petites cultures de maïs, de coton et de tabac. Quelques exploitations forestières seraient possibles, telles que les plantations de palmiers, d'arbres à kola, à gomme et à caoutchouc.

VII

La rivière N'Goko, qui coule dans le Cameroun allemand et qui est l'un des principaux affluents de la Sangha, vient d'être explorée d'une part par l'ingénieur belge Williams et d'autre part par le lieutenant Von Stein, agent du gouvernement colonial allemand dans la concession de la Société Sud-Cameroun. Nous donnons quelques indications sur leurs explorations d'après le résumé qu'en a donné M. Wauters, dans le *Mouvement géographique*, de Bruxelles.

M. Williams quitta le poste de N'Goko, le 22 octobre dernier, pour explorer la haute rivière, à bord du steamer *Sanga*. Ce poste est la résidence de l'agent du gouvernement allemand et la Société du Sud-Cameroun y a une factorerie.

Immédiatement en amont de N'Goko, on trouve un passage assez dangereux aux eaux basses; la rivière y mesure 185 mètres de largeur. Plus haut, on croise le confluent de la rivière Komo, rive droite, puis celui de la rivière Boumbe, rive gauche, près duquel se trouve le petit village de Mouloundou, où la Société du Sud-Cameroun a une seconde factorerie.

La région des rapides commence en amont de ce confluent, à la

Digitized by Google

passe de Shama. Toutefois, dans la première section, la rivière n'est vraiment impraticable aux steamers qu'à l'époque des basses eaux.

Pendant les hautes eaux, elle est navigable jusqu'à un jour et demi de navigation au delà du village de Bomedali, là où une succession de rapides arrête définitivement toute vapeur. M. Williams, après avoir croisé le confluent du Koudou, rive droite, petite rivière navigable dans son cours inférieur, ainsi que le Komo, arriva le 25, au pied des rapides, où la *Sanga* jeta l'ancre. M. Williams a exécuté des sondages sur tout son parcours pour déterminer les conditions dans lesquelles la navigation est possible sur la rivière et à travers les rapides.

On a donné à ces rapides, point terminus actuel de la navigation du N'Goko, le nom de Plehn, en souvenir du Dr Plehn, premier représentant du gouvernement allemand dans cette région, aujourd'hui décédé, qui les découvrit le 14 mai 1899.

M. Williams se mit en devoir de faire transporter le long de la rive, par delà les rapides, deux pirogues afin d'explorer la haute rivière qui, en cette partie de son cours, porte le nom de Dja; elle a déjà cette désignation à sa source vue par Crampel qui y observa des altitudes de 650 à 670 mètres. Ce travail de transbordement demanda quatre jours pour une distance de 400 mètres environ. Il y a, sur chaque rive, des hauteurs de 250 à 350 mètres au-dessus des eaux; la rivière se précipite dans une gorge étroite, et aux plus hautes eaux elle n'a guère plus de 40 mètres de largeur.

Pendant ce temps, le steamer *Sanga*, qui était redescendu à N'Goko, revint ayant à son bord le lieutenant von Stein accompagné de soldats et de porteurs. Les deux expéditions travaillèrent de concert et établirent leur camp à 5 kilomètres en amont des rapides.

Près du camp, le Dja-N'Goko coulait avec une rapidité assez considérable, et présentait des profondeurs atteignant jusqu'à 8 mètres. La navigation y était assez pénible. On envoya des détachements de divers côtés pour reconnaître le pays.

La région, à l'emplacement du camp, est plate et marécageuse, et ses eaux débordent largement à la saison des pluies. A une cinquantaine de kilomètres en amont, le pays se relève, et le Dja s'écoule entre de hautes montagnes. C'est une contrée qui semble déserte. On y voit quelques éléphants, des hippopotames et des

Digitized by Google

crocodiles en quantité, ainsi que quelques gorilles. Le long des rives, les voyageurs ont rencontré des arbres et des lianes à caoutchouc, le kixia et le landolphia, et, fréquemment, le caféier sauvage et le vanillier.

VIII

Les districts de l'Inde anglaise qui touchent immédiatement la frontière afghane et qui étaient jusqu'ici rattachés au gouvernement du Pendjab, viennent d'être érigés en possession distincte, et passent sous l'administration directe du gouvernement de l'Inde. La nouvelle province comprend les districts de Pechawer, Kohat, Bannou et les pays de tribus qui les avoisinent, ainsi que les agences politiques de Dir, Swat, Tchitral, Khyber, Kouram, Tochi, Wana, qui ont été, on le sait, le théâtre de nombreuses révoltes.

IX

La section de Tarentaise du Club Alpin français a décidé d'exécuter, au cours de l'été prochain, un refuge au col de la Vanoise (2,527 mètres), tout près du chemin muletier qui le traverse, et au pied même de la Grande-Casse. Les contreforts de la Réchasse d'un côté et, de l'autre, les premiers escarpements de l'Aiguille de la Vanoise, l'abriteront contre le vent du col et la tourmente de l'hiver. Les eaux vertes du lac Long donnent à ce site un charme tout spécial.

Ce refuge portera le nom de refuge Félix-Faure en mémoire de la halte que fit en ce point même le président, lors de son excursion militaire dans les Alpes, en août 1897.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

INFORMATIONS DIVERSES

Un Office Colonial Marseillais vient d'être constitué. Le public y trouvera une exposition permanente de produits coloniaux, et tous les renseignements désirables sur le commerce avec les colonies, les emplois coloniaux, l'émigration, les concessions, la main-d'œuvre.

— Une loi vient de déclarer d'utilité publique le chemin de fer prolongeant la ligne d'Aïn-Sefra à Djenien-bou-Rezg et à Duveyrier dans la direction d'Igli (*Journal officiel* du 26 février).

— Une ligne télégraphique coupant la boucle du Niger de Bandiagara à Dori, dans le Liptako, vient d'être achevée. Un bureau a été ouvert à Dori au double service des postes et de la télégraphie officielle et privée à compter du 15 janvier 1901.

— Dans le Dahomey, la ligne télégraphique en construction de Parakou au Niger a atteint Péréré où un bureau a été établi et déclaré ouvert à la correspondance postale et télégraphique par arrêté du 18 janvier.

— M. de Smet de Naeyer a donné lecture à la Chambre d'une déclaration portant que la convention conclue le 3 juillet 1890 entre la Belgique et l'État indépendant du Congo arrive à son terme le 18 février. Nous rappelons que cette convention reconnaissait à la Belgique le droit d'annexer le Congo six mois après l'expiration du terme de dix années.

— Deux décrets ont été rendus sur la proposition du ministre des colonies, l'un portant organisation d'une direction de l'agriculture, des forêts et du commerce de l'Indo-Chine, l'autre, réglementant l'organisation du service forestier de cette colonie.

— Le Comité de l'Asie française s'est définitivement constitué à Paris, dans une séance qui a été tenue le 23 février sous la présidence de M. Etienne, député d'Oran. Le but de ce comité est de soutenir et de défendre au besoin les intérêts français dans toute l'Asie, et notamment en Chine et en Indo-Chine.

— La commission mixte chargée de la délimitation de la frontière provisoire entre l'Alaska et le Canada a soumis son rapport aux deux gouvernements, et fixé la ligne de démarcation de l'est à l'ouest à 22 milles au nord du canal de Lynn, au-dessus de Pyramid harbour.

— Le gouvernement brésilien vient de décider que l'ancien Contesté franco-brésilien sera attribué à l'État du Para.

G. R.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

Le professeur Matteo Fiorini.

Nous venons d'apprendre la mort, après une cruelle maladie, du professeur Matteo Fiorini. La *Revue de Géographie* envoie un dernier salut à ce savant géodésien qui s'était conquis, à force de travail, une des premières places dans l'enseignement en Italie, et dont les travaux sur les divers systèmes de projections sont hautement appréciés par les mathématiciens et tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la science.

Né à Felizzano, dans la province d'Alexandrie, le 14 août 1827, Matteo Fiorini y commença ses études, les continua à Asti et les acheva à Turin en 1846.

Afin de subvenir aux besoins de sa famille, qui avait éprouvé de graves revers de fortune, il se livra à l'enseignement privé des mathématiques.

En 1855, il obtint au concours le titre de professeur agrégé au Collège des sciences physiques et mathématiques à l'université de Turin et fut nommé, cinq ans après, professeur de géodésie à l'université de Bologne qu'il ne devait plus quitter qu'à l'heure de sa mort, le 14 janvier dernier.

Son enseignement, hautement apprécié par ses élèves et ses collègues, laissera des traces profondes et durables. Son activité scientifique était infatigable, car, outre la préparation de ses cours, toujours très travaillés, il laisse de très nombreux mémoires sur des questions de géographie historique, de géométrie descriptive et de géodésie. Mais son ouvrage le plus important : *Sfere terrestri e celesti di autori italiani oppure fatti e conservati in Italia* restera son titre le plus important avec ses *Proiezioni delle carte geografiche*.

Plusieurs académies et sociétés savantes avaient tenu à honneur de s'associer ce savant modeste et consciencieux qui laisse à ses enfants l'exemple d'une vie toute d'honneur. Ses amis de France s'unissent à la douleur de sa famille.

GABRIEL MARCEL.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 25 janvier

PRÉSIDENCE DE M. ANTHOINE

M. le général André, ministre de la guerre, et le prince Saïdina ben Sultan Saïd Omar, des îles Comores, assistaient à cette séance. M. le capitaine Jobit, commandant l'une des brigades de la mission topographique Gendron au Congo français, en 1899-1900, a fait une conférence sur les explorations et les travaux de cette brigade dans les bassins du Gabon, de l'Ogôoué, de la Nyanga et de la Likouala-aux-Herbes.

M. le lieutenant Demars a ensuite parlé de la région des rivières Nyanga et Louettié qu'il a été spécialement chargé d'explorer. Après un exposé géographique et géologique, il a décrit les populations indigènes, les ressources du pays, les voies de communication et il a terminé sa causerie par le récit de ses aventures (Voir au *Mouvement géographique*).

Séance du 8 février

PRÉSIDENCE DE M. ANTHOINE

M. le baron Hulot, secrétaire général, a fait connaître les résultats des travaux de la mission Chari-Sangha, confiée à M. Bernard, administrateur adjoint des colonies, et à M. le Dr Huot, médecin de 1re classe du corps de santé militaire des colonies; il indique notamment la solution qu'ils ont apportée au problème géographique de la rivière Ouam (Voir au *Mouvement géographique*).

M. le commandant Roulet a rendu compte ensuite de la mission qu'il a accomplie en 1899-1900, du haut Oubangui au Nil (Voir au *Mouvement géographique*).

Séance du 22 février

PRÉSIDENCE DE M. LE GÉNÉRAL DERRÉCAGAIX

M. Charles Rabot a donné lecture du récit du voyage que M. Borchgrevink, explorateur norvégien, vient d'accomplir aux Terres antarctiques, dans la région de la Terre-Victoria, et au cours duquel il est parvenu à 78° 50', la plus haute latitude sud atteinte jusqu'à ce jour (Il sera parlé ultérieurement de cette expédition).

Digitized by Google

Le R. P. Pionnier a fait ensuite une communication sur les Nouvelles-Hébrides, dont il a décrit la situation géographique, la constitution géologique, les conditions économiques, les races, les langues et les coutumes.

Dans son agréable causerie, le missionnaire a montré combien la population de ces îles, composée de deux races, l'une noire, l'autre d'origine asiatique, est réfractaire aux influences de la civilisation. Il a fait ressortir la richesse incalculable de la flore; les forêts contiennent de magnifiques essences qui mériteraient d'être exploitées.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

Assemblée générale du 19 février

PRÉSIDENCE DE M. LE PRINCE ROLAND BONAPARTE

M. A. Vissière, consul de France, a, dans une conférence très littéraire, raconté la visite qu'il a faite à l'ancienne capitale du Manzi, dans la Chine méridionale, et décrit en même temps les productions de cette région, les relations commerciales, les usages et les coutumes de ses habitants.

Séances des sections

1re section, 2 *février*. — M. Ch. Guernier, professeur agrégé d'économie politique : le French-Shore.

— 2 *mars*. — M. Auguste Moireau : L'expansion commerciale aux Etats-Unis. — M. René Giard, ancien élève de l'Ecole des chartes : La colonisation française en France au moyen âge.

2e section, 12 *février*. — M. Hérou, lieutenant de vaisseau : Développement économique du Sénégal. Son importance comme relâche sur la route des Indes par le Cap.

— 28 *février*. — M. A. Saudemont : Une plantation au Dahomey; vie et mœurs des indigènes.

3e section, 22 *février*. — M. Lucien de Sainte-Croix, docteur en droit : L'Angleterre et l'Impérialisme britannique.

CONFÉRENCES DIVERSES

28 *janvier*. — M. Charles Roux, président de la chambre de commerce de Marseille, a donné, à Bordeaux, une conférence sur la marine marchande, à l'occasion de la constitution, dans cette ville, du comité régional de la Ligue maritime française. La séance était présidée par M. Barbey, ancien ministre de la marine.

Digitized by Google

31 *janvier*. — M. le Dr A. Hamon, qui a séjourné longtemps en Guyane, a fait, à la mairie du Xe arrondissement de Paris, sous les auspices de l'*Association amicale et de prévoyance de la préfecture de police*, une conférence sur cette colonie. Il a vigoureusement protesté contre la légende qui représente la Guyane française comme la plus malsaine et la moins intéressante de nos colonies, et il a insisté sur la richesse de ses forêts vierges.

2 *février*. — M. Bourdarie a fait, au Havre, sous les auspices de la *Société d'Enseignement scientifique par l'aspect*, une conférence sur la colonisation du Congo français. Le conférencier a insisté sur la nécessité pour le commerce français de lutter activement au Congo contre la concurrence étrangère, et notamment contre les entreprises des Belges.

4 *février*. — M. Noirot, administrateur de 1re classe des colonies, a fait à Paris, à la Société d'acclimatation, une conférence sur l'agriculture et l'élevage au Fouta-Djalon. La séance était présidée par M. Le Myre de Vilers.

8 *février*. — Conférence de M. Fernand Foureau, au Havre, sous les auspices de la *Société de Géographie*, sur son voyage de l'Algérie au lac Tchad.

11 *février*. — M. Étienne, député d'Oran, a fait à Paris, sous les auspices de la *Société des Études algériennes*, une conférence sur l'Algérie. M. Léon Bourgeois, ancien président du conseil, s'étant trouvé empêché, c'est M. Le Moigne, député de la Manche, rapporteur du budget de l'Algérie, qui avait accepté la présidence.

M. Étienne a parlé longuement de la situation de l'Algérie au point de vue politique, économique et administratif. Il a rappelé les errements des premiers administrateurs, puis le décret de 1896, qui a permis à l'Algérie de s'administrer elle-même. Il a rendu hommage aux nombreux services rendus par Jules Ferry, qui, par ses études faites sur place et un remarquable rapport, avait préparé ce décret libérateur. Enfin il a exposé que l'Algérie, pour pouvoir tirer parti de ses magnifiques ressources et en faire bénéficier la métropole, devra développer son outillage économique, augmenter son réseau de chemins de fer et ses routes, faire des travaux d'irrigation, aménager ses ports.

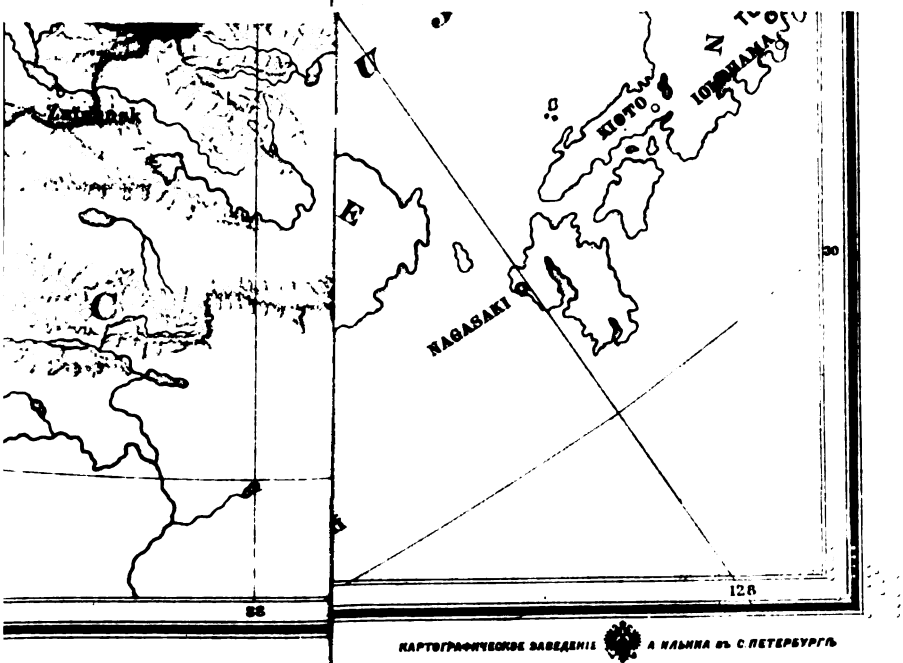
19 *février*. — M. Léon de Rosny a commencé, à la Sorbonne, salle des Hautes-Etudes, une série de conférences sur les religions de la Chine, du Japon et de l'Amérique pré-colombienne.

2 *mars*. — Conférence de M. Bonnassiès, administrateur colonial, sur la Haute-Sangha, dans le grand amphithéâtre de l'Ecole coloniale, sous la présidence de M. de Lamothe, ancien commissaire général du Congo français.

Le Directeur-gérant : Ch. Delagrave.

5850. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

Fondée par LUDOVIC DRAPEYRON

EXPLORATION — COLONISATION
GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET ÉCONOMIQUE

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE
Avril 1901

SOMMAIRE

F. BRUGIÈRE : L'expansion européenne à la fin du XIXe siècle.
PIERRE DORNIN : Dans le nord du Soudan français (16 grav.).
Mme ISABELLE MASSIEU : Les territoires militaires du Tonkin.
Baron de BAYE : Chez les Tatars; de Derbent à Élisabethpol. Souvenirs d'une mission (10 grav.).
DES RAYAUD : Promenades en Extrême-Orient (1895-1898), par le commandant DE PIMODAN.
G. REGELSPERGER : Mouvement géographique.
Sociétés et corps savants, cours et conférences.
Revue bibliographique.

CARTES

L'expansion européenne pendant le XIXe siècle (en couleur et hors texte).
Carte du Sénégal et du haut Niger.

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

REVUE DE GÉOGRAPHIE

Fondée en 1877 par LUDOVIC DRAPEYRON

Comité de Rédaction ..... M. le général Niox, *président;*
M. E. Levasseur, *de l'Institut;*
M. le prince d'Arenberg, *de l'Institut;*
M. Charles-Roux, *ancien député.*

Secrétaire de la Rédaction. M. G. Regelsperger.

La *Revue de Géographie* publie des études sur toutes les questions qui se rattachent à la géographie descriptive, politique ou économique. Par la variété et le choix de ses articles, elle s'efforce, non seulement de mettre ses lecteurs au courant des progrès sans cesse réalisés dans la connaissance et dans l'exploitation du globe, mais elle se propose aussi de faire connaître le rôle et les procédés d'action de chaque peuple et de chaque race dans la mise en valeur de leurs domaines.

Un article mensuel résume ou analyse régulièrement tous les événements qui intéressent la géographie dans toutes les parties du monde et donne les nouvelles les plus récentes des voyages d'exploration.

La *Revue* rend compte des assemblées des sociétés de géographie et des principales publications géographiques.

A chaque numéro seront joints une carte d'une des régions sur lesquelles se porte un intérêt d'actualité, des croquis explicatifs et, s'il y a lieu, des vues photographiques.

La *Revue* paraît par livraisons mensuelles de 6 feuilles grand in-8, qui forment, chaque année, deux volumes de près de 600 pages chacun, avec Table analytique et Répertoire alphabétique.

Le prix de l'abonnement annuel est de **25** fr. pour Paris; de **28** fr. pour les départements et pour les pays de l'Union postale.

Les abonnements partent du premier jour de chaque trimestre : 1er janvier, 1er avril, 1er juillet, 1er octobre.

PRIX D'UN NUMÉRO SÉPARÉ : 3 FRANCS

Le prix de la collection complète (1877-1900), soit 47 volumes : 100 francs.

Adresser ce qui concerne la rédaction et l'administration à

M. CH. DELAGRAVE, éditeur de la *Revue de Géographie*, administrateur-gérant, 15, rue Soufflot, à Paris.

Digitized by Google

L'EXPANSION EUROPÉENNE

A LA FIN DU XIXe SIÈCLE

Le siècle, qui vient de finir, s'est ouvert sur une Europe et sur un Monde fort différents des nôtres.

Cent années dans l'histoire, ce sont trois et quatre générations d'hommes qui passent les unes sur les autres, ce sont des évolutions d'idées qui se traduisent souvent par des révolutions, qui bouleversent et transforment les peuples et les États, et à ce compte le XIXe siècle a été particulièrement fécond en troublantes vicissitudes.

On peut le considérer avec raison comme le siècle des grandes découvertes scientifiques, par opposition avec le XVIe siècle, par exemple, qui fut le siècle des grandes découvertes géographiques. Mais les applications magnifiques de la science aux facteurs de la vie générale et individuelle ont entraîné de telles transformations sociales et politiques que ce siècle tient dans l'humanité une place à nulle autre pareille, et qu'il semble que le XXe siècle ne peut en être qu'un prolongement normal. Dans l'entremêlement des causes et des effets, parfois très difficiles à distinguer, un double fait apparaît du moins très clair, à la fois cause et effet : *l'influence exercée par la connaissance de plus en plus approfondie du Monde.*

Quand on compare deux cartes du monde ou de chaque partie du monde en 1800 et en 1900, on reste stupéfait du peu qui était connu à la première date, malgré trois siècles d'efforts maritimes, commerciaux, géographiques, — et de l'énorme travail de découverte et d'exploration, accompli pendant le XIXe siècle.

En 1800, à part l'Europe, les contours seuls des grands continents, avec quelques bandes côtières plus ou moins profondes, étaient entrés dans le domaine de la cartographie précise.

Le Far West de l'Amérique du Nord, tout l'intérieur de l'Amé-

Digitized by Google

rique du Sud, l'Afrique tout entière à quelques kilomètres du littoral, l'Asie, l'Inde elle-même, et l'Australie et la plupart des îles océaniennes, étaient *terra incognita*.

Aujourd'hui il ne reste plus guère sur les cartes que quelques blancs incomplètement explorés, et qui se noircissent de jour en jour sous les recoupements des itinéraires.

Il y a donc eu, en cent ans, un mouvement extraordinaire, qui a non seulement fait connaître la surface des mers et des continents, mais qui les a mis en contact les uns avec les autres, qui a développé les relations internationales, ouvert les contrées fermées, fait naître des peuples nouveaux, réveillé des terres endormies, ressuscité des pays morts!

Ce mouvement est parti de l'Europe, il a été dû à la force d'expansion des peuples civilisés et riches. On l'a appelé avec raison l'*Expansion européenne*.

Rien n'a modifié davantage l'état d'âme, les humeurs, les rapports des États européens. Non pas que cette expansion soit de date récente, ses origines remontent à plusieurs siècles et coïncident avec la formation de ces États. Mais elle a pris dans le cours et surtout à la fin du XIXe siècle une allure puissante, qu'a accentuée et précipitée le développement politique et économique de l'Europe. Et maintenant que les États-Unis, cette forte branche européenne si vigoureusement poussée en terre américaine, sont devenus à leur tour expansifs, le mot Expansion devient trop faible pour faire comprendre ce qui se passe. Après l'Expansion, c'est la liquidation qui commence; nous assistons aujourdhui au *Partage du monde entre les races blanches de race européenne*. Cette brève étude a pour but d'en marquer les principales phases et de préciser la situation actuelle.

Au commencement du XIXe siècle, voici quel était l'état de l'Europe et du monde.

Les guerres de la Révolution finissaient. Le premier Consul, vainqueur à Marengo, imposait à l'Autriche le traité de Lunéville, puis signait avec l'Angleterre l'ironique paix d'Amiens. Bonaparte

Digitized by Google

allait devenir Napoléon, et la France sortait triomphale de la crise terrible qui l'avait un moment mise en péril de mort.

Après avoir défendu le sol de la Patrie contre l'invasion, les hommes de la Révolution reprirent au profit de la République l'ancienne politique continentale de la Royauté, l'extension jusqu'au Rhin, non point tant de propos délibéré qu'entraînés par la guerre elle-même à de légitimes représailles. En effet, la coalition européenne, qui avait assailli la France, avait bien proclamé dans de bruyants manifestes qu'elle venait seulement apporter le secours fraternel des royautés au Roi de France et combattre des idées révolutionnaires. Mais les souverains étrangers dissimulaient, sous cette intervention de droit européen, les séculaires convoitises et les vieilles rancunes, et l'occasion leur parut propice de reprendre à la France affaiblie les territoires frontières, par lesquels nos rois avaient complété son unité.

Or, en 1802, l'échec de la coalition était complet. L'Europe s'est inclinée par deux fois sous les armes françaises, au traité de Bâle en 1795; au traité de Lunéville, en 1802. Et la France de 1802 a élargi ses limites de 1789 jusqu'au Rhin tout entier, de sa source à son embouchure, jusqu'au delà du Rhin, dans la Hollande, jusqu'au delà des Alpes, en Italie. Continentalement la France est la première puissance de l'Europe.

Il n'en est pas de même sur mer et dans le monde.

L'Angleterre, qui poursuit, depuis plus de cent ans, la ruine de la France maritime et coloniale, a atteint en partie son but. Elle a détruit la flotte de guerre, anéanti la marine marchande, et si, au traité d'Amiens, elle rend les colonies françaises tombées en son pouvoir, elle n'en reste pas moins maîtresse des mers et souveraine du commerce du monde.

Il lui a suffi pour cela de vaincre la France, car, à ce moment-là, la France est la seule puissance en Europe qui soit de taille à lutter contre l'Angleterre. L'Angleterre l'a bien compris et Napoléon ne l'oublie pas.

Après l'échec de sa tentative de débarquement de Boulogne et la défaite de Trafalgar, Napoléon renonce à la lutte sur mer, et laisse les colonies se défendre isolément, mais il poursuit l'Angleterre sur le continent, qu'il essaie de lui fermer.

Sa chute en 1815 est le triomphe de l'Angleterre.

La France est remise de force dans ses limites continentales de

Digitized by Google

1789; son commerce est ruiné; les débris de ses escadres sont immobilisés dans les ports déserts.

L'Europe, épuisée par vingt années de guerres, se replie sur elle-même.

La France entre dans une sorte de convalescence avec la Restauration monarchique, qui applique surtout ses soins à réparer les forces du pays et à surveiller les crises que provoque encore la fièvre révolutionnaire.

L'Angleterre a souffert, mais elle n'a pas payé trop cher sa suprématie maritime, et, pendant plus de cinquante ans, l'expansion européenne sera de *l'expansion anglaise.*

En résumé, au début du XIXe siècle, l'ancienne expansion française, qui avait fait l'Empire colonial de Colbert et du XVIIIe siècle, est arrêtée, pour ne pas dire éteinte.

Les traités de 1815 laissent à la France : les îlots de Saint-Pierre et de Miquelon avec les droits de pêche à Terre-Neuve, la Martinique, la Guadeloupe et les petites îles qui en dépendent, les territoires de la Guyane, les comptoirs du Sénégal et de la Guinée, la Réunion et les cinq villes des Indes.

L'Espagne, d'abord alliée de la France contre l'Angleterre, a perdu ses dernières escadres à Trafalgar; elle doit à sa résistance, à Napoléon et à l'intervention anglaise la grâce de son empire colonial. Mais l'Amérique du Sud va lui échapper par l'émancipation naturelle aux colonies de peuplement, et toute son histoire coloniale du XIXe siècle sera une longue lutte avec Cuba et les Philippines. L'expansion espagnole a fait son œuvre.

Le Portugal confond ses traditions commerciales dans une étroite vassalité vis-à-vis de l'Angleterre, et, comme les capitaineries espagnoles de l'Amérique du Sud, le Brésil se détache, par la force même de son poids, de la tige-mère trop faible pour le soutenir.

Ainsi l'Angleterre reste donc seule à exploiter le monde. Expansion et exploitation, ces deux termes caractérisent bien la constitution de cet immense empire anglais. Mais, au moment même où l'orgueil britannique prétendait imposer l'impérialisme au monde entier, la renaissance soudaine de l'Expansion européenne a changé les conditions de la question, en faisant intervenir de nouveaux intérêts.

Digitized by Google

De 1815 à 1870, les possessions anglaises prirent une extension formidable.

Les comparaisons sont toujours suggestives, et cette étude y cherche d'ailleurs son principal intérêt. Quelle était donc, il y a trente ans, la situation respective de l'Angleterre et de la France?

En Amérique, l'Angleterre avait perdu les États-Unis, mais elle gardait le Canada, Terre-Neuve, la plus grande partie des petites Antilles, les Lucayes, les Bermudes, la Guyane et le territoire de Belize.

Du Canada, elle a fait, en annexant les territoires du Nord-ouest jusqu'au Pacifique, le Dominion of Canada, triplant la superficie et préparant au développement des colons franco-canadiens et anglo-saxons, une aire où pourrait vivre une population décuple.

En Asie, l'Inde s'agrandit, dans le cours du XIXe siècle, de toute la péninsule hindoustanique jusqu'à ses limites naturelles, l'Himalaya et l'Indus. Trois cents millions d'Hindous, consommateurs résignés, apportent à la fortune de l'Angleterre l'enflure d'une richesse qui paraît inépuisable, et la couronne britannique s'orne et s'alourdit de la tiare impériale.

Tous les rivages asiatiques de l'océan Indien, du golfe Persique au détroit de Malacca, entrent successivement dans l'orbe de l'empire indien, et, avant même que l'idée du canal de Suez soit soulevée, la sortie de la mer Rouge est garantie par l'occupation d'Aden et de Perim.

A mesure que se nouent les questions d'Extrême-Orient et de Chine, l'Angleterre s'assure les positions de surveillance et d'accès des mers en occupant Singapour, Bornéo, Hong-kong surtout, devenue la métropole commerciale des mers de Chine.

Dans l'océan Pacifique, l'Australie, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande étaient des terres à peu près inconnues, où quelques groupes de colons, souvent peu recommandables, commençaient une exploitation encore précaire. La floraison des États australasiens n'est pas moins remarquable en son genre que celle des États-Unis et du Canada; elle entraîne le commerce anglais à prendre sur les routes de l'océan Pacifique ces nombreuses îles,

Digitized by Google

qui sont comme des oasis dans l'immense désert océanique.

En Afrique, les Anglais se contentent d'abord d'échelonner à distance rapprochée, le long de la côte, leurs comptoirs et leurs dépôts. L'énorme continent noir, que les explorateurs commençaient à peine à percer, ne leur parut d'abord qu'une réserve d'avenir, sans compétition probable, et leur effort se localisa, d'ailleurs avec raison et clairvoyance, sur l'extension de la colonie du Cap dans l'Afrique australe.

Donc, au moment où éclate la guerre de 1870, et nous marquons cette date, car elle ouvre une transformation de l'Europe, l'Angleterre, isolée du continent, n'ayant, depuis 1815, pris part aux guerres européennes que pour entraîner la France à cette fâcheuse expédition de Crimée, semble bien affermie dans sa politique mondiale. La France seule lui a donné quelques inquiétudes, qui attisent la vieille hostilité jalouse. Mais le désastre de 1870 vint à point les dissiper.

Pendant cette même période de 1815 à 1870, qu'avait donc fait la France hors d'Europe?

Son retour de forces s'était d'abord manifesté par la renaissance de la marine et la conquête de l'Algérie. Puis, à travers les croisières et les acquisitions anglaises, elle put intercaler quelques postes, planter son pavillon sur quelques îles océaniennes (la Nouvelle-Calédonie, Marquises, Société, etc.). Enfin, en 1860, par la belle audace de ses marins et de ses soldats, elle s'installait en Indo-Chine, et conduisait un peu plus tard l'expédition de Chine.

Les changements de gouvernement et de politique n'avaient pas permis de faire plus; bien des occasions avaient été manquées, mais cela suffisait pour prouver que la vieille tradition coloniale et la capacité d'expansion de la race n'étaient pas annihilées. L'Angleterre s'en émut, et il est permis de penser que les hommes d'État anglais, dignes successeurs de Pitt, applaudirent, *in petto*, à la défaite de la France en 1870.

Si le traité de Francfort laissait intactes la marine et les colonies françaises, les pertes subies, la spoliation territoriale et la lourde contribution de guerre devaient fatalement amener un malaise qui se traduirait, comme en 1815, par une accalmie dans les entreprises extérieures, d'autant plus que les idées de revanche, qui s'emparèrent très vite des esprits, donnèrent à prévoir la

Digitized by Google

reprise de la lutte sur le terrain perdu, et, par conséquent, parurent tourner tous les efforts à la réorganisation des forces actives du pays en vue d'une nouvelle guerre avec l'Allemagne.

La rapidité du relèvement militaire et financier de la France surprit l'Angleterre, tout autant que l'Allemagne. Et l'étonnement devint de l'inquiétude, quand les Anglais s'aperçurent que le relèvement ne coïncidait plus absolument avec la préparation de la revanche, et que les nouvelles forces de leur vieille rivale s'essayaient précisément aux mêmes champs d'action, d'où ils pouvaient croire son attention détournée pour longtemps.

Dès 1871, en effet, un mouvement très marqué d'explorations, de reconnaissances, de pointes hardies, d'exploits héroïques, ramène et fixe le drapeau, un peu partout, autour des positions déjà occupées. Soldats, marins, missionnaires, commerçants, géographes, amateurs d'inconnu, concourent à cette résurrection de la France coloniale, qui va devenir le fait nouveau de la fin du XIXe siècle.

La reconstitution si soudaine et si rapide du domaine colonial français a eu une portée imprévue, non seulement sur la politique intérieure et extérieure de la France, mais aussi et surtout sur celle des États européens. On peut dire qu'elle a donné le branle à la Grande Expansion, dont nous esquissons ici le tableau.

Il y eut là une de ces surprises de l'histoire qui déconcertent les prévisions et les probabilités, et si quelque penseur, comme Prévost-Paradol, avec son sens pénétrant des conséquences lointaines, eût affirmé avant 1870, ou en 1871, que la France écrasée, humiliée, se redresserait, non point sur le continent, à la frontière même mutilée, mais au dehors, outre-mer, et donnerait sur des « terres neuves », comme aux temps de sa première expansion, la preuve de sa vitalité persistante, les graves hommes d'État eussent souri doucement d'une telle aberration mentale, et les Anglais auraient haussé les épaules. Bien des Français d'ailleurs en auraient fait autant, car ce fut également une surprise, même pénible, pour ceux d'abord qui ne voyaient que la revanche, et pour ceux, d'esprit plus étroit, qui étaient anticoloniaux de parti pris.

Pourtant, quand on y regarde de près, les faits ne sont pas aussi surprenants ni aussi imprévus, ils dérivent logiquement des événements antérieurs, et principalement d'un grand fait géographique, qu'on a perdu un peu de vue depuis que le mouvement colonial a embrassé le monde entier.

Digitized by Google

Ce fait nouveau, c'est la *découverte de l'Afrique*, près de quatre cents ans après la découverte de l'Amérique.

Découverte est bien le mot, si paradoxal qu'il puisse paraître. Il n'y a qu'à regarder des cartes de l'Afrique vers 1870 et à placer à côté les cartes publiées en 1900.

Les premières nous montrent une Afrique à peu près blanche ou tachetée de noms bizarres et souvent fantaisistes. Les côtes sont à peu près relevées, mais sur trois points seulement existaient des établissements de quelque étendue : en Algérie, au Sénégal, au Cap.

La France était arrêtée au sud de l'Algérie par l'infranchissable Sahara, au Sénégal par le mystérieux Soudan. L'Angleterre montait péniblement du Cap vers l'intérieur, refoulant les premiers occupants, ces Boers, dont elle poursuit aujourd'hui la ruine. Les vieilles colonies portugaises, prétentieusement inscrites d'un océan à l'autre, en travers de l'Afrique australe, n'avaient qu'un souffle de vie sur des comptoirs côtiers presque abandonnés. Depuis l'interdiction de la traite des noirs, les comptoirs de Guinée se vidaient. L'Égypte ouvrait la vallée du Nil à quelques entreprises d'exploration, mais surtout aux marchands d'esclaves musulmans. Le continent noir méritait à double titre cette appellation, et par la race qui le peuplait, et par la nuit qui l'enveloppait.

Déjà cependant quelques hommes intrépides, apôtres de la foi ou de la science, avaient cherché à pénétrer l'horreur des mystères africains : Livingstone, Barth, Duveyrier, Nachtigal, et de nombreux missionnaires catholiques, obscurs et héroïques, dont les *Annales des missions catholiques* gardent seules une trace aussi ignorée qu'intéressante.

Et tout d'un coup, en quelques années, l'Afrique s'ouvrit sous un ensemble d'efforts simultanés. Et il faut le dire, à l'honneur de l'Europe chrétienne et civilisée, cette première intervention raisonnée et voulue fut inspirée par un sentiment de profonde humanité.

La traite maritime avait peu à peu disparu, les croisières internationales rendaient le métier de négrier par trop périlleux,

Digitized by Google

et le marché américain s'était enfin fermé. Mais le monde musulman et asiatique avait toujours besoin d'esclaves, et les chasseurs d'hommes, Arabes et Soudanais du Nil, continuaient à puiser dans les foules grouillantes du centre africain. Les explorateurs et les missionnaires européens rencontrèrent ces lugubres convois, où les plus heureux étaient ceux qui succombaient en route; leurs récits provoquèrent une entente des gouvernements européens pour réprimer définitivement le commerce des esclaves.

La *Conférence internationale de Bruxelles*, et l'*Association internationale africaine*, qui en résulta, essayèrent de fixer un mode d'action; elles excitèrent quelques expéditions anti-esclavagistes, mais elles mirent surtout l'Afrique à la mode, et alors commencent de retentissantes explorations.

Vers la même époque, la France prolongeait l'Algérie par le protectorat de la Tunisie, et l'Angleterre mettait la main sur l'Égypte et le canal de Suez.

L'action de la France se faisait également sentir de plus en plus vers le Niger, et M. de Brazza se heurtait sur le Congo à Stanley, arrivant de Zanzibar.

Aux entreprises humanitaires succédaient les reconnaissances commerciales et les anticipations d'annexions. Mais l'action politique et commerciale des puissances était encore vague et indécise, lorsque l'entrée en scène de l'Allemagne vint la préciser.

Jusqu'alors l'Allemagne n'avait pas eu de colonies. Et depuis quinze ans que l'unité impériale s'était fondée, le soin de la consolider et d'en assurer l'organisme politique avait absorbé l'attention de la Prusse et de son grand chancelier, M. de Bismarck. Mais s'il n'y avait pas de colonies officielles, le commerce allemand avait déjà, et depuis longtemps, pris une place importante dans le mouvement européen, et plus de cent mille Allemands, chaque année, allaient chercher vie et fortune en Amérique.

M. de Bismarck, jugeant avec sa perspicacité et sa décision habituelles que le moment était opportun et que l'Allemagne était assez forte et assez riche pour avoir une influence extra-européenne, adressa, le 29 avril 1884, au consul du Cap la dépêche célèbre par laquelle il plaçait sous le protectorat allemand les établissements africains des Luderitz de Brême et les territoires avoisinants. En même temps, il envoyait un navire de guerre portant l'homme le plus instruit des choses d'Afrique, le premier apôtre de l'anti-

Digitized by Google

esclavagisme, Nachtigal, avec la mission de longer les côtes et de prendre possession, au nom de l'Empire, de toutes les terres vacantes, sauf à ménager les réclamations éventuelles de la France. Ainsi fut fait, et le pavillon allemand flotta bientôt à Bagida (Togo), à Bell (Cameroun), à Angra Pequeña. En même temps, de l'autre côté de l'Afrique, les Allemands s'installaient sur la côte de Zanzibar. Tous ces événements, la brusque intervention de l'Allemagne, sa demi-entente avec la France, les progrès de celle-ci dans l'Afrique occidentale et l'accentuation de sa politique coloniale, prirent l'Angleterre de court. Elle s'était habituée à ne plus être gênée, et sa déconvenue fut extrême. Les Anglais se hâtèrent de reprendre barre en faisant la part du feu. Mais il était certain qu'ils n'étaient plus les maîtres de l'heure et de l'espace, et qu'il fallait s'entendre avec des tiers pour la liquidation.

Ce fut l'objet de la *Conférence internationale de Berlin* (1884-1885), où furent représentés quatorze États : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la France, l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie, la Suède-Norvège, la Turquie et les États-Unis. Le choix de Berlin comme siège de la conférence prouvait l'importance de l'intervention de l'Allemagne. Et cette réunion de diplomates, dont quelques-uns étaient certes peu versés dans les questions nouvelles qui allaient s'agiter, n'est pas un des événements les moins curieux de cette fin de siècle. Autour d'un tapis vert, les puissances européennes préludèrent sur des cartes, sans doute allemandes (l'établissement de Gotha dut les fournir), à ce découpage du monde africain, dont nous pouvons examiner aujourd'hui les lignes à peu près arrêtées. Il était difficile aux conférenciers assemblés de procéder, crayon en main, à un partage qui manquait de bases précises et qui soulevait d'ores et déjà les appétits et les convoitises, ils se contentèrent, en fin de séance, de signer des conventions d'une portée très limitée : — instituant un État indépendant du Congo, neutre comme la Belgique, sa fondatrice, sorte de grand tampon interposé entre les zones d'influence probables des trois principaux intéressés, France, Angleterre, Allemagne ; — posant, dans le même but de réciprocité et de bénéfice communs, la libre navigation des fleuves africains ; — créant le mot nouveau d'*Hinterland* pour laisser à chaque pénétrant l'aisance nécessaire aux annexions et... aux discussions.

Digitized by Google

La Conférence de 1884-1885 ne pouvait faire autre chose, mais l'*Acte général de Berlin* a eu des conséquences qu'on devait déjà prévoir. Il a créé, à côté de la vieille formule de l'équilibre européen, la notion d'un autre équilibre extra-européen (on dit aujourd'hui l'*équilibre mondial*), et il a ajouté aux principes du droit international l'idée d'un *droit public colonial*, donnant à la diplomatie la faculté d'intervenir avec ses formes habituelles de lenteur et d'apaisement.

A partir de 1885, en effet, à mesure que les explorations, les missions et les expéditions rivales se multiplient, particulièrement en Afrique, de nombreuses conventions et de véritables traités sont élaborés, signés, remaniés, modifiés, signés de nouveau, arrêtant les conflits individuels, réglant les hinterlands disputés, régularisant les annexions provisoires.

L'énumération de ces actes diplomatiques n'a pas sa place dans ce bref exposé, l'histoire en serait pourtant intéressante, et elle est encore à faire. Mais il s'en dégage certainement l'impression que les puissances européennes ont pu trouver assez facilement des termes d'entente et d'arrangement en subordonnant leurs intérêts particuliers à un sentiment commun, que nous énoncions plus haut sous le terme un peu vague de droit public colonial, et qui peut se définir : *le tacite acquiescement de tout le monde à vivre en paix et à éviter les guerres inutiles.*

Cette répugnance, de plus en plus marquée, des peuples européens à reprendre les anciennes et sanglantes querelles qui les ont tranchés en nationalités distinctes, est un des symptômes que le philosophe constate, avec le plus d'étonnement peut-être, dans la transition des idées du XIXe siècle au XXe siècle. Ceci paraît contradictoire avec le régime des nations armées, tel que l'Europe l'a pratiqué jusqu'ici, et avec les lourds budgets militaires, qui paraissent écraser les États et dont l'accroissement commence à provoquer les protestations réfléchies des penseurs, et, ce qui est plus grave, les courants instinctifs d'opinions auxquels obéissent souvent les gouvernements.

Mais des incidents caractéristiques ont accusé cette tendance des États européens à faire régler les dissentiments, les conflits, par la plume mieux que par l'épée. Et sans parler de la *Conférence de la Paix*, qui a siégé solennellement à la Haye sur l'invitation même d'un des plus puissants souverains de la terre, n'est-ce pas

Digitized by Google

une chose absolument nouvelle dans les annales de l'histoire que cette association des monarchies et des républiques européennes en vue de s'entendre sur la première liquidation de la question d'Extrême-Orient? Les circonstances qui l'ont provoquée étaient certainement inouïes et sans précédent, mais l'accord du premier moment, qui persiste encore malgré les tiraillements inévitables, ne se serait pas produit, s'il n'y avait pas eu dans les chancelleries européennes, une préparation latente des esprits aux idées d'arbitrage, d'intervention commune, de règlement pacifique des questions. Il serait plus que téméraire de penser que les guerres entre les peuples européens soient closes ou près de se clore, mais elles dépasseront sûrement les limites continentales qu'ils ont forgées depuis quatre siècles « par le fer et par le sang ».

L'Expansion européenne, en couvrant et partageant le Monde, a élargi les zones d'influence de chacun; elle a multiplié, semble-t-il, les prétextes des conflits, mais, en définitive, elle en a diminué les probabilités, de même qu'un virus s'atténue en se répandant, mais en se diluant.

Les questions coloniales sont nées du progrès économique et social des fortes races. Elles ont engendré des rivalités commerciales, dont l'âpreté, aussi bien que les disputes de frontières, peut conduire aux luttes armées; mais elles ont jeté ainsi dans les grands problèmes de la vie des individus et des nations des éléments nouveaux de richesse et de bien-être; elles ont fait comprendre quels pouvaient être les bénéfices des entreprises à longue échéance, quand elles ne sont pas troublées par les crises violentes et destructrices; elles ont rendu plus nécessaires les bienfaits de la paix, entre peuples commercialement liés entre eux; elles ont développé les relations internationales et fusionné parfois des intérêts qui s'ignoraient ou se contrariaient.

Ces considérations paraîtront peut-être aventurées; l'influence pacifique de l'Expansion européenne, telle que nous venons d'essayer de la préjuger, a reçu, en effet, un cruel démenti de deux guerres, dont l'une a fini avec le XIXe siècle, et dont l'autre ouvre tristement le XXe siècle. La grande république américaine, fille de l'Europe, qui avait gardé dans sa prodigieuse fortune la modération des désirs, a fait à une vieille puissance, glorieuse mais affaiblie, une guerre de convoitise. Si l'Espagne ne pouvait plus conserver les débris de son empire colonial, et avait même

Digitized by Google

mérité de les perdre par la continuation d'une politique archaïque et injuste, ce fut une surprise pénible de voir les États-Unis, terre de libertés, en tirer profit et inaugurer, à ses dépens, une politique de conquêtes militaires et d'impérialisme. Mais après la première effervescence de ce début d'expansion coloniale, les Américains, assez vite assagis, reviennent d'instinct à des vues plus pratiques, plus conformes à leurs traditions; ils affirment leur désir de respecter, sinon l'indépendance complète, du moins l'autonomie des Philippines et de Cuba, et, aujourd'hui même, ils montrent dans les conseils européens en Extrême-Orient une prudence calculée.

Dans le sud de l'Afrique, l'Angleterre, de son côté, a nettement violé le droit public international, en substituant aux règles ordinaires du respect des nationalités établies, une politique d'intérêt personnel sans scrupule; elle abuse de sa force pour réduire les petites républiques boers à n'être plus que des provinces de son empire. De même que dans le conflit entre les États-Unis et l'Espagne, et malgré les appels des Boers, l'Europe est restée muette et inactive; le principe de l'arbitrage récemment adopté à la Conférence de la Haye a été, par cela même, frappé d'un discrédit qui persistera longtemps.

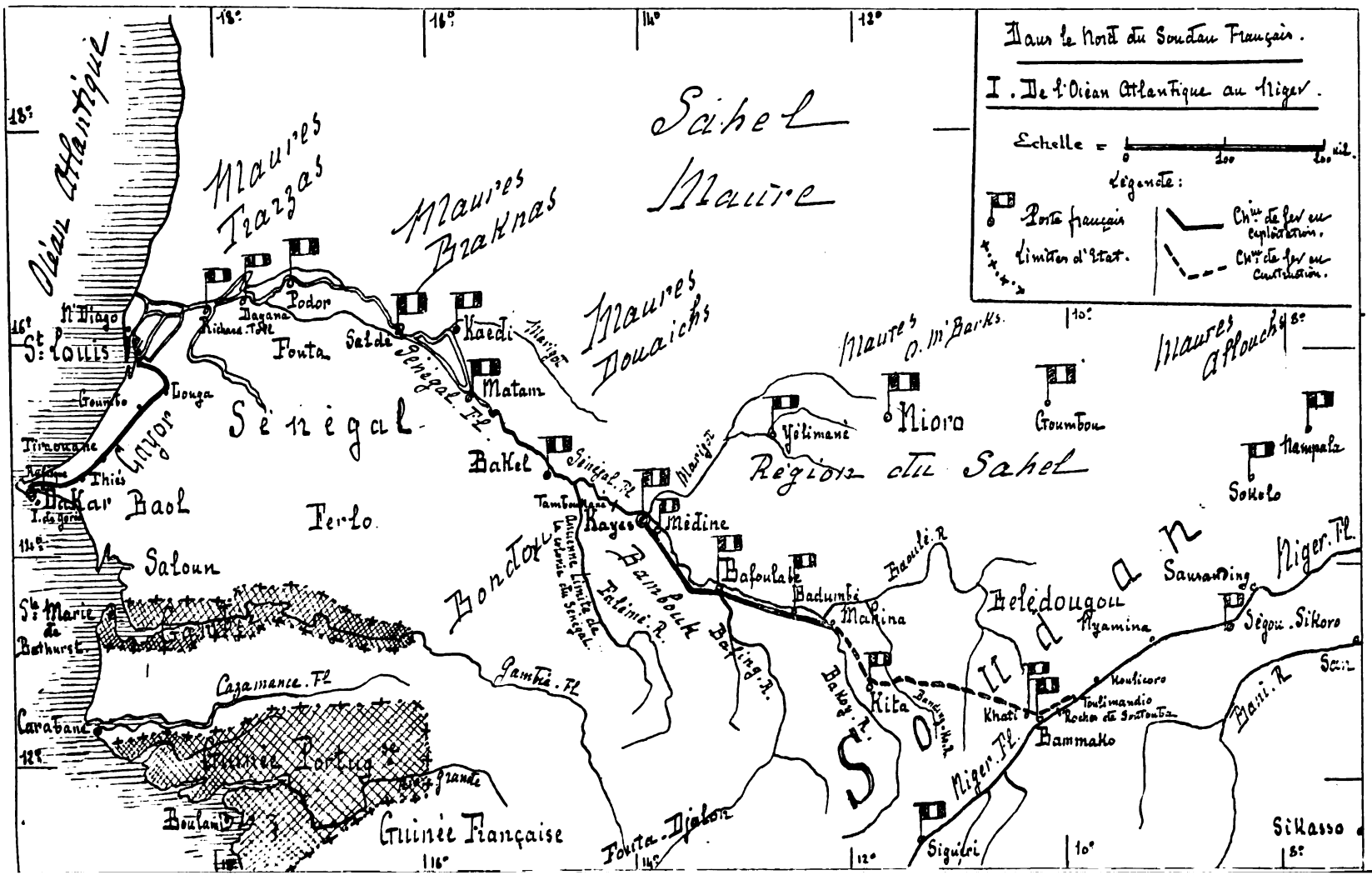
On ne saurait légitimer ces violences contre lesquelles proteste l'honnêteté des peuples civilisés et qui, en France surtout, ont froissé les sentiments généreux de toute la nation, mais l'équilibre entre les grandes puissances ne semble pas devoir en être modifié; chacune continuera donc, selon son tempérament, par la diplomatie ou par la guerre, à étendre sa sphère d'influence, en cherchant à établir sa suprématie sur les pays à portée de son action, rebelles à l'évolution économique qui remue le monde, ou impuissants à s'y conformer.

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle la question de l'Expansion européenne s'est donc posée par la force inéluctable des circonstances; nous nous proposons de montrer maintenant quels sont les résultats acquis, et quelles sont les éventualités et les conditions à prévoir pour l'avenir, dans ce Partage du Globe.

F. Brugière.

(*A suivre.*)

Digitized by Google


Dans le Nord du Soudan Français.
I. De l'Océan Atlantique au Niger.
Echelle = 0 100 200 kil.
Légende:
Poste français
Limites d'Etat.
Chin de fer en exploitation.
Chin de fer en construction.
Sahel Maure
Maures Trazas
Maures Braknas
Maures Douaichs
Maures O. M'Barks
Maures Allouchs
Région du Sahel
Océan Atlantique
Sénégal
Ferlo
Bondou
Bambouk
Soudan
Guinée Française
Guinée Portug.
Gambie Fl.
Sénégal Fl.
Marigot
Bakel
Kayes
Médine
Bafoulabé
Badumbé
Mahina
Kita
Bamako
Khati
Siguéri
Nioro
Goumbou
Yélimané
Nampala
Sokolo
Sansanding
Ségou Sikoro
Niger Fl.
Bani R.
Sikasso
Belédougou
Nyamina
Koulicoro
Toulimandio
Roches de Soutouba
Bakoy R.
Baling R.
Falémé R.
Bambouk
Tambouhane
Ancienne Limite de la Colonie du Sénégal
Kaédi
Matam
Saldé
Podor
Dagana
Richard Toll
Fouta
Louga
Gaumbo
Tiraouane
Thiès
Dakar
Baol
Cayor
Saloun
Ste Marie de Bathurst
Carabane
Boulam
Cazamance Fl.
Fouta Djalon
St Louis
N'Diago
18°
16°
14°
12°
10°
8°

DANS LE NORD DU SOUDAN FRANÇAIS

La colonie du Sénégal est la plus vieille colonie de la France. Dès 1368, des marins dieppois abordèrent dans la baie de Dakar; ils établirent une série de comptoirs depuis le cap Vert jusqu'au fond du golfe de Guinée. Les désastres de la guerre de Cent Ans et les guerres religieuses arrêtèrent les entreprises coloniales; les établissements de la côte d'Afrique furent abandonnés et ce n'est qu'à la fin du XVIe siècle que les commerçants français reparurent dans ces parages. Richelieu donna une grande impulsion au commerce maritime par la création des compagnies privilégiées. Saint-Louis fut fondé à cette époque; les Anglais s'en emparèrent pendant la guerre de Sept Ans. Le Sénégal nous fut rendu au traité de Versailles (1783); perdu de nouveau pendant les guerres de l'Empire, il nous fut définitivement restitué en 1814.

Cette colonie resta cependant languissante jusqu'en 1854. A ce moment le gouvernement français, cédant aux instances des commerçants de Bordeaux qui n'avaient cessé de trafiquer avec ce pays dont ils appréciaient l'avenir, établit un plan de réforme, dont il confia l'exécution à un officier de haut mérite, le commandant du génie Faidherbe.

Faidherbe se préoccupa d'abord d'assurer la paix et la liberté des transactions sur le bas fleuve; il repoussa les Maures sur la rive droite et leur imposa des conventions toujours respectées depuis. Il fonda les postes militaires de Podor, Matam; puis quelque temps après, en 1856, celui de Médine, à 925 kilomètres de Saint-Louis, en amont de Kayes, qui est à la limite de la navigation du fleuve aux hautes eaux.

Mais bientôt, un sérieux danger allait menacer cette prospérité naissante. En 1857, un marabout de race toucouleur, el Hadj

Digitized by Google

Omar, après avoir dévasté les régions du haut Niger et du haut Sénégal, vint, avec 20,000 hommes, attaquer le poste de Médine que gardait une petite garnison de 64 hommes dont 11 Européens seulement, sous le commandement d'un officier indigène, Paul Holl.

La baisse des eaux ne permettait pas de secourir cette vaillante troupe qui repoussa trois assauts et resta bloquée pendant trois mois. Elle fut heureusement dégagée au moment où les derniers vivres s'épuisaient. El Hadj Omar demanda la paix. L'occupation du haut Sénégal fut dès lors assurée; le port de Dakar fut fondé en 1863; des télégraphes furent établis et des chemins de fer commencés.

Le premier chemin de fer achevé fut celui de Dakar à Saint-Louis, 263 kilomètres; son importance est considérable, car la rade de Dakar, fermée par l'île de Gorée, abritée par le promontoire du cap Vert, est, non seulement, le seul port toujours abordable de la côte de l'Afrique française, l'entrée du port de Saint-Louis étant gênée par une barre dangereuse, mais c'est aussi le meilleur port de toute la côte occidentale d'Afrique et le point de relâche ordinaire des paquebots qui se rendent dans les mers de l'Amérique du Sud, comme dans celles de l'Afrique du Sud.

Le Sénégal étant navigable pendant les mois de juin à novembre jusqu'à Kayes, la ligne ferrée de pénétration vers le Niger fut amorcée en ce point pour être dirigée ensuite par Badumbé et Kita sur Bammako, tête supérieure de la navigation du Niger. (De singuliers retards, dus plutôt aux erreurs administratives et à l'insuffisance des capitaux qu'aux difficultés matérielles à surmonter, n'ont pas encore permis de pousser la voie beaucoup au delà du poste de Badumbé.)

L'année climatérique du Sénégal se partage en deux saisons : l'hivernage, saison des pluies, juin à novembre, pendant laquelle le fleuve est navigable jusqu'à Kayes, à environ 900 kilomètres de l'embouchure, et la saison sèche, de novembre à mai, pendant laquelle les navires calant 3 mètres ne peuvent remonter qu'à 330 kilomètres de Saint-Louis. Pendant l'hivernage ont lieu les transactions commerciales le long du fleuve et le ravitaillement des postes supérieurs. Pendant la saison sèche, plus favorable aux mouvements militaires, les troupes de relève partent pour l'inté-

Digitized by Google

rieur, et les colonnes expéditionnaires vont planter plus loin un nouveau jalon de l'occupation française et de la civilisation. C'est ainsi que, depuis 1881, chaque année a été signalée par un mouvement en avant. De 1881 à 1891, Borgnis-Desbordes, Combes, Frey, Gallieni, Archinard, Humbert ont porté, jusqu'au Niger et au delà, le drapeau français au milieu de la barbarie africaine.

En 1893, le lieutenant-colonel Bonnier occupe Tombouctou, cette mystérieuse capitale du pays noir, qui ne se trouve être qu'une grande bourgade en ruines. Puis, nos officiers explorent le Niger jusqu'à ses embouchures. Le commandant Toutée, le lieutenant de vaisseau Hourst en déterminent le cours et les conditions de navigation. Le commandant Monteil atteint le lac Tchad et revient par Tripoli.

On peut dire que chaque campagne ajoute une feuille à la couronne de lauriers de nos intrépides explorateurs.

Les expéditions, partant du Sénégal, se relient avec celles des côtes de Guinée et du Dahomey. Enfin, en 1900, sur le lac Tchad même, se réunissent les missions militaires venues de l'Algérie, du Congo et du Sénégal; le grand domaine de l'Afrique occidentale française est définitivement créé; ses limites à l'est sont arrêtées au point où nos entreprises se heurtent à la rivalité anglaise; au nord, nous relions l'Afrique occidentale au Sud-Algérien, vastes étendues de pays, mais déserts de sables sans eau, et dans lesquels aucun intérêt commercial ou civilisateur ne balance suffisamment les efforts du présent ni ne justifie d'espérances d'avenir. Mais, dans la boucle du Niger, la terre est productive, la population relativement dense s'accroîtra rapidement, maintenant que sont annéanties les hordes sanguinaires, telles que celles de Samory, qui ravageaient le pays et le dépeuplaient, massacrant une partie des habitants et réduisant les autres en esclavage.

Les populations de la région du Sénégal et du haut Niger appartiennent à des races très diverses. Les Maures de la rive droite paraissent être d'origine berbère, mélangés de sang noir. Les Ouoloffs du bas fleuve sont des noirs de superbe stature; les Bambaras de la région du haut Sénégal, plus intelligents, sont cultivateurs ou commerçants, de même que les Sarracolets qui sont, en partie, des commerçants nomades ou des colporteurs.

Digitized by Google

Les Peuhls, au teint moins foncé, remarquables souvent par l'élégance de leurs traits ont des coutumes plus affinées et parlent une langue harmonieuse; ils sont répartis dans tout le pays sans constituer de groupes compacts; ils ont, dit-on, formé autrefois de vastes empires dans le Soudan et l'on prétend pouvoir attribuer à cette race une origine égyptienne.

Les Toucouleurs sont des métis de Peulhs et de noirs, chez lesquels l'élément noir domine. Intelligents, guerriers, musulmans fanatiques, on les trouve surtout dans les régions du haut Sénégal et du Niger. Ce sont eux qui ont opposé la résistance la plus sérieuse à la pénétration française.

Ces peuplades sont, en majorité, musulmanes, mais une partie est restée fétichiste et ceux-ci se plient plus facilement à notre domination.

Parmi nos adversaires de la veille se recrutent aujourd'hui ces merveilleux soldats des bataillons sénégalais et soudanais, qui, sous la conduite de quelques officiers et sous-officiers européens, ont donné de si brillantes preuves de bravoure, de dévouement et de fidélité. On peut considérer comme terminée la conquête de ces régions; leur pacification s'achève sous la surveillance et sous l'influence des postes militaires répartis dans les principaux centres; des insurrections sont improbables; la puissance des grands chefs guerriers est anéantie; l'exploitation des produits naturels du pays, parmi lesquels les plus importants sont les arachides, les gommes, le caoutchouc, le coprah, semble devoir ouvrir une ère nouvelle à l'activité européenne qui, d'autre part, pourra y trouver d'utiles débouchés à ses industries, dès que les transports seront assurés par l'achèvement des voies de communication.

Les notes de voyage que nous donnons ci-après nous semblent donc devoir présenter un intérêt tout particulier pour ceux qui se préoccupent de l'avenir de ces nouveaux domaines ouverts à la civilisation.

La Rédaction.

Digitized by Google

I

DE L'ATLANTIQUE AU NIGER

Il faut avoir désiré une chose avec toute la violence que donnent la jeunesse, le goût des aventures, la passion du nouveau et du non-vu; il faut s'être dépensé, pour atteindre son but, en courses, démarches et préparatifs de toutes sortes, avoir garni fiévreusement ses caisses de tout le nécessaire, après s'être longuement meublé l'esprit de récits de voyages, légendes, histoires d'héroïques conquêtes, qui finissent par faire de certains noms, des noms d'attraction irrésistible; il faut tout cela, pour comprendre et sentir ce que nous éprouvions, mon ami Paul Mariène et moi, en arrivant en vue de Dakar, par une claire et belle matinée de fin octobre.

Depuis notre départ de Bordeaux, à bord du paquebot *le Brésil*, nous étions tout à nos chers projets, depuis si longtemps caressés; munis de toutes les autorisations nécessaires, nous allions pouvoir parcourir le nord du Soudan français, nous enfoncer vers l'est aussi loin que possible, gagner Kayes, le Niger, Tombouctou et peut-être pousser plus au nord, chez les nomades du désert; notre ambition comme notre confiance étaient sans limites.

Aussi, avec quelle impatience avions-nous fouillé l'horizon de nos lorgnettes depuis que *le Brésil*, enfin sorti des tourmentes du golfe de Gascogne et du travers de Gibraltar, avait laissé à tribord Madère, puis les Canaries, pour voguer sur une mer calme, à portée de fusil des parages de Rio de Oro. Notre plaisir était tel que nous n'étions pas loin de trouver magnifique la côte plate et sablonneuse qui se déroulait devant nous, avec, au loin, des dunes successives se découpant sur le bleu du ciel comme les vagues d'un océan immobile, sans autre ornement à ce monotone décor que les silhouettes du poste militaire de Rio de Oro, apparues tout à coup au tournant de quelque lagune, avec ses murs d'un blanc cru sur ce fond d'ocre et son immense drapeau espagnol, que gran-

Digitized by Google

dissaient, comme quelque emblème fantastique, la limpidité de l'air et la nudité absolue des sables environnants.

Maintenant, c'était le port de Dakar, en vue duquel nous arrivions au lever du jour. Vite, coiffés de nos casques coloniaux — depuis trois jours nous ne désirions rien tant que les mettre — nous nous précipitions sur le pont, qu'encombraient passagers et colis; quelques maigres arbres apparaissaient, marquant la pointe du cap Vert; mais bientôt, ce cap doublé, *le Brésil*, en entrant en rade, nous découvrait la vue de cette immense étendue d'eau calme et sûre, si bien protégée par le cap lui-même et par l'île de Gorée, avec, au premier plan, la silhouette de plusieurs grands navires, paquebots, transports, stationnaires, et, dans le fond, les maisons de la ville et l'alignement des quais, encore inachevés, d'où se détachaient une foule de petites embarcations, sampans, chalands de toutes sortes, se hâtant vers *le Brésil* de toute la toile de leurs voiles.

Bientôt, toute cette flottille grouillait autour du paquebot et nous sautions, au risque de nous rompre le cou, dans les bras de vigoureux noirs, qui nous installaient dans leur sampan et nous jetaient, en quelques embardées, sur les quais de Dakar. Certes, nous devions avoir l'air alors de quelques valeureux conquistadores; car, en débarquant, nous frappions le sol du talon, comme si nous prenions possession d'une terre nouvelle et, chose plus grave, nous ne pensions pas à nous occuper de nos bagages; heureusement nos noirs, rompus à ces sortes de débarquement, y pourvurent du mieux qu'il fut possible.

Dakar eût pu nous offrir un séjour très agréable avec ses larges avenues bordées de maisons blanches, ombragées d'arbres bien verts et parcourues par de nombreux noirs, au milieu desquels les Ouoloffs se distinguaient par leur stature élevée, leur allure solennelle et la pureté de leur type; la matinée était délicieuse, sous la brise du large, en ce commencement de saison sèche, sorte de printemps africain, où le soleil n'est pas trop ardent, l'air léger, sans humidité; mais, notre hâte était si grande d'aller de l'avant, que nous étions incapables d'apprécier, comme elle le méritait, la douce sensation de bien-être et de fraîcheur qui se dégageait de tout cet ensemble; nous ne nous la rappelâmes que plus tard, lorsque nous fûmes perdus dans les sables du nord de Tombouctou

Digitized by Google

et, plus tristement encore, lorsque nous apprîmes les ravages causés par la fièvre jaune dans cette oasis si merveilleusement située au bord de l'Océan.

Ce dont nous nous souvînmes souvent aussi, dans nos courses à travers le Soudan, alors que nous marchions escortés par quelques hommes de nos troupes indigènes, c'est de l'admiration où nous avait jetés, dès notre arrivée, la vue des tirailleurs et des spahis sénégalais, soldats superbes, au physique vraies statues de bronze, et que nous savions être, au moral, les plus précieux et les plus dévoués auxiliaires de la colonisation française. Toutes les qualités d'endurance, de discipline, de fidélité, que les mille expéditions, auxquelles ils prirent part, disaient exister en eux, nous les retrouvâmes aussi nettes et aussi belles chez leurs cadets du Soudan, dont les cases se groupent en villages de smalas près de chacun de nos postes et dont les tombes, par une mesure touchante, s'alignent, dans les cimetières européens, à côté de celles de leurs chefs blancs.

Dès le lendemain de notre débarquement, dix heures de chemin de fer nous faisaient parcourir les quelque 300 kilomètres, qui mènent, par le Cayor, de Dakar à Saint-Louis. Là encore, sur tout le trajet, que d'observations à faire, qui montreraient combien la colonisation peut transformer un pays, naguère réputé comme inculte; Rufisque, Thiès, Tiouaouane, Mekké, Louga viennent affirmer, par leur activité, la prospérité de la colonie; les arachides y abondent, en partent par trains entiers à destination de Dakar; la population noire s'y presse en foule, se mêlant aux transactions commerciales, fournissant aux différents services, chemin de fer, télégraphes, maisons européennes, la majeure partie de leurs employés, jetant dans les gares une animation extraordinaire, les faisant ressembler parfois, par la jacasserie ininterrompue des femmes, par le bariolage de leurs *boubous* ou de leurs serre-tête en soie de couleurs vives, par la profusion et les dimensions, vraiment exotiques, de leurs bijoux d'or, à quelques immenses volières, où l'on aurait rassemblé les oiseaux les plus piailleurs et les plus colorés du centre africain. Vraiment, la femme indigène apparaît là si amoureuse de ce qui brille, si changeante en ses désirs toujours nouveaux de colifichets, si jalouse aussi de ses voisines, qu'on la trouvera plus tard, loin, très loin de la femme

Digitized by Google

encore primitive du Soudan français. Et cependant, là comme ailleurs, elle apporte sa bonne part à l'œuvre de civilisation; car le noir, bien que polygame, aime ses femmes et secoue sa paresse native pour travailler et pouvoir ainsi les parer à son gré.

Cette traversée du Cayor nous avait donné, par sa population au moins, une sensation d'Afrique; Saint-Louis allait nous ramener en Europe. A voir cette ville, avec son immense pont Faidherbe, jeté sur le Sénégal, avec ses rues larges et alignées, bordées de maisons aux façades blanchies, derrière lesquelles

OUOLOFFS DE THIÈS (CAYOR).

grouille la population indigène, avec son palais du Gouverneur, son esplanade, son kiosque à musique, ses immenses casernes, on dirait quelque cité européenne, correctement bâtie, où l'on aurait implanté une population noire spéciale, population d'aspect toujours solennel, mais moins vive, moins expansive, moins originale de costumes, affectant, une partie, de s'habiller à l'européenne, l'autre, de se vêtir de boubous sombres ou simplement blancs.

Pour retrouver le vrai noir, il faut traverser un petit bras du Sénégal, gagner la mer et visiter sur ses bords, soit le marché indigène, soit le village de N'Diago. Là, la vie renaît; il est dix heures du matin; le marché est tout activité; les petits tas de

Digitized by Google

sucre, de café, de sel, de mil, les calebasses de lait, les étoffes de guinée, les colliers en faux corail, en verre de couleur, les *gris-gris* en cuir, en métal, les foulards, les peignes s'y alignent devant les marchandes ou les marchands indigènes, tranquillement assis sur leurs talons; on croirait, tellement chaque étalage est restreint, tellement les objets qui les composent sont chacun dosés, répartis, métrés en petites quantités, que l'on a devant les yeux des sortes d' « épiceries de poupées », des petites boutiques données en cadeau aux étrennes. Et, plus on s'avancera en Afrique, plus se précisera ce caractère des marchés indigènes.

LE SÉNÉGAL ET LE VILLAGE DE N'DIAGO (PRÈS SAINT-LOUIS).

C'est que, si le noir est versatile et tenté d'acheter souvent, il n'achète jamais que très peu à la fois, ce qu'il lui faut, et rien de plus; il se réserve ainsi de pouvoir recommencer. Mais, qu'on ne croie pas que, pour cela, les ventes se fassent facilement! Loin de là! les commères discutent, bataillent, marchandent et le tapage de volière bat son plein.

Au village noir de N'Diago, en ces mêmes moments, tout est plus calme; les heures chaudes du jour arrivent; aux abords des cases, les femmes finissent de piler le mil, dans de grossiers mortiers ancestraux, formés de troncs d'arbres à peine équarris; le couscous se prépare; ceux des membres de la famille que leurs occupations n'appellent pas au dehors sont assis à l'ombre, sur

Digitized by Google

le pas des portes, fumant ou se polissant les dents avec un morceau de bois tendre ou encore palabrant avec quelque voisin; le repos est leur suprême bonheur et ils en usent en bons philosophes. C'est dans ce décor de tranquillité que les diverses cases, sortes de ruches d'abeilles ou de pigeonniers, aux toits pointus, en torchis, s'alignent jusqu'à la mer, en une large avenue, de sable étincelant, bordée de magnifiques palmiers, géants d'âge et de taille respectables, qui ne rappellent ceux de la Promenade des Anglais de Nice que comme les peupliers de la Beauce rappellent ceux des bergeries d'enfants.

Mon ami Mariène s'est ému de ces spectacles africains; mais, loin de le retenir ici, son émotion ne fait que surexciter son impatience; il veut « la brousse », sans maisons, sans villes, sans chemins de fer — la libre vie et le libre horizon. — Un vapeur, auquel le niveau des eaux du Sénégal permet encore de remonter le fleuve jusqu'à Madam, appareille demain; nous le prendrons; l'occasion du reste ne se retrouverait peut-être pas; car la saison sèche avance, le fleuve baisse et certains des seuils sablonneux ou rocheux, qui le coupent au delà de Podor, pourraient bien, si nous nous laissions gagner par le temps, ne plus être franchissables par les vapeurs.

Oh! les lenteurs et les incertitudes de la navigation sur le Sénégal!

Notre bateau, qui cale de 1 m. 20 à 1 m. 30, mesure environ 20 mètres de long et se présente bien à l'œil; il a presque l'air capable de tenir la mer et de fournir ses 8 ou 10 nœuds à l'heure; mais il n'a pas la liberté de ses mouvements; à ses flancs, à son arrière sont accrochés une dizaine de chalands de tout tonnage, chalands bondés de marchandises et de voyageurs indigènes, qui l'alourdissent et vont considérablement retarder sa marche. C'est toute une flottille qui est suspendue à lui; aussi démarre-t-il avec précaution et ne peut-il marcher qu'avec prudence, avec solennité aussi, comme une mère gigogne, qui s'avancerait très fière d'avoir ses enfants groupés autour d'elle.

Et puis, le capitaine, un métis de la plus belle sépia, vieux routier qui connaît admirablement son fleuve, n'est pas sans inquiétude sur le trajet qu'il pourra fournir. Jusqu'à Podor, rien à

Digitized by Google

craindre; le Sénégal, d'une couleur terreuse, est très large et surtout profond; la navigation y est toujours facile. Mais, après Podor, les difficultés commencent. Nous voici en novembre, bientôt en pleine saison sèche; le fleuve, qui dans la saison des pluies, de juin à octobre, coulait à pleins bords entre ses rives escarpées et offrait une route praticable jusqu'à Bakel et même jusqu'à Kayes et Médine, voit ses eaux baisser. Son niveau sera-t-il encore assez élevé pour que nous ne soyons pas arrêtés par les barrages naturels, qui le partagent en bassins successifs, à Aleibé, à Saldé, à Kaedi, à Madam? Au delà de ce dernier point, il n'y faut plus songer, à cette époque de l'année, les seuils rocheux de Bakel et Tamboukané n'étant alors franchissables que par des bateaux calant au plus 30 ou 35 centimètres.

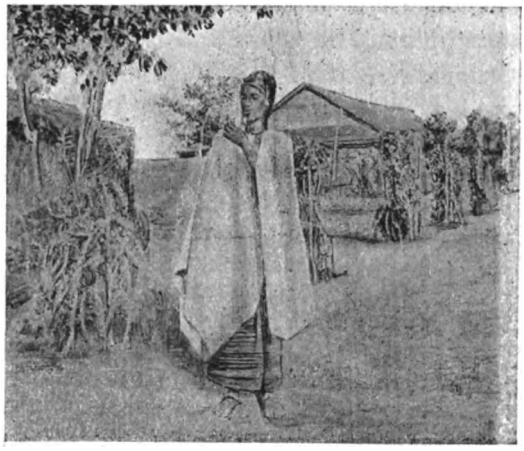
La vie à bord ne présente du reste pas un intérêt suffisant pour que l'on désire la voir se prolonger; nous sommes une trentaine de passagers entassés sur notre peu confortable bateau; la nuit, dix couchettes seulement sont à notre disposition, toutes placées dans une seule et même grande cabine, où l'on étouffe, où l'on est dévoré par des moustiques insatiables; mieux vaut s'installer sur le pont, y déployer son lit de camp, s'y couvrir de sa moustiquaire et jouir de la fraîcheur des soirées et des nuits du novembre africain. Le jour, le temps passe encore assez agréablement pendant la matinée, alors que le soleil n'est pas très violent; mais, quand vient midi, on atteint à l'ombre 37 ou 38°, et, bien qu'en partie protégé par les toiles, tendues en vélum sur le pont, on se déplace en vain pour échapper à la chaleur — et pourtant ces 38°, qui, au départ, nous semblaient une température de fournaise, nous donneront au retour du Soudan une sensation délicieuse de printemps.

Point ou peu de distractions; le Sénégal reste large et les rives très éloignées; on voit au passage se silhouetter sur la rive sud, qu'habitent les populations noires, quelques cases de villages ou les bâtiments de nos établissements de Richard Toll et de Dagana; sur la rive nord, où nomadisent les Maures, rien; nous en sommes trop loin pour y discerner quoi que ce soit. Mais, passé Dagana, le fleuve se rétrécit; le capitaine, qui choisit avec soin sa voie au milieu des méandres et des îlots, nous annonce Podor et brusquement le poste français nous apparaît au détour d'un coude.

Une escale d'une heure nous permet de nous jeter rapidement

Digitized by Google

à terre, avec cette impatience qu'éprouvent tous les nouveaux venus en Afrique. Nous parcourons le village noir, enfonçant dans le sable jusqu'à la cheville, nous arrêtant, ici pour boire du lait frais que des femmes peuhles, ces laitières incomparables, vendent par grandes calebasses au coin de quelque carrefour, là pour acheter des *gargoulettes*, sortes d'alcarazas en terre cuite, que fabriquent les femmes Ouoloffs et Bambaras; les cases des indigènes sont tout en terre, aussi bien les murs percés d'étroites ouvertures que les toits formant terrasses; on dirait, à voir l'ensemble de ces constructions, des rangées de dés à jouer, à moitié enfouis dans le



FEMME PEUHLE A PODOR.

sable, laissant entre eux d'assez grands espaces que ferment des murs de terre et où l'on aperçoit du bétail, des bœufs, des chèvres. Ce ne sont plus là les cases, ruches d'abeilles, du village noir de Saint-Louis, et notre curiosité est satisfaite de cette diversité; mais, nous ne savions pas alors que l'architecture noire n'avait que ces deux seuls types de construction et que, à l'avenir, durant notre séjour en Afrique, il nous faudrait nous contenter de revoir tantôt l'un, tantôt l'autre.

Maintenant, notre vapeur monte vers Saldé; les rives du fleuve se rapprochent; la baisse des eaux laisse voir leurs escarpements et le Sénégal ainsi endigué prend l'aspect d'un véritable canal; sur les pentes des bords, apparaissent les différentes cul-

Digitized by Google

tures de mil, maïs, petits oignons, faites par les indigènes, dans les terrains d'alluvion, cultures dont la rapidité de croissance est telle que, sitôt les pluies terminées, on peut procéder, avant l'arrivée des grosses chaleurs du milieu de la saison sèche, à deux ou trois plantations successives. Le spectacle devient intéressant; sur la rive maure, circulent d'immenses troupeaux que conduisent un ou deux nomades, juchés sur d'énormes bœufs à bosses; sur la rive noire, à chaque village que nous longeons, viennent se grouper les indigènes, tout en joie d'assister au passage du vapeur et nous saluant de cris variés; leurs costumes n'ont plus la variété ni la richesse relative de ceux du Cayor; ils se composent uniformément, pour l'un et l'autre sexe, de quelque pagne roulé autour des reins, et encore, pour les enfants, semble-t-on la plupart du temps considérer ce morceau d'étoffe comme superflu; la vie paraît se concentrer sur ce fleuve, qui est vraiment, dans ces pays torrides, la meilleure source du peu de bien-être que peuvent se procurer les populations; tout le monde y barbote, les enfants pour leur plaisir, les femmes, avec leur dernier né attaché sur leurs reins, pour y nettoyer leurs primitifs vêtements et leurs calebasses, les hommes pour y pêcher quelques-uns de ces excellents poissons auxquels les officiers de la colonie, la plupart « capitaines », ont fait la gracieuseté de les nommer de leur propre titre.

En dehors des villages, les indigènes sont remplacés sur les rives par de superbes et nombreux crocodiles, qui, aux heures chaudes du jour, se complaisent à s'étirer au soleil. Alors, la grande distraction à bord est de saluer ces paisibles philosophes de quelque cartouche Gras; les paris s'engagent, pour ou contre les tireurs et bientôt c'est une véritable fusillade, souvent aux applaudissements des noirs, qui ont pu observer de loin les péripéties de la chasse et sont enchantés d'être débarrassés d'une partie de ces dangereux voisins. Ainsi on fait le bien en s'amusant et on écourte le temps du voyage.

Nous voici à hauteur de Kaedi, dont nous voyons les bâtiments du poste, avec leurs créneaux, leurs meurtrières et leurs canons, sur une hauteur de la rive maure, à quelque distance du fleuve; c'est le seul poste jeté de ce côté du Sénégal, pour contenir les nomades et leur imposer le respect de notre drapeau. Nous ne faisons que passer et continuons vers Matam, mais avec quelles

Digitized by Google

précautions. Tantôt nous suivons le milieu du fleuve, tantôt nous louvoyons d'une rive à l'autre pour chercher le chenal le plus

NOTRE CAMPEMENT A MATAM.

profond; un noir est à l'avant, qui jette la sonde et annonce de temps à autre les fonds qu'il a relevés : 1 m. 40, 1 m. 50, 1 m. 45... Nous nous prenons à suivre avec intérêt cette annonce monotone;

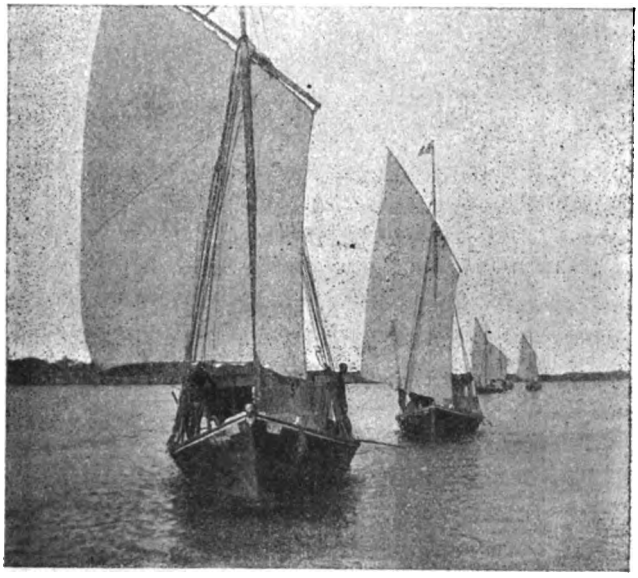
QUELQUES CAISSES ! — A MATAM.

nous calons 1 m. 30. Allons-nous être obligés de nous arrêter? Voici Matam, que nous dépassons. La sonde accuse 1 m. 35.

Digitized by Google

Machine en arrière! Le capitaine ne veut pas s'engager au delà et risquer de s'enliser; nous revenons sur nos pas et débarquons à Matam, où viendront nous prendre dans quarante-huit heures des chalands demandés à Kayes.

Ces quarante-huit heures d'arrêt, après cette course de plus de quinze jours en paquebot, chemin de fer et bateau, sont comme un soulagement et bientôt nous avons l'impression d'avoir reconstitué notre home, dans la case indigène où nous nous installons, Mariène et moi, au milieu des cases de toute une famille noire,



MONTÉE DU SÉNÉGAL A LA VOILE.

qui suit d'un œil émerveillé les préparatifs de nos boys, l'installation de notre cuisine, le dressage de nos lits de camp. Et pourtant, ces noirs de Matam doivent se juger très civilisés; l'un d'eux, qui parle à peu près le français (il a été employé autrefois à la direction d'artillerie de Saint-Louis), disserte avec faconde sur ses droits d'électeur; il connaît même la loi sur les réquisitions militaires! Somme toute, ce sont de braves gens, qui nous aident volontiers à retrouver nos caisses dans le chaos des colis débarqués et nous guident dans nos parties de chasse.

Mais les chalands attendus sont arrivés et il faut réembarquer.

Digitized by Google

Ce sont des bateaux plats, longs de 5 ou 6 mètres, larges de 2 environ, ne calant que 30 centimètres et surmontés de cabines en bois ou de paillottes, vraies rôtissoires pendant les heures chaudes du jour; nous avons 300 kilomètres à faire de Matam à Kayes, et nous ne pourrons guère marcher à plus de 30 kilomètres par jour; six *laptots*, sous les ordres d'un chef, manœuvrent chacune de ces embarcations et Dieu sait qu'elles ne sont pas légères; s'il y a de la brise et qu'on puisse l'utiliser, tout

LA MONTÉE DU SÉNÉGAL A LA RAME.

va bien : on tend les voiles et on file sans secousse, tout le monde étant au repos; sinon, on n'avancera qu'à force de rames, ou à coups de gaffes ou encore à la cordelle, remorqué par l'équipage de laptots, qui sue sang et eau sur la rive, s'ouvre un passage dans les cotonniers, s'écorche aux ronces, glisse dans les marécages du bord, crie, se chamaille, chante quelque mélopée plaintive pour s'entraîner et se soutenir, se jette à l'eau pour rejoindre le chaland ou pour le dégager, mais donne l'exemple d'une endurance, d'un dévouement, d'une conscience à remplir son devoir qui ne sont pas sans mériter l'estime.

Digitized by Google

A chaque instant, du reste, bien que nous ne calions que quelques centimètres, nous risquons de nous envaser; nous devons nous faufiler à travers les bancs de sable ou dans les intervalles laissés entre les rochers, dont les têtes apparaissent en plusieurs points, en aval de Bakel d'abord, puis en amont de ce poste, et enfin à Tamboukané, le dernier barrage avant d'atteindre Kayes, mais aussi le plus dangereux, car il est le plus élevé et n'est guère franchissable, lors des pluies, que pendant une soixantaine de jours par les vapeurs du type de celui qui nous a transportés.

Aussi peut-on dire que c'est à deux ou deux mois et demi seule-

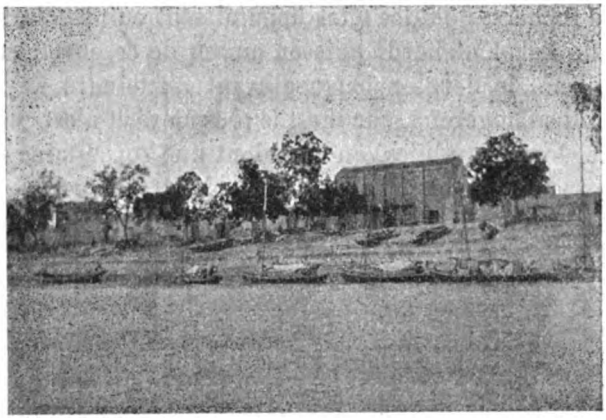
LA MONTÉE DU SÉNÉGAL A LA CORDELLE.

ment qu'est réduite la praticabilité réelle — la praticabilité commerciale — du Sénégal entre Saint-Louis et Kayes, c'est-à-dire celle qui permet à des vapeurs de tonnage suffisant, pour assurer un rendement profitable, de transporter directement, sans transbordement et en une dizaine de jours, des marchandises sur les 900 kilomètres qui séparent ces deux villes.

Mais, pour nous, qui sommes friands d'impressions et d'observations, le voyage en chaland n'est pas sans attrait. Pendant les premières et les dernières heures du jour, on descend à terre, on s'écarte du fleuve, courant la brousse, traversant de grandes étendues de cotonniers sauvages, cheminant dans de maigres forêts, à la poursuite de quelque gibier; on traverse les villages

Digitized by Google

de la rive noire, Fora, Adabèré, Gande, tous pourvus de leurs champs de culture, puis l'importante escale de Bakel, avec ses



SUR LES BORDS DU SÉNÉGAL A BAKEL.

quais bordés de magasins de traitants, ses nombreux groupes de cases indigènes, son village de tirailleurs, son poste solidement construit à un coude du Sénégal, qu'il bat de ses canons ; on

ENFANTS INDIGÈNES A BAKEL.

revit quelques instants à voir ces appareils de défense, heureusement à peu près inutiles aujourd'hui, les temps de la conquête du

Digitized by Google

haut fleuve; puis on reprend la marche, arrêté tantôt par quelque incendie de brousse, spectacle de joie délirante pour les noirs, mais nécessaire aussi à la préparation des cultures, tantôt par quelque marigot important, comme la Falémé, cette ancienne limite entre les colonies du Sénégal et du Soudan, que l'on franchit tant bien que mal, en se mouillant consciencieusement et sans trop penser aux mines d'or que jalonne son lit. Le soir, c'est la halte aux abords d'un village, la course aux œufs, aux poulets, au lait frais, le dîner sur la berge, à la lueur des photophores, au milieu d'un cercle d'indigènes, dont les yeux ahuris disent la

LE POSTE FRANÇAIS A BAKEL.

stupéfaction de voir combien est compliquée la vie des civilisés. La nuit, on couche sur la rive ou sur les toitures des cabines et l'on dort, sans cauchemars, malgré les hurlements de quelques hyènes lointaines ou les appels de quelques bandes de singes en promenade de nuit.

Kayes, la capitale de ce qui administrativement formait la colonie du Soudan avant les décrets de dislocation de fin 1899, Kayes, où nous arrivons, après une vingtaine de jours d'isolement et de navigation sur le fleuve, nous surprend presque par ses quelques quais en pierre, par sa large rue principale courant le

Digitized by Google

long du Sénégal et ses places bordées d'habitations européennes : bâtiments du cercle militaire, qui autrefois formaient le « réduit » de la défense de la place, locaux de la direction d'artillerie, des services administratifs, des postes et télégraphes, de la gare, entrepôts où les commerçants mettent à l'abri leurs marchandises d'échange, qui viennent naturellement se croiser en ce point, puisque c'est là que débouchent et se rejoignent les deux plus grandes voies commerciales de la région : le fleuve, route de la côte et de l'Europe ; le chemin de fer, route du Niger et de l'intérieur du Soudan.

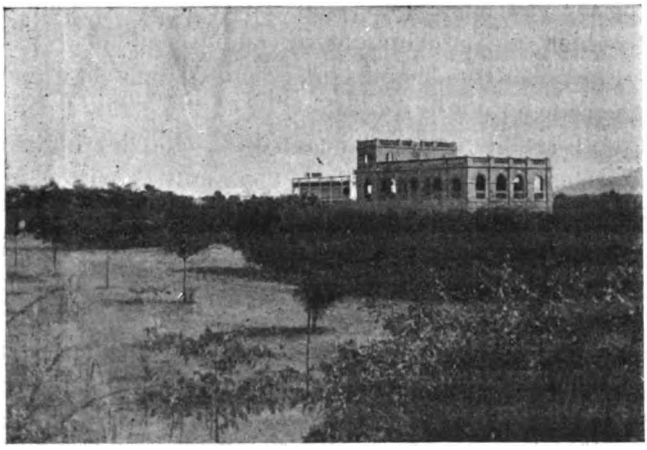
Et quelle vie active dans les rues de la ville, en dehors des heures où le soleil accable tout de sa violence ! Ce ne sont qu'officiers ou fonctionnaires de passage ou en résidence dont quelques-uns, très rares du reste, sont accompagnés de leurs femmes ; commerçants blancs ou de couleur ; noirs de toutes races et de toutes régions, fétichistes ou musulmans, chefs appelés au gouvernement, suivis de leurs clients ou traitants venus pour leurs affaires ; on trouve là des spécimens d'à peu près tous les types : Maures de la rive droite ou du Sahel au teint d'un blanc sale, Ouoloffs d'un noir d'ébène, Toucouleurs de toutes teintes, Peuhls au profil égyptien, aux cheveux lisses, à la peau café au lait, Sarracolets aux museaux de singes, Bambaras et Malinkés, à la face bestiale et aux cheveux crépus. De ce côté, voici l'inévitable marché indigène, avec ses toujours minuscules tas d'objets variés, mais éclairé le soir de quelques bougies qui peuvent bien être prises ici pour les « flambeaux de la civilisation » ; de cet autre, c'est le garage des « lorrys », vagonnets sur rails que poussent des indigènes et qui mènent au « plateau du Gouvernement » à 100 ou 150 mètres d'altitude au-dessus du fleuve et distant de lui de quelque 1,000 mètres.

Sur ce plateau sont les pavillons du lieutenant-gouverneur, de son état-major, du génie et de l'hôpital, massives constructions en pierres avec vastes vérandas et terrasses, réalisant à peu près les conditions d'hygiène indispensables pour l'Européen en ces régions. Montons sur une de ces terrasses : devant nous, s'allongent le Sénégal et la ville qui le borde ; du fleuve s'élève une buée légère qui estompe toute la vallée et transporte au loin les miasmes dangereux de ses rives ; de tous les autres côtés se dressent les cases pointues des nombreux villages noirs que coupent de larges

Digitized by Google

avenues et que bornent vers le sud-est des collinettes, solennellement appelées, probablement par manque de points de comparaison : « monts de Médine ».

Dans tous ces villages, la vie noire est, dans ses grandes lignes, ce que nous l'avons déjà vue au Sénégal; mais elle y apparaît plus complète; car elle n'y a pas encore perdu ce qui en fait l'un des principaux caractères: la captivité — nous voulons parler de la « captivité *de case* », et non de « celle *de traite* », qui est, hâtons-nous de le dire, sévèrement et impitoyablement réprimée et interdite sur toute l'étendue de nos possessions. Au Soudan, le captif



LES PAVILLONS DU GOUVERNEMENT A KAYES.

de « case » est quelque chose comme un vieux domestique, qui reste, de père en fils, attaché à la même famille; il ne peut et ne doit être ni vendu ni séparé de sa femme ou de ses enfants; s'il s'engage dans nos troupes ou s'il se rachète, il est libre de droit; s'il n'est pas traité avec toute l'humanité désirable et qu'il s'en plaigne, on le place immédiatement dans un « *village de liberté* »; ces villages sont des sortes d'asiles installés à l'abri de nos postes et d'où le réfugié sort, quelque temps après, légalement libre. Ainsi, peu à peu, se libèrent bon nombre de captifs de case. Est-il besoin d'ajouter que le but à atteindre doit être de faire disparaître complètement cette caste de la vie indigène et que l'on y arrivera certainement, très rapidement, sans bouleversements et

Digitized by Google

surtout sans insurrections, en amenant le noir à comprendre et à apprécier les avantages du travail rétribué, comme savent le faire dès maintenant les populations du Sénégal? Rien ne semble mieux préparer le Soudan à cette évolution nécessaire que les efforts accumulés sur toute l'étendue de la colonie, pour transformer par l'éducation ces populations hier encore à demi sauvages, soit que l'on s'adresse aux enfants dans les écoles qui fonctionnent dans tous les postes, soit que l'on engage, par tous les moyens possibles, les hommes à se livrer à l'agriculture, à l'élevage, à l'industrie textile ou qu'on les associe, contre un payement rémunérateur, aux travaux de toutes sortes que l'administration entreprend. Les noirs, qui vivent à nos côtés et sous notre influence journalière, savent très bien que la fortune ne se compte seulement pas « en captifs », que d'autres éléments interviennent dans cette question; il faut que cette notion se généralise.

Du reste, il semble que ce qui contribue, chez les indigènes, à faire supporter par tous, sans efforts apparents, l'existence de la captivité de case, ce n'est pas seulement la tradition qui, en ces pays, remplace la loi, mais aussi le côté absolument patriarcal et simple de la vie. On peut dire que, matériellement, le captif et son maître sont peu différents l'un de l'autre; ils mangent le même couscous avec plus ou moins de mouton, se vêtissent de la même guinée et couchent sous des cases de même espèce; seulement, le maître palabre, se polit les dents, va à la mosquée, dort au soleil pendant que le captif ou la captive font paître les troupeaux, s'occupent des soins de l'intérieur, préparent les semailles dans des terrains qu'ils ne prennent même pas la peine de labourer ou ramassent les récoltes, tous travaux très simples, et dont on se ferait une idée fort exagérée, si on se les figurait d'après ce qu'ils sont en Europe; le soir, tout le monde se retrouve auprès des mêmes calebasses, et nous ne pouvons oublier quelle impression de paix profonde, de confiance réciproque, nous ont laissée certaines de ces réunions, au cours de soirées de notre voyage, où, campés chez quelque vieux chef de case, nous voyions tout son monde manger à sa faim, digérer en faisant cercle autour d'un conteur de légendes ou en organisant des *tams-tams* aux danses et cris variés, puis se livrer au repos, sans que rien ne soit venu troubler la parfaite harmonie de ces tableaux bibliques.

Digitized by Google

Ces traits des mœurs noires peuvent déjà, pour la plupart, être observés dans les villages mêmes de la banlieue de Kayes, bien que ceux-ci soient en contact direct avec la civilisation, représentée par tous ses principaux organes; les coups de sifflet des locomotives, qui mènent vers Médine, Badumbé, et que nous prendrons pour pousser plus à l'est, vers le Niger et Tombouctou, ne semblent pas troubler les chants que nous entendons s'élever, le soir venu, des milliers de cases qui nous entourent.

En Europe, lorsque l'on veut construire un chemin de fer, on peut tabler sur des bases fermes; on fait ses plans et on les exécute; aux colonies et surtout dans une colonie, aussi mal connue et aussi discutée que le fut longtemps le Soudan, les choses ne se passent pas aussi simplement; il faut compter sur les budgets, faire économiquement et, souvent alors, on s'aperçoit que l'économie est aussi nuisible que la prodigalité. On ne s'est peut-être pas rendu suffisamment compte que le sol était très meuble, que la voie devait être établie très solidement, sous peine d'être enlevée par les tornades de l'hivernage, que, trop étroite, elle ne serait ni assez résistante pour les déluges de la saison des pluies, ni assez puissante pour les transports, que, sans ouvrages d'art, il faudrait imposer aux marchandises des transbordements incessants, aux passages de tous les marigots, et ces constatations une fois acquises, on doit reprendre son œuvre. Le chemin de fer de Kayes au Niger, construit d'abord à voie de 0 m. 60, sans ponts, sans terrassements suffisants, dut être refait à voie de 1 mètre; actuellement, il dépasse Badumbé, est muni de tout ce qui lui est nécessaire pour fonctionner normalement sans discontinuité; bientôt il franchira le Bakoy sur l'immense pont métallique de Mahina, qui vient d'y être jeté et on peut espérer qu'en 1903 ses locomotives entreront dans les gares de Toulimandio ou de Koulicoro sur les bords du Niger, en aval des rapides de Soutoucha. Ce jour-là, Dakar sera réuni à Tombouctou par une voie, formée tantôt de lignes ferrées, tantôt de fleuves navigables, sur laquelle les agences Cook pourront engager sans crainte ceux de leurs voyageurs désireux de visiter la ville mystérieuse.

On a bien essayé de devancer l'époque où le chemin de fer atteindra le Niger, en organisant un service d'automobiles entre Badumbé, gare terminus actuelle, et ce fleuve; mais les automo-

Digitized by Google

biles n'ont pu rouler sur des routes sans consistance; force a été d'y renoncer et de recourir au vieux système des convois et de la marche à cheval ou à mulet. On a mis un jour pour faire en wagon les 200 kilomètres qui séparent Kayes de Badumbé; on en mettra une quinzaine pour parcourir les 300 qui mènent de ce dernier point à Koulicoro, et encore ce long trajet ne se fera pas dans des conditions très agréables; car, lorsqu'il s'agit de marcher, intervient le seigneur Soleil, qu'il faut prendre bien soin de ne pas violenter.

Ce Monstre-Roi ne permet guère, sauf nécessité absolue, qu'on l'aborde entre 9 heures du matin et 4 heures du soir; sinon il se

EN ROUTE, ENTRE BADUMBÉ ET LE NIGER.

vengera de l'imprudent audacieux, soit en le frappant de quelque congestion, soit en l'abattant d'un violent accès de fièvre. Aussi respecte-t-on d'ordinaire ses lois; pendant ses heures d'ardeur, on reste dans les campements, paillottes ou cases indigènes spécialement construites pour les passagers; on fait l'étape pendant les autres heures, partant au milieu des nuits, après avoir confié ses bagages aux voitures Lefebvre, progressant dans l'obscurité, à moitié endormi sur sa selle. Oh! parfois, les tristes rencontres que celles des convois où l'on aperçoit au passage quelque Européen que l'on rapatrie, miné par la fièvre ou la dysenterie, mais que soutient la volonté farouche d'atteindre Kayes, puis Dakar où touche le paquebot de France! Oh! quelquefois aussi, les douloureuses

Digitized by Google

arrivées dans les postes, où vient de succomber presque subitement un camarade enlevé en vingt-quatre heures par un accès pernicieux, et comme alors la pensée se reporte vers le coin du sol natal où la famille attend les courriers d'Afrique! Ces jours-là, on est d'humeur sombre et les histoires, les légendes que nous content les vieux chefs, dans les palabres du soir, n'ont pas le même attrait.

Et pourtant, que d'enfantine et naïve imagination, que de traits du caractère et de l'esprit noirs dans la plupart de ces contes, ayant tous quelque fond de vérité! En voici un des environs de Kita : Là résidait un indigène, qui était le « *roi des sauterelles* »; il tenait

ENVIRONS DE KITA. — FEMME OUOLOFF EN DÉPLACEMENT.

ces insectes, dont les bandes innombrables sont un fléau pour les cultures du Soudan, enfermés dans une case, d'où il pouvait à sa volonté les lancer, en nuages épais et dévastateurs, sur les « *lougans* » (champs) de toute la région. Ce roi des sauterelles s'était acquis une universelle renommée, dont il tirait du reste les plus grands profits; car il n'y avait pas de trop beau cadeau pour apaiser sa colère. Un administrateur, voulant avec raison supprimer cette exploitation par trop effrénée de la crédulité des indigènes, fit incarcérer pendant quelque temps ledit monarque; mais, sitôt ce prince relâché, les sauterelles, par un malencontreux hasard, s'abattirent sur les récoltes. Et les noirs ajoutaient : « Tu vois, le roi s'est vengé! » Grands enfants, pour lesquels le « *gris-gris* »,

Digitized by Google

talisman qu'ils portent tous et payent quelquefois fort cher à quelque marabout, est le premier et le dernier mot de la foi comme de la science et qu'il faut prendre doucement par la main pour les sortir lentement, et sans qu'ils puissent même s'en apercevoir, de la nuit obscure où ils vivent depuis des siècles.

Cette crédulité inouïe fait que le noir est d'une timidité d'esprit incroyable, à tel point qu'il n'osera rien tenter de contraire à ses traditions, qu'il n'osera rien modifier de ce qu'il sait avoir été fait par ses ancêtres, qu'il repoussera même toutes vos propositions d'améliorations, à moins qu'il ne soit convaincu que vous possé-

ENVIRONS DE KITA. — CAPTIVES PILEUSES DE MIL.

dez des gris-gris supérieurs aux siens, ou à moins encore que vous ne vous adressiez à sa vanité. Comme chefs, nous nous imposons à lui; car nos succès lui ont montré que nos gris-gris ne pouvaient, sous ce rapport, avoir de rivaux; mais, comme agents de civilisation, nous ne réussissons guère à le frapper actuellement que par le côté extérieur et futile; cet indigène est à peine vêtu, mais il est coiffé d'une calotte de velours; cette femme Ouoloff peut faire tenir dans une calebasse tout ce qu'elle possède, mais elle a un superbe parapluie; quant à ces pileuses de mil, cherchez à leur faire comprendre, si elles sont près des moulins que la colonie a installés à Koulicoro pour son blé du Niger, qu'elles feraient mieux d'y recourir plutôt que d'employer leurs mortiers par trop

Digitized by Google

primitifs, vous n'y parviendrez pas. Vous n'obtiendrez pas plus de succès auprès de ce tisseur indigène, qui fabrique des bandes à peine larges d'une quinzaine de centimètres et qui ne voudra pas d'un procédé lui permettant d'en faire plus rapidement de beaucoup plus vastes.

Tout ce pays de Kayes à Bammako présente les mêmes caractères que la région du Sénégal; quand il est suffisamment arrosé, on trouve, sur le bord des fleuves Bafing, Bakoy, Baoulé, Banding-Ko, ou autres marigots moins importants, une brousse

ENVIRONS DE KITA. — UN TISSEUR INDIGÈNE.

haute et vigoureuse où paissent de nombreux troupeaux, des cultures de mil et de maïs, de longues bandes d'un coton qui croît tel quel, sans soins spéciaux et dont la laine est courte et dure; mais sur les plateaux, la végétation est plus rare, plus misérable; pas de cultures, rien qu'une herbe maigre, déjà desséchée bien que nous ne soyons qu'en fin novembre et, en certains points, de grandes forêts, méritant à peine ce nom, tant les arbres y sont clairsemés, et faites du reste d'essences à peu près inutilisables pour la construction, baobabs gigantesques, aux troncs creux et tourmentés, aux branches pelées, faux gommiers au bois épineux.

Le tout est jalonné par les postes de Médine, porte d'entrée de

Digitized by Google

la région du Sahel, de Bafoulabé, où débouchent le Bafing et les directions du Fouta-Djalon, de Badumbé, de Kita, tous bâtis solidement en pierres, comme ceux du Sénégal, et permettant tous de résister avec de faibles effectifs à des attaques sérieuses. Ces postes sont les derniers que nous rencontrons de cette sorte; ils ont été élevés au temps de la conquête méthodique du haut fleuve, alors qu'il fallait lutter contre des bandes aguerries et que tous n'étaient pas encore convaincus de la réalité de notre force. Plus tard, sous l'impulsion du mouvement d'expansion coloniale qui emporta la France, dans la hâte aussi qu'il fallut déployer pour devancer en de nombreux points les projets des Anglais, on se contenta de postes plus simples, construits à la mode des « *tatas* » (retranchements) indigènes, c'est-à-dire en terre battue, mais que le prestige indiscuté dont nous jouissons maintenant, que les « gris-gris » innombrables et invincibles dont les indigènes nous croient pourvus, que le dressage, la confiance absolue et le dévouement à toute épreuve de nos tirailleurs, rendent aussi puissants et aussi imprenables que les plus solides réduits en fer ou en pierres de taille; ce sont des postes de cette espèce que nous rencontrerons généralement à partir de Bammako.

PIERRE DORNIN.

(A suivre.)

Digitized by Google

LES

TERRITOIRES MILITAIRES DU TONKIN

D'un Journal de voyage, dont la publication se prépare sous le titre « *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine* », Mme Isabelle Massieu a bien voulu détacher pour la *Revue de Géographie*, quelques pages fort intéressantes et instructives qui font connaître l'organisation des Territoires militaires du Tonkin et l'œuvre utile que poursuivent avec un dévouement inlassable les officiers isolés dans ces postes lointains. Mme Massieu est la première Européenne qui ait visité ces régions à peine pacifiées. On peut souhaiter que son exemple soit suivi par d'autres femmes aussi vaillantes et intelligentes, car c'est seulement sous l'influence de la femme que la colonisation de ces nouveaux domaines peut espérer dans l'avenir et compter sur le succès.

La Rédaction.

La frontière du Tonkin est méthodiquement défendue; les villages sont armés; les postes sont solidement construits en pierre ou en briques; les pirates sont éloignés; les populations reprennent confiance.

Quelquefois encore, sur le sentier, pendant la grand'halte, deux hommes sont de garde, en avant et en arrière. Je les vois encore ces jolis campements dans la pittoresque confusion de l'heure du repos, sous les taches lumineuses qui tombent à travers les grands bois. On se garde, pour le principe; et il y a si peu de temps on se battait encore! On me montre, à chaque instant, une montagne, une clairière, témoins d'un engagement. Là, bien des hommes, tel officier dont on me cite le nom avec respect se sont fait tuer. Ils sont morts pour la France; et le grand silence s'est étendu sur eux! Que je voudrais leur murmurer, au passage, les regrets de ceux qu'ils ont aimés!

La région qui s'étend entre Tuyen-Quang et Hagyang est peu habitée et très boisée : quelques villages Thos se rencontrent sur notre sentier et j'aperçois de loin en loin, espacés, isolés et demi-cachés des villages de Mans nomades.

Le poste d'Hagyang sur la frontière de Chine se dresse à

Digitized by Google

72 mètres au-dessus de la ville et de la Rivière Claire, dans un cercle de montagnes déchirées et en pitons dont le plus proche a 2,200 mètres d'élévation, et 2,000 au-dessus de la ville. C'est, à une faible altitude, tout l'aspect de la grande montagne. La flottille des *sampans* pour les transports de vivres arrive en même temps que nous et développe ses drapeaux tricolores sur la rivière. Je retrouve en passant l'odieuse odeur d'opium et de *nuoc-mām*[1], la senteur coutumière des bateaux et du peuple cooly. Un an plus tôt, Hagyang n'était composé que de misérables paillottes en désordre, et c'est maintenant un commencement de ville. Des incendies ont fait place nette pour des maisons en alignement; les unes en *caï-fène*, lattes de bambou, les autres en briques sur la grand'rue. Les marchands chinois comprennent l'économie d'une dépense qui les met à l'abri des incendies, et l'amour-propre aidant, tout le monde veut avoir pignon sur rue. Toutefois ces maisons doivent être en équerre parfaite, sinon leurs propriétaires seraient *tiêt*, ils perdraient leurs sampans, ils seraient ruinés et subiraient tous les malheurs. Ce poste, à six journées de la ville de Kai-Hoa, est appelé à un prochain développement; le colonel Pennequin, maintenant général, le considérait comme une de nos meilleures portes d'entrée en Chine.

Je suis la première Européenne venue de ce côté; le commandant Nouvel et ses compagnons d'armes me font le plus aimablement les honneurs du poste. Cet officier distingué devait succomber à Hanoï, deux mois plus tard, après avoir failli se noyer avec son chef, le général de Badens, dans la descente de la Rivière Claire. Le commandant a la bonté de me faire accompagner par un de ses lieutenants, et il est convenu que je me dirigerai sur Caobang par le chemin le plus long, le plus mauvais, mais aussi le plus pittoresque.

Un orage effroyable éclate et dure la nuit entière. Les cataractes qui tombent détruisent les pistes que nous devons suivre, tandis que, dans le poste, j'entends en répons, tout autour de l'enceinte, les « Sentinelle, veillez, une. — Sentinelle, veillez, deux. » Un an auparavant, tout convoi se composait de cent hommes d'escorte et maintenant nous sommes accompagnés, pour le principe et pour l'honneur, de quinze *linhs-co* armés, d'un sergent et de deux

1. Le *nuoc-mām* est une saumure de poisson fermentée dans des jarres et obtenue par décantation de l'huile qui surnage.

Digitized by Google

ordonnances de la légion étrangère. Nous partons. Bientôt les difficultés commencent; il devient impossible aux mulets et aux chevaux d'avancer; bêtes et charges font des chutes continuelles; ici, un mulet s'embourbe dans un arroyo vaseux; là, deux charges gisent sur une pente gazonnée tandis que le cheval qui les portait continue sa dégringolade et tombe du haut d'une corniche de 8 mètres. On perd une heure pour le rejoindre et le ramener, et le pauvre animal, couvert d'écorchures, reprend son service.

Le pays est merveilleux. C'est toute l'illusion de la grande montagne! Nous laissons, à gauche, le massif découpé du Lang-Man et le Rocher Rouge, de glorieuse mémoire, témoin d'un engagement sérieux. La brèche du Song-Nien, affluent de la Rivière Claire, les sépare. Je ne la reverrai plus la jaune rivière aux dangereux *tacks*, qui dément le joli nom que mériteraient mieux qu'elle ses clairs et limpides affluents. Elle remonte en Chine vers Caï-Hoa.

Nassa, la première étape après Hagyang, se compose de quelques cases, les unes accrochées sur une falaise presque à pic, les autres reposant au bord du torrent derrière un champ de maïs. L'une d'elles me donne asile; un seul bambou mal fixé, percé de quelques anfractuosités où l'on met les pieds, sert d'échelle. L'air ne manque pas dans les *caï-nhas*, à travers les treillis de bambou; on y dort à merveille; les chevaux sont abrités sous les cases, quelques feux sont allumés pour éloigner les fauves, tandis que dans la forêt retentit la voix rauque du cerf qui brame.

Par de hauts escarpements nous gagnons en cinq heures et demie la halte de Thuong-Lam, et par la vallée du Song-Gam, que nous suivons sur une festonnante corniche bien ombragée, nous arrivons à Bac-Mé. Le poste situé à 92 mètres au-dessus de la rivière s'aperçoit longtemps avant d'arriver. Comme de coutume le village est couché sur la rive, au pied du mamelon. Le site est charmant, doré à présent par les rougeurs du soleil au déclin. Pendant qu'on nous amène les canots pour la traversée du Song-Gam, simples troncs d'arbres à peine évasés, les chevaux passent à la nage, deux par deux, maintenus par un homme en canot. Un arc de triomphe décoré de mouchoirs rouges tordus en nœuds est préparé pour ma réception par l'unique résident civil, modeste commis aux subsistances, fort courtois. J'avais cru à une fête indigène, ne prévoyant pas tant d'honneur.

La route de Bac-Mé à Phia-Ma devient vraiment fantaisiste, les

Digitized by Google

guides se trompent eux-mêmes; les chutes, à pied et à cheval, se multiplient. Les animaux de bât ont été remplacés par des *coolies* et nous avons beaucoup de peine pour acheminer nos chevaux. Nous sommes maintenant au milieu d'une forêt aux pentes escarpées où la marche devient un exercice d'équilibre et de gymnastique permanent. Cette marche, en diagonale sur les pentes, consiste à choisir, en le visant bien à quelques mètres du point où l'on se trouve, un arbre qu'on se propose d'atteindre et d'y courir par une glissade qui ressemble à une chute; d'en viser un autre ensuite, à la manière de ces billes qui dégringolent le plan incliné d'un billard en heurtant des clous verticalement plantés. Je vois encore mon compagnon, le lieutenant, dégringolant tout à coup 15 mètres plus bas et se retrouvant à califourchon sur son ordonnance, tandis que nos pauvres chevaux roulaient en désordre.

L'épisode le plus comique de cette odyssée a bien été celui-ci. J'en étais à ma troisième chute de cheval depuis le matin (avec ces petits chevaux légers, aux pieds non ferrés, les accidents sont rarement graves). Nous marchions sur une étroite crête de glaise, entre un profond précipice sur la gauche et une crevasse sur la droite. La brousse épaisse remplissait ce ravin et le sommet des arbres paraissait un tapis verdoyant. Les deux chevaux qui me précédaient avaient fatigué le terrain mobile de l'arête et mon vigoureux poney sentant soudain le sol fuir sous ses pieds fit un bond à droite. Quelques grosses branches providentielles se trouvèrent emmêlées sous son ventre et le tinrent suspendu. Pendant une seconde, j'ai eu conscience d'être à cheval dans le vide. Comment j'ai quitté ma bizarre et périlleuse situation ? je ne le saurais dire. Des perches se sont tendues, j'ai regagné la crête et à ma stupéfaction, de plus en plus grande, j'ai pu contempler mon étalon toujours suspendu mais déjà fléchissant du train de devant. Jusqu'à ce que les hommes vinssent avec les *coupe-coupe* trancher les branches, il resta accroché par les jarrets de derrière. Il dégringola alors de 5 ou 6 mètres et on le repêcha sans une égratignure. Ces bons petits chevaux tonkinois et chinois ont une endurance et une agilité merveilleuses et possèdent l'art de tomber en boule sans se rompre les membres. J'ai toujours pensé que la conquête avait été chose bien malheureuse pour ces excellents petits poneys obligés maintenant de porter de grands et lourds Français au lieu des petits indigènes leurs anciens maîtres. Il y a toutefois une com-

Digitized by Google

pensation : les Français les nourrissent, les étrillent et ils gagnent cent pour cent en force et en beauté. Il ne s'agit plus de remonter à cheval; pendant cinq heures, il faut passer à pied sur des pentes presque verticales, pistes montantes et descendantes qui dérangent singulièrement nos centres de gravité : officiers, soldats, voyageuse et porteurs roulent et s'endommagent.

Un autre jour c'est le soleil qui achève de mettre le désordre dans notre convoi : deux de nos légionnaires sont frappés d'insolation, mais, grâce à Dieu, n'en meurent pas. Malgré le nombreux personnel, je me vois obligée de continuer la route seule; sous le soleil de feu je me laisse glisser comme je puis, tandis que la caravane s'égrène en avant et en arrière. Au bas de la descente embrasée il faut passer quelques ponts composés d'une seule planche douteuse; puis, de nouveau la forêt. Quel contraste! Grands arbres et fourrés touffus, c'est presque la nuit sous ces épaisseurs sombres. Un bruit de torrent me guide; je pousse des appels vains, et, près de l'onde pure, je retrouve le lieutenant assez mal en point, lui aussi, des atteintes du soleil; mais, tant pâmé que fatigué, tout le monde s'en tire; le guide se retrouve de lui-même et trouve une piste qui mène à un hameau composé de deux cases. Les deux *caï-nhas* sont situées hors forêt près d'un torrent, elles sont si peu engageantes qu'on me construit en hâte une paillotte en beau bambou vert. Pendant ce temps je prépare du thé au rhum, j'en distribue aux légionnaires que je sauve d'un accès de fièvre causé par les péripéties du jour et la fraîcheur du crépuscule. Des femmes Manes en joli costume à broderies rouges nous contemplent pendant notre dîner. Il fait un clair de lune merveilleux, et les tigres ne viendront pas dévorer nos chevaux au milieu des grands bûchers qui flambent en crépitements menaçants.

Quatre heures de marche seulement nous séparent de Phia-Ma. Le voyage continue par les lacs Ba-Bé et les grottes de Pong. A Ban-Tao, près du petit lac de Tao-Bé, nos bagages, nos chevaux, quelques coolies et un sergent de la légion sont envoyés directement vers Cho-Ra, pendant que nous nous embarquons sur quatre pirogues avec les ordonnances, huit tirailleurs, nos *boys* et la cuisine. Les pirogues sont des troncs d'arbre étroits formant deux canots accouplés. La première pirogue nous reçoit le lieutenant et moi en vis-à-vis; les ordonnances font contrepoids dans le second canot. Nous naviguons doucement sur le Song-Nang, affluent du grand

Digitized by Google

Song-Gam, laissé à Bac-Mé, et passons dans de plus petits affluents jusqu'aux lacs Ba-Bé. C'est, après un labyrinthe de cours d'eau, une succession de lacs qui se suivent et se tiennent dans un cadre verdoyant, pittoresque, gracieux et désert. Quelques rares cases sont disséminées, à peine entrevues dans la grande brousse, jusqu'au village d'Anna, situé sur une île dans le troisième lac. Sous l'ardent soleil de l'après-midi, sur le miroir incandescent du lac, j'aurais vraiment peur de quelque insolation grave pour mes compagnons, si une brise bienfaisante ne venait les sauver de l'engourdissement dangereux. La nombreuse tribu des jolis singes noirs que je voyais le matin prendre leurs ébats, se poursuivre sur les rochers de la berge, fait la sieste dans les profondeurs de la lourde forêt peuplée de fauves.

Deux heures après, le capitaine Gay, un de nos plus actifs pionniers, arrive au-devant de nous dans une large pirogue, suivie de deux autres plus petites contenant des vivres pour trois jours. C'est l'imprévu qui est le prévu dans la brousse; et on ne part jamais pour la moindre excursion sans provisions abondantes en prévision de retards toujours possibles.

Les grottes de Pong, une des plus grandes originalités naturelles de la contrée, sont traversées par la route d'eau qui mène à Cho-Ra, le secteur de mon nouvel et excellent hôte, le capitaine Gay. Ces grottes étaient plus curieuses lorsqu'elles donnaient asile, à peine y a-t-il quelques mois encore, à des villages Thos de 400 âmes, qui s'y abritaient des pirates. Les grottes elles-mêmes sont très pittoresques; elles ont 45 mètres de hauteur au-dessus de la rivière. Arches et voûtes sont ornées de stalactites aux formes de pendentifs et de larges draperies tombantes. Je me hisse dans toutes les cavernes; les cases, sans toiture sous l'immense voûte, entassées dans les anfractuosités et sur les plates-formes, gisent abandonnées. Les lueurs du soleil couchant se réfléchissent et colorent le tableau; elles donnent la vie aux formes bizarres et sondent les mystérieuses cavernes. Il a fallu longtemps pour faire comprendre aux Thos que leur refuge était périlleux, que les pirates pouvaient aisément les enfumer dans leur grand tunnel tournant sans qu'on eût le temps de les secourir. Ils ne pensaient déjà plus à l'époque où ils ne pouvaient s'approvisionner d'eau qu'en faisant descendre un seau dans la rivière, à l'aide d'une corde, d'ailleurs régulièrement coupée par un petit poste chinois établi dans une pirogue, sous l'abri

Digitized by Google

inférieur du rocher. Ils n'avaient pu oublier cependant la rançon de dix jeunes filles et 400 piastres que les pirates exigeaient d'eux naguère. Les Thos donnaient encore bien les dix jeunes filles, mais il leur était plus dur de s'exécuter pour les piastres. Enfin, depuis dix-huit mois que les derniers pirates se sont éloignés de ce côté, ils viennent seulement d'abandonner leurs cavernes pour aller vivre à l'air libre et cultiver sans crainte leur fertile vallée de Ban-Tao.

A notre sortie des grottes de Pong, la haute paroi à pic du rocher de Bouddha, sur laquelle se joue une troupe de singes fauves, reçoit encore les derniers rayons du soleil. Les indigènes y voient une brèche fermée par un chapeau de *nhaqué* (paysan). Voici la légende que l'on raconte à ce sujet. Il y a quelque huit cents ans, Bouddha ayant gagné beaucoup d'argent avait creusé un trou dans la montagne pour y cacher son trésor. Il en avait masqué l'ouverture par un chapeau de *nhaqué* et, pour que l'accès en fût impossible, il avait brisé le rocher. Il alla ensuite se promener dans les vallées couvertes de villages et de cultures, qui s'élevaient alors sur l'emplacement des lacs Ba-Bé, et pour éprouver son peuple, il demanda l'aumône. Il était si mal vêtu et de si misérable aspect que personne, sauf une vieille *baya*, ne voulut le recevoir. Il passa la nuit dans le logis de cette vieille femme; et, au matin, pour adieu, il lui dit : « Quoi que tu puisses voir et entendre, reste dans ta maison, et n'en bouge pas. » Dès que Bouddha fut parti, la pluie commença à tomber, tout le pays fut bien vite inondé et tous les habitants périrent sous les eaux qui formèrent désormais les lacs Ba-Bé. Seuls la maison et le jardin de la vieille *baya* furent préservés; ils formèrent l'île sur laquelle est aujourd'hui le village d'Anna; et partout où se trouvait un cochon appartenant à la vieille femme, le sol fut épargné et forma ces rochers, sombres petits îlots couverts de verdure, dont le lac est parsemé. Ce sont, dit-on, les « cochons » de la vieille *baya*.

Cho-Ra, où nous arrivons en pleine nuit, est encore un de ces postes élevés sur la montagne dominant le village et dont nos troupes se trouvent si bien. J'y passe toute une journée à visiter, à apprendre, et j'en garde bon souvenir à mes hôtes. Je vois le *trichau* ou sous-préfet indigène, sa vieille mère, toute une paisible population Tho. Ils excellent au jeu de volant, ils y jouent avec le pied et font des séries interminables. Un autre jeu d'adresse excite une grande émulation. Un cerceau de papier est placé au haut d'un

Digitized by Google

grand mât de bambou et jeunes gens et jeunes filles forment deux camps. Chacun lance une balle à laquelle est attachée une queue de cerf-volant, la balle est pleine de sable et doit traverser le cerceau. Le vainqueur, homme ou femme, est déclaré le plus adroit, et... doit aller faire plusieurs heures de prière à la pagode.

Trois jours de marche seulement me séparent de Caobang. Le poste de Ngan-Son, pittoresquement situé entre deux hauts rochers en pyramides couverts de verdure, formant porte gigantesque, est au centre du pays minier : mines d'or, d'argent, de plomb argentifère, minerai d'argent et de quartz mêlé d'or. Au delà de Ngan-Son, la grande route, presque achevée, déroule savamment ses interminables lacets sur les mamelons arrondis, tous pareils, de la région de Caobang. Monotones mamelons, verts et pelés, dépouillés de leurs forêts par les Mans, sur lesquels se détache le monôme de mes porteurs et le chapelet varié des parapluies rouges, noirs, blancs, verts ou bleus des tirailleurs de mon escorte. Il fait 39° à l'ombre le 22 mai quand nous arrivons à Caobang.

L'ancien royaume de Caobang comprenait autrefois les deux Quang : le Quang-Si et le Quang-Tung. Il a connu, sous la dynastie des « Macs », pendant environ six cents ans, une importance et une richesse, dont les traces sont encore visibles dans les terrasses de culture qui s'étagent sur les mamelons déboisés le long de la frontière de Chine. Le premier « Mac » était membre de la famille royale d'Annam. Après une vaine tentative pour occuper le trône, il s'était réfugié dans la haute région et avait fondé le royaume Tho de Caobang qui a cessé d'exister depuis plus de deux cents ans. Les populations que je verrai à Long-Tchéou et encore au delà en Chine sont les mêmes Thos que les nôtres. Toute cette région a une grande importance comme population et agriculture. Les *Ba-Chau*[1], le pays des trois *Chau*, comme on les appelle encore, Trung-Khan-Phu, Halang et Quang-Huyen, étaient administrés à la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre par de grands mandarins chinois qui y avaient fait faire des routes et des ponts voûtés en pierre. Les Thos eux-mêmes connaissaient la brique et la tuile bien avant notre arrivée. Les fossés et les parapets de l'ancienne citadelle qu'ils avaient élevée à Caobang pour se défendre des Chinois en font foi.

1. Se prononce *tiao* — les trois tiao.

Digitized by Google

Le pays a été dévasté et dépeuplé par les guerres, par la piraterie et par de cruelles épidémies. Au moment de mon passage, l'administration du 2e territoire militaire était aux mains du colonel Audéoud, l'un de nos plus distingués officiers coloniaux de l'infanterie de marine, le futur vainqueur de Sikasso; il était en train de le remettre en valeur après l'avoir pacifié. Les recettes locales du cercle de Caobang couvraient les dépenses inscrites au budget du protectorat. Elles s'élevaient en 1897 à environ 30,000 piastres. Et, puisque j'en suis à citer un chiffre et un fait d'ordre administratif, le lecteur me permettra, avant de continuer mon voyage par Trung-Khan-Phu, Talung et la frontière de Chine, de lui donner quelques détails généraux sur l'administration des cercles militaires. Je voudrais indiquer quelques-uns des travaux que je voyais exécuter si vaillamment; dire « l'activité communicative » des chefs, les inépuisables ressources de notre race dès qu'on laisse à l'individu, civil ou militaire, l'initiative personnelle et la responsabilité de son œuvre dans un pays où tout est à créer. L'organisation militaire en elle-même offre, à l'officier, des cadres et une assistance naturelle que le civil ne possède pas.

L'effectif des troupes du Tonkin est de neuf bataillons européens et de quinze bataillons indigènes, soit 15,000 hommes. Les troupes européennes sont armées de fusils Lebel; et on a distribué aux tirailleurs tonkinois, au commencement de 1897, une carabine du même modèle qui leur inspire grande confiance. Cette arme légère, presque sans recul, arme de femme, semble-t-il, convient parfaitement aux Annamites, qui sont généralement de petite taille.

Le haut Tonkin est divisé en quatre territoires militaires : Lang-Son, Caobang, Tuyen-Quang et Laokay-Viétri, groupés par deux, après mon passage, sous l'autorité des colonels commandant les 1er et 4e territoires: Lang-Son et Laokay-Viétry. L'organisation des territoires est modelée sur l'organisation indigène des Thos.

Chaque territoire est commandé par un colonel ou lieutenant-colonel, ayant près de lui un capitaine-adjudant, un officier de renseignements, et généralement un *Tong-Doc*, autorité indigène représentant un gouverneur de province.

Le territoire est divisé en cercles. Le cercle est commandé par un chef de bataillon, auquel est adjoint un lieutenant-chancelier

Digitized by Google

et un officier de renseignements; l'autorité indigène est aux mains d'un *Quan-Bo*, pour les finances, et d'un *Quan-An*, pour la justice.

Le cercle est divisé en secteurs, commandés par des capitaines. Le secteur, qui embrasse généralement tout un *Chau*, a été créé en tenant compte, le plus possible, des anciennes divisions administratives. Un *Tri-Chau*, ou sous-préfet, avec un *sous-Tri-Chau*, pour adjoint, se trouve auprès des capitaines chefs de secteurs. Les *Tri-Chau* sont généralement choisis parmi les Thos, et, dans l'ouest de Caobang, ils ont été souvent nommés sur l'indication d'une élection faite par les notables. On a remarqué que les Tri-Chau, pour lesquels on avait tenu compte de ce choix, ont plus d'influence que les autres sur leurs administrés.

Le secteur, ou *Chau*, est divisé en cantons, à la tête desquels sont des chefs et des sous-chefs de canton, des *Caï-Tong* et des *Pho-Tong*.

Le canton se divise en communes, administrées par des maires ou *Lythuong*. Le *Lythuong* est assisté d'un certain nombre de notables pris dans tous les villages. Dans les communes composées de plusieurs villages, il y a, dans chacun, un chef appelé *Phu-xa*, qui administre et commande le village, assisté de plusieurs notables chargés de fonctions diverses. Les chefs de villages sont toujours pris parmi les notables, c'est-à-dire les gens les plus riches et les propriétaires fonciers.

L'organisation des *forces auxiliaires* a rendu des services incontestables à la pacification. Ces forces se composent de *partisans* ou *Linh-lés*, armés de fusils Gras. Ils forment de petits postes, et les commandants de secteur leur renouvellent leurs cartouches lorsqu'ils ont besoin de munitions. Dans quelques régions, comme à Cho-Ra par exemple, les habitants sentent si bien l'utilité de cet armement qu'ils se sont entendus, et fournissent à la famille de tout *Linh-lé*, partisan, tué à l'ennemi, une somme de 50 piastres, à titre de secours, et 20 piastres pour blessures graves. Les *Linh-lé* en service sont nourris par leurs villages respectifs et exempts de corvée.

L'administration qui est, au point de vue militaire, une question vitale, est d'une indépendance absolue vis-à-vis du commandement. Le commissariat colonial, service des subsistances, et le corps de santé des colonies relèvent du gouverneur général et du ministère des colonies. Les conséquences de cette organisation

Digitized by Google

peuvent être très graves, dans ces contrées, où les principales conditions du succès sont le secret absolu dans la préparation des opérations et la plus grande rapidité dans leur exécution.

Le service du commissariat pourrait être réduit, comme personnel et comme dépenses, s'il se bornait à pourvoir les cercles, qui ne peuvent pas encore subvenir à leur subsistance. En achetant le riz sur place, on éviterait les frais considérables de transport et d'avaries, et on ferait une économie de 106 francs par tonne. Par exemple, le riz vendu à Xin-Man, au sud d'Hagiang, coûte 5 piastres le picul : soit, 207 francs la tonne; ce qui est exactement le prix officiel du marché de Nam-Dinh. Or, l'administration envoie, de ce dernier point, tout le riz nécessaire au poste d'Hagiang, situé à 300 kilomètres à vol d'oiseau. Le prix de la denrée est ainsi augmenté par les frais de transport en sampan et à dos de cheval, par les frais de séjour pour les gros approvisionnements, par les pertes et par les avaries fréquentes causées par l'eau et le soleil. Les seuls frais de transport à dos de cheval au-dessus de Bac-Quan, doublent le prix de la tonne. L'année précédente, un officier de la commission d'abornement a offert d'acheter sur place 15,000 kilogrammes de riz à un prix moyen de 1 piastre 60 à 2 piastres le picul de 60 kilogrammes. On a préféré lui envoyer le riz, au prix officiel de 5 piastres le picul, surchargé des frais ordinaires. On a protesté qu'il y avait des provisions à écouler; or, il y en aura toujours; et pour entretenir quelques commissaires de plus, avec un personnel subalterne quelquefois médiocrement recruté, on continuera de grever lourdement l'État et à renvoyer à grands frais, dans leur pays d'origine, des denrées qui y reviennent parfois complètement avariées.

Les mêmes errements se produisent pour l'approvisionnement des bœufs. A Hong-Thou-Bi, à trois jours de marche de Bac-Quan, on trouve, chez les fermiers, des bœufs venus de Chine et bien reposés, de 8 à 12 piastres pièce. On préfère envoyer, du delta, au prix de 28 à 30 piastres, plus les frais de transport, des bœufs de l'administration, qui arrivent par suite de ce long voyage dans un état déplorable, et tous n'arrivent pas.

La remonte a des pratiques non moins fâcheuses. Je rencontrais justement un officier de remonte, envoyé en un voyage de trois mois, à 12 francs d'indemnité par jour, pour ramener à Hanoï 22 chevaux assez médiocres, achetés au-dessus du tarif courant.

Digitized by Google

Quand on sait qu'un officier vient pour acheter des chevaux, les prix montent immédiatement. L'indigène, en réalité, ne vend son cheval que lorsqu'il a besoin d'argent : perte au jeu, funérailles, fête du *Têt* (jour de l'an), cérémonie quelconque.

Tous les commandants de frontières seraient dans les meilleures conditions pour faire la remonte; car la Chine fournit de bons petits chevaux; mais il ne faut pas être obligé de les acheter à jour fixe. Les commandants pourraient envoyer à Hanoï, à moitié prix, des chevaux excellents, alors que le cheval d'arme est le plus souvent très médiocre. Tous les chevaux qui me sont aimablement prêtés, en cours de route, ont coûté 30 ou 40 piastres. Ce sont des bêtes parfaites et résistantes; tandis que les poneys achetés par l'officier de remonte ont coûté de 55 à 60 piastres, plus les frais de voyage. Quelques-uns de ces animaux reviendront d'Hanoï dans la même région; et leur prix sera grevé de leurs frais de transport, aller et retour. Je ne parle pas du poney d'un sous-officier qui m'a accompagnée plusieurs jours, avec ce même poney, qu'il avait payé une piastre, nourri trois mois avant de s'en servir, et qui a fourni les étapes sans effort.

Le service des routes, sous la direction du commandement supérieur, est indépendant du service des cercles. De grandes voies de pénétration sur Laokay, Hagiang, Caobang étaient en œuvre et se construisaient hâtivement lors de mon passage, par des chantiers de coolies, Chinois pour le grand nombre, meilleurs travailleurs que les Annamites, et tous recrutés parmi les anciens pirates auxquels ces travaux fournissent des moyens d'existence.

On reproche à l'organisation militaire de ne pas rapporter; on oublie que dans les pays nouveaux le dilemme se borne à ceci : faire payer et faire le désert, ou bien, ramener les populations et attendre, pour les faire rapporter, qu'elles aient reconstitué leurs ressources. Par la simplicité de ses subdivisions en cercles et en secteurs, modelées sur l'administration indigène, le territoire militaire coûte beaucoup moins cher que le territoire civil, et reste, pour longtemps encore, un type parfait d'organisation, à la condition que les commandants de secteurs soient à la hauteur de leur mission et qu'ils la comprennent : « *Right man in right place* ».

Les changements de personnes et d'idées sont là aussi le plus grand écueil. « Mieux vaut », a dit quelqu'un, « une médiocrité pendant dix ans que dix génies dans le même temps. » Au bout de

Digitized by Google

deux ans, trois, au maximum, l'officier est rappelé en France, quelle que soit la besogne qu'il est en train d'accomplir et jamais probablement il ne reverra les cultures, les maisons, les pépinières qu'il a créées. Il s'en ira à la Martinique ou à Madagascar et les langues apprises ne lui serviront à rien. Je m'étonne toujours et j'admire que dans ces conditions un grand nombre d'officiers se donnent si vaillamment à leur tâche.

Les mesures générales ne peuvent convenir dans des contrées où les conditions, les productions, les communications, les ressources et les moyens sont différents. Sous l'impulsion du colonel, aujourd'hui général Gallieni, le mouvement de décentralisation et d'indépendance des cercles a donné, aux chefs de poste, l'initiative et la responsabilité des travaux et des progrès qu'ils pourraient accomplir dans leurs cercles et dans leurs secteurs. Pour bien remplir leur mandat, les commandants de poste doivent être non seulement architectes, constructeurs, ingénieurs, agriculteurs, et connaître un peu tous les métiers; mais il leur faut être administrateurs patients et politiques habiles. Ils doivent avoir une grande activité physique et intellectuelle, des idées larges, être entreprenants et ne « douter de rien ». « On fait ce qu'on veut », me disait-on, « avec des Annamites ». Sans négliger leurs devoirs militaires, instruction des troupes, défense de la frontière, ils doivent savoir et pouvoir faire autre chose que l'exercice et le service de la caserne. J'ai pu constater, avec plaisir, dans un grand nombre de secteurs, que les officiers administrateurs, qui nous ont acquis la riche Cochinchine, n'ont pas dégénéré. Presque partout, un grand effort s'est produit : création et construction de postes, tous en pierres ou en briques, selon la région, routes et ponts pour le passage des caravanes, essais de cultures diverses, défrichement, assainissement, nouveaux levés topographiques, une immense somme de travail accomplie, et obtenue dans certains endroits en quelques mois seulement, et avec de si faibles moyens financiers! Partout où un chef vraiment actif et intelligent a voulu transformer le pays, les résultats ont été extraordinaires.

Que l'on me permette d'en citer trois exemples dans trois territoires différents.

J'arrivais à Vinh-Thuy, dans le 3e territoire, cinq mois après que le capitaine Hutin y avait été envoyé. Le secteur passait pour le plus malsain qu'il y eût.

Digitized by Google

Le capitaine s'était empressé de faire défricher tout le mamelon et de construire son poste à 60 mètres au-dessus de la rivière. Voici dans quelles conditions il a pu travailler. Les bois ont été utilisés pour les constructions, tous les matériaux ont pu se trouver sur place et la main-d'œuvre a été fournie par les tirailleurs tonkinois. Les Annamites ont l'esprit d'imitation très développé et on les emploie aisément à toutes sortes de besognes; on en fait des charpentiers, des scieurs de long, des menuisiers, des mineurs, des chaufourniers, des briquetiers. Les seuls matériaux qu'il y ait à acheter sont les ferrures, serrures, clous, vis, cadenas, vitres, tôle ondulée, ciment, avec des collections d'outils variés.

Le capitaine ou chef de poste avait reçu 1,700 francs sur l'allocation de 3,000 francs accordée, par an, à une compagnie. Cette allocation peut suffire pour installer confortablement les troupes, dans des constructions de briques ou de pierres, couvertes de tôle ondulée ou de tuiles, bâtiments bien aérés, avec fenêtres vitrées, portes à vantaux, persiennes. Ils ont à se garantir de la chaleur pendant l'été et du froid pendant l'hiver quand le thermomètre ne marque plus que quelques degrés au-dessus de zéro.

Toutes les constructions étaient en œuvre lorsque je suis arrivée à Vinh-Thuy au commencement de mai. En cinq mois, le mamelon déboisé s'était couvert de cultures : maïs, blé, patates; le déboisement se poursuivait autour du mamelon avec d'autres cultures. Le chef de ce poste assainissait la région, il permettait d'améliorer la nourriture des hommes et il intéressait leur travail. Il s'était procuré quelques bœufs, utilisés pour les travaux, dont il allait faire des animaux de ferme. Exemple d'une tentative d'élevage dans un pays où il est tout indiqué. Le poste manquant d'eau potable, il fallut assainir l'arroyo qui pouvait la fournir. A cet effet, le cours d'eau fut mis à jour, débarrassé jusqu'à sa source de la brousse qui le recouvrait et des détritus organiques qui le comblaient en l'empoisonnant. Le défrichement et la culture immédiate de ses deux versants sur un large espace, seule défense contre les broussailles renaissantes, dotaient le poste d'une eau excellente.

Deux mois après, cet officier de mérite rentrait en France; et le secteur de Vinh-Thuy, réputé autrefois pour le plus malsain, devenait le siège du commandement de cercle.

Le poste de Cam-Duong, dans le 4e territoire, sur la rive droite du Fleuve Rouge, est encore un exemple de ce que l'énergie d'un

Digitized by Google

homme peut faire, et de ce qu'il est possible d'obtenir dans ces merveilleux et riches pays. Six mois avant mon arrivée, au mois de novembre 1896, le capitaine Colonna d'Istria se battait encore, et, dans un brillant engagement, repoussait les pirates. Tout était à créer, le poste et les chemins. Lui aussi avait dû défricher tout un mamelon, commandant la vue d'une douzaine de villages; des terrassements considérables avaient été nécessaires; et les constructions de tout un poste habilement conçu sortaient de terre au mois d'avril 1897, quelques-unes sous leurs toitures, à la mode chinoise, pour être terminées pendant les pluies.

Deux jours durant, j'ai suivi, sur le sol battu, de bons petits chemins de 1 m. 50 à 2 mètres de largeur, que le capitaine venait de faire faire avec une centaine de ces ponts indigènes, si ingénieux et si rapidement construits.

Ce travail de six mois a été fourni par les seuls tirailleurs et les corvées de *nhaqués*. Ces malheureuses corvées, pourtant si nécessaires dans le haut Tonkin, lorsque tout est à créer, sont rachetées à vil prix. Les indigènes doivent trente jours de corvée, mais le gouvernement les force à payer 2 piastres de rachat (5 francs) pour vingt jours de travail, alors que dans le haut pays l'habitant préférerait travailler plutôt que de payer, et son travail, pendant ces vingt journées, serait profitable au progrès des secteurs.

Pour terminer j'ai réservé le 2e territoire ou territoire de Caobang. Il a été créé, dans ce territoire, en dehors des grandes voies du service des routes, indépendant des cercles, et par les seules ressources militaires, 650 kilomètres de petits chemins. Je citerai dans ce territoire le secteur de Trung-Khan-Phu, le plus grand après celui de Cho-Ra; il s'étend en Chine comme une enclave, avec 100 kilomètres de frontières. La piraterie y a pris fin en 1894, sous le commandement du capitaine Laverdure, grâce à la construction de blockhaus sur toute la ligne de frontières, à l'organisation de postes de *partisans* et à l'armement des villages.

Je me rappellerai toujours mon arrivée de nuit à Trung-Kkan-Phu; les éclairs sillonnaient le ciel et embrasaient les montagnes, tandis que les étoiles brillaient, et que les lucioles, les mouches éclairantes, étoiles des terres tropicales, illuminaient littéralement les buissons. Au dernier village, des hommes avaient été requis avec des torches, et des tirailleurs étaient envoyés au devant de nous avec des « photophores »; c'est dans ce grand appareil que

Digitized by Google

j'arrivais au plus monumental et au plus décoratif de nos postes-frontières, après 75 kilomètres de route à cheval. J'avais quitté Caobang le matin, et, après avoir franchi une légère petite chaîne de montagnes, je m'étais trouvée dans le pays le plus étrangement pittoresque qui se puisse voir. C'était une baie d'Along, plus verdoyante et sans mer; mêmes pics isolés, dressés en pyramides, surgissant du fond des vallées dans des cirques de montagnes déchirées, creusées de grottes profondes.

Trois grandes rivières, dans le seul secteur de Trung-Khan-Phu, forment de larges vallées déjà peuplées et bien cultivées, embellies de superbes cascades. Je me rappelle, le lendemain de mon arrivée, au cours d'une promenade d'une cinquantaine de kilomètres, mon saisissement, tout près de Pak-Muong, devant la large ligne des cascades du Song-Quei-Cheum, barrant le paysage. Ailleurs, sur la route de Ban-Cra, la cascade de Ban-Gioc en demi-cercle, dans un cirque de verdure et de montagnes pittoresques, étage ses blanches écumes sur plus de 60 mètres de hauteur. Elle forme cinq ou six chutes plusieurs fois superposées et lamées de longues traînées de végétation. En pays anglais ces cascades seraient célébrées par l'illustration; au haut Tonkin, la cascade de Ban-Gioc, une des mieux encadrées qui se puissent voir, n'est connue que des officiers de la région.

Tous les essais de culture ont heureusement réussi sur les pentes des mamelons comme dans les vallées. Les grottes de ces montagnes, creusées à toutes les hauteurs, dans des rochers escarpés, aux formes bizarres, renfermaient hier encore des villages entiers tout comme les grottes de Pong. Petit à petit, les Thos commencent à se rassurer; et, en nous voyant construire des maisons de pierre, ils descendent de leurs curieuses cavernes, puis se répandent dans la plaine. Des norias font monter l'eau d'étages en étages dans les rizières avec cette simplicité ingénieuse qu'on ne se lasse pas d'admirer. Tels aussi les petits moulins à décortiquer le riz qui le pilent par un habile mouvement de bascule fourni par la pesanteur de l'eau.

En trois années de commandement, le poste de Trung-Khan-Phu, plus un marché dans le village, plus huit blockhaus ont été construits. Tous différents d'aspect, fortins ou castillets espagnols d'élégante allure, perchés sur les sommets, ils commandent les positions en regard des nombreux fortins chinois. De bons chemins fortement endigués relient les postes les uns aux autres.

Digitized by Google

Trois grands ponts de pierre, dont la longueur varie entre 180 et 192 mètres, sont jetés sur des courants qui, à la crue, deviennent furieux; et ces ponts ne seraient pas désavoués par un ingénieur; mais, construits par un ingénieur, ils auraient certainement coûté plus cher au protectorat. Je ne parle pas d'une douzaine de petits ponts à culées de pierre et des nombreux ponts de bois à la manière du pays plus ou moins améliorée. Un chemin de roulage, pour aller chercher le sable, a été construit sur 14 kilomètres, la pierre a été extraite dans le voisinage, et tout ce qu'il a été possible de trouver sur place a été habilement utilisé.

Le poste principal, qui fait grande figure à la frontière chinoise, est estimé 150,000 francs par les autorités indigènes, et, aux mains d'un entrepreneur, il aurait coûté cette somme. Le capitaine Laverdure a reçu, en trois ans, pour toutes les dépenses afférentes à son poste, une somme de 2,400 piastres (6,000 francs) et 200 piastres par blockhaus (500 francs). Ce sont là des travaux de durée exécutés avec les seules ressources du secteur : main-d'œuvre des tirailleurs, corvées des *nhaqués*, contribution des communes, patience des sous-officiers surveillants, énergie, volonté soutenue, science, goût et art de l'officier commandant.

En ces contrées appauvries et dépeuplées, il nous faut accueillir avec bienveillance tous les Chinois qui demandent à s'établir sur notre territoire pour ne plus relever que de l'autorité française. Dans plusieurs cercles militaires j'entendais raconter que des familles chinoises venaient demander des terres qui leur étaient accordées; des habitants réfugiés de l'autre côté de la frontière revenaient dans leurs anciens villages. Les pirates eux-mêmes ne sont que des industriels, qui font commerce de leurs rapines, auxquels il importe de procurer d'autres moyens d'existence. Les Thos de Lang-tchéou et du Quang-Si sont absolument semblables aux nôtres, et la Chine doit être pour notre haut Tonkin la réserve de bras et de travail. Quinze ou vingt ans de paix avec ces peuples prolifiques ramèneront la richesse pour peu qu'on les dirige.

ISABELLE MASSIEU.

Digitized by Google

CHEZ LES TATARS

DE DERBENT A ÉLISABETHPOL

SOUVENIRS D'UNE MISSION[1]

Pendant la mission que je viens de remplir en Russie, sous les auspices du ministre de l'Instruction publique, j'ai partout rencontré le plus cordial et le plus bienveillant accueil, ainsi que toutes les facilités désirables pour me procurer les renseignements dont j'avais besoin; cela, grâce surtout à la haute intervention de S. E. M. Sipiaguine, ministre de l'Intérieur; et je tiens, avant de commencer mon récit, à lui exprimer publiquement ma vive reconnaissance[2].

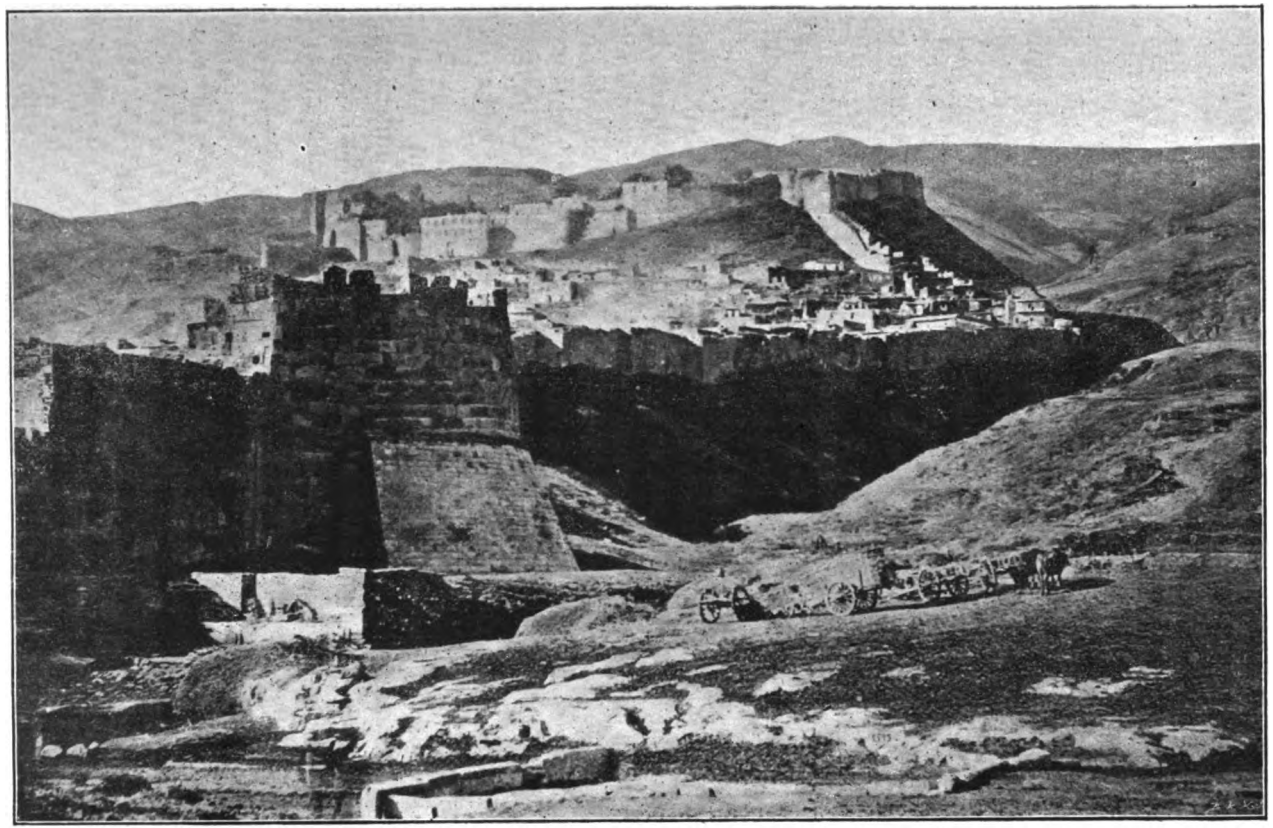
La mission dont j'ai été chargé avait deux buts distincts : visiter quelques villes historiques de la Russie centrale; accomplir un voyage d'étude dans les gouvernements de la Transcaucasie peuplés par les Tatars Aderbaidjan.

La seconde partie de mon itinéraire sera l'objet de ma causerie.

L'empire russe couvre un espace immense et, dans sa vaste étendue, les contrastes abondent, se présentant inopinément, s'imposant à ceux qui l'étudient. Ces constrastes, il arrive souvent qu'on aime à les voir surgir, car ils donnent aux impressions plus de vigueur et de relief; aux idées plus de force et de netteté : dans mon dernier voyage, je me suis, de parti pris, ménagé un de ces contrastes, en allant, sans transition aucune, du cœur de la Russie historique vers les pays des Tatars de la Transcaucasie. J'ai ainsi passé de l'Europe à l'Asie, du Nord à l'Orient et de l'histoire à l'ethnographie.

1. Conférence donnée à la Société de Géographie de Paris, le 8 mars 1901.
2. Le ministre m'avait gracieusement donné comme compagnon de voyage M. Innokenti Nikolaevitch de Pétroff, attaché au ministère de l'Intérieur. J'ai trouvé en lui un aide plein de zèle et un ami rempli de dévouement.

Digitized by Google



VUE DE DERBENT.

Digitized by Google

Vous savez que la population de la Transcaucasie se compose de trois principaux éléments : les Géorgiens, qui appartiennent à la religion orthodoxe; les Arméniens, lesquels sont grégoriens; et les Tatars Aderbaidjan, dont le culte est le mahométisme chiite.

Les populations géorgiennes occupent des territoires géographiquement compris dans la Transcaucasie; ils se sont volontairement annexés à la Russie. D'anciennes relations d'amitié et la communauté de religion ont amené cette union. Quant aux deux autres éléments ethniques, ils se trouvaient, et au point de vue politique et au point de vue religieux, dans des conditions bien différentes, lorsque la Russie conquérante et civilisatrice, étendit ses frontières et fixa les bornes qui la séparent actuellement de la Turquie d'Asie et de la Perse.

Les Arméniens, paysans ou commerçants, établis dans les territoires occupés par les Russes, ne leur opposèrent pas de résistance; ils devinrent sans répugnance sujets russes et gagnèrent au nouvel état de choses, qui leur apportait la sécurité.

Les Tatars, au contraire, luttèrent avec acharnement pour sauvegarder l'indépendance de leurs khanats, sur lesquels la Perse n'exerçait qu'un protectorat de pure forme. Cette résistance énergique des Tatars, pour défendre leur liberté et l'autonomie de leur pays, les obstacles qu'ils opposèrent à la conquête, augmentèrent d'autant le mérite qu'eut l'armée russe à triompher d'eux. L'éclat d'une victoire n'est-il pas mesuré à la valeur de l'adversaire?

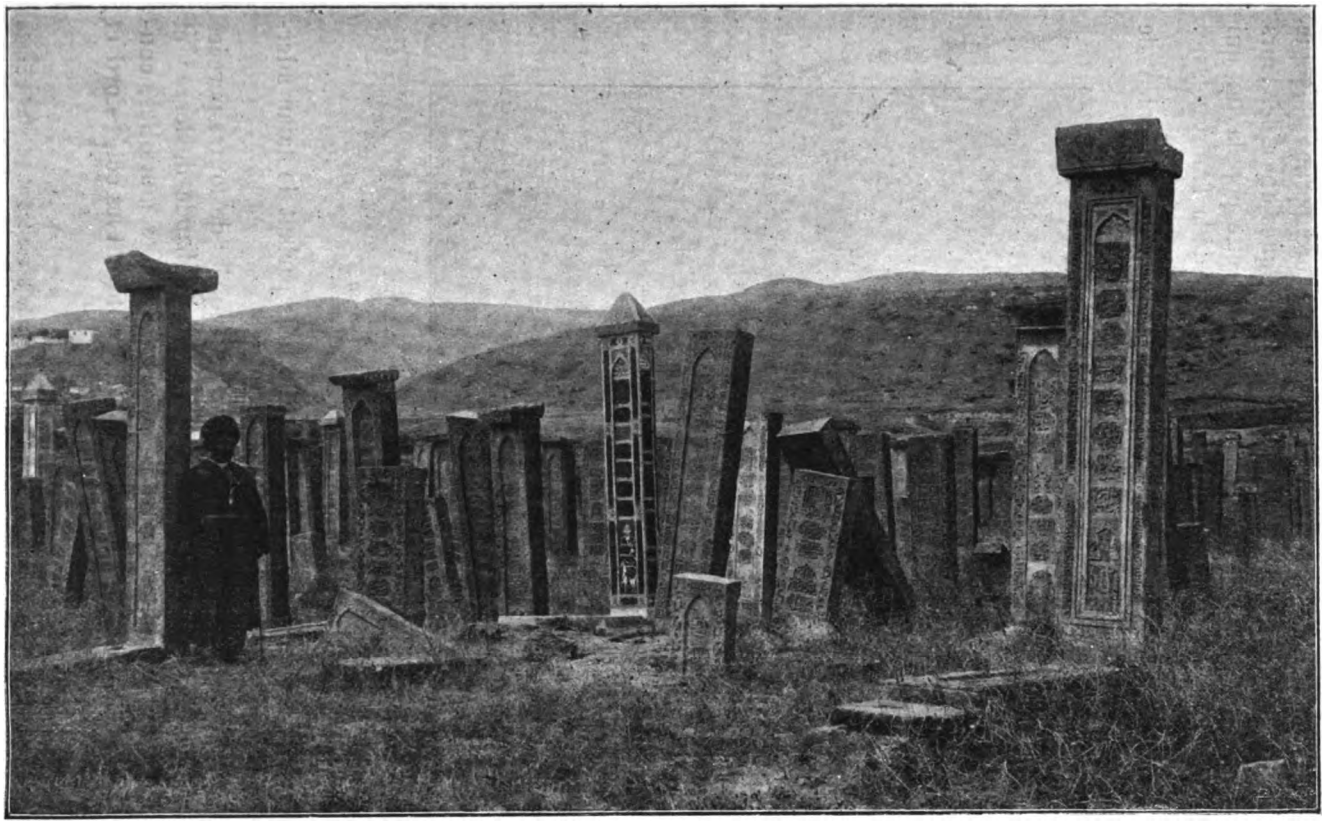
Mais, s'il est des Arméniens et des Tatars qui sont devenus sujets russes, il y en a aussi qui dépendent d'autres puissances. Ainsi, des Arméniens habitent certains territoires de la Perse et de la Turquie d'Asie, et des Tatars sont établis dans une importante région de la Perse [1].

1. Selon certains auteurs il se trouve 1,060,000 Aderbaidjan au Caucase et 40,000 en Perse. D'après les données les plus récentes (1886), les Tatars Aderbaidjan du Caucase sont au nombre de 1,139,659; ce chiffre se décompose ainsi :

Gouvernement de Tiflis.....	Hommes :	38.635	Femmes :	29.710
— d'Erivan.....	—	138.579	—	119.478
— d'Elizabethpol.	—	234.902	—	173.047
— de Bakou.....	—	213.103	—	161.418
Provinces du Daghestan.....	—	7.236	—	6.461
— de Sakataly.....	—	11.367	—	9.726

ce qui fait 24,23 p. 100 de la population de tout le Caucase.

Digitized by Google



DERBENT. — CIMETIÈRE TATAR.

Digitized by Google

Ces prémisses étant posées, nous ne nous occuperons plus que des Tatars. Nous visiterons d'abord quelques-unes de leurs anciennes villes, puis nous parlerons de cette population qui représente une notable partie des habitants de la Transcaucasie.

Arrêtons-nous tout d'abord à Derbent, qui est peuplée de

DERBENT. — UNE JEUNE TATARE.

(Photographie du baron de Baye.)

douze mille Tatars[1], de quatre mille Juifs parlant le tatar aderbaidjan et de cinq cents Arméniens.

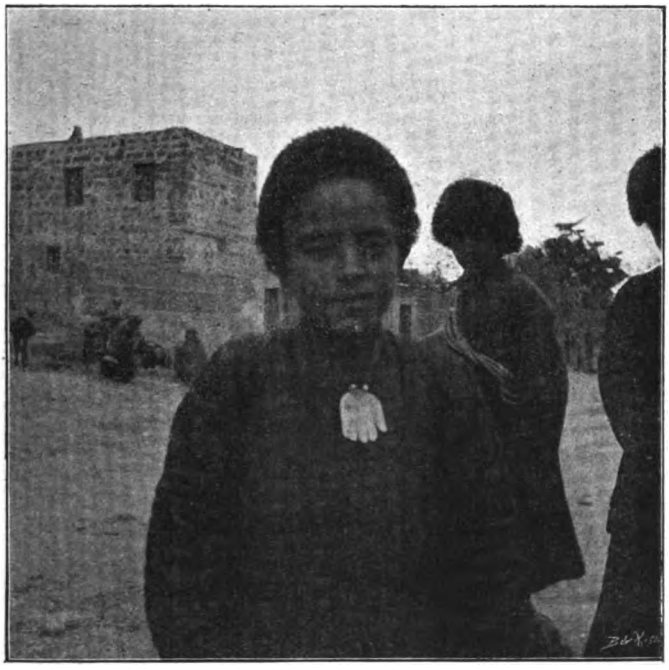
Deux épaisses murailles parallèles, flanquées de tours, percées de plusieurs portes enferment une étroite bande de terre[2] et gravissent la montagne jusqu'à la forteresse. Ces murailles, construites en énormes pierres de taille, protègent les côtés nord et

1. Dont onze mille Chiites et mille Sunites.
2. Elle s'étend de l'ouest à l'est. Sa longueur est de 3 verstes et sa plus grande largeur de 320 sagènes.

Digitized by Google

sud de la cité et s'étendent, en échelons, jusque dans la mer. Elles permettaient jadis aux habitants de descendre en toute sûreté de leurs demeures jusqu'à leurs vaisseaux.

Approchons de Derbent. Les demeures des morts sont plus vastes que celles des vivants. Ces nécropoles consistent en larges espaces hérissés de hautes pierres plus ou moins étroites, plus ou moins inclinées selon leur âge. De loin, on dirait des forêts dévastées, dont les arbres, privés de leur frondaison, ne laissent



DERBENT. — UN JEUNE TATAR PORTANT UN TALISMAN EN FORME DE MAIN.
(Photographie du baron de Baye.)

plus voir que des troncs desséchés par le temps et mutilés par les éléments destructeurs.

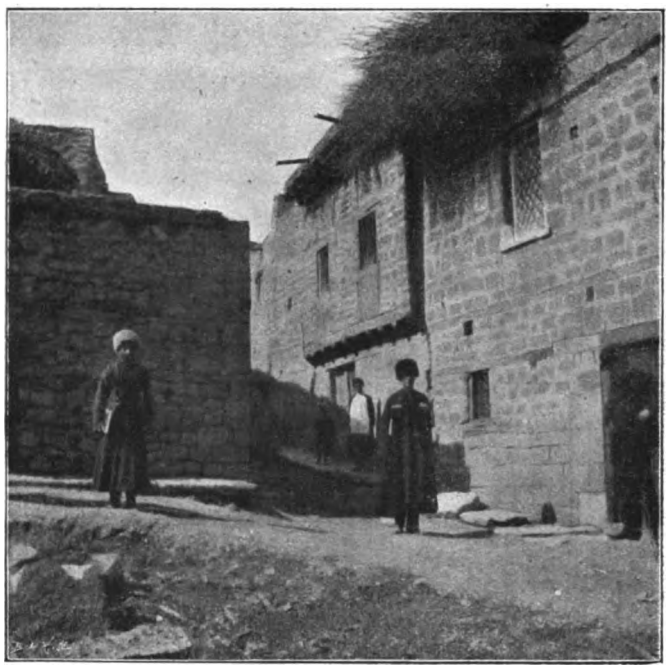
Sur ce sol de la mort, la vie ne se trahit que par l'apparition de quelques rares silhouettes de femmes, drapées dans leur tchadra. Ce spectacle sévère forme un émouvant contraste avec l'aspect riant et la luxuriante végétation des jardins[1] d'alentour, où la

1. Il y a, autour de Derbent, environ 1500 jardins fruitiers dont le raisin est renommé.

Digitized by Google

vigne ploie sous la charge des pampres. Mais, après avoir traversé ces cimetières arides et désolés, ces jardins où foisonne la verdure, longeons les murailles et gravissons la montagne jusqu'à la citadelle[1].

Comme l'indique l'inscription arabe surmontant la porte, là se trouvait le palais des khans. Du palais, il ne reste que des



DERBENT. — UNE RUE DE LA VIEILLE VILLE.

(Photographie du baron de Baye.)

ruines. Retournons-nous; à nos pieds, la vieille ville, avec ses quatorze mosquées, son bazar, ses maisons mystérieuses; plus loin, une ville récente où l'église orthodoxe et l'église arménienne luttent d'importance[2]; plus loin, plus bas encore, au bout de cette longue et étroite bande de terre, dont l'enceinte imposante descend du haut de la montagne jusque dans les flots, une brèche

1. Elle est appelée *Narine-Kalé*.
2. Leur construction remonte à l'époque où le fameux Loris-Mélikof était gouverneur de la contrée.

Digitized by Google

dans les pierres, une ligne droite, c'est la voie ferrée qui, depuis une année, porte de Pétersbourg à Tiflis les hommes et les choses.

Dans le lointain, se confondant avec le ciel, la mer Caspienne, étendue comme un tapis d'Orient, n'est tachée que par de rares bateaux. Derbent, sommeillant depuis des siècles dans sa prison crénelée, dort toujours. Au XIXe siècle, elle aura vu là-haut les soldats occuper la citadelle et monter la garde sur les ruines;

DERBENT. — AU BAZAR, MARCHANDS DE PAIN.

(Photographie du baron de Baye.)

c'est le symbole de la prise de possession de la Russie. Elle aura vu, en bas, passer à ses pieds, dans un tourbillon de vapeur, avec la vitesse d'une flèche, la vie moderne qui lui semble inconnue. C'est le génie de la Russie, qui pénètre l'Orient, lui apportant la civilisation.

La plupart des historiens musulmans attribuent la construction de Derbent et de ses murs à Kosroës Ier, mais, assurément, il existait déjà alors une place forte en cet endroit.

Digitized by Google

La légende relative à la fondation de Derbent mérite de vous être contée. La voici, traduite mot à mot, d'après un historien tatar[1].

« Au nom de Dieu miséricordieux et plein de grâce. Qu'il « soit glorieux le Dieu des mondes. Que soient bénis Mahomet, « le chef de tous les prophètes, ses descendants et ses disciples.

« Les conteurs disent que dans le pays d'Iran existait un grand « souverain nommé Koubad-Schah[2]. A la même époque, au « Nord, dans la Khozarie, régnait Khakhan-Schah[3], auquel obéis- « saient Moscou, la Crimée, Kazan et tous les peuples du Déchy- « Kiptchak.

« Son trône, orné de pierres précieuses, se trouvait sur les « bords de la rivière Adil (Volga), il était toujours entouré de « quatre cent mille hommes formant une garde redoutable, « imposante et sanguinaire. Des guerres perpétuelles avaient lieu « entre ces deux souverains. Pour y mettre un terme, Koubad- « Schah résolut d'épouser la fille de son adversaire. Dans ce but, « il envoya une députation chargée de porter, avec le cérémonial « de circonstance, des lettres au souverain des Khozars. Khakhan- « Schah prit connaissance des missives, écouta les ambassadeurs, « accueillit avec bienveillance la proposition, consentit à devenir « le parent de son adversaire et résolut de transformer l'inimitié « en amitié. Satisfaits de ce succès, les envoyés s'en retournèrent « pour apporter la bonne nouvelle.

« Après un échange de riches cadeaux d'or, d'étoffes et d'es- « claves, la fille de Khakhan fut portée en grande pompe dans la « capitale de Médaïn et logée dans le harem du palais de Koubad. « La joie générale salua cet événement. Au bout d'un certain « temps, Koubad délégua à son parent une nouvelle députation « chargée d'une seconde missive : Grâces au Dieu des mondes, « j'espère que, désormais, rien ne fera naître entre nous le « malentendu, le doute ou la haine. Pour affermir l'amitié et la « parenté qui ont établi entre nous des relations de père à fils, je

1. Ce récit est extrait de *Derbent Name*, ouvrage écrit par un Tatar Aderbaïdjan et traduit en russe par Alikanoff Avarski, Tiflis, 1898.

2. Sous le pouvoir de Koubad-Schah étaient soumis le Turkestan et l'Afghanistan. Nonchirwan, nommé le Juste, était son fils.

3. Khakhan n'est pas un nom propre, mais celui que les Persans donnaient à tous les rois tatars du Nord et de la Trans-Kaspie. Koubad est la corruption arabe du nom Khosrovi-Parvis, qui vivait vers la fin du ve siècle de l'ère chrétienne.

Digitized by Google

« vous prie d'autoriser l'édification d'une place forte sur le bord « de la mer, vers l'extrémité du mur construit par Iskander- « Zoulkarnein [1], forteresse qui marquerait la frontière entre nos « empires. Je vous prie également d'accorder à mes sujets le droit « de pénétrer sur votre territoire comme je donnerai aux vôtres « l'autorisation de passer sur le mien.

« Charmé de cette lettre, Khakhan répondit : O mon fils Koubad, « je consens à ce que l'on construise, à côté dudit mur, une forte- « resse qui, peuplée de vos gens, servira de frontière entre nous et « les souverains d'Iran.

« Les envoyés retournèrent auprès de Koubad qui, sans tarder, « ordonna au vizir de réunir tous les ingénieurs et les architectes. « Il s'en trouva trois cents. En outre, six mille ouvriers très habiles « reçurent l'ordre [2] de construire une ville importante.

« Après sept mois de travail, la ville était édifiée et munie de « portes en fer. Elle reçut le nom de *Baboul-Abvab-Derbent.*

« Il fut annoncé [3] à Koubad qu'avec l'aide de Dieu et grâce au « souverain la ville de Derbent était construite.

« Derbent fut peuplé par trois mille familles d'Iran, de la tribu « même du monarque, en outre trois mille cavaliers furent pré- « posés à sa garde.

« Cette œuvre étant accomplie, Koubad rendit sa fille à Kha- « khan [4]. Cette dernière rentra dans la capitale de son père alors « que le chef des Khozars, de très belle humeur, festoyait avec sa « cour. Dès qu'il connut le sort de sa fille, il comprit son impré- « voyance et, dans un transport de colère, se mordit le doigt.

« Les hostilités recommencèrent entre les deux empires. Kha- « khan réunit cent mille guerriers pour s'emparer de Derbent ; « mais il fut repoussé par deux cent mille hommes [5]. »

1. Les habitants du pays nomment ce mur, qui s'étend à 80 verstes au delà de Derbent, *Dag-Baré*, ce qui signifie « mur des montagnes ».

Certains écrivains musulmans attribuent la construction de cette muraille au roi de Macédoine Alexandre le Grand. Iskander Zulkarnein (Iskander à deux cornes ou à deux siècles) est Alexandre le Grand, roi de Macédoine, fils de Philippe.

2. Les murs de la ville ont été édifiés sur les fondations d'une ancienne muraille construite par Iskander à la place même qui, selon la tradition, lui avait été indiquée par l'archange Gabriel (Djébraël).

3. Par le séraskyr (commandant en chef), et par le mimar Bachy.

4. Aucun enfant n'était issu de ce mariage, car il ne fallait pas qu'un descendant pût donner aux Khozars des droits à l'hérédité chez les Persans, ce qui aurait amené des guerres entre les deux empires.

5. Le fils de Koubad le Victorieux, Mouchirvan le Juste, augmenta la population

Digitized by Google

Peu après, vinrent les Arabes, qui chassèrent les Khozars et convertirent la population à l'islamisme.

Au nord de Derbent, se trouve le cimetière kurklar, c'est-à-dire des quarante[1]. Là furent inhumés les quarante musulmans qui défendirent Derbent, gagné à l'islamisme, contre les Khozars païens. Le combat est remarquablement raconté par l'historien tatar qui termine ainsi :

« Dans cette journée, quarante héros[2] ont précipité dans l'enfer « six mille infidèles et eux-mêmes, avec leur chef, ont vidé jus- « qu'au fond la coupe du cherbet des bienheureux martyrs pour « la foi, et ont fait voler leurs âmes vers le lieu du bonheur « infini ! »

Non loin de cette nécropole des quarante, se trouve le petit cimetière russe. Là, surpris et émus, saluons un souvenir de la France.

Sous un simple monument de pierre est couchée Olga Nesterzoff, l'amie du célèbre écrivain russe Bestoujeff, connu sous le nom de Marlinsky[3]. Un soir, en jouant avec un pistolet, elle se tua. L'amour et la mort, inséparablement unis dans la poésie orientale, avaient fait une victime.

Pendant un voyage au Caucase, Alexandre Dumas alla visiter son tombeau.

Il voulut montrer que le génie de la langue française savait trouver des accents aussi doux et aussi émus que ceux des Tatars pour célébrer cette essence de vie nommée l'amour, et la rendre immortelle malgré la mort. Dumas pria le prince Bagration de faire graver l'épitaphe suivante sur le tombeau d'Olga :

« Elle atteignait vingt ans, elle aimait, était belle;
« Un soir elle tomba, rose effeuillée aux vents.
« O Terre de la mort, ne pèse pas sur elle,
« Elle a si peu pesé sur celle des vivants ! »

Maintenant que vous connaissez l'aspect général et l'origine de

de Derbent, construisit plusieurs forteresses et le mur qui s'étend dans l'intérieur du pays.

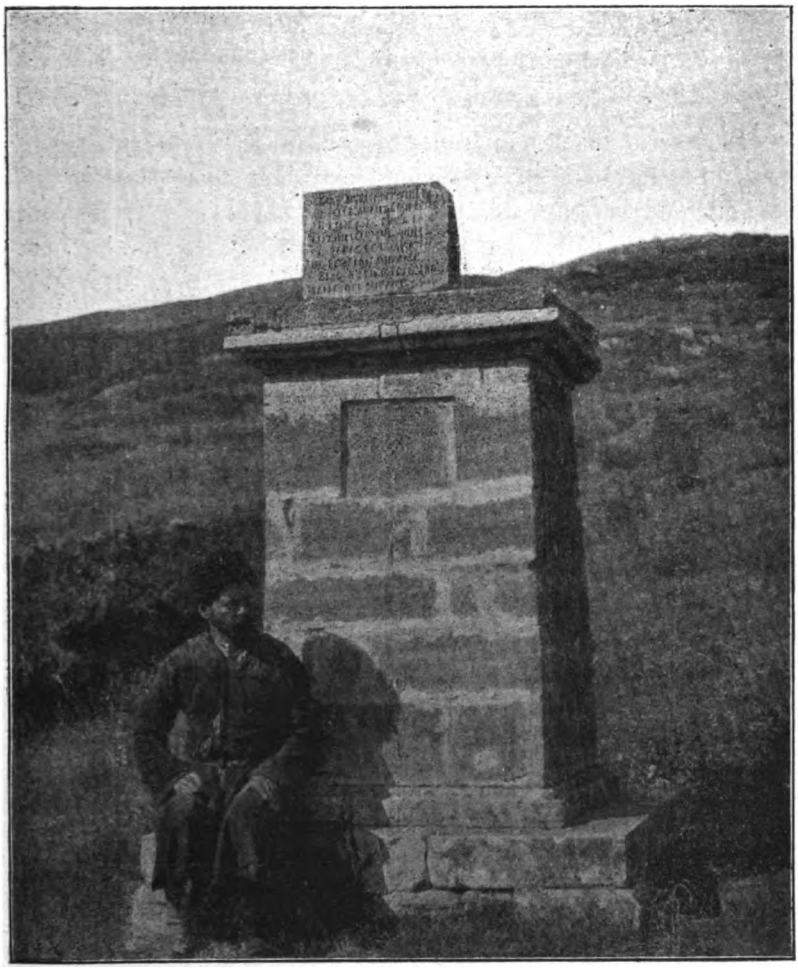
1. Du mot *kurk*, quarante.

2. Ils étaient commandés par Selman-Ben-Kabia.

3. Bestoujeff, décabriste officier de la garde impériale, puis exilé en Sibérie. Il finit par obtenir l'autorisation de servir au Caucase comme simple soldat. C'est là qu'il fit connaissance d'Olga Vassiliewna Nesterzoff, née en 1814, morte le 25 février 1833.

Digitized by Google

Derbent, vous me demanderez peut-être d'où vient son nom? Le mot persan « Derbent » signifie « porte en fer ». Cette ville se nomme, en arabe « Baboul-Abvab », porte des portes, ou « Baboul-



DERBENT. — LE TOMBEAU D'OLGA.

(Photographie de M. Yermakoff.)

Khaid », porte de fer; en turc « Témir-Kapycié », porte de fer; en grégorien « Dzgvis-Kary », portes de la mer.

En effet, cette ville ferme un passage étroit entre la mer Caspienne et un rameau des monts Tabassaran.

Digitized by Google

C'est l'unique route naturelle praticable entre les prairies du nord et la Transcaucasie; route suivie par toutes les migrations des peuples; route par laquelle les troupes de Tamerlan se diri-

DERBENT. — PORTE DU MILIEU.

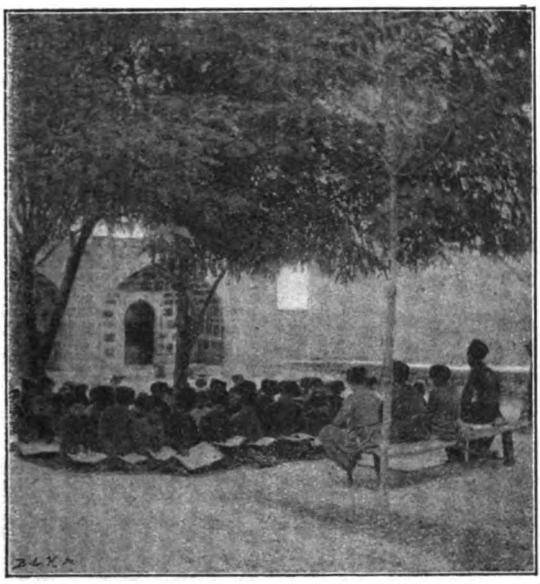
gèrent vers le nord pour se rencontrer avec la horde de Toktamouich; route par laquelle les Huns pénétrèrent dans la Transcaucasie[1].

1. C'est pour ce motif que cet endroit fut nommé passage des Huns.

Digitized by Google

Les historiens classiques mentionnent les portes de l'Albanie (*Pylæ Albanicæ*) sur la côte occidentale de la mer Caspienne, et les historiens arméniens connurent ces portes qu'ils nommaient « Djora ».

Puisque nous sommes en train de parler de portes, il nous paraît difficile de passer sous silence les principales d'entre celles qui sont pratiquées dans l'épaisse enceinte de Derbent. Du côté nord, signalons celle du messager : Djartchi-Kapucy. Là, le messager du khan annonçait au peuple les ordres du souverain.



DERBENT. — ÉCOLE DANS LA COUR DE LA MOSQUÉE.

Du côté sud, la porte la plus rapprochée de la mer se nomme Doubar-Kapucy, c'est-à-dire porte de Doubar.

Plus haut, du même côté, la plus belle entrée, remarquable par ses colonnes et ses sculptures, est appelée « Horta-Kapucy », porte du milieu.

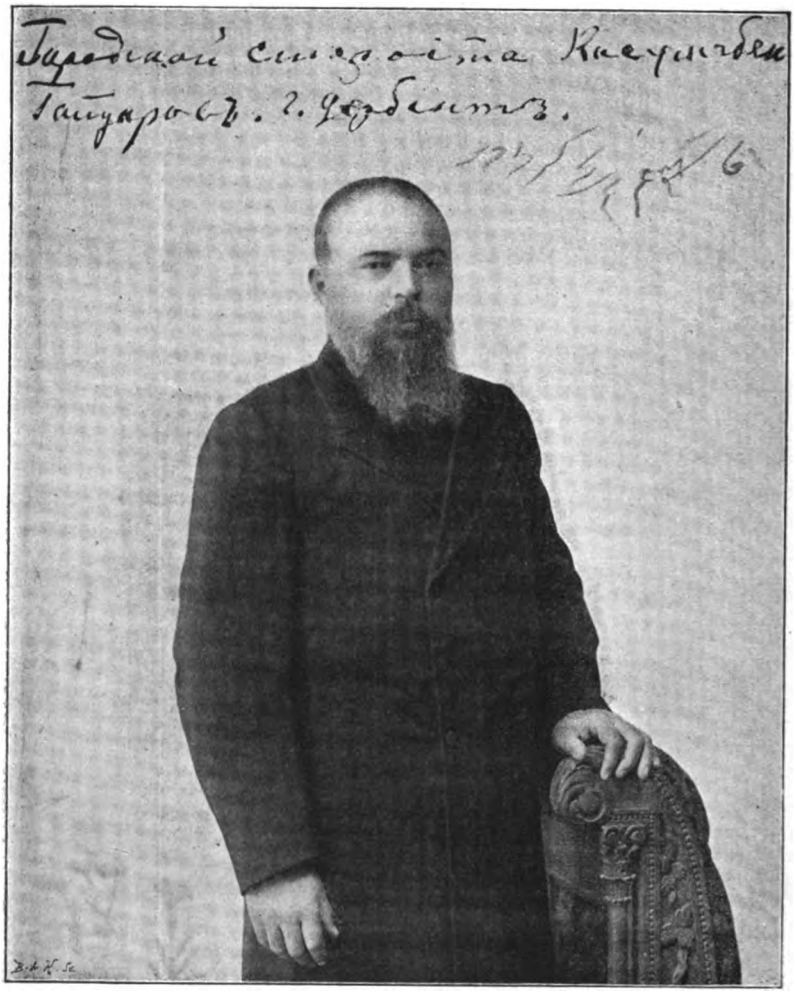
Enfin, plus haut encore, se trouve une porte, reconstruite au temps de la conquête et surmontée d'une double inscription, en langue du pays et en russe.

La plus ancienne mosquée de Derbent aurait été fondée, en 1213, par le khalife de Bagdad. L'inscription placée au-dessus de la porte

Digitized by Google

du monument indique qu'il a été reconstruit au XIVe siècle[1]. On le nomme Djouma Metchet, mosquée du vendredi.

Dans la cour de cette mosquée, à l'ombre des arbres, j'ai vu une école de garcons recevant l'instruction en plein air.



DERBENT. — LE MAIRE DE LA VILLE, KASSOUM-BEK-GAÏDAROFF.

Le maire de Derbent, Kassoum-bek-Gaïdaroff, un Tatar civilisé, dans le sens moderne du mot, habillé à l'européenne, bon viticul-

1. De 1368 à 1369.

Digitized by Google

teur, excellent administrateur, m'a reçu de la façon la plus affable.

Sa conversation m'a prouvé quelles grandes qualités on peut rencontrer chez les gens de sa race. Il m'a fait, avec gracieuseté, les honneurs de sa ville.

Comme nous nous promenions ensemble à travers les rues étroites et mystérieuses, nous entendîmes, en parcourant le bazar, une chanson qu'il me traduisit :

« O ma chérie, j'irai te visiter. Si tu noircis tes sourcils, si tu cernes tes beaux yeux d'un cercle noir, je viendrai te voir sous la forme d'un médecin, afin d'examiner dans quel état sont tes beaux yeux.

« Quand même je serais enfermé durant un siècle dans une sombre cellule, dès que j'aurai recouvré la liberté, je volerai vers toi.

« Vers toi, douce comme les fleurs du jasmin jaune entourées de feuilles vertes, vers toi, fleur qui penches ta tête vers les fleurs embaumées. Etant malade, fleur toi-même, tu peux mourir comme une fleur, t'inclinant doucement vers la terre qui donne naissance aux fleurs.

« O ma belle, fais ta toilette dans le jardin, car je pourrai t'admirer; je suis toujours prêt à partager le sort du rossignol persécuté pour avoir touché aux fleurs. »

BARON DE BAYE.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

PROMENADES EN EXTRÊME-ORIENT

(1895-1898)

Par le commandant de PIMODAN[1]

Nous sommes en pleine paix. Aucun nuage sombre à l'horizon n'annonce de tempête de guerre; c'est pour un gai voyage de touriste que nous nous embarquons à Marseille. Nous allons en Extrême-Orient. Nos grands-pères, quand ils avaient l'humeur curieuse ou voyageuse, allaient en Orient. C'était alors le bout du monde civilisé. Mais qui se contente aujourd'hui d'aussi courtes expéditions, d'aussi simples déplacements? Qui prétendrait être classé au mémorial héraldique des voyageurs de marque s'il se contentait de traverser le Bosphore ou de remonter le Nil jusqu'aux grandes cataractes? Même avant que le transsibérien soit terminé, le voyage d'Extrême-Orient s'impose. Il faut pour le moins aller au Japon.

La dernière moitié du XIXe siècle a été illustrée par les grands voyages de découverte et d'exploration des terres continentales encore inconnues. Livingstone, Stanley et la pléiade des explorateurs qui s'est levée derrière eux, ont révélé le continent noir, ses sombres et immenses forêts équatoriales, les atroces chasses à l'homme, les guerres d'extermination qui dépeuplent des régions entières.

Avec les officiers de l'armée russe et de l'armée anglaise, avec Bonvalot et le prince Henri d'Orléans, nous avons gravi les cols glacés de l'Asie centrale à des altitudes qu'aucun Européen n'avait encore affrontées.

De plus hardis encore ont tenté de s'approcher du pôle nord et, dans une entreprise de fol héroïsme, Andrée avait rêvé d'y atteindre par les routes de l'air.

1. Paris, in-8 carré, 377 pages. Honoré Champion.

Digitized by Google

La science géographique salue avec respect et honore les noms de ses vaillants serviteurs, qu'aucune fatigue ne rebute, qu'aucun danger ne fait hésiter. Grâce à eux, de notre temps, l'homme aura achevé de connaître son domaine terrestre, tandis que l'industrie européenne couvre le globe d'un réseau de fils à mailles de plus en plus étroites, qui prépare la solidarité de toutes les races humaines. L'œuvre est considérable, grandiose. La génération qui nous suit la continuera avec des moyens plus puissants encore que ceux dont nous disposions.

Mais, dans la vie de l'humanité, tout ne peut être travail et labeur pénible, il doit y avoir place pour le doux rêve, sous la lumière d'un ciel clément, avec des fleurs et des chansons. Après avoir frémi d'angoisses et de terreurs aux sombres drames de la barbarie noire ou du fanatisme jaune, il est permis de se récréer au spectacle apaisant d'une civilisation charmante et étrange, qui évolue, de nos jours, d'une manière si surprenante en rapprochant l'Orient de l'Occident.

La géographie n'est pas nécessairement une science austère; elle se préoccupe également de plaire; son domaine comprend aussi bien l'étude des conceptions artistiques des peuples que la description des paysages sévères ou gracieux, au milieu desquels s'est développée l'âme des races. Elle s'intéresse à remonter des effets aux causes, à rechercher quelle a été l'influence de l'habitat sur la croissance des sociétés humaines et sur la formation de leur esprit.

Or, voici qu'à l'autre extrémité de notre vieux continent, des nations ont grandi loin de tout contact avec nous, ignorées de nous pendant de longues séries de siècles, dédaignant de frayer avec nous, arguant de l'ancienneté de leur histoire pour nous traiter en parvenus. Nos ancêtres en étaient encore à l'âge du renne, lorsque les Chinois, assure-t-on, avaient des peintres et des sculpteurs et qu'ils connaissaient la poudre à canon; mais ils n'avaient pas inventé le canon destructeur d'hommes et, dans leur innocence naïve, ils ne supposaient pas, disent-ils, que cette poudre pût servir à d'autre usage qu'à des feux d'artifice.

Ces familles de peuples jaunes sont issues, à coup sûr, d'une même souche que la nôtre, mais elles nous sont devenues si étrangères, par une longue suite d'atavismes, qu'elles sont arrivées à différer de nous d'une manière constante et définitive, autant par leurs dispositions mentales que par leurs traits physiques. Cepen-

Digitized by Google

dant quelque lien a dû subsister, à travers les âges, puisque, suivant des traditions écrites incontestables, leurs sages, plus de sept siècles avant l'ère chrétienne, ont formulé des principes de morale, de philosophie, de discipline même, qui nous appartiennent aussi.

Leur activité cérébrale s'est exercée dans une voie qui leur est propre; ses manifestations se sont traduites dans des formes d'art qui nous ont étonnés d'abord, puis qui nous impressionnent et nous ravissent à mesure que nous les pénétrons mieux.

Suivons donc un instant le commandant de Pimodan dans ses *Promenades en Extrême-Orient;* on ne saurait avoir un plus aimable guide. Il ne nous égarera dans aucune considération politique, ni dans aucune discussion militaire. Chaque chose en son temps et à sa place. Il se contente de regarder et de voir; il regarde avec curiosité et voit avec esprit; la petite mousmé rieuse du pays du Soleil levant lui semble aussi intéressante à observer et plus amusante à étudier que les graves problèmes d'équilibre mondial. Pierre Loti avait vu de même et, pour beaucoup d'entre nous, ses délicieuses descriptions n'ont-elles pas mieux éclairé ce monde ignoré que les plus compactes dissertations des hommes de science et de politique ?

On lit dans le journal du siège du Pei-Tang par Monseigneur Favier : « 16 *août* 1900. — Un de nos chrétiens audacieux, qui était monté sur le mur de la ville jaune, vint en courant et me dit : « Ce « sont certainement les Européens qui arrivent; j'ai vu un officier « habillé en blanc avec des galons. » — Nous avions déjà posé, au sommet de l'église, un grand drapeau français avec le signal : *demandons secours immédiat.* Un nouveau pavillon fut porté à 200 mètres plus loin et les sonneries de clairon furent renouvelées. L'officier aperçu vint au drapeau. — C'était un capitaine japonais. »

N'est-il pas émouvant, dans le récit poignant de ces terribles journées, de voir un officier japonais accourir le premier au drapeau français, aux sonneries d'un clairon français et annoncer la délivrance aux chrétiens traqués à mort par les bêtes fauves qu'étaient les bandits chinois?

Si nous regardons en arrière, à la distance de moins d'une vie

Digitized by Google

d'homme, Chinois et Japonais, au point de vue des Occidentaux, c'était tout un; ils nous apparaissaient comme des hommes de même race jaune, rebelles au contact étranger, persécuteurs des chrétiens, ayant même écriture étrange, des traditions religieuses analogues, une civilisation particulière figée depuis des siècles dans une immobilité étonnante, des arts dont l'esthétique nous était incompréhensible. Puis, tout change.

A coups de canons, à plusieurs reprises, les Européens ouvrent des brèches dans le bloc chinois, y incrustent leurs chemins de fer et leurs télégraphes, ancrent de force leurs navires de guerre et de commerce dans les ports; malgré tout, le Chinois reste le Chinois intransigeant, luttant par la ruse, plié mais indompté et couvant dans son cœur la même haine féroce contre les diables étrangers.

Tout au contraire, le Japon subit une mystérieuse évolution intérieure. Son âme s'ouvre aux effluves occidentaux, d'abord avec un étonnement inquiet, puis avec une décision merveilleuse. Il n'est pas entré en guerre avec l'Europe. Un lent travail intérieur avait préparé la crise définitive. Le mikado, descendant des dieux, mais dont le pouvoir temporel avait été annihilé par les familles héréditaires de maires du palais et par une puissante aristocratie de grands feudataires, prétend reprendre la direction effective des affaires de l'empire. Il rencontre une résistance armée. Les grands princes lèvent l'étendard de la rébellion; ils sont vaincus après une lutte sanglante, se soumettent et, chose merveilleuse, loin de prolonger une guerre civile, qui eût ruiné le pays, ils se réconcilient et acceptent, non sans regret du passé, avec un admirable loyalisme et une résignation patriotique, l'*Ère nouvelle* qui les déposséda de leur pouvoir, de leurs privilèges, amoindrira leurs fortunes, mais qui rénovera leur pays, l'associera aux grands mouvements industriels de l'Occident, lui permettra de traiter d'égal à égal avec les plus puissants empires du monde et d'exercer dans l'Extrême-Orient un rôle prépondérant.

On voit alors le Japon entreprendre et réaliser, en quelques années, une transformation unique dans les fastes du monde, modifier ses mœurs, renoncer à ses traditions politiques, à ses coutumes, à ses lois, à ses vêtements même, rompre avec le formalisme asiatique, pour adopter les lois, les coutumes, les formes extérieures des peuples européens; puis, appeler de tous les pays d'Europe des missions d'ingénieurs, d'officiers, de jurisconsultes,

Digitized by Google

pour constituer son matériel industriel, organiser une flotte et une armée, créer des administrations, établir un nouveau code de lois.

Une association de lettrés s'organise pour régler la transcription de l'alphabet japonais en caractères romains; les jeunes gens des meilleures familles sont envoyés en Europe, dans toutes les capitales, soit aux universités, soit aux écoles militaires, pour s'initier à la culture occidentale et chercher, dans chaque pays, ce qui paraît le plus utile pour la réédification prompte de leur société. Ils apportent, d'ailleurs, dans cette recherche un parfait éclectisme, et ils savent se garder avec soin de toute préférence, de tout entraînement sentimental qui aurait pour conséquence de donner à telle ou telle nation européenne une influence prédominante dans leurs affaires personnelles. Les Japonais sont ainsi devenus les amis de tout le monde; ils ont été, à cette époque, les enfants gâtés de tous les salons européens, où ils apportaient la politesse courtoise, la gentillesse gracieuse, l'urbanité délicate qui sont un des traits séduisants de leur caractère national. Par la souplesse de leurs manières, le tact de leur esprit, leurs facultés d'assimilation, ils ont su se faire bien accueillir partout. Leur diplomatie a été assez habile pour ne se compromettre nulle part; ils ont ouvert leur pays au commerce étranger tout en sachant défendre, avec prudence, leurs propres intérêts économiques. Sans bruit, utilisant le concours d'instructeurs français, allemands, anglais, ils ont créé une flotte, formé une armée et un jour vint bientôt, à la grande surprise des observateurs superficiels, où ils se sont affirmés comme puissance militaire, avec laquelle il faudrait désormais compter.

En 1894, ils ont attaqué la Chine, porté une armée en Corée, conduit une campagne, pendant un rigoureux hiver, avec une science stratégique et administrative des plus remarquables. Des généraux et des chefs d'escadre de premier ordre se sont soudain manifestés. Leurs soldats ont montré une vaillance et une endurance que l'on peut donner comme modèle; leurs marins ont canonné, torpillé et coulé la flotte chinoise. En quelques mois, grâce à une fort habile coopération de l'armée et de la flotte, les armées de la Chine étaient battues; la flotte, réduite à capituler; les plus fortes places maritimes, Port-Arthur et Wei-haï-weï, étaient enlevées de haute lutte; Formose et les îles Pescadores, ces posi-

Digitized by Google

tions si importantes des mers de l'Extrême-Orient, qui avaient été momentanément occupées par l'amiral Courbet, lors de notre dernière guerre avec la Chine, et que nous n'avions pas réussi à conserver, étaient en leur pouvoir. Pékin était menacé; la Chine n'ayant plus ni vaisseaux, ni armées était à leur merci et il fallut l'intervention des puissances européennes pour arrêter leurs succès. Ils furent obligés d'abandonner Port-Arthur que, du reste, les Russes occupèrent et Wei-haï-weï où s'installèrent les Anglais. Ils se trouvaient ainsi dépossédés du bénéfice légitime de leurs efforts et de leurs victoires; mais ils furent assez avisés pour se résigner et pour ne pas compromettre les résultats obtenus par un conflit dangereux avec plus forts qu'eux.

Comme accroissement de territoire, ils se contentèrent de conserver les îles, gage précieux de leur domination maritime future, appuyée déjà par une flotte qui compte actuellement environ 50 navires de combat, 30 torpilleurs et 20,000 navires marchands dont 800 vapeurs, prêts à transporter, où il sera nécessaire, une armée de 300,000 hommes bien outillée et instruite.

Telle a été, en moins de trente ans, la croissance stupéfiante de cet empire japonais! Que sera-t-il dans quelques années, au moment, facile à prévoir, où, malgré les plus ou moins sincères protestations des grandes puissances occidentales, s'accomplira la désarticulation de l'empire chinois?

La question peut se poser, non sans inquiétude, à l'esprit des hommes d'État du vieux monde. Nous n'aurons garde de l'examiner ici, nous reprochant déjà ces trop graves considérations, lorsque nous ne devions avoir souci que des agréments de la promenade charmante à laquelle notre guide nous conviait.

« L'histoire japonaise remonte aux temps divins où le premier « aïeul de la maison mikadonale, encore régnante, descendit du « ciel pour gouverner les Iles du Soleil Levant[1]. »

1. Le nom de Japon est un nom européanisé dont l'origine est fort incertaine. Il paraît être une notation incorrecte de quelque intonation perçue par les premiers voyageurs. Les Japonais appellent leur pays : *Daï Nippon*, le *pays du Soleil levant*, mais ils ne donnent pas à cette expression la signification d'une synthèse géographique. L'île principale est appelée *Hondo*, la *Terre principale*.

Digitized by Google

Dans les innombrables guerres civiles qui ensanglantèrent le Japon, « jamais les droits intangibles de la maison mikadonale ne furent discutés. Chaque faction s'efforçait, même par la violence, de s'emparer de la personne du souverain pour mettre, en apparence du moins, le droit de son côté et donner à la faction rivale un caractère de rébellion. Comme en un conte de fées, la personne sacrée du mikado était un talisman magique, gage de succès ». Mais, tandis que les mikados appauvris menaient au palais de Kyoto, une existence médiocre et hiératique, une dynastie de princes puissants, les Shoguns, magnifiquement installés dans leur luxueuse capitale de Yedo, gouvernaient par l'intermédiaire de seigneurs féodaux, nommés daïmios.

Les Shoguns, puis les daïmios, avaient cessé, peu à peu, d'exercer un pouvoir effectif, et les véritables maîtres du Japon étaient les Samouraïs, « hommes d'armes héréditaires formant une aristocratie intelligente et instruite et conservant avec soin des traditions d'honneur, de courage, d'abnégation, de patriotisme. C'est sous leur influence que le Japon parvint à une civilisation très raffinée, tout en gardant une organisation féodale assez analogue à celle de l'Europe du moyen âge ».

La révolution de 1867, dont la dernière convulsion fut la révolte de 1877, à la suite de laquelle le parti ardemment progressiste triompha du parti attaché aux anciennes coutumes, donna au Japon sa constitution actuelle, un gouvernement parlementaire, une Chambre des pairs et une Chambre des députés, avec pour capitale Yedo, dont le nom fut changé en celui de Tokyo, capitale de l'Est, afin de mieux rompre avec le passé et de marquer l'avènement des temps nouveaux.

Trois religions sont pratiquées au Japon : le shintoïsme, le bouddhisme et le christianisme.

Le shintoïsme est la religion primitive, culte vague de la nature et des ancêtres réunis en un peuple de dieux.

Le bouddhisme, originaire des Indes, fut introduit au Japon, par de nombreux missionnaires, dans les dernières années du VIe siècle. Il absorba peu à peu le vieux shintoïsme, sans le détruire; accueillant tout son Olympe de dieux et de déesses, ne discutant pas les croyances, consolant l'âme par ses enseignements, charmant les yeux par ses pompes, exaltant l'ascétisme, enclin à toutes les

Digitized by Google

indulgences, mais, « incertain dans ses dogmes, vague dans ses doctrines. Associé pour l'élite intellectuelle à la haute morale de Confucius, le bouddhisme est, à coup sûr, la plus accommodante des religions »; il devint la religion de la masse du pays. Il reste toujours fort en honneur dans le peuple, mais il perd du terrain dans les classes élevées, au moins en ce qui concerne les manifestations extérieures, car les Japonais instruits, les intellectuels, comme nous dirions, « paraissent peu se préoccuper des questions religieuses, si quelque question politique ne s'y trouve mêlée ». Les persécutions dont, à maintes reprises, eurent autrefois à souffrir les chrétiens au Japon comme en Chine, n'ont pas eu pour mobile un fanatisme religieux, mais un sentiment d'hostilité, d'antipathie, allant souvent jusqu'à la haine et jusqu'à la cruauté, contre les étrangers ignorants ou dédaigneux des rites, présomptueux dans les supériorités morales qu'ils s'attribuaient, en rébellion permanente contre les lois et les coutumes nationales, apparaissant, par cela même, comme des barbares grossiers, auxquels la crédulité populaire attribuait des vices mystérieux et des pratiques abominables.

De nombreux temples bouddhistes ou shintoïstes, consacrés aux différentes divinités, divinités plutôt bienveillantes que terribles, sont cependant l'objet de la vénération populaire et le but de pèlerinages pieux. On y vénère la déesse de la grâce, celle de la bonté, d'autres semblables.

Près de Kyoto à Nara, « disséminés dans un parc aux arbres immenses tout enguirlandés de glycines », sont de nombreux sanctuaires et les plus anciens temples de Bouddha, entre autres celui d'un colossal Bouddha de bronze, haut de près de 50 mètres, érigé au VIIIe siècle, tandis qu'à Yamada, à 90 kilomètres de distance, sont les fameux temples shintoïstes d'Isé, consacrés à la déesse Soleil et à la déesse de la Terre. La plupart contiennent des richesses artistiques inappréciables et dont on ne saurait se faire une idée par les plus belles collections japonaises rassemblées en Europe.

Le christianisme a été introduit au Japon, en 1549, par saint François-Xavier. Les conversions furent d'abord nombreuses. On comptait 130,000 chrétiens en 1581. Puis vint une ère de persécutions, dont les causes furent, comme toujours, plutôt politiques

Digitized by Google

que religieuses. Les étrangers furent chassés. Le christianisme fut proscrit, en 1614, et il y eut de grands massacres.

La liberté des cultes a été accordée en 1868; mais les efforts des missionnaires chrétiens se heurtent à une grande indifférence. On évalue le chiffre des chrétiens à 60,000 environ, dont la moitié catholiques, un quart protestants et un quart orthodoxes grecs.

Lorsque le Japon ouvrit de nouveau ses portes à l'Occident, les missionnaires catholiques découvrirent, aux environs de Nagasaki, une communauté de près de 20,000 âmes, qui, depuis longtemps, n'avait plus ni prêtre, ni culte, mais qui avait précieusement conservé « le souvenir de quelques prières, l'usage du baptême, l'habitude de certaines pratiques pieuses » et une dévotion obscure à la Vierge Marie. « Le gouvernement n'ignorait pas l'existence de ces chrétiens, mais c'étaient de pauvres gens, respectueux observateurs des lois » et ils n'étaient point inquiétés.

C'est à Kyoto, l'ancienne capitale du Japon, que sont conservées les grandes traditions du vieil art japonais « par les fils des artisans qui travaillaient pendant des années pour produire un chef-d'œuvre, à l'époque heureuse où le temps ne comptait pas pour les Japonais isolés du monde ». Ses soies, ses broderies, ses laques, ses bronzes, ses métaux damasquinés, sont les plus beaux qu'on puisse voir; cependant les Japonais seuls savent en bien apprécier la valeur artistique, « car le goût des étrangers est trop souvent déformé par les japoneries de pacotille faites pour l'exportation », et dont le prix, tout élevé qu'il soit, est bien inférieur à celui dont sont payés, par les Japonais eux-mêmes, les objets d'un art irréprochable.

« Tandis que Tokyo, avec ses grands jardins, ses voies irrégulières, ses fossés, ses enceintes, son mélange de demeures seigneuriales et de pauvres logis, rappelle ses origines féodales, Kyoto, au contraire, avec ses rues symétriquement tracées, ses petites maisons, d'un aspect uniforme et modeste, ses temples innombrables, ses couvents bâtis tout autour de la plaine au pied des premières pentes et lui formant comme une auréole, est bien la ville calme, hiératique, heureuse, de mœurs policées et faciles, où les fidèles du mikado, sans puissance, presque sans argent,

Digitized by Google

mais aussi sans devoirs guerriers, sans luttes violentes, menaient, à l'ombre tutélaire du souverain, une vie douce, uniquement occupée d'intrigues, d'art, de littérature et de plaisir. On y voit très peu de maisons nouvelles, pas une voiture, sauf un tramway électrique, peu de gens vêtus à l'européenne, pas de soldats.

« Tout le monde est calme, lent, poli comme autrefois.

« Tandis que la plupart des villes japonaises n'offrent, en dehors de leur aspect général charmant mais toujours le même, qu'un mince intérêt pour le voyageur accoutumé déjà aux mœurs du pays, on ne se lasse jamais de voir et de revoir Kyoto. Chaque fois on y trouve un nouvel attrait, comme dans toutes les cités où a battu le cœur d'un peuple, où se synthétisèrent ses arts, sa littérature, son caractère, son âme. Ce fut la ville sainte et rayonnante où les shoguns eux-mêmes venaient demander la sanction de leur autorité aux mikados, dépourvus de puissance effective, mais demeurant, aux yeux de tous, la source du pouvoir, le palladium du pays, l'image de Dieu sur la terre.

« C'est à Kyoto et à Kyoto seulement, dans les palais, les temples, les couvents, le musée, que l'on peut évoquer le vieux Japon, deviner sa civilisation, étudier et comprendre son art. »

Ses innombrables temples défient toute description. Les uns sont remarquables par leurs richesses artistiques, les autres par le charme de leur situation, leurs parcs, leurs pièces d'eau, d'autres par leur immensité.

« Quant aux couvents, tous sont intéressants par leurs sanctuaires, leurs jardins, leurs fêtes. Des bonzes calmes et lents, enveloppés de manteaux en gaze légère, à larges manches flottantes, les montrent avec une douce bienveillance, mêlant à leurs descriptions d'édifiants récits.

« Plusieurs sont des lieux de pèlerinage où les croyants viennent implorer quelques grâces spéciales. Dans l'un d'eux, par exemple, les femmes demandent la paix de leurs ménages et apportent en offrande des arbrisseaux divers, qu'elles plantent dans l'enceinte sacrée. Tous — miracle singulier et bizarre antithèse — se hérissent bientôt d'épines comme le houx.

« Ces couvents rappellent certains monastères des Balkans, merveilleusement situés, où de bons moines contemplatifs, priant Dieu et admirant la nature, s'acheminent, sans hâte, vers le ciel, au milieu des douces fumées de l'encens et des ors éclatants des iconostases...

Digitized by Google

« Tous les environs de Kyoto sont d'un charme idéal, et les paysans mêmes semblent des bergers d'églogue par l'arrangement coquet de leurs demeures, l'élégance de leur costume, leur parler et leurs manières d'une politesse raffinée.

« Pour bien connaître Kyoto, pour comprendre le charme de ses aspects différents, il faut visiter la vieille capitale au printemps, quand les cerisiers fleurissent; puis, à l'automne, quand rougissent les feuilles de l'érable; enfin, aux jours froids de l'hiver, quand la neige couvre les collines et que le givre diamante les sapins. »

Les Japonais sont de prodigieux paysagistes; peut-être, sous l'influence des vastes et gracieux horizons, le sens esthétique de la vue est-il inné chez eux; il se développe de lui-même, comme chez d'autres peuples le sens de la musique et du chant. Ils obtiennent par l'inégalité des proportions et par des combinaisons longuement étudiées, des effets inattendus. La disposition des fleurs, toujours peu nombreuses, qui forment un bouquet, est une science qui a ses règles, ses maîtres, ses écoles, ses schismes. Aucun peuple ne sent plus vivement les charmes de la nature et ce sentiment affiné existe à un égal degré chez les gens de toutes les classes. « Le plus modeste villageois auquel vous demanderez un renseignement, ne manquera pas d'y ajouter l'indication de quelques jolis points de vue.

« A Tokyo, le temps printanier où les cerisiers se couvrent de fleurs semblables à de légers flocons de neige, le temps automnal où rougissent les feuilles dentelées des érables sont de véritables fêtes populaires. »

Chaque saison amène une floraison nouvelle et a ses fervents, et chaque floraison un lieu spécial où sa beauté est plus admirée. En mai, les pivoines, les glycines et les azalées; en juin, les iris gigantesques; en juillet et août, les convolvulus et les lotus; en automne revient la fête des chrysanthèmes. Leurs jardins ne présentent ni corbeilles, ni massifs, ni parterres. Ils s'attachent à y copier aussi exactement que possible la nature de leur pays « peu grandiose à l'ordinaire, mais si jolie qu'elle semble le cadre rêvé pour une pastorale d'Urfé ou de Scudéri ».

« Rien n'est charmant, par exemple, comme les environs de Tokyo. Ce ne sont que petites collines boisées, abritant des vallées étroites où de frais ruisseaux inondent les rizières. Parmi d'in-

Digitized by Google

nombrables sentiers entrecroisés à l'infini, s'élèvent des habitations de plaisance et des maisons rustiques, toujours gaiement et pittoresquement situées, des temples entourés de cryptomérias au port très noble et à la sombre frondaison, des champs clos de haies et cultivés avec un soin méticuleux. »

Le jardin du marquis Asano, ancien daïmio d'Hiroshima, est le plus ravissant qu'on puisse imaginer. Une longue pièce d'eau sur les rives boisées de laquelle s'élèvent des kiosques, des maisons de thé, des oratoires, rappelle les plus jolis sites des Vosges. « Chaque arbre, chaque branche, chaque buisson, chaque brin d'herbe dans les gazons, chaque mousse sur les rochers, chaque caillou sur les grèves est l'objet de soins minutieux »; mais l'art s'efface devant la nature au point de ne plus se laisser soupçonner, et l'on ne saurait imaginer la dépense de temps, de persévérance et d'argent nécessaire pour créer et entretenir un pareil jardin de modeste étendue cependant.

A l'époque de l'européanisation à outrance, les Japonais des hautes classes adoptèrent le costume européen, les dames apprirent à danser, firent venir de magnifiques toilettes de Paris, et s'étudièrent aux belles manières de l'Occident; puis, comme c'était à prévoir, une réaction se produisit contre les usages étrangers et, sauf la cour qui conserve les modes européennes, les femmes, même celles des classes supérieures, ont repris les anciens costumes, et les hommes du monde ne portent guère de vêtements européens qu'en tenue de cérémonie.

C'est ainsi que, depuis un quart de siècle, les Japonais ont paru emprunter bien des choses à la civilisation occidentale, mais les coutumes et les mœurs de leur race les ressaisissent déjà; puis, on ne change pas l'âme d'un peuple, ni son organisation cérébrale.

Il a été dit par un des observateurs les plus sagaces des peuples asiatiques, le baron de Gobineau, qu'il était impossible de transporter, sans qu'elle se déforme, une pensée au delà d'une frontière ethnographique; il y a, en effet, autant de différence entre la manière de concevoir et de raisonner d'un Européen et d'un Asiatique, *quelque culture qu'on suppose* à celui-ci, qu'il y a de différences dans leur conformation physique. Faire entrer

Digitized by Google

dans un cerveau de Chinois ou de Japonais certains sentiments ou certaines abstractions familières à un Européen, mais qui sont les résultantes d'une longue hérédité atavique, serait aussi utopique que de prétendre modifier le type de leur visage; aussi, malgré tous leurs efforts, les Japonais n'ont-ils pu que s'adapter à certaines formes extérieures et tangibles de la culture européenne sans réussir à s'en assimiler le fond, et, de notre côté, nous risquons fort de faire fausse route si, pour les juger, nous nous servons des gabarits avec lesquels nous sommes accoutumés de jauger les hommes de notre race. Les rapports de famille, par exemple, sont tout autres que dans nos sociétés. Les unions, pour être souvent temporaires, n'en sont pas moins fidèles et moralement respectables. L'amour tel que nous le comprenons, glorifié par nos poètes, couronné par le mariage, l'amour pivot principal de toutes nos agitations, échappe à la conception des Orientaux. Ni dans leur littérature, ni dans leur théâtre, l'amour n'est le mobile des actions violentes, généreuses ou criminelles; la vertu qui, d'ordinaire, inspire les héros ou héroïnes du drame est le dévouement, surtout le dévouement filial. Les honneurs obtenus par un fils pour ses services ou pour ses mérites remontent aux parents, même aux parents défunts; la base religieuse, le lien familial le plus puissant est le culte des ancêtres. Aussi un ménage stérile adopte toujours un enfant pour qu'un culte soit rendu à sa mémoire. Un homme a une épouse et des maîtresses, mais les enfants des maîtresses appartiennent à l'épouse. « L'impératrice actuelle n'a pas eu d'enfants, mais elle est la mère des enfants des secondes femmes qui, elles, ne jouissent d'aucun rang; on répand ses photographies où elle tient dans ses bras les bébés que d'autres ont donnés à son époux. »

On peut voir, dans ce fait, une caractéristique particulière de la manière dont ce peuple conçoit la constitution de la famille. La mère qui a enfanté peut donc être reléguée à un plan très reculé. C'est là, à notre point de vue occidental, une lacune sérieuse d'ordre moral, dont les conséquences doivent se répercuter profondément dans l'organisation sociale.

Les mœurs, empreintes d'une naïveté qui nous étonne, sont aussi éloignées de la licence que du rigorisme. Père, mère, enfants des deux sexes prennent leurs bains en commun, sans aucune de nos préoccupations pudiques.

Digitized by Google

Dans les piscines des eaux thermales, hommes et femmes se mêlent sans voiles aucuns et sans que la décence s'en trouve atteinte; d'autre part, la nudité de nos statues et de nos peintures est pour les Japonais un objet de grand scandale, tandis que l'obscénité grossière de certains de leurs dessins graveleux, fort répandus, quoique d'ailleurs d'une vente dissimulée, ne passe que pour des gamineries sans grande conséquence.

Comment donc pouvoir raisonner sur ces sujets quand la conception de ce qui est bien ou mal est si différente ?

Ce qui est certain c'est que les gens des classes inférieures sont aussi intelligents et plus policés que leurs égaux d'Occident, que le moindre potier de village, pétrissant l'argile pour un usage vulgaire, donnera à ses vases une apparence gracieuse, que le plus ordinaire chaudronnier trouvera, sans la chercher, une forme élégante pour ses bouilloires, et que le paysan, dans l'arrangement de sa maison et de son jardin, obtiendra tout naturellement des effets d'agréables perspectives.

Dans le domaine de la pensée abstraite, de la psychologie, de la philosophie, que peuvent produire les hommes de classe supérieure ? Peu de chose, il nous semble ; mais après tout, le savons-nous exactement ? « Tout ce que l'on peut constater c'est qu'ils nous comprennent peu et que nous les comprenons moins encore. »

Et c'est parce que, tout en les comprenant si mal, nons sommes charmés par tant de côtés gracieux de ce pays et du caractère de ses habitants, si intrigués par ces problèmes psychiques dont la solution nous échappe, si contraints, néanmoins, à l'admiration devant les résultats considérables obtenus en si peu d'années dans toutes les directions, que le Japon exerce sur nous un si puissant attrait.

M. le commandant de Pimodan raconte avec une mesure si discrète, avec une absence si complète de prétention, avec tant de simplicité et de finesse d'observation que voyager en sa compagnie est un plaisir fort délicat.

Mais voici qu'il nous emmène encore à Formose, à Yeso, à Vladivostok, à Pékin. Nous ne refusons pas de le suivre ... mais plus tard... il nous plaît mieux de rester encore à penser devant le toujours étrange paysage qu'il a évoqué devant nous : le volcan du Fusi-Yama dans le lointain et le Soleil levant sortant des flots.

DES RAYAUD.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Le général Servière dans le Touat; combats de Timimoum et de Charouin. — Le chemin de fer de Djibouti à Harrar; délimitation de la côte des Somalis. — Expédition Borchgrevink à la terre Victoria. — L'exploitation des îles Kerguelen. — La question du French Shore.

I

Le général Servière, après avoir pénétré dans le Tsabit, a poursuivi sa marche en avant vers Adrar et Timmi et, le 12 février, a reçu la soumission du district de Bouda qui est situé près des derniers districts du Gourara, mais appartient au Touat.

Après avoir poussé une pointe vers le nord du Bouda, le général s'est rendu à Tamentit, où il est entré sans incident, le 20 février.

Mais tandis que cette marche s'effectuait sans encombre, notre poste de Timimoun, sur lequel le drapeau français flottait depuis le 6 mai 1900, était attaqué, le 18 février, par une troupe de Berabers venant du Tafilelt. Une lutte acharnée s'engagea entre les défenseurs de la place, qui étaient au nombre de 160, et les assaillants qui n'étaient pas moins d'un millier. Le combat dura près de trois heures et aboutit à l'échec complet des assaillants. Malheureusement, nous avions eu 9 morts, dont 2 officiers, et 21 blessés, au nombre desquels était le capitaine Oudjari, qui avait fait partie de la mission Foureau-Lamy. Le bordj de Timimoun était sous les ordres du commandant Reibell, qui avait eu le commandement de cette même mission, après la mort du commandant Lamy.

Les Berabers sont des nomades qui vivent de pillage et sont, à juste titre, redoutés des caravaniers et des ksouriens du sud. Ce sont eux qui, le 30 août 1900, nous avaient infligé des pertes assez sérieuses dans l'engagement de Sahela-Metarfa, à 80 kilomètres environ de Timimoun.

Ayant appris à Tamentit les événements qui s'étaient passés deux jours auparavant à Timimoun, le général Servière est

Digitized by Google

remonté vers le nord du Touat pour protéger les populations nouvellement soumises contre une incursion éventuelle de la bande qui avait attaqué Timimoun. Au moment où il se disposait à pénétrer dans la kasbah de Charouin, il fut informé que des Berabers qui s'y étaient réfugiés étaient partis clandestinement à la tombée de la nuit dans la direction du nord-ouest. Une reconnaissance envoyée de ce côté les rencontra le lendemain matin; ils se jetèrent dans les dunes où nos éclaireurs les poursuivirent.

A la première nouvelle de l'engagement, le général Servière fit partir le commandant Deleuze avec des renforts; mais déjà les Berabers s'étaient enfuis, laissant sur le terrain de nombreux morts et blessés. De notre côté, nous avions éprouvé des pertes sensibles et, parmi les morts, nous comptions deux officiers.

Le général Servière a obtenu la soumission de Charouin le 5 mars et occupé Talminna le 10.

II

Le chemin de fer de Djibouti à Harrar a dû atteindre Adelé (kilomètre 132) dans le courant de février, la voie ayant été posée au 1er février jusqu'au kilomètre 128. A partir d'Adelé et jusqu'au col du Har (kilomètre 190), aucun ouvrage d'art et presque aucun terrassement ne seront nécessaires; on peut donc espérer que la voie sera rendue à ce point vers la fin de mai.

Nous rappelons que c'est d'octobre 1897 que date le début des travaux. On a été aux prises avec de très grandes difficultés pour l'établissement de cette voie. Il a fallu employer exclusivement pour les traverses, de même que pour les poteaux télégraphiques, de l'acier et du fer, à cause des ravages des termites; il en est résulté d'importantes dépenses pour la compagnie. La configuration du terrain a obligé à accumuler aussi les œuvres d'art aux portes mêmes de Djibouti; le viaduc de Chébélé, distant de 19 kilomètres seulement de cette ville, a 156 mètres de long et 10 de hauteur, et celui de Hol-Hol, au kilomètre 52, a 142 mètres de long et 30 de hauteur. Le premier viaduc est construit dans une région désertique complètement dépourvue d'eau; on a dû aller la chercher à dos de chameau à une distance de 12 à 15 kilomètres, pour abreuver les hommes et pour gâcher la chaux et les maçon-

Digitized by Google

neries, et ce travail a coûté la vie à beaucoup d'ouvriers et à de nombreux animaux.

La délimitation franco-italienne des territoires de la côte des Somalis sera bientôt définitivement achevée. Une commission mixte s'est en effet réunie à Raheita pour procéder sur place à une délimitation effective, en exécution de la convention du 24 janvier 1900. Les délégués du gouvernement français sont MM. Piron et Rizzo; ceux du gouvernement italien, MM. Folter et Capri.

III

L'explorateur norvégien, C. E. Borchgrevink, qui a conduit une expédition aux terres antarctiques, est parvenu à 78° 50′, la plus haute latitude sud atteinte jusqu'à ce jour. Sir James Ross, soixante ans auparavant, n'avait pas dépassé 78° 11′.

Dès 1894, M. Borchgrevink avait conçu le projet d'une exploration scientifique de la région polaire sud. Pour satisfaire sa curiosité, ce naturaliste s'engagea comme matelot à bord d'un navire baleinier, l'*Antarctic*, qui partait pour une campagne de chasse; c'est ainsi qu'il visita, du mois de septembre 1894 au mois de janvier 1895, les parages de la terre Victoria qui avait été vue pour la première fois par Ross en 1841.

En 1898, grâce à la libéralité de sir George Newnes, le directeur du *Strand Magazine* et du *Wide World Magazine*, M. Borchgrevink obtint l'affrètement d'un navire, la *Southern Cross*, spécialement aménagé pour la navigation dans les mers polaires et qui devait conduire sa mission scientifique à un point de la terre Victoria et la ramener après un certain laps de temps en Europe.

Cette mission comprenait, outre M. Borchgrevink, le lieutenant W. Colbeck, de la marine royale, chargé des observations magnétiques, M. Nicolas Hanson, préparateur de zoologie, M. Louis Bernacchi, astronome, le Dr H. Klostad, M. Flugh Evans, zoologiste, M. Fougner, un cuisinier et deux Lapons.

L'expédition quitta Hobart Town, le 19 décembre 1898; elle rencontra les premières glaces par 51° 56′ de lat. et 153° 53′ de long. E. de Gr., le 30 décembre 1898. Le 17 février 1899, la *Southern Cross* mit l'ancre dans la baie Robertson, sur la côte nord de

Digitized by Google

la terre Victoria, par 71° 20′ de lat. S., qui avait été choisie comme base d'opérations.

Ce mouillage avait été découvert en 1895 par l'expédition de l'*Antarctic*, et, pour l'atteindre, la *Southern Cross* dut se frayer un passage de vive force à travers la banquise dont le bord septentrional s'étendait jusqu'à 61° 56′ de lat. S. Les glaces étaient plus épaisses qu'en 1895, et il fallut au navire quarante-huit jours pour traverser la banquise australe.

Débarqués dans la baie Robertson, M. Borchgrevink et ses compagnons s'occupèrent d'édifier une maison d'hivernage avec les matériaux apportés, et, le 1er mars 1899, la *Southern Cross* repartit pour la Nouvelle-Zélande.

Les hardis explorateurs tentèrent durant l'hiver des excursions sur la terre Victoria, mais sa nature accidentée ne leur permit pas de pénétrer profondément à l'intérieur des terres. Il existe auprès de la baie Robertson des sommets qui atteignent 3,600 mètres, et toute cette région est recouverte de glaciers très escarpés et coupés d'énormes crevasses. M. Borchgrevink put cependant approcher du mont Sabine.

La mer devint entièrement libre le 28 février 1900 et, le 28 mars suivant, la *Southern Cross* revint chercher la mission pour la rapatrier. Les explorateurs s'embarquèrent bientôt et firent route vers le sud. En route, ils visitèrent les îles Coulman, puis la base du mont Terror. M. Borchgrevink débarqua par 78° 34′; c'est de ce point qu'il parvint au 78° 50′. Mais une muraille de glaciers haute d'environ 50 mètres barrait en cet endroit, sur une distance de près de 300 kilomètres, le passage au voyageur, et ne pouvant s'avancer plus avant, il rallia la Nouvelle-Zélande.

IV

Depuis la prise de possession officielle des îles Kerguelen, le 2 janvier 1892, par les officiers français de l'*Eure*, commandée par le capitaine de frégate Lieutard, il n'y a eu dans cet archipel aucun commencement d'exploitation. Cependant, en 1893, l'État a concédé à une société le droit d'exploiter ce territoire pendant cinquante ans. Le capitaine belge de Gerlache, connu par sa récente expédition antarctique, va entreprendre un voyage dans

Digitized by Google

l'île Kerguelen pour le compte de cette compagnie. On se propose d'y tenter l'élevage des moutons.

Le voilier qui accompagne le vapeur de l'expédition transportera 1,500 moutons et des bergers des îles Falkland, dont le climat est à peu près celui des îles Kerguelen. Deux naturalistes français MM. Ronnier et Pérez, doivent faire partie de cette expédition.

Nous rappelons qu'après les navigateurs Kerguelen et Cook, l'archipel a été visité par Robert Rhodes, commandant le *Hillsboroug*, en 1799, par sir James Clark Ross, qui commandait les navires *Erebus* et *Terror*, en 1840, par le *Challenger*, commandé par sir Nares, de 1873 à 1876, par la mission scientifique allemande pour l'observation du passage de Vénus du 9 décembre 1874, avec le navire la *Gazelle*, commandé par le baron von Schleinitz. De nombreux pêcheurs de phoques et des baleinières ont aussi fréquenté ces parages.

GUSTAVE REGELSPERGER.

V

La Chambre haute du Parlement de Terre-Neuve ayant voté le 1er mars courant à l'unanimité le projet de loi comportant la continuation du *modus vivendi* de 1890 relatif au French Shore, toute difficulté entre les gouvernements français et anglais se trouve aplanie jusqu'à la prochaine saison de pêche en 1902.

Le fait important et nouveau à noter dans le vote du Parlement de Terre-Neuve est que les représentants terre-neuviens, en l'émettant, ont expressément déclaré que c'était la dernière fois qu'ils consentaient à voter le renouvellement du *modus vivendi* de 1890, et ils ont en même temps invité formellement le gouvernement anglais à s'entendre en conséquence avec le gouvernement français d'ici le 1er mars 1902 sur de nouvelles bases.

M. C.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS ET CORPS SAVANTS, COURS ET CONFÉRENCES

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

8 *mars*. — Présidence de M. Anthoine. — Conférence de M. le baron de Baye sur sa mission chez les Tatars.

22 *mars*. — Présidence de M. Anthoine. — M. du Boscq de Beaumont rend compte d'une mission qu'il a remplie en Acadie; il signale la renaissance du peuple acadien français, décrit ses mœurs et montre quel en est l'avenir. — M. de Lapierre de la Rouvière, capitaine de frégate, parle ensuite des îles Saint-Pierre et Miquelon et des pêcheries.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

19 *mars*. — Assemblée générale présidée par M. le prince Roland Bonaparte. — Rapport fait par M. Augustin Bernard au nom de la Commission des prix sur les médailles décernées en 1900. — Conférence de M. C.-E. Bonin, résident de France, sur son voyage de deux ans et demi à travers la Chine et l'Asie centrale.

ACADÉMIE DES SCIENCES

11 *février*. — M. E. de Martonne présente de nouvelles observations sur la période glaciaire dans les Karpates méridionales.

25 *février*. — M. Müntz communique, au nom de M. E. Rousseaux et au sien, des recherches sur la valeur agricole des terres à Madagascar, entreprises à la demande du gouverneur général. Beaucoup de terres de Madagascar sont pauvres, et on ne peut mettre toute l'île en valeur. On ne peut que choisir des points privilégiés sous le rapport du climat, de la nature des terres et du régime des eaux, et y développer des cultures spéciales.

MUSÉE GUIMET

3 *mars*. — M. Sylvain Lévi, professeur au Collège de France, a fait au Musée Guimet, une conférence publique et gratuite sur le *Suprême asile du bouddhisme indien, le Nepal*.

CONFÉRENCE

26 *mars*. — M. Raymond Colrat, membre de la mission Bonnel de Mézières, a fait à la mairie de Passy une conférence sur les sultanats de M'Bomou et la main-d'œuvre dans l'Afrique centrale.

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Almanach du Marsouin, 1901, 8e année; annuaire illustré de l'Armée coloniale, par NED-NOLL, Paris, H. Charles-Lavauzelle, in-8, 160 pages. — L'auteur militaire Ned-Noll poursuit avec le plus grand succès la série de l'*Almanach du Marsouin*. La 8e année forme un volume aussi attrayant et instructif que les précédents. Ce n'est pas un simple annuaire, clair et précis de l'armée coloniale, c'est en même temps une revue de l'année coloniale écoulée. On y trouve notamment des notices sur le Touât, sur l'expansion du Congo français, sur Madagascar, sur le territoire de Quang-Chéou, sur les récents événements de Chine. Des photo-gravures émaillent le texte et d'excellentes cartes sont consacrées à diverses parties de notre domaine colonial.

Almanach des colonies françaises pour 1901, publié sous la direction de CH. HALAIS, résident de France en retraite; 2e année, librairie Plon-Nourrit et Cie, in-8°, 360 pages. — Titre modeste, excellent petit ouvrage. Sous un format restreint, l'*Almanach* est un véritable annuaire des colonies. Il est si difficile, encore aujourd'hui, de trouver un recueil de renseignements sur l'ensemble de nos colonies, que cet ouvrage rend les plus utiles services. Non seulement son éloge est à faire, mais il est à désirer encore que son cadre s'élargisse.

Guide en Dalmatie, par REINHARD E. PETERMANN. Traduction libre de l'allemand, par la comtesse MARIANNE DE HARRACH; avec 160 illustrations par LOUIS-JEAN FISCHER. Paris, Société française d'éditions d'art; Vienne, Alfred Holder, 1900, in-8°. — La Dalmatie est l'une des régions les plus belles et les plus pittoresques de la Méditerranée. Ses merveilles naturelles ont frappé tous les voyageurs. Les souvenirs historiques y sont nombreux et les différentes civilisations qui s'y sont succédé ont marqué chacune leur trace par des monuments importants.

Le pays, agité à diverses reprises par des mouvements nationaux, est devenu plus calme et prend un développement qui s'accentue de jour en jour. Par son originalité, par la beauté de ses sites, par les antiquités que renferment ses villes, il est digne d'attirer les étrangers. Aussi, la « Société protectrice des intérêts de la Dalmatie », fondée par le comte Jean de Harrach, a-t-elle confié au géographe et littérateur Petermann le soin d'écrire le *Guide en Dalmatie* dont la comtesse Marianne de Harrach a donné une édition française abrégée. De très bonnes cartes de l'établissement cartographique G. Freytag et Berndt, de Vienne, accompagnent le volume. Les nombreux dessins que l'on rencontre à chaque page en font un ouvrage très séduisant, en même temps qu'il est très instructif.

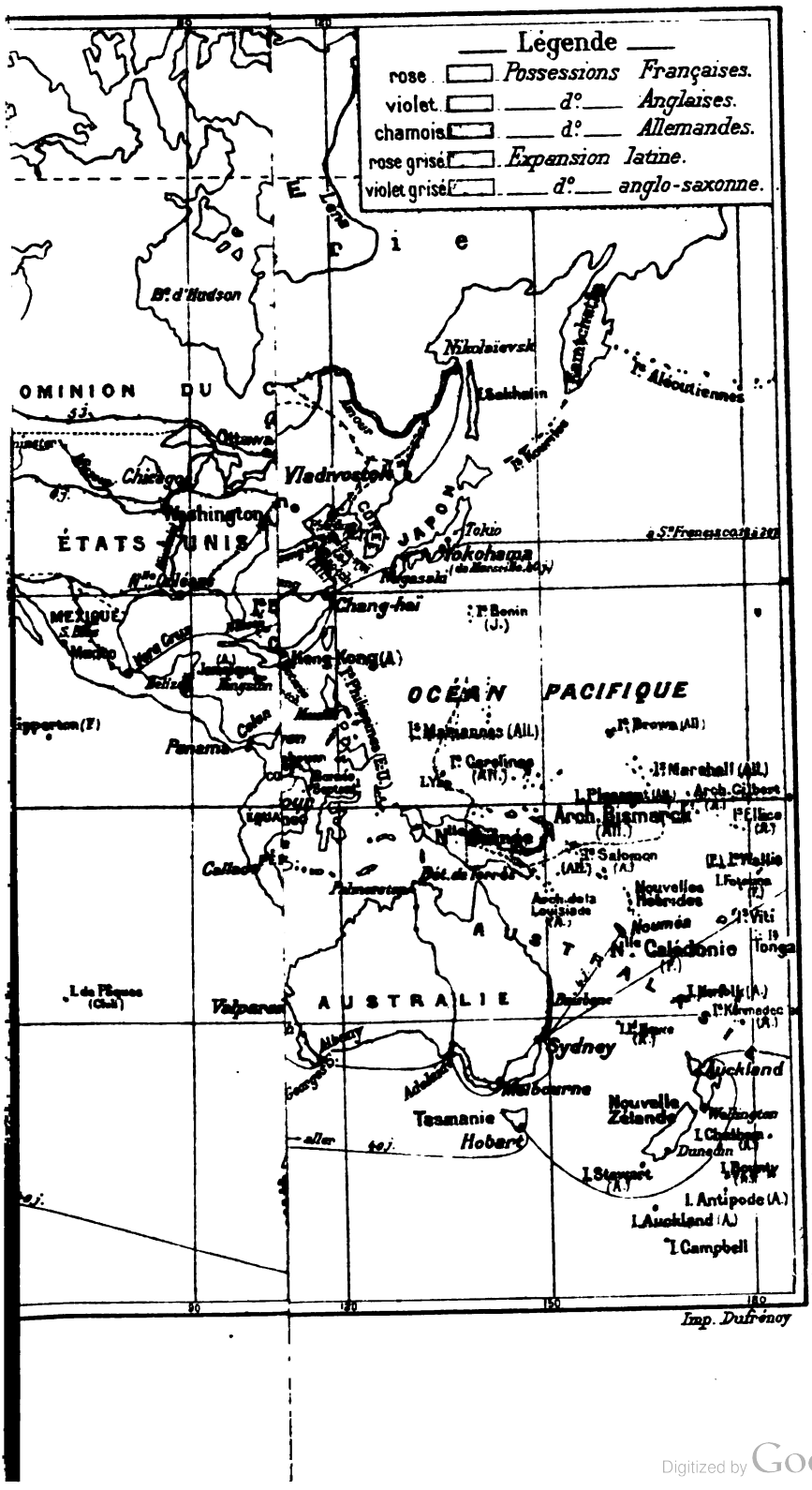
G. R.

L'éditeur-gérant : CH. DELAGRAVE.

5875. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

L'EXP



Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

Fondée par LUDOVIC DRAPEYRON

EXPLORATION — COLONISATION
GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET ÉCONOMIQUE

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE
Mai 1901

SOMMAIRE

X. : Les colonies rançaises à l'Exposition universelle de 1900.
PIERRE DORNIN : Dans le nord du Soudan français (*fin*) (16 grav.).
Baron de BAYE : Chez les Tatars; de Derbent à Élisabethpol. Souvenirs d'une mission (*fin*) (21 grav.).
CH. RIVIÈRE : La ramie, son aire de végétation et son industrie.
G. REGELSPERGER : Mouvement géographique.
Sociétés et corps savants, cours et conférences.
Revue bibliographique.

CARTE

Afrique occidentale française (en couleur et hors texte).

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

REVUE DE GÉOGRAPHIE

Fondée en 1877 par LUDOVIC DRAPEYRON

Comité de Rédaction..... M. le général Niox, *président;*
M. E. Levasseur, *de l'Institut;*
M. le prince d'Arenberg, *de l'Institut;*
M. Charles-Roux, *ancien député.*

Secrétaire de la Rédaction. M. G. Regelsperger.

La *Revue de Géographie* publie des études sur toutes les questions qui se rattachent à la géographie descriptive, politique ou économique. Par la variété et le choix de ses articles, elle s'efforce, non seulement de mettre ses lecteurs au courant des progrès sans cesse réalisés dans la connaissance et dans l'exploitation du globe, mais elle se propose aussi de faire connaître le rôle et les procédés d'action de chaque peuple et de chaque race dans la mise en valeur de leurs domaines.

Un article mensuel résume ou analyse régulièrement tous les événements qui intéressent la géographie dans toutes les parties du monde et donne les nouvelles les plus récentes des voyages d'exploration.

La *Revue* rend compte des assemblées des sociétés de géographie et des principales publications géographiques.

A chaque numéro seront joints une carte d'une des régions sur lesquelles se porte un intérêt d'actualité, des croquis explicatifs et, s'il y a lieu, des vues photographiques.

La *Revue* paraît par livraisons mensuelles de 6 feuilles grand in-8, qui forment, chaque année, deux volumes de près de 600 pages chacun, avec Table analytique et Répertoire alphabétique.

Le prix de l'abonnement annuel est de **25** fr. pour Paris; de **28** fr. pour les départements et pour les pays de l'Union postale.

Les abonnements partent du premier jour de chaque trimestre : 1er janvier, 1er avril, 1er juillet, 1er octobre.

PRIX D'UN NUMÉRO SÉPARÉ : 3 FRANCS

Le prix de la collection complète (1877-1900), soit 47 volumes : 100 francs.

Adresser ce qui concerne la rédaction et l'administration à

M. CH. DELAGRAVE, éditeur-gérant de la *Revue de Géographie*,
15, rue Soufflot, à Paris.

Digitized by Google

LES COLONIES FRANÇAISES

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Le ministère des colonies avait chargé une Commission[1] présidée par M. Charles-Roux de préparer sa participation à l'Exposition universelle de 1900.

Cette participation pourra paraître avoir été singulièrement effacée puisque le ministère était un simple exposant de la classe 113 : *Procédés de colonisation, Groupe XVII.* Je ne me propose pas d'examiner si ces conditions répondaient, comme on aurait pu le souhaiter, à l'importance considérable prise, depuis vingt ans surtout, par l'expansion coloniale française, ni si les visiteurs de l'Exposition auront emporté une vision bien nette de chacune des parties de notre domaine colonial. Les organisateurs de l'Exposition avaient à satisfaire à tant de nécessités souvent contradictoires et leur œuvre d'ensemble a été si belle qu'il ne s'agit point ici de leur chercher une chicane rétrospective; mais il faut admirer d'autant plus le zèle et l'intelligence laborieuse déployés par la Commission du groupe colonial à laquelle est échue cette tâche singulièrement compliquée de faire tenir sur un terrain déclive de quelques centaines de mètres carrés, les temples et les pagodes de l'Indo-Chine, les bazars d'Alger et de Tunis, les ateliers des orfèvres du Sénégal, les tatas du Soudan, les panoramas de Madagascar, les comptoirs de dégustation des Antilles, et de ce pêle-mêle au moins bizarre, constituer pourtant un ensemble pittoresque dans lequel se coudoyaient, sans trop s'étonner les uns des autres : nègres bruyants, Hovas taciturnes, Annamites aux

1. Cette Commission était composée de MM. Charles-Roux, président; Marcel Dubois, vice-président; A. Brunet, secrétaire; de MM. Auguste Terrier, Camille Guy, A. Arnaud, H. Méray, Imbart de la Tour, F. Dorvault, H. Froidevaux, V. Tantet, Henri Lecomte. — Ses travaux sont publiés en six volumes précédés d'un volume d'*Introduction* par M. Charles-Roux. Paris, Challamel.

Digitized by Google

allures discrètes, petits soldats tonkinois, robustes Haoussas; musulmans, fétichistes, bouddhistes, sans compter les négresses, mulâtresses, femmes jaunes ou bronzées.

Une foule toujours dense, attirée par un instinct de vive curiosité, ne cessait d'encombrer cette exposition coloniale; mais il serait surprenant que de ce microcosme, de ce tohu-bohu où se mariaient, sans harmonie, les musiques les plus étranges, il fût résulté pour elle une impression, même approximative, de la nature des pays nouvellement abrités sous le drapeau français et que les constructions multiformes qui s'étageaient sur les escarpements du Trocadéro ne lui aient pas donné une conception singulièrement faussée des rizières, de la brousse et du désert.

Ce n'est certes pas ainsi que les coloniaux, je veux dire ceux qui estiment que, dans les colonies, se trouve nécessairement l'avenir des vieux pays d'Europe, eussent voulu renseigner ou instruire la masse populaire, aussi le dévouement des organisateurs n'a-t-il eu d'équivalent que leur abnégation. D'autres circonstances se présenteront peut-être qui permettront de donner une idée plus exacte du domaine colonial de la France; mais il faudra renoncer à ce mélange hybride de l'Afrique et de l'Asie, des fleuves et des savanes, séparer l'Indo-Chine du Soudan, les peuples noirs des peuples jaunes, s'efforcer de représenter autant que possible le milieu particulier à chaque race; en un mot, apporter de l'ordre et de la clarté, où tout n'était forcément que trouble et confusion.

Il est vrai d'ailleurs qu'en ce qui concerne les questions coloniales, nous sortons à peine de l'état chaotique; cette expression même de *Nos Colonies* est une synthèse qu'à mon sens, je trouve fort impropre, car rien ne ressemble moins à une colonie que nos territoires militaires du Soudan ou nos pays de protectorat de l'Indo-Chine. Il conviendrait donc de distinguer d'abord notre domaine d'Afrique de notre domaine d'Asie; Madagascar, l'Algérie, la Tunisie, le Sahara, nos anciennes colonies, les possessions directes, les pays protégés, ceux seulement compris dans nos zones d'influence. Autant de régions, autant d'aspects divers comme climat, comme sol, comme habitants; le passé, le présent, l'avenir, tout diffère. Ici, l'Européen peut s'acclimater et faire souche; là, il ne peut vivre qu'en passant. Ici, il peut fonder; là, il ne peut qu'exploiter. Mais le besoin d'uniformité nous entête tellement que, non contents de transporter dans nos domaines d'outre-mer

Digitized by Google

les lois métropolitaines et notre formalisme administratif, nous prétendons les y transporter par les mêmes procédés, c'est-à-dire avoir un personnel et des troupes coloniales interchangeables, comme si l'adaptation de l'outil à la matière était chose indifférente, et qu'il fût possible d'administrer dans l'Emyrne par les mêmes méthodes qu'au Soudan, et que l'expérience acquise sur la frontière de Chine pût efficacement servir sur les rives du Congo.

Si, en matière coloniale, l'action directrice du gouvernement doit s'inspirer d'un principe unique, ses manifestations doivent varier suivant le terrain auquel elle s'applique. Telle est la base essentielle de toute politique coloniale, surtout lorsque cette politique est appelée à s'exercer, comme de notre temps, sur toutes les parties du monde. La spécialisation des procédés s'impose.

En étudiant les rapports importants et précieusement documentés qui ont précédé l'exposition coloniale et qui lui succèdent, je voudrais pouvoir en présenter l'analyse d'après la méthode que j'indique et qui n'est pas celle qui a présidé à leur élaboration. Leur spécialisation s'est faite, au contraire, en partant d'un autre point de vue et correspond à la spécialité des sujets à traiter. C'est ainsi qu'ont été savamment exposés dans six volumes séparés :

L'Évolution économique des colonies, — l'Organisation administrative, etc., des colonies, — le Régime de la propriété, — le Régime de la main-d'œuvre dans les colonies, — l'Œuvre scolaire de la France aux colonies, — la Production agricole et forestière aux colonies.

L'étude de ces questions eût sans doute été plus féconde pour le lecteur si chaque colonie, ou du moins chaque groupe de colonies avait été l'objet de monographies rédigées sur le même plan et dans lesquelles chacun des sujets énumérés dans les titres précédents aurait pris place dans le même ordre. Il n'a pas été possible de se conformer à cette logique; ce n'est pas un des moindres regrets de la Commission.

Il est vrai qu'en dehors, ou plutôt à côté de la Commission, fonctionnaient les comités locaux des expositions coloniales particulières et que chacun d'eux a publié des notices séparées, mais combien inégales comme étendue et comme intérêt : deux volumes pour le Dahomey, un seul pour l'Indo-Chine. Nous avons ainsi dix-huit notices correspondant à nos dix-huit colonies. Aussi serais-je tenté maintenant de regretter l'excès des monographies

Digitized by Google

qui est une menace de particularisme ; cependant, il n'est que juste de rendre hommage à la bonne volonté de tous, tout en souhaitant qu'un esprit méthodique reprenne tous ces excellents éléments désunis et les raccorde.

Une tendance de groupement politique et administratif des colonies et des pays de protectorat, jusqu'à présent individualisés, se manifeste d'ailleurs au grand profit des intérêts généraux, en permettant d'établir des budgets plus près de leur équilibre et d'entreprendre de grands travaux d'utilité publique que l'on peut sérier d'après leur ordre d'urgence. Ce groupement présentera, en outre, des avantages sérieux, comme simplification de rouages et économie de forces.

C'est ainsi qu'a été constituée, il y a plusieurs années déjà, l'*Union indo-chinoise* et que vient d'être réalisée plus récemment l'union des colonies de l'*Afrique occidentale*.

Le gouvernement de l'Indo-Chine comprend la colonie de la Cochinchine et les protectorats de l'Annam, du Tonkin, du Cambodge, du Laos.

La venue en France du gouverneur général, M. Doumer, vient d'être l'occasion d'une manifestation significative en l'honneur de notre politique coloniale et de nos progrès en Extrême-Orient. Le gouverneur a été salué et félicité par les membres du gouvernement, par les groupes coloniaux du Sénat et de la Chambre des députés, par de nombreux amis.

« Parler de l'Indo-Chine, lui a dit M. Etienne, c'est parler des plus grands intérêts de la France ; c'est parler d'une œuvre politique, militaire et administrative des plus remarquables qui a donné à la France un surcroît de grandeur dans le monde. Il a fallu que les hommes d'État aient une force de volonté peu commune, voire une grande audace, pour imposer à ce pays-ci une colonie dont il semblait ne pas vouloir. »

Voilà de belles paroles, en même temps qu'un juste hommage rendu à la mémoire de Jules Ferry, car c'est lui et lui seul, l'homme d'État et « le patriote vigilant », qui, au moment psychologique, a su « sacrifier sa popularité à la cause coloniale » et qui a su maintenir le drapeau si vaillamment planté par nos missionnaires et nos soldats, — car il ne faut méconnaître l'œuvre ni des uns, ni des autres, — lorsque des politiciens à courte vue s'effor-

Digitized by Google

çaient d'amener nos couleurs; c'est grâce à lui que la France ne s'est pas retirée de l'Indo-Chine, comme, hélas! à une autre époque voisine, elle s'était retirée du Niger et de l'Égypte.

Le gouvernement de l'Afrique occidentale réunit les colonies du Sénégal, de la Guinée française, de la Côte d'Ivoire, du Dahomey et les territoires militaires de la région du Niger. A côté des budgets locaux est constitué un budget général; une impulsion unique est imprimée à l'ensemble de ces possessions sous l'autorité d'un homme de haute valeur, des plus expérimentés dans les choses d'Afrique, le Dr Ballay, « âme généreuse et cœur intrépide ».

L'unité de direction politique et militaire et l'initiative laissée au général Gallieni ont de même assuré l'avenir de Madagascar. Tant il est vrai, suivant l'heureuse expression du ministre des colonies, « que toutes les fois que la France veut bien poursuivre avec fermeté une tâche conçue avec prévoyance, elle est assurée de rencontrer des hommes de talent et de cœur pour l'accomplir ».

A l'heure présente, les domaines extérieurs de la France, en dehors de nos vieilles colonies des Antilles, de la Réunion, de la Guyane, constituent quatre groupements :

L'Algérie et la Tunisie;

L'Indo-Chine, à laquelle devrait naturellement être rattachée l'action à exercer sur le Siam qui en dépend et dont la surveillance très délicate incombe à un autre département ministériel, le ministère des affaires étrangères;

Madagascar;

L'Afrique occidentale française, qui s'étend jusqu'au lac Tchad où elle confine aux territoires relevant du Congo français.

Les résultats notables obtenus depuis quelques années dans ces vastes possessions sont une garantie suffisante de l'avenir. Les Français voudront-ils se laisser convaincre eux-mêmes par l'observation du présent aussi bien que par les preuves historiques du passé où sont écrits les noms des Dupleix dans l'Inde, des Montcalm au Canada, que « de tout temps ils ont été un des peuples les plus colonisateurs ».

Il est vrai, cependant, que les premiers pionniers de la colonisation ont rarement été les hommes de négoce ou les colons proprement dits.

Digitized by Google

« [1] En général, la colonisation française a souvent, à son début, le caractère d'aventures militaires plutôt que celui d'entreprises commerciales. Ce sont les hommes d'esprit ardent, les généreux, les désintéressés, les dévoués qui ont ouvert les routes : missionnaires, voyageurs, marins ou soldats. Le commerçant n'est venu qu'après, et le commerçant sérieux vient souvent trop tard, lorsque les étrangers ont déjà pris les meilleures places. »

« Les missionnaires sont partis les premiers; généralement ce sont des hommes de foi et d'abnégation; mais quelque conflit survient, ils réclament la protection nationale. Il y a des persécutions à faire cesser, des violences à redresser, des cruautés à punir. Alors un navire de guerre est envoyé; on tire quelques coups de canon; on débarque; une poignée d'Européens bouscule une armée d'Asiatiques; on emporte les citadelles de haute main, et l'on s'installe militairement par droit de conquête, sans avoir souvent bien réfléchi à ce que sera le lendemain, et sans avoir mesuré quels efforts seront nécessaires pour compléter l'œuvre. »

Tels ont été les débuts de notre colonisation en Cochinchine, au Tonkin, à Madagascar aussi, et, dans des conditions quelque peu différentes, ceux de notre extension dans l'Afrique où, toutefois, ce n'est pas l'action religieuse qui a engagé l'action politique.

Nos officiers se transforment alors en administrateurs et en diplomates. Dans cette tâche nouvelle, ils montrent l'esprit de désintéressement qui est l'honneur de l'armée et de la flotte, mais qui est étranger sinon antipathique aux procédés du négoce; ils ne ménagent ni leurs fatigues, ni leurs santés; ils créent des villages, ouvrent des routes, ébauchent des plantations; mais, lorsque le commerçant spéculateur ou lorsque les premiers colons arrivent, et comme, au commencement, ce sont parfois de petites gens, ils les regardent avec quelque méfiance, se tiennent à l'écart, sont choqués par leur esprit de lucre. Les officiers font place ensuite à des fonctionnaires civils, et ceux-ci suivent souvent les errements de ceux-là. Ils administrent et ne colonisent guère. C'est pour cette raison, sans doute, que les entreprises coloniales nous paraissent si longues à réussir et nous coûtent si cher. A cela, il n'y a rien à faire; c'est une question de tempérament national; il faut donc savoir attendre et patienter, semer quand même; la récolte viendra à son heure.

Toutefois, plusieurs graves problèmes se posent tout d'abord à la vigilance du gouvernement :

1. G. Niox, *l'Expansion européenne*.

Digitized by Google

Il s'agit de se procurer des ressources financières par l'impôt; de créer l'outillage économique; de régler le régime de la propriété et des concessions; de soutenir la marine marchande nationale, trop faible pour lutter à armes égales contre les marines étrangères. Chaque colonie réclame, en effet, un régime foncier spécial, un régime particulier d'administration fiscale, de main-d'œuvre indigène et de concessions.

C'est avec une compétence remarquable que M. Charles-Roux examine les données de ces problèmes[1]. Sous le titre trop modeste et peu significatif d'*Introduction* aux publications de la Commission de l'exposition coloniale, etc., c'est un véritable traité de la matière qu'il a exposé, et auquel il conviendra toujours de se reporter pour éclairer ces questions, si l'on veut de la théorie passer à la pratique. Je ne saurais prétendre en présenter le résumé; tout est à lire et à méditer pour les coloniaux; mais, dans quelques lignes magistralement frappées, il indique les préceptes essentiels qu'il est nécessaire de ne pas perdre de vue, et que j'essayerai de dégager en quelques aphorismes :

Au sujet des concessions :

« Je voudrais qu'une fois les précautions prises pour sauvegarder les droits primordiaux de l'Etat et de la colonie, et pour s'assurer de la moralité et de la capacité des concessionnaires, on les laissât tranquilles, sans mettre à leurs trousses une nuée de fonctionnaires chargés de les contrôler, de vérifier leurs livres, de savoir s'ils perdent ou s'ils gagnent; je voudrais, en un mot, que l'État restât étranger à la direction de leurs affaires. »

Au sujet des chemins de fer :

« En Europe, le chemin de fer est la résultante d'un mouvement commercial; aux colonies, il le précède et le suscite. »

Au sujet du régime douanier :

« Il ne faut pas oublier que la population indigène est le facteur par excellence de la prospérité de nos colonies. Si nous voulons des colonies prospères, nous devons vouloir cette population heureuse et satisfaite. Pour la satisfaire, il faut ne pas lui rendre la vie trop coûteuse (Le Myre de Villers). »

Au sujet de la marine marchande :

« Une marine marchande nombreuse, puissante et moderne est le corollaire

1. Publications de la Commission chargée de préparer la participation du ministère des colonies à l'Exposition universelle de 1900. — *Introduction*.

Digitized by Google

de l'expansion coloniale, la conséquence d'un vaste empire d'outre-mer; la nôtre s'étiole de jour en jour davantage et bientôt mourra d'anémie. »

Au sujet des câbles sous-marins :

« Entre la métropole et ses colonies existe un commerce quotidien de nouvelles qui a son instrument propre : les câbles télégraphiques sous-marins. — Pour correspondre avec ses colonies, la France est obligée d'emprunter les câbles appartenant à des compagnies anglaises. — La création d'un réseau de câbles français peut devenir, au sens commercial du mot, une bonne affaire. Dans tous les cas, il n'y en aurait pas de plus patriotique. »

Au sujet de l'enseignement colonial :

« La question de l'enseignement colonial se présente sous trois formes principales : *l'Enseignement agricole, l'Enseignement commercial, l'Enseignement médical.* C'est à la mère-patrie à fournir cet enseignement et cette éducation. »

« Quelle que soit l'importance des ces desiderata, il ne faut pas nier les progrès accomplis, ni méconnaître l'évolution féconde qu'a subie l'idée coloniale, non plus que le caractère utilitaire qu'elle a revêtu dans ces dernières années. Les résultats financiers de notre commerce colonial se traduisent déjà par un total respectable, puisque, en y comprenant l'Algérie et la Tunisie, ce mouvement commercial dépasse 1,154 millions, et que le commerce de toutes nos colonies nouvelles est en augmentation continue. — Ces résultats ne permettent pas de nier l'utilité de la politique coloniale, et cette utilité a même désarmé l'hostilité qu'elle rencontrait encore de temps en temps au sein du Parlement. L'exploitation de notre domaine colonial nous récompensera bientôt des sacrifices que sa création nous a coûtés. Nous sommes déjà loin du temps où Jules Ferry était traité de *tonkinois*, où les ministères étaient renversés parce qu'ils avaient l'audace de demander des crédits pour une expédition coloniale. — L'opportunité de la politique coloniale n'est heureusement plus contestée. Nous avons donc fait un grand pas, mais il ne faut pas rester en chemin. Nous devons aviser aux moyens indispensables pour parfaire notre œuvre et récolter après avoir semé. Nous devons mettre notre législation en harmonie avec nos besoins nouveaux et forger l'outillage nécessaire pour faire mouvoir les multiples rouages de notre nouvelle et puissante machine. »

Si maintenant nous nous écartons à distance suffisante pour considérer, dans son ensemble, l'œuvre réalisée, et pour que les lacunes encore existantes soient vues à leur juste proportion, il nous restera la foi dans la vitalité de la Patrie et l'espérance dans son avenir colonial.

X.

Digitized by Google

DANS LE NORD DU SOUDAN FRANÇAIS

(FIN[1])

II

LE NIGER ET LES STEPPES DU NORD

Dans tous voyages de quelque étendue, il est généralement certains points tels que la vue qui s'y développe et les pensées qui naissent dans l'esprit font oublier les difficultés qu'il a fallu surmonter pour les atteindre et récompensent des fatigues que l'on a pu endurer; les hauteurs de Khati, qui s'élèvent à l'ouest et au-dessus de Bammako, peuvent, à juste titre, être considérées comme jouissant de ce précieux privilège.

Aux pieds du spectateur enthousiasmé s'étend l'immense et superbe vallée du Niger, nappe de verdure et d'eau, qui se déroule à l'infini, traçant des montagnes du Fouta-Djalon jusqu'aux sables de Tombouctou, sur une longueur de plus de 1,500 kilomètres, une merveilleuse et large coupure de fertilité et de richesse, puis, après avoir porté la vie jusque sur les confins du désert, se recourbe vers le golfe de Guinée, en une gigantesque boucle où flottent encore, jusqu'à Ilo, sur environ 1,200 kilomètres, les couleurs du pavillon français.

L'esprit se prend alors à devancer l'avenir et se trace un tableau de ce que sera un jour ce pays connu d'hier : le chemin de fer Sénégal-Niger est terminé et offre une communication rapide avec Dakar; celui de Konakry amène ses trains à Timbo et Siguiri; un autre partant de Grand-Bassam remonte la Comoé pour atteindre le Bani; un quatrième court à travers le Dahomey par la vallée de l'Ouémé et joint Porto-Novo à la région de Say; les deux enclaves commerciales, que les dernières conventions

1. Voir le numéro du 1er avril 1901.

Digitized by Google

avec l'Angleterre nous ont réservées au sud d'Ilo, sont organisées; une flottille de vapeurs parcourt le Niger, aménagé de Siguiri à son embouchure, et sert de trait d'union entre ces diverses voies; le fleuve devient un immense collecteur où aboutissent et d'où partent les communications avec toutes nos colonies côtières; cette « route qui marche » forme notre grand courant de trafic, où circulent et s'échangent les produits de la métropole et ceux du Soudan : gommes, sel, plumes d'autruches du nord; maïs, mil, riz, blé, coton, arachides, troupeaux du centre; caoutchoucs, noix de kola, huile de palme, bananes, maniocs, ignames du sud; — et, dans cet ensemble, la région Bammako, Koulikoro, Khati, où se

PIROGUE INDIGÈNE SUR LE NIGER.

croisent les plus importantes directions, apparaît comme le centre naturel de cette partie de nos possessions de l'Afrique occidentale.

En même temps l'immense vallée, que les guerres sauvages et les massacres sans pitié des conquérants noirs ont dévastée et dépeuplée, a retrouvé une population nombreuse qui s'est accrue en paix sous notre protection et qui, assurée de ne plus être dépouillée de ses biens, s'est livrée en toute sécurité au travail. Et quelle population ne pourrait pas nourrir ce Nil de l'ouest, qui fertilise d'énormes étendues de terrains par ses inondations et qui trouve, lors des crues, dans ses grands lacs Débo et Faguibine

Digitized by Google

de puissants régulateurs naturels, sans qu'il soit besoin d'un Pharaon pour l'en doter! Quels troupeaux aussi n'élèverait-on pas dans ces plaines d'une verdure si vivante qui ondulent jusqu'à l'horizon!

Ces rêves d'avenir ne font que se confirmer pendant les trente jours de décembre que nous employons à franchir les 1,000 kilomètres de Koulikoro à Tombouctou, naviguant sur le fleuve tantôt en chalands, comme sur le Sénégal, tantôt en pirogues accouplées, embarcations légères, creusées à même dans des troncs d'arbres et réunies deux par deux.

Le Niger, dont les rives sont plates, laisse, au moment des crues, ses eaux s'étendre librement au loin, sur une étendue qui souvent dépasse 40 kilomètres; une fois rentré dans son lit, il ne présente plus qu'une largeur de 500 à 1,000 mètres; mais ces mouvements d'extension et de retrait ne se produisent pas en même temps sur tous les points de son immense cours.

Au moment où nous parcourons le bief en amont du lac Débo, les eaux s'y sont retirées; ce ne sont, sur les providentiels terrains d'alluvions, que plantations de maïs, de mil, de riz, même de blé, et, partout ailleurs, d'infinis pâturages, faits d'une herbe haute, flexible, tendre maintenant qu'elle est à sa première période de croissance; les troupeaux, qui y paissent sous la surveillance de leurs bergers peuhls, semblent, bien que nombreux, comme perdus dans ces immensités.

Et les récoltes vont se succéder, les unes aux autres, presque sans interruptions, dans ces terres bénies, où tout l'art de l'agriculteur indigène consiste à gratter le sol, à y jeter quelques semences et à tasser avec la plante du pied; on peut dire, tellement la végétation est rapide, que l'on y voit littéralement pousser l'herbe! Quels résultats obtiendraient donc les noirs, s'ils étaient initiés à ce que doit être véritablement une culture! mais cette initiation est la chose difficile, l'indigène, avons-nous dit, étant, avant tout, un homme de traditions étroites, ne comprenant pas l'intérêt qu'il peut avoir « à faire ce que n'a pas fait son père ». Heureusement que l'on a eu la bonne pensée d'ouvrir, en divers points du Soudan, et en particulier à Kayes et Bammako, des écoles d'apprentissage professionnel que commencent à fréquenter les jeunes indigènes, et où s'élève toute une génération, qui sera

Digitized by Google

mieux préparée à demander et faire rendre à ce sol magique ce qu'il peut et doit donner.

Sur les bords du fleuve les villages sont nombreux, peuplés soit d'agriculteurs, soit de « *Somonos* », classe d'indigènes, qui, de père en fils, exercent l'industrie de la pêche et s'y montrent du reste d'une grande habileté; ici c'est Koulikoro, point d'attache actuel de la flottille de chalands et de pirogues du Niger; plus loin Nyamina, puis Ségou-Sikoro, qui, par Goumbou et Sokolo, communique avec le Sahel maure; plus loin encore, Sansanding, résidence du « *fama* » Mademba, ancien employé des postes de la

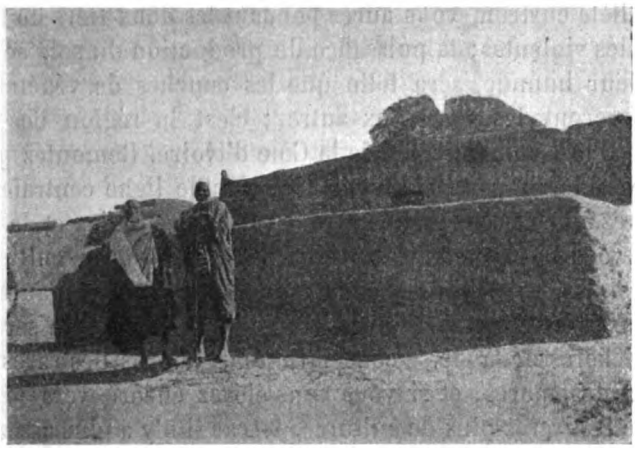
UNE RUE DE DJENNÉ.

colonie, auquel le général Archinard a confié, sous notre surveillance, l'autorité sur les territoires avoisinants et dont le « *tata* » est célèbre sur la route de Tombouctou, autant par l'hospitalité que l'on y reçoit que par les richesses naturelles qu'il renferme : autruches, chevaux, troupeaux, barres de sel, gommes, produits de récoltes... Viennent ensuite Mopti, à l'embouchure du Bani, et, sur ce dernier fleuve, Djenné, la ville artistique du Soudan, avec ses cases en terre, du même style que celles de Podor, mais présentant quelques-unes un étage, et aussi avec sa population en partie peuhle d'une méticuleuse propreté, dont les femmes souvent fort jolies parent les rues de silhouettes fines, élancées, où se recon-

Digitized by Google

naît la race, et dont les artisans, forgerons, tisseurs, cordonniers, offrent au collectionneur des bijoux d'or habilement travaillés, des couvertures ou des pagnes coupés de longues rayures, des vanneries d'un tressage délicat, aux tons harmonieusement fondus, des cuirs de toutes sortes tannés, peints ou frappés avec un art qui étonne quand on sait de quels outils il peut disposer.

Lorsque l'on atteint le Débo et la région des grands lacs, Faguibine, Horo, Fati, partout où portent les yeux, on ne voit que de l'eau; ces immenses régulateurs du fleuve ainsi que le bief de Tombouctou sont pleins en ce moment de l'année; les inonda-



UNE MOSQUÉE DE DJENNÉ.

tions sont si étendues que leurs limites se trouvent souvent à 30 ou 40 kilomètres du lit du Niger et quelquefois à une distance encore plus considérable ; n'était l'absence de roulis et de tangage, on se croirait en pleine mer; de violentes tempêtes, souvent dangereuses pour les frêles embarcations qui nous portent, viennent même parfois, lors des tornades de l'hivernage, compléter cette illusion.

Passé cette zone que gardent au nord nos postes de Ras-el-Ma, Goundam, Sompi et au sud-est celui de Bandiagara, le décor va peu à peu se modifier; les limites des inondations se rapprochent progressivement du fleuve, pour venir se confondre avec lui à

Digitized by Google

quelques kilomètres à l'est de Tombouctou; alors la vallée du Niger ne sera plus qu'une large coupure au milieu des sables; elle gardera encore dans ses environs immédiats ou aux abords des mares et marigots avoisinants son caractère spécial de fécondité; mais, dès qu'on s'en écartera de quelques centaines de mètres, on ne trouvera plus que la désolation de terrains sablonneux, où croît péniblement une brousse étique, décolorée, qui semble desséchée aussitôt que levée.

C'est que l'on a dépassé le 15e parallèle nord et que l'on se rapproche du Sahara; tout, dans l'Afrique occidentale, est soumis à ces deux influences contraires : la mer et le désert. Parcourez, au voisinage de la mer, les territoires entre l'Équateur et le 8e parallèle environ, vous aurez pendant les deux tiers de l'année des pluies violentes; la puissance de production du sol, soumis à la chaleur humide, sera telle que les couches de végétation se superposeront les unes aux autres; c'est la région des forêts inextricables, comme celle de la Côte d'Ivoire. Remontez plus au nord, vers le 10e parallèle, considéré comme ligne centrale, vous trouverez à peu près égalité entre la saison des pluies et la saison sèche; vous serez dans les terrains d'élevage ou de culture des céréales. Rapprochez-vous encore du Sahara, vous n'aurez plus que des hivernages très courts; l'influence dominante sera celle de la sécheresse; la vie se concentrera aux abords des rares marigots ou des mares, et si vous vous élevez encore vers le nord, vous ne trouverez plus de cultures, — car il n'y a plus assez d'eau pour les alimenter, — vous verrez disparaître les installations de sédentaires et entrerez dans les territoires de parcours des nomades, qui vont de puits en puits demander à la nappe d'eau souterraine ce qu'ils ne peuvent plus obtenir qu'à des époques extrêmement rares et fugitives à la surface même du sol.

Déjà, à quelque 50 kilomètres avant d'atteindre Tombouctou, ce que l'on aperçoit de temps à autre permet de sentir ce que doit être le pays. De ci de là, des dunes sablonneuses s'élèvent au milieu des inondations, les coupant de leur jaune sombre, formant tantôt de grands îlots momentanés, tantôt de longues presqu'îles que prolonge à l'horizon une succession ininterrompue d'autres dunes; sur les unes, sont assis des villages, généralement petits, mal construits en torchis et qui ne donnent pas l'impression de prospérité des grands centres précédemment en-

Digitized by Google

trevus; sur les autres, apparaissent des groupements de nomades que l'arrivée de la saison sèche commence probablement à rapprocher du fleuve avec leurs troupeaux. Voici sur la rive droite des Touareg Irregenaten, dont les campements se déplacent ordinairement dans l'intérieur de l'Aribinda, dans cet espace désolé que limite au sud la ligne Débo, Hombori, Fafa, et que l'on appelle « la région des mares »; ces autres sont peut-être, à ce que nous dit notre chef laptot, des Tengueriguif, qui vivent soit vers le Faguibine, soit au contact immédiat du fleuve; tous ont la figure coupée de leur légendaire voile et ils vont caracolant au galop de leurs maigres chevaux ou se prélassant à l'allure déhanchée de leurs longs et hauts méhara. Sur la rive gauche, c'est le même spectacle; des lignes de tentes brunâtres, campements de Kel-Antassar ou d'Igouadaren, se profilent au loin; on sent le désert, et nous aspirons avec plus de volupté que s'il s'agissait du plus délicat parfum les bouffées d'air chaud et les parcelles de sable ténu que la brise du nord apporte jusqu'à nous.

« Demain, nous a dit notre chef laptot, nous serons à Tombouctou »; il nous fit cette annonce avec une joie qui montrait bien que lui aussi obéissait à cette attraction mystérieuse qu'exerce sur tous, noirs et blancs, la vieille et célèbre ville et il nous expliqua, avec force détails, que nous débarquerions à Kabara; rarement, en effet, les crues sont assez fortes pour permettre d'atteindre en chalands Tombouctou même; de décembre en avril, il faut généralement se contenter de Kabara qui en est distant de 8 kilomètres environ; de septembre en décembre, on devra s'arrêter à Day, de mai en septembre à Korioumé.

A Kabara, lors de notre arrivée, nous attendent des chevaux que l'on a eu l'aimable précaution de nous envoyer; vite, nous sautons en selle, laissant à nos laptots le soin de s'occuper de nos bagages; nous n'avons plus guère qu'une bonne heure de jour et l'important, pour le moment, est d'atteindre la ville. Nous voilà trottant le long du marigot qui va du Niger à Tombouctou; nous suivons une mauvaise piste, où circulent quantité d'indigènes portant des ballots sur leur tête et quantité aussi de petits ânes et de chameaux, tous chargés de nombreux et lourds colis; nous passons à Hourrou-Meyra, où, en décembre 1893, l'enseigne de vaisseau Aube tomba sous les coups des Touareg et saluons la

Digitized by Google

simple croix de bois, qui marque l'endroit où il fut frappé; puis, tout à coup, après avoir gravi une montée, la ville nous apparaît dans le lointain, encore imprécise et semblant à l'horizon n'être elle-même, au milieu des dunes qui l'environnent, qu'un mouvement de terrain, plus coupé, plus haché, de coloris plus foncé et qui irait en se rétrécissant vers le nord, pour finalement disparaître dans l'inconnu du désert.

La soirée est magnifique; le soleil descend à notre gauche en un globe de monstrueuse dimension; la fraîcheur de l'air devient exquise, en cette fin de jour du début de janvier; l'atmosphère est transparente ; le bleu du ciel s'atténue de teintes roses avec, par endroits, des traînées d'un or pâle, légèrement vert; tout s'accorde pour nous présenter Tombouctou dans le calme et le mystère qui conviennent si bien à sa légende.

Nous continuons notre route et peu à peu la ville nous apparaît plus distincte. Au lieu de l'immense mouvement de terrain que nous apercevions, nous voyons des groupes compacts de maisons en terre battue, puis, sur la circonférence, des cases en paille, en torchis ; les coupures, que nous avions observées, deviennent des rues, que jalonnent de longues lignes de terrasses, et dominant le tout, surgissent les minarets de grandes mosquées, l'une vers l'ouest, l'autre, celle de Djingerey-Ber, vers le centre, une troisième, Sankoré, qui semble comme perdue vers le nord, dans le rose du soir et le safran des sables; notre guide nous détaille ces monuments, qui, dit-il, datent des XIe ou XIIe siècles, puis il nous montre, vers le sud-ouest, une masse sombre, comme tapie près de la ville; c'est le fort Bonnier, où bientôt nous voyons flotter le pavillon tricolore. Maintenant, d'autres minarets plus petits apparaissent en divers points, puis un clocher qui surmonte l'église des Pères Blancs; enfin nous atteignons l'entrée et débouchons sur le grand marché ; les indigènes y sont courbés en de solennels *salams*, que rythment les invocations à Allah, jetées en longs appels par les marabouts, du haut des différentes mosquées ; mais, voici tout à coup la nuit, sans qu'aucun crépuscule l'ait presque précédée et nous gagnons rapidement le fort.

Nous employons les jours suivants à faire connaissance avec la ville et ses habitants; pendant les heures délicieuses de la matinée, dès le petit jour, alors qu'une sorte de gelée blanche couvre

Digitized by Google

le sol et tient les indigènes accroupis en tas autour de maigres feux, nous parcourons les différents quartiers, de la grande mosquée, des Marocains, du petit cimetière, du grand marché, du petit marché, des infidèles et d'autres encore ; de ce côté, tout est presque prospère, les cases sont bien établies en briquettes d'argile, avec quelquefois un étage ; mais de cet autre, ce ne sont que ruines entassées, maisons éventrées, misérables constructions en torchis ; on sent là que le Touareg a été le maître, une fois les Marocains chassés ; on sent qu'après lui, sont venues les invasions

TOMBOUCTOU. — MAISON A UN ÉTAGE.

successives de Cheikou Amadou avec ses Foulbès, d'El-Hadj Omar et de ses Toucouleurs ; on sent qu'après tant de misères, sont encore revenues l'occupation et la tyrannie effroyable des Touareg, massacrant ou abattant tout ce que les autres conquérants avaient laissé debout ; les ruines disent ce qu'a pu être cette ville, au temps de sa prospérité, au XVIe siècle, alors qu'elle comptait peut-être 100,000 âmes ; elles disent aussi quels efforts nous aurons à faire pour rappeler à la vie cette cité qui n'a plus guère aujourd'hui que 5 ou 6,000 habitants de population fixe.

Ces courses à travers la ville donnent bien vite cette convic-

Digitized by Google

tion que Tombouctou est le point de transition entre le nord du Soudan et l'extrême Sud-Algérien, entre le monde noir et le monde blanc. Dans ses lignes générales, elle apparaît comme une contrefaçon de Sousse ou de Sfax, contrefaçon en terre, puisque le Soudan n'a, dans cette région, aucune pierre à bâtir; mais ces terrasses, où l'on vient goûter le repos du soir, ces mosquées qui s'efforcent de jeter vers le ciel l'élégance de minarets arabes, ces rues étroites et tortueuses, ces portes en bois massif avec leurs gros anneaux de fer et leurs rosaces ajourées, tout a une physionomie d'Algérie, avec quelque chose de plus délabré, de moins clair, de moins éclatant, où le blanc est remplacé par le jaune brun, où le crépissage des murs est moins régulier, où les arêtes tranchent moins par leur netteté et leur régularité, où rien ne donne à l'œil la sensation de la solidité et du fini.

Dans l'intérieur des habitations de la classe aisée, même impression : c'est d'abord, dès l'entrée, une sorte de corps de garde, où veillent des esclaves armés de lances, puis une ou deux cours intérieures autour desquelles se groupent les logements du maître, ceux de ses femmes et de ses captifs, les pièces servant de magasins ou d'entrepôts et d'où part, lorsqu'il existe un étage, l'escalier qui permet d'y accéder.

Dans les rues, se mêlent tous les peuples du nord et du centre de l'Afrique. Voici des gens de race blanche, commerçants des Sud-Marocain, Algérien ou Tripolitain, venus d'Igli, du Touat, de Rhadamès ou de Rhat à travers le désert, par les pistes de Taoudéni, d'El Mabrouck ou du Tassili et de l'Adrar nigritien, pour échanger leurs produits, étoffes, tapis, couvertures, armes contre les kolas, les maniocs, les céréales, l'ivoire, le tabac — et, avant notre venue, contre les captifs — que les hommes de race noire, Foulbés, Bambaras, Mossis, amènent avec eux du sud du Soudan. Tantôt quelques Touareg passent d'un air fier, seigneurs de peu d'importance qui viennent trafiquer soit de leurs troupeaux, soit de quelques autruches, ou grands chefs, à l'allure noble, à la taille élancée, tous enveloppés de la tête aux pieds d'une guinée sombre qui ne laisse voir que leurs yeux et suivis de leurs captifs aux vêtements de cuir. Tantôt aussi débouchent sur la place du grand marché de longues files de chameaux, caravanes de Maures Bérabichs, qui transportent les barres de sel extraites des mines de Taoudéni.

Digitized by Google

Pour tous ces gens, après les longues marches dans les sables brûlants du désert ou dans la brousse du Soudan, après les fatigues endurées, Tombouctou apparaît comme une sorte d'Eden où la vie est gaie, reposante, où les mœurs sont faciles; il est comme le Paris du Soudan occidental; sa renommée grandit, s'exagère avec les souffrances qu'il a fallu supporter pour y arriver et, sous le charme de certaines hospitalités intéressées, des marchands venus de l'extrême Nord comme de l'extrême Sud s'oublient jusqu'à laisser dans ce séjour, réduction terrestre des Paradis musulmans, tout ce que leur ont rapporté leurs longs voyages, leurs peines, leurs travaux, leurs échanges commerciaux.

Les Sonrays ou Songoys dont l'empire s'étendait, vers le xve siècle, avant l'occupation marocaine, sur toute cette partie du Niger jusqu'à Gao et qui forment avec les Arma ou Rouma, venus autrefois du Maroc, la majeure partie de la population stable, profitent largement des avantages d'une telle situation. Leurs femmes sont extrêmement coquettes, les cheveux roulés en casques et piqués de bijoux de toutes sortes, le corps enveloppé de pagnes aux couleurs violentes, souvent ornementés de broderies de soie, les oreilles et le cou parés de pendeloques d'or et d'argent, l'esprit vif, intrigant, prêt à saisir toutes les occasions de gain; quant aux hommes, très industrieux, ils exercent les métiers les plus divers; mais, qu'ils soient maçons, tisserands, menuisiers, teinturiers, âniers ou cordonniers, orfèvres, forgerons, serruriers, ils se montrent d'une assez grande habileté; les coussins, fourreaux de sabre et de fusil, gris-gris en cuir ou en métal, bijoux de toute sortes, armes même qu'ils fabriquent ou réparent, méritent l'attention du voyageur.

Quant au côté religieux, on peut dire que Tombouctou est la grande métropole de cette partie du Soudan; les savants, les marabouts y sont nombreux et l'on vient souvent d'assez loin fréquenter leurs écoles, y étudier la religion musulmane, s'y pénétrer de son code, le Coran, dont tout bon croyant porte toujours du reste quelques feuillets dans un sachet de cuir, suspendu à son cou ou à sa ceinture.

La situation de Tombouctou est exceptionnelle; elle a valu à cette ville sa prospérité et ses malheurs; elle donne le droit d'espérer son relèvement, sous notre pacificatrice influence.

Digitized by Google

Tombouctou est le lieu de réunion des communications, voies fluviales ou pistes de caravanes, vers la Méditerranée, l'Atlantique, le golfe de Guinée et le Tchad; elle est aussi le point le plus important et le milieu de l'immense ligne qui court du Bas-Sénégal au centre africain par Kaedi, Nioro, Goumbou, Sokolo, Ras-el-Ma, Gao, Zinder, Barroua et qui marque la limite septentrionale des populations sédentaires et de race noire; à sa hauteur, ou dans ses environs, viennent se mêler, par leur dernière tribu, celle des Bérabichs, les Maures de l'ouest avec les Touareg de l'est; elle forme, au milieu de la désolation absolue de tout ce qui l'environne, un centre de richesses, un foyer de civilisation soudanaise, un séjour de bien-être dont on ne peut sentir toute la puissance que lorsque l'on a parcouru ces steppes de sable et de brousse desséchée qui, partout ailleurs qu'au sud-ouest, s'étendent à l'infini. Fatalement, Tombouctou devait exciter les convoitises et, de fait, nul point au Soudan ne fut peut-être aussi souvent et aussi chaudement disputé; nul n'eut la périlleuse gloire d'attirer sur lui les armées d'un pays de civilisation beaucoup plus avancée, comme le Maroc, et de faire entreprendre à ces armées, comme cela eut lieu à la fin du XVIe siècle, une marche de plus de 2,000 kilomètres dans les sables du désert. Cette situation, qu'elle doit à des causes naturelles, Tombouctou l'a conservée et rien n'empêche qu'elle en bénéficie, tout comme autrefois, maintenant que nous avons rétabli dans ces régions la paix et la sécurité.

Aux environs mêmes de Tombouctou, au sud du fleuve dans toute l'étendue de la boucle et au nord jusque vers Araouan, notre influence s'exerce sans conteste; les nomades, naguère si dangereux, sont presque tous venus à résipiscence complète et il suffit d'avoir, comme précaution contre des guet-apens toujours possibles de groupes d'isolés, quelques tirailleurs et méharistes d'escorte, pour circuler, sans grand danger, dans toute cette zone.

Nous ne nous en faisons pas faute, trop désireux de pouvoir étudier les nomades chez eux, pour ne pas utiliser cette magnifique porte de sortie du Soudan, que nous offre Tombouctou. Aujourd'hui, c'est une course en pirogue, qui nous mène sur le Niger jusqu'au défilé de Tosaye par Rhergo et le poste français de Bamba, dans un paysage brûlé, où s'aperçoivent rarement des villages pauvres, aux huttes faites de simples nattes, aux toits ronds

Digitized by Google

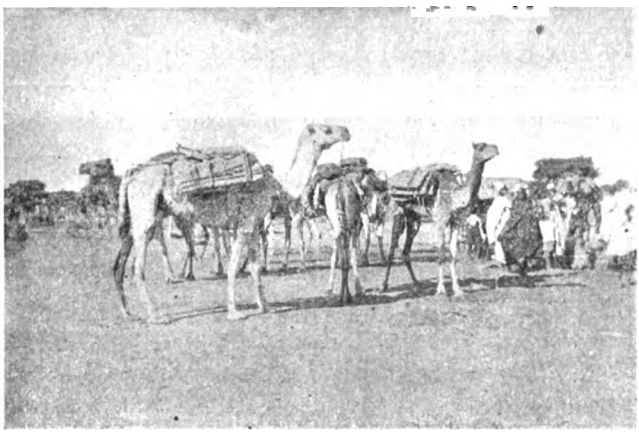
et aplatis, avec, par endroits, quelques palmiers nains, des mimosas étiques, des cotonniers; d'autres fois, ce sont de longues et nombreuses étapes à méhari sur les directions d'Araouan, d'El Mabrouck, de l'Adrar nigritien ou de la rive sud du Niger.

Oh! le trot des méhara, cette allure déhanchée, qui les premiers jours vous donne une sensation de vertige et de mal de mer! Oh! ce paysage d'une uniformité désespérante, la marche de points d'eau en points d'eau, de puits en puits ou de mare en mare, dans un continuel vallonnement de dunes successives, tantôt en plein sable, tantôt au milieu d'arbrisseaux rabougris et sans aucun point de repère, qui nous permette de nous orienter et de contrôler les affirmations de nos guides! Ceux-ci sont nos maîtres; il faut les suivre aveuglément; de jour ou de nuit, ils partent sans hésitation, dans la direction voulue, sans que nous puissions voir à quel signe ils se reconnaissent, et ils nous amènent, sans erreur, là où nous trouverons l'eau si ardemment attendue, l'eau sans prix, souvent bourbeuse, mais bonne quand même, bonne parce qu'elle est la chose indispensable, la vie. Là, près de cette eau, nous formons notre monde en un carré, nous nous entourons de haies d'épines, nous plaçons nos sentinelles, nous nous installons tant bien que mal, perdus dans ces immensités de sable dont, sous le soleil couchant, les dunes moutonnent à l'horizon, puis se fondent peu à peu, à la venue de la nuit, en des teintes grisailles, pour ne plus former ensuite qu'une masse sombre dans la mystérieuse obscurité. Nos feux brillent pour écarter les fauves; un blanc veille avec une fraction de « piquet » pour répondre aux rôdeurs; le reste dort, accablé par la chaleur de la journée passée, par la fatigue de la route, et le lendemain, avant l'aurore, la marche reprend, à la suite de ces guides tout-puissants, qui vont encore nous mener vers l'eau de l'étape prochaine.

Pourtant, ces steppes désertiques ont leur vie propre, leur animation spéciale, surtout en ce milieu de la saison sèche, que marquent les mois de février et de mars, pendant lesquels nous les parcourons. C'est l'époque des transactions commerciales; le riz, le mil, le tabac que les nomades avaient en réserve sont consommés; il faut venir les remplacer à Tombouctou ou dans les villages voisins; la maigre brousse de ces régions est brûlée, desséchée; il faut pousser vers le Niger les troupeaux, les chameaux

Digitized by Google

mêmes, les mettre au « pacage » sur les bords du fleuve. Ce sont là du reste autant de sources de revenus pour la colonie; ce sont



CHAMEAUX TRANSPORTANT DES BARRES DE SEL.

là aussi autant de moyens dont elle dispose pour punir et forcer à la soumission les tribus rebelles; car il suffit, pour les frapper

ENVIRONS DE TOMBOUCTOU. — GUERRIERS TOUAREG.

dans leur vie même, de leur interdire tout achat de céréales ou tout pâturage sur nos territoires.

Jusqu'aux premières pluies de fin juin, ce sera une sorte

Digitized by Google

d'exode vers le fleuve. Au nord de Tombouctou, se succèdent des caravanes de Maures Bérabichs chargées du sel de Taoudéni, des campements de ces nomades qui se déplacent suivis d'immenses troupeaux, des groupes de commerçants qui arrivent de l'extrême nord, avec de longs convois de marchandises; le tout, sauf les captifs qui vont à pied, monté à chameaux et se dessinant quelquefois à l'horizon en de fantastiques silhouettes; le tout armé aussi de longs fusils à deux coups se chargeant par la bouche et

ENVIRONS DE TOMBOUCTOU. — GUERRIER TOUAREG.

parfois même, comme certains Bérabers, d'armes d'un récent modèle à répétition. Vers l'est et le sud, même décor et même spectacle; le Touareg se substitue au Maure; la gomme de l'Aribinda remplace le sel de Taoudéni; le long fusil fait place à la lance de jet, au poignard et à l'épée, armes que porte à la fois tout Touareg de quelque importance; mais les campements conservent le même aspect et les troupeaux suivent aussi nombreux en animaux nerveux, desséchés comme le pays où ils vivent.

Que d'observations à faire dans ces campements de nomades,

Digitized by Google

qui vont de mare en mare, épuisant tout ce que peut donner le sol là où ils se sont arrêtés, puis se transportant ailleurs, vivant ainsi dans un mouvement de va-et-vient perpétuel, réglant leurs

CAMPEMENT MAURE, UNE TENTE.

déplacements sur les saisons! De longues lignes de tentes, en toile blanche ou faites de simples abris en branchages pour les captifs, en poils de chameau et de teinte brune pour les libres, et, dans ces dernières, au-dessus du sol, des sortes de tréteaux,

GROUPE DE MAURES ET DE CAPTIFS DANS UN CAMPEMENT.

avec des couvertures, des tapis, des *tiougouts* (assemblages de peaux d'agneaux mort-nés), sur lesquels on s'étend pour dormir ou se reposer; dans les intervalles, des groupes de femmes,

Digitized by Google

d'hommes à l'allure biblique, à la silhouette des personnages des scènes de « *la Fuite en Égypte* », parcourant le campement, ou palabrant accroupis en cercle; ailleurs, des jeunes filles, assises sur leurs talons, autour de quelque immense calebasse et se gavant de petit lait caillé, régime auquel elles se soumettent jusqu'à ce qu'elles atteignent un embonpoint tel qu'elles ne puissent plus marcher sans l'aide de leurs captives; c'est là l'idéal de la beauté au désert et le contraste y est piquant de l'homme au corps et à la face d'ascète et de la femme déformée, aux chairs lourdes et molles; rien n'est pourtant plus gracieux, plus délicat et plus académiquement parfait, avant qu'elle n'ait subi cet engraissement systématique, que la fille du nomade, avec ses yeux bleus de gazelle, ses attaches fines, sa taille svelte, ses mains soignées, petites, aux doigts allongés, ses cheveux lisses coquettement relevés sur le sommet de la tête ou quelquefois tombant sans apprêt sur les épaules.

Campements de Maures ou de Touareg se retrouvent dans ce tableau général; la vie nomade leur impose des conditions d'existence identiques et pourtant bien des points les séparent. Physiquement, le Maure n'a pas l'allure de race du Touareg; moralement, il n'en a ni l'esprit élevé, ni la bravoure, ni l'énergie, ni la fidélité relative à la parole donnée; pillard et cruel comme lui, il n'a pas le même mépris hautain pour ce qui touche au commerce, à l'agriculture, la même et exclusive admiration pour le métier des armes; il n'admet pas ses femmes, comme le font les Touareg, à s'occuper des affaires publiques, mais il les tient cachées, aux yeux des infidèles, avec la même farouche jalousie; en tout, même en religion, le Maure semble se contenter des apparences; le Touareg va plus au fond et reste plus attaché à ses idées, à ses traditions; ce dernier est donc un ennemi plus dangereux, plus difficilement réductible, mais aussi plus profondément et plus solidement frappé par notre force, quand nous lui en donnons quelque preuve. — Or, si notre arrivée dans la région de Tombouctou a été signalée par des accidents malheureux, comme ceux du massacre de la colonne Bonnier en 1894 et du désastre de Séréri en 1897, nous y avons depuis affirmé notre puissance, soit par des opérations continues de police qui ont pacifié toute cette zone de la boucle du Niger et des grands lacs, soit par des missions à grande envergure, comme celles qui ont convergé sur le

Digitized by Google

Tchad en 1899-1900 et qui ont prouvé aux nomades que leurs sables ne sauraient les mettre à l'abri de nos coups. Les plus rebelles et les plus turbulents ont compris qu'ils devaient se soumettre; cette soumission ne doit pas être jugée d'après la valeur propre des steppes qu'elle peut placer sous notre autorité, mais d'après la sécurité qu'elle donne aux transactions commerciales des sédentaires et à leurs établissements dans des terrains aussi fertiles que ceux de la vallée du fleuve; à ces derniers points de vue, elle était nécessaire et mérite les efforts que l'on a dû faire pour l'obtenir.

Ainsi peu à peu, de courses en courses, nous avions atteint la mi-avril; nous n'avions plus guère qu'un mois et demi avant le commencement des pluies ; il était donc temps de nous mettre en route si nous voulions revenir à Kayes sans trop avoir à souffrir des tornades de l'hivernage; nous ne reprendrons pas, bien entendu, la route du Niger et de Badumbé, déjà parcourue; nous suivrons la piste qui court par les postes nord du Soudan français, Goundam, Sompi, Sokolo, Goumbou, Nioro et aboutit à Médine sur le Sénégal. Cette piste ouvre une communication directe entre Tombouctou et Kayes; elle longe au sud les territoires de parcours des Maures, dont nous avons vu l'une des tribus, celle des Bérabichs au nord du Niger; elle nous permettra peut-être d'entrer en contact plus complet avec ces nomades.

Notre plan ainsi tracé, nos bagages soigneusement répartis en caisses de 25 kilogrammes, dont chacune sera confiée à un porteur indigène, notre escorte de tirailleurs constituée, nous quittons Tombouctou, par une belle nuit de fin avril, bien avant le lever du soleil. C'est ainsi qu'il nous faudra marcher; car nous sommes dans les mois les plus chauds de l'année; dans la journée, le thermomètre monte à l'ombre à 50, quelquefois 51 et 52°; même dans la nuit, aux heures les moins brûlantes de la soirée ou de la matinée, on sent subitement des souffles chauds qui vous enveloppent; on a l'impression de se trouver tout à coup à l'entrée d'un four de boulanger; on halète, les membres brisés, les nerfs tendus; l'esprit, que rien ne distrait dans l'obscurité, rêve à la Patrie, si lointaine, apparaissant comme un séjour très doux, très frais; ce souvenir vous réveille; on presse son cheval, on se secoue,

Digitized by Google

pris de quelques frissons de fièvre qui vous zèbrent le dos de rapides zig-zags, et, lorsque commence à apparaître à l'horizon d'une dune le globe monstrueux du soleil, on le salue de gaies interpellations, comme, en campagne, on salue l'ennemi dont l'arrivée éclaire la grise monotonie des jours sans combats.

De Tombouctou à Goundam, nous avions eu le rare bonheur de marcher par de magnifiques clairs de lune, qui faisaient miroiter au loin les eaux du Niger ou celle des mares et qui découpaient dans les sables les dessins les plus variés d'ombres pâles et de jaune très clair; nous étions ainsi passés à Tacoubao, au point où quelques années plus tôt avaient été frappés le colonel Bonnier et ses compagnons, et, aujourd'hui encore, aucune impression ne

NOS BAGAGES SUR LA PISTE DE TOMBOUCTOU A NIORO.

nous est restée plus vive que celle que nous éprouvâmes au milieu de ce décor de mimosas et de gommiers, qui, sous les rayons de la lune, striaient la brousse des ombres de leurs branches entrecroisées en croix, en appareils funèbres, tachetés d'un pâle argent; jamais morts ne nous apparurent plus près de nous, que dans le silence de ces solitudes immenses, où l'esprit a une puissance d'évocation qui va jusqu'au mirage et à l'hallucination.

Passé Goundam, poste français construit près d'un village en terre et à la pointe du lac de Télé, la lune nous abandonna et notre route vers les autres postes de Sompi, Nampala, Sokolo, se continua, pendant la première partie des marches, par des nuits obscures. Peu après Sompi, il fallut nous munir de réserves d'eau pour nos étapes, aucune mare n'étant là pour nous en fournir ou celles qui existent étant complètement desséchées; de

Digitized by Google

temps à autre cependant, sur la piste, un puits a été creusé, quelquefois à une profondeur de 60 ou 70 mètres et on y renouvelle sa provision.

Dans tous ces postes, les Maures affluent, mais à Sokolo, on nous dissuade de pousser quelque pointe vers le nord; les Allouchs viennent d'avoir maille à partir avec la colonie et ce serait aller contre les principes mêmes d'une sage politique que de s'aventurer chez eux sans une escorte assez nombreuse pour les forcer au respect, quoi qu'il arrive.

Toutes ces tribus maures, qui nomadisent entre l'Atlantique et Tombouctou, dans l'Adrar mauritanien, le Tagant, le El Hodh

DEUX ROIS MAURES ET LEURS NOTABLES.

ou l'Azaouad, sont à la fois très turbulentes et livrées à l'anarchie la plus complète; quand elles ne s'attaquent pas aux villages frontières du Soudan, ce qu'elles n'osent plus guère depuis que nous sommes là pour protéger les noirs, elles guerroyent entre elles ou se déchirent en luttes intestines; elles sont une quinzaine de grandes tribus, Allouchs, Meschdoufs, O. Mahmouds, Embarks, Douaïchs, Trarzas, Braknas, Kountas, O. Nacers, etc., et autant de petites tribus, qui déplacent leurs campements dans la zone qui s'étend au sud du désert de El Djouf et que l'on nomme « le Sahel »; mais tous ces groupes donnent eux-mêmes naissance à d'autres groupes et sous-groupes, à tel point que le nombre en

Digitized by Google

devient infini; ce sont des divisions et aussi des dissentiments perpétuels; dans leurs terrains de parcours, point de centres habités; au nord seulement, en bordure du désert, Araouan, dont nous avons déjà parlé, Oualata, Tichitt, Chinguetti, Ouadan, villages composés de cases très rudimentaires en terre et où les caravanes apportent, pour les échanger entre eux, les produits du Maroc et ceux du Soudan; à l'ouest du « El Djouf » symétriquement aux mines de sel de Taoudéni, se trouvent celles de la

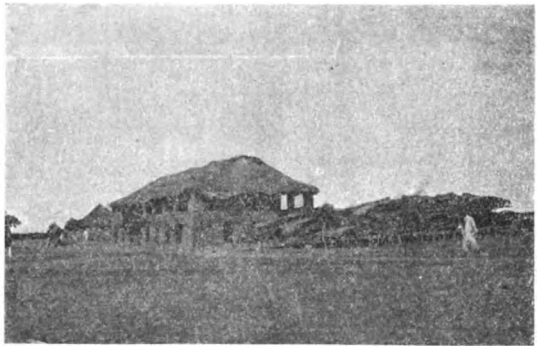
FEMME MAURE.

Sebkha d'Idjill ou Sebkha-el-Khandara (grand lac salé bleu), au débouché des pistes qui du Maroc mènent dans l'Adrar mauritanien. Les Bérabichs exploitaient le sel de Taoudéni, les Kountas exploitent celui de la Sebkha d'Idjil; ce dernier arrive sous forme de barres de 25 kilogrammes dans nos postes de Nioro, Goumbou; les troupeaux, les plumes d'autruche, la gomme de deux grandes forêts situées l'une au nord de Nioro, l'autre au nord de Sokolo, viennent compléter les objets de commerce dont disposent les Maures.

Digitized by Google

A Goumbou, nous visitons l'autrucherie que la colonie a installée à Karounga, puis obtenons de pousser quelques reconnaissances vers le nord dans la direction de Oualata, au milieu de campements semblables à ceux précédemment vus, dans des terrains de steppes herbeuses, où le soleil de mai a tout dévoré, tout calciné, vidant les mares, dépouillant les arbrisseaux de leur peu de feuilles.

Quand nous quittons Goumbou, dans le courant de juin, en route vers Nioro, éclatent les premières tornades. Ah! combien serait délicieuse la pluie, survenant après six ou sept mois de beau fixe et d'implacable soleil, si elle ne se présentait pas avec des caractères de violence qui font la craindre plutôt que la



LE POSTE FRANÇAIS DE GOUMBOU.

désirer! Malheur au voyageur qu'elle surprend en route, sans abri! La chaleur devient suffocante, l'air irrespirable, l'oppression telle que l'on se sent comme comprimé entre le ciel et la terre; à l'horizon, vers l'est généralement, s'accumulent des montagnes de nuages d'un noir d'encre; ils accourent rapidement poussés par un vent violent, précédés de colonnes de poussière qui tournoient, se précipitent, rasent la brousse, brisent les arbres, décoiffent les cases; bêtes et gens n'ont plus qu'à se terrer dans un pli de terrain, à s'agripper au sol et à attendre. Derrière la rafale, qui passe en tempête et que suivent d'autres rafales, voici quelques larges gouttes de pluie, puis tout à coup un déluge d'eau, qui s'abat en flaques énormes, se rue sur le sol, en fouille les moindres abris, remplissant les mares, les marigots, passe

Digitized by Google

enfin, laissant à sa suite, en une traînée de durée variable, une pluie semblable à celle des climats tempérés. Alors on respire à pleins poumons, les nerfs détendus, et on reprend la marche, sous un ciel grisaille, sur un sol rafraîchi, détrempé, que quelques heures suffiront à sécher complètement.

Mais si, la tornade terminée, on a à franchir un marigot, on sera souvent forcé d'attendre que la masse d'eau qui s'y précipite en un rapide courant se soit écoulée; ce sera au Sahel une affaire de trois ou quatre heures, à moins que l'on ne préfère se jeter à la nage ou se suspendre, comme le font les indigènes, à une calebasse que tirent à eux deux vigoureux nageurs. L'important, en tout cas,

VUE A VOL D'OISEAU DE NIORO.

sera, après tous ces bains successifs, de se réchauffer, de prendre, si on le peut, des vêtements secs sans quoi la fièvre vous saisira vite de ses peu agréables grelottements. C'est ainsi trempés de la tête au pied que nous apparûmes devant Nioro, et jamais poste ne nous parut situé plus à point.

Nioro peut être considéré comme le grand centre de nos relations avec les Maures; c'est le Tombouctou de l'ouest; de Nioro, on gagne l'extrême Sud-Marocain, le cap Juby et l'O. Noun par l'Adrar mauritanien, la Sebkha d'Idjil, le Saghiet et Hamra, sans avoir, à proprement parler, à traverser des zones de désert absolu. La population de la ville, composée de Maures sédentaires, d'Ouoloffs, de Toucouleurs, de Bambaras, de Peuhls, de Sarracolets, s'élève à environ 4,000 âmes; le commerce est actif; les cases en terre,

Digitized by Google

toutes reconstruites depuis notre occupation, s'alignent en de larges avenues, qui viennent converger sur le poste français; ce poste est installé dans l'ancien *tata* du sultan Ahmadou, vaste quadrilatère, de 200 mètres de côté, entouré de murs hauts de 5 à 6 mètres, larges à la base de 7 à 8, murs construits en pierres venues d'on ne sait où, monument extraordinaire qui a dû exiger les plus longs et les plus pénibles efforts.

Nioro donne l'impression d'une « ville soudanaise » en pleine prospérité, où aucune ruine n'attriste la vue; sa situation peut lui

FEMME PEUHLE DE NIORO.

réserver un avenir considérable; nous aurions eu plaisir à y séjourner plus longtemps; mais le temps nous presse et nous repartons pour Kayes.

Maintenant que nous sommes en « hivernage », avec un soleil moins violent, nous marchons à grande journée, matin et soir, bien que la chaleur soit humide et lourde. Cinq jours nous mènent au poste français d'Yélimané, bâti à l'européenne; cinq autres jours nous conduisent sur le Sénégal, à Médine, grande escale où se concentre la majeure partie du commerce avec les Maures, où

Digitized by Google

du reste les établissements des « blancs » sont nombreux et prospères.

Quelques minutes de chemin de fer nous permettent de gagner Kayes; nous sommes en fin juillet; le fleuve coule à pleins bords; de grands bateaux qui franchissent la barre de Saint-Louis arrivent en ce moment jusqu'à l'ancienne capitale du Soudan et la mettent en communication directe avec Bordeaux; c'est par l'un d'eux que nous rentrerons en France puisque l'horrible fièvre jaune dévaste la côte et nous ferme la route de Dakar.

LE POSTE FRANÇAIS DE YÉLIMANÉ.

Huit jours plus tard, à la nuit tombante, nous passions devant les quais de Saint-Louis, sans atterrir; d'énormes feux flambaient sur tous les points pour épurer l'air; on en apercevait du bord les éclats sinistres; sur les rives du fleuve, la vie, si bourdonnante d'activité il y a quelques mois, semblait suspendue; tous, sur notre bateau, nous regardions tristement la ville, la pensée près de ceux qui y mouraient si vite et si nombreux. Bientôt de violents mouvements de roulis et de tangage nous secouaient; nous franchissions la barre et, quelques instants après, nous voguions vers le large, les yeux toujours fixés sur Saint-Louis, qui disparaissait peu à peu, ne laissant plus apercevoir de temps à autre que de sombres reflets d'incendie.

PIERRE DORNIN.

Digitized by Google

CHEZ LES TATARS

DE DERBENT A ÉLISABETHPOL

SOUVENIRS D'UNE MISSION

(FIN[1])

Continuons notre route; visitons le quartier des Juifs de montagnes. Ils parlent la langue tate. Cela tendrait à prouver qu'ils se

JUIFS DE DERBENT.
(Photographie du baron de Baye.)

sont fixés en ces parages avant l'arrivée des tribus turco-mongoles, car les Tates habitaient avant elles les rives de la Caspienne.

1. Voir le numéro d'avril 1901.

Digitized by Google

. Ces Juifs ont pris les vêtements, les mœurs et les coutumes des Tatars montagnards; les femmes se cachent comme des musulmanes. Les Juifs de Derbent sont beaucoup moins intéressants que ceux de Grozny qui, en pays tchetchène, portent le costume et parlent la langue des Tchetchènes.

Par la voie ferrée, ouverte depuis un an à peine, nous franchissons la distance qui sépare Derbent de Bakou. Les gares ne sont pas encore achevées et la première partie du parcours s'opère à travers une contrée très pittoresque.

Nous voici à Bakou. Les sources de naphte, qui sont aussi des sources de millions, en ont fait une cité américaine, où la valeur des gens est cotée à leur avoir.

Nous n'avons pas à hésiter entre les tableaux qui s'offrent à nos regards. L'un représentant la vie brûlante et agitée de gens sortis de partout et n'aspirant qu'à la fortune. L'autre, la vie paisible et dans la note bien orientale des indigènes. Du reste, parler de la « Ville noire », et des richesses qui y abondent, richesses dont l'influence est en général démoralisatrice, serait sortir de notre sujet. Dans ce Bakou international, règnent la fièvre de la spéculation et la soif de l'or. Mais, tout à côté, heureusement, se trouve le vrai Bakou, la ville tatare, moins connue et plus curieuse.

Ses habitants vivent autour de la forteresse, et peuvent voir, aux abords de leur ville, des milliers d'endroits enfumés, noirs et sombres, j'allais dire lugubres, où quantité d'hommes ne sont mus que par l'âpre désir de posséder davantage, et où la richesse s'acquiert comme à un jeu de hasard. Les Tatars n'en restent pas moins fidèles aux traditions de leur race, à leurs coutumes et à leurs mœurs. Il en résulte que la population de Bakou forme deux clans, deux mondes bien distincts et bien tranchés, entre lesquels il n'existe guère de rapports et qui semblent s'ignorer.

Le véritable nom de Bakou est persan : « Ba-de-Koubey », qui signifie, ville exposée au vent. Elle est très bien nommée.

Certains historiens placent l'origine de Bakou au VIe siècle, d'autres au Xe siècle après Jésus-Christ. Les gaz enflammés sortant de terre ont dû attirer l'attention des rois sassanides qui ont établi en Perse le culte du feu[1].

1. On est en droit de supposer que la ville de Bagavane, dont parlent les historiens arméniens de l'époque des Sassanides, occupait la place même où se trouve actuellement Bakou.

Digitized by Google

Bakou était une colonie persane qui, au XIIe siècle, fut conquise par les Tatars. Depuis cette époque, elle fut gouvernée par des khans tatars, vassaux, soit de la Perse, soit de la Turquie. Ces khans étaient entourés d'une noblesse territoriale, les Beks, et d'une armée. Le régime gouvernemental se rapprochait de la féodalité; cependant, le paysan n'était pas serf, il devait seulement payer l'impôt. Cet état de choses se prolongea jusqu'à la prise de

BAKOU. — UNE MAISON TATARE.

(Photographie du baron de Baye.)

possession de la Russie. Depuis Pierre le Grand, la conquête de la Transcaucasie a été conduite systématiquement, et son annexion définitive ne date que de 1827.

Sur les cent quinze mille habitants, de nationalités diverses, soixante mille Tatars[1] représentent la population aborigène de Bakou. C'est de la ville des Tatars dont nous nous occuperons, et c'est un Tatar qui nous servira de guide.

1. Après les Tatars, viennent les Arméniens, au nombre de 20,000 à Bakou.

Digitized by Google

J'ai eu la bonne fortune d'en rencontrer un ayant séjourné à Paris, aimant la France et parlant fort bien notre langue. Akhmed-

BAKOU. — AKHMED-BEK-AGAÏEFF.

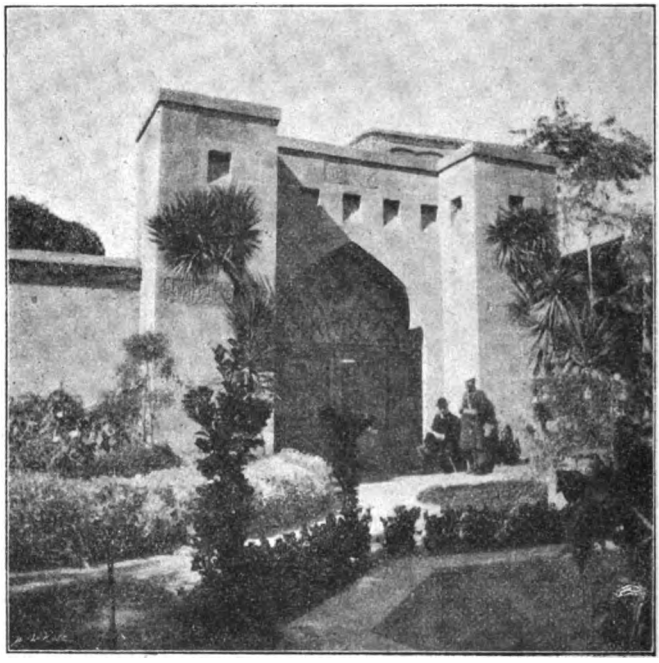
bek-Agaïeff a connu Scheffer, Darmesteter, Taine, Renan, Mme Adam et d'autres encore; il a conservé de notre pays un inoubliable souvenir et m'a fourni de précieux documents sur ses compatriotes.

Digitized by Google

De hautes murailles en pierre[1] entourent l'ancien Bakou, situé sur les pentes d'une colline dont le sommet est couronné par la forteresse et la base baignée par la mer.

Des quais, la vue embrasse un ensemble imposant. Avant de pénétrer dans cette enceinte, admirons le jardin de la ville, qui est un petit prodige sur ce sol privé de toute végétation.

Puis nous passons devant une création datant d'hier. A peine



BAKOU. — LE JARDIN DE LA VILLE.

(Photographie du baron de Baye.)

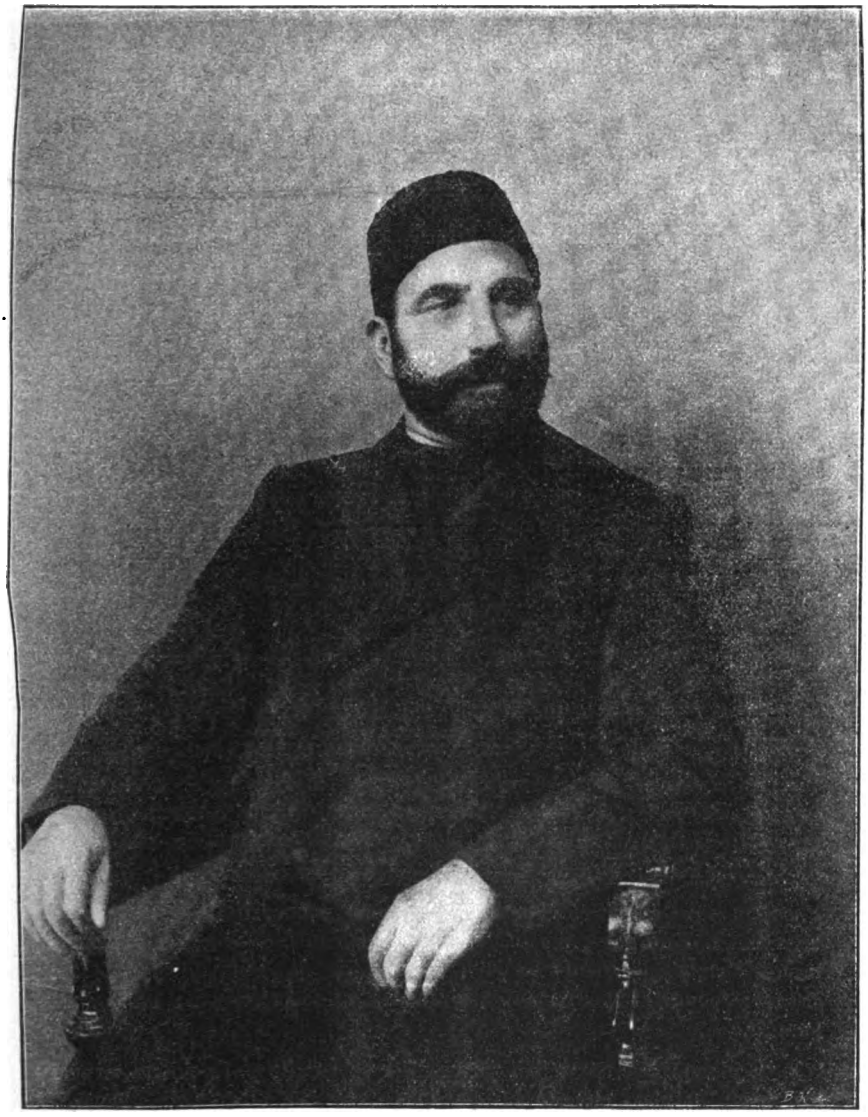
achevé, un grand édifice étend sur la rue Nicolas sa longue façade, d'un style oriental modernisé. Cette construction coûtera cinq cent mille roubles, sans compter le prix du terrain qui, là-bas, se vend à des prix très élevés.

L'idée qui a inspiré le généreux donateur, et le but qu'il s'est proposé, méritent une mention. M. Taguieff, un Tatar enrichi

1. Dont la longueur est de 920 sagènes.

Digitized by Google

par le naphte, est un des rares, parmi les richards de l'endroit, qui fasse bénéficier la localité de la fortune qu'il a conquise.



BAKOU. — HADJI ZEYNAL ABDIN TAGUIEFF.

Parmi les bienfaits, qu'il répand si largement, il a voulu, lui mahométan, fonder à Bakou une école pour les jeunes filles

Digitized by Google

mahométanes. — L'idée est bien moderne, bien intéressante, bien suggestive. Elle n'a pas été sans soulever de difficultés.

L'opinion publique et musulmane a exigé que l'école ne reçût que des internes, que l'accès en fût strictement interdit aux hommes, que les jeunes filles ne sortissent pas autrement que voilées et, enfin, que le personnel enseignant fût exclusivement féminin. Par contre, les professeurs peuvent appartenir à n'importe quelle religion, à n'importe quelle nationalité.

Du présent, passons au passé. Nous voici au pied d'une tour du XIIIe siècle, qui s'élève hardiment et domine toute la ville[1]. Elle est connue sous le nom de Tour de la jeune fille (Kyz-Kalaci)[2].

Une légende locale en raconte l'origine tragique.

« Dans les temps reculés, sur les rives de la *Caspienne*, existait une principauté dont le nom s'est perdu dans les siècles des siècles. On sait seulement que cette principauté forte et riche était gouvernée par un souverain sage, juste et accessible à tous.

« Le souverain augmentait les richesses de son pays du butin rapporté de lointaines expéditions. Bon envers les faibles, sévère envers les forts, en temps de paix, il apaisait toutes les querelles.

« Les mosquées se remplissaient d'offrandes lorsque le khan revenait de ses conquêtes.

« Le Tout-Puissant a récompensé le vieux khan en lui donnant de beaux fils, de belles filles, et le cœur du guerrier s'adoucissait par les caresses de ses enfants. Etincelante de beauté comme la nuit du Midi, sa fille cadette surpassait ses sœurs par son éclat incomparable.

« Les années s'étaient succédé et, fatigués, le corps et l'esprit du khan exigeaient le repos. Sa tête avait blanchi, la flamme ne brûlait plus en ses yeux éteints. Déjà, il attendait la mort prochaine comme un don de Dieu. Mais l'enfer veillait et préparait l'attaque.

« Bien proportionnée, élancée comme une palme, belle comme un lys, bonne comme un ange, resplendissante comme le mois de mai, aujourd'hui triste, demain rayonnante de joie, Zayre florissait, admirée dans toute la contrée. Jeunes et vieux, tous aspiraient à sa main, comme on aspire au paradis.

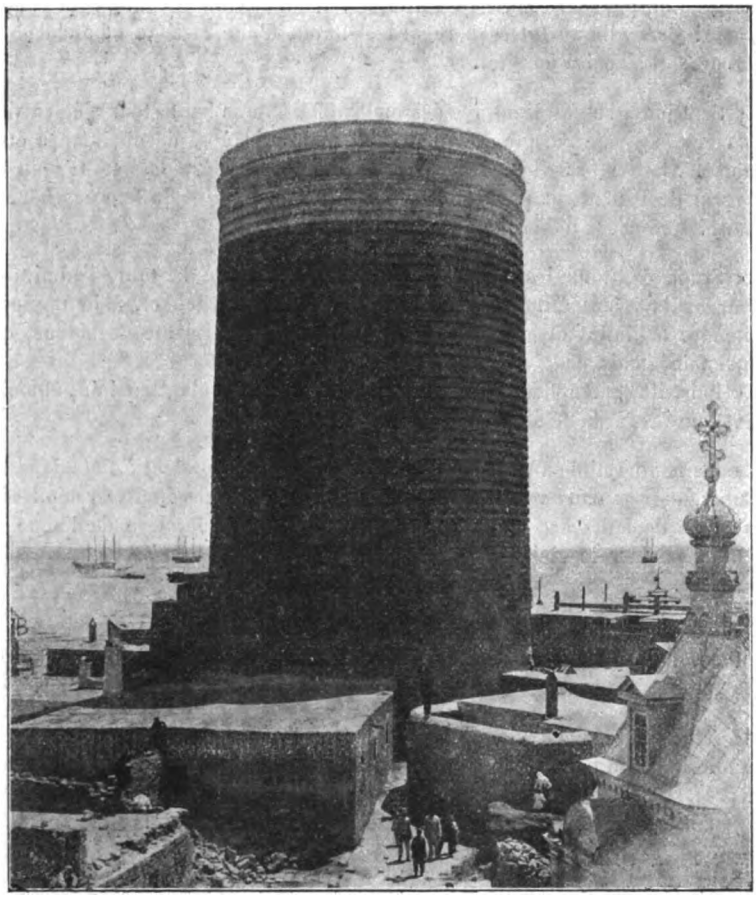
« La jeune Zayre ne voulait pas quitter sa famille pour suivre un mari. Son âme n'était pas ouverte aux passions terrestres, elle chérissait unique-

1. Cette tour mesure un diamètre de 8 sagènes et une hauteur de 20 sagènes.
2. Le nom local de la tour de la jeune fille est Kyz-Kalaci. La légende qui y est relative paraît très ancienne, car il en est fait mention dans les plus vieux manuscrits.

Digitized by Google

ment sa chère liberté. Entourée de jeunes belles, ignorant les larmes, elle vivait dans un monde de visions et de rêveries.

« Une fois, la princesse dansait devant le khan... Alors que tous les yeux étaient fixés sur elle, un mouvement involontaire fit tomber sa tchadra sur le sol. Tous virent disparaître de la salle la belle Zayre plus prompte qu'une



BAKOU. — LA TOUR DE LA JEUNE FILLE.

biche. Un profond malheur avait pénétré le cœur du khan, percé d'une passion criminelle.

« En vain, la malheureuse princesse, joignant les mains, menaçait son père de la malédiction du ciel; en vain, haïssant l'heure de sa naissance, elle adressait au Créateur de ferventes prières. Le père ne voulait rien entendre, sa tête était en délire et il annonça qu'il la prendrait pour femme.

Digitized by Google

« Je connais ton inflexible volonté! dit enfin Zayre à son père. Je t'obéirai; mais, ô mon père, je te supplie d'exaucer ma prière. Construis pour moi, sur le bord de la mer, un palais qui la domine entièrement et où personne ne puisse me voir.

« Là, j'enterrerai mon profond malheur, je raconterai ma tristesse à l'onde taciturne et, peut-être cette immense mer rendra-t-elle le calme à ta pauvre femme! Puis elle se tut, son regard s'alluma d'une étrange et audacieuse flamme, qui s'apaisa aussitôt.

« Sept jours se passèrent, et, des ondes bleues, une haute tour s'éleva vers les cieux. Le caprice que Zayre mettait pour prix à sa désobéissance était exaucé. Alors le soleil se leva pour être une dernière fois le témoin du chagrin de l'enfant et pour tarir ses larmes. Au jour de la fête nuptiale, le khan, Zayre et les nobles se rassemblèrent.

« Stupéfiés, tous les invités admirent, du haut de la tour, l'admirable contrée; ils voient étinceler au loin les neiges du Kazbek et, à leurs pieds, s'étendre à l'infini et se perdre dans l'horizon la bruissante Caspienne, qui ne se tait jamais.

« Puis, ils contemplent la nature immense, se déroulant au loin, éblouissant leurs regards de ses brillantes couleurs.

« La fête nuptiale atteint son apogée. Les boissons coulent à flots dans les coupes. — Les mets se succèdent sans interruption. Les invités remplissent le palais de leurs acclamations, de leurs chants. La lumière de l'aube va bientôt éclairer le ciel. — La fête touche à sa fin... Alors Zayre s'adresse à son père.

« Pardonne-moi, mon père, de t'avoir trompé en te disant que je serai ta femme. Puisque ta conscience s'est endormie... puisque tu n'es pas touché par ma mélancolie... ne m'accuse pas. Je préfère mourir que de t'aimer.

« Avec un regard plein de tristesse dans les ondes tumultueuses, elle se jeta de la haute tour. La mer la reçut dans ses embrassements, et les vagues la préservèrent du malheur pour toujours. En vain le khan espère le sauvetage de sa fille. Ce que la mer a pris, elle ne le rend jamais!

« Des siècles ont passé. Le drame a été oublié. La nuit, au sommet de la tour, brûle une flamme. Pendant les nuits de tempête, comme une étoile conductrice, cette lueur brille parmi les sombres nuages et console le cœur du marin. Celui-ci, n'ayant plus peur, demeure ferme, le gouvernail en main, et son bateau fend les ondes pareil à un ouragan.

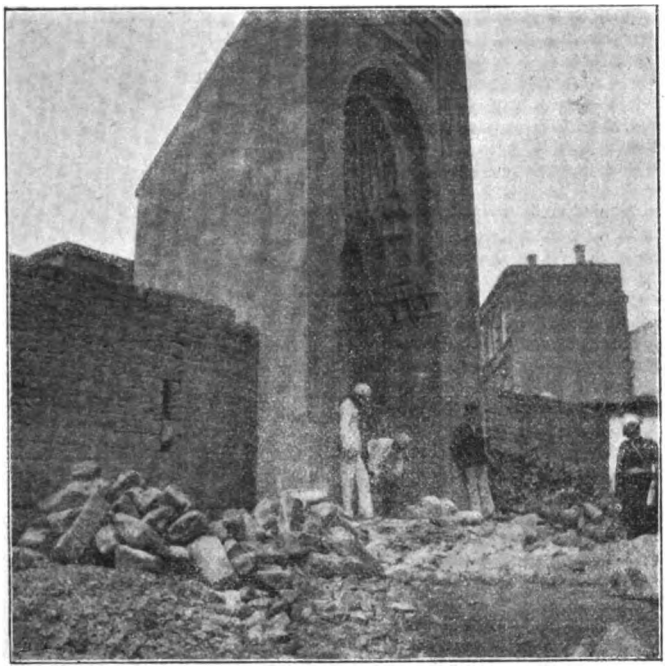
« Connaissant la légende, les habitants de la côte prennent Zayre en pitié et blâment le khan; lorsqu'ils entendent le mugissement du vent, ils prétendent que l'âme de Zayre verse encore des larmes.

« En souvenir de ce terrible drame, ce monument est appelé *la Tour de la Jeune fille.* »

Digitized by Google

La poésie qui se dégage de cette légende vous fera m'excuser de l'avoir dite tout au long.

Maintenant, reprenons notre itinéraire. Par la grande entrée, percée de deux portes cintrées, pénétrons dans le vieille enceinte, engageons-nous dans les *tiomny ridy*, c'est-à-dire dans les sombres galeries du bazar. On se croirait en Perse. A droite et



BAKOU. — ENTRÉE PRINCIPALE DU PALAIS DES KHANS.

(Photographie du baron de Baye.)

à gauche, les tapis s'étalent, les armes pendent aux étalages, les orfèvres du Daghestan niellent l'argent, et ceux du pays émaillent l'or.

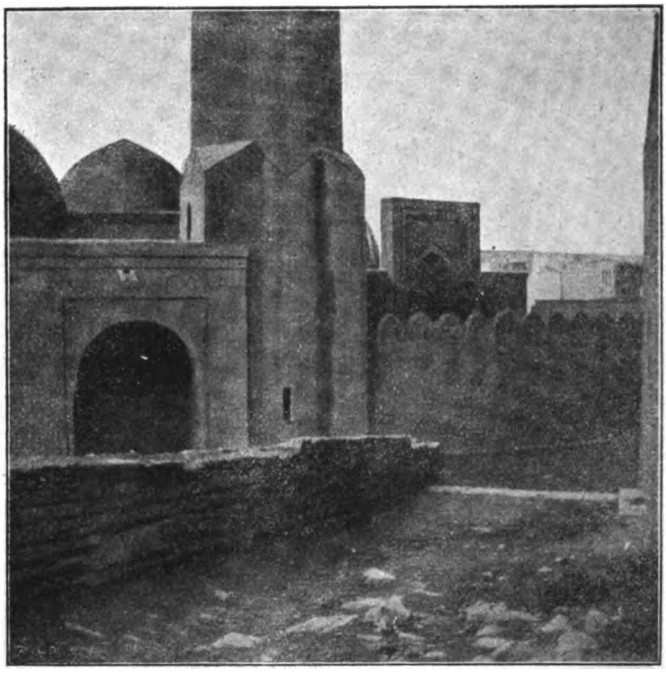
Mais nous voici devant une enceinte fortifiée et gardée par des sentinelles. On ne peut pénétrer dans cette citadelle sans la permission du général commandant la place. Là se trouvent réunis les restes historiques du passé de Bakou : le palais des khans, plusieurs mosquées, la cour de justice et un curieux édifice qui

Digitized by Google

tombe en ruine. Grâce à une autorisation spéciale, j'ai pu examiner ces monuments et même y pénétrer.

Le palais des anciens Chirvan Schah est converti en magasin de matériel militaire; c'est un bon spécimen de l'architecture persane au xve siècle. De la cour du palais, on pénètre dans un labyrinthe de chambres servant au harem.

Le premier étage se compose des salles de réception et des



BAKOU. — LES MOSQUÉES DE L'ANCIEN PALAIS DES KHANS.

(Photographie du baron de Baye.)

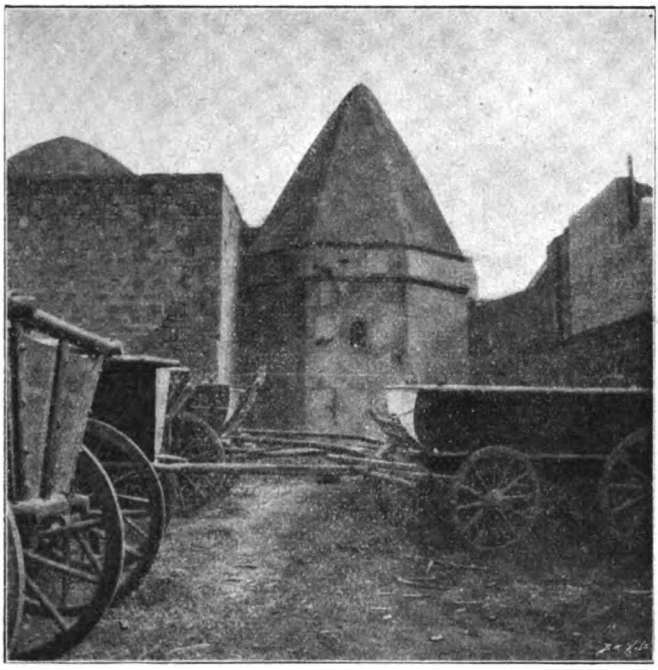
appartements du schah, lesquels s'appelaient *Andéroun*. La cour domine la mosquée consacrée jadis aux offices funèbres pour la famille du khan. Son portail disparaît sous une dentelle de pierres et sa coupole, en briques, ruisselle d'émail bleu. Le minaret s'élance dans les airs, à côté de la mosquée de la famille princière [1].

1. Cette mosquée, Koudaiar Mesjidi, d'après une inscription, aurait été construite l'année 471 de la guidjera, c'est-à-dire 1078 après J.-C.

Digitized by Google

Du coté sud, près du palais, se trouve un monument, auquel on donne improprement le nom de bains, mais qui était peut-être tout simplement une autre mosquée. A cet édifice est adossé un autre plus petit, de forme octogone, surmonté d'une toiture pyramidale, éclairé par de petites fenêtres, percées dans une seule pierre et de façon à figurer une grille.

Communiquant intérieurement avec le bâtiment voisin, cette



BAKOU. — MONUMENT DANS L'ENCEINTE DU PALAIS DES KHANS.

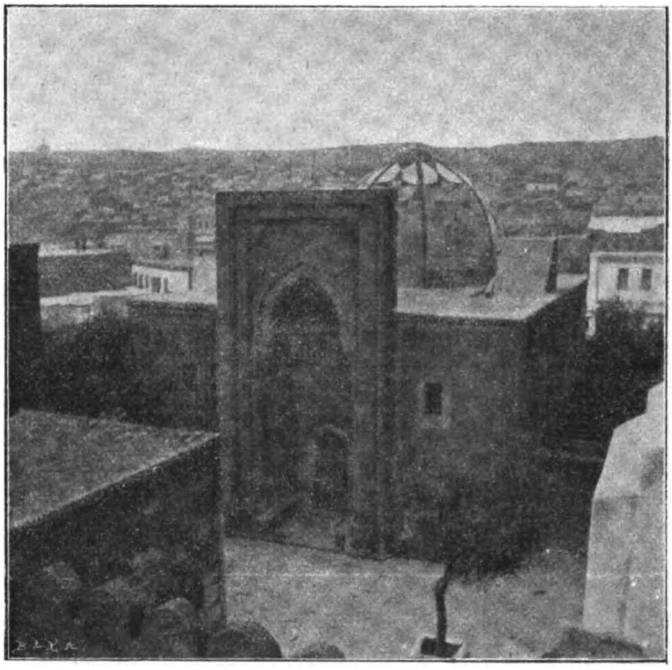
(Photographie du baron de Baye.)

annexe se compose d'un rez-de-chaussée, élégamment voûté, et d'une crypte, où j'ai pu me faufiler en rampant et constater la présence d'un ossuaire. Bien que la chute des pierres ait endommagé les squelettes, je suis parvenu, non sans peine, à retirer quelques crânes bien conservés.

Une troisième cour s'ouvre sur celle du palais. Elle renferme le plus curieux vestige architectonique de Bakou. C'est le *Divan Khané*, salle d'audience et palais de justice à la fois. Au milieu d'une

Digitized by Google

enceinte carrée, entourée d'une galerie voûtée supportée par des arcatures reposant sur des colonnes (on dirait un cloître), se trouve le *Divan Khané*. Un portique, admirablement sculpté, donne accès dans le vestibule de la salle octogonale où le khan recevait en audience publique, s'occupait des affaires de l'État, paraissait avec sa cour, et faisait aux ambassadeurs de solennelles réceptions. Autour de cette salle règne une galerie formée d'arceaux reposant



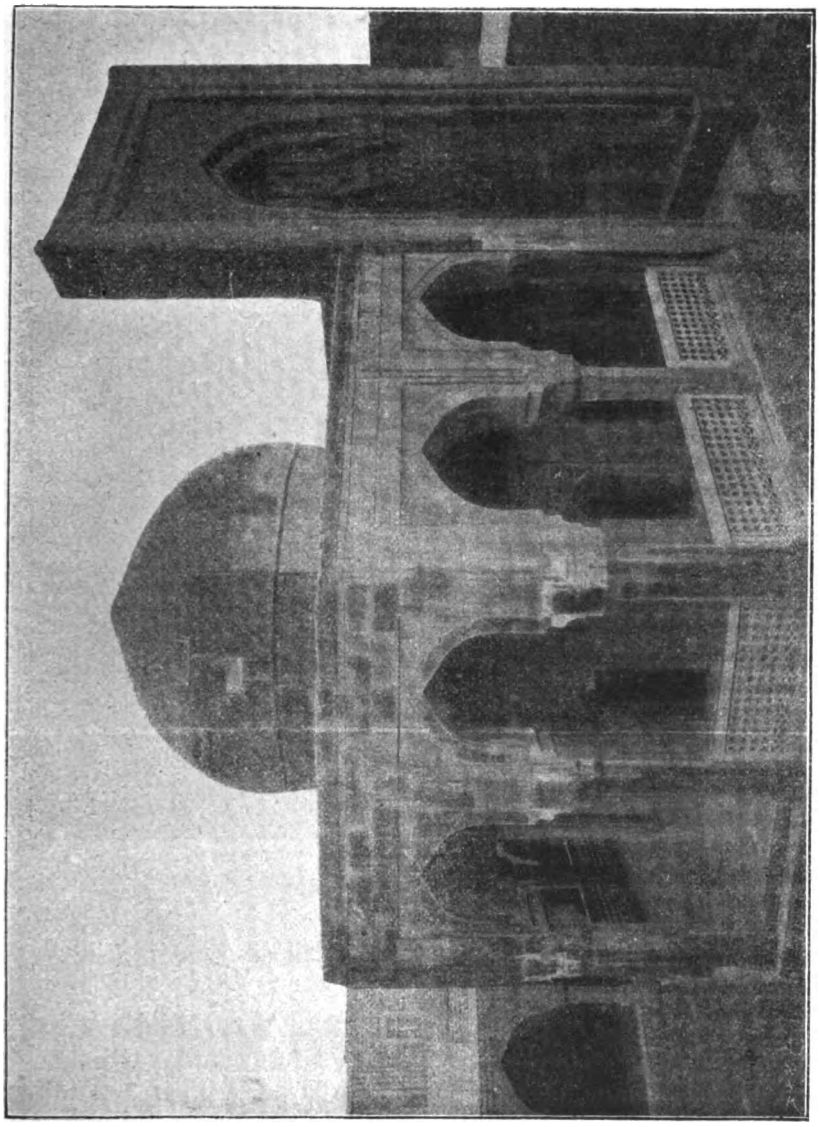
BAKOU. — LA MOSQUÉE FUNÉRAIRE.
(Photographie du baron de Baye.)

sur des colonnes; et sous cette galerie ouverte, le prince était visible pour tout le peuple remplissant la cour. Au centre de la salle octogonale, sur le sol, s'ouvre une cavité entourée de pierres taillées. Autrefois un jet d'eau en jaillissait, mais les chercheurs d'émotions ont voulu y voir une trappe par laquelle on précipitait les patients dans un horrible souterrain, pour les soumettre aux plus affreuses tortures.

Tous les souvenirs du Bakou asiatique doivent être conservés; car le Bakou cosmopolite tend à les faire disparaître.

Digitized by Google

Je serais taxé d'oubli, à juste titre, si je ne disais pas avoir fait, avant de quitter Bakou, l'excursion, plus obligatoire qu'intéres-

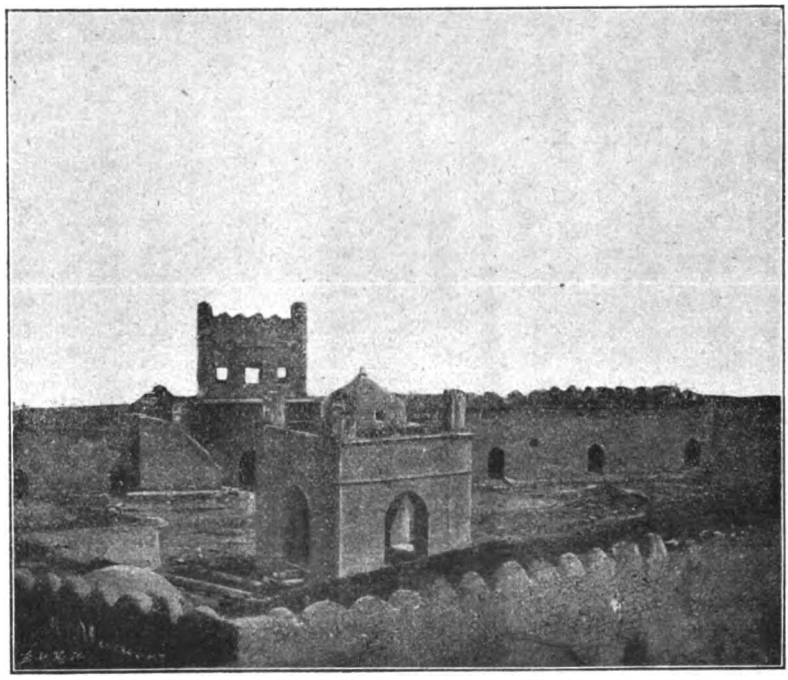


BAKOU. — LE PALAIS DU DIVAN KHANÉ.

sante, au village Soura Khané qui est à 19 verstes de la ville. Là, se trouve un *atèchga*, c'est-à-dire un temple des adorateurs du feu.

Digitized by Google

Si cet édifice remontait aux temps antérieurs à l'introduction de l'islamisme dans la contrée, il serait assurément bien intéressant, car à l'époque des Sassanides, le culte du feu devait y être en honneur. Mais l'inscription en caractères sanscrits, qui surmonte l'autel où brûlait le gaz émanant de la terre, nous apprend que le monument a été construit en 1866 de l'ère indienne, c'est-à-dire en 1810 après J.-C. Un orientaliste russe, M. Bérésine, qui a



PRÈS BAKOU. — LE TEMPLE DES ADORATEURS DU FEU.

fait le voyage en 1842, raconte qu'il existait alors quelques rares moines parsis dans ce couvent.

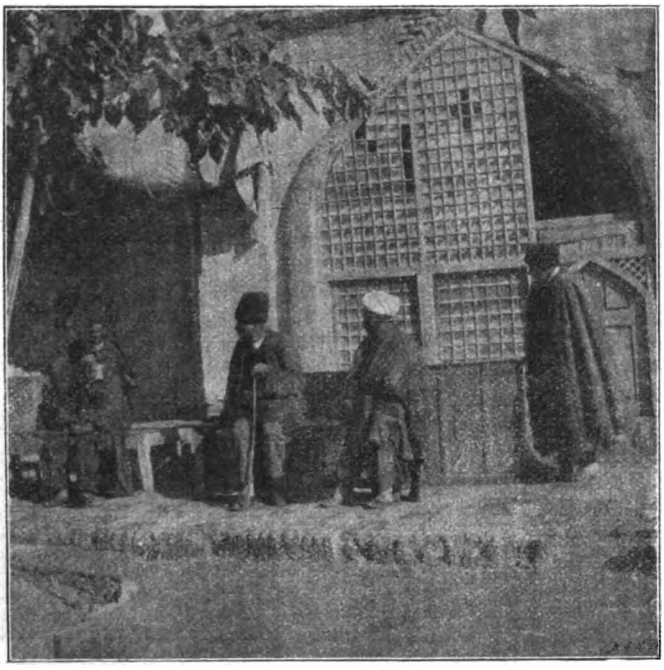
Les moines sont morts et, pour entretenir la curiosité des visiteurs, on a disposé quelques conduits par lesquels le gaz inflammable sort du mur, de chaque côté de la porte d'entrée, où il brûle, pour la grande joie des voyageurs.

Passons de Bakou à Elisabethpol. Cette ville est peuplée de trente-trois mille habitants, dont dix-huit mille mahométans, et

Digitized by Google

quinze mille Arméniens. Dans le livre de Zoroastre, il est fait mention de Ganzag, qui n'est autre que Guendja[1], nommé par les Russes Elisabethpol. L'ancienne cité faisait partie du pays qu'on appelait le paradis des Aryas.

Elisabethpol n'est pas un paradis, mais ressemble à un vaste jardin de 14 kilomètres carrés. C'est en novembre que j'ai visité cette ville. Les énormes platanes séculaires, chantés par Lermon-



ÉLISABETHPOL. — DANS LA COUR DE LA MOSQUÉE.
(Photographie du baron de Baye.)

toff, avaient leur parure automnale de feuilles d'un rouge fauve, pareil à la nuance que la teinture donne aux barbes des vieux Tatars. Partout l'eau coule, rapide et bruissante, de jardins en jardins, dont les arbres fruitiers sont encore verts. Ces jardins, à la végétation exubérante, sont enclos de murs de pisé, ou de haies d'épines enchevêtrées. Au delà est une zone nue comme un

1. De *guen*, endroit spacieux; *dja* est un suffixe.

Digitized by Google

désert, et au fond s'élèvent des montagnes couvertes de neige qui prennent des reflets nacrés, à la tombée du jour.

Guendja existait dès le XIe siècle, lors du règne de Guizil-Arceylan; mais elle se trouvait à quelques verstes de la place qu'elle occupe aujourd'hui. Au XIIIe siècle, elle tomba au pouvoir des Turco-Mongols, pour passer ensuite sous la domination persane et y demeurer jusqu'en l'année 1804. Alors l'armée russe, com-

ÉLISABETHPOL. — TATAR SOUS UN PLATANE, DANS LA COUR DE LA MOSQUÉE.

(Photographie du baron de Baye.)

mandée par le général Tsitzianoff, prit Guendja qui reçut, en l'honneur de l'épouse d'Alexandre Ier, le nom d'Elisabethpol.

Cette ville est, justement, réputée très insalubre. La fièvre y règne en permanence. La maladie locale, nommée « godowik », tend à disparaître. C'est une sorte d'abcès qui affecte généralement le visage et qui dure environ une année. On a rapproché ce mal du bouton d'Alep.

Le seul monument digne d'être mentionné est la mosquée con-

Digitized by Google

struite par le schah Abbas en 1607[1]. On entre dans la cour par une porte monumentale, flanquée de deux minarets; quant au temple lui-même, il n'est pas bien remarquable. Au mur d'enceinte sont accolées des cases affectées à divers usages, et au pied des vieux platanes, odieusement privés de leurs grosses branches, on se réunit. Là, sont concentrées les manifestations de la vie publique, tandis que, au bazar, situé sur la grande place, vis-à-vis de la mosquée, s'agite la vie commerciale, toujours à l'ombre des platanes.

Près d'Elisabethpol, non loin des ruines de l'ancienne Guendja, la mosquée, dite mosquée Verte, à cause de son revêtement de briques émaillées, mérite d'être visitée. Les vivants y accourent de loin en pèlerinage; et les croyants, avant de mourir, demandent à être enterrés en ce lieu saint. Aussi, les tombeaux sont-ils nombreux autour de la mosquée qui contient elle-même le monument funéraire d'Ibrahim, descendant de Mahomet[2].

Les relations de la Russie avec la Transcaucasie ont commencé au xe siècle. Alors, Russes et Warègues apparaissent sur les rives de la Caspienne. Les écrivains arabes datent de 914 leur première incursion; ils les nomment « Rouziki ». Comme un tourbillon, ils se répandirent le long de la mer, jusqu'à la capitale de l'Albanie, « Akwan », dont il ne reste plus maintenant que le village « Berda », dans le gouvernement d'Elisabethpol.

Guendja donna le jour au célèbre Nizami, poète mystique du xe siècle, auteur d'une œuvre intitulée « Skender Namé ». Ce poème a été conçu dans un esprit de vengeance contre les aventuriers russes qui pillaient les rives de la Caspienne, et s'avançaient jusque dans les terres composant aujourd'hui le gouvernement d'Elisabethpol. Cette fiction en vers raconte les conquêtes d'Alexandre le Grand en Asie, et son arrivée dans le pays de Berda. Là, régnait une belle princesse ; le monarque victorieux l'admire, lui laisse le pouvoir et les honneurs; puis, se dirige vers les Indes. En route, il apprend que les Russes sont arrivés jusqu'à Berda, l'ont pillé, et ont emmené avec eux la belle princesse. Alexandre, irrité, marche sur la Russie. Grecs et Russes se rencontrent à l'embouchure du Volga. Parmi les Russes se trouvait un bogatyr

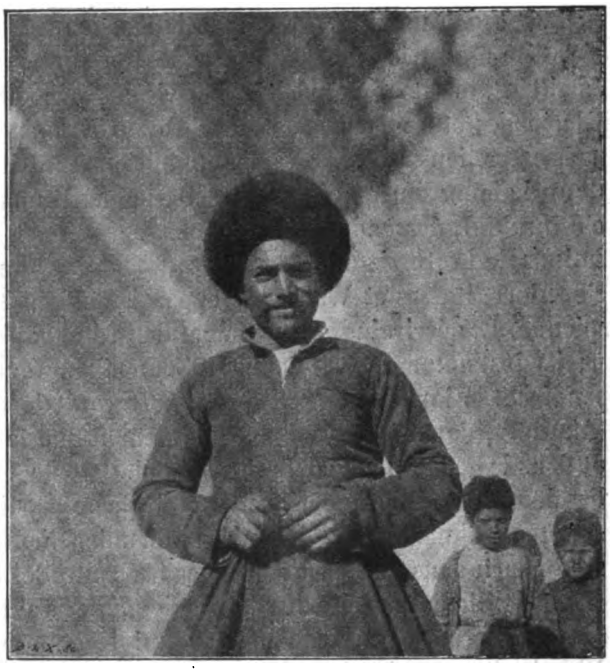
1. Par l'architecte Scheik-Baga-Ouddine; cent quatre-vingt-treize ans après sa destruction, cette mosquée fut restaurée par le khan de Karabah.

2. Le saint personnage enterré dans la mosquée Verte est le descendant du saint Zeid, fondateur de la secte chiite Zeidié (IIIe siecle de l'Hedjir).

Digitized by Google

ou héros fabuleux. Telle était sa force, qu'il tuait à la fois des centaines d'hommes. L'armée d'Alexandre allait succomber, lorsque lui vint l'heureuse pensée de corrompre le bogatyr par de riches présents. Celui-ci passa du côté des Grecs, qui furent victorieux, recueillirent de nombreux prisonniers et un riche butin, et délivrèrent la belle princesse.

Il est bien curieux de découvrir dans des textes tatars du



ÉLISABETHPOL. — UN TATAR.

(Photographie du baron de Baye.)

xe siècle, la mention de la présence des Russes en ces lointains parages, et l'existence de ces bogatyrs chantés dans les bylines. Les descendants des Russes d'alors devaient, neuf siècles plus tard, revenir là, avec les mêmes tendances de race, et non plus en aventuriers, mais en civilisateurs, asseoir leur puissance expansive et étendre leur influence grandissante jusqu'à la Perse.

Parlons maintenant des Tatars Aderbaidjan. Ce sont des Turcs, plus ou moins iranisés selon les localités. Tauris se trouve au

Digitized by Google

centre de leur aire géographique. Dans la Transcaucasie russe, ils sont répartis dans les gouvernements de Bakou, d'Elisabethpol et d'Erivan. Derbent est la limite septentrionale de leur habitat. Ils parlent une langue turco-tatare qui leur est propre; ils comprennent le turc osmanli, mais n'entendent ni la langue des Tatars de Kazan ni le persan.

Les Tatars de Bakou descendent de tribus turques venues dans ce pays à l'époque des invasions et pendant la domination des

BAKOU. — UN TATAR ET SA CHARRETTE.
(Photographie du baron de Baye.)

princes Sedjouks, Mongols des tribus des noirs et des blancs moutons, des Turkmens et des Sefférides. Ces divers peuples se sont mélangés et ont formé une langue qui tient le milieu entre la langue des Turcs Osmanlis et celle des Koumyks et des Nogaï.

Aussi, au gouvernement de Bakou, trouve-t-on, auprès d'individus à pommettes saillantes, aux yeux bridés du type mongol, les plus beaux spécimens du type indo-européen. En voici un échantillon, c'est un mollah tatar.

Digitized by Google

La race iranienne, dès le VIe siècle, s'était répandue sur les rivages de la Caspienne, et ce n'est que plus tard qu'arrivèrent les Turco-Mongols, apportant un nouvel élément ethnique.

Les Tatars Aderbaidjan sont chiites. Leurs mœurs, leurs tendances, leurs habitudes, leurs croyances populaires sont empruntées aux Persans. On les traite trop généralement et trop légèrement de barbares et de brigands; c'est une erreur, ou au moins

BAKOU. — UN MOLLAH TATAR.

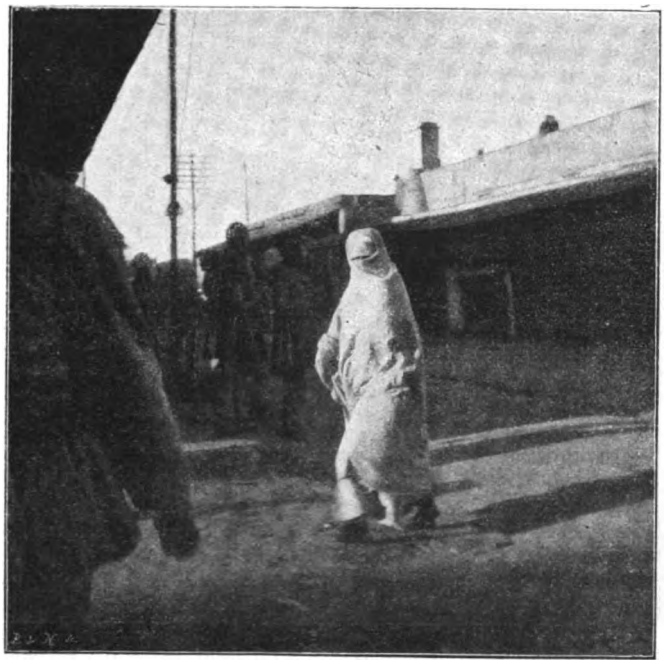
(Photographie du baron de Baye.)

une exagération. On trouve en effet parmi eux des gens cultivés qui ont une tournure d'esprit, une littérature, des chants empreints d'un caractère propre à leur race et qui ne manque pas de charme. Intelligents, fins, enjoués, mordants dans leurs satires, leurs épigrammes et leurs critiques, ils sont même parfois assez réalistes. Mais, à côté de cela, quels sentiments élevés, délicats et poétiques dans leurs pastorales! Leurs chants d'amour se terminent par une plainte langoureuse, qui en est le cachet oriental :

Digitized by Google

« Le livre de ton destin est comme un jardin de rosiers. Ouvre-
« le et lis-le. — Dans ce jardin, les larmes du rossignol font
« fleurir les roses. »

A en juger d'après leurs mœurs, on croirait volontiers que, chez les Tatars, la femme, qui apparaît toujours voilée et qui semble reléguée au second plan, n'est guère l'objet de leurs préoccupations. Cependant, Waguiff, un de leurs poètes en renom, a



BAKOU. — FEMME TATARE.

(Photographie du baron de Baye.)

fait le portrait de la femme méchante et laide, puis celui de la femme belle et bonne. Nous en donnerons quelques extraits pour montrer comment ce peuple conçoit la beauté jointe à la bonté, et la laideur jointe à la méchanceté.

« Je décrirai la femme laide et mauvaise. — La femme dont le mollet est mou et le pied grand. La femme qui ploie le genou quand elle marche, la femme dont les hanches maigres font saillie quand elle se lève. La femme qui a une démarche sautillante, qui rit dès le lever du jour, qui ne respecte

Digitized by Google

pas son mari, qui s'assied comme les buffles s'étalent. La femme dont les yeux sont gris, qui a les cheveux en désordre, dont la tête sert de caravansérail aux insectes, qui a les lèvres fuyantes, dont les dents sont rares, dont les mains sont toujours enduites de pâte, et les ongles noirs. La femme qui, dès son lever, fronce le sourcil et, à la moindre observation du mari, a recours aux pierres du foyer. La femme que le mari est constamment obligé de chercher chez les voisines et qui transforme pour lui les douceurs de la vie en poisons. »

ÉLISABETHPOL. — FEMME TATARE ALLANT PUISER DE L'EAU.

(Photographie du baron de Baye.)

Waguiff dit qu'avec une telle femme, la maison ne sera jamais florissante, que le chien y mangera tout le lait, le beurre et le fromage.

« Évitez autant que possible, dit-il en terminant, la femme aux jambes longues et au corps maigre. C'est une douleur sans remède. »

Du même poète, voici un portrait de la femme belle et bonne :

« Sa peau est immaculée, son visage est semblable à une pêche. Sur un fond blanc, sa joue rougit comme la tulipe.

Digitized by Google

« Heureuse la tribu qui te possède; elle est un parterre dont tu es la rose. A une telle beauté, sied bien une couronne de voiles transparents. Les boucles de tes cheveux sont noires, tes yeux de jais ont l'aspect de la fleur du narcisse. Ton cou élancé et gracieux a la blancheur de l'émail. La plus belle parmi les blondes naïades n'est pas digne de laver tes pieds d'une forme exquise.

« Le matin, tu souris comme la fleur à l'abeille au lever du soleil. Quand tu parles, tu baisses les yeux comme la fleur du jasmin. Tu rendras heureux celui qui te possédera, car l'obéissance, la pudeur, la gaîté s'harmonisent à ta beauté.

« Je ne changerais pas le sourire d'une telle femme contre toutes les richesses de l'Égypte. C'est une gazelle qui réjouit le regard et apaise l'âme par la grâce de ses mouvements. »

Ces peintures de femmes tatares, par un poète tatar, ne manquent pas d'intérêt. Mais, ce qui m'a frappé, c'est que ces musulmans ont des chants pour célébrer la femme chrétienne[1]. Par exemple :

« La fille chrétienne sort de l'église avec coquetterie, fière, riante, sans crainte. On dirait une reine vêtue de brocart. Elle brille, pareille au soleil, et son éclatante beauté aveugle les assistants. Qui la voit une seule fois renonce à la religion de ses ancêtres. Elle éblouit comme les houris et les fées habitant le paradis. Elle a délicatement soigné ses cheveux qui exhalent le parfum de la violette. Son visage, son cou, ne sont pas cachés sous des voiles. Regardez donc son menton, sa taille, sa sveltesse, ses sourcils; ses yeux sont des pièges où périssent notre foi et notre religion.

« Son corps, pareil, par sa délicatesse, à la feuille de rose, émerge de l'échancrure du corsage comme une fleur de jasmin.

« Ses dents sont des perles, ses lèvres des agates. Qui voit une seule fois une telle créature n'aura plus le désir d'aller à la mosquée, mais se dirigera toujours vers l'église.

« Je la contemplai une fois, ô mon Dieu! et mon cœur eut un mouvement de détour de La Mecque vers Jérusalem.

« Il ne me reste plus qu'à inonder Tiflis de mes larmes ou bien à me rendre au sanctuaire chrétien pour accepter la Croix. »

Je citerai encore un autre morceau, qui, sous l'enveloppe d'un conte enfantin, cache des idées suggestives :

« Le coq a trouvé une menue monnaie; il s'envole sur le toit, et crie de toutes ses forces : *J'ai trouvé une monnaie, Cocorico !*

« Le schah ordonne de prendre la monnaie au coq : celui-ci, de nouveau s'envole sur le toit en criant plus fort : *Le schah me doit une monnaie, Cocorico!*

1. La femme géorgienne sans doute, les Géorgiens ayant été les seuls chrétiens voisins de la région qui nous occupe.

Digitized by Google

« Le schah ordonne de rendre la monnaie au coq.

« *Le schah a peur de moi! — Cocorico!*

« Irrité, le schah ordonne de couper le cou au coq. On a aiguisé le couteau, et on a fait chauffer de l'eau. Quand on a voulu couper le cou au coq, le couteau s'est émoussé, et le coq a crié *Cocorico!* On a plongé le coq dans une marmite d'eau bouillante : *Quel bain chaud! Cocorico!* — On a servi, au schah, le coq étendu sur du riz : *Sur quel doux trône je suis assis! Cocorico!* — Le schah commença à manger : *Quel chemin étroit! Cocorico!* — Enfin : *Dans quel vilain endroit je suis arrivé! Cocorico!*

« Le schah avait fini de manger; irrité, il ordonna de faire sortir le coq. On a ouvert le ventre du schah. Le coq s'est envolé en criant : *On a tué le schah! — Je suis sorti de prison! — Cocorico!* »

UN TATAR CHARMEUR DE SERPENTS.
(Photographie du baron de Baye.)

Il faudrait beaucoup d'autres citations pour vous faire saisir l'intellectualité de ces Tatars Aderbaïdjan. Bien que leurs khanats aient été tour à tour périodiquement soumis à la Perse et à la Turquie, ils ont conservé un caractère qui leur est propre.

Ce sont, parmi les Tatars, habitant le sol russe, ceux qui ont le moins subi d'influences étrangères. Leurs monuments artistiques

Digitized by Google

et littéraires parlent de leur passé historique. L'aspect de leurs jardins fruitiers, le soin qu'ils donnent à leurs cultures, l'état de leurs animaux domestiques, attestent leur capacité en agriculture. Maintenant ces Orientaux sont, comme beaucoup d'autres, devenus sujets russes. Certes grande est la différence entre la civilisation des conquis et celle des conquérants.

Mais la Russie peut montrer une fois de plus son génie civilisa-

ÉLISABETHPOL. — TATARS RÉUNIS AUTOUR D'UN ÉCRIVAIN PUBLIC.
(Photographie du baron de Baye.)

teur, en gagnant la confiance et l'amitié de ces Asiatiques. Telle est, du reste, l'admirable politique traditionnelle dont elle ne s'est jamais départie en Asie. Les populations dont nous venons de parler ne sont pas moins aptes que les Lesghiens à devenir soumises et tranquilles. Si parmi les musulmans du Daghestan le brigandage n'existe plus, c'est qu'ils sont jugés par leurs lois. En Transcaucasie, la loi russe est appliquée à tous, même aux musulmans. Cette différence est peut-être une des causes de la moins grande sécurité de cette dernière contrée. La vengeance, pour ces

Digitized by Google

Asiatiques, est un devoir religieux, social et national. La parole d'honneur d'un Tatar est chose sacrée. Leur droiture, leur honnêteté et leur sobriété sont reconnues par les Géorgiens eux-mêmes.

Leur situation actuelle est celle d'un peuple oriental que déroute la civilisation moderne et occidentale, pour laquelle ils ne sont pas préparés. Leur rôle, s'ils veulent participer au développement de la Transcaucasie russe, peut être considérable.

Bien que les Tatars soient attachés au sol, certains symptômes ont, dans ces derniers temps, dévoilé qu'il existait parmi eux une tendance à l'émigration. Un mouvement dans ce sens serait préjudiciable aux intérêts de l'Empire, car il romprait l'équilibre entre les trois éléments ethniques qui peuplent la Transcaucasie.

Dans des ordres d'idées bien différents, chacun de ces trois éléments possède des qualités précieuses et bien appropriées à leur région respective. Malheureusement, les Géorgiens et les Tatars perdent annuellement une partie de leurs propriétés territoriales; il s'ensuit une diminution de leur force et de leur influence. Les exigences de la vie moderne sont venues subitement leur imposer une évolution trop prompte et trop radicale.

Ces Tatars sont assurément ceux qu'on a le moins étudiés; ils sont les moins appréciés et les plus sévèrement jugés parmi les habitants de la Transcaucasie. Et cependant, la vivacité de leur esprit, leur goût pour ce qui est humoristique, la promptitude de leur enthousiasme, leur caractère enjoué, leur conception élevée de l'honneur, ne les éloignent pas de nous. Un Tatar instruit et cultivé, comme Akhmed-bek-Agaïeff, ressemble intellectuellement beaucoup à un Français.

Je viens de vous conduire en pays asiatique; peut-être en ai-je trop pris les coutumes, je n'ai pas assez compté avec le temps. Votre bienveillante attention a aussi contribué à me faire oublier les heures.

Dans une devinette sur la pensée, les Tatars disent : « Je possède un coffret français, il s'ouvre et se referme de lui-même; son secret n'est connu de personne. » Votre indulgence française a ouvert le coffret français, d'où sont sortis des souvenirs tatars. Il s'est fermé de lui-même et vous en connaissez le secret.

BARON DE BAYE.

Digitized by Google

LA RAMIE

SON AIRE DE VÉGÉTATION ET SON INDUSTRIE

On appelle indistinctement china-grass ou ramie la belle matière fibreuse, presque soyeuse, extraite de deux *Urticées*, dites orties de Chine ou de Java, appartenant à deux espèces voisines, mais différentes.

L'une est l'*Urtica nivea*, ortie blanche de Chine, ou china-grass; l'autre est l'*Urtica tenacissima*, ortie verte de Java, dont le véritable nom indigène, « rameh », s'est modifié en ramie, terme qui a prévalu et a été également appliqué à l'ortie de Chine.

La ramie de Java est moins connue dans l'industrie : cette dernière n'emploie que le china-grass, matière textile déjà préparée, mais qui arrive irrégulièrement sur les marchés européens, à un prix élevé et en quantité assez réduite pour ne pas suffire à l'approvisionnement constant de grandes filatures.

Pendant longtemps l'Angleterre a eu le monopole de la manufacture de la ramie, mais actuellement la crise de plus en plus accusée sur les matières textiles préoccupe vivement le monde industriel de tout pays à la recherche des produits filifères d'origine exotique.

La crise linière qui sévit fortement en Europe appelle forcément l'attention des économistes et des industriels sur tous les végétaux fibreux de valeur égale au chanvre et au lin que ne remplacent ni le jute ni l'agave.

La France subit également les fâcheuses conséquences de cette pénurie de fibres d'importation et voit même diminuer sur son territoire la production du lin et du chanvre, dont le relèvement n'a guère été influencé par l'établissement des primes à la culture.

Digitized by Google

En effet, depuis quelques années, le parlement vote annuellement une somme de 2,500,000 francs comme encouragement à ces cultures qui ne semblent plus assez rémunératrices pour l'agriculture. En 1899, l'Etat a distribué 92 fr. 50 par hectare, et un peu moins en 1900.

Notre industrie linière, dans le Nord principalement, est tributaire de la Russie qui a presque triplé ses prix de vente depuis quelques années.

En Russie comme en France, la culture du lin est épuisante et ne donne pas une entière satisfaction aux cultivateurs; mais d'autre part, l'industrie qui se développe rapidement dans l'empire russe commence à utiliser directement les produits de son agriculture. Des manufactures emploient déjà le lin, ainsi que le coton, venant du Turkestan, et l'on a pu voir dans ces dernières années s'élever presque spontanément aux environs de Moscou des usines importantes. On peut donc prévoir qu'avant peu la Russie récoltera sur son territoire asiatique assez de coton pour suffire à la plus grande partie de ses besoins.

Nos possessions coloniales ne produisent guère de matières filables, pas même du coton en quantité appréciable. Le climat de beaucoup d'entre elles, mais surtout la situation économique de leur main-d'œuvre, ne leur permettent guère d'intervenir efficacement dans l'approvisionnement de nos industries textiles; cependant, en présence de la pénurie des produits filifères, on s'est demandé si notre agriculture coloniale ne pourrait pas produire une plante fibreuse qui nous délivrerait du lourd tribut payé annuellement à l'étranger, et c'est ainsi que l'on a pensé à reprendre l'examen de la culture et de l'utilisation de la ramie.

La question n'est pas nouvelle pour nos colonies, encore moins pour la France où depuis une cinquantaine d'années elle a été l'objet de nombreuses études et même de tentatives pratiques par l'agriculture méridionale et coloniale. L'Algérie a également largement contribué par ses expérimentations, notamment par celles du Jardin d'essai d'Alger, à déterminer la culture et la défibration de la ramie.

L'Angleterre a eu longtemps le monopole presque exclusif du travail du china-grass importé de Chine, mais elle n'a jamais pu, pour suffire plus largement à l'approvisionnement de ses manu-

Digitized by Google

factures, retirer économiquement ce produit de ses possessions indiennes où elle a voulu remplacer la préparation manuelle par l'action de la machinerie.

L'Allemagne recherche si ses colonies africaines de la côte occidentale de l'Afrique ne sont pas propices à la culture de la ramie, et tout dernièrement elle a fait procéder à une enquête pour connaître les résultats probables que donnerait cette ortie au Kameroun. On sait que l'Allemagne a des filatures de ramie.

Les difficultés de traitement industriel, la décortication principalement, n'ont pas été, comme on le croit généralement, l'obstacle primordial pour les agriculteurs et les manufacturiers. Une situation économique était prédominante et se traduisait ainsi : la place de la ramie n'était pas particulièrement indiquée dans l'industrie, suffisamment alimentée jusqu'alors avec les principaux filifères connus, chanvre, lin et coton. En résumé on n'avait pas besoin d'un textile nouveau, cher, peut-être égal au lin, mais inférieur à la soie.

Actuellement la production de cette fibre semblerait se trouver dans une situation particulièrement favorable qu'elle n'avait pas eue jusqu'à ce jour; elle correspondrait à un besoin réel de l'industrie.

D'autre part, toute l'agriculture coloniale pense que la *pérennité* de cette plante, sa facilité de culture et le nombre de ses *coupes annuelles* permettraient de lutter dans beaucoup de cas contre le coton, d'autant mieux que l'on trouve dans la ramie tout à la fois des qualités exceptionnelles de finesse, de brillant et de résistance.

On connaît sous le nom de china-grass des rubans ou lanières d'écorce de l'*Urtica nivea*, préparés à la main par les Chinois et qui arrivent dans nos filatures pour y subir un dégommage complet. Là réside une difficulté.

Les fibres contenues dans l'écorce sont reliées entre elles par une gangue gommeuse difficilement soluble, et elles ne sont mises partiellement en liberté par les populations asiatiques qu'à la suite de diverses manipulations, décortication à l'état vert, râclage, rouissage, séchage, exposition aux agents atmosphéri-

Digitized by Google

ques, etc., toutes pratiques ayant pour but l'élimination des principes agglutinatifs.

On s'est demandé si la production de la ramie ne pourrait pas sortir du milieu où elle est confinée ; si sa culture était possible ailleurs, et si tous ces travaux manuels de préparation qui peuvent convenir à l'état économique de centres sino-asiatiques, ne seraient pas avantageusement remplacés par des moyens mécaniques et chimiques : de là, les nombreuses inventions de machines à décortiquer, à défibrer et de bains dissolvants.

Les décortiqueuses travaillant les tiges sèches ont été pendant longtemps les outils préconisés, mais le ruban cortical exige forcément l'emploi du bain chimique qui n'est pas sans danger pour la qualité de la fibre.

On eut alors recours aux machines décortiquant les tiges vertes, aussitôt après la coupe, pensant que l'action des bains agirait plus efficacement sur les fibres, sans les altérer.

Puis le rouissage chimique fut préalablement appliqué aux tiges avant tout traitement mécanique.

Enfin, et c'est le procédé qui paraît avoir actuellement la préférence, comme traitement en sec, à cause de sa simplicité dans certaines régions, mais pas partout, c'est la dessiccation absolue de la tige et son passage dans l'outillage linier qui élimine les gommes à l'état pulvérulent.

Jusqu'à quel point peut-on sécher une tige dans les climats chauds, sans recourir à des séchoirs spéciaux? tel est le problème posé, mais il est certain que dans beaucoup de cas, la dessiccation serait plus facile que le rouissage du lin.

RÉGIONS CLIMATÉRIQUES

La géographie botanique enseigne que la plupart des *Urticées* textiles, la ramie et ses congénères, appartiennent en grande partie à l'Asie méridionale et orientale et descendent dans l'archipel malais.

Ces simples indications démontrent l'aire d'extension très considérable que pourrait avoir la culture de la ramie sur le globe avec des espèces, deux notamment, de résistance et de végétation différentes; mais il n'en faudrait pas conclure que ces orties peu-

Digitized by Google

vent donner des résultats absolument économiques en France et même dans certaines parties tempérées de l'Europe méridionale : le cas ne serait qu'exceptionnel.

Les pays tempérés-chauds, et ceux chauds et humides, conviennent à ces végétaux, à la condition toutefois de prendre en considération la nature des espèces cultivées, dont l'une, *Urtica nivea*, ne craint pas les abaissements de température vers zéro, et l'autre, *Urtica tenacissima*, supporte bien l'élévation du degré thermique.

Les centres éminemment favorables à la ramie sont ceux où les pluies sont constantes et fournissent une tranche d'eau variant entre 2 m. 50, 3 mètres et plus, et ceux où les irrigations abondantes peuvent régulièrement fonctionner dans les périodes sèches.

Dans nos colonies françaises, l'Indo-Chine avec son climat chaud, ses eaux abondantes et sa main-d'œuvre dense sur certains points, paraît être d'abord indiquée comme région à ramie ; puis viennent nos possessions intertropicales et équatoriales à grandes pluies de la côte occidentale de l'Afrique, Dahomey, Guinée, Côte d'Ivoire et Gabon.

Mais les régions où l'état atmosphérique se divise en deux périodes bien tranchées, l'une pluvieuse et l'autre sèche, cette dernière souvent plus accusée que la première, Sénégal, Soudan, Congo, la ramie ne saurait y être implantée si des moyens d'irrigation suffisants et permanents n'y étaient assurés : en effet, l'arrêt de la végétation constituerait, par la diminution du nombre des récoltes annuelles, un obstacle économique.

Le nord de l'Afrique française ne paraît pas devoir présenter de grandes zones favorables à la culture de la ramie, et l'Algérie seule offre quelques emplacements avantageux, notamment les grandes plaines du climat marin sises entre Relizane et Oran. On pourrait y affecter quelques milliers d'hectares, là où les irrigations, grâce à des barrages-réservoirs, sont possibles pendant toute la période estivale.

La plaine du Chéliff, à caractère steppien, a des irrigations d'été dans certaines parties, mais c'est un climat pauvre en météores aqueux, à insolation intense et à extrême de température.

Les plaines de Bône et de la Mitidja n'ont pas encore un périmètre d'arrosement suffisant et d'autre part elles subissent, surtout cette dernière, quelques abaissements de température nuisibles à la première végétation de la ramie.

Digitized by Google

En Tunisie, cette culture ne paraît pas indiquée. La côte orientale a bien une moyenne thermique convenable, mais la pluie y est rare, les irrigations d'été n'y existent pas et ne peuvent même y être établies. En raison de cette impossibilité d'arrosements, la ramie, quoi qu'on en ait dit, n'a aucun avenir en Tunisie.

Beaucoup de ces observations météorologiques et agronomiques s'appliquent à différentes régions de Madagascar, de Bourbon, de la Nouvelle-Calédonie et à nos autres îles où elles sont souvent aggravées par la pénurie de la main-d'œuvre.

Si l'on recherche les meilleures localisations de la ramie dans le monde entier, on reconnaît à cette plante une aire d'extension des plus vastes : en effet, on peut lui assigner toutes les régions où la température ne s'abaisse pas au-dessous de zéro et où, à l'insuffisance pluviométrique, on peut opposer l'irrigation : tels sont, pour les pays tempérés chauds, le littoral du golfe du Mexique, la partie moyenne de l'Amérique du Sud, l'Inde transgangétique, etc.

Les régions désertiques et steppiennes, même celles de la zone intertropicale, ne conviennent pas, malgré l'irrigation, au développement de la ramie. Cette plante ne donne aucun résultat dans les oasis algériennes et les essais faits avec elle en Égypte, en dehors des localités où la canne à sucre prospère, ont été peu encourageants : la grande insolation semble nuire à l'élongation de la plante et accentue sa tendance à se ramifier.

En résumé, les contrées équatoriales, ensuite les grandes terres de l'archipel de la Sonde, Sumatra et Java particulièrement, paraissent être des centres de végétation luxuriante de la ramie verte, puis viennent ensuite quelques autres climats insulaires, Ceylan, Havane, Jamaïque, les rivages des continents caractérisés par la présence du bananier et de la canne à sucre et tous pays où la tranche d'eau annuelle, régulièrement répartie, varie entre 3 et 4 mètres d'épaisseur.

Le climat constamment humide ou les terres soumises à une irrigation méthodique constituent les milieux de grande et rapide production herbacée de la ramie. Il faut tenir compte de ces éléments météoriques, car il ne convient point d'oublier cet axiome de simple pratique : « Toute culture pour être rémunératrice ne doit pas se faire à la dernière limite de la végétation de la plante. »

Digitized by Google

CARACTÈRES BOTANIQUES ET VÉGÉTATIFS

Ainsi qu'il est dit plus haut, deux plantes portent indistinctement le nom de ramie : l'ortie blanche et l'ortie verte, originaires de régions différentes.

Urtica nivea, ortie blanche, de la Chine tempérée, a pour caractères principaux le revêtement laineux et blanchâtre de la face inférieure des feuilles et la disparition annuellement temporaire des tiges après la fructification qui est abondante dans cette espèce; c'est dire que la plante a un repos de végétation plus ou moins accentué.

Urtica tenacissima, ortie verte, de Java et des îles de la Sonde, est une espèce de nature arbustive, à feuilles vertes en dessous, à tiges *persistantes* et à fructification rare.

Ces deux espèces sont extrêmement vivaces; elles occupent le sol pendant plusieurs années grâce à un puissant système radiculaire et rhizomateux qui forme souterrainement un véritable treillis sur lequel se développent constamment de nombreuses tiges, poussant drues et serrées; c'est là le côté économique de la ramie au point de vue cultural.

CULTURE ET RÉCOLTE

La culture n'offre aucune difficulté dans les sols de bonne qualité et dans les contrées où le climat et l'irrigation, à défaut de pluies constantes, assurent la végétation. Seule, la restitution en matières fertilisantes s'impose.

Le coût de la plantation d'un hectare de ramie est variable dans chaque région, suivant les prix de la main-d'œuvre et l'état agronomique, mais il devra forcément comprendre des opérations indispensables ainsi résumées :

Défoncement profond du sol par traction animale ou par la machine à vapeur; ameublissement de la surface, plantation, valeur des plants, binages, arrosages, etc.

La ramie se multiplie par bouture, éclat de souche ou de rhizome; ce dernier moyen est le plus employé.

Digitized by Google

En moins d'une année, en plantant à 0 m. 35 en tous sens, la végétation souterraine a envahi tout le sol et les tiges sortent vigoureuses et serrées.

Ces tiges doivent être soumises à des coupes périodiques, faites à la main ou à la machine, quand elles ont atteint une hauteur de 1 mètre à 1 m. 70 environ et une certaine maturation.

On estime à 3 et 5 coupes, suivant les pays, la récolte annuelle : elle représente par coupe à l'hectare 400,000 à 500,000 tiges dont le poids vert varie entre 20,000 et 30,000 kilogrammes.

Traitée verte ou séchée la tige donne environ 3 grammes de filasse utilisable; c'est évaluer théoriquement le rendement de l'hectare à 1,200 ou 1,500 kilogrammes par coupe, soit pour 3 coupes une moyenne de 3,500 kilogrammes.

TRAITEMENT INDUSTRIEL

On décortique ou l'on défibre la ramie en *vert* ou en *sec* avec des machines dites décortiqueuses, défibreuses et broyeuses.

Les avis sont encore partagés sur le meilleur système de travail qui correspond cependant à des usages différents.

Le traitement en *vert*, qui est celui des Asiatiques, exige un dégommage chimique, mais donne des fibres plus fines; le traitement en *sec* peut éviter le dégommage, mais son produit s'applique à des fils de plus gros numéros.

A la suite du Congrès international de la ramie en 1900, la question du travail à l'état sec a fait de grand progrès, et quelques filateurs du Nord ont démontré que la ramie, après séchage absolu de la tige, pouvait subir, sans outillage spécial, les manipulations appliquées au lin, rouissage en moins.

Par la dessiccation complète, on obtiendrait un dégommage *pulvérulent*.

Le produit ainsi obtenu, qui a de grandes analogies avec certaines qualités de lin, a été estimé entre 700 et 750 francs la tonne, non peigné, et a été considéré comme pouvant remplacer le lin dans beaucoup de cas.

Pour les articles fins, le linge de luxe par exemple, les filateurs de France, d'Allemagne, d'Angleterre, etc., reconnaissent que le

Digitized by Google

traitement en vert peut seul leur donner la finesse, la beauté et la solidité.

Mais la ramie ne convient pas seulement à la fabrication de tissus fins et de choix, car les filateurs de gros numéros la recherchent pour la corderie et la toile à voile à cause de sa résistance et de sa durée supérieures à celles de tous les textiles connus.

EXPLOITATION ÉCONOMIQUE SUIVANT LES RÉGIONS

Le mode d'exploitation doit varier suivant les pays, mais jusqu'à ce jour on a voulu baser le système d'exploitation de la ramie sur les coutumes agricoles de la France, même sur celles de l'Algérie et de la Tunisie, qui ne représentent nullement les véritables milieux où doivent évoluer économiquement la récolte et la préparation de cette plante textile.

La main-d'œuvre dans ces cultures intensives, compliquées de questions industrielles, a une part prépondérante. Or, on sait que l'emploi des indigènes dans toutes nos colonies, sauf au Tonkin, est une sérieuse préoccupation, notamment sur la côte occidentale de l'Afrique.

En général, l'exploitation familiale, comme chez les Chinois, ne paraît pas être la première étape de la production de la ramie et ce n'est pas par cette voie que l'industrie, dans nos colonies françaises tout au moins, trouvera, surtout à ses débuts, la matière première abondante nécessaire à l'approvisionnement régulier des usines de la métropole.

Ces diverses considérations démontreraient que dans la situation particulière de nos colonies et même dans la généralité des régions intertropicales, l'exploitation de la ramie sur de grandes surfaces, à l'aide de moyens mécaniques de culture et de coupe, serait d'abord la forme à préconiser partout où la population est peu dense et sans aptitude au travail.

Rien n'empêcherait cependant de pratiquer les deux systèmes, et dans les pays à main-d'œuvre abondante d'avoir également recours à la production familiale, comme dans certains milieux asiatiques et malais; mais dans ce cas il pourrait être difficile d'obtenir du petit propriétaire indigène une préparation de produit conforme aux exigences de l'industrie.

Digitized by Google

Cependant le traitement mécanique de la ramie ne s'impose pas absolument, si l'outillage n'est pas parfait, dans certaines régions de l'archipel indien et malais où la densité de la population est telle qu'elle peut changer entièrement le mode d'exploitation, surtout dans la coupe et dans la première opération du traitement, c'est-à-dire la décortication.

En effet, dans tous ces milieux où l'on dispose de la main-d'œuvre d'un grand nombre de femmes et d'enfants à salaires minimes, la décortication manuelle, à l'état vert, sur le champ même, n'est pas une pratique à rejeter à première vue. Les Chinois opèrent ainsi et poussent même plus loin la préparation, puisque la plus grande partie de la gomme est enlevée et que la matière fibreuse peut être expédiée au loin sans craindre des fermentations nuisibles à la qualité du produit.

La combinaison des moyens manuels, mécaniques et chimiques, est donc possible dans toutes les grandes exploitations dirigées par des Européens et avec de grands moyens d'action, aussi ne saurait-on changer l'état de choses actuel par l'effort seul des populations indigènes.

Quelques compagnies étrangères, allemandes et suisses, ne méconnaissant pas cette situation, ont agi prudemment en créant pour leur compte de grandes plantations de ramie pour parer au manque ou à l'insuffisance de la matière première destinée au fonctionnement de leurs usines et pour se soustraire aux fluctuations du marché chinois. On cite déjà un domaine de 15,000 hectares acquis dans la partie nord-est de Sumatra où des parcelles de forêt vierge auraient été défrichées et déjà converties en plantation de ramie.

On étudie également en Algérie l'exploitation de grandes surfaces dans les plaines basses du littoral ouest.

En recherchant la place et l'emploi de la ramie dans l'agriculture coloniale et dans l'industrie, le Congrès international de 1900 a déterminé tout d'abord les trois grandes lignes de la question qui peuvent être résumées ainsi :

1° La culture de la ramie, actuellement confinée dans un centre sino-asiatique, peut en sortir et s'étendre dans des climats analogues et même plus favorables ;

2° Les procédés manuels des Asiatiques et des Malais peuvent

Digitized by Google

être avantageusement remplacés ou modifiés par des moyens plus industriels, mécaniques et chimiques, tout en conservant la qualité de la fibre;

3° Les frais de la culture et de l'industrie paraissent largement couverts par la valeur du produit au moins assimilable aux cours du china-grass qui manque constamment dans les marchés.

La question devient donc intéressante au double point de vue agronomique et économique.

En effet, on doterait par la ramie notre agriculture coloniale d'un nouveau filifère nécessaire à notre industrie, résultat important en ce sens que nos cultures pratiques et rémunératrices sont loin d'être précisées dans nos domaines intertropicaux.

D'autre part, si comme le reconnaissent les filateurs du Nord, la ramie préparée par un travail en sec peut suppléer le lin russe, c'est sur des milliers d'hectares que la culture de l'ortie textile devra s'étendre le plus rapidement possible.

On peut encore envisager la question sous deux formes différentes :

La ramie industrie spéciale pour articles de luxe ou la ramie succédanée du lin.

La grande industrie du Nord de la France se rallie à cette dernière proposition ; elle prétend que sans rien changer à son outillage linier, elle utilisera la ramie soit pure, soit en mélange pour la fabrication de tissus d'usage courant de bonne qualité, et que, dans ce cas, nos possessions coloniales ne suffiront pas de longtemps aux exigences de la demande.

Ch. Rivière,
Directeur du Jardin d'essai d'Alger,
Rapporteur général au Congrès international de la ramie.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

L'occupation du Touât. — Missions pour l'étude de la fièvre jaune. — La reprise du Congo par la Belgique. — Revision de l'arc de méridien de Quito. — La protection des Français dans les terres du Pacifique. — L'exploration du Grönland : expéditions Nathorst, Amdrup, Sverdrup, Peary, Stein. — L'expédition Andersson et les expéditions allemandes à l'île aux Ours. — L'expédition arctique Kolthoff. — Les expéditions antarctiques de 1901.

I

Les opérations destinées à compléter l'occupation des oasis de l'extrême-sud algérien sont aujourd'hui terminées et semblent devoir amener la pacification.

Après avoir occupé Charouin le 5 mars et avoir imposé ses conditions à la ville, le général Servière poursuivit sa marche et arriva, le 9 mars, après trois longues et pénibles étapes, devant Talmin, dont les habitants, hostiles à notre domination, nous attendaient en armes à l'entrée d'une oasis formée de nombreux bouquets d'arbres disséminés au milieu des sables. Les ksouriens ouvrirent le feu en se dissimulant derrière les haies et les dunes; mais, pendant que notre artillerie envoyait des obus sur les points les plus fortement occupés, ils furent enveloppés par nos tirailleurs et durent battre en retraite, laissant 8 morts, tandis que nous n'avions aucune perte.

La djemmaa ayant demandé l'aman, le général imposa à la ville ses conditions de soumission. Cette affaire amena à nous tout le nord-ouest du Gourara. Laissant Talmin, le général Servière passa dans les ksour voisins, Saghura et Naama, qui se soumirent à leur tour. Parmi les otages remis, figure le cheikh de Talmin, Mohamed ben Mazalg, qui nous était absolument hostile. Les opérations dans le Gourara étant terminées, la dislocation des troupes s'est faite le 15 mars.

De son côté, le général Risbourg, chargé de protéger le flanc droit du général Servière pendant qu'il opérait dans le Touât et le

Digitized by Google

Gourara, s'était avancé d'Igli vers le sud en suivant l'oued Saoura, et il était arrivé le 2 mars à Beni-Abbès où il avait arboré le drapeau français. A cette nouvelle, le marabout de Kersaz, dont l'influence est grande, écrivit au général Risbourg pour lui souhaiter la bienvenue, et il se rendit à El Ouasa pour lui faire sa soumission.

Le colonel Billet, envoyé avec une petite colonne jusqu'à Kersaz, prit les dispositions nécessaires pour l'organisation de postes le long de l'oued Saoura. Le général Risbourg remonta ensuite à Igli et rentra à Taghit. Cette ligne de l'oued Saoura est destinée à devenir la grande voie de ravitaillement d'In Salah et des oasis, étant celle où l'on rencontre le plus de points d'eau, d'oasis et d'habitants.

II

Une mission a été envoyée au Sénégal pour étudier les moyens de combattre efficacement la fièvre jaune qui a exercé l'an dernier de si grands ravages dans cette colonie. Elle se compose de MM. le docteur Grall, président; Jacquerey et docteur Marchoux, représentant les Colonies; commandant Campardon, Ficatier et docteur Mathé, représentant la Marine.

Ajoutons que de son côté l'École de médecine tropicale de Liverpool envoie dans le même but une mission en Amérique. Elle se rendra d'abord au Canada, puis visitera Washington, Baltimore et New-York où elle s'embarquera pour le Brésil.

III

La convention conclue le 3 juillet 1890, entre la Belgique et l'État indépendant du Congo, et rendue exécutoire par la loi belge du 4 août suivant, reconnaissait à la Belgique le droit d'annexer le Congo six mois après l'expiration du terme de dix années. Si la Belgique décidait de ne pas accepter l'annexion du Congo, la somme de 25 millions prêtée par elle ne deviendrait exigible qu'après un nouveau temps de dix ans, mais serait entre temps productrice d'intérêts.

La question de la reprise du Congo par la Belgique se posait

Digitized by Google

donc. D'après une déclaration de M. de Smet de Naeyer, chef du cabinet belge, c'est à la date du 18 février que la convention arrivait à son terme; mais il a fait savoir en même temps que le gouvernement de l'État indépendant du Congo consentait à retarder à la rentrée des Chambres, après Pâques, la décision à prendre par le Parlement sur l'annexion ou l'abandon du Congo.

Le gouvernement belge a pensé qu'il était désirable à la fois de ne pas annexer actuellement le Congo à la Belgique et de réserver à ce dernier pays le droit d'acquérir ultérieurement cette colonie. Le cabinet a donc proposé aux Chambres, d'accord avec l'État indépendant, de différer purement et simplement l'échéance de la convention de 1890. C'est en ce sens que M. de Smet de Naeyer a déposé, le 29 mars, un projet de loi devant le Parlement.

L'État du Congo conserverait son indépendance jusqu'au jour où la Belgique jugerait bon de l'annexer. Il continuerait à être administré par le roi-souverain, mais sans l'intervention financière de la Belgique.

Le texte du projet de loi est conçu comme suit : « Le remboursement des sommes prêtées à l'État indépendant du Congo en exécution de la convention du 3 juillet 1890 et en vertu de la loi du 29 juin 1895, ainsi que la débition des intérêts sur les mêmes sommes sont suspendus.

« Dans le cas où la Belgique renoncerait à accepter l'annexion de l'État du Congo, les obligations financières contractées par cet État, à raison des deux actes précités, reprendraient leur cours dès ce moment. »

En échange du droit d'annexion qui lui reste concédé, la Belgique ferait donc provisoirement crédit à l'État indépendant des 25 millions que celui-ci lui a empruntés et le dispenserait d'en payer l'intérêt.

Il est à remarquer que la seconde hypothèse visée par le projet de loi, celle de la non-annexion par la Belgique, ne semble pas destinée à se réaliser. L'exposé de motifs est, à cet égard, aussi catégorique que possible. La renonciation éventuelle à l'annexion y est qualifiée d'acte d'imprévoyance tel qu'il porterait atteinte à la considération de la Belgique à l'étranger et qu'il ne serait certes pas ratifié par le pays.

De son côté, le baron van Eetvelde, dans une lettre adressée le 28 mars à M. le comte de Smet de Naeyer, s'exprimait d'une façon

Digitized by Google

non moins explicite : « Quelle que soit, disait-il, la nature des liens qui rattachent le Congo à la Belgique, il est désormais acquis que le Congo, ouvert à la civilisation par des Belges, mis en valeur par des Belges, restera belge dans l'avenir. »

Tout fait prévoir que le projet du gouvernement, qui ajourne cette reprise, sera adopté par les Chambres; il paraît conforme aux vœux de tous les coloniaux belges.

IV

Une loi du 30 décembre 1900 a autorisé le ministère de l'Instruction publique à entreprendre une nouvelle mesure de l'arc de méridien de Quito, dont, on le sait déjà, la reconnaissance a été faite, en 1899, par les capitaines E. Maurain et Lacombe. L'arc à mesurer aura un développement d'environ six degrés; il s'étend sur toute la région interandine de l'Équateur et se termine au nord, en Colombie, au sud, sur le territoire du Pérou.

Les opérations seront poursuivies sous le haut patronage et sous le haut contrôle de l'Académie des sciences, et exécutées, sous la direction supérieure du général Bassot, membre de l'Institut, directeur du Service géographique de l'armée, par une mission ainsi composée : M. le chef d'escadron d'artillerie Bourgeois, chef de la mission ; MM. les capitaines du génie Maurain et d'artillerie Lacombe et Lallemand; M. le lieutenant d'artillerie Perrier, et M. le médecin aide-major Rivet. Un personnel comprenant un sous-officier et quinze caporaux ou soldats, est affecté à la mission.

Les officiers trouveront, en Équateur, la collaboration d'un astronome français, M. Gonnessiat, directeur de l'observatoire de Quito.

Le départ a été prévu en deux échelons. Une mission d'avant-garde, constituée par les capitaines Maurain et Lallemand, s'est embarquée à Saint-Nazaire le 9 décembre 1900 et est arrivée à Guayaquil le 3 janvier; elle doit compléter la reconnaissance et faire tous les préparatifs nécessaires pour le commencement des travaux. Le deuxième échelon, parti à la fin d'avril, emporte tout le matériel d'instruments. La mission d'avant-garde lui ayant préparé le convoi destiné aux transports, il pourra se mettre

Digitized by Google

immédiatement en route. Les travaux d'observations pourront être commencés au mois de juin. On prévoit que les opérations dureront quatre années.

V

Le Président de la République a été autorisé, par une loi du 31 juillet 1900, à assurer, par décret, la protection des citoyens français dans les îles et terres de l'Océan Pacifique ne faisant pas partie du domaine colonial de la France et n'appartenant à aucune autre puissance civilisée. Le décret pris en conséquence, à la date du 28 février 1901, a paru au *Journal officiel* du 25 mars.

En vertu de ce décret, qui vise notamment nos nationaux établis aux Nouvelles-Hébrides, le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie et dépendances exerce les fonctions de commissaire général de la République française dans l'Océan Pacifique et, à ce titre, est chargé de la protection de nos nationaux. Il peut, pour chaque île ou groupe d'îles, déléguer tout ou partie de ses pouvoirs à un commissaire. En l'absence de ce dernier, tout officier commandant un navire de l'État, peut, s'il y a urgence, exercer les pouvoirs conférés audit délégué.

Le commissaire général peut déléguer aux commissaires des pouvoirs n'excédant pas ceux d'un juge de paix à compétence étendue. Le commissaire délégué peut connaître des délits correctionnels et des contraventions, et faire l'instruction des crimes qui seront jugés par la cour d'assises de Nouméa.

Le commissaire général désigne les personnes qui, dans chaque île ou groupe d'îles, rempliront les fonctions d'officier de l'état civil à l'égard des Français qui y sont établis.

Le commissaire délégué est chargé de l'administration provisoire des biens des Français décédés sans laisser d'héritiers connus et présents.

VI

Une partie de la côte orientale du Grönland vient d'être levée par l'expédition danoise placée sous le commandement du lieutenant de vaisseau G. Amdrup; les travaux qu'elle a effectués complètent utilement ceux de précédentes missions dont nous dirons

Digitized by Google

quelques mots. M. Charles Rabot, toujours si bien informé sur tout ce qui a trait aux régions polaires, a publié sur ces explorations dans *Le Tour du monde* et dans *La Géographie* divers articles où nous puisons quelques indications.

Les reconnaissances faites par l'expédition Amdrup relient les résultats précédemment obtenus au nord et au sud. Toute la partie méridionale du littoral, du cap Farvel au 66° de lat. N., avait été relevée en 1881, 1882 et 1883, par les commandants Holm et Th. V. Garde, et la section comprise entre le 70° et le 76° de lat. N. avait été visitée par Scoresby (1822), Clavering (1823) et par l'expédition allemande de Koldewey (1869-1870). Une lacune existait donc entre les fragments de cartes établis par ces divers explorateurs. C'est sur cette partie alors inconnue de la côte que le brick français la *Lilloise*, commandé par le lieutenant de vaisseau de Blosseville, se perdit corps et biens en 1832.

Une expédition fut envoyée, en 1891, dans ces mêmes régions ; elle était commandée par le lieutenant de vaisseau Ryder. L'abondance des glaces l'empêcha de mettre son programme à exécution ; elle put faire cependant un lever précis du bassin du Scoresby Sound (70° de lat. N.).

En 1894, une station fut créée à Angmagsalik (66° de lat. N.) par le gouvernement danois afin de pouvoir fournir, en cas de besoin, des vivres à un clan d'Esquimaux qui avait été rencontré dans cette région par le commandant Holm. Ce point servit de base d'opérations à M. Amdrup au cours d'une première exploration qu'il accomplit en 1898-1899 avec deux naturalistes, MM. Kruuse et Poulsen.

Arrivés à Angmagsalik, le 30 août 1898, les explorateurs firent une reconnaissance en canot vers le nord jusqu'au fjord du Dépôt. L'hiver fut consacré à des observations magnétiques et météorologiques. Le 21 juin 1899, l'expédition quitta de nouveau Angmagsalik, et, après un mois d'effort, atteignit l'île Agga (67° 22′ lat. N.), pour revenir ensuite à son point de départ après avoir dressé la carte de toute cette partie de la côte.

De son côté, pendant l'été de 1899, l'expédition suédoise du professeur A. G. Nathorst, qui comprenait un nombreux personnel scientifique, exécuta aussi, à bord de l'*Antarctic*, une importante exploration sur la côte orientale du Grönland, entre le 75° et le 70° de lat. N.

Digitized by Google

On avait toujours remarqué qu'il est relativement plus facile d'atteindre le Grönland, au nord de Jan Mayen, entre 73° et 75° de lat. N. Là, les glaces présentent généralement, durant l'été, une profonde échancrure, « le golfe du Nord », ouvert dans la direction du Grönland. C'est en suivant cet itinéraire que l'*Antarctic* put arriver, le 6 juillet, à l'île du Pendule.

De là, l'expédition descendit au sud, jusqu'à l'embouchure du Scoresby Sound, où elle exécuta le lever du Hurry Inlet; remontant ensuite le fjord François-Joseph, qui avait été découvert en 1869-1870 par la seconde expédition allemande dont faisait partie Payer, elle en rectifia les contours sur la carte, et, au sud de ce goulet, elle découvrit un profond réseau fjordien auquel elle donna le nom de fjord du Roi-Oscar. L'expédition fit un lever précis de la côte entre le 74° et le 72° de lat. N.

D'après les observations de l'expédition suédoise, l'altitude du pic Petermann qui s'élève à l'extrémité supérieure du fjord François-Joseph aurait été jusqu'ici très exagérée. Évaluée par Payer à 3,480 mètres, et par les *Petermanns Mittheilungen* à 4,267 mètres, elle ne serait que de 2,500 à 2,800 mètres.

Une nouvelle mission fut envoyée, en 1900, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Amdrup, pour explorer la section de la côte orientale comprise entre le Scoresby Sound et le 67° 22′ de lat. N.

L'expédition, organisée par le gouvernement danois, comprenait, outre son chef, le lieutenant Amdrup, un assez grand nombre de membres : M. Hartz, qui devait commander une escouade de la mission, quatre naturalistes, MM. Kruuse (botaniste), Deichmann (entomologiste et ornithologiste), le Dr Otto Nordenskjöld (géologue) et Jensen (zoologiste), un géodésien, le lieutenant de vaisseau Koch, enfin un peintre, M. Ditlevsen.

Embarquée sur le navire l'*Antarctic*, celui-là même qui avait porté l'expédition Nathorst, la nouvelle mission du lieutenant Amdrup partit de Copenhague le 15 juin 1900. Dix jours plus tard, elle mouilla à Jan Mayen, dans la baie du Bois flotté, sur la côte orientale. Pendant la relâche, le Dr Otto Nordenskjöld et M. Koch visitèrent le glacier du sud, et plusieurs cratères ouverts à la base du Beerenberg.

L'expédition quitta Jan Mayen le 28 juin et fit route dans la direction du nord-ouest, vers la côte orientale du Grönland. Mais

Digitized by Google

bientôt, elle fut arrêtée par la banquise qui devenait de plus en plus épaisse; l'*Antarctic* dut revenir en arrière, et prit une direction plus septentrionale vers la côte du Grönland comme l'avait fait l'expédition Nathorst l'année précédente. Cette manœuvre réussit, et, le 11 juillet, le navire mouilla à l'île Sabine, après avoir eu à subir une lutte très pénible d'onze jours contre les glaces.

Après s'y être livrée, pendant deux jours, à des recherches scientifiques, la mission fit route vers le cap Dalton, au sud du Scoresby Sound. Là, l'expédition se scinda en deux groupes. Le lieutenant Amdrup débarqua avec trois hommes pour se diriger au sud vers Angmagsalik, et le reste de la mission, restée sur le navire, poursuivit l'exploitation des fjords voisins.

Ayant au préalable édifié, au cap Dalton, une cabane pour le cas où il devrait battre en retraite et hiverner, le lieutenant Amdrup se mit en route. Son but était d'explorer la partie de la côte comprise entre le cap Dalton et le 67° 22′ de lat. N., afin de relier un lever plus septentrional à celui qu'il avait exécuté, en 1899, au nord d'Angmagsalik.

L'entreprise devait être laborieuse, car la banquise formait, tout le long du rivage, une barrière continue; ce fut au prix de patients efforts que la petite embarcation put se frayer une route à travers d'étroits canaux, toujours prêts à se refermer sous la pression de formidables blocs amoncelés.

Cependant le lieutenant Amdrup arriva, le 29 juillet, en vue du cap Grivel, appelé ainsi par de Blosseville du nom du ministre de la marine qui l'avait autorisé à se rendre dans ces parages. Puis la banquise devint si compacte que l'expédition demeura quatre jours prisonnière au milieu des glaces, menacée à tout moment par de colossales montagnes flottantes qui étaient en vue. Enfin le canot parvint à se dégager et à atteindre la côte et, en débarquant, le chef de l'expédition, voulant consacrer un souvenir au marin qui avait le premier aperçu cette terre, fit arborer le drapeau français à côté du drapeau danois.

Une tribu d'Esquimaux vivait jadis sur cette côte aujourd'hui déserte; manquant de tout sur cette terre inhospitalière, ces malheureux avaient dû se transporter ailleurs, laissant les débris de leurs installations. La région n'était plus habitée que par des ours qui se montrèrent peu farouches et que les voyageurs ne tuèrent que pour s'alimenter.

Digitized by Google

Le lieutenant Amdrup parvint enfin le 2 septembre, après bien des dangers et des privations, à Angmagsalik, qui devait être le terme de son voyage. Toute la côte du Grönland oriental, du 69° 28 au 67° 22′, avait été relevée, et un grand complexe de fjords avait été reconnu au sud du cap Gladstone.

De son côté, le reste de l'expédition, placé sous la direction de M. Hartz, explorait, avec l'*Antarctic*, la région comprise entre le 69e degré de lat. N. et le cap Brewster qui marque l'entrée du Scoresby Sound.

Au cap Dalton, la mission découvrit un gisement de plantes fossiles, puis elle visita le Scoresby Sound, le Hurry Inlet et un fjord inconnu situé plus au nord, le Carlsberg-fjord. Elle rencontra dans cette région de nombreux bœufs musqués. L'*Antarctic* explora ensuite le Flemming Inlet qui, jusqu'ici, était resté inconnu. Le 1er septembre, le navire laissa le Grönland pour rallier l'Islande où M. Hartz débarqua, et, après s'être ravitaillé, il revint à Angmagsalik, pour reprendre le lieutenant Amdrup. L'*Antarctic* est rentré à Copenhague le 4 octobre.

En dehors de ses reconnaissances géographiques, l'expédition Amdrup rapporte une riche moisson de collections d'histoire naturelle.

Deux expéditions se sont avancées vers le nord-ouest du Grönland, celles de Sverdrup et de Peary.

Le capitaine Sverdrup, monté sur le *Fram*, le navire de Nansen, a quitté Christiania le 25 juin 1898, et est arrivé le 4 août à Upernivik; quelques jours plus tard, il fut pris par les glaces au nord du cap Sabine, sur la côte occidentale du détroit de Smith. On a eu de ses nouvelles par l'expédition américaine du Dr Stein qui est allée, dans l'été de 1899, ravitailler Peary.

Dans son premier hivernage, Sverdrup avait exploré la terre d'Ellesmere et perdu un de ses membres, le Dr Svensen. Sverdrup avait formé le projet d'atteindre le nord du Grönland par les canaux de Kennedy et de Robeson, et il devait poursuivre le plus tôt possible sa marche vers le nord par le détroit de Smith. Mais, d'après le Dr Kann, membre de l'expédition Stein, l'expédition norvégienne aurait passé l'hiver 1899-1900 dans le détroit de Jones, ce qui indiquerait, si le fait est exact, qu'elle avait renoncé à son projet de circumnavigation du Grönland.

Digitized by Google

Peary, qui avait réussi à pénétrer à 50 milles plus loin que Sverdrup, fut bloqué par les glaces au cap d'Urville le 18 août 1898.

Pendant l'hivernage, en décembre, il visita le fort Conger, ancien quartier d'hiver de l'expédition Greely, en 1883, sur la baie de Lady-Franklin. Au cours de cette expédition, il eut sept doigts gelés et dut subir une terrible amputation.

Le principal résultat de cette première année d'exploration a été de constater que la terre d'Ellesmere et la terre de Grinnell sont unies, et que le Hayes Sound qui passait pour les séparer n'est pas un détroit, mais une baie. Le point extrême atteint par Peary est le cap Beechey, par 82°, qui est situé au sud de la terre de Grant, sur le canal Robeson.

L'expédition envoyée pour ravitailler Peary comprenait trois Américains, le Dr Robert Stein, du *Geological Survey* des États-Unis, le Dr L. Kann et M. Samuel Warmboth, préparateur. Partis en août 1899, à bord de la *Diana*, ils étaient venus débarquer sur la côte est de la terre d'Ellesmere, au cap Sabine, afin de l'explorer. Mais les explorateurs étaient partis avec un équipement insuffisant, et l'on éprouvait même quelques inquiétudes sur leur compte, lorsqu'on apprit que l'un d'eux, le Dr Kann, était arrivé, le 7 novembre, à Dundee, profitant de la rencontre qu'il avait faite du baleinier écossais l'*Éclipse* dans la mer de Baffin. Ses compagnons avaient préféré attendre encore, comptant eux aussi sur le passage de quelque autre baleinier.

D'après le Dr Kann, le lieutenant Peary aurait hiverné au fort Conger. On est sans nouvelles du *Windwärd* sur lequel s'est embarquée Mme Peary pour rejoindre son mari et qui est parti de Godhavn, au commencement d'août 1900.

La petite île aux Ours, ou Beeren Eiland, au sud-est du Spitzberg, qui avait été jusqu'ici rarement visitée, a été explorée, en 1899, par trois expéditions, l'une suédoise, et les deux autres allemandes.

L'expédition suédoise était composée de MM. John Gunnar Andersson, G. Swenander et C. A. Forsberg. Elle avait principalement pour objet d'étudier la géologie de l'île, entreprise déjà l'année précédente par l'expédition Nathorst.

Le résultat de ces recherches a été consigné dans un mémoire de M. Andersson, *Ueber die Stratigraphie und Tektonik der Bären*

Digitized by Google

Insel, publié dans le *Bulletin of the geological institution of the University of Upsala* (1899 et 1900). M. Charles Rabot en a donné une analyse dans *La Géographie* (15 décembre 1900). De son côté, M. Forsberg a exécuté une série complète d'observations météorologiques, pendant son séjour de deux mois à Beeren Eiland, du 25 juin au 16 août.

Nous dirons seulement que Beeren Eiland se compose de deux régions d'aspect et d'étendue très différents : dans le sud, un massif montagneux, et, dans le nord, une plaine qui occupe la plus grande partie de l'île. Terminée presque partout, au-dessus de la mer, par une falaise haute en moyenne de 25 à 30 mètres, la plaine s'élève, vers l'est, jusqu'à 100 mètres, au pied du Mount Misery (465 m.) qui est le point culminant de l'île. Cette plateforme est parsemée de nombreuses nappes d'eau, peu profondes et de dimensions variables.

Les deux expéditions allemandes qui ont visité l'île aux Ours ont été l'une dirigée par M. Lerner, l'autre organisée par la *Deutsches Seefischerei-Verein*, ou Société allemande des pêches maritimes. La première a surtout été connue par le projet manifesté par son chef d'annexer l'île à l'Allemagne; la seconde a fait de très intéressantes observations.

Cette dernière expédition a notamment découvert sur la côte septentrionale un mouillage protégé contre les vents de l'est à l'ouest par le sud, et qui offre un excellent fond, le Herwigshafen. Deux grands lacs, le Kauss-See, long d'environ 4 kilomètres, et le Lachs-See, se déversent dans ce port par la rivière Tobiesen.

Il résulte des sondages faits par l'expédition que les fonds sont très irréguliers au nord de Beeren Eiland; les cotes fournies par la carte anglaise sont très inexactes.

Une autre expédition suédoise dirigée par M. Gustaf Kolthoff, a pris, en 1900, la direction du Spitzberg; elle avait pour objet l'étude de la faune des régions arctiques. Partie de la côte nord de la Norvège, le 4 juin, elle doubla, dans l'ouest, l'extrémité sud-ouest de la banquise qui forme généralement à cette époque de l'année, et quelquefois même beaucoup plus tard, un promontoire au sud de Beeren Eiland, et arriva, le 8, dans les eaux libres, vers la côte sud-ouest du Spitzberg.

L'expédition visita le Hornsound, les îles à Duvet (Dunöar, ou

Digitized by Google

Dunis Land), puis l'Isfjord. Elle relâcha ensuite sur la côte de l'île du Prince-Charles, au milieu d'un petit archipel qui n'avait jamais été exploré auparavant par des naturalistes. Au nord de l'île d'Amsterdam, l'expédition, arrêtée par la grande banquise polaire, dut prendre la direction de Jan Mayen. Mais en chemin, elle rencontra des plaques énormes de glaces que surmontaient souvent de gigantesques pyramides et au milieu desquelles il n'était pas toujours facile de se frayer un passage. Ce fut seulement en vue de Jan Mayen que le navire entra dans des eaux libres.

De cette île, l'expédition se dirigea vers le Grönland, et, le 31 juillet, atteignit la baie Mackenzie; le sol était débarrassé de neige et couvert d'une végétation relativement développée. M. Kolthoff s'avança vers le nord jusqu'à l'île des Morses, puis à l'île du Pendule. Il revint ensuite au fjord François-Joseph et pénétra jusqu'au fjord des Bœufs musqués et y demeura jusqu'au 23 août; deux bœufs musqués y furent capturés et ramenés en Suède. L'expédition rallia la côte de Norvège après avoir dragué dans les grandes profondeurs entre le Grönland et Jan Mayen.

VII

Si l'on s'est pendant longtemps moins préoccupé d'atteindre le pôle antarctique que d'arriver au pôle nord, les explorations vers les régions antarctiques n'en ont pas moins été relativement fort nombreuses et, en parlant ici même des expéditions au pôle sud (septembre 1896, p. 214), nous rappelions que M. Paul Barré, dans l'ancienne publication *La Géographie* (17 mai 1894) n'avait pas compté moins de quarante-cinq expéditions jusqu'à cette date. Ainsi que nous l'avons aussi fait remarquer, c'est de 1823 à 1842 que les expéditions ont été nombreuses, puis il y a eu un arrêt; le vœu émis par le Congrès international de Géographie de Londres, en 1895, a suscité de nouvelles explorations, entre autres celles de M. de Gerlache et de M. Borchgrevink dont il a été rendu compte.

L'année 1901 verra partir plusieurs expéditions nouvelles vers le pôle sud.

L'exploration allemande, dont le promoteur est le Dr G. Neumayer, est en préparation depuis plusieurs années et doit avoir pour chef le professeur Erich von Drygalski, le savant explorateur

Digitized by Google

des glaciers du Grönland. Il sera accompagné d'un naturaliste chargé de la zoologie et de la botanique, d'un géologue, le Dr Philippi, d'un bactériologiste et d'un météorologiste. M. E. von Drygalski se réserve le domaine de la géographie physique et mathématique et celui de l'océanographie.

L'expédition doit durer deux années. Du Cap, elle fera un détour pour aller passer entre les îles du Prince-Édouard et Crozet afin de faire des sondages dans cette région. De Kerguelen, elle se dirigera dans l'est jusqu'à 90° de long. E. de Gr. pour y continuer ses études bathymétriques.

Prenant enfin la route du sud, le professeur von Drygalski compte rechercher la côte ouest de la terre Victoria et reconnaître ses relations avec les terres de Kemp et d'Enderby. Il a le projet d'établir une station scientifique sur l'une des terres antarctiques, sur la côte occidentale de la terre Victoria, si c'est possible, où les savants de l'expédition se livreraient à des recherches pendant une année.

L'expédition anglaise est subventionnée en grande partie par la Société de Géographie de Londres et a pu être organisée grâce surtout aux efforts de Sir Clements Markham. Le commandement a été confié au lieutenant Robert F. Scott, de la marine royale; le second est le lieutenant Charles Royds, également de la marine royale.

Les travaux scientifiques seront dirigés par le Dr J. W. Gregory, professeur de géologie à l'Université de Melbourne, et précédemment attaché au *British Museum*, qui, après avoir fait un remarquable voyage en Afrique, a accompagné sir Martin Conway au Spitzberg. Avec lui doivent être M. T. V. Hodgson, attaché au laboratoire de zoologie de Plymouth, et le Dr Koettlitz, le géologue de l'expédition Harmsworth-Jackson à la terre François-Joseph. La mission se compose d'environ cinquante personnes.

Le navire qui doit porter cette expédition, la *Discovery*, a été construit à Dundee et lancé le 23 mars; il sera armé à Londres. Il est fait sur les plans de la *Discovery*, l'un des bâtiments de sir John Nares dans son expédition arctique de 1872-1873. Il mesure 52 m. 10 de long, sur 10 m. 50 de large, et déplace 1,500 tonnes.

L'expédition doit quitter Londres en juillet ou en août, et se rendre à Melbourne qu'elle compte atteindre en novembre.

C'est aussi en août 1901 que compte partir l'expédition écossaise

Digitized by Google

dirigée par le Dr William S. Bruce, qui comprendra six naturalistes, cinq officiers et vingt-six hommes d'équipage. Nous rappelons que M. Bruce a précédemment effectué une croisière autour de la terre de Graham (1892) et pris part aux expéditions de M. Fred. Jackson et du prince de Monaco.

Le navire, un baleinier norvégien de 600 tonnes, se dirigera vers les Falklands et, après y avoir fait relâche, s'engagera dans la mer de Weddel, et cherchera à atterrir sur le continent antarctique, à une latitude aussi méridionale que possible, mais sans prétendre atteindre le pôle sud. Le but de l'expédition est avant tout de se livrer à des recherches scientifiques.

Si l'expédition ne rencontre aucune terre vers le sud, elle fera route vers l'extrémité orientale de la terre de Graham, afin d'y installer une station. Le navire remontera vers les Sandwich et la Géorgie du Sud pour poursuivre l'exploration bathymétrique de l'océan Antarctique, et, l'été suivant, retournera ravitailler la station ; le troisième été, il y reviendra pour rapatrier les membres de la mission.

Ces diverses expéditions établiront donc autour du pôle sud une suite de stations dont les observations se compléteront les unes les autres. Ainsi se trouve, en partie au moins, réalisé le vœu exprimé par M. H. Arctowsky que les nations maritimes se concertent pour installer, pendant une année, un polygone de stations météorologiques entre l'Amérique du Sud et les terres antarctiques.

Enfin, une expédition antarctique suédoise a aussi été annoncée pour 1901 ; elle est organisée par le Dr Otto Nordenskjöld qui a fait, on le sait, de nombreuses explorations dans les régions polaires. Elle sera embarquée sur l'*Antarctic*, navire qui a déjà fourni une carrière brillante dans les mers polaires. Le roi Oscar de Suède doit contribuer aux frais de l'expédition.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS ET CORPS SAVANTS, COURS ET CONFÉRENCES

Généralités.

COLONISATION. — M. Camille Guy, chef du Service géographique au ministère des Colonies, a démontré, dans une fort éloquence conférence, qu'un lien de solidarité unit et doit unir la marine et les colonies; en d'autres termes, il a mis en lumière la corrélation qui existe entre la puissance navale d'une nation et son expansion coloniale. L'exemple de l'Angleterre le prouve. Ce serait une illusion que d'entretenir un grand empire colonial sans s'être assuré d'une forte marine de guerre.

La nécessité de solides points d'appui pour la flotte éclate aux yeux si l'on envisage le cas de la lutte de deux marines militaires de force inégale appartenant à deux grandes puissances commerciales. « Les points d'appui, a dit M. Guy, doivent être plus que des magasins, plus que des centres de ravitaillement; ils doivent permettre à nos chefs militaires de compenser l'infériorité numérique de nos divisions navales, de menacer les colonies et le commerce d'un adversaire plus nombreux, mais contraint de protéger des biens plus nombreux aussi. » Le conférencier montre de quelle façon l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie se sont préoccupées de cette question. Il termine en disant qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir de rivalité entre la marine et les colonies, entre la France coloniale qui naît et la flotte qui protège son existence. (*Ligue maritime française*, 17 avril.)

Europe.

RUSSIE. — M. le baron de Baye, qui avait été chargé d'une mission ayant le double objet de visiter les villes historiques de la Russie centrale et d'accomplir un voyage d'étude chez les Tatars Aderbaidjan, a parlé, devant la Société de Géographie commerciale, de la première partie de son itinéraire. Son excursion l'a conduit dans les villes de Pskov, Novgorod-la-Grande, Tver, Ouglitch, Iaroslavl, Rostov, Vladimir et Kostroma. Il a décrit les progrès de l'unification de la Russie, et montré l'importance de l'appoint de chacun de ces centres à la grandeur matérielle et morale de la grande principauté de Moscou, d'où devait naître l'empire des tsars. (*Société de Géographie commerciale*, assemblée générale, 16 avril.)

Asie.

CHINE. — M. Georges Weulersse, agrégé de l'Université, a rapporté d'un récent voyage en Chine des impressions sur la situation actuelle de ce pays, et sur les causes qui ont amené le soulèvement d'une partie du peuple. On a toujours dit qu'en Chine, malgré l'unité de race et de langue, et malgré l'unité

Digitized by Google

relative de religion, il n'y a pas d'unité nationale. Néanmoins, ainsi que M. Weulersse s'attache à le démontrer, on a vu naître une sorte de patriotisme chinois qui pourrait devenir, s'il se développait, un véritable danger pour les établissements des Occidentaux en Extrême-Orient. Le commencement d'organisation d'une armée chinoise mieux équipée et mieux instruite constitue une autre menace. Le seul moyen d'y parer est d'exiger le désarmement complet de la Chine.

Ces précautions prises, les nations plus avancées en civilisation ont une œuvre de civilisation à accomplir en Chine. Ce pays a beaucoup à apprendre d'elles au point de vue matériel, social et moral. La France ne peut s'abstenir de participer à cette intervention, car elle perdrait sa part des avantages économiques qu'elle peut en retirer.

Mais la pénétration en Chine rencontre des obstacles. Aussi faut-il savoir quelles ont été les causes du soulèvement de 1900. Ce sont, d'après M. Weulersse, certaines imprudences des missionnaires, la construction des chemins de fer, la tentative de réforme des examens et les annexions de ces dernières années.

Ce qu'il faut faire maintenant, c'est modérer le zèle des missionnaires, créer en Chine un enseignement moderne laïque à côté du vieil enseignement traditionnel, pratiquer une politique très ferme, exempte de violence à l'égard du peuple et de faiblesse à l'égard de la cour et des mandarins, réaliser l'union réelle des puissances en laissant à chacune pleine liberté de pénétration économique et d'expansion morale et même politique dans la zone qui lui est naturellement dévolue, enfin couper court sans hésitation à toute tentative de réaction du gouvernement impérial. C'est à ces conditions seulement que la Chine pourra rentrer dans le commerce du monde, sans partage brutal, sans conquête onéreuse et sanglante. (*Société de Géographie commerciale*, assemblée générale, 16 avril.)

— M. Charles-Eudes Bonin, vice-résident de France en Indo-Chine, signale comme le monument archéologique le plus important qu'il ait rencontré au cours de sa dernière mission en Asie centrale, les grottes des Mille-Bouddhas, près de Cha-Tchéou (Kan-Sou), cryptes bouddhiques ornées de fresques de style hindou qu'il considère comme le spécimen le plus ancien de l'art indo-bouddhique en Chine. M. Bonin communique des photographies de ces monuments, en fait l'historique et appelle l'attention de l'Académie sur son importance unique pour l'histoire des religions asiatiques. (*Académie des inscriptions et belles-lettres*, 3 avril.)

Indo-Chine. — M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, a fait un exposé de la situation économique de l'Indo-Chine en 1900. Il a rappelé que, depuis 1897, la métropole n'a plus à intervenir pour aider financièrement la colonie. Celle-ci a pu, par ses seules forces, parer aux nécessités générales et aux dépenses locales, et, par les fonds de l'emprunt qu'elle a été autorisée à émettre, elle a donné une vigoureuse impulsion aux travaux publics.

La prospérité de l'Indo-Chine se révèle par ce fait que, dès 1899, son budget général se solde par un excédent de 8 millions de francs, qu'en 1900, un excédent de 7 millions a été également encaissé et que, tout en servant

Digitized by Google

l'annuité des 50 millions réalisés sur l'emprunt et en amortissant entièrement les déficits antérieurs, on a mis en réserve 23 millions et demi. La dépense annuelle des travaux publics a été triplée; 170 kilomètres de chemin de fer sont déjà en exploitation; on a construit une ligne vers le nord de 137 kilomètres, et le mois prochain on mettra en adjudication la ligne de pénétration vers le Yunnan.

Avant 1897, le commerce général de l'Indo-Chine se tenait entre 200 et 215 millions. En 1897, il a été de 257 millions, en 1898, de 298 millions, en 1899, de 357 millions, et en 1900, de 471 millions. Les exportations, consistant principalement en riz, en thé et en poivre, ont passé de 115 millions en 1897 à 155 millions en 1900. (*Société de statistique de Paris*, 17 avril.)

Afrique.

Afrique occidentale française. — M. Aspe-Fleurimont, conseiller du commerce extérieur, parlant des rapports économiques de la France avec ses colonies de l'Afrique occidentale, a expliqué les préoccupations des industriels et du monde parlementaire, au sujet de cette partie de notre domaine colonial qui nous achète trop peu, nous vend encore moins et est très loin de produire ce qu'elle devrait eu égard à son étendue, au nombre de ses habitants et aux sacrifices considérables en hommes et en argent qu'elle a coûtés à notre pays. Il a exposé qu'il en serait longtemps de même, si l'on ne se décidait pas à doter ces vastes territoires d'une organisation rationnelle et appropriée aux besoins de chacun d'eux, et cela aussi bien en ce qui concerne le régime des terres que la main-d'œuvre indigène. L'appropriation des terres assurera la conservation des richesses naturelles; la réglementation de la main-d'œuvre, au moyen de contrats à court terme (six ou huit mois) sanctionnés par l'Administration, permettra la mise en valeur méthodique du sol et l'affranchissement progressif des indigènes qui apprécieront ainsi les avantages du travail. (*Société de Géographie commerciale*, 2e section, 12 avril.)

Dahomey. — M. E. Beurdeley, rédacteur au ministère des Colonies, qui a exercé pendant deux ans au Dahomey diverses fonctions administratives, et a pu étudier de près les différents types de la colonie, a dépeint, avec des détails fort curieux, l'organisation de la famille, la vie matérielle, commerciale et intellectuelle de l'indigène. Les Dahoméens, a-t-il dit, ont des défauts, mais ils ne sont dénués ni d'intelligence ni de moyens, et c'est à nous de savoir les transformer. Nous ne sommes pour eux ni des conquérants, ni des oppresseurs, mais des libérateurs qu'ils savent apprécier. (*Conférences de l'École coloniale*, 26 mars).

Territoires du Tchad. — Le capitaine d'artillerie coloniale Joalland a fait, à la séance annuelle de la Société de Topographie, une conférence sur sa brillante expédition dans le centre africain.

Prenant comme point de départ le moment où il obtient de son camarade Pallier l'autorisation de rester à Zinder avec 370 tirailleurs, le lieutenant Meynier et le sergent Bouthel, il décrit sa marche sur le Tchad, son arrivée dans le Kanem, ses combats contre les Tibous, sa lutte pour déjouer les intrigues

Digitized by Google

de Ouadaï et du cheikh Senoussi, son alliance avec Halifa Djérob, dont il rétablit l'autorité compromise, son traité avec ce chef du Kanem, ses tentatives pour rejoindre la mission Gentil, enfin son retour à Zinder, le 10 juillet 1900. (*Société de Topographie*, 15 avril.)

Médailles de la Société de Géographie commerciale. 1900.

Médaille Berge : M. Fernand Foureau (Mission Foureau-Lamy, de l'Algérie au Congo français par l'Aïr et le Tchad).

Médaille Meurand (France) : M. V. Groffier (Carte séricicole de France).

Médaille Gauthiot (Europe) : M. E. Lozé (Les charbons britanniques et leur épuisement).

Médaille Dupleix (Asie) : MM. Vernet et Dambmann (Les puissances étrangères dans le Levant); M. Aymonier (Le Cambodge).

Médaille Caillé (Afrique) : M. Charles Michel (Vers Fachoda).

Médaille Crevaux (Amérique) : M. Lix Klett (Études sur la République Argentine); M. Désiré Pector (Notes sur l'Américanisme).

Médaille La Pérouse (Océanie) : M. le commandant Laporte (Carte au 100,000e de la Nouvelle-Calédonie); M. Louis Vossion (Les îles Samoa, les îles Hawaï).

Médaille Léon Dewez, directeur du Journal des Voyages : M. le commandant Houdaille (Étude du chemin de fer et du port, à la Côte d'Ivoire).

Médaille du Syndicat de la Presse coloniale : M. Jules Saurin (Création d'un centre agricole, industriel et commercial en Tunisie).

Médailles de la chambre syndicale des négociants-commissionnaires : M. Aspe-Fleurimont (La Guinée française); MM. Porte et Schneider (Voyage au cap Nome).

Médailles de la Société : MM. E. Lamy (La France du Levant); A. Chevalier (Recherches botaniques au Soudan); René Pinon et J. de Marcillac (La Chine qui s'ouvre); le colonel Penaud, du 14e régiment d'infanterie (Carte de Brive et environs); Bonnel de Mézières (Voyage au Soudan).

Prix proposés par l'Académie des Sciences.

1901. *Prix Gay*, 2,500 francs. — Faire connaître la distribution des plantes alpines dans les grands massifs montagneux de l'ancien monde.

1901. *Prix Savigny*, fondé par Mlle Letellier, 1,300 francs. — Destiné à de jeunes zoologistes voyageurs.

1901. *Prix Tchiatchef*, 3,000 francs. — Destiné aux naturalistes de toute nationalité qui auront fait, sur le continent asiatique (ou îles limitrophes), des explorations ayant pour objet une branche quelconque des sciences naturelles, physiques ou mathématiques.

1902. *Prix Vaillant*, 4,000 francs. — Étudier la faune d'une île antarctique de l'Océan Indien.

1902. *Prix Delalande-Guérineau*, 1,000 francs. — Destiné à être décerné au voyageur français ou au savant qui, l'un ou l'autre, aura rendu le plus de services à la France ou à la science.

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Généralités.

Exposition universelle. — Les colonies françaises. — La mise en valeur de notre domaine colonial, par M. Camille Guy, chef du Service géographique et des missions au ministère des colonies. Paris, A. Challamel, 1900, 1 vol. in-8°, 648 pages. — Cet important ouvrage de M. Guy fait partie d'une série de volumes publiés par la Commission qui avait été chargée de préparer la participation du ministère des colonies à l'Exposition universelle de 1900. Il vient fort à propos, au moment où la période de conquêtes se termine et où commence celle de l'organisation, nous montrer le chemin parcouru et envisager l'œuvre coloniale dans son avenir.

M. Guy étudie dans une première partie la législation économique, financière, foncière et minière applicable dans nos diverses colonies; dans une deuxième partie, il expose tout ce qui a trait à l'exploitation de notre domaine colonial, c'est-à-dire à l'agriculture, aux richesses minières, à l'industrie, au commerce; une troisième partie est consacrée aux voies de communication et aux banques.

L'auteur met en relief la nécessité de développer l'agriculture aux colonies, mais une difficulté se présente, la main-d'œuvre, surtout pour nous qui avons de nombreuses possessions dans les régions tropicales. Il faut viser aussi à établir dans chaque colonie des cultures variées; la monoculture est un danger. Enfin il importe de guider le colon dans ses recherches et de substituer aux méthodes empiriques une mise en valeur rationnelle et vraiment scientifique; c'est là qu'apparaît le rôle des jardins d'essai.

En ce qui concerne les exploitations industrielles dans nos possessions lointaines, M. Guy pense que, si la liberté d'en créer doit y être absolue comme en France, néanmoins les colonies auront le plus souvent intérêt, surtout si on les aide par un tarif douanier bien compris, à vendre leurs matières premières à la métropole, et à concentrer tous leurs efforts dans le développement des produits naturels du sol.

Quant aux voies de communication, c'est l'une des questions les plus importantes pour la mise en valeur de nos colonies. Les routes et les voies fluviales ne suffisent pas; il faut des voies ferrées. Mais ce n'est pas le seul fait de l'établissement d'un chemin de fer qui rendra un pays riche; il faut que la ligne créée soit utile, c'est-à-dire unisse deux pays jusqu'alors séparés et ayant intérêt à échanger leurs produits, ou ait pour résultat d'amener à un port d'embarquement les richesses de l'intérieur. Mais quelquefois, à côté des chemins de fer d'exploitation, il y a lieu de faire des chemins de fer de pénétration, qui ont vraiment une force initiatrice et créatrice.

En résumé, des progrès indiscutables, auxquels nos adversaires même rendent hommage, ont été accomplis depuis dix ans, mais il faudra bien des années encore avant que l'œuvre d'organisation coloniale soit définitivement achevée. G. R.

Digitized by Google

Exposition universelle de 1900. — *Ministère des colonies.* — *Le Service géographique et des missions; historique, organisation, publications*, par M. Georges Antony, Levallois-Perret, imprimerie Crété de l'Arbre, 1901, 1 vol. in-8°, 128 pages, avec cartes et gravures. — Ce n'est que de 1889 que date le Service géographique des colonies; il fut créé par un arrêté du secrétaire d'État des colonies, M. de la Porte. La direction en fut rattachée à celle des affaires politiques, alors confiée à M. J.-L. Deloncle, et le fonctionnement en fut assuré par un rédacteur de ce bureau, M. Georges Antony, auteur de la notice que nous signalons ici. En 1895, M. Chautemps, ministre des colonies, fit du Service géographique un bureau distinct chargé à la fois d'un service de renseignements et d'un service de publications, et mit à sa tête M. Camille Guy, agrégé d'histoire et de géographie. Peu de temps après, on y rattacha le Service des missions.

Après avoir exposé le fonctionnement de ces services dont il indique les desiderata, M. Antony fait l'histoire des missions françaises de 1889 à 1900; c'est un tableau complet de notre expansion coloniale durant cette période qu'il se trouve tracer ainsi. Il donne ensuite une énumération des publications cartographiques faites par les soins du ministère des colonies durant le même temps; il y en a une longue liste, et certainement, dans le public, on ne sait pas encore assez quelle est l'importance et quelle est la valeur des documents qui ont pu, dans une période de dix années, être publiés par le ministère.

G. R.

L'œuvre coloniale des chambres de commerce, par M. Auguste Terrier, secrétaire général du Comité de l'Afrique française (*La Dépêche coloniale*, 28 février et 1er mars 1901). — Les chambres de commerce ont concouru à l'expansion coloniale sous diverses formes : subventions aux explorations, envoi de missions commerciales, organisation de conférences et de cours, publications de rapports, etc.

La chambre de commerce de Paris n'est pas celle qui a prêté le concours le plus actif au mouvement colonial; l'importance et la variété de ses attributions commerciales en sont la principale cause. Cependant elle a subventionné les missions Mizon et de Béhagle; elle a organisé, en 1895, une mission d'étude au Transvaal, à la Réunion et à Madagascar, confiée à M. V. Hugot; elle a fondé, en 1884, la *Société d'encouragement pour le commerce français d'exportation*, qui est une société de patronage purement désintéressée.

La chambre de commerce de Lyon a toujours donné son appui à la cause coloniale. Dès 1834 et 1835, elle protesta contre les propositions d'abandon de l'Algérie. En 1862, elle reçut, après la chambre de Marseille, les chefs touareg, ramenés en France par le commandant Mircher et le capitaine de Polignac, après la signature du traité de Ghadamès. Elle subventionna divers explorateurs et organisa plusieurs missions commerciales dont l'une des plus importantes fut la mission en Chine que dirigèrent successivement M. Rocher et M. Henri Brenier, et à laquelle contribuèrent plusieurs autres chambres françaises.

La chambre de commerce de Marseille n'a pas été un auxiliaire moins actif

Digitized by Google

de la colonisation; son concours a revêtu les mêmes formes que celui de la chambre de Lyon. Elle a organisé des cours commerciaux.

Parmi les autres chambres de commerce citées par M. Terrier comme ayant rendu des services signalés à la cause coloniale, celles de Bordeaux, du Havre, de Lille, de Roubaix, de Dunkerque, de Valenciennes, de Toulouse, de Saint-Etienne, de Reims sont en première ligne.

L'œuvre coloniale à l'étranger, par M. AUGUSTE TERRIER (*La Dépêche coloniale*, 3-4, 5 et 6 mars 1901). — Les sociétés et les institutions privées qui s'occupent en Angleterre des choses coloniales sont très nombreuses. Parmi les sociétés de géographie, la *Royal Geographical Society* est la plus puissante et la plus célèbre par son action coloniale. La liste des voyageurs qu'elle a subventionnés serait longue à donner. Deux sociétés plus particulièrement coloniales sont l'*Imperial Institute* et le *Royal colonial Institute*. Les chambres de commerce sont aussi un auxiliaire puissant de la colonisation anglaise.

En Allemagne, la *Deutsche Kolonialgesellschaft*, fondée en 1887, joue seule le rôle rempli en France par les nombreuses associations coloniales. La propagande s'exerce par son journal hebdomadaire, la *Deutsche Kolonialzeitung*, revue très vivante, rédigée avec goût, et qui donne un tableau complet de l'expansion allemande. On ne voit en France ni en Angleterre aucun groupement colonial dont l'influence et la prospérité soient comparables à celles de la Société coloniale allemande. Sa force lui vient de l'absence de toute société concurrente et de la concentration entre ses mains de tout l'effort de l'initiative privée. Quant aux sociétés de géographie, elles jouent en Allemagne, au point de vue colonial, le même rôle qu'en France. Les chambres de commerce allemandes ne subventionnent pas, en général, les missions coloniales; celles de Hambourg, Lubeck et Brême font seules exception.

En dehors des sociétés de géographie, la Belgique possède la *Société d'Études coloniales*, qui a été fondée en 1894, et l'*Institut colonial international*, association exclusivement scientifique qui tient des assises tous les deux ans dans une des grandes villes d'Europe.

Esthétique de la photographie. 1 vol. in-fol., 96 p., avec nombreuses reproductions photographiques et une suite de 14 planches hors texte, publié sous la direction de M. PAUL BOURGEOIS, secrétaire général du Photo-club de Paris, avec la collaboration des membres du Photo-club; imprimé par MM. Draeger, frères. Paris, Photo-club, 44, rue des Mathurins. Prix : 16 fr. — Ouvrage de beau luxe, composé et imprimé avec une habileté exceptionnelle, c'est plus qu'une œuvre d'art, c'est une révélation d'art. La photographie, par suite de ses procédés en quelque sorte automatiques, a été longtemps considérée comme l'antithèse de l'art. L'exactitude et l'instantanéité avec lesquelles elle saisit les mouvements et les transformations trop rapides pour la lenteur de la vue humaine, les découvertes qu'elle apporte de profondeurs que l'œil est impuissant à sonder, en avaient fait l'auxiliaire de la science. On lui accordait qu'elle pût faire œuvre de vérité, mais on lui contestait la possibilité de faire œuvre de beauté; et voici maintenant qu'elle se montre non seulement auxiliaire mais créatrice d'art, en traduisant et en interprétant la nature. Au lieu de se borner à la

Digitized by Google

reproduction mathématique et brutale des choses, elle sait en faire ressortir l'harmonie et le sentiment. De même que le peintre, le photographe doit, s'il s'agit de figures, régler l'attitude des personnages; il faut qu'il sache voir s'il s'agit d'un paysage. Les photographies d'après nature, que nous admirons dans ce livre, montrent à quelle surprenante perfection il est possible d'atteindre, tandis que les textes qui les accompagnent initient le lecteur à tous les savants et délicats détails du métier. L'élégance du style dans les recommandations les plus techniques, n'est pas un des moindres charmes de cette œuvre remarquable. Comme le dit, en termes excellents, M. Roger de la Sizeranne, dans la plus littéraire des Introductions, « la photographie est une science qui se perfectionne, une doctrine qui se fonde, un art qui naît. »

La *Revue de Géographie* ne saurait trop louer l'œuvre des membres du Photo-club; elle souhaite que ses collaborateurs s'inspirent de ces modèles et se pénètrent de ces enseignements, lorsqu'ils essayent de faire revivre leur vie de voyageurs, en fixant par la photographie les scènes animées et les paysages des régions qu'ils explorent. G. N.

France.

Annales de l'Observatoire météorologique, physique et glaciaire du Mont-Blanc, publié sous la direction de M. J. Vallot, fondateur et directeur de l'Observatoire, 2 vol. in-4°, Paris, G. Steinhel, édit., 1900, t. IV et V.

Depuis longtemps déjà les variations de longueur des glaciers ont donné lieu à de nombreuses observations, qui ont servi de base aux théories glaciaires généralement adoptées. Mais, si l'ablation ou l'accroissement des glaciers a fait l'objet d'études importantes, aujourd'hui bien connues, il n'en est pas de même des fluctuations subies par leur niveau.

Pour élucider cette question et vérifier par des observations directes les théories, plus ou moins hypothétiques, émises par les anciens glaciairistes, une commission scientifique fut nommée en Suisse, il y a quelque vingt ans.

Cette commission, composée de savants et de spécialistes, parmi lesquels on compte, naturellement, M. le professeur F.-A. Forel, de Morges, institua tout un ensemble de travaux. Il est inutile, je pense, de faire ressortir l'importance de ces études; malheureusement pour la science, les membres éminents de cette commission n'ont pas encore cru devoir livrer au public le résultat de leurs recherches.

Notre compatriote M. Joseph Vallot a été plus hardi. Ayant entrepris dès l'année 1890 une série d'expériences préliminaires, analogues à celles de la commission suisse, il les reprit en 1891, et les poursuivit, chaque année, à l'aide de méthodes d'investigation extrêmement précises, jusqu'en 1899. Le récit très documenté de ces recherches vient de paraître : je vais essayer d'en donner succinctement l'analyse.

Dans l'esprit de l'auteur, il s'agissait uniquement, d'abord, de rechercher la valeur numérique des divers mouvements de la Mer de glace, en étudiant, séparément, les variations de niveau et de vitesse des glaciers, de manière à déduire plus tard de ces observations le rapport existant entre les variations de la vitesse et celles du niveau.

Digitized by Google

Ce travail minutieux et fort long a donné lieu à des séries d'observations et de calculs considérables. Son exposé comprend 123 pages d'impression et 61 planches hors texte. Les planches, réunies en Atlas, renferment la triangulation de la Mer de glace, de très nombreux profils en travers et en long, les graphiques des lignes de pierres peintes qui ont servi aux observations, les composantes horizontales et verticales dans les diverses parties du glacier, les courbes d'avancement, etc.

De ces laborieuses recherches et de l'ensemble des documents qu'elles ont fournis, se sont dégagés des faits nouveaux et inattendus. Ces faits, dont l'authenticité ne saurait être mise en doute puisqu'ils sont le produit de l'observation directe, ruinent les théories de l'infiltration suivie de regel et de l'action de la chaleur, pour expliquer la marche des glaciers. Il paraît impossible, en effet, désormais, d'établir une concordance entre les notions nouvellement acquises et les opinions émises antérieurement.

Contrairement à l'ancienne théorie, la vitesse des glaciers est constante en toute saison, selon M. Vallot; l'hiver ne produit pas de ralentissement, et la masse glacée ne subit aucune accélération pendant l'été. En outre, les changements de pente expliquent toujours les changements de vitesse. Il en est de même de l'action calorifique qui ne saurait plus être admise. De ce qui précède, il résulte donc que le mouvement des grands amas de glace doit être uniquement attribué à la pesanteur, c'est-à-dire que *la progression des glaciers est causée par le glissement de la masse, sous l'action de la pente du lit, aidée par la poussée des parties postérieures.*

Un autre fait nouveau, non moins curieux, a été également mis à jour par ces observations : c'est le rapport de la pente et de la vitesse verticale. Ce rapport établit une fois de plus la relation intime qui existe entre le mouvement des glaciers et celui des cours d'eau.

M. J. Vallot s'est aussi livré à des « expériences sur la vitesse de la circulation de l'eau dans les torrents et sur les glaciers », qu'il décrit dans un autre mémoire. C'est avec la gracieuse et active collaboration de Mme Gabrielle Vallot[1] que ces dernières observations ont été faites. Il ressort de ces expériences, que les masses glacées ne renferment pas de bassins intérieurs ni de moraine profonde : *la glace ne repose que sur la partie saillante des roches, polissant ces saillies, mais laissant aux eaux le soin de creuser les cavités qu'elle-même est impuissante à atteindre.*

Les conclusions qui précèdent ne seront peut-être pas acceptées par tous les glaciairistes. Quant à moi, je puis dire qu'elles sont absolument conformes aux résultats fournis par l'examen attentif des faits que j'ai longuement observés, personnellement, soit dans les Alpes, soit dans les Pyrénées.

Pour en finir avec le IVe volume des *Annales...*, disons qu'il renferme aussi un intéressant mémoire de M. le Dr M. Andersen, de Berlin. Ce savant allemand vint de nouveau s'établir à l'Observatoire du Mont-Blanc, en 1898, pour déterminer l'*influence de la pression barométrique sur l'action chimique de la lumière directe du soleil.*

1. Mme Gabrielle Vallot a déjà publié divers travaux en collaboration avec son mari, entre autres une étude sur des « Expériences d'actinométrie chimique », dans le tome III des *Annales* paru en 1898.

Digitized by Google

Les efforts persévérants et désintéressés de M. J. Vallot, ainsi que ses études consciencieuses et toutes personnelles, lui ont valu de nombreuses distinctions honorifiques, au moment de l'Exposition universelle de 1900. Le jury de la Classe 29 a, notamment, décerné un grand prix à son projet de chemin de fer au Mont-Blanc, exécuté en collaboration avec M. Henri Vallot.

EMILE BELLOC.

Mlle Henriette d'Angeville. Une ascension célèbre au Mont-Blanc (1838), par M. J. CORCELLE. Bourg, 1900, 1 broch. in-8°, 70 pages. — Mlle d'Angeville est, on le sait, la première femme qui soit montée au Mont-Blanc. Déjà une alpiniste distinguée, Mlle Paillon, en avait écrit une biographie dans l'*Annuaire du Club alpin français* (1893). Charles Durier avait donné aussi sur elle d'intéressantes indications dans son volume *Le Mont-Blanc* (4e édit., 1897, p. 175). La notice de M. Corcelle est écrite d'après un document nouveau, le « Carnet vert », ou notes de voyages de l'ascensionniste, que vient de publier M. Augerd dans la *Revue alpine* (Lyon, 1900).

Europe.

La question finlandaise, par M. F. MOREAU, professeur à la Faculté de droit d'Aix (*Revue du droit public et de la science politique en France et à l'étranger*, septembre-octobre 1900). — M. Moreau expose la situation faite à la Finlande par le manifeste impérial du 3 février 1899 établissant l'ordre dans lequel doivent être élaborées et promulguées les lois concernant l'Empire, y compris le grand-duché. Avant cet acte, aucune loi ne pouvait entrer en vigueur sans le consentement des États; désormais la Diète est réduite à un rôle purement consultatif, dans la très grande majorité des cas. M. Moreau réfute les arguments des adversaires de la liberté finlandaise et il établit, d'après les faits historiques et le droit constitutionnel, qu'il y a bien un trône de Finlande, un État de Finlande; un grand nombre d'actes officiels attribuent ce caractère d'État à la Finlande. Nicolas II a cru sans doute avec sincérité user de droits incontestables, mais la vérité historique et juridique a été voilée à ses regards par les influences antifinlandaises.

Souvenirs de la Haute-Albanie, par A. DEGRAND, consul de France à Philippopoli. Paris, H. Welter, 1901, 1 vol. in-8°, 333 pages, 81 gravures. — Si quelques touristes s'arrêtent en passant à Scutari, il est peu de voyageurs qui, ainsi que M. Degrand, aient parcouru la Haute-Albanie et aient pu se faire *de visu* une idée exacte des mœurs de ce petit peuple englobé dans l'empire ottoman. Dans ce pays d'Europe qui est resté en dehors du progrès, on ne trouve ni chemins de fer, ni routes, ni voitures. La population vit encore de l'existence des temps féodaux; elle est armée, exempte d'impôts et isolée de tout contact étranger; quelques-unes de ses tribus sont fanatiques et insoumises. C'est là que vivent ces montagnards chrétiens, les Mirdites, chez lesquels le sentiment de la vengeance est exercé parfois avec une horrible cruauté, et dont la Porte a respecté l'autonomie.

M. Degrand est monté de Scutari jusqu'à Orosch, en Mirditie, où sept étran-

Digitized by Google

gers seulement, y compris le gouverneur général de Scutari, s'étaient rendus dans l'espace de vingt années. Il a visité Alessio, Durazzo, Tirana, Croïa.

L'auteur se demande quel peut être l'avenir de cette population jusque-là si délaissée et pour laquelle, au fond, toute innovation est odieuse. Si elle devait échapper un jour à l'autorité de la Turquie, arriverait-elle jamais avec les divisions qui existent de ville à ville, de montagne à montagne, à constituer un petit État? La réalisation d'une telle hypothèse semble encore bien éloignée. Rien n'indique d'ailleurs que, sous beaucoup de rapports, les Albanais gagneraient à un changement de situation. Ils ne sauraient donc être trop circonspects dans la manifestation d'aspirations que rien ne justifie, et dont ils seraient incapables de profiter actuellement.

Asie.

Comité de l'Asie française. Bulletin mensuel. — Le premier numéro du *Bulletin* du *Comité de l'Asie française* vient de paraître; nous rendrons compte ultérieurement de cette publication. Nous nous bornons à rappeler aujourd'hui que ce Comité a été fondé sous la présidence de M. Eugène Étienne sur le même plan que le Comité de l'Afrique française; il se propose d'être un centre d'études où l'on réunira tous les renseignements qui intéressent le développement de notre Indo-Chine et la défense de nos intérêts économiques et moraux en Chine, et où l'on s'appliquera, par une propagande incessante, à donner aux efforts particuliers une unité de direction sans laquelle ils risquent de demeurer stériles.

Mascate, par M. Emile Allemann, lieutenant de vaisseau (*Le Tour du monde*, 1901, livraisons 7 et 8).

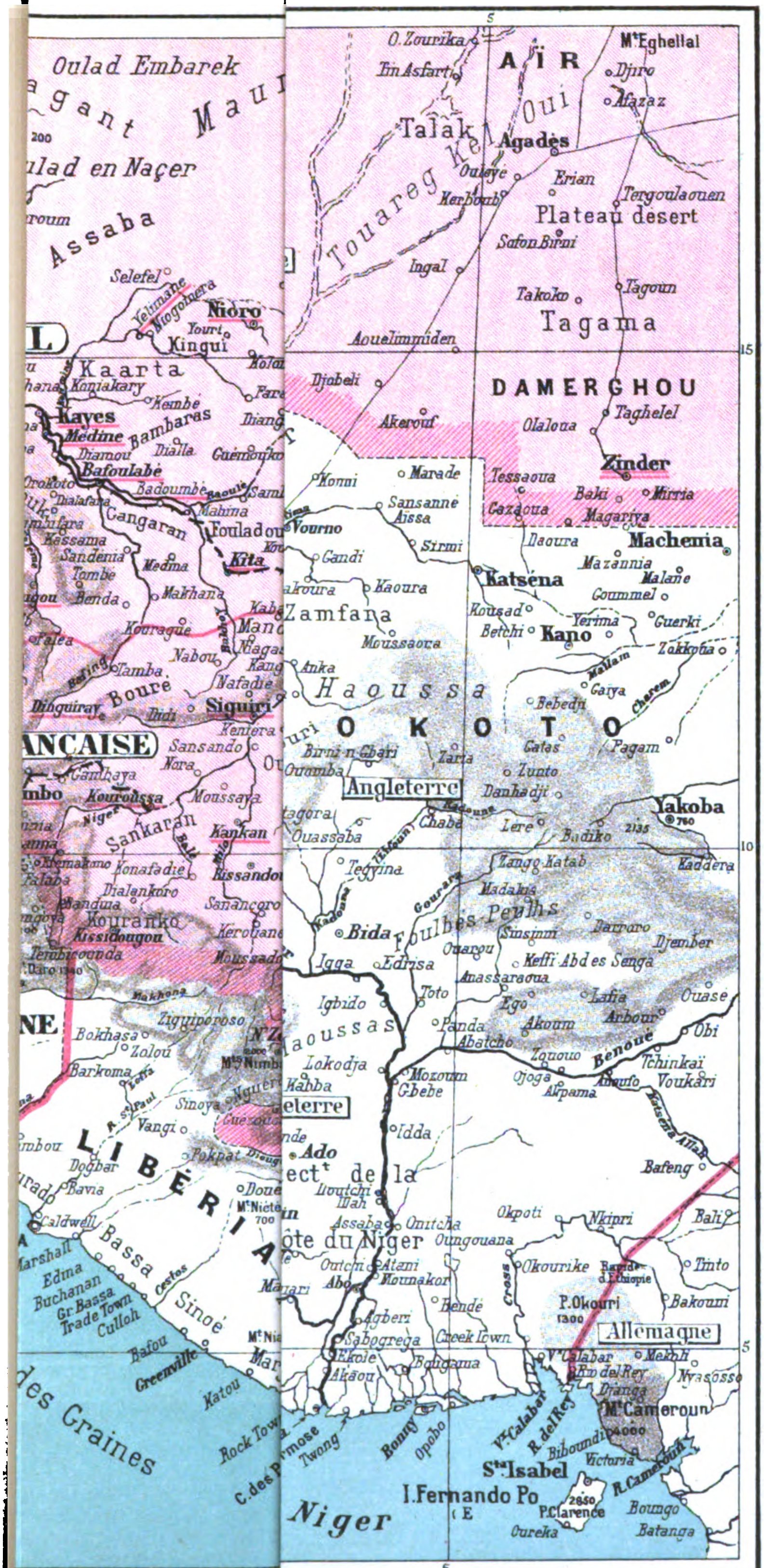
Impressions parlementaires, par M. Étienne Clementel, député (*Revue bleue*, 2 mars 1901). — L'auteur donne en quelques lignes des indications intéressantes sur la situation de la Chine. Les 500 millions d'hommes qui composent l'Empire du Milieu sont convaincus de posséder la civilisation supérieure et méprisent ce que nous appelons le progrès. C'est une population travailleuse qui a su développer l'agriculture; elle vit à l'aise avec peu de charges. Elle jouit de grandes libertés, liberté d'association et de culte, indépendance vis-à-vis du pouvoir central. L'infiltration européenne ne peut être que très lente en Chine; mais si le Chinois accueille un jour le progrès industriel, il peut devenir un redoutable concurrent pour l'Occident. Notre politique en Extrême-Orient doit surtout s'appliquer à développer notre colonie indochinoise et à étendre notre influence du côté du Yun-nan.

Au Petchili et sur les frontières de Mandchourie, par M. G. Weulersse (*Le Tour du monde*, 1901, p. 97, 109, 121).

L'éditeur-gérant : Ch. Delagrave.

5882. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google



Imp. E. DUFRÉNOY Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

Fondée par LUDOVIC DRAPEYRON

EXPLORATION — COLONISATION
GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET ÉCONOMIQUE

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE
Juin 1901

SOMMAIRE

F. BRUGIÈRE : L'expansion européenne pendant le XIXe siècle (*suite*).
Général L. GUNY : La conquête du Touat et le Maroc.
G. N. : L'expédition du duc des Abruzzes au pôle Nord, en 1899-1900.
G. FRANÇOIS : L'Émyrne industrielle, agricole et commerciale.
G. REGELSPERGER : Mouvement géographique.
G. MARCEL : La mission Lenfant.
P. CAMENA D'ALMEIDA : Une nouvelle carte météorologique de l'Atlantique Nord.
Aperçu général sur les travaux exécutés à Madagascar, d'après les documents officiels.
Nécrologie : Dawson, le P. Hacquart.
Sociétés et corps savants, cours et conférences.
Revue bibliographique.

CARTES

Madagascar physique et économique; itinéraire de Tananarive à Tamatave (en couleur et hors texte).
Carte du pôle Nord.
Carte de l'archipel François-Joseph.

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés

Digitized by Google

REVUE DE GÉOGRAPHIE

Fondée en 1877 par LUDOVIC DRAPEYRON

Comité de Rédaction..... M. le général Niox, *président;*
M. E. Levasseur, *de l'Institut;*
M. le prince d'Arenberg, *de l'Institut;*
M. Charles-Roux, *ancien député.*

Secrétaire de la Rédaction. M. G. Regelsperger.

La *Revue de Géographie* publie des études sur toutes les questions qui se rattachent à la géographie descriptive, politique ou économique. Par la variété et le choix de ses articles, elle s'efforce, non seulement de mettre ses lecteurs au courant des progrès sans cesse réalisés dans la connaissance et dans l'exploitation du globe, mais elle se propose aussi de faire connaître le rôle et les procédés d'action de chaque peuple et de chaque race dans la mise en valeur de leurs domaines.

Un article mensuel résume ou analyse régulièrement tous les événements qui intéressent la géographie dans toutes les parties du monde et donne les nouvelles les plus récentes des voyages d'exploration.

La *Revue* rend compte des assemblées des sociétés de géographie et des principales publications géographiques.

A chaque numéro seront joints une carte d'une des régions sur lesquelles se porte un intérêt d'actualité, des croquis explicatifs et, s'il y a lieu, des vues photographiques.

La *Revue* paraît par livraisons mensuelles de 6 feuilles grand in-8, qui forment, chaque année, deux volumes de près de 600 pages chacun, avec Table analytique et Répertoire alphabétique.

Le prix de l'abonnement annuel est de **25** fr. pour Paris; de **28** fr. pour les départements et pour les pays de l'Union postale.

Les abonnements partent du premier jour de chaque trimestre : 1er janvier, 1er avril, 1er juillet, 1er octobre.

PRIX D'UN NUMÉRO SÉPARÉ : 3 FRANCS

Le prix de la collection complète (1877-1900), soit 47 volumes : 100 francs.

Adresser ce qui concerne la rédaction et l'administration à

M. CH. DELAGRAVE, éditeur-gérant de la *Revue de Géographie*,
15, rue Soufflot, à Paris.

Digitized by Google

L'EXPANSION EUROPÉENNE

PENDANT LE XIXe SIÈCLE[1]

Quand on regarde un planisphère, il est assez difficile de discerner dans l'apparente confusion du coloris, la situation et la répartition des peuples et des nations sur les continents comme sur les océans. La distinction des divisions politiques du globe demande un examen assez attentif. Aussi avons-nous dégagé dans une assez large mesure la carte jointe à notre premier article[1], afin qu'elle réponde bien à l'exposé que nous voulons faire de l'expansion européenne au début du XXe siècle.

Parmi les puissances européennes, quatre seulement, la Russie, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, sont en situation de faire valoir leurs revendications dans le partage du monde asiatique et africain.

Le Portugal et surtout l'Espagne n'ont plus que le souvenir et les embarras de leurs conquêtes coloniales. Ils ont laissé au Nouveau Monde des traces profondes de leur sang, mais leur rôle mondial paraît clos. L'Italie, en crise de croissance, a bien montré quelque appétit; ses forces ont trompé ses ambitions.

On ne parle pas de l'expansion de l'Autriche, encore moins de celle de la Suisse et du Danemark. Sans être indifférents à ce qui se passe dans le monde, ces États acceptent fort bien qu'on ne s'occupe pas d'eux.

La Suède et la Norvège regardent le découpage du globe, attentives à ce que les convoitises de l'Allemagne et de la Russie se détournent des ports scandinaves; mais ces ports se gonflent de flottes commerciales, qui tiennent déjà dans le monde une place plus importante peut-être que des surfaces territoriales.

1. Voir la *Revue* d'avril.

Digitized by Google

La Belgique a dû au hasard d'une entreprise royale d'être tenancière d'un domaine africain, dix fois plus grand qu'elle, et la Hollande garde précieusement, en dehors des querelles, le plus ancien groupement de colonies du monde.

Ces États ne jouent, on le voit, qu'un rôle secondaire, sauf la Hollande, dont le commerce se chiffre par près de 7 milliards, mais qui se tient pour satisfaite avec ses riches Indes océaniennes. Ils n'ont qu'à désirer de continuer à être respectés, et à se tenir à l'écart, s'il leur est possible, des grands conflits probables.

En dehors de l'Europe, un nouveau copartageant a surgi, et a pris rapidement position et large place. Il y était d'autant plus autorisé qu'il pouvait se réclamer de ses titres et droits d'Européen, et qu'en un siècle il a transformé un vaste continent et donné ainsi une des plus éclatantes preuves de la force et de l'expansion européenne. Les États-Unis forment aujourd'hui le cinquième grand État, partageur du monde.

Un bref aperçu comparatif sur la situation de ces cinq grandes puissances est nécessaire avant d'aborder le partage même du monde, et les questions qu'il soulève dans le présent et pour l'avenir.

Sur le planisphère, l'Empire russe frappe d'abord les yeux et étonne à la fois par ses dimensions et par sa cohérence en un seul et immense bloc. En effet, au contraire des autres puissances coloniales, la Russie n'a pas de colonies détachées, pas même le moindre îlot océanique. Tout est d'un seul tenant, et, si les limites varient, c'est en s'élargissant progressivement sur les territoires voisins. De la frontière de Pologne à l'océan Pacifique, des terres glaciales de l'océan Arctique aux montagnes de l'Asie centrale, sur un espace qui équivaut au sixième environ des terres habitées, l'expansion russe s'est lentement étendue, comme ces taches d'huile dont rien n'arrête l'agrandissement progressif.

Cette expansion a trouvé, en effet, dans la nature du sol les conditions naturelles de sa marche et de son succès.

Du jour où dans la plaine russe, se constitua un État assez fort pour vivre de lui-même, que cet État eût rassemblé autour du noyau central toute la plaine environnante, il devait fatalement

Digitized by Google

s'épancher partout où la plaine s'ouvrait devant lui. En outre, cet État, né au plus épais d'une masse continentale, avait besoin d'air et de lumière, et en même temps qu'il absorbait progressivement la plaine, il allait d'une marche invincible à la mer[1].

Or, l'immense région de la basse Europe, que prolonge la basse Asie, et qui forme aujourd'hui l'Empire russe, ne touche à la mer qu'à de longues étapes du foyer originel, et les mers qui la bordent sont inhospitalières ou fermées.

Au nord, l'océan Glacial n'est qu'un désert de glaces, tantôt immobilisées en banquises, tantôt secouées furieusement par les courants et les tempêtes. A peine si à l'extrême pointe de la plaine lapone l'influence des derniers effluves du Gulf-Stream ouvre aux navires quelques havres froids et peu habitables. — La mer Baltique et la mer Noire, grands lacs intérieurs, ne communiquent avec l'océan que par d'étroits goulets, faciles à intercepter par les puissances qui en ont la propriété. La Russie, du côté de l'Europe, ne trouvait donc que des débouchés difficiles et précaires.

Poussé par l'impérieuse nécessité de toucher à des mers libres, l'État russe, aussitôt dégagé de l'invasion mongole et des troubles de la première gestation, a commencé sa marche vers la mer, sur la grande plaine ininterrompue qui formait son domaine naturel. Et c'est ainsi que la conquête russe s'est étendue sur la Sibérie, sur l'Asie centrale; c'est ainsi qu'elle a atteint, à la fin de ce siècle, l'océan Pacifique et les mers d'Extrême-Orient, et qu'elle continue son avancée lente et irrésistible vers l'océan Indien.

L'expansion russe en Asie a, en effet, deux champs d'action distincts, mais la politique qui la conduit est la même, qu'elle marche vers l'est, par la Sibérie, ou qu'elle descende au sud, par l'Asie centrale. Par la première route, elle a atteint l'océan Pacifique, sur les rivages des mers d'Okhotsk, du Japon et de la mer Jaune. Par la deuxième, elle vise la mer d'Oman et le golfe Persique.

Il y a trois cents ans que l'expansion vers l'est a été commencée. Le premier initiateur fut le tsar Ivan le Terrible, qui reçut d'Yermak l'hommage de la Sibérie. L'expansion vers l'Asie centrale, esquissée au XVIIIe siècle, n'a été réellement entamée que dans ce

1. L'Empire russe est né dans la région de Moscou. Aujourd'hui, il s'étend sur une superficie de 22,400,000 kilomètres carrés, dont 5,400,000 pour la Russie d'Europe, 17,000,000 pour la Russie d'Asie (Caucase, Sibérie, Asie centrale). La population, qui était de 67 millions en 1851, monte actuellement à 130 millions, c'est-à-dire plus du double, et l'excédent annuel des naissances sur les décès dépasse un million.

Digitized by Google

siècle, mais elle a marché rapidement, et elle n'est plus aujourd'hui qu'à quelques étapes de l'océan Indien.

L'expansion russe a été et est encore une *pénétration continentale*. C'est sa caractéristique. Elle a marché, elle marche toujours par les routes de terre. La conquête a été faite par le soldat et par le colon russes, cheminant de verste en verste sur l'immense plaine, et, après des étapes inouïes à travers les plus rudes terres du monde, ne s'arrêtant qu'aux rivages de l'océan, ou au pied des barrières montagneuses. La montagne, en effet, a jusqu'ici limité l'expansion russe. Les Russes ne l'ont traversée qu'accidentellement, au Caucase et en Dzoungarie; mais le flot de leur émigration en bat les rebords et déjà monte aux brèches ouvertes, si hautes qu'elles soient, pour se déverser bientôt sur les revers méridionaux.

Cette conquête continentale n'a pas procédé de la même manière à l'est et au sud, parce que les plaines elles-mêmes ne se ressemblaient pas et que les objectifs, comme les milieux, offraient des résistances plus ou moins fortes à la pénétration.

L'expansion en Sibérie a eu le caractère d'une prise de possession pacifique et naturelle, s'étendant progressivement sur des régions de plaines prolongeant la plaine russe. Elle a été gênée et retardée par les rigueurs du climat septentrional et les énormes parcours, mais elle ne s'est heurtée qu'à des tribus faibles et disséminées. Elle n'a pris contact avec la Chine que lorsque l'océan était déjà atteint. L'émigration en Sibérie a été lente et continue. Les postes militaires de cosaques, jalonnant d'abord la route de pénétration et les relais de postes; les camps de transportés fixant ensuite les points d'occupation définitive autour desquels s'agglomèrent peu à peu les marchands, puis les cultivateurs, tous, depuis le cosaque jusqu'au paysan, amenant femme et enfants et assurant ainsi par la création du foyer la prise définitive et méthodique du sol; marche et invasion de fourmis que rien ne peut arrêter [1].

L'achèvement du Transsibérien donne maintenant à l'émigra-

1. La population de la Sibérie a doublé en 40 ans, par le fait de cette émigration. En 1854, on comptait moins de 3 millions d'habitants. Le recensement de 1897 a donné le chiffre de 5,700,000 individus, non compris les effectifs militaires. Ce chiffre est variable par suite du va et vient des travailleurs temporaires. L'émigration a augmenté naturellement avec la construction du Transsibérien, et le peuplement se fait dans la région parcourue par la voie ferrée et qui est la

Digitized by Google

tion vers l'Extrême-Orient la régularité et la rapidité du transport mécanique.

En Asie centrale et vers l'océan Indien, l'expansion russe n'a pas eu la même allure. Devant elle, s'ouvrait au nord de la Caspienne la steppe, mais cette steppe se terminait brusquement au sud contre de hautes montagnes. Entre la Caspienne et la mer Noire le Caucase se dressait. Ces obstacles naturels n'étaient pas seulement passifs; ils couvraient et renforçaient les résistances de peuples anciens, belliqueux, fortement attachés au sol, animés de traditions d'indépendance.

Du Pamir aux rivages de la Méditerranée, entre le Caucase, la Caspienne, la mer d'Oman et le golfe Persique, s'étend une région historique où ont fleuri de vastes empires, sur laquelle ont passé les migrations et les invasions. C'est la zone des contacts commerciaux et des chocs armés entre l'Europe et l'Asie. Les courants religieux s'y sont heurtés, comme les peuples et les races. Naguère encore, cette partie de l'ancien monde, quoique entourée de près par les civilisations et les puissances européennes, gardait un aspect farouche et hostile, refusant la sécurité du parcours aux explorateurs, aux négociants, aux missionnaires européens. L'Islamisme en avait fait sa terre d'élection, et quels que soient les noms et les divisions des peuples musulmans, Ottomans, Turcs, Bédouins, Arabes, Persans, Boukhares, Afghans, Turkmènes, Tatars, etc., c'était toujours le même fanatisme intransigeant qu'ils opposaient à la pénétration européenne. Il a donc fallu conquérir l'Asie centrale.

Pour atteindre le but que la politique russe s'était assigné, soit du côté de la mer Noire et de l'Asie Mineure, soit du côté de la Caspienne et de la mer d'Oman, elle a dû user de la force; et elle se maintient par la force. La conquête n'est pas encore finie. Il semble, d'ailleurs, que les Russes ont été entraînés vers l'Asie centrale comme par une sorte de reflux. Les Slaves étaient les derniers venus des grandes migrations, qualifiées aryennes; ils avaient été en contact avec les peuples touraniens et jaunes et ils furent submergés, pendant plusieurs siècles, par les invasions

partie la plus fertile de la Sibérie. En 1885, la Sibérie avait reçu 10,000 émigrants; en 1890, 30,000; en 1896, 200,000. Actuellement on compte une moyenne annuelle de plus de 100,000 émigrants.

Digitized by Google

jaunes. Les grands-ducs russes furent les sujets et les tributaires des khans mongols, et du sang mongol s'est infiltré dans le sang russe. Après avoir refoulé l'envahisseur, les Russes, prenant le sentiment de leur nationalité et de leur force, devaient fatalement aller chercher des représailles aux pays originaires de leurs anciens oppresseurs, et même, pour éviter de nouveaux retours offensifs, englober, à leur tour, sous leur domination, les vainqueurs de jadis dont la décadence du reste facilitait l'absorption.

L'expansion russe a donc suivi, en Asie centrale, les deux voies d'accès qui lui étaient ouvertes à l'ouest et à l'est de la Caspienne. Par la première, elle a franchi le Caucase et pénétré en Asie Mineure; par la deuxième, elle a conquis le Turkestan, la Boukharie; elle a abordé le Pamir, elle touche à l'Afghanistan et à l'Empire indien.

Entre les deux, la Perse forme une zone d'attraction, que la Russie envahit peu à peu.

En résumé, l'Empire russe, résultat de l'expansion russe, telle que nous venons de la caractériser, embrasse aujourd'hui les plaines du nord de l'ancien continent. Il a atteint la mer libre en Extrême-Orient, sur le Pacifique; nous verrons plus loin dans quelle situation il s'y trouve. Il tend actuellement à pénétrer en Chine en absorbant d'abord la Mandchourie; il pourra plus tard rouvrir les anciennes portes de la Dzoungarie, de la Kachgarie et de la Mongolie. Il est arrêté aux masses du Pamir et aux chaînes afghanes, mais l'influence russe devient prédominante en Perse, qu'elle enveloppe par le Caucase, la Caspienne et le Turkestan. L'accès à la mer d'Oman n'est plus qu'une question de temps.

Ce qu'il faut surtout retenir et ce qu'il y a de remarquable dans cet Empire, c'est son *homogénéité :* homogénéité territoriale, homogénéité politique. La volonté du Tsar s'y répercute, d'une extrémité à l'autre, sans opposition, secondée par cette faculté d'assimilation et de diffusion du Russe, qui, demi-asiatique, retrouve sa place naturelle dans les terroirs de l'Asie, et absorbe rapidement les peuples et les races, d'affinités diverses, mais auxquels l'unit une ancienne consanguinité.

L'Empire russe est ainsi unifié, et l'exploitation de ces immenses territoires a commencé avec la conquête et avec l'expan-

Digitized by Google

sion. Malgré la stérilité apparente d'une grande partie de ces régions, déserts de l'Asie centrale et toundras de l'Asie septentrionale, l'ensemble a une valeur très réelle, qui suffira à fortifier la richesse intrinsèque de la Russie et à élargir son influence économique[1]. La force de la Russie s'accroît, d'année en année, avec l'augmentation de la population, le peuplement et la mise en valeur du sol, et surtout avec les débouchés maritimes qu'elle a enfin conquis et qui permettent à ses flottes de commerce et de guerre, malgré les longs parcours, d'apparaître sur les grands théâtres océaniques.

L'expansion des trois autres puissances coloniales : Angleterre, France, Allemagne, ne ressemble en rien à celle de la Russie.

Enfermées dans des frontières contiguës que les vicissitudes historiques ont fini par fixer, la France et l'Allemagne n'avaient et ne pouvaient avoir d'expansion continentale. De même l'Angleterre ; mais celle-ci a la chance unique de n'avoir que des frontières maritimes[2]. Pendant que la France et l'Allemagne se disputaient quelques lambeaux de frontière, l'expansion de la race et du commerce anglais devaient être fatalement maritimes et recherchaient sur les continents lointains les points d'accès auxquels les mers conduisaient leurs navires. A ce point de vue, l'Angleterre offre le type le plus complet de la puissance maritime et commerciale. Elle le doit à sa situation géographique, à la nature de son sol, au caractère de ses habitants, et elle a constitué un vaste Empire qui embrasse le monde entier.

Cet Empire n'a pas la consistance continentale de l'Empire russe, mais il lui est supérieur, en superficie, en population et en valeur économique. Il s'étale sur le cinquième environ de la terre habitable, il administre, assujettit et protège près de 400 millions d'êtres de toutes races, le quart de la population

1. Le commerce extérieur de la Russie ne dépasse pas encore 3 milliards et demi, mais son activité industrielle et son rendement agricole augmentent avec la même sûreté que s'est faite son expansion.

2. Le Japon est dans la même situation géographique, et c'est ce qui constitue l'importance de son rôle et de son développement en Extrême-Orient.

Digitized by Google

totale du globe, et son commerce atteint près de 20 milliards, la moitié du commerce du monde [1].

Le poète anglais s'écrie avec orgueil : « La diane matinale, suivant la course du soleil et tenant compagnie aux heures, entoure le globe d'une chaîne non interrompue de batteries guerrières. »

Et Gladstone a pu dire : « J'ai vu la force, la richesse, la puissance de ce pays augmenter au delà de toute attente, presque au delà de toute imagination. Vous pouvez regarder sans crainte n'importe quelle puissance, n'importe quelle nation du monde. »

L'enflure prodigieuse de cet Empire britannique s'est traduit récemment par une formule nouvelle : *l'Impérialisme*, dont l'emphase dissimule de réelles et impérieuses nécessités politiques et économiques. Mais, pour se rendre compte de la situation actuelle, il faut jeter un coup d'œil sur l'Empire lui-même, remonter à ses origines et aux causes mêmes de son développement, et examiner les différents éléments qui le composent.

Les causes générales de l'expansion britannique sont trop connues pour que nous y insistions, nous avons indiqué les trois principales :

La *situation géographique :* l'Angleterre est une île, aux rivages admirablement garnis de nombreux et bons ports, prédestinée par conséquent à l'essor d'une puissante marine.

La nature du sol : un bloc de fer et de houille, comme on l'a défini, dont l'extraction inlassable alimente d'innombrables usines et manufactures.

Le caractère des habitants : résultante des deux premières causes ; d'origine anglo-saxonne, type de Germain mâtiné de Scandinave, dont l'isolement continental a exalté la dureté de cœur originelle et l'individualisme brutal, pendant que la facilité de la sortie maritime développait le goût primitif d'aventure, de lucre, de pillage et de l'esprit d'association.

En résumé, terre naturellement protégée contre les dangers extérieurs, facilement fermée aux importations qui pouvaient nuire à son individualité morale ou à son développement écono-

1. Population : *Royaume-Uni*, 41 millions en 1900.
Empire des Indes, en 1901, 285 millions.
Colonies et protectorats, environ 55 millions.
Total : 381 millions, dont plus de 300 millions de sujets indigènes.

Digitized by Google

mique, mais largement ouverte à l'exportation d'une production surabondante, comme à l'expansion de la race [1].

Ainsi s'explique comment, au XVIIe siècle, à la fin des guerres civiles et religieuses qui faillirent compromettre la consolidation des libertés publiques, les Anglais commencèrent leurs exodes maritimes et inaugurèrent leur politique commerciale. Déjà, les troubles intérieurs avaient repoussé au dehors des essaims, qui allèrent chercher des foyers plus sûrs dans les « terres neuves », signalées en Amérique; cette émigration de puritains et de cavaliers, qui parut d'abord une saignée affaiblissante pour la nation, devait être au contraire la cause majeure de la reconstitution et de l'épanouissement du tempérament anglais.

A partir de ce moment, la politique de l'Angleterre s'affirme, en corrélation avec sa croissance industrielle. Elle proclame arrogamment son droit à la suprématie maritime et commerciale; elle l'appuie de toute la ténacité de l'âme anglo-saxonne et de l'union définitive des classes dans un commun orgueil de race et dans la reconnaissance unanime des libertés publiques et privées.

L'Angleterre peut, avons-nous dit, se fermer à l'invasion et à l'importation étrangère; elle l'a prouvé, en 1651, par *l'acte de navigation*, qui barrait l'entrée des ports anglais à toute marchandise coloniale ou étrangère, à moins qu'elle ne fût transportée sur navire anglais. Du coup, elle tua la puissance des armateurs hollandais. Elle s'ouvre, au contraire, à l'exportation, et ses navires, ses marins, ses commerçants partent à la conquête du monde. Ils sont rapidement maîtres de la mer, mais, sur les côtes, ils se heurtent à des résistances; ils trouvent des positions prises, occupées par d'autres, et surtout par les Français. L'expansion anglaise ne reculera pas; la géographie du globe est dès lors assez connue et les Anglais savent où sont les meilleures terres. Pour les posséder, l'Angleterre luttera, plus d'un siècle, contre la France, dont l'activité coloniale se dresse en travers de ses ambitions.

Tandis que la France s'épuise en luttes stériles afin de s'assurer une prépondérance éphémère sur l'Europe, l'Angleterre s'empare de tous ses établissements coloniaux. Les traités de Paris (1763),

1. Ce peuple si marqué d'individualisme est pourtant celui qui pratique le mieux l'association libre, et qui sait en tirer le meilleur parti. C'est que se réunir pour converser, comme nous Français, ou s'allier pour agir, sont deux choses différentes et presque opposées (E. Boutmy).

Digitized by Google

de Vienne (1815), marquent la fin de la lutte; mais, pendant la plus grande partie du XIXe siècle, l'Angleterre conserve les mains libres. Elle achève l'édification de l'Empire sur les quatre grandes bases continentales dont elle s'est rendue maîtresse : l'Inde, l'Amérique du Nord, le Cap, l'Australie.

Mais la préoccupation de la politique anglaise pendant le cours du XIXe siècle, et ceci est intéressant à constater, se porte très particulièrement et presque exclusivement sur l'Inde. L'Inde a été, en effet, l'enjeu essentiel de la grande bataille livrée au XVIIIe siècle. C'est la *possession* par excellence, surtout depuis que les États-Unis ont échappé à la tutelle anglaise. Plus de 200 millions de consommateurs valent bien l'effort concentré d'une politique marchande, et c'est ainsi que nous voyons, peu à peu, les routes maritimes, qui s'y dirigent, saisies successivement par l'Angleterre, les postes stratégiques et les dépôts de charbon, s'échelonner sur les mers, la production manufacturière voguant à pleines cales vers cette péninsule bénie, terre d'exploitation comme il n'en existait pas avant la découverte de la Chine.

Le *Times* a pu dire en 1875, que toute la politique anglaise consistait à garder l'Inde et les routes qui y conduisent[1].

Cependant, si la politique industrielle et commerciale visait l'exploitation de l'Inde, la race, qui gonflait avec la prospérité et la richesse, développait aussi son expansivité, et l'accroissement de la population se déversait aux terres où elle trouvait un sol fécond et un climat favorable.

Peu à peu, le Canada, le Cap, l'Australie se peuplent d'émigrants énergiques que ne tourmente pas la nostalgie du retour, et il s'y forme des rameaux anglo-saxons, que la seconde et la troisième pousse étendent, fortifient et implantent plus profondément au sol. A la fin du XIXe siècle, cette floraison des colonies

1. Le tableau des grands postes stratégiques et dépôts de charbon de l'Angleterre est assez saisissant pour que nous l'insérions en note :

Route de la Méditerranée et de l'Extrême-Orient : Gibraltar, Malte, Chypre, Alexandrie, Suez, Aden, Bombay, Trincomalle et Colombo (Ceylan), Rangoon, Singapore, Hong-kong, Veï-hai-veï.

Routes de l'Atlantique : Terre-Neuve, Halifax, les îles Bermudes, Port-Royal (Jamaïque), îles Falkland; — Ascension, Sainte-Hélène, le Cap.

Routes de l'océan Indien et d'Australie : île Maurice, King George's Sound, Melbourne, Sydney.

Routes du Pacifique : Auckland, îles Viti et autres îles océaniques, Vancouver.

Les routes de l'Atlantique et du Pacifique sont reliées entre elles par le chemin de fer transcontinental canadien, d'Halifax à Vancouver.

Digitized by Google

de peuplement va déterminer dans l'expansion anglaise une orientation nouvelle. En effet, voilà répandus sur le monde, séparés par des mers, sous des cieux différents, des groupements de plus en plus importants d'Anglo-Saxons, constituant de véritables États nouveaux, avec leurs aspirations et le sentiment de leur jeune vitalité. Ce ne sont plus de simples escales sur les routes des Indes ou des entreprises de colonisation de plus ou moins vaste envergure. Les hommes du Canada, de l'Afrique australe, de l'Australie parlent et agissent en anglais, oui, mais ils deviennent des forces sociales et économiques avec lesquelles la métropole doit compter.

La maison commerciale, London et Ce, dont le principal revenu venait de l'Inde, trouve des concurrences dans ses succursales émancipées. Et, de cette contradiction, peut-être plus apparente que réelle entre l'action commerciale pure et l'expansion de la race, est sortie une politique nouvelle, celle de l'*Impérialisme*. Cette politique, dite impériale, répond en effet à la nécessité, que les hommes d'État anglais ont parfaitement sentie, de resserrer les possessions et colonies anglo-saxonnes, dans une union plus étroite, qui garantisse à la fois les intérêts économiques de la métropole et de chaque colonie.

« Je bois au commerce et à l'Empire... — L'Empire c'est le commerce... — Le commerce est le premier des intérêts politiques. » Ces toasts précis et énergiques de M. Chamberlain, l'auteur de la formule impérialiste, la définissent nettement.

L'Impérialisme vient au secours du commerce anglais, fin suprême et raison sociale de l'Empire britannique.

Ce commerce est menacé, les dernières statistiques en font foi, par les concurrences des États-Unis, de l'Allemagne, et même, comme nous l'avons dit, par celle des fils de la maison : Canadiens, Australiens, ces derniers surtout. Réunir tous les pays de langue anglaise en un vaste Empire anglo-saxon qui engloberait tous les Anglo-Saxons du monde, même les États-Unis, telle est l'idée-mère; le but pratique de l'association impériale n'est pas un songe-creux. Cet empire ainsi conçu constituerait une union douanière pan-britannique, supprimant ou atténuant les douanes intérieures, se protégeant contre l'étranger et devenant par le fait de cette puissante fédération économique un colossal *office*, monopolisant les produits du monde et imposant aux autres nations la suprématie du marché anglais.

Digitized by Google

Ainsi se résume, au début du xxe siècle, l'expansion anglaise. Et il suffit de la signaler dans la tranchante et hautaine signification que lui a donnée M. Chamberlain pour en montrer les difficultés et les dangers. Un monopole pareil devra fatalement s'imposer par la force; alors ce sera la guerre avec les puissances rivales, et la guerre, pour l'Angleterre, pourrait avoir des conséquences d'une gravité particulière[1].

Mais, sortant des problèmes politiques et militaires que soulèvent les éventualités d'avenir de l'Impérialisme, nous résumerons la situation actuelle de l'Angleterre en constatant qu'il y a eu, dans l'expansion anglaise, un double caractère, l'un dû à la politique de commerce, l'autre à l'expansivité de la race; l'un créant cet immense empire, qui exploite le monde et fait de l'Angleterre le plus riche pays du globe[2]; l'autre, créant des peuples nouveaux, de même race et ayant même langue[3], mais dont les destinées différentes dépendent de la situation géographique et de la valeur du sol qu'ils habitent. Et ceci n'est pas le moindre titre de gloire de l'expansion anglaise.

Il faut constater aussi les contradictions et les dangers qui résultent des nécessités commerciales et économiques de l'Angleterre, elle-même productrice et marchande, et des rivalités des États nouveaux issus d'elle, dangers auxquels elle essaye d'échapper par l'impérialisme économique et douanier, ralliant tous ses enfants dispersés dans le but d'engager une lutte suprême contre les concurrences étrangères. L'Angleterre a cru pouvoir engager les États-Unis dans cette alliance impériale; elle a essayé de les y

1. « Nous sommes si bien habitués à voir arriver ponctuellement dans nos ports tout ce qui nous est indispensable pour vivre et travailler que l'idée ne nous vient même pas que les choses puissent aller différemment. Et pourtant, il n'est pas douteux qu'aux premiers bruits de guerre avec une grande puissance maritime, le prix du pain doublerait d'emblée dans toute l'Angleterre, et l'on assisterait à une panique industrielle comme on n'en a pas vu souvent. Cette panique serait parfaitement justifiée, car, en l'état actuel, la Grande-Bretagne ne pourrait pas assurer ses approvisionnements. » (Sir Samuel Baker.)

Que l'Angleterre ne reçoive plus de blé, l'Impérialisme nourrira-t-il ses habitants?

2. Nombre de navires battant pavillon anglais : 38,500 navires jaugeant 10,600,000 tonnes, dont 12,500 vapeurs jaugeant plus de 9 millions de tonnes. La marine marchande des colonies anglaises est comprise dans ce total; elle s'est fortement développée en Australie et en Nouvelle-Zélande.

La marine marchande française n'a que 1,200 vapeurs jaugeant moins de 500,000 tonnes, et son tonnage total n'atteint pas 1 million.

3. La langue anglaise est parlée par plus de 160 millions d'hommes, dont 60 millions environ aux États-Unis.

Digitized by Google

entraîner par la voix de M. Chamberlain. Elle a échoué, et la raison en est qu'elle a entrepris ce rapprochement intéressé au moment même où les Anglo-Saxons des États-Unis sortaient de leur isolement américain pour faire à leur tour de l'expansion coloniale. C'est en effet une des nouveautés de la fin du siècle, que nous avons signalée plus haut. L'expansion et la politique des États-Unis se rattachent aujourd'hui étroitement à l'expansion européenne. Leur croissance rapide a été un des résultats les plus remarquables de l'expansivité des peuples européens, qui y ont tous participé[1]. Il n'est pas étonnant que ces fils de l'Europe, après avoir grandi dans d'aussi magnifiques performances, devenus les premiers producteurs agricoles et industriels du monde, aient cherché, à leur tour, à assurer leur prépondérance économique et à prendre dans le partage du monde la part qui leur semble due.

A l'impérialisme anglais, qui avait la prétention d'absorber les Américains, répond l'impérialisme américain, qui rêve la domination sur toute l'Amérique, sur l'océan Pacifique, et même sur l'Extrême-Orient[2]. Les Américains n'ont pas les mêmes procédés que les Anglais; mais leur impérialisme courra des dangers semblables, et peut-être se heurteront-ils les uns aux autres.

Actuellement, l'expansion américaine vise la domination des Antilles, qu'elle considère comme appartenant à sa sphère d'attraction immédiate, et la suprématie sur la route de l'Extrême-Orient à travers le Pacifique. Elle a dépouillé la faible Espagne des débris de son empire colonial, Cuba, Puerto-Rico, les Philippines. En attendant qu'elle puisse englober, à l'amiable ou de force, les petites Antilles voisines, elle a annexé dans l'océan Pacifique, les îles Hawaï, une partie des îles Samoa. Et de Manille, les Américains surveillent, en y prenant une part active, les complications d'Extrême-Orient.

1. Population (1900) : 76,000,000. — En 1790, elle atteignait à peine 4 millions. Depuis 1890, elle a augmenté de 13 millions.

On compte que l'Europe a fourni environ 17 millions d'immigrants, presque tous établis sans esprit de retour et qui comprennent environ 7 millions d'Anglais, Irlandais et Écossais, 5 millions d'Allemands, un million de Scandinaves (Suédois, Norvégiens, Danois), près d'un million de Franco-Canadiens, beaucoup d'Italiens, un demi-million de Français, etc.

2. Nombre de navires battant pavillon américain : 22,700, jaugeant 4,900,000 tonnes, dont 6,800 vapeurs jaugeant 2,500,000 tonnes. C'est la deuxième marine marchande du monde.

Digitized by Google

Dans cet envahissement anglo-saxon, tant anglais pur qu'américain, qui a pris, semble-t-il, les meilleures terres du monde, on peut se demander, avec une certaine surprise, comment d'autres puissances, comme la France et l'Allemagne, ont pu trouver place et constituer l'une et l'autre, mais surtout la France, un domaine colonial, qui, sans être comparable à celui de l'Angleterre, est si peu à dédaigner qu'il a excité l'envie et la malveillance des Anglo-Saxons. Nous en avons dit précédemment les causes générales, et nous avons ajouté que l'Angleterre, trop sûre de son hégémonie, avait négligé de surveiller la France et l'Allemagne.

Le partage de l'Afrique a, tout d'un coup, ouvert de nouveaux champs à l'expansion européenne. Et, dans ce partage, la France a su assez habilement se tailler une large part, moindre en vérité qu'elle aurait pu le faire, mais encore intéressante. La conquête de l'Algérie, du Sénégal, du Soudan, du Congo, le protectorat de la Tunisie, l'annexion de Madagascar, ont compensé en partie l'abandon de l'Egypte. Mais le fait caractéristique de la politique coloniale française a été la constitution de l'empire indo-chinois, en face de l'empire des Indes, et au seuil de l'Extrême-Orient.

Le domaine colonial de la France couvre aujourd'hui une superficie de 7 millions et demi de kilomètres carrés, avec une population globale qui approche du chiffre de 40 millions. Certes, nous ne pouvons le comparer à l'Empire britannique, pas plus que nous ne pouvons mettre en parallèle les deux politiques coloniales, française et anglaise.

La reconstitution du domaine colonial français a été l'œuvre plutôt de l'initiative individuelle que de la politique générale. Ce sont des isolés qui ont engagé l'affaire, isolés qui se sont accordés dans de communs efforts, missionnaires, soldats, commerçants, explorateurs, et qui ont entraîné peu à peu le gouvernement, poussé ou non par l'opinion publique. Il n'y a pas eu, à proprement parler, au moins jusqu'à ces dernières années, de politique commerciale, ni d'expansion régulière de la race, ou plutôt il y a eu de l'une et de l'autre, mais confusément, sans qu'on puisse distinguer nettement la suite des idées et des faits. Heureusement, il

Digitized by Google

restait une tradition coloniale, des souvenirs glorieux, et ce qui valait encore mieux, des positions arrachées au désastre. De cette tradition, de ces souvenirs, de cette situation coloniale, si faible fût-elle, est sortie la rénovation de l'expansivité française.

Mais la politique dirigeante de ce mouvement instinctif en est encore à chercher son orientation définitive. On la sent pourtant depuis 1885, au milieu des contradictions, des oppositions intérieures et extérieures. Nous en sommes évidemment à la fin de la période de conquête, d'inventaire, de tâtonnements, et l'assurance revient à cette expansion de la race, si souvent niée, si longtemps maîtrisée par l'internement sur un sol trop charmeur, par le manque d'horizon lointain, et qui, trouvant les issues qui lui manquaient, rendra précisément à la souche française la sève défaillante.

Il ne faut point cependant s'illusionner et espérer que la race française projettera au loin de par le monde, ces essaims vigoureux qui marquent la fécondité des races anglo-saxonnes et germaniques. Ce n'est point sans doute faute ou faiblesse du sang, mais les terres d'épandage et de floraison nous manquent.

L'Algérie et la Tunisie sont nos deux seules colonies, propices au peuplement, et l'expansion de la race s'y est fait sentir par le transplantement de près de 300,000 Francais; elle s'y développera encore, à côté des autres éléments européens qui l'ont accompagnée, mais elle est forcément limitée par la présence d'une population indigène qui ne peut disparaître et tient une partie du sol. Les autres possessions françaises sont du type de la colonie d'exploitation. Elles ne demandent pas d'émigration en masse, nos mœurs ne s'y prêtent pas d'ailleurs, mais de l'émigration de capitaux et d'intelligences dont notre France est prodigue.

On peut espérer que ce mouvement d'idées et d'hommes, si nécessaire au maintien de l'action morale et économique de la France, réalisera les espérances fondées sur cette renaissance soudaine de la colonisation française. La politique coloniale de la France se précise, et si elle n'a pas l'âpreté et la haute allure de la politique anglaise, son intervention, nettement accusée, n'en exerce pas moins déjà dans les affaires du monde une influence qui ne peut que grandir. Récemment, la *Gazette de Cologne* consacrait un long article à l'éloge de la politique et de l'action mondiales de la France. D'ailleurs les chiffres apportent déjà leur

Digitized by Google

sanction : dans le commerce extérieur de la France, qui se chiffre par environ 8 milliards, les colonies entrent pour 1,200 millions, avec une augmentation de 300 millions en dix ans.

Ce qui fait aussi l'honneur de la France au dehors, c'est le protectorat religieux, qu'elle garde généreusement, même contre de fâcheuses excitations intérieures. Ce droit, acquis par son passé historique, domine et éclaire sa nouvelle histoire coloniale, et, à défaut peut-être de cet or et de cette suprématie économique dont d'autres peuples sont avides, il lui donne l'élévation de la pensée et la fermeté de la parole, qui font reconnaître partout l'âme et le cœur d'une race supérieure.

L'Allemagne, tard venue dans la course aux possessions exotiques, a été pourtant, nous l'avons vu, la cause décisive de la mise en liquidation de l'Afrique et de l'Asie. Elle n'a guère trouvé de place qu'en Afrique, où elle a arboré le pavillon impérial sur quatre pans de territoires, assez inégaux de surface et de valeur, et désunis : Togoland, Cameroun, Sud-Ouest et Est-africain allemands.

En Océanie, elle a profité de la détresse de l'Espagne pour lui acheter quelques archipels : Mariannes, Carolines, qu'elle a ainsi arrachés à la convoitise américaine; elle occupe une partie des Samoa; elle a annexé quelques îles qui ont pris le nom du grand chancelier, initiateur de la politique coloniale allemande, et elle tient une part de la Nouvelle-Guinée.

Mais si son domaine colonial n'est pas vaste, et n'offre pas encore à sa population et à son commerce des débouchés suffisants[1], l'activité commerciale et l'expansion de l'Allemagne se sont étendues sur d'autres champs d'opérations et avec une intensité remarquable depuis trente ans. Il y a 10 millions d'Allemands aux États-Unis, et l'émigration allemande descend maintenant vers l'Amérique du Sud[2]. Le commerce allemand fait une concurrence, souvent victorieuse, aux commerces anglais et français, en Europe, en Asie Mineure, en Extrême-Orient[3].

1. Le commerce de l'Allemagne avec ses colonies ne dépasse guère 25 millions sur un commerce extérieur total de plus de 11 milliards.

2. Cette émigration diminue, surtout aux États-Unis, soit que la richesse de l'Allemagne ait augmenté, soit que le gouvernement ait pris des mesures pour l'enrayer.

3. Hambourg est, avec Liverpool et Anvers, un des trois grands ports de l'Europe. La marine marchande allemande est au 4e rang.

Digitized by Google

La puissance d'expansion de la race est donc considérable, mais elle a un autre caractère et surtout d'autres procédés que celle des autres puissances. Elle porte d'abord la marque personnelle de celui qui la dirige, de l'Empereur, sans perdre cette note de brutalité et de coup de force coutumière à la politique prussienne. Telle elle vient de se montrer dans cette effraction de la terre chinoise, dont elle a donné le signal par la prise de Kiao-tcheou.

L'idéalisme grandiose de l'empereur Guillaume II se complaît aux effets de scène imprévus et stupéfiants. La prospérité matérielle de l'Allemagne ne peut que l'y exciter et l'y aider; il pousse l'Empire et les Allemands hors des frontières continentales. Ce n'est pas sur son petit domaine colonial qu'il faut juger l'expansion allemande, mais sur sa rapide diffusion dans le monde entier, prête à prendre partout la première place, jetant aisément dans la balance du marchand la lourde épée du soldat, et plutôt disposée à provoquer les conflits qu'à les apaiser.

Ainsi se présentent en ce moment les grands partageurs du monde, inégaux en apparence, mais compensant leurs forces par les caractères différents de leurs appétits et par les alliances de circonstances. L'expansion continentale de la Russie, avec son avancée lente et irrésistible vers les mers, est peut-être plus sûre de l'avenir que l'exploitation commerciale du monde, poursuivie par les impérialismes outranciers anglo-saxons. Entre ces deux formes opposées de l'expansion européenne, l'influence morale exercée par la politique de la France maintiendra, pendant un certain temps, une sorte d'équilibre qui facilitera peut-être la liquidation pacifique des conflits d'intérêts et d'ambition.

Cette esquisse serait incomplète si elle se bornait à l'exposé succinct, qui vient d'être fait, de la situation respective et des positions prises par les grandes puissances mondiales. Ce qui a été dit de l'expansion et du caractère de chacune d'elles montre qu'elles ne peuvent ni ne veulent s'isoler dans le domaine qu'elles ont acquis. Si ces domaines étaient tous d'un seul bloc, comme

Digitized by Google

celui de la Russie, on pourrait peut-être espérer, avec les économistes philanthropes qui rêvent l'embrassement universel, que les frontières et les zones naturelles d'expansion pourraient être fixées, et que chacun s'occuperait chez soi à développer sa prospérité, en entretenant avec ses voisins de bons rapports politiques et économiques. Mais, par le fait même du lotissement des domaines coloniaux et de l'entremêlement fatal des parts et des intérêts, les convoitises et les concurrences se heurtent, les points de contact sont multipliés à l'infini, sur toute la surface du monde, et les passions individuelles et nationales n'en ont été que plus excitées. L'histoire nous montre qu'en Europe, les frontières ont été disputées au pied carré, et que les traités les plus formels, ceux mêmes que la force continue à appuyer, ne sont observés qu'avec des arrière-pensées, toujours justifiables pour l'amour-propre de chaque peuple et les desseins de quelques hommes d'État ambitieux. Si les États européens semblent avoir, sur le vieux continent tant de fois déchiré par leurs divisions et leurs querelles, accepté une trêve qui se prolonge, ils n'ont fait que déplacer et élargir même les champs de bataille.

Jadis, a-t-on dit, on se battait de ville à ville, de seigneur à seigneur. Puis les rassemblements de sol et de peuples se sont faits et l'on s'est battu de province à province et d'État à État. Actuellement, tous les peuples civilisés sont en contact hors d'Europe et ils entrent en conflits avec des peuples d'autre race. La lutte s'engage aujourd'hui entre l'Europe et l'Asie ; demain peut-être elle sera menaçante entre l'Europe et l'Amérique, mais ne serait-il pas vain de chercher à pénétrer les inconnus de l'avenir ?

On peut prévoir cependant que les Européens arriveront à se gêner les uns les autres hors d'Europe. Ce qui se passe en Chine l'annonce déjà ; des chocs se produiront sans doute, pour la conquête des marchés nouveaux que l'âpreté de la lutte industrielle cherche à exploiter. Ce sont ces conflits probables, les milieux et les conditions de cette lutte qu'il nous reste à examiner.

F. Brugière.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LA CONQUÊTE DU TOUAT

ET LE MAROC

Notre prise de possession de l'Algérie qui vient de se terminer par l'occupation du Touat a présenté deux phases bien distinctes : une période de conquêtes aussi brillantes que difficiles, une période beaucoup plus longue d'atermoiements et de mesures timides.

Commencée par des gouverneurs militaires qui lui imprimèrent une vigoureuse impulsion, la conquête s'est développée, en dépit des hésitations, des reculs du début, des résistances les plus opiniâtres, du génie d'un grand chef arabe, avec un succès toujours grandissant. En 1854, vingt-quatre ans après le débarquement de nos soldats à Sidi Ferruch, nous étions les maîtres du Tell et de la plupart des oasis du Sahara algérien.

Il restait peu à faire et cependant nous avons mis quarante-six ans à l'accomplir.

Certains pensaient à cette époque qu'on pouvait et qu'on devait s'arrêter, mais, depuis longtemps, on s'était aperçu qu'en Algérie, il fallait être maître partout sous peine de n'être en sécurité nulle part[1]; on résolut donc de pousser toujours plus avant et d'atteindre dans le désert ces dernières oasis qui ne nous étaient connues que par les récits de quelques explorateurs, mais où nos ennemis et nos dissidents trouvaient à la fois des refuges et des ravitaillements assurés.

Le résultat fut cherché d'abord d'une manière pacifique; on essaya d'attirer les caravanes du Soudan à Ghadamès à l'est, au Touat à l'ouest, d'y envoyer les nôtres et de faire sur place des échanges favorables à notre commerce. On espérait ainsi un double résultat : prendre pied dans le pays et rétablir le courant

1. Daumas, *le Sahara algérien.*

Digitized by Google

commercial qui, avant notre arrivée en Algérie, reliait le Soudan à la régence d'Alger. Ces tentatives furent vaines et on dut revenir à la politique de conquête par les armes. La Turquie nous ayant devancés dans l'occupation de Ghadamès et de Ghat, il ne nous restait plus à conquérir que les oasis touatiennes et à nous assurer du chemin qui devait nous y conduire le plus directement par les vallées de l'oued Zousfana et de l'oued Saoura.

L'insurrection des Oulad Sidi Cheikh, la guerre de 1870, l'insurrection de 1871, le massacre de la mission Flatters, les longues années de renoncement à toute entreprise hardie qui s'ensuivirent, les hésitations de notre politique envers le Maroc, même après la convention de 1890 avec l'Angleterre, reculèrent de jour en jour la décision définitive.

M. Laferrière vint, en 1898, prendre possession du gouvernement général de l'Algérie avec la ferme résolution d'en finir. Il commença par accorder l'aman à Bou Amama et à s'assurer au Gourara le concours des Kenadsa, serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh ; la mission Foureau-Lamy, qui devait reprendre à peu près le programme du lieutenant-colonel Flatters, fut organisée et partit de Ouargla le 23 octobre 1898. Enfin, en 1899, l'occasion naquit des circonstances. M. Flamand, continuant ses explorations méthodiques du Sahara, fut attaqué, le 28 décembre, dans la région d'Iguesten par des contingents venus d'In Salah et des ksour voisins. Son escorte, commandée par le capitaine Pein, les repoussa victorieusement et prit possession de Ksar el Kebir; quelques jours plus tard, le même capitaine Pein, renforcé par les spahis sahariens, remportait à Deghamcha un nouveau succès et recevait la soumission de la population de tout le groupe d'In Salah[1].

Le charme était rompu, le maintien de l'occupation de l'oasis décidé, la conquête du pays tout entier allait bientôt suivre. Dans ce but, des colonnes partirent des divisions d'Alger et d'Oran. Celle du lieutenant-colonel d'Eu pénétra dans le Tidikelt et s'empara des oasis d'In Ghar après un combat acharné et sanglant et le bombardement de la kasba d'el Akhal. Cette victoire fut suivie de la soumission de toute la contrée jusqu'à l'oued Messaoud à l'ouest. D'autres colonnes pénétrèrent au Gourara par le nord et occupèrent Tabelkosa et Timmimoun (6 mai).

1. Bernard et Lacroix, *Historique de la pénétration saharienne*.

Digitized by Google

Les opérations, interrompues pendant les grandes chaleurs, ont repris à la fin d'août; dans plusieurs combats, notamment à Chellala et Metarfa, nos troupes rencontrèrent les Berabers de l'oued Guir, qui s'étaient joints aux gens des oasis. Pendant l'hiver (1900-1901), le général Servière, commandant la division d'Alger, a parcouru le Touat, assurant sa complète soumission et a dû remonter en mars au Gourara; rappelé dans cette région par une attaque des Berabers sur Timmimoun; il a pu atteindre ces derniers à Cha-

IGLI.

rouin et les rejeter vers l'ouest après leur avoir infligé des pertes sérieuses.

Au moment où les troupes de la division d'Alger étaient dirigées sur le Tidikelt et le Gourara, une colonne formée à Duveyrier, dans la province d'Oran près de l'oued Zousfana, descendait cette rivière et s'emparait d'Igli le 5 avril, sans rencontrer de résistance. Sa présence sur ce point venait couvrir et assurer nos opérations au Touat contre toute entreprise des Oulad Djerir et des Doui Menia, tribus marocaines habituées à intervenir en tout temps dans les affaires des Touatiens et à exploiter le pays.

Digitized by Google

Le 1er mars 1900, le gouverneur général inaugurait le prolongement de la voie ferrée d'Aïn Sefra à Djenien bou Rezg et donnait des ordres pour la continuer immédiatement jusqu'à Duveyrier (Zoubia), à petite distance de Figuig. Est-ce là l'amorce du futur transsaharien qui a si souvent hanté l'imagination des Algériens? C'est ce que l'avenir décidera.

Les départements d'Alger et de Constantine qui l'ont tant de fois réclamé, à la condition, toutefois, de le faire partir de l'un de leurs ports sur la Méditerranée, n'y trouveraient pas leur compte. C'est là cependant, par les vallées de l'oued Zousfana et de l'oued Saoura, que se trouve le tracé le plus naturel, le plus facile et le plus court!

A l'heure actuelle, ces contrées, qui faisaient depuis si longtemps l'objet de nos convoitises, sont dominées par nos armes. La liaison est établie entre Igli et le nord du Gourara, la ligne ferrée ne tardera pas à s'avancer de plus en plus et on peut prévoir l'époque où toutes les relations de l'Algérie avec ces pays nouveaux se feront par chemin de fer.

Désormais l'Algérie est faite, il ne lui reste plus dans son champ d'action aucune agglomération humaine à conquérir. Quelques bandes affamées de Touareg parcourent encore les alentours de nos nouvelles possessions, mais elles n'y dominent plus; elles ne peuvent même plus s'y ravitailler et une police bien faite dans nos oasis les rejettera définitivement dans les profondeurs du désert. L'Algérie va-t-elle se recueillir, s'organiser dans la sécurité qu'elle s'est acquise, se contenter de tirer parti de ses ressources variées, sans rêver davantage la création à travers le désert d'une immense ligne ferrée pour aller rechercher jusqu'au Soudan un trafic qui ne vaut pas tant d'efforts et tant de dépenses et que les voies de communication créées en ce moment du Sénégal au Niger, ne peuvent qu'amoindrir sans cesse au profit des ports de l'Atlantique.

Les territoires que nous venons d'annexer prennent une grande importance politique de leur voisinage avec le Maroc. La route qui nous y conduit par la vallée de l'oued Zousfana est, dans toute son étendue, au contact des tribus de ce pays; leurs nomades avaient coutume de la sillonner dans tous les sens avec leurs troupeaux avant notre arrivée.

La valeur économique des oasis est actuellement assez faible,

Digitized by Google

mais elle doit se modifier dans l'ordre et dans la paix qui vont leur être assurés. Il n'est donc pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur ces régions afin de déduire, de ce qu'elles sont actuellement et des conditions nouvelles qui vont leur être faites, l'avenir qui leur est réservé.

L'oued Zousfana par la vallée duquel est passée la colonne d'Igli sort des monts des Ksour; il se dirige du nord-est au sud-ouest; son lit est peu profond, mais il atteint parfois une largeur de

FENDI. — UN COIN DE L'OASIS.

2 kilomètres; chez les Beni Goumi la rivière coule dans un défilé de 18 kilomètres de longueur et qui n'a plus que 50 à 150 mètres de largeur. Elle est généralement à sec dans la partie supérieure. Sur l'un de ses affluents de droite, l'oued el Allouf, se trouve l'oasis de Figuig; sur un autre, l'oued Fendi, qui garde de l'eau pendant toute l'année, on voit de beaux jardins de palmiers, mais sans aucune population. Sur un affluent de gauche, l'oued Dermel, se trouve Duveyrier (Zoubia), terminus provisoire de la voie ferrée. La vallée est fermée à l'ouest par des montagnes à pic, des mamelons rocailleux et les contreforts du Béchar; à l'est par des

Digitized by Google

plateaux rocheux et surtout des dunes. C'est sur cette rive gauche que sont les pistes suivies et que pourra être tracée la ligne ferrée. Les puits qui jalonnent la route ont une profondeur qui varie de 1 m. 50 à 12 mètres; l'eau en est souvent magnésienne ou saumâtre. La rivière s'infléchit vers l'ouest au moment où les montagnes de la rive droite s'abaissent pour se terminer par un large plateau; elle reçoit alors l'oued Guir pour devenir l'oued Saoura jusqu'au Gourara et l'oued Messaoura au delà jusqu'à sa perte dans les sables.

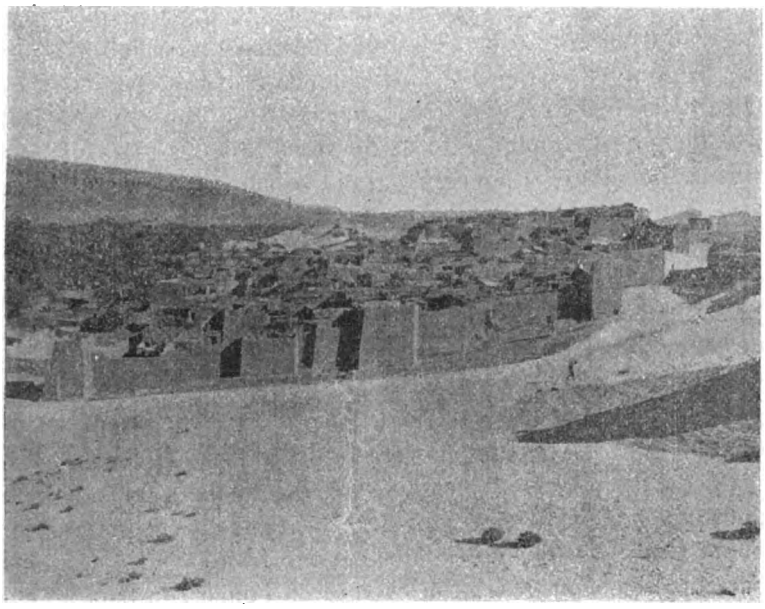
Dans le cours supérieur et dans le cours inférieur de la Zousfana, on trouve le palmier en abondance; partout ailleurs, le tamaris, le jujubier sauvage, le laurier-rose; dans les terrains sablonneux l'alfa, le drinn, le r'them; chez les Beni Goumi, des pêchers, des amandiers, quelques pieds de vigne. Sur les plateaux arides voisins d'el Moungar pousse en grande quantité un chou-fleur sauvage dont la partie la plus verte et la plus florissante indique invariablement la direction du sud. En prenant possession de cette vallée, nous sommes entrés en contact avec les Figuigiens et les tribus des Oulad Djerir, des Doui Menia et des Berabers. Les uns et les autres vivent dans une indépendance complète du Maroc; ils ne se réclament du sultan de Fez que quand ils sont menacés par nous. Les Oulad Djerir et les Doui Menia ont des démêlés continuels entre eux, mais ils s'entendent admirablement quand il s'agit d'aller piller ou rançonner au loin quelque caravane. C'est pourquoi nos Hamyan et nos Trafi, se rendant chaque année au Touat pour y échanger des laines et des grains contre des dattes, ont complètement déserté le chemin de l'oued Zousfana pour en prendre un plus long, plus difficile et plus pénible à l'est, à travers l'Erg, mais où ils se trouvent à peu près à l'abri des coups de main de ces coupeurs de route. Quant aux Berabers, nous savons, par leurs dernières attaques contre nos postes du Gourara, qu'ils voient d'un très mauvais œil notre installation dans un pays de tout temps exploité par eux.

Si le traité de 1845 stipule que Figuig est marocain, il ne parle pas des territoires habituellement parcourus par les tribus qui l'avoisinent, et du reste le gouvernement du sultan serait bien incapable d'intervenir parmi ces populations. Nous avons donc parfaitement le droit, et nous l'avons pris en 1857 et en 1870, d'aller faire la police chez elles quand nous avons à nous plaindre

Digitized by Google

de quelqu'une de leurs entreprises. Il faut qu'elles en soient bien persuadées afin que notre ligne d'étapes entre Duveyrier et Igli ne revoie plus d'attaque comme celle des Doui Menia contre un de nos convois, le 30 juillet 1900, à el Moungar, au-dessus du défilé des Beni Goumi.

Figuig est à 12 kilomètres de notre station de Duveyrier (Zoubia). C'est une oasis composée de 7 ksour (Zenaga est le plus important) disséminés sur un territoire d'environ 2,500 hectares



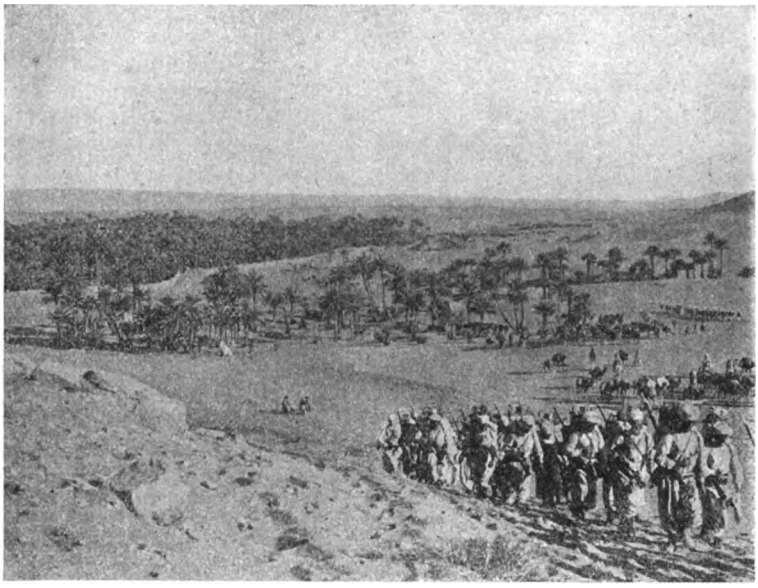
ZAOUÏA FOUKANIA. — PREMIER KSAR DES BENI GOUMI.

couverts de palmiers et de jardins bien irrigués. Sa population est de 12,000 âmes, gens de négoce pour la plupart; il faut y ajouter une certaine population flottante composée de dissidents algériens et de pillards toujours prêts pour les plus mauvais desseins. Bou Amama, qui s'était d'abord retiré à Deldoun dans l'Aouguerout, a ramené son camp, ses clients et ses troupeaux dans cette oasis depuis qu'il a fait sa paix avec le gouvernement de l'Algérie; mais, pour ne pas compromettre son prestige religieux aux yeux de ses fidèles, il n'a jamais consenti à venir jusqu'à l'un de nos postes pour y saluer soit le gouverneur général, soit le

Digitized by Google

général commandant la division d'Oran dans leurs voyages à Djenien bou Rezg; il s'est contenté jusqu'à présent de leur envoyer l'un de ses fils pour les complimenter. Cependant il ne manque jamais une occasion de nous témoigner *sa sympathie* et, l'an dernier, il a offert la diffa à notre goum et à l'un de nos escadrons de chasseurs d'Afrique qui avaient pénétré sur le territoire de l'oasis.

Le marabout vint à la rencontre des nôtres avec une escorte d'une cinquantaine de cavaliers tous armés de deux fusils et d'un



DEVANT L'OASIS DE TAGHIT. — PASSAGE DE LA COLONNE BERTRAND, 2 AVRIL 1900.

sabre. Les présentations faites, on se rendit dans un camp installé à 500 mètres du gros ksar d'el Hammam de Figuig où la diffa fut servie. Bou Amama paraît avoir 50 à 55 ans; il a le profil juif, la barbe encore noire et l'aspect d'un religieux plutôt que d'un guerrier.

Le sultan du Maroc n'exerce à Figuig qu'une autorité purement nominale. Le caïd qu'il y a nommé n'est que l'humble serviteur de ses administrés; s'il s'avisait de les contrarier, il serait expulsé de l'oasis et ce n'est pas son maître qui viendrait de Fez avec des troupes pour venger cette offense.

Digitized by Google

Puisque le traité trop hâtif et trop conciliant de 1845 nous empêche de commander à Figuig, rassurons les Figuigiens sur nos intentions, inspirons-leur confiance et attirons leurs commerçants sur notre territoire par les facilités que leur offrira notre ligne ferrée.

Au-dessous de cette oasis, on rencontre quelques palmeraies qui ne sont pas habitées, mais seulement exploitées par les Figuigiens, telles qu'Aïn Sefra de Figuig, Djenan ed Dar, Fendi sur

AU SUD DE TAGHIT. — PASSAGE DU CONVOI DE LA COLONNE BERTRAND.

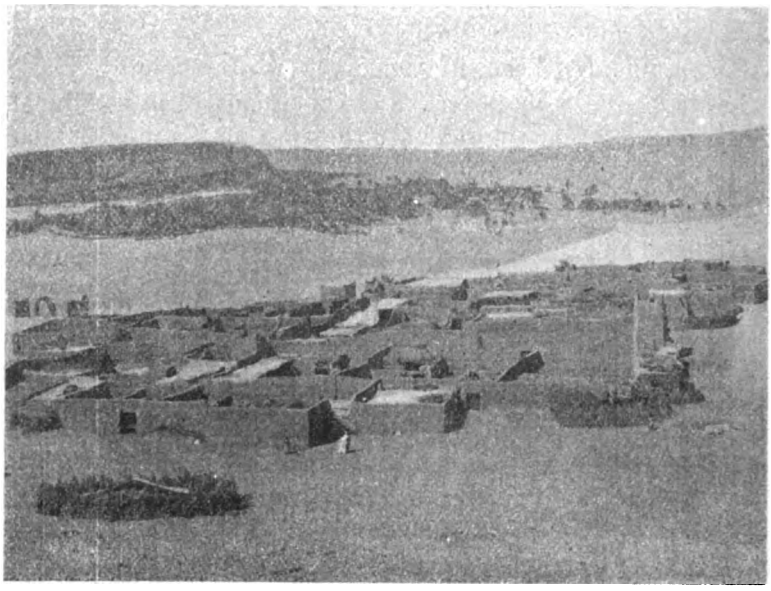
l'oued du même nom et qui a une longueur d'environ 3 kilomètres. Puis c'est le vide ou simplement des points d'eau près desquels on trouve des traces de campement laissées par les Doui Menia et les Oulad Djerir quand ils mènent leurs troupeaux au pâturage dans l'Erg.

Il faut arriver aux Beni Goumi à sept étapes de Duveyrier pour retrouver des habitants. La tribu occupe, dans la vallée, plusieurs ksour échelonnés sur une longueur de 17 kilomètres : Zaouïa Foukania, Taghit, qui commande l'entrée du défilé, Barebi, Bagti et Zaouïa Tatania. Le 1er avril 1900, la colonie Bertrand à son

Digitized by Google

arrivée au premier de ces ksour apprit que les Beni Goumi, certainement poussés par les Doui Menia, montraient des intentions hostiles et ne laisseraient pas franchir leur défilé, mais, le lendemain, devant les dispositions d'attaque prises par le colonel, toute velléité de résistance disparut.

Tous ces ksour ont même aspect; chacun est entouré d'un mur d'enceinte en pisé, parfois éventré; des portes basses conduisent à l'intérieur, dans des ruelles étroites où les maisons s'entassent



BAGTI. — KSAR AVANT ZAOUÏA TATANIA DES BENI GOUMI.

les unes sur les autres. La population est du type Hartani (sang mêlé) ; ce type provient de la fusion de Berbères, d'Arabes et de nègres; les individus sont laids, de mine chétive et misérable. Leur costume se réduit souvent à une simple gandoura, leur coiffure est faite de cordes, roulées autour de la tête, le sommet restant apparent; quelques-uns ont une sorte de chapeau sans bords en forme de cône et fait d'une matière semblable à un feutre épais; beaucoup vont tête nue. Ils ont un goût prononcé pour les amulettes et tous ont suspendu au cou un long couteau fabriqué à Taghit. Pendant la sieste qui leur prend une bonne partie de la

Digitized by Google

journée, ils se servent pour s'éventer et chasser les mouches d'un petit balai en crin de cheval ou en poil de gazelle.

Ils sont tous musulmans et appartiennent pour la plupart à la secte des Mouley Taïeb dont le chef est le chériff d'Ouazzan. Les Mouley Taïeb se reconnaissent à un anneau de cuivre de la dimension d'une alliance ordinaire suspendu à leur chapelet.

Ils ont un mokhadem à Zaouïa Foukania.

Sous leurs palmiers, dont on peut évaluer le nombre à 70,000, ils cultivent des piments, des oignons et un peu d'orge ; celle-ci leur est fournie contre des dattes par les Doui Menia dont ils sont du reste presque tous les clients.

Encore un point d'eau, El Aouedj, et on arrive à Igli.

Igli, à 10 étapes de Duveyrier et à 2 kilomètres au sud du confluent de la Zousfana et de l'oued Guir, est un ksar rectangulaire d'aspect misérable et même repoussant. Ses habitants, au nombre de 7 à 800, ont même mine et mêmes mœurs que les Beni Goumi ; on trouve parmi eux quelques familles juives qui fabriquent des bijoux grossiers et en font commerce. L'oasis compte 20,000 palmiers; plus bas sur la Saoura, on en trouve encore 30,000 environ, répartis sur une longueur de 5 à 6 kilomètres. Les Igliens cultivent de l'orge en assez grande quantité et quelques légumes parmi lesquels des choux aux feuilles rares et étroites. Ils ont des poules en assez grand nombre, quelques bœufs maigres et de petite taille et une race de moutons noirs dont la laine à peine frisée ressemble à du poil de chèvre. Tous ces ksouriens virent arriver les Français avec un œil peu bienveillant; ils étaient du reste surveillés par les Doui Menia et les Berabers.

Ils se tinrent donc, au début, sur la plus grande réserve; mais, au bout de quelque temps, après la création d'un marché où ils vinrent échanger leurs maigres produits contre de bonnes pièces blanches, et surtout quand ils virent que nous nous organisions pour rester dans le pays, ils apportèrent beaucoup plus de liant dans leurs relations.

Le climat d'Igli est très salubre pendant l'hiver, malgré les grands écarts de température qui se produisent entre le jour et la nuit, mais il est insupportable pendant l'été pour les Européens. La température monte alors à 45 et 50° ; le vent y est très fréquent; il s'engouffre en rafales dans les deux vallées et souffle avec une extrême violence soulevant des tourbillons de poussière

Digitized by Google

à plus de 100 mètres de hauteur. Le siroco y est brûlant et aveuglant; il abat et épuise les hommes; l'eau, généralement magnésienne, leur fatigue les voies digestives; il en résulte des embarras gastriques fébriles qui ne se guérissent complètement que par l'évacuation du malade vers le nord.

Les troupeaux amenés par les convois de ravitaillement arrivent fatigués par les étapes, par la température, par le manque de plantes herbacées, par la mauvaise nature de l'eau d'abreuvoir et ne fournissent plus qu'une viande anémiée, sans principes nutritifs, au milieu de conditions hygiéniques si médiocres et à la longue si déprimantes qui constituent pour le troupier des épreuves sans compensation; ce dernier, malgré ses misères, a retrouvé de suite son esprit industrieux pour créer avec rien des abris presque confortables; sa gaieté et son entrain pour élever dans les camps des petits théâtres où il chante des chansons de circonstance et où il joue les pièces de Labiche.

Le poste d'Igli, placé à la sortie des montagnes, au confluent de deux rivières dans le bassin desquelles vit une population assez nombreuse et renommée pour son esprit guerrier, est destiné à prendre une importance considérable. Il est comme une de nos sentinelles avancées à l'angle sud-est de l'empire du Maroc, veillant sur notre nouvelle conquête, surveillant le Sahara marocain, commandant les routes qui descendent du Tafilelt vers le Touat, tenant en respect tous les appétits de pillage qu'il sent autour de lui. Mais, pour qu'il remplisse complètement son rôle, il faut décupler sa force en lui amenant la voie ferrée, créer des magasins, des ressources qui seront le réservoir des besoins de nos oasis touatiennes, rendre possible ainsi la suppression de nos forts de Mac-Mahon et de Miribel dont l'entretien est si lourd pour notre budget. Et, pour garder le tout, nous ne voyons rien de mieux qu'une force armée tirée de l'élément indigène, soigneusement choisie, commandée par des officiers français comprenant une partie fixe ou de garnison et une partie extrêmement mobile et rapide, montée à méhara, faite pour rayonner au loin et pour arrêter et déconcerter tout rezzou de Marocains ou de Touareg. C'est alors que nous prendrons vraiment possession du pays et que nous y dominerons sans contestation.

Général L. Cuny.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

L'EXPÉDITION DU DUC DES ABRUZZES

AU PÔLE NORD, EN 1899-1900[1]

La séance du 14 janvier 1901 de la Société de géographie italienne présentait un éclat particulier. Le roi et la reine d'Italie, les princes de la maison de Savoie, les ministres, le corps diplomatique, tout ce que Rome contient de notabilités politiques, littéraires et scientifiques, étaient réunis pour entendre de la bouche de S. A. R. Louis de Savoie, duc des Abruzzes[2], le récit de l'émotionnante expédition polaire que, dans le courant de l'année précédente, il avait dirigée dans les régions arctiques.

C'était la première fois que le pavillon italien, rivalisant avec celui des autres puissances maritimes, était porté dans ces régions, pour sonder l'inconnu mystérieux et formidable du pôle Nord.

Alpiniste passionné, rêvant d'atteindre les plus hautes cimes de l'Himalaya, ayant réussi à gravir le premier, en 1897, le mont Saint-Elias, le géant de l'Alaska (5,500 m.), que ses glaciers faisaient considérer comme inaccessible, le duc des Abruzzes avait résolu de consacrer sa fortune et l'activité de sa jeunesse à un voyage d'exploration dans les mers polaires.

Ce projet étant arrêté, les préparatifs en furent activement poussés. Un robuste navire baleinier, le *Jason*, auquel fut donné le nom de *Stella polare*, fut acheté pour transporter l'expédition italienne dans l'archipel François-Joseph[3] qui devait être la base d'opération future. Le personnel comprit : le capitaine de corvette

1. D'après les conférences faites à Rome par le duc des Abruzzes et le capitaine Cagni et les notes fournies par M. le professeur Ulisse Grifoni.

2. Le prince Louis de Savoie, duc des Abruzzes, né le 29 janvier 1873, est le fils du prince Amédée, duc d'Aoste, frère du roi Humbert et roi d'Espagne de 1870 à 1873.

3. La Terre de François-Joseph fut découverte par hasard en 1878, par l'expédition autrichienne de Weyprecht et Payer, dont le navire, le *Tegethof*, entraîné par la dérive des glaces, fut porté vers les îles qui constituent la partie sud-est de cet archipel. Ces nouvelles terres furent explorées au printemps suivant par Payer qui atteignit le cap Fligely et qui crut apercevoir dans le nord d'autres îles auxquelles furent donnés les noms du roi Oscar et de Petermann.

En 1880 et 1881, Leigh Smith, avec son yacht *l'Eira*, réussit assez facilement à

Digitized by Google

Umberto Cagni, le lieutenant de vaisseau Francesco Querini, le médecin de marine, Achille Cavalli, un second pilote, un marin italien, quatre guides alpins, auxquels devait être adjoint un équipage norvégien composé du capitaine Evensen et de dix matelots.

Le 12 juin 1899, la *Stella polare* quitta Christiania, se dirigeant sur Arkhangel où devaient être embarqués 120 chiens destinés à l'attelage des traîneaux.

« Ces chiens étaient de toute espèce, blancs, noirs, à poils ras, à poils longs, avec oreilles droites ou oreilles courtes; le plus grand ne dépassait pas 60 centimètres. Leur état de maigreur au début du voyage ne pouvait faire espérer qu'ils fussent capables de supporter le froid et les misères qui nous attendaient. Mais, comme mon jugement fut changé à la fin de l'expédition. Résistant à la fatigue, n'ayant pas besoin d'eau pour boire, se contentant d'un peu de neige pour étancher leur soif, vivant d'une petite tablette de pemmican lorsqu'il y en avait et s'en passant plusieurs jours, s'il le fallait; mangeant leur prochain, sans difficulté d'ailleurs; ne souffrant pas du froid, toujours prêts au travail, ils ont prouvé qu'ils étaient les indispensables auxiliaires de l'homme dans une expédition sur les glaces[1] ».

Le 12 juillet 1899, la *Stella polare* descendit la Dvina et le lendemain elle voguait vers l'archipel François-Joseph. La mer Blanche était entièrement libre; on marcha à toute vapeur jusqu'au 17 juillet, lorsque furent rencontrées les premières glaces. Le surlendemain, la mer redevint libre jusqu'au 20, où l'on arriva en vue de l'île Northbrook. Après un court arrêt pour déposer au cap Flora du matériel et des vivres, précaution en cas de malheur,

conduire son navire sur la côte méridionale des Terres de François-Joseph et trouva une assez grande étendue de mer libre.

Postérieurement, Jackson séjourna pendant trois printemps au cap Flora. Il s'avança en traîneau jusqu'à la latitude de 81° 20'; il contourna la Terre Alexandra, en détermina l'extrémité au cap Mary Harmsworth, et reconnut une vaste étendue de mer libre qu'il nomma mer de la Reine Victoria.

Pendant les années 1894 et 1895, Nansen accomplit son étonnant projet de laisser son navire, le *Fram*, porté par les courants polaires aussi loin qu'il serait possible. Menacé à chaque instant d'être écrasé par les icebergs, il se résolut à l'abandonner à la latitude de 84° 4' et à le renvoyer en Europe. Avec un seul compagnon, le lieutenant Johansen, il s'aventura sur les glaces, au moyen d'un traîneau-canot, et arriva par 90° long. E. de Gr. à la latitude de 86° 14', la plus septentrionale qui eût été encore atteinte.

Après un terrible hivernage de cent cinquante jours dans la nuit polaire, il revint au sud et rencontra le navire de Jackson qui le ramena en Europe.

Tel était l'état des connaissances géographiques au départ de l'expédition italienne.

1. Relation du duc des Abruzzes.

Digitized by Google

la navigation fut reprise par le détroit de Nightingale, qui fut trouvé obstrué par les glaces. Une tentative pour contourner à l'ouest la terre Alexandre ne réussit pas davantage. Il fallut revenir au détroit et, emprisonné par les glaces, que le navire, malgré tous les efforts, ne parvenait pas à briser, avançant de quelques centaines de mètres seulement par jour, attendre une désagrégation de l'obstacle.

Enfin, le 6 août, la *Stella polare* entrait dans le canal Britannique où la mer fut trouvée libre; près de l'île Eaton, elle rencontra la *Capella*, navire baleinier qui ramenait l'expédition américaine Wellman, et qui emporta en Europe les dernières nouvelles de l'expédition italienne.

La température était douce; le thermomètre se maintenait au-dessus de 0, avec un maximum de 10°. Le voyage se continua jusqu'à la latitude de 82° 14′ au nord de la Terre du Prince-Rodolphe; mais il fallut revenir en arrière et s'arrêter pour hiverner dans la baie de Teplitz, à la latitude de 81° 55′.

L'été prenait fin et les glaces enveloppaient la *Stella polare*, la poussant vers la côte. Dans les premiers jours de septembre, leur pression augmenta à tel point que le navire fut couché sur le flanc; on le dégagea avec la dynamite; mais, le 8 septembre, un choc plus violent le jeta sur les glaces adhérant à la terre. L'eau entra et les pompes étant devenues inutilisables, l'équipage dut abandonner le navire et construire des cabanes pour abriter les hommes et les vivres.

Pendant les loisirs forcés de la longue nuit polaire, tous les préparatifs furent faits pour la suite de l'expédition qui devait se continuer dès que l'on serait sorti des ténèbres; des reconnaissances furent opérées en traîneaux; au cours de l'une d'elles, à la suite d'une chute, le duc des Abruzzes eut une partie de la main gauche gelée, ce qui nécessita l'amputation des phalanges de deux doigts et l'empêcha de prendre part aux expéditions suivantes dans la direction du pôle.

Le 20 février 1900, les premières lueurs annoncèrent la prochaine réapparition du soleil; le capitaine Cagni partit avec 13 traîneaux et 108 chiens; mais deux jours après, les souffrances du froid étant terribles, il revint sur ses pas pour attendre des circonstances meilleures; le thermomètre descendit à 52° au-dessous de zéro; ce fut la température la plus basse.

Digitized by Google

Le capitaine Cagni se remit en route le 11 mars avec 10 traîneaux; la marche fut continuée en dépit d'un froid excessif. Il avait été convenu qu'à mesure qu'il avancerait, le capitaine renverrait une partie des hommes qui l'accompagnaient.

Le 13 mars, le capitaine Evensen et deux marins norvégiens, retournèrent sur leurs pas.

Le 20 mars, fut renvoyé un deuxième groupe composé du lieutenant Querini, du guide Ollier, et du mécanicien norvégien Stocken. Ce groupe ne rallia pas la baie de Teplitz et depuis on n'eut de lui aucune nouvelle. S'égara-t-il, ou fut-il victime d'une de ces catastrophes polaires si fréquentes?... On ne peut faire à ce sujet que des hypothèses. Le temps était clair et beau; le lieutenant Querini avait avec lui dix chiens et un seul traîneau; il devait retrouver facilement la piste de l'expédition.

Le 31 mars, le capitaine Cagni, dans le but de ménager ses ressources, laissa en arrière, avec le médecin Cavalli, un troisième groupe qui accomplit facilement son retour et arriva le 18 avril à la baie de Teplitz.

Le capitaine Cagni continua sa route vers le nord, avec trois hommes seulement, aux prises avec les difficultés ordinaires de la marche sur les glaces, obligé de contourner les canaux qui s'ouvraient inopinément dans le *pak*, ou de les franchir en improvisant des ponts de glaçons et en portant les traîneaux à bras. Le 25 avril, par environ 65° E. de Gr., il atteignit la latitude de 86° 33′, supérieure à celle atteinte par Nansen, à 530 kilom. de la baie de Teplitz; à 385 kilom. environ du pôle.

A perte de vue, au nord, s'étendait l'immense champ de glace, mais les provisions ne permettaient pas d'avancer davantage; le dégel menaçait; le moment du retour était arrivé. La marche en retraite fut commencée le jour suivant à travers les plus grands dangers. Les hurlements de la tempête, les bourrasques de neige, les sinistres craquements des glaces qui se brisaient, ouvrant tantôt des canaux dans lesquels traîneaux et hommes étaient en danger de s'engloutir, ou se dressant en barrières dans lesquelles il fallait s'ouvrir un passage à la pioche, épuisaient les forces morales et physiques. De plus, le capitaine Cagni, réussissant à faire le point, constata que la banquise les entraînait à la dérive vers l'ouest et qu'ils étaient menacés de ne pouvoir atteindre la Terre du Prince-Rodolphe.

Digitized by Google

Enfin, le 23 juin, après une absence de 105 jours et des fatigues inouïes, il rejoignit le campement de la baie de Teplitz.

La *Stella polare* avait pu être réparée et remise à flot; la saison avançait; un deuxième hivernage était impossible. Aucune probabilité ne restait de voir rallier le groupe du lieutenant Querini qu'on avait, au contraire, quelque espoir de retrouver au cap Flora. Le duc des Abruzzes donna l'ordre de reprendre la navigation vers le sud. Le 15 août, la *Stella polare* quitta la baie de Teplitz; elle trouva d'abord une mer libre et facile, puis, à l'entrée du canal Britannique, des champs de glace qui l'entraînèrent à la dérive, des icebergs menaçants qui la mirent, maintes fois, en périlleuse situation. Enfin, le 30 août, elle atteignit le cap Flora, mais sans y rencontrer les compagnons perdus.

Le 5 septembre, elle arriva en vue d'Hammerfest sur les côtes septentrionales de la Norvège.

Reste-t-il encore quelque espoir que le lieutenant Querini n'ait pas péri[1]? Le capitaine norvégien Stocken, père d'un des matelots qui l'accompagnaient, marin très expérimenté de l'océan Arctique, l'affirme. Il peut se faire qu'il se soit égaré ou qu'il se soit volontairement détourné de sa route dans l'espérance de découvrir quelque terre nouvelle; qu'il n'ait pu revenir à la baie de Teplitz et qu'il se soit dirigé sur le cap Flora, où il serait arrivé après le passage de la *Stella polare;* dans ce cas, il y aurait trouvé le dépôt de vivres et aurait pu hiverner.

Une généreuse campagne a été entreprise par une partie de la presse italienne dans le but de fonder deux prix à donner pour la recherche du vaillant officier soit sur les côtes du Spitzberg, soit dans l'archipel François-Joseph. Une somme de 15,000 lire a été réunie; le conseil communal de Venise y a ajouté 5,000 lire et l'on se proposait d'envoyer au commencement de l'été une expédition de recherche commandée par le capitaine Stocken.

Résumons les résultats scientifiques de cette expédition :

Le capitaine Cagni étant passé dans les parages où Payer avait signalé les îles de Petermann et du Roi-Oscar et ne les ayant point relevées, on peut être certain qu'elles n'existent pas, non plus que le cap Osborn. Au nord du cap Fligely, 81° 51′, qui est à l'ex-

1. Notes du professeur Ulisse Grifoni.

Digitized by Google

trémité de l'île du Prince-Rodolphe, il n'y a donc aucune terre.

L'existence d'une vaste mer libre, appelée par Jackson mer de la Reine-Victoria, est confirmée.

Les calculs astronomiques, les observations magnétiques et météorologiques ajouteront un appoint important à la connaissance des conditions physiques de ces régions.

En dehors des ours blancs assez nombreux, de quelques phoques et de quelques narvals, la vie animale est restreinte. A 500 mètres de la plage et à 50 mètres d'altitude fut trouvée une corne de renne bien conservée, mais on ne peut conjecturer si ce débris a été apporté par un courant ou si des animaux de cette espèce ont autrefois vécu sur ces terres.

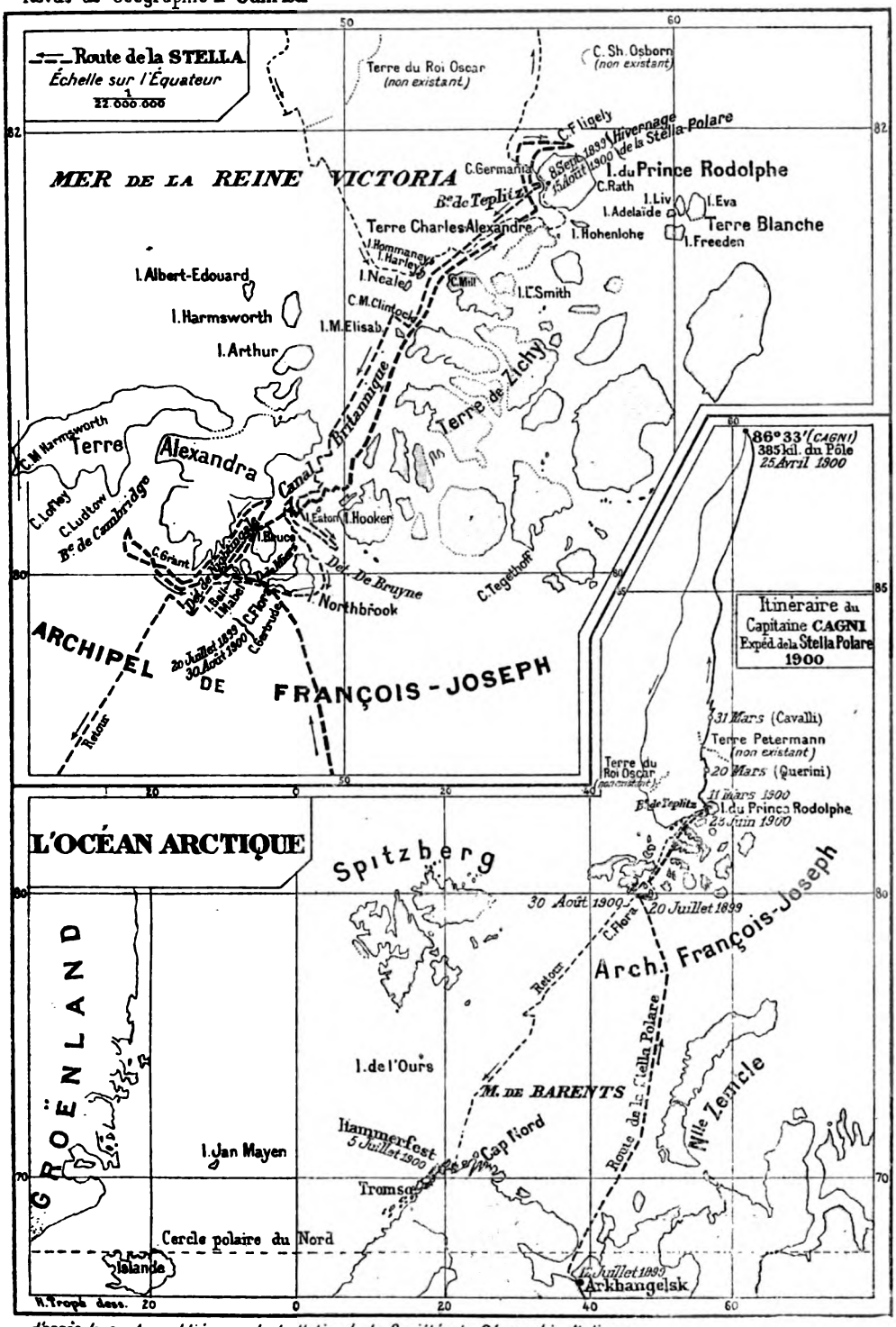
Les roches observées dans l'île du Prince-Rodolphe appartiennent aux formations basaltiques analogues à celles des autres terres polaires de cette région.

Un certain nombre d'espèces nouvelles d'algues marines ont été récoltées.

Sans diminuer en rien la valeur des vaillants explorateurs qui ont pris part à cette mémorable expédition, ne peut-on se demander si les résultats sont en rapport avec les dangers courus, si des intérêts sérieux de la science motivent des efforts aussi excessifs, des dépenses aussi élevées et des sacrifices de vies humaines aussi douloureux. L'homme désire connaître toujours plus complètement le globe sur lequel il passe une vie éphémère; mais il est des secrets que la nature même semble se refuser à lui livrer. Il est bien prouvé que les pôles sont inaccessibles, aussi bien par les routes de l'air que par les mers glacées; le centre du globe l'est évidemment aussi et également les altitudes des grands sommets, de même que les couches supérieures de l'atmosphère où l'être vivant ne peut respirer. Où la vie cesse, les investigations humaines doivent forcément s'arrêter. Aller toujours plus loin, monter toujours plus haut n'est souvent qu'un sport qui séduit les esprits ardents ou aventureux, mais la sagesse même de la science aurait sans doute le devoir d'en restreindre l'imprudente stérilité.

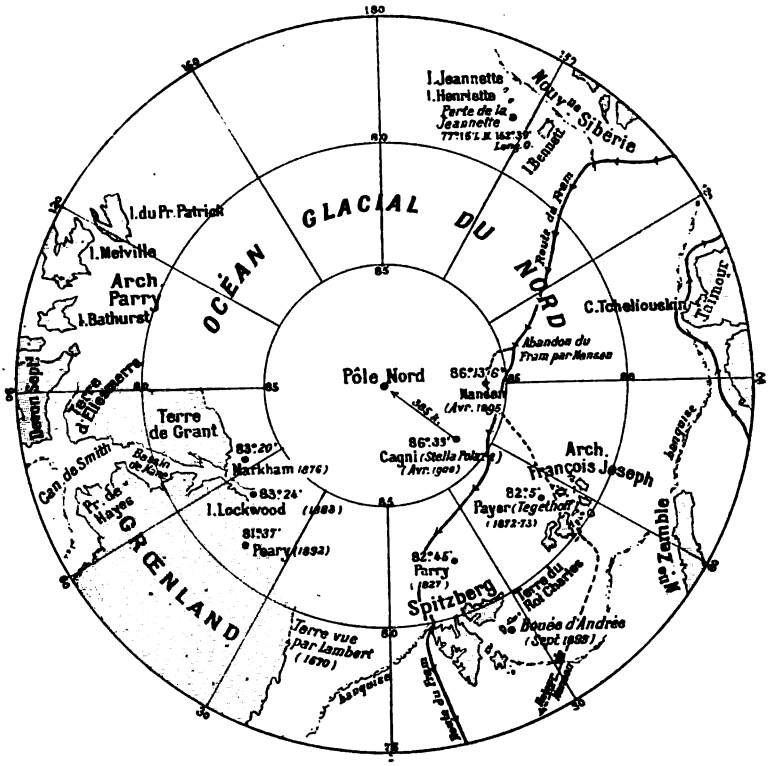
G. N.

Digitized by Google



d'après la carte publiée par le bulletin de la Société de Géographie Italienne

Digitized by Google



EXPLORATIONS AU POLE NORD

Les expéditions se lancent de plus en plus nombreuses à la conquête du pôle nord; tandis que Peary et Sverdrup sont, chacun de leur côté, aux prises sans doute encore avec les difficiles chenaux du Grönland occidental, que l'Américain Stein termine son hivernage au cap Sabine, dans la terre d'Ellesmere, de nouvelles expéditions sont en préparation : on parle de celles du Russe Makarov, du Canadien Bernier, de l'Américain Baldwin. Enfin M. Anschütz-Kämpfe, de Munich, se propose d'atteindre le pôle au moyen d'un bateau sous-marin qui passerait sous la glace de l'océan Arctique.

Un richissime Américain, M. W. Ziegler, est le Mécène de l'expédition Baldwin; il consacre à la réalisation de cette entreprise la somme d'un million et demi de dollars. L'explorateur Baldwin a déjà fait ses preuves : compagnon de Peary au Grönland, il avait offert à Andrée un concours qui fut heureusement refusé, puis il avait fait partie de la seconde expédition Wellmann à la Terre François-Joseph. C'est vers cette même terre qu'il compte se diriger en juin avec trois navires dont l'un, l'*Amerika*, équipé pour une expédition arctique, poussera aussi loin que possible vers le nord, en emportant un grand aérostat. Tandis que l'*Amerika*, prise par les glaces, se laissera porter comme le *Fram* de Nansen, par le courant polaire, M. Baldwin, imitant Andrée, mais mieux préparé que lui, montera en ballon et cherchera à atteindre ainsi le pôle.

(*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

L'ÉMYRNE INDUSTRIELLE

AGRICOLE ET COMMERCIALE

Il a déjà été beaucoup écrit sur Madagascar. Honneur a été justement rendu à l'homme éminent dont l'administration intelligente et ferme prépare la transformation de la grande île africaine; mais, en dehors des rapports officiels, il est toujours bon de connaître un pays par les détails familiers de sa vie intérieure et par les appréciations indépendantes d'hommes dégagés de tout intérêt personnel, qui ont regardé sans parti pris et qui disent sincèrement ce qu'ils ont vu.

La rédaction de la *Revue*, tout en laissant à l'auteur de l'étude qu'elle publie, la responsabilité de ses appréciations et de ses critiques, a pensé qu'il était utile de la mettre sous les yeux de ses lecteurs, comme une contribution intéressante à l'examen de la question si complexe de l'avenir de la colonisation de Madagascar. LA RÉDACTION.

A vivre sans parti pris la vie coloniale, à étudier de près les pays où les obligations du métier vous conduisent, à se faire ainsi une opinion raisonnée et laborieuse, l'on acquiert pour ce qui n'est pas le fruit de l'expérience propre, une incrédulité qu'exaspère le colportage des histoires de commande et des légendes intéressées.

En France, l'on voyage peu, et quiconque, industriel, commerçant ou homme politique, désire être renseigné sur la valeur de notre empire colonial, se trouve trop souvent réduit à des renseignements incomplets ou mal coordonnés, résultant de récits de quelque touriste illusionné ou irréfléchi, ou, ce qui est plus dangereux, à des affirmations de coloniaux de profession qui, ayant peiné pour administrer des territoires sans avenir, sont naturellement portés à exagérer le résultat de leurs efforts. Il est rare que des hommes sérieux prennent la peine d'aller étudier sur place les conditions économiques des pays nouveaux, plus rare encore qu'ils se fassent les apôtres de la vérité, sans illusions.

Digitized by Google

Quelles erreurs n'ont pas été ainsi entretenues et propagées?

Nos entreprises ou plutôt nos expéditions coloniales ne sont trop souvent que la poursuite d'un mirage, d'un Eldorado qui s'éloigne constamment. Aussi devient-on facilement sceptique ou incrédule aux discours de qui vient de loin.

C'est dans cette disposition d'esprit que je me trouvais à Tamatave en écoutant les merveilleux récits des premiers officiers retour de l'Émyrne.

L'unanimité était complète : l'Émyrne était le pays rêvé; ses habitants étaient civilisés aux trois quarts, industrieux, travailleurs et policés; Tananarive, une ville immense, aux maisons confortables, aux palais luxueux, où se réunissaient tous les agréments de l'existence. Quelque temps après, ayant dû me rendre à Tananarive, j'emportais donc dans mon bagage les pires idées préconçues.

De la côte à Sabotsy, le pays, d'une fatigante monotonie, m'avait paru d'une incontestable fertilité; mais, après la montée de l'Angova, le premier seuil de l'Émyrne franchi, je me trouvai dans une contrée pelée, nue, aride; habitée, il est vrai, par une population très dense dont la vie grouillante ne pouvait, cependant, faire méconnaître la naturelle désolation.

Je surprenais donc là encore l'habituelle et inconsciente exagération des narrateurs.

Pourtant, à la fin de cette dernière journée, comme, vers les quatre heures du soir, nous arrivions au sommet d'un de ces boursouflements d'argile dont est constituée l'Émyrne, je restai stupéfait de voir, à 12 kilomètres environ devant nous, une ville énorme recouvrant une montagne du pêle-mêle inouï de ses maisons.

L'impression était grandiose ; et un séjour de quatre mois à la capitale, s'il m'a permis de confirmer mon sentiment sur la stérilité du pays, m'a en revanche réconcilié avec le peuple hova, qui n'a, il est vrai, qu'un vernis de civilisation, mais qui est supérieur néanmoins à toutes les autres races de l'île.

I

Tananarive ne date que de cinquante ans environ; on s'étonne de l'œuvre accomplie en un si petit nombre d'années.

Le voyageur, en approchant de la ville, est agréablement surpris à

Digitized by Google

la vue des cottages isolés, des chalets à physionomie coquette, des maisons urbaines, des édifices publics. Toute une industrie, la plus considérable du pays, se révèle ainsi : celle du bâtiment et de ce qui s'y rattache, c'est-à-dire la fabrication des tuiles, des briques et des carreaux.

Tananarive et sa banlieue comptent plus de 8,000 maisons, dont 3,000 sont construites en briques avec mortier de terre, et une centaine à parement de briques cuites rejointées; les constructions appartenant à l'État ou à l'administration sont, pour la plupart, élevées totalement en maçonnerie de briques. A eux seuls, l'État et les diverses entreprises ayant un caractère plus ou moins public, consomment annuellement 6,000,000 de briques.

On peut prévoir que, dans un avenir rapproché, grâce à l'abaissement des prix de revient de la brique, les indigènes eux-mêmes remplaceront par des constructions plus élégantes et plus solides, les cahutes en terre battue qui déparent encore certains quartiers de la capitale.

Il y a des fours partout aux environs de Tananarive, et quelques-uns sont gigantesques. Les Européens qui se livrent aujourd'hui à cette industrie, en tirent des profits appréciables. En même temps que la brique, ils font des tuyaux de conduite pour l'eau très rare à la capitale, des carreaux et aussi de ces petites tuiles indigènes arrondies, qui donnent aux maisons de Tananarive une allure légère et coquette.

La poterie forme également une industrie locale, mais assez primitive; elle est abandonnée aux femmes et s'exerce pour ainsi dire au milieu du ménage, auquel elle fournit les ustensiles d'usage journalier; mais on n'y trouve aucun art, pas même la tendance à une reproduction plus perfectionnée des objets similaires venus du dehors. Les grandes jarres et les gargoulettes, malgré le vernis rouge ou la couche de plombagine qui les recouvrent, conservent une porosité qui presque toujours les désagrège; il ne semble pas que l'effort de Laborde, dont les usines produisirent jusqu'à de la porcelaine, ait été continué.

Les Hovas ont beaucoup oublié, ce qui est une des conséquences de leur manque d'esprit inventif. Une fois un certain degré de perfection atteint, l'indigène reste à peu près stationnaire, et ne sait plus chercher le mieux.

Il en est de même dans la fabrication des objets de fer. Le sol

Digitized by Google

de l'Émyrne contient du fer en abondance et les centres de production de ce métal sont très nombreux.

Jadis, avant l'introduction des armes à bon marché, l'armement des troupes hovas se fabriquait en partie sur place. Laborde fondait des canons, et, pour le reste, le gouvernement entretenait de véritables corps d'ouvriers d'État, spécialistes à leur manière : les gens recrutés à Avarat' Ilafy étaient employés à la fabrication des fusils et ceux qui s'occupaient aux lances et aux balles étaient connus sous le nom de corps d'Amparibe. Mais les pacotilles des armuriers d'Europe et d'Amérique, le bon marché des énormes fusils à pierre ornés de clous en cuivre, et, plus tard, les sniders et autres, ruinèrent vite l'industrie naissante; le Hova resta seulement un forgeron assez habile.

Le fer qu'il travaille est presque exclusivement extrait et fondu par lui, par des moyens primitifs, qui ne nécessitent aucune dépense d'installation et donnent des résultats satisfaisants.

La liste des objets de fabrication locale est importante; elle comprend tous les outils de maçons et de menuisiers, et des ustensiles de ménage. Elle s'est même développée depuis que l'arrivée des Européens a créé des besoins nouveaux.

Le Hova excelle dans les travaux qui demandent de la patience, de la minutie et où il suffit de copier. On est même étonné du fini de certains ouvrages, quand on considère les outils qui ont servi à leur fabrication, et j'ai été un jour saisi d'admiration devant les pièces d'une pendule, œuvre d'un artiste de la capitale.

Les orfèvres sont remarquables aussi par leur habileté. Ils se tiennent au fond d'échoppes larges comme la main, et n'usent que des moyens les plus primitifs; de minuscules creusets posés sur de tout petits réchauds et quelques limes, leur suffisent pour exécuter des bijoux d'une ténuité et d'un fini extrême. Il ne faut leur demander aucune originalité, aucun effort qui témoigne d'un art personnel, mais l'exécution sera presque parfaite. Le musée indigène contient certaines pièces réellement remarquables. On y trouve, entre autres, quatre ou cinq vases d'argent de proportions inusitées, assez profonds pour y loger un homme. Ces vases sont de forme élancée, et aucun heurt mal habile ne rompt l'harmonie de leurs contours. Sur leurs flancs, le métal ouvré offre des ornementations, qui, pour être copiées, n'en représentent pas moins une main-d'œuvre fort artistique.

Digitized by Google

A l'inverse des autres tribus dont la fainéantise déconcerte, dont l'animalité est patente, tout le peuple hova travaille. Chaque individu a un métier, une profession, un gagne-pain. A côté des forgerons, à côté de l'orfèvre, on rencontre de nombreux ferblantiers, petites gens qui peinent leur vie entière à la fabrication des lampes, malles, cuvettes, arrosoirs, récipients de toutes sortes.

Le ferblantier travaille souvent en gros; sa boutique est remplie des ustensiles d'usage courant, ce qui ne l'empêche pas d'exécuter sur commande tel ou tel objet dont vous avez besoin.

Et le cordonnier en fait autant; le cordonnier, peut-être plus habile que les autres et qui, avec du cuir souvent préparé dans le pays, saura confectionner une bottine élégante, un soulier à la mode, des houseaux et des bottes. Plus d'une fois, l'administration s'est adressée aux indigènes pour la chaussure des troupes, pour des bretelles de fusils et des cartouchières. Et cette grosse fabrication, que, dans une colonie plus vieille, l'on n'aurait peut-être pas obtenue d'une main-d'œuvre mieux préparée, des ateliers de Hovas les livrèrent à jour fixe et à un prix très modéré.

Grâce aux aptitudes de ses habitants, l'Émyrne est la seule région de toute l'île sur laquelle le colon peut vivre. L'étranger qui arrive à la capitale, s'il n'a pas à tenir un certain rang, s'il veut se contenter des seules aises domestiques, peut, sans grands frais, trouver sur place tous les objets nécessaires à son entretien. Le tailleur indigène, dont les prétentions ne sont jamais aussi élevées que celles de son voisin venu d'Europe, l'habillera même selon les exigences des dernières modes.

Le Hova ne manque pas d'ailleurs d'une certaine coquetterie et notre contact a déjà développé ses aspirations au beau maintien. Il fait même preuve, en pareille matière, d'un syncrétisme parfois comique. De même que chez lui toutes les civilisations et tous les cultes sout représentés, les modes les plus diverses l'ont sollicité. A miss Hellyet, personne probablement d'origine britannique, les femmes ont pris la large ceinture de cuir bien connue, tandis que les hommes adoptaient celle de soie, qui, pendant une saison, à Paris, prétendit détrôner le gilet. Pour les jours de parade, plus particulièrement pour les bals, la femme hova, malgré les rigides préceptes d'un protestantisme assez répandu, consentira volontiers à ne cacher qu'à moitié ses charmes naturels sous l'indiscrétion des échancrures; elle aura des robes à traîne,

Digitized by Google

se fera au besoin friser, et je me rappelle encore cette personne déjà mûre, une princesse, paraît-il, qui présidait avec tant de dignité à des répétitions de ballet, et ne sortait jamais qu'avec un chapeau de paille noire à petites fleurs mauves, une voilette et des gants de filoselle.

Le Hova a aussi une certaine recherche dans sa mise; Rainiandiamanpandry marcha au supplice en redingote noire; M. Ransangy se montre assez souvent en habit; le prince Rahamatra, le premier légionnaire malgache, aime l'uniforme qui lui permet d'exhiber sa croix, et les autres, sur la figure desquels on ne met aucun nom : propriétaires, cultivateurs, gens plus ou moins aisés, en font autant, sortent en frac ou en smoking, souvent gantés, ou sous les costumes du sport qu'ils préfèrent.

Le tailleur indigène, en Émyrne, fait donc, même avec ses compatriotes, de bonnes affaires, et la concurrence serait difficile à soutenir pour un ouvrier européen, en ce qui concerne du moins les vêtements journaliers.

Il existe également un peu partout des ateliers de couturières. Du matin au soir, accroupies à terre, les unes à côté des autres, tassées, pressées, des femmes piquent des vêtements blancs. C'est un inlassable ronron de machines à coudre, machines allemandes presque toutes, dorées et peintes, un des nombreux produits de ces industries d'outre-Rhin qui débordent sur l'Europe et vont de plus en plus encombrant les marchés coloniaux. La femme hova ne se borne pas d'ailleurs à la couture; elle tisse des rabanes, fait de la broderie et aussi de la dentelle de soie blanche, reproduction de vieux dessins anglais, très fine et légère, à laquelle le travail à la main donne un cachet incontestablement artistique.

Dans toute l'île, on chercherait vainement l'équivalent de ces industries féminines des Hovas. La Betsimisaraka, depuis longtemps en contact avec les Européens, portera volontiers les modes d'Europe; elle sera même extrêmement coquette et très propre, aimant le beau linge et, chose plus rare, les dessous immaculés; mais ses dix doigts ne feront jamais œuvre qui vaille.

Les Hovas, hommes et femmes, non seulement travaillent, mais ce sont encore des colporteurs infatigables, obséquieux, allant de case en case vendre les objets de leur fabrication. Il ne se passe pas de jour que vous ne soyez harcelés par des marchands ambulants qui savent très bien que le boniment est la moitié de la réussite.

Digitized by Google

L'étranger qui arrive à la capitale est donc logé par le Hova, fourni par lui de la plupart des ustensiles nécessaires à son ménage, chaussé et habillé par lui; et c'est encore le Hova qui lui vendra un mobilier.

Chaque vendredi, le marché ordinaire établi devant la résidence devenant insuffisant, il s'est créé, à Anakely, une sorte de marché annexe affecté à l'exposition des meubles, qui, pour la plupart, arrivent de la campagne environnante. Depuis l'occupation, les prix ont beaucoup augmenté, en même temps que la qualité ou la solidité en ont diminué. Mais il se manifeste certaines tendances à une élégance au moins superficielle.

Le *Zoma* est encore un marché fort curieux et bien achalandé, où tout Tananarive et même les gens des environs se rendent chaque matin. La cohue y est bizarre et la marmaille grouillante : Hovas sous leur éternel chapeau de paille à larges bords, femmes enroulées dans le bariolage des pagnes sur lesquels pend la longue et lourde tresse noire, domestiques *vazahas*, race marchandeuse et rapace. Jadis, il y avait de tout au *Zoma* et le *Zoma* débordait, établissant des succursales dans les autres quartiers où les vendeurs campaient sous d'immenses parasols de toile blanche. Tout au bout se trouvait le coin des matelassières, pêle-mêle hétéroclite de matelas bourrés de mousse et de petites fleurs blanches et cotonneuses, de paillasses, d'oreillers, de traversins faits pour les trois quarts de pièces et de morceaux d'étoffes criardes.

Menuiserie et charpenterie, toutes les industries du bois sont à peu près représentées à Tananarive.

Les maisons de la capitale présentent à l'intérieur, les plus belles du moins, un souci particulier de la chose finie, et on y remarque une réelle recherche d'harmonie dans le mobilier. Très souvent, on y trouve de légers planchers, d'élégants panneaux, des revêtements sculptés de cheminées, des escaliers à rampes ajourées et des balcons intérieurs, le tout provenant de la main-d'œuvre locale; aussi, comparées à Tananarive, les villes de la côte, malgré l'apport étranger, présentent-elles un caractère de provisoire et de hâtif dans leur nouveauté.

On peut demander aux Hovas, menuisiers et charpentiers, tout ce dont on a besoin, à condition de les guider d'un conseil ou d'un modèle. D'ailleurs, nous constatons ici une très sensible orientation vers le progrès; au lendemain de l'occupation, la

Digitized by Google

population étrangère de la capitale s'est considérablement accrue et de nouveaux usages se sont établis, tels, par exemple, que l'emploi des charrettes et autres véhicules dont, faute de routes carrossables, on ne songeait pas à se servir. Aujourd'hui, les charrettes à bœufs qui parcourent une bonne partie de l'Émyrne, sont toutes dues à l'industrie locale, qui s'est, là encore, montrée très habile. Aussi, à l'École professionnelle, la menuiserie et la charpenterie sont-elles les sections les plus suivies; elles ont déjà donné de très appréciables résultats.

En ce qui concerne les industries textiles, on constate, en même temps qu'une perfection plus sensible, une recherche plus évidente et une préoccupation quasi artistique dans la fabrication de certains tissus, principalement des lambas de soie. On appelle ainsi une étoffe ayant ordinairement 2 mètres sur 1 m. 1/2 ou 1 m. 75 et faite de deux laizes, les métiers plus que primitifs des indigènes ne permettant jamais que des largeurs restreintes.

Les lambas présentent d'ordinaire une étonnante accumulation de couleurs, une gamme de teintes aussi vives que variées, des tons violents et criards, qui tirent l'œil, sans pourtant produire la sensation désagréable de nos tissus d'exportation, si recherchés des populations coloniales. Le plus souvent, les fils de soie qui ont servi aux dessins proviennent des manufactures de Lyon.

Les plantes tinctoriales du pays, et surtout les procédés de fixation des indigènes, ne permettent pas d'arriver à des nuances absolument nettes et durables. Les gens du Betsiléo, moins truqueurs que les Hovas, confectionnent des lambas aux nuances infiniment plus sobres, à l'instar des tentures et des tapis d'Europe, et qui ont ainsi une originalité propre.

A côté des bariolages à bon marché, qui encombrent les ballots des colporteurs, on trouve aussi des pièces entières du plus remarquable travail exécutées selon le goût européen. Pour ces dernières, les Hovas émettent des prétentions exorbitantes : 200 ou 300 francs du lamba. J'en ai rencontré un qui m'a ravi : un immense carré blanc, de ce blanc particulier de la soie indigène, mat avec des tons se rapprochant du vieil ivoire, encadré d'une seule bande vert Véronèse où courait un liséré rouge.

Ce qu'une pareille étoffe représente de besogne méticuleuse et de patience est invraisemblable, et si l'indigène se rendait compte

Digitized by Google

du prix du temps, c'en serait fait des industries textiles à Madagascar. Le seul métier en usage dans l'île, pour tous les travaux du même genre, est le plus rudimentaire qui se puisse concevoir.

Le ver producteur de la soie se trouve à peu près partout en Émyrne, et dans la province de Betsiléo.

Il existe plusieurs variétés de bombyx indigènes répandues sur le plateau central, dans la région de Majunga et jusqu'au pays des Baras, et dont les deux principales sont le *landion'amboa* et le *landi-be*. La première vit à l'état de nature; la seconde, dont la soie est de qualité supérieure, est de la part des indigènes l'objet de certains soins, qui, même dans les forêts, amènent un semblant de sélection. Le *landi-be* vit sur l'ambrevade (arbuste dont les graines sont comestibles et ne manquent pas de saveur), sur le mûrier ou le tapia, dans les plaines de l'ouest.

Le bombyx de Chine a été également introduit à Madagascar par les missionnaires à une date assez récente. Il y en a beaucoup dans les environs de Tananarive et sa soie sert à faire les lambas de la capitale, ainsi que les dentelles dont nous avons déjà parlé.

Outre les lambas, les gens du Betsiléo fabriquent une sorte d'étoffe de soie d'un gris terne, très souple, presque inusable, dont les Européens usent maintenant beaucoup.

Chose étonnante! alors que le ver à soie existe presque partout à Madagascar, et qu'on pourrait l'élever même sur la côte où l'ambrevade et le mûrier poussent plus vigoureusement qu'ailleurs, les peuplades du plateau central sont les seules à avoir compris son utilité et les profits qu'on en peut retirer. Les Baras, par exemple, qui dans leurs forêts ramassent des quantités considérables de cocons, n'en savent pour ainsi dire pas l'emploi, et se bornent à en faire le commerce avec le Betsiléo et l'Émyrne.

Étendra-t-on jamais l'industrie séricicole dans la grande île? Il est permis d'en douter, à moins qu'on ne se décourage pas devant une œuvre de longue haleine. Il y a ici tant de choses à entreprendre, tant de possibilités réalisables, qu'on se demande quelquefois par où commencer.

D'ailleurs, les peuplades du plateau central sont à peu près les seules qui s'occupent à produire la soie, et comme elles sont en même temps les plus avancées en toutes choses, les plus laborieuses et les plus intelligentes, on est tenté d'exiger d'elles toujours davantage. Mais le Hova, habitant une terre ingrate, est,

Digitized by Google

pour la production des choses nécessaires à son existence, astreint à des travaux si multiples, qu'il est difficile de lui demander de s'attacher encore à des besognes accessoires et peu rémunératrices comme l'élève du bombyx indigène, dont la soie d'ailleurs ne semble pas aussi bonne que celle des pays d'Extrême-Orient.

Le Hova, déjà, ne plante presque plus le cotonnier, bien que cet arbuste pousse à peu près partout et demande peu de soins.

Il n'a plus assez de loisirs pour filer à la quenouille ou sur sa cuisse, la quantité de coton nécessaire à la confection d'un rouleau de cette grosse étoffe chaude et résistante dont étaient vêtus presque tous les bourjanes de la capitale. Les procédés trop rudimentaires dont il dispose ne lui permettent pas de lutter contre la concurrence des tissus étrangers.

Pourrait-on, en utilisant des forces motrices naturelles, installer en Émyrne ou dans le Betsiléo, une fabrique de toile où s'approvisionneraient les indigènes? L'idée est tentante, bien que d'une réalisation peu assurée. Les filateurs se feraient-ils en même temps planteurs, et, dans ce cas, la main-d'œuvre indigène serait-elle suffisante? ou bien s'adresserait-on directement aux habitants, en leur assurant la vente de leurs cotons? La réponse est difficile, et il faut encore tenir compte d'un important facteur quand on parle de l'avenir de l'Émyrne, le chemin de fer, qui amènera forcément dans la situation économique du pays et dans les relations commerciales entre la côte et le plateau central des modifications imprévues.

Dans le domaine économique comme ailleurs, tout se tient et les phénomènes s'engendrent les uns les autres. Les mêmes causes qui s'opposent à une production plus grande de la soie et du coton, expliquent pourquoi la culture du chanvre est de plus en plus abandonnée, pourquoi le commerce des fibres d'aloès est nul. Ces petites industries prospères à une époque où le Hova vivait pour lui, chez lui, à peu près à sa guise, loin du contact harcelant de l'Européen, périclitent de jour en jour et s'éteindront d'elles-mêmes quand leur utilité disparaîtra.

Seule, la fabrication des tissus de rafia se maintient et semble même se développer. Le rafia croît à peu près partout à Madagascar, mais de préférence sur la côte et dans les régions d'altitude moyenne. Il ne fait pas l'objet d'une culture spéciale, sauf en Émyrne, et pousse à l'état sauvage, épanouissant au hasard ses feuilles assez semblables à celles du palmier. On n'utilise que les

Digitized by Google

toutes jeunes feuilles, celles qui, non encore ouvertes, se dressent au sommet de l'arbre comme un paratonnerre. Elles sont alors d'un blanc à peine teinté et très molles, ce qui permet alors d'enlever sur leurs faces, et en longues lanières, l'espèce de tissu épidermique qui les recouvre. On distingue à Madagascar deux sortes de rafia : l'un de forêt, rouge, raide et cassant, l'autre dit d'*Andriba*, également rouge et plus résistant.

L'étoffe la plus fine et la plus légère, fabriquée avec le rafia, est le *jabo*, d'une teinte naturellement jaune paille, dont la trame emprunte à un mélange de fils de soie blanche, une malléabilité et un éclat particuliers. On utilise le jabo pour la confection des vêtements indigènes, ceux de femmes surtout; les colons en font aussi des paletots d'intérieur d'une extrême légèreté.

La rabane de tenture et d'emballage, uniformément jaune ou zébrée de bandes de couleurs, forme un objet de commerce autrement important. Presque tous les indigènes s'en servent et la majeure partie des bourjanes de Tananarive la portent dans leurs longues marches à cause de la fraîcheur qu'elle entretient et de son imperméabilité. Elle est presque inusable, résiste aux plus durs lavages, se vend à très bas prix, toutes qualités requises des indigènes, de ceux surtout habitant la campagne, lesquels ne brillent ni par l'aisance, ni par la coquetterie.

Il s'est fait, à une époque, une certaine exportation de rabanes vers les pays d'Europe. Mais si les tissus neufs ont un indéniable agrément, les couleurs qui les ornent, obtenues par l'immersion prolongée des fils dans l'eau, où sont bouillies des feuilles et des écorces, ne résistent guère. Les pièces ont une longueur à peu près uniforme de 3 mètres.

En revanche, les viticulteurs d'Europe sont pour Madagascar de précieux clients en ce qui concerne le rafia brut. Tous les paysans de nos campagnes productrices de vin, ont vu et manié ces longs fils souples, plats et résistants que les Malgaches rassemblent et vendent en torsades énormes. Il s'en fait un trafic considérable dans tous les ports de la côte et les bateaux de la compagnie havraise en emportent, à chaque voyage, des centaines de tonnes. L'indigène, pour s'en procurer, n'a qu'à s'écarter un tant soit peu de son village; mais l'Émyrne est un pays si déshérité, que le rafia, partout si répandu, si vivace, n'est pas arrivé, en se propageant de proche en proche, jusqu'à ces contrées d'argile in-

Digitized by Google

fertile et compacte, qui forment le plateau ou plutôt l'arête centrale.

Le Hova fabrique aussi certains produits de sa consommation domestique : le sucre, grossière cassonnade en pains; le savon débité en petits cubes noirs aux étalages des marchés; la chandelle de graisse de bœuf, jaunâtre et fumeuse, qui pend en paquets sous toutes les paillottes des débitants de carrefour. Dans ces détails de petite industrie, on peut voir qu'il se mêle toujours chez le Hova à une indéniable activité une grande apathie; le contraste est frappant entre lui et les populations de la côte, qui vivent dans un irrémédiable abrutissement.

Telle est, dans ses grandes lignes, la situation industrielle de l'Émyrne, d'où l'on peut déduire une opinion sur les aptitudes des individus et sur leurs progrès possibles.

J'ai dit, et je crois avoir prouvé que les habitants de l'Émyrne avaient toujours vécu d'emprunts, que leurs industries et jusqu'à leurs usages privés étaient d'importation étrangère; qu'ils n'avaient fait preuve d'aucune initiative et qu'il n'avait jamais existé d'art hova. Mais le Hova a pourtant, bien qu'acquises, des tendances artistiques. Qu'on me fasse crédit des mots, et je dirai avoir connu à Tananarive des aquarellistes, des peintres décorateurs et des lithographes.

Avant notre conquête, il existait déjà à Madagascar et il existe toujours un journal illustré, très répandu, le *Vao-Vao*, entièrement composé par des Hovas et dont les numéros sensationnels initient les lecteurs aux splendeurs des réceptions faites au gouverneur général et à tous les événements publics de quelque importance.

S'il manque donc au Hova les aptitudes de race qui lui auraient permis de grandir sans tutelle extérieure, néanmoins il est intelligent, débrouillé et adroit. On ne saurait non plus, sans injustice, lui dénier certaines qualités morales qui, dans les classes inférieures se manifestent par la fidélité domestique. Un serviteur ne laissera jamais son maître sans se faire remplacer, autant que possible, par un parent ou un ami. Dans la maison, il est prévoyant; les remontrances l'améliorent, les conseils le servent, et là encore, on découvre en lui des aptitudes à s'instruire. Un fossé énorme sépare cet individu, pourtant encore barbare, des autres races de Madagascar.

Digitized by Google

Un des métiers les plus répandus et sans nul doute le plus indispensable, est celui de *bourjane*, c'est-à-dire porteur de fardeaux ou de *filanzana* (chaise à porteurs). On peut évaluer à trente mille au moins le nombre des individus qui, d'un bout de l'année à l'autre, descendent à la côte pour y chercher les colis et les voyageurs à destination de l'Émyrne, ou qui, de la capitale, rayonnent vers les points les plus reculés de l'île.

Le bourjane est un type à part, un nomade qui jamais, deux nuits de suite, ne couche au même endroit. La vie errante a fait de lui non pas un paria, comme on pourrait le croire, mais un individu d'une endurance extrême, sobre, économe, avisé.

Sur les trois cent soixante-cinq jours de l'année, le bourjane soutient, pendant près de trois cents jours, avec sa charge de 25 à 30 kilogrammes, une marche journalière de 50 kilomètres. Le long ruban d'argile boueuse, qui, d'étape en étape, conduit de la côte en Émyrne, est, d'un bout à l'autre, piétiné sans interruption par le défilé des convois, grâce auxquels sont assurés le commerce et l'alimentation des régions centrales. Chaque homme porte aux extrémités d'un bambou les deux colis de poids égal dont se compose sa charge. Par suite de l'effort énorme chaque jour répété depuis si longtemps, l'anatomie externe de l'individu s'est manifestement modifiée. Chez la plupart, la cage thoracique a acquis un développement d'autant plus sensible qu'elle contraste avec la gracilité de la taille; les muscles des épaules se sont renflés d'une façon anormale, et sous la constante meurtrissure du bambou, les chairs ont perdu une partie de leur sensibilité.

Seules, les infirmités ou la vieillesse contraignent au repos ces marcheurs infatigables. Quelles que soient les difficultés des régions qu'ils traversent ou l'intempérie des saisons, plus robustes que des bêtes de somme, ils s'en vont, vêtus d'un méchant lamba ou d'une camisole de tissu grossier; leur sobriété est stupéfiante, un rien les contente et assure le fonctionnement de leur machine humaine. La seule halte qu'ils s'accordent à midi, leur suffit pour cuire et mastiquer un plat de riz bouilli sans sel, sans condiments, sans viande, pâte énorme et repoussante qu'ils avalent à presque température d'ébullition, avec des happements de molosse; et le soleil les tanne, le froid les cingle.

La seconde fois que je passai à Ankéramadinika, un brouillard opaque et glacial pesait sur la région. La nuit fut une torture; les

Digitized by Google

molletons et les pèlerines qui nous enveloppaient étaient insuffisants pour nous réchauffer dans la case disjointe où le vent s'engouffrait. Impossible de dormir; et jusqu'à l'aube, à côté de nous, comme une réunion de poitrinaires, les bourjanes toussèrent, crachèrent, éternuèrent, en claquant des dents sous leurs vêtements mouillés. A la pointe du jour nous partîmes, et un spectacle inimaginable s'offrit à nos yeux : le brouillard, condensé davantage, s'élargissait à l'infini; les nuages succédaient aux nuages dans une congélation de mer polaire, d'océan d'apocalypse, dont les volutes, comme solidifiées, s'arrêtaient à la base des pics bleus émergeant çà et là. Cette uniformité blanche s'étendait à perte de vue, impénétrable et suffocante dans les vallées, emplissant vers l'est l'immense fossé au fond duquel, sous 300 mètres de vapeur d'eau, dormait le petit village de Sabotsy. Au froid très vif avait succédé une humidité pénétrante, émanation de la terre et des forêts, et les bourjanes marchaient grelottants, jusqu'à ce que, vers le milieu du jour, un rayon de soleil leur permît de se sécher.

Quelques-uns en meurent, mais aucun n'accuse le métier, un métier fait volontairement, sans maître qui commande, avec le droit de s'arrêter quand il leur plaît, et qui leur donne quand les jarrets sont assez solides, deux fois quarante francs par mois; c'est-à-dire la liberté avec la fortune.

Ils furent autrement malheureux naguère au lendemain de l'expédition. Les brigands ou fahavalos raziaient les villages; les rizières restaient incultes. Rien à manger. Et sur la route, on trouva plus d'une fois, à côté de sa charge intacte, de biscuits et de conserves, le cadavre d'un pauvre bourjane mort de faim.

G. François,
Sous-commissaire des colonies.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

La seconde expédition de M. Sven Hedin dans l'Asie centrale. — MM. Kozlov, Kaznakov et Ladyghine dans l'Altaï mongol et le désert de Gobi. — Les Russes en Mandchourie; le transmandchourien. — Autour du lac Tchad : le colonel Péroz sur la route de Zinder; défaite des fils de Rabah; les populations du Kanem. — La mission Bernard-Huot du Chari à la Sangha; les missions Löfler et Fredon. — Mission franco-portugaise de délimitation entre le Congo et le territoire de Cabinda.

Le Dr Sven Hedin dont on connaît le magnifique voyage de trois années à travers l'Asie centrale, de 1894 à 1897, a publié les observations et les notes scientifiques prises au cours de cette longue exploration dans un volume qui forme l'*Ergänzungsheft* n° 131 des *Petermann's Mitteilungen*. M. Deniker en a donné un résumé dans *La Géographie* (15 mars). Cette publication apporte une énorme quantité de renseignements nouveaux sur la Kachgarie, la région du Lob-nor, le versant nord du Kouen-loun, le désert de Takla-Makane, le Tibet septentrional, le bassin du Hoang-ho supérieur.

L'explorateur suédois a entrepris dès 1899 un nouveau voyage dans les pays les moins connus de l'Asie centrale. Parti de Kachgar à la fin de septembre 1899, il atteignit le Yarkand-Daria qu'il descendit en radeau jusqu'au Yangi-Koul où il rencontra notre compatriote M. Bonin. Laissant alors une partie de sa caravane au Yangi-Koul, il entreprit une traversée en ligne droite du désert de sable du Takla-Makane en prenant la direction de Tchertchen. Cette excursion, accomplie avec quatre hommes et sept chameaux, dura vingt jours et fut des plus pénibles; le voyageur dut dormir sans tente et sans feu par des froids de —30°1, et il eut à souffrir des ouragans de poussière qui étaient fréquents. La petite caravane poussa vers l'ouest-sud-ouest jusqu'à Andere, puis revint à son campement en suivant l'ancien lit du Tchertchen-Daria et les bras du Tarym.

Le 5 mars 1900, M. Sven Hedin partit de nouveau de son camp du Yangi-Koul, et suivit, vers l'est, le lit desséché du Koum-Daria

Digitized by Google

découvert par M. Kozlov. Il parvint sur les rives d'un ancien bassin lacustre, actuellement à sec, où se montraient des efflorescences salines. Au sud de cette cavité, il rencontra un vaste lac, dont la formation paraissait due à une dérivation vers le nord du Kara-kochoum ou Lob-nor de Prjevalsky. Ainsi se trouvait confirmée l'opinion déjà émise par le Dr Sven Hedin, lors de son premier voyage, relativement aux déplacements du Lob-nor et à l'existence de bassins distincts de celui décrit par Prjevalsky. Il suffit d'un mouvement de dunes pour que le régime des eaux soit changé, aussi a-t-on pu dire que le Lob-nor est un lac voyageant au gré des vents. Après avoir étudié cette nappe d'eau, M. Sven Hedin regagna le Yangi-Koul, puis revint à Abdal, près du Kara-kochoum, en descendant le Tarym. Il reconnut les nappes d'eau que cette rivière forme sur sa rive occidentale.

Vers le milieu de l'année, le voyageur entreprit une longue tournée qui l'amena jusqu'au Tibet septentrional. Il franchit l'Astyn-tag entre Kara-kochoum et Koum-koul, et il constata qu'au lieu de quatre chaînes signalées par Prjevalsky, le massif en comprend six. Au sud de ces chaînes se placent les chaînes nouvelles de l'Ara-tag et du Kalta-alagan, toutes très resserrées les unes contre les autres. Après une interruption vient la rangée des quatre puissantes chaînes parallèles de l'Arka-tag. Au delà, le voyageur passa à quelques dizaines de kilomètres du pic du Roi-Oscar, haut de 5,106 mètres, et poursuivit sa marche au sud sur le plateau tibétain jusqu'à 34° 21′ de latit. N. non loin des sources du Yang-tse-kiang. Mais là, l'affaiblissement de sa caravane l'obligea à revenir en arrière, vers sa base d'opérations; le 20 octobre, on fut de retour à Temirlik. Le froid et les tempêtes accompagnées de grêle et de neige avaient rendu très pénible cette excursion faite à une altitude d'environ 5,000 mètres. Cette partie du voyage a donné des résultats géographiques très importants, notamment en faisant connaître la topographie de l'Arka-tag, que le voyageur suédois regarde comme la chaîne maîtresse du Kouen-loun.

M. Sven Hedin se proposait d'entreprendre, en novembre, une reconnaissance d'une vingtaine de jours, dans l'ouest de Temirlik, puis d'explorer le désert au nord-est de Satchéou et ensuite, dans l'ouest, vers le Lob-nor, afin de poursuivre les recherches de sa campagne du printemps. Il rentrera ensuite en Europe après avoir visité les sources de l'Indus.

Digitized by Google

Au cours de cette longue campagne, le Dr Sven Hedin a exécuté 61 déterminations astronomiques, relevé l'altitude de tous les points importants et dressé soigneusement tout son itinéraire. Les travaux topographiques qu'il a exécutés sont considérables. Le développement total de la carte qu'il a dessinée depuis Kachgar a 130 m. 50 de long et comprend 500 feuilles.

Au nombre des voyages les plus importants qui aient été accomplis pendant ces dernières années dans l'Asie centrale, il faut mentionner aussi celui de M. Kozlov qui, accompagné de MM. Ladyghine et Kaznakov, a exploré l'Altaï mongol ou chinois et la partie centrale du Gobi. Les lettres de M. Kozlov et de ses compagnons publiées par la Société Impériale russe de Géographie, et que M. Deniker a résumées dans *La Géographie*, nous renseignent sur cette exploration.

Nous rappelons, avec M. Deniker, que l'immense chaîne de l'Altaï mongol, qui s'étend, du nord-ouest au sud-est, sur 2,000 kilomètres environ, entre la frontière russo-chinoise, où elle se soude à l'Altaï russe, et la grande boucle du Hoang-ho, a été découverte par Potanine et Pievtsov (1876-1878). Le premier de ces explorateurs avait traversé ce relief à quatre reprises par les cols qui le coupent; le second en avait longé le versant septentrional, à une distance variant de 50 à 100 kilomètres du pied des montagnes. Il s'agissait cette fois d'étudier l'Altaï mongol dans toute sa longueur, en passant le plus près possible de son axe ainsi que de son versant sud.

Parti le 14 (26 juillet) 1899 du poste cosaque d'Altaïskaïa, M. Kozlov, à la tête d'une troupe de dix-huit personnes, étudia d'abord la topographie de l'Altaï, entre la frontière russe et Kobdo. Il fixa l'altitude de la passe Oulan-Daban, sur la frontière, à 2,880 mètres. Il suivit la vallée du fleuve Kobdo jusqu'à la ville du même nom.

Pendant ce temps, MM. Kaznakov et Ladyghine faisaient une excursion au sud, dans les vallées du Tsagan-gol et du Kobdo-gol jusqu'au lac Kobdo, où se jette cette dernière rivière; ils arrivèrent plus tard à Kobdo par la vallée de la Bouïountou. Les populations

Digitized by Google

qu'ils rencontrèrent sont des Mongols-Ouriankhs et des Kirghiz-Kirci.

Laissant Kobdo à la fin d'août, M. Kozlov gagna la vallée qui sépare la chaîne septentrionale de la crête méridionale. Au delà du Khoulmou-nor, il atteignit le lac Begher, situé entre les monts peu élevés qui forment la chaîne du nord et les puissants massifs de Khara-Atszarga et de Bourkhan-Boudda qui constituent la chaîne méridionale. Les deux chaînes sont couvertes d'épaisses forêts jusqu'à la hauteur d'environ 1,900 mètres. Des bruits mystérieux, que les indigènes signalèrent aux voyageurs comme se produisant dans ces montagnes, sont dus à la rencontre d'un courant d'air chaud venant de la plaine et de l'air froid de la montagne.

La chaîne du sud, connue sous le nom d'Altaïn-Nourou, se termine à l'est de Bourkhan-Boudda, près du lac d'eau douce Khoudouk-nor. La route d'Ouliassoutaï à Yu-men-hsien, près de Sou-tcheou, passe à l'est de ce lac. Les voyageurs se portèrent ensuite vers l'Orok-nor, situé au pied du versant de la chaîne septentrionale formée ici par le grand et le petit Bogdo. L'animal caractéristique des deux Bogdo est le bouquetin.

Après avoir traversé le Tatsin-gol, qui coule au milieu de riches pâturages, M. Kozlov atteignit le massif d'Artsa-Bogdo qui marque l'infléchissement de la chaîne vers le sud-est. Il fut rejoint au puits appelé Tchatseringhi-Khoudouk, en face de l'énorme massif de Gourban, par M. Kaznakov qui, parti du Khoulmou-nor, avait exploré le versant sud de l'Altaïn-Nourou, sauvage et désert. Là, vivent des troupes d'antilope et, au dire des Mongols, un animal nommé *taka* qui serait probablement le cheval sauvage, *Equus Prjevalskii*.

M. Kaznakov franchit ensuite la chaîne du nord et, au delà du monastère de Youm-Beysin, où réside un « Khoubilgan », ou incarnation d'un saint bouddhiste, entouré de trois à quatre cents lamas, il atteignit le puits de Saïren, qui se trouve sur l'itinéraire de Prjevalsky, entre Ourga et l'Ala-chan. De là, M. Kaznakov tourna au nord-ouest pour rencontrer M. Kozlov aux environs de l'Oulan-nor.

La deuxième partie de l'expédition consistait dans l'étude de trois routes séparées à travers la partie la moins connue du Gobi; elle se fit en décembre 1899 et janvier 1900. M. Kozlov choisit la route la plus orientale qui conduit un peu à l'est du méridien de

Digitized by Google

Liang-tcheou. Après avoir franchi les monts Kouko-Morito et la dépression de Goïtso, il traversa le désert proprement dit, où les sables recouvrent à peine la roche et forment des sortes de dunes appelées « barkhanes » qui sont dirigées vers l'est-sud-est. Entre ces dunes, on trouve de petites oasis, où l'on rencontre l'eau douce à 2 mètres de profondeur. Au sud d'une petite nappe d'eau appelée Koukou-Bourdou, on traverse la chaîne de Yabaraï, par la passe d'Oboto-Datou (1,650 mètres). Après ces montagnes, la route passe à Sokho-Khoto ou Tchen-Fan, pour aboutir à Liang-tcheou.

L'itinéraire suivi par M. Kaznakov est intéressant par le levé complet des Sokho et Gachioun-nor et de la basse vallée de l'Edzin-gol. Après s'être reposé dans le camp du prince des Mongols Torgoutes, M. Kaznakov se dirigea vers l'Ala-chan à travers les sables de Badain-Djarengh. Son itinéraire avait été de 1,500 kilomètres.

M. Ladyghine traversa le Gobi, à l'ouest de l'Edzin-gol, dans sa portion la plus accidentée. Parti de Dalantourou, il traversa les monts Tumurten où les sources sont nombreuses et qui sont couverts d'arbres, et il acquit la certitude qu'ils sont le prolongement occidental du Noïn-Bogdo. M. Ladyghine arriva à Sou-tcheou par la route des caravanes mongoles, ayant effectué un parcours de 1,100 kilomètres.

La révolution chinoise a procuré aux Russes une situation exceptionnellement favorable en Mandchourie où depuis si longtemps ils cherchent à s'établir. La construction du chemin de fer transsibérien leur avait déjà permis d'exercer dans ce pays une influence prépondérante. Ne se contentant pas de la ligne stratégique de l'Oussouri, entre Khabarovska et Vladivostok, les Russes avaient obtenu de pénétrer au cœur même de la province chinoise. Un arrangement conclu, le 8 septembre 1896, entre la Banque russo-chinoise et le gouvernement chinois avait, en effet, confié à cette Banque la fondation d'une société, dite du *Chemin de fer de l'Est chinois*, qui devait construire à travers la Mandchourie une nouvelle ligne allant de celle de la Transbaïkalie à celle de l'Oussouri. De cette façon, la grande voie de pénétration russe, au lieu de faire un long détour par les rives de l'Amour et de l'Oussouri pour atteindre Vladivostok, coupera court à travers le territoire chinois.

Digitized by Google

De plus, la Russie possédant Port-Arthur, port qui, à l'inverse de Vladivostok, n'est jamais bloqué par les glaces, il fallait, pour tirer tous les avantages de cette situation, relier ce port au transsibérien par un embranchement.

La construction de ce chemin de fer fut brusquement interrompue par l'insurrection chinoise; les ouvriers du chemin de fer et les troupes russes de protection furent violemment attaquées et durent en partie évacuer le pays. A la fin du mois de juillet 1900, des forces chinoises bombardèrent la ville de Blagovietchensk sur l'Amour, et d'autre part les Boxers dévastèrent Moukden. Il en résulta que les Russses occupèrent le pays et s'emparèrent successivement de toutes les villes mandchoues : Khaïlar, Tsitsikar, Ningouta, Moukden. Il était évident que l'on pouvait dès lors considérer la Mandchourie comme une dépendance de la Russie. Une fois installée dans ce pays, elle n'est sans doute pas prête d'en sortir.

En novembre 1900, le gouvernement russe chercha à régulariser cet état de fait par une convention qui, tout en reconnaissant à la Mandchourie la qualité de province chinoise, assurerait à la Russie dans cette province une situation prépondérante. Après avoir conclu un *modus vivendi* avec les gouverneurs de la Mandchourie, il présenta au gouvernement chinois lui-même un projet de convention qui devait être signé le 26 mars 1901, comme dernier délai et dont la teneur est restée jusqu'ici secrète. Ce projet rencontra une vive opposition de la part de l'Angleterre et du Japon qui usèrent de toute leur influence pour détourner la Chine de le signer; ils y parvinrent et la Russie ne crut pas devoir insister. En réalité, ces deux puissances n'avaient pas opposé un sérieux obstacle à la politique russe. Une note, parue le 5 avril dans le *Messager du Gouvernement*, de Saint-Pétersbourg, est venue en effet déclarer que la Russie restera en Mandchourie tant que la situation de ce pays l'exigera, c'est-à-dire pour une durée de temps que l'on ne saurait prévoir.

Si le gouvernement russe proteste contre toute idée d'établissement d'un protectorat sur la Mandchourie, il n'en est pas moins vrai que la Russie est fortement implantée désormais dans ce pays. Quoi qu'il arrive, la construction du transmandchourien fera de la Mandchourie un pays russe.

Le tracé du transmandchourien et de son embranchement sur Port-Arthur est maintenant définitivement arrêté. C'est à la station

Digitized by Google

de Kaïdalovou, entre Tschita et Nertschinsk, qu'il se détache du transsibérien. Il entre en Chine 350 kilomètres plus loin, à Nagadan, passe à Khaïlar, franchit le grand Khingan par le col de Tche-Dyn, et atteint Vladivostok après un trajet total de 1,772 kilomètres depuis Nagadan, soit plus de 2,100 kilomètres pour la ligne entière. De Kharbin se détache l'embranchement qui, passant non loin de Moukden, va jusqu'à Port-Arthur. Le transmandchourien doit rejoindre à Nikolsk la ligne de l'Oussouri.

Les Russes semblent avoir systématiquement évité dans le tracé du transmandchourien, de le faire passer par certaines localités importantes, peut-être en vue de provoquer la fondation de centres nouveaux, ceux-ci exclusivement russes. C'est une remarque judicieuse que nous trouvons indiquée dans les *Annales de Géographie*. « Il est à noter, y est-il dit, que la voie ne dessert ni Tsitsikar, laissé à 16 kilomètres au nord, ni Houlan-tcheng (25 kil. au N.), ni Ningouta (35 kil. au S.). De même la ligne de Port-Arthur, longue de 1,017 kilomètres, ne passe ni à Kirin, ni à Bedouné, mais à Tchang-tchoun et Tchang-tou-fou ; elle passe aussi à 3 ou 5 kilomètres de Moukden. A part cette dernière ville, aucun des grands centres mandchouriens ne sera directement desservi par la ligne. On verra sans doute se répéter ce qui s'est produit pour le transsibérien : la naissance, grâce à la voie ferrée, de villes champignons d'une croissance très rapide, et la décadence des centres anciens, comme celle qui frappe actuellement Tomsk et Tobolsk. »

La Mandchourie peut devenir le grenier des régions du nord de l'Amour. C'est un pays fertile, d'aptitude surtout agricole. Le Soungari est la grande route de commerce entre la Mandchourie et la Sibérie. « Le commerce, dit M. Henry Bidou dans le *Bulletin du Comité de l'Asie française*, est concentré en deux points : Blagovietchensk, au confluent de la Zeia, et Khabarovska, où aboutissent les produits du Soungari. Blagovietchensk est le point central du commerce entre la Mandchourie et la province de l'Amour. Il compte 20 maisons de gros, 150 boutiques de détail. Là se concentrent les envois de la Mandchourie : au premier rang les céréales du bassin du Soungari et le bétail qui vient de Mongolie en traversant toute la Mandchourie. » Un autre fait à retenir est qu'il y a transit forcé à travers les possessions russes des marchandises chinoises ou européennes à destination de la Mandchourie. Les ports sibériens sont les véritables ports de la Mandchourie.

Digitized by Google

C'est au colonel Péroz qu'a été confiée l'aministration du troisième territoire militaire de l'Afrique occidentale, comprenant la région de Zinder, du Niger jusqu'au Tchad. Il est chargé d'établir, aussi bien dans le V du Niger-Dallol-Maouri que dans le pays de Zinder, une organisation définitive, d'y trouver ou d'y établir des routes de puits, et de se relier au lac Tchad pour donner la main à nos postes du Chari. Depuis le départ de l'adjudant Bouthel, qui avait été installé à Zinder par le capitaine Joalland, c'était le capitaine d'infanterie coloniale Moll qui y était resté comme résident avec 250 hommes.

Dès son arrivée à Say, en décembre 1900, le colonel Péroz s'était consacré à l'organisation de la partie occidentale du terrritoire, le V du Niger-Dallol-Maouri, avec l'aide du chef de bataillon Gouraud. Au mois de février, plus de deux cents villages nous étaient soumis, et une population de cent mille hommes nous obéissait sans qu'on ait eu à tirer un seul coup de fusil. Le colonel Péroz a su triompher sans violence de l'attitude hostile des populations et faire accepter l'impôt aux Aouelimmiden et autres Touareg. Il s'est ensuite occupé de gagner Thaoua, à 200 kilomètres au nord de Sokoto, où il a laissé un fort peloton. Il en est reparti le 25 mars pour Zinder. Mais les tribus touareg et haoussas, les Kel-Gress notamment, ne cessaient d'entraver les communications entre Thaoua et Zinder; notre colonne eut à repousser quelques attaques sur la route, mais il est croyable qu'elle est arrivée à Zinder en avril.

Les difficultés de la route, passant par Tamaski et Katiata, proviennent de la nécessité de contourner l'arc de cercle de Sokoto qui forme barrière entre le V du Niger et Zinder. La route de Thaoua soude d'une façon si désavantageuse nos deux tronçons de territoire qu'une revision de la convention du 14 juin 1898 serait désirable. « Elle pourra, comme l'écrit M. A. Terrier dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, se faire par voie de rectification de frontière, de neutralisation de zones de passage ou d'échange de territoires et, sans doute, elle s'appuiera sur le traité conclu le 18 janvier 1898, à Argoungou, par la mission Cazemajou, dont les négociateurs de 1898 n'avaient pu, croyons-nous, faire état. » Mais c'est là un vœu d'une réalisation incertaine et en atten-

Digitized by Google

dant mieux, il faut utiliser les ressources dont nous disposons actuellement ; il est à noter, par exemple, que, pour les transports de sa mission, le capitaine Joalland s'est servi des Kel-Oui, et qu'il a pu apprécier leur honnêteté et leur dévouement.

M. le capitaine Robillot, qui commande dans le Bas-Chari, a formé une colonne pour repousser une agression des deux fils de Rabah, Fad'el Allah et Niébé, et pour réprimer le soulèvement d'une tribu arabe riveraine du Tchad ; ces deux opérations se sont terminées le 2 février. Fad'el Allah et Niébé ont été rejetés, après avoir subi des pertes importantes, à 500 kilomètres à l'ouest du Chari, au sud-ouest du Goudjba. Nous avons eu deux tués et plusieurs blessés. Du côté du Ouadaï, les Arabes vaincus ont fait leur soumission; le sultan Ibrahim a pris la fuite et il a été remplacé par le sultan Ben Ali.

Le Kanem, que le capitaine Joalland a placé sous notre autorité, comprend des populations très diverses sur lesquelles il nous a donné des renseignements tout nouveaux. Les Oulad Sliman occupent le nord du Tchad et le Chittati ; ils comprennent deux fractions qui sont constamment en guerre l'une contre l'autre. Ces populations ne font aucune culture et se consacrent exclusivement à l'élevage des troupeaux (bœufs, moutons, chameaux), mais avant tout ils sont pillards, et c'est à eux surtout qu'on doit imputer la ruine du Kanem. Ils sont parasites des noirs et vivent du travail de ceux-ci ; notre occupation les met à notre merci et on peut prévoir qu'ils seront obligés de faire leur soumission. Quant aux noirs, « ce sont, dit M. Joalland, les seuls gens intéressants de tout le Kanem proprement dit ».

Les Tebbous, nomades pour la plupart, s'étendent dans tout le pays compris de Gouré au Darfour et du Tchad au Fezzan en passant par le Tibesti. Ce sont des peuplades indépendantes qui mènent une vie errante et n'ont entre elles aucune cohésion ; elles rappellent les Peuhls disséminés dans les villages du nord du Niger. Les Tebbous payent une légère redevance dans le pays où ils se trouvent, mais la plupart du temps, ce sont des pillards et des coupeurs de route.

Au sud du Kanem, on rencontre encore, allant de l'est à l'ouest, les Arabes de Dékéna, d'Assala, les Hammadias et les Oulad Bokhters, qui sont fortement métissés de noirs, indépendants les

Digitized by Google

uns des autres, et qui payaient jusqu'à ces derniers temps l'impôt au Ouadaï ou à Rabah. Enfin, le capitaine Joalland ajoute à cette énumération les Babalias, derniers descendants d'une tribu venue autrefois de Médine et habitant le village de Bit-el-Fil, puis les habitants de Goulféï, chassés par Rabah et réfugiés dans le Dékéna.

A l'arrivée de la mission Joalland, tout le pays était livré à l'anarchie. Il était nominalement placé par le Ouadaï sous l'autorité d'un descendant des anciens chefs du pays, mais cette unité de commandement n'était que virtuelle. Il y avait en réalité autant de commandements que de cantons et, bien souvent, il existait entre ces cantons une rivalité qui allait jusqu'à la guerre.

La mission Chari-Sangha, organisée par M. Gentil pour étudier, au double point de vue politique et commercial, les régions comprises entre Fort-Crampel sur le Gribingui, et Carnot, sur la Mambéré ou haute Sangha, a été, comme on le sait déjà, confiée à M. Bernard, administrateur des colonies, et au docteur Huot qui ont, en 1900, effectué deux explorations dans cette région. Cette mission avait reçu notamment comme programme de relever le cours moyen de la rivière Oua, et d'établir d'une façon définitive l'identification de cette rivière, problème géographique qui depuis longtemps avait suscité des controverses.

Nous avons déjà dit que le résultat du premier voyage de M. Bernard et du docteur Huot avait été de leur permettre d'affirmer de la façon la plus positive que la Oua reconnue par eux à Bongodji et descendue par M. Bernard seul jusqu'à Devo, n'était autre que le Bahr-Sara, affluent du Chari. Leur second voyage les conduisit à identifier la Oua-Bahr-Sara avec la Ouâm de Perdrizet et de Clozel. Le rappport des deux explorateurs donne sur la région qu'ils ont parcourue d'importants renseignements géographiques que nous résumons ici [1].

Partie de Fort-Crampel le 20 octobre 1900, la mission arriva le 24 au village mandjia de Guéremba qui avait conservé un bon

1. Dans la séance de la Société de Géographie du 10 mai, M. Bernard a rendu compte de la première partie de la mission Chari-Sangha, depuis Fort-Crampel jusqu'au point où la rivière Oua se confond avec le Bahr-Sara, et le Dr Huot a fait le récit de l'exploration de la rivière Oua jusqu'à Fort-Carnot.

Digitized by Google

souvenir du précédent passage de M. Bernard, et après cinq jours d'une marche pénible à travers les grandes brousses qui couvrent les bords de la Fafa et de la Koumi, elle atteignit, le 31 octobre, le village de Maguita, grand chef bouroua. Continuant vers l'ouest, la mission entra chez les Mangas dont le chef, Garaso, la conduisit jusqu'à la Oua sur les bords de laquelle elle parvint le 3 novembre.

C'est en pays n'gao que se trouve un seuil formant plateau qui constitue la ligne de partage des eaux entre le Gribingui et la Fafa, important affluent de la rive droite de la Oua. Au delà de la Vassa, qui coule du sud au nord pour rejoindre le Gribingui, tous les cours d'eau se dirigent de l'est à l'ouest pour se jeter dans la Fafa. Ce cours d'eau, d'après les indigènes riverains, aurait sa source dans de grandes montagnes, non loin de celle de la M'Biri (très probablement la M'Poko) ; il paraît avoir environ 200 kilomètres de longueur. Ses principaux affluents sont la Dy, la Bowi et la Koumi. A partir de son confluent avec cette dernière, la Fafa a, en aval, une largeur qui varie entre 40 et 60 mètres. Le pays, très peu accidenté, est irrigué par une quantité de petites rivières et recouvert, surtout dans le voisinage de la Fafa, de marais assez étendus. Les éléphants vivent par troupes considérables dans la grande brousse déserte des bords de cette rivière. On trouve dans la même région de profondes forêts formées d'arbres vigoureux et très riches en lianes à caoutchouc de grande dimension.

Au delà des villages n'gao, tout le pays jusqu'à la Oua paraît être destiné à être submergé par les Mandjias qui enveloppent de toutes parts les peuplades de langue banda : Badas et Yakoubas, d'une part; Bourouas, Joosas et Mangas, réunis sous la dénomination de Béréias, d'autre part. Les Mandjias proviennent des bords de la Oua, d'où ils se sont insinués le long de la Fafa et de la Koumi jusqu'au delà du bassin de la Nana. Non loin de la Fafa, on trouve encore la tribu des Togbos, qui sont chasseurs et guerriers. Toutes ces peuplades sont fétichistes et anthropophages.

Arrivés sur la Oua en vue du village de Bongodji, point extrême précédemment atteint en amont au cours de leur première mission, MM. Bernard et Huot obtinrent, non sans peine, des indigènes des vivres et des pirogues. Ils traversèrent la rivière et la remontèrent sur la rive gauche jusqu'au village de Boungara où ils campèrent le 8 novembre. Dès la veille, les indigènes avaient parlé avec persistance du voyage d'un blanc qui serait venu de

Digitized by Google

l'ouest, plusieurs années auparavant, sur la rive droite de la Oua. « La description qu'ils en font, disent MM. Bernard et Huot, paraît bien se rapporter à Perdrizet; mais aucun d'eux ne connaît le village de Gankoura, que cet explorateur donne comme point terminus de son itinéraire. A Boungara, les renseignements se précisent au point de ne plus laisser aucun doute. Le nom de Gankoura est toujours inconnu; mais le chef Boungara nous montre sur la rive opposée, à quelque distance de la petite rivière Kémo, le village de Garao où s'est arrêté le blanc et d'où il est ensuite retourné sur ses pas jusqu'au village de Bingey, où il aurait fondé un poste qui existe encore. D'autre part, les indigènes nous citent quelques noms de chefs ou de villages de la rive droite (Akoumas, Bingey, Géné-Pé, etc.), que nous retrouvons sur la carte de Perdrizet, aux mêmes distances environ que celles indiquées par les indigènes. Notre Garao est donc bien le Gankoura de Perdrizet. »

Le 11 novembre, la mission, laissant Boungara, continua l'exploration de la rive gauche de la Oua, parallèlement à la route suivie par Perdrizet sur la rive droite, puis, retraversant la rivière au village d'Akouma, elle adopta l'itinéraire de Perdrizet sur un parcours de 50 kilomètres jusqu'aux villages de Bingey et de Touïanga où elle arriva le 18 novembre après avoir franchi la rivière Bâ, gros affluent de la Oua. La mission avait donc acquis la certitude d'avoir rejoint l'itinéraire de Perdrizet qui avait été le seul voyageur l'ayant précédée dans cette région.

Du confluent de la rivière Bâ à l'île Gobo, au-dessus de Garao, la Oua, très encaissée, encombrée de rapides, souvent morcelée en plusieurs bras, a un cours sinueux et tourmenté. A partir de l'île Gobo, elle change d'aspect; elle devient une belle rivière de 150 mètres de largeur, aux eaux limpides et profondes; en deux points seulement, celles-ci rencontrent des seuils rocheux qui laissent subsister de très larges passes. Au-dessous de cette île et pendant les hautes eaux, la Oua serait accessible aux bateaux à vapeur; en amont, elle est navigable pour les pirogues. Les principaux affluents de gauche sont la Boéni, la Nana, la Bi et la Iouâ, provenant de régions très populeuses; le Bâ, sur la droite, a 35 mètres de largeur. Aux basses eaux, la Oua regorge d'hippopotames et de caïmans. Les bords de la rivière forment un contraste frappant avec les forêts profondes des rives de la Fafa; le caoutchouc y est très rare.

Digitized by Google

Les Mandjias occupent presque exclusivement la rive gauche de la Oua; ils y sont répartis en plusieurs tribus. Le pays étant fertile, ils se suffisent à eux-mêmes, et ont peu de relations avec leurs voisins. Comme les Mandjias de la région de la Fafa, ils sont fétichistes et anthropophages. Ils portent les mêmes ornements : disques en cuivre, parfois énormes, dans chaque aile du nez et, à la lèvre supérieure, un anneau en cuivre ou un long bâtonnet vertical en bois ou en cristal de roche. « Au total, disent MM. Bernard et Huot, peuplades douces, hospitalières, mais apathiques, dépourvues de besoins, et tenant par-dessus tout à demeurer dans leurs villages oisifs et indépendants. » Les populations de la rive droite parlent la langue banda et présentent de nombreuses affinités de race avec les Béréias.

La première partie de la mission, la reconnaissance de la Oua, étant ainsi heureusement accomplie, il restait à MM. Bernard et Huot, selon les instructions de M. Gentil, à passer de la Oua, c'est-à-dire de la Ouâm-Bahr-Sara, à la Sangha, où ils devaient atteindre le poste de Carnot. Ils adoptèrent un itinéraire différent de celui de M. Perdrizet, qui leur permit de relever en un point nouveau, plus au sud, la ligne de partage des eaux entre le Chari et le Congo.

Partis de Bengey le 17 novembre, les deux explorateurs suivirent jusqu'à sa source la rivière Bâ, et arrivèrent, le 24 novembre, sur un haut plateau, le Kaga-Gaga, qui sépare le bassin de la Bali de celui de la Oua. Les journées des 24, 25, 26 et 27 novembre furent employées à traverser le massif montagneux de la ligne de partage des eaux dont les points culminants atteignent de 700 à 800 mètres d'altitude. Ils gravirent une série de montagnes limitant des cirques très mamelonnés et donnant naissance à une foule de cours d'eau, notamment la Baé, la Fô et la Miâ, tributaires de la Bali. La ligne de partage des eaux qui a d'abord une direction nord-ouest—sud-est, parallèle au cours de la Bali, s'infléchit brusquement à l'est, au niveau de Kaga-Ouarra, pour conserver probablement ensuite la même direction, jusqu'aux sources de la Fafa et de la M'Poko et jusqu'à Krébedgé, où elle s'abaisse très sensiblement, au point de ne plus dépasser 100 mètres d'altitude au maximum.

La vallée du Bâ diffère beaucoup des rives plates et déboisées de la Oua. Sur ses bords et près de ses nombreux affluents croissent

Digitized by Google

de belles forêts où abondent les lianes à caoutchouc. Auprès de la Oua, les populations de langue banda et celles de langue mandjia sont mélangées; mais, plus au sud, ces dernières sont les seules qu'on rencontre jusqu'à la Bali.

La mission atteignit cette rivière, le 27 novembre, au village de Torgo, à 80 kilomètres du point où Perdrizet l'avait traversée, et à six jours de marche en amont de Kédé, village visité par M. Ponel. C'est une rivière de 35 mètres de largeur et de 3 mètres de profondeur, aux eaux noirâtres, encaissée dans un bas-fond marécageux, entre deux hautes collines. « Il paraît bien probable, disent MM. Bernard et Huot, que cette Bali n'est autre que la Likouala-aux-Herbes dont les eaux, près de son embouchure, ont la même coloration noirâtre très caractéristique. »

Le 29 novembre, la mission traversa la Bali, et après avoir franchi le Kaga-Gofone, qui sépare le bassin de la Bali de celui de la haute Sangha ou Membéré, elle campa, le 1er décembre, au village de Porgo, sur la Béli, affluent de la Membéré. Laissant en ce point le territoire des Bokotos pour entrer dans celui des Akaka, elle arriva le 2 décembre à Carnot, point terminus de l'exploration.

Deux nouvelles missions qui ont été organisées au Congo au début de l'année 1901 vont contribuer aussi à augmenter nos connaissances géographiques sur la région comprise entre la haute Sangha et le bassin du Chari.

La première, partie du poste de Carnot, sur la haute Sangha, le 28 janvier, a pour but d'atteindre le lac Tchad par la vallée du Logone. Elle est commandée par M. le capitaine d'infanterie coloniale Löfler qui remplit les fonctions d'administrateur supérieur de la haute Sangha, et qui a fait partie en 1899 de la mission topographique au Congo dirigée par le commandant Gendron. M. Löfler est accompagné de M. des Garets, chef de station du Congo français, de 45 miliciens sénégalais et de 150 porteurs bayas.

La seconde mission, dirigée par M. Fredon, et qui avait été organisée au poste de Carnot par M. l'administrateur Fondère, a quitté Bania, en aval de Carnot, le 5 janvier dernier. Son but est de reconnaître le cours de la Bali, que MM. Bernard et Huot ont traversée dans son cours supérieur, en se rendant du Chari sur la Sangha.

Digitized by Google

Une commission franco-portugaise va opérer la délimitation de la frontière séparant notre colonie du Congo de la région dite de Cabinda, enclave que possède le Portugal au nord de l'embouchure du Congo, entre les territoires appartenant à la France et les limites de l'État indépendant. C'est par l'article 3 de la convention du 12 mai 1886 passée entre la France et le Portugal que cette frontière avait été déterminée.

Mais, de l'ensemble des opérations de la commission chargée de cette délimitation, il résultait que les indications de la convention rendaient impossible sur deux points la détermination d'un tracé exact de la frontière : 1° des sources de la Loubinda jusqu'aux sources de la rivière Louali en suivant la ligne de faîte des bassins de la Loémé et du Tchiloango ; 2° entre les bassins de la Loémé et du Tchiloango jusqu'au méridien 10°30′ E. de Paris, la ligne de faîte séparant ces bassins n'atteignant pas ce méridien.

Par suite d'un nouvel accord intervenu entre les deux puissances le 23 janvier 1901, la ligne frontière sera rectifiée comme suit : 1° de l'intersection de la ligne de faîte séparant la Loémé et la Loubinda, la ligne suivra à nouveau la ligne de faîte séparant les bassins de la Loémé et du Tchiloango jusqu'au parallèle du confluent de la Bilisi avec la rivière Louali; elle suivra ce parallèle jusqu'audit confluent, puis le thalweg de la Louali jusqu'à sa source; 2° à partir de ce point, la frontière se confondra avec la ligne de faîte séparant les bassins de la Loémé et du Tchiloango jusqu'à la source de la Loémé, et ensuite avec la ligne de partage des eaux du bassin du Niari-Quillou au nord et du Tchiloango au sud jusqu'au méridien 10° 30′ longit. E. Paris, qu'elle suivra jusqu'à son point d'intersection avec la crête des hauteurs limitant le soulèvement dit de Mayoumbe. Puis elle se confondra avec cette crête jusqu'à sa rencontre avec le Tchiloango.

M. Fourneau, administrateur de 1re classe des colonies, a été désigné comme commissaire français. Il aura pour collaborateurs : MM. Micheau, administrateur adjoint de 2e classe des colonies, et Dujour, lieutenant au 1er régiment d'artillerie coloniale. Les délégués français sont partis le 15 mai, de telle sorte que la commission mixte de délimitation pourra commencer les opérations dès la fin de la saison des pluies.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

LA MISSION LENFANT

On sait que l'Angleterre et la France se sont mises récemment d'accord pour permettre à cette dernière d'occuper les enclaves de Forcados river et de Badjibo rive droite que les conventions et traités de 1885, 1898, 1899 nous reconnaissaient sur le Niger.

Le gouvernement français représenté par le Ministère des colonies a résolu de prendre immédiatement possession des territoires qui lui ont été définitivement attribués après la mission de délimitation à laquelle a pris part M. le commandant Toutée. A cet effet, il a envoyé dans le bas Niger une flottille qui a été, en même temps, chargée de ravitailler par la voie fluviale les territoires militaires de l'Afrique occidentale française. Elle se compose de 4 chalands en acier de 20 tonnes, pontés, d'une pirogue en acier pour le commandant de la flottille, de 15 chalands en bois pontés et aménagés pour le service auquel ils vont être employés.

Un outillage des plus complets devait permettre sur les enclaves l'installation de véritables chantiers de construction de chalands ainsi que l'édification des habitations, magasins et abris nécessaires au personnel et au matériel de la flottille du bas Niger. Enfin le convoi devait trouver à sa disposition de nombreux rechanges, cordages, mâts, avirons, etc., qui lui permettraient de parer à toutes les éventualités et à toutes les mésaventures auxquelles pourrait l'exposer la remonte du Niger.

Le but de cette mission est, on le voit, très nettement défini : d'abord prise de possession, ensuite ravitaillement de nos postes. La flottille emportait 150 tonnes de ravitaillement. Un premier convoi devait remonter les rapides de Boussa et déposer vers le mois de mars, 35 tonnes à Gaya, point où le colonel Péroz, commandant le 3e territoire militaire, devait faire prendre ce ravitaillement. Le convoi devait ensuite redescendre à Badjibo vers le 15 avril ; on verra tout à l'heure qu'il a été impossible de procéder tout à fait comme il avait été prévu. C'est à cette époque

Digitized by Google

que le commandant de la flottille, profitant de la baisse du fleuve, devait travailler à l'installation de cette station, y construire les habitations, ateliers, magasins, etc. Puis, à la saison des hautes eaux, vers le mois de septembre, les chalands rechargés des 150 tonnes restant, on devait remonter le fleuve. Non seulement les rapides de Boussa seront à nouveau franchis pour laisser de nouveau des vivres à Gaya, mais le capitaine Lenfant devait remonter par Say, Kendadji, Ayorou, Labezenga, Fafa, etc., et Ansongo pour ravitailler tous nos postes. Dans cette dernière localité, il doit rencontrer un convoi fluvial parti en temps opportun de Koulikoro, centre de son ancien commandement de la flottille du bas Niger. Le convoi, n'ayant plus alors de rapides à franchir et naviguant en eau calme, déposera le matériel qui lui sera confié à Gao, Bamba, Tombouctou, etc. Si les événements répondent aux prévisions basées sur les études du commandant Toutée et du capitaine Lenfant, le Niger deviendrait ainsi voie normale de ravitaillement de nos postes du Soudan.

Le personnel de la flottille se compose de 3 officiers et de 3 sous-officiers français. Le chef de la mission est le capitaine d'artillerie coloniale Lenfant, dont les lecteurs de la *Revue de Géographie* n'ont pas oublié les si curieuses notes d'inspection fluviale[1]. C'est lui qui, pendant un séjour de deux ans au Soudan, a organisé le service fluvial de Tombouctou à Ansongo; l'opération qu'il tente en ce moment va achever de lui faire connaître le Niger sur tout son parcours, depuis Koulikoro jusqu'à l'embouchure. Les deux compagnons du capitaine Lenfant sont les lieutenants de Peyronnet et Anthoine. Le premier a servi pendant deux ans sous les ordres du capitaine Lenfant; il connaît donc admirablement la navigation au milieu des rapides et pourra rendre à son chef les plus sérieux services.

Nous augurons très bien de cette mission qui nous rapportera des documents précis sur la navigation, le régime, les passes, les rapides et les populations du bas Niger. La carte à grands points du lieutenant de vaisseau Hourst va être complétée, rectifiée s'il y a lieu, et nous posséderons ainsi des documents certains qui vont nous édifier complètement sur la navigabilité du Niger, et sur l'utilisation possible de cette grande artère. Nous savons que des

1. Voir les numéros de novembre et décembre 1900.

Digitized by Google

constatations géologiques, des recherches d'histoire naturelle (notamment d'icthyologie) et d'ethnographie doivent être faites par le capitaine Lenfant qui, avant son départ, s'est mis en rapports avec les professeurs du Muséum. C'est, en un mot, une mission qui intéresse au même degré la science que le commerce, autant l'occupation militaire de notre colonie du Soudan que son développement économique.

La mission devait quitter le Havre dans les premiers jours de janvier, mais l'encombrement du navire qui devait l'emporter, *le Conseil*, l'installation à bord des chalands qu'il a fallu loger sur le pont, ce qui a nécessité la surélévation des bastingages, l'immense approvisionnement des matériaux, de l'outillage, des rechanges et des provisions ont retardé le départ jusqu'au 29 janvier. A Dakar, M. le gouverneur Ballay, dont on connaît l'activité et dont la bienveillance est appréciée de tous, avait réuni le personnel auxiliaire de la mission et avait eu soin d'y comprendre 9 laptots de Koulikoro, 8 charpentiers, 1 mécanicien et 2 riveurs. Une partie de ces laptots a déjà servi sur la flottille du moyen Niger, ils sont donc au courant de la navigation dans les rapides et ils rendront les plus grands services à la mission.

Le 21 février on était en vue de Forcados; la barre a été passée avec un pilote malgré une calaison de 6 m. 55, et l'on avait encore 1 mètre d'eau sous la quille, deux heures avant la pleine mer par une forte marée. Il ne faut pas se fier pour la navigation dans ces parages aux indications de la carte qui sont faussées d'une année à l'autre, ni aux bouées que les coups de mer arrachent fréquemment. Il faut avoir recours à un pilote de *branch boat* ou attendre l'arrivée d'un vapeur particulier. En effet ces navires passent tous la barre et leurs officiers sont d'excellents pilotes; il en vient deux ou trois par jour et quelquefois plus. Le prix du pilote est de £ 10.

La rade est excessivement large et profonde, très sûre et maniable; mais il ne s'y trouve aucun moyen de débarquement et l'on en est réduit à ceux du bord. Les navires d'Europe qui apportent du matériel pour Lagos viennent à Forcados; ils sont accostés par des *branch boats* qui calent assez peu pour passer la barre de Lagos et sur lesquels on peut charger jusqu'à 1,000 tonnes.

Dès le 22 février, furent commencées les formalités de douane, puis on mit à l'eau les 15 chalands en bois qui étaient arrivés en

Digitized by Google

parfait état. Trois jours plus tard, on procédait au lancement des tranches des chalands en acier que l'on montait sur la seule pointe de sable de tout le pays.

Les rives à Forcados sont absolument vaseuses, chaque année le fleuve y dépose une épaise couche de limon, la végétation y atteint un développement extraordinaire et les palétuviers dépassent 20 mètres de hauteur. Leur bois est dur, très résistant, tannifère, l'écorce est grise et mince et la feuille rappelle celle du hêtre. Tout le delta est sillonné de criques dans lesquelles on voit à peine clair en plein jour; c'est dans un de ces canaux de vase que furent abrités les chalands contre le soleil.

« L'enclave, m'écrit le capitaine Lenfant, est le seul coin de terre et de sable que l'on puisse trouver à Forcados, son choix fait le plus grand honneur à la perspicacité de M. le commandant Toutée; on y peut faire une fort belle station, y organiser un énorme transit, y créer de beaux jardins et y planter des arbres à fruits. Elle est un peu près de l'embouchure, de sorte que la houle s'y fait sentir, mais en cas de mauvais temps, les embarcations peuvent être abritées dans une crique et l'on peut faire un appontement dans un rentrant de la côte en eau relativement calme pendant l'hivernage et en eau très calme d'octobre à mars. »

Les formalités de douane nécessitèrent de longs et vifs pourparlers, bien que les relations avec les autorités et les fonctionnaires anglais aient toujours été on ne peut plus courtoises. Le remorqueur qui avait été loué ne remplissant qu'en apparence les conditions du traité, le capitaine Lenfant dut avoir recours à la Compagnie du Niger. Les conditions étaient acceptables, mais on n'avait que deux jours et demi pour débarquer 10,000 caisses de vivres, 2,000 d'outillage, régler les affaires de douane, etc., c'était à prendre ou à laisser sous peine d'être immobilisé à Forcados. Le capitaine Lenfant se résigna. Le *Liberty* sur babord prit tout ce qui devait monter à Badjibo, tandis que le *Puffin* et 4 chalands en acier sur tribord chargeaient pour Forcados. « En vingt heures, nous avons opéré le débarquement, mais au prix de quels efforts et au milieu de quels soucis! ce serait trop long à dire. Les agents de la Compagnie du Niger qui nous voyaient travailler, se sont pris de sympathie pour nous... Au moment du départ, je reçus de M. Watts, directeur de la Compagnie du Niger, une lettre charmante et toute d'affectueux intérêt, m'annonçant

Digitized by Google

des recommandations sur tout le fleuve; en même temps on me remettait de sa part un superbe drapeau tricolore qui déploie ses immenses plis sur le *Liberty* à côté de nos petits pavillons. »

Depuis cette lettre datée du 13 mars, nous avons reçu des nouvelles de la mission; elle se trouvait à Géba (carte Spick), près de Badjibo, le 25 du même mois. Tout marchait à souhait et les santés étaient excellentes malgré une écrasante chaleur. Nos compatriotes allaient aborder la zone dangereuse des rapides. Autre chose est de les franchir en pirogue, et d'y faire remonter tout un convoi de chalands. Il y a là un inconnu gros de dangers. Par bonheur, MM. Lenfant et de Peyronnet ont l'habitude de cette navigation, ce sont des officiers de sang-froid, résolus, débrouillards et nous espérons qu'ils se tireront à leur honneur de la pénible et périlleuse mission qui leur a été confiée[1].

G. Marcel.

L'EXPOSITION DU BARON DE BAYE

Le 16 mai, a été inaugurée au Musée Guimet l'exposition temporaire des collections rapportées par M. le baron de Baye de sa dernière mission au Caucase; c'est un intéressant complément de l'étude sur les Tatars, donnée ici même par ce voyageur (avril-mai). Ces collections se rattachent surtout à la préhistoire, à l'archéologie et à l'ethnographie. Les fouilles de M. de Baye dans les kourganes du Caucase lui ont fait découvrir des crânes et des ossements humains (souvent teints en rouge), d'un grand intérêt au point de vue de l'anthropologie, ainsi que des poteries et des ornements en bronze. Les objets d'un caractère artistique actuellement fabriqués au Caucase chez les Tatars se ressentent de l'influence de la Perse; ce sont évidemment des artistes persans qui ont confectionné les élégants bijoux émaillés rapportés par M. de Baye, et l'on peut en dire autant des poteries, des armes, des objets d'orfèvrerie. Des collections de broderies permettent de suivre les progrès de ces produits de l'art russe aux différentes époques. M. de Baye a réuni avec beaucoup de soin, au cours de son voyage, tout ce qu'il a rencontré de plus saillant au point de vue du costume, des ornements, des usages et des croyances des populations qu'il a étudiées.

1. Il résulte de télégrammes officiels que le capitaine Lenfant a heureusement franchi le Losi (point que nous ne trouvons ni sur la carte de Hourst ni sur celle de Spicq), et est arrivé à Gaya le 7 mai; il était attendu à Say le 20 mai.

Digitized by Google

UNE

NOUVELLE CARTE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ATLANTIQUE NORD

Si l'armée de l'Allemagne doit beaucoup de son organisation et de ses succès au Grand État-Major général, sa marine marchande reçoit une impulsion analogue de la *Deutsche Seewarte*, c'est-à-dire de l'Observatoire maritime de Hambourg. De même que l'une de ces institutions puise dans les guerres du passé les éléments d'instructions rationnelles pour l'avenir, de même l'autre met à profit les observations volontairement exécutées par les marins de l'Empire pour en tirer des renseignements d'une haute valeur scientifique et pratique. Dans l'un et l'autre de ces domaines, militaire et maritime, la même méthode concrète a donné les mêmes résultats, et si le directeur de la *Deutsche Seewarte* était moins modeste, il pourrait, comme M. de Moltke faisait du Grand État-Major, définir cette institution « une force que nos voisins peuvent nous envier, mais qu'ils ne possèdent pas ».

Organisé en 1875, l'Observatoire maritime de Hambourg comprend quatre sections : 1° Météorologie maritime; 2° Contrôle des instruments, chronomètres exceptés; 3° Météorologie littorale, prévision du temps et signaux d'avertissement; 4° Contrôle des chronomètres.

La première de ces sections a déjà fourni à la science et aux marins nombre de travaux originaux : les *Segelhandbücher* ou Manuels de navigation à voiles pour les trois grands océans, avec leurs Atlas respectifs, des cartes synoptiques rétrospectives relatives à la météorologie de l'Atlantique Nord, une importante Revue, les *Annalen der Hydrographie und maritimen Meteorologie*. Elle ne s'est pas bornée là.

Depuis janvier 1901, après avoir déjà tant fait pour l'étude scientifique des mers et l'application de la météorologie maritime à la navigation, elle a entrepris la publication de cartes mensuelles de l'Atlantique Nord. La nouvelle publication utilise la masse énorme d'observations volontaires faites par les capitaines au long cours allemands et emmagasinées à Hambourg. Ces observations, régulièrement poursuivies, d'après un plan et des méthodes convenus, sont déjà assez nombreuses pour le passé, et assez abondamment renouvelées pour le présent, pour que, à l'exemple de l'*Hydrographic Office* de Washington, l'Observatoire maritime allemand ait cru pouvoir procéder à son tour à l'émission de *Pilot-charts* mensuels [1], sous le titre de *Nord-*

1. L'exemple vient d'être suivi (avril 1901) par le *Meteorological Office* de Londres, qui publiera chaque mois une carte de l'Atlantique Nord et de la Méditerranée.

Digitized by Google

atlantische Wetterausschau[1], et ces cartes ne font pas double emploi avec les cartes américaines.

Dressées suivant la projection de Mercator, comme toutes les cartes marines, elles vont du 11e méridien E. au 82e méridien O. (de Greenwich), et du 15e au 66e parallèle de latit. N.; l'espace représenté est divisé en rectangles de 5 degrés sur chaque côté. C'est pour chacun de ces rectangles que sont résumées et exprimées par des moyennes les observations faites à bord des navires.

Une première mention est celle de la température moyenne des eaux de surface pendant le mois considéré. Il n'est pas d'observations plus aisées à faire, et il n'en est guère de plus fécondes en conséquences. C'est, en effet, par leurs températures comparées à celles des eaux avoisinantes que les courants marins se reconnaissent, car ils sont autrement importants comme agents thermiques que comme agents dynamiques; c'est cette chaleur relative des eaux qui permet de suivre, aux diverses époques de l'année, l'extension du Gulf-Stream à travers l'Atlantique. A leur tour, les températures des eaux marines influent sur celles des couches d'air touchant la surface de la mer; aux couches d'air tièdes correspondent de basses pressions barométriques, et c'est ainsi qu'aux saisons où le contraste entre les couches d'air tièdes et les couches d'air froides est le plus accusé, en hiver notamment, se produisent les plus fortes dépressions. Ainsi s'expliquent les fréquentes tempêtes qui, en janvier principalement, se meuvent à la surface du Gulf-Stream. Cette corrélation, déjà remarquée par Maury, a été confirmée depuis longtemps par l'observation[2], et l'on est aujourd'hui en mesure d'établir le degré de probabilité des tempêtes dans l'intérieur des rectangles de la carte.

Par exemple, en janvier, les chances de tempête sont de 37,6 p. 100 entre 45° et 50° latit. N. et 35°-40° longit. O.; de 35,2 p. 100 entre 40° et 45° latit. N. et 40°-45° longit. O.; ces deux rectangles si tourmentés sont traversés par les lignes transatlantiques à destination de New-York. Dès le mois d'avril, pour ces mêmes rectangles, les chances s'abaissent à 17,1 et 17,2 p. 100, pour diminuer encore pendant les mois d'été. Il ne faut donc pas être surpris si les Compagnies de navigation transatlantique abaissent en hiver leurs prix de passages.

Les différences de température des eaux sont en grande partie la cause de la production des brumes. L'hiver étant la saison où ces différences sont le plus faibles, les brouillards, dans les parages de Terre-Neuve, atteignent alors leur durée minima, tandis que le maximum survient en juillet-août. Or, si l'on songe quels accidents peuvent déterminer les brumes, — l'abordage de la *Bourgogne* par le *Cromartyshire* en temps de brume est encore présent à nos mémoires, — on conçoit l'intérêt des détails sur la fréquence et la probabilité de ce phénomène. La carte allemande indique le nombre moyen d'heures de brume par mois dans les divers rectangles : la plus longue durée moyenne, en janvier, est inférieure à cinquante-neuf heures sur le Grand

1. Littéralement : Tableau du temps dans le nord de l'Atlantique.

2. Voir Die Stürme des Nord-Atlantischen Oceans und der Golfstrom (*Petermanns Mitteilungen*, 1862, p. 229-233). — K. F. R. Andrau, Sturmkarten des Atlantischen Oceans (*Ibid.*, 1862, carte 15).

Digitized by Google

Banc; le long des routes de paquebots, en ce même mois, elle n'est guère que de quarante-six heures et demie.

A ces indications se rattache naturellement celle des précipitations atmosphériques (pluie, grêle, neige). La durée, indiquée en heures pour le mois, atteint son maximum, cela va sans dire, là où les tempêtes sont le plus fréquentes : le même rectangle qui, en janvier, accuse 37,6 p. 100 de chances de tempête, reçoit des pluies d'une durée mensuelle moyenne de deux cent trois heures et demie.

Les directions dominantes des vents sont tracées dans l'intérieur des rectangles au moyen de flèches de longueurs proportionnelles à la fréquence de ces vents. L'utilité de ces indications est évidente pour les navires à voiles, qui gagnent souvent du temps à prendre des routes détournées pour éviter les vents contraires. Elle n'est pas négligeable pour les navires à vapeur, car, si les vents favorables ne les aident pas, les vents contraires leur infligent de sérieux retards [1].

Les tempêtes de l'hiver amènent de nombreux sinistres; aussi est-ce surtout à la fin de cette saison que l'Atlantique est sillonné par des épaves, dont quelques-unes errent pendant longtemps avant de sombrer. La catastrophe de la *Ville de Saint-Nazaire* est due à la rencontre d'une de ces épaves; aussi est-il utile de signaler à la navigation les points où ces écueils flottants ont été aperçus; c'est ce que fait, à l'exemple des *Pilot-charts* américains, mais sous forme de remarques additionnelles, la carte allemande.

Enfin, on sait quels dangers présente la dérive des glaces dans les parages de Terre-Neuve; la loi de cette dérive nous est maintenant connue, et c'est en conséquence qu'ont été fixées les routes conventionnelles des paquebots entre l'Europe et New-York. Mais les anomalies sont fréquentes; aussi la carte allemande, outre la limite extrême probable, mentionne-t-elle en appendice les observations d'icebergs faites pendant le mois écoulé.

On voit combien les navigateurs ont intérêt à être informés des lois, ou tout au moins des probabilités qui régissent ces phénomènes. Par là, la navigation, avec l'aide de la science, échappe, autant qu'il est humainement possible, aux hasards des événements et aux surprises auxquelles la routine expose; les existences humaines gagnent en sécurité, les traversées en célérité, et, une fois de plus, des recherches qui semblent de pure curiosité se révèlent riches en applications fécondes, pour le profit et la gloire des nations qui s'y livrent. N'est-il pas regrettable de penser que les observations faites par nos marins restent inutilisées, et qu'aux exemples venus d'ailleurs nous ne répondions que par l'indifférence ? Chaque année nos *Annales hydrographiques* publient une liste des capitaines au long cours qui ont le mieux tenu leurs registres d'observations, et, certes, les matériaux ne manqueraient pas pour la rédaction de *Pilot-charts* français. En attendant que le pas soit franchi, il est désirable que nos marins se familiarisent avec les publications de ce genre qui voient le jour à l'étranger, et il n'en est guère de plus utile que les nouvelles cartes mensuelles de la *Deutsche Seewarte*.

P. Camena d'Almeida.

1. *Annalen der Hydrographie und maritimen Meteorologie*, 1899, p. 34-37.

Digitized by Google

APERÇU GÉNÉRAL

SUR

LES TRAVAUX GÉOGRAPHIQUES EXÉCUTÉS A MADAGASCAR

D'APRÈS LES DOCUMENTS OFFICIELS

GÉODÉSIE ET TOPOGRAPHIE

Travaux antérieurs à la conquête. — Avant la conquête de Madagascar, quelques savants ou explorateurs hardis, dont MM. Catat, Maistre, etc., et plus spécialement M. A. Grandidier depuis 1868, en avaient commencé la géographie.

Le R. P. Roblet avait ensuite établi la triangulation de l'Imérina d'abord, puis du Betsiléo par un travail de vingt-cinq années. Cette triangulation s'appuyait sur une base d'environ 5,600 mètres mesurée au cordeau dans la plaine d'Arivonimamo.

Le R. P. Colin, d'autre part, avait obtenu la latitude de l'Observatoire d'Ambohidempona (Tananarive) de 1890 à 1892 par 15 séries d'observations portant sur 156 étoiles et la longitude par la méthode des culminations lunaires.

Il avait aussi déterminé un azimuth de départ.

En 1892 il tentait de relier Tananarive à Andévorante.

Les ingénieurs hydrographes avaient, pendant cette même période, relevé la côte : du cap d'Ambre à la baie de Narendry (1881-1887), de Morondava à la baie de Saint-Augustin (1890), de la baie de Narendry à celle de Baly et au cap Saint-André (1892), et triangulé la presqu'île du cap d'Ambre et la baie de Diégo (1894-1895).

Le résultat de ces travaux a été consigné d'ailleurs dans plusieurs publications, et en particulier dans le bel ouvrage de M. Grandidier : *Histoire de la géographie de Madagascar*, 1885-1892.

Sur ces premières données de nombreuses cartes ont été faites.

Les principales cartes d'ensemble à citer sont : 1° la carte au 1/1,000,000e du R. P. Roblet qui donnait les détails de l'Imérina et du Betsiléo (1885); 2° la carte de MM. Layet et A. Suberbie qui ajoute à la précédente les travaux de ces explorateurs sur la géographie de l'Ikopa et de la Betsiboka; 3° une carte au 1/750,000e de M. Hansen (mars 1896).

Travaux de 1895. — Avec le corps expéditionnaire, le Service géographique de l'armée avait détaché deux officiers, MM. les capitaines Bourgeois et

Digitized by Google

Peyronel qui devaient relier l'Imérina à Majunga en prenant pour base les travaux des hydrographes en ce dernier point.

Par suite des opérations militaires, ce travail, limité à une faible largeur le long de la route de l'expédition, se trouva arrêté brusquement à Andriba.

Travaux de 1896. — En 1896, le Service géographique de l'armée envoyait à Madagascar six officiers, M. le commandant Verrier, chef de service, et MM. les capitaines Delcroix, Thiebault, Rose, Tinel, Vuillemin.

Le commandant s'était proposé pendant les trois années 1896-1897-1898 de faire une carte au 1/200,000e du quadrilatère Didy, Tamatave, Moramanga, Andévorante.

Le travail de 1896 ne put être fait, en partie à cause de l'état insurrectionnel du pays et les six officiers durent se contenter de quelques rectifications d'itinéraires (itinéraire au 1/200,000e du R. P. Colin, de Tamatave à Tananarive, itinéraire de la colonne Lalubin) et de quelques levés photographiques.

Travaux de 1897. — Dix officiers du Service géographique étaient de nouveau envoyés dans l'île en 1897, dont MM. les capitaines Prévost, Vallet, Durand et Gros.

Ils purent faire la triangulation et le lever au 1/100,000e de Tamatave à Ambatondrazaka et de Tamatave à Andévorante, les deux triangulations s'appuyant sur une base de 5,082 mètres environ, mesurée à Ankarefo, et sur deux azimuths de départ pris à Tamatave et Andévorante.

Le R. P. Colin, à l'ouest, reliait Tananarive à Andriba et, par suite, à la triangulation de 1895.

Ces travaux partiels faisaient désirer davantage des cartes des autres régions de l'île. Il était d'ailleurs nécessaire de faire profiter l'ensemble de la colonie des dépenses assez sérieuses déjà effectuées[1]. Aussi, remettant à plus tard la continuation de la carte au 1/100,000e, chercha-t-on à donner dès 1898 un caractère plus général aux travaux géographiques.

Travaux de 1898. — En 1898 on commença donc la carte d'ensemble de l'île. Pour pouvoir mettre en place tous les travaux topographiques individuels entrepris depuis trois ans par les officiers et les colons, une triangulation sérieuse et continue manquait encore.

Deux brigades géodésiques envoyées de nouveau par le Service géographique de l'armée furent chargées de l'entreprendre.

La 1re brigade, capitaines Duméziil et Lallemand, effectua la triangulation de Fort-Dauphin à Ihosy, en partant d'une base provisoire mesurée à Fort-Dauphin; la topographie était relevée le long de la chaîne par le lieutenant Jung.

La 2e brigade fut scindée en deux missions, l'une chargée de relier Ihosy à Tananarive (capitaine Gros), la deuxième devant aller d'Ihosy à Tuléar (capitaine Durand et lieutenant Bodez).

La région parcourue par les missions était plutôt difficile et, au cours de

1. Evaluation du commandant Verrier pour 1897, 199,000 francs.

Digitized by Google

leur travail, le capitaine Lallemand était blessé et le capitaine Durand, malade, obligé de rentrer sans avoir achevé sa tâche.

Cependant le but d'ensemble était atteint et Tananarive relié à Fort-Dauphin.

Les chaînes de triangles s'appuyaient sur une base de 9,536 mètres environ, mesurée sur le plateau d'Horombé, près d'Ihosy, et venaient aboutir à un côté des précédentes triangulations, le côté Tananarive-Lahavohitra.

Ce côté calculé par le père Roblet en partant de sa base d'Arivonimamo avait été de 41,313 mètres; en partant de la base d'Ankarefo, on avait trouvé en 1897, 41,312 mètres.

En partant de la nouvelle base de l'Horombé, les calculs de 1898 donnaient pour ce côté 41,317 mètres, soit une différence maxima de 5 mètres.

Ce résultat était presque inespéré, étant donné 1° que le théodolite de campagne employé ne donne guère que la 1/2 minute comme approximation sur la lecture des angles, ce qui ne permet qu'une approximation de 1/10,000e environ sur la longueur des côtés; 2° que les trois bases avaient été mesurées avec des instruments et par des procédés très différents.

Cette concordance permettait ainsi d'accorder une grande confiance aux travaux effectués.

Enfin, une triangulation fut aussi établie en prenant pour point de départ une base de 3,107 mètres mesurée dans le voisinage du cap Saint-André, avec rattachement aux sommets Ambato et Tsitondrohina de la triangulation du corps expéditionnaire (capitaine Dubois).

Des divergences sérieuses avaient été relevées sur les coordonnées des points de la côte, suivant qu'on les prenait sur les cartes marines ou qu'on les obtenait par le calcul des triangles issus de Tananarive.

Il y avait donc lieu de déterminer de façon plus précise les coordonnées du plus grand nombre de points possible.

Le R. P. Colin, de l'Observatoire de Tananarive, fut employé à cette détermination sur la côte ouest à Tamboharano, Maintirano, Benjavilo, Tsimandrafozana, Morondava.

Les différences de latitude ne furent en général trouvées que de quelques secondes; celles de longitude variaient de 5 secondes à 11 minutes et demie, ce qui déplaçait les points de l'est à l'ouest depuis 150 mètres jusqu'à 20 kilomètres. Ces incertitudes imposaient une étude plus approfondie de la côte et la nécessité de la rejoindre avec l'intérieur chaque fois qu'on le pourrait.

Travaux de 1899. — Le premier trimestre de 1899 ayant été consacré au calcul des triangulations de l'année précédente et à la mise au net des travaux, les travaux sur le terrain recommencèrent en fin mars.

Le programme était la jonction de Tananarive à Diégo par une chaîne s'appuyant sur une nouvelle base.

Entre temps deux officiers étaient chargés de fermer le quadrilatère (1) Andévorante, (2) Tamatave, (3) Ambatondrazaka, (4) Tananarive par la triangulation du côté (1) (2). Ils se contentèrent d'une vérification par azimuths, qui fit ressortir une erreur de 36 mètres en latitude.

Des trois autres brigades, la 1re, capitaine Bibault, de l'artillerie de marine,

Digitized by Google

allait de Tananarive à Anosiboangy; la 2e, lieutenant Vicq, devait établir la chaîne d'Anosiboangy à Bealanana, la 3e, capitaine Meunier, de Bealanana à Diégo.

La 1re termina son travail le 4 mai; les deux autres, parties le 15 avril et le 15 mai, commencèrent leur reconnaissance.

Deux mois plus tard, on dut arrêter le travail, le crédit alloué pour l'année étant déjà dépensé.

Travaux de 1900. — Une décision du général Gallieni, en date du 13 mars 1900, forma trois brigades géodésiques chargées d'achever le programme de l'année précédente, fort augmenté d'ailleurs.

La 1re brigade, capitaine Bibault, chef du bureau topographique, et capitaine Violland, de l'artillerie de marine, avec MM. les lieutenants d'infanterie de marine Rousseau, Gaubert et M. Malherbe de Maraimbois, garde principal de milice, eut pour mission la mesure de la base de Maingindrano. Cette base de 7,372 m. 15, a été mesurée du 18 avril au 20 juin au moyen de l'appareil Jæderin.

La base mesurée, M. le capitaine Violland, du 20 juin au milieu d'octobre, effectuait la triangulation de la base à Diégo-Suarez, se raccordant ainsi à la triangulation des ingénieurs hydrographes de 1888-1894 par un côté Coq-Orangea.

Les calculs achevés des triangles donnent pour ce côté une longueur de 23,434 m. 30, soient 2 m. 9 de plus que n'avaient trouvé les ingénieurs hydrographes.

Là encore, la différence des méthodes et des instruments employés pour les mesures des bases et des triangles ne pouvait faire espérer un pareil accord. Il est le meilleur garant de la parfaite exécution des travaux effectués dans une région d'un séjour extrêmement pénible.

Les altitudes et latitudes des points communs donnent la même concordance.

Le sommet Andramaimbo de MM. Favé et Cauvet a ainsi pour latitude 12° 12′ 45″ 3. Soit, en grades, 13° 56′ 95″,4.

La latitude du même point, d'après le capitaine Violland, est de 13° 56′ 96″,8.

Les longitudes seules présentent une différence de 4 minutes provenant comme précédemment des différences des longitudes admises comme points de départ.

De Maingindrano à Anosiboangy la triangulation était faite par MM. les lieutenants Tixier et Rousseau de juillet à décembre.

La longueur de la chaîne ainsi mesurée atteint 585 kilomètres.

De la chaîne centrale à la côte ouest MM. les capitaines Jung et Benezech, de l'infanterie de marine, établissaient un premier réseau de triangles étendu en largeur pour couvrir cette région jusqu'alors dénuée de toute triangulation. D'avril à décembre, une bande de 100 kilomètres de large sur 320 kilomètres de long, atteignait ainsi la côte ouest aux environs du cap Kimby; une longitudinale devant rejoindre cette chaîne à celle de Ihosy-Tuléar, était commencée et atteignait Mandabé à 225 kilomètres au sud de l'axe de la chaîne précédente, arrêtée seulement par la saison des pluies.

Digitized by Google

En même temps, de juillet à octobre, M. le capitaine Mercey, de l'artillerie de marine, reliait la chaîne centrale à la côte est par un réseau de triangles aboutissant à Mananjary.

Une mission hydrographique avait dès 1899 repris avec l'aviso *la Rance* l'exploration de la côte ouest, d'abord par le relèvement de la baie d'Ampasindava, puis de la baie de Baly au cap Saint-André et à Nosi-Valavao. En 1900, ce travail fut continué et quelques notes sur les récifs qui pullulent dans toute cette région ont déjà été fournies.

Le R. P. Colin, continuant sur la côte est la détermination astronomique des points, put déterminer en 1899 et publier en 1900 les positions de Vatomandry, Marosika et Mahanoro.

La brigade géodésique du nord avait rapporté le levé au 1/100,000e de toute la région Maingindrano-Anosiboangy sur 100 kilomètres de large en moyenne et 300 kilomètres de long, travail dû au lieutenant Rousseau.

Un levé au 1/50,000e des environs de Tananarive et des levés d'itinéraire ont été entrepris cette même année par le bureau topographique.

Pendant ce temps, les officiers du corps d'occupation envoyaient des travaux sur les régions par eux traversées. Entre autres, les levés de MM. le capitaine Condamy, lieutenants Eferrière et Raudot donnaient ainsi toute la région du Manambolo; ceux du lieutenant Colombat, le cercle de Fort-Dauphin, ceux du sous-lieutenant Boissy, région de Mevatanana, et du lieutenant Jeannot, district d'Andévorante, n'étaient pas moins remarquables.

Plusieurs ingénieurs et prospecteurs fournissaient aussi leur appoint à la carte; on peut citer MM. Meurs, Boussand et Murchison, dont le dernier donnait, en 1900, la région minière de l'Ampoasary.

Le programme de la géodésie de 1901 comprend dans l'ensemble une chaîne longitudinale parallèle à la chaîne centrale allant de Majunga au cap Sainte-Marie avec rattachements à la côte par des transversales. Il ne restera plus, dès lors, qu'à remplir les intervalles très réduits entre les diverses chaînes pour que le réseau de triangles couvre tout Madagascar.

Les travaux topographiques, continuant d'ailleurs à s'étendre, on pourra considérer, dès la fin de 1901, la connaissance générale de l'île comme complète.

Dès maintenant, les travaux exécutés offrent du moins une base solide pour toutes les études de détail.

CARTOGRAPHIE

Avant 1898, le service géographique du corps d'occupation n'avait pu donner comme cartes que des réductions ou des agrandissements des cartes anciennes légèrement modifiées.

En 1897, on adopta un mode de représentation de l'île. On choisit le système de projection du colonel Bonne et l'on prit pour axes le méridien de 50° Est et le parallèle de 21° Sud, qui se croisent à peu près au centre de l'île.

Digitized by Google

Dès lors, on put, en 1899, en s'appuyant sur les travaux de géodésie de 1898, commencer l'exécution d'une nouvelle carte à grande échelle.

Carte au 1/500,000e. — On a ainsi entrepris la carte au 1/500,000e en 26 feuilles; commencé en janvier 1899, le tirage en était terminé en mars 1900, et cette carte put paraître à l'Exposition; cette échelle cependant était un peu trop grande au début, vu l'état d'avancement de la connaissance de l'île et l'on dut se contenter d'établir une assez grande partie de la carte d'après des itinéraires très anciens ou de simples renseignements; une réfection de cette carte, possible depuis les derniers travaux de géodésie et de topographie, est en cours d'exécution.

Carte au 1/100,000e. — Une carte au 1/100,000e avait été de même faite en 1899-1900, elle comprenait : 1° le quadrilatère Manerinerina, Betafo, Vohambohitra, Tsinjoarivo; 2° les levés de 1897. En dehors des régions parcourues par le R. P. Roblet au centre, par les brigades à l'est, il restait des blancs impossibles à remplir à l'époque; le figuré du terrain serait aussi à rectifier.

Ces deux cartes ont paru à l'Exposition universelle de 1900.

Carte au 1/1,000,000e. — Il était donc bon de donner une carte d'ensemble faisant moins grande part à l'habileté du dessinateur. Ce fut le travail de 1900. Une carte au 1/1,000,000e en 5 couleurs et en 6 feuilles fut décidée. Elle résume tous les travaux effectués jusque vers la fin de l'année 1900; le tirage en a été terminé cette année même.

Carte au 1/2,500,000e. — Pour permettre de tenir à jour les modifications survenues dans les divisions administratives, les voies de communication, etc., une première carte d'ensemble au 1/2,500,000e avait d'ailleurs été faite en novembre 1899; l'édition épuisée fut revue et remplacée par une carte à la même échelle en juillet 1900.

Au début, le concours du Service géographique de l'armée avait été demandé pour le tirage des cartes au 1/100,000e. Depuis 1900, le bureau topographique du corps d'occupation a pu trouver sur place les dessinateurs, graveurs et lithographes. En utilisant les aptitudes des indigènes dirigés par un personnel européen, il lui a été possible d'assurer par lui-même l'exécution de tous ces travaux. En particulier toutes les minutes des cartes précitées ont été dessinées par l'adjudant Cabanes et le sergent-major Gros. Il a pu aussi éditer pour les divers services de la colonie, en plus des cartes proprement dites, une série déjà considérable de documents. On peut citer dans ce genre les plans des principales villes de l'île (plan de Tananarive au 1/5,000e et au 1/20,000e, plans de Majunga, Tamatave, Arivonimamo, Vatomandry, etc., publiés dans l'*Annuaire* de la colonie), les itinéraires de Tamatave à Tananarive, de Majunga à Tananarive, etc.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

DAWSON (George M.), directeur du « Geological Survey of Canada », né dans la Nouvelle-Écosse en 1849, mort le 2 mars 1901.

Fils de sir John William Dawson qui s'était fait connaître par ses études sur l'histoire naturelle de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, George Dawson suivit à Londres les cours de l'École royale des mines. De retour au Canada, il fut attaché comme botaniste et géologue à la commission de délimitation entre le Canada et l'Alaska et écrivit une monographie sur la géologie de la région qu'il avait visitée.

En 1875 et 1876, le Dr Dawson fit un examen préliminaire du territoire compris entre les chaînes côtières de la Colombie et le fleuve Fraser, en vue de déterminer la meilleure direction à donner au chemin de fer du Pacifique.

En 1878, faisant partie de l'expédition Stanford Flemming qui parcourut le pays qui s'étend du lac Winnipeg au Pacifique, il fit l'exploration et la description complète des îles de la Reine-Charlotte. L'année suivante, il explora tout le pays entre la côte septentrionale de la Colombie (embouchure de la Skeena) et Edmonton (sur la Saskatchewan du nord) en passant par la rivière des Pins et la contrée où coule la rivière de la Paix.

En 1887, Dawson fut envoyé dans le bassin du Youkon, avec MM. W. Ogilvie, R.-C. Macconnell et J. Mac Evoy, pour l'étude de la limite entre le Canada et l'Alaska. Le Dr Dawson fut l'un des membres de la commission d'arbitrage dans l'affaire des pêcheries de Behring.

Nommé directeur adjoint du « Geological Survey of Canada », en 1883, Dawson en était devenu directeur en 1895. Il avait reçu en 1897 la médaille d'or de la *Royal Geographical Society*, de Londres. Nous citerons, parmi ses nombreux ouvrages : *Descriptive Sketch of the Physical Geography and Geology of the Dominion of Canada* (avec A. R. C. Selwyn), Montréal, 1884.

G. R.

HACQUART (Augustin), vicaire apostolique du Sahara et du Soudan, né en 1860 dans la Lorraine annexée, décédé à Ségou en avril 1901.

Reçu licencié ès lettres, le futur missionnaire fut d'abord professeur à Tunis. Il entra ensuite dans la congrégation des Pères blancs, et fut ordonné prêtre en 1884; bientôt commandant des Frères armés de Mgr Lavigerie, il devint plus tard supérieur de la congrégation des Pères blancs.

En 1894, le R. P. Hacquart accompagna M. Bernard d'Attanoux chez les Touareg Azdjer. Il était depuis une année à la tête de la mission de Tombouctou, lorsque, en 1896, le commandant Hourst se l'adjoignit pour son exploration du Niger. Familiarisé avec les mœurs des Touareg, connaissant l'arabe et un grand nombre de langues africaines, le Père Hacquart rendit de très grands services à la mission. Au retour de cette exploration, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Préconisé évêque le 24 mars 1898, il avait été nommé à ce moment vicaire apostolique du Sahara et du Soudan.

G. R.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS ET CORPS SAVANTS, COURS ET CONFÉRENCES

Europe.

Grèce. — A Athènes, vient de se fonder sous les auspices de M. C. Rados, professeur d'histoire navale, et d'un grand nombre de savants et d'hommes distingués de la Grèce, une Société Hellénique de Géographie. Cette Société devra aider par tous les moyens au développement de la science géographique en Grèce, encourager les travaux de géographie de toutes sortes, instituer et distribuer des prix annuels et enfin entretenir des relations suivies avec les sociétés similaires du monde entier et tous les explorateurs et géographes. Il sera fait, tous les mois, un certain nombre de conférences.

La Société a constitué son comité de direction, et sur la proposition de M. Kokidès, président provisoire, S. A. R. le Diadoque a été nommé, par acclamations, président d'honneur. Nous ne doutons pas que, sous un si haut patronage et avec le concours des hommes éminents qui en font partie, cette société ne prospère rapidement; nous le lui souhaitons de grand cœur.

Afrique.

Chari. — Le 14 mai, la Société de Géographie de Paris a reçu en séance solennelle, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, M. *Gentil*, commissaire du gouvernement au Chari, et le capitaine *Joalland*, de l'artillerie coloniale, chef de la mission de l'Afrique centrale.

On sait déjà quelle a été l'œuvre de M. Gentil dans les territoires du Tchad. Après avoir, dans un premier voyage, de 1895 à 1897, reconnu le cours du Gribingui et du Chari jusqu'au Tchad et conclu un traité de commerce et de protectorat avec le sultan du Baguirmi, il est reparti, en 1899, pour renforcer la mission Bretonnet menacée par Rabah et, après le désastre de celle-ci, la tâche lui incomba de la venger. C'est ce qu'il fit, après avoir opéré sa jonction avec les missions Foureau-Lamy et Joalland-Meynier, en formant avec les troupes des trois missions une colonne d'opération qui fut placée sous les ordres du commandant Lamy. Enfin, les bandes de Rabah ayant été mises en déroute et leur chef tué, il dut, avant de rallier la France, organiser administrativement les territoires nouvellement occupés.

Quant au capitaine Joalland, devenu chef de la mission de l'Afrique centrale après la mort de Voulet et de Chanoine, et accompagné, à partir de ce moment, du lieutenant Meynier, il occupa le Kanem, puis il concourut à la défaite de Rabah à Koussri. La mission Joalland resta encore un mois environ comme auxiliaire des troupes du commandant Reibell, puis elle regagna Zinder où elle arriva le 10 juillet, et, le 11 octobre, elle reprit la route du Soudan.

La Géographie (15 mai) a donné le texte *in extenso* de ces deux conférences; nous y reviendrons ultérieurement.

Digitized by Google

Prix décernés par la Société de Géographie. 1901.

Grande médaille d'or de la Société à M. Fernand Foureau, pour la mission transsaharienne Foureau-Lamy (1898-1900). (Des médailles d'argent sont accordées aux collaborateurs civils et militaires de la mission.)

Médaille d'or de la Société à M. le commandant Ed. Roulet, pour sa mission du Haut Oubangui au Nil (1898-1900).

Prix Ducros-Aubert (deux médailles d'or) à MM. Ed. Hostains et le capitaine H. d'Ollone, pour leur exploration du Cavally.

Prix Henri Duveyrier (médaille d'or) à M. le Dr A. Cureau, pour ses travaux astronomiques et topographiques du Haut Oubangui (1896-1899).

Prix Conrad Malte-Brun (médaille d'or) à M. le capitaine E. Jobit (de la mission Gendron), pour son exploration au Congo français (1899-1900). (Médailles d'argent à MM. les lieutenants V. Demars et Ch. Lœffler.)

Prix Louise Bourbonnaud (deux médailles d'or) à MM. Alfred Fourneau et Alphonse Fondère, pour leur exploration de l'estuaire du Gabon à la Sangha (1898-1899). (Médaille d'argent à M. le lieutenant Lucien Fourneau.)

Prix Léon Dewez (méd. d'or) à M. le capitaine A.-L. Wœlffel, pour son exploration au Soudan français (1899-1900). (Méd. d'argent au lieutenant G. Mangin.)

Prix Alexandre de la Roquette (médaille d'or) à M. A.-G. Nathorst, pour ses explorations au Spitzberg et au Grönland de 1870 à 1899.

Prix Auguste Logerot (médaillle d'or) au R. P. S. Chevalier, pour l'hydrographie et l'atlas du Haut Yang-tse (1897-1898).

Prix Barbié du Bocage (médaille d'or) à M. le colonel H.-M.-A. Berthaut, pour son Etude historique de la carte de France (1750-1898).

Prix Pierre-Félix Fournier (médaille spéciale et 1300 francs) à M. J. Deniker, pour son ouvrage *Les Races et les Peuples de la Terre.*

Prix Jules Girard (médaille d'or) à M. J. Thoulet, pour ses études océanographiques de 1886 à 1901.

Prix Erhard (méd. d'or) à M. J.-A. Lejeaux, pour ses travaux cartographiques.

Grande médaille d'argent de la Société à M. Louis Raveneau, pour sa *Bibliographie géographique annuelle.*

Grande médaille d'argent de la Société à M. le vicomte B. de Vaulserre, pour son exploration de la boucle du Yang-tse-kiang (1898).

Prix Alphonse de Montherot (grande méd. d'argent) à M. Paul Labbé, pour ses recherches ethnographiques dans la Steppe kirghise et à l'île de Sakhaline.

Prix J. Janssen (grande médaille d'argent) à M. Charles Michel, pour sa collaboration à la mission de Bonchamps (1897-1898).

Prix Alexandre Boutroue (grande médaille d'argent) à M. le Dr F. Weisgerber, pour ses explorations au Maroc (1899-1900).

Prix Charles Grad (grande médaille d'argent) à M. le comte Henri de La Vaulx, pour son voyage en Patagonie (1896-1897).

Prix William Huber (grande médaille d'argent) à M. le professeur M. Lugeon, pour ses travaux de géographie alpine.

Prix Jomard (*Monuments de la Géographie*) à M. E.-W. Dahlgren, pour son volume *Les navigations françaises à la mer du Sud au commencement du XVIIIe siècle.*

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Europe.

Aus den Hochregionen des Kaukasus (Dans les hautes régions du Caucase), par *Gottfried Uerzbacher*. Leipzig, Duncher et Humblot, 2 vol in-8°, 950 p. et 144 illustr., 2 cartes; 830 p. et 102 illustr., 1 carte. — La littérature alpine et géographique allemande ne possédait jusqu'ici aucun ouvrage notable sur le Caucase. Il fallait recourir à la bibliographie anglaise pour s'initier aux beautés naturelles de cette région, se renseigner sur son régime climatologique et météorologique, son orographie, ses glaciers, sa flore, son ethnologie. Les récits des voyages d'exploration de Gottfried Uerzbacher dans la zone centrale du massif ont désormais comblé cette lacune. Le savant et courageux alpiniste présente de la façon la plus attrayante la physionomie de cette chaîne si imposante dont il a escaladé les pics les plus élevés et les plus ardus. Le touriste et le géographe, l'artiste et le géologue seront également satisfaits par l'heureux amalgame d'utile et d'agréable que présente son journal de marche. Les nombreuses illustrations, photographies et vues d'ensemble, intercalées dans le texte, leur donneront l'illusion du voyage : une carte en trois feuilles, dressée par le Service géographique bavarois, leur permettra d'en reconstituer facilement les étapes. Dans le premier volume, l'auteur décrit d'abord la constitution géologique des hautes régions du Caucase, puis le régime des glaciers et névés, plus étendus qu'on ne le croit généralement, et le système hydrographique si simple de la région; il compare les brèches de franchissement des Alpes à celles de la chaîne caucasique et montre combien l'altitude élevée des cols de cette dernière en rend la traversée difficile. Il initie le lecteur aux mœurs des curieuses tribus qui peuplent les vallées supérieures du Rion, de l'Ingur, du Baksan, etc. Enfin, après avoir rappelé les différentes explorations exécutées avant la sienne dans la région, il entame le récit de son voyage de Batoum à Tchwelieri et décrit minutieusement les périlleuses ascensions qu'il a exécutées dans la partie centrale de la chaîne, entre autres celles du Tetnuld (4,853 m.), de l'Elbrus (5,629 m.), du Dchangatau (5,038 m.), du Kasbek (5,043 m.) et du Gimaraï Chach (4,778 m.). Il redescend sur Tiflis dont il fait une description extrêmement intéressante. Dans le deuxième volume, M. Uerzbacher conduit le lecteur à l'est de la passe de Kasbek, sur les glaciers qui s'étendent entre le Tebulos-Uata (4,504 m.) et le Diklos-Mata (4,189 m.), puis, dans le Daghestan, où il reconnaît le massif du Korosaku (4,091 m.). Ce volume est complété par deux annexes instructives: la première, rédigée par le Dr Ludwig von Ammon, constitue un véritable traité de géologie locale et donne de curieux détails sur quelques minéraux recueillis par M. Uerzbacher; la seconde est un guide pratique à l'usage des excursionnistes qui voudront constater *de visu* les beautés naturelles décrites par l'auteur.

A. B.

Digitized by Google

Asie.

Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales (1860-1900). Tome Ier : L'empereur T'oung-Tchi (1860-1875), par M. *Henri Cordier*, professeur à l'École des langues orientales vivantes. Paris, F. Alcan, 1 vol. in-8 (*Bibliothèque d'histoire contemporaine*). — Le titre choisi par M. Cordier renferme une ironie sans doute imprévue, car cette histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales est surtout une histoire de massacres et de représailles. L'auteur expose ces événements si mal connus jusqu'ici, avec un souci scrupuleux de l'exactitude et de la précision; il s'appuie sur les renseignements les plus soigneusement contrôlés, sur les documents authentiques dont il reproduit le texte complet. Il s'abstient d'ailleurs de toute appréciation personnelle, mais n'est-ce pas là la seule méthode qui convienne pour écrire l'histoire contemporaine, soucieuse de recueillir les documents et laissant à l'avenir le soir de formuler des jugements aujourd'hui prématurés.

M. Cordier étudie successivement le rôle des différentes nations en présence. Voici d'abord l'Angleterre, la première en date. Cette nation de marchands impose son commerce à la Chine. Puis vient la France derrière ses missionnaires. Après ces deux protagonistes, la Russie entre sur la scène ou elle prendra bientôt une place si importante. Enfin voici toutes les nations européennes et même les États-Unis et le Japon.

Le récit de la révolte des T'aï Ping nous montre les puissances intervenant dans cette lutte où Gordon commence à illustrer son nom. Les massacres de Tien-Tsin (juin 1870) font revivre des scènes d'horreur qu'on pouvait croire à jamais impossibles et dont cependant nous venons de voir le retour.

Ce premier volume s'arrête en 1874. Le deuxième et dernier, qui paraîtra dans quelques mois, contiendra sans doute un répertoire des noms cités permettant de retrouver aisément les nombreux portraits de personnages de toutes nations dont quelques-uns sont encore vivants et que M. Cordier dessine avec netteté et avec une abondance de détails dont l'exactitude est affirmée par les documents les plus indiscutables.

C. X.

La Chine qui s'ouvre, par *René Pinon et Jean de Marcillac*. Paris, Perrin, 1900, 4e édit., 1 vol. in-16, 306 pages, avec cartes. — C'est bien malgré elle que la Chine, depuis des siècles isolée et enfermée dans ses traditions, se laisse envahir par la civilisation des « barbares d'Occident ». Elle s'ouvre néanmoins à la pénétration économique des peuples d'une civilisation plus avancée que la sienne, et « comme la coquille qui a laissé glisser la pointe d'une lame entre ses valves entre-bâillées, la Chine aujourd'hui ne saurait plus se refermer ».

MM. René Pinon et Jean de Marcillac ont très heureusement retracé, dans une série d'articles réunis ensuite en volume, les phases les plus caractéristiques de ce mouvement de pénétration qui est en train de transfigurer le monde chinois. « Pour cette gigantesque opération, disent ces auteurs, plusieurs États européens, américains ou asiatiques sont en concurrence. » Ils se demandent qui exploitera la Chine, et ils examinent successivement l'attitude et les

Digitized by Google

actes de chacune des grandes puissances en Extrême-Orient. Chacune d'elles a cherché quelle part elle pourrait se tailler dans la riche dépouille de ce nouvel « homme-malade », et l'attention du monde entier s'est à ce point tournée vers le Céleste Empire que la question chinoise a pris bientôt l'une des premières places dans la politique générale.

Pour nous, Français, le nœud de la question d'Extrême-Orient est sur le Yang-tse, au Se-tchouen, où les Anglais cherchent aussi à pénétrer, et dont ils voudraient faire, comme une autre Égypte, une dépendance de l'empire britannique. C'est de ce côté que nous devons porter tous nos efforts. Nous devons continuer à défendre l'intégrité de la Chine, seul moyen de prévenir l'explosion belliqueuse des convoitises rivales, mais nous voulons aussi « la porte ouverte » en Chine, et, pour notre propre compte, nous pouvons répéter ces paroles de bon sens d'un homme d'État anglais, M. Brodrick, qui ne s'est pas laissé abuser par les exagérations de l'impérialisme : « Nous ne voulons pas perdre notre énergie en luttes stériles avec d'autres puissances qui poursuivent la même grande œuvre que nous. »

G. R.

En Chine, par M. *Gaston Donnet* (*Le Temps*, 15 mai 1901). — L'envoyé spécial du *Temps* donne un tableau de toutes les lignes de chemin de fer actuellement exploitées en Chine, et de toutes celles concédées depuis 1897 à des étrangers et qui sont soit en construction, soit à l'état de projet.

Mission Pavie. Indo-Chine (1879-1895). Géographie et voyages. — I. Exposé des travaux de la mission (Introduction, première et deuxième périodes, 1879-1889), par *Auguste Pavie*. Paris, Ernest Leroux, 1901, 1 vol. in-4°, 332 pages, 18 cartes, 140 illustrations. — L'ensemble des missions que M. Pavie a remplies au Cambodge a été divisé par lui en quatre périodes; ce nouveau volume contient l'exposé des deux premières, l'une de 1879 à 1885, l'autre de 1885 à 1889.

C'est la pose d'une ligne télégraphique entre Saïgon et Bangkok qui a amené M. Pavie à faire ses premières explorations en Indo-Chine. En 1880 et 1881, il se rendit à Pnom-Penh, au golfe de Siam, puis à Stung-Treng sur le Mékong, en passant par Angkor. De 1881 à 1882, il alla reconnaître les routes de l'ouest du Cambodge pour jalonner le trajet de la ligne de Pnom-Penh à Battambang. En 1883, il dirigea la construction de la ligne de Pnom-Penh à Bangkok et, en 1884, il explora la région, encore vierge, située entre Bangkok, la frontière de Cochinchine et la mer. Il reconnut aussi, en 1884, avec MM. Launey et Combaluzier, le terrain d'établissement d'une nouvelle ligne entre Pnom-Penh et Sambor, et de Kompong-Thom à la frontière de la Cochinchine. En 1885, il accompagna différentes colonnes militaires dans le Cambodge. Chacun des itinéraires de M. Pavie est exposé en détail et la description en est accompagnée de cartes très complètes.

La deuxième période des missions de M. Pavie comprend ses premiers voyages au Laos, ses premiers passages du Mékong vers le Tonkin et l'Annam, et le commencement des explorations méthodiques des régions laotiennes avec ses divers collaborateurs, jusqu'à son départ pour la France le 13 mai 1899.

Digitized by Google

L'ensemble de l'étude géographique présente, pour cette période, un développement d'environ 11,000 kilomètres d'itinéraires dont plus de 5,000 de levés nouveaux. Les territoires dont elle complète la reconnaissance sont situés exactement au nord de ceux qui ont été examinés dans la précédente période. Nous trouvons, dans cette seconde partie du volume, la même abondance de documents géographiques que dans la première.

Les principautés de Xieng-Maï, Nan, Luang-Prabang, les régions des Sipsong-Chau-Thaïs, des Houa-Panh, du Traninh et du Kammou, avaient été visitées, explorées; des cours d'eau comme la Rivière Noire, le Nam-Ngoua, le Song-Ka, le Nam-Hin-Boun, avaient été reconnus; des documents précieux, chroniques, annales, codes, avaient été découverts et traduits. Les ressources et les besoins des principales parties du Laos avaient été étudiés; des routes avaient été ouvertes et parcourues entre Luang-Prabang et le Tonkin. Ces importants résultats avaient été obtenus grâce à l'habileté et à l'esprit de suite avec lesquels la mission avait été conduite par son chef et ils allaient être encore complétés par les nouvelles campagnes entreprises depuis par M. Pavie.

G. R.

Afrique.

Les territoires africains et les conventions franco-anglaises, par *E. Rouard de Card*, professeur de droit civil à l'Université de Toulouse. Paris, A. Pedone, 1901, 1 vol. in-8°, 242 pages, 7 cartes (*Bibliothèque internationale et diplomatique*, XXXVIII). — M. Rouard de Card, dont on connaît les précédents travaux se rattachant aux questions africaines[1], a fait ici un historique des relations diplomatiques engagées entre la France et l'Angleterre à l'occasion de leurs possessions respectives ou de leurs prétentions en Afrique.

Dès l'époque de l'expédition d'Alger, en 1830, ce fut toujours avec jalousie et inquiétude que l'Angleterre suivit nos tentatives d'établissement en Afrique, et elle chercha tous les moyens de les entraver. Cependant, elle a toujours fini par se résoudre à accepter des solutions amiables, grâce aux sacrifices que nos gouvernements ont cru devoir faire.

L'auteur a étudié ces actes diplomatiques, qui sont principalement des conventions de cession et de délimitation, non pas dans leur ensemble, mais en groupant géographiquement les clauses qui concernent telle ou telle possession, telle ou telle zone d'influence.

Les arrangements diplomatiques ont eu pour conséquence, sauf en ce qui concerne la côte Somali, d'assurer des communications directes entre nos diverses possessions d'Afrique; mais on peut voir que nous n'avons obtenu ce résultat qu'au prix de nombreuses et graves concessions.

G. R.

Journal d'un voyage dans la province d'Alger, par *Henri Duveyrier*. Paris, A. Challamel, 1900, 1 vol. in-8°, 84 pages, avec figures, 1 portrait et 2 cartes.

1. *Les traités de protectorat conclus par la France en Afrique*, 1870-1895, Paris, 1897; — *Les traités entre la France et le Maroc*, Paris, 1898; — *Les possessions françaises de la côte orientale d'Afrique*, Paris, 1899.

Digitized by Google

— Ces notes, rapportées par Henri Duveyrier d'un premier voyage qui, en février, mars et avril 1857, le conduisit jusqu'à Laghouat seulement, ne peuvent nous laisser indifférents, bien qu'elles ne retracent que le souvenir d'une tentative juvénile. On y voit déjà se dessiner, très nettes, les premières empreintes des traits qui distinguèrent le grand explorateur du Sahara. M. Charles Maunoir, qui était uni à Henri Duveyrier par des liens d'une solide amitié, a été heureusement inspiré en publiant ces essais d'un jeune homme de dix-sept ans qui se lisent avec intérêt et où abondent les observations judicieuses.

Rien n'échappe aux investigations du jeune chercheur, curieux de tout comme pouvait l'être à cet âge un esprit aussi bien doué. Il étudie la géographie, l'histoire, les langues, les mœurs des populations et ne néglige aucune occasion de s'instruire. A Laghouat, il fait connaissance d'un targui, et il dresse avec lui un petit vocabulaire targui-azr'eur. Ailleurs, il apprend l'arrivée d'un nègre de Tombouctou, et il ne peut résister à la tentation de faire un petit vocabulaire de sa langue. Partout où Duveyrier trouve des inscriptions romaines, il les relève. Il recueille des coléoptères, des plantes; il remarque que si le nombre des espèces naturelles, principalement des plantes, est assez restreint en général dans l'Algérie, par contre le nombre des individus est plus considérable qu'en Europe comparativement.

En somme, cette courte excursion avait été pour Duveyrier un apprentissage fructueux. Revenu à Paris, il se remit à l'étude afin d'acquérir toutes les connaissances qui lui manquaient lors de son premier départ, et, deux ans plus tard, en 1859, il entreprit ce magnifique voyage qui le plaça d'emblée au rang des plus célèbres explorateurs de l'Afrique du Nord.

G. R.

Elisée Reclus. **Géographie universelle. — L'Afrique australe.** Cette description mise à jour entièrement par *Onésime Reclus*, comprend 25 cartes en noir et 3 cartes en couleurs, avec une annexe de *bibliographie* par *Henri Froidevaux* et un *Index alphabétique*. Paris, Hachette, 1 vol. in-8, 358 pages. — Depuis l'année 1888, où fut publié le tome X de la *Nouvelle Géographie universelle* d'Elisée Reclus, de nombreux documents étaient venus s'ajouter à la moisson déjà si riche de renseignements précis et plus récents sur tout ce qui concernait l'Afrique australe. M. Onésime Reclus a repris cette question avec toute la science d'un géographe éprouvé et le talent d'un littérateur d'un mérite très particulier. Il présente un tableau complet des colonies du Cap et de Natal, des Républiques de l'Orange et du Transvaal, des pays de protectorat anglais, de la Rhodesia, et des territoires allemands du sud-est et du sud-ouest de l'Afrique. Il décrit les produits du sol, les hommes, leur activité, et aussi cette fièvre « de l'or qui a fait la richesse soudaine du Transvaal et amené sa ruine politique ». Il y ajoute un résumé de la guerre des Boers.

« On ne sait jamais, dit-il, à quoi l'on s'engage... Si l'Angleterre avait su de quel prix elle payerait la destruction des deux républiques des Hollandais austraux ; si elle avait pu mettre en regard l'envoi en Afrique de 240,000 hommes, soit neuf fois ce qu'elle déploya sur le champ de bataille de Waterloo ;

Digitized by Google

si elle avait eu la prescience de tant de défaites ; si quelque devin lui avait prédit son honneur souillé et la perte de foi qu'avait l'univers, non dans la générosité, mais dans la raison pratique des peuples anglais, et les trois milliards, certainement plus, jetés dans ce gouffre, sans doute elle eût hésité... Que la guerre soit finie, nul n'en doute ; quand finira la guerilla, nul ne le sait. »

C'est donc le théâtre de ce drame le plus passionnant de l'époque actuelle, dont la description intéressante nous est offerte par un écrivain doublé d'un homme de science, auquel nous reprocherons peut-être trop de souci de la recherche et de la forme typographiques ; les lecteurs studieux eussent été plus à leur aise avec moins de luxe et d'élégance. Cette critique n'atteint pas le fond ; elle s'arrête à l'épiderme d'un livre qui instruit et fait penser.

G. N.

Océanie.

Voyage autour du monde. La Nouvelle-Calédonie (côte orientale), par *Jules Garnier*. Nouvelle édition illustrée, Paris, Plon, 1901, 1 vol. in-16, 383 pages (avec carte). — Il y a trente-sept ans, *longum ævi spatium*, que M. Garnier parcourait la Nouvelle-Calédonie et qu'il y allait reconnaître quelques-unes de ces mines de nickel qui ont tant contribué à sa prospérité. A son retour, il avait publié cette relation de voyage qu'il réimprime aujourd'hui et qui eut alors un très vif succès parce qu'on y sentait la sincérité et la simplicité, qualités qui manquent souvent à ceux qui reviennent de si loin. Puis, la Nouvelle-Calédonie était alors pour nous un pays neuf ; nous nous intéressions à ces peuples dont il avait su nous peindre les mœurs étranges, les cérémonies bizarres, les costumes fantastiques. Vus par Cook et par La Pérouse, il semblait qu'on dût retrouver chez eux quelques renseignements sur le mystère qui entoura pendant si longtemps la fin de l'expédition de nos malheureux compatriotes dont M. Jules Garnier a d'ailleurs retrouvé quelques faibles traces. Beau pays, très riche en produits miniers, il aurait déjà pu devenir une prospère colonie, si l'on ne s'était avisé d'en faire un lieu de déportation. C'est cette lèpre que s'efforce aujourd'hui d'extirper son gouverneur, M. Feillet, qui a su y attirer l'émigration libre dont il attend, dont nous espérons tous, les plus heureux résultats à brève échéance. Il a su décider le gouvernement métropolitain à aider cette colonie à créer des chemins de fer et à mettre son port à la hauteur des nécessités actuelles. On entrevoit l'ère de la prospérité après une si longue lutte contre le malheur, la révolte des naturels, les exigences et l'inutilité des transportés. Dans un chapitre qu'il a ajouté à son récit primitif, M. J. Garnier nous peint l'état actuel de la colonie et nous ne pouvons que nous associer à ses conclusions. Le présent est garant de l'avenir.

G. M.

L'éditeur-gérant : CH. DELAGRAVE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUARANTE-HUITIÈME

JANVIER — JUIN 1901

Livraison de Janvier.

Pages.

Du dix-neuvième siècle au vingtième siècle..... 1
Une société allemande de géographie. La Société de géographie de Cologne; son organisation (1886-1900), par M. L. Drapeyron..... 10
La Géorgie à l'Exposition universelle de Paris (1900), par M. A. Khakhanoff.. 19
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 23
Le début de l'impérialisme britannique, par M. A. Zimmermann..... 34
Les chemins de fer asiatiques, par M. P. Barré..... 42
Le livre d'or de la géographie. Essai de biographie géographique (*suite*), par M. P. Lemosof..... 51
Réception de la Mission saharienne (Foureau-Lamy) par la Société de Géographie à la Sorbonne (5 décembre 1900)..... 59
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 68
Nouvelles géographiques..... 79

CARTES

Mission saharienne Foureau-Lamy (1898-1900).

Livraison de Février.

M. Ludovic Drapeyron, par M. Levasseur..... 81
Obsèques de M. Ludovic Drapeyron..... 83
Thira (Santorin), par Mme de Harrasowsky..... 89
L'action plutonique en Orient (*suite*), par M. M.-F. Xénopol..... 95
Le renne et le Lapon, par M. V. Gaudard de Vinci..... 104
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 114
La Limnologie. Etudes nouvelles sur les lacs français, par M. J. Corcelle..... 125
Les chemins de fer asiatiques (*suite et fin*), par M. P. Barré..... 131
Le livre d'or de la géographie. Essai de biographie géographique (*suite*), par M. P. Lemosof..... 138
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 148
Nouvelles géographiques..... 158

Livraison de Mars.

Ludovic Drapeyron, par M. G. Regelsperger..... 161
La navigabilité du fleuve Bleu, par M. C.-E. Bonin..... 170
La Sibérie et le grand Transsibérien, par M. Léon Vallée..... 181
La question du French Shore, par M. M. Charpentier..... 201
Les chemins de fer océaniens, par M. P. Barré..... 211
Le livre d'or de la géographie. Essai de biographie géographique (*suite*), par M. P. Lemosof..... 218
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 223

Digitized by Google

Pages.
Nécrologie : Le professeur Matteo Fiorini, par M. Gabriel Marcel..... 237
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 238

CARTES

Empire russe : tracé du chemin de fer transsibérien (en couleurs et hors texte). — Carte de Terre-Neuve.
Portrait de M. Ludovic Drapeyron (en héliotypie).

Livraison d'Avril.

L'expansion européenne à la fin du XIXe siècle, par M. F. Brugière..... 241
Dans le nord du Soudan français (16 grav.), par M. Pierre Dornin..... 254
Les territoires militaires du Tonkin, par Mme Isabelle Massieu..... 283
Chez les Tatars ; de Derbent à Elisabethpol. Souvenirs d'une mission (10 grav.), par M. le baron de Baye..... 300
Promenades en Extrême-Orient (1895-1898) par le commandant de Pimodan, par M. Des Rayaud..... 316
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 330
Sociétés et corps savants, cours et conférences..... 335
Revue bibliographique..... 336

CARTES

L'expansion européenne pendant le XIXe siècle (en couleurs et hors texte).
Carte du Sénégal et du haut Niger.

Livraison de Mai.

Les colonies françaises à l'Exposition universelle de 1900, par X..... 337
Dans le nord du Soudan français (*fin*) (16 grav.), par M. Pierre Dornin..... 345
Chez les Tatars ; de Derbent à Elisabethpol. Souvenirs d'une mission (*fin*) (21 grav.), par M. le baron de Baye..... 370
La ramie, son aire de végétation et son industrie, par M. Ch. Rivière..... 397
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 408
Sociétés et corps savants, cours et conférences..... 422
Revue bibliographique..... 426

CARTE

Afrique occidentale française (en couleurs et hors texte).

Livraison de Juin.

L'expansion européenne à la fin du XIXe siècle (*suite*), par M. F. Brugière..... 433
La conquête du Touat et le Maroc, par M. le général L. Cuny..... 451
L'expédition du duc des Abruzzes au pôle Nord, en 1899-1900, par M. G. N... 463
L'Emyrne industrielle, agricole et commerciale, par M. G. François..... 471
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 485
La mission Lenfant, par M. G. Marcel..... 500
L'exposition du baron de Baye..... 504
Une nouvelle carte météorologique de l'Atlantique nord, par M. P. Camena d'Almeida..... 505
Aperçu général sur les travaux exécutés à Madagascar, d'après les documents officiels..... 508
Nécrologie : Dawson, le P. Hacquart..... 514
Sociétés et corps savants, cours et conférences..... 515
Revue bibliographique..... 517

CARTES

Madagascar physique et économique ; itinéraire de Tananarive à Tamatave (en couleurs et hors texte).
Carte du pôle Nord. — Carte de l'archipel François-Joseph.

5900. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

SCAR
Mahanoro
Ambodivoanio
Tamatave
Ivondona
Ambodisiny
Andranomamibé
Ankorondrano
L. Nosy Vé
Ankarefo
Antampina
Andranokoditra
L. Ampatibé
Ampanotoamavana
L. Rasoabe
Vavony
Andavakamenarana
Andevorante
Kamolala
Analalava
Vatomandry
Canal des Pangalanes
OCÉAN INDIEN
Ivoloina
Ivondrona
Fito
Ambalafotaka
Ambalabe
Marangola
Sahanavo
Arato
Vatominga
Ronga
Anivorano
Vohitra
Rianila
Ranomafana
Ambatolampy
Mahela
Mahatsara
Iaroka
Efitra
Manambonitra
Betsimi
Farafang
Tamatave
OCÉAN INDIEN
Chemin de fer en construction
Routes carrossables
Chemins muletiers
Sentiers
Échelle = 1 : 1.000.000
Kil.
0 10 20 30 40 50
Imp. Dufrénoy

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

Fondée par LUDOVIC DRAPEYRON

EXPLORATION — COLONISATION
GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET ÉCONOMIQUE

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE
Juillet 1901

SOMMAIRE

Général L. CUNY : La conquête du Touat et le Maroc (*fin*).
ANDRÉ BRISSE : Le développement colonial allemand.
G. FRANÇOIS : L'Émyrne industrielle, agricole et commerciale (*fin*).
L. R. : La question des câbles sous-marins.
GEORGE NESTLER TRICOCHE : Les derniers des Iroquois.
G. REGELSPERGER : Mouvement géographique.
S. L. : Une reconnaissance au plateau de l'Androy.
HENRI FROIDEVAUX : Sixième session de l'Institut colonial international.
Sociétés et corps savants, cours et conférences.
Revue bibliographique.

CARTES

Carte de la pénétration saharienne, au 1/4,000,000e (en couleurs et hors texte).
Carte de l'expansion allemande.
Carte des communications télégraphiques entre la France et ses possessions d'outre-mer.
Carte de la réserve indienne des Onondagas.
Carte des missions militaires du Tchad.
Carte d'une reconnaissance de l'Androy.

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

REVUE DE GÉOGRAPHIE

Fondée en 1877 par LUDOVIC DRAPEYRON

Comité de Rédaction..... M. le général Niox, *président*; M. E. Levasseur, *de l'Institut*; M. le prince d'Arenberg, *de l'Institut*; M. Charles-Roux, *ancien député*.

Secrétaire de la Rédaction. M. G. Regelsperger.

La *Revue de Géographie* publie des études sur toutes les questions qui se rattachent à la géographie descriptive, politique ou économique. Par la variété et le choix de ses articles, elle s'efforce, non seulement de mettre ses lecteurs au courant des progrès sans cesse réalisés dans la connaissance et dans l'exploitation du globe, mais elle se propose aussi de faire connaître le rôle et les procédés d'action de chaque peuple et de chaque race dans la mise en valeur de leurs domaines.

Un article mensuel résume ou analyse régulièrement tous les événements qui intéressent la géographie dans toutes les parties du monde et donne les nouvelles les plus récentes des voyages d'exploration.

La *Revue* rend compte des assemblées des sociétés de géographie et des principales publications géographiques.

A chaque numéro seront joints une carte d'une des régions sur lesquelles se porte un intérêt d'actualité, des croquis explicatifs et, s'il y a lieu, des vues photographiques.

La *Revue* paraît par livraisons mensuelles de 6 feuilles grand in-8, qui forment, chaque année, deux volumes de près de 600 pages chacun, avec Table analytique et Répertoire alphabétique.

Le prix de l'abonnement annuel est de **25** fr. pour Paris; de **28** fr. pour les départements et pour les pays de l'Union postale.

Les abonnements partent du premier jour de chaque trimestre : 1er janvier, 1er avril, 1er juillet, 1er octobre.

PRIX D'UN NUMÉRO SÉPARÉ : 3 FRANCS

Le prix de la collection complète (1877-1900), soit 47 volumes : 100 francs.

Adresser ce qui concerne la rédaction et l'administration à

M. CH. DELAGRAVE, éditeur-gérant de la *Revue de Géographie*, 15, rue Soufflot, à Paris.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

Digitized by Google

5960. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

Fondée par LUDOVIC DRAPEYRON

EXPLORATION — COLONISATION
GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET ÉCONOMIQUE

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE
TOME XLIX
Juillet — Décembre 1901

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CONQUÊTE DU TOUAT

ET LE MAROC

(FIN[1])

L'histoire rapporte que la vallée de l'oued Saoura dans laquelle on pénètre en dépassant Igli, de même que les trois groupes d'oasis du Gourara, du Touat et du Tidikelt qui s'échelonnent du nord au sud, à l'est de cette rivière, ont appartenu successivement aux émirs de Tlemcen, aux sultans du Maroc, aux nègres du Soudan pour redevenir en dernier lieu tributaires du Maroc; mais l'affaiblissement de ce dernier empire avait tellement relâché les liens formés entre les deux pays que l'impôt était rarement payé par les vassaux à leur suzerain et que celui-ci dut parfois avoir recours à la force pour le faire rentrer; la dernière expédition de ce genre eut lieu en 1808. Depuis cette époque l'indépendance des Touatiens était devenue si complète que le traité de 1845 les passa sous silence comme s'ils n'existaient plus. Si à diverses reprises, inquiets de nos tentatives de pénétration, ils ont réclamé la protection du sultan, celui-ci s'est contenté de distribuer quelques cachets de commandement à des caïds du pays et, convaincu de son impuissance, n'a soulevé de réclamations à aucun moment de la conquête que nous venons d'accomplir.

L'oued Saoura prend à partir d'Igli une direction sud-est prononcée et, après un parcours d'environ 490 kilomètres vers le milieu duquel il change son nom contre celui d'oued Messaoud, il se perd au sud-ouest du Tidikelt dans un bas-fond sans issue.

C'est la seule des rivières de cette région qui ait soutenu sans trop de désavantages la lutte contre l'envahissement des sables.

1. Voir la livraison de juin. — Ouvrages consultés : *Touat, Sahara et Soudan*, par Camille Sabatier; *Voyage au Touat*, par le commandant Colonieu; *Documents pour servir à l'étude du Nord-Ouest Africain*, par de La Martinière et Lacroix, réunis et rédigés par ordre de M. Cambon, gouverneur général.

Digitized by Google

Aux époques de grandes pluies, qui sont toujours fort rares, elle subit une forte crue, brise toutes les résistances et creuse de nouveau son lit à travers les obstacles que le temps et les éléments ont accumulés sur son passage.

La rivière, bornée d'abord d'un côté par des berges rocheuses, de l'autre par les dunes de l'Erg, resserrée plus bas entre les sables de l'Iguidi et les oasis du Touat, s'épanouit parfois sur plusieurs kilomètres de largeur ou se resserre pour former un véritable défilé. Son lit est fertile sur beaucoup de points et comme il suffit de gratter le sable à un ou deux pieds de profondeur pour trouver la nappe d'eau, les palmeraies y croissent nombreuses et rapprochées. Les principales oasis sont du nord au sud celles des Beni Abbés où 300 familles cultivent 10,000 palmiers, celles des Ghenanema (700 familles) réputés pour leur paresse et leur amour du pillage, celles des Beni Ikhlof, la zaouïa de Kerzaz avec 2,000 habitants marabouts de l'ordre des Kerzazia depuis longtemps bien disposés pour les Français, Timmoudi, Rahba, Ksabi. Du Foum el Khreneg au Touat les oasis deviennent plus rares, puis elles reprennent sur la rive gauche de la rivière comme un jardin ininterrompu jusqu'à la pointe sud-ouest du Tidikelt. La misère est grande dans la plupart des villages que nous venons de nommer, et c'est par là que passent les bandes de pillards qui se rendent du Maroc au Touat; la population, esclave ou victime de ces nomades, est rançonnée continuellement et méprisée par eux.

Le Gourara, partie nord des oasis touatiennes, est au sud de l'Erg qui l'envahit sur plusieurs points; il s'étend jusqu'aux dernières assises septentrionales du plateau de Tademayt.

Le Touat lui fait suite au sud et affecte la forme d'une bande de terre resserrée entre le Tademayt à l'est, l'oued Messaoud à l'ouest. Le Tidikelt commence à la pointe sud du Touat et s'allonge de l'ouest à l'est le long des pentes méridionales du Tademayt.

Ces régions ont toujours été très difficiles à aborder pour les Européens. Les principaux explorateurs qui ont pu les visiter partiellement sont : en 1826, le major Laing; en 1860-1861, le commandant Colonieu; en 1863-64, l'Allemand Rohlfs; en 1874, Soleillet; enfin, en 1885, le lieutenant Palat et Camille Douls, qui, tous les deux, y ont perdu la vie. C'est à eux, à leur dévouement héroïque à la science, aux études persévérantes de nos ingénieurs et de nos officiers que nous devons d'être renseignés sur ces régions.

Digitized by Google

Le Gourara représente une immense dépression qui était, avant la formation de l'Erg, l'ancien réceptacle des cours d'eau descendant du nord. Son centre est occupé par une vaste sebkha dont le sol, boueux pendant l'hiver, se dessèche et peut être traversé partout pendant l'été. Les rives de cette sebkha sont constituées par des falaises rougeâtres et très découpées qui logent dans leurs dépressions des oasis en grand nombre, surtout sur la rive orientale. On y compte jusqu'à 114 ksour répartis en districts dont les principaux sont : à l'ouest, Zerzour, Charouin, Talmin ; au nord, les Oulad Saïd, Tabelkoza ; à l'est, Timmimoum, Taoursit, Ouachda ; au sud, dans l'Aouguerout, ancien lit de l'oued Meguiden, Charef, Tala, Oufran, Tsabit, S'ba, Deldoun longtemps habité par Bou Amama.

Ce pays est riche en eaux souterraines qui viennent des montagnes des Ksour par-dessous les sables de l'Erg ; dans le nord, où la nappe d'eau est à une certaine profondeur, on se sert de puits à bascule pour arroser les jardins, mais partout ailleurs de foggara qui, une fois installés, n'exigent plus qu'un travail facile d'entretien.

Les Gourariens sont tenus dans la pauvreté par deux ennemis : au nord, c'est le sable contre lequel ils défendent difficilement l'entrée de leurs oasis; un peu partout ce sont les ravages des Beraber, Doui Menia, etc., qui les mettent en coupe réglée et qui, en cas de résistance, ne laissent derrière eux que des ruines.

La population se divise en Berbères qui habitent les oasis de la sebkha et en Arabes Meharza et Khenadza qui se tiennent à l'est et vivent sous la tente ou dans des ksour non fortifiés. Ces Arabes sont serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh et se montrent, ainsi que les Khouan de Moulay Taïeb, habitants d'Oufran dans l'Aouguerout, assez disposés en notre faveur. Bou Amama exerçait sur eux une influence marquée; il est vrai que nos caravaniers Hamyan, Trafi et Chambâ lui apportaient annuellement la ziara et c'est ainsi qu'on se méprendrait si l'on pouvait croire que le temps diminue le prestige du marabout qui a réussi à nous infliger un échec en 1881. On prétend d'un autre côté que les Kebar des Khouafsa ont conservé soigneusement les burnous d'investiture que le commandant Colonieu leur aurait distribués en 1860. S'il en est ainsi, ou bien ils en ont fait un objet de curiosité ou bien ils étaient doués d'un flair qui leur a fait prévoir quarante ans à l'avance les événements actuels.

Le Touat proprement dit, terre d'alluvion très fertile, est arrosé

Digitized by Google

à la fois par les eaux souterraines qui lui viennent du Gourara, par celles de l'oued Messaoud et par celles que lui envoie le plateau de Tademayt. Les ksour, au nombre de 156 environ, sont pour la plupart bâtis au pied du Tademayt avec des jardins qui se prolongent jusqu'à la rive gauche de la rivière. En face, sur la rive droite, s'étendent à perte de vue les sables de l'Iguidi. C'est le pays riche et populeux par excellence de notre nouvelle conquête. Ses districts principaux sont ceux de Bouda, de Timmi dont Adrar est le ksar le plus important, de Tamentit qui est la véritable capitale du pays, de Tasfaout, Tamest, Sali, Reggan.

Le Tidikelt est de toutes ces contrées la moins bien arrosée, mais sa situation en fait l'entrepôt des marchandises du Soudan. Les Oulad ba Hammou et les Touareg Hoggar s'y disputent l'influence, et si la mission Flamand a pu y pénétrer récemment, c'est grâce à la mésintelligence qui divisait ces deux partis. Il comprend 51 ksour répartis entre les districts de Taourirt, d'Akabli où se rassemblent les caravanes pour Tombouctou, de Titt, d'el Aoulef réputé pour ses dattes, d'In Ghar, d'In Salah dont le ksar principal compte 1,500 habitants et sert d'étape aux négriers qui conduisent à Tripoli leur marchandise humaine. A l'est, on trouve Foggara ez Zoua qui appartient aux Oulad Sidi Cheikh.

Les différents explorateurs estiment de façon très diverse le chiffre de la population touatienne, les uns la portent à 300,000 individus, les autres à 100,000 seulement; il en est de même pour le chiffre des palmiers qu'ils font varier de 3 millions à 8 millions. Il est impossible de se prononcer sur une pareille question tant qu'un recensement sérieux n'aura pas été fait.

La population se divise en quatre races bien distinctes : Berbères, Arabes, Haratin, nègres. Les deux premières sont les races conquérantes; les Berbères sont groupés à l'ouest dans des enceintes fortifiées où ils s'enferment pour se défendre; les Arabes se tiennent plutôt à l'est dans des ksour non fortifiés et même sous la tente; ils ont quelques chevaux, des chameaux et, en cas de danger, ils prennent de préférence l'offensive. Les Haratin sont la race autochtone qui a été réduite en servage et qui vit misérablement de la part qui lui est laissée sur son travail. Les nègres sont esclaves et proviennent du Soudan; employés comme domestiques, ils sont mieux traités par leurs maîtres que les Haratin.

Chaque district est en outre partagé en deux sofs politiques :

Digitized by Google

Ihamed et Sefian (véritables Guelfes et Gibelins), ennemis irréconciliables, qui sont les descendants des familles puissantes d'autrefois. Quelquefois les caravaniers de passage se joignent à l'un des partis et, avec lui, razzient le parti opposé; de là des ruines et des misères qui viennent s'ajouter à la détresse habituelle.

L'administration du pays est simple, et les groupes de ksour n'ont pas de chef commun. Chaque ksar où les Berbères dominent est administré par une djemmâ dont le chef, *cheikh* ou *amin*, a sous ses ordres trois employés : l'*ouakaf* qui partage entre les habitants les frais d'hospitalité donnée aux étrangers et qui bat le tambour en cas d'alerte, le *berrah* ou crieur public, exécuteur des hautes œuvres et chef des Harratin, le *riâl-el-mâ*, mesureur de l'eau, qui répartit l'eau d'arrosage dans les jardins avec une telle impartialité qu'il ne soulève jamais de réclamations. Dans les grands centres, il y a un cadi pour la justice. Chaque ksar important a une mosquée, parfois ornée d'un minaret, et administrée par un oukil. Les gens sont hospitaliers, honnêtes, amis des plaisirs et zélés musulmans. L'étranger est toujours hébergé pendant trois jours pleins. C'est ainsi qu'ils attirent les caravanes qui leur apportent les produits indispensables à la vie. Les crimes et délits sont rares. Les peines infligées alors sont l'exil, la bastonnade, l'exposition publique. Le vol est puni par la bastonnade et l'exil; le viol et l'adultère par la bastonnade. Le séducteur est puni d'amende et d'exil. La fille séduite est revêtue d'habits ridicules, promenée sur un âne, insultée, couverte d'ordures, battue et chassée du pays.

Là au contraire où l'Arabe est en plus grand nombre, l'autorité appartient au chef désigné par sa naissance ou sa piété. Il ne se fait assister par les notables que pour les affaires criminelles. Il a à sa solde un *chaouch*, un *kodja*, un *muezzin* et un *forgeron;* il prélève des ziaras pour payer ses dépenses. Dans un bon nombre de districts, cette autorité est tempérée par une djemmâ [1].

Bien que plusieurs idiomes comme le zenâti et le soudanien soient employés, la langue arabe d'Algérie est partout en usage.

Toutes les confréries religieuses de l'Islam y ont des représentants; parmi elles : les Cheurfa, classe noble et maraboutique originaire du Maroc; les Senoussias qui, très répandus et très influents dans le Tidikelt, ont leurs chefs religieux dans la Tripolitaine et

1. La Martinière et Lacroix.

Digitized by Google

sont les ennemis les plus déclarés des chrétiens. Il y aura lieu de compter avec eux.

On s'étonne de ne rencontrer aujourd'hui au Touat aucun israélite; les anciens documents prétendent que les juifs y étaient jadis nombreux, mais qu'ils ont dû, au moment de la conquête arabe, choisir entre la mort et la religion de Mahomet. Il est probable que notre présence dans le pays ne tardera pas à les y ramener.

Le climat du Tidikelt, avec ses sautes brusques de température du jour à la nuit et l'habitude qu'ont prise ses habitants de porter des étoffes de coton, cause de nombreuses affections de poitrine. Au Gourara et sur l'oued Saoura, les miasmes qui s'accumulent dans les bas fonds humides, amènent des fièvres paludéennes très meurtrières qui obligent une partie de la population à camper en plein été sur les dunes du voisinage.

Les Berbères et les Arabes, races nobles, ne cultivent pas la terre; ils laissent ce soin aux Haratin, leurs métayers, et leur abandonnent comme salaire un cinquième sur les produits des jardins; les négociants leur font 5 p. 100 sur le bénéfice donné par les marchandises.

Les longues journées d'été sous ce ciel embrasé se passent de la manière suivante : vers le milieu du jour, les maîtres font la sieste dans leurs demeures pendant que les Haratin cultivent et arrosent les jardins pour finir eux-mêmes par s'étendre à l'ombre des arbres. Au soir, on se réveille; les femmes riches tissent sur les terrasses où elles trouvent de l'air un peu rafraîchi; les autres préparent les aliments; les hommes sortent et vont s'assurer du travail fait par leurs serviteurs. A ce moment, on conduit au jardin les chèvres et les brebis à poil ras. Après le repas du soir, on se répand dans les jardins, on y écoute les chanteurs et les joueurs de flûte; les négresses font jouer et danser les enfants. Les hommes graves se réunissent dans les vestibules à l'entrée des maisons pour y fumer le tabac du Timmi tout en causant des nouvelles du jour; les Haratin continuent d'arroser les jardins. Vers le milieu de la nuit, le silence se fait peu à peu, les riches vont dormir sur les terrasses, les pauvres sur le sable des jardins jusqu'à l'appel matinal du muezzin. Après la prière, les travaux reprennent jusqu'à l'heure de la grande chaleur.

Le pays produit bien moins qu'il ne consomme; les luttes intes-

Digitized by Google

tines, les pillages commis fréquemment par des bandes marocaines paralysent la culture et le commerce, aussi la misère est grande ; la famine se fait sentir tous les ans, les mendiants pullulent, les femmes et filles d'Haratin profitent de la facilité que donne le voisinage des jardins pour se livrer à la prostitution et se procurer ainsi quelques ressources.

La nourriture du riche se compose de dattes et d'un couscous mal préparé ; la viande y figure rarement, elle vient par les caravaniers qui l'apportent sèche et salée. Le repas est complété par les légumes et les fruits du jardin.

Les pauvres n'ont pas d'autre alimentation que la datte et les plantes comestibles que produit le pays ; on les rencontre couverts de vermine, mais ils ne connaissent ni puces ni punaises ; il en était de même au M'Zab avant notre arrivée, aujourd'hui les Mozabites en sont infestés. La grande misère amène chaque année de nombreuses émigrations vers les pays voisins ; c'est ainsi que nos oasis algériennes voient constamment arriver des Haratins qui viennent se louer comme jardiniers ou comme kodja.

Le costume des hommes est le costume arabe très simple. Les Cheurfa (marabouts) portent un anneau d'or ou d'argent à une oreille pour se distinguer des simples mortels.

Les femmes se drapent dans un haïk en laine de couleur rayée de blanc faisant coiffure à la vierge et retombant sur le corps ; elles le serrent à la taille au moyen d'une cordelière terminée par des glands. Elles portent des bracelets de pied et de main ainsi que d'énormes pendants d'oreille. Elles prennent grand soin de leurs cheveux qu'elles ont généralement très beaux. Les jeunes filles attachent leur haïk sous l'aisselle. Les négresses portent un haïk en laine fendu sur les côtés et agrafé sur les épaules ; elles le serrent également à la taille par une cordelière en laine, leurs bracelets ne sont plus que des anneaux d'un travail commun ; elles aiment les verroteries et les colliers de cauris cousus sur une bande de cuir ; elles vont la tête nue, mais elles serrent leurs cheveux autour de la tête par un cordon en laissant retomber des tresses auxquelles elles mélangent des bouts d'ambre et de corail. Dans les contrées les plus chaudes, et principalement au Tidikelt, on fait usage d'étoffes de coton souvent teintées en bleu ; les Oulad ba Hammou ont le costume touareg, mais avec le voile blanc ; ils se rasent la tête ne gardant qu'une crête de cheveux sur toute

Digitized by Google

la ligne médiane du crâne. Leurs enfants portent une touffe de cheveux au-dessus de l'oreille droite.

De même qu'en Orient, la femme grasse au Touat est l'idéal de la beauté; aussi les gens riches engraissent-ils leurs filles avec du lait et du beurre de chamelle et les tiennent-ils enfermées dans un étroit espace jusqu'à ce qu'elles soient au point voulu.

La principale culture dans les oasis est celle du palmier-dattier; elle n'exige pas beaucoup de travail. Il suffit de venir en aide à la nature au printemps pour assurer la fécondation et d'arroser les arbres pendant l'été.

On peut dire que la datte est la providence du Sahara. C'est une nourriture facile à conserver et à emporter partout. Il y a au Touat autant de sortes de dattes que d'espèces de pommes en France. Pour se ménager une récolte chaque année, les Touatiens ont le soin d'enlever la moitié des régimes femelles au moment de la floraison, précaution qui n'est pas toujours prise dans notre sud algérien. Le palmier commence à donner des fruits à 6 ans, à 10 ans il est en plein rapport. Le rendement peut varier de 25 à 40 kilogrammes par pied. Plus on laisse le fruit se dessécher sur l'arbre et plus la conservation en est facile. On renferme ensuite les dattes dans des chambres bien fermées en attendant l'acheteur. Plus on va vers l'ouest, meilleures elles sont. On peut les classer dans l'ordre suivant : celles du Djerid tunisien, celles du Touat, celles du Tafilalet. Sous les palmiers on cultive le figuier, le grenadier, l'abricotier, le pêcher, la vigne, le cotonnier, le trèfle focca dont on fait une coupe tous les vingt jours, l'orge, le blé, le tabac, l'indigotier, le henné, la garance, l'anis, le pavot dont on extrait l'opium au Touat; comme légumes : les navets, carottes, melons, pastèques, concombres, aubergines, tomates, piments rouges qui donnent un goût si relevé aux tadjins. En plusieurs endroits la pomme de terre a fait son apparition. Un arbre assez répandu dans la campagne, notamment au Gourara, le gommier, pourrait fournir une bonne exploitation.

Les chèvres et les brebis donnent le lait nécessaire pour combattre l'effet échauffant de la datte. On trouve aussi l'âne un peu partout, mais les chevaux et les chameaux appartiennent à peu près uniquement aux Arabes qui occupent la partie orientale du pays. Dans le Gourara, on trouve environ 500 chameaux par tribu; à In Salah on compte 30 chevaux et 250 mehara. Le chien n'est pas

Digitized by Google

répandu comme dans notre pays algérien. Avec la laine apportée par les caravanes, les femmes tissent des haïks et des burnous assez grossiers ; cependant les tissus de Deldoun et d'In Salah sont réputés pour leur finesse et leur fini. Les femmes tressent aussi avec les feuilles du palmier des nattes communes et de la vannerie de toutes les formes.

Si le Touat fait commerce de ses produits, il est aussi un pays de transit pour les marchandises qui arrivent du Soudan. Nos caravanes lui fournissent du blé, de l'orge et des laines; les Marocains, des armes, des métaux, du sucre, du café, du thé, des étoffes anglaises, des épices; les Soudanais y apportent des esclaves, de l'ivoire, de la poudre d'or, des peaux de buffle et de panthère. Le tout est échangé contre des dattes[1], du sel, du salpêtre, des dépouilles d'autruche, du henné, des haïks et burnous.

Il est indispensable qu'aussitôt le pays pacifié et organisé, nos marchandises y remplacent celles qui viennent du Maroc. Mais, pour obtenir ce résultat, il faut d'abord rassurer les populations, établir la sécurité contre les oppresseurs étrangers, en un mot mettre le bien à la place du mal. Quand nous aurons ramené l'ordre et la confiance, nous pourrons songer à créer des routes, à utiliser les terrains cultivables après étude approfondie du régime des eaux, à revivifier les anciennes oasis et à les développer. Sur des points nombreux se trouvent des gisements de chlorure de magnésium, de sulfate et de carbonate de magnésie, de sel, de salpêtre, d'alun; l'exploitation actuelle en est insignifiante, elle peut être décuplée. Ces travaux arrêteront l'émigration en assurant le pain à tous les indigènes et la main-d'œuvre prise sur place sera facile et peu coûteuse. Le travail deviendra libre par la suppression de l'esclavage, mais nous savons par l'expérience faite au M'Zab que cette transformation de la vie sociale peut avoir lieu sans crise. Le jour où nous avons décrété chez les Mozabites l'abolition de l'esclavage, huit nègres sur plusieurs milliers ont réclamé leur liberté; quelques jours plus tard, cinq d'entre eux rejoignaient la maison de leurs maîtres.

Cependant il ne faudrait pas se faire illusion et croire que nous allons d'emblée nous ouvrir un marché productif. Les Touatiens ont peu de besoins, et le contact de la civilisation n'augmentera ces

1. Nos caravanes actuelles rapportent du Touat environ deux millions de kilogrammes de dattes représentant une somme de 590,000 fr. et quelques autres denrées et tissus. Le bénéfice ordinaire fait sur les dattes est de 134 p. 100.

Digitized by Google

besoins que peu à peu; il faut prévoir aussi des résistances, des luttes locales, car les anciens privilégiés du pays ne se laisseront pas déposséder sans protestations et les passions religieuses ne désarmeront pas avant longtemps. Notre politique devra s'appuyer sur les rivalités des grands, sur le développement du pouvoir des djemma locales au détriment de l'autorité des chefs arabes. Nous pourrons compter aussi dans une certaine mesure sur les sympathies de la classe asservie qui est la plus nombreuse.

Notre administration devra être simple. Il y aura lieu d'utiliser celle des indigènes qui est peu compliquée, peu coûteuse; elle fonctionnera sous la direction de bureaux arabes et d'annexes, le tout sous le commandement d'un seul chef qui disposera de toutes les ressources, coordonnera tous les efforts et fera sentir partout une autorité invariable, toujours semblable à elle-même. Pour assurer l'ordre intérieur et extérieur, ce chef aura sous ses ordres des troupes indigènes recrutées dans nos oasis du sud de l'Algérie, fantassins tenant les points importants, cavaliers montés à mehara, prêts aux expéditions rapides et à grand rayon, le tout sans installations coûteuses, vivant en smala sous la tente, de la vie du pays et n'exigeant, par conséquent, ni approvisionnements, ni fourrages. Quelque artillerie et les divers services, réduits au strict minimum, compléteront ces forces. Les habitants du pays, organisés en goums à pied, seraient réunis en cas de besoin. Le tout sera commandé par des officiers de choix, relevés assez fréquemment. Il est probable que, par la suite, les tribus arabes du pays nous fourniront des recrues, et que les Oulad ba Hammou du Tidikelt pourront être employés avec succès contre les Touareg, dont ils ont les qualités guerrières.

M. Camille Sabatier suppose que, dans ces conditions, les dépenses militaires ne dépasseraient pas annuellement 2,300,000 francs, et qu'elles seraient couvertes aisément par un impôt sur les palmiers, un impôt sur les chameaux et les ressources que fournirait aussi un domaine d'État que le séquestre ne tarderait pas à constituer. Pour être exact, il faudrait encore faire entrer dans les ressources du Trésor la diminution des dépenses militaires qu'entraînerait, dans le sud de nos provinces algériennes, la sécurité qui leur viendrait de notre occupation du Touat[1].

1. *Touat, Sahara et Soudan*, par Camille Sabatier.

Digitized by Google

D'après un discours prononcé dernièrement à la Chambre des députés par M. Berthelot, notre expédition du Touat nous coûte actuellement 20 millions; en Algérie, on a le sentiment que ce chiffre a été dépassé considérablement. L'apurement des comptes nous fixera à ce sujet, mais il est prouvé que chaque convoi mensuel d'approvisionnements coûte près d'un million. La mortalité des chameaux y est énorme, et si elle continue dans les mêmes proportions, l'élevage de cet animal si précieux, si indispensable à nos populations des hauts plateaux et du sud sera entièrement compromis. Il ne faut pas oublier que la gestation, chez la chamelle, dure douze mois, qu'elle n'a jamais qu'un petit et que l'avortement est fréquent, surtout chez les animaux qui connaissent la misère. Le chameau fourni par nos tribus est souvent malingre; la charge qu'il doit porter est alors trop lourde pour lui, et cet excès de chargement empêche la rumination. On sait que le djemel (animal de bât) est fait à cinq ans, et peut servir pendant dix ans. Il peut paître toute la journée, il mange deux fois autant qu'un cheval et boit, par les jours chauds, de 25 à 30 litres d'eau. Il supporte bien les longues traites, à la condition de marcher librement et lentement en broutant tout le long du chemin. Les convois militaires qui doivent marcher serrés et assez rapidement sous la surveillance d'une escorte, sont tout à fait contraires au bon entretien de cet animal. Dans l'espace d'un an, 15 à 18,000 chameaux seraient morts, dit-on, de ce surmenage et du manque de nourriture et d'eau de bonne qualité sur les chemins qui nous ont conduits au Touat.

C'est ici que la nécessité de la voie ferrée ressort en toute évidence. C'est pour nous une question de sécurité et une question d'économie que de pousser au plus vite la locomotive sur les pas de nos soldats. Depuis janvier 1900, nous occupons un nouveau pays; nos transports, nos ravitaillements épuisent nos finances, et imperturbablement, nous ajoutons les dépenses aux dépenses sans faire une part suffisante à la voie ferrée. Nous avons terminé le tronçon Aïn-Sefra — Djenien, depuis longtemps commencé, et nous avons ouvert celui de Djenien à Duveyrier sans avoir encore atteint ce dernier point. On ira, dit-on, jusqu'à Djenien ed Dar l'an prochain, mais peut-on l'espérer quand on voit la lenteur avec laquelle les travaux sont conduits?

Combien nous sommes loin de ces créations rapides de rail-

Digitized by Google

ways que Russes et Anglais lancent à travers les déserts au fur et à mesure que leurs troupes y pénètrent! Cependant la nécessité est pressante; le Maroc, travaillé par des influences étrangères, nous montre actuellement de la mauvaise volonté. Le moment est bien choisi par les puissances rivales de la France dans la Méditerranée pour faire entendre à la cour de Fez que c'est avec une arrière-pensée de conquête plus importante que nous entamons son empire par le sud-est et que nous resserrons autour de ses frontières notre ligne d'investissement. Le sultan sait, il est vrai, qu'il ne lui est pas possible d'intervenir directement au sud du grand Atlas, et que son effort militaire y serait arrêté ou paralysé par le mécontentement des Beraber, Doui Menia et Oulad Djerir qui veulent bien se reconnaître Marocains quand ils ont peur des Français, mais qui redoutent avant tout l'arrivée des troupes impériales dont le premier acte serait d'exiger d'eux les impôts en retard et de s'installer pour vivre sur le pays. Mais le sultan sait aussi qu'il lui est toujours facile d'agir sur ces tribus d'une manière occulte et de les soulever contre le Roumi, qui est venu s'emparer de leurs terres de parcours et qui va interdire à tout jamais les pilleries qui leur valaient de si grands profits. Il est donc urgent, en vue des démêlés prochains et inéluctables que nous allons avoir avec ces peuplades, de prendre pied avec la voie ferrée sur le terrain où nous devrons amener nos troupes pour frapper un coup rapide et décisif.

Il serait non moins utile de songer à la pénétration dans le Maroc même. Il est à désirer que la ligne Oran-Tlemcen soit prolongée jusqu'à Oudjda, puis jusqu'à Fez. C'est ainsi que notre influence s'établira d'une manière prépondérante sur ce pays où nous ne pouvons admettre, sans danger grave, des influences étrangères ou hostiles. Il sera possible alors d'attendre avec plus de sécurité le dénouement plus ou moins proche de la question marocaine.

Général L. Cuny.

Digitized by Google

LE

DÉVELOPPEMENT COLONIAL ALLEMAND

Absorbée par le long travail de gestation politique qui aboutit à la proclamation de l'Empire allemand en 1871, la Prusse, trop attentive aux événements du continent, avait évité jusque-là de diviser ses forces et de compromettre sa puissance dans les aventures de l'expansion coloniale. Après le traité de Francfort, le gouvernement impérial s'attacha tout d'abord à se consolider en Europe, à cimenter plus étroitement les divers tronçons de la patrie allemande et à créer, en tout repos, l'outillage industriel et commercial indispensable à sa vie économique.

Il faut remonter jusqu'au Grand Électeur, premier fondateur de la puissance prussienne, pour trouver trace d'un essai de colonisation tenté par un prince allemand. Le Grand Électeur, qui avait passé sa jeunesse dans les Pays-Bas, avait pu en effet constater de bonne heure l'influence de la puissance maritime et commerciale sur la grandeur et la prospérité des nations. Aussi, parvenu au pouvoir, s'efforça-t-il de remédier à la situation critique dans laquelle végétait son petit État terrien depuis les dévastations de la guerre de Trente Ans, en essayant de lui donner une libre façade sur la Baltique, de le doter d'une petite flotte et d'établir quelques comptoirs commerciaux au delà des mers. L'espérance d'acquérir la Poméranie et les bouches de l'Oder ne s'étant pas réalisée à la paix de Westphalie, le Grand Électeur n'en persista pas moins dans ses projets maritimes et coloniaux, et cela malgré l'indifférence absolue de ses propres sujets. Il se mit résolûment à l'œuvre dès 1647 et, grâce au concours dévoué de l'armateur hollandais Benjamin Raule devenu son amiral, il parvint à constituer une petite marine de guerre qui, en 1680, comprenait déjà vingt-huit navires montés par des marins hollandais. Cette modeste flotte lui rendit les plus grands services dans ses luttes contre les Suédois et

Digitized by Google

les Espagnols et lui permit d'organiser une expédition pour étudier les ressources commerciales de la Guinée.

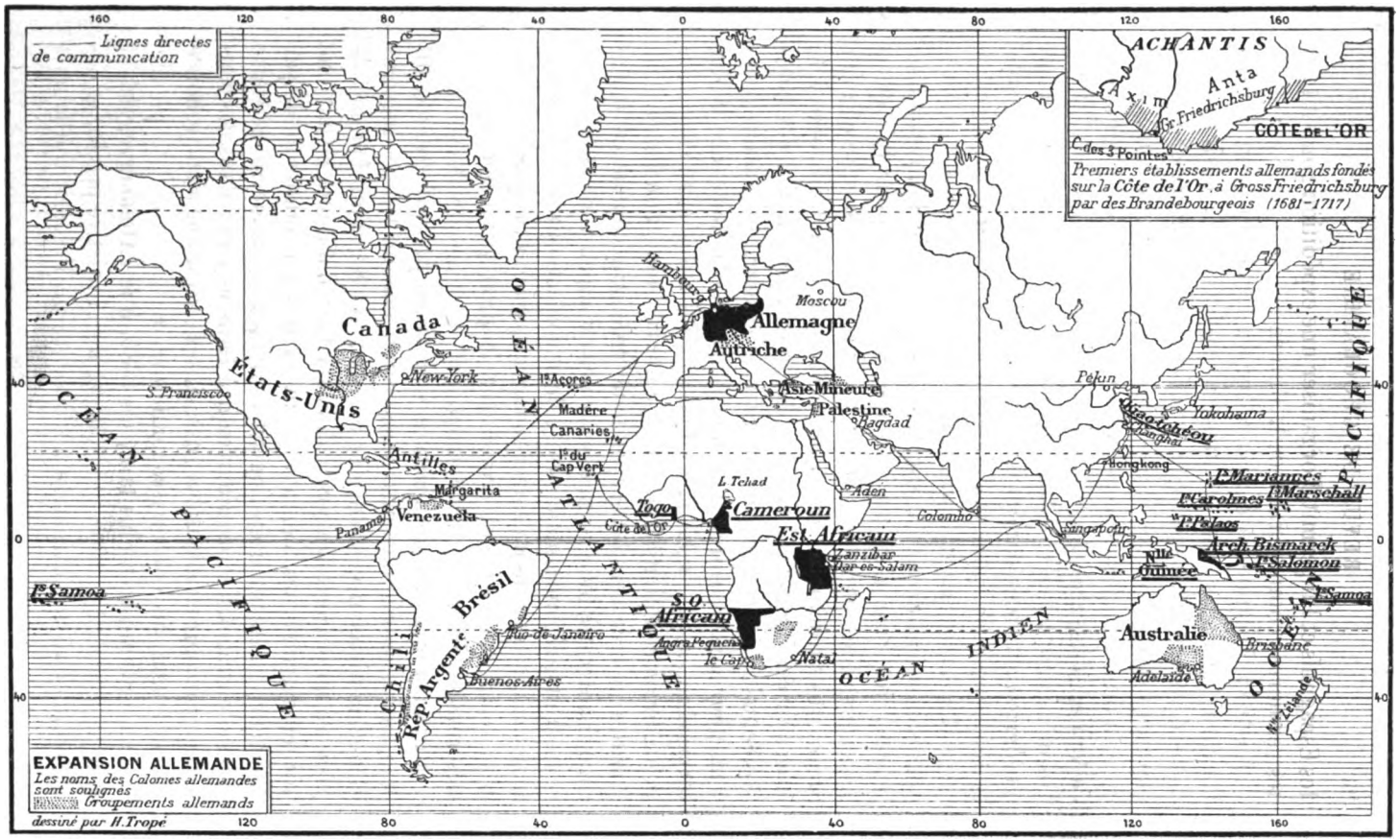
En 1681, le capitaine Blonck aborda à la Côte de l'Or, dans les parages du cap des Trois-Pointes, et conclut avec trois chefs indigènes de la région un traité par lequel ceux-ci s'engageaient à ne trafiquer qu'avec les Brandebourgeois et à céder au Grand Électeur un terrain propice à l'établissement d'un fortin. Malgré des difficultés de toutes sortes suscitées par la Hollande qui poussa son hostilité jusqu'à saisir un des navires de Raule sur les côtes d'Afrique, Frédéric-Guillaume parvint à fonder, en 1682, une grande compagnie commerciale pour l'exploitation de ses comptoirs de Guinée.

Le 1er janvier 1683, une nouvelle expédition de deux navires, sous les ordres du major von Groeben, vint prendre possession, au nom du Brandebourg, du secteur côtier compris entre Axim et le cap des Trois-Pointes [1], et construisit sur le mont Mamfroi un fortin qui fut appelé Grossfriedrichsburg. Le petit domaine africain s'accrut bientôt de Accada, de Taccarary et de l'île d'Arguin située au sud-ouest du cap Blanc. Encouragé par ces premiers succès, l'Électeur songea alors à agrandir le rayon d'action de la compagnie commerciale; le 24 mai 1685, il obtint du Danemark le droit d'établir un comptoir dans l'île de Saint-Thomas, l'une des petites Antilles. Il créa vers cette époque un *bataillon de marine* chargé de défendre à la fois ses navires et ses colonies.

La Hollande, mécontente de l'éclosion d'une nouvelle puissance maritime, résolut de détruire l'œuvre naissante du Grand Électeur. Elle essaya tout d'abord d'intervenir indirectement en suscitant des révoltes dans les tribus indigènes; mais les *Marines* brandebourgeois réussirent à réprimer les troubles, qui n'eurent d'ailleurs d'autre résultat que d'accroître encore le territoire de Grossfriedrichsburg. Dépitée, la Hollande démasqua ses batteries; au mois d'octobre 1687, un corps hollandais envahit la colonie et détruisit les comptoirs de fond en comble. Le Grand Électeur, vivement irrité, se disposait à tirer satisfaction de ces actes d'outrageante hostilité, lorsque la mort vint mettre fin à ses rêves coloniaux (9 mai 1688). Le souvenir de ses efforts opiniâtres ne devait pas être perdu; son descendant Guillaume II, l'empereur actuel, puisa en effet dans son exemple la ténacité nécessaire

1. Actuellement Coumassie anglaise.

Digitized by Google



Digitized by Google

pour faire réussir au XIXe siècle l'œuvre que l'ancêtre n'avait pu que faiblement ébaucher au XVIIe.

Frédéric-Guillaume III, successeur du Grand Électeur et premier roi de Prusse sous le nom de Frédéric Ier, désirait tout d'abord reprendre la politique coloniale inaugurée par son père; mais les embarras successifs des guerres de la Ligue d'Augsbourg et de la Succession d'Espagne, ne lui permirent pas d'y consacrer l'attention désirable. Abandonnée ainsi à elle-même, en butte à l'hostilité des Danois à Saint-Thomas, des Anglais et Hollandais en Afrique, la Compagnie de Guinée, endettée de 500,000 thalers, ne tarda pas à péricliter et finit par renoncer à son privilège commercial en faveur de la couronne.

Frédéric-Guillaume Ier, successeur de Frédéric Ier, résolut de liquider les bribes d'un patrimoine qui n'était pour lui qu'un sujet de stériles préoccupations; mais il n'en retira pas grand profit. Il dut d'abord céder, sans compensation pécuniaire, le comptoir de l'île Saint-Thomas à la Compagnie danoise des Indes occidentales. La colonie de Grossfriedrichsburg fut ensuite vendue, pour 7,200 ducats, à la Compagnie hollandaise des Indes orientales. Enfin, en 1721, les Français lui enlevèrent l'île d'Arguin, dernier vestige du domaine colonial brandebourgeois.

Malgré de timides tentatives pour créer un commerce maritime, Frédéric II ne s'occupa nullement d'expansion coloniale; il consacra plutôt tous ses efforts à la colonisation intérieure de la Prusse. Ses successeurs s'absorbèrent également dans l'œuvre continentale et l'on put croire que la politique coloniale était désormais définitivement enterrée.

« Prématurées et indifférentes à la nation presque entière, dit M. Charles Joret, les entreprises coloniales du Grand Électeur étaient fatalement condamnées à mort; œuvre d'un homme de génie, elles ne devaient guère lui survivre; d'ailleurs c'était une politique continentale qui convenait au jeune royaume fondé par Frédéric Ier; la tâche qu'il avait à remplir était de se défendre contre ses voisins et de s'agrandir à leurs dépens; dans ces conditions on comprend que la Prusse et ses souverains aient renoncé si facilement aux entreprises lointaines. »

Ce ne fut que bien plus tard, en 1884, que l'Allemagne, cédant à la poussée de l'opinion publique et de l'initiative privée, se décida à poursuivre l'exécution des desseins de Frédéric-Guillaume.

Digitized by Google

I

Formation du domaine colonial allemand.

C'est en effet à cette date que l'empire allemand, définitivement équilibré et affermi au point de vue politique, songea à prendre possession des territoires africains que les autres puissances ne s'étaient pas encore appropriés. M. de Bismarck, déjà inquiet de la transformation rapide de l'*Agrarstaat* en *Industriestaat*, n'avait pas voulu favoriser jusque-là l'évolution du pays vers le *Colonialstaat*[1]. Il préconisait plutôt les colonies privées fondées au delà des mers par les émigrants allemands. Les entreprises lointaines officielles, avec leurs aléas et leurs grosses dépenses, ne le tentaient nullement. Estimant que le moment favorable d'acquérir des colonies n'était pas encore venu, il disait : « Nous autres Allemands, si nous avions des colonies, nous ressemblerions aux nobles de Pologne : ils ont des fourrures et pas de chemises dessous. » D'ailleurs le pas extrêmement timide fait en 1880 par le gouvernement impérial dans la politique coloniale ne l'avait pas encouragé à persévérer; il s'agissait simplement de soutenir par une garantie de l'État une Société qui venait de se fonder pour créer et exploiter des plantations aux îles Samoa. Le Reichstag, croyant voir dans cette question l'indice de projets coloniaux, avait, par 128 voix contre 112, refusé les crédits demandés.

Contrairement à ce qui s'était passé sous le Grand Électeur, l'initiative privée, qui s'agitait déjà depuis 1871, mais sans succès[2], entra alors en scène et essaya d'entraîner le gouvernement et le Reichstag récalcitrant dans la voie de l'expansion coloniale.

Le développement considérable de la population et l'accroissement de l'émigration avaient en effet suggéré aux grands industriels et négociants allemands l'idée d'acquérir non seulement des *comptoirs* et *territoires d'exploitation,* mais de se ménager encore des colonies de peuplement[3]. L'active propagande faite dans ce

1. Évolution de l'État jusque-là *agricole* vers l'industrie et l'expansion coloniale.
2. Dès 1871, de grands négociants et des financiers influents essayèrent vainement de pousser Bismarck à nous enlever nos établissements de l'Inde ou de la Cochinchine.
3. Charles Demay, *Histoire de la colonisation allemande*. Paris, 1890.

Digitized by Google

but par l'*Union coloniale allemande*[1], fondée en 1882 par le Dr Karl Peters à Francfort-sur-le-Mein, ne tarda pas à produire des résultats; en avril 1883, la maison Lüderitz, de Brême, se décida, sous sa propre responsabilité, à établir des comptoirs à Angra-Pequeña, sur la côte sud-ouest africaine. L'achat du territoire en question ne lui coûtait, il est vrai, que 2,500 francs et 200 vieux fusils.

Au mois de février 1884, un événement significatif vint à la fois surexciter l'enthousiasme des coloniaux et flatter l'orgueil national, en rappelant le souvenir des entreprises coloniales du Grand Électeur : ce fut le pèlerinage fait par le navire de guerre *Sophie* à l'ancien Grossfriedrichsburg édifié deux cents ans auparavant par les marins brandebourgeois. Le capitaine Stubenrauch visita le vieux fortin sur les remparts duquel se trouvaient encore six canons portant les armes de l'Électeur. C'est sous l'influence de l'attendrissement national occasionné par le récit de cette visite, que fut fondée le 28 mars 1884, une nouvelle *Société de colonisation* (Gesellschaft für deutsche Kolonisation) dans le but d'acquérir des territoires d'outre-mer propres à l'acclimatation des émigrants allemands. Elle rallia aussitôt de nombreux adhérents et put se constituer en peu de temps un petit capital. La vogue de cette entreprise et la vive propagande de la *Kolonial Verein* réussirent à triompher des préventions de M. de Bismarck, qui consentit à inaugurer officiellement le mouvement colonial en prenant sous la *protection de l'Empire* les possessions de la maison Lüderitz (avril 1884). Le chancelier fit en effet hisser le pavillon allemand sur la côte sud-ouest africaine et reconnaître par l'Angleterre la souveraineté de l'Allemagne sur le secteur côtier compris entre le fleuve Orange et les possessions portugaises d'Angola (1,300 kilomètres de développement), à l'exception toutefois de la baie de Walfisch que cette puissance se réservait expressément.

Encouragée par cet acte officiel, la Société de colonisation organisa alors une expédition privée qui, sous les ordres du Dr Karl Peters, reçut la mission d'aller occuper les territoires laissés encore vacants sur les côtes de l'Afrique orientale et susceptibles

1. Cette Société s'était fondée en vue de populariser les idées de colonisation, d'encourager les expéditions coloniales et les voyages de découvertes, d'examiner les questions de politique coloniale et de faire connaître les pays propices à la colonisation allemande. C'est la mère de la *Deutsche Kolonial Gesellschaft* actuelle qui résulte de la fusion de la *Deutsche Kolonial Verein* avec la *Deutsche Gesellschaft für Colonisation*.

Digitized by Google

toutefois d'être exploités avec profit[1]. Pour dérouter les soupçons de l'Angleterre, la Société répandit le bruit que Peters se rendait dans l'Afrique occidentale; ce dernier et ses compagnons poussèrent même la précaution jusqu'à voyager sous de faux noms et en qualité de passagers de pont comme de pauvres émigrants. L'expédition, qui ne disposait que de 56,250 francs et des encouragements platoniques du gouvernement, débarqua à Zanzibar et obtint du sultan des lettres de recommandation auprès des chefs indigènes voisins. En un mois, Peters négocia avec ces derniers douze traités qui mirent entre ses mains les quatre provinces de Ousegouha, de Ngourou, d'Ousagara et d'Oukami, soit environ 150,000 kilomètres carrés. L'explorateur revint à Berlin et la Société de colonisation transmit alors ses droits aux personnes qui avaient fourni les fonds de l'expédition et qui, le 12 février 1885, constituèrent la *Compagnie de l'Afrique orientale.* Le gouvernement accorda d'autant plus volontiers des *lettres de protection* officielle à cette compagnie privée (27 février 1885), que lui-même s'était déjà décidé à agir pour son propre compte.

Des maisons de commerce de Hambourg avaient en effet fondé quelques comptoirs sur les côtes du Cameroun et du Togo; en butte aux tracasseries anglaises, les négociants allemands invoquèrent l'appui de l'Empire. M. de Bismarck déféra à leurs réclamations, mais sans bruit; au printemps de 1884, le Dr Nachtigal, désigné tout d'abord pour visiter simplement la côte occidentale d'Afrique et renseigner le gouvernement sur l'avenir commercial de la région, vint subitement arborer le drapeau allemand au Togo et au Cameroun et, cela, à la barbe même des officiers britanniques, qui, chargés de la même mission et ignorant le véritable caractère de l'explorateur recommandé à leur bienveillance par leur propre gouvernement, avaient négligé d'agir avec célérité. L'Angleterre, dépitée d'avoir été ainsi jouée, présenta des observations sur les agissements de Nachtigal; mais l'Allemagne riposta avec l'aigreur des gens décidés et passa outre, en notifiant aux puissances la liste de ses nouvelles acquisitions.

Il est intéressant de rappeler qu'une entente avait été tacitement

1. La Société avait hésité entre l'Amérique du Sud et l'Afrique. — Voir l'excellente étude de Charles Demay publiée dans le *Correspondant* (25 nov.-10 déc. 1888. — 10 janv.-10 févr. 1889) et intitulée : *Zanzibar. Colons anglais et allemands dans l'Afrique orientale.*

Digitized by Google

conclue, entre MM. Jules Ferry et Bismarck, au sujet de la politique coloniale des gouvernements français et allemand, et que Nachtigal avait reçu l'ordre formel de n'entrer en conflit d'aucune sorte avec le pavillon de la France[1].

C'est aussi en 1884-1885 que les couleurs allemandes furent arborées dans le Pacifique, sur la Nouvelle-Guinée et aux îles Bismarck, Marshall et Providence. Dans leur empressement à satisfaire les appétits tardifs de leur gouvernement, les commissaires impériaux, qui venaient déjà de forcer le sultan de Zanzibar à renoncer à tous ses droits sur les acquisitions récentes de la Compagnie de colonisation en Afrique orientale, s'emparèrent même des îles Carolines (1885), momentanément inoccupées, mais appartenant nominalement à l'Espagne; cette puissance protesta vigoureusement contre ce coup de main et fit preuve de plus de virilité que l'Angleterre lors de l'affaire du Cameroun. On crut un instant que le roi Alphonse, cédant à la surexcitation de l'opinion publique, déclarerait la guerre à l'Allemagne. Bismarck, comprenant qu'il n'avait pas les moyens de sanctionner par la force les agissements de ses mandataires, feignit la surprise, protesta de ses bonnes intentions et, pour masquer un mouvement de retraite, offrit habilement de soumettre le différend à l'arbitrage du pape. Léon XIII lui donna complètement tort.

A la suite de ses rapides annexions, le gouvernement allemand conclut une série de conventions internationales pour la délimitation des territoires acquis et de leur sphère d'influence. L'historique de ces conventions serait très intéressant à retracer, mais dépasserait le cadre de cette étude d'ensemble. Il nous suffira de remarquer que leur élaboration fut particulièrement délicate avec l'Angleterre, qui voyait avec un profond dépit l'éveil de l'expansion coloniale d'une puissance déjà très inquiétante au point de vue commercial; mais la fermeté de Bismarck eut raison de la mauvaise volonté anglaise et ne céda que sur un seul point litigieux en acceptant d'évacuer la baie de Sainte-Lucie, achetée sur la côte orientale de l'Afrique australe par Lüderitz et sur laquelle l'Angleterre avait des droits depuis 1841. Par contre, les négociations

1. Le 29 octobre, le prince télégraphiait à son ambassadeur à Paris : « Un télégramme que je reçois à l'instant de Nachtigal me fait connaître les mesures qu'il a prises dans le sud de Batanga. Ces mesures semblent être en *contradiction* avec les prétentions de la France. *Dans ce cas, nous ne les maintiendrons pas.* Faites-en part à M. Jules Ferry. »

Digitized by Google

avec la France furent conduites de part et d'autre avec le plus grand tact et le plus vif désir de s'entendre.

En 1897, les possessions allemandes, dénommées territoire de protectorat, étaient ainsi classées : en Afrique, le Togo, le Cameroun, le Sud-Ouest africain et l'Est africain; en Océanie, la Nouvelle-Guinée allemande et les îles Marshall. La superficie totale de ces territoires dépassait 2,500,000 kilomètres carrés (avec 15,000,000 d'habitants environ), c'est-à-dire cinq fois environ la surface de l'Allemagne. Ce domaine ne tarda pas à paraître insuffisant. L'extraordinaire développement du commerce et de l'industrie allemands demandait d'ailleurs de nouveaux débouchés et la création de points d'appui à proximité du grand marché chinois qui s'entr'ouvrait à l'activité européenne.

L'attention du gouvernement se concentra dès lors tout particulièrement sur l'Extrême-Orient où un grand nombre de ses sujets s'étaient déjà établis et avaient fondé un mouvement commercial considérable. Des négociations pour l'acquisition d'un port dans les mers de Chine furent entamées avec l'Empire du Milieu, pendant que l'évêque Anzer entreprenait une active propagande religieuse en faveur de l'Allemagne dans la province du Chan-Toung. L'assassinat de deux missionnaires allemands donna à Guillaume II le prétexte de brusquer les pourparlers : le 14 novembre 1897, l'amiral Diederichs qui, comme par hasard, croisait avec une escadre dans les parages de la baie de Kiao-Tchéou, débarqua un détachement de marins et hissa le pavillon allemand à Tsingtau. Exagérant à dessein son ressentiment, l'Allemagne fut très exigeante et obtint du gouvernement chinois, en guise de chapelle expiatoire, le droit d'exploiter les mines et de construire des voies ferrées dans le Chan-Toung, la cession à bail pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans de la baie de Kiao-Tchéou[1], d'un territoire de 540 kilom. carrés et d'une zone d'influence immédiate d'un rayon de 50 kilomètres autour de la baie. En somme, « cette convention équivalait à l'établissement du protectorat allemand sur une partie du territoire chinois[2]. » L'Allemagne acquérait à la fois une belle porte d'entrée sur la façade maritime du Chan-Toung et

1. Dès 1870, M. de Richthofen avait émis sur le port de Kiao-Tchéou des vues qui furent partagées par le kronprinz, plus tard Frédéric III, et reprises par la Société coloniale allemande.

2. Henri Hauser, *Colonies allemandes impériales et spontanées*, Paris, 1900, p. 105.

Digitized by Google

un port excellent où ses navires de guerre et ses paquebots pourraient être ravitaillés, réparés, abrités, sans recourir à la bonne volonté des arsenaux japonais et anglais en Extrême-Orient.

Bientôt, le gouvernement, désireux de relier sa nouvelle acquisition à ses possessions du Pacifique, et d'obtenir une station navale au point de croisement des grandes lignes de la Chine et de l'Australie, jeta de nouveau les yeux sur les îles Carolines, ancien objet de ses convoitises. L'issue désastreuse de la guerre hispano-américaine ayant amené l'Espagne à accepter l'éventualité de la liquidation des bribes de son ancien domaine du Pacifique, Guillaume II acquit, par traité du 30 juin 1899 et moyennant 25 millions de pesetas, les îles Carolines, Palaos et Mariannes[1], à l'exception de l'île Guam précédemment annexée par les États-Unis.

Peu de temps après, à la suite de violents incidents qui faillirent amener la guerre entre l'Allemagne d'une part, et l'Angleterre et les États-Unis de l'autre, le gouvernement impérial acquit une station navale aux îles Samoa. L'Allemagne, qui avait été la première puissance à conclure un traité d'amitié avec le roi d'Apia (1879), possédait déjà depuis vingt ans des intérêts commerciaux dans ces îles où ses nationaux avaient créé de nombreuses plantations; mais l'Angleterre et les États-Unis, conscients de l'importance que prendrait l'archipel le jour où les deux océans pourraient communiquer par un canal, n'avaient pas tardé à y prendre également pied. La lutte d'influence des trois nations constitua bientôt une source de conflits aigus dans un pays déjà troublé par les luttes intestines des roitelets locaux. A la suite de péripéties au cours desquelles l'Allemagne fut mise en très humiliante posture, un traité, conclu le 8 novembre 1899, lui attribua la capitale Apia, siège des principaux intérêts allemands, avec les îles situées à l'ouest du 171e degré de longitude, dont les principales *Upolu* et *Savaï* ont une superficie de 2,570 kilomètres carrés.

Cette dernière acquisition complète heureusement la ligne de

1. Le mémoire sur le développement des territoires de protectorat publié par l'Office colonial en 1901 (*Denkschrift über die Entwicklung der deutschen Schutzgebiete*) s'exprime ainsi sur l'importance des Mariannes : « Ces îles seront de la plus grande importance dans l'avenir. Elles se trouvent à l'intersection des futures grandes lignes de navigation : Japon-Australie, San Francisco-Philippines, Extrême-Orient-Panama. Bien que l'île américaine Guam soit appelée à se développer plus rapidement et plus brillamment, les Mariannes donneront au commerce et au trafic allemand la possibilité d'établir un point d'appui qui ne tardera pas à la dépasser et qui offrira un meilleur port. »

Digitized by Google

stations navales déjà amorcée entre l'*Allemagne asiatique* (Unser ostasiatisches Deutschland) et l'Amérique du Sud. L'Empire allemand semble se préoccuper en outre d'acquérir un dépôt de charbon dans la mer des Antilles. La presse a déjà parlé à mots couverts de pourparlers entrepris auprès du Danemark pour acheter l'île de Saint-Thomas où le Grand Électeur avait établi autrefois des comptoirs commerciaux. Aujourd'hui les feuilles américaines signalent à l'attention de leur gouvernement les sondages et levés hydrographiques exécutés par le croiseur allemand *Vineta* dans les parages de l'île Margarita, à l'extrémité sud du chapelet des Petites Antilles; les officiers de ce navire auraient reconnu dans l'île un point très favorable à l'établissement d'un dépôt de charbon, et les commerçants allemands du Venezuela chercheraient à l'acheter. La presse allemande a contesté l'exactitude de la nouvelle américaine, elle ne l'a pas toutefois démenti catégoriquement.

Quoi qu'il en soit, les appétits germains semblent aujourd'hui momentanément satisfaits; le travail de digestion durera encore qnelque temps. Après avoir conquis ou, plus modestement, acquis des colonies, il faut les mettre en valeur, les administrer. Il est intéressant de retracer rapidement les variations des idées administratives de nos voisins.

L'Empire allemand ne s'était pas risqué tout d'abord à gérer directement ses premières acquisitions coloniales; il s'était borné en effet, à donner son plus ferme appui aux entreprises privées et à leur octroyer des *chartes de protection*. M. de Bismarck ne voulait engager la responsabilité ni pécuniaire ni militaire de l'État et il espérait que les colonies pourraient être administrées et exploitées, sous l'appui et le contrôle du gouvernement, par de grandes compagnies analogues aux compagnies à charte de l'Angleterre[1]. Cette espérance fut déçue et l'Empire, contraint de s'immiscer dans les affaires coloniales plus qu'il ne l'aurait désiré, dut renoncer à accommoder ses colonies à l'anglaise et adopter, à son corps défendant, les procédés de colonisation à *la française*[2], c'est-à-dire créer

1. « Exerçant des droits régaliens, entretenant une armée, rendant la justice, nommant des fonctionnaires, et levant l'impôt. » (Charles Demay.)

2. « Je répète, disait M. de Bismarck le 26 août 1884, que je suis entièrement opposé à la création de colonies sur un plan qui a prévalu dans le siècle passé, qu'on pourrait appeler le *système français* et qui consiste à acquérir un territoire, à y placer des fonctionnaires et une garnison, puis à inviter les gens à y venir et à y vivre... Je n'annexerai pas à l'Empire de provinces d'outre-mer. Je suivrai l'exemple de l'Angleterre en accordant à des négociants quelque chose comme les chartes

Digitized by Google

un nouveau corps respectable de fonctionnaires et de troupes.

Au Cameroun et au Togo, où il était intervenu directement, il ne réussit pas à décider les maisons commerciales, qui avaient sollicité son intervention, à constituer une société capable d'exercer l'administration locale ; il dut la confier, dès le début, à des fonctionnaires impériaux qui eurent à réprimer des révoltes continuelles. Dans le Sud-Ouest africain, il existait bien la *Compagnie Sud-Ouest africaine*, à laquelle la maison Lüderitz avait cédé tous ses droits, mais cette jeune société, malgré sa bonne volonté, ne put acquérir rapidement un développement économique assez prospère pour supporter longtemps les charges et la responsabilité du pouvoir. En 1889, quelques peuplades indigènes se soulevèrent à l'instigation du chef hottentot Wittboï et forcèrent les sujets allemands à évacuer l'intérieur du pays. Trop faible pour réprimer la révolte avec ses propres moyens, la compagnie fit appel au gouvernement qui constitua une troupe indigène encadrée par des éléments européens. Le territoire ne put être pacifié qu'après neuf ans de lutte et au prix des plus pénibles efforts.

Dans l'Est africain, les circonstances n'avaient pas été plus favorables. La Compagnie de l'Est africain avait accepté, elle aussi, dès le début de l'occupation, l'exercice des pouvoirs publics. Mais cette tâche fut au-dessus de ses facultés matérielles. Dans l'été de 1888, une révolte des Arabes éclata à l'intérieur du pays et força les employés de la compagnie à se réfugier à la côte. La compagnie tenta vainement de réprimer l'insurrection à l'aide de troupes indigènes organisées par le capitaine Wissmann et dut renoncer en 1890 à son droit d'administration. L'État fut alors obligé d'intervenir directement pour rétablir l'autorité allemande. Les troupes de Wissmann devinrent *troupes impériales de protectorat* et combattirent jusqu'en 1899 pour pacifier le pays.

La Compagnie de Nouvelle-Guinée abdiqua à son tour et le gouvernement reprit tous ses droits à la date du 1er avril 1899.

royales jadis confiées à la Compagnie des Indes occidentales. Je nommerai seulement un consul ou un résident pour représenter l'autorité impériale. »

Et plus tard, en juin 1885, il se prononçait de nouveau contre la formation d'un régiment de bureaucrates.

« La première préoccupation de M. de Bismarck semble avoir été de ne pas imiter la France; la politique coloniale allemande devait différer du tout au tout de la politique coloniale française. Peu à peu pourtant elle s'en est rapprochée à ce point que les plus perspicaces ne distingueraient pas entre les deux la plus petite différence » (Gabriel Charmes, *Politique extérieure et coloniale*, 1884).

Digitized by Google

L'expérience était concluante : elle montrait les vices du système proposé en 1885 par M. de Bismarck et prouvait que les grandes compagnies ne peuvent réussir dans les pays habités par des populations belliqueuses dont on contrarie les instincts et qui ne se laissent pas volontiers pressurer. Aujourd'hui, l'administration supérieure des *territoires de protectorat* est exercée par une section coloniale, purement civile, dépendant du ministère des Affaires étrangères. Le territoire de Kiao-Tchéou, seul, dépend exceptionnellement du ministère de la Marine. Chaque colonie est administrée par un gouverneur assisté d'un personnel administratif et judiciaire et disposant de forces militaires ou de police. Les troupes coloniales, dénommées *troupes impériales de protectorat*, sont complètement distinctes de l'armée métropolitaine et entretenues sur les budgets locaux; sauf dans le Sud-Ouest africain où elles comprennent des sujets allemands non gradés, elles sont constituées à l'aide d'éléments indigènes encadrés par des officiers et des gradés allemands[1]. Le chancelier de l'Empire exerce, par délégation de l'Empereur, le commandement en chef de ces troupes ; il est assisté d'un état-major particulier dénommé *commandement supérieur des troupes coloniales*. L'Est et le Sud-Ouest africain, ainsi que le Cameroun, ont seuls des troupes de protectorat; dans les deux premiers de ces territoires, le gouverneur est un officier en activité de service.

Le territoire de Kiao-Tchéou est administré par un officier de marine, disposant exceptionnellement de troupes métropolitaines de la marine[2]. Cette dérogation au principe du gouvernement, de n'affecter au service colonial aucun élément de l'armée allemande, s'explique par le caractère de la nouvelle acquisition qui est plutôt considérée comme port de guerre et point d'appui de la flotte que comme colonie dans le vrai sens du mot.

Les territoires de protectorat ainsi placés sous l'administration directe du gouvernement impérial ont traversé de 1885 à 1900, la crise de croissance spéciale aux jeunes colonies dont le traitement est si onéreux pour la métropole. L'État doit, en effet, accorder chaque année aux budgets locaux des subventions considérables,

1. L'élément indigène fournit cependant quelques lieutenants et une partie des sous-officiers.

2. IIIe bataillon d'infanterie de marine, 1 batterie de campagne, 1 détachement de canonniers marins, 1 compagnie indigène chinoise.

Digitized by Google

qui s'accroissent de plus en plus [1]. Tant que les plantations n'auront pas acquis tout leur développement, tant que la pacification des hinterland ne sera pas complète, tant que des voies ferrées de pénétration ne viendront pas abaisser le taux énorme des tarifs de transport, le domaine colonial allemand constituera une lourde charge pour l'Empire. Bien qu'il semble prématuré d'exprimer un jugement, on peut cependant reconnaître que les territoires de protectorat sont aujourd'hui en réel progrès et que les 140 millions de francs engagés jusqu'ici par les sociétés privées dans les possessions d'outre-mer ne tarderont pas à être rémunérés. Le territoire de Kiao-Tchéou, en particulier, dédommagera ultérieurement l'Allemagne de ses sacrifices; son hinterland, le Chan-Toung, est extrêmement fertile, bien peuplé et très riche en gisements houillers et miniers de toute sorte.

A l'heure actuelle, l'Allemagne importe annuellement dans ses colonies une trentaine de millions de francs ; le nombre des maisons de commerce trafiquant avec les *Schutzgebiete* augmente de plus en plus ; le gros capital commence déjà à s'y employer. Une société de banquiers allemands, au capital de 30 millions de francs, s'est récemment fondée pour entreprendre la construction de la voie ferrée de pénétration de Dar-es-Salaam à Ourogoro dans l'Est africain ; elle a toutefois demandé une garantie de l'État. Le Reichstag ne s'est pas montré trop hostile à cette demande, et il est possible qu'il y donne satisfaction. La construction de cette ligne, ainsi que celle d'Otawi dans le Sud-Ouest africain, et la continuation de la voie ferrée du Chan-Toung, assureront à la métallurgie allemande l'écoulement des stocks de matériel déjà accumulés dans les grandes usines. En outre, les jeunes plantations dont le développement est déjà très prospère, vont prochainement entrer dans la période de rendement intensif ; leurs produits se substitueront ainsi peu à peu à ceux que l'Allemagne reçoit encore des colonies étrangères et dont la valeur approximative se monte à 1 milliard de francs.

ANDRÉ BRISSE.

(*A suivre.*)

1. Le budget colonial allemand pour 1901 atteint le chiffre de 45,754,500 francs et augmentation de près de 13 millions sur l'année 1900 et de plus de 20 millions sur l'année 1899. Sur ce chiffre, 36 millions 1/2 représentent la part des subventions de l'Empire, c'est-à-dire environ les 4/5 du budget total, le complément étant fourni par les recettes locales.

Digitized by Google

L'ÉMYRNE INDUSTRIELLE

AGRICOLE ET COMMERCIALE

(FIN[1])

II

Les industries d'un peuple sont la manifestation sensible de son activité, puisqu'elles se révèlent et s'extériorisent par l'habitation, le vêtement, les nécessités de la vie journalière, toutes choses qui frappent à première vue. L'industrie a un point de départ tout subjectif, car elle dépend d'une manière d'être de l'esprit, c'est-à-dire d'une prédisposition naturelle et de l'intelligence chez l'individu, ou, en d'autres termes, des aptitudes propres de la race. Lorsque les éducateurs d'une race primitive ont su dégager ce que l'on pourrait appeler sa psychologie sociale, les capacités de production industrielle sont susceptibles de développement. C'est une question de tact et de patience. Mais, en dehors des aptitudes de race, le progrès de l'industrie dépend de deux autres facteurs : l'agriculture, qui assure la subsistance de l'ouvrier industriel, et le commerce, qui permet l'écoulement des produits fabriqués et l'apport des denrées ou des matières premières.

Or, l'agriculture suppose la fertilité naturelle du sol ou la possibilité de la fertiliser. Telle région improductive par elle-même est susceptible d'améliorations par des travaux qui modifient les conditions de la terre ou par l'emploi de certains amendements, à condition toutefois que les dépenses soient, dans un certain temps, équilibrées par les profits. Dans toute entreprise agricole, il faut donc tenir compte d'un élément primordial, indépendant de la volonté de l'homme, la composition du sol.

Le Hova, intelligent, actif, âpre au gain, capable d'un travail suivi et raisonné, habite-t-il un territoire où les grandes cultures coloniales soient possibles? Le prétendre serait aller à l'encontre de l'évidence.

Quand on quitte le littoral pour se diriger vers l'Émyrne, on est

1. Voir la livraison de juin 1901.

Digitized by Google

vraiment émerveillé tout d'abord par la poussée luxuriante de l'herbe qui recouvre à l'infini le chaos du paysage; par la broussaille épaisse qui lui succède; par la forêt qui ensuite, d'une façon presque ininterrompue, s'étend jusqu'à Moramanga. Après, c'est la large et grande vallée de Mangoro et, plus loin, le profond fossé de Sabotsy vert de bosquets touffus et de rizières jusqu'au pied de l'Angavo, qui marque le dernier échelon à franchir pour passer du pays Bezanzano en Émyrne. Mais, une fois sur le plateau et au delà d'Ankeramadinika, l'aspect du décor change totalement et l'on tombe dans un pays d'argile compacte, tuméfié de bosselements rouges, que ne cache même pas une herbe indigente.

D'aucune partie du Cayor, du haut Sénégal et du Soudan ne se dégage, je crois, une pareille impression de tristesse et, arrivé au terme du voyage, on se remémore, non sans regret, Tamatave toute verte à l'ombre de ses arbres et la région du littoral si incontestablement fertile. L'Émyrne apparaît, dans sa stérilité désolante, comme ayant dû être le pays de refuge où les premiers Hovas, trop faibles ou trop peu nombreux pour dominer les peuplades des versants maritimes, ont trouvé des terres qui ne leur étaient pas disputées et où leur race a pu se fixer; mais c'est près de la mer que se trouve, de toute évidence, l'avenir de la colonisation.

Et pourtant, l'Émyrne seule possède une population industrieuse et douce. Ces flancs de coteaux lavés par les pluies, ces terres dont pas un arbre n'arrête les désagrégations sont presque totalement cultivées. La pauvreté du sol a imposé aux Hovas la nécessité du travail et développé chez eux l'esprit d'entreprise. Par un phénomène curieux, c'est la région la moins favorisée de toute l'île qui seule présente aujourd'hui une vitalité suffisante. Comme conséquence, c'est là qu'après la conquête s'est établi le centre de notre activité, et l'on peut se demander si l'orientation de notre politique ne s'en trouve pas faussée.

Nous allons essayer de nous en rendre compte en étudiant d'un peu près les conditions de la production agricole de l'Émyrne.

A partir de Manjakandriana jusqu'à la capitale, les villages se succèdent, la densité de la population va toujours s'accroissant.

A perte de vue, le terrain est cultivé, chaque repli du sol cache une rizière aménagée en gradins réguliers, des bassins superposés de façon à capter les eaux, à empêcher leur trop rapide écoulement. Ce vert doré de moisson s'harmonise assez bien, en été, avec

Digitized by Google

le paysage ambiant de terre rouge et d'herbe brûlée. Indéfiniment, on le retrouve à droite, à gauche, partout, dans chaque bas-fond utilisable, au pied de chacun des mamelons dont le sommet dégarni laisse percer la carcasse de granit.

Et pas un îlot de haute verdure, pas même un bel arbre dans la nudité de la contrée. La broussaille a disparu, plus de fleurs ni de fruits sauvages, sauf, çà et là, autour des cases, des champs de gros ananas sans saveur, quelques goyaviers, des manguiers couverts de mangots filandreux, à l'odeur de térébenthine et qui ne ressemblent guère à leurs congénères du littoral, géants chevelus qui entremêlent les masses de leur feuillage noir. La forêt s'est reléguée très loin sur les montagnes; l'usage du bois à brûler est presque un luxe; aussi rencontre-t-on des groupes de femmes et d'enfants ramassant l'herbe sèche pour faire cuire les aliments.

Une telle absence de toute végétation n'est-elle pas à première vue la preuve indiscutable de l'infertilité de l'Émyrne? Quelques colons qui ont pu, à force de soins et de fumier, faire pousser un chou monstre ou une laitue énorme, quelque voyageur de hasard à qui son hôte a servi du chou-fleur ou des asperges en branches, répéteront que tout vient en Émyrne, que l'agriculture y sera le point de départ de grosses fortunes, sans vouloir comprendre la salutaire leçon de choses qui ressort du seul aspect du pays.

D'ailleurs, voyons ce qu'en des temps pourtant meilleurs, les Hovas laborieux et patients firent avec leurs esclaves; voyons ce qu'ils font encore, et ce que les colons ont fait après eux.

La seule culture vraiment importante est celle du riz, qui est la base même de l'alimentation; elle occupe la plus grande partie de la superficie de l'Émyrne. Les vallonnements, les bossellements du sol qui donnent à la contrée un aspect tourmenté, comme celui de la haute mer sous une bourrasque, ménagent entre eux des replis, où se canalisent les averses de la saison pluvieuse, et où s'accumulent les terres végétales que les eaux entraînent des coteaux, en laissant apparaître leurs noirs squelettes de roches. Sur leurs pentes, rien ne vient, pas même l'herbe, et il serait bien impossible d'y planter, comme on le fait ailleurs, ce riz de montagne qui, dans les contrées basses, pousse aussi bien dans la pierraille que dans le sable. De là, l'obligation d'aménager le terrain afin de l'utiliser le mieux possible; on le dispose en gradins et on crée des bassins artificiels où l'eau séjourne comme en de petits marécages.

Digitized by Google

Telle est la somme considérable de travail à fournir pour une culture qui, partout ailleurs, ne demande qu'assez peu de soins.

Dans les vallées plus larges, autour de la triple montagne que la capitale recouvre de ses maisons, dans l'immense marécage où l'Ikopa déverse son trop-plein, la culture du riz est très prospère. La rizière est la gaieté de l'Émyrne; au milieu du paysage désolé, elle étale, selon la saison, la délicatesse de ses teintes vert tendre ou le jaune doré des épis, et, en dehors d'elle, plus rien que de la terre rouge et dénudée.

Les sous-cultures sont restreintes et elles n'intéressent guère que la consommation et le commerce locaux.

Une des principales est celle du *manioc;* sa racine est un précieux comestible dont les indigènes sont très friands. Découpé en morceaux longs comme le doigt, il est facilement transportable et peut se conserver deux ou trois jours; les bourjanes en voyage l'emploient de préférence au riz. D'ailleurs, les habitants de tous les villages situés sur la route et, entre les étapes trop éloignées, des restaurateurs de fortune établis sur le bord du sentier en vendent aux passants. Mais, en Émyrne, les tiges du manioc restent grêles et tordues, les feuilles sont relativement étroites, et ses racines souvent rares, minces et ligneuses lorsque la terre n'a pas reçu de fumier, tandis que sur la côte et dans un sol nullement amendé, le manioc se développe d'une façon vraiment merveilleuse. Son rendement à l'hectare est parfois prodigieux; certains pieds venus dans des conditions exceptionnelles donnent jusqu'à 60 kilogrammes de racines. Le manioc, partout ailleurs qu'en Émyrne, pourrait faire l'objet d'une culture productive. Il est utile pour la nourriture de l'homme; on s'en sert pour engraisser les porcs; il donne aux vaches un lait particulièrement bon; enfin, sa fécule sert, comme à la Réunion, à la fabrication du tapioca répandu dans le monde entier.

La culture de la *patate* est également aisée et peu exigeante. Les boutons, plantés de distance en distance, dans une terre préalablement retournée, se développent en longues lianes qui, à leur tour, prennent racine à la façon des fraisiers. Mais, pour elle encore, les terres sablonneuses du littoral sont de beaucoup préférables, car il suffit alors d'enlever les herbes parasites pour qu'indéfiniment elle se propage et s'étende.

Digitized by Google

La *songe* est très répandue; certaines espèces croissent au bord des ruisseaux. La songe est un tubercule farineux et d'un goût légèrement sucré. L'Européen ne s'en accommode pas; seuls les indigènes l'utilisent et mangent aussi les feuilles bouillies à l'eau. Certains soins lui sont nécessaires; il faut la planter dans de petites fosses maintenues humides et remplies de terre meuble, travail disproportionné avec son objet.

Les Hovas cultivent aussi l'*arachide*, plante exigeante, le *chanvre*, jadis objet d'un commerce qui tend à disparaître, le *mûrier*, *l'ambrevade* et le *tabac*. Le mûrier et l'ambrevade donnent des feuilles très recherchées du ver à soie. Mais, alors qu'aux environs de Tamatave et en général dans les contrées basses ces arbustes croissent comme la broussaille, en Émyrne il leur faut du fumier. A plus forte raison en faut-il au tabac, d'assez bonne qualité pourtant, dont les indigènes fabriquent d'énormes cigares à 2 francs le cent.

Les cultures potagères donnent des résultats satisfaisants; on trouve journellement au zoma (marché), des carottes, des salsifis, des pommes de terre, des haricots, des choux, des choux-fleurs, et même des asperges d'excellente qualité. Mais c'est là une faible ressource pour la colonisation, car, en dehors des grandes entreprises agricoles, dans les colonies neuves, tout n'est que succès relatif ou fortune aléatoire. On s'est préoccupé des plantations de *caféiers*. Dans la plupart des villages, et quelles que soient les contrées que l'on traverse, il n'est pas rare de rencontrer disséminés autour des cases, ou plantés sans ordre les uns à côté des autres, des caféiers d'une croissance extraordinaire qui, sans exagération, succombent sous la charge de leurs fruits. Il en est ainsi même à Tananarive et dans sa banlieue; aussi l'usage du café est-il très répandu. Dès lors, il était naturel devant un fait, dont on négligeait pourtant de rechercher les causes, que l'idée vînt à quelques colons de s'adonner à la culture en grand de cette plante; des essais importants furent tentés, principalement dans le Betsiléo. On y apporta beaucoup de précautions afin de ne pas livrer à une terre très peu friable, la plante, jeune encore. Pour chaque pied de caféier, on creusa une fosse de 1 mètre de côté, qui fut remplie de terre convenablement amendée. Le terrain fut choisi spécialement, de préférence dans les bas-fonds abrités du vent et des

Digitized by Google

froids excessifs. Le résultat des trois premières années fut satisfaisant; mais, vers la quatrième année, c'est-à-dire à l'époque où l'arbre entre en rapport, des milliers de plants dépérirent et l'on vit, même en une seule nuit, l'action de la bise et du froid compromettre irrémédiablement des plantations entières. C'est que les arbustes, malgré les soins dont ils avaient été l'objet, n'avaient trouvé nulle part un sol assez profond pour entretenir leur vigueur première; leur pivot, après avoir traversé la couche de terre friable de la fosse, se heurtait à un fond trop résistant. En d'autres termes, les conditions pour une culture étendue n'étaient plus les mêmes que pour des cultures isolées. Autour des cases, le débroussaillement et l'apport incessant d'une fumure provenant des immondices et des détritus de la vie domestique avaient constitué une condition très favorable pour la végétation, mais un terrain analogue ne pouvait être composé ailleurs, sur des espaces considérables, sans d'énormes dépenses. Si l'on ajoute à cela la présence depuis longtemps constatée de l'*hemileia vastatrix* dans l'Émyrne et dans le Betsiléo, il est permis, dès maintenant, d'affirmer que la culture du café sur le plateau central réserve beaucoup de déboires. Seul l'indigène peut continuer à la faire, mais petitement autour de ses villages. L'administration locale semble l'avoir reconnu, car le général Gallieni, après avoir constaté officiellement l'insuccès de nos compatriotes, a pris une décision par laquelle tout Hova doit, chaque année, planter et entretenir deux caféiers. Une telle mesure peut être grosse de conséquences heureuses, car en elle, à l'état embryonnaire, se trouve un commencement d'application de la théorie colonisatrice, connue sous le nom de système agraire qui fit de Java un paradis.

Dans un autre sens, en vue de plus modestes profits, quelques colons ont tenté la culture du manioc, d'autres, celle du maïs dont les épis restent malingres; d'autres enfin, celle du thé, cette dernière ayant seule des chances de réussir. Rainilaiarivony, l'ancien premier ministre, avait commencé pour son compte personnel une plantation de thé, mais il l'avait installée dans l'humide et fertile vallée de Sabotzy au pied même de l'Angavo, c'est-à-dire en dehors de l'Émyrne. Pourtant des essais faits dans le Betsiléo et à Tananarive laissent à penser que, sur le plateau, le thé constituerait une culture rémunératrice. L'arbuste met quatre ans à se déve-

Digitized by Google

lopper, et si ses feuilles restent assez petites, leur arome est excellent.

L'Émyrne est-elle susceptible de donner d'autres produits? Les cultures tropicales de la canne à sucre, de la vanille, du cacao, pourraient-elles y être acclimatées? Nous ne le croyons pas. Il y a à cela des obstacles naturels, infranchissables, l'altitude trop grande de la région et l'évidente infertilité du sol. L'analyse des terres a été concluante sous tous les rapports; très peu de calcaire, encore moins d'acide phosphorique et de simples traces d'azote. Comment remédier à tant de pauvreté? Par l'emploi des engrais, et conséquemment par l'élevage. Or, ainsi que nous l'avons indiqué, il n'existe pas de pâturage en Émyrne. L'herbe elle-même n'y pousse pas. Les indigènes possèdent à peine, par case, trois ou quatre bœufs dont l'entretien leur est presque une charge, puisqu'elle oblige la femme ou les enfants à passer une partie de leur temps à ramasser l'herbe nécessaire aux animaux.

Quelques personnes, parce qu'une treille aura produit de beaux raisins, parce qu'un cuisinier aura servi d'excellentes pommes de terre, s'en vont répétant : « Mais la fortune la voilà : faites donc du vin, faites donc de la culture potagère. » J'ai déjà dit ce que je pensais de ces gastronomes devenus économistes. Les missionnaires, il est vrai, fabriquent pour leur consommation personnelle un petit vin clairet, que prendrait pour une macération de groseilles quiconque n'a pas la tempérance de l'anachorète; d'un autre côté les indigènes, grands amateurs de tubercules, en fournissent à tout le monde. Mais en faisant le dénombrement de la population blanche de l'Émyrne, on arrivera à cette conclusion qu'un très petit nombre de producteurs doit suffire aux besoins de la consommation. Tananarive ne sera jamais un centre d'émigration; il semble même que son contingent de fonctionnaires et de commerçants soit à peu près atteint, en d'autres termes, que la balance entre l'offre et la demande se trouve établie.

On a bien fait certaine réclame autour d'une colonisation, comment dirai-je, militaire et vivrière, réservée à des soldats sur le point d'être libérés. Avec l'aide de l'administration locale et grâce à des avances remboursables, ces soldats se sont établis dans les cercles de l'Émyrne où ils cultivent des légumes et élèvent quelques animaux. Deux ou trois d'entre eux, agriculteurs de leur métier, sont à la tête de fermes modèles et réalisent même de très appréciables bénéfices; d'autres se sont donnés au commerce de

Digitized by Google

détail. Ces réussites partielles, d'autant meilleures qu'elles intéressent des individus qui ont été les premiers à la peine dans l'occupation ou la pacification du pays, devraient être favorisées le plus possible. Mais il serait puéril de croire que la vraie colonisation y trouve jamais son compte, dans un territoire immense qui nous a coûté des millions et où, seuls, de puissants efforts, aidés d'énormes capitaux feront œuvre utile.

En résumé, quelles exploitations peut-on tenter en Émyrne? Comme une certaine quantité de riz de Cochinchine entre encore à Madagascar, il y aurait lieu de pousser les indigènes dans la voie de production plus grande de cette céréale.

L'île entière est merveilleusement arrosée et les rizières naturelles y occupent des espaces considérables. Lorsque le chemin de fer sera construit, les produits de l'intérieur qui, faute de moyens de transports, n'arrivent pas jusqu'à la côte y parviendront sans grands frais et trouveront dans les îles voisines de Maurice et de la Réunion, des marchés importants d'écoulement; une partie du thé que nous consommons en France pourrait provenir de l'Émyrne et nos manufactures de toile et de soie trouveraient enfin dans une colonie française une partie de la matière première qu'elles achètent à l'étranger.

N'est-ce pas vers ce but que doit tendre une colonisation digne d'un grand peuple et, comme la doctrine actuelle du protectionnisme a beaucoup à se faire pardonner, elle méritera l'absolution lorsque la France, grâce à son énergie propre, grâce à la puissance d'expansion enfin retrouvée, pourra, par la mise en valeur de ses possessions d'outre-mer, plus que par l'exagération toujours mauvaise des tarifs douaniers, tirer des terres qui lui appartiennent toutes choses nécessaires à son alimentation et à ses industries.

III

Le commerce suppose échange, donc déplacement de choses et d'hommes. Il suppose aussi production, enfin esprit d'épargne et d'économie en vue de la constitution et de l'accroissement d'un capital.

Or, de ce qui précède, si l'on veut bien se rappeler les industries des Hovas, leur esprit de brocantage, leurs facultés d'initiation, leur aptitude au travail, leur amour du gain, et l'influence assez

Digitized by Google

sensible d'un atavisme indéniable, on se rendra déjà compte qu'ils devaient former une race de trafiquants.

L'éloignement de l'Émyrne des centres d'approvisionnement de la côte ne pouvait que stimuler les Hovas à développer davantage ces qualités natives; comme conséquence, leur effort d'expansion et leur domination sur les peuplades de la côte eurent pour but principal de se percer des trouées vers la mer, d'accaparer à leur profit toutes les escales commerciales. Les tribus soumises, si l'on veut bien se mettre au point et faire la part d'une barbarie pourtant atténuée, n'eurent jamais beaucoup à souffrir du maître. Aucune administration méthodiquement tracassière, aucune réglementation précise de l'impôt ne les enserraient, à point déterminé, dans leurs mailles. Le gouvernement, c'était un peu le bon plaisir, avec des vexations, certes, mais compensé de relâchements, irrégulier en un mot, c'est-à-dire avec des possibilités de s'y soustraire adapté à l'esprit et aux coutumes de gens qui, jamais deux jours de suite, ne purent s'astreindre à faire et à penser la même chose. Nous avons changé tout cela; mais, qu'on le sache bien, il n'y a pas un seul Malgache qui ne regrette le Hova.

Les plus gros revenus de la couronne étaient composés par les droits de douane et par l'octroi de Tananarive. C'était une institution très simple que la douane des Hovas et bien propre à mettre en relief leur compréhension de la morale publique et privée. Presque pas de personnel, à quoi bon les frais inutiles? Mais, en revanche, un tripotage (le mot de prévarication n'aurait ici aucun sens) dont rien n'approche. Ah, ce fut le beau temps du trafic à Madagascar, l'âge d'or que ne troublèrent ni un préposé, ni un vérificateur! Tout se passait en famille, au contentement de l'État qui n'avait pas d'employés à entretenir et qui vendait même à des prix fabuleux les charges rémunératrices, à la satisfaction aussi du fonctionnaire qui rendait ou ne rendait pas ses comptes et des commerçants qui, en fait de payement, distribuaient surtout des pots-de-vin.

La perception des droits se faisait souvent à domicile et d'après des factures sur lesquelles les prix d'achat étaient manifestement erronés. Le gouverneur et les agents passaient de magasin en magasin, de boutique en boutique, pareils à des quémandeurs, prenaient l'argent et l'expédiaient à la capitale avec un déchet énorme.

A ces conditions, le commerce prospérait, puisqu'un premier

Digitized by Google

et très large bénéfice lui était assuré. Les Européens, alors clairsemés, ne se gênaient pas, et quand, après l'expédition, d'autres vinrent en très grand nombre, il se produisit un arrêt des affaires encore aggravé dans la suite par des mesures administratives, nécessaires sans doute, mais hâtives.

Si le gouvernement avait les douanes, le Hova accaparait le commerce intérieur de l'île; il était l'unique et précieux intermédiaire entre l'Européen et l'indigène. Les gens nobles de caste élevée ou simplement libres, étaient capitalistes, bailleurs de fonds, prêteurs avisés, usuriers même; ils se déchargeaient sur d'autres du soin de faire fructifier l'argent. A cet effet, ils choisissaient parmi leurs esclaves, ou parmi les soldats libérés du service, ceux dont l'intelligence était la plus éveillée, dont la conduite et le sens pratique offraient des garanties de réussite certaine. Alors, ou bien ces esclaves et ces soldats travaillaient pour le compte du maître, ou du prêteur moyennant une faible rémunération de leurs services, ou bien, disposant à leur gré des capitaux qui leur étaient confiés, ils les employaient, contre remboursement ultérieur et payement d'un intérêt énorme de 25 et 30 p. 100, à telles opérations qu'ils jugeaient convenables.

Ainsi, grâce aux commerçants hovas, des relations s'établissaient entre les diverses régions de l'île, entre la côte et l'intérieur. Ceux qui descendaient de la capitale, emportant sur eux quelques pièces pour les emplettes à faire, se chargeaient en même temps des produits de leurs industries, des tissus et objets divers fabriqués à Tananarive, ou poussaient devant eux, pour les revendre, des troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs et des compagnies d'oies et de dindons. Ils gagnaient ainsi leur voyage et, grâce aux petits bénéfices, accroissaient leur pécule. Arrivés à Tamatave ou dans un autre port, ils liquidaient le reste et convertissaient en marchandises : indiennes, cotonnades, coutellerie, quincaillerie, etc., les sommes réalisées pendant la descente et celles qui leur avaient été confiées à leur départ.

Mais il ne faudrait pas croire que les affaires ainsi engagées se réduisissent aux simples proportions de colportage. L'Émyrne, avant notre arrivée, comptait un certain nombre d'individus pouvant disposer de capitaux importants acquis dans des exploitations agricoles ou autres et par l'emploi peu rétribué d'une main-d'œuvre que l'esclavage assurait amplement. Des cargaisons entières de

Digitized by Google

tissus américains, des stocks considérables de marchandises étaient achetés et payés au comptant par des gens d'aspect misérable, par des malheureux en loques, mais dont la ceinture de cotonnade valait un coffre de petit banquier.

Sans perdre une minute et sans avoir grevé son entreprise de ces faux frais indispensables à l'Européen en voyage, le commerçant hova chargeait ses convois, visitait les villages de la côte ou reprenait à petites étapes le chemin de l'Émyrne. Et chaque jour, avec une augmentation de prix proportionnée à la distance parcourue, il vendait aux habitants de la route les objets dont ils avaient besoin, faisant et défaisant les paquetages pour cinq sous, tout en reconstituant le complet des charges allégées en achetant les produits locaux demandés à la capitale.

Le Hova monopolisait donc à Tananarive le menu trafic entre indigènes. Quelques maisons françaises et étrangères s'étaient, à la vérité, installées en Émyrne, mais elles ne s'y livraient qu'à de grosses spéculations, laissant aux gens de l'endroit le soin de répandre dans les contrées environnantes leurs articles d'importation. Le marchand ambulant faisait le reste, parcourait le pays, plantant, pour un jour ou deux, jusque dans les villages les moins peuplés, le légendaire parasol de calicot qui, d'un bout à l'autre de la terre malgache, était une sorte de drapeau recouvrant la marchandise hova et il réalisait toujours la double opération du commerce bien compris, c'est-à-dire la vente et l'achat. Pour ces gens, aux yeux desquels le temps et la fatigue ne comptèrent jamais, il s'agissait aussi d'utiliser pour le retour les porteurs de l'expédition et de prendre aux lieux de production, le rafia, le coton, la soie, le fer et les denrées nécessaires à la capitale.

L'activité industrieuse du Hova se manifestait alors si bien, que le Chinois lui-même, malgré sa merveilleuse compréhension des affaires, que les Indiens de Bombay ou d'ailleurs, dont les bazars occupent actuellement des rues entières de Tananarive, n'avaient pas songé à s'aventurer en Émyrne. Bien plus, Tamatave, en dépit d'une importante population blanche, et la plupart des comptoirs de la côte, comptaient un nombre considérable de boutiques tenues par des Hovas, soit pour leur compte personnel, soit au nom des commerçants étrangers, qui, pour arriver plus facilement jusqu'à l'indigène, se servaient de l'indigène lui-même.

Le Hova était donc, à cette époque, un agent de transmission,

Digitized by Google

quelque chose comme un commis voyageur répandant à travers l'île entière la prodigieuse activité de son mercantilisme. Au milieu de populations apathiques et fainéantes, son étonnante virtuosité de courtier roublard, sa patience jamais rebutée, l'âpreté de son esprit de gain, faisaient de lui l'individu à part, le représentant d'une race vraiment supérieure dont les autres races subissaient l'indéniable et nécessaire influence. Maintenant que la suprématie du Hova a disparu, emportée, noyée par l'établissement d'une administration égalitaire à l'excès, d'un fonctionnarisme dont, par un phénomène étrange, la végétation pousse plus luxuriante sous les climats coloniaux, on a peine à se figurer l'âge libre dont je parle, et à ajouter créance aux récits des colons de la première heure, retirés aujourd'hui des affaires.

Des considérations précédentes, il ne faut pas conclure que les Hovas étaient seulement des agents de pénétration intérieure, car, si beaucoup d'entre eux faisaient métier de rayonner de la côte vers le centre du pays, d'autres, non moins nombreux, établis à demeure dans les différentes escales côtières, drainaient vers les traitants européens les produits de la région.

Le commerce du riz, qui jadis établissait entre Madagascar, Maurice et la Réunion des relations importantes, se faisait également par l'entremise des Hovas. Qu'avec leurs esclaves ils cultivassent eux-mêmes de grandes étendues de marécages, que ce soin fût laissé aux gens de l'endroit, le vendeur ou le courtier était toujours un Hova. Pas de besogne trop ingrate ni de bénéfice trop petit pour eux. A chacun de leurs voyages, à travers la longue bande de terrains merveilleusement fertiles, qui succède aux sables du littoral, des files d'esclaves et de convois de pirogues revenaient avec d'énormes quantités de riz, résultat d'échanges avantageux. Les bénéfices ainsi réalisés stimulaient le zèle et la rapacité de chacun. Grâce aux petits emprunts et aux économies réalisées sur leurs gages, les domestiques hovas qu'employait l'Européen, le garçon de magasin lui-même achetaient les restes toujours inutilisés dans les transactions importantes, pour les revendre ensuite au maître. Chacun y trouvait son compte; et aujourd'hui que la consommation locale, celle du moins des créoles établis dans l'île, des troupes européennes et d'une partie des tirailleurs est assurée par des marchés passés en Indo-Chine, se doute-t-on que, naguère encore, les seuls ports de Maroantsetra, Mahambo,

Digitized by Google

Fénérive, Mananjary expédiaient dans nos possessions voisines des milliers de tonnes de la précieuse céréale.

Et les Hovas comprenaient si bien le commerce, ils en voyaient si bien l'utilité et le profit, que certains ports de Madagascar restèrent longtemps fermés à l'étranger, dont la concurrence était à craindre. L'un des plus vieux colons de l'île, M. Bonnemaison, m'a raconté sa curieuse odyssée et les ruses dont il se servit pour s'implanter à Mananjary, je crois. Parti de Tamatave sur un voilier qui emportait une pleine cargaison, il atterrit à Mananjary, y débarqua sa marchandise, en vendit la majeure partie jusqu'au jour où les autorités indigènes flairant son intention de ne plus s'en aller, lui intimèrent, de la part du gouvernement, l'ordre de vider les lieux. Mais la position était bonne, l'opération lucrative, et le négociant, qui n'avait pas épuisé son stock d'échanges, à qui les indigènes, forts de la situation, faisaient des offres inacceptables, eut recours à un stratagème. Une nuit que le temps se gâtait, que la rade devenait intenable, il prescrivit à son capitaine d'appareiller, sans feux, aux premières ténèbres et de faire voile vers Tamatave. Le lendemain, quand le gouverneur de la localité vint le quérir, il lui fit constater le cas de force majeure, lui assurant que le voilier, obligé de fuir momentanément devant la bourrasque, ne tarderait pas à revenir.

Il revint en effet, un mois après, avec une nouvelle cargaison, et le jeu recommença, moins tragique cette fois, si bien que M. Bonnemaison, devant les pires menaces, déclara net qu'il ne quitterait Mananjary que mort. Les Hovas prirent peur; il y resta. Cet accaparement commercial de la part des Hovas avait pour but de barrer la route non seulement aux Européens, mais encore aux populations indigènes elles-mêmes. Envers celles-ci, les procédés d'intimidation, sans aller jusqu'à la menace directe, gardaient la valeur qu'un conseil de Hova, donné sur un ton particulier, avait pour tous ceux qui n'étaient pas des Hovas.

On leur disait : « Le gouvernement de la reine n'aime pas que vous fassiez ceci », ou bien encore : « Cultivez simplement vos terres, le commerce n'est pas votre fait. » Et ces gens si faciles à persuader, qu'une indolence naturelle maintenait dans la séculaire ornière de la vie fainéante, écoutaient avec docilité ces sages avis. Quelques-uns d'entre eux enfreignaient bien parfois une règle assez innocemment posée, mais leur nullité morale, leur inintel-

Digitized by Google

ligence avérée ne portèrent jamais beaucoup ombrage à la race dominatrice, dont ils reconnaissaient l'incontestable supériorité.

L'esprit mercantile n'était pas exclusivement le fait des particuliers. La caste gouvernante, elle aussi, en était imprégnée, et comme, sous prétexte de s'occuper des affaires du pays, elle n'oubliait pas les siennes, on vit, jusqu'aux environs de 1872, certains ports érigés, comme Maroantsetra, en véritables fiefs commerciaux de la couronne. Maroantsetra était en quelque sorte la propriété du premier ministre et nul ne pouvait y faire du négoce, à l'exception des seuls aides de camp.

Ne sont-elles pas merveilleuses ces aptitudes de la race hova, cette activité que l'on ne trouve nulle part ailleurs, et n'est-il pas vrai que l'œuvre d'une colonisation bien comprise consisterait à utiliser, pour le développement économique de Madagascar, les excellents éléments qui s'y trouvent?

Mais ce que je viens de dire se rapporte plutôt au passé, et l'on pourra me demander de parler un peu du présent.

Hélas! les temps actuels ne ressemblent guère aux temps finis. Deux grands phénomènes politiques : l'établissement de notre système administratif et l'abolition de l'esclavage, ont bouleversé trop profondément les vieilles couches malgaches pour que les tendances anciennes reparaissent de sitôt à la surface. Les conséquences en ont été déplorables.

Dans nos plus anciennes possessions, celles-là que nous avons trouvées désertes, les premiers colons introduisirent naturellement leur esprit, leurs coutumes et leurs lois; donc, rien d'étonnant à ce que ces colonies représentent presque le décalque exact de la métropole. Mais quand il s'agit de pays pourvus d'une population, et quelquefois aussi d'une civilisation propre, peut-on concevoir que nos rouages administratifs y soient du jour au lendemain installés?

Si déjà le colon se sent mal à l'aise vis-à-vis des pouvoirs publics, dans quelle situation se trouvera l'indigène? Dépossédé, pour ainsi dire, de ses habitudes par notre monomanie de l'assimilation à distance, il ne sait plus au juste que faire ni comment agir, se heurtant partout à des règlements qu'il ignore, à la multiplicité des impôts, au formalisme de la justice, aux avatars successifs d'une réglementation sans cesse en voie d'enfantement. Et lui qui possède des rizières où il fait arracher l'herbe parasite, des troupeaux épars dans la brousse, des plantations à entretenir,

Digitized by Google

des récoltes à faire, il se réveille un beau matin dépossédé, sans la moindre indemnité, des esclaves dont l'achat lui a coûté des sommes considérables.

La façon dont l'émancipation s'est opérée à Madagascar témoigne bien plus d'une méconnaissance absolue des hommes et des choses que d'un sentiment d'humanité bien comprise.

Les Chambres, à la vérité, en avaient voté le principe, mais le ministère avait d'abord manifesté l'intention de choisir le moment opportun où pourrait être appliquée une mesure aussi radicale. Des mois se passèrent, on n'y songeait plus, quand, un beau jour, parut au *Journal officiel* et fut affiché dans les moindres villages, l'arrêté portant promulgation de la loi. Les intéressés eux-mêmes restèrent longtemps sans y croire. Avertis pourtant par leurs chefs, d'après l'ordre des autorités, les esclaves demandaient : Est-ce vrai? Et sur une réponse affirmative, s'en allaient en hochant la tête. Quand le doute ne leur fut plus possible, ils quittèrent la case du maître, emportant l'inséparable accordéon, et jamais, de mémoire d'homme, on ne rencontra le même jour tant d'ivrognes sur le sol malgache.

Qu'advint-il? Les troupeaux envoyés au pâturage se dispersèrent et devinrent la proie des voleurs de profession ou de leurs gardiens; l'herbe envahit la rizière; la récolte de l'année fut compromise ou manquée, la richesse et la main-d'œuvre du pays étaient à refaire; les libérés de la veille, sans ressources, sans terres, sans gîtes, pourvus de la seule liberté de ne rien faire, errèrent au hasard, vivant de rapines, de prostitution et de graines de *via*[1]; quelques-uns grossirent les rangs des bandits fahovales. Ceux perclus par l'âge, dont l'entretien, d'après la loi du pays, incombait aux maîtres, furent impitoyablement chassés et une recrudescence de misère et de mendicité sévit partout, principalement en Émyrne. Avec nos belles idées, la liberté devait leur suffire.

Se rend-t-on compte de la perturbation qui, du jour au lendemain, se produisit dans l'existence des indigènes? Les uns dépossédés de leurs esclaves, les autres livrés à eux-mêmes et tous se heurtant à une administration d'autant plus gênante qu'ils ne la comprenaient pas.

Contrariez sur un point l'esprit et l'instinct des populations pri-

1. Plante de marais.

Digitized by Google

mitives, et quoi que vous fassiez par la suite, quelle que soit la sagesse des mesures prises, vous rencontrerez partout de l'hostilité et de la méfiance. C'est ce qui arriva.

Certes, l'administration hova ne fut pas toujours paternelle et équitable. Les corvées allaient leur train, l'impôt de la piastre se multipliait souvent, les exactions étaient chose courante, mais cela se passait en famille, entre gens presque de même condition, et surtout sans périodicité, sans paperasserie, sans la réglementation minutieuse et gênante par laquelle les plus puériles exigences se grossissent démesurément d'une tracasserie.

Nous avons tout changé, et l'indigène aujourd'hui ne peut rien entreprendre ou produire sans que le fisc l'arrête; car une tendance nouvelle s'est nettement dessinée dans notre politique coloniale : exiger de nos possessions des subventions de plus en plus élevées, ou grossir leur budget propre, quels que soient les moyens employés et leurs conséquences.

Alors que la prospérité des caisses locales devrait être l'œuvre du temps et se constituer par le libre jeu du commerce et de la production, nous comptons y atteindre, du premier jour, en imposant toute chose imposable. L'impôt à Madagascar frappe dans des proportions excessives l'individu et tout ce qu'il possède, la maison, la rizière avant qu'elle soit ensemencée, les troupeaux, jusqu'aux petites industries locales comme la recherche du miel et du rafia dans les forêts. Le moindre débit est frappé de taxes énormes alors qu'il faudrait, au contraire, aider, par toutes sortes de franchises, à la diffusion du commerce à travers l'île entière; la patente traque jusqu'aux misérables boutiques des campagnes.

Nul ne peut, aussi loin soit-il d'un centre administratif, débiter, sans s'être mis en règle vis-à-vis du fisc, soit une barrique de *betsabetsa*, soit du fil, des aiguilles ou de la toile.

Nous avons tout détruit du passé. Lors de la déclaration de guerre, les Hovas établis sur la côte regagnèrent promptement l'Émyrne. Plus tard, afin que l'ombre même de leur suprématie disparût, les gouverneurs que la reine entretenait chez différentes tribus furent remplacés par des notables, pris sur les lieux, mais qui, plus voleurs et plus despotes que leurs prédécesseurs, ne possédaient ni leur intelligence, ni leur prestige.

Seule, l'Émyrne, où subsiste quelques traces de l'ancien régime, s'accommoda à peu près du nouvel état de choses. La population,

Digitized by Google

naturellement laborieuse, garda, en les modifiant dans un meilleur sens, ses qualités natives et profita du contact direct de l'Européen. D'ailleurs, tous nos efforts se portèrent de ce côté; la tâche, en soi-même attrayante, sollicita notre attention, mais l'absorba sans doute trop exclusivement.

Si le Hova chez lui continua à produire, partout ailleurs, le commerce et l'agriculture souffrirent de son absence. A Tamatave, ainsi que dans les autres ports, il n'y a plus maintenant qu'un très petit nombre de Hovas se livrant avec timidité à un commerce de détail sans importance. L'argent leur fait défaut; l'impôt les épouvante, et, isolés au milieu des populations réfractaires au travail individuel, où l'établissement hâtif de la liberté a pour bien longtemps annihilé la main-d'œuvre, ils représentent un capital d'activité et d'intelligence sans emploi.

Car, encore une fois, si, au sens français du mot, nous administrons Madagascar, si nous y avons réglé l'organisation, jusqu'en leurs moindres détails, de tous les services publics de la métropole, nous avons oublié de nous demander comment il faudrait nous y prendre pour favoriser l'œuvre vraie de colonisation, c'est-à-dire le développement économique du pays.

L'administrateur, qui, d'ailleurs, ne fréquente guère le colon et l'indigène, et ne sait ni les besoins de l'un ni l'esprit de l'autre, circonscrit limitativement son rôle à la rigoureuse application des règlements et à l'exacte rentrée des impôts de sa province. Quand il a balancé son budget par recettes et par dépenses, il est persuadé qu'il a rempli toute sa tâche, et il ne se doute pas de ce que son rôle impliquerait d'intelligence hardie et d'initiative féconde.

Cet immense territoire de Madagascar, aussi étendu que la France et la Belgique réunies, offre dans ses forêts et dans ses terres vierges de considérables ressources, qu'il s'agit de mettre en valeur. L'Émyrne, il est vrai, travaille et produit encore. L'industrie de ses habitants a transformé le chaos de ses mamelons en rizières superposées; mais alors qu'avec la population pressée sur son sol ingrat, elle se présente comme une sorte de défi économique, il paraîtrait nécessaire de reprendre les leçons que nous donne l'expérience du passé, c'est-à-dire de rétablir à nouveau sur l'île entière, non pas la suprématie politique du Hova désormais impossible, mais du moins sa suprématie commerciale et agricole. Le Hova doit redevenir, comme il l'était autrefois, l'agent indispen-

Digitized by Google

sable du trafic intérieur, tant à l'exportation qu'à l'importation, l'intermédiaire entre l'Européen et l'indigène, car le trafic propre de l'Émyrne ne lui suffit plus, et c'est lui également qui doit être notre précieux auxiliaire pour la mise en culture pratique du sol et pour l'exploitation de ses richesses naturelles.

Dans les débuts, la tâche sera certainement difficile, car les indigènes ayant la liberté de ne rien faire, la main-d'œuvre est maintenant plutôt onéreuse que rare. Quand on visite les villages, on est, en effet, étonné de la quantité d'hommes valides qui ne font rien. Sur les douze heures de la journée, le Malgache en moyenne ne travaille pas deux heures; il passe le reste du temps à palabrer et à boire. Et puisque nous avons la préoccupation de le moraliser, le premier de nos devoirs, pour le ramener à une morale plus juste, ne consisterait-il pas à lui faire voir, en l'y astreignant sans violence, la beauté ou plutôt l'utilité du labeur humain.

Quand des règlements aussi bienveillants que fermes auront été pris dans ce sens, notre colonie de Madagascar, la plus belle après l'Indo-Chine, tiendra jusqu'au bout ses merveilleuses promesses. D'ailleurs, pour nous montrer la voie, n'avons-nous pas l'exemple du petit peuple hollandais? Celui-ci a poussé à un degré de perfection, où les Anglais eux-mêmes n'atteignirent pas, le génie de la colonisation, car Java, plus que le Cap, l'Inde et l'Australie, nous montre l'utilisation raisonnée, par une race supérieure, d'un pays et de ses habitants. Le système agraire auquel l'île est soumise en a fait l'une des contrées les plus riches et les plus prospères du monde.

Nous pourrions bien, à notre tour, tenter un essai semblable. Quand les travaux publics, routes et chemins de fer seront terminés, la main-d'œuvre, absorbée par les prestations et les transports, se trouvera rendue à la terre, et les 5,000,000 d'habitants que compte Madagascar suffiront à nos besoins. Pour aider les colons dans leurs entreprises, nous pourrons alors puiser dans cette grande réserve de la population de l'Émyrne, à laquelle nous venons de reconnaître des aptitudes toutes particulières pour l'industrie, l'agriculture et le commerce.

G. François,
Sous-commissaire des colonies.

Digitized by Google

LA QUESTION DES CABLES SOUS-MARINS

La France possède aujourd'hui un vaste empire colonial; elle a de grands intérêts au delà des mers; mais cet empire s'est constitué, pour ainsi dire, par l'initiative personnelle et parfois aventurée de ses officiers plutôt que par le développement logique et méthodique d'un système préconçu. Frémissante des souvenirs de la guerre de 1870, inquiète du retour d'épreuves semblables, subissant l'influence atavique de la politique continentale à laquelle pendant deux siècles elle a consacré son sang et ses trésors, la France se refusait à regarder au delà de ses frontières maritimes; elle a subi à contre-cœur l'entraînement des entreprises lointaines; elle a frappé d'impopularité ses hommes d'État dont la clairvoyance et le patriotisme lui montraient les nécessités de l'avenir. Elle ne s'est galvanisée, en quelque sorte, que pour soutenir l'honneur du drapeau, compromis par des imprudences qu'elle réprouvait. Il en est résulté une incertitude fâcheuse dans sa politique coloniale, une succession de mouvements en avant et de reculs, suivant les fluctuations d'une opinion publique incertaine et manquant de direction; de là aussi des dépenses mal engagées, qu'elle s'efforçait de restreindre et qui fatalement cependant s'accroissaient d'année en année, sans qu'il fût possible d'en mesurer l'importance.

Il faut toutefois reconnaître, avec justice, que ces fautes, si fautes il y a, ne sont pas particulières à notre pays. Les expéditions lointaines comportent une somme énorme d'aléas qui échappent à la prescience humaine; ni l'Angleterre au Transvaal, ni l'Italie en Abyssinie n'ont su plus exactement prévoir l'avenir, tandis que l'énergie de nos troupes, la sagesse et la fermeté de notre diplomatie faisant sortir le succès définitif des complications même les plus dangereuses, ont donné au pays trois grands nouveaux domaines d'outre-mer, l'Afrique occidentale et le Congo,

Digitized by Google

l'Indo-Chine, Madagascar, que l'on peut considérer désormais comme pacifiés et dont l'exploitation commerciale s'ouvre aux énergies sans emploi sur le vieux continent. L'opinion publique est désormais favorablement orientée vers une politique coloniale, prudente et prévoyante. Elle a compris que, sous peine de déchéance fatale, la France ne pouvait s'isoler ni se laisser distancer par les races rivales et que, peut-être, ce serait dans les pays d'Asie et d'Afrique que se résoudraient, à l'avenir, les grands conflits d'équilibre.

Le Parlement écoute d'une oreille attentive les discussions coloniales; des comités privés se multiplient pour l'étude des questions qui s'y rapportent. L'élan est donné; toutefois l'outillage suffisant est encore loin d'être constitué; il faut ouvrir des voies de communication pour drainer vers les ports les productions de l'intérieur et y faire pénétrer les produits manufacturés de la métropole; créer ou améliorer ces ports; il faut développer une marine marchande pour en assurer le transport sous pavillon national; il faut des bâtiments de guerre pour la défense des colonies et la protection de la flotte de commerce; des points d'appui maritimes pour ces flottes. Il faut surtout des lignes télégraphiques qui assurent la transmission certaine et rapide des renseignements de toute nature, politiques et commerciaux.

L'établissement des câbles sous-marins s'impose donc comme une nécessité de premier ordre, et cependant, la France, s'endormant dans une trompeuse sécurité, a laissé l'Angleterre monopoliser les communications électriques. Tant que l'horizon est resté serein, on s'est peu préoccupé de savoir si les câblogrammes d'Asie ou d'Afrique passaient par un fil anglais, russe ou français; il a fallu la secousse provoquée par l'incident de Fachoda et, plus récemment encore, pendant la guerre du Transvaal, l'embargo mis par les Anglais sur les dépêches de l'Afrique orientale pour susciter les justes préoccupations du pays. La question est nettement posée; l'étude suivante en éclaircira certains côtés[1].

La Rédaction.

1. Parmi les documents les plus intéressants qui se rapportent à cette question, nous devons signaler la brochure publiée par M. *Ch. Lemire* sous le titre La France et les cables sous-marins avec nos possessions et les pays étrangers, avec cinq cartes. Paris, A. Challamel, 1900.

Digitized by Google

Dans l'Ouest-Africain la France n'est reliée à Saint-Louis que par la ligne anglaise qui vient de Cadix et touche à Ténériffe.

Du Sénégal au Congo, les câbles qui desservent la côte, en particulier Konakry, Grand-Bassam, Kotonou et Libreville, appartiennent également à une compagnie britannique; si les Anglais sont maîtres de couper les communications de ces colonies avec l'extérieur, ils n'ont pas à craindre de représailles de notre part, car cette ligne côtière, qui dessert leurs possessions et celles de l'Allemagne aussi bien que les nôtres, a été doublée par une autre, mouillée par les grands fonds du large, qui n'atterrit qu'en quelques points soigneusement choisis à l'abri du pavillon britannique. Un jour viendra où nous pourrons relier par des lignes terrestres françaises le Sénégal à l'Algérie et à la Tunisie, mais ce jour est encore éloigné. Ajoutons d'ailleurs que lignes terrestres et câbles sous-marins ne sont pas destinés à se remplacer mutuellement, mais bien à se compléter. Chacun de ces moyens de communication a ses avantages et ses inconvénients; si l'un coûte moins cher et s'établit plus aisément que l'autre, il est aussi plus facile à détruire, et les dangers qui les menacent ne sont pas les mêmes. Pendant longtemps encore et tant qu'une sécurité suffisante ne sera pas assurée aux lignes terrestres, aussi bien en Afrique qu'en Asie, la nécessité d'un double réseau terrestre et maritime s'imposera, même pour satisfaire aux besoins journaliers du commerce et en dehors de toute considération de politique extérieure ou de stratégie.

Madagascar n'est reliée au continent que par une seule ligne, Majunga-Mozambique, qui a été posée par les soins de la « Compagnie française des câbles sous-marins » à laquelle elle appartient. Mais de Mozambique en un point quelconque du globe, une dépêche doit forcément emprunter les lignes anglaises qui contournent l'Afrique, par l'ouest ou par l'est.

Quant à l'île de la Réunion, elle n'est pas encore rattachée au réseau télégraphique international.

Notre empire indo-chinois, pour communiquer avec le reste du

Digitized by Google

monde, doit avoir recours soit aux lignes anglaises qui de Singapore rejoignent l'Europe par un triple câble, soit à la ligne russo-danoise qui, de Calais, par le Danemark, la Russie, la Sibérie, le Japon et la Chine aboutit à Hong-Kong. Cette voie a pour nous un intérêt particulier; mais le passage de nos dépêches par Hong-Kong les soumet encore au contrôle britannique et les câbles côtiers du golfe du Tonkin sont exploités par une compagnie anglaise. A la vérité, il existe bien une autre route : le réseau chinois qui pourrait servir d'intermédiaire entre nos lignes terrestres du Tonkin et l'un des ports où atterrit le câble russo-danois, Amoy ou Chang-Haï; mais l'administration télégraphique du Céleste Empire est encore si sujette à caution, et sans doute manifesterait un si médiocre souci des dépêches étrangères expédiées en transit que ce moyen n'a sans doute jamais été employé, malgré l'avantage qui en résulterait. La situation changera peut-être lorsque nous pourrons — comme la promesse nous en a été faite — organiser, sous la direction d'un de nos nationaux, le service des postes et sans doute aussi le service des télégraphes du Céleste Empire. Toujours est-il que nous sommes loin de posséder la sécurité nécessaire des communications avec notre empire asiatique.

En Océanie, la Nouvelle-Calédonie est reliée à l'Australie par un câble français.

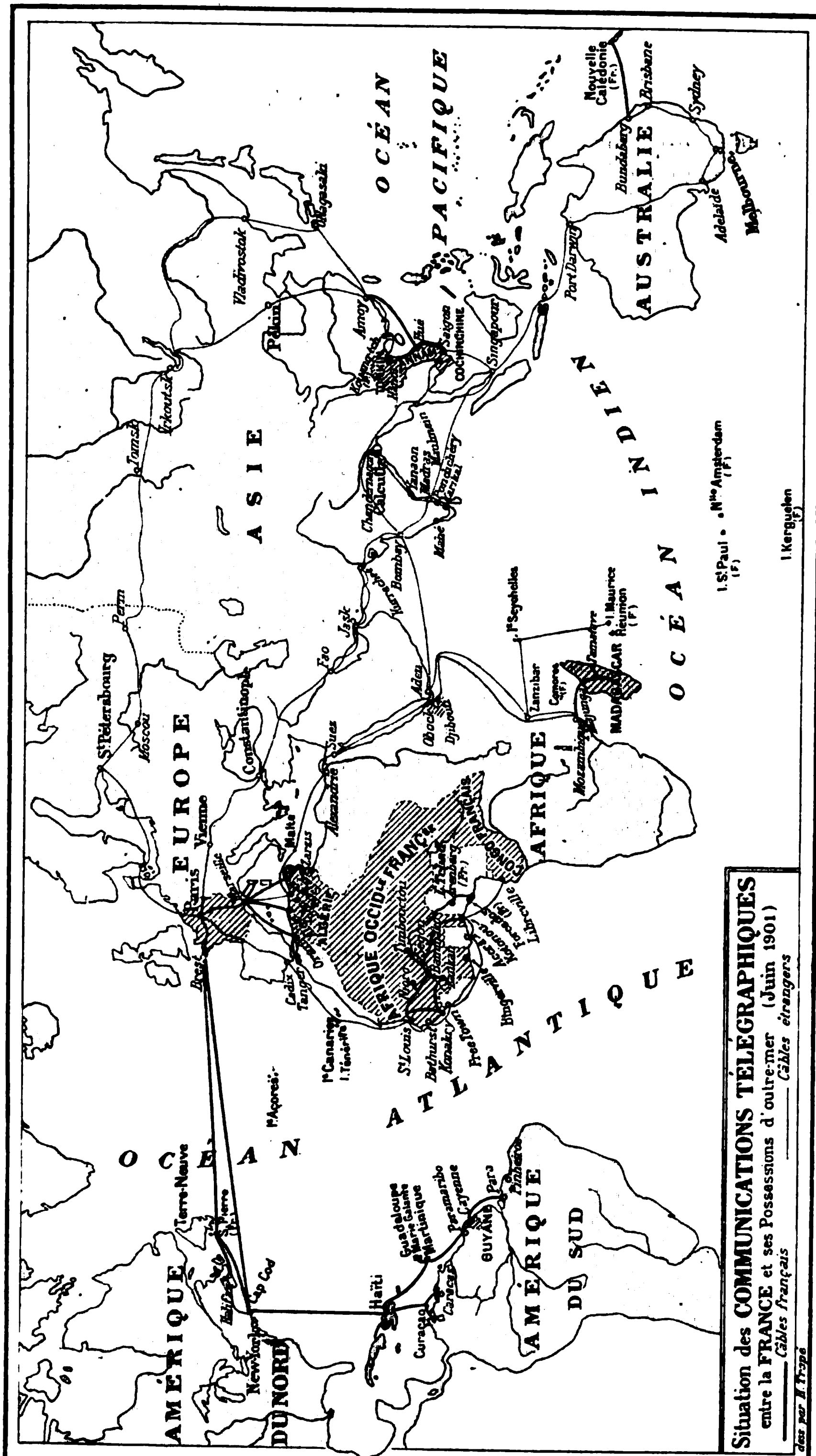
Tahiti, les Marquises, comme toutes les autres îles du Pacifique, sont encore dépourvues de communications télégraphiques.

Ainsi, dans les trois parties du monde où se trouvent la plus grande partie de nos possessions d'outre-mer, celles-ci ne peuvent entrer en relation avec la France que par l'intermédiaire des lignes britanniques.

Seules, nos colonies d'Amérique sont en mesure de communiquer directement avec la métropole par des câbles français. Partant de Brest, deux lignes, dont la plus ancienne passe à Saint-Pierre, atterrissent au cap Cod (États-Unis) et se prolongent jusqu'en Haïti par le câble cap Cod — New-York — Puerto-Plata.

En ce point, s'opère la jonction avec une ligne, désormais célèbre pour le rôle qu'elle joua pendant toute la guerre hispano-américaine; elle serpente au milieu des Antilles, de Cuba

Digitized by Google



Digitized by Google

au Brésil, en touchant à Saint-Thomas, à la Guadeloupe, à la Martinique, à la Guyane hollandaise et à Cayenne. Sur ce câble vient s'en greffer un autre qui émerge à Curaçao et aboutit au Venezuela. Toutes ces lignes sont la propriété d'une Compagnie française qui les a posées, les répare et les exploite.

Telle est la situation précaire de nos colonies, au point de vue de leurs communications télégraphiques avec la France.

Il est superflu d'insister sur les raisons politiques ou stratégiques qui exigent impérieusement la création d'un réseau national de câbles sous-marins; en cas de guerre, les dépêches en provenance ou à destination de nos colonies, obligées d'emprunter des voies anglaises, ou bien ne seraient pas transmises, ou bien — danger plus grave encore — risqueraient d'être communiquées aux agents d'un gouvernement étranger; elles nous seraient ensuite expédiées après avoir été peut-être tronquées ou faussées; nombre d'incidents, récents ou anciens, nous ont appris qu'on ne doit avoir qu'une confiance limitée dans le secret de correspondances télégraphiques, même chiffrées. Quels amers regrets n'aurions-nous pas alors d'avoir ajourné les dépenses, sérieuses il est vrai, mais nullement improductives dès le temps de paix, de l'établissement de lignes sous-marines françaises?

Déjà, au moment de la guerre du Transvaal, le gouvernement britannique, usant d'ailleurs du droit que lui confèrent les conventions internationales, suspendit pendant de longs mois la transmission des télégrammes chiffrés à Aden et au cap de Bonne-Espérance. Les commerçants aussi bien que les gouvernements intéressés, l'Allemagne entre autres, furent sérieusement gênés. Notre colonie de Madagascar traversa une crise dont la seule cause était que dans ses parages se livrait une guerre dans laquelle cependant nous observions la plus stricte neutralité. L'opinion publique s'émut en Allemagne comme en France, et nos voisins se mirent à l'œuvre sans tarder. Le câble d'Emden aux Açores et à New-York qu'ils ont posé l'année dernière n'est qu'un début; d'autres ne tarderont pas à suivre.

La lutte, sans attendre même l'ouverture d'hostilités, n'existe-t-elle pas en réalité dès le temps de paix? Sinon comment appeler ces menées politiques qui visent en tout temps à augmenter la puissance d'une nation, par suite à acquérir, sans conflit déclaré,

Digitized by Google

une supériorité relative sur des rivaux éventuels? Dans cette lutte plus sourde, mais non moins âpre, la facilité et la rapidité des communications télégraphiques sont d'importants facteurs. Toute compagnie de câbles sous-marins, même destinée à satisfaire aux besoins de divers pays, n'en conserve pas moins un caractère national bien défini et, si elle n'y était déjà obligée par contrat, un naturel sentiment de patriotisme lui commanderait de faciliter la tâche de son gouvernement. Pour atteindre ce but, quantité de moyens sont à sa disposition.

De deux maisons de commerce s'occupant des mêmes affaires, celle qui aurait la priorité des nouvelles intéressantes, qui pourrait, par indiscrétion, prendre connaissance des communications échangées entre la maison rivale et ses agents, tandis qu'elle-même serait assurée de ne pas craindre semblable accident, bénéficierait d'une écrasante supériorité. Or, cette situation est exactement celle des pays entre lesquels la politique crée des rivalités, et dont l'un, par ses nationaux, dispose de lignes télégraphiques répandues sur toute la surface du globe.

Non seulement des raisons politiques ou stratégiques, mais, d'autres encore, d'ordre purement commercial ou industriel sur lesquelles on n'a pas toujours assez insisté, militent donc en faveur de la création d'un réseau français de câbles sous-marins.

Le développement économique de l'Angleterre a été puissamment aidé par les 275,000 kilomètres de câbles qu'elle possède actuellement. Semblables aux multiples tentacules d'une formidable pieuvre, ces fils vont jusqu'aux confins du globe puiser et drainer les nouvelles de tout genre, commerciales aussi bien que politiques, et les transmettent à Londres, devenu le centre de ce véritable système nerveux du monde. Le négociant anglais reçoit toujours avant ses concurrents les nouvelles qui présentent quelque intérêt; or, on sait de quelle valeur sont, pour un homme d'affaires, la rapidité, et surtout la priorité des informations. Nos nationaux se trouvent, à cet égard, dans une infériorité manifeste qu'il serait possible d'atténuer si nous pouvions aussi disposer d'un réseau de câbles rayonnant de Paris jusque dans nos différentes colonies.

Les diverses stations télégraphiques publient un bulletin journalier qui résume les principaux événements et que les journaux reproduisent à l'envi; ce câblogramme est toujours impatiemment

Digitized by Google

attendu; on peut concevoir que s'il émanait d'une agence française, il serait rédigé de façon à fournir tous les renseignements qui intéressent plus particulièrement la politique et le commerce français.

Ces câbles français seraient un facteur sérieux de la mise en valeur de nos colonies, car, dans les pays neufs, moyens de transport et communications de tout genre ne doivent pas attendre que les besoins soient nés pour y satisfaire, mais au contraire précéder ceux-ci et hâter leur éclosion. On a dit, non sans raison, que « le commerce suit le pavillon ». Cette vérité est d'ordre absolument général, et, par là, il faut entendre non seulement le pavillon qui flotte au mât d'un bâtiment de commerce, mais également celui qui surmonte le local d'une agence télégraphique; les diverses manifestations du développement extérieur d'un peuple sont intimement liées les unes aux autres, et se prêtent toujours un mutuel appui. Comme exemple de cette affirmation, on peut citer les chiffres suivants qui montrent que le commerce entre les métropoles et leurs colonies a suivi une progression correspondante à celle de leur réseau télégraphique :

Année.	Longueur du réseau télégraphique.	Commerce entre l'Angleterre et ses colonies.
1871.....	37,000 kilom.	2,835,000,000 de francs.
1874.....	92,000 —	3,932,000,000 —
1884.....	181,037 —	4,971,000,000 —
1894.....	276,462 —	6,121,000,000 —

L'établissement de câbles français aurait en outre cet avantage précieux de développer en France certaines industries nouvelles et de fournir ainsi un débouché de plus à nos capitaux, qui ont actuellement une trop fâcheuse tendance à s'exporter; nous avons intérêt à les retenir pour contribuer au développement de la richesse nationale au lieu de les mettre au service de l'étranger.

La création d'un important réseau, comme celui qui nous est nécessaire, impliquerait en effet l'extension de plusieurs industries : soit des usines destinées à la fabrication des câbles qui, pour le dire en passant, utiliseraient une notable partie du caoutchouc récolté sur nos possessions, soit des navires spéciaux dont le rôle est de poser et d'entretenir les lignes sous-marines. L'occasion de développer une branche de notre marine de commerce ne peut nous laisser

Digitized by Google

indifférents, car on sait que le peu d'essor de notre industrie maritime est une grave préoccupation de l'heure présente, tandis que le succès qui a couronné les efforts de nos usines de câbles, encore peu nombreuses actuellement, a montré que ces établissements méritent d'être encouragés.

On peut affirmer d'ailleurs que ces entreprises, au point de vue industriel et financier, seraient largement rémunératrices. Les câbles que nous aurons à poser, doubleront, il est vrai, pour la plupart, des lignes déjà existantes ; mais le trafic télégraphique s'accroît de jour en jour, et ces nouvelles communications auront à satisfaire des besoins dont l'importance ne fera que s'augmenter; elles profiteraient, d'ailleurs, des progrès de la science qui permettent d'assurer des transmissions plus nombreuses et plus économiques que celles des lignes anciennes. Le succès du dernier câble posé de Brest au cap Cod en est un rassurant exemple.

Le réseau britannique actuel, qui a coûté 800 millions de francs, rapporte annuellement plus de 110 millions de bénéfice net (soit plus de 13 p. 100); il reste donc une marge assez grande pour des compagnies concurrentes, et il suffirait sans doute que l'État leur assurât son appui, par une garantie d'intérêt par exemple, afin de leur permettre, pendant les premières années tout au moins, de soutenir la lutte que les compagnies rivales ne manqueront pas d'engager avec l'aide de leur gouvernement.

Le système actuel est d'ailleurs fort onéreux pour nous puisque, outre une première dépense de 1,700,000 francs pour le câble Ténériffe-Saint-Louis qui est exploité par une compagnie anglaise, nous devons encore payer un tribut annuel de 637,000 francs pour des lignes qui, en temps de paix, nous font communiquer avec nos colonies, mais qui seraient impitoyablement coupées le lendemain ou la veille d'une déclaration de guerre[1].

Depuis que la guerre du Transvaal et les incidents dont elle fut la cause nous ont fait sentir combien étaient précaires les com-

1. Câble de Ténériffe à Saint-Louis, la *Spanish Submarine Telegraph Comp.* (frais de premier établissement).... 1,700,000 fr. par an.
Câble de Saïgon à Hué et Haï Phong, l'*Eastern extension Comp*..... 300,000 fr. —
Câble de la côte occidentale d'Afrique, *African direct Telegraph Comp*..... 300,000 fr. —
Câble d'Obock à Périm, *Eastern extension Comp*..... 37,000 fr. —

Digitized by Google

munications télégraphiques avec nos possessions, l'émotion qui s'empara du public obligea les hommes d'État aussi bien que les publicistes à s'occuper de la question; à la fin de l'année 1899 et au cours de l'année 1900, divers projets de loi furent déposés; nous croyons intéressant de les rappeler :

En décembre 1899 une proposition de loi, émanant de la commission des colonies, comportait le réseau suivant :

En première ligne :

1° Dans l'Atlantique, pour la côte d'Afrique, constitution d'une voie française entre la France et le Sénégal, coût : 10 millions au maximum;

2° Dans l'océan Indien : établissement d'un réseau indépendant entre l'Europe et Madagascar et ses dépendances, coût : 45 millions au maximum ;

3° En Extrême-Orient : rachat du câble établi entre la Cochinchine et le Tonkin ; pose d'un câble pour relier le Tonkin aux lignes de la Compagnie danoise des télégraphes du Nord qui rejoignent le réseau terrestre russe ; dépense prise en charge par le budget de l'Indo-Chine [1].

En seconde ligne :

1° Sur la côte occidentale d'Afrique : établissement de lignes françaises pour relier directement au Sénégal nos possessions de Konakry, Grand-Bassam, Kotonou et du Congo, actuellement desservies par des lignes anglaises ; coût : 10 millions au maximum ;

2° Extrême-Orient: établissement d'une ligne rattachant l'Indo-Chine à Djibouti et venant s'amorcer sur le réseau qui aurait été créé pour Madagascar, coût : 30 millions au maximum.

En troisième ligne :

Dans le Pacifique : étude et surveillance du développement des intérêts américains et allemands afin de mettre à profit les projets qui pourront naître de ce côté pour relier les possessions françaises au réseau télégraphique général.

Résumant le coût total de toutes ces lignes (celle du Pacifique excepté), ce plan d'ensemble exigerait une dépense de moins de 100 millions, y compris la mise en service, l'installation des stations et les bateaux d'entretien. La réalisation de ce plan demanderait sans doute cinq années.

Le 30 janvier 1900, projet de loi du gouvernement :

1° Construction des lignes télégraphiques sous-marines ci-après :

Ligne Oran — Tanger — Ténériffe — Saint-Louis.

Ligne de Hué à un point à déterminer au nord de Hong-Kong.

1. Plusieurs de nos colonies, comme l'Indo-Chine et la Réunion, ont, en effet, informé le gouvernement français qu'elles étaient disposées à prendre à leur charge une partie des dépenses que comporterait l'établissement d'un réseau national.

Digitized by Google

Ligne de Tamatave à la Réunion.

Lignes sous-marines entre les établissements français du golfe de Bénin et du Congo français.

Sont également autorisées jusqu'à concurrence d'une dépense totale de 1 million l'extension et l'amélioration des lignes télégraphiques terrestres des colonies françaises de l'Afrique occidentale.

M. Maurice Ordinaire, qui fut nommé rapporteur de ce projet, conclut à la nécessité d'envisager immédiatement l'extension de ces quelques lignes qui ne sauraient être que l'embryon du réseau nécessaire aux communications télégraphiques françaises, et d'adopter, avec de légères modifications, le plan proposé par la commission des colonies.

C'est alors qu'une troisième proposition de loi, déposée par un groupe de députés[1], le 13 novembre 1900, essaya de donner satisfaction à quelques-unes des exigences formulées par M. Ordinaire dans son rapport, et à celles que la guerre de Chine avait fait surgir. Elle demanda l'établissement des lignes suivantes :

Dans l'océan Atlantique : Rochefort — Dakar; Dakar — Buenos-Aires, Dakar — Kotonou — Libreville — Mossamedes.

Dans l'océan Indien : Tamatave — Saint-Denis.

Dans les mers de Chine : Saïgon — Poulo-Condore; Saïgon — Macao; Amoy — Wousong — Port-Arthur — Takou; Saïgon — Pontianak — Batavia.

Dans la Méditerranée orientale : Bizerte — Ergastiria — Sébastopol et Ergastiria — Beyrouth.

Cette proposition tend, on le voit, à assurer la mise en communication directe de la France avec toutes ses possessions de la côte occidentale d'Afrique et de ces dernières avec l'Amérique du Sud; de l'Indo-Chine avec les îles de la Sonde, d'une part, avec les côtes de Chine et le réseau des câbles russes, d'autre part; enfin de Madagascar avec la Réunion. Il est à remarquer aussi qu'elle prévoit des attaches dans la mer Noire, dans l'Archipel et dans la Syrie qui ne se trouveront plus ainsi à la merci du câble anglais de Chypre. En définitive, cette proposition réclame la création, à côté du réseau anglais dont Londres est le centre d'un grand réseau exclusivement français dont le centre serait à Paris.

Depuis le dépôt de cette dernière proposition, le groupe colonial des conseillers du commerce extérieur a, le 3 avril 1901, soulevé

1. MM. Meyer, Christophe (Isère), Pourquery de Boisserin et autres.

Digitized by Google

de nouveau la question des câbles dans un rapport très documenté, présenté par M. Jacques Siegfried, dont la compétence en matière de relations commerciales internationales est universellement reconnue. Il montre combien l'action immédiate des services publics est nécessaire et quelle serait la responsabilité engagée s'il survenait quelque complication toujours possible dans les circonstances actuelles. Tenant compte des changements apportés dans la situation générale des réseaux télégraphiques par la création de câbles allemands dans l'Atlantique et en Extrême-Orient, M. Siegfried insiste pour que des mesures sérieuses soient mises à exécution et, de même que M. Ordinaire, il demande que le réseau des lignes françaises soit poussé plus loin que ne l'avait prévu le projet du gouvernement.

Celui-ci n'est cependant pas resté inactif et il a résolu de pourvoir au plus urgent. Il vient en effet de déposer sur le bureau de la Chambre un projet de loi très étudié, portant approbation d'une convention conclue le 28 mars 1901, entre l'État et la Compagnie française des câbles télégraphiques, pour l'établissement, l'entretien et l'exploitation de câbles sous-marins.

L'exposé des motifs contient l'historique des diverses tentatives faites en France pour l'établissement de câbles sous-marins nationaux. Ces essais ont été insuffisants ou infructueux, et il a fallu les événements de la guerre sud-africaine et ceux de l'Extrême-Orient pour démontrer plus impérieusement la nécessité de soustraire nos communications télégraphiques avec les pays d'outre-mer au monopole exclusif de l'Angleterre.

Le même document nous apprend, et c'est une constatation que nous sommes heureux de faire, que déjà une partie du programme si vivement réclamé par l'opinion publique est réalisée ou à la veille de l'être. Les atterrissements du câble destiné à relier directement l'Indo-Chine à la Chine sont posés à Amoy et à Tourane, et il fonctionne actuellement. De plus, des études ont été faites aussi dans d'autres directions; la mise en exploitation du câble d'Oran à Tanger est notamment imminente. D'autres solutions sont prochaines. Pendant l'année qui vient de s'écouler, le grand effort qui a été tenté s'est traduit par la pose de 2,400 kilomètres de câbles nouveaux. Des études ont été faites pour préparer la liaison directe de Brest au Sénégal et le prolongement de cette communication du côté de l'Amérique. Enfin, les préoccupations

Digitized by Google

du gouvernement se sont portées vers nos possessions de l'océan Indien et vers celles de la côte occidentale d'Afrique.

La convention présentée par le gouvernement pour l'exécution des diverses lignes prévues ou à prévoir évite à l'État la charge des énormes dépenses d'établissement qu'entraînerait la pose de câbles. La combinaison consiste en effet à confier à une Compagnie le soin de grouper les capitaux nécessaires et d'administrer pour le compte de l'État, qui reste propriétaire des câbles, le réseau français. La Compagnie française des câbles télégraphiques à laquelle le gouvernement s'est adressé, exploite déjà les lignes de New-York, des Antilles et de la Nouvelle-Calédonie; elle possède un outillage perfectionné et un personnel expérimenté.

M. Maurice Ordinaire, qui a rédigé le rapport sur le premier projet du gouvernement, a été chargé d'étudier ce nouveau projet et il vient de déposer à la Chambre des députés, au nom de la commission des colonies, un rapport favorable.

•

Ces différents projets montrent qu'il y a unanimité absolue pour reconnaître la gravité de la situation et la nécessité d'y remédier en toute hâte. L'établissement d'un réseau français ne demandera pas moins de cinq ou six ans, et toute année de retard peut avoir de fâcheuses conséquences. On peut évaluer à 100 ou 120 millions la dépense qu'exigera la création des lignes les plus indispensables. Il ne faudrait pas moins de 340 millions pour créer un réseau susceptible d'entrer en concurrence, commercialement parlant, avec les câbles anglais[1]. Faire assumer par l'État seul une semblable dépense était impossible. Aussi ne pouvait-on faire mieux que d'accorder la pose et l'exploitation de ces câbles à une société privée, afin que l'intervention de l'État soit réduite au minimum. Il ne faut pas perdre de vue en effet que, si cette gigantesque entreprise peut avoir pour effet, en certaines circonstances, de nous rendre d'importants services politiques ou stratégiques, en temps ordinaire, elle doit surtout aider au développement économique du pays, et devenir un précieux facteur de la mise en valeur de notre empire colonial.

L. R.

1. *Charles-Roux*, Les Colonies françaises, Introduction générale, Paris, 1901, p. 199.

Digitized by Google

LES DERNIERS DES IROQUOIS

UNE VISITE A LA RÉSERVE DES ONONDAGAS

Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord se divisent actuellement en deux catégories : les tribus qui sont encore à l'état sauvage, et celles qui sont entrées plus ou moins profondément dans la voie de la transformation.

On a tellement parlé des premières dans les publications géographiques ou autres, qu'il ne semble plus rester grand'chose à en dire.

En général on connaît moins les Peaux-Rouges de la décadence qui vivent au sein de la civilisation, qui ont adopté en principe les coutumes modernes, mais conservent au fond du cœur le goût des pratiques barbares des siècles passés; pratiques auxquelles ils reviennent de temps à autre avec délices, comme pour se reposer des exigences fatigantes d'une existence policée, se dédommager de ses contraintes et de ses conventions.

Dans cette dernière classe d'Indiens, la tribu des Onondagas, habitant l'État de New-York, offre cet intérêt spécial de ne pas être encore parvenue au degré d'assimilation qui fait disparaître la plupart des différences entre les Indiens et leurs conquérants, et de représenter les derniers des Iroquois...

Les Iroquois, dont le nom est devenu en français un adjectif qualificatif, d'un sens familièrement ironique, furent puissants et redoutables, et leur histoire est liée à celle des expéditions françaises sur la frontière du Canada.

Les Onondagas, toutefois, ne constituent pas à eux seuls la grande famille iroquoise. A proprement parler, celle-ci est non une tribu, mais une confédération. Elle est connue officiellement sous le nom de Ligue des Six Nations (Mohawks, Oneidas, Tuscaroras, Cayugas, Senecas et Onondagas) [1].

1. Les trois premières étaient les plus anciennes. Le mot d'Iroquois est un surnom donné à ces peuplades par les explorateurs français; il est formé de *hiro*,

Digitized by Google

Originaires du Canada et ayant passé la frontière à une époque fort reculée, les Six Nations furent pendant longtemps la terreur des *settlers* de toute la région entre l'Hudson et le Saint-Laurent. Ce n'est qu'en 1784 qu'ils se décidèrent à faire la paix avec les blancs [1].

De tous les Indiens de l'Amérique du Nord, les Iroquois sont de beaucoup les mieux doués sous le rapport des qualités guerrières : dans la période des grandes guerres, leur mobilisation était toujours rapide; ils avaient résolu un des plus graves problèmes de la stratégie moderne : rassembler en un point donné, dans le minimum de temps, le maximum d'hommes.

On s'imagine souvent qu'il n'y a plus d'Indiens dans l'*est* des Etats-Unis, qu'il faut aller les chercher au fond des solitudes du Far-West, ou sur les pentes des Rocheuses. A elles seules pourtant, les *Six Nations* comptaient au dernier recensement 5,239 individus pour l'État de New-York, 98 pour le comté de Warren en Pennsylvanie, 2,050 se trouvent en outre répandus dans les États de la Nouvelle-Angleterre, le Wisconsin, le Territoire Indien; ce qui porte à 7,387 le nombre total des Iroquois aux États-Unis; 8,500 autres vivent au Canada; on arrive ainsi à un ensemble d'à peu près 15,900.

Il est même à remarquer que la Ligue des Iroquois a une tendance à s'accroître; les statistiques des XVIIe et XVIIIe siècles donnent, tout au plus, 10,000 individus pour les six tribus réunies.

Aux États-Unis, les Indiens sont, comme on le sait, cantonnés sur des territoires limités appelés *Reservations* ou *Réserves*. Non seulement ces territoires varient considérablement de situation et d'étendue, mais il n'est peut-être pas deux tribus qui soient dans la même condition matérielle, ou morale. Un psychologue a pu dire : « Les Peaux-Rouges actuels représentent presque toutes les phases du développement humain. » Au milieu d'une tribu civilisée, les différences qui séparent quelquefois des « ménages » voisins, représentent, en temps, des centaines d'années de distance en civilisation.

« J'ai dit », expression qui termine tous les discours indiens, et *koué*, un vocable de sens variable, une sorte d'explétif employé fréquemment par les naturels. La confédération se désignait elle-même sous le nom de *Ho-de-no-saw-nee*, ou *A-qui-nus chio-ni* « peuple qui habite dans de vastes wigwams ».

1. Traité du Fort Hauwix, 22 octobre 1784.

Digitized by Google

Parmi les Indiens, les uns ne reçoivent rien directement du gouvernement. Ils vivent, à peu de chose près, comme leurs ancêtres du temps de Christophe Colomb. D'autres — les Sioux, les Cheyennes, les Apaches, les Arapahoes — sont véritablement entretenus par l'administration. Ils sont, pour la majorité, à l'état sauvage, et, n'ayant guère pris de la civilisation que ses vices, ils ont besoin d'être surveillés de très près. Les derniers enfin — et parmi eux les Iroquois — étant arrivés à un certain degré de capacité dans le *self-government*, jouissent d'une semi-indépendance.

Les Onondagas, en particulier, sont gouvernés actuellement par les prescriptions du traité du 11 novembre 1794 et un certain nombre de *bills* ou *acts* passés par la législature de l'État de New-York, concernant principalement la vente des liqueurs, les écoles, les dispositions sanitaires, les contrats. La Réserve de ces Indiens était au début d'une étendue assez considérable. Mais, à différentes époques, le désir de se procurer du numéraire les amena à aliéner une partie de leur patrimoine. Dès 1788, ils cédèrent à l'État un vaste territoire. En mars 1793, ils en vendirent un autre, embrassant la presque totalité de l'emplacement actuel de la ville de Syracuse, et le lac salé qui est aujourd'hui une source de sérieux revenus pour cette cité. D'autres cessions eurent lieu en 1817 et 1822. En échange de ces diverses aliénations, les Onondagas reçurent 33,380 dollars, en espèces, 1,000 dollars en habillements, enfin une annuité de 2,430 dollars et 150 *bushels* de sel [1].

La contenance de la Réserve est actuellement de neuf milles et demi. Ainsi que le montre le croquis ci-joint, la situation du territoire onondaga se prête à la fois à la culture et à l'élevage du bétail. L'irrigation est facile ; les communications sont aisées avec les villes et villages des environs. Ce petit coin de terre fait, à première vue, une impression des plus agréables, avec ses collines boisées, sa gracieuse rivière, ses verts pâturages.

La population comprenait, d'après les dernières statistiques, environ 470 personnes, dont 360 Onondagas, 80 Oneidas et 30

1. Rapport de 1891 (Commission of Indian Affairs).

Digitized by Google

Saint-Régis. Onze individus de la même famille occupent, en outre, un territoire du comté de Warren en Pennsylvanie, appelé la *Cornplanter Reservation* — ce qui porte le total de l'agglomération à 481.

Bien qu'il y ait deux temples sur la Réserve, on n'y compte que 68 chrétiens, répartis à peu près également entre les trois dénominations méthodiste, wesleyenne et épiscopale.

La langue anglaise est parlée à peine par 190 résidents, habitant la partie centrale du village. Les païens les plus arriérés vivent de préférence au pied des collines qui bordent la route de South-Onondaga (voir le plan); leurs cabanes sont dépourvues de tout confort : le sol est de terre battue, généralement à l'état de boue; une marmite ou bouilloire, suspendue à un trépied, remplace le fourneau de cuisine; une ouverture d'un pied carré dans le mur tient lieu de fenêtre.

Le contraste est grand entre ces taudis et les maisons, les fermes groupées autour des églises. Aux alentours de la mission, les intérieurs sont certainement plus attrayants et plus propres que nombre d'habitations de paysans en France ou en Allemagne, les chalets du Valais produiraient à côté l'effet de huttes de sauvages.

On a compté 25 machines à coudre et 11 pianos ou harmoniums dans cette partie de l'Onondaga Reservation.

Quoique l'alimentation diffère naturellement dans les deux groupes, elle est encore assez simple même chez les familles civilisées. Le maïs, le lait, l'espèce de gourde appelée *squash* en font les principaux frais[1]. Le café, le thé commencent à être en faveur et remplacent une boisson aromatique désignée sous le nom de *tea* mais faite du résidu de certaines racines.

Quant au costume, il n'offre aucune particularité, excepté chez quelques vieilles femmes qui s'obstinent à porter des jupes courtes avec hautes jambières de cuir. Toutefois il existe dans presque chaque famille des accoutrements indiens auxquels on tient beaucoup et qu'on revêt pour les fêtes traditionnelles.

Par l'état de demi-civilisation de la tribu chacun se trouve obligé de porter deux noms : l'appellation indienne et une dési-

1. Les Onondagas se servent, en général, du maïs pour faire leur pain; le maïs, après lavage, est écrasé, puis bouilli avec des haricots ou des airelles.

Digitized by Google

gnation anglaise, laquelle se compose d'un prénom, généralement pris dans le calendrier chrétien, et d'un vocable quelconque; quelquefois la traduction plus ou moins exacte, mais toujours et heureusement fort abrégée, du nom indien.

A titre d'exemple nous donnons les suivants :

NOM ANGLAIS.	NOM INDIEN.	TRADUCTION.	OBSERVATIONS.
Thomas La Forte.	Sho-heh-di-nah.	Grande Plume.	Le titulaire : Pasteur protestant.
Albert Cusick.	Sa-go-neh-guah-deh.	Le Provocateur.	Le titulaire : Chef.
John Buck.	Skan-a-wa-ti.	Au delà du marais.	Le titulaire : Grand chef. Buck veut dire Bouc.
Orris Farmer.	Ho-de-gweh.	Le ravisseur.	
Joseph Snow.	Chaw-ly-o-ya.	Neige amoncelée.	
Isaac Hill.	Te-yem-tho-hi-sa.	Deux portes fermées.	

Les Onondagas sont à moitié indépendants. Ils ne payent point d'impôts, ne participent pas aux élections et ne sont justiciables des tribunaux ordinaires qu'en cas de crime.

Leurs rapports, très peu importants avec les autorités fédérales, se font par l'intermédiaire de l'*Indian Agent*, lequel est assisté d'un médecin, d'un messager et d'un interprète. L'importance de ce fonctionnaire est en raison inverse du degré de civilisation de la tribu. Dans des régions comme celle qui nous occupe, l'agent est chargé, à la fois, des affaires de plusieurs Réserves.

L'État de New-York entretient de son côté, auprès des Onondagas, un agent spécial, beaucoup plus nécessaire que le fédéral, puisqu'il doit veiller à l'exécution des conventions multiples passées entre la République et la peuplade, à assurer le payement des annuités, etc.

L'organisation du gouvernement propre de la tribu est bien plus intéressante. Elle offre un curieux amalgame de coutumes de toute antiquité et de principes modernes. On y voit mêler le formalisme empesé des « grands conseils », et la raideur administrative de l' « assemblée municipale ». Avec la gravité particulière à leur race, les édiles peaux-rouges règlementent tout aussi méticuleusement la célébration de la danse de guerre que la reddition de comptes du receveur communal. Ils votent pendant une même séance les fonds nécessaires à l'envoi d'une députation pour

Digitized by Google

assister au culte du Grand Esprit dans une tribu voisine, et les dépenses inhérentes au service de l'agent voyer[1].

Le conseil municipal de la Réserve a cependant fait des efforts pour élever le niveau moral de la tribu. La délibération prise, le 6 mai 1882, régularise la situation des ménages et décide l'adoption du « mariage de fait » après cinq années de cohabitation; la décision du 21 octobre 1889, oblige le receveur municipal à fournir une caution de 5,000 francs dans les cinq jours de son élection; et enfin le vote du 3 février 1883 défend de troubler la paix du sabbat par le foot-ball et des jeux analogues — ceci est une gracieuse concession faite à la minorité chrétienne du conseil, les édiles Onondagas étant, en effet, sauf de rares exceptions, de simples païens, par suite de l'inégale répartition des deux religions dans la peuplade. Sous l'organisation actuelle — le *Chief System* — il y a incompatibilité entre la qualité de chrétien et celle de membre de l'assemblée communale. En 1890, cependant, deux conseillers étaient chrétiens, mais très tolérants. Par contre, le chef Albert Cusick, dont le nom est mentionné dans la liste ci-dessus, s'étant fait chrétien, fut déposé immédiatement.

L'assemblée municipale se compose de *tous les chefs*, au nombre de 27. C'est, sous une autre forme, la vieille institution indienne des *Sachems*. Il y a deux catégories de chefs, les *warriors* (guerriers) et au-dessus d'eux les *principals*. Les uns et les autres sont élus à vie par l'ensemble des huits clans de la nation[2]; mais, conformément à un antique usage, les femmes des diverses familles sont seules autorisées à voter. Les nouveaux représentants doivent être validés par les chefs en grand conseil.

Les officiers formant le pourvoir exécutif sont élus, généralement pour un an, par l'assemblée; ce sont : 1 président, 1 secrétaire, 1 trésorier, 1 shériff, 3 juges, 1 surveillant des écoles, 1 agent voyer, 2 surveillants des indigents. Par une étrange anomalie, ces fonctionnaires ne sont pas nécessairement choisis parmi les chefs; peut-être faut-il voir là un indice de la répu-

1. Les délibérations débutent généralement par la formule suivante :
« Nous, Tribu de la Nation Indienne des Onondagas, en vertu du droit propre à « chaque peuple, confiant dans la justice et la nécessité de notre entreprise, et in- « voquant humblement la bénédiction du Grand Esprit des nations sur nos « efforts, etc. »

2. Ces clans, simples subdivisions de la tribu, sont désignés par un emblème pris dans le règne animal : loup, ours, tortue, daim, castor, faucon, grue, pluvier.

Digitized by Google

gnance instinctive des Indiens à assimiler entièrement les attributions de la tribu et celles de la commune.

Au point de vue financier, la situation de la Réserve est médiocre. Cet état de choses tient en partie à l'indifférence, à l'apathie constitutionnelles des Indiens, en partie, aussi, à certaines pratiques du grand conseil, qui s'assimile les défauts de la civilisation plus encore que ses avantages.

Quoi qu'il en soit, les revenus de la Réserve sont de deux sortes : 1° *Annuités*. Le gouvernement fédéral s'acquitte en nature de celle mise à sa charge par le traité de 1794[1]. L'État de New-York verse, conformément à divers traités, 2,430 dollars environ, soit 20 francs par tête d'habitant; et 150 *bushels* de sel[2]; 2° *Revenus intérieurs*. Ils ont leur source dans le produit d'une carrière de pierre rapportant en moyenne 700 dollars par an, et enfin dans les fermages payés par des *blancs*.

Bien que la plus grande partie de ce territoire de neuf milles carrés et demi soit extrêmement fertile, les quelques indigènes qui se livrent à la culture le font avec une telle indolence, une telle maladresse, qu'ils en retirent à peine de quoi vivre.

Ce n'est pas là d'ailleurs un défaut particulier aux Onondagas. Tous les Indiens, à l'exception des Cherokees, font preuve, à l'égard du progrès, d'une indifférence profondément décourageante pour les philanthropes qui rêvent le relèvement de cette pauvre race.

Les Onondagas préfèrent donc louer leurs terres à des blancs du voisinage. Cet état de choses est contraire aux stipulations du traité de 1788; mais on a dû céder au courant qui s'était peu à peu établi, et, en 1886, la législature de New-York fut amenée à réglementer ces transactions. Aucun blanc, toutefois, ne peut posséder de propriétés dans le territoire, car l'Indien détenant sa part à titre de fief (*fee-simple*) de la tribu, son droit d'aliénation est limité aux habitants de la Réservation[3]. Le blanc n'a pas davan-

1. Actuellement en effets d'habillement.

2. Toutefois les Indiens montrent peu d'empressement à retirer leurs portions de cette denrée.

3. Il y a peu de transferts de propriété. On donne à ceux-ci une grande publicité, et il existe un *clerk* spécialement chargé de les transcrire. Cependant le défaut de transcription n'est pas puni par la loi.

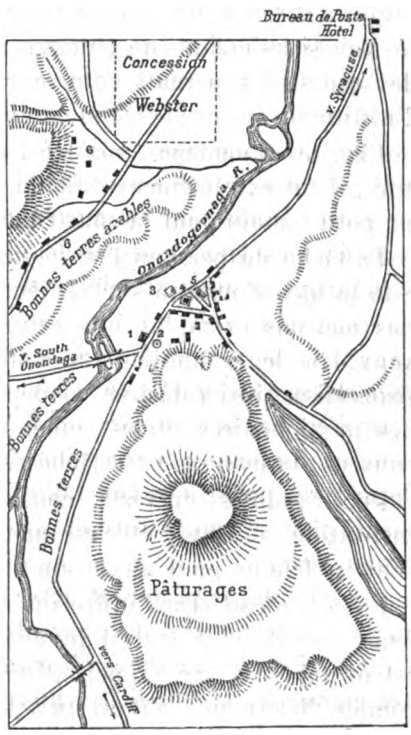
Lorsqu'un terrain a été accordé à un particulier par le conseil, une expédition de la délibération de cette assemblée sert de titre au propriétaire, ou plutôt au titulaire du fief.

Digitized by Google

tage, en principe, le droit de faire des affaires avec le Peau-Rouge sur cette Réserve. Aussi l'hôtel local et le bureau de poste se trouvent-ils en dehors du territoire, à la frontière, sur la route de Syracuse.

On avait compté sur la culture individuelle pour attacher l'Indien au sol et lui faire prendre des habitudes domestiques; le système actuel revient, au contraire, à lui fournir les moyens de persévérer dans son oisiveté légendaire avec tous les vices qu'elle entraîne, et l'administration le désapprouve.

En outre, le blanc abuse de la situation; il conclut avec l'indigène des baux d'une durée considérable à des taux peu rémunérateurs. Tous les efforts des agents tendent maintenant à faire réduire le terme de ces contrats.



RÉSERVE INDIENNE DES ONONDAGAS (ÉTAT DE NEW-YORK).

1, École. — 2, Église méthodique. — 3, Église épiscopale. — 4, Magasins. — 5, Maison du conseil. — 6, Habitations des dissidents (païens).

L'Indien, en général, a de l'aversion pour les établissements d'instruction. Cependant, comme le fait observer un rapport officiel[1], une bonne école est encore un des procédés les plus efficaces pour établir un lien entre deux races « que sépare un redoutable abîme ».

Il y a, sur tout le territoire de l'Union, environ 20,000 enfants peaux-rouges dans les diverses *Schools*, dont les maîtres et maîtresses sont choisis avec un soin méticuleux. On s'y attache spécialement à développer chez l'élève l'idée de patriotisme, en don-

1. LX Annual Report of the Commission of Indian Affair.

Digitized by Google

nant aux fêtes nationales un éclat particulier et en consacrant beaucoup de temps à l'étude de l'histoire des États-Unis. On s'efforce aussi de relever la condition de la femme contre laquelle l'Indien a une prévention naturelle, malgré le rôle qu'il lui fait jouer dans l'élection des chefs. L'éducation en commun des deux sexes, les concours entre garçons et filles et dans lesquels ces dernières l'emportent souvent, sont des moyens susceptibles de donner sur ce point de bons résultats.

Mais si les enfants ne témoignent aucune répugnance à suivre les cours, les parents entravent trop fréquemment l'action de l'instituteur.

Chez les Onondagas, malgré l'abondance des terres sans culture, il fut extrêmement difficile, presque impossible d'obtenir un petit terrain pour la construction d'une école.

La tâche du personnel enseignant est par conséquent ingrate. Son influence morale sur les enfants est presque nulle à cause des mauvais exemples que ceux-ci ont constamment sous les yeux dans leurs familles ; la conduite des adolescents des deux sexes laisse ainsi à désirer, en dépit des efforts des instituteurs et des missionnaires, et les jeunes filles, en particulier, ont très souvent des mœurs fort relâchées.

Peu d'Indiens, du reste, considèrent le mariage comme une institution sérieuse ; et c'est une pratique assez répandue de prendre femme pour un certain temps seulement.

En ce qui concerne l'ordre intérieur, il n'existe aucune ordonnance de police ; le conseil des chefs où sont portés les différends est un tribunal sans appel, généralement partial, souvent corrompu. Néanmoins, s'il est un assez grand nombre de désœuvrés dans toute l'étendue du territoire, il n'y a pas, à proprement parler, de vagabonds, et l'accès de la Réserve n'offre aucun danger, de jour ni de nuit.

En faisant le dénombrement des Indiens par professions, on s'aperçoit du peu de succès des tentatives, si souvent répétées, pour les attacher à la culture du sol. Quoique les terres de la Réserve soient essentiellement propres à l'agriculture, les deux tiers à peine sont exploitées, et encore généralement par des blancs, fermiers des Onondagas.

Digitized by Google

Une statistique récente des professions à la Réserve donne le détail suivant :

Charpentier	1	Femmes de ménage	10
Fermiers	37	Ouvriers ordinaires	93
Savetier	1	Marchand	1
Docteur	1	Instituteurs	2
Domestique	1	Prédicateurs	2
Mécanicien	1	Épicier	1

Sous l'appellation un peu ambitieuse de « fermier », on entend les indigènes qui cultivent tant bien que mal ce qui est strictement nécessaire pour l'alimentation de la famille[1]. Il y a un certain nombre de *non classés* ; ce sont des gens sans occupation fixe, tantôt tressant des paniers, faisant de ces petits bibelots qui trouvent un marché dans les stations d'été comme Saratoga ; tantôt composant ces fameuses médecines à base de racines et d'herbes, qu'ils vont vendre, en qualité de colporteurs, à l'intérieur de l'État de New-York.

Il semble donc naturel que cette population si indolente ait montré jusqu'ici peu de zèle pour embrasser la religion chrétienne. Il existe à peine dans toute la Réserve une soixantaine de chrétiens, qui ont d'autant moins d'influence qu'ils sont répartis en trois dénominations. Le principal missionnaire est le révérend J. Scott. Il est à la tête de l'Église épiscopale et dirige aussi l'école primaire régulière de l'État. Son salaire, 2,500 francs, s'augmente de quelques contributions, très modiques, versées par les fidèles, qui sont au nombre d'une vingtaine.

Les méthodistes ont également un temple ; quant aux wesleyens, ils s'assemblent dans un local privé sous la direction d'un pasteur indien, M. La Forte.

Il n'est malheureusement pas possible d'avoir confiance dans la foi des Onondagas chrétiens. Un des membres du conseil de fabrique de l'église du révérend Scott, après vingt-cinq années de pratiques chrétiennes, est retourné aux pratiques du paganisme afin de pouvoir aspirer aux honneurs municipaux.

1. Il fut un temps où chaque Réserve avait un comice agricole annuel. Chez les Onondagas on a dû y renoncer. Il suffit de voir l'état de délabrement des hangars et des greniers pour se faire une idée exacte du peu d'attrait que la culture a pour les indigènes.

Digitized by Google

Au fond, les Onondagas restent très attachés aux pratiques, aux superstitions de leurs ancêtres. Leurs dogmes religieux primitifs n'étaient point dépourvus d'une certaine morale et d'une sorte de philosophie. Ces Indiens ont eu parfois pour prophètes des hommes qui, tout en faisant usage d'images grossières et d'expressions brutales, cherchaient à améliorer leurs semblables et à les défendre contre les mauvaises influences des blancs. Il est fort possible que ce soit à leurs efforts, plus qu'aux sermons peu écoutés des missionnaires, qu'est due la diminution sensible des maladies contractées jadis si fréquemment dans le commerce des « faces pâles ». Un de ces prophètes, que l'on a qualifié de visionnaire, est resté célèbre pour sa croisade contre l'abus des liqueurs et pour les châtiments effroyables dont il menaçait les ivrognes « lorsqu'ils auraient quitté *les territoires de chasse* de ce bas « monde ».

Le goût des Onondagas pour les symboles qui parlent aux yeux se retrouve dans la conservation des *wampums* servant à l'enregistrement des actes importants de la tribu. Le *wampum* est une ceinture en peau de daim sur laquelle des dessins, faits soit en coquillages, soit avec des perles ou des galons, relatent des traités, des victoires, etc. [1]. Le dépositaire de ces emblèmes — *the Keeper of Wampum* — devait avoir une mémoire fidèle et être capable de « traduire » les « ceintures » aussi couramment qu'un secrétaire moderne lie l'expédition d'un acte diplomatique.

Les Onondagas sont très superstitieux. Ils ont vécu et vivent encore dans la crainte de bêtes imaginaires : le grand ours, le *quis-quis* (sorte de porc gigantesque), le grand serpent cornu, le *Horned Snake*. Ce dernier occupe un rang élevé dans la hiérarchie fantastique ; les serpents à sonnettes passent pour être sa progéniture, et, durant de longues années, les Indiens s'abstinrent de les détruire, de peur de mécontenter le *Horned Snake* qui se serait vengé en éloignant le gibier des chasseurs de la tribu. Au-

1. Par exemple, sur le *wampum* relatif à un traité de paix conclu avec des tribus canadiennes, le nombre de ces dernières est représenté par des croix de Saint-André, au-dessous desquelles sont des zig-zags et des croix ordinaires; le tout signifie que lesdites tribus n'ont pas toujours marché droit dans le chemin de la vertu et des bonnes relations avec leurs voisins, mais que la paix est faite et que désormais on les considérera comme aussi sacrées que le symbole du christianisme. Un traité plus récent est figuré par dix mille perles cousues sur quinze lignes parallèles.

Digitized by Google

jourd'hui que la chasse est délaissée, les reptiles sont poursuivis.

Après les animaux surnaturels, ce sont les sorciers qui causent le plus de terreur aux Onondagas; les morts enfin peuvent avoir une influence néfaste qu'il est bon de conjurer en versant des cendres sur le cadavre.

Le mariage — auquel les Onondagas ne prêtent pas une importance considérable — est prohibé entre les membres d'un même clan; ainsi un *aigle* mâle ne saurait épouser qu'une *louve*, une *tortue*, une *grue*, etc., mais jamais *une aigle* femelle.

Le régime de la séparation de biens est le seul connu — et cela se comprend aisément étant donné le caractère aléatoire des unions.

Au point de vue strictement pittoresque, on doit se féliciter des traces de paganisme qui restent encore sur la Réserve. C'est lui, en effet, qui conserve les gracieuses traditions de la *Maple Dance*, la fête du premier fruit, celle du maïs vert, et bien d'autres, car les amusements ne manquent pas; il n'y a pas moins de treize festivals annuels chez ces grands enfants.

D'ordinaire, les fêtes, en elles-mêmes, sont inoffensives.

Dans la *Maple Dance* — célébrée à l'époque où l'on récolte le sucre d'érable (*maple sugar*) — la figure principale consiste à suivre des lignes tracées sur le sol et qui représentent le sentier de la vertu, sans tomber dans la « voie du vice ». Cette cérémonie tend à disparaître — comme la vertu.

Au *Berry festival*[1], on mange principalement des gâteaux arrosés de sirop d'érable, et accompagnés de fraises.

La fête la plus importante, qui a lieu, suivant la phase de la lune, à la fin de janvier ou au début de février, symbolise le retour de la chasse. On fait une quête, représentant la collecte des péchés de chacun, et le produit est remis au comité du festival pour subvenir aux frais. La cérémonie a beaucoup perdu depuis qu'on ne sacrifie plus de chiens. Les pauvres bêtes, qui étaient supposées se charger de tous les péchés de la communauté, devaient être d'une blancheur immaculée. Après les avoir peinturés à l'indienne, on les immolait. L'important était de ne pas faire couler le sang; une seule gouttelette eût suffi pour rendre le sacrifice inutile.

1. Berry est le nom générique de toutes sortes de *baies*.

Digitized by Google

Mais la tradition la plus pieusement gardée est celle de la danse de guerre. Chez les Onondagas, la danse de guerre est une pantomime qui figure les diverses péripéties d'une campagne.

Les Indiens de la Réserve n'ont plus guère que cette occasion de revêtir leur costume national.

La seule mention du nom des Peaux-Rouges évoque cet *Indian Problem*, si formidable et si mal connu, sur lequel on a fait tant de phrases, passé tant de temps, dépensé tant d'attendrissement.

En dépit de tous les avantages offerts par cette Réserve, et malgré les efforts de l'État et des missionnaires, les Indiens végètent misérablement sans ambition, sans amour-propre, restant ce qu'ils ont toujours été : paresseux, superstitieux, réfractaires à toute idée d'ordre, de discipline et de prévoyance.

Les expériences faites pour développer et civiliser l'Onondaga en lui laissant son organisation quasi-indépendante de tribu, montrent une fois de plus que ce n'est pas par ce moyen qu'il faut chercher à élever les Peaux-Rouges au niveau des blancs. Le système de la propriété collective des terres par la tribu est destructif de tout esprit d'individualité. Il a en outre le tort de donner au titre du fief un caractère aléatoire; le prix du fermage s'en trouve abaissé lorsque l'Indien sous-loue sa portion du sol à des blancs.

Peut-être l'avenir est-il dans la suppression même de la Réserve et l'assimilation du territoire de la tribu aux *townships* ordinaires de la république new-yorkaise.

GEORGE NESTLER TRICOCHE.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Afrique : L'occupation des territoires du Tchad; les missions *Gentil* et *Joalland-Meynier*. — La mission *Lenfant* à Say. — **Régions polaires :** Les expéditions *Peary*, *Bernier*, *Anschütz-Kämpfe*.

Afrique. — La rencontre dans la région du lac Tchad de trois grandes missions françaises, en 1900, marquera une date importante dans l'histoire des explorations africaines. Ces trois missions sont, on le sait, la mission saharienne, ou mission Foureau-Lamy, venue du nord, la mission de l'Afrique centrale, ou mission Joalland-Meynier (succédant à celle précédemment conduite par Voulet et Chanoine) et enfin celle qui, ayant à sa tête M. Emile Gentil, commissaire du gouvernement au Chari, s'était porté du Congo français au devant des deux autres par le bassin du Chari. Nous avons constamment tenu nos lecteurs au courant de la marche et des opérations de ces missions, et la *Revue de Géographie* a donné un sommaire de la conférence faite par M. Foureau à la Sorbonne le 5 décembre 1900. Nous devons revenir aujourd'hui sur les deux autres missions, sur lesquelles les conférences faites par MM. Joalland[1], Meynier et Gentil dans la séance solennelle de la Société de Géographie, du 14 mai 1901, nous permettent de donner quelques renseignements nouveaux ou plus précis.

Le rôle rempli par M. l'administrateur Gentil dans l'expansion française au Tchad a été prépondérant. On sait au prix de quels efforts le patient explorateur, parti de Loango le 27 juillet 1895, put faire flotter le *Léon-Blot* sur les eaux du lac Tchad, le 30 octobre 1897. La reconnaissance du Chari jusqu'au Tchad, la conclusion d'un traité de commerce et de protectorat avec le sultan de Baguirmi, tels avaient été les deux grands résultats de cette première mission dans laquelle M. Gentil avait été secondé par MM. de Mos-

1. M. le capitaine Joalland a fait en outre une conférence à la Société de Géographie commerciale de Paris, le 18 juin.

Digitized by Google

tuéjouls, Huntzbuchler et Prins. Ce dernier fut laissé par M. Gentil comme résident au Baguirmi.

Après le retour de M. Gentil, l'administrateur Bretonnet avait été désigné pour continuer son œuvre. Parti en octobre 1898, il ramena les envoyés du Baguirmi et de Senoussi qui avaient accompagné M. Gentil en France. Mais, dès le début de l'année, Rabah, s'établissant dans une partie du Baguirmi, était devenu menaçant pour notre protégé le sultan Gaourang qui dut se replier sur Kouno. M. Prins était venu l'y rejoindre en avril 1898 et de Béhagle accompagné de son adjoint, M. Mercuri, étaient arrivés aussi à Kouno.

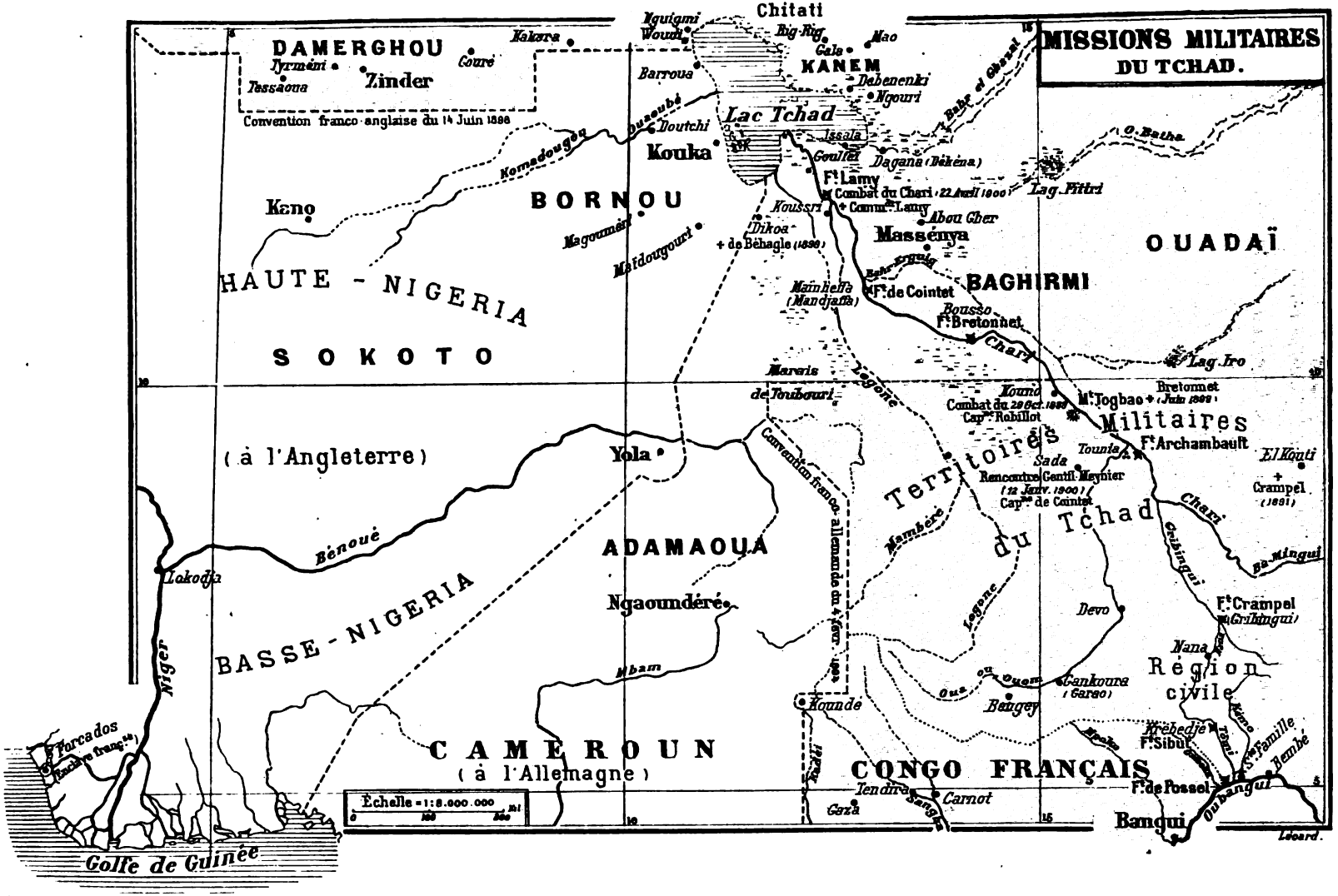
Au reçu des nouvelles inquiétantes venues du Baguirmi, le gouvernement donna l'ordre au capitaine Jullien, qui avait été d'abord chargé de ravitailler la mission Marchand, et dont la mission était devenue sans objet, de se mettre à la disposition de Bretonnet.

Pendant ce temps, le ministre des Colonies confiait à M. Gentil l'exécution d'un programme plus vaste et plus complet. Il fut autorisé à recruter 200 hommes au Sénégal, et on lui adjoignit les capitaines Robillot, de Cointet, de Lamothe, le lieutenant Kieffer, MM. Bruel, Pinel et divers agents; il fut aussi autorisé à disposer du personnel des diverses missions pénétrant dans le bassin du Chari. Avec ces ressources, M. Gentil devait marquer notre prise de possession des territoires que l'arrangement franco-anglais du 14 juin 1898 nous avait reconnus, et assurer notre occupation de tout le bassin du Chari. Il quitta la France le 25 février 1899.

Dans les premiers jours de juin, il arriva à la mission de la Sainte-Famille, où il rallia le capitaine Julien qui avait reçu de Bretonnet l'ordre de tenir garnison à Krébedjé. M. Prins qui, remplacé à ce moment par le lieutenant Durand-Autier, rentrait en France, apprit à M. Gentil les projets aventureux de M. de Béhagle. M. Bretonnet, de son côté, s'était rendu au Chari en passant chez Senoussi, et il était arrivé à Kouno à peu près en même temps que M. Gentil à Krébedjé. Le 29 juin 1899, ce dernier arriva à Gribingui.

Là, M. Gentil reçut une lettre de Bretonnet datée du 6 juillet lui demandant l'envoi du matériel qui lui manquait; le 2 août, une nouvelle lettre venait lui annoncer que Bretonnet était sous le coup d'une attaque imminente de Rabah. Dans ces conditions, sans attendre les colis demandés à Krébedjé, M. Gentil partit dès le 3 août au matin, avec trois sections de la compagnie Jullien. Le 16 août, il arriva sur le Chari, à un endroit appelé Gaoura, situé

Digitized by Google



Digitized by Google

sur la rive gauche; il y apprit par des fuyards baguirmiens et par le sergent Samba Sall la triste fin de nos malheureux compatriotes morts depuis un mois à Togbao, le 17 juillet, deux jours à peine après le départ du courrier demandant la compagnie Jullien. Les sept Européens parmi lesquels Bretonnet et les lieutenants Braun et Durand-Autier et quarante-quatre Sénégalais étaient tous morts à leur poste, après un combat de six heures.

Rabah s'était installé à Kouno. M. Gentil résolut de l'y attaquer et concentra toutes les forces disponibles à Fort-Archambault. Le 29 octobre au matin, l'action s'engagea; elle dura cinq heures et demie. A midi, l'ennemi vaincu en rase campagne commença à s'enfuir. Le village fut enlevé d'assaut, mais nos troupes vinrent se heurter au tata central où s'était réfugié Rabah. Bien que cet ouvrage ne fût pas enlevé, le but poursuivi était néanmoins atteint, car nos postes étaient à l'abri d'une attaque. Les pertes de l'ennemi furent considérables; le principal lieutenant de Rabah, Boubakar, fut tué, ainsi que deux de ses chefs de bannière. De notre côté, nous avions 46 tués et 106 blessés, parmi lesquels les capitaines Robillot et de Lamothe, et les lieutenants Kieffer et Galland. Le maréchal des logis de Possel-Deydier avait été tué dans l'assaut du tata. M. Gentil avait assisté à l'action et il en avait suivi toutes les phases.

Après cette affaire, la colonne regagna Fort-Archambault et peu après, Rabah évacua Kouno; le 8 novembre, il se replia sur Logone. Mais la faiblesse de ses effectifs n'avait pas permis à M. Gentil de poursuivre notre ennemi; il redescendit au Gribingui où il apprit, en novembre, le meurtre du colonel Klobb. Il se préparait à aller chercher des renforts dans l'Oubangui, quand le commissaire général du Congo, M. de Lamothe, arriva et mit à sa disposition un détachement commandé par le lieutenant Faure.

En février 1900, M. Gentil reçut du capitaine Robillot la nouvelle de l'heureuse arrivée du lieutenant Meynier à Sada, le 13 janvier, et de la reconstitution de la mission Voulet-Chanoine par le capitaine Joalland et le lieutenant Meynier. Le 23 octobre 1899, la mission de l'Afrique centrale était à Woudi, et le 22 novembre à N'Gouri dans le Kanem. N'ayant pas de nouvelles de M. Gentil, qui luttait alors contre Rabah, elle envoya vers lui un sergent indigène qui rencontra sur le fleuve les convois de blessés du chef noir; il dut revenir sur ses pas. C'est alors que le capitaine Joalland envoya vers M. Gentil le lieutenant Meynier qui, à peine guéri de

Digitized by Google

sa blessure, accomplit le long du Bahr Erguig que venaient d'évacuer les troupes de Rabah un trajet de 700 kilomètres en quatorze jours (28 décembre 1899-11 janvier 1900).

Le 14 janvier 1900, la situation était la suivante : le capitaine Joalland avec 174 fusils se trouvait en face de Goulfei, la mission du Chari à Fort-Archambault, et Rabah entre Logone et Dikoa, occupé par son fils Fad'el-Allah. La mission saharienne était signalée à Zinder vers le 15 novembre.

Tandis que le lieutenant Meynier joignait à Sada, le 12 janvier, le capitaine de Cointet, placé à l'extrême avant-garde de la mission Gentil, le capitaine Joalland, prévenu de l'arrivée de la mission Foureau-Lamy, se porta à sa rencontre et l'atteignit à Debenenki, le 18 février, où il se plaça sous les ordres du commandant Lamy. Les deux missions, saharienne et Afrique centrale, étant réunies, le commandant Lamy marcha sur Koussri et enleva la place d'assaut le 3 mars. Fad'el-Allah, qui était venu camper à 5 kilomètres de Koussri sans qu'on s'en doutât, surprit une reconnaissance des lieutenants Rondeney et de Thézillat, mais il fut repoussé, le 9 mars, et se réfugia à Logone.

Pendant ce temps, M. Gentil descendait le Chari pour rejoindre le capitaine Robillot et le gros de sa mission. Parvenu à Fort-Archambault, il se mit en marche pour rejoindre le capitaine Joalland, le 13 mars. En cours de route, il reçut une lettre du lieutenant de Chambrun l'informant que Rabah avait quitté Dikoa et semblait s'avancer sous Koussri. Le 14 avril, M. Gentil rencontra M. Foureau à Maïnheffa ou Mandjaffa et, le 21 avril, arriva à Koussri. La concentration des trois groupes partis de l'Algérie, du Soudan et du Congo était effectuée.

Le commandant Lamy prit immédiatement le commandement des troupes des trois missions, et M. Gentil prescrivit l'ouverture des hostilités pour le lendemain. On sait déjà quelle fut l'issue du combat qui dura de dix heures du matin à midi environ. Rabah fut tué, et l'ennemi laissa sur le terrain plus de mille morts, tous ses étendards, les trois pièces de canon prises à Bretonnet ; on fit une masse de prisonniers. Mais de notre côté, si nous avions eu peu de soldats tués, nous avions à déplorer la perte du commandant Lamy et du capitaine de Cointet ; le capitaine Galland et les lieutenants de Chambrun et Meynier furent blessés, ce dernier pour la troisième fois.

Digitized by Google

Les troupes passèrent sous le commandement du capitaine Reibell, et poursuivirent l'ennemi qui, réfugié dans Dikoa, n'attendit pas le choc et s'enfuit. Un raid admirable fut alors exécuté par la cavalerie des missions Afrique centrale et saharienne, et un groupe d'infanterie montée fort de 150 hommes. Ce détachement atteignit deux fois l'ennemi et lui enleva 8,000 prisonniers.

La lutte était terminée; les trois groupes étaient de retour le 22 mai. Le 24, le Bornou fut évacué et, le 25, la mission saharienne prit le chemin du retour. M. Gentil utilisa pendant un mois les services de la mission Joalland, puis l'autorisa à regagner Zinder.

L'œuvre militaire étant terminée, M. Gentil s'occupa de l'organisation du pays. Il le divisa en deux régions, l'une dite civile, administrée exclusivement par des fonctionnaires civils, sous la direction de l'administrateur Bruel; l'autre, dite militaire, commandée par le capitaine Robillot.

La région civile comprend des tribus païennes constituant trois groupes ethniques : les Banda, les Mandjia et une partie du groupe Sara. Les reconnaissances faites dans cette région ont permis la délimitation des bassins de la Kemo, de la Nana, du Gribingui, de l'Ombella et de la M'Poko. Celle accomplie par MM. Bernard et Huot a permis d'identifier le Bahr-Sara avec la rivière Ouam dont M. Perdrizet avait en partie remonté le cours.

La région militaire, à partir du 10° lat. N., comprend surtout des populations musulmanes. Au sud, se trouve cependant une grande agglomération païenne, comprenant les Sara, les Gaberi, etc. Les itinéraires des capitaines de Cointet, de Lamothe et Galland ont fait connaître les territoires de ces peuplades. Une tournée fut faite chez les Bouas et les Arabes Daaguéré par le capitaine de Lamothe. M. Gentil fit aussi un nouveau voyage sur le Tchad, avec le vapeur *Léon-Blot*. Enfin, il faut citer la reconnaissance faite par le lieutenant Kieffer qui, partant de Maïnheffa, redescendit jusqu'au 10° de lat. N. et, de là, atteignit le Logone, dont il suivit le cours jusqu'à Laï, où Maistre était passé en 1892.

M. Gentil revint à Brazzaville le 14 janvier 1901 et, de là, il rentra en France. Au cours de ses deux missions, il avait accompli dans la région du Tchad une œuvre à la fois géographique, politique, militaire et administrative, et si notre influence s'y trouve aujourd'hui solidement et définitivement établie, c'est grâce à l'habileté, à la ténacité et au courage dont il a fait preuve.

Digitized by Google

La mission dite de l'Afrique centrale, partie de Bordeaux le 15 juillet 1898, comprenait les capitaines Voulet et Chanoine, les lieutenants Peteau, Pallier, Joalland, le Dr Henric, et les sous-officiers Laury, Bouthel et Tourot. Le 22 octobre, à Djenné, la mission se sépara en deux tronçons : l'un, conduit par Voulet descendit le Niger, l'autre, sous les ordres de Chanoine, traversa la boucle du Niger. Le 1er janvier 1899, les deux groupes se réunirent à Sansanné-Haoussa, sur le Niger, au-dessus de Say ; peu de temps après, le lieutenant Peteau laissait la mission.

On sait le but qui lui avait été assigné : elle devait étudier la limite fixée par la convention franco-anglaise du 14 juin 1898, atteindre le Tchad, soumettre le Kanem, et là se conformer aux instructions qui lui seraient envoyées. Nous n'avons pas à revenir sur le tragique drame qui est venu l'ensanglanter le 14 juillet 1899.

Après ce triste événement, la mission fut reconstituée sous le commandement du lieutenant Pallier. M. Joalland avait été promu capitaine à la date du 2 juin, mais il l'ignorait à ce moment. Lorsque des funérailles eurent été faites au colonel Klobb et que le lieutenant Meynier, blessé à ses côtés, fut à peu près rétabli, on reprit la route de l'est. La mission entra à Zinder le 30 juillet, après le combat de Tyrméni livré la veille au sultan de Damaghara. Environ un mois après, c'est-à-dire le 4 septembre, le lieutenant Pallier, estimant qu'il ne pouvait continuer sa marche vers l'est, reprit la route du Soudan avec 300 hommes, le Dr Henric, le sergent-major Laury et le maréchal des logis Tourot. Quant au capitaine Joalland, il décida de poursuivre la mission jadis confiée à Voulet, puis au colonel Klobb, avec le lieutenant Meynier et le sergent Bouthel qui lui avaient offert leurs services. Une dépêche du 7 juillet 1899 disait au colonel Klobb que la jonction avec la mission Foureau-Lamy ne devait pas être son principal objectif, et qu'il y avait un intérêt national à arriver le plus tôt possible sur le Tchad. Le départ fut fixé aux premiers jours d'octobre. On était encore à Zinder quand, le 15 septembre, un sergent indigène fut assez heureux pour tuer dans une reconnaissance l'ancien serky Amhadou, l'assassin du capitaine Cazemajou ; cette mort amena la pacification dans tout le pays de Damaghara.

La nouvelle mission quitta Zinder le 3 octobre. Le capitaine Joalland laissa dans ce poste le sergent Bouthel avec une garnison de 100 fusils. Le 10 octobre, la mission arriva à Gouré et y apprit

Digitized by Google

que le commandant Lamy était encore retenu à Agadès; le 17, elle était à Kakara, dernier village avant le Tchad. Parvenue à N'Guigmi, sur les bords du lac, le 23 octobre, elle y resta jusqu'au 2 novembre. M. Joalland signa avec le sultan un traité donnant à la France la rive ouest du Tchad, de Barroua à N'Guigmi, et la rive nord jusqu'au Kanem.

Tout le pays compris entre N'Guigmi et N'Gouri est absolument désert. Autrefois peuplé par des noirs, il avait été complètement abandonné depuis l'arrivée des Oulad Sliman; les habitants s'étaient retirés vers le Tchad et le sud du Kanem. La mission dut faire des approvisionnements, et, le 8 novembre, après avoir traversé les terrains arides du nord du Tchad, elle arriva à Rig-Rig, au centre d'un groupe de villages occupé par des Tebbous.

Partie de Rig-Rig le 10 novembre, la mission arriva le 17 à Débénenki; M. Meynier, lancé en avant, avait reçu la veille la soumission d'Halifa Djerab, sous l'autorité de qui le Kanem avait été placé par le Ouadaï. « Halifa, dit le capitaine Joalland, a 26 ans; grand, d'un physique agréable, il est d'une intelligence très vive. Dès le premier jour, quand je lui expliquai les avantages qu'il pouvait retirer de notre occupation, il fut tout acquis à notre cause ; il devint pour nous l'auxiliaire le plus utile et le plus dévoué. On pourra avoir en lui la plus grande confiance. »

Mais bien qu'Halifa eût fait sa soumission, ses vizirs ne suivirent pas son exemple, et la mission fut attaquée à N'gouri. Les gens de N'Gouri avaient la réputation d'être invincibles, ce qui n'empêcha pas qu'après un combat de deux heures, le capitaine Joalland entra dans la ville. Cette bataille lui donna tout le Kanem; deux jours après, le chef de N'Gouri demanda à faire sa soumission. Le 25 novembre, le capitaine Joalland signa avec Halifa Djerab un traité lui accordant tout le Kanem jusqu'au Chittati, et lui restituant le pays de Gala et de Mao, mais il remettait à plus tard le soin de lui donner effectivement le pays.

A ce moment, le capitaine Joalland apprenait que la mission Gentil descendait le Chari et il se mit en devoir de prendre contact avec elle. Le 1er décembre, il signa un traité avec les gens de Dagana ou Dékéna, et le 4 avec ceux d'Assala; le 10, il parvint à Goulfei. Il envoya, comme nous l'avons dit, vers la mission Gentil un courrier, qui dut rétrograder, puis le lieutenant Meynier qui la joignit par Abou Gher et Massenya. Pendant ce temps,

Digitized by Google

M. Joalland avait été visiter le nord du Kanem ; le chef dissident Halifa Agui fut tué dans une reconnaissance et, par cette mort, la question du Kanem se trouva réglée, tous les noirs reconnaissant dès lors comme chef Halifa Djerab. Après une autre tournée dans le pays des Arabes du sud, le capitaine Joalland rentra à Goulfei le 8 février 1900.

Le 18 février, il rencontra, comme on sait, la mission saharienne près de Débénenki et se plaça sous les ordres du commandant Lamy. Le 22 avril, eut lieu le combat de Koussri, le 24 mai la dislocation des forces du Chari. La mission reprit la route de Zinder, en traversant tout le Bornou sur la demande même du sultan de ce pays. A partir de Dikoa, elle prit par Maidougouri et Magoumeri pour de là remonter au nord par le Komadougou Ouaoubé près de Doutchi et rejoindre Zinder, où elle arriva le 10 juillet. « L'accueil enthousiaste que me firent les populations, dit M. Joalland, me montra que la pacification de ce pays était définitivement établie et que le sergent Bouthel avait su, pendant mon absence, s'attirer leur sympathie. »

Le 19 juillet, une reconnaissance commandée par l'adjudant Bouthel, attaqua à Tanamari, à 110 kilomètres au nord-est de Zinder, le chef touareg Moussa qui jetait la terreur dans tout le Damergou ; le chef fut tué et les Touareg mis en déroute.

En attendant l'arrivée d'une relève permettant le départ de la mission, le capitaine Joalland fit une tournée dans le pays de Zinder dont il a pu rapporter une carte à peu près complète.

Le 3 octobre, le capitaine Moll arriva à Zinder avec 250 hommes, et le 11, la mission Joalland reprit la route du Soudan. Avant le départ, elle avait exhumé les corps du colonel Klobb, du capitaine Cazemajou [1] et de l'interprète Olive. Le 24 décembre, le capitaine Joalland quitta Say et rentra en France par le Dahomey.

C'est le 25 mai que le capitaine d'artillerie coloniale Lenfant, chargé de transporter par le bas Niger le ravitaillement de Say et du troisième territoire militaire de l'Afrique occidentale, est arrivé à Say avec 60 tonnes destinées au colonel Péroz. M. G. Mar-

1. Les obsèques du capitaine Cazemajou ont eu lieu à Marseille le 12 juin.

Digitized by Google

cel a, le mois dernier, raconté dans la *Revue de Géographie*, les diverses péripéties des débuts de cette mission d'après des nouvelles qu'il avait reçues de son chef lui-même, et il ne mettait pas en doute que M. Lenfant et ses deux collaborateurs, les lieutenants Anthoine et de Peyronnet, ne se tirent avec honneur de la pénible et périlleuse tâche qui leur avait été confiée. Le succès a récompensé leurs efforts et on ne saurait trop les en féliciter.

Ainsi se trouve démontrée la possibilité d'employer la voie du Niger comme route de ravitaillement et de commerce. Il devient certain que, malgré les rapides qui en gênent l'accès, le Niger moyen peut être utilisé pour les transports. Il est certain aussi que c'est actuellement la voie la plus rapide et la plus économique pour atteindre Say. Mais est-ce à dire que l'on doive regarder le bas Niger comme la route de l'avenir? Évidemment non; nous devons le considérer comme une voie simplement provisoire. Nous n'avons les enclaves de Forcados et de Badjibo que pour un temps, et nous ne pouvons songer à y créer des établissements définitifs; d'ailleurs tous nos efforts pour attirer un courant commercial sur le Niger ne serviraient qu'à faire le jeu des Anglais. Tant qu'ils occuperont les embouchures du fleuve et ses deux rives jusqu'à Ilo, ce n'est pas là que nous devons chercher une route commerciale libre. On se souvient des difficultés qu'éprouvèrent jadis les missions Mizon, malgré le principe reconnu de la liberté de navigation du Niger. Que le Niger soit pour le moment la seule voie pratiquement utilisable pour le ravitaillement et la relève de nos postes du moyen Niger, il n'en faut pas douter, mais il peut être prudent de ne pas chercher à en tirer d'autre avantage. Lorsque, dans quelques années, le chemin de fer qui doit relier Porto-Novo au Niger sera achevé, c'est alors seulement que nous aurons une vraie voie française de pénétration et que nous pourrons sans crainte y développer un courant commercial qui, loin de servir à nos voisins, leur fera concurrence.

Régions polaires. — Nous avons brièvement énuméré dans la précédente livraison (p. 470) les expéditions arctiques actuellement en voie de préparation. Voici quelques renseignements complémentaires sur certaines d'entre elles.

Digitized by Google

Peary et ses compagnons doivent actuellement terminer leur exploration de la terre de Grinnell et c'est dans le courant de cette année qu'ils devraient rentrer. Les dernières nouvelles reçues d'eux datent du 31 mars 1900. La femme du célèbre explorateur était partie de Godhavn au Grönland, le 20 août 1900, sur le *Windward*, pour rejoindre son mari, mais on est sans nouvelles d'elle. On suppose qu'elle l'a retrouvé dans ses quartiers d'hiver où il a emmagasiné une grande quantité de provisions; cependant, le *Peary Arctic Club*, de New-York, se propose d'envoyer une expédition à la recherche du *Windward*.

L'expédition organisée par le capitaine Bernier, un Canadien français de Québec, se propose de refaire la route de la *Jeannette*, dans la banquise. C'est en 1896 que M. Bernier a pour la première fois présenté le projet et l'itinéraire de cette expédition à la Société de géographie de sa ville natale. Le départ aurait lieu de Vancouver avec escale à Saint-Michaël ou à Port-Clarence, où l'on compléterait les approvisionnements. L'expédition passerait le détroit de Behring en juillet, suivrait les côtes de la Sibérie, et se lancerait dans les glaces entre les 165° et 170°. En août et septembre, elle pousserait au nord, aussi loin que possible, après avoir jeté le long de la route des bouées spéciales contenant des dépêches.

La seconde année, on formerait, au printemps et en été, deux expéditions, l'une qui serait dirigée vers le nord-est et l'autre vers le sud-ouest; elles resteraient en communication avec le navire par des stations intermédiaires, grâce à la télégraphie sans fil. L'expédition durerait trois ans en tout.

La plus audacieuse de toutes les expéditions en voie de prépation est assurément celle de M. Anschütz-Kämpfe, de Munich, qui veut tenter d'atteindre le pôle nord dans un bateau sous-marin. Des ingénieurs allemands construisent actuellement le navire à Wilhelmshaven, d'après les plans du promoteur du projet.

Pour rendre le projet praticable, deux éléments devaient être pris en considération : l'étendue des champs de glace dans la mer polaire et la profondeur de la glace au-dessous du niveau des eaux. Les études et les observations personnelles de M. Anschütz-Kämpfe lui permettent de conclure que le maximum de profondeur du pack peut atteindre 24 mètres et que son épaisseur moyenne n'excède pas 5 à 6 mètres. La glace terrestre qui atteint, sous la forme d'icebergs, une profondeur de plusieurs centaines

Digitized by Google

de pieds en dessous du niveau des eaux, ne doit pas, d'après lui, être pris en considération, par suite de son absence dans les parties de l'océan Glacial qu'il se propose de traverser. En outre, les connaissances actuelles des profondeurs des mer polaires justifient l'opinion d'après laquelle il ne s'y trouve pas de récifs.

Le bateau en construction pourra descendre à une profondeur de 48 mètres à laquelle il sera entièrement soustrait à l'influence du froid, des tempêtes et de la pression des glaces. Il pourra se maintenir au-dessous de l'eau pendant quinze heures au maximum, durant lesquelles il parcourra une distance de 50 milles environ, à la vitesse de 3 nœuds. Or, les explorateurs ont constaté que l'on ne rencontre guère de champs de glace présentant un diamètre de plus de 3 milles sans solution de continuité. En supposant même que, dans l'espace de quinze heures de temps, on ne trouve aucun espace libre, on aura toujours la ressource de se frayer une ouverture avec la mine, à un point faible de la glace constaté sans possibilité d'erreur au moyen du manomètre.

Le risque d'une collision sera atténué, tant par la faible vitesse du moteur que par la grande force de résistance donnée au bâtiment. Sa forme sera celle d'un ellipsoïde de rotation, dont le grand axe aura 21 mètres et la largeur 8 mètres environ. Il déplacera 800 tonnes. Pour éviter le roulis, le centre de gravité sera placé aussi bas que possible. La capacité sera de 3,500 pieds cubiques, ce qui permettra d'emmagasiner une quantité d'air suffisante pour 5 hommes pendant quinze heures. L'acide carbonique sera supprimé par combinaison avec de la soude caustique. Le mouvement sera imprimé par une hélice horizontale de 40 chevaux-vapeur et par une hélice verticale de 5 chevaux-vapeur; cette dernière force s'opposera à la tendance du navire à s'élever à la surface de l'eau. Dès que l'on constatera une ouverture dans le pack, on arrêtera l'hélice verticale, et le navire remontera de lui-même. La force motrice sera fournie par un moteur à pétrole, par l'intermédiaire d'un accumulateur de 220 volts. On embarquera 150 tonnes de pétrole, soit plus de dix fois la quantité nécessaire pour aller de la limite des glaces jusqu'au pôle. Toutes les fois que l'état des glaces le permettra on naviguera à la surface et on en profitera pour faire des observations scientifiques.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

Une reconnaissance au plateau de l'Androy et au Faux-Cap au sud-est de Madagascar (juin-juillet 1900).

Au mois de juin 1900, une vaste région dans le sud de Madagascar restait à occuper et à reconnaître : le plateau de l'Androy. Ce plateau, limité à l'est par le Mandraré, au sud par la mer, à l'ouest et au nord-ouest par le Menarandra, est presque entièrement sablonneux, calcaire seulement sur une partie de la côte, couvert de cactus appelés dans le pays « raketas » et d'une végétation toute spéciale, broussailleuse et épineuse. Une seule grande rivière le traverse du nord au sud, le Manambovo. La rareté de l'eau achève de donner à ce pays un aspect de pauvreté et de tristesse qui découragerait les partisans les plus convaincus de l'expansion coloniale. Mais le plateau de l'Androy offre le spectacle inattendu d'une étonnante richesse en troupeaux de bœufs, dont quelques espèces sont fort belles, et comme, de plus, les forêts de broussailles renferment un peu de caoutchouc, on s'expliquera aisément pourquoi, depuis de nombreuses années, les commerçants de la côte ouest, et principalement de Tuléar, ont cherché à pénétrer dans ce pays si peu attrayant.

A cette époque, les bords du Mandraré, seuls, étaient gardés et les trois ou quatre postes établis de ce côté suffisaient à peine à protéger les pays soumis contre les incursions des habitants de l'Androy. Mais, du côté de la côte, aucun point d'appui ne permettait aux embarcations venant chercher le caoutchouc d'atterrir en sécurité, et les malheureux commerçants apportant toiles et colliers de perles s'en retournaient souvent complètement dévalisés. C'est pour assurer la sécurité des transactions sur la côte et la tranquillité aux populations pacifiques et travailleuses de la rive gauche du Mandraré qu'on décida de parcourir tout ce pays pour amener les habitants à de meilleures dispositions, et leur inculquer le respect de l'homme blanc.

Une reconnaissance partit le 25 juin de Behara sur le Mandraré dans le but de reconnaître le cours du Manambovo et la rade de Betanty ou du Faux-Cap, à l'ouest de cette rivière. Cette reconnaissance, composée de 80 tirailleurs sénégalais et de quelques miliciens malgaches sous les ordres du capitaine Combes, du lieutenant Lagrange et du lieutenant Colombat, officier de renseignements du cercle de Fort-Dauphin, dura une quinzaine de jours.

Les Antandroy qui habitent le plateau de l'Androy appartiennent à un type très particulier. Quelques-uns veulent les considérer comme les représentants de la race autochtone de Madagascar; suivant d'autres, ils descendraient de peuplades émigrées de la côte d'Afrique. Quoi qu'il en soit, l'Antandroy est le sauvage dans toute l'acception du mot, au regard faux et fuyant. L'homme est simplement vêtu de la ceinture indispensable, ornée de la poire à poudre et des petites cartouchières contenant comme projectiles des balles de fer et des pieds de marmites. Ils sont armés; tous ont la sagaie et presque tous un fusil à pierre orné de clous de fauteuils et souvent d'incrustations de cuivre et d'argent. La femme porte un lambeau d'étoffe ou *lamba* qui lui couvre le

Digitized by Google

corps de la poitrine aux genoux. Ils cultivent le haricot, le manioc, la patate. Quelques-uns exploitent le caoutchouc qu'ils vont vendre à la côte. Mais leur grande préoccupation, à tous, est la garde de leurs immenses troupeaux qu'ils n'entament qu'à l'occasion de cérémonies importantes et dont ils sont jaloux comme l'avare est jaloux de son trésor.

La population de l'Androy est peut-être la plus dense de toutes celles de Madagascar et c'est un étonnement pour ceux qui voyagent dans ces régions, de voir surgir de ces fourrés, percés seulement de chemins qui n'ont pas 50 centimètres de large, des groupes d'hommes nus et armés. Ils auraient beau jeu à attaquer, car il est bien difficile de s'éclairer; mais la peur les retient et, d'ailleurs leurs querelles les empêchent de s'entendre et de se grouper pour une action commune. Aussi la reconnaissance put-elle s'effectuer sans autre obstacle que celui du terrain, couvert d'épines.

Elle descendit le lit du Manambovo dans le sable, car en cette saison le lit est desséché. Trois ou quatre fois par jour, des bandes arrivent pour protester de leur joie de nous voir et se soumettre.

Chaque fois c'est l'ineffable kabarry qui recommence. Le kabarry est chose peu facile à définir; c'est le palabre des Soudanais; c'est l'entretien bruyant et souvent tumultueux au milieu duquel il faut percevoir les réclamations ou les désirs de chacun; il faut à l'interprète une réelle dose de patience et une longue habitude pour arriver à démêler les idées des parleurs qui ont le verbe très haut et gesticulent en parlant souvent tous à la fois. Après le « salam » ou bonjour d'usage, les chefs protestent de leur joie de voir les Vasaha (blancs), de leur désir de faire leur soumission, de leurs bonnes intentions à notre égard et puis arrivent les réclamations contre le voisin qui a pris des bœufs, contre un autre qui a tué une femme, pris un esclave, tous demandant qu'on parte tout de suite en guerre contre les voleurs. Des paroles de paix répondent à ces lamentations; on congédie et, plus loin, on entend les voisins, d'où mêmes réclamations, même tapage et surtout même odeur, car toutes ces centaines de têtes, au milieu desquelles on est assis, sont enduites de graisse de bœuf qui fait l'office de brillantine, et ruissellent sous le soleil.

La réponse des Vasaha est invariablablement la même : « Nous ne sommes pas venus ici pour vous faire la guerre, nous serons votre père et votre mère, nous réglerons vos différends et vous vivrez tous en paix.

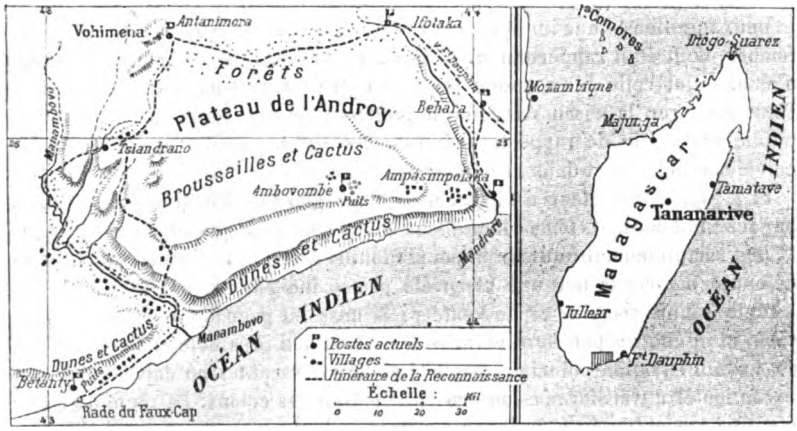
« Vous cultiverez vos patates, votre manioc, des commerçants viendront, vous acheter vos bœufs, votre caoutchouc en échange de la toile pour vous habiller. Vous êtes tous enfants de la même famille dont nous sommes le chef... » Puis, distribution de cadeaux aux chefs qui reçoivent aussi le « certificat de soumission » qu'ils montreront au Vasaha qui viendra commander un poste chez eux et leur fera payer l'impôt de 5 francs par tête, ce qu'on ne leur dit pas encore. Mais l'autorité des chefs est très restreinte, car les Antandroy sont avant tout soucieux de leur liberté. Aussi les rapports des commandants de poste avec la population seront fort difficiles, car le chef du village ne se porte pas garant de l'exécution des ordres reçus et transmis par lui.

L'embouchure du Manambovo, comme celles de toutes les rivières du sud-ouest de Madagascar, est séparée de la mer par un énorme banc de sable que les plus fortes crues arrivent à peine à recouvrir, c'est ce qu'on appelle un

Digitized by Google

vinany. Aussi, peut-on trouver jusqu'auprès de la côte, de l'eau presque douce en creusant à 25 ou 30 centimètres dans le sable. Au vinany du Manambovo est installé un commerçant d'origine belge, prétend-il, mais qui ne parle qu'anglais. Soupçonné de vendre aux indigènes de la poudre et des fusils, il dut se prêter à une perquisition qui ne donna d'ailleurs aucun résultat, et on ne trouva dans son taudis pas le plus mince article d'échange. De quoi vit-il? Problème...

RECONNAISSANCE DE L'ANDROY



Du vinany du Manambovo à la baie du Faux-Cap, il y a 22 kilomètres de dunes. L'anse du Faux-Cap, appelée aussi anse des Karambolos serait bonne si elle n'était fermée par un banc de roches plates percé d'une passe étroite et si le vent soufflant du sud-est vingt-cinq jours sur trente n'empêchait de sortir les quelques bateaux qui y viennent. Ici encore vit un commerçant complètement isolé; c'est un Suédois qui parle également l'anglais.

Le grand chef du pays, à qui l'on donna comme cadeau un magnifique collier, imitation agate d'une valeur de 0 fr. 70, protesta du dévouement le plus complet.

La route de retour de la reconnaissance fut une sorte de marche triomphale au milieu d'une foule de gens, chantant et dansant, femmes en tête.

Il n'y a pas eu de villages pris d'assaut, pas de coups de fusils tirés, c'est de l'ouvrage modeste, mais utile, du métier de colonisateur plutôt que de soldat. En tout cas, ce n'est certes pas banal de voir au service d'une œuvre toute pacifique des officiers français conduisant des tirailleurs sénégalais qui sont bien les meilleurs guerriers qu'on puisse trouver.

Tel est aujourd'hui, à Madagascar, le rôle nouveau de l'officier de l'armée coloniale; il y apporte son initiative, son endurance et, par-dessus tout, son entier désintéressement. Les semences qu'il dépose germeront un jour pour l'honneur et le profit du pays.

S. L.

Digitized by Google

SIXIÈME SESSION DE L'INSTITUT COLONIAL INTERNATIONAL

L'Institut colonial international a tenu sa sixième session à La Haye, du 28 au 30 mai, sous la présidence d'honneur de M. Fransen-Van de Putte, ancien ministre des colonies, et la présidence effective de M. C. Pijnacker-Hordijck, ancien gouverneur général des Indes. D'Angleterre, étaient venus lord Reay, sir Alfred Lyall et sir Hubert Jerningham; de Belgique, le major Thys; de France, le prince A. d'Arenberg et M. J. Chailley-Bert.

Deux questions d'une importance capitale ont été examinées : celle du régime foncier, dont était rapporteur M. le Dr G. K. Anton, professeur à l'Université d'Iéna, — et celle des rapports financiers entre la métropole et les colonies. Pour préparer la discussion sur la première de ces questions, M. Anton a publié une série de rapports préliminaires sur le régime foncier dans les colonies françaises et dans l'État indépendant du Congo[1]. Ses conclusions sont :

1) L'État colonisateur doit reconnaître les terrains effectivement occupés par les indigènes, en tenant largement compte de leurs besoins économiques et de l'accroissement futur de la population. Il doit limiter ces terrains, et se défendre d'y constituer une propriété privée indigène analogue à celle du peuple colonisateur. — 2) La vente ni la mise en gage de la propriété foncière indigène ne peut être permise sans l'examen préalable et l'approbation de l'administration coloniale. — 3) Les terres vacantes ne doivent que par exception être transformées en propriété privée des colons. La règle doit être d'autres modes de transfert, par exemple le bail emphythéotique de 75 ans. La propriété des terres vacantes est à réserver soit à l'État, soit aux communes. — 4) Pour chaque État colonisateur, une énergique politique domaniale se justifie par des raisons de finances et de cultures. — 5) L'absence d'un bon régime foncier stable empêche la mise en valeur des colonies.

La discussion à laquelle ont surtout pris part lord Reay, sir Alfred Lyall et M. J. Chailley-Bert a été très brillante. Des idées exposées se dégagera la doctrine de l'Institut colonial international, qui, très prudemment, s'est toujours abstenu de formuler des vœux.

Non moins brillante a été la discussion sur les rapports financiers entre la métropole et les colonies. Le rapport de M. Maurice Chotard, auditeur à la Cour des comptes[2], avait fourni une excellente base à échange de vues. Lord Reay, sir Alfred Lyall, sir Hubert Jerningham, M. Chailley-Bert sont particulièrement intervenus dans la discussion.

Une troisième question, celle de l'Enseignement colonial, a été à peine effleurée à la session de La Haye; elle sera discutée à la prochaine session, qui se tiendra à Londres en 1903, sous la présidence de lord Reay.

HENRI FROIDEVAUX.

1. *Politique domaniale et agraire de l'Etat indépendant du Congo*, Bruxelles, Ad. Mortens, in-8 de 43 pages. — *Le régime foncier aux colonies françaises*, Bruxelles, Ad. Mortens, 1900, in-8 de 158 pages.

2. *Des rapports financiers entre la métropole et les colonies*, Bruxelles, Ad. Mortens, 1901, in-8 de 100 pages.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS ET CORPS SAVANTS, COURS ET CONFÉRENCES

Afrique.

Soudan. — M. le lieutenant *Carpeaux*, fils du grand sculpteur de ce nom, a raconté, avec d'intéressants détails, le voyage que ses fonctions militaires l'ont amené à faire à travers le Soudan. Jusqu'à Kayes, la route est bien connue. M. Carpeaux note la concurrence que sont appelés à se faire les deux chemins de fer du Sénégal et de la Guinée, mais il croit davantage en l'avenir de celui du Sénégal, parce que la colonie est plus riche. Il mentionne les remarquables cultures établies à Kita par les Pères du Saint-Esprit. Il fait une critique très vive des automobiles comme moyen de locomotion au Soudan, et il dit combien il a été heureux de trouver à Koulikoro la flottille du capitaine Lenfant pour le conduire à Tombouctou. En ce qui concerne cette ville, le conférencier montre les avantages qu'elle peut nous offrir comme centre économique et rendez-vous général des caravanes. De Tombouctou, le lieutenant Carpeaux a étudié de près les Touareg et les noirs sur lesquels il donne des renseignements ethnographiques. A Say, il a assisté au retour de la mission Joalland-Meynier, puis il est revenu à la côte par Parakou, Abomey, Allada et Grand-Popo (*Société de Géographie*, 7 juin).

Congo. — M. *Rouhaud*, administrateur colonial, qui vient de faire une longue tournée à pied dans la région de la moyenne Nyanga, a fait de cette contrée une description topographique et géologique documentée, appuyée d'une carte dressée par lui au 100,000e sur laquelle on relève plus de deux mille noms en pays absolument inconnu. Il a abordé ensuite l'étude économique de la Nyanga et mis en relief les voies de communication et leur utilisation au point de vue commercial. Il a signalé les pays où le caoutchouc et l'ivoire abondent, et donné des renseignements précis sur les essences forestières et les cultures industrielles indigènes et européennes, notamment, café, cacao, vanille, coton, riz, canne à sucre, tabac, ramie (*Société de Géographie commerciale de Paris*, 2e section, 12 juin).

Société de Géographie.

Le bureau de la Société de Géographie a été constitué pour 1901-1902 de la façon suivante : Président : M. *Alfred Grandidier*, membre de l'Institut; — Vice-présidents : MM. le vice-amiral *Humann*, inspecteur général de la marine; *Et. Aymonier*, directeur de l'École coloniale; — Secrétaire : M. *Emile Gentil*, administrateur en chef des Colonies; — Scrutateurs : MM. *A. Bonnel de Mézières*, explorateur, et *Henri Dehérain*, sous-bibliothécaire à l'Institut.

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Généralités.

Coup d'œil sur la géographie et ses divisions en général et sur la géographie économique et sociale en particulier, par *Arthur de Claparède*. Genève, 1900, 30 pages. — Cette courte plaquette est la leçon d'ouverture du cours de géographie économique et sociale de M. de Claparède à l'Université de Genève. Il y montre quelle est l'étendue de la géographie économique, et comment elle se rattache aux autres branches de la géographie.

A. Supan. **Die Bevölkerung der Erde** (La population de la terre). XI. Asie, Australie et îles du Pacifique (*Petermanns Mitteilungen*, Ergänzungsheft, n° 135), 107 pages. — Ces notices statistiques sur la population du globe, après avoir fait partie du *Geographisches Jahrbuch* (t. I, II et III), sont passées depuis 1872 dans les cahiers complémentaires des *Petermanns Mitteilungen*. C'est le meilleur et le plus complet répertoire de ce genre qui existe; une critique sévère distingue entre les données dignes de foi et les autres, discute les méthodes d'évaluation là où manquent les chiffres précis, indique et interprète les sources de renseignements. Plus étendue même que son titre ne le laisserait supposer, cette publication mentionne tous les changements territoriaux amenés par les traités et conventions, ainsi que les changements de superficie résultant de mesures nouvelles. C'est avec le même soin de la rigueur et de l'actualité, mais avec infiniment plus de détails, le complément indispensable des indications annuellement fournies par l'*Almanach de Gotha*.

Le présent fascicule donne, entre autres études de valeur, un aperçu de la superficie et de la population de l'Asie turque avec une carte de densité et une savante discussion critique (p. 3-23), et un aperçu analogue pour la Chine (p. 41-51). Pour l'Inde, nous avons la substance des 33 volumes du *Census* de 1891, mais aussi les premiers résultats du recensement du 26 février 1901 (p. 70-71 et 74). Les tracés de frontières entre l'Inde et l'Afghanistan, l'Afghanistan et le Béloutchistan, le partage du Pamir, sont décrits avec netteté (p. 27-29). Pour l'Océanie, les nombreuses vicissitudes politiques survenues dans les archipels mélanésien, micronésien et polynésien, nous sont exposées d'après les informations les plus sûres et les plus fraîches, en même temps que les plus variées. C'est un magnifique travail d'érudition et de patience que ce répertoire. P. C. D'A.

La Géologie, par *H. Guède*, Paris, librairie C. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs, 1901, in-16, 724 pages, 151 figures (Bibliothèque des sciences contemporaines). — Tout voyageur, même s'il ne compte pas entreprendre une exploration spécialement scientifique, doit avoir des notions précises de géologie; il est

Digitized by Google

indispensable qu'il puisse noter la nature des terrains, reconnaître l'existence de pierres ou de minerais utilisables, prendre convenablement des échantillons. Le volume publié par M. H. Guède peut être recommandé aux explorateurs; l'auteur s'est efforcé de compléter ce que les traités classiques ont de trop sommaire, et de présenter, sous une forme accessible à tous, les théories et les détails qui rendent difficile la lecture des publications plus volumineuses. L'auteur a, dans un dernier chapitre, condensé les renseignements géographiques qu'il a tirés çà et là de l'examen des assises sédimentaires, afin d'envisager, d'un seul coup d'œil, l'évolution de la terre pendant la succession des époques géologiques; il a montré ainsi que l'étude de la géologie est inséparable de celle de la géographie physique. G. R.

La ramie, culture, préparation, utilisation industrielle. Paris, Bureaux de la *Revue des Cultures coloniales*, 1901, in-8°, 108 pages. — Sous ce titre, la *Revue des Cultures coloniales* que dirige, on le sait, M. Milhe-Poutingon, a réuni en volume les procès-verbaux *in extenso* des séances des deux sessions du Congrès international de la ramie qui s'est tenu à Paris en juin et en octobre 1900, ainsi que le compte rendu du concours d'appareils à décortiquer la ramie qui a eu lieu en octobre. Nos lecteurs savent déjà par l'article qu'a donné ici même M. Ch. Rivière (mai 1901) combien sont intéressantes au point de vue pratique toutes les questions qui se rapportent à ce textile. Cet ouvrage leur fournira des renseignements très complets sur la valeur culturale des diverses variétés, sur les climats et les sols qui lui conviennent, sur sa récolte et sa préparation, sur les débouchés et les prix de vente de ce produit. L'éminent et regretté professeur au Muséum d'histoire naturelle, M. Maxime Cornu, qui avait présidé le Congrès et le jury du concours, a, dans une *Introduction*, résumé les conclusions qui s'en étaient dégagées.

G. R.

Asie.

Ottchet Imperatorskago Rousskago Geographitcheskago Obchtchestva za 1900 god (Compte rendu de la Société Impériale russe de géographie pour l'année 1900). — Saint-Pétersbourg, 1901, 31 + 108 + 71 + 25 pages. — Le compte rendu annuel de la Société Impériale russe de géographie a ceci de particulièrement précieux, qu'il nous fait connaître les travaux des sections asiatiques de la Société longtemps avant que les *Izviestiia* de la Section centrale ou ceux des sections d'Asie en fournissent l'exposé détaillé, ce qui n'a jamais lieu sans de notables retards.

Section du Turkestan (1899). — La section du Turkestan doit participer à l'exploration détaillée des lacs de l'Asie centrale. Les recherches de L. Berg ont montré récemment que le lac d'Aral, contrairement à l'opinion accréditée, n'est pas en voie de décroissance, et que, dans ces dernières années, le niveau de ses eaux a tendu à s'élever. Il serait intéressant de se rendre compte si le prétendu dessèchement progressif de l'Asie centrale existe réellement, ou s'il y a des périodes alternatives de croissance et de diminution des nappes lacustres.

Digitized by Google

Section de Sibérie orientale (1898). — La section de Sibérie orientale a organisé une station zoologique au bord du Baïkal, près du village de Goloousstnoïé, et recueilli d'importantes collections.

Société pour l'étude des pays de l'Amour. — M. Braïlovskiy s'est rendu le long du Soutchan, à l'est de Vladivostok. Il a pu, non sans de nombreuses difficultés, étudier les *Tazes*, c'est-à-dire la tribu la plus méridionale des Orotches, qui, malencontreusement reléguée par les Russes dans un pays ingrat, exploitée par les Manzes, éprouvée par les épidémies de 1875 et de 1883, est en voie d'extinction. P. C. D'A.

Transalaï et Pamirs, par M. *G. Saint-Yves* (*Annales de Géographie*, 15 mars 1901). — Cette importante description géographique et scientifique complète et précise, en beaucoup de points, les notions que l'on possédait sur le Transalaï, l'une des parties les moins connues de l'Asie centrale, et sur les Pamirs sur lesquels les voyageurs ont donné des notions contradictoires. Le Pamir, le « Toit du monde », n'est pas un plateau unique ; il y a en réalité plusieurs pamirs, et ce mot n'est qu'un terme géographique.

Daï Nippon (le Japon) ; Essai sur les mœurs et les institutions, par *J. Hitomi*. Paris, Larose, 1900, 1 vol. in-8°, 306 pages, 74 photogravures hors texte. — A côté de la Chine immuable, le Japon, pays original entre tous, a subi une évolution étonnamment rapide qui l'a subitement élevé au niveau des puissances européennes ; mais la transformation a porté plus encore sur les institutions que sur les mœurs. Au contact de la civilisation occidentale, la valeur intellectuelle de ce peuple s'est accrue, sans que les qualités auxquelles il devait son génie propre aient disparu. Non contents de créer des merveilles artistiques inimitables, les Japonais se sont instruits dans les sciences, le droit et l'art de la guerre ; ils se sont, pourrait-on dire, complétés autant que modifiés. C'est ce qui nous paraît ressortir du tableau que M. Hitomi a tracé de son propre pays. Jusqu'à présent ce sont surtout les voyageurs et les écrivains de notre race qui nous avaient fait connaître le Japon ; s'ils en avaient souvent décrit d'une façon heureuse la vie extérieure, ils n'avaient pu en pénétrer l'âme et les sentiments intimes, et c'est à ce titre que l'ouvrage de M. Hitomi devient un document intéressant pour l'histoire morale du peuple japonais. Le livre est écrit avec élégance et il est aisé de sentir que l'auteur a voulu nous montrer son pays tel qu'il est, avec sincérité et sans exagération. G. R.

Les arts et les cultes anciens et modernes de l'Indo-Chine, conférence donnée le 29 décembre 1900 à la Société Française des ingénieurs coloniaux, par M. *Ch. Lemire*, résident honoraire de France. Paris, A. Challamel, 1901, in-8°, 23 pages. — L'auteur qui a déjà fait une série de travaux très documentés sur les monuments et les œuvres d'art de l'Indo-Chine qu'il a été à même d'étudier durant son séjour dans cette colonie, a spécialement parlé ici des mouvements des Kiams et des Annamites. Les Kiams sont un peuple qui occupait jadis le territoire de l'Annam actuel, depuis Baria, en Cochinchine, jusqu'à Caobang, au Tonkin ; leurs monuments indiquent une civilisation identique à celle des Khmers. G. R.

Digitized by Google

Les Moïs du So'n-Phong, par M. *E. M. Durand*, missionnaire apostolique à Kim-Son (*Bulletin de Géographie historique et descriptive*, 1900, nos 1-2, p. 284-322). Le So'n-Phong était, jusqu'à ces dernières années, une juridiction administrative annamite qui englobait les Moïs des deux provinces de Binh-Dinh et de Quang-Njai.

Afrique.

Denkschrift über die Entwicklung der deutschen Schutzgebiete in Afrika und in der Sudsee für das Jahr 1899-1900 (Mémoire sur le développement des territoires de protectorat allemands en Afrique et dans le Pacifique). Berlin, Dietrich Reimer, 1 vol., 260 pages.

Ce document officiel, rédigé à l'aide des rapports des gouverneurs locaux, donne des renseignements détaillés sur l'organisation et le développement économique de chacun des territoires de protectorat allemands; nous en extrayons les suivants, relatifs aux territoires d'Afrique.

Togo. — Population européenne de 114 personnes. Le commerce total atteint 7,365,000 francs, dont 4,115,000 aux importations et 3,250,000 aux exportations (commerce total du Dahomey français en 1899 : 25,000,000 fr.). On constate une grande diminution dans l'exportation du caoutchouc : 82 tonnes contre 177 en 1898-1899. La culture du coton s'accroît rapidement; celle du tabac se développe dans des conditions satisfaisantes. Les essais de culture de la kola au jardin d'expériences ont donné de bons résultats. Les plantations de palmiers sur le littoral sont en bonne voie : à Kpeme on a planté 143,000 arbres. Les trois routes existantes ne s'avancent pas beaucoup dans l'intérieur du pays, mais les indigènes les entretiennent volontiers. Le gouvernement accorde une attention toute particulière à l'élevage (bœufs à Atakpame, chevaux à Sokode). Le budget de 1901 prévoit une première annuité de 600,000 marks (750,000 fr.) pour l'établissement d'un pont de débarquement à Lome et d'une petite ligne ferrée à voie étroite entre Lome et Klein Popo.

Kameroun. — La population blanche s'est élevée de 425 à 528 personnes : les employés et soldats sont au nombre de 81 seulement. Le 30 juin 1900 la superficie totale des plantations atteignait 3,056 hectares (dont 2,921 pour le cacao), exploités par 3,673 ouvriers. Ce nombre est insuffisant : il en faudrait 8,000. Par suite de la pénurie de la main-d'œuvre, le gouverneur n'accorde plus de nouvelles concessions. Le commerce total atteint 22,250,000 francs, dont 6,375,000 francs aux exportations (chiffre sensiblement égal à celui de l'exercice 1898-1899) et 15,875,000 francs aux importations (en augmentation de 2,500,000 environ). Les principaux articles d'exportation sont : l'huile de palme, les noix de coco, la gomme, l'ivoire et le bois d'ébène. L'indigène apporte très peu d'ivoire : les éléphants disparaissent peu à peu. Le mouvement commercial se propage vers le nord; on construit une route de Yaunde à Yoko par Ngila. Le budget de 1901 prévoit une somme de 375,000 francs pour travaux de route.

Est africain allemand. — La population européenne est de 1,139 personnes; la population indigène de 6,100,000. Le commerce total en 1899-1900 atteint 18,500,000 francs contre 20,025,000 en 1898-1899. L'impôt sur les maisons et

Digitized by Google

les cabanes a donné 836,500 francs contre 703,500 dans l'exercice précédent. Le revenu des douanes a diminué de 234,500 francs et atteint 1,721,000 francs; cette diminution est due à un ralentissement dans les importations et au détournement du trafic par la voie ferrée de l'Ouganda et des lignes fluviales Zambèze, Chiré et Congo. L'état sanitaire est plus favorable qu'en 1898-1899. La famine qui avait été causée par la sécheresse persistante et les invasions de sauterelles est actuellement conjurée. Les plantations de chanvre donnent des produits bien accueillis à Hambourg. On a fait dans plusieurs stations des essais de caoutchouc Ceara et on continue ceux de tabac à Mousimbe. Des gisements de minerai de fer considérables ont été découverts au nord et au nord-est du lac Nyassa. Les travaux de recherche d'or ont subi un arrêt. Un entrepreneur exploite une mine de grenat à Mamapouta dans l'hinterland de Lindi. L'exploitation privée du mica à Oulougoura est en bonne voie.

Sud-ouest-africain. — Au 1er janvier 1900 la population blanche s'élevait à 3,388 personnes contre 2,872 en 1899, soit une augmentation de 516 (225 Allemands, 80 Anglais, 108 Boers). Le commerce total est de 12,875,000 fr. dont 1,750,000 aux exportations et 11,125,000 aux importations. Le revenu des douanes s'élève à 1,103,750 francs en augmentation de 256,250 francs. Les indigènes s'habituent de plus en plus à la domination européenne dont ils apprécient les bienfaits. La construction de la voie ferrée Swakopmund-Windhoek progresse. Dans le district Rehoboth on a trouvé du cuivre en quantité considérable et de l'or; une compagnie s'est formée dans le but de construire une voie ferrée entre la côte et le centre minier. La Matchlefs Estate and Mining Company s'est engagée par traité à ouvrir à l'exploitation les mines de Matchlef dans un délai de douze mois après l'ouverture au trafic de la voie ferrée de Windhoek. Le diamant a été découvert sur le territoire de Bersaba.

A. B.

L'organisation économique de l'Afrique occidentale française. Rapport à M. le ministre du Commerce et de l'Industrie, par M. *Aspe-Fleurimont*, conseiller du commerce extérieur de la France, 1901, in-8°, 98 p. — Notre industrie métropolitaine n'ayant pas retiré de notre expansion coloniale des bénéfices en rapport avec les sacrifices faits par le pays, il y a lieu de changer le système actuellement suivi. M. Aspe-Fleurimont, après avoir exposé le régime économique de l'Afrique occidentale française, examine les solutions qu'il conviendrait d'apporter relativement à l'appropriation des terres, l'aménagement des forêts, au régime des concessions territoriales et à la pénétration par les chemins de fer.

La Guinée française, Conakry et Rivières du Sud, par M. *Aspe-Fleurimont*, conseiller du commerce extérieur de la France. Paris, A. Challamel, 1900, 1 vol. in-12, 351 p., 2 cartes. — L'auteur, qui a réuni sur place les éléments de cet ouvrage, au cours d'un séjour de plusieurs années dans la colonie, décrit avec clarté et précision le pays et ses habitants; il nous montre le prodigieux développement de Conakry et l'état prospère de la colonie. Le caoutchouc est l'objet d'une exploitation lucrative, mais de nombreuses maisons françaises et étrangères s'étant créées dans le pays, il est à

Digitized by Google

craindre qu'elles ne se nuisent entre elles, les éléments de commerce n'y étant pas illimités. Si le caoutchouc, exploité avec imprévoyance par les noirs, venait à disparaître, c'en serait fait de la richesse de la colonie. Jusqu'ici, la prospérité n'a été due qu'à la fertilité de ses parties voisines de l'Océan, mais il faut une mise en valeur *réelle* des diverses régions, il faut *coloniser*. Pour arriver à ce résultat, il importe d'être assuré d'une main-d'œuvre suffisante. L'avenir est dans l'assimilation rationnelle et progressive des peuplades noires, et dans l'établissement d'un régime du travail indigène. Le volume se termine par des renseignements très intéressants pour le commerce de la Guinée française avec la métropole. G. R.

La mission Hostains-d'Ollone de la Côte de l'Ivoire au Soudan et à la Guinée, par le capitaine *d'Ollone* (*Le Tour du Monde*, avril-juin 1901).

Carte de l'Etat indépendant du Congo, dressée à l'échelle de 1/2,000,000e, par *A.-J. Wauters* (4 feuilles, tirées en 6 couleurs; format : 1 m. 20 × 1 m. 35). — Cette carte utilise les renseignements fournis par les dernières explorations, notamment les itinéraires de MM. Grogan et Moore, dans la région des grands lacs, et ceux de l'expédition du commandant Lemaire au Katanga.

Etudes d'histoire contemporaine, l'Egypte (1798-1900), par *Louis Bréhier*, docteur ès lettres, chargé de cours à l'Université de Clermont-Ferrand, Paris, Combet et Cie (ancienne librairie Furne), 1 vol. in-8°, 334 pages, avec cartes et plans. — L'histoire de l'Égypte durant les cent dernières années intéresse les géographes en ce qu'elle présente un épisode intéressant de l'expansion coloniale de la France et de l'Angleterre. Si cette dernière règne aujourd'hui en maîtresse sur les bords du Nil, c'est la France qui, dans la première moitié du siècle, a instruit l'Égypte, et ce sont ses savants, ses ingénieurs, ses commerçants qui y ont répandu la civilisation; leur trace se retrouve aujourd'hui partout. Le gouvernement de Méhémet-Ali favorisait tout ce qui venait de France. L'ouvrage de M. Bréhier montre très bien comment l'Angleterre à son tour a été amenée à porter son attention sur l'Égypte et au prix de quels efforts elle s'y est établie en vue de créer du Caire au Cap un immense empire africain.

La peste d'Alexandrie en 1899 au point de vue clinique épidémiologique, etc., par le Dr *A. Valassopoulo*, médecin en chef de l'hôpital grec d'Alexandrie (ouvrage récompensé par l'Académie de médecine de Paris). Paris, A. Maloine, 1901, 1 vol. n-8°, 164 pages, avec figures et cartes. — Le 20 mai 1899, l'existence de la peste à Alexandrie était officiellement déclarée; une fois de plus, il a été constaté que l'épidémie a commencé par atteindre les rats; puis elle s'est propagée dans les divers quartiers de la ville. L'histoire de cette épidémie, écrite par le Dr Valassopoulo d'après ses observations sur les malades qu'il a traités à l'hôpital grec d'Alexandrie, fournit aux praticiens un tableau complet de la maladie avec des considérations sur la pathogénie, le diagnostic, la prophylaxie, ainsi que la sérothérapie anti-pesteuse. On ne saurait trop s'éclairer sur la biologie du bacille de la peste et sur les modes de propagation de la maladie. On sait que, pour la prophylaxie de l'Europe, ce sont les décisions de la conférence sanitaire internationale de

Digitized by Google

Venise (16 février-19 mars 1897) qui servent actuellement de règle dans les ports de mer; le Dr Valassopoulo montre que, sur divers points, les prescriptions de la conférence sont insuffisantes. G. R.

Voyage dans la partie septentrionale du désert arabique, par M. *R. Fourtau* (*Bulletin de la Société khédiviale de géographie*, 1900, n° 9, p. 515-577). — L'article contient les relations réunies de plusieurs voyages accomplis par l'auteur entre les 28° 40′ et 30° 30′ de latitude nord, et les 31° 15′ et 32° 40′ de longitude est de Greenwich. L'ensemble de ses itinéraires représente un quadrilatère irrégulier, allant du Caire à Fayed, sur les bords des lacs amers, et de là à Suez; puis de Suez à Mirsa et Thlemel, au sud du lac de Zafarana, de ce point à Wasta, dans la vallée du Nil, et de Wasta au Caire. Le voyageur a complété aussi sur bien des points la carte du Galala-el-Baharieh, encadré dans cet itinéraire, et il a étudié le versant nord du Galala-el-Kiblieh. Une carte à l'échelle de 1/500,000e est jointe à l'article.

Le regione interne dell'Africa orientale secondo le ultime spedizioni, par le Dr *Eugenio Oberti* (*Rivista geografica italiana*, février et mars 1901). —Après l'Autrichien Teleki et le Français Borelli, M. Bottego a visité, en 1897, une partie des pays compris entre le haut Nil et le Djouba d'une part, entre l'Ethiopie et le lac Rodolphe d'autre part, plus spécialement le bassin de l'Omo et la région des lacs Stephanie et Rodolphe. Cette exploration ou plutôt cette double exploration (car M. Bottego y a fait deux voyages) a fourni des indications précises sur l'hydrographie et l'orographie de ces contrées et donné une certitude à la détermination de l'Omo, de sa direction, de son cours, du régime de ses eaux. Le vaillant explorateur a succombé en mars 1897, mais son initiative a montré la voie à d'autres pionniers, comme le savant Maurice Sacchi, victime aussi de ses courageux efforts. M. Oberti met en face des travaux dus aux savants italiens les notions résultant des dernières expéditions Leontieff et Donaldson Smith, afin de compléter, de confirmer et de rectifier s'il y a lieu les découvertes de Bottego.

Grâce à ces diverses expéditions, le bassin de l'Omo a été reconnu en entier. Ce fleuve qui a une direction générale nord-sud, court dans une vallée bordée de hautes montagnes, atteignant jusqu'à 4,000 mètres et présentant un ensemble de chaînes et de massifs tout différent de l'aspect général, hauts plateaux ou terrasses, des autres monts africains. Leur origine géologique s'indique par là : elle est volcanique. Par les expéditions de Bottego, une découverte est acquise, c'est que, contrairement aux opinions exprimées précédemment, l'Omo n'appartient ni au bassin du Nil ni au versant de l'Océan Indien dont on l'avait cru tributaire. Il se déverse dans le lac Rodolphe. Borelli, qui avait reconnu le cours supérieur du fleuve, mais sans dépasser 6° 50′ de latit. N., avait bien admis cette hypothèse; Bottego, venant par l'est, a établi le fait de façon indiscutable, et déterminé le point où le fleuve disparaît dans le grand lac. Dans son deuxième et dernier voyage, il eut à surmonter d'énormes difficultés ; il put néanmoins explorer la rive ouest du lac, puis, remontant vers le nord, il abordait les montagnes de l'Éthiopie méridionale, quand il fut trahi et assassiné, près de Gobo.

Digitized by Google

Plus à l'est, on peut affirmer que, dans la zone comprise entre 5° 17′ et 6° 10′ de latit. N. suivant le 38e degré de longit. E., les explorations ont donné des renseignements orographiques, géologiques et hydrographiques absolument exacts. C'est la région des monts Badditu, le pays des Giam-Giam, d'où Bottego atteignit le bassin de l'Omo après avoir franchi, marchant de l'est à l'ouest, celui des lacs Ciamo et Pagade.

Le régime des eaux, cours d'eau et lacs qui les reçoivent, est essentiellement variable suivant les saisons, et aussi selon la nature des terrains qui forment les bassins. Des observations combinées de la mission Bottego et du comte Leontieff, il ressort qu'en résumé l'Omo est un « beau fleuve presque partout large et profond »; que le volume de ses eaux est considérable, « qu'elles s'écoulent rapides, d'un débit régulier et uniforme ». Les hautes eaux coïncident dans cette région avec la fin de la saison des pluies, de septembre à octobre; les plus basses, à la période mars-avril.

Sur les pentes des collines qui appartiennent aux chaînes formant la ceinture de ces cours d'eau — l'Omo et ses affluents — il y a des parties de terrain qui sont bien cultivées; au-dessus du 6e degré de latit. N., les explorateurs ont signalé d'épaisses forêts à essences tropicales.

A. M.

Amérique.

Les richesses de la Guyane française et de l'ancien Contesté franco-brésilien, par *Georges Brousseau*. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1901, gr. in-8. — M. Brousseau s'est efforcé de faire mieux connaître la Guyane si méconnue de nos jours, et son ouvrage est l'une des meilleures descriptions de ce pays et de ses productions, ainsi que des mœurs des habitants. L'auteur a consacré plusieurs chapitres aux placers, à la colonisation, à l'agriculture, à l'élevage du bétail, à l'exploitation des forêts, aux chasses et aux pêches, de telle sorte qu'il a écrit un véritable guide du colon et de l'industriel à la Guyane. Une dernière partie du volume est consacrée à l'ancien Contesté franco-brésilien, mais, au point de vue français tout au moins, elle n'offre plus maintenant qu'un intérêt rétrospectif, l'arbitrage du 30 novembre 1900, prononcé par le Conseil fédéral suisse, ayant attribué cette région au Brésil. L'ouvrage est accompagné d'une carte hors texte et de nombreuses gravures.

Nous rappelons que M. Brousseau a exploré pendant onze années cette partie de l'Amérique. De 1887 à 1894, il a parcouru la Guyane à peu près dans tous les sens. En 1893, il a envoyé à la Société de Géographie de Paris la carte détaillée du Maroni au 1/100,000e, en 7 feuilles. En 1894, il a fait sa première exploration du Carsevenne dans le Contesté, et il a relevé au 100,000e ce fleuve et son principal affluent qu'il a appelé Carnot. Ce travail, se raccordant avec celui de Coudreau sur la rivière Yaoué, affluent de l'Oyapock, détruisit les hypothèses inexactes qui avaient été faites sur les cours d'eau du Contesté. En 1895, M. Brousseau remonta le Cachipour, dont il détermina les sources, ainsi que celles de la Yaoué, du Counani et de la rivière Carnot. De novembre 1895 à avril 1898, il fut chargé par le gouverneur de la Guyane

Digitized by Google

française, M. de Lamothe, de rassembler les renseignements nécessaires pour l'établissement de la carte du Contesté entre l'Oyapock et l'Araguary, ce qui représente une superficie de 60,000 kilomètres carrés, et un développement de côtes de 450 kilomètres. G. R.

Régions polaires.

Les régions boréales, par *Étienne Richet*. Paris, librairie C. Reinwald, Schleicher frères, 1900, 1 vol. in-16, 212 pages, avec 11 figures et 4 cartes (*Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles*). — Au lieu de s'en tenir, comme son titre l'indique, aux régions boréales, l'auteur donne des aperçus sur des pays qui n'appartiennent plus à l'Extrême-Nord, et il conduit le lecteur jusqu'à Vancouver, Québec et Montréal, Christiania, Saint-Pétersbourg. Les chapitres les plus intéressants du volume sont ceux consacrés aux populations et aux pays de la zone vraiment boréale, aux Esquimaux, au Grönland, aux îles Féroë. Il faut citer, sur ces dernières îles, si peu visitées et si rarement décrites, des notes mises en appendice et qui sont extraites du récit d'un voyage jadis fait dans cet archipel par Georges Pouchet, professeur au Muséum d'histoire naturelle.

L'alpinisme au Spitsberg ; les ascensions de sir Martin Conway, ouvrage traduit et résumé par *Charles Rabot*. Paris, Hachette, 1901, 1 vol. in-16, 212 p., 58 illustr., 2 cartes. — Depuis la première expédition au Spitsberg, accomplie par lord Mulgrave en 1773, de nombreuses missions ont visité les côtes de cet archipel, mais peu d'entre elles ont pénétré à l'intérieur. Seuls, Gustaf Nordenskiöld, fils du célèbre explorateur suédois, en 1890, et M. Charles Rabot en 1892, avaient tenté de reconnaître la partie centrale du pays, quand, en 1896, sir Martin Conway, l'intrépide alpiniste qui s'était élevé au pic des Pionniers, dans l'Himalaya, à l'altitude de plus de 7,000 mètres en 1892, entreprit de traverser le Spitsberg. Il réussit, et compléta l'exploration de la Terre de l'Ouest par une nouvelle campagne en 1897.

M. Charles Rabot, qui avait fait la moitié de cette traversée, jusqu'au pic qu'il avait nommé Milne-Edwards, était mieux que tout autre qualifié pour raconter, au public français, d'après la publication anglaise de sir Martin Conway (*The first Crossing of Spitsbergen*) les péripéties les plus saillantes de ces deux voyages. Il a écrit un volume d'une lecture attrayante en même temps que d'un réel intérêt scientifique. S'il s'est surtout attaché à décrire les escalades de sommets et les traversées de glaciers, il n'en a pas moins donné une bonne vue d'ensemble sur l'exploration géographique. L'alpinisme n'est pas aujourd'hui un vain sport, mais de plus en plus dirigé vers un but scientifique, il élargit le cercle de ses entreprises, au plus grand profit de nos connaissances géographiques. G. R.

L'éditeur-gérant : CH DELAGRAVE.

5908. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

Fondée par LUDOVIC DRAPEYRON

EXPLORATION — COLONISATION
GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET ÉCONOMIQUE

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE
Août 1901

SOMMAIRE

F. BRUGIÈRE : L'expansion européenne pendant le XIXe siècle (*fin*).
ANDRÉ BRISSE : Le développement colonial allemand (*fin*).
PIERRE DORNIN : Du Soudan au Maroc et à l'Algérie.
PIERRE BARDEY : Lettres d'Hodeidah.
G. REGELSPERGER : Mouvement géographique.
L. R. : Le développement du réseau télégraphique sous-marin en Angleterre et en Allemagne.
Nécrologie : Xénopol; Édouard Foà.
Sociétés et corps savants, cours et conférences.
Revue bibliographique.

CARTE

Carte du Soudan (en couleurs et hors texte).

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

REVUE DE GÉOGRAPHIE

Fondée en 1877 par LUDOVIC DRAPEYRON

Comité de Rédaction..... M. le général Niox, *président;*
M. E. Levasseur, *de l'Institut;*
M. le prince d'Arenberg, *de l'Institut;*
M. Charles-Roux, *ancien député.*

Secrétaire de la Rédaction. M. G. Regelsperger.

La *Revue de Géographie* publie des études sur toutes les questions qui se rattachent à la géographie descriptive, politique ou économique. Par la variété et le choix de ses articles, elle s'efforce, non seulement de mettre ses lecteurs au courant des progrès sans cesse réalisés dans la connaissance et dans l'exploitation du globe, mais elle se propose aussi de faire connaître le rôle et les procédés d'action de chaque peuple et de chaque race dans la mise en valeur de leurs domaines.

Un article mensuel résume ou analyse régulièrement tous les événements qui intéressent la géographie dans toutes les parties du monde et donne les nouvelles les plus récentes des voyages d'exploration.

La *Revue* rend compte des assemblées des sociétés de géographie et des principales publications géographiques.

A chaque numéro seront joints une carte d'une des régions sur lesquelles se porte un intérêt d'actualité, des croquis explicatifs et, s'il y a lieu, des vues photographiques.

La *Revue* paraît par livraisons mensuelles de 6 feuilles grand in-8, qui forment, chaque année, deux volumes de près de 600 pages chacun, avec Table analytique et Répertoire alphabétique.

Le prix de l'abonnement annuel est de **25** fr. pour Paris; de **28** fr. pour les départements et pour les pays de l'Union postale.

Les abonnements partent du premier jour de chaque trimestre : 1er janvier, 1er avril, 1er juillet, 1er octobre.

PRIX D'UN NUMÉRO SÉPARÉ : 3 FRANCS

Le prix de la collection complète (1877-1900), soit 47 volumes : 100 francs.

Adresser ce qui concerne la rédaction et l'administration à

M. CH. DELAGRAVE, éditeur-gérant de la *Revue de Géographie*, 15, rue Soufflot, à Paris.

Digitized by Google

L'EXPANSION EUROPÉENNE

PENDANT LE XIXe SIÈCLE[1]

Nous avons essayé de marquer la situation mondiale des grandes puissances de sang européen, qui sont en compétition pour le partage définitif de la Terre. Nous avons précisé la part actuelle de chacune d'elles, avec les droits, les ambitions et les convoitises qui en sont la conséquence. Ces empires ou domaines coloniaux ont une importance et des étendues très inégales, en raison de l'ancienneté des premières expansions et des nouvelles capacités commerciales. Leur formation a donné lieu déjà à de nombreuses rivalités, qui ont même provoqué des conflits armés, mais il faut rendre un juste hommage aux efforts des diplomaties, qui ont pu jusqu'ici empêcher cette conflagration universelle, dont les pessimistes annoncent périodiquement la fatale échéance.

Les possessions, respectivement reconnues à chaque puissance, sont à peu près délimitées pour le moment, et il semblerait que, de ce côté-là au moins, les causes de conflit soient éteintes et que les contacts puissent être pacifiques. On pourrait l'espérer, si toutes ces frontières étaient communes, mitoyennes, comme en Europe, et qu'il n'y eut plus entre elles de territoires à disputer. Et encore nous savons combien graves sont ces questions de frontières, après des siècles de luttes, quand leur règlement a été extorqué par la violence, en violation des anciens traités et au détriment des nationalités acceptées !

La liquidation et le partage du Monde, avons-nous déjà dit, sont en pleine activité, et les puissances copartageantes s'efforcent de hâter leur règlement définitif. Il y a en effet des terres encore vacantes, lambeaux de pays qui ont échappé à la pénétration, à la

1. Voir les livraisons d'avril et de juin.

Digitized by Google

conquête, par leur éloignement de la mer, par les difficultés du sol, par le recul farouche de leurs habitants —; vastes territoires dont l'isolement et la différence de leur civilisation ont sauvegardé jusqu'ici l'indépendance —; États plus fortement constitués pour la résistance, capables même de réagir et de réclamer, à leur tour, leur droit de conquête et d'expansion.

A ceux qui pourraient croire que l'Expansion européenne a tout absorbé, ou va tout absorber, la carte répond la première par ces plaques, de dimensions variables, marquant les pays encore impénétrés ou rebelles à la prise de possession; et l'histoire contemporaine y ajoute le commentaire des faits journaliers.

Puis, en dehors des terres où l'expansion trouve des limites, en dehors des domaines réservés à chaque puissance et des champs d'action continentaux, les océans ouvrent les routes banales à toutes les concurrences commerciales. Là, point de partage et de délimitation, les paquebots luttent de tonnage et de vitesse et portent dans leurs soutes les secrets des prépondérances économiques.

Si quelque génie pouvait nous transporter d'un vol rapide au-dessus des continents et des mers, nos yeux embrasseraient un vaste et grandiose spectacle, que nos imaginations casanières ont peine à concevoir dans le cercle de nos étroits horizons, et nous apercevrions nettement ce que notre plume exprime mal, et ce que la carte elle-même figure trop sèchement, cette double expansion maritime et coloniale des races européennes, qui s'entremêlent et s'entrecroisent d'océans en océans et de continents en continents; mais nous distinguerions surtout ces zones d'attraction vers lesquelles elles sont emportées dans une course, aussi âpre qu'irrésistible, toujours en quête de nouvelles richesses pour des appétits jamais assouvis, de nouveaux terrains d'épandage pour des surproductions inquiétantes d'hommes, de capitaux et de travail.

Les vieux diplomates regardent d'un œil étonné et anxieux les allures de cette grande Expansion que leur jeunesse n'avait pas prévue. Les difficultés à la solution desquelles s'appliquaient d'ordinaire les combinaisons de leur sagesse et de leur expérience étaient, dans le passé, d'une tout autre nature. En termes diplomatiques, une *question* se posait, d'où pouvait sortir la guerre, ou du moins des embarras et des complications, avec les tensions aggravantes de relations et d'affaires. La diplomatie s'employait à la

Digitized by Google

résoudre ; elle y réussissait rarement par solution définitive, mais le plus souvent par arrangement temporaire ; en tout cas, elle enveloppait ces difficultés d'atténuations et de compromis.

Gagner du temps, prolonger au plus extrême délai la paix entre les adversaires, la diplomatie, la plupart de temps, n'avait d'autre prétention.

Dans le cours du XIXe siècle, les diplomates européens, tout entiers aux querelles et aux crises intérieures des nationalités européennes en gestation décisive, n'eurent de préoccupations graves à l'extérieur que pour une seule question, qui à cette époque absorbait tout : la *question d'Orient*, dont le réveil toujours menaçant mettait périodiquement en péril la paix européenne.

Les questions se sont multipliées depuis. Le percement du canal de Suez qui a ouvert l'Extrême-Orient et les Terres océaniques ; le partage du continent africain ; la construction des grandes voies ferrées transcontinentales ; la politique nouvelle de l'impérialisme anglais, qui a provoqué peut-être l'impérialisme américain ; la pénétration asiatique, et bien d'autres causes encore ont singulièrement agrandi le champ des luttes et déplacé le centre de gravité de l'action diplomatique.

Depuis trente ans, cependant, l'Europe jouit d'une paix profonde, mais d'une paix armée, qui l'étonne et ne calme pas ses inquiétudes. Les forces d'expansion, les activités trop contenues, les nécessités sociales ont fini par briser les lisières dans lesquelles la politique des États semblait se complaire à enfermer leur intégrité nationale et territoriale, et pendant que les sentinelles continuent à monter leur garde, toujours attentive, aux frontières litigieuses, des marchands, des colons, des soldats se rencontrent en dehors, sur tout le pourtour des méridiens et des parallèles de la sphère. Leurs contacts, leurs concurrences deviennent rapidement des conflits, et ainsi se sont posées une série de *questions* singulièrement plus vastes et plus complexes, au règlement desquelles les hommes d'État de nos jours usent en de louables efforts, des énergies et des intelligences dignes de leurs prédécesseurs. Et leur mérite est d'autant plus grand que la divergence des idées et des sentiments est plus sensible, que la nervosité et l'ambition malsaine de certaines personnalités rendent leur tâche plus dure et les solutions plus incertaines.

Nous voudrions, pour finir cette esquisse sommaire de l'Expan-

Digitized by Google

sion européenne au début du XXe siècle faire passer ici, en une sorte de revue panoramique, les principales *questions*, dont le débat est issu de l'Expansion même, et qui peuvent en troubler le développement pacifique. Nous les définirons par quelques traits, aussi simples et aussi nets que possible, sans entrer dans les détails, mais en précisant spécialement la position et l'intérêt de chaque puissance dans la solution de la question.

Pour plus de clarté, nous diviserons cette étude en chapitres correspondant aux grands théâtres actuels de l'Expansion : *questions méditerranéennes*, se rattachant dans leur ensemble à la vieille question d'Orient; *questions africaines; questions d'Extrême-Orient*, dont dépendent de plus en plus les *questions des terres océaniques et de l'océan Pacifique;* enfin *questions américaines*.

Questions méditerranéennes. — Les origines et les péripéties de la question d'Orient sont classiques, et il nous suffira de définir simplement le double problème qu'elle a posé et qui se pose encore : 1° lutte de l'Europe chrétienne contre le monde musulman, et par suite refoulement du Turc en Asie et émancipation complète de la Péninsule des Balkans, terre européenne et chrétienne; 2° rivalités des puissances européennes dans la Méditerranée, et, par suite, difficultés d'entente au sujet de la liquidation et du partage de l'Empire ottoman.

Les Turcs Osmanlis, en tant que race et système politique, n'ont été que des envahisseurs et des conquérants. Ils n'ont rien fondé; ce sont des nomades immobilisés par les circonstances. En Europe les sultans ottomans sont restés des chefs barbares; l'absolutisme politique et le fanatisme religieux, modérés en une certaine mesure par la crainte de l'Europe chrétienne et par l'énervement de leurs propres forces, sont les seuls principes qui dirigent leurs actes.

De récents et déplorables événements ont prouvé que la réforme politique rêvée par quelques esprits généreux et éclairés du monde de l'Islam se heurtera toujours contre l'inertie et l'obstination des mœurs, et, sans vouloir froisser le respectable sentiment national, qui persiste au cœur de nombreux Turcs, nous croyons que

Digitized by Google

l'existence de cet empire absolu, au milieu de l'Europe démocratisée, est un véritable anachronisme historique.

Jusqu'à ces dernières années, les deux principales puissances rivales, directement intéressées à la question d'Orient, étaient l'Angleterre et la Russie. La Russie voulait Constantinople, débouché naturel de la mer Noire, dans la Méditerranée, et prétendait ramener les populations balkaniques, Serbes, Bulgares, Monténégrins, etc., dans le giron politique et religieux du grand peuple slave, dont elles étaient détachées. L'Angleterre, par intérêt commercial, suzeraine impérieuse des mers, refusait à la Russie l'accès à la Méditerranée. Entre les deux, la France, forte de son vieux renom en Orient, gardant précieusement le protectorat catholique qui lui assurait la plus haute influence morale, appuyant son intervention sur son désintéressement même, jouait le rôle de pondérateur.

La question d'Orient était donc plutôt une question d'équilibre européen, de politique méditerranéenne ; mais depuis vingt ans, elle s'est compliquée d'autres questions, résultantes du mouvement formidable d'expansion, dont nous exposons ici les phases.

Les principaux faits qui ont mis la question d'Orient à son point actuel sont : la conquête de l'Algérie par la France, celle du Caucase par la Russie, le percement du canal de Suez, la formation du royaume d'Italie, la guerre turco-russe et le traité de Berlin de 1878, la résurrection des États balkaniques, l'occupation de l'Égypte par les Anglais, le protectorat imposé par la France à la Tunisie, les tentatives, de plus en plus marquées, d'absorption de la péninsule des Balkans dans la zone d'action du commerce autrichien et allemand; les rivalités d'influence entre Grecs, Slaves et Roumains; l'agitation arménienne et les massacres qui en ont été la cause et la conséquence, la guerre turco-grecque, etc.

Par la prise d'Alger et son établissement en Algérie, la France avait libéré la Méditerranée des pirateries barbaresques, reliquats odieux des anciennes servitudes musulmanes. Plus tard, l'établissement de son protectorat en Tunisie, comme l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre, assurait la main-mise des puissances chrétiennes sur l'Afrique septentrionale qui échappait ainsi à la suprématie politique des sultans de Constantinople pour ne leur rester attaché que par des liens de vassalité religieuse.

Digitized by Google

Si la lutte se continue entre chrétiens et musulmans, la puissance de l'Islam dans la Méditerranée n'en est pas moins irrémédiablement brisée. Le panislamisme peut rêver l'union des musulmans d'Europe, d'Afrique et d'Amérique; il n'est plus qu'une formule de sociétés secrètes.

La Russie semble, d'ailleurs, abandonner Constantinople comme objectif immédiat. C'est vers l'Asie orientale que sa politique est actuellement tendue.

La question grecque et crétoise est momentanément réglée et l'Europe ne permettra pas sans doute qu'elle renaisse d'ici quelque temps.

L'Angleterre, grâce à l'abstention de la France, affermit de plus en plus sa situation en Égypte.

L'Allemagne, à qui l'Autriche-Hongrie a ouvert les routes du Levant, combine son action politique avec l'extension remarquable de son commerce et a tout intérêt à maintenir pour le moment le *statu quo*.

L'Italie, désenchantée de la politique coloniale par l'échec de ses tentatives en Abyssinie, se recueille; peut-être cherchera-t-elle un jour une faible compensation dans une occupation de la Tripolitaine, à laquelle la France ne fera pas sans doute d'opposition.

Deux questions restent encore assez graves, l'Égypte et le Maroc. Cette dernière particulièrement est devenue aiguë, depuis l'occupation des oasis sahariennes par la France.

Le Maroc est un État musulman indépendant. Son chef, de la descendance du Prophète, est sur le même rang au point de vue du khalifat religieux que le sultan de Constantinople, mais le chérif de Fez n'a pas un pouvoir politique et territorial, qui puisse étayer sa suprématie religieuse.

Les montagnes marocaines, escarpées et sauvages, abritent des populations berbères, farouches et inabordables, refusant l'impôt et aimant la bataille et le pillage. Les habitants des plaines et du littoral, Maures pour la plupart, ne tirent pas parti de la fertilité du sol. Le Maroc fait tache aux bords de la Méditerranée, à côté de l'Algérie. Il vaudrait d'être acquis, civilisé et exploité.

Napoléon III avait montré le Maroc à l'Espagne comme une conquête coloniale à portée de ses efforts; l'Espagne tenta d'y prendre pied, mais elle n'y réussit pas. Que peut-elle aujourd'hui?

Quant à la France, dont les intérêts généraux seraient gravement

Digitized by Google

atteints et qui verrait la sécurité de l'Algérie menacée si une puissance européenne rivale établissait sa suprématie au Maroc, elle hésite elle-même à prendre l'initiative d'une intervention quelconque qui pourrait devenir l'origine de conflits et de complications. Elle se borne à surveiller les agissements hostiles, mais il n'est pas en son pouvoir d'entraver l'infiltration commerciale des Anglais et des Allemands qui se créent ainsi des intérêts dont il faudra tenir compte quand sonnera l'heure du règlement.

Tel est, en résumé, l'état actuel des questions méditerranéennes dont la vieille question d'Orient est toujours le nœud, mais qui se sont compliquées avec les pénétrations et les conquêtes africaines.

Questions africaines. — Le partage de l'Afrique est un fait accompli. Par conséquent les questions qu'il soulève sont à peu près liquidées, en ce qui concerne au moins les conventions entre les puissances intéressées.

Ouverte en 1885, la liquidation a marché rapidement, plus facilement qu'on n'osait l'espérer; les délimitations des hinterlands, les plus sujettes à conflits, ont été réglées par concessions réciproques. La carte d'Afrique, si vague il y a à peine dix ans, se présente aujourd'hui avec des contours politiques suffisamment arrêtés. Les lots des trois grandes puissances, France, Angleterre, Allemagne, sont nettement définis, et, à côté d'eux, les parties réservées au Portugal, à l'Espagne et à la Belgique ont été précisées. Il ne reste plus que des questions de pénétration intérieure, particulières à chaque puissance, mais qui se heurtent encore à quelques territoires indépendants: le Maroc, l'Abyssinie, les Républiques boers, et, pour mémoire, le petit État de Libéria[1].

1. En traitant les questions africaines, il y aurait lieu de parler également de l'Arabie, qui dépend géographiquement et religieusement de l'Afrique méditerranéenne et musulmane. La péninsule arabique, à peu près déserte à l'intérieur, est habitée par des populations demi-sédentaires, demi-nomades, les unes vassales de l'Empire ottoman, les autres indépendantes, toutes fanatiques, excitées par le voisinage de la Mecque. Les Européens n'y ont pas encore pénétré, et les Turcs y maintiennent péniblement quelques forces de police. Aden seul est occupé par les Anglais, avec 6,000 hommes de garnison, et l'Etat d'Oman, voisin du golfe Persique, entretient quelques relations forcées de commerce et de politique avec les Européens. Il faudra un jour que les puissances européennes interviennent en Arabie, quand ce ne serait que pour protéger la voie maritime de la mer Rouge et de l'océan Indien.

Digitized by Google

La France a constitué dans l'Afrique occidentale et centrale un vaste domaine d'un seul tenant qui prolonge l'Algérie et comprend le Sénégal, le moyen Niger, les territoires du Tchad et du Chari; l'Oubangui et le Congo inférieur. Ces territoires, de densité et de valeur inégales, prennent jour sur le golfe de Guinée et sur l'Océan par de larges portières, que séparent les unes des autres des bandes de côte allemandes, anglaises, portugaises. La caractéristique de ces possessions étrangères est donc de former des enclaves dans la grande propriété française. La question de leur avenir économique se pose par ce fait même, soit que les ressources du sol leur assurent une vitalité suffisante, soit qu'elles progressent aux dépens des pays de domination française, en détournant vers leurs ports le trafic commercial.

L'ouverture des voies de communication, des voies ferrées surtout, est la clef de cet inconnu. Les premiers chemins de fer de pénétration achevés auront toutes chances de monopoliser le rendement probable de la colonisation. Il est par conséquent du plus haut intérêt pour la France de munir le plus tôt possible d'une voie ferrée chacune de ses colonies côtières : Sénégal, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey. Le jour où ces lignes pénétrantes seront reliées entre elles, elles étoufferont fatalement les voies rivales isolées. Il se pose donc, en dehors du règlement territorial qui est définitif, un ordre nouveau de questions économiques, assez graves pour justifier une politique coloniale aussi ferme qu'avisée, sans qu'il y ait pourtant à redouter des conflits violents. Ces enclaves du Togo, de la Côte de l'Or, de la Guinée anglaise, de Sierra Leone, demeureront sans doute aux mains de leurs possesseurs actuels; l'essentiel est qu'elles ne portent pas préjudice à nos propres colonies. Quant à Libéria, fantôme de république nègre, à peine peuplé, ce n'est qu'une terre de peu d'importance, sur laquelle cependant veillent avec jalousie les missions américaines protestantes qui l'ont en tutelle.

Au nord du Niger et du lac Tchad, la carte porte un grand coloris qui réunit l'Afrique septentrionale (Algérie, Tunisie), à l'Afrique française du centre et de l'ouest, et donne cette illusion d'une immense France africaine, étalée de la Méditerranée au golfe de Guinée, de l'océan Atlantique au bassin du Nil. Ici la valeur est en raison inverse de l'espace, et, quoi qu'en pensent quelques-uns, ces « terres légères », qui constituent le Sahara, au lieu de

Digitized by Google

former zone de liaison et de raccord, sont au contraire de formidables obstacles au rêve de l'unité de notre domination africaine. L'Algérie et la Tunisie sont bien plus séparées du Soudan et de l'Afrique centrale que de la France elle-même, par des déserts beaucoup plus difficiles à franchir que les océans. Néanmoins de persévérants efforts ont été faits pour reconnaître et ouvrir les routes, tant du nord que du sud, et la pénétration saharienne est une question qui depuis quelques années a pris une forme concrète.

La mission Foureau-Lamy, plus heureuse que la mission Flatters, a traversé récemment tout le Sahara ; elle a atteint le Tchad. Sur le Chari se sont soudées par un heureux concours de circonstances, en dépit de tragiques incidents, trois missions parties de trois points extrêmes de la périphérie de notre empire africain, de l'Algérie, du Sénégal et du Congo.

Il ne faudrait pas en conclure toutefois que la jonction de nos possessions méditerranéennes avec nos possessions de l'Afrique centrale et occidentale soit chose accomplie et qu'elle puisse être matérialisée dans un avenir assez prochain, par l'exécution d'un chemin de fer transsaharien. Si cette œuvre n'est pas utopique, si elle n'est pas hors de proportion avec le rendement possible, nous croyons du moins que ce n'est pas à notre génération que doit en être réservée la réalisation. Nous avons d'autres devoirs et d'autres soucis plus pressants.

Parmi ces soucis, un des plus graves sans doute et l'un de ceux qu'on néglige souvent en ce qui concerne l'Afrique, c'est la continuation de la lutte avec l'Islam.

De nombreuses confréries, véritables sociétés secrètes, et qui sont animées d'un ardent esprit de prosélytisme, étendent leur action sur tout le continent africain et rattachent les noirs du Soudan aux Arabes de la zone méditerranéenne. L'Islam est une religion, en quelque sorte *climatérique*, qui s'adapte merveilleusement aux mœurs et aux conditions de vie des populations de l'Afrique. Il leur apporte incontestablement des idées supérieures à celles qui résultent de leur fétichisme grossier; mais il leur inspire, d'autre part, un esprit d'opposition intransigeante à la pénétration et à l'action civilisatrice européenne. — Contre les infidèles, enseignent les commentateurs du Coran, la guerre durera jusqu'au jugement dernier; il ne peut y avoir de paix, mais seulement de courtes trêves.

Digitized by Google

Les agitations qui secouent, de temps à autre, certains groupes de populations musulmanes du nord comme du centre de l'Afrique, démontrent la persistance de dangers latents et la nécessité de disposer toujours de forces matérielles suffisantes pour en comprimer l'éclosion. Aussi, l'Expansion européenne dans les milieux contaminés par l'islamisme n'aboutira-t-elle sans doute jamais à une colonisation ni à une exploitation pacifique des ressources du pays. Il faudra toujours s'y maintenir sur un pied de paix armée. Les Anglais l'éprouveront dans les régions du Nil[1], comme la France en Algérie, dans le Sahara et au Soudan.

Dans le reste de l'Afrique, les querelles entre États européens paraissent pour le moment moins à craindre.

L'Angleterre est engagée dans une guerre odieuse et fratricide contre les républiques boers dont la résistance héroïque étonne et émeut l'Europe, sans qu'elle puisse intervenir. La question de l'indépendance du Transvaal et de l'Orange est devenue, en effet, une affaire privée entre l'impérialisme anglais et des États noyés dans son expansion, et, si révoltante que soit la politique anglaise qui conduit cette spoliation, les puissances européennes ne peuvent aujourd'hui qu'en attendre avec angoisse le dénouement. Quoi qu'il arrive, l'expansion individuelle et l'âpreté des coureurs d'or y retrouveront tôt ou tard leur compte.

Dans l'immense domaine que l'Angleterre s'est constitué en Afrique australe, elle a fait bon marché d'autres droits de premier occupant, et ce qu'elle a arraché et arrache par la violence aux Boers, descendants des premiers colons hollandais, elle l'a pris aux Portugais par intimidation, et si elle n'avait pas trouvé devant elle l'opposition des Allemands, il est probable que les colonies portugaises seraient aujourd'hui terres britanniques. Économiquement, le Portugal est vassal de l'Angleterre, et les grands territoires qu'il possède à l'ouest et à l'est de l'Afrique australe, terres en friche, à peine explorées, seront probablement un sujet de litige entre l'Angleterre et l'Allemagne.

Quant à l'État indépendant du Congo, au Congo belge,

1. Il faut rattacher à cette lutte de races et de religion les troubles actuels d'Arabie et les incidents de Mascate, comme les insurrections des tribus montagnardes musulmanes de l'Indus (Afridis, Ouraksaïs). Le monde musulman est et sera encore longtemps en ébullition. Le cadre de notre étude ne nous permet pas de nous y arrêter davantage.

Digitized by Google

propriété royale en attendant de devenir un domaine national, l'essor très remarquable qu'il prend, et l'avenir économique qui lui semble destiné, exciteront sans doute aussi de jalouses rivalités. L'Angleterre avait consenti à céder à bail à l'État du Congo les régions du Bahr-el-Ghazal en échange d'une bande de terrain située entre les lacs Tanganyika et Albert-Edouard, qui lui est nécessaire pour la construction du grand chemin de fer devant relier l'Afrique australe à la région du Nil. L'Allemagne et aussi la France s'étant opposées à cette cession, l'Angleterre a repris ses droits sur le Bahr-el-Ghazal et placé des postes sur plusieurs points qu'avait occupés la mission Marchand pour se relier avec l'Oubangui.

La puissance coloniale de l'Allemagne s'affirme à peine; elle ne se contentera pas du peu qu'elle a glané au partage du Monde, et nous ne serions pas étonnés que le rassemblement des terres équatoriales du Congo avec les rivages allemands de Namâqua et de Mombassa ne hante déjà les coloniaux allemands et peut-être l'imagination grandiose de Guillaume II. Mais il serait prématuré de tirer des déductions de cette situation encore mal définie; nous ne pouvons qu'entr'ouvrir l'avenir. L'examen de la carte montre avec assez de clarté que le partage actuel de l'Afrique australe n'est pas équilibré, qu'autour de l'Afrique anglaise, et lui fermant la jonction rêvée avec l'Égypte, s'interposent de grandes régions, d'avenir encore incertain, mais qui ne deviendront productrices qu'aux mains de puissants exploiteurs. La France, ayant omis d'y prendre place, n'y a plus aucun intérêt. La dispute se réduira donc à un duel, éloigné sans doute, mais inévitable, entre l'Allemagne et l'Angleterre.

Les questions africaines, de nature à diviser le monde européen, peuvent donc être classées nettement. Au nord, l'Afrique septentrionale et centrale est à peu près partagée entre la France et l'Angleterre, celle-ci y tenant sans doute la meilleure part, mais les conflits qui peuvent s'y produire dépendent moins aujourd'hui de rivalités et de concurrences entre les deux puissances que de la politique générale européenne dans la mer Méditerranée et en Orient. Au sud, l'Afrique australe, qui semble réservée à l'expansion anglo-saxonne, sera débattue, tôt ou tard, entre l'Angleterre et l'Allemagne.

Entre ces deux Afriques, tout contre la sortie de la mer Rouge,

Digitized by Google

au seuil même de jonction des grandes routes continentales qui les traverseront un jour en croix, se dresse une contrée étrange, chaos de rochers et de plateaux élevés, sorte de citadelle naturelle, où se sont maintenues depuis des siècles des populations basanées, presque noires, mais pas d'origine ni de race noire, Sémites isolés qui ont vécu une vie à part dans ce morceau d'Afrique, si différent du reste du continent, et qui, connus dès l'antiquité sous le nom d'Éthiopiens, ont résisté aux invasions anciennes.

Chrétiens depuis le IVe siècle, les Abyssins forment *comme une île de chrétienté au milieu de la mer des païens*. Leur civilisation, mi-barbare, mi-religieuse, fait penser à un pan d'Europe du moyen âge, projeté sur le continent noir.

Qne deviendra cette Abyssinie dans le partage du monde africain? Elle a jusqu'ici sauvegardé son indépendance. Les Anglais y sont bien entrés en 1868; mais, après avoir satisfait l'honneur des armes, ils ont reculé, estimant alors la conquête d'un tel pays trop dure et improductive. Les Italiens y ont brisé le premier effort de leur expansion coloniale.

Le négus actuel, Ménélick, paraît vouloir prendre rang parmi les souverains avec lesquels on compte. Mais, sans être revenus à la charge, les Anglais entourent aujourd'hui l'Éthiopie par le Soudan égyptien, par la mer Rouge, par le pays des Somalis. Les prétentions de Ménélick sur les territoires du haut Nil les gênent. Les relations cordiales qu'il entretient avec la Russie et la France les inquiètent.

L'Abyssinie, isolée encore, mais qui sera prochainement en relation avec l'océan Indien par le chemin de fer français de Djibouti, va constituer à la fois un débouché économique et une puissance à redouter. La question de l'Abyssinie se pose donc avec une certaine gravité, et l'alliance franco-russe est nécessaire pour contrebalancer les convoitises anglaises, quand elles trouveront le moment propice de se manifester.

Questions d'Extrême-Orient. — Les questions méditerranéennes et les questions africaines touchent à l'Europe, et nous les avons à peu près rattachées à cette grande question d'Orient,

Digitized by Google

dont les complications pèsent depuis bientôt un siècle sur la politique des États européens.

Jusqu'en 1870, même après l'ouverture du canal de Suez, ce que l'on entendait vulgairement sous le nom d'Orient était les pays de l'Asie Mineure s'étendant jusqu'au Tigre et à l'Euphrate, au Sinaï, au Nil, ces témoins classiques des anciens âges et des primitives origines.

Les Indes étaient un domaine anglais et si les préoccupations des autres puissances européennes se portaient parfois vers la Chine, l'Indo-Chine, l'Australie, les îles de l'océan Pacifique, aucune vue d'ensemble ne dirigeait leur politique. L'Angleterre seule savait ce qu'elle faisait, et se préparait, dans la sécurité de sa prédominance maritime, à tirer bénéfice de la nouvelle route de la mer Rouge, contre laquelle elle avait fait une si âpre opposition, et qu'elle allait, avec le revirement habituel de sa politique positive, accaparer, grâce au nombre de ses navires et à sa puissance financière.

Mais, comme nous l'avons dit, l'expansion de toutes les nations européennes devait déborder par toutes ces routes ouvertes dans l'épaisseur des continents comme sur l'immensité des mers. L'Asie, jusque-là fermée par l'hostilité des races et des religions, par les hautes barrières montagneuses qui séparent la petite Asie occidentale de la grande Asie orientale, était tournée, d'un côté par la marche continentale et irrésistible des Russes en Sibérie, de l'autre par les flottes européennes, auxquelles le raccourci de Suez donnait une avance de deux mois sur l'ancienne voie du Cap.

Alors ce ne sont plus les Indes seules qui participent de l'Expansion européenne, ni l'Australie, ni l'océan Pacifique, mais c'est la Chine qui est désormais découverte. Avec le recul des horizons, les diplomaties, obligées d'élargir leurs vues, imaginent d'autres appellations, et à l'Orient restreint que bornait la Méditerranée, ils ajoutent l'Extrême-Orient.

La question d'Extrême-Orient est devenue, d'année en année, plus grave et plus absorbante. Actuellement, elle tient en haleine toutes les chancelleries européennes, et le point d'interrogation qui la marque, est certainement le plus inquiétant, le plus gros de mystère et d'imprévu, du début du XXe siècle.

Sous ce nom d'Extrême-Orient, en effet, nous devons grouper toute l'Asie méridionale et orientale (Indes, Indo-Chine, Chine,

Digitized by Google

Japon), toutes ces grandes terres insulaires qui prolongent l'Asie (Java, Sumatra, Bornéo, Philippines, etc.), jusqu'à l'Australie elle-même. La pénétration continentale d'une part, venant de la plaine russe à travers l'Asie centrale et de la Méditerranée à travers l'Asie Mineure, l'expansion maritime d'autre part, qui franchit aisément aujourd'hui les déserts océaniques entre l'Asie et l'Amérique, convergent toutes deux vers l'Extrême-Orient; c'est pourquoi nous pouvons réunir sous ce même vocable les questions de Perse, d'Afghanistan, qui amènent la Russie contre l'Inde anglaise, et tous les démêlés, plus ou moins graves, que soulèvent les établissements européens dans le Pacifique.

Et ainsi, par un procédé peut-être artificiel, mais qui a le mérite d'être facilement compris, nous classerons sous deux titres généraux : *Orient* et *Extrême-Orient*, les questions si nombreuses de l'Expansion européenne en Asie[1].

Les affaires d'Extrême-Orient, si liées qu'elles soient entre elles, ont des théâtres distincts, où se disputent des partenaires et des intérêts particuliers. Cette brève étude ne peut en suivre les détails, ni remonter le passé. Mais pour bien comprendre la situation, il faut, tout d'abord, se rendre un compte exact des possessions actuelles des puissances européennes en Asie.

L'Angleterre possède l'Inde, avec ses annexes le Béloutchistan et la Birmanie. Elle exerce un protectorat relatif sur une partie de l'Afghanistan.

La Russie est maîtresse de l'Asie centrale, de la Caspienne au Pamir et à l'Hindou-Kouch, et de l'immense Sibérie.

La France a constitué un vaste domaine avec la moitié de la péninsule Indo-chinoise, et garde de son ancien empire indien une modeste Pentapole, que les Anglais respectent.

Ces trois grandes possessions européennes entourent d'une immense circonvolution l'Empire chinois, mais il est défendu contre cet enserrement continental par des montagnes et des déserts presque infranchissables. Il ne peut être attaqué qu'aux extrémités, voisines de la mer, au nord par la Mandchourie, au sud

1. Peut-être même vaudrait-il mieux rattacher définitivement au vieux monde européen ce que l'on a appelé jusqu'ici l'Orient classique, c'est-à-dire le bassin oriental de la Méditerranée. On différencierait ainsi plus logiquement et plus nettement les questions d'Occident de celles d'Orient, l'Occident embrassant l'Europe, la Méditerranée, l'océan Atlantique, l'Afrique, l'Amérique; l'Orient, l'Asie et l'océan Pacifique.

Digitized by Google

par l'Indo-Chine. Or, la Chine a une longue et magnifique façade maritime, percée de baies et d'estuaires où de vieux ports offrent de temps immémorial aux commerçants de l'intérieur, les débouchés indispensables sur la mer. Peu à peu, les Européens ont gagné et forcé ces ports et, plus par effraction que par persuasion, ils ont eu raison des résistances qu'opposaient les Chinois.

Alors s'est ouverte la question chinoise.

Entre l'Inde anglaise et l'Asie russe, d'une part, l'Indo-Chine française, d'autre part, des pays s'interposent encore, les uns indépendants de fait ou de nom, les autres plus ou moins protégés, tous diminuant peu à peu sous la pression des grands propriétaires européens; ce sont la Perse, l'Afghanistan, le Siam. Les litiges qui les concernent ne sont pas les moins graves de l'Extrême-Orient.

Par la conquête du Caucase et des pays transcaspiens, en faisant de la Caspienne un lac russe, la Russie s'est trouvée en contact avec la Perse, et fatalement, par la force même de l'impulsion qui l'emporte, au delà des frontières continentales, vers la mer, elle y a pénétré et cherché à lui imposer sa puissance. Le jour où elle voudra décidément atteindre les rivages de l'océan Indien, elle fera de la Perse un État vassal, politiquement et économiquement.

Le Persan, décadent et misérable, ne pourra lui résister, quelque souci qu'il ait de son indépendance. Il ne peut lutter seul contre le Russe, mais il a trouvé un appui dans l'Anglais, et l'histoire de la Perse, durant le XIXe siècle, et actuellement encore, n'est qu'un épisode de la lutte d'influence entre l'Angleterre et la Russie.

Depuis le traité de Tourkmantchaï (1828), qui marque le premier écrasement de la Perse par la Russie, sa vassalité oscille entre les deux puissances rivales. Malgré des efforts persistants et habiles, cette vassalité n'a fait que s'affirmer en faveur de la Russie, car elle y emploie à bonne portée sa diplomatie et ses armes, et elle tient les routes continentales, tandis que l'Angleterre ne peut agir que par l'argent et par des tentatives de prise de possession économique des débouchés et des produits.

Pour le moment, à la suite de la convention financière de 1899-1900, par laquelle la Russie prête 60 millions au chah de Perse, toujours à court d'argent, celle-ci paraît avoir assuré son influence politique à Téhéran. Mais l'Angleterre, en 1892, avait

Digitized by Google

également prêté une forte somme à la Perse, et avait garanti son emprunt sur les revenus des douanes du golfe Persique.

Si la cour de Téhéran regarde au nord, elle aperçoit l'aigle moscovite, ailes ployées, mais les serres sur la capitale même. Si elle tourne ses yeux vers le sud, elle entend le tintement de l'or dans les comptoirs britanniques et voit le pavillon anglais flotter en maître sur le golfe Persique.

Les provinces de l'Arménie, de la Caspienne, du Khorassan se russifient d'année en année; les routes, en attendant les chemins de fer en construction, apportent l'infiltration russe sur le plateau iranien, et attirent lentement vers la Russie le commerce d'une moitié de la Perse, naguère encore tributaire de l'Euphrate, du golfe Persique et des Indes.

Dans le sud, le commerce anglais est tyrannique. Les agents anglais tiennent le télégraphe, les caravanes fluviales et terrestres. Les navires anglais remontent le Karoun; ils importent et exportent les trois quarts du tonnage commercial. Mais ils rencontrent déjà des navires russes et allemands et déjà aussi les marchands de coton anglais perdent pied dans les caravanes d'Asie Mineure.

En résumé, actuellement, la Perse paraît écartelée entre la Russie au nord, l'Angleterre au sud. Elle résiste parce que les efforts des deux rivaux se contrarient souvent et s'annulent encore; mais la désarticulation ne s'ensuivra-t-elle pas?

Ce partage, désiré sans doute par les Anglais, qui y trouveraient le bénéfice de consolider la situation acquise, ne convient certainement pas aux Russes, car ce que ceux-ci cherchent c'est un accès libre vers la mer et un port terminus du Transasiatique central[1]. Toute la politique anglaise se refuse à une telle solution du conflit.

« Les Russes, a dit Curzon, ne peuvent pas plus avoir un port sur la mer d'Oman que les Anglais sur la mer Caspienne »; l'argument est spécieux, car la Caspienne est un lac russe, et la mer d'Oman est ouverte aux navires de tous les pavillons. Les Russes

1. La Russie vient d'obtenir par une négociation secrète, mais qui a transpiré, l'autorisation de faire passer éventuellement des troupes par le Seïstan et d'y prolonger ses routes. Or le Seïstan est le carrefour des routes de caravanes qui vont dans l'Afghanistan et dans l'Asie centrale; c'est la trouée par laquelle Curzon, le vice-roi actuel des Indes, a tracé le transasiatique occidental. Aussi, le gouvernement anglais s'est hâté de transférer son agent de Kerman dans le Seïstan, où déjà fonctionne le consul russe de Méched.

Digitized by Google

iront à la mer d'Oman lorsque le moment sera venu, et autant que possible pacifiquement, par la seule force de cette politique tenace, habituée à franchir lentement et méthodiquement les vastes espaces et à prévoir les longs avenirs.

Que deviendra alors la Perse ? Et quels sont ses intérêts? Pour rester entière, même étant vassale, il faut qu'elle soit d'un côté ou de l'autre, mais d'un seul côté.

Le Russe est le voisin, protecteur encore plus que conquérant. Il ne dépossède pas, il administre en tutelle. Où il passe, le brigandage, le pillage disparaissent, l'exaction se régularise. Les tours qui gardaient le Khorassan contre les Turkmènes tombent aujourd'hui en ruine. Puis, le Russe a le prestige oriental.

L'Anglais exploite et exproprie. Il est marchand, dur et impitoyable. Il impose le sentiment de sa force, mais brutalement, sans frapper l'imagination, sans consoler le vaincu par l'éblouissement du vainqueur. Puis, il est loin.

Mais nous devons signaler aussi les entreprises de l'Allemagne dans le golfe Persique. L'ingérence de sa diplomatie pourrait apporter des complications assez imprévues dans le débat, circonscrit jusqu'ici, entre l'Angleterre et la Russie. Les Anglais s'en sont préoccupés ; le *Times* a prétendu, en 1900, que l'Allèmagne cherchait à brouiller l'Angleterre et la Russie sur le terrain persan, et serait prête par conséquent à faire l'office du troisième larron. Il est assez difficile de discerner encore quelles sont les tendances et la portée des agissements de l'Allemagne. La politique de l'empereur actuel est sujette à des sautes subites et troublantes ; elle paraît pour le moment d'accord avec l'Angleterre, sans marquer cependant de l'hostilité contre la Russie.

Ce qu'il y a de positif, c'est l'entrée des navires allemands dans le golfe Persique, c'est l'installation d'un consul allemand à Bouchéir, qui est en communication avec Brême, c'est la concession à une compagnie allemande du chemin de fer de l'Euphrate. Ce dernier fait est grave, car cette voie ferrée serait le prolongement économique des chemins de fer allemands ; mais elle ferait surtout concurrence aux produits anglais de la métropole ou de l'Inde, et le dommage atteindrait plutôt les Anglais que les Russes[1]. Le *New-York Herald* annonçait récemment que le sultan avait affermé

1. Le commerce anglais a baissé : 47 millions en 1895, 33 millions en 1899.

Digitized by Google

à l'Allemagne les pêcheries de perles du golfe Persique; ce serait encore une concurrence anti-anglaise.

Il est à prévoir que les Russes ne se laisseront ni distancer ni intimider; ils ont trop intérêt à maintenir la Perse sous leur dépendance. Ils reprendront sans doute les chemins de fer qu'ils ont projetés et étudiés, et dont l'exécution semble actuellement suspendue, et les pousseront au golfe Persique, sous le couvert du gouvernement persan. Leur force sera précisément dans le respect de ce gouvernement, si déchu qu'il soit. Et, comme nous le disions, la vassalité de fait de la Perse vis-à-vis de la Russie sera sans doute la solution plus ou moins prochaine du débat. Les Russes, ayant obtenu l'accès au golfe Persique et assuré leur influence en Perse, seront assez sages pour laisser la porte ouverte aux concurrences des autres nations, sauf à prendre la supériorité sur elles par leur activité commerciale. N'oublions pas que la France pourrait se ménager dans le golfe Persique des transactions intéressantes [1], et que son appui ne serait pas inutile à la Russie dans la lutte contre les influences économiques de l'Allemagne et de l'Angleterre.

A côté de la Perse se trouve l'Afghanistan. Il est directement interposé entre la frontière russe du Turkestan et la frontière de l'Inde anglaise. Les Anglais le considèrent comme un rempart de protection pour les Indes, et tout en y maintenant leur influence, ils essayent de l'annexer morceau par morceau. Mais les Afghans sont des tribus vigoureuses, rudes, belliqueuses, impatientes de la domination étrangère, capables de longues résistances dans le chaos de montagnes qui les abritent. Ils l'ont prouvé dans toutes les campagnes que l'Angleterre a menées contre eux.

Quoique l'émir actuel de Kaboul soit inféodé à la politique anglaise, les Afghans n'aiment pas les Anglais, et les Russes semblent croire qu'en cas d'invasion de leur part, ils ne trouveraient pas en Afghanistan de résistance sérieuse, peut-être même espèrent-ils que les Afghans se joindraient à eux. En tout cas, l'Afghanistan est le théâtre obligé des opérations de guerre qui pourraient avoir lieu entre l'Angleterre et la Russie. L'attaque de l'Inde par les Russes a toujours préoccupé et ému l'opinion anglaise, tant en Angleterre que dans l'Inde. Des précautions ont été prises. La

1. Les Messageries maritimes doivent créer une escale dans le golfe Persique.

Digitized by Google

frontière de l'Indus est gardée militairement, et les postes anglais s'avancent avec les voies ferrées, le long des grandes passes historiques, jusque devant Kaboul et en face du Pamir russe.

La question de l'Afghanistan, comme celle de la Perse, reste un sujet de désaccords et de conflits probables entre l'Angleterre et la Russie. Elle devra être réglée tôt ou tard, peut-être par les armes, mais nous serions présomptueux à vouloir conjecturer l'issue du duel. Pour le moment, une convention a déterminé la frontière russo-afghane sur le Pamir et l'Indou-Kouch, et l'Angleterre a obtenu que l'Afghanistan formerait une zone tampon. Les Russes sont au Pamir et à Kouchk, qu'un embranchement relie à la voie ferrée transcaspienne, à 100 kilomètres d'Hérat. L'occupation prévue d'Hérat par les Russes est le point délicat actuel, mais il semble que la Russie prête une attention plus vive à d'autres champs d'expansion et réserve ses agissements vers la mer d'Oman.

Nous avons quelque peu insisté sur ce contact des Russes et des Anglais en Perse et en Afghanistan. Ces questions des Indes et d'Asie centrale, qui semblaient jusqu'ici n'intéresser que les deux puissances et n'ouvrir de conflits qu'entre elles, ont pris une place plus importante dans la politique générale européenne, depuis que l'Allemagne s'est introduite en Orient, et si la concurrence économique en est devenue plus violente, peut-être l'acuité des discussions et des convoitises territoriales s'en est-elle atténuée.

D'ailleurs, actuellement, les affaires de Chine attirent toute l'attention, et nous y retrouvons tous les tenants et tous les facteurs de l'Expansion européenne.

Les événements qui se sont déroulés en Chine depuis un an sont trop connus pour que nous en fassions ici même un court historique. Il nous suffit d'en indiquer l'origine et de préciser la situation actuelle.

On se méprend généralement en Europe sur les causes de cette explosion soudaine qui a éclaté en Chine, et on est disposé à traiter les Chinois de barbares qui méconnaissent les bienfaits de la civilisation européenne.

La Chine est un très vieil empire, un des plus vieux du monde. Le Chinois était déjà civilisé aux époques où nos pères n'étaient

Digitized by Google

que des barbares. Seulement, dans l'isolement de l'Asie orientale, sous l'influence du sol et du climat, le Chinois s'est immobilisé et, tel il était il y a vingt siècles, tel encore il est aujourd'hui. Or, comme son état social lui plaît, qu'à travers les vicissitudes de son histoire, il a gardé une haute idée de la puissance collective de l'Empire et de sa valeur individuelle, le Chinois n'a aucune raison, aucune volonté de changer, au gré surtout d'envahisseurs d'autres races, qu'il considère comme inférieurs.

Les missionnaires européens sont venus les premiers en Chine, il y a trois ou quatre siècles. D'humeur douce, ne cherchant qu'à convertir, en même temps s'imposant par leur science, ils furent en général bien accueillis, et les mauvais traitements n'ont guère commencé que le jour où derrière eux sont apparus les commerçants et les soldats européens. Il ne pouvait en être autrement. Une fois découverte, la Chine devait fatalement être l'objectif de l'Expansion européenne, et celle-ci devenait plus agressive et plus ambitieuse à mesure que sa force s'accroissait et que la Chine était mieux connue.

Jusqu'en 1895, les tentatives européennes se bornèrent à forcer, comme nous l'avons dit, l'entrée des ports chinois, à obtenir des facilités d'échange, à imposer des relations officielles aux mandarins et au gouvernement chinois. Cela ne se fit pas sans protestations ni sans conflit. Les canons parlèrent sur les rivages du Pe-tchi-li et des mers de Chine, et appuyèrent ce que nous avons appelé l'*effraction* commerciale de la Chine.

L'année 1895 marque, avec le traité de Simonoseki, une orientation nouvelle dans les procédés de l'Expansion européenne et dans les résistances de la Chine.

Le Japon, transformé et armé à l'européenne, ayant attaqué la Chine sur mer et sur terre, eut raison, avec un succès qui surprit le monde entier, d'une puissance à laquelle manquait le premier élément de force, des soldats. On craignit qu'abusant de sa victoire, le Japon n'imposât sa domination politique et économique à la vieille dynastie mandchoue, et l'Europe intervint en faveur de l'intégrité de la Chine. Mais, de ces événements elle tirait une conclusion, que la Chine était incapable de résistance, que l'édifice chinois était vermoulu, qu'on pouvait y pénétrer, le démolir, le reconstruire au profit des Occidentaux.

Alors commence l'envahissement régulier de la Chine, prélude

Digitized by Google

du démembrement et du partage. Les négociations font place à l'intimidation, les traités commerciaux deviennent des locations à bail de ports et de territoires; puis, on parle de sphères d'influence réservées, de concessions intérieures, et enfin la voie ferrée s'implante sur le sol chinois.

Avec sa brutalité intempestive, l'Allemagne, avide de tenir partout la première place, s'empare par un coup de force de la baie de Kiao-tchéou (1898). La Russie et l'Angleterre y répondent par l'occupation de Port-Arthur et de Veï-haï-veï. Comme le gouvernement chinois cède et s'incline, les puissances européennes semblent avoir toutes raisons de croire que la liquidation est proche et facile, et que le partage, au moins le partage économique de la Chine, n'est plus qu'une question d'accord international. L'erreur est si grave qu'on ne prend plus la peine de montrer aux Chinois la force intrinsèque des Européens. Les ingénieurs et les constructeurs arrivent comme en pays conquis, sans escortes; les plénipotentiaires vivent à Péking, auprès de la Cour, avec la même quiétude que dans les capitales européennes. Et malgré des avertissements d'hommes plus prévoyants, de missionnaires au courant de l'esprit chinois, on éventre et on perce la Chine; le rail coupe les tombes sacrées des ancêtres, la locomotive trouble le sommeil des dragons protecteurs; l'industrie attente au travail antique que le père a transmis au fils de génération en génération.

Alors la race se révolte; lettrés et mandarins, menacés de perdre leur influence, excitent le peuple contre les diables étrangers, violateurs des coutumes, insulteurs du Fils du Ciel. Et comme les Européens n'ont pas prévu à temps un tel soulèvement, en quelques semaines la Chine est en feu, et nous venons de voir les débuts et les premières phrases de cette réaction formidable qui dresse les Chinois contre les Européens. L'envoi de troupes nombreuses, l'accord des diplomaties ont pu calmer pour le moment une insurrection mal étayée, mais quels que soient les traités qui interviendront, forçant la Chine au respect des étrangers et aux réformes intérieures, il faut être bien convaincu que de pareils mouvements recommenceront.

La Chine officielle peut céder à la force; la vraie Chine intérieure, la Chine des grands fleuves, avec ses masses grouillantes et laborieuses, est à peine atteinte, et on ne peut prévoir l'ébranlement qu'y causeront les pénétrations européennes.

Digitized by Google

La question de Chine se complique donc aujourd'hui de la résistance de la race. Et l'intervention européenne doit en tenir le compte le plus sérieux. Exploiter la Chine, c'est bien; mettre au jour et répandre au dehors les richesses qu'elle renferme, c'est possible et rationnel; mais la première condition est que Chinois et Européens soient d'accord. Nous ne pouvons ici développer les conditions de cette entente, le lecteur tirera les conclusions des quelques appréciations, fondées sur les faits, que nous avons brièvement exposées. Nous marquerons seulement la position des principaux facteurs de la question chinoise.

La Russie, la plus menaçante et la plus sage, occupe la Mandchourie, qui est sous sa dépendance économique et politique par la voie ferrée prolongeant le Transsibérien jusqu'à Port-Arthur. Elle aborde Péking et le golfe de Pe-tchi-li par le nord, et exerce sur la Chine une influence, que fortifient l'ancienneté et la courtoisie de ses relations.

Le Japon, dont la jeune ambition a été l'occasion des derniers événements, rêve d'être l'Angleterre de l'Extrême-Orient, et par l'affinité de race et le voisinage, prétend imposer à la Chine sa direction économique qui l'amènera dans le grand mouvement commercial du monde. Mais ses forces, sa force financière surtout, trahissent actuellement ses desseins; il est affaibli par des crises intérieures, et si la Russie, sa rivale la plus à craindre, est assez prudente, comme il le semble, pour se ménager une alliance nécessaire en laissant le Japon répandre en Corée les excédents de sa population, elle saura contrebalancer les interventions des puissances anglo-saxonnes : Angleterre, États-Unis, Allemagne.

L'Angleterre, toujours prédominante au point de vue commercial en Extrême-Orient [1], tient Veï-haï-veï, Hong-kong, Chang-haï, et considère le bassin du Yang-tsé comme réservé à son influence. Mais, affaiblie par la guerre du Transvaal, elle cherche à retarder ce conflit et se contente d'observer et de diriger les événements. Par la Birmanie, elle essaie cependant de pénétrer dans la Chine méridionale, mais elle s'y heurte à la fois aux obstacles formidables des montagnes et à la concurrence de la France.

La France avait en Chine une situation particulière, qui lui a

1. Hong-kong, avec ses banques et son transit, représente la puissance commerciale anglaise en Extrême-Orient (700 millions, la moitié du commerce de la Chine).

Digitized by Google

permis de prendre une sorte de direction morale dans les derniers conseils tenus à Tien-tsin. Elle était reconnue, comme en Orient, protectrice des chrétiens, et des édits récents, dus à l'influence de ses représentants, avaient décrété la reconnaissance officielle du clergé catholique.

L'éloignement de l'Indo-Chine lui permet de paraître désintéressée dans le démembrement de la Chine du nord, et elle se borne à assurer son influence commerciale dans les provinces riveraines du Tonkin : Yun-nan, Kouang-toung, Kouang-si, et sur l'île d'Haïnan. Elle y est évidemment contrariée par l'Angleterre, qui a déjà excité les populations du Yun-nan contre nous, mais le prolongement du chemin de fer du Tonkin, Hanoï—Lao-kaï sur Yun-nan sen, qui va entrer en exécution, coupera court, il faut l'espérer, aux agissements anglais en détournant définitivement vers le golfe du Tonkin le trafic de ces régions.

L'Allemagne, après un certain éclat, paraît se retirer d'une aventure dont elle ne juge pas les résultats encore assez sûrs, mais elle garde Kiao-tchéou et le Chan-toung, et ses industriels et commerçants agiront au mieux de ses intérêts. Elle laisse d'ailleurs des garnisons sérieuses dans le Pe-tchi-li et à Chang-haï.

Cet exposé rapide de la situation des puissances européennes montre bien que le siège de la Chine continue, et laisse prévoir de nouveaux et graves incidents, mais un facteur nouveau est venu l'aggraver et le compliquer en amenant un copartageant des plus entreprenants. Nous voulons parler des États-Unis. Leur subite intervention a paru équivoque; ils ont tenu dans les dernières affaires une conduite à la fois prudente et ferme.

Ils ne possèdent rien en Chine actuellement, mais ils tiennent les routes du Pacifique et ils viennent d'assurer leur marche commerciale par l'occupation et l'annexion des îles Hawaii, Philippines et d'une partie des Samoa, qui jalonnent les grandes lignes San Francisco—Chine; San Francisco—Australie.

Leur action dans le Pacifique a tranché soudain des débats anciens sur la possession de certaines îles, coupant court à l'expansion maritime du Japon et de l'Allemagne.

Le puissant développement de leur industrie et de leur agriculture, leur magnifique façade sur le Pacifique, reliée à celle de l'Atlantique par les transcontinentaux, leur donnent le droit de

Digitized by Google

prétendre à la prépondérance économique en Océanie et en Extrême-Orient. Il faut donc s'attendre à les voir agir de ce côté comme ils le font déjà du côté de l'Europe, à l'américaine.

Les États-Unis ont fait preuve pourtant de modération et de vigilance dans les dernières affaires de Chine. Ils se ménagent ainsi l'avenir. Satisfaits de tenir les Philippines avec Manille, ils attendent sans doute les occasions propices pour mettre à leur tour la main sur quelque partie de la Chine à leur convenance.

Nous voyons donc aujourd'hui en Extrême-Orient, c'est-à-dire sur les côtes de l'immense Chine, aux brèches qu'ouvrent les fleuves et les ports, se heurter deux grandes forces d'expansion : l'une, ancienne déjà, c'est l'expansion européenne occidentale, celle des vieilles puissances qui poursuivent le rajeunissement de leur vitalité économique; l'autre, récente, qui est entrée brusquement en scène, franchissant le Grand Océan, et qui, européenne d'origine, a droit à être qualifiée du nom dont elle se glorifie; c'est l'expansion américaine. C'est celle-ci qui donne toute sa gravité actuelle à la question d'Extrême-Orient, plus encore que les difficultés d'entente des Européens entre eux et avec les Chinois, car elle s'y présente avec une puissance déjà assez forte à elle seule pour agir isolément, capable surtout d'appuyer efficacement l'alliance à laquelle ira son bon vouloir.

Et cette intervention des États-Unis a eu déjà pour effet, nous l'avons dit, de liquider momentanément toutes les questions pendantes dans le Pacifique. Du coup, les possessions espagnoles ont été partagées entre les États-Unis et l'Allemagne[1], les îles Hawaii, convoitées par le Japon, ont été placées sous le pavillon étoilé. Le différend des îles Samoa a été tranché; l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis ont pris chacun leur part.

Les paquebots américains ont maintenant les escales et les stations qui leur étaient nécessaires, et des lignes de navigation régulières relient déjà San Francisco à l'Australie, à la Nouvelle-Zélande et aux Philippines.

Il faut donc s'attendre à ce que les « trust » américains franchissent le Pacifique et viennent exercer leur puissance monopolisatrice en Extrême-Orient, comme ils l'exercent déjà sur l'Atlantique et en Europe.

1. Les Philippines aux États-Unis, les Carolines et les Mariannes à l'Allemagne.

Digitized by Google

Le danger américain est plus grave à l'heure présente que le péril jaune. Peut-être, un jour la race jaune se dressera-t-elle contre Européens et Américains, soit en inondant le vieux et le nouveau Monde de travailleurs et de produits, soit en renouvelant les antiques invasions guerrières vers l'Occident. Mais en attendant, l'Europe aura à se défendre contre l'Amérique du Nord; nous n'en sommes qu'aux préludes de la lutte.

Les questions océaniennes se rattachent bien, on le voit, à la question d'Extrême-Orient.

Il semble qu'il n'y a plus une terre vacante en Océanie, et que, par conséquent, chacun ayant sa part, les causes de conflits ont disparu ou sont assoupies. Nous pensons, au contraire, que les difficultés ne font que commencer, précisément parce que toutes les expansions s'y sont donné carrière. Sans parler des vieilles colonies néerlandaises, que l'Allemagne engloberait volontiers dans le Zollwerein germanique où elle cherche à attirer la Hollande, le facteur australien, nouveau venu, lui aussi, comme le facteur américain, est de nature à inspirer quelque inquiétude pour la paix océanique.

La croissance de l'Australie a été remarquable, et elle n'en est encore qu'à l'adolescence. Impatiente de jouer un rôle, elle se détache peu à peu de la tutelle de l'Angleterre, et la fédération, qui vient de souder les six colonies australiennes, ne peut que fortifier leur action politique et économique.

L'Autralie n'est pas encore en forme suffisante; elle aura ses crises de jeunesse, mais il ne faut pas oublier qu'il y a un peuple et un sentiment australiens, et surtout que ce sont des Anglo-Saxons. Le jour où ils auront une marine de guerre, où ils auront senti la nécessité d'avoir des soldats, ils prétendront exercer en fait la suzeraineté océanienne, qu'ils revendiquent déjà de droit. Les colonies anglaises elles-mêmes ne trouveront pas grâce devant cette absorption, et *a fortiori* les colonies françaises.

Déjà nous voyons les Australiens protester énergiquement contre l'annexion des Nouvelles-Hébrides, et forcer l'Angleterre à discuter les droits incontestables de la France. Les Nouvelles-Hébrides sont des dépendances de la Nouvelle-Calédonie, et le *consortium* franco-britannique, qui y fonctionne provisoirement, ne peut être maintenu. Plus on attend cependant, plus l'influence australienne s'imposera dans le règlement de cette question.

Digitized by Google

La situation de la France dans l'océan Pacifique est certainement difficile. Elle possède la Nouvelle-Calédonie et un groupement d'îles et d'archipels, dont l'importance résulte surtout de leur position au centre du Pacifique, sur les grandes routes de Panama et du cap Horn, à la fin même des terres océaniques. Mais ces possessions sont isolées, sans liaison avec la France. En cas de guerre, elles n'ont à attendre aucun secours et elles seront à la merci des Anglais, des Américains et des Australiens. L'occupation des Nouvelles-Hébrides renforcerait à la fois la situation économique et maritime de la France océanienne.

L'expansion américaine, que nous voyons intervenir si fortement en Extrême-Orient et en Océanie, nous apparaît principalement dans toute sa puissance et son danger sur les routes de l'océan Atlantique.

Les États-Unis ont inauguré leur politique d'expansion par la prise de Cuba et de Puerto Rico, et ils ne dissimulent plus leur impérialisme américain. A défaut d'annexion, ils voudraient fédérer économiquement, sous leur monopole industriel et commercial, les deux Amériques, et la formule de Monroë : l'*Amérique aux Américains*, peut se traduire aujourd'hui : « l'*Amérique aux États-Unis!* » La réalisation de cette conception n'est pas sans doute prochaine, mais elle présage, comme en Extrême-Orient, l'antagonisme avec l'Expansion européenne. Il faut prévoir en effet que les Antilles passeront tôt ou tard par la force des choses sous l'influence économique des États-Unis, mais ce sont surtout les questions d'Amérique du Sud qui sont inquiétantes. Elles prennent d'année en année pour les Américains du Nord une acuité singulière.

L'Expansion européenne se porte depuis longtemps vers les terres vierges et fertiles du Brésil, de l'Argentine, du Chili, etc., que les créoles et métis d'origine ibérique, politiciens exaltés et incorrigibles, sont à peu près incapables de peupler et d'exploiter. Les Allemands et les Italiens y ont fondé de véritables colonies, et leur influence, surtout l'influence allemande, s'y fait particulièrement sentir. L'État de Rio Grande do Sul, au Brésil, est peuplé d'Allemands.

Or, cette invasion étrangère, apportant un sang nouveau et s'enrichissant par le travail, peut transformer l'Amérique du Sud.

Digitized by Google

Les États-Unis souffriront-ils cette concurrence et cette transformation? La question se posera certainement, et nous devions l'indiquer dans cette revue rapide des conflits que peut provoquer l'expansion des races européennes.

Nous nous arrêterons là d'ailleurs. Notre conclusion sera courte. Dans cette grande mêlée des concurrences commerciales, des compétitions d'influence, des convoitises territoriales, des impérialismes et des zollwerein, dont le XXe siècle verra les péripéties émouvantes, que deviendra la France? Gardera-t-elle la place qu'elle a prise? Est-elle destinée à diminuer, à s'effacer, ou trouvera-t-elle au contraire dans l'énergie de la race, dans le secret de ses destinées, une nouvelle grandeur? Nous ne pouvons que le désirer ardemment, et nous y avons foi. Mais l'on voit combien sage et ferme doit être la politique coloniale française, combien elle doit ménager ses forces, ne pas les éparpiller. La France doit se rappeler que tous ses revers sont venus de ce qu'elle a toujours été entraînée par sa situation géographique à une double et contradictoire politique : être une puissance continentale, aux frontières définies, et une puissance maritime et commerciale, aux horizons illimités. Il ne pouvait en être autrement; le ciel, le sol, la race en avaient décidé ainsi.

Aussi la France ne peut rester isolée; elle a besoin d'alliances, et heureusement son appui est nécessaire à d'autres. C'est dans cet équilibre des alliances et des intérêts, dans une politique conforme à notre vieil esprit, toujours généreuse en ce qui touche au sort des peuples dont on poursuit la conquête et l'exploitation, mais énergique et habile vis-à-vis des copartageants du monde, que nous trouverons le maintien de notre influence morale et le développement de la richesse nationale.

F. Brugière.

Digitized by Google

LE

DÉVELOPPEMENT COLONIAL ALLEMAND

(FIN[1])

II

Le Germanisme dans le monde. — L'émigration.

En constituant son empire colonial, l'Allemagne n'avait pas seulement eu en vue de créer des débouchés à son commerce et à son industrie ; elle pensait également pouvoir déverser en terre allemande exotique le trop-plein de sa population, et constituer ainsi des *colonies de peuplement*. Les espérances conçues à cet égard par le gouvernement ne se sont pas réalisées ; le nombre des colons proprement dits a été jusqu'ici très peu élevé. Cela tient à deux causes : l'une physique, l'autre économique. L'Allemand possède un tempérament peu propre au séjour dans les régions tropicales; il ne parvient, en effet, à s'acclimater que dans le sud-ouest de l'Afrique et sur les plateaux du Sud-Ouest africain dont la population de race germaine ne dépasse pas un total de 2,500 âmes sans y comprendre les troupes impériales de protectorat. C'est avec les plus grandes difficultés qu'il parvient à séjourner deux ou trois années dans les territoires du Togo, du Cameroun, de la Nouvelle-Guinée qui, par suite, constituent beaucoup plus des *colonies de commerce et de plantations* que des *colonies de peuplement*.

D'autre part, l'exploitation commerciale des colonies impériales n'est pas assez avancée pour attirer dans le pays ceux qui s'expatrient pour faire fortune ; l'émigrant pauvre, ou ne disposant que d'un modeste pécule, a tout intérêt à se diriger de préférence vers des régions civilisées ou demi-civilisées dont la richesse est déjà bien assise et où de nombreux compatriotes confortablement établis, lui procureront à bref délai un travail rémunérateur.

1. Voir la livraison de juillet.

Digitized by Google

Indépendamment de ses colonies proprement dites, l'Allemagne possède en effet sur plusieurs points du globe, des *colonies d'émigrants*, qu'un professeur à l'Université de Clermont, M. Henri Hauser, a si heureusement dénommées *colonies spontanées* par opposition aux *colonies impériales;* l'élément allemand a su s'y organiser en conservant fidèlement son originalité, sa langue, ses coutumes et même, assez souvent, sa nationalité. Ces colonies constituent autant de petites patries allemandes, très cohérentes, possédant leur temple, leur école, leur cercle, et des journaux spéciaux qui les tiennent au courant de ce qui se passe dans la mère patrie. La plupart de ces émigrants s'adonnent à l'agriculture intensive; le reste se consacre au commerce et cherche à répandre dans la région le goût des articles de fabrication allemande.

Des sociétés coloniales portant le nom général caractéristique d'*Agitations-Gesellschaften* dirigent et alimentent le courant d'émigration. La plus importante est la *Deutsche Kolonial Gesellschaft*, à la tête de laquelle se trouvent les personnages les plus influents et les esprits les plus éclairés de l'Empire, et qui entretient des rapports officiels avec le gouvernement. Elle constitue une véritable *ligue générale de germanisme*. Son but est ainsi défini par l'article 2 de ses statuts : 1° encourager la colonisation allemande ; 2° rechercher la solution pratique des questions coloniales; 3° provoquer et appuyer des entreprises coloniales allemandes ; 4° résoudre les questions concernant l'émigration ; 5° maintenir et fortifier les relations morales des Allemands à l'étranger avec la mère patrie; 6° servir de centre de ralliement à tous les efforts faits dans ces buts. Elle a créé un *Comité d'économie coloniale* qui a pour principal mandat d'organiser des missions commerciales ou colonisatrices. Étendant ses ramifications jusqu'aux plus petites localités de l'Allemagne, cette société comprend actuellement 32,000 adhérents répartis en 321 sections (dont 9 à l'étranger) et 134 groupements locaux; elle dispose de ressources considérables (200,000 fr. environ par an)[1].

1. Son organe est la *Deutsche Kolonial Zeitung* qui, tirant à 40,000 exemplaires, complète heureusement la *Gazette coloniale allemande*, organe de l'Office colonial.

C'est par ce périodique que la Société agit sur le public et détermine dans l'Empire des mouvements d'opinion en faveur de ses entreprises. Depuis août 1899, elle publie une revue plus scientifique (20 numéros par an) intitulée : *Beiträge zur Kolonial Politik und Kolonial Wirthschaft.* Voir l'excellent article publié sur cette Société par M. A. Terrier dans la *Dépêche coloniale* du 5 mars 1901.

Digitized by Google

Il convient de mentionner également « l'Union centrale pour la géographie commerciale et le développement des intérêts allemands à l'étranger » (*Central Verein für Handelsgeographie und Förderung deutscher Interessen im Auslande*), qui a organisé de nombreuses expositions coloniales à Berlin et à l'étranger et créé l'important courant commercial régnant actuellement entre l'Allemagne et le Maroc[1].

Grâce à l'appui pécuniaire de ces diverses sociétés, les émigrants se sont installés dans de bonnes conditions, non seulement en Europe et en Amérique, mais encore dans l'Afrique du Sud, en Australie, en Orient et Extrême-Orient.

En Europe, les Ansiedelungen (colonies) germaines, abstraction faite des Allemands d'Autriche (10 millions environ), exercent particulièrement leur activité en Hongrie[2], dans le sud de la Russie et sur les versants du Caucase où leur prospérité sans cesse croissante excite la jalousie de l'élément russe, moins industrieux. Chaque année un flot d'ouvriers, d'industriels, de négociants allemands se déverse dans ces régions et se fixe de préférence dans le voisinage des voies ferrées, près des points de passage sur les grands cours d'eau. On trouve encore des groupements d'émigrants en Serbie, Roumanie, Bosnie et Turquie. Ceux d'Asie Mineure et de Palestine, directement patronnés par le gouvernement allemand et favorisés par le Sultan, se développent rapidement.

Le voyage de Guillaume II à Jérusalem et à Constantinople a donné en effet une vive impulsion à l'influence germanique en Orient; les écoles et les missions religieuses allemandes fondées en Turquie et en Asie Mineure contribuent à la consolider de plus en plus. Les écoles de Constantinople[3], de Philippopoli, de Smyrne sont particulièrement florissantes. En Palestine et en Syrie, les

1. Son organe est la publication hebdomadaire l'*Export*. — Parmi les autres sociétés citons encore : la Société évangélique pour les protestants allemands en Amérique; l'Union de Saint-Raphaël pour la protection des émigrants catholiques allemands; l'Union africaine des catholiques allemands; l'Union évangélique africaine; les Missions évangéliques du Cameroun; l'Union allemande du Brésil; l'Union Est-Asiatique; Association générale allemande; Société Nachtigal pour l'exploration africaine; Comité colonial économique.

2. En Hongrie, il y a plus de 1,500,000 Allemands dont un cinquième seulement vivant en masses compactes.

3. Rappelons que Guillaume II a visité cette école et lui a prodigué ses encouragements et ses félicitations. Les élèves allemands de cette école peuvent, sur la production du diplôme de sortie, ne faire qu'un an de service militaire. C'est une grosse faveur qui n'est réservée qu'à elle seule, mais qui sera probablement étendue aux autres principales écoles à l'étranger.

Digitized by Google

ordres teutons, protestants ou catholiques, font une vive concurrence aux religieux des autres puissances, surtout depuis la visite du Kaiser aux Lieux Saints. Guillaume II ne dissimule d'ailleurs pas son désir de nous enlever le protectorat des catholiques en Orient et de devenir le soutien des chrétiens dans l'empire turc. En attendant ce jour, il pense au temporel et sait rappeler à son bon ami de Constantinople, que c'est grâce aux officiers allemands que l'armée turque réorganisée a pu vaincre rapidement la Grèce, et que le meilleur moyen de lui prouver sa reconnaissance est de confier des commandes de canons à l'usine Krupp et d'accorder des concessions de voies ferrées aux industriels allemands. C'est grâce à l'influence acquise en Turquie par le jeune souverain, dès son arrivée au trône, que les gros capitaux allemands se sont employés en Asie Mineure dans la *Société du chemin de fer ottoman d'Anatolie* et dans celle *du chemin de fer de Bagdad*. La première de ces entreprises, fondée en 1889, exploite aujourd'hui, avec une garantie de l'État ottoman, un réseau de 1,032 kilomètres[1]. La seconde, à laquelle le sultan a concédé la construction et l'exploitation de la ligne projetée Konieh-Bagdad-Golfe Persique, est bien une œuvre franco-allemande au point de vue financier, mais exclusivement germanique au point de vue politique[2]. Une mission d'ingénieurs allemands dont le compte rendu vient d'être publié dans la brochure *Die deutsche Bagdad Bahn* a déjà terminé les études du tracé de cette ligne de pénétration de 1,600 kilomètres dont la construction sera difficile et onéreuse, mais qui attirera dans les parties les plus fertiles de son parcours de nombreux émigrants. Il faut remarquer avec quelle habileté et quelle ténacité l'Allemagne tend à se créer une grande ligne de ravitaillement terrestre à travers l'Asie Mineure et la Turquie, indépendante de la voie maritime qui pourrait lui être éventuellement interdite en cas de guerre avec une puissance navale de premier ordre.

1. Comprenant les lignes : Haïdar-Pacha-Eski chehr-Angora avec l'embranchement Hamidie-Adabazar; Eski chehr-Konia avec l'embranchement Alayund-Kutahia. Le capital-actions se monte à 160,000,000 de francs dont 60 p. 100 seulement ont été versés jusqu'ici, le capital-obligations à 160,000,000 de francs, dont 540,000 francs ont déjà été remboursés.

2. A la suite d'un accord conclu entre le groupe Vitalis et les capitalistes allemands, l'Allemagne doit contribuer aux dépenses comme aux recettes dans la proportion de 60 p. 100; la France donne celle de 40 p. 100. Les frais de construction sont évalués à 445,000,000 de francs.

Digitized by Google

En Palestine et en Syrie, l'influence allemande a également fait des progrès considérables dus tout particulièrement à l'action religieuse. « Dès 1840, la Terre Sainte avait attiré les regards du gouvernement prussien, au moment même où l'Angleterre cherchait, par la diffusion de sa religion, à y créer une nation protestante dont elle pût se faire une auxiliaire dans une contrée que commande l'une des routes de l'Inde, et où la France et la Russie se partageaient jusque-là l'influence. En 1841, le prince d'esprit mystique qui régnait à Berlin, Frédéric-Guillaume IV, conclut avec l'Église anglicane un arrangement qui aboutit à la création d'un évêché anglo-prussien à Jérusalem. Le second évêque, le Révérend Gobat, distribua des bibles en abondance, fonda des écoles et des établissements charitables, mais provoqua quelques troubles par l'ardeur de son prosélytisme. Une maison de diaconesses allemandes fut fondée à Jérusalem en 1851; en 1861 un protestant allemand y ouvrit une école d'arts et métiers, l'Institut syrien. Dès 1860, il y avait 57 écoles protestantes en Palestine, répandant l'usage des langues anglaise et allemande. Un hospice prussien fut formé à Jérusalem pour loger les pèlerins allemands[1]. »

C'est aussi vers 1860 que se fonda la secte protestante wurtembergeoise qui, sous le nom d'*Amis de Jérusalem*, avait pour but de créer en Palestine un véritable peuple de Dieu dont les Juifs devaient être exclus. Les adeptes de cette secte, *les Templiers*, ont réussi, après quarante années de labeur acharné, à constituer des colonies agricoles très importantes à Jaffa, Sarona, Haïfa, Nephaïm (Tempelkolonien); c'est grâce à leur activité que le trafic du port de Jaffa est aujourd'hui presque exclusivement allemand. On compte aujourd'hui en Palestine 2,500 colons allemands, dont 1,500 *templiers*. Ces derniers ne s'adonnent pas exclusivement à l'agriculture; ils monopolisent à Jérusalem presque toutes les professions et y font d'excellentes affaires. Leurs transactions commerciales sont facilitées par la *Banque allemande de Palestine*. Une nouvelle Société, *die Gesellschaft zur Förderung der deutschen Ansiedelungen in Palestina* (Société pour le développement des colonies allemandes de Palestine), fondée en mai 1900, contribue en outre à faciliter l'établissement de nouveaux colons dans le pays en leur faisant

1. Charles Demay, *Histoire de la colonisation allemande.*

Digitized by Google

l'avance du petit capital de première installation [1]. On voit, par ce qui précède, que l'active propagande exercée par le gouvernement allemand aux Lieux Saints a produit des résultats remarquables; l'influence française, bien que déjà diminuée, reste encore cependant prépondérante.

Les colonies *spontanées* d'Asie Mineure et de Palestine, tout en étant très prospères, sont loin d'avoir toutefois l'importance des colonies d'Amérique. Le principal courant de l'émigration allemande s'est en effet dirigé jusqu'ici vers le Nouveau Monde [2]. Au XIXe siècle, l'exode vers l'Amérique du Nord a été extraordinairement considérable. De 1820 à 1825, il arriva aux États-Unis 6,000 Allemands par an en moyenne. De 1846 à 1859, la moyenne annuelle atteignit 69,765. En 1847, les émigrants étaient au nombre de 109,000; en 1854, 251,000; en 1881, 249,000; en 1884, 139,340; en 1889, 84,420; en 1895, 30,700; en 1899, 19,000. On compte que, depuis 1819, les États-Unis ont reçu 4,100,000 Allemands [3]. Actuellement il en existe près de 3,000,000, soit les 4,6 p. 100 de la population, plus particulièrement groupés au sud et à l'ouest des Grands Lacs. Au Canada, ils sont 300,000 environ, dont 30,000 seulement nés en Allemagne. Un grand nombre de ces émigrants deviennent citoyens américains, mais continuent cependant à rendre service à leur ancienne patrie en procurant des débouchés aux produits de l'industrie allemande.

L'Amérique du Sud a également reçu un fort contingent d'expatriés qui se sont fixés de préférence dans le Brésil méridional; « on en compte, en effet, dit M. Hauser, 50,000 concentrés presque exclusivement dans les trois États de Parana, de Santa Catarina et de Rio Grande do Sul. » La *Société de colonisation hanséatique*, fondée en 1897 au capital de 1,437,500 francs, possède dans l'État de Santa Catarina une concession de 650,000 hectares où elle a attiré de nombreux colons en 1898 et 1899 [4]. Il existe encore quelques groupements assez importants, alimentés annuellement, au Venezuela, au Paraguay, dans la République Argentine, au Chili et au Guatemala.

1. Le capital initial de 161,000 francs ne tardera pas à être augmenté.
2. Les États-Unis absorbent 94 p. 100 de l'émigration totale allemande (Hauser).
3. Presque tous ces émigrants se sont embarqués à Brême et à Hambourg.
4. En 1900, le chiffre des émigrants, pour cette destination, a été presque nul.

Digitized by Google

Le Venezuela comprend une colonie allemande très florissante répartie dans les fertiles domaines de deux grandes sociétés : les *Plantations du Venezuela*[1], situées à 15 kilomètres environ du port de la Guayra; les *Plantations Mariara*[2], entre les deux principales villes du pays, Caracas et Valencia.

Au Paraguay, il existe environ 2,000 Allemands fixés en grande partie dans les concessions de Neu-Germania et de San Bernardino, acquises par la « *Société de colonisation Sud Américaine* ».

Dans la République Argentine, on en trouve 3,000 entre Santa-Fé, Rosario et Entre-Rios; au Chili, 10,000 environ.

Les émigrants sud-américains, dont une grande partie sont devenus citoyens des États ci-dessus, ont conservé fidèlement l'esprit germanique et toutes les coutumes de la mère-patrie : leurs écoles répandent de plus en plus la langue allemande. La plupart d'entre eux se sont consacrés à l'agriculture; ils ont généralement réussi, et la quantité de denrées coloniales qu'ils expédient à destination de Hambourg est déjà considérable. Le reste, surtout composé au début de modestes capitalistes, n'a pas tardé à réaliser des fortunes considérables en écoulant dans le pays des stocks de plus en plus importants de produits allemands dont le bon marché évince peu à peu les produits similaires des autres nations. La prospérité de ces colonies spontanées, bien que due au travail acharné des émigrants, a été grandement facilitée par de nombreuses banques allemandes d'outre-mer et par l'activité des grandes compagnies de navigation qui relient l'Amérique du Sud et le Mexique aux grands entrepôts de Brême et de Hambourg. La plus importante de ces compagnies, la *Hamburg Amerika*, vient encore de créer de nouvelles lignes et d'affecter un plus grand nombre de paquebots aux lignes déjà existantes. Un dépôt de charbon, ou plutôt une station navale de ravitaillement, devient de plus en plus nécessaire à l'Allemagne dans cette région : il est probable que les Américains, après quelques protestations, finiront par se résigner à une modeste atteinte à la doctrine de Monroë en faveur d'une puissance qui possède de si grandes attaches aux États-Unis.

En Australie, les colonies *spontanées* comptent 106,000 Allemands (dont 46,800 nés en Allemagne), groupés surtout dans le

1. Au capital de 1,250,000 francs qui doit être prochainement élevé à 2,500,000.
2. Au capital de 1,000,000 de francs.

Digitized by Google

Queensland, près de Brisbane, et dans l'Australie méridionale où ils ont formé un groupe de douze villages sous le nom de *Nouvelle Silésie*. Les missions évangéliques ont créé dans ces régions 32 écoles fréquentées par 1,500 élèves environ.

Au Transvaal et dans l'État libre d'Orange, les émigrants allemands ont également formé quelques colonies, très prospères avant la guerre sud-africaine, mais actuellement très éprouvées par les dévastations systématiques de l'invasion anglaise. Le capital engagé par l'Allemagne, soit dans les banques, soit dans les mines sud-africaines, évalué à 1,125 millions environ, est aujourd'hui compromis[1]. Quelques colons sont encore installés au Cap et au Natal. Les progrès du germanisme en Afrique australe ne sont pas dus uniquement à des affinités ethniques; ils sont surtout redevables à l'activité de la *Société évangélique de Barmen* qui a évangélisé pendant près de cinquante ans les tribus cafres[2].

Il semble que l'accroissement considérable de la population allemande (plus de 4 millions en cinq ans, soit 7,78 p. 100) aurait dû avoir pour corollaire une recrudescence dans l'émigration : le phénomène contraire s'est cependant produit. Cela tient en grande partie au développement extraordinaire de l'industrie qui a retenu dans les usines et manufactures de la métropole les bras qui allaient autrefois s'employer au delà des mers. En 1881, en effet, le nombre des émigrants dépassait 210,000; il n'a fait que décroître depuis, et s'est abaissé en 1898 et 1899 à 22,000 et à 20,000. Un relèvement est toujours probable : la crise industrielle qui règne en ce moment dans l'Empire par suite de la surproduction des deux ou trois dernières années rend déjà disponibles un nombre considérable d'ouvriers qui seront probablement obligés d'aller chercher du travail hors d'Europe.

Si l'émigration se ralentit, l'activité des colons déjà expatriés redouble sur tous les points; les statistiques commerciales en font

1. Les Allemands expulsés ont adressé leurs réclamations au gouvernement de Berlin et ce dernier les a énergiquement transmises à l'Angleterre. Cette puissance en a d'ailleurs reconnu le bien fondé à condition toutefois que les intéressés se présentent à Londres, en personne. L'Allemagne a déclaré qu'elle ne ferait aucune objection si les Allemands expulsés étaient disposés à faire *personnellement* leurs réclamations et étaient assurés du remboursement de leurs frais de voyage. Une interpellation a été développée à ce sujet au Reichstag et a donné l'occasion à de nombreux députés de décocher de dures vérités à l'Angleterre.

2. Sir Bartle Frère disait que chaque missionnaire rendait, au point de vue de la soumission des indigènes, autant de services qu'un bataillon d'infanterie.

Digitized by Google

foi. Il est manifeste aujourd'hui que l'Allemagne veut entreprendre la conquête économique du monde; elle a recours pour cela aux moyens que Rome employait autrefois pour étendre progressivement sa domination sur l'univers. Elle installe partout des consuls, agents politiques, des missionnaires, agents religieux, des marchands, des colons, des maîtres d'école, qui répandent son influence et la renseignent exactement sur les ressources offertes au commerce national. Avec un pareil système d'exploration[1], avec une avant-garde aussi solide, le corps si bien constitué des commis-voyageurs allemands ne peut que réussir dans sa marche envahissante à travers le monde. Ces *missi dominici* de l'industrie métropolitaine, formés dans des écoles de commerce modèles, arrivent sur un terrain déjà tout préparé et réussissent généralement à substituer à l'article anglais, jadis maître incontesté, l'article allemand meilleur marché et rendu plus conforme aux goûts et aux habitudes locales.

En somme, si l'Allemagne retire jusqu'ici un maigre profit de ses *colonies impériales*, elle dispose par contre d'un superbe *domaine colonial spontané* qui ne lui coûte rien et dont la puissance de production et d'absorption, extraordinairement développée, constitue pour elle une grande source de richesse.

La diffusion de l'élément germanique dans toutes les régions exploitables du monde a eu pour conséquence un extraordinaire développement de la marine marchande et de la marine de guerre de l'Empire. La première a doublé, en effet, en moins de vingt ans grâce à l'énergie des compagnies hanséatiques et aux subventions allouées par l'État aux lignes de l'Extrême-Orient, de l'Australie et de l'Afrique orientale ; à l'heure actuelle, les paquebots de la Hambourg-Amerika et de la Nord-Deutsche Lloyd touchent partout où il y a des affaires à conclure, des voyageurs à transporter, des marchandises à enlever. La seconde a été la conséquence naturelle de l'essor de la première : les incidents de Samoa, la saisie de paquebots allemands par les Anglais au début de la guerre

1. Le résultat de cette exploration générale économique combiné avec les nombreux renseignements recueillis sur les pays de protectorat permet de constituer de nombreux atlas et almanachs (*Kalender*) coloniaux et commerciaux dont le caractère pratique ne se retrouve nulle part. Citons parmi les meilleurs, l'*Atlas colonial allemand* de Paul Langhans, le *Kleiner Handelatlas* du même, le *Deutscher Kolonial Kalender* de Gustave Meinecke paraissant chaque année.

Digitized by Google

sud-africaine ont fait sentir en effet à l'Allemagne la nécessité de disposer d'une flotte de guerre capable, non seulement de sauvegarder l'orgueil national et de donner un appui efficace à ses groupements de l'étranger, mais encore d'empêcher une puissance quelconque de mettre l'embargo sur ses paquebots et ses transports, de bloquer ses côtes et de supprimer tout ravitaillement par la mer. La liberté des communications maritimes est aujourd'hui pour elle une question de vie ou de mort. Le développement intensif de son industrie au détriment de l'agriculture a eu, en effet, pour conséquence une extrême raréfaction de produits agricoles et l'oblige actuellement à faire venir de l'étranger la plus grande partie de ses approvisionnements[1]; en cas de conflit européen, toute interruption quelque peu prolongée des arrivages maritimes peut l'acculer à la famine.

L'empereur Guillaume II, conscient de cette situation, a puisé dans l'exemple du Grand Électeur la ténacité suffisante pour faire accepter à ses sujets la constitution d'une marine de guerre capable d'assurer à l'Empire une libre respiration et une nutrition suffisante. Puissamment secondé par les écrits des généraux de Janson, von Bogulawski, von der Goltz, Verdy du Vernois et par les actives campagnes de presse de la *Flottenverein* (Ligue navale allemande) et de la *Société de colonisation*[2], il n'a négligé aucune occasion de montrer sa sollicitude pour les questions navales, de prodiguer ses encouragements et ses félicitations aux grandes compagnies de navigation et d'exalter surtout, dans des allocutions enflammées, les destinées maritimes de son État. Il a su habilement frapper l'amour-propre germanique en montrant, dans des tableaux comparatifs confectionnés de sa propre main, combien il était humiliant pour l'Allemagne, deuxième puissance commerciale du monde, d'être classée parmi les puissances navales qui n'inspirent aucune crainte salutaire. Son obstination a su enfin triompher des résistances du Reichstag et emporter de haute lutte, à la fin de 1899, la *loi d'accroissement de la flotte* qui doit lui donner à brève échéance les moyens de soutenir le programme de politique mondiale

1. L'importation annuelle des produits agricoles en Allemagne atteint la somme énorme de 1,500,000 francs.

2. Cette Société a pendant quelque temps fait paraître un supplément à la *Deutsche Kolonial Zeitung* intitulé *Notre Flotte*, dont l'objet était de propager dans le pays les arguments invoqués par Guillaume II, par de Bülow et l'amiral Tirpitz en faveur de l'augmentation de la flotte (Auguste Terrier, *L'œuvre coloniale à l'étranger*, dans *la Dépêche coloniale*, 5 mars 1901).

Digitized by Google

(*Weltpolitik*) si catégoriquement exposé à la tribune par M. de Bülow le 12 décembre 1899 :

« La puissante vitalité du peuple allemand, a déclaré le chancelier actuel, nous a mêlés aux affaires du monde, nous a entraînés dans la politique universelle. Vis-à-vis de la *Great Britain* et de la *Nouvelle France*, nous avons droit à *une plus Grande Allemagne*... Nous devons être à l'abri de toute surprise non seulement sur terre, mais aussi sur mer... Nous n'oublions pas cependant que notre centre est en Europe. »

Dans quatre ou cinq ans, Guillaume II aura doté son pays d'une flotte de 38 gros cuirassés, de 16 grands croiseurs, de 38 petits croiseurs, de 90 torpilleurs de haute mer qui lui permettront de protéger partout le *Deutschthum*. Il aura ainsi accompli la tâche que l'économiste Schmoller lui a assignée : « Guillaume Ier et Bismarck se sont préoccupés avant tout de fonder l'Empire allemand; tous les efforts de Guillaume II devront tendre à faire de l'Allemagne une puissance maritime universellement redoutée. »

Mais il n'aura pas suffi au jeune Empereur d'avoir créé l'organe protecteur de l'outillage industriel et commercial jusqu'ici si vulnérable; il devra désormais assurer l'écoulement uniforme des produits fabriqués, et éviter tout arrêt dans le mécanisme économique à haut rendement dont le moteur est constitué par la majeure partie des capitaux allemands. Ce sera certainement la tâche la plus difficile. « Le marché industriel menace d'être encombré, et malgré leur esprit entreprenant les Allemands n'arriveront peut-être pas à multiplier les relations commerciales et les débouchés dans une mesure suffisante pour écouler le supplément de la production[1]. » L'esprit méthodique de l'Allemagne, son génie commercial, son extrême ténacité lui permettront peut-être de conjurer la crise momentanée de son industrie ; le prestige réel qu'elle acquiert en Chine, malgré toutes les dénégations de presse, lui assurera de bonnes commandes pour l'avenir. Si toutefois les moyens pacifiques ne lui réussissent pas, il faut s'attendre aux pires surprises. « L'Allemagne, a dit récemment Guillaume II, sera au-dessus de tout au monde. » Cette déclaration fait entrevoir dans l'avenir une série de coups de force brutaux et injustes qui semblent constituer aujourd'hui les arguments suprêmes, les moyens légaux des nations ambitieuses atteintes d'impérialisme

1. Blondel, *Essor industriel et commercial du peuple allemand.*

Digitized by Google

aigu. Si l'Allemagne a besoin de nouveaux marchés, si elle veut agrandir son domaine colonial, elle le fera à coups de canon.

Il semble que l'Angleterre s'inquiète déjà de l'évolution si nette de la politique continentale allemande vers la politique d'intervention mondiale et songe, en apparence du moins, à prendre des mesures préventives contre l'impérialisme naissant de l'Allemagne. Après avoir essayé tout d'abord de constituer avec cette puissance et les États-Unis une triplice *anglo-saxonne* capable de dominer le monde et de servir surtout les intérêts anglais, elle a été piteusement obligée de se renfermer dans son *splendide isolement;* l'opinion publique, aussi bien aux États-Unis qu'en Allemagne, a repoussé avec une brutale franchise les avances de la vieille Albion. Le dépit anglais a été éloquemment traduit par Calchas dans un article publié dans la *Fornighthly Review* sous le titre : *Will German fail?* (L'Allemagne échouera-t-elle?). D'après cet écrivain, l'Allemagne inquiète tout le monde : « Elle a éveillé la suspicion et l'antagonisme des États-Unis qui sont décidés à lui fermer l'Amérique du Sud et qui font une flotte de guerre dans ce but; la France, bien qu'elle ne soit pas décidée à faire naître une guerre, frémirait du nord au sud au cri de « Revanche! » si elle voyait l'Allemagne en mauvaise posture; la Russie s'inquiète de voir l'ascendant allemand grandir à Constantinople, en Asie Mineure et en Chine; l'Angleterre sait que l'Allemagne est sa rivale acharnée; l'Autriche et l'Italie sont irritées et rendues anxieuses par la croisade agraire et par l'idée du Pangermanisme qui les menace. » Il ne faut pas toutefois se laisser prendre à l'aigreur des dures vérités décochées par Calchas.

En somme, l'Angleterre a parfaitement admis la concurrence économique de l'Allemagne et en a pris son parti. Guillaume II et Édouard VII sont prêts à s'entendre, et, cela, malgré les antipathies des deux nations. Ils observent tous deux attentivement les convulsions des États malades et provoquent des malaises dans ceux qui sont encore sains, dans l'espoir de s'enrichir à leurs dépens. Pour l'oncle et le neveu, l'ennemi commun est cette jeune puissance industrielle qui grandit sans cesse à l'horizon et qui, elle aussi, commence à jouer de l'impérialisme; nous voulons parler des États-Unis. Le conflit est sans doute très éloigné, mais on peut prévoir qu'il éclatera un jour.

ANDRÉ BRISSE.

Digitized by Google

DU SOUDAN AU MAROC

ET A L'ALGÉRIE[1]

I

Les deux dernières années qui viennent de s'écouler ont marqué et précisé la zone d'action de la France dans le nord-ouest de l'Afrique; la convention anglo-française du 21 mars 1899, faisant suite à celles de 1890 et de 1898, a déterminé les limites de cette zone, au sud vers le Bas-Niger et les territoires Haoussas, à l'est dans l'hinterland de la Tripolitaine ainsi que dans la région du Tchad et du Haut-Oubangui; la convention franco-espagnole du 27 juin 1900 a réglé, à l'ouest, la question du Rio de Oro et nous a laissé de ce côté les salines de la Sebkha d'Idjil « de la rive extérieure desquelles la frontière se tiendra à une distance d'au moins 20 kilomètres ».

La situation se trouve ainsi fixée au point de vue diplomatique et notre influence peut s'exercer sur les territoires qui nous sont acquis, sans avoir à craindre, de la part de quelque autre puissance européenne, des compétitions ou des prétentions qui puissent se légitimer. La zone dont nous disposons a une étendue si considérable qu'il n'est pas inutile d'en marquer l'immensité; de l'est à l'ouest, comme du nord au sud, elle mesure environ 42 degrés, soit de 4,500 à 4,700 kilomètres; enserrée sur la Méditerranée entre la Tripolitaine et le Maroc, ces deux réduits de l'Islam, elle s'allonge et s'élargit au sud, d'abord vers l'ouest en contournant le Sud-Marocain suivant une ligne imprécise, puis gagnant la Sebkha d'Idjil, le cap Blanc et Dakar, ensuite vers l'est, en limitant à hauteur de Ghat et Tummo la Tripolitaine, puis en englobant dans ses limites le Tibesti, le Borkou et l'Ouadaï; sur la ligne Dakar-lac Tchad, suivant le 15e parallèle nord environ, elle présente sa plus grande largeur; à partir de là, elle descend en de

1 Voir la carte hors texte.

Digitized by Google

larges échancrures, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey, Congo, sur l'Atlantique et le golfe de Guinée, enfermant et endiguant la Guinée portugaise, la République de Libéria, le Togo et le Cameroun allemands, les colonies anglaises de Gambie, Sierra Leone, Côte d'Or, Nigeria.

C'est sur les rives orientales du Tchad, dans l'Ouadaï et le Kanem, que se soudent les diverses possessions françaises — groupes du nord, de l'ouest et du sud — entre lesquelles se divise cette immense étendue; c'est là qu'elles viennent — ou du moins qu'elles peuvent venir — se réunir pour former un tout, « un bloc », un colossal empire africain. Cette simple constatation suffirait pour justifier, dans le cas actuel, la politique coloniale française du reproche d'opérer sans suite, sans persévérance; mais, si l'on est d'un naturel sceptique ou prévenu et que l'on veuille « toucher pour croire », on asseoira facilement sa conviction en feuilletant les annales de la conquête française dans l'Ouest-Africain. Que l'on y suive soit le développement d'abord laborieux de l'Algérie ou du Sénégal, soit l'expansion plus rapide et plus récente de nos colonies des Rivières du Sud ou du Congo, partout on trouvera cette idée dominante, cette pensée directrice de tous nos efforts : pousser vers le Tchad, vers le centre africain. La gloire d'avoir posé les premières bases de cette politique revient toute entière au grand Faidherbe, qui, dès 1864, alors que nos établissements sur la Côte des Graines, la Côte d'Ivoire et celle des Esclaves étaient rudimentaires, eut une sorte de prescience de l'avenir et, dans les instructions qu'il donna alors au lieutenant de vaisseau Mage, envoyé en mission à Ségou, auprès du sultan Ahmadou, traça, en quelques mots, les grandes lignes de notre mouvement vers l'est : « Votre but, écrivait-il à Mage, est d'explorer la ligne qui joint les établissements du Haut-Sénégal avec le Haut-Niger et spécialement avec Bammako, qui paraît le point le plus rapproché en aval duquel le Niger ne présente peut-être plus d'obstacles sérieux à la navigation. »

La ligne Sénégal-Niger! donc la marche vers l'attirante Tombouctou et plus tard, comme une suite logique, la poussée vers cette non moins attirante région du Tchad, que les imaginations montraient déjà comme une sorte de mer intérieure, aux rives fertiles, couvertes de miraculeux champs de coton! Alors, de tous les points de nos possessions, nos explorateurs se ruèrent à cette

Digitized by Google

passionnante conquête; de l'ouest partirent les premiers efforts, et les cartes d'il y a quelque vingt ans montrent, au milieu des inconnus africains, un mince cordon de postes qui court sur les rives du Sénégal et s'allonge vers le Niger. Mais, dès que les colonnes des Archinard, des Combes, des Gallieni, des Borgnis-Desbordes, lancées dans le Soudan, nous y eurent donné un peu d'air, le mouvement d'exploration se généralisa, soutenu par le gouvernement, encouragé par des associations privées. Dès août 1887, le commandant Caron amène la canonnière *le Niger* à Koriomé, devant Tombouctou; puis ce sont les missions successives, véritables raids au milieu du continent noir, de Binger, Crozat, Monteil, Hourst, Brazza, Crampel, Mizon, Maistre et de tant d'autres, que vient couronner, comme étant la consécration et la résultante de tous les efforts faits, la réunion sur le Chari, le 21 avril 1900, des trois grandes expéditions parties de l'Algérie, du Soudan et du Congo : missions Foureau-Lamy, Afrique centrale et Gentil.

Ce 21 avril, les rêves qu'avait pu former Faidherbe, semblaient plus que réalisés; ils l'étaient en ce qui concerne la marche vers l'est; mais, nous n'avions pu qu'incomplètement remplir la partie du programme relative au Niger; le glorieux précurseur de la création de notre puissance dans ces régions ne paraissait prévoir en 1864 que les obstacles naturels à la navigabilité du grand fleuve, en aval de Bammako; d'autres se sont dressés depuis; en 1884, les deux Compagnies françaises, installées à l'embouchure du Niger, devaient vendre leurs comptoirs à la Compagnie anglaise, qui luttait contre elles depuis 1879; nous perdions de ce fait les riches et fertiles territoires de la partie inférieure du fleuve et la convention du 5 août 1890 ne faisait que consacrer et exagérer notre défaite, en nous rejetant au nord de la ligne Say-Barroua. Nous atteignons bien aujourd'hui le Tchad, but de nos efforts, mais par des voies longues et détournées, alors que les plus courtes et les plus directes restent aux mains des Anglais ou des Allemands.

Tels sont, dans leur ensemble, les résultats de notre action dans l'Ouest-Africain, action qui se présente comme une épopée d'autant plus merveilleuse, que, si l'on en excepte les grandes opérations militaires de l'Algérie, de la Tunisie ou encore du Dahomey, elle ne fut conduite qu'à coups d'énergie avec des ressources

Digitized by Google

et des moyens très restreints, sans autres contingents que ceux fournis par les troupes indigènes. Des territoires immenses qu'elle a donnés à la France, une partie seulement est effectivement occupée, l'autre reste encore à reconnaître et à organiser.

Dans la partie nord, les récentes opérations du Sud-Algérien ont poussé nos postes jusqu'aux oasis du Gourara, du Tidikelt et du Touat, à Igli, Timmimoun, In Salah. Dans la partie sud, nous occupons comme limite septentrionale de nos établissements du Sénégal et du Soudan, la ligne qui marque la transition entre les populations de race noire et celles de race blanche, entre les sédentaires et les nomades; c'est d'abord le fleuve Sénégal, de Saint-Louis à Kayes-Médine, puis, le long du Sahel maure, le cordon de nos postes de Yélimané à Tombouctou par Nioro, Goumbou, Sokolo, Nampala, Néré et le Faguibine, ensuite, plus à l'est, la vallée du Niger par Bamba, Gao, Say, enfin, sur la route du Tchad, la région de Zinder.

De ces deux lignes — extrême Sud-Algérien et Nord-Soudanais — jusqu'à la mer Méditerranée d'une part et jusqu'à l'Atlantique de l'autre, nous sommes les maîtres incontestés; nous connaissons les ressources, les populations du pays; nous administrons, organisons et civilisons. Mais, dans tout l'espace qui s'étend entre elles et dont les points les moins éloignés sont distants, du nord au sud, de près de 1,500 kilomètres, de l'est à l'ouest d'environ 4,500, dans toute cette zone, trop généralement appelée *Sahara* ou *Grand Désert*, c'est presque l'inconnu; des coups de sonde audacieux comme ceux du lieutenant Palat et du colonel Flatters, de nombreux renseignements recueillis auprès des nomades et des caravanes nous permettent bien de savoir ce que sont approximativement ces régions et les tribus qui y vivent; la mission Foureau-Lamy, exécutant une des plus magnifiques et des plus difficiles explorations qui se soient vues, vient bien de déchirer, suivant la ligne Temassinin, Aïr, Zinder, le voile impénétrable qui recouvrait ces steppes et de donner, sur son parcours, des preuves éclatantes de notre puissance; mais, malgré tout, notre influence dans ces espaces reste encore théorique. Avons-nous intérêt à l'y établir d'une façon effective ?

Certes, au premier abord, lorsqu'on se rappelle les évolutions successives de notre prise de possession de l'Ouest-Africain, cette progression de l'Algérie vers le Niger et le Tchad ou du Soudan et

Digitized by Google

du Sénégal vers le Maroc apparaît comme une nécessité, comme une suite logique du développement du plan d'ensemble que nous avons avons exposé, comme la dernière et la plus importante phase de la constitution du « bloc » que paraît devoir être notre empire africain. Loin de nous la pensée de nier la valeur de ces arguments! Mais, lorsqu'il s'agit d'une opération aussi longue, aussi ardue, aussi pleine de difficultés que celle qui nous occupe, il est intéressant d'examiner les raisons commerciales ou politiques — raisons d'ordre pratique — qui peuvent la conseiller ou en dissuader et, si on en reconnaît l'utilité réelle, de chercher à déterminer dans quelles conditions et avec quels moyens il semble bon de l'entreprendre.

Ce serait certes commettre une grave erreur que se représenter l'Ouest-Africain comme uniforme et presque toujours semblable à lui-même. Il est vrai que, si l'on en excepte quelques régions comme celles de l'Algérie, du Fouta-Djallon, de l'hinterland de Libéria, ou encore du pays de Kong, il a à peu près partout l'aspect d'une surface plane que coupent de rares et peu accentués mouvements de terrain; il est vrai que dans le voisinage de l'équateur et dans toute la zone côtière de nos colonies du Dahomey, de la Côte d'Ivoire et de la Guinée, les pluies dominent, et que la température, sans être pourtant très élevée, est lourde, humide, difficile à supporter pour l'Européen, tandis qu'en avançant dans l'intérieur du Soudan, on voit le thermomètre monter, l'équilibre s'établir entre la saison sèche et la saison des pluies, l'humidité s'atténuer ; il est vrai encore qu'au centre même de nos possessions, la région dite « du Sahara » constitue un foyer géant de chaleur et de sécheresse, dont l'influence se fait sentir dans toutes les zones avoisinantes, sur des centaines de kilomètres ; il est exact que là les pluies sont rares, les marigots ou les mares le plus souvent à sec, les horizons dénudés et infinis. On peut également dire que dans la région équatoriale la végétation est luxuriante, faite tantôt d'immenses et impénétrables forêts, aux bois souvent précieux, tantôt de lianes, d'arbustes ou de plantes, dont les produits, caoutchouc, huile de palme, bananes, kolas, pour ne citer que les plus connus, se prêtent à une exploitation raisonnée et rémunératrice, mais que cette végétation va se régularisant au fur et à mesure que l'on s'élève vers le nord; qu'elle offre alors des ter-

Digitized by Google

rains de culture de céréales, de pâturages et d'élevage d'abord magnifiques, puis de plus en plus maigres; qu'ensuite, aux approches du désert, elle se transforme en une brousse âpre et épineuse, et qu'enfin tout va finir et disparaître dans les sables. On peut ajouter à ces données que la race noire autochtone ne se rencontre plus guère, en installations fixes, au delà du 17e parallèle nord; mais ce ne sont là que des renseignements généraux, qu'il ne faut pas admettre comme absolus et que viennent modifier, dans telle ou telle des zones considérées, quelques circonstances de détail, dues ici à la nature particulière du sol, là à l'influence d'un léger mouvement de terrain, à la présence d'un fleuve, d'une mare, d'un marigot, quelquefois même à l'effort de l'homme.

Aussi, doit-on se défendre de regarder comme un même immense désert de sable tout l'espace qui va d'In Salah à Tombouctou et du cap Blanc au Borkou. Le sable proprement dit, celui où ne se hasardent guère les caravanes, le véritable « pays de la soif » que l'on ne pourrait avoir l'espoir d'apaiser, s'étend suivant une sorte de vaste triangle qui aurait son sommet vers Igli et dont les côtés descendraient au sud, l'un vers l'ouest, parallèlement à la côte de l'Atlantique, sur la région d'Idjil, l'autre vers l'est presque droit sur Taoudeni-Tombouctou; sa base s'appuierait au sud sur Araouan, Oualata, Tichit, Chingueti, à la limite septentrionale de l'Adrar mauritanien, du Tagant, du el Hodh et de l'Azaouad, c'est-à-dire de cette région appelée *Sahel* (bordure) où nomadisent les Maures. C'est cette masse désertique qui porte communément les noms d' « Iguidi, désert de Ouaran, Désert-el-Djoul, Erg-ech-Chech »; c'est sur ses flancs et vers le 23e parallèle nord que sont situées ces mines de sel naturel, dont les produits approvisionnent le Soudan; sur le flanc ouest, celles de la Sebkha d'Idjil ou Sebkha el Khandara (grand lac salé bleu); sur le flanc est, celle dite « de Taoudeni », bien qu'elle soit située à un grand jour de marche au nord de ce village, en un point qui sert de lieu de ralliement aux caravanes et que l'on nomme : Taraze, c'est-à-dire : eau saumâtre. Dans ces sables, une seule coupure à peu près connue, celle de la piste qui court dans leur partie nord-est et qui mène de l'oued Noun et de l'oued Draa dans le Sud-Marocain à Tombouctou par l'el Eglab, Taoudeni, Araouan, piste que suivit, en 1828, René Caillé, mais si dépourvue d'eau sur sa plus grande partie et si dure, si difficile

Digitized by Google

avec ses dunes mouvantes qu'elle n'est que rarement parcourue par des caravanes un peu importantes.

Les vraies pistes, celles ordinairement fréquentées, sont en dehors de ce vaste espace de désolation, à l'ouest ou à l'est, dans ces terres que l'ironie anglaise a qualifiées de « légères » après que la possession nous en eût été reconnue, mais qui sont loin d'être uniquement et partout des sables.

A l'ouest, dans la région d'Idjil, entre les zones désertiques de l'Iguidi et de Rio de Oro, s'étend une sorte de couloir, que la convention franco-espagnole du 27 juin 1900 nous a heureusement réservé en partie. Dans ce couloir, qui ouvre entre le Sud-Marocain, l'Adrar mauritanien, le Sahel maure et le Sénégal une communication directe, circulent de nombreuses caravanes ; elles partent généralement de Mogador, du cap Juby, de Glémi sur l'oued Noun ou, plus au sud, de Tindouf, après s'être chargées en ces divers points d'orge, de blé, d'étoffes, de tapis, de bimbeloteries, d'ouvrages de cuir, d'armes et de poudre, traversent les régions relativement cultivées de l'oued Saghiet el Hamra et jusque-là trouvent ordinairement de l'eau en toutes saisons. Au sud de cet oued, les grosses difficultés commencent pour ne finir qu'à l'entrée dans l'Adrar; deux pistes s'offrent aux caravanes : la première, qui n'est entièrement pourvue d'eau que de novembre en mars, court droit au sud, dans la zone française, par les dunes sablonneuses de Zemour et les salines de la Sebkha d'Idjil, sur Chingueti, d'où l'on peut gagner Tichit, le Sénégal ou le Sahel maure par plusieurs itinéraires; la seconde, dont la plus grande partie semble être en territoire espagnol, est plus longue, mais ne comprend, en aucune saison, d'étapes de plus de quatre jours sans eau; elle passe à l'ouest de la précédente, franchit les mamelons rocheux de Tisnik, les sables de l'Akchar, et aboutit à Atar, d'où l'on atteint facilement les mêmes points que par la première.

En suivant ces pistes, les caravanes ont eu à traverser les territoires de parcours des Maures : Tadjakant du Sud-Marocain, Reghibat du cap Juby et du Saghiet el Hamra, tribus composées en grande partie de pasteurs, de commerçants et d'agriculteurs se livrant à la culture de ces terrains, là où ils ne sont pas dépourvus d'eau ou trafiquant des objets importés au cap Juby; Kountas de la région d'Idjil, dont quelques-uns gardent et exploitent les

Digitized by Google

mines de sel où ils ont des installations fixes, villages rudimentaires faits de quelques cases grossières en terre battue, mais rendus importants par leur situation même dans ce pays désolé ; plus au sud, une fois cette zone sablonneuse passée, en débouchant dans les riches oasis de l'Adrar mauritanien, où réapparaît l'eau en quantité suffisante, où croissent le blé, l'orge, les dattes et où se trouvent d'assez nombreux centres de sédentaires, à Chingueti, Ouadan, Atar, Ouadi, el Kédim, les caravanes ont eu affaire aux Maures dits « de l'Adrar », descendants des Berbères Zénaga ainsi qu'aux Doualits et aux el Ouadan, qui colportent le sel d'Idjil sous le contrôle des Kountas.

Généralement les caravanes venant du Sud-Marocain ne poussent pas jusqu'au Sénégal ou au Soudan français, bien que Chingueti ne soit qu'à une vingtaine de jours de marche de Saint-Louis et à même distance de Nioro. Celles qui n'ont pas troqué leur chargement, dans la région d'Idjil, contre du sel, s'arrêtent dans les centres de l'Adrar mauritanien ou gagnent, plus à l'est, Tichit et Oualata ; en ces points, elles trouvent les produits d'échange que d'autres caravanes, marchant en sens inverse, sont venues chercher sur nos territoires, mil, étoffes de guinée, tabac, livrés par les indigènes contre des bestiaux, de la gomme, du sel, des plumes d'autruches ; à ces produits, il fallait ajouter, avant notre installation dans le Soudan, — et ce n'était pas là l'un des moindres objets de commerce — les captifs et captives enlevés par les Maures dans les villages noirs ou vendus par les trafiquants, ces tyrans qui opprimaient et dévastaient ces malheureux pays.

Ces centres de Oualata, Tichit, Chingueti, Ouadan, Atar et à l'est, celui d'Araouan, situé au débouché sur Tombouctou de la piste René Caillé, sont donc des « marchés d'échange » qui jouent un rôle considérable dans la vie des tribus maures ainsi que dans le mouvement des caravanes et dont l'importance est d'autant plus considérable qu'en dehors d'eux, il n'existe, en ces régions, guère d'autres centres habités par des populations stables.

Au nord de cette ligne Chingueti-Araouan, c'est la masse isolante des déserts de sable, à peu près impénétrables aux caravanes ; au sud, jusqu'au cordon de nos postes échelonnés du Sénégal à Nioro et Tombouctou, ce sont les steppes herbeux du Sahel, steppes désséchés, sans autre eau que celle des puits et des mares, sans autres habitants que les nomades maures et qui n'offrent de

Digitized by Google

débouchés qu'à leurs deux extrémités dans le couloir de l'Adrar mauritanien d'une part, et de l'autre vers Araouan-Tombouctou dans les immenses terrains de parcours des Touareg.

Les tribus maures qui vivent dans les steppes du Sahel avec leurs troupeaux, sont en contact immédiat et en rapports journaliers avec nos établissements du Sénégal et du Soudan ; leurs zones de parcours, bien que n'étant pas délimitées, restent par tradition toujours à peu près les mêmes pour chaque tribu ou groupe de tribus; on trouve ordinairement les Trarzas et les Braknas, dans les plaines de la rive droite du Sénégal, au sud de l'Adrar, de Saint-Louis à Matam; les Douaïchs, les Sidi Mahmouds, les Souakeurs, une partie des Kountas dans « le Tagant », région dont Tichitt est le centre principal; les Oulad M' Barks, les Oulad Nacers, les Oulad Mahmouds dans « le el Hodh », vaste plateau dont Oualata, Nema et Téréné marquent les seuls lieux habités; à la lisière méridionale du el Hodh, à trois jours de marche environ au nord de Nioro, se développe, sur une longueur et une profondeur d'une centaine de kilomètres, la forêt de gommiers du « Chamere »; les Maures en exploitent les produits et semblent les préserver de toutes déprédations, à en croire du moins la légende, qui donne ces forêts comme des lieux sacrés et punit de mort quiconque se permet d'en briser une branche. Plus loin vers l'est, ce sont les Oulad Allouchs, dont une de nos colonnes a dû aller détruire le repaire de Bassikounou; à l'ouest de ce village s'étend une seconde forêt de gommiers, moins importante que celle de « Chamere »; plus loin encore, à la sortie du Sahel et en contact avec les Touareg, on rencontre les Bérabichs, qui nomadisent dans « l'Azaouad », pays d'aspect désertique, couvert de forêts de mimosiers, entre les mines de sel de Taoudeni au nord, el Mabrouk à l'est, el Akela à l'ouest, Tombouctou au sud.

Araouan, point d'eau très riche, où s'élèvent quelque 200 cases en terre battue, marque à peu près le centre de l'Azaouad; il n'est pas à plus de huit jours de marche de Tombouctou; sa situation, la rareté des lieux habités dans ces régions de nomades, en font un point des plus importants; à Chingueti et Atar, on tenait l'Adrar mauritanien et par conséquent on était maître de l'entrée ouest du Sahel maure et des pistes d'accès vers le Sud-Marocain ou les mines de sel d'Idjil; ici, au point de jonction des directions qui seules permettent de longer le sud du désert par Oualata et Tichit ou de

Digitized by Google

gagner Tindouf par la piste de Taoudeni, on est maître de l'entrée est du même Sahel maure, on a la haute main sur les caravanes qui veulent remonter droit sur le Sud-Marocain ou sur les mines de sel ; la situation est analogue à celle que peut offrir l'Adrar mauritanien, mais moins exceptionnelle parce que les espaces immenses qui s'étendent plus à l'est ne font pas des directions qui s'élèvent vers le nord au sortir d'Araouan, des pistes uniques, endiguées par les sables en des tracés fixes et presque obligatoires.

A ce rapide tableau, il faudrait ajouter, pour être complet : les groupes, sous-groupes en nombre infini, souvent rivaux et ennemis, entre lesquels se partagent les tribus maures ; les petites tribus, qui gravitent autour des grandes, sont leurs tributaires ou leurs vassales ; celles qui tendent à devenir sédentaires, à s'installer sur notre territoire, où elles payent l'impôt, comme les indigènes ; de ce nombre sont une partie des M' Barks, des Kountas, des Tanouazits et les Maures, nommés Romans ou Arramans, restes des Marocains qui, en l'an 999 de l'hégire, vinrent occuper Tombouctou et qui actuellement forment à Djenné, Karounga, Tombouctou des agglomérations de cultivateurs et d'artisans. Il faudrait distinguer dans les tribus les différentes castes de nobles, guerriers, marabouts, commerçants, montrer leur organisation à peine ébauchée, leur administration par un chef assité quelquefois d'une « djemmaa » (assemblée de notables) et insister surtout sur ce qu'a de nominal l'autorité de ce chef, dont les décisions sont loin d'être toujours exécutées.

Bien que toutes divisées en catégories, ayant chacune un rôle distinct, certaines tribus s'adonnent plus spécialement dans leur ensemble à telles ou telles occupations ; c'est ainsi que d'une façon générale, les Oulad Mahmouds, les Sidi Mahmouds, les Hammonats, les Allouchs, se livrent assez volontiers au commerce, à l'élevage de troupeaux, tandis que les Bérabichs, les M' Barks, les Kountas sont plus particulièrement colporteurs et que les Lacknals, les Tanouazits et surtout les Talib Moctar constituent des groupes maraboutiques, qui s'occupent de religion, d'éducation des enfants et dont l'influence sur les nomades est parfois considérable. Mais tous, sans exception, sont peu dignes de foi, très intrigants, facilement achetables, d'un fanatisme musulman de surface et ont pour le pillage un goût prononcé. A ce dernier point de vue, on peut dire que les Oulad Nacers et les Souakeurs tiennent hardiment la tête.

Digitized by Google

Autrefois, avant notre arrivée au Soudan, aucun Maure ne savait résister au désir de tenter un mauvais coup dans les villages noirs frontières, que l'arrivée de quelques nomades suffisait pour terroriser et livrer à merci; actuellement, les caravanes qui s'engagent parmi les Maures sont frappés d'une sorte de droit de passage de tribu en tribu et encore ne sont-elles pas certaines de n'être pas complètement dévalisées; peu d'années se passent sans que les Maures sédentaires de Oualata, Tichit ou de quelque autre des rares centres de ces régions ne soient attaqués par des bandes de leurs coreligionnaires, qu'attire invinciblement l'appât du butin et qui ne respectent guère plus les biens des disciples du Prophète que ceux des fétichistes ou des chrétiens.

Aussi le commerce auquel se livrent les Maures ne peut-il être et n'est-il effectivement que peu important. Ils trouvent bien sur leur sol, comme produits à exporter et à échanger, le sel des mines, la gomme des forêts, les dépouilles des autruches; ils font bien fabriquer par leurs femmes des ouvrages en cuir, des tapis assez intéressants et par leurs forgerons quelques bijoux en filigranes d'or; ils disposent bien aussi d'immenses troupeaux de gros et de petit bétail, de nombreux chameaux, de chevaux nerveux et énergiques, assez semblables de forme à ceux du sud de l'Algérie; mais ils limitent leurs efforts à ce qui est strictement nécessaire pour satisfaire aux besoins de leur existence matérielle, besoins éminemment simples : du mil pour manger, un peu de guinée pour se vêtir, des dépouilles de chameaux ou de la toile pour constituer des tentes, des « tiougouts », assemblages de peaux d'agneaux, et des « taras » de branchages pour se coucher, du tabac pour remplir le tube fait d'un os creux ou d'un bois dur que se passent successivement les notables et le chef de tribu; leur attention ne s'éveille que lorsqu'il s'agit de leurs femmes qu'ils tiennent jalousement cachées aux yeux des infidèles ou lorsqu'on leur parle d'armes et poudre.

Ils ne semblent du reste pas, même dans les tribus composées d'agriculteurs ou de commerçants, avoir tenté la moindre chose pour exploiter d'une façon un peu plus active les produits naturels de leur sol, tels que la gomme ou le sel, pour chercher, par exemple, à faire croître et à récolter une partie du mil qu'ils sont obligés d'acheter dans nos villages. Le Tagant, le el Hodh ne sont pas — c'est chose certaine — des pays d'agriculture; mais dans la

Digitized by Google

partie méridionale, tout au moins, les puits, les mares, sont nombreux et pourvus d'eau pendant les quelques mois de la saison des pluies, de fin juillet à septembre environ ; il semble hors de doute qu'en certains points, sur les terrains qui entourent les plus grandes des mares et qui sont périodiquement inondés, le mil croîtrait aussi facilement que sur la lisière nord de nos établissements du Soudan, dans ce que l'on appelle le « Sahel français », où l'eau est également très peu abondante, mais où la végétation est néanmoins à certains moments si intense et si rapide, en des endroits judicieusement choisis, qu'ils sont en quelques semaines couverts d'une moisson assez rémunératrice; les ruines de villages que l'on rencontre de temps à autre, lorsque l'on parcourt le Sahel maure, attestent du reste que là ont habité des sédentaires, qu'ils ont pu y vivre, qu'ils y vivraient probablement encore si le Maure n'était venu, avec ses instincts de pillard et de voleur, transformer presque en un désert ce pays déjà si peu fortuné.

Peut-être faut-il admettre, pour rester entièrement juste, que, dans ces steppes désolés, les difficultés à surmonter ont contribué à rebuter les nomades, naturellement disposés par leurs traditions, leur orgueil, leur esprit de mulsumans fatalistes, à s'abandonner au destin et à vivre d'une vie de « nobles gueux » cachant leur âpreté au gain, leur besoin de rapines, leur paresse derrière de grandes et fausses apparences de fierté et de suprême dédain. « Ta morale n'est pas la nôtre, ne cessait de nous répéter un de leurs chefs pour justifier ses larcins; tu considères comme mal de piller; nous, nous le trouvons bien; nous ne faisons ainsi qu'exercer notre droit puisque nous sommes supérieurs aux noirs ou aux tribus ennemies que tu nous reproches de dépouiller. » On ne saurait, en tout cas, oublier que l'Adrar mauritanien, qui est aux mains de tribus maures de même origine, de même caractère, de même genre de vie, mais qui se trouve plus près de la mer, mieux arrosé et moins horriblement chaud, offre parfois le spectacle de cultures riches et soignées.

Lorsque l'on débouche du Sahel maure à l'est de la piste Tombouctou, Araouan, Taoudeni, on pénètre dans les immenses espaces qui séparent la boucle du Niger ainsi que le territoire militaire récemment créé à Zinder du Touat, du Tidikelt et du Sud-Tripolitain; on entre ainsi dans la zone où se croisent les commu-

Digitized by Google

nications entre le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine d'une part et la partie centrale et orientale du Soudan français de l'autre.

Rappelons de suite, afin de limiter notre examen, que la piste Tombouctou, Taoudeni, Tindouf ou el Harib qui se développe à travers les sables du el Djouf, du Erg ech Chech et de l'Iguidi est essentiellement précaire; disons que l'influence asséchante de la masse de ces sables est telle que ce n'est qu'en s'en éloignant vers l'est que l'on trouvera des communications peut-être plus faciles, plus fréquentées et encore est-il prudent de ne prendre ces termes qu'avec leur sens relatif.

C'est ainsi que pour gagner le Niger en venant du Maroc les caravanes peuvent suivre la piste qui longe la partie nord-est du désert par Igli, les oasis du Gourara et du Touat, passe par In Salah ou l'évite et, de là, se rabat, vers le sud-ouest, sur el Mabrouk, par Ouallen ou In Tizé; il est bon d'observer que, par notre récent établissement sur la ligne Igli, Timmimoun, In Salah, nous tenons la partie nord de cette communication, dont l'importance est considérable, puisqu'elle semble être la seule qui, en partant du Maroc, contourne l'est du désert et que, si on ne l'emploie pas, il faut se rejeter, à l'ouest vers le Saghiet et Hamra, soit se résigner à s'engager dans la masse même des sables.

A el Mabrouk, où elle aboutit, sur la limite de l'Azaouad, viennent converger deux autres directions, l'une qui mène à Ghadamès et à Tripoli par Timissao, Amguid, Temassinin, l'autre qui permet de gagner Ghat et Mourzouk par ce même Timissao, et Idélès. Ce seul exposé suffit à montrer toute l'importance d'el Mabrouck, qui n'est guère située qu'à quinze jours de marche de Tombouctou; dans ce village, sorte de capitale du pays situé entre l'Azouad et l'Adrar nigritien, habite une population d'Arabes, de Maures et de noirs, qui, dans ces dernières années, s'est montrée assez ferme et assez unie pour résister victorieusement aux attaques des Touareg Aouelimmiden.

Plus à l'est, est la piste que s'est glorieusement ouverte de Ouargla à Zinder la mission Foureau-Lamy par el Biodh, Temassinin, Assiou et l'Aïr; plus à l'est encore, ce sont les immensités entre le Tchad et la Tripolitaine, les communications entre Barroua, Tummo, Mourzouk, les territoires du Tibesti, du Borkou, du Kanem, toutes régions actuellement très peu connues, à peine pénétrées par l'Européen et qui, du reste, n'importent pas direc-

Digitized by Google

tement à nos conclusions, puisqu'elles sont, pour la plus grande partie, en dehors de la zone de liaison directe de nos possessions de la Méditerranée et de celles du golfe de Guinée.

Mais ici, beaucoup plus que dans le couloir d'Idjil où l'espace est plus mesuré, il faut se garder avec soin de considérer comme uniques les pistes de caravanes que l'on peut indiquer; ces pistes ne sont que des directions générales; à côté d'elles ou entre elles peuvent s'en trouver d'autres; aucune n'est, en réalité, plus spécialement tracée; chacune n'existe que par les puits, les mares qui la jalonnent, et les voies à suivre peuvent varier suivant la saison, suivant l'état de ces mares et de ces puits; ce sont eux et leur approvisionnement en eau qui décident de la marche. « La mission, dit M. Foureau, atteint enfin In Azaoua, après avoir vainement demandé au célèbre puits d'Assiou l'aumône de quelques litres d'eau; ce puits est à sec et In Azaoua le remplace », et plus loin : « Le lendemain, à l'arrivée aux puits signalés, on ne trouve pas une goutte de liquide; ce n'est que beaucoup plus tard que, grâce aux ressources du guide et des Chambba dévoués qui m'accompagnaient depuis Ouargla, on découvre une réserve d'eau de pluie dans les anfractuosités de roches des collines d'Irhaïene. Pendant le séjour fait ici, on découvre d'autres mares du même genre; c'était enfin l'abondance. » Tout à sec, là où l'on pensait se désaltérer; de l'eau, là où l'on n'en signalait pas! Ainsi, sont obligés de se modifier en partie les itinéraires prévus; ainsi apparaît la nécessité de connaître les points d'eau possibles et de compléter ce que l'on peut savoir du tracé des pistes des caravanes par tous les renseignements de détail ou d'ensemble concernant la nature, le sol et le sous-sol des zones à traverser.

En se plaçant à ce point de vue, on peut, sans crainte de surprise, admettre comme entièrement connues et repérées, les zones du Sud-Algérien, où viennent d'opérer nos colonnes, les avancées de ces zones vers le sud, ainsi que les régions où la mission saharienne a tracé son admirable sillon : massif montagneux du Tindesset, falaises du Tassili des Azdjer, quartz de l'Anahef « mer de roches » du Tiniri, villages de l'Aïr avec leur population de Touareg Kel Oui, leurs fourrés, leurs gommiers, leurs palmiers et leurs vallées à belle végétation, territoire désertique de l'Azaouakh, brousses et forêts du Tagama, immenses champs de mil du Damergou, pays de Zinder, que M. le capitaine Joalland

Digitized by Google

présente comme bien peuplé, riche en bétail et en grains de toute nature; on peut, en suivant l'itinéraire de la mission saharienne, se rendre compte, par les difficultés inouïes qu'elle a eu à surmonter, par les sacrifices, les privations de toutes sortes qu'elle a dû s'imposer, par le nombre considérable de ses chameaux qu'elle a vu succomber en cours de route, de ce que sont certaines parties de cette « piste terrible » et en conclure combien est dure et pénible pour les caravanes — quelles qu'elles soient — qui l'entreprennent, la traversée de ces régions torrides.

Du côté du Soudan, on possède également des renseignements suffisamment précis sur les territoires qui s'étendent sur la rive droite du Niger, de Tombouctou à Say, et sur les nomades, qui les parcourent, nomades qui sont à notre contact immédiat et presque tous entièrement soumis; car ils ont besoin de nous pour être autorisés soit à se procurer du mil dans nos villages en échange de leur sel ou de leurs bestiaux, soit à amener leurs troupeaux, pendant la saison sèche, en pacage sur les bords du fleuve; les Touareg du Faguibine, ceux des deux rives du Niger, qui nomadisent pour ainsi dire sous la surveillance de nos postes, dans des terrains que nous leur avons assignés, n'intéressent donc pas directement les questions que nous examinons. Nous n'aurons à nous occuper ici de ces nomades que lorsque certains groupes d'entre eux vivront plus au nord, détachés de la fraction principale, ou encore, lorsqu'il s'agira de tribus maraboutiques, dont l'action s'étendrait sur l'ensemble des autres tribus; c'est ainsi qu'il importe de signaler les Touareg Chiouks ou Chiokanes, les Chérifs, les Kel es Souk, tribus religieuses et guerrières, riches, bien armées, qui possèdent même des villages sur le Niger, les deux premières près de Bamba, la dernière vers Ansongo; ce sont de fanatiques et incorrigibles pillards qui exercent une grande influence sur les Touareg, ainsi que sur les noirs, et leur fournissent des écrivains et des marabouts.

On se trouve ainsi à peu près maître de déterminer le meilleur tracé des pistes à suivre, soit à la sortie de nos établissements du Niger, soit une fois qu'elles atteignent les régions du nord, à hauteur environ du tropique du Cancer : plateau de Mouydir, qu'elles traversent pour atteindre In Salah; Tassili des Azdjer, où elles coupent la piste Foureau vers Temassinin et Affattakha, pour gagner de là Ghadamès ou Ghat. A-t-on la même faculté

Digitized by Google

dans la partie médiane? Faut-il s'élever vers le nord par Tombouctou, el Mabrouck, In Zizé, Timissao, comme il semble généralement admis par la plupart des convois ou incliner plus à l'est pour se redresser ensuite droit sur le Sud-Algérien?

Il paraît certain, d'après les renseignements recueillis à Tombouctou auprès des caravanes du Tidikelt ou de la Tripolitaine, que si elles n'avaient à tenir compte que de la question : nature du terrain, ressources en eau, elles adopteraient probablement la seconde de ces solutions. En effet, en suivant les itinéraires actuels, elles ont à traverser entre In Zizé, Timissao, el Mabrouck, une zone absolument aride et sablonneuse, véritable avancée du désert, où l'eau est très rare et la marche extrêmement pénible. Plus à l'est, au contraire, les massifs montagneux du Sud-Algérien se prolongent par le Tassili des Ahaggar ou Tassili du Sud, pays montagneux, coupé par des oued, et qui semble de même nature que le Tassili des Azdjer. Or, en ce qui concerne ce dernier, M. Foureau ne dit pas que sa mission ait eu plus particulièrement à y souffrir du manque d'eau; il signale seulement des difficultés de marche, dues au terrain rocheux, aux ravins encaissés; il est permis de penser que quelques aménagements des pistes à réaliser dans ces parages pourraient atténuer ces divers obstacles. Le Tassili des Ahaggar franchi, on entre peu après dans la région de l'Adrar nigritien, pays qui n'est ni désertique ni fait de sables, mais composé de collines herbeuses et de vallées, où l'on trouve de l'eau, quelquefois à la surface même du sol, mais toujours, à une très faible profondeur, dans la couche souterraine. L'Adrar nigritien paraît même pouvoir se prêter, dans une certaine mesure, à des installations stables; car on trouve en quelques-uns de ses points — et ceci est une preuve de grande valeur — des Maures Kountas, dont une partie sont pillards — quel est le Maure qui ne l'est pas? — mais dont un grand nombre présentent ce caractère particulier d'avoir une tendance à rester sédentaires et alors à ne se fixer que là où se présentent des avantages; c'est ainsi que nous les avons vus, à l'ouest, gardant et exploitant la Sebkha d'Idjil; c'est ainsi que nous les rencontrons à l'est soit près des mines de Taoudeni, soit entre Bamba et l'Adrar, soit dans l'Adrar même, régions où ils trouvent à employer leurs aptitudes de pasteurs et de commerçants.

Digitized by Google

Il semble donc que la direction la plus commode pour atteindre le Sud-Algérien, en partant du Niger, serait celle qui, du fleuve, se dirigerait sur l'Adrar nigritien, traverserait ledit Adrar et atteindrait la partie occidentale du Tassili des Ahaggar, dans la zone de Timissao, d'où elle bifurquerait soit sur Igli et le Maroc, soit sur In Salah, soit encore sur Ghat ou Temassinin-Ghadamès.

Mais les caravanes sont obligées, actuellement du moins, de ne pas limiter leurs préoccupations à celles de l'eau et du terrain; elles se sont chargées, dans le nord, de produits analogues à ceux que nous avons vu transporter par le couloir d'Idjil : étoffes, armes, dattes, verroteries, etc.; elles viennent échanger ces produits soit en cours de route, dans les centres de l'Azaouad ou en certains points de ralliement, soit même à Tombouctou ou dans les villages du fleuve contre des graines, de l'or, de l'ivoire, du sel, de la guinée, des peaux, de l'argent monnayé, et lorsqu'elles le peuvent, des esclaves; l'important est de faire exécuter, dans un sens ou dans l'autre, la traversée du désert à leur chargement, sans qu'il leur soit partiellement ou même totalement enlevé.

Or, leurs plus dangereux ennemis sont les Iloggars et surtout les Aouelimmiden, nommés aussi Oulimiden, tribu touareg considérable, qui compte environ 1,200 nobles, montés à cheval ou à chameau, de nombreux captifs, des vassaux et possède vers Ansongo quelques villages sur le Niger. Ces Aouelimmiden peuvent être considérés comme le type des « grands nomades ». Leurs terrains de parcours sont immenses; leurs courses de pillards et de détrousseurs de caravanes les mènent quelquefois jusqu'au Touat. En 1897-1898, un grand rezzou, dirigé par Abiddin le Kounti, « saint homme » étranger à leur tribu et à leur race, mais qui jouissait d'un prestige religieux considérable, les a jetés sur nous, vers Bamba, avec quelques bandes de Kountas et de Hoggars, momentanément leurs alliés. Abiddin, dont le courage était reconnu de tous, avait dû se replier dans l'Adrar nigritien, et on peut regarder cette région comme le centre même des territoires des Aouelimmiden.

Il faut ajouter que si les Aouelimmiden de l'ouest, c'est-à-dire ceux qui viennent au fleuve et y possèdent quelques villages, ont été de ce fait même amenés dans le cours de ces dernières années à une soumission relative, tandis que ceux du nord et de l'est, qui n'ont pas les mêmes raisons pour demander l'aman, sont restés

Digitized by Google

indépendants et conservent vis-à-vis de nous une attitude nettement hostile; ils n'ont pas craint d'essayer d'attaquer la colonne que le colonel Péroz vient de mener du Niger sur Zinder, en suivant la ligne de démarcation qui limite au nord le territoire anglais de Sokoto (février-avril 1901) ; ils sont restés sourds à toute offre de négociations et ont été aidés dans leurs tentatives infructueuses de razzias par les Touareg Kel Gress, tribus de pillards qui nomadisent entre Zinder, Tessaoua, l'Adrar et Agadès.

On conçoit donc que, dans l'état actuel des choses, les caravanes ont intérêt à éviter la traversée de l'Adrar nigritien, en se rejetant à l'ouest vers le désert ; elles risquent bien encore quelques coups de mains des Hoggars ou des Aouelimmiden, mais elles ne se mettent pas de propos délibéré dans « la gueule du loup » et si elles réussissent à éviter ces bandes de coupeurs de routes, elles peuvent traverser à peu près indemnes — moyennant redevance, bien entendu — les tribus moins dangereuses des Kountas et des Bérabichs de l'Azaouad ou des environs de Taoudeni.

Ces habitudes de pillage sont communes à peu près à toutes les tribus touareg, et nous éprouvons parfois quelque peine à maintenir dans le respect du bien d'autrui celles mêmes qui vivent à l'abri de nos postes et de notre pavillon. Mais il est bon de dire que les Touareg, bien que menant une vie analogue à celle des Maures, leur sont supérieurs à différents points de vue. Comme les Maures, ils ont une organisation politique rudimentaire; leurs tribus ou fractions de tribus, souvent divisées par des luttes intestines, sont groupées sous l'autorité de chefs, qui n'ont la plupart du temps que l'exécution des décisions prises par les assemblées de notables; le pouvoir de ces chefs paraît être absolument nominal et M. Foureau, ainsi que le colonel Klobb, ne manquent pas de le rappeler chaque fois qu'ils parlent de ces nomades.

Mais, si le Touareg pille les villages et dévalise les caravanes, il semble qu'il faille voir là comme une manifestation de son amour pour la guerre et le combat, de son dédain pour le travail manuel quel qu'il soit, agriculture ou commerce, et non comme un moyen de satisfaire son âpreté au gain. Le Maure pille pour prendre et posséder ; il attire lâchement les caravanes ou ses ennemis dans des embuscades et lâche son coup de fusil sans s'exposer au danger; le Touareg cherche bien à surprendre son adversaire par des attaques au petit jour, mais il se jette brave-

Digitized by Google

ment en avant, à l'arme blanche, qui est la seule dont il dispose généralement et nombreux sont ceux d'entre eux qui ont émerveillé nos tirailleurs et nos officiers, en venant se faire tuer sur nos baïonnettes. Il n'a du reste ni la fourberie de parti pris ni la cruauté du Maure; ses captifs, groupés en tribus, qui peu à peu peuvent devenir indépendantes, vivent assez heureux, plus heureux même que ceux des noirs.

Le colonel Klobb, qui avait successivement commandé à Nioro et à Tombouctou et qui connaissait à fond les Maures et les Touareg, apportait à ce sujet, dans son rapport daté de Koulikoro, le 22 mars 1899, et publié par le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, une preuve des plus convaincantes : « Les captifs, disait-il, que nous avons enlevés aux chefs noirs auxquels nous avons fait la guerre au Soudan ont généralement été enchantés de leur nouveau sort; ceux que nous prenons aux Touareg, sauf de très rares exceptions, se sauvent et vont rejoindre leurs maîtres. » Qui s'étonnerait de la première partie de cette affirmation quand on sait que « ces chefs noirs » étaient les sanguinaires tyrans qui se nommaient : el Hadj Omar, Ahmadou, Samory?

Le Touareg a aussi pour la dignité de la femme un respect que connaissent peu les Maures; il admet ses compagnes aux délibérations des assemblées et rien ne peut être plus caractéristique que ce fait chez des nomades, imbus tous des préceptes de la loi musulmane! Si, du reste, il est un fervent disciple du prophète, il ne paraît pas être fanatique; mais sa naïveté innée en peut faire un instrument dangereux aux mains des marabouts.

Il semble que ce soit dans une sorte de fausse interprétation de sentiments élevés de noblesse et de grandeur, sentiments de race transmis d'âge en âge, mais déformés peu à peu sous l'influence des dures conditions de leur existence, qu'il faille chercher la raison des principaux actes des Touareg, grands seigneurs dégénérés qui pillent sans plus de façons qu'on en apporte au désert, comme d'autres coupaient les routes de France aux époques troublées du moyen âge; il semble que ce soit là aussi que l'on doive trouver la source de la conception très nette qu'ils se font de l'honneur et de la nécessité de ne pas déroger, conception qu'indiquait le colonel Klobb, lorsqu'il disait, en parlant de Madidou, l'un des chefs des Aouelimmiden : « Madidou sait qu'il ne peut pas lutter contre les Français; il est obligé pour l'honneur

Digitized by Google

et les traditions de sa race de se défendre contre l'envahisseur ; s'il trouve une occasion favorable, il cherchera sans doute à livrer un combat, après lequel l'honneur sera sauf et il pourra faire sa paix avec nous. » Mais, dans cette citation, ne pas oublier ceci qui est capital : « Madidou sait qu'il ne peut pas lutter contre les Français » ; c'est, en effet, parce que nous avons donné aux Touareg de nombreuses et salutaires preuves de notre force, c'est parce que nous leur avons montré d'une façon indubitable et tangible que nous voulions et pouvions être les maîtres, c'est pour cela qu'après une longue période de résistance et de luttes, les tribus à notre contact se sont à peu près toutes soumises et que le colonel Klobb a pu écrire, dans le rapport déjà cité, ces mots qui, certes, ne s'appliqueraient pas aux Maures : « Les Touareg sont incontestablement nobles et braves; ils sont de mœurs simples, je dirais presque vertueuses... ils ne sont pas fanatiques musulmans... Rien ne s'oppose à ce que les Touareg et les Français aient entre eux les relations les meilleures, sinon le fait de la conquête. Nos procédés pourront la faire oublier et alors de tous les peuples conquis en Afrique, noirs ou Arabes, les Touareg seront les plus faciles à assimiler. »

Aussi, rien ne peut mieux compléter cette opinion et aider à laisser sans lacune l'idée que l'on doit se faire du tempérament touareg, que ces paroles de M. Foureau : « J'étais obligé de penser que pour traverser cette région fermée que ses habitants (les Touareg) veulent conserver vierge de toute pénétration et de tout contact, il était nécessaire de s'appuyer sur une force armée importante ; je restais pourtant persuadé que cette force il fallait seulement la posséder et que le voyageur n'aurait qu'exceptionnellement besoin de l'employer. »

Tels sont dans leur ensemble les caractères généraux des territoires ouverts à l'action française entre le Maroc, l'Algérie, le Sénégal et le Soudan, tels sont les traits distinctifs des populations nomades qui vivent dans ces immenses espaces.

PIERRE DORNIN.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LETTRES D'HODEIDAH

Hodeidah, le 6 janvier 1901.

Hodeidah, comme presque toutes les villes du littoral de la mer Rouge, s'étale sur une plage basse qui descend insensiblement dans la mer. Les approches de la côte sont assez difficiles pour les navigateurs. Un navire, allant à Hodeidah, doit se diriger d'abord sur un point imaginairement placé sur la même latitude, mais à environ 30 milles à l'ouest et, de là, piquer droit sur la côte, en marchant prudemment à la sonde.

Les plus hautes maisons de la ville ne commencent à être aperçues qu'à une distance de 6 à 8 milles, par temps clair. Un navire, calant plus de 6 mètres, serait obligé de mouiller presque dès ce moment, pour ne pas courir le risque d'échouer.

La ville est bâtie très irrégulièrement. Les maisons sont généralement hautes, quoique ne comprenant pour la plupart qu'un rez-de-chaussée et deux étages, mais chacun d'eux très élevé, mesurant de 6 à 7 mètres entre les plafonds.

Ces maisons sont curieuses et élégantes d'aspect, bien que massives et de forme cubique, suivant l'architecture courante de l'Orient. La lourdeur en est corrigée par les fines découpures des ogives, coiffant les portes et les fenêtres, ainsi que par les dentelures de la partie supérieure des murs bordant les terrasses. De grandes fenêtres donnent sur la rue, mais elles sont tenues fermées presque tout le jour. Les montants et les panneaux en sont de bois dur finement travaillé. Dans les panneaux sont ménagées de nombreuses petites lucarnes, de toutes formes et de toutes grandeurs, de façon à pouvoir, à sa fantaisie, doser l'air et la lumière.

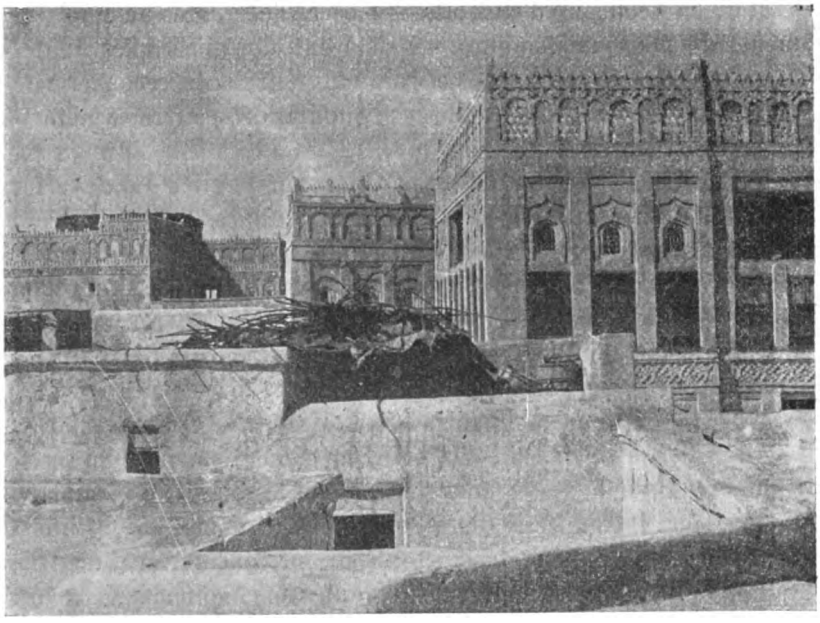
La température est élevée en toutes saisons : de 25 à 30 degrés à l'ombre. Durant la période d'octobre à mai, elle dépasse souvent 40 degrés pendant les mois d'été.

Les rues sont étroites, se coupant à chaque instant à angle

Digitized by Google

droit et formant comme une sorte de labyrinthe, où l'on a du mal à se retrouver les premiers jours.

Pas une de ces rues ne mesure plus de cent mètres de bout en bout ! Toutes semblent finir en impasse, puis avant d'en toucher le fond, une autre ruelle s'embranche sur l'un des côtés et paraît s'arrêter de même contre une maison quelques pas plus loin ; elle se continue cependant sur la droite ou sur la gauche par une



MAISONS D'HODEIDAH.

ruelle semblable, et, ainsi de suite, le même système se poursuit par toute la ville.

Surplombant sur les voies sont les balcons (moucharabieh) en bois ajouré et sculpté, quelques-uns avec beaucoup d'art. De même les portails des maisons, de grande dimension presque toujours, sont d'un beau travail de sculpture, qu'il a fallu des mois et quelquefois plus d'une année pour achever.

C'est à Sana, paraît-il, que ce luxe d'ornementation est le plus goûté. On m'a dit qu'il existe dans cette ville des portes de bois, d'une telle finesse de sculpture, qu'on leur attribue dans le pays

Digitized by Google

même, une valeur allant quelquefois jusqu'à mille talaris (2,500 francs).

En outre de ces dessins, si bien dénommés *arabesques*, on voit encore sur ces portes des inscriptions ajourées ou en relief, de cette écriture fantaisiste arabe, à lettres chevauchées et entrelacées, d'un effet si naturellement décoratif. Ce sont des invocations à Allah ou quelque sentence d'un caractère également religieux.

Une chose, par contre, dépare énormément l'aspect de la ville : c'est qu'en beaucoup d'endroits — espèces de squares ou emplacements de maisons démolies — s'élèvent de misérables huttes (harriche), faites de branches et bambous entrelacés, recouverts de nattes, qui abritent une nombreuse population, pauvre et généralement fort sale.

L'intérieur des maisons n'est pas moins irrégulier que les rues de la ville. On y voit peu de salles rectangulaires. Elles semblent plutôt composées d'une foule de chambres contiguës, de largeur et de profondeur inégales et même de niveaux différents, dont on aurait abattu les cloisons divisives. Il en résulte un arrangement du plus bizarre effet. Il y a, en outre, une quantité de réduits à peine éclairés, servant de magasins pour les marchandises et les provisions, ou bien de dortoirs aux domestiques et aux esclaves.

Au milieu et au rez-de-chaussée, est généralement une cour, autour de laquelle des arcades soutiennent les pièces et vérandahs du premier étage. Les piliers sont en maçonnerie de briques, ornés de moulures en chaux et plâtre, ou, encore, en bois travaillé, sculptés sur les angles et surmontés de chapiteaux ouvragés.

J'ai vu aussi des maisons dont le rez-de-chaussée est divisé, par places, en deux parties dans la hauteur, pour former comme des espèces de soupentes ou loges, séparées de la salle centrale par des cloisons de bois dur, comme toujours finement travaillé.

L'aspect de cette ville est vraiment curieux et son genre très original. C'est la civilisation arabe ancienne pure, sans mélange d'importation étrangère. Et cela, malgré la présence d'une population turque de passage, qui vit de son côté suivant ses usages propres, sans chercher à les imposer aux habitants autochtones.

Toutes les constructions sont en petites briques rouges fabriquées dans le pays, recouvertes de chaux. Aussi, dans les parties où l'enduit de chaux est dégradé, les murailles ont-elles un air de ruines romaines très caractérisé.

Digitized by Google

La ressemblance, par exemple, s'arrête là, car ce qu'on pourrait prendre pour d'anciens vestiges a souvent peu d'années d'existence.

La brique de l'Yémen, mal cuite, dans des fours sommaires, s'effrite au bout de peu de temps. Ceci, joint à la façon de bâtir, avec des fondations peu profondes, sur un sol désagrégé par les infiltrations des eaux de la mer, est cause qu'il n'est pas rare de voir des maisons s'écrouler presque soudainement, laissant à peine aux occupants le temps de fuir.

Les toits, à la mode orientale, sont plats, en terrasse. En été, chacun y construit des harriches, en nattes et bambous, pour y passer les nuits. L'intérieur des maisons est, en effet, inhabitable pendant la saison chaude.

Le grand avantage de ces hautes maisons et des rues si étroites est qu'on circule à l'ombre constamment. C'est lorsqu'on en goûte le côté pratique qu'on commence à comprendre la raison des coutumes arabes. Beaucoup d'entre elles sont frappées au coin d'une utilité incontestable et sont bien appropriées au pays.

Après cela, on apprécie beaucoup moins les voies larges et tirées au cordeau d'autres colonies tropicales, qui semblent avoir été faites ainsi tout exprès pour faire mourir les gens d'insolation.

Il y a cependant au système arabe un côté défectueux : c'est l'humidité due à l'ombre éternelle dans laquelle sont maintenus le sol des ruelles et les rez-de-chaussée des maisons. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire, il n'en résulte aucune influence malsaine, car, à part quelques accès de fièvre bénigne, on n'y voit aucune épidémie s'implanter sérieusement.

En voici un exemple : au commencement de l'année 1900, alors que la peste sévissait avec intensité à Aden et bien qu'il y eût contact certain, par les voyageurs ayant employé la voie de terre, on n'eut pas à constater à Hodeidah un seul cas de la terrible épidémie!

Hodeidah, le 7 janvier 1901.

Nous sommes actuellement en plein Ramadan. Les musulmans, qu'un coup de canon avertisseur de la fin de la nuit a fait se coucher, se réveillent vers huit à neuf heures, et vaquent à leurs affaires

Digitized by Google

pendant le reste de la matinée. L'après-midi, tout le monde dort.

La nuit, en revanche, c'est un charivari infernal par toute la ville, qui ne facilite pas le sommeil des infidèles !

Par toutes les fenêtres ouvertes ou mi-fermées, s'échappent les bruits de festins joyeux, qui se donnent toujours entre personnes du même sexe. On entend les mélopées nasillardes des troubadours indigènes, s'accompagnant sur une sorte de guitare primitive, et traînant leurs gammes en ton mineur, presque régulièrement montantes et descendantes et de sons très liés, pour finir sur une note haute, en point d'orgue arrêté soudain comme par un brusque manque de souffle.

Le repas fini, et dans l'intervalle des productions inspirées dites par les poètes-chanteurs, arrive distinctement à nos oreilles le glou-glou des narghilehs, aux longs tuyaux circulant de bouche en bouche.

En attendant leur tour de fumer, d'autres se régalent des jeunes pousses mordorées du *kâth* (katha edulis) dont la provision est soigneusement renouvelée à portée de la main des convives, assis, jambes croisées, sur les divans et accotés paresseusement aux coussins. Les esclaves, la main gauche à plat sur la poitrine, présentent avec respect, sur la paume de la main droite étendue et les doigts joints, les gobelets d'eau rafraîchie dans les gargoulettes d'Égypte, en forme de longues amphores et très poreuses.

Plus bruyants sont les banquets où se réunissent les femmes de la classe aisée, invitées successivement toutes les nuits chez l'une d'elles. Bien que les volets des fenêtres soient presque entièrement joints, afin de les soustraire à quelque indiscret regard masculin jeté d'une maison voisine, le bruit de leurs conversations animées, accompagnées d'éclats de rire vibrants et parfois même de glapissements aigus, perce dans la nuit.

Lorsque la chaleur, devenue extrême, oblige à donner un peu plus d'air à la salle du festin, on aperçoit, dans l'éclat des lumières, le chatoiement rutilant des étoffes lamées d'or et d'argent, qui vêtent les riches invitées, et le scintillement des anneaux, sertis de gemmes précieuses, qu'elles portent à profusion aux mains, au nez et aux oreilles.

Dans la rue le spectacle n'est pas moins intéressant.

C'est d'abord le quartier des marchands de produits alimentaires, où les *friteurs* dominent, empestant l'air de l'odeur des viandes

Digitized by Google

hachées, roulées en boules, et des autres préparations grésillantes dans de vastes poêles remplies de la graisse fournie par la queue volumineuse des moutons.

Alternant avec ces restaurateurs en plein vent, s'alignent, éclairées de lampions fumeux, les échoppes des confiseurs qui débitent le sucre cuit et travaillé sous toutes ses formes et les loukoums exquis faits de miel et d'amidon; des grilleurs de grains de dourah, de maïs et de pistaches cuites dans leur coque; des vendeurs de dattes débordant de couffins éventrés, des marchands d'huile, de beurre et d'extraits liquides tirés des déchets de viande longuement bouillis dans de petits pots de grès et détaillés ensuite, au poids de l'argent, dans des mesures minuscules; des marchands de verdure et de fruits, tels que bâmis, aubergines, tomates, longs radis blancs, ognons verts et feuilles de pourpier, ainsi que bananes, oranges, citrons et grenades; des marchands de kâth, étalant les paquets de brindilles coupées à la plante précieuse et roulées en petites bottes, qui se vendent fort cher, mais dont la population est si friande que les pauvres mêmes consacrent à son achat les aumônes péniblement recueillies, dès qu'elles ont atteint la somme suffisante; des bouchers débitant surtout la viande de mouton et de chèvre, la séparant en morceaux informes et sans nul souci des règles anatomiques sur des billots faits d'un morceau de tronc d'arbre, et enfin des marchands de poissons, rapportés à la tombée de la nuit par les pêcheurs, qu'on voit courant et tenant leurs grappes suspendues aux extrémités d'un bâton souple, porté en équilibre sur l'épaule.

Les marchands grecs, en leurs boutiques d'allure européenne, étalent, soigneusement rangés dans des vitrines, les produits les plus divers, depuis les sirops et la parfumerie jusqu'aux fruits et légumes secs, vêtements, chaussures, papeterie et ustensiles de ménage en faïence et fonte émaillée.

Les cafés, où, moyennant quelque huitième de piastre, on délivre une tasse d'une infusion terreuse et poivrée n'ayant que de fort loin le goût de la délicieuse fève, regorgent de monde et ruissellent de lumière.

Les rues sont pleines de gens allant et venant dans tous les sens : les uns vont aux provisions ou bien se restaurent, près des marchands, dans la rue même. D'autres se rendent à des banquets ou font des visites.

Digitized by Google

Tous, à certains moments, iront dans les mosquées flamboyantes sous les illuminations, pour y remplir leurs devoirs religieux.

Des cortèges de femmes, voilées de la tête aux pieds et précédées d'esclaves mâles, portant de grandes lanternes munies de petites lampes à pétrole, se rendent à l'invitation de quelque harem voisin.

On entend, aux heures prescrites, les prières psalmodiées du haut des minarets, sur ton élevé et traînant, d'un effet bien particulier et non sans charme.

Par intervalles, éclatent dans la nuit les cuivres de la musique militaire turque, alternant les airs d'opéras connus, abominablement écorchés, avec leurs airs nationaux, d'une exécution incontestablement meilleure.

Devant chaque maison les pauvres des deux sexes se succèdent, implorant par des invocations indéfiniment répétées la charité des habitants, pendant que les revendeurs ambulants promènent et proposent à voix criarde, des nourritures étranges trempées dans des sauces noirâtres, composées des ingrédients les plus variés.

Mais le jour devient proche, les bruits s'éteignent peu à peu et c'est au milieu d'un silence profond que le canon annonce une fois de plus le recommencement du jeûne.

Hodeidah, le 9 janvier 1901.

Nous sommes réveillés par une foule de pierrots, aussi effrontés, pour le moins, que ceux de Paris. Ils sont multitude ici, et dès le matin font entendre leur ramage assourdissant. Ils ne se gênent nullement pour entrer dans toutes les chambres des maisons et s'abreuver à tous les réservoirs d'eau non couverts. Ces petits oiseaux familiers donnent un peu de vie et de gaieté à ces hautes constructions qu'on dirait être toutes d'anciens cloîtres.

Des terrasses, sur lesquelles sont édifiées les harriches, on voit la mer qui déferle continuellement sur le rivage. Les vagues ont fini par gagner tellement, en minant le terrain de la rive, qu'elles atteignent maintenant jusqu'au pied des maisons. Pour les garantir, on entretient à grands frais une espèce de mauvaise digue, faite d'une carcasse en bois remplie de pierres madréporiques et de

Digitized by Google

débris de toutes sortes. Ce travail, constamment ruiné par la mer, doit être constamment rétabli.

On a bien élaboré de grands projets pour construire digues et jetées en pierre de taille; on a bien approuvé ces projets à Constantinople et même établi des taxes sur chaque colis entrant ou sortant, pour couvrir les frais de construction, mais on ne bâtit toujours rien! Nous continuons de payer la taxe et la payerons éternellement, je suppose, sans que les travaux pour lesquels elle a été décrétée soient jamais commencés.

De cette incroyable inertie il résulte que durant six mois de l'année, c'est-à-dire au temps où soufflent les vents du sud, les marchandises sont, neuf fois sur dix, avariées par l'eau de mer pendant l'embarquement ou le débarquement.

On ne se douterait pas que dans le train-train de cette ville, d'ordinaire très calme, il se brasse de grosses affaires. Soixante mille balles de café sortent annuellement du port d'Hodeidah, ainsi qu'environ deux millions et demi de peaux brutes de chèvres et de moutons.

Les graines de dourah s'exportent, à la saison, par centaines de mille balles. Elles vont à Aden, dans les ports de la côte orientales d'Afrique et aux Indes où elles iront conjurer la famine.

Il y a également un chiffre considérable d'importation de toutes espèces de marchandises qui, d'Hodeidah, se répandent très loin dans l'intérieur. Les principales sont : les cotonnades écrues, exclusivement américaines, et les pétroles pour la fourniture desquels la Russie commence à entrer en grande concurrence avec l'Amérique, par Batoum et Odessa.

Hodeidah, le 15 janvier 1901.

Ces jours-ci la mer a été très forte. Elle balaye le sable du rivage et gagne de plus en plus sur la ville. Il est certain que si les Turcs ne se décident pas à construire de fortes digues, dans moins d'un demi-siècle la moitié d'Hodeidah sera submergée.

J'ai vu ce matin, au bord de l'eau, un magasin du gouvernement dont la moitié s'est effondrée dans la mer, il y a six ou sept ans.

Digitized by Google

L'eau, de ce fait, a gagné plus de quinze mètres. La partie du bâtiment restée debout est à son tour minée, rongée sans cesse par les vagues. Avant peu d'années, la mer l'engloutira définitivement, en faisant un nouveau bond de quinze mètres, et ainsi de suite.

Hodeidah, le 22 janvier 1901.

Le Ramadan cette fois est fini. Hier ont commencé les fêtes qui en marquent le terme et qui sont, ici, plus rigoureusement observées encore qu'à Aden. Les habitants, vêtus de leurs plus riches costumes, sont tous dehors. Aussi, les voies, à peu près désertes pendant l'après-midi des jours précédents, regorgent-elles maintenant d'une foule incessamment renouvelée.

Cependant, et malgré l'air de fête répandu partout, un je ne sais quoi de triste plane sur la ville. Les figures sont blêmes avec des yeux caves et éteints. Les salamalecs d'usage, entre gens qui se rencontrent ou durant les visites, s'échangent d'une manière alanguie, avec une voix morne et une expression de fatigue.

C'est que ces gens sont mal accoutumés encore au changement de régime qui les a fait revenir aux usages rationnels, de vivre le jour et dormir la nuit; et les effets d'un mois de jeûne diurne, qui vient de finir, ne sont pas complètement dissipés.

Les enfants, par contre, sont tout joyeux, la plupart étant dispensés de subir les privations du Ramadan. Aussi, en ces jours de jeux inusités et de liesse, leur figure rayonne-t-elle d'une joie intense. Affublés de longues robes de soie des couleurs les plus vives, ayant par-dessus un gilet de satin ou de peluche, soutaché de galons d'or et constellé de paillettes, la tête serrée dans une petite calotte également toute dorée et cerclée des tours compliqués d'un long turban multicolore, ces petits bonshommes paraissent sortir des coulisses d'un théâtre et porter les costumes neufs et empesés d'une féerie à ses premières représentations.

La richesse de leurs ajustements ne les empêche pas de s'amuser à cœur-joie. On en voit qui poussent des galopades effrénées, juchés sur les petits ânes du pays, pendant que d'autres usent toute leur menue monnaie sur les chevaux de bois, les balan-

Digitized by Google

çoires et les roues verticales, qui ne manquent pas plus aux jours de réjouissance publique des Arabes que dans nos fêtes foraines. Les installations en sont plus rudimentaires, mais l'usage de ces jeux paraît être aussi ancien dans ce pays que chez nous.

Hodeidah, le 22 janvier 1901.

Les maisons d'Hodeidah sont bizarrement bâties. Il paraît certain qu'en commençant de les construire on n'a pas prévu leur aménagement final. On le devine à la quantité de coins et recoins inutilisables, faute d'avoir su y ménager un peu de jour et un accès commode.

Dans celle que j'habite, la cour est belle, très éclairée, mais c'est une exception. Dans presque toutes les autres, les cours intérieures sont si mal comprises que les chambres et vérandahs des étages supérieurs, surplombant exagérément, en ôtent toute lumière. Et comme ces cours ont été créées généralement pour trier et nettoyer le café, elles répondent plutôt mal à leur destination.

Une chose incompréhensible aussi, c'est l'idée qu'ont eue les premiers habitants en se fixant sur cette plage, sans port pour abriter les navires, tandis qu'à moins de vingt milles dans le nord, le profil de la côte forme une baie excellente, profonde et bien garantie des vents du sud. (Ce port naturel s'appelle, je crois, *Djebann*.)

A moins, cependant, qu'ils n'aient eu l'intention de multiplier les difficultés d'approche et, par suite, de débarquement pour éviter les invasions. Cela ne leur a pas réussi, du reste, puisqu'ils n'ont pu échapper à la domination turque.

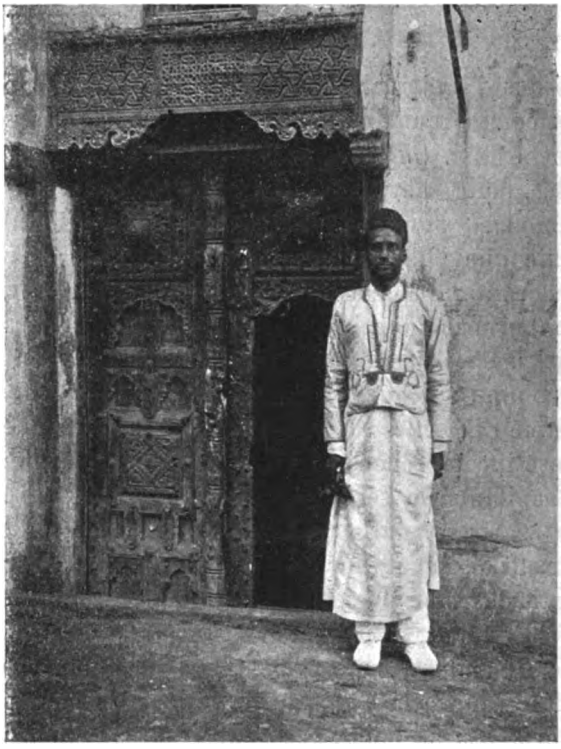
Hodeidah, le 25 janvier 1901.

La mer continue à dévorer peu à peu la ville, faute de faire les travaux d'endiguement indispensables pour la protéger contre les vents du sud. Ce sont, pendant tout l'hiver, des rafales qui lancent

Digitized by Google

sans interruption les vagues à l'assaut de la côte. Elles minent et rongent sans cesse le rivage et en engloutissent peu à peu les constructions.

Les travaux de défense contre la mer sont si fragiles, qu'ils sont pour ainsi dire anéantis chaque année. Ils retardent cependant un peu l'envahissement total, et Hodeidah, qui fut certainement bâtie



UN HABITANT D'HODEIDAH.

sur une plage rectiligne, a maintenant la forme d'un cap dont les contours s'affaissent peu à peu dans la mer.

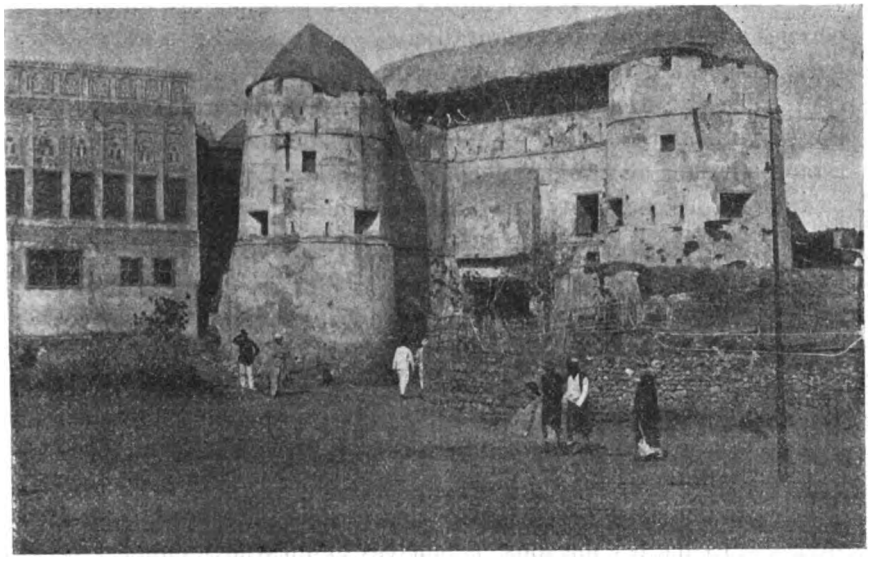
A droite et à gauche, en dehors de la ville, les flots creusent des courbes qui laissent la ville saillir au centre, comme le nez d'une figure lunaire en croissant. Il est facile de prévoir le moment où les lignes courbes se rejoindront, pour n'en plus former qu'une entièrement concave et parfaitement régulière.

Digitized by Google

En vingt ans, la mer s'est avancée de plus de quarante mètres. La partie de l'enceinte qui défendait autrefois Hodeidah de ce côté est maintenant sous l'eau. On aperçoit très bien, à marée basse, les fondations de ces murs écroulés.

J'ai essayé de me rendre compte, aussi exactement que possible, du chiffre de la population d'Hodeidah et je crois m'approcher de très près de la vérité en l'évaluant à 60,000 âmes.

Les trois quarts, à peu près, de cette population, habitent en dehors de la ville, soit des maisons construites en briques, recou-



UNE PORTE D'HODEIDAH.

vertes d'un enduit de chaux, soit, en plus grand nombre, des harriches faites de branches et de nattes.

La ville proprement dite ne contient guère que 15,000 habitants. Ce sont des notables marchands, des fonctionnaires arabes et turcs et des boutiquiers grecs et indigènes dont les premiers possèdent d'assez beaux magasins, tandis que les autres n'ont que des éventaires, rangés devant les pauvres masures qui leur servent de logement.

J'ai mesuré le pourtour de la ville, qui a la forme d'un rectangle parallèle à la mer, avec un pan coupé dans l'angle

Digitized by Google

nord-est. Il n'a pas plus de 1,500 mètres. La muraille d'enceinte, percée de meurtrières, est en briques rouges du pays, très peu consistantes.

Aussi, malgré son revêtement de chaux, la maçonnerie s'est-elle écroulée en maints endroits, formant de larges brèches que l'on ne se donne même pas la peine de boucher. Dans la partie nord, le mur n'existe plus sur une longueur de plusieurs centaines de mètres.

On compte trois grandes portes flanquées de tours crénelées : une du côté de la mer, les deux autres dans la partie tournée vers l'intérieur. Il existe d'autres portes plus petites qu'on a percées après coup dans la muraille.

La ville *extra-muros* s'allonge sur une grande étendue. Elle est bordée par des jardins assez bien entretenus, grâce à l'eau incessamment répandue, et que des chameaux ou des bœufs remontent dans de grandes poches de cuir, du fond des puits.

Au delà, ce ne sont que dunes de sable, recouvertes d'une maigre brousse, jusqu'aux montagnes distantes de 50 à 60 kilomètres. Là, commence la région des cafés exquis, universellement connus sous le nom de moka. J'en ai tracé une carte aussi exacte que possible où l'on voit les diverses provenances, les *crus*, comme on pourrait dire, qui prennent leur appellation du nom de la montagne ou du district qui les produit, en y ajoutant, toutefois, la terminaison *i;* ainsi les montagnes de Harraz produisent le Harrazi, etc.

Une particularité bizarre : Hodeidah est le pays des chauves-souris! Ces hautes maisons, à fenêtres et lucarnes dentelées et pleines de recoins sombres, sont bien le refuge naturel de ces désagréables bêtes.

Les chats également sont légion, n'appartenant à personne. Ils profitent de la crainte superstitieuse qu'ils inspirent aux indigènes pour se multiplier à l'infini. Le calme de la nuit est à chaque instant troublé par le bruit de leurs miaulements aigus.

PIERRE BARDEY.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Asie : Le chemin de fer du Yun-nan; les ressources de la province; exploration minière de M. *Leclère*. — L'Exposition de Hanoï. — L'Ecole française d'Extrême-Orient. — **Afrique** : Mission *Peltier* pour la délimitation des territoires français de la boucle du Niger et de la Côte de l'Or. — Commission du Dahomey et du Togo, à Paris. — Mission *Bonnel de Mézières* pour la délimitation des territoires espagnols du rio Mouny et du Congo français; retour de M. *Lesieur* de l'ancien contesté franco-espagnol.

Asie. — Une loi, en date du 5 juillet, a approuvé une convention conclue par le gouverneur général de l'Indo-Chine, M. Doumer, pour la construction partielle et l'exploitation du chemin de fer de Haï-phong à Yun-nan sen.

D'après cette convention, la Banque de l'Indo-Chine, le Comptoir national d'escompte de Paris, la Société générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France, et la Société générale du Crédit industriel et commercial s'engagent à former dans les trois mois du vote de la loi approuvant la convention, une société anonyme au capital de 12,500,000 francs pour exploiter la ligne de Haï-phong à Lao-kay, qui doit être construite par le gouvernement de l'Indo-Chine, et construire elle-même et exploiter le chemin de fer de Lao-kay à Yun-nan sen. La Compagnie recevra de la colonie une subvention de 12,500,000 francs et, en plus, une garantie d'intérêts de 3 millions de francs payable pendant soixante-quinze années. Cette garantie d'intérêts capitalisée permettra de créer pour 76 millions de francs d'obligations à 3 p. 100, c'est-à-dire que les sommes dont pourra disposer la Compagnie s'élèveront à 101 millions de francs.

Jusqu'à la frontière de Chine, la ligne, longue de 400 kilomètres, comprend trois sections : Haï-phong—Hanoï, Hanoï—Viétri, Viétri—Lao-kay. La première doit être livrée à la Compagnie avant le 1er avril 1903 et les deux suivantes avant le 1er avril 1905. Aucune date n'est prévue pour la ligne de Lao-kay à Yun-nan sen, mais on pourra exécuter la plupart des travaux d'art, en particulier les

Digitized by Google

tunnels, et établir l'infrastructure tandis que la ligne se construira dans le Tonkin. La ligne de Haï-phong à Lao-kay servira, lorsqu'elle sera faite, à amener sur place les rails et autres pièces métalliques.

Il y a longtemps qu'un chemin de fer de pénétration au Yun-nan entrait dans les prévisions gouvernementales. Dès l'année 1897, M. Guillemoto, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a commencé des études pour son établissement. Il a été aidé par M. le capitaine Bourguignon, qui a fait la topographie de Mong-tsé à Yun-nan sen, par M. Kerler, conducteur des ponts et chaussées, par M. Surcouf et par l'ingénieur Wiard.

Mais la mission fut d'abord entravée par les autorités chinoises; on lui défendit de raser un seul brin d'herbe et on lui interdit de s'écarter des routes. La convention du 10 avril 1898, renouvelant sur ce point celle du 24 juin 1895, concéda sur ces entrefaites à la France le droit de construire un chemin de fer jusqu'à la capitale du Yun-nan, et vint faciliter la tâche de la mission. A la fin de 1898, M. Guillemoto put achever les plans d'un tracé qui, suivant la rive gauche du fleuve Rouge sur 65 kilomètres, emprunte ensuite un de ses affluents, le Sin-chien-ho, pour arriver sur le plateau de Mong-tsé et à Yun-nan sen.

C'est alors que, d'après les projets élaborés par M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, une loi du 25 décembre 1898 a autorisé l'émission d'un emprunt de 200 millions pour la construction de chemins de fer en Indo-Chine. La ligne de Haï-phong à Lao-kay fut classée en premier rang, par ordre d'urgence, et la loi autorisa la construction immédiate de la ligne de Lao-kay à Yun-nan sen.

Les études définitives furent immédiatement commencées, mais elles furent interrompues par la révolution chinoise qui eut son contre-coup dans le Yun-nan et qui entraîna le départ précipité de notre consul, M. François, et de tout le personnel de la mission. Les travaux d'étude ont été repris depuis et une nouvelle mission a été envoyée de France pour préparer l'ouverture des chantiers de construction.

La ligne de Lao-kay à Yun-nan sen doit avoir 468 kilomètres. Mais, parvenus sur le haut du plateau du Yun-nan, à une altitude de plus de 2,000 mètres, devrons-nous nous arrêter? M. Doumer est convaincu que le chemin de fer du Yun-nan, prolongé jusqu'à

Digitized by Google

Siou-fou, sur le Yang-tse-kiang, et de là, d'un côté à Tchouang-king, sur le même fleuve, de l'autre, à Tching-tou, la capitale du Sé-tchouen, drainerait vers le Tonkin les produits de la Chine centrale, les détournerait des voies anglaises de Chang-haï et de Canton et permettrait la mise en circulation de richesses considérables actuellement inexploitées.

Pour le moment, il nous suffit de constater que la ligne, limitée au Yun-nan, présente pour nous les plus grands intérêts tant au point de vue politique qu'au point de vue économique et commercial.

Il est incontestable que la construction de cette ligne présentera un énorme intérêt politique de protection pour nos possessions indo-chinoises, de contrôle et de surveillance sur les provinces chinoises voisines. Cette voie de pénétration a été rendue plus nécessaire encore depuis les événements qui se sont produits; la Chine s'est mise elle-même dans une situation qui nous autorise à prendre des garanties, lesquelles d'ailleurs ne consistent nullement dans la conquête de nouvelles provinces.

L'intérêt politique se double ici de l'intérêt économique. Il y a grande utilité pour nous à devancer la concurrence anglaise. Le chemin de fer de Birmanie, qui part de Rangoun et monte vers le nord, émet à Mandalay un embranchement dans la direction de l'est, qui est presque complètement effectué, et qui va atteindre la frontière chinoise à Kun-long. De là, les cartes anglaises figurent en projet une ligne qui, de Kun-long, se dirige à travers le territoire chinois à Tali-fou (avec embranchement sur le Yang-tse-kiang) et de Tali-fou à Yun-nan. Ce projet est, il est vrai, d'une réalisation très difficile, sinon impossible, à cause des montagnes qui se dressent en travers de cette route, mais on sait qu'il faut toujours compter avec la ténacité britannique.

Situé aux portes mêmes du Tonkin, le Yun-nan offre pour nous des ressources d'un accès plus facile. Par son climat, il constitue un véritable sanatorium pour nos compatriotes fatigués des chaleurs torrides de la vallée. Le nom de la province signifie, au delà des nuages; pendant que le soleil disparaît pour les régions inférieures, il brille, en effet, continuellement sur les plateaux élevés.

La grande majorité de la population est de race mongole; elle est en général peu hostile aux Européens. Le peu de densité même de cette population se prête à la colonisation européenne qui

Digitized by Google

trouvera facilement des terres à acquérir. Le prix de la main-d'œuvre est des plus bas, ce qui assure des facilités d'exploitation.

Le sol est riche et fertile. Sans être abondante comme dans les deltas du Mékong et du fleuve Rouge, la culture du riz peut être fortement accrue. Dans les régions insuffisamment irriguées, elle peut être remplacée par celle du maïs. Selon l'altitude, on cultive aussi le sarrasin, l'avoine, l'orge, le blé ou l'opium. Presque toutes les plantes de nos jardins d'Europe viennent avec facilité dans ces régions. La vigne existe un peu partout à l'état sauvage au-dessous de 1,800 mètres, mais surtout vers 1,200 mètres.

Au point de vue minier, on a été très exactement renseigné sur les ressources du Yun-nan par M. Leclère, ingénieur en chef des mines, qui a procédé, à la fin de 1897, à l'exploration géologique des régions de la Chine méridionale placées sous la dépendance des voies de pénétration du Tonkin. Pour accomplir cette mission, M. Leclère a exploré le haut Tonkin, le Yun-nan, le Koueitcheou et le Kouang-si, et a effectué plus de 6,000 kilomètres d'itinéraires. Son voyage s'est terminé à Hanoï en juin 1899.

La conclusion des études de M. Leclère est que la région comprise approximativement entre le fleuve Rouge, au sud, le méridien de Haï-phong, à l'est, et le Yang-tsé, est certainement appelée à devenir l'un des pays miniers les plus intéressants du globe.

Les principales richesses minérales du Yun-nan consistent dans les gisements de houille, de cuivre et d'étain. Il existe notamment, au voisinage même du Tonkin, des gisements de houille d'une qualité tout à fait supérieure, exploités par la population locale, qui s'échelonnent jusqu'aux bords du fleuve Bleu, en passant par la région de Yun-nan sen. On trouve de la houille sur presque tous les marchés du Yun-nan où elle est apportée par les producteurs eux-mêmes.

Cette richesse houillère se trouve jointe à des gisements de fer situés sur les bords mêmes du fleuve Rouge et à d'innombrables gisements de cuivre. Les mines de cuivre du Yun-nan sont exploitées depuis plus d'un millier d'années, mais il reste encore des gisements profonds qui peuvent être traités par les méthodes modernes. Les gisements d'étain de la région de Mong-tsé sont exploités activement par une population minière d'environ 30,000 personnes.

Digitized by Google

Nous noterons enfin que le rapport qui a été présenté à la Chambre des députés par M. Maurice Ordinaire, au nom de la commission des colonies, est particulièrement intéressant en ce qu'il comprend, en dehors de son texte, cinq annexes du plus haut intérêt qui ont précisément pour but de montrer exactement la situation actuelle du Yun-nan et les ressources de tout genre qu'il possède. Ces cinq annexes sont : 1° utilité du chemin de fer du Yun-nan; — 2° ressources minières du Yun-nan; — 3° notes sur l'agriculture; — 4° notes sur la prolongation éventuelle du chemin de fer du Yun-nan vers Siou-fou (Sé-tchouen) et les voies concurrentes; — 5° tableau du mouvement commercial de l'Indo-Chine de 1890 à 1900.

Une exposition des produits agricoles et industriels et des œuvres d'art de la France, des colonies françaises et des pays d'Extrême-Orient doit s'ouvrir à Hanoï le 3 novembre 1902. Par un premier arrêté, en date du 5 mai 1899, l'Exposition devait être ouverte le 1er décembre 1901; c'est par un nouvel arrêté du 28 juin 1900, que la date en a été reculée d'un peu plus d'une année. On a voulu faire coïncider l'ouverture de l'Exposition avec l'inauguration de divers grands travaux en cours d'exécution à Hanoï.

Dans la pensée du gouverneur général de l'Indo-Chine, l'Exposition de Hanoï doit avoir pour objectif de montrer à la métropole, à nos autres colonies et à l'étranger, les ressources de notre grande possession asiatique et d'établir des relations commerciales plus étroites et plus fructueuses entre la France et les pays d'Extrême-Orient.

L'ensemble de l'Exposition comprendra trois sections : 1° France et colonies françaises, autres que l'Indo-Chine; — 2° Indo-Chine française; — 3° pays d'Extrême-Orient, c'est-à-dire Chine, Japon, Siam, Corée, Indes néerlandaises, îles Philippines, Singapour et presqu'île de Malacca, Bornéo et Birmanie anglaise, Hong-kong, Chang-haï et autres établissements européens de l'Asie.

Les produits exposés dans chaque section géographique seront répartis en trois groupes principaux.

Le premier groupe comprendra les œuvres d'art, les collections

Digitized by Google

archéologiques, les expositions scientifiques, en un mot tout ce qui a trait à l'enseignement, aux arts et aux sciences.

Le deuxième groupe comprendra la série, aussi complète que possible, des produits du sol et des produits ouvrés et manufacturés : mines et produits métallurgiques, productions agricoles et forestières, produits de consommation.

Enfin dans le troisième groupe seront exposés : le matériel et l'outillage du génie civil, des constructions, des travaux publics; les machines de toutes sortes, tant agricoles qu'industrielles; tout ce qui concerne la navigation, les chemins de fer, l'utilisation de l'eau, de la vapeur et de l'électricité et leur application à l'industrie.

Cette Exposition étant en quelque chose la continuation de l'œuvre commencée par l'Indo-Chine à l'Exposition universelle de 1900, à Paris, ne peut manquer de donner une grande impulsion au commerce et à l'industrie de notre colonie.

La ville d'Hanoï a subi un grand développement depuis quelques années. Au 1er janvier 1897, lisons-nous dans le *Bulletin du comité de l'Asie française*, le nombre des maisons européennes à Hanoï était de 384; il est à l'heure présente de 569. Au commencement de 1897, le nombre des maisons annamites en briques était de 2,954; à la fin de 1900, il atteignait 3,429.

On a construit, au cours des quatre dernières années, des bureaux pour les services des travaux publics et des postes et télégraphes, l'hôtel des chambres de commerce et d'agriculture, une vaste gare, un groupe scolaire, des casernes; on a installé le service des eaux et l'éclairage électrique, on a amélioré la voirie et construit de nouveaux égouts.

Un arrêté du gouverneur général de l'Indo-Chine, en date du 15 décembre 1898, a créé dans nos possessions d'Extrême-Orient, ainsi que nous l'avons précédemment signalé, une mission archéologique permanente qui, sous l'autorité du gouverneur de l'Indo-Chine et sous le contrôle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a le double but de travailler à l'exploration archéologique et philologique de la presqu'île indo-chinoise et de contribuer à l'étude érudite des régions et des civilisations voisines, Indes, Chine et Malaisie.

Digitized by Google

Cette mission archéologique a reçu, depuis lors, la dénomination d'École française d'Extrême-Orient. Depuis deux ans qu'elle existe à Hanoï, elle a déjà fait de bonne besogne et a justifié l'utilité de sa création. Véritable Institut archéologique et philologique, elle a imprimé un grand développement aux recherches de linguistique et d'archéologie asiatiques, et à la reproduction graphique et artistique des monuments anciens qu'elle a la charge de faire connaître et de conserver. Le premier numéro du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* vient de paraître, et il contient, outre un dépouillement important des livres et périodiques relatifs à l'Extrême-Orient, une étude savante du directeur, M. L. Finot, sur la région des Chams, d'après les monuments qu'il a lui-même relevés en Annam.

On a émis l'idée très juste qu'il serait fort à propos, à l'occasion de l'Exposition de Hanoï, de réunir dans cette ville, en 1902, un Congrès des orientalistes, ou Congrès asiatique. Tous les pays asiatiques d'Extrême-Orient y auraient facilement des délégués, et ce serait une occasion unique pour les lettrés indigènes de se réunir avec les savants européens et, par l'échange de leurs idées et de leurs connaissances, de faire progresser les études relatives à l'histoire, à l'archéologie, aux langues, aux religions.

Afrique. — La commission mixte, chargée de délimiter, conformément à l'accord du 14 juin 1898, la frontière franco-anglaise entre les possessions françaises de l'ancien Soudan (1er territoire militaire et Dahomey) et la colonie anglaise de la Côte de l'Or, s'est séparée à la fin de 1900, ayant achevé ses travaux.

Les commissaires français étaient M. le capitaine Peltier et M. le lieutenant Chérier; les commissaires anglais, MM. le capitaine Watherston, le lieutenant de vaisseau de réserve Handerson et le Dr Smartl.

Il s'agissait exactement de reconnaître le terrain depuis le point où le 11° de lat. N. coupe la Volta Noire jusqu'à celui où il rencontre la route allant de Sansanné-Mango à Pama, par Djébiga.

C'est au poste français de Léo que les deux missions se réunirent le 21 mars 1900. Le terrain très couvert se prêtait mal à la triangulation; aussi fut-il décidé que le lever serait exécuté par

Digitized by Google

cheminement à la planchette et à la chaîne, en faisant des observations astronomiques de distance en distance. La bande de terrain à lever fut divisée en tranches partant des villages voisins de la frontière et éloignés les uns des autres de 10 à 25 kilomètres. Le lever à la chaîne suivait le sentier reliant les villages; le capitaine Peltier fit les levers à la planchette au nord du sentier et le capitaine Watherston, au sud. L'échelle adoptée pour le travail d'ensemble fut le 50,000e.

On fit des observations astronomiques à Ouesso, Hameli, Lan, Léo, Ourou, Souaga, Sapeliga, Gambakha. Les travaux furent commencés le 3 avril, et le 26, les topographes atteignirent Léo. Après un repos de quelques jours employé à la mise au net des croquis, la commission recommença ses levers le 12 mai. De fréquentes tornades et l'état détrempé du terrain rendirent les opérations très pénibles, néanmoins elles furent poursuivies sans relâche. A Tiena, au mois de juin, les indigènes refusèrent le passage ; il fallut recourir à la force et, d'un commun accord, le commandement de l'opération fut donné au capitaine Peltier. Le 28 juin, la commission arriva à Zoaga ou Souaga, après avoir traversé la Volta Rouge sur un pont improvisé construit par le capitaine Watherston. Des opérations topographiques furent faites ensuite dans le massif montagneux compris entre la Volta Rouge et la Volta Blanche. La marche fut reprise le 13 juillet, et la mission arriva le 23 juillet à Sapeliga, et le 15 août à Djebiga.

La saison des pluies rendait à ce moment les travaux de la mission de plus en plus pénibles. A la fin d'août elle se concentra à Gambakha où elle demeura un mois, pour attendre la fin des pluies. Elle en profita pour mettre au net les sept feuilles de la carte frontière au 50,000e et une réduction au 250,000e. Les opérations sur le terrain furent reprises au mois d'octobre. Un camp fut établi à Nongo à 3 kilomètres au nord de Sapeliga pour reviser les travaux du massif montagneux. L'œuvre de la mission étant terminée, les commissaires français et anglais se séparèrent le 23 novembre 1900.

C'est, on le sait, par une convention signée à Paris le 23 juillet 1897 que la frontière entre les possessions françaises du Dahomey

Digitized by Google

et du Soudan et les possessions allemandes du Togo a été déterminée. Puis une commission mixte fut chargée d'effectuer la délimitation sur le terrain; ses opérations furent longues et laborieuses. Certaines parties de leurs travaux, ayant fait l'objet de difficultés, doivent être soumises aujourd'hui à une commission de représentants des deux puissances.

A cet effet, une commission du Dahomey et du Togo s'est réunie pour la première fois, le 10 juillet, au ministère des affaires étrangères, à Paris. Les commissaires français, MM. René Lecomte, ministre plénipotentiaire, sous-directeur adjoint au ministère des affaires étrangères, et Binger, gouverneur des colonies hors cadres, directeur des affaires d'Afrique au ministère des colonies, sont les deux délégués français qui ont négocié la convention de 1897. Les commissaires allemands sont : MM. Kœhler, gouverneur impérial du Togo, et de Miquel, secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris. On a adjoint à la commission, comme experts, M. le commandant Plé, chef de bataillon d'infanterie coloniale, et M. le lieutenant en premier Preil, qui ont, le premier pour la France, le second pour l'Allemagne, fait partie de la mission de délimitation sur le terrain.

Une commission franco-espagnole va procéder, sur le terrain, à la délimitation de la possession espagnole de la rivière Mouny, telle qu'elle a été déterminée par la convention du 27 juin 1900.

C'est M. Bonnel de Mézières, ancien membre des missions Maistre, d'Attanoux et de Béhagle, qui, récemment admis dans le cadre des administrateurs coloniaux, a été désigné pour diriger la section française de la commission. Il est accompagné de M. le capitaine du génie Roche et de M. L. Dubuc, sous-lieutenant au 6e régiment d'artillerie. Le chef de la mission espagnole est M. Pedro Jover y Tovar, premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Londres.

Il est à croire que les opérations se termineront rapidement, car la seule difficulté qui puisse se rencontrer sera dans le relevé du cours de la rivière Mouny jusqu'à la rencontre du premier parallèle. Le reste de la frontière étant fixé par un parallèle et un méridien devra être déterminé scientifiquement et sans aucune cause

Digitized by Google

de dissentiment possible au moyen d'observations astronomiques.

Nous rappelons que deux autres missions de délimitation fonctionnent en ce moment au Congo, la mission Cureau pour le Cameroun et la mission Fourneau pour le Congo portugais.

C'est de la région de l'ancien contesté franco-espagnol du Congo qu'est revenu récemment un voyageur français, M. Lesieur, après deux années d'absence. Son exploration avait un but à la fois commercial et géographique; elle a contribué à fixer l'hydrographie des régions jadis parcourues par Crampel et par MM. Fourneau et Dolisie. M. Lesieur a remonté le Benito dont il a déterminé le cours dans sa plus grande partie. Il a exploré le N'Tem, reconnu presque en entier par M. Fourneau en 1890, et qui, sous le nom de Tembony ou Outambony, n'est autre que l'artère maîtresse du fleuve Mouny. Il a aussi parcouru le haut Ivindo, dont Crampel avait reconnu les sources.

On a fait assez grand bruit, depuis quelques mois, d'une agitation qui s'est produite à la Nouvelle-Calédonie, chez certaines tribus canaques, et à la suite de laquelle un soldat d'infanterie coloniale a été tué par un indigène. On peut aujourd'hui réduire ce fait à ses véritables proportions. Il n'y a eu aucune insurrection pouvant compromettre la sûreté des Européens, mais une simple querelle entre le chef de la tribu des Poyes, Amane, et celui de Touho, Hippolyte. Grâce à la prudence du gouverneur intérimaire, M. Telle, on put éviter toute expédition jusqu'à l'arrivée de M. le gouverneur Feillet. Celui-ci, comprenant qu'un malentendu devait avoir causé cette effervescence, envoya un médecin des colonies, le Dr Normet, auprès d'Amane, et obtint que ce chef vint le trouver à Pamalé. Le gouverneur s'y rendit avec le lieutenant Seguin, son officier d'ordonnance, et l'administrateur civil Aubry-Lecomte, et il témoigna au chef canaque la plus grande confiance en sa loyauté; celui-ci, gagné par cet accueil, consentit à se rendre à Hyenghène où un grand palabre fut tenu le 18 mai. La paix fut faite entre les deux chefs; il fut reconnu que l'attitude d'Amane n'avait jamais été incorrecte, mais qu'Hippolyte avait voulu le faire passer pour un mécontent. C'est grâce au tact et à l'autorité personnelle de M. Feillet que cette solution pacifique a été obtenue.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

LE

DÉVELOPPEMENT DU RÉSEAU TÉLÉGRAPHIQUE SOUS-MARIN

EN ANGLETERRE ET EN ALLEMAGNE

Comme complément à l'étude que la *Revue de Géographie* a publiée dans son numéro de juillet dernier sur la QUESTION DES CÂBLES SOUS-MARINS, nous donnons aujourd'hui un aperçu sur le développement et la situation des communications télégraphiques créées et exploitées par les Anglais et les Allemands, d'après des notes dont nous sommes redevables à plusieurs de nos collaborateurs. Nous ne parlerons que des câbles intercontinentaux, les nombreuses communications sous-marines entre les États d'Europe n'ayant qu'une importance secondaire relativement aux questions qui préoccupent actuellement en France l'opinion publique.

LA RÉDACTION.

Depuis près d'un demi-siècle, l'Angleterre a devancé par ses progrès dans le monde toutes les puissances continentales. Le développement incessant de ses colonies nécessitait la connaissance immédiate par le gouvernement et par le commerce des faits importants dont elles étaient le théâtre ; aussi l'Angleterre a-t-elle été peu à peu amenée à monopoliser et à mettre à sa portée, sans que les puissances intéressées parussent y prendre garde, toutes les voies de communication sous-marines, créant ainsi un danger dont s'alarment aujourd'hui à juste titre, mais tardivement, les grandes nations maritimes.

L'origine de la télégraphie sous-marine est relativement récente. Après des expériences faites en 1807 et 1808 à Saint-Pétersbourg, et répétées en 1815 à Paris par le professeur russe Sœmering, on attendit à 1840 et à 1845 pour exécuter, en Angleterre, les premières tentatives pratiques en vue de faire traverser les fleuves et les mers par un courant électrique. Ces essais n'eurent aucun succès.

Ce fut en 1851 que Crampton posa au fond de la Manche le premier câble ; il servit à assurer la transmission des dépêches entre Douvres et Calais. Le résultat obtenu fut satisfaisant, et après de nombreuses entreprises plus ou moins heureuses, les principaux pays d'Europe purent aisément communiquer entre eux.

Enhardie par ce premier succès, l'Angleterre eut alors l'ambition de poser un câble à travers l'Atlantique afin de communiquer directement avec l'Amérique. Le premier essai date de 1857; il échoua. L'opération fut reprise en 1858, mais après l'échange de quelques télégrammes de félicitations, les signaux devinrent peu à peu inintelligibles, puis cessèrent. On essaya de réparer le câble, mais on dut y renoncer par suite du mauvais état de l'armature en fer.

Digitized by Google

Un câble direct entre Suez et l'Inde fut également construit cette même année ; de graves fautes avaient été commises dans son établissement, et on dut aussi l'abandonner.

Chaque câble avait coûté 25 millions de francs.

Après ces divers échecs, une commission de savants anglais rechercha les meilleurs moyens de construire, de poser et d'entretenir les câbles sous-marins. C'est d'après les principes établis alors que le *Great Eastern*, bâtiment de 22,500 tonneaux, fut chargé du câble tout entier qui devait être immergé entre l'île Valentia et Terre-Neuve. L'opération ne réussit pas du premier coup, mais la communication put, après quelques améliorations, être définitivement établie entre l'Angleterre et l'Amérique en septembre 1866.

Depuis cette époque, les communications sous-marines prirent un développement considérable ; les compagnies anglaises, conservant le monopole de l'industrie des câbles et puissamment secondées par le gouvernement anglais constituèrent un vaste réseau de fils qui couvre aujourd'hui le monde entier en convergeant vers Londres, de sorte qu'il ne se produit pas un fait politique ou commercial, dont la nouvelle ne soit d'abord transmise à Londres.

De même, réciproquement, toutes les nouvelles à destination des pays lointains proviennent exclusivement de Londres, et, seuls, les cours des marchés anglais sont répandus et connus dans le monde.

I

L'examen d'un planisphère télégraphique fait ressortir l'importance immédiate et hors de pair du réseau anglais; cependant ce réseau dont l'Angleterre a enserré le monde, n'est pas exploité exclusivement par son gouvernement. Il appartient presque en totalité à 24 compagnies privées [1] dont la plus considérable est l'*Eastern Telegraph Company*, qui s'est d'ailleurs affilié la plupart des autres compagnies, assurant ainsi à l'œuvre télégraphique anglaise une unité de conception, de direction et d'exécution incomparable.

L'*Eastern Telegraph Company* s'est formée en juin 1872, au capital de cent millions de francs, et aujourd'hui, au bout de vingt-huit ans, son réseau sous-marin comporte un développement de plus de 55,000 kilomètres.

De la pointe de Cornouailles, trois lignes partent vers le sud; deux atterrissent directement à Carcavello près de Lisbonne, la troisième n'atterrit à ce même point qu'après avoir touché Vigo. De Carcavello, l'*Eastern* continue sa route par un double câble touchant Gibraltar, puis Malte que l'on peut considérer comme le grand centre télégraphique de l'Angleterre dans la Méditerranée. De Malte, l'*Eastern* dessert les villes et les côtes de la Méditerranée 1° par une ligne qui touche la Sicile, puis Zante, Corfou et Trieste; 2° par une double ligne qui passe à Alexandrie, Chypre, Candie, Rhodes, Zante, le Pirée, Chio, Ténedos, Lemnos, Salonique.

1. Nombre de kilomètres de câbles exploités par le gouvernement anglais..... 8,636
Nombre de kilomètres de câbles exploités par les 24 compagnies privées..... 232,059 } 240,695

Digitized by Google

Deux compagnies indépendantes complètent ce réseau ; la *Direct Spanish T. C.* relie l'Angleterre et l'Espagne de Kennach Cowe à Bilbao, et l'*European Açores T. C.* réunit Lisbonne aux îles Açores.

Le continent africain est en grande partie desservi par les lignes anglaises. L'*Eastern T. C.*, par un fil jeté entre Marseille et Bône, assure même les communications entre la France et l'Algérie. La double ligne que nous avons vue immergée entre Malte et Alexandrie continue sa route vers Port-Saïd et traverse le canal de Suez ; à Suez, elle s'épanouit en quatre câbles. Deux vont directement jusqu'à Aden, et deux autres n'y arrivent qu'après avoir atterri à Souakim et à Périm. Do Périm, deux branches se dirigent l'une au nord vers Assab et Massaouah, l'autre sur notre colonie d'Obock.

Autour de l'*Eastern T. C.* se groupent des compagnies affiliées qui viennent compléter le réseau africain ; telles sont : l'*Eastern and South African T. C.*, la *West African T. C.*, et l'*African direct Company*.

L'*Eastern and South African T. C.* se greffe sur l'*Eastern T. C.* à Aden, d'où elle se dirige sur Zanzibar ; de là elle détache un câble qui se dirige vers les Seychelles et vers l'île Maurice. De Zanzibar, une autre ligne poursuit sa route vers le sud, elle touche à Mozambique, à Lourenço-Marquez et Durban. La même compagnie relie encore Cape-Town à Mossamédès, Benguéla et Saint-Paul-de-Loanda.

C'est dans cette dernière ville que l'*Eastern and South African* rejoint le câble de la *West African* qui remonte au nord vers l'île de San Thomé (embranchement sur Libreville, l'île du Prince et Bonny), dessert Kotonou, Accra et Grand-Bassam. D'Accra part une autre ligne qui, remontant toujours la côte africaine, touche à Sierra Leone, Konakry, Bissao, Bathurst et Dakar.

La troisième compagnie, l'*African direct*, se dirige de Saint-Vincent du cap Vert sur Bathurst, Sierra-Leone, Accra, Lagos, Bras et Bonny, doublant ainsi une partie du trajet de la *West African T. C.*

La *Spanish National Submarine T. C.*, qui est indépendante de l'*Eastern T. C.*, unit l'Espagne à l'île de Ténériffe et à Saint-Louis du Sénégal.

Le véritable domaine de l'*Eastern T. C.* est l'Extrême-Orient et l'Australie ; il n'est partagé qu'avec une société filiale, l'*Eastern Extension Australasia and China T. C.* D'Aden, où elle abandonne le réseau africain, la compagnie dirige deux câbles sur Bombay. Repartant de Madras sur la côte orientale des Indes anglaises, elle immerge deux câbles qui viennent atterrir à Penang dans la presqu'île de Malacca ; de Penang, après avoir détaché un embranchement sur Batavia, le câble file sur Singapour en deux branches, l'une directe, l'autre faisant escale à Malacca. A Singapour, la ligne se scinde : 1° un câble se dirige sur Batavia, tandis qu'un autre aboutit à Banjoewangie (extrémité est de Java) ; de là, il se sépare encore en deux branches qui se dirigent vers l'Australie et aboutissent l'une à Rœbnek Bay, l'autre à Fort-Darwin ; 2° de Singapour, un autre câble se dirige vers Hong-Kong après avoir fait escale au cap Saint-Jacques en avant de Saïgon. Un autre câble relie également Singapour à Hong-Kong, mais en passant par Bornéo. De Hong-Kong, l'*Eastern T. C.* envoie un câble au cap Bolinao (Philippines) et un autre jusqu'à Woosmay et Chang-Haï en touchant Sharp Peak.

L'*Eastern Extension T. C.* relie par deux câbles Sydney à la Nouvelle-

Digitized by Google

Zélande et complète la ligne Saïgon—Hong-Kong par un câble qui fait escale à Hué et Haï-phong.

Les communications entre les Indes anglaises et l'Angleterre sont également assurées par l'*Indo-European T. C.* qui immerge un câble de Kurrachee à Vao, dans le golfe Persique et, par un fil continental jeté à travers la Perse, la Russie et l'Allemagne, vient se relier au système européen.

Les relations télégraphiques entre l'Angleterre et les États-Unis sont exploitées par la *Direct United States Câble Company*, qui a immergé plusieurs câbles entre Valentia en Irlande, Halifax et Hye-Beach aux États-Unis. Une autre compagnie anglo-américaine, l'*Anglo-American T. C.*, envoie trois câbles de la Nouvelle-Écosse à Valentia en passant par Terre-Neuve, et fait aussi communiquer Dunbourg aux États-Unis avec l'île Saint-Pierre et Brest.

D'Halifax, la compagnie *Halifax and Bermudas câble* jette une ligne qui se dirige vers les Bermudes et vient aboutir à la Jamaïque. De ce point, qui paraît être le centre télégraphique des compagnies anglaises dans la mer des Antilles, la *West India T. C.*, détache quatre câbles : le premier se dirige sur Colon, le second sur Santiago de Cuba ; le troisième fait le service de San Juan de Porto-Rico, San Thomas, San Kitts, Antigua, la Guadeloupe, la Dominique, la Martinique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent (deux câbles sur la Barbade), Grenade et la Trinité ; le quatrième touche à Pome (de Porto-Rico), Sainte-Croix et la Trinité. Cette dernière île est reliée à Georgetown dans la Guyane anglaise par deux câbles.

Le golfe du Mexique reçoit de la *Mexican T. C.* un câble qui relie les Etats-Unis et le Mexique en faisant un parcours d'aller et de retour. Il part de Galveston, va directement à Coatzacoalcos et revient à son point de départ en faisant escale à Tampico et la Vera Cruz.

La *West India and Panama T. C.* rayonne dans toutes les Antilles, sauf à Cuba desservi par la *Cuba Sub-Marine T. C.* qui relie Batabane, Cienfuegos et Santiago.

Une des compagnies affiliées à l'*Eastern T. C.* fait le service de la côte orientale de l'Amérique du Sud, elle a son centre d'opérations à Pernambouc ; de là elle dessert au nord : Ceara, Maranhao et Para ; au sud elle relie par un double câble Pernambouc, Bahia, Rio-de-Janeiro et Santos ; dans cette ville, les deux câbles se séparent, le premier poursuit sa route directement vers Chuy et Montevideo, le second n'arrive au même point qu'après s'être arrêté à Santa-Catharina, Rio Grande do Sul, Chuy et Maldonaldo.

Une autre compagnie affiliée, la *River Plate T. C.*, traverse le Rio de la Plata par un fil continental qui réunit Montevideo à Buenos-Aires.

La côte occidentale de l'Amérique du Sud est exploitée par deux compagnies : 1° la *West Coast of America T. C.*, qui part de Conception et passe à Valparaiso, La Serena, Huaseo, Caldera, Antofagasta, Iquique, Arica, Mollendo, Chorillos et Callao ; 2° la *Central and South America T. C.*, qui relie Valparaiso, Iquique, Chorillos, Payta, Santa Elena, Buenaventura, San Pedro, Panama, San Juan del Sur, la Libertad et Santa Cruz.

L'Amérique du Sud se relie directement à l'Europe par deux câbles exploités par la *Brazilian Sub-Marine T. C.*; ils partent de Pernambouc et aboutissent à Lisbonne en passant par Saint-Vincent du cap Vert et Madère.

Digitized by Google

Elle est aussi reliée directement à la côte ouest de l'Afrique par un câble que la *Spanish National Sub Marine T. C.* a immergé entre Pernambouc et Saint-Louis du Sénégal.

Telle est, dans ses grandes lignes, la situation actuelle du réseau télégraphique sous-marin anglais dont le développement total représente plus de 240,000 kilomètres de câbles mettant en communication tous les grands ports de l'univers avec un même centre, Londres.

Le capital engagé par toutes ces compagnies privées, puissamment soutenues par le gouvernement anglais, pour la construction et l'exploitation de leur immense réseau, dépasse 850 millions de francs ; il donne un bénéfice annuel estimé à plus de 110 millions. La dépense moyenne d'établissement est évaluée à 3,000 francs environ par kilomètre ; le bénéfice net est d'environ 300 francs par kilomètre, déduction faite de tous frais d'exploitation.

Le tableau ci-dessous montre l'importance comparative des câbles anglais et des câbles français et allemands :

	Nombre de kilomètres de câbles exploités par		Total.
	les gouvernements.	les compagnies privées.	
Angleterre.....	8,636	232,059	240,695
Allemagne.....	4,119	9,563	13,682
France..... .	10,761	17,582	28,343

On voit par là combien est minime l'importance des réseaux français et allemands par rapport à l'énorme filet de câbles par lequel l'Angleterre enserre le monde. Ce tableau nous apprend aussi dans quelle faible proportion le gouvernement anglais exploite par lui-même le réseau sous-marin. Les 8,636 kilomètres constituant le réseau de l'État servent exclusivement à relier entre elles les différentes parties des Iles Britanniques ou à desservir les pays d'Europe voisins : France, Belgique, Pays-Bas, Suède et Norvège.

Mais le gouvernement anglais est loin de se désintéresser du soin de la pose et de l'exploitation des câbles sous-marins par les compagnies privées : il leur vient en aide et les encourage autant qu'il lui est possible, soit par des subventions importantes qui s'élèvent annuellement à 5 millions de francs environ, soit par l'appui qu'il leur donne pour les sondages à effectuer en vue de reconnaître les endroits les plus propices à la pose des lignes.

Le gouvernement exerce une surveillance étroite sur la gestion des compagnies et leur impose des obligations qui mettent les correspondances des nations étrangères à sa discrétion absolue; ce sont notamment les suivantes :

« Le câble proposé ne doit en aucune station posséder d'employés étran-
« gers ; de même les fils ne passeront dans aucun bureau et ne pourront être
« sous le contrôle d'aucun gouvernement étranger.

« Les dépêches du gouvernement impérial et colonial doivent avoir la
« priorité de transmission lorsqu'elle est demandée.

« En cas de guerre, le gouvernement pourra occuper toutes les stations du

Digitized by Google

« territoire anglais ou sous la protection de l'Angleterre et se servir du câble « au moyen de ses propres employés. »

On a vu fréquemment, et tout récemment dans la guerre de l'Afrique du Sud, comment toutes les puissances ont été tributaires de l'Angleterre pour la transmission des dépêches publiques et privées, et l'on comprend quelle puissance l'Angleterre tire au point de vue politique et commercial du développement de son immense réseau.

Le commerce de l'Angleterre a subi en effet un accroissement caractéristique, en proportion avec l'extension des câbles sous-marins. En 1874, l'Angleterre possédait 92,000 kilomètres de câbles et son commerce atteignait près de 4 milliards ; aujourd'hui, que le réseau a près de 250,000 kilomètres de développement, ce commerce atteint 7 milliards.

Malgré une supériorité si nettement marquée, les Anglais ont compris que le monopole des mers, qui était leur unique force, ne sera pas éternel et ils savent que les lignes qu'ils ont jetées à travers le monde se trouvent plus exposées à mesure que les diverses puissances deviennent plus conscientes que par le passé de leurs intérêts extérieurs ; les voyant autour d'elle chercher à agrandir leurs possessions coloniales et à augmenter leur marine et leur réseau de câbles sous-marins, l'Angleterre sent la nécessité d'agir et de créer un nouveau réseau de lignes sous-marines qu'elle se propose d'immerger à de grandes profondeurs et qui n'atterriront que sur des côtes anglaises.

C'est dans ces vues qu'un grand câble *royal* partirait de Londres, passerait par l'île de l'Ascension, le Cap, l'île Maurice et l'île de Keeling au sud de Sumatra, qui deviendrait le centre télégraphique de l'océan Indien. De ce point, un premier câble gagnerait directement l'Australie à Perth, Adelaïde et Sydney, puis se dirigerait directement vers Vancouver en faisant escale aux îles Fanning et Viti dans l'océan Pacifique. De Viti, le câble atterrirait à l'île Norfolk et à la Nouvelle-Zélande. Un deuxième câble se dirigerait de l'île Keeling sur Colombo et un troisième sur Singapour et Hong-Kong.

Ce projet a reçu du reste un commencement de réalisation : la section du Cap à l'île de l'Ascension est entièrement terminée ; celle de l'Ascension au cap Vert est bien près d'être aujourd'hui achevée.

Remarquons, en terminant, que le gouvernement anglais a divisé les réseaux de câbles en deux catégories bien distinctes :

1° Les câbles commerciaux qui atterrissent à un territoire quelconque ; ils servent à envoyer les dépêches dans les ports de quelque importance ;

2° Les câbles stratégiques qui atterrissent toujours en territoire anglais et à des points bien défendus ; ils assurent la communication directe entre l'Angleterre et ses colonies.

II

Depuis la création, à une époque relativement récente, de son empire colonial, l'Allemagne a décidé de construire un réseau particulier afin de s'affranchir des compagnies anglaises pour ses communications télégraphiques

Digitized by Google

sous-marines. Elle s'est mise à l'œuvre depuis quelques années seulement et les résultats acquis sont déjà importants. Le premier câble a été construit et posé en 1896 par des compagnies anglaises aux frais d'une compagnie allemande ayant son siège à Cologne, la *Deutsche See Telegraph Gesellschaft*. Ce câble part de Borkum à l'embouchure de l'Ems, pour aboutir à Vigo, en Espagne.

Une deuxième compagnie, la *Deutsche Atlantische Telegraphen Gesellschaft*, s'est formée depuis; elle a fait poser, également par des compagnies anglaises, un câble partant d'Emden pour atterrir directement à New-York par les Açores. Commencée au mois d'octobre 1900, l'exploitation de ce câble a donné des résultats dépassant de beaucoup toutes les prévisions; il est question de poser un nouveau câble pour le doubler.

Les gouvernements allemand et américain ont prouvé leur entente pour la construction de cette ligne par les télégrammes échangés entre l'empereur Guillaume et le président Mac Kinley.

Moyennant une subvention annuelle de 1,750,000 francs, le gouvernement allemand a concédé pour quarante ans la ligne Emden-Açores—New-York à la compagnie *Deutsche Atlantische Telegraphen Gesellschaft* avec faculté de rachat, à la compagnie primitive, de la ligne Borkum-Vigo.

Les résultats de l'établissement de ces premiers câbles ont poussé le gouvernement allemand à d'autres projets non moins importants qui permettraient de relier, par câbles, les colonies allemandes d'Afrique à la métropole : celles de l'Ouest Africain, par les Açores ; celles de l'Est-Africain, par une communication aérienne traversant l'État du Congo.

En ce qui concerne les communications dans les mers de Chine où l'Allemagne aspire à tenir un rang important, le gouvernement vient, dans le but de s'affranchir des lignes aériennes chinoises, de faire procéder à la pose de deux câbles destinés à relier ses établissements de Kiao-tchéou d'une part à Tché-fou, d'autre part à Chang-Haï. Pour s'affranchir des câbles anglais il a projeté l'établissement d'une ligne entre Kiao-tchéou et Nagasaki.

Des négociations engagées avec le gouvernement néerlandais permettent d'entrevoir aussi, dans un temps assez rapproché, la création d'un autre câble entre Kiao-tchéou et les îles Natouna, au sud de l'Indo-Chine. De ce dernier point, rayonneraient des communications sous-marines vers les Indes néerlandaises, les Philippines, les Carolines, l'archipel Bismarck et la Nouvelle-Guinée allemande.

Enfin, le projet de construction, par les États-Unis, d'un câble transpacifique partant de San Francisco, touchant aux îles Hawaii, à l'île de Guam (une des Mariannes) et atterrissant à Manille, recommandé tout particulièrement par le président Mac Kinley, permettra à l'Allemagne de communiquer avec ses possessions de l'Océanie et des mers de Chine soit par les lignes de Sibérie, soit par l'Amérique.

L'industrie allemande, de son côté, a fait de grands efforts afin de réussir à se passer des compagnies anglaises pour la construction et la pose des câbles. La plus grande partie des câbles allemands ont été immergés dans les mers de Chine par une société fondée spécialement en 1899, *Norddeutsche Seekabelweerke Actiengesellschaft*.

Digitized by Google

En résumé, l'Allemagne possède déjà au total 13,682 kilomètres de câbles. Sur ce nombre 4,119 kilomètres, exploités par le gouvernement, relient l'Empire aux États voisins, Danemark, Suède-Norvège, Angleterre, et plus du double, soit 9,563 kilomètres dont la pose a nécessité des dépenses considérables et qui ont été construits par des compagnies privées, relient l'Empire à ses colonies d'Afrique. L'appui du gouvernement est tout acquis à ces compagnies; l'Empereur lui-même a affirmé qu'il était d'une utilité indispensable d'établir des « câbles sous-marins allemands » (Discours de Charlottenbourg, 15 janvier 1900).

On doit donc s'attendre à bref délai à un grand développement du réseau sous-marin allemand, quoique son début ne date que de cinq ans.

III

Nous venons de voir, par ce court exposé, que la question des câbles sous-marins a pris, pour les puissances coloniales, une gravité exceptionnelle.

L'Angleterre, profitant de la situation unique qu'elle s'est créée, au siècle dernier, par son commerce dans le monde entier, a relié Londres à ses nombreuses possessions d'outre-mer, par un réseau de câbles à mailles serrées, et de nombreuses compagnies, qu'elle a puissamment soutenues, ont échelonné leurs agents sur tous les points; ces compagnies possèdent les neuf dixièmes des câbles, soit le monopole à peu près exclusif des communications télégraphiques du globe.

L'Angleterre est donc dans une situation hors de pair pour sa sécurité en cas de guerre maritime ainsi qu'au point de vue commercial et maritime. Et cependant, le câble *royal* en construction, édifié sur territoire anglais, va lui permettre de faire encore une fois le tour du globe en reliant, au moyen de grandes lignes, ses principales possessions avec la métropole.

Bien que la neutralité des communications télégraphiques ait été maintes fois posée en principe, on est certain que les Anglais n'en tiendront aucun compte et qu'ils feront toujours passer leurs intérêts au-dessus des conventions internationales. Il a fallu les faits tangibles qui se sont passés depuis plusieurs années pour que les puissances coloniales se mettent en garde contre l'influence anglaise toujours croissante, pour qu'elles se préoccupent enfin de l'isolement de leurs colonies et qu'elles essayent, un peu tard, de réagir par la création de réseaux télégraphiques indépendants leur permettant de se soustraire au monopole anglais.

L'Allemagne, puissamment secondée par son souverain, entre résolument dans cette voie et fait de grands efforts pour posséder un réseau télégraphique sous-marin qui lui soit propre.

Les États-Unis, ne voulant pas être tributaires de l'Angleterre, vont réunir leur métropole à leurs nouvelles colonies du Pacifique par le câble San Francisco, îles Hawaii, Guam, les Philippines (Manille), le Japon.

La France, de son côté, s'est mise en mouvement; il faut espérer que ses efforts trop tardifs ne se ralentiront pas et qu'elle parviendra elle aussi,

Digitized by Google

comme ses rivales, à créer, à travers les mers, ce grand instrument politique et commercial qui lui a fait si longtemps défaut.

L. R.

La question des câbles sous-marins a fait en France un grand pas, depuis que les Chambres ont approuvé la convention conclue le 28 mars 1901 entre l'État et la *Compagnie française des câbles télégraphiques*, pour l'établissement, l'entretien et l'exploitation de câbles sous-marins. On peut être assuré aujourd'hui que la France possédera un jour son réseau propre, reliant la métropole aux diverses colonies.

Deux câbles français viennent déjà d'être posés tout récemment et mis en exploitation :

Le premier, ouvert au service le 24 juin, unit Oran à Tanger. Le chargé d'affaires de France à Tanger, M. de la Martinière, avait procédé la veille à l'inauguratiou du câble, de concert avec l'ingénieur en chef Bayol qui, à bord du navire de l'État *la Charente*, a mené à bien cette difficile opération. Il y avait une extrême utilité politique pour nous à pouvoir être prévenus, par une voie exclusivement française, de tout événement imprévu venant à surgir dans le détroit de Gibraltar, où l'Angleterre a déjà une si forte situation. Tanger n'était relié jusqu'ici à l'Europe que par deux câbles, l'un espagnol, l'autre anglais, aboutissant à Gibraltar.

Le second câble est celui qui va de Amoy (Chine) à Tourane (Annam); il a été posé par *le Diolibah* et ouvert au service le 27 juin. De Tourane, où il atterrit, il est relié au réseau terrestre indo-chinois, et aux deux câbles Hué-Saïgon et Hué—Haï-phong. A Amoy, il est soudé au réseau de la *Compagnie des Télégraphes du Nord*, danoise de nom, mais russe en bonne partie, et qui communique avec l'Europe par l'intermédiaire du réseau russe de Sibérie. Jadis, les dépêches envoyées de France en Indo-Chine passaient, soit par les lignes anglaises de l'Océan Indien, soit par le câble également anglais du cap Saint-Jacques à Hong-Kong et par les câbles danois de Hong-Kong à Vladivostok. C'est par cette dernière voie qu'étaient dirigés les télégrammes officiels. Ils continueront encore à la suivre, mais avec la variante du câble français de l'Indo-Chine à Amoy. Il est à noter que la Compagnie des Télégraphes du Nord qui transporte les dépêches d'Amoy à la frontière sino-russe, se trouve les reprendre à Saint-Pétersbourg, car cette même compagnie possède le câble qui relie Saint-Pétersbourg à Calais par le Danemark.

Un décret du 26 juin a fixé les taxes télégraphiques pour les deux câbles Oran-Tanger et Tourane-Amoy.

Enfin le Parlement vient de voter une loi tendant au rachat de certains des câbles de la compagnie anglaise *West African*, qui desservent nos colonies de l'Afrique occidentale. Les câbles qui deviendraient la propriété de la France sont : ceux de Dakar à Bathurst; de Bathurst à Konakry; de Grand-Bassam à Accra; d'Accra à Kotonou; de Kotonou à San-Thomé, de San-Thomé à Libreville.

La Rédaction.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

XÉNOPOL (Matthieu Ph.), né en 1883, mort à Bukarest le 1er juin 1901. — Il était fils de Philippe D. Xénopol, architecte précédemment décédé, et neveu de M. A. D. Xénopol, recteur de l'Université de Jassy, récemment élu membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris. Matthieu Ph. Xénopol qui faisait ses études à l'école militaire de Jassy, avait montré un talent précoce pour la géographie et la *Revue de Géographie* a inséré dans ses numéros de février 1900 et février 1901 le commencement d'une étude très substantielle sur l'*Action plutonique en Orient.*

FOA (Édouard), explorateur français, né à Marseille le 17 décembre 1862, mort à Villers-sur-Mer (Calvados) le 29 juin 1901.

Engagé volontaire dans la cavalerie à l'âge de 18 ans, Édouard Foà, après avoir achevé son service militaire, alla gérer un comptoir commercial au Dahomey. Il profita des moindres loisirs que lui laissaient ses occupations commerciales pour visiter une partie de la côte occidentale d'Afrique, de 1886 à 1889. Dans le Dahomey, il explora l'Ouémé, dont il donna le premier une carte jusqu'à 90 milles au nord (*Comptes rendus des séances de la Société de Géographie*, 1888, nos 16 et 17). Pendant les premières opérations militaires, il accompagna la colonne Terrillon et fit le coup de feu avec elle. Il écrivit un volume *Le Dahomey* (1895).

De 1891 à 1893, Édouard Foà accomplit un voyage dans l'Afrique du Sud. Du Cap, il se rendit au Transvaal; il parcourut le Natal et le Zoulouland, traversa le plateau mal connu de Gaza, et gagna Quilimane; puis, de l'embouchure du Zambèze, il remonta le cours du fleuve jusque près de Zoumbo, et s'avança au nord jusqu'au lac Nyassa. L'explorateur publia à son retour : *A travers l'Afrique centrale* (1897), et *Mes grandes chasses dans l'Afrique centrale* (1895). A la suite de ces voyages, la Société de Géographie lui décerna, en 1894, la médaille d'or du prix Léon Dewez.

Dès 1894, Édouard Foà retourna en Afrique. Au mois d'août, il débarqua à Chindé, à l'embouchure du Zambèze; en novembre 1897, il retrouvait l'Atlantique à Banane, à l'embouchure du Congo, ayant en trois ans et trois mois traversé le continent d'une mer à l'autre, au prix de réels dangers et de difficultés considérables. De ce voyage, il rapporta de très importantes données géographiques nouvelles qui lui valurent en 1898 l'attribution de la grande médaille d'or de la Société de Géographie; en même temps il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il publia deux nouveaux ouvrages : *Du Zambèze au Congo* (1900), et *Chasses aux grands fauves dans l'Afrique centrale* (1899), pour lesquels, cette année même, l'Académie française lui avait décerné un prix Montyon de 1,500 francs.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS ET CORPS SAVANTS, COURS ET CONFÉRENCES

Europe.

Russie. — M. *Zaborowski* a fait une étude comparative des crânes rapportés par M. le baron *de Baye* de diverses parties de la Russie (Petite-Russie, Caucase) et de la Sibérie. Ces pièces curieuses, dont beaucoup sont d'une grande rareté, permettent d'éclaircir certains points obscurs de l'histoire des origines de l'humanité.

L'éminent anthropologiste s'est inscrit en faux contre une théorie, anciennement soutenue, que la terre s'était peuplée par le nord et que le foyer des races avait été la Sibérie; il a démontré que le monde central était déjà habité alors que la Sibérie n'était encore, de la mer Baltique à l'Altaï, qu'un immense glacier, et n'offrait, pour toute dépression, qu'un lac immense formé par la mer Caspienne et la mer Noire, alors réunies. Se servant des pièces anthropologiques rapportées par l'explorateur, M. Zaborowski a établi que les Finnois du nord avaient bien colonisé la Russie, mais tardivement et lentement, puisqu'aujourd'hui encore la Caucasie est presque entièrement peuplée de races turques ou mongoles.

Parmi les crânes rapportés par M. de Baye, M. Zaborowski en signale un offrant cette particularité d'être entièrement recouvert d'une poudre rouge, sorte d'ocre ferrugineuse remarquée par le voyageur dans plusieurs kourganes et qui se rapporte sans doute à quelque rite funéraire. Ce crâne, très ancien, présente les mêmes caractères que d'autres trouvés dans diverses cavernes, à Menton notamment, ce qui porterait à croire qu'une même race d'hommes a peuplé à une époque très reculée toute l'Europe centrale, du littoral méditerranéen aux rives du Dniepr. M. Zaborowski incline à penser que cette race inconnue se rapprocherait sensiblement de celle à laquelle se rapporte notre crâne de Cro-Magnon.

Un autre crâne, recueilli par M. de Baye dans un kourgane de la Petite-Russie, dans le gouvernement de Kiev, présente beaucoup d'affinités avec la race kymrique, contemporaine de la métallurgie primitive et qui aurait duré jusqu'à l'époque scythique, peut-être même jusqu'à la première invasion mongole contemporaine. Ce crâne est le premier de ce genre qu'on possède en France. Enfin un autre crâne, présentant tous les signes distinctifs du type mongolique, amènerait à croire à la présence de cet élément dans le peuplement ancien de la Caucasie (*Musée Guimet*, 30 juin).

Asie.

Indo-Chine. — M. *J. Marc Bel*, ingénieur civil des mines, qui, en 1897, accompagné de Mme Bel, a accompli, au Laos et en Annam, une mission scientifique et industrielle, donne un aperçu sur l'avenir de l'Indo-Chine au point de vue minier.

La réglementation minière actuelle résulte du décret du 25 février 1897,

Digitized by Google

promulgué seulement pour l'Annam-Tonkin, et qui constitue un régime plus libéral que le précédent, celui du 16 octobre 1888, car il a réduit les redevances tréfoncières de 95 p. 100, et celles sur les produits exportés des 2/3 et des 3/5. Néanmoins, l'industrie minérale est loin d'avoir pris dans cette colonie, plus vaste que la France, tout l'essor auquel on pouvait s'attendre. On a donc pu se demander si l'Indo-Chine était susceptible de devenir un pays d'exploitation minière.

L'ossature indo-chinoise, formée d'un complexe de chaînes montagneuses, plus ou moins parallèles, serpentant suivant un S gigantesque, est de nature éruptive (cristalline ou quelquefois basaltique). Elle supporte sur ses flancs des formations stratifiées se rapportant à l'époque primaire (gneiss et schistes archéens), à une époque mixte entre les temps primaires et secondaires (grès, argiles, calcaires et schistes des terrains carbonifère, permien, triasique), enfin à l'époque quaternaire. La géologie de ce pays offre ainsi, des deux côtés de son massif montagneux, extrêmement allongé, au moins deux zones de contact très étendues entre les terrains éruptifs et les terrains stratifiés, ainsi que des zones multiples de fractures transversales, c'est-à-dire des régions particulièrement favorables à l'existence de gisements filoniens et métallifères.

M. Bel énumère les principaux gîtes reconnus et exploités jusqu'à ce jour : houille, or, étain, et les sociétés minières qui se sont formées. C'est en faisant des recherches pour le compte de l'une d'elles, la *Société d'étude des mines d'Attopeu*, que M. Bel a trouvé, dans la région de la Sésane, pour la première fois, des gîtes filoniens d'or dans la péninsule. On pourrait y exploiter encore du cuivre, du zinc, de l'antimoine, du plomb argentifère, du fer.

Le sous-sol de l'Indo-Chine ne paraît pas plus pauvre en substances minérales que celui de beaucoup d'autres pays. Mais deux conditions seraient désirables pour assurer l'avenir de l'industrie minérale dans la colonie : l'organisation par le gouvernement d'un service de recherches et de renseignements, et une confiance plus grande des capitaux dans les industries minières basées sur les recherches probantes (*Société de Géographie commerciale*, 18 juin).

Amérique.

République Argentine. — M. *A. Thouar*, qui fit en 1884, devant la Société de Géographie, le récit de ses voyages au Grand-Chaco boréal, a résumé ses impressions sur la République Argentine qu'il a parcourue en tous sens, décrivant son incomparable réseau fluvial, ses pampas, ses hautes Cordillères, et ce bassin du Pilcomayo où, de 1882 à 1889, tant d'explorateurs ont trouvé la mort, et parmi eux les membres de la mission Crevaux.

Le voyageur a signalé l'énorme accroissement de la richesse publique dans la République, et la mise en valeur d'immenses territoires longtemps délaissés. En 1892, le pays exportait 40,000 moutons ; ce chiffre s'est élevé à 540,000 en 1900. Pour l'espèce bovine, les chiffres sont de 125,000 en 1892 et 312,000 en 1900. Une progression analogue s'est produite dans l'agriculture et dans l'industrie. La population européenne a triplé pendant le dernier quart du siècle ; Buenos-Aires a maintenant 860,000 habitants. (*Société de Géographie*, 1er juin.)

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Généralités.

La Prévoyance coloniale, Société civile de colonisation par l'épargne. Exposé. — Cette courte brochure a pour objet de faire connaître le but, les statuts et les moyens d'action d'une Société nouvelle de colonisation qui se propose le développement économique et agricole de notre domaine colonial. Le caractère donné aux adhésions des souscripteurs est celui d'un contrat de prévoyance. La Société a pour objet non seulement d'exploiter certains domaines coloniaux, mais encore de venir en aide aux colons malheureux par la création d'une caisse de secours. De hautes personnalités figurent dans le Comité de patronage de cette société dont le directeur est M. *Barrès*, syndic de la *Presse coloniale*.

France.

La Garonne navigable. Rédacteur en chef : *Georges Rossignol*, 117, rue Belleville, Bordeaux, n° 1, avril 1901. — Il s'est fondé à Bordeaux, en janvier 1901, sous le nom de « La Garonne navigable » une « Société d'étude pour l'amélioration du réseau des voies de navigation intérieure dans le sud-ouest ». La publication que nous signalons est l'organe officiel de cette Société. C'est son secrétaire général, M. G. Rossignol, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée de Bordeaux, qui en est le rédacteur en chef. Ce premier numéro débute par une Lettre-Préface, de M. Pierre Foncin.

Le programme de la Société et du journal comporte les sept points suivants : 1° Reboisement des régions de sources : massif central, Pyrénées, Lannemezan ; barrages pour atténuer les inondations ; reboisement et barrages qui, tout en rendant la navigation moins précaire et les crues moins désastreuses, procureront des ressources soit en permettant des irrigations, soit au point de vue de l'exploitation forestière, soit en fournissant de la force motrice. — 2° Chenal de deux mètres, en toutes saisons, de Castets à Bordeaux. — 3° Doublement au moins de la longueur des écluses sur le canal latéral et sur le canal du Midi. — 4° Aménagement meilleur de tous les autres cours d'eau du sud-ouest qui souvent ne sont navigables que théoriquement. — 5° Jonction de la Garonne à la Loire. — 6° Canal des Landes, reliant la Garonne à l'Adour. — 7° Amélioration du matériel et des hommes. — La « Garonne navigable » laisse pour le moment de côté la question de la construction du canal des Deux Mers sur laquelle les avis sont partagés.

Asie.

Isabelle Massieu. **Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine ; Birmanie, États Shans, Siam, Tonkin, Laos.** Préface de *F. Brunetière*, de l'Académie fran-

Digitized by Google

çaise. Paris, Plon, 1901, pet. in-8, 404 pages, 65 gravures et une carte[1]. — Ce volume ne contient le récit que d'un fragment de la traversée d'Asie accomplie par Mme Massieu en 1896-1897, mais c'est bien l'une des parties les plus intéressantes de son long voyage. Après avoir visité la Cochinchine, le Cambodge, le Siam, elle s'est rendue par mer dans la Birmanie qu'elle a parcourue du sud au nord. Elle est ensuite redescendue à Mandalay pour, de là, traverser les États Shans jusqu'au Mékong, et c'est à cheval, avec une escorte de cinq cavaliers du Punjab, fournis par les autorités anglaises, que Mme Massieu a effectué ce trajet; de Hienh-Sen, en pays français, où elle est arrivée au commencement de février 1897, la voyageuse a descendu le Mékong, jusqu'à Luang-Prabang. Seuls avant elle, un Français, M. Garanger, et un Anglais, M. Steerling, avaient suivi cet itinéraire. Rappelons qu'après l'Indo-Chine, Mme Massieu a visité la Chine et le Japon, a traversé la Sibérie par Irkoutsk, Tomsk et Omsk, et que, franchissant les 3,000 verstes de pays désert qui la séparaient de Samarkand, elle est rentrée en Europe par le Caucase.

Mme Massieu peut être proposée en exemple aux femmes françaises; elle a montré qu'avec du sang-froid et de la volonté, mais aussi avec une bonne dose d'endurance et d'énergie, nos colonies sont accessibles aux femmes même dans leurs parties les moins explorées. « La plus grosse difficulté, dit-elle, consiste à avoir le courage de partir. »

Ce n'est pas un simple récit de voyage que Mme Massieu nous a donné; elle ne s'est pas bornée à décrire, avec un véritable talent d'écrivain, les paysages et les villes, les mœurs et les caractères des peuples, les curiosités naturelles et les productions locales, elle a fait de l'Indo-Chine une sérieuse étude que peuvent lire avec profit tous ceux qui se préoccupent des progrès et de l'avenir de nos colonies. M. Brunetière dit avec raison, dans la Préface du livre, que Mme Massieu n'a pas inutilement parcouru l'Indo-Chine. Elle a donné, en effet, sur une foule de questions qui intéressent cette colonie des opinions qui sont appuyées sur une observation approfondie du pays et qui méritent d'être prises en considération, examinées ou discutées.

Mme Massieu insiste sur l'inestimable valeur de notre empire colonial asiatique. A la différence des Indes anglaises, l'Indo-Chine ne renferme aucun territoire stérile. Mais pour mettre complètement en valeur toutes les richesses de son sol, trois choses, d'après Mme Massieu, sont nécessaires entre toutes : l'esprit de suite, la réduction du nombre des fonctionnaires, le développement des moyens de communication. « Il est anormal, dit-elle, de voir que la Cochinchine possède 1,500 fonctionnaires, et qu'en 1898 l'Annam et le Tonkin en comptaient 1,926 de tous rangs pour 15 millions d'indigènes et 445 colons, tandis que la Birmanie anglaise, avec ses 11 millions d'habitants, n'est administrée que par 650 fonctionnaires en tout. »

En résumé, ce livre, comme l'écrit M. Brunetière, « n'est pas moins instructif qu'intéressant, et en amusant, il donne à réfléchir. »

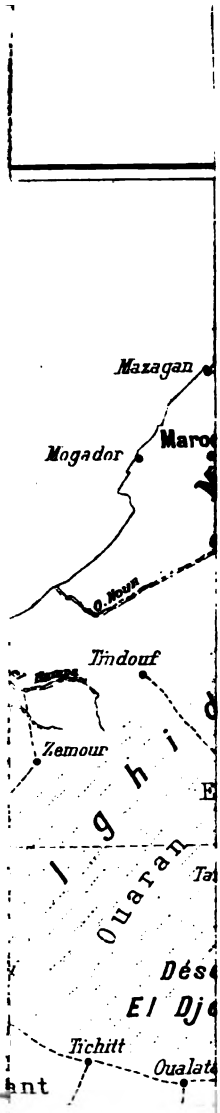
G. R.

1. Nous rappelons que Mme Massieu a bien voulu donner à la *Revue de Géographie* la primeur d'un des chapitres de ce livre, qui a paru dans la livraison d'avril 1901 sous ce titre : « Les territoires militaires du Tonkin. »

L'éditeur-gérant : Ch. Delagrave.

5916. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

Fondée par LUDOVIC DRAPEYRON

EXPLORATION — COLONISATION

GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET ÉCONOMIQUE

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

Septembre 1901

SOMMAIRE

X. : L'isthme et le canal de Suez.
PIERRE DORNIN : Du Soudan au Maroc et à l'Algérie (*fin*).
ÉMILE DAIREAUX : Découvertes géographiques dans la République Argentine à l'occasion du conflit chileno-argentin.
PAUL MAISTRE : L'Australie; origine et constitution de la Commonwealth.
G. REGELSPERGER : Mouvement géographique.
L. R. : Projet de création d'un institut de médecine coloniale.
G. R. : Le XXIIe congrès national des sociétés françaises de géographie.
Nécrologie : Henri d'Orléans; Nordenskjœld.
Revue bibliographique.

CARTES

Carte de la Patagonie (en couleurs et hors texte).
Carte des routes commerciales de l'Afrique et de l'Extrême-Orient.
Carte de la République Argentine.
Carte schématique de la superficie comparée de l'Australie et de l'Europe péninsulaire.

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

REVUE DE GÉOGRAPHIE

Fondée en 1877 par LUDOVIC DRAPEYRON

Comité de Rédaction..... M. le général Niox, *président;*
M. E. Levasseur, *de l'Institut;*
M. le prince d'Arenberg, *de l'Institut;*
M. Charles-Roux, *ancien député.*

Secrétaire de la Rédaction. M. G. Regelsperger.

La *Revue de Géographie* publie des études sur toutes les questions qui se rattachent à la géographie descriptive, politique ou économique. Par la variété et le choix de ses articles, elle s'efforce, non seulement de mettre ses lecteurs au courant des progrès sans cesse réalisés dans la connaissance et dans l'exploitation du globe, mais elle se propose aussi de faire connaître le rôle et les procédés d'action de chaque peuple et de chaque race dans la mise en valeur de leurs domaines.

Un article mensuel résume ou analyse régulièrement tous les événements qui intéressent la géographie dans toutes les parties du monde et donne les nouvelles les plus récentes des voyages d'exploration.

La *Revue* rend compte des assemblées des sociétés de géographie et des principales publications géographiques.

A chaque numéro seront joints une carte d'une des régions sur lesquelles se porte un intérêt d'actualité, des croquis explicatifs et, s'il y a lieu, des vues photographiques.

La *Revue* paraît par livraisons mensuelles de 6 feuilles grand in-8, qui forment, chaque année, deux volumes de près de 600 pages chacun, avec Table analytique et Répertoire alphabétique.

Le prix de l'abonnement annuel est de **25** fr. pour Paris; de **28** fr. pour les départements et pour les pays de l'Union postale.

Les abonnements partent du premier jour de chaque trimestre : 1er janvier, 1er avril, 1er juillet, 1er octobre.

PRIX D'UN NUMÉRO SÉPARÉ : 3 FRANCS

Le prix de la collection complète (1877-1900), soit 47 volumes : 100 francs.

Adresser ce qui concerne la rédaction et l'administration à

M. CH. DELAGRAVE, éditeur-gérant de la *Revue de Géographie*,
15, rue Soufflot, à Paris.

Digitized by Google

L'ISTHME ET LE CANAL DE SUEZ[1]

« L'histoire de l'Isthme de Suez, ou plutôt du Canal, a été écrite « plusieurs fois. Mais on a principalement relaté les faits qui se « sont passés au cours de l'exécution de l'entreprise de Ferdinand « de Lesseps. Une place trop restreinte a été réservée aux événe- « ments qui l'ont précédée. Il y a pourtant, dans la canalisation « séculaire de l'Égypte, à laquelle elle doit son existence, canaux « d'irrigation et canaux de communication, autre chose qu'une « indication et un exemple dont s'est inspiré le créateur du Canal « actuel. On y trouve l'histoire d'un système économique auquel « était associé l'intérêt de la France et dont l'ancienne monarchie « a poursuivi l'application jusqu'à la Révolution de 1789...

« Depuis Louis XII jusqu'à Bonaparte, et depuis l'expédition « d'Égypte jusqu'à 1853, la question d'Égypte et du golfe Arabique, « voire la question de l'Isthme de Suez, sont choses françaises. »

Ces quelques lignes empruntées à l'Avant-propos de l'ouvrage considérable dû à M. Charles-Roux, suffisent à indiquer le carac-

1. *L'isthme et le canal de Suez*, historique, état actuel, par J. Charles-Roux, ancien député, avec 5 planches, 12 cartes ou plans hors texte et 268 gravures. — Deux volumes grand in-8, 550 pages. Paris, Hachette, 1901.

Cet ouvrage de luxe est une monographie complète du Canal de Suez, depuis les temps les plus reculés. Tous les travaux et les projets anciens de canalisation et de jonction du Nil à la mer Rouge y sont rappelés; tous les documents historiques qui s'y rapportent, y sont analysés ou reproduits. Des cartes et des tableaux schématiques les plus intéressants en éclairent le texte. C'est aussi une iconographie des plus curieuses, où sont réunis, à côté de la photographie de scènes animées modernes, les portraits de la plupart des hommes célèbres dont les noms ont été, de près ou de loin, mêlés à l'histoire de l'Égypte et des routes maritimes de l'Extrême-Orient : Albuquerque et Henri III, Leibnitz et le père Enfantin; lord Palmerston et Jules Ferry, etc.

La mémoire de Ferdinand de Lesseps y est honorée comme elle devait l'être dans un livre écrit par l'un des vice-présidents actuels de la Compagnie universelle du Canal de Suez et dédié par lui à M. le prince Auguste d'Arenberg, président de la Compagnie.

Digitized by Google

tère et l'importance historique de cette publication; mais, quant à nous, nous verrons dans ce livre autre chose qu'un exposé chronologique de la genèse du Canal, autre chose aussi qu'une monographie intéressante de cette région historique, seuil de liaison entre l'Asie et l'Afrique, entre les mers de l'Occident et de celles de l'Orient. Nous y trouvons un sujet de graves et souvent pénibles méditations.

Nous savons à quelle réserve diplomatique sont tenus les présidents de la Compagnie universelle du Canal de Suez à l'égard de leurs actionnaires dont le plus impérieux est l'État anglais; mais nous savons aussi de quel frémissement est agitée leur âme française en assistant à l'éviction progressive de la France; quels efforts patriotiques ils font pour sauvegarder ce qui peut l'être encore et avec quelle délicatesse il faut en parler. Nous voulons nous maîtriser nous-même et ne pas contrarier leur œuvre; mais enfin nous ne pouvons nous empêcher de dire, de redire assez haut pour que personne ne l'oublie, que dans le Canal de Suez, il y a autre chose que de l'argent français ou cosmopolite; il y a du sang français; il y a comme une émanation chaude et lumineuse du génie de la France, qui, partout où il se manifeste, éclaire le monde, en diminue l'égoïsme et les misères, et guide l'humanité vers un idéal plus élevé de concorde, de paix, et surtout de justice.

Un homme d'une puissante énergie a réalisé, de nos jours, le rêve des siècles passés et c'est avec justice que la reconnaissance populaire a salué Ferdinand de Lesseps du nom de *Grand Français*[1]. Sa vie, trop longue de quelques années, et prolongée jusqu'aux plus extrêmes limites de la vieillesse, a été, dans ses derniers jours, attristée par les attaques passionnées auxquelles ont donné lieu les affaires financières du Panama; mais, pareilles à ces brumes pesantes qui obscurcissent les beaux soirs d'été et qui ont disparu à l'aurore du lendemain, ces louches menées se sont évanouies sous l'éclat des services rendus au monde entier et sa gloire n'en a pas été ternie.

De par le droit historique, de par l'effort continu et ininterrompu de nos rois, de nos hommes politiques, de nos savants, depuis les croisades jusqu'à l'expédition de Bonaparte et pendant tout le

1. Ferdinand de Lesseps naquit à Versailles en 1805; il mourut en 1895.

Digitized by Google

XIXe siècle, l'Égypte était une terre d'influence française, et c'est à la France qu'aurait dû revenir l'honneur et le privilège de l'introduire dans le mouvement économique des nations modernes; mais l'Égypte a été un des théâtres principaux de la lutte d'intérêts entre la France et l'Angleterre, et sur ce théâtre, la France a été vaincue.

Dans l'ordre du jour enflammé qu'il adressait à ses troupes au moment du départ pour l'Orient « Vous formez, disait Bonaparte, l'aile droite de l'armée d'Angleterre », et c'était bien, en effet, l'Angleterre qu'elles allaient combattre en Égypte pour atteindre la route des Indes. L'Angleterre ne s'y méprit point; ses flottes bloquèrent l'Égypte et, coupant toute relation avec la France, en déterminèrent l'évacuation.

« Plus tard, c'est l'Angleterre que la France trouvera contre elle dans sa lutte en faveur de Mehemet-Ali. C'est sa résistance que M. de Lesseps devra vaincre pour mener à bien sa grande entreprise. Ce n'est ni de Constantinople, ni du Caire, mais bien de Londres que viendront l'opposition et les embûches. »

Enfin, après des années de persévérance, grâce à l'appui personnel de l'empereur Napoléon III et à l'amitié particulière des vice-rois Mohammed-Saïd et Ismaïl, malgré le mauvais vouloir anglais, personnifié par lord Palmerston, le Canal est ouvert et inauguré le 17 novembre 1869, par une flottille internationale de 68 navires en tête de laquelle navigue le yacht *l'Aigle*, portant l'impératrice Eugénie, à qui font cortège l'empereur d'Autriche, le prince et la princesse des Pays-Bas, le prince héritier de Hanovre, l'ambassadeur d'Angleterre, Abd-el-Kader, notre glorieux vaincu d'Algérie, etc.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler comment se répartirent, au début, les souscriptions aux actions du Canal.

Le capital primitif fixé à 200 millions de francs fut divisé en 400,000 actions de 500 francs. L'émission eut lieu du 5 au 30 novembre 1858; 25,000 souscripteurs y prirent part, et les actions furent partagées ainsi :

La France	207,111 actions.
La Belgique	324
Le Danemark	7

Digitized by Google

Naples	97	actions.
L'Empire ottoman	96,517	
L'Espagne (Barcelone)	4,046	
Rome	54	
Pays-Bas	2,615	
Portugal	5	
Prusse	15	
Tunis	1,744	
Piémont	1,353	
Suisse	460	
Toscane	176	

Restaient 85,506 actions qui avaient été réservées à l'Angleterre, à l'Autriche, à la Russie et aux États-Unis, car F. de Lesseps voulait donner à sa souscription un caractère nettement international; mais aucune de ces nations n'ayant souscrit une *seule* action, le vice-roi se chargea de leur part, en dehors des actions qu'il avait souscrites dans celles attribuées à l'Empire ottoman.

Lord Palmerston, désagréablement surpris en voyant les souscriptions couvertes, traduisit dédaigneusement sa mauvaise humeur en disant que « l'entreprise du Canal de Suez n'était qu'une association de petites gens »; tandis que le journal *le Globe*, organe officieux du ministère anglais, écrivait : « Les souscripteurs principaux sont des garçons de café, qui sont trompés par les journaux qu'ils ont sous la main, et des garçons épiciers, qui sont habitués à lire des *puffs* sur les enveloppes de leurs paquets. Le clergé a été largement victime et 3,000 portefaix ont réuni leurs sous pour acheter des actions. Toute l'affaire est un vol manifeste, commis au préjudice des gens simples, qui se sont laissé duper, car jamais on ne percevra seulement un maravédis du péage d'un canal impossible. »

Après l'ouverture du Canal, le gouvernement anglais vint à résipiscence. Au mois de juin 1870, M. de Lesseps reçut à Liverpool et à Londres un accueil enthousiaste; il fut nommé citoyen de Londres par le Conseil de la Commune; les louanges les plus dithyrambiques lui furent prodiguées; le prince de Galles lui remit une médaille d'or; la reine Victoria lui décerna la grande croix de l'Étoile de l'Inde.

Survint la guerre franco-allemande de 1870-1871.

Digitized by Google

Nous n'insisterons pas sur les difficultés financières qui, à plusieurs reprises, mirent en péril l'existence de la Société du Canal de Suez. Le coût de construction avait été évalué à 200 millions; si l'on tient compte des intérêts intercalaires et des frais accessoires de toute sorte, la dépense dépassa le chiffre de 432 millions. En 1872, la Compagnie fut menacée d'être mise en faillite.

Mais l'année 1875 réservait un véritable coup de théâtre. Le khédive Ismaïl, dont les dépenses étaient excessives, dut se décider à vendre les actions qu'il possédait (176,602 actions) et « l'on apprit un beau matin que le gouvernement anglais s'en était rendu acquéreur pour la somme de 100 millions. Le gouvernement français était au courant de cette négociation; il laissa faire », et la Compagnie se vit dans l'obligation d'accepter dans le conseil d'administration trois représentants de la Reine.

Plus que toute autre puissance, l'Angleterre retirait de l'ouverture du Canal de Suez des avantages considérables; elle se préoccupa donc de s'en assurer l'usage en tout temps. En 1877, lors du conflit entre la Russie et la Turquie, le gouvernement anglais obtint la promesse de la reconnaissance de la neutralité du Canal pour l'un et l'autre des belligérants.

« En 1881-1882, la révolte d'Arabi causa des appréhensions graves pour la sécurité du Canal; l'action personnelle de M. de Lesseps réussit à en sauvegarder les intérêts; mais cette crise modifia, du tout au tout, la situation de fait de l'Égypte, et détruisit l'équilibre que la France s'était efforcée de conserver entre sa propre influence et celle de l'Angleterre. Cette évolution s'accomplit en quelques mois à peine, presque en quelques jours, du fait même de la France qui, si elle ne consentit pas de gaieté de cœur à sa propre déchéance, écarta du moins obstinément les moyens de la conjurer.

« Quand on a suivi les efforts surhumains et continus que, depuis le XIIIe siècle, la France a fait pour établir, maintenir, augmenter son influence en Égypte, quand on songe à ce que ce pays représentait pour elle d'intérêts et de traditions, on se demande par quelles circonstances imprévues elle a pu être amenée à signer cette capitulation. Ces circonstances se résument, du côté de l'Égypte, dans des complications financières et des troubles politiques qui nécessitaient une action énergique et prompte des puissances occi-

Digitized by Google

dentales; du côté de la France, dans des dispositions intérieures directement hostiles à toute action tant soit peu audacieuse. »

Une entente très étroite avait été maintenue entre la France et l'Angleterre depuis la banqueroute d'Ismaïl en 1876 jusqu'à l'avènement de Thewfik-Pacha en juin 1879. Ces deux puissances exerçaient, d'accord, un *condominion* sur l'Égypte et avaient une influence commune et prépondérante sur la commission internationale de liquidation de la dette égyptienne. Comment la France arriva-t-elle à s'effacer, à laisser le champ libre à l'Angleterre et à perdre le fruit de sa politique séculaire en Égypte? C'est une triste page d'histoire, pénible à redire, mais si riche en enseignements qu'il nous faut nous y arrêter un instant. La politique anglaise avait des intentions très nettes : mettre la main sur l'Égypte en manœuvrant pour éviter une rupture ou un conflit avec la France. Les ministres anglais avaient la certitude d'être approuvés dans toutes les décisions qu'ils prendraient pour atteindre ce résultat. La politique française était au contraire flottante, l'opinion publique, mal éclairée, déprimée par une presse malveillante ou mal dirigée, les ministres sans autorité suffisante; le parlement, inconscient des grands intérêts qui s'engageaient alors, se montrait formellement opposé à toute mesure énergiqne.

Cependant, en Égypte, la révolte d'Arabi affectait un caractère de plus en plus hostile aux ingérences étrangères et particulièrement à l'influence anglaise : *l'Égypte aux Égyptiens*, était la devise prise par le parti de la rebellion; cette attitude s'accentuait par des troubles pendant lesquels une centaine de chrétiens étaient tués ou blessés à Alexandrie et les magasins pillés; enfin, Arabi faisait exécuter des ouvrages de défense autour d'Alexandrie.

L'amiral anglais reçut l'ordre de remettre un ultimatum aux Égyptiens, leur intimant de suspendre ces travaux sous menace de bombardement. L'amiral français reçut l'ordre de quitter les eaux d'Alexandrie et de se retirer à Port-Saïd dès que les Anglais tireraient le premier coup de canon.

Le 11 juillet 1882, le bombardement commença; les batteries égyptiennes furent promptement réduites au silence; mais la populace incendia le quartier européen sous les yeux des Anglais restant inertes.

La question de la protection du Canal se posa en ce moment, d'une manière pressante, à l'attention des puissances européennes dont les

Digitized by Google

commissaires étaient alors réunis en conférence à Constantinople, mais, au point de vue français, la question était beaucoup plus grave. Il s'agissait de décider si l'on coopérerait à l'action militaire désormais engagée par l'Angleterre seule; si l'on gênerait cette action; ou si l'on en resterait spectateur inactif.

Gambetta, dans un discours[1] d'une profonde politique, s'écriait devant la Chambre des députés : « Au prix des plus grands sacrifices, ne rompez jamais l'alliance anglaise;... ce que je redoute le plus c'est que vous ne livriez à l'Angleterre et pour toujours, des territoires, des fleuves, des passages où votre droit de vivre est égal au sien... Si je suis partisan de l'alliance anglaise, c'est parce que je crois qu'on ne peut efficacement défendre les intérêts français que par cette coopération. »

M. Clémenceau, organe du parti politique de l'abstention, répondit « qu'il n'y avait pas communauté d'intérêts entre la France et l'Angleterre » et que le gouvernement ne devait pas se laisser entraîner par l'Angleterre si l'occupation de l'Égypte était décidée.

Cependant une première demande de crédits fut votée « pour mettre la flotte en état, mais non pour autorisation d'agir ».

Quelques jours plus tard[2], M. de Freycinet, président du conseil, ministre des affaires étrangères, déposa une nouvelle et timide demande de crédits (9 millions 1/2) en vue des mesures à prendre pour la protection du Canal. La Chambre des députés, par 417 voix contre 75, répondit par un refus. Le cabinet donna sa démission. C'en était fait. La France, qui aurait dû, tout au moins, envoyer en Égypte une garde de son drapeau pour le maintenir à côté du drapeau anglais, se retirait. Son œuvre séculaire s'effondrait, avons-nous dit, par le fait de politiciens étroits qui prétendaient borner désormais son ambition et son avenir à la tâche de « faire des réformes intérieures et de se donner des institutions qui la fissent passer de l'état monarchique à l'état démocratique, en assurant au plus grand nombre de citoyens les satisfactions légitimes qu'ils avaient droit de réclamer ».

« C'était bien le cas, dit M. Charles-Roux, d'opposer, à ces paroles celles que Berryer prononça dans une circonstance analogue et que Gambetta avait relevée peu de temps avant à la tribune même

1. Séance du 19 juillet 1882.
2. Séance du 29 juillet.

Digitized by Google

de la Chambre : *Ne parlez pas ainsi ! on ne parle pas ainsi de la France.* »

Quant à l'Angleterre, elle était de plus en plus résolue à briser toutes les résistances et, « le 11 août, M. Gladstone proclamait à la Chambre des communes que l'Angleterre se déclarait libre d'intervenir en Égypte dans l'intérêt de son commerce et qu'elle réglerait ensuite avec l'Europe le sort de ce pays ».

Le commandant des forces anglaises, sir Garnet Wolseley, fit secrètement aborder ses transports à Port-Saïd ; il débarqua ses troupes à Ismaïlia et marcha sur le Caire en prenant à revers l'armée d'Arabi qui lui opposa à Tell-el-Kebir, une résistance peu opiniâtre. Le 13 septembre 1882, les Anglais entrèrent au Caire. — Ils y sont encore !

L'Angleterre avait toujours combattu l'entreprise du Canal de Suez. Elle ne pouvait certainement méconnaître les avantages qu'elle en retirerait, mais ces avantages ne lui paraissaient sans doute pas compenser la perte qui en résulterait pour elle de la situation qu'elle occupait dans les mers de l'Extrême-Orient. En effet, par les escales qu'elle s'était ménagées sur le périple de l'Afrique, elle était jusqu'alors seule maîtresse de la navigation à vapeur par la route du Cap, tandis qu'à l'avenir les navires de guerre et de commerce des puissances rivales, traversant l'Isthme de Suez, pourraient venir y contrarier son influence politique et combattre son monopole commercial. Elle pensait d'ailleurs, lorsque l'heure en serait venue, établir une voie rapide de communication avec l'Inde par un chemin de fer de la vallée de l'Euphrate qui lui appartiendrait exclusivement. « Mais le jour où le Canal de Suez a été ouvert, l'Angleterre se dit : il doit être à moi !... et comme conséquence, l'Égypte tout entière a été perdue pour la France. »

Les promesses diplomatiques par lesquelles l'Angleterre s'engageait à évacuer l'Égypte après y avoir rétabli l'ordre public et la régularité administrative, n'ont jamais pu faire illusion aux hommes qui connaissent les procédés de la politique anglaise. La mainmise des Anglais sur ce pays a été définitive dès le premier jour.

Après avoir occupé le Delta, les Anglais ont été amenés par l'inévitable enchaînement des événements, à occuper la haute vallée du Nil. Ils ont eu à dompter la rébellion des Derviches et à

Digitized by Google

prendre des précautions pour en prévenir le retour. Les sacrifices d'hommes et d'argent leur ont, dès lors, créé des droits qu'ils ne pouvaient alléguer, il y a vingt ans. Jusqu'au lac Victoria, duquel il descend, le Nil est devenu un fleuve anglais.

Dans l'Afrique centrale, les Anglais se sont rendus maîtres, de fait, des bouches du Zambèze en imposant au Portugal une véritable vassalité politique et économique. Ils possèdent les routes qui, venant du sud, se dirigent vers le nord par le lac Nyassa et le lac Tanganyika.

Entre le Tanganyika et l'Albert-Nyanza, il y a une solution de continuité dans le domaine anglais. Les possessions allemandes et celles de l'État du Congo se rejoignent, s'interposant ainsi entre les terres d'obéissance anglaise; elles coupent le tracé que, dans leurs projets d'avenir, les Anglais assignaient à leur grand chemin de fer africain du 30e méridien. — On ne s'avise pas de tout assez à temps! — et les cessions à bail des terrains qu'ils demandaient à l'État du Congo sont entravées par la lettre des traités internationaux et par l'opposition des Allemands. — Il leur faut attendre.

D'autre part, les Anglais en protestant, avec la violence que l'on sait, contre l'établissement de postes français dans la région du Bahr-el-Ghazal, ont paralysé le projet que l'on pouvait former de l'ouverture d'une voie commerciale française traversant l'Afrique de l'ouest à l'est, du Congo par l'Oubanghi au Nil.

Quoi qu'il en soit de ces rivalités, les grands courants commerciaux s'établiront quand même, tôt ou tard, du nord au sud, de l'est à l'ouest de l'Afrique. Aussi, sans trop s'occuper de savoir si ce sera un marchand anglais ou un industriel français ou allemand qui en récoltera le plus de bénéfices, saluons et honorons tous les efforts qui servent les grands intérêts de l'humanité et de la civilisation. Chaque peuple y participe avec le génie qui lui est propre : les uns avec la volonté ferme et tenace d'atteindre le but sans se soucier des moyens; les autres, peut-être avec plus de scrupules, d'élégance et de préoccupations idéales. Les uns et les autres se complètent et, même lorsqu'ils croient se combattre, ne coopèrent-ils pas à leur insu à la même œuvre?

Le percement de l'Isthme de Suez entraîne encore d'autres préoccupations qui peuvent, du jour au lendemain, prendre un

Digitized by Google

caractère d'une acuité toute particulière. On peut supposer un grand conflit armé éclatant entre les puissances européennes dont les flottes seraient engagées dans les mers de l'Extrême-Orient. Les belligérants auront à renforcer leurs escadres, à les ravitailler, à envoyer de la métropole des secours à leurs colonies menacées. Dans ces conditions, quelle valeur aura la problématique neutralité du Canal de Suez? — Peut-on concevoir deux navires ennemis se suivant dans le Canal à quelques encâblures ou s'y croisant, en échangeant des saluts de courtoisie? — Suppose-t-on que les puissances neutres auront l'activité et les moyens nécessaires pour mettre la main sur le Canal et en interdire l'accès, non seulement aux navires de combat, mais à tout ce qui s'appellera contrebande de guerre? — N'est-il pas plus probable que l'un des deux partis voudra se réserver l'avantage de cette voie maritime et en priver l'adversaire? — Si l'un des belligérants est l'Angleterre, il paraîtra hors de conteste que personne ne passera par le Canal contre son gré, dût-elle y employer le canon. Enfin, même, si contre toute probabilité, elle hésitait à résister à une action collective des neutres, il peut entrer dans ses intérêts d'obstruer le passage. Il lui suffira d'y couler en travers un ou deux charbonniers. Dans ce cas, elle restera à peu près seule maîtresse de la route du cap de Bonne-Espérance, puisque, seule, elle l'a jalonnée par des dépôts de charbon et des stations de réparation.

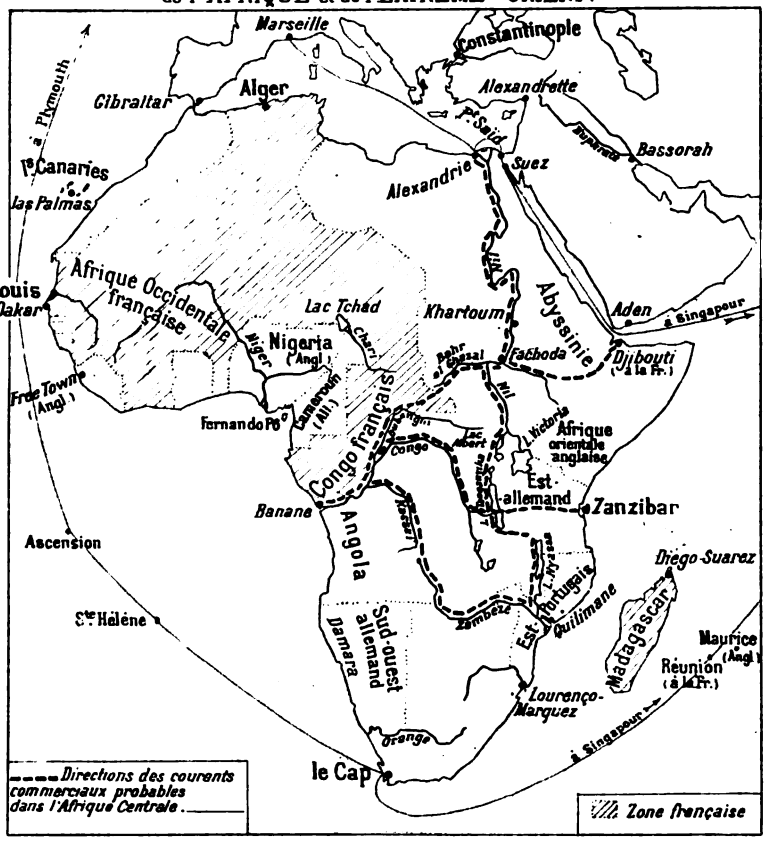
L'Allemagne s'est à peu près pourvue depuis quelques années, en établissant un dépôt de charbon dans l'île espagnole de Fernando-Pò, en s'emparant de la côte du Damara et de celle de Zanzibar. Quant à la France, elle n'a aucun point de relâche depuis le Congo jusqu'à Madagascar, et il serait toujours très difficile à ses navires de guerre de doubler le cap de Bonne-Espérance sans se ravitailler. L'heure est passée où il lui eût été possible de louer à bail des dépôts de charbon sur la côte portugaise d'Angola. Lorsqu'il en était temps encore, ses hommes d'État ont manqué de décision ou de prévoyance; il est vrai de dire que, d'ordinaire, ils sont absorbés par les soucis rapprochés que leur causent les luttes quotidiennes des partis et que les combinaisons lointaines ne leur sont guère permises. Puis, pendant longtemps, les entreprises extérieures n'ont pas eu la faveur publique. Enfin! depuis plus longtemps encore, depuis Richelieu et Colbert, la France n'avait plus de politique coloniale, c'est-à-dire qu'elle

Digitized by Google

n'avait ni tradition gouvernementale ferme, ni méthode, ni but... et cependant elle a ouvert le Canal de Suez; elle a créé un empire dans l'Indo-Chine; elle a doublé l'Algérie en y ajoutant la Tunisie; elle a conquis Madagascar et arrondi, non sans bonheur, ses domaines du Congo et de l'Afrique occidentale; et si ce ne sont pas là motifs suffisants pour monter au Capitole, du moins, devons-nous encore rendre grâces aux dieux.

X.

ROUTES COMMERCIALES
de l'AFRIQUE et de l'EXTRÊME - ORIENT.



Digitized by Google

DU SOUDAN AU MAROC

ET A L'ALGÉRIE

(FIN[1])

Nous avons essayé dans notre précédente étude de déterminer, d'une façon générale, la nature des immensités qui séparent le Maroc, l'Algérie, la Tripolitaine de nos possessions du Soudan; nous avons montré quelles sont les ressources de ces territoires, quelles directions y suivent actuellement — ou pourraient y suivre — les différents courants de caravanes; nous avons indiqué les caractères généraux des populations — Maures ou Touareg — qui y nomadisent, leurs mœurs, leurs besoins, leur genre de vie; nous avons ainsi posé les bases qui vont nous permettre d'examiner si nos intérêts commerciaux ou politiques exigent que nous prenions pied dans telle de ces infinies régions.

Que nous regardions à l'ouest ou à l'est de la masse sablonneuse de l'Ighidi et du el Djouf, aucun terrain n'apparaît qui puisse, à proprement parler, être indiqué pour des exploitations agricoles quelconques; ici ou là, sont bien des sortes d'oasis, des plaques plus ou moins étendues, des fonds d'oueds ou de mares, où l'on peut faire croître quelques céréales, mais dont le rendement serait absolument insuffisant, même pour assurer la nourriture des nomades, si ceux-ci devaient s'en contenter. Les troupeaux des tribus se ressentent du reste de cet état de choses; si le nombre des bêtes qui les composent est généralement considérable, leur aspect nerveux et desséché montre quelle maigre pitance leur offrent souvent les steppes herbeux où ils vivent et encore doivent-ils, pendant la saison sèche, alors que le soleil ne leur laisse plus à brouter que quelques rares herbages ou l'écorce d'arbrisseaux étiques, descendre

1. Voir la livraison d'août et la carte hors texte qui y est jointe.

Digitized by Google

au sud chercher des pâturages sur nos territoires, le long du Sénégal, du Niger ou aux alentours des lacs et mares. Faut-il ajouter que la partie médiane du Soudan français, entre le 8e et le 14e parallèle nord environ, regorgera, quand on le voudra, d'un superbe bétail, que les plantureux pâturages des grandes vallées permettent de mettre et de maintenir en très belle forme ? Aussi, les troupeaux des Maures et des Touareg ne semblent pas pouvoir être considérés par l'Européen comme une richesse appréciable.

Mais, à défaut de terrains de culture ou d'élevage, on a quelquefois voulu voir dans ces régions des territoires, dont certaines ressources naturelles, telles que le sel, la gomme, les autruches, mériteraient une exploitation intensive.

On a fait observer que le sel des mines de la Sebkha d'Idjil ou de Taoudéni s'extrayait très facilement par larges dalles, presque sans frais ; que, d'espèce peu friable, il se transportait non moins aisément d'un bout à l'autre du Soudan ; que la barre de 25 ou 30 kilogrammes vendue sur place pour très peu de chose, — 5 barres environ pour une pièce d'étoffe, dite « guinée », — valait 15 ou 16 francs à Nioro, 25 à Sokolo, de 45 à 60, suivant les époques, à Banamba, Ségou, Nyamina, Bammako, Siguiri ; on en a conclu que des Européens auraient intérêt à prendre ce commerce en mains, à en régulariser l'exploitation et le transport, à opérer des échanges entre les barres de sel, des pièces de guinée, de l'or de la Falémé ou du Bouré et qu'ils seraient assurés de sérieux bénéfices. Il est évident qu'un tel trafic ne serait pas sans avantages pour qui l'entreprendrait, mais il ne semble pas qu'il puisse recevoir une grande extension et par conséquent justifier de sérieux efforts.

En effet, le rendement des mines est, contrairement à ce que l'on croit quelquefois, relativement limité. Dans les régions où elles se trouvent, la saison des pluies ne paraît pas durer plus d'une quarantaine de jours et, pendant ce temps, il ne pleut guère que 5 ou 6 fois ; or, c'est à ce moment seulement que se reconstitue le sel que l'on peut extraire deux mois après la fin des pluies. Ce sel ne se reproduit donc pas en quantité indéfinie ; les années où les pluies sont plus rares, il est lui-même moins abondant. En outre, le sel du désert commence à trouver un concurrent redoutable dans celui que l'on importe de France, en barres comprimées, par la voie Dakar, Sénégal ; le marché dont disposaient autrefois les mines d'Idjil, de Taoudéni et de quelques autres lieux moins

Digitized by Google

importants, marché qui comprenait l'ensemble du Soudan, où le sel avait la valeur d'une véritable monnaie, va se rétrécissant tous les jours et la création de la grande voie de communication Dakar-Kayes-Tombouctou ne fera qu'aider à cette évolution.

Le commerce de la gomme ne semble guère être d'un plus grand avenir, bien que, lui, ne puisse que gagner à l'ouverture de la voie ferrée Sénégal-Niger. La récolte en est faite très sommairement par les captifs des nomades; ils se bornent, au commencement et à la fin de la saison sèche, à faire tomber, au moyen de longues gaules munies de fers recourbés, les protubérances gommeuses qui se forment sur les branches des acacias; le transport en est fait, à dos de chameau, comme pour le sel et la vente s'en effectue dans nos postes du Sahel ou dans nos escales du Sénégal. Il y a quelques années le prix du kilogramme atteignait jusque 30 centimes à Nioro et 50 centimes à Médine; mais, depuis lors, il a très sensiblement baissé devant l'encombrement des marchés par les gommes du Soudan oriental et de la haute Égypte, qui, en ce qui concerne les dernières au moins, possèdent, pour être amenées en Europe, des voies de communication beaucoup plus courtes et, par conséquent, moins onéreuses que celles dont peuvent — ou pourront — disposer nos gommes du Sahel.

Ce serait, en effet, dangereusement s'illusionner que de considérer la valeur sur place d'un produit à exploiter; c'est au point où il doit être utilisé, c'est-à-dire sur les marchés d'Europe, — s'il ne peut être transformé et usagé là où on le récolte, — qu'il faut l'examiner. Or, ici intervient la question des voies de communication et surtout des difficultés et de la longueur de ces voies, qui influent au premier chef sur le prix de transport et, par conséquent, sur la valeur du produit une fois rendu à destination. Or, si la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Dahomey et le Congo ont vu de 1889 à 1899 leurs échanges monter de 6 à 75 millions, si pendant le même laps de temps le Sénégal est passé de 38 à 73 millions, il ne faut pas oublier qu'il s'agit là de colonies côtières, où les produits se trouvent pour ainsi dire à quai d'embarquement, et il faut songer que si les arachides font la fortune du Sénégal, elles ne feraient pas celle d'une région située à 1,000 ou 1,500 kilomètres dans l'intérieur des terres; ce sont là des distances qui, dans les immensités du Soudan, ne sont pas chose exceptionnelle.

Des produits naturels du pays ne semblent donc mériter une

Digitized by Google

attention sérieuse que s'ils sont soit utilisables dans le pays même, comme éléments de consommation, d'échange ou comme matière à transformer, soit d'une valeur intrinsèque qui justifie les frais de transport, correspondant à leur éloignement. Le sel peut, sous les réserves que nous avons indiquées, être classé dans la première de ces catégories ; la gomme des confins du désert ne semble que difficilement rentrer dans la seconde; on pourrait plus justement y classer les plumes des autruches, qui vivent dans ces steppes; mais ici encore il serait nécessaire de ne le faire qu'avec certaines restrictions.

Les nomades, en effet, — et tout particulièrement les Maures, dont l'âpreté au gain exclut toute autre idée — font aux autruches une guerre impitoyable; ils ne se préoccupent nullement d'assurer la conservation de l'espèce; non seulement, ils massacrent les animaux pour se procurer et vendre leurs dépouilles, mais encore ils recherchent leurs œufs, dont ils font un grand commerce; on sait, en effet, que l'autruche, une fois sa ponte faite, enterre ses œufs dans le sable n'en laissant qu'un en dehors, afin de marquer l'emplacement de sa future couvée; le Maure déterre et enlève le tout. Il en résulte que les autruches — si l'on n'y veille — sont appelées à disparaître prochainement. Heureusement, le gouvernement du Soudan français s'est ému de cette situation; il a créé des autrucheries à Karounga, près Gombou (Sahel français), à Tombouctou; ces essais ont très bien réussi et prouvent, sans contestation possible, qu'il n'est pas utile de progresser au delà de la limite actuelle de notre occupation pour s'assurer les bénéfices certains d'un élevage raisonné.

Ainsi donc pas ou peu de produits naturels, dont l'exploitation puisse offrir assez d'espérances pour justifier notre pénétration chez les Maures et les Touareg, sous réserve, bien entendu, qu'il n'existe point de richesses minéralogiques enfouies et cachées en quelques points de leurs territoires; la surprise de trouver de productifs filons n'est pas chose nouvelle dans la zone qui nous occupe; c'est ainsi que, sans parler de l'or, on signale vers le cap Juby des mines de plomb, dont on trouve des échantillons sur les marchés de Nioro et de Tombouctou; les « élégantes » Ouoloffs et Songhaïs de ces deux villes en usent pour donner au noir de leur peau, autour des yeux, plus de brillant et plus d'éclat.

Mais on peut parfaitement trouver insuffisantes, pour se jeter

Digitized by Google

dans les difficultés d'une occupation de terrains immenses, des raisons aussi peu certaines que celles basées sur la recherche de richesses minières problèmatiques; on allègue alors, pour convaincre les hésitants, que l'on a intérêt à tenir les pistes de caravanes, à assurer la libre circulation de ces convois, à drainer ainsi au profit de nos possessions de la Méditerranée le commerce du centre africain.

Or, si autrefois le trafic des caravanes avait une grosse importance, c'est d'abord parce qu'il était le seul et unique dont disposaient les indigènes pour transporter du sud au nord, ou inversement, les produits d'échange; c'est aussi parce qu'il trouvait dans toute la zone du Soudan ce principal élément de commerce : les esclaves, vendus ou enlevés en masse, emmenés par longues bandes douloureuses, dans les steppes du désert ou jusqu'au Maroc, au Sud-Algérien et à la Tripolitaine.

Ces deux conditions de prospérité des caravanes n'existent plus aujourd'hui. Notre occupation du Sénégal, de la boucle du Niger, des territoires de Zinder et du Tchad, en mettant sous notre protection les populations noires, a supprimé l'odieuse traite, qui faisait de ces malheureux un vrai bétail, dont la vie s'écoulait dans une perpétuelle angoisse, en un calvaire que rien, pas même des affections de famille, ne pouvait venir adoucir; des vestiges de l'ancienne barbarie, il ne subsiste plus au Soudan français que le captif « de case », sorte de domestique, qui reste attaché à la même famille, sans pouvoir être ni vendu ni maltraité, ni séparé des siens[1].

Cette même occupation a ouvert vers la côte de l'Atlantique et du golfe de Guinée des communications plus rapides, moins pénibles et moins aléatoires que celles offertes par ces « pistes terribles », où tout est obstacle et souffrance. Sous ce rapport, les faits parlent d'eux-mêmes : les commerçants indigènes de Nioro préfèrent la voie de Kayes, du Sénégal et de l'Océan à celles qui vont au Maroc par la région d'Idjil; ceux de Tombouctou font dès à présent suivre à une grande partie de leurs marchandises cette même direction de Dakar et ce mouvement ne fera que s'accentuer, lorsque le chemin de fer Sénégal-Niger sera entièrement terminé. Faut-il rappeler que la mission Lenfant est en train d'organiser les

1. *Revue de Géographie*, avril-mai 1901 : « Dans le nord du Soudan français ».

Digitized by Google

enclaves françaises du bas Niger à Badjibo et Forcados; que c'est là le premier acte de l'ouverture de la ligne navigable que peut offrir ce fleuve de Tombouctou à son embouchure? Peut-on croire alors que le jour où la vallée du Niger donnera, grâce à une exploitation raisonnée, des produits de valeur justifiant leur transport, les dits produits iront gagner la Méditerranée à dos de chameau, quand ils auront à leur disposition des communications où pourront circuler les plus encombrantes marchandises? Pense-t-on aussi que du Tchad, du Baghirmi ou de l'Ouadaï le commerce songera à engager ses convois dans le désert, lorsqu'il peut facilement atteindre le golfe de Guinée par la Nigeria anglaise, le Cameroun allemand ou le Congo français? Aussi semble-t-on en droit de s'étonner des espérances que l'on fonde assez souvent sur le trafic des caravanes et des inquiétudes même qui ont trouvé tout récemment leur écho dans certains parlements étrangers. N'a-t-on pas entendu dernièrement, en Italie, un député demander si le gouvernement veillait à ce que la France ne coupât pas les pistes du centre africain vers la Tripolitaine!

A notre avis, le centre africain, dans les limites où il nous intéresse ici — ou du moins la partie qui en est réellement productive — a actuellement ses débouchés ouverts dans de tout autres directions que celles des steppes avoisinant le désert; le rôle des caravanes est à peu près terminé; elles ne pourront retrouver leur prospérité ancienne; elles se limiteront peu à peu et tous les jours davantage, soit à la partie du commerce qu'il faut cacher, au trafic honteux et interdit des esclaves, soit au transport des objets nécessaires aux nomades. Or, que sont ces nomades? — plusieurs centaines de mille dispersés sur des espaces immenses — et combien sommaires sont leurs besoins! La plupart des tribus, du reste, sont en contact de jour en jour plus amical avec nos établissements et ne se font pas faute de venir y chercher ce qu'elles peuvent désirer.

On peut donc conclure, avec certitude, que si l'on considérait exclusivement le côté commercial, nous devrions rester dans les limites de notre occupation actuelle du Soudan et de l'Algérie; car toute extension de cette occupation semble devoir entraîner des frais que compenseraient mal les bénéfices à réaliser.

On peut ajouter, — et cette opinion n'est émise ici qu'à titre de renseignement général, comme conséquence de ce qui précède, —

Digitized by Google

qu'en se plaçant au même point de vue commercial, il paraît prudent d'attendre et de se donner le temps de constater ce que rendra l'exploitation du Niger et surtout du Damerghou et de la région du Tchad, avant de s'engager dans l'œuvre colossale que serait la construction du chemin de fer Transsaharien; cette œuvre, qui exigerait l'occupation solide des territoires à traverser, n'apparaîtrait guère actuellement que comme pouvant offrir un instrument militaire coûteux, capable de transporter rapidement des troupes du Soudan à l'Algérie ou inversement. Or, l'on ne doit pas songer à porter à un moment donné dans le centre de l'Afrique, avec l'espérance de les utiliser contre telles ou telles colonies étrangères des effectifs sérieux de race blanche; le climat en aurait vite raison, et, du reste, de quel poids seraient dans la balance leurs succès et leur dévouement, alors que l'histoire et les conditions mêmes de la guerre et de la société modernes prouvent que, selon le mot si vrai de Bismarck, les questions coloniales se règlent finalement en Europe, sur le Rhin, dans la Manche ou la Méditerranée, suivant le cas?

L'hypothèse la plus probable — et aussi la plus logique — que l'on puisse se permettre à ce sujet est de demander au Soudan français les effectifs nécessaires pour occuper certaines de nos colonies, pour grossir les rangs de l'armée coloniale, lors des expéditions éloignées et peut-être — ici se dessine plus nettement le rôle du Transsaharien — pour stationner en Algérie, y remplacer en grande partie les troupes françaises et rendre ces troupes disponibles pour la guerre continentale. Il ne semble pas douteux que le noir, cet admirable et si dévoué soldat, consente à s'expatrier temporairement, malgré son attachement à son village et à sa case. Mais, il est moins certain que, si le Soudan peut être un jour un immense réservoir de superbes troupes pour la métropole, ce jour soit déjà venu; le Soudan a besoin d'être préparé à ce rôle; nous venons d'y arriver; il nous faut l'organiser et avant tout lui donner la sécurité, le calme, le repos qui permettront à ces pays dévastés par tant de guerres barbares de se refaire et de se repeupler; cette tâche est la première à remplir et portera en elle-même sa récompense. Alors, le noir pourra être — partout où le climat lui permettra de vivre — l'auxiliaire ordinaire de l'expansion de la France et de la défense de nos colonies, comme il l'a déjà été si souvent au cours de nos conquêtes en Afrique.

Digitized by Google

Le Transsaharien apparaît donc comme une question, dont l'urgence ne semble pas s'imposer ; pour le moment, dans l'état actuel des choses, notre commerce paraît exiger seulement que nous nous assurions sur nos frontières sud-algériennes et nord-soudanaises une tranquillité et une sûreté absolues; sans ces conditions, aucun trafic, aucune exploitation sérieuse ne sont possibles et ceci est d'autant plus vrai au Soudan que le noir, si longtemps asservi, si longtemps tremblant devant les incursions des nomades, se découragerait vite pour retomber dans la barbarie et l'inertie d'où nous le tirons peu à peu, s'il ne sentait pas notre protection effective, s'il était exposé à voir ses récoltes, ses cases, dévastées comme autrefois par des bandes de pillards; il croit à notre pavillon, symbole de puissance, de justice et de paisible travail; il faut qu'aucun incident ne vienne amoindrir chez lui cette croyance qui est notre force et fait son courage.

On trouve dans cette nécessité de couvrir contre des déprédations les laborieux efforts de nos protégés l'une des plus importantes et aussi des plus louables raisons qui, dans toute entreprise coloniale, nous obligent à agrandir notre cercle d'action et à pousser souvent au loin dans l'hinterland. En Algérie, on n'a pu s'en tenir au Tell; il a fallu occuper les hauts plateaux, puis les oasis du sud; au Tonkin, même besoin de gagner la frontière chinoise pour préserver le delta du danger constant que lui faisaient courir les pirates. Au Soudan, comme dans le Sud-Algérien, nous paraissons être maintenant à la limite des terrains réellement exploitables ; nous sommes arrivés en présence des nomades, en contact immédiat avec eux, moins heureux en cela que les Anglais, qui, installés sur les riches territoires de leur colonie de la Nigéria, sont naturellement couverts par nos propres établissements, au nord sur la ligne Say-Barroua, contre les incursions des Touareg Aouelimmiden ou des Kel-Gress; le commandant Lamy vient du reste, en tombant glorieusement sur les bords du Chari, le 22 avril 1900, de les débarrasser, ainsi que les Allemands du Cameroun, du dangereux ennemi qu'était le sultan Rabah.

En ce qui nous concerne, nous n'avons jusqu'alors adopté vis-à-vis des nomades, sur la ligne Sénégal-Nioro-Tombouctou, que des mesures de défense et de préservation. Sur le Sénégal, Faidherbe, après de longues luttes, signa en 1858 avec les Maures de la rive

Digitized by Google

droite des traités encore en vigueur, traités par lesquels il assurait à nos commerçants la liberté du trafic, moyennant le payement par la colonie de redevances annuelles, sortes de coutumes, dont nous aurons à analyser le caractère.

Au Soudan — ou du moins dans la région Nioro-Tombouctou-Niger qui portait ce nom avant la dislocation — il fallut d'abord entreprendre contre les nomades, comme avait dû le faire Faidherbe, des luttes d'autant plus difficiles que l'on avait affaire à des adversaires disséminés, très mobiles, presque insaisissables. Quelques coups de mains habilement exécutés, des razzias opérées sur leurs troupeaux et surtout l'interdiction que l'on fit aux tribus ennemies de venir chercher du mil sur nos territoires ou d'y amener, lors de la saison sèche, leurs troupeaux en pacage finirent par avoir à peu près raison des Maures et des Touareg qui nomadisent à notre contact.

Ce système n'a pu produire des résultats complets; outre qu'il laisse entièrement en dehors de notre influence les tribus qui n'ont pas besoin de nous, — Maures du nord de l'Adrar mauritanien, Touareg Aouelimmiden, Hoggar, etc. — il ne tient que dans une soumission très imparfaite celles qui paraissent le plus ne pouvoir se passer de nos ressources. Que telle ou telle tribu, en effet, soit frappée d'ostracisme par nos postes, elle saura se procurer le mil qui lui est nécessaire, en se servant comme intermédiaire des caravanes de l'une des autres tribus admises sur nos territoires; elle enverra aussi ses troupeaux au pâturage en les mêlant à ceux de nos amis. On peut bien surveiller la sortie de notre mil; mais peut-on savoir ce qu'il devient une fois qu'il est arrivé dans les steppes du Sahel ou du nord du Niger? On peut bien dénombrer les troupeaux à leur entrée, leur faire payer les droits convenus; mais, peut-on être assuré du groupe auquel ils appartiennent? L'esprit des nomades est fertile en expédients; leur organisation même leur permet de dissimuler facilement la vérité et, bien souvent, il nous faut nous contenter des apparences.

Il semble que l'interdiction du mil et du pacage ne produirait un résultat décisif que s'il était généralisé et appliqué à la fois à l'ensemble des nomades; mais une telle façon de faire est impossible; l'employer serait aller contre toute justice, puisque l'on confondrait ainsi dans une même mesure de répression les cou-

Digitized by Google

pables et les innocents; contre toute prudence, puisque l'on risquerait de créer contre nous des coalitions de tribus; contre l'intérêt même de nos populations noires puisqu'on les priverait des bénéfices que leur assure la vente de leurs denrées.

On a donc dû s'en tenir à des interdictions partielles; mais on a pris soin de compléter ces mesures en entretenant fort habilement la division entre les tribus, dont l'état de guerre paraît être l'état normal et qui ont l'impérieux besoin de faire parler de temps à autre la poudre ou de jeter la lance; on détourne ainsi leur attention de nos tranquilles populations, on évite leurs groupements toujours dangereux parce que, sitôt réunis, les nomades s'exagèrent leur force et hésitent moins à nous attaquer. Ajoutons que, dans le cours de ces dernières années, on a remis, lors du moment critique de la saison sèche, alors que les tribus s'approchent de nos territoires, des armes aux villages noirs des frontières, pour les mettre à même de se défendre contre des incursions toujours possibles; nos postes ne peuvent en effet pourvoir à tout; les longues distances qui les séparent, leurs faibles garnisons, ne le leur permettent pas et, du reste, armer les noirs, quand il en est besoin, est une marque de confiance qui flatte leur orgueil naturel et les lie à nous plus peut-être que toute autre mesure.

Quoi qu'il en soit et malgré toutes ces précautions, la tranquillité absolue n'a pu encore être obtenue sur nos frontières nord du Soudan; c'est tantôt quelque commerçant indigène assassiné ou dépouillé sur une des pistes qui courent à la limite septentrionale de nos possessions, tantôt quelque troupeau dont une partie a été dérobée, tantôt encore une tribu amie qui vient se réclamer de notre influence et demander que nous la mettions à l'abri des attaques et des vols d'une autre tribu — incidents, il est vrai, de plus en plus rares, mais dont l'ensemble peut impressionner les populations et exige de notre part une surveillance active. Qu'alors nous voulions sévir, la ruse ou l'impuissance des chefs de tribu apparaissent immédiatement; la plupart du temps les coupables sont désavoués; ils ont agi de leur propre initiative; on ne les connaît pas; ils ont disparu dans le Sahel; comment savoir et trouver le campement où ils se sont réfugiés? et, du reste, l'autorité du chef est si faible qu'il ne peut être responsable de ses hommes! il donne de belles assurances, se confond en bruyantes démonstrations et souvent on reste désarmé. Va-

Digitized by Google

t-on frapper toute une tribu parce qu'un groupe, qu'elle renie officiellement, mérite une répression? Si on veut la frapper, va-t-on se contenter de la mesure quelque peu illusoire de l'interdiction du mil ou lancer dans le vide une colonne, dont le résultat n'est pas chose certaine? Est-on sûr du reste que le chef qui vous parle n'est pas de bonne foi? Sait-on ce que cachent sa prolixité, ses appels à Allah ou même ses serments sur le Coran?

Nous devions présenter ces observations pour montrer ce qu'est dans tous ses détails la situation au contact des nomades; telle qu'elle est, elle ne présente rien de suffisamment grave pour s'opposer au développement et à la prospérité de nos établissements commerciaux, rien donc qui exige impérieusement, à ce point de vue, que nous intervenions dans les territoires de parcours des tribus; le temps et notre active vigilance ne feront du reste qu'améliorer l'état de choses actuel, en montrant aux nomades combien ils ont intérêt à profiter des avantages que leur offre notre voisinage et combien sont vains les efforts qu'ils peuvent tenter contre notre puissante quiétude.

Mais devons-nous, surtout lorsqu'il s'agit d'un empire colonial peuplé en grande partie de musulmans et enclavé dans sa partie nord entre le Maroc et la Tripolitaine, nous en tenir à ces considérations d'ordre commercial et ne pas envisager les conséquences que pourrait avoir dans l'avenir, au point de vue politique, l'abandon à elles-mêmes des populations maures et touareg, qui nomadisent au milieu même de nos possessions?

Ces populations, avons-nous dit, sont extrêmement divisées; un seul lien les réunit, la religion du Prophète, lien d'autant plus important qu'il rattache les Maures et les Touareg à la cour de Fez et à Tripoli, qu'il les met sous l'influence des confréries musulmanes, qu'il les englobe ainsi, dans cet ensemble formidable qui cherche ses inspirations auprès des « saints hommes » venus de la Mecque, et que, de ce fait, il prend un caractère politique, qui pare en partie à l'état de désunion des tribus.

Nous n'ignorons pas que généralement les nomades sont illettrés et qu'ils ne « savent ni lire, ni écrire cette langue arabe qui réunit tous nos ennemis »; mais nous pensons que cette ignorance même peut en faire des instruments plus dociles et plus dangereux aux mains des intrigants marabouts. Point n'est besoin

Digitized by Google

d'écrire; les palabres sont fréquents; le soir venu, dans les campements ou même sur notre territoire, là où sont arrivées des caravanes, on s'accroupit en cercle autour du « plus saint », qui quelques instants auparavant, placé devant ses coreligionnaires, a dirigé et rythmé les invocations du Salam et qui, maintenant, tantôt sur le ton d'une causerie, tantôt sous forme de psalmodies, raconte quelques légendes musulmanes, quelques récits du pays de la Mecque, quelques événements toujours grossis et considérablement exagérés qui intéressent l'Islamisme. On « boit ses paroles », et à voir les faces tendues et sérieuses des assistants, on est convaincu que s'ils ne sont peut-être pas des musulmans fanatiques, ils sont tout au moins des croyants d'apparence sincère, fiers d'une religion qui les élève dans leur propre estime et leur fait considérer comme bien inférieurs tous ceux qui n'en sont pas les disciples; on sent là, devant ces tableaux, dont la simplicité peut tromper qui n'observe pas, devant le dédain hautain du musulman pour qui n'est pas de sa secte, l'énorme puissance morale de la religion du Prophète, l'impulsion qu'elle peut donner aux masses naïves et confiantes, lorsque le moment est venu de les entraîner à la guerre sainte.

Nous sommes heureusement très loin d'en être là sur nos frontières septentrionales du Soudan et les précautions que nous y prenons, le respect que nous y professons pour les mœurs et le culte des indigènes ou des nomades, ne peuvent que retarder l'avènement, très improbable, d'une telle éventualité. Mais il n'en est pas moins vrai — et ceci doit attirer notre attention — que malgré les divisions et les rivalités des tribus et des races, des groupements ont eu lieu contre nous et que, chaque fois, ces groupements ont été dirigés par quelque musulman de grande réputation de sainteté. Nous ne rappellerons que le grand rezzou[1] qui a réuni, en 1897, des Maures Kountas, des Hoggar et des Aouelimmiden, sous la direction d'Abiddin le Kounti, bien que celui-ci fût un étranger pour la plupart d'entre eux. Le colonel Klobb fait justement observer à ce sujet que l'on aurait peine à comprendre comment les Touareg ont consenti à marcher sous la bannière d'Abiddin, si l'on ne tenait compte à la fois du prestige religieux de ce chef et de la naïveté des nomades. « Ce n'est pas le

1. *Revue de Géographie*, août 1901.

Digitized by Google

seul exemple[1], ajoute-t-il, qu'il y ait de l'exploitation par les Arabes de la simplicité des Touareg, mais c'est un des plus caractéristiques. »

Ainsi donc, sous l'impulsion d'idées religieuses, non seulement les Maures et les Touareg sont susceptibles de se réunir temporairement pour des actions d'ensemble, mais encore ils peuvent se grouper avec des tribus du nord, Arabes, Marocains, Berbères, et nous devons ajouter que, dans certaines circonstances, ils pourraient peut-être — malgré la différence plus complète de race — s'allier à certains groupes musulmans de nos possessions soudanaises. Cette situation tient à ce que les noirs, nomades du nord et du sud, sont en contact avec les membres des mêmes confréries. Nous parlons, bien entendu, ici des noirs qui sont musulmans; leur nombre est du reste fort élevé; en grande majorité sur les bords du Sénégal, jusqu'à l'est de Bafoulabé, ils forment encore la plus grande partie de la population dans nos cercles du Sahel français: Nioro, Goumbou, Sokolo, puis dans toute la zone du Faguibine, de Tombouctou et de la vallée du Niger, en amont comme en aval de cette ville; ils s'étendent le long de ce fleuve comme une large coulée, plus ou moins dense, et forment vers ses sources, dans le Fouta-Djallon, sur les frontières de Libéria et de Sierra-Leone, de puissantes et nombreuses agglomérations; ils laissent ainsi entre ces deux grandes branches, Tombouctou — Kayes et Niger — Fouta-Djallon, la région de Kita, Bammako, Satadougou que l'islamisme n'a qu'exceptionnellement pénétrée et où vivent les masses fétichistes des Bambaras et des Malinkés.

Qu'il s'agisse des noirs ou des nomades, les manifestations de la religion musulmane et les objets du culte sont en principe les mêmes. Chez les premiers, on trouve, dans chaque village, la mosquée plus ou moins grande, plus ou moins bien bâtie, mais toujours tournée vers l'est, des écoles d'ordre différent, écoles simples pour les enfants qui y apprennent à lire et écrire un arabe déformé, écoles supérieures pour l'étude du Coran. Chez les autres, où la vie nomade ne permet pas l'établissement de mosquées, la prière se fait au hasard des steppes et des campements; le sable remplace l'eau pour les ablutions prescrites. Le Maure et le

1. Rapport du colonel Klobb, publié par *le Bulletin du Comité de l'Afrique française*, novembre 1899.

Digitized by Google

Touareg n'ont guère comme lieux fixes de vénération que les tombeaux de leurs ancêtres ou de leurs grands marabouts; ces tombeaux sont quelquefois d'importantes constructions comme ceux de l'iman Addarami à Atar, dans l'Adrar mauritanien, de Cheikh Sidia ould Laïb à quelques jours au nord de Podor; en certains cas, ils forment lieu d'asile, tel celui de Sidi Mohamed El Larousie vers le Saghiet el Hamra (Sud-Marocain); mais toujours ils attirent de nombreux pèlerins, servent de points de ralliement et de palabre aux tribus; c'est ainsi que, à six jours de marche au nord de Goumbou, à Dar Salam, sur la piste de Oualata, les Maures se réunissent souvent autour du mausolée de Sidi Mohamed Fadde, fondateur de la célèbre tribu maraboutique des Talib-Moctar.

Plus importantes encore sont les « zaouïas », sortes d'écoles de droit musulman, dirigées par des marabouts réputés, connus même chez les noirs; du Saghiet el Hamra, ces zaouïas contournent les sables du désert par Idjil, le Sahel maure, pour aller rejoindre le sud de la Tripolitaine et de l'Algérie par les territoires de parcours des Touareg, formant ainsi une sorte de ligne ininterrompue qui réunit les musulmans du nord à ceux du sud et donne aux uns et aux autres la même impulsion religieuse et politique; c'est comme un immense réseau aux mailles très ténues et très flexibles, aux fils presque invisibles mais résistants, qui enferme dans un même ensemble nos possessions, les régions qui les séparent et les pays mahométans qui enserrent l'Algérie.

Pas d'organisation ni de hiérarchie compliquées; les chefs moraux, ceux que l'on suit parce que l'on croit à leur sainteté, sont des marabouts généralement issus de grandes tribus religieuses.

Rappelons qu'en ce qui concerne le nord du Soudan, nous avons attiré l'attention sur les tribus maraboutiques des Maures Tanouazits, Lacknals, Talib-Moctar et des Touareg Chiouks, Chérifs, Kel-es-Souk. De là et d'autres groupes semblables viennent les mille conducteurs ignorés, mais puissants, de l'âme des nomades ou des noirs musulmans; leurs moyens d'action sont nombreux et les services qu'ils rendent souvent infinis; éducateurs d'enfants, écrivains, dispensateurs de la justice, interprètes du Coran, ils sont, au milieu de ces populations ignorantes, les auxiliaires et les intermédiaires indispensables; ce sont eux qui le plus souvent parlent et traitent au nom des tribus; c'est donc à eux qu'il nous faut la plupart du temps avoir affaire et peut-on jamais être

Digitized by Google

certain qu'ils interprètent fidèlement nos intentions ou celles mêmes de leurs coreligionnaires? Lisons ce que dit à ce sujet le colonel Klobb[1] : « Aux Touareg, qui sont tous illettrés, les Kel-es-Souk fournissent des écrivains et des marabouts pour faire le Salam ; ces plumitifs se plaisent surtout à tout brouiller et à être grossiers lorsqu'ils écrivent à des infidèles; ils ont marché avec tous les rezzous contre les Français ou leurs sujets et, après Abid-din, ils ont été la cause déterminante de la grande réunion des Touareg en 1897; les bruits répandus par les Kel-es-Souk sur le compte des chrétiens ont contribué à rendre l'attitude des populations plus hostile... Tous ces marabouts (Chiouks et Chérifs) sont la plaie du pays et, comme partout, ils s'engraissent aux dépens des autres; ils nous sont très hostiles. S'il était possible de s'en débarrasser, il nous serait facile de faire des Touareg, qui sont des gens simples, de fidèles sujets; je ne perds pas de vue cependant dans mes relations avec eux qu'il ne faut pas lutter en face par la force contre l'influence musulmane... »

Faut-il ajouter que tous ces marabouts et la grande majorité des musulmans, noirs ou blancs, sédentaires ou non, du Soudan et des steppes au nord sont affiliés à quelque confrérie de l'Afrique septentrionale? De Nioro à Tombouctou, sur nos territoires aussi bien que dans le Sahel maure et dans les terrains de parcours des Touareg, on voit souvent sur les indigènes le collier noir de l'ordre des « Tidjania » issus des environs de Laghouat (Algérie); les « Kadria » dont la maison mère est à Bagdad, ont une influence et une zone d'action aussi considérables ; du Maroc par Idjil aux rives du Sénégal ce sont surtout des « Taïbia », ordre marocain très répandu, dont le grand maître a été fort habilement placé sous la protection de la France; plus rares sont les adeptes des « Nasria » relevant de la zaouïa de Tamegrout, dans l'Oued Draa (Sud-Marocain) et que l'on ne rencontre guère que vers Tombouctou; toutes ces confréries ne nous sont pas à proprement parler hostiles; mais on ne saurait en dire autant de l'ordre dangereux des « Senoussia », dont le fondateur, parti de Mostaganem, fit un long séjour à la Mecque, revint en Afrique, envoya partout de zélés missionnaires et finit même par imposer son influence à Constantinople. Actuellement, les zaouïas des « Senoussia » jalonnent la grande ligne de

1. *Loc. cit.*

Digitized by Google

caravanes du Tchad à Tripoli, couvrent le Ouadaï, le Tibesti, le Kanem, l'Aïr, la Tripolitaine et se sont même établies dans le Sud-Algéro-Tunisien. Au Soudan, on ne compte guère que quelques adeptes de cette secte à Tombouctou ; mais l'influence des Senoussia y est néanmoins très grande ; les Kountas de l'est paraissent leur être inféodés aussi bien que les Hoggar et les Touareg Azdjer; c'est à eux qu'a été dû le soulèvement du Sud-Oranais en 1882, sous la direction de Bou Amama; c'est à leur instigation peut-être qu'a été organisé le grand rezzou d'Abiddin en 1897 ; le rapprochement de ces deux faits est caractéristique et dit quelle surveillance exigent les agissements de cette puissante et riche confrérie.

Heureusement que ces différents ordres sont loin de vivre en bonne harmonie; ils sont profondément divisés par des rivalités d'influence, et ces divisions s'étendent parfois aux branches d'un même ordre. C'est à nous d'en profiter pour opposer les confréries les unes aux autres et d'utiliser celles qui nous sont favorables pour neutraliser celles qui nous sont hostiles; ce système a produit les meilleurs résultats dans le Sud-Algérien; il paraît d'autant plus facile à appliquer dans le nord du Soudan que l'Islamisme y est moins expansif, moins violent, moins fanatique que dans l'Afrique méditerranéenne et aussi que les marabouts y sont plus pauvres, moins comblés de riches cadeaux et, par conséquent, plus facilement achetables, plus aisés à conquérir à notre cause. C'est ainsi que nous avons pu nous gagner, dans le Sahel maure, au milieu de la tribu maraboutique des Talib-Moctar, des influences qui sont précieuses pour l'avenir.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, de l'Algérie au Soudan et du cap Blanc au Tchad, la grande majorité des populations se trouvent réunies à des degrés différents par une même pensée; il n'est pas douteux que, sous ce rapport, les pistes de caravanes ont gardé et peut-être vu s'accroître toute leur importance; car ce sont ces pistes que suivent les émissaires qui vont porter dans ces immenses régions la parole de la foi ou le mot d'ordre des grands maîtres; c'est avec les caravanes qu'ils descendent du Maroc ou de la Tripolitaine jusqu'au Sénégal, au Niger ou au Tchad pour entretenir la haine contre le chrétien, stimuler le zèle des croyants, renouveler l'espérance que le règne du Prophète reviendra plus éclatant que jamais, maintenir cet état d'hostilités sourdes, qui fait que certaines tribus, certaines populations ne nous regardent

Digitized by Google

qu'avec méfiance et, n'osant résister de front, trouvent dans leur inertie de quoi s'opposer à nos projets.

On n'a pas oublié que les confréries ont essayé de nous fermer les débouchés sud de l'Algérie et de la Tunisie, que la Porte a fait occuper Ghat et Ghadamès, que le Maroc a émis des prétentions sur Igli, sur In Salah même et que, tout récemment encore, il a fallu l'intervention énergique de M. Revoil auprès de la cour chérifienne pour faire reconnaître par nos fanatiques voisins nos droits imprescriptibles sur le Touat, le Tidikelt et le Gourara. Au nord, donc dans la zone méditerranéenne, la politique musulmane, les empiètements dangereux des confréries nous ont obligés à pousser jusqu'aux oasis les plus méridionales. Pouvons-nous laisser aux mahométans carte blanche au sud de ces oasis et dans la zone soudanaise? Le sultan du Maroc a fait offrir par des émissaires sa protection aux Maures sédentaires des centres de l'Adrar, du Tagant, du Et Hodh. Pouvons-nous lui laisser la possibilité de réaliser, au moment propice, l'établissement effectif de son influence aux portes mêmes de nos postes du Soudan, de reprendre l'exécution de la pensée qui avait, il y a quelque deux cents ans, amené ses troupes jusque sur le Niger? Pouvons-nous laisser au milieu même de nos possessions un foyer immense de prosélytisme et de fanatisme, des espaces peuplés de tribus où se réfugieraient et d'où sortiraient de dangereux adversaires, toute une zone abandonnée à la seule autorité des marabouts, zone d'isolement pour nos diverses colonies, mais de jonction pour tous ceux qui désirent, sans oser le proclamer, la chute de notre puissance?

En posant ces questions, nous ne nous exagérons pas la situation; elle n'est en aucune façon dangereuse à l'heure actuelle; si jamais elle le devenait, ce ne serait probablement que peu à peu ; mais lorsqu'il s'agit de choses aussi ténébreuses et souvent aussi fertiles en surprises que celles qui touchent à la religion musulmane, il faut savoir prévoir de loin et se donner le temps de parer au péril avant qu'il n'éclate.

Qu'au contraire nous asseyions par des mesures appropriées notre influence du Sénégal au Maroc et du Soudan à l'Algérie, les résultats politiques à obtenir apparaissent évidents et les résultats commerciaux, qui, considérés seuls, ne pouvaient fournir une raison déterminante pour justifier notre intervention, suivent

Digitized by Google

comme une conséquence et viennent compléter les premiers.

L'accord anglo-français du 21 mars 1899 nous permet de nous installer dans le Tibesti et sur la frontière méridionale de la Tripolitaine, jusqu'au point où elle coupe le tropique du Cancer, à l'est de Tummo; il nous met donc à même de surveiller les débouchés sud de ce foyer de propagande, de ce centre des « Senoussia », comme nous en tenons déjà les débouchés ouest vers le Tassili des Azdjer; il nous donne le moyen de contrôler les agissements de cet ordre dangereux, d'en endiguer les progrès ou tout au moins d'essayer par une diplomatie appropriée de les faire tourner à notre avantage.

Du côté du Maroc, mêmes résultats possibles, mais rendus plus importants encore par le fait de la situation imprécise où se trouve cet empire et des nombreuses convoitises qui s'agitent autour de lui. Notre présence en Algérie, notre occupation récente de la ligne Igli, Timmimoun, In Salah nous assurent toute liberté d'action et de surveillance sur les frontières est et sud-est du Maroc; que nous arrivions à nous installer également face à la ligne Igli-cap Noun, sinon sur l'Oued Draa qui la jalonne, mais tout au moins vers le cap Juby, sur le Saghiet el Hamra, où viennent passer plus au sud les pistes des caravanes et dont l'occupation éveillerait moins de susceptibilités, nous enfermons ainsi le Maroc entre nos postes, nous pouvons en maîtriser les menées, les tendances d'influence politique et religieuse sur le couloir d'Idjil et l'Adrar mauritanien ; bien plus, la prise de possession de cet hinterland nous assure, pour le jour où la question marocaine serait posée et devrait être résolue, tous les avantages de la situation acquise, sur laquelle on n'a plus à revenir; elle accroît notre influence et nos droits dans une région où rien ne doit être négligé, si l'on veut s'y préparer des succès qui n'entraînent pas à des sacrifices énormes; elle rendrait moins désastreuse pour nous — si malheureusement elle venait à se produire — l'éventualité de l'installation à Fez d'une puissance européenne; elle en limiterait les conséquences en sauvegardant le reste de nos possessions musulmanes des dangers d'intrigues religieuses qui, peut-être alors, seraient plus activement dirigées et exploitées.

Cette question de la prise de possession des régions au sud du Maroc — régions situées dans notre sphère d'influence et sur lesquelles il n'est pas de droits plus solidement établis que les

Digitized by Google

nôtres — paraît donc être de la première urgence et primer de beaucoup, à notre avis, celle relative à la zone du Sud-Tripolitain ; car, de ce dernier côté, non seulement les traités passés ont nettement réglé la situation dans la région Ghat, Tummo, nord du Tibesti, mais encore ce n'est que dans les espaces à l'est du désert que nous avons jusqu'alors fourni de sérieux efforts. Nous y avons été poussés par l'orientation même de nos avancées du Sud-Algérien, par l'attirance de Tombouctou et du Tchad, par les légendes qui se sont créées sur les Touareg; émerveillé du réel courage, de la grande allure de ces nomades, on en a fait des héros, on a opposé leurs qualités à celles des Maures, on s'est plu à considérer les seconds comme des ennemis misérables et sans valeur ; on a oublié que Faidherbe avait dû, il y a quelque quarante ans, faire une guerre acharnée et difficile à ces mêmes Maures qui venaient piller jusqu'aux portes de Saint-Louis, qu'il avait dû les chasser du Cayor même, hérisser le Sénégal de postes fortifiés pour les cantonner sur la rive droite et enfin conclure avec eux des traités qui, moyennant le payement de coutumes, assuraient la tranquillité dans ces régions et permettaient, en supprimant de ce côté toutes préoccupations, de progresser vers l'est. Bon nombre de nos tirailleurs, de nos sous-officiers et de nos officiers sont tombés autrefois face aux Maures comme d'autres plus récemment ont succombé en luttant contre les Touareg; toute cette guerre contre les tribus de nomades, quelles qu'elles soient, est faite de surprises, d'embuscades, de traîtrises mêmes, dont il faut se garder avec soin; le premier mot de la tactique à appliquer est d'avoir des dispositions telles — carrés, haies d'épines, fractions de piquet, service de surveillance — que l'on soit prêt, de jour comme de nuit, à repousser une attaque; toute négligence à ce sujet peut exposer, aujourd'hui comme hier, aux plus graves désastres. Actuellement donc, il semble que Maures et Touareg ne peuvent être des adversaires réellement dangereux si l'on sait se précautionner contre eux et si l'on médite ces paroles, si profondément vraies de M. Foureau, que nous avons déjà rappelées : « Le voyageur, dans ces régions, devra pouvoir disposer d'une force armée importante, mais il n'aura qu'exceptionnellement à l'employer. »

Ces considérations étaient nécessaires pour mettre les choses au point, pour rendre à la région de Nioro, du bas Sénégal et de l'Adrar mauritanien, dont l'attention s'était détournée pour se

Digitized by Google

porter sur le Niger, toute l'importance qu'elle mérite; car c'est par elle que nous pouvons, sans bruit et sans grands frais, gagner Idjil, le Saghiet el Hamra et le Sud-Marocain.

Pourquoi, pourrait-on dire, ce chemin long et détourné, alors que d'Igli et de Timmimoun nous pourrions nous étendre vers le sud-ouest et atteindre le cap Juby par une voie beaucoup plus directe? Nous ne verrions peut-être que peu d'inconvénients à ce que l'on appliquât cette façon de faire du côté de la Tripolitaine et il nous importerait médiocrement que là, on prît pour point de départ le Tassili des Azdjer ou le Damerghou et le Tchad; nous nous trouvons, en effet, de ce côté dans une zone où, jusqu'au tropique du Cancer, nous disposons d'une liberté d'action affirmée et reconnue. Mais dans l'imprécis de l'hinterland marocain, une progression vers le sud-ouest en débouchant de l'Algérie pourrait éveiller des susceptibilités non seulement à la cour chérifienne, mais en Europe même; en outre, chacun de nos pas y serait décisif, sans hésitation possible et surtout sans que l'on pût songer à jamais reculer, sous quelque raison que ce fût.

Partons au contraire du Sénégal; notre occupation sera successive et relativement facile avec nos troupes indigènes. Nous marquerons des arrêts dans l'Adrar mauritanien, dans la région d'Idjil, puis, plus au nord, s'il est nécessaire; nous graduerons notre action, l'accélérerons ou la ralentirons suivant les circonstances, suivant l'impression produite, la proportionnant aux chances de succès du moment et ne gagnant le point septentrional extrême — c'est-à-dire le point délicat — que lorsque nous le trouverons bon; nous restons donc maîtres de nos mouvements, de leur préparation et de leurs conséquences; en partant de l'Algérie, notre marche avait le caractère d'un acte brutal, qui une fois commencé devait être mené jusqu'au bout, quels que fussent les sacrifices à faire; ici, elle se présente comme une progression naturelle, où les gros effectifs sont inutiles et au succès de laquelle nous pouvons faire concourir tous les moyens d'influence qui résultent de nos relations avec les nomades.

La réalisation de telles conceptions nous amène à prendre possession des territoires de parcours des Maures et des Touareg. Comment et dans quelle mesure pouvons-nous le faire et surtout

Digitized by Google

comment pouvons-nous préparer notre action pour en faciliter l'exécution?

Il est évident qu'il ne peut s'agir d'occuper uniformément des espaces aussi étendus et de valeurs aussi différentes. Ces espaces se synthétisent en un certain nombre de points : mines de sel, qui sont exploitées par les nomades et dont les deux principales sont celles d'Idjil et de Taoudéni; oasis, mares et puits les plus importants, qui leur procurent l'eau indispensable et qui servent de lieu de ralliement aux caravanes, de lieu de rassemblement aux tribus et à leurs troupeaux; centres fixes de sédentaires, où s'opèrent les échanges des objets de commerce. Une fois maître de ces points, on est maître des nomades; car on détient la source même de leurs moyens d'existence. L'interdiction du mil et du pacage de nos cercles pouvait être inefficace même pour ceux en contact avec nous et laisser les autres complètement indifférents; la mainmise sur l'eau et les ressources de leurs territoires serait une mesure qu'ils ne pourraient éluder et qui forcerait les uns et les autres à une soumission complète. On pourrait alors obliger les tribus à nomadiser d'une façon fixe dans les terrains qui leur sont habituels; on pourrait renforcer l'autorité des chefs de groupes, leur donner une sorte d'investiture, faire assurer dans chaque zone la répression des pillards, régulariser, en un mot, sans la supprimer, la vie errante de ces populations.

Que l'on ne pense pas du reste que les lieux à tenir sont en nombre infini! Il ne s'agit, pour obtenir immédiatement des premiers résultats décisifs, que d'occuper les points les plus importants, les plus indispensables aux nomades : on les trouve à l'est dans le Damerghou, l'Aïr, l'Adrar nigritien, à Taoudéni, au nord de l'Azaouad, dans les deux Tassili; à l'ouest dans l'Adrar mauritanien, la région d'Idjil, vers le Saghiet el Hamra, mais surtout dans cette longue bande du Sahel maure, qui court entre le désert et la ligne Nioro-Tombouctou et que jalonnent au nord les centres de Chinguetti, Tichitt, Oualata, Araouan. Que l'on veuille bien se rappeler ce que nous avons dit de ces marchés d'échange, que l'on considère qu'une fois maîtres de ces centres, nous avons la haute main sur l'exploitation des mines de sel, dont les pistes y aboutissent et sur les débouchés du Sahel, que nous tenons ainsi isolées l'une de l'autre les régions de l'ouest et de l'est dont notre occupation d'Igli, Timmimoun, In Salah nous a déjà livré

Digitized by Google

la communication nord et on se rendra facilement compte que la prise de possession de ces quatre marchés doit être le premier acte de notre offensive, celui que les autres suivront naturellement et successivement.

Araouan n'est guère qu'à sept ou huit jours de marche de Tombouctou, Oualata à une dizaine de Goumbou, Tichitt à une quinzaine de Nioro ou à une dizaine de Oualata; de Tichitt dix ou douze étapes mèneraient à Chinguetti, à l'entrée même de l'Adrar Mauritanien; en outre, les chefs de ces différents villages viennent fréquemment dans nos postes du Sahel réclamer notre protection contre les bandes de pillards; nous y sommes donc désirés et attendus. Comment et quand pouvons-nous nous y rendre, sans nous imposer les frais de colonnes et d'opérations?

Notre plus grand soin doit être de rassurer les tribus et de leur faire comprendre nos intentions. « Nos procédés, a dit le colonel Klobb[1], pourront faire oublier aux nomades le fait de la conquête », fait qui est le principal obstacle à leur assimilation. Employons donc ces procédés « avant la lettre »; dans cette zone du Sahel maure aucun ordre religieux ne nous est hostile; les « Kadria » et les « Tidjania » que nous y rencontrons nous sont fidèles depuis de nombreuses années dans le Sud-Algérien, les Talib-Moctar nous sont tout particulièrement dévoués; gagnons donc les marabouts aussi complètement que possible à notre cause par des cadeaux appropriés, par des faveurs spéciales; usons de leur intermédiaire pour convaincre les tribus, dont plusieurs nous sont déjà franchement ralliées, que nous ne venons pas en destructeurs mais en amis de la paix, que nous respectons les mœurs, les coutumes, la religion de nos protégés, que nous ne touchons pas aux biens et à la liberté de ceux qui nous accueillent.

Ces promesses, que rien n'empêche d'être sincères, sont absolument nécessaires. Il faut que les nomades sachent et croient fermement qu'après comme avant notre arrivée sur leurs territoires, ils disposeront librement des produits de leurs mines de sel, de leurs forêts de gommiers, de leurs troupeaux ou autres biens, en un mot de tout ce qui leur permet de vivre. Avec quoi du reste subsisteraient-ils, si on avait l'inhumanité de leur enlever les seules ressources qu'ils possèdent et à quel suprême effort

1. *Loc. cit.*

Digitized by Google

de résistance désespérée ne devrait-on pas s'étonner de les voir acculés? Nous dirons même que les tribus doivent être assurées de conserver la faculté de percevoir, sur les caravanes qui traverseraient leurs territoires, une redevance de passage, redevance que nous pourrions réglementer, si on le veut, mais qui n'est pas autre chose, sous un autre nom et une autre forme, que les droits de douane, d'octroi, de traversée que les marchandises acquittent dans les pays civilisés. Du reste, certaines tribus n'ont guère d'autres moyens d'existence; il faut le savoir et en tenir compte.

N'est-ce pas du reste ainsi qu'il fut procédé vis-à-vis des Maures du Sénégal? On dit couramment que nous leur payons tribut; le mot ne nous semble nullement répondre à la chose. Lorsqu'en 1858, Faidherbe traita avec ces nomades, ceux-ci renoncèrent à toutes les coutumes qu'ils exigeaient de nos négociants, sauf un droit à percevoir sur les gommes originaires de leur pays; après trente-quatre années de paix, il fut convenu, dans un nouvel accord, que ces perceptions seraient transformées en un abonnement, somme fixe que les chefs de poste verseraient aux rois maures, moyennant quoi nos commerçants trafiqueraient librement, comme ils l'entendraient, et, depuis, rien n'est venu troubler la tranquillité du commerce en ces régions.

Nous ne songeons donc nullement à demander que l'on dépouille des peuplades de biens qui sont les produits de leur sol et constituent leurs seules richesses; si nous voulons exploiter ces produits, indemnisons-en leurs possesseurs naturels et ne les réduisons pas à l'absolue misère. Aussi, quand nous proposons notre installation dans les centres ou régions, dont les ressources sont indispensables à la vie des nomades, ce n'est pas pour les leur enlever, mais uniquement pour nous donner le seul moyen décisif de placer les tribus sous notre influence civilisatrice; nous nous assurons ainsi la possibilité d'exercer une pression, le cas échéant, et pas autre chose; notre action, si elle ne pouvait être appuyée, au moment du besoin, par de vigoureuses mesures de répression, resterait vaine et illusoire; ainsi apparaît encore la nécessité de cette force qu'il faut posséder, mais que probablement l'on n'aura pas à employer.

Dans ces conditions, précédés par la réputation de justice et d'honnêteté qui est la nôtre au Soudan et que ne feraient que corroborer nos assurances de paix, guidés par les marabouts qui

Digitized by Google

nous sont acquis et qui nous serviraient facilement, désirés par les habitants eux-mêmes, les administrateurs ou les officiers que nous enverrions sur Araouan, Oualata, Tichitt, ne rencontreraient probablement aucune résistance et seraient presque certainement accueillis en amis. Mais il est nécessaire de tout prévoir, surtout en cours de route; aussi seraient-ils accompagnés de troupes noires, dont l'effectif semble pouvoir être calculé sur cette base qu'une centaine de tirailleurs et quelques méharistes, prudemment et énergiquement commandés, n'ont pas à craindre d'incident fâcheux, en parcourant le Sahel maure.

Nous pouvons nous établir dès maintenant, si nous le voulons, sur cette première base; la situation le permet; de là et ensuite de Chinguetti et de l'Adrar mauritanien, notre influence, poussée par les mêmes méthodes, gagnerait rapidement la région d'Idjil à l'ouest, celle de l'Adrar nigritien à l'est, où elle viendrait se confondre avec l'action que nous pouvons y diriger en partant du Niger. Ainsi peu à peu tomberaient entre nos mains, naturellement, sans lourds et dispendieux efforts, sans inutile appareil de guerre, les plus importantes régions des steppes de l'ouest africain; ainsi se réaliserait le « bloc » du colossal empire qui va de l'Algérie au Congo; ainsi pourrait être établi du Niger à nos possessions méditerranéennes par la voie Adrar nigritien-In Salah, dont nous avons montré les avantages, le fil télégraphique qui contribuerait à unifier cet empire; ainsi se compléteraient nos droits, qui ne seront jamais trop nombreux ni trop nets, lorsque se réglera la question du Maroc; ainsi s'affirmerait l'existence de la France comme grande puissance musulmane, comme protectrice de la religion du Prophète, dont elle pourrait alors surveiller — et peut-être orienter — les menées, et à tous ces résultats se joindrait pour elle la gloire d'avoir appelé à une vie plus régulière, plus heureuse, des populations nomades, dont le caractère n'est pas sans grandeur et dont les origines très rapprochées des nôtres justifient l'effort que nous devons faire pour améliorer les conditions de leur dure existence.

PIERRE DORNIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

DANS

LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

A L'OCCASION DU CONFLIT CHILENO-ARGENTIN

Pendant que, depuis un demi-siècle, les découvertes, les explorations, les prises de possession transforment, chaque jour, la géographie de l'Afrique, il se produit, en Amérique, un phénomène non moins curieux.

Depuis 1810, époque où, pour la première fois, dans la partie hispano-américaine du nouveau continent, les idées d'indépendance se manifestèrent à Buenos-Aires, d'où elles devaient s'étendre dans toutes les colonies d'origine espagnole et portugaise, les nations modernes se sont lentement constituées dans l'Amérique du Sud. La politique intérieure et les dissensions intestines ont pendant longtemps absorbé toutes leurs forces. Quelques-unes ont eu à reconquérir sur les indigènes la presque totalité de leurs territoires. Aussi, ayant eu à défendre des frontières intérieures, n'ont-elles pas pu s'occuper de régler définitivement leurs limites avec les républiques voisines.

Formés de la dislocation du grand royaume de l'Espagne, ces nouveaux États américains ont de vastes terres dont l'étendue et les richesses dépassent celles des plus beaux domaines européens. Elles sont arrosées par les plus puissants fleuves du globe et accidentées par les montagnes les plus élevées.

Il semblait bien, du reste, que les questions de frontières ne devaient pas beaucoup préoccuper ces États dont la population de race blanche était trop faible pour pouvoir de longtemps mettre en valeur les terres qui leur étaient échues au démembrement des colonies de l'Espagne.

Un siècle s'est écoulé, fécond en progrès dans toutes les directions; les efforts de la science et les découvertes de l'industrie eu-

Digitized by Google

ropéenne ont eu leur répercussion dans ce continent lointain, et d'étonnantes transformations économiques s'y sont réalisées.

L'Europe a aidé ce mouvement de ses capitaux, de son outillage, ou de son émigration; elle a recherché en Amérique des objets de consommation, dont, avant la découverte, elle s'était passé, comme le pétrole, le cacao, le maïs et les prodigieuses quantités de coton, de laine et de blé qu'on lui envoie; mais ce n'est pas elle qui en a tiré le plus grand profit. Chaque fois qu'une compagnie de vapeurs s'est créée pour relier le nouveau monde à l'ancien et augmenter les flottes existantes; chaque fois que les capitaux européens ont construit des lignes de chemins de fer dans le continent américain, la valeur des terres, jusqu'alors improductives, s'est progressivement accrue, et les grands feudataires, nés du système colonial espagnol, ont constitué des fortunes sans égales en Europe.

Les voies de pénétration ont permis de mettre en valeur le sol et le sous-sol, de les mobiliser, et d'en échanger les produits agricoles ou miniers contre les capitaux du vieux monde.

Ce grand développement des productions, cet agrandissement des nations hispano-américaines, cet enrichissement des États et des particuliers s'est manifesté, presque à la fois, sur tout le continent; il a été si rapide, et s'est opéré sur des territoires si vastes qu'il est assez difficile aux économistes d'en suivre les progrès, et aux géographes d'en synthétiser les résultats.

L'œuvre des conquistadores des XVIe et XVIIe siècles paraît encore plus colossale, quand on examine ce qu'il a fallu de temps depuis, non pour la compléter, mais pour la refaire. On peut citer d'immenses régions où les Espagnols se risquaient à l'aventure, ne sachant s'ils rencontreraient forêts, montagnes ou cours d'eau infranchissables, et qu'ils parvenaient pourtant à traverser, fondant aux meilleurs points stratégiques, par un bonheur de divination, à peine compréhensible, des villes nouvelles où se constituait partout une société identique; le langage, les mœurs, les unions avec les indigènes, la pauvreté des cultures constituaient les traits, restés encore invariables, de cette société hispano-américaine.

Ces pionniers ne disposaient ni de bêtes de somme, ni de bétail, ni d'animaux domestiques. Il leur fallut tout apporter d'Espagne

Digitized by Google

et, en attendant, vivre de chasse et de pêche; dans les pays plus favorisés des tropiques, les fruits fournissaient une nourriture presque suffisante pour ces Européens, qui vivaient comme les indigènes. Les villes, une fois créées, restaient séparées entre elles par de tels espaces qu'elles étaient aussi loin les unes des autres que de l'Europe, et cependant c'était bien la même civilisation qui s'y implantait partout, la même que l'on y trouve encore aujourd'hui.

Ce que les premiers occupants avaient fait, il a fallu le refaire pendant la seconde moitié du siècle dernier, et reconquérir le pays presque partout; ici, retracer des routes à travers les forêts; là, rétablir des communications le long des fleuves; ailleurs même, comme dans la République Argentine, pousser l'œuvre de civilisation à travers la plaine, la reprendre aux Indiens qui la défendaient et y vivaient du bétail volé aux colons européens.

Cependant l'étude géographique de cette partie du continent américain avait été complètement délaissée; personne ne se souciait de la topographie de pays où l'on ne pouvait pénétrer et que la population, très rare, n'avait aucun intérêt à occuper. Les connaissances acquises se perdaient comme se perdait la trace des sentiers, envahis par la végétation de la forêt, ou effacés par le vent de la plaine.

La construction des premières lignes de chemins de fer fut une révolution; jusque-là, on ne s'était pas soucié d'avancer dans le désert; de s'éloigner du littoral, d'occuper les terres productives, d'en prendre possession, ne fût-ce que par le simple désir de posséder; mais les ambitions naquirent rapidement. L'État trouvant des ressources considérables dans la vente des terres inoccupées ou restées hors de son autorité, et les particuliers l'espoir d'une fortune facile dans l'acquisition de ces terres, on se décida à faire l'effort nécessaire; la conquête n'ayant pas transformé les mœurs des indigènes, on résolut leur suppression. Ce fut vite fait. Cet ennemi, la veille terrible, fut réduit à la famine, décimé par les maladies et réduit à se rendre le jour où l'on réussit à lui couper les vivres, en empêchant le vol du bétail.

La connaissance de la géographie intérieure de la République Argentine fit alors un pas décisif. Les territoires, dans lesquels avaient seuls pénétré quelques rares explorateurs, devinrent le

Digitized by Google

champ d'action des arpenteurs du cadastre. Le théodolite y posa son trépied; des lignes se tracèrent partout, reliées par des piquets, marquant les limites des domaines futurs; chemin faisant, les arpenteurs relevaient les aspects du terrain, la nature des plantes fourragères, des arbustes, des bois et des forêts, des rares cours d'eau qu'ils rencontraient. L'État, vendeur des terrains, les découpa en lots de dix mille hectares, que le bétail, ce premier civilisateur, ce colon de la pampa, pourrait venir promptement occuper. Le prix était fort minime, à peine un franc par hectare; les frais de premier établissement n'étaient pas élevés; du reste, pendant de longues années, ces domaines ne pouvaient être que de maigre rapport; il fallait y amener de loin le bétail, le laisser s'y multiplier pour qu'il améliorât le sol en remplissant simplement ses fonctions naturelles, en le piétinant, en y faisant apparaître de nouvelles plantes fourragères moins frustes que celles que la nature avait fait naître, et que l'indifférence des hommes y avait laissé se développer.

Cette œuvre géographique ne s'étendit pas, dès le début, jusqu'aux limites de la République; il fallait procéder par zones.

On relia d'abord les capitales des anciennes provinces qui ne communiquaient pas entre elles, et qui contenaient dans leurs limites de grands districts considérés jusque-là comme inaccessibles; on relia aussi ces villes au littoral et l'on ouvrit au peuplement des régions interprovinciales appelées à prospérer rapidement. En allant de l'est à l'ouest, on pouvait, à travers la pampa, désormais sans ennemis, pousser fort loin les avancées de la population; l'espace à occuper avait plus de mille kilomètres en profondeur et autant en largeur. On s'y engagea, on vendit des terres; mais les acheteurs furent lents à en prendre possession; aujourd'hui encore ils ne se hâtent pas, arrêtés par le manque d'eau et par l'éloignement.

Pour les décider à marcher en avant, un outil de progrès est nécessaire. C'est la voie ferrée. Dans les solitudes, où les routes n'existent plus, depuis qu'ont disparu celles que les Indiens avaient tracées avec une intuition géographique et topographique extraordinaire dont ils semblent avoir emporté le secret, il est plus facile et plus profitable de jeter des rails d'abord, et de laisser aux futurs habitants, que le chemin de fer amènera, le soin d'ouvrir des chemins à leur convenance pour rayonner autour du réseau ferré. Il

Digitized by Google

y a vingt ans déjà qu'une première ligne droite, de 900 kilomètres de développement, partie du littoral, est allée conquérir les provinces éloignées des Andes, anciennement peuplées, mais restées isolées dans leur éloignement : San Luis, Mendoza, San Juan. Le long de cette voie, en quinze années, des villages se sont créés; la terre s'est divisée en colonies agricoles. Les régions abandonnées par les indigènes dans la province de Santa Fé, ainsi que dans la province de Cordoba, dont la capitale, centre littéraire et religieux, semblait une oasis de civilisation dans un désert aride, ont été les premières à profiter de cette évolution; les voies ferrées se sont multipliées peu à peu, et les colons se sont groupés en assez grand nombre le long de ces routes nouvelles, pour que l'exportation du blé, inconnue il y a vingt ans, ait dépassé, en 1900, deux millions de tonnes, presque entièrement extraites de ces deux provinces.

La géographie vague de toutes ces plaines se révèle chaque jour plus nettement; de simples groupes d'herbages deviennent points géographiques; près d'une station, autour d'une première maison, des rues se tracent en ligne droite; une place en carré se plante de quelques arbres, devant une église et une école signalées toutes deux d'abord par une chaumière.

La province de Buenos-Aires n'était guère plus favorisée; plus riche en bétail, elle était plus exposée aux invasions. On se souvient encore des dernières incursions d'Indiens qui, en 1878, pénétrèrent jusqu'au centre de la province; aujourd'hui, de grands établissements d'élevage couvrent ce qui était alors la zone frontière indienne et font oublier les inquiétudes du passé; une ligne ferrée qui s'étend en droite ligne, échelonne, depuis dix ans, des villages, là où était le désert; elle dépasse même les limites de la province et tâche de gagner, à travers la pampa, la Cordillère et le Chili.

Le reste du territoire de cette province, aussi vaste que la France, est exploité par la riche Compagnie du Sud, la plus importante compagnie anglaise constituée hors d'Europe; cette compagnie possède près de 4,000 kilomètres de voies ferrées. Son réseau est composé de quatre grandes lignes de 800 kilomètres chacune qui partent toutes de Buenos-Aires; la principale se dirige vers Bahia-Blanca, nouveau port créé sur l'Atlantique, et dont le gouvernement fait aujourd'hui un port militaire.

Digitized by Google

Lorsque les inquiétudes de guerre rendirent nécessaire la création rapide d'une ligne stratégique, reliant le littoral de l'Atlantique à la frontière chilienne, cette compagnie était la seule qui pût consentir à l'entreprendre et fût en mesure de profiter des avantages considérables que l'État argentin, préoccupé du soin de sa défense, offrait alors. En quelques mois, 800 kilomètres furent jetés au travers des vallées du rio Colorado et du rio Negro, jusqu'à l'intersection du Limay et du Neuquen au pied des contreforts des Andes.

Cette région était jusqu'alors si inconnue, comme d'ailleurs tout le reste de la Patagonie ; le régime de ses eaux était si ignoré, que, en mai 1899, lorsque les chefs du gouvernement et leurs invités se rendirent à l'inauguration de la ligne, celle-ci fut emportée par une inondation violente et rapide des deux rivières, qui détruisit presque toute la voie construite, ainsi que les travaux d'art. Il fallut tout refaire sur de nouveaux frais.

Cette région patagonienne, qui se développe depuis le 40e degré de latit. S. jusqu'au détroit de Magellan, situé par 55°, est continuée par la grande île appelée la Terre de Feu. Elle est encore le domaine des Onas et des Yagannes qui conservent les mœurs des hommes primitifs. La terre patagonienne a été jusqu'à nos jours la grande négligée ; on peut dire la seule zone des régions tempérée et froide du globe qui ait été abandonnée à elle-même.

Avant que le Chili manifestât quelque velléité d'alléguer sur elle des droits, et alors même qu'il avait déjà, depuis 1836, créé quelques postes de secours comme Port Famine dans le détroit de Magellan et le port plus important de Punta Arenas, le gouvernement argentin ne se préoccupait nullement du sort de cette région. Quelques illustres naturalistes, comme Humboldt, Bompland, d'Orbigny, et avant eux Darwin, en avaient décrit les contours et les côtes ; quelques explorateurs du XVIIIe siècle et du début du XIXe l'avaient parcourue ; vers 1865, une colonie de paysans du pays de Galles s'était formée sur les bords du rio Chubut et avait eu à y endurer toutes les misères et même la faim. C'était partout le désert abandonné à une sorte de lama, connue sous le nom de guanaco, et au ñandu, petite autruche de l'Amérique du Sud.

Digitized by Google

Aucune peuplade ne s'y était établie. Seule, la rive du détroit de Magellan était occupée à l'époque de la découverte par la race, appelée Patagons par les premiers navigateurs et qui se distinguaient des Araucans par leur taille plus élevée. Dans les vallées des Andes, quelques tribus araucanes avaient émigré du Chili ou de la pampa, et y vivaient pacifiquement de la vie pastorale, un peu rude dans ce milieu assez froid.

Ces territoires considérables, mais complètement négligés, excitèrent peu à peu la convoitise du Chili. Après avoir reconquis sur les Araucans les provinces de la Cordillère, le Chili, dont la jalousie était excitée par le rapide développement de la République Argentine, rêva d'acquérir de nouveaux domaines. Depuis 1874, une menace de guerre pesait sur les deux pays; le Chili, occupé, en 1880, dans sa lutte contre le Pérou et la Bolivie, se préparait, dès cette époque, à s'agrandir du côté de l'Atlantique.

L'esprit guerrier du Chili était déjà très développé; dans la République Argentine, au contraire, il n'y avait aucune idée militaire; aucune pensée de défense nationale ne préoccupait même les gouvernements ou les particuliers. La guerre du Paraguay, terminée en 1868, n'avait donné à la République ni territoire nouveau ni indemnité de guerre; elle n'avait laissé derrière elle aucun goût belliqueux ni même aucun esprit militaire. Les vétérans avaient été répandus sur les frontières intérieures pour y reprendre contre les Indiens une guerre permanente qui se bornait à quelques escarmouches et à des poursuites de cavalerie, parfois tardives et stériles.

De temps en temps, les guerres civiles avaient, il est vrai, groupé la jeunesse dans des casernements provisoires de gardes nationaux. Mais les bataillons urbains, sans être instruits d'ailleurs, n'étaient armés que de fusils de rencontre, et les bataillons de ruraux, de lances peu dangereuses. Les opérations militaires se bornaient généralement à de grandes galopades et à des razzias de chevaux et de bétail, qui ressemblaient beaucoup aux rapines indiennes.

Cependant, en 1880, le général Roca, qui venait de terminer la conquête de la pampa, et d'y établir partout l'autorité argentine, devenait président de la République. On put craindre au Chili que ce fût un signal de guerre; mais il n'existait ni flotte ni armée. Le général Roca, avec une sagesse que l'on ne saurait trop admirer, faisant la part des besoins économiques et politiques de son voisin

Digitized by Google

chilien, trouva sage de lui concéder spontanément quelques terres sur l'Atlantique, le détroit de Magellan dans son entier, une partie de la Patagonie depuis le 52° de latit. S. et la moitié de la Terre de Feu jusqu'au cap Horn. Jamais concession moins coûteuse ne fut aussi prudente pour un pays, qui venait de s'agrandir et de tailler de la besogne, pour plus d'un siècle, à son désir de peuplement. Le Chili aurait dû se déclarer satisfait, mais l'aveuglement de quelques-uns de ses hommes d'État exploita une phrase du traité de 1881 qui, tout en accordant ces considérables avantages territoriaux au Chili, réservait la question de frontières, et jetait cette rédaction qui a coûté déjà des centaines de millions aux deux pays : « *Le tracé de la frontière devra suivre les plus grandes cimes des Andes, qui servent de ligne au partage des eaux.* »

Ce texte reposait sur une ignorance géographique vulgaire, car dans les hautes montagnes, dans les Andes comme dans les Alpes et dans les Pyrénées, les cimes les plus élevées sont rarement sur la ligne de partage des eaux. Cette ligne de partage est le plus souvent tracée d'une façon irrégulière et parfois bizarre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre de la muraille montagneuse, et il est, la plupart du temps, très difficile de la suivre pour indiquer un tracé normal de frontière. La Cordillère des Andes était, à tort, considérée comme une longue arête de montagnes, du haut desquelles les eaux se dirigeaient vers l'Atlantique ou vers le Pacifique dans le sens général des versants. Jamais exploration n'avait révélé l'ensemble de la chaîne ni décrit ses subdivisions et ses cours d'eaux.

Pour la première fois, à la suite du traité de 1881, on se préoccupa dans la République Argentine, d'établir la géographie de la Cordillère; mais d'autres soins plus pressants absorbaient alors l'attention du gouvernement. Il fallait, en effet, diviser les immenses territoires déserts conquis sur les Indiens et destinés à une féconde et pacifique exploitation, avant de songer aux terres éloignées et inconnues, aux cimes inaccessibles des Andes au-dessus desquelles planait, au milieu des vols de condors, seuls habitants possibles de ces régions, le dieu menaçant de la guerre.

Tous les praticiens de l'arpentage, les ingénieurs de toutes les écoles étaient accaparés par ce labeur de limitation de zones immenses, où beaucoup d'élèves se formaient avec eux, et l'on pouvait espérer voir sortir de cette école pratique, de nombreux

Digitized by Google

géographes, qui, lorsque l'heure en serait venue, pourraient apporter leur concours à l'exploration géographique des régions contestées.

Ce que l'État n'était pas alors disposé à entreprendre fut réalisé, en grande partie, par un simple particulier, M. Francisco Moreno. Depuis 1874, il avait parcouru toute la Patagonie et réuni d'importantes collections qui constituent aujourd'hui le musée de La Plata. M. Moreno lança alors, dans la région andine, des expéditions de découverte qui révélèrent une considérable dépression et une dislocation de la chaîne dans la partie même où le traité indiquait les hautes cimes comme ligne frontière.

C'est de cette constatation géographique que sont sorties, à partir de 1893, les complications nouvelles entre le Chili et la République Argentine. Le Chili, qui semblait avoir admis l'interprétation du traité de 1881, dans le même sens que son voisin, c'est-à-dire en fixant la limite aux cimes élevées de la Cordillère des Andes, essaya de tirer quelque avantage de la découverte de cette discontinuité de la Cordillère et du tracé compliqué qu'affectaient les cours d'eau de cette région. On avait, en effet, constaté que, dans plusieurs directions, il était possible d'établir une communication par eau entre l'Atlantique et le Pacifique.

Après un nouveau voyage entrepris, en 1896, entre le 33e et le 40e parallèle, M. Moreno, résumant ses travaux personnels et ceux de ses collaborateurs, publia un important ouvrage qui peut être considéré comme le premier document important sur cette région. La description embrasse toute la région andine, en partant de San Rafaël, province de Mendoza, et en se dirigeant vers le sud par Chos-Malal, Junin de los Andes, Nahuel-Huapi, la vallée du 16 octobre, le lac Fontana, le lac Buenos-Aires, et Puerto Montt sur la côte chilienne. Elle comprend donc la partie andine du rio Negro, du Neuquen, du Chubut et du Santa Cruz, soit 7,055 kilomètres, entre le 36e et 46e latit. S., spécialement la région entre les rios Limay, les lacs Lacar et Nahuel-Huapi; puis les vallées fertiles et habitables du bassin du Caleufu, où existe un chapelet de lacs, qui rappellent ceux de la Suisse.

Ces explorations et ces révélations géographiques de cette partie des Andes avaient surtout un intérêt national. C'est plus au sud qu'apparaît l'intérêt international; il surgit de l'étude de la vallée du 16 octobre et du cours du Carrenleufu, depuis le point

Digitized by Google

extrême visité par les explorateurs chiliens, jusqu'à sa source dans le lac Général Paz, ainsi que de la reconnaissance qui fut faite des collines et des basses vallées à l'est de la Cordillère.

M. Moreno a reconnu que la division interocéanique des eaux se fait à une centaine de kilomètres à l'orient de la Cordillère, dans les plaines où prennent leurs sources les affluents supérieurs du rio Pico, tributaire de la Palena; qu'il en est de même pour les affluents du rio Aysen; que des cours d'eau, jadis tributaires de l'Atlantique, se déversent maintenant dans le Pacifique; et qu'à l'époque des crues, partie des eaux reprend l'ancienne direction.

C'est donc cette découverte, que le *divortium aquarium*, ou partage des eaux, n'est pas fait par la Cordillère, moins encore par ses plus hauts sommets, qui a été la source de toutes les discordes depuis 1892. Le Chili, depuis lors, ne veut plus entendre parler des hautes cimes divisant les eaux, et ne veut plus traiter que sur la base de cette dernière partie de la phrase : le *partage des eaux*. Les protocoles accumulés n'ont rien résolu, et la querelle a été soumise à un arbitre, le roi d'Angleterre.

L'étude géographique de la région reprend depuis lors tous ses droits, et la science géographique profite de tout ce que les intérêts contraires dépensent d'énergie pour appuyer leurs prétentions. Combien d'efforts faits et quels merveilleux résultats! Le gouvernement argentin a choisi pour expert auprès de la légation argentine à Londres, l'explorateur hardi, le patriote si admirablement documenté qu'est M. Moreno; celui-ci a apporté, comme pièces du litige, et communique au monde entier les trésors géographiques que son labeur a accumulés pendant vingt-cinq ans.

A côté de cartes et de graphiques nombreux, M. Moreno présente une magnifique collection de panoramas photographiques qui révèlent l'aspect de ces régions, en grande partie inaccessibles, avec leurs lacs immenses tels que le Buenos-Aires et le San Martin, qui ont plus de 100 kilomètres de longueur; et plus au sud, le Viedma, le lac Argentin, dont les nappes s'étendent au milieu de solitudes qu'animent seulement quelques troupeaux de moutons, rares encore, mais appelés à multiplier rapidement dès que des voies plus faciles seront ouvertes à la conquête colonisatrice de cet admirable pays.

ÉMILE DAIREAUX.

Digitized by Google

L'AUSTRALIE

ORIGINE ET CONSTITUTION DE LA COMMONWEALTH

Une nouvelle nation vient de se constituer par la Fédération des États australiens sous l'égide de la Couronne britannique. Une esquisse de l'origine et des progrès de cette Fédération offre un intérêt d'actualité très particulier. La *Revue de Géographie* a la bonne fortune de pouvoir la présenter à ses lecteurs en puisant dans un important travail inédit de M. Paul Maistre, vice-consul de France, qui a vécu pendant douze années en Australie. Avec une grande compétence, M. P. Maistre a résumé des notes historiques, politiques et économiques sur le pays, sur ses habitants, sur son avenir. La *Revue* regrette de ne pouvoir les insérer *in extenso;* elle s'efforcera d'en donner les parties les plus caractéristiques.

Au milieu de l'année 1787, débarquait à Botany-Bay le premier convoi de convicts dont l'Angleterre se débarrassait en les jetant sur les côtes d'une terre inconnue. Un siècle après, l'Australie compte une population de plus de de 3,500,000 habitants de race anglaise; elle se donne une constitution fédérative autonome, des lois qui réalisent le programme le plus avancé du gouvernement démocratique. Elle définit ses ambitions d'avenir dans l'orgueilleuse devise : *Advance Australia!* et prétend déjà exercer sur l'océan Pacifique tout entier une hégémonie parfois intolérante.

Cette croissance merveilleuse est faite pour étonner, peut-être pour inquiéter les hommes politiques du vieux monde. En tout cas, elle leur impose une attention particulière; l'introduction d'un État nouveau, jeune, ardent, passionné, impatient de tutelle, dans l'équilibre politique et économique du monde, présente des inconnus de nature à les préoccuper justement.

Comme on le verra en lisant les pages suivantes, le développement rapide des colonies australiennes n'a pas été sans à-coups et sans crises, sans sacrifices non plus. La métropole, dans les trente premières années, a dépensé près de 250,000,000 de francs. Ce chiffre est à méditer pour les impatients qui s'effraient de l'accroissement des budgets coloniaux et qui méconnaissent cette antique vérité, qu'il faut savoir semer et attendre ensuite l'heure de la récolte.

LA RÉDACTION.

Digitized by Google

I

Au commencement du XVIe siècle, des navigateurs français prirent connaissance de la grande terre australe qui figura pour la première fois sur des cartes marines datées de 1552.

Au siècle suivant, les Hollandais explorèrent successivement une partie des côtes de l'Australie et de la Tasmanie et, en 1642, le gouvernement d'Amsterdam donna à ce continent le nom de *Nouvelle-Hollande.*

Cette même année, Tasman découvrait la Nouvelle-Zélande; ainsi, au milieu du XVIIe siècle, ces grandes îles, appelées depuis l'Australasie, paraissaient devoir être incorporées au domaine colonial hollandais. Les Anglais n'avaient pas encore visité ces magnifiques contrées sur lesquelles flotte aujourd'hui leur pavillon. Mais ils devaient bientôt y faire leur apparition, et, comme l'a dit, non sans ironie, un des meilleurs historiens anglais des colonies australiennes : « Si l'Anglais ne découvre rien et n'invente rien, il possède un merveilleux instinct (*knack*) pour *adopter* et développer les découvertes et les inventions des autres!... C'est ainsi que, de tous ces pays découverts par des navigateurs comme Gama, Colomb, Torrès, Tasman et Cartier, dont aucun n'était anglais, la plus grande partie appartient aujourd'hui à la race anglo-saxonne [1]. »

En 1689, les Anglais, sous le boucanier Dampier, font leur première apparition sur les côtes australiennes.

En 1769, le grand navigateur anglais Cook fait le tour de la Nouvelle-Zélande, et, en mars 1770, il atteint la côte sud-est de l'Australie. Il découvre alors Botany-Bay; explore pendant plusieurs mois la côte en remontant vers le nord; traverse le détroit de Torrès; puis prend possession, au nom de la Couronne Britannique, du territoire dont il venait de longer le littoral et qu'il dénomme *New South Wales* (Nouvelle-Galles du Sud).

En 1787, le gouvernement anglais qui, depuis que les colonies américaines lui avaient échappé, ne savait plus où envoyer ses *convicts*, décidait de fonder un pénitencier à Botany-Bay et le

1. Edward Jenks, M.-A., professeur de droit à l'University College, Liverpool, etc., *The History of the Australasian colonies*, Cambridge, 1895.

Digitized by Google

capitaine Phillip, de la marine anglaise, jetait, en janvier 1788, dans la baie de Port-Jackson, sur l'emplacement actuel de Sydney, les fondations d'une importante colonie pénale.

A la même date, La Pérouse arrivait à Botany-Bay; mais le « gouverneur » Phillip s'empressait de prendre formellement possession de la baie (Sydney Cove [1]), où il s'était établi, sans être, d'ailleurs, le moins du monde inquiété par notre grand navigateur.

En 1801, une expédition française commandée par Baudin et Freycinet, et comprenant trois bâtiments : le *Géographe*, le *Naturaliste* et la *Casuarine*, explora la côte sud-ouest de l'Australie, c'est-à-dire celle qui forme aujourd'hui la limite sud et sud-ouest des colonies d'Australie méridionale et d'Australie occidentale. Mais nos marins ne prirent non plus possession d'aucun de ces territoires sur lesquels l'Angleterre s'arrogeait déjà, d'ailleurs, des droits de souveraineté, cependant bien contestables, puisque, non seulement elle ne les avait pas découverts, mais qu'elle n'y possédait encore aucun établissement.

Aperçu géographique.

L'Australie mesure environ 7,600,000 kilomètres carrés; c'est-à-dire qu'elle est à peu près grande comme les deux tiers de l'Europe, Russie comprise. Aussi les Australiens, qui ne plaisantent pas sur le chapitre du patriotisme, l'appellent-ils le « Continent-Ile » : *The Island-Continent!* La population, de race européenne, dépasse 3,500,000 habitants.

Le climat est tropical au nord; semi-tropical au centre; et très chaud en été, mais tempéré pendant le reste de l'année, au sud.

Le long des 8,050 milles de côtes que possède le continent austral, on trouve de nombreux et bons ports.

Une longue chaîne de montagnes escarpées borde la côte orientale, mais la plus grande partie de l'intérieur, surtout dans la région de l'ouest, consiste en terrains plats, déserts sablonneux parsemés de roches, parfois recouverts d'une végétation maigre, rabougrie, souvent épineuse.

1. Sydney Cove est une des nombreuses petites baies, ou *coves*, que renferme Port Jackson.

Digitized by Google

Les lacs, nombreux, ne sont, en général, que de vastes dépressions, en forme de cuvettes. Alimentés par les rivières et les inondations, ils forment, en hiver, d'immenses marécages recouverts de roseaux, rendus inabordables par la largeur des berges boueuses qui leur font ceinture. En été, l'eau disparaît et laisse sur la terre durcie, cuite par le soleil, une croûte de sel grisâtre, qui, de loin, dans l'éblouissante lumière de ces régions, fait l'illusion de l'eau ou de la neige. C'est en creusant à quelques pieds de profondeur dans ces cuvettes, que les chercheurs d'or trouvent une eau saumâtre qu'ils rendent potable par la distillation.

L'Australie compte, particulièrement dans la région de l'est, un assez grand nombre de cours d'eau ; mais il en est peu qui méritent le nom de rivières. Dans la région du sud, on peut faire jusqu'à 1,500 milles sans en rencontrer un seul.

Aucune de ces rivières n'est navigable. Les plus importantes, la Murray et le Darling même, qui, en hiver, sont accessibles aux lourdes gabares à fond plat, employées au transport des laines, deviennent impraticables en été. C'est là un des grands désavantages de ce continent, dont des espaces immenses resteront toujours inhabitables faute d'eau.

On a essayé de remédier, en partie, à cette pénurie, en creusant des puits artésiens partout où la nature du sol l'a permis. On compte déjà près de quatre cents de ces puits artificiels rien que dans le Queensland. L'Australie méridionale, l'Australie occidentale, Victoria même, en possèdent aussi un assez grand nombre; mais des puits artésiens, si nombreux soient-ils, ne remplaceront jamais pour l'agriculture, le commerce et l'industrie, les fleuves, les rivières et les torrents qui font défaut à l'Australie. Aussi ce pays n'atteindra-t-il jamais, même toutes proportions gardées, le merveilleux développement dont les États-Unis nous offrent tous les jours le tableau.

Presque tout le littoral et la région de l'est consistent en pâturages où se fait, sur une vaste échelle, l'élevage du bétail, et, particulièrement, du mouton qui constitue une des principales richesses de ce pays.

La végétation, très dense dans certaines régions montagneuses, est généralement monotone par suite de son uniformité, la nombreuse famille des eucalyptus se retrouvant presque partout, avec

Digitized by Google

celle des acacias ou mimosas; les merveilles de la végétation des autres pays des tropiques font presque absolument défaut.

Par contre, le continent austral est très riche en minéraux. Il renferme des mines de cuivre, de zinc, d'étain, d'argent; on y rencontre l'antimoine, le mercure et, surtout, l'or. Ce dernier se trouve à l'état quartzeux, aussi bien dans les boursouflures rocheuses des déserts de l'ouest, dénommées *Blows*, qu'au sud, en Victoria (à Ballaarat, Bendigo, etc., où les filons atteignent de grandes profondeurs), et, au nord-est, à Gympie et près de la rivière Palmer dans le Queensland.

Enfin, la Nouvelle-Galles du Sud, qui a aussi ses mines d'or, possède une source de richesse bien plus sérieuse dans ses mines de charbon du district de Newcastle, non loin de Sydney.

La faune de l'Australie est unique en son genre. Les marsupiaux, quadrupèdes qui ont une poche renfermant les mamelles et pouvant recevoir les petits, forment l'immense majorité de ses mammifères. On en compte environ cent dix espèces, parmi lesquelles, une espèce d'échidné qui, de même que l'ornithorynque, des bushmen australiens, ce *ludus naturæ*, unique au monde, pond, couve, fait éclore et allaite ses jeunes sortis de l'œuf!

Ces marsupiaux, que l'on ne rencontre qu'en Australie (à part la sarigue, en Amérique), sont, paraît-il, les plus anciens mammifères connus. On en a retrouvé à l'état fossile[1] qui atteignaient la grosseur du rhinocéros et même de l'éléphant. Tels étaient le *diprotodon* et le *kangourou géant*.

Le *diprotodon longiceps* ressemblait assez au paresseux, ou *bradypus*, ou mieux encore à l'ours indigène australien dont il fut, à n'en point douter, l'ancêtre et le prototype, mais de la grosseur d'un jeune éléphant. Cet animal grimpait tant bien que mal aux arbres et était herbivore. On a retrouvé ses restes un peu partout en Australie, mais principalement en Victoria.

Le kangourou géant, dont les restes fossiles ont aussi été découverts en Victoria, ressemblait de tous points à son congénère actuel, le grand kangourou, dont il avait deux fois la taille. C'est-

1. Feu le professeur Mac Coy, de l'Université de Melbourne, bien connu pour ses travaux sur la faune australienne.

Digitized by Google

à-dire, qu'assis sur son train de derrière, il atteignait près de 4 mètres de haut.

Les beaux cacatoès blancs, les perroquets noirs à huppe jaune ou rouge, le superbe *ménure* ou oiseau-lyre, le *laughin jackass*, les cygnes noirs, sont parmi les plus beaux membres ailés de la faune australienne dont le *dingo*, ou chien sauvage, et le loup de Tasmanie sont les seuls carnivores un peu dangereux. Par contre les ophidiens y sont largement représentés.

Les noirs de l'Australie paraissent devoir être mis à l'échelon le plus bas de l'humanité.

Les ethnologues les placent sur le même rang que les Papous; ils en font néanmoins un type à part. Plusieurs savants croient que les naturels australiens descendent d'une race très ancienne dont ils seraient les seuls représentants. D'autres les disent originaires de la Malaisie, qui paraît avoir été reliée autrefois au continent australien.

Tous les indigènes australiens se rapportent à un type unique; leurs mœurs et leurs coutumes ne diffèrent que fort peu. Les hommes sont de grande taille et bien découplés. Ils ont le front large, la bouche très grande, les cheveux drus, noirs, mais non crépus. Les membres, principalement les jambes, sont grêles. Ils ont les mains et les pieds relativement petits, les dents belles et très fortes, et les lèvres beaucoup moins grosses que celles des noirs africains. En général, les femmes sont beaucoup plus petites, moins bien faites que les hommes et fort laides.

Leurs armes se composent de javelines longues de plusieurs mètres, de boucliers d'écorce, de boomerangs, haches de pierre et casse-tête en bois de formes diverses.

Le *boomerang* mérite une mention spéciale. Cette arme consiste en un morceau de bois dur, formant un coude plus ou moins accentué, de 0 m. 45 à 0 m. 60 de long. Large de 0 m. 05 à 0 m. 06 au centre, le boomerang va se rétrécissant légèrement vers les deux extrémités; il est aminci sur les bords en lame de couteau. Lancé avec force, obliquement, et avec un mouvement particulier du poignet, il part en tournoyant horizontalement, décrit une demi-parabole, et revient tomber aux pieds de celui qui l'a lancé en accomplissant l'autre moitié de sa courbe. Le boomerang qui a frappé le but visé par celui qui le lance n'exécute pas, on le

Digitized by Google

comprend, ce mouvement de retour. C'est, entre les mains des indigènes, une arme redoutable par sa précision et sa vélocité.

En général, les noirs d'Australie ont le port assuré. Ceux de Queensland se font remarquer par leur grande taille et leur férocité. Leur intelligence à tous est très bornée. Chaque tribu a un chef dont l'autorité est absolue.

Leurs vêtements consistent surtout en peaux de kangourous, de wallabys ou d'oppossums (sarigues), séchées au soleil et cousues avec les tendons extraits de la queue du kangourou; mais leur costume préféré est un pagne de fourrure ou de plumes d'émou.

Leurs habitations sont construites au moyen de larges bandes d'écorce formant un cône tronqué plus ou moins régulier, ou reposant tout simplement en un plan incliné sur une forte branche fixée horizontalement.

On n'a jamais eu de données bien exactes sur le chiffre de la population indigène de l'Australie. Le voyageur scandinave, Carl Lumholtz, l'a estimée à 200,000 à l'arrivée des Anglais, et à 60,000 au plus en 1889; ces chiffres paraissent trop élevés.

Du jour où les blancs ont pris possession de ce pays, ils ont travaillé plus ou moins ouvertement à la destruction des noirs. Dans les premiers temps, on les chassait comme des bêtes sauvages; on les tuait à coups de fusil; on les pendait; on raconte même que pour s'en débarrasser sans bruit, on les empoisonnait avec des pains arseniqués. Voici ce qu'écrivait, en 1888, Lumholtz, dont la véracité n'a jamais été mise en doute :

« ...On cite des cas où les jeunes gens employés sur les stations passaient leur dimanche à chasser les noirs, non pour une raison particulière, mais par amour du *sport*. On a même empoisonné les noirs. Un squatter à Long Lagoon, dans l'intérieur de Queensland, s'est rendu célèbre en empoisonnant un grand nombre de noirs en un seul jour, au moyen de strychnine qu'il plaçait sur leur route.

« Des actes de semblable cruauté se commettent encore aujourd'hui. J'ai rencontré, à Lower Herbert, un fermier qui se vantait d'avoir brûlé des noirs qu'il avait tués à coups de fusil, excellent moyen, disait-il, de faire disparaître toutes preuves de sa culpabilité. La vie d'un noir est considérée comme si peu de chose dans le nord de l'Australie qu'une ou deux fois, des colons m'ont offert

Digitized by Google

de m'en tirer quelques-uns pour me procurer leur crânes... Dans le nord de Queensland j'ai souvent entendu dire que le seul traitement qui convînt aux aborigènes était de tirer dessus. Un squatter de ces régions agissait d'après ce principe... Il tuait tous les indigènes qu'il trouvait sur ses pâturages, parce que, disait-il, c'étaient des tueurs de bestiaux; il tuait les femmes noires, parce qu'elles donnaient naissance à des tueurs de bestiaux, et les enfants, parce qu'il voyait en eux de futurs tueurs de bestiaux. »

Enfin, les malheureux noirs se sont vite assimilé tous les vices de leurs persécuteurs; aujourd'hui, les maladies et l'ivrognerie les font disparaître assez rapidement pour que l'on n'ait plus que rarement recours contre eux au fusil et au poison. Ceux de Victoria sont parqués sur un espace assez étendu appelé *réserve*, comprenant des bois et un lac, où ils peuvent chasser et pêcher tout à leur aise. Ces malheureux sont rationnés et forcés de se vêtir à l'européenne. On leur a enseigné des hymnes qu'ils chantent, le dimanche, dans une chapelle desservie par un ministre protestant. Ce futile essai de civilisation les tue aussi rapidement que les mauvais traitements; les trois quarts d'entre eux s'en vont de la poitrine; leurs enfants meurent presque tous en bas âge.

En Tasmanie, à l'arrivée des premiers colons, en 1803, on estimait la population indigène à environ 12,000 âmes[1]; en 1836, il en restait 300 dont on prit soin, et en 1876 s'éteignait le dernier survivant de la race, une femme.

De 1825 à 1834, la tuerie des aborigènes se fit sur une grande échelle; les colons anglais s'amusaient à organiser des parties de chasse aux noirs dans les forêts de l'île : « *they would go larking forth into the forests on the chance of bagging niggers*[2] ! »

« Peut-on concevoir, a demandé Lumholtz, rien de plus barbare que la façon dont l'Anglais a traité les noirs d'Australie ? »

La vérité nous force à ajouter que du nord du Queensland et de l'Australie occidentale nous arrivent encore, de temps à autre, des récits d'actes de cruauté tellement odieux qu'ils font douter de la raison de ceux qui s'en rendent coupables, et dont l'écho douloureux retentit, en Angleterre, jusqu'au Colonial Office !

1. Certains auteurs anglais ont dit 6,000; d'autres 18,000 : nous prenons la moyenne.
2. *The Tasmanians*, by H. Ling Roth. London, *Daily News*, 17 août 1899.

Digitized by Google

Nouvelle-Galles du Sud.

Nous avons déjà dit que l'Angleterre ayant dû cesser de déporter ses criminels en Virginie par suite de l'indépendance des États-Unis en 1776, le gouvernement britannique avait songé à déverser le trop plein de ses prisons en Australie.

Cette décision fut prise par le ministre Sydney vers la fin de 1786, et, dès le 13 mai 1787, une escadre ayant à bord 750 convicts, dont 200 femmes, 208 soldats d'infanterie de marine (dont 40 étaient accompagnés de leurs femmes), commandée par le capitaine Phillip, fut dirigée sur Botany-Bay.

Arrivé le 18 janvier 1788, le commodore Phillip reconnut bientôt que ce lieu ne pouvait convenir pour l'établissement qu'il avait en vue; il fixa alors son choix sur la petite baie à laquelle il donna le nom de Sydney, en l'honneur du ministre d'État promoteur de cette expédition. Les eaux de Sydney Cove étaient si profondes que les navires purent s'approcher tout près du rivage et décharger leur matériel sans qu'il fût besoin de construire des jetées ou des appontements.

Les commencements de la jeune colonie furent très durs. Le terrain sablonneux sur lequel le pénitencier avait été installé paraissait peu propre à la culture; les forêts vierges qui l'entouraient, parcourues par des noirs absolument sauvages, ne produisaient aucun légume, aucun fruit, et, pour ainsi dire, aucun gibier de nature à être utilisés par les nouveaux colons. Parmi ceux-ci, les officiers et les soldats n'étaient pas bons à grand'chose en dehors de leur service. Quant aux forçats, bien loin de s'attacher aux travaux agricoles, ils ne pensaient qu'à se voler entre eux ou à piller les provisions du camp; on ne pouvait les faire travailler que sous la surveillance de soldats armés et, toutes les fois qu'ils en trouvaient l'occasion, ils détruisaient les outils qui leur étaient confiés. La maladie s'en mêla bientôt; puis la disette se fit sentir; la famine devint menaçante, et Phillip dut envoyer une partie de ses convicts, avec des soldats pour les garder, dans l'île de Norfolk où un de ses lieutenants, King, avait déjà, sur ses ordres, fondé un petit pénitencier.

Sur ces entrefaites, trois autres transports arrivèrent qui appor-

Digitized by Google

taient, avec 1,500 nouveaux forçats, des vivres et des approvisionnements, et la jeune colonie reprit le dessus[1].

Lachlan Macquarie, qui administra la colonie pendant douze années (1808-1820), sut, le premier, lui donner une réelle impulsion. Il fonda des écoles, des églises, construisit des édifices publics et de nombreuses routes. Il donna des terres aux forçats libérés déclarant que, puisqu'ils avaient purgé leur peine, ils devaient être traités comme des citoyens ordinaires. Mais, chose curieuse, Macquarie s'opposa toujours, et de toutes ses forces, à l'immigration libre, disant que « la colonie était faite pour les forçats et que les hommes libres n'avaient rien à y voir ». Et si l'on veut avoir une idée de ce qu'était à cette époque cette population de 10,000 habitants, sur laquelle il avait la haute main, c'est encore lui qui nous la définira comme suit : « la colonie comprend ceux qui ont été déportés et ceux qui auraient dû l'être »... « *the colony consists of those who have been transported, and those who ought to have been.* »

C'est au temps de ce gouverneur qui, malgré toute son activité et ses nobles aspirations, ne voyait qu'un établissement pénal là où était, en réalité, le germe d'un nouveau monde, que les montagnes Bleues, réputées jusqu'alors infranchissables, furent traversées pour la première fois.

Les immenses pâturages naturels de Bathurst, qui s'étendent de l'autre côté de cette chaîne de montagnes, étaient à peine découverts que les squatters, ou éleveurs, y émigraient avec leurs troupeaux de gros bétail et de moutons, et, désormais, la Nouvelle-Galles du Sud n'avait plus à craindre que ses ressources demeurassent inférieures aux besoins croissants de ses habitants.

Déjà en 1803, un officier, du nom de Mac Arthur, avait établi, avec succès, un parc de moutons mérinos à Camden, où la couronne lui avait accordé environ 4,000 hectares de pâturages. Tels furent les modestes commencements de ce qui est, aujourd'hui, et de ce qui restera, selon toutes apparences, la première des industries australiennes : l'élevage du mouton.

En dépit de sa prospérité apparente, « l'Établissement » (*the Settlement*), comme on disait alors, avait coûté cher à la métro-

1. En 1792, elle possédait en tout : 22 têtes de gros bétail, 11 chevaux, 105 moutons et 43 porcs.

Digitized by Google

pole : environ dix millions de livres sterling (250,000,000 fr.) en trente-quatre ans. Mais, comme on l'a fait observer avec justesse, c'était de l'argent bien placé, car « la même somme dépensée en bagnes, *at home*, n'eût rien produit, tandis qu'en Australie ces millions devaient ouvrir un pays grand et libre au travail et aux industries des hommes »[1].

En 1821, la population s'était élevée à près de 30,000 âmes, dont environ la moitié de forçats. A cette même époque, la colonie comptait 5,000 chevaux, 120,000 têtes de gros bétail et 350,000 moutons. A partir de ce moment, l'immigration libre fut encouragée.

Les nouveaux immigrants, venus à leurs frais, n'étaient pas sans ressources; aussi, sur les terres qui leur furent concédées, se livrèrent-ils généralement à l'élevage ou à l'agriculture, créant dans l'intérieur, et toujours en s'éloignant davantage de Sydney, des centres relativement populeux et prospères. Comme ils avaient besoin de domestiques, de bergers, de laboureurs, et d'artisans de toutes sortes pour leurs exploitations, ils demandèrent et obtinrent que la main-d'œuvre pénale fût mise à leur disposition; celle-ci cessa, dès lors, d'être improductive et à la charge de l'État. C'était double bénéfice, pour la colonie et pour la métropole qui, d'ailleurs, avait toujours à supporter les frais de la transportation et des établissements pénitentiaires.

Petit à petit, ceux-ci se vidèrent, pour répondre aux besoins des colons, et les forçats, disséminés sur un grand nombre de fermes ou de *stations*[2], situées à de très grandes distances les unes des autres, se fondirent, peu à peu, dans ces milieux honnêtes où ils se trouvaient isolés, perdus, submergés. Ce mouvement prendra de plus en plus d'importance, au fur et à mesure que la déportation diminuera et que l'immigration libre augmentera, et ainsi s'effacera graduellement le stigmate honteux dont fut marquée au front la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud à sa naissance.

Il importe de noter ici que toutes les colonies australiennes qui

1. Edward Jenks : *The Founding of New South Wales*.

2. Dans l'industrie pastorale australienne, on nomme *station* la résidence du *squatter*, terme américain qui désigne le gros éleveur, et *run*, les terres sous-louées par l'État au squatter et sur lesquelles celui-ci fait paître ses troupeaux. *Run* signifie donc littéralement, d'après son étymologie anglaise, les pâtures que *parcourent* les troupeaux. Ce sont, en général, des prairies naturelles assez pauvres, puisqu'elles ne nourrissent en moyenne que 2 moutons par hectare.

Digitized by Google

débutèrent par la transportation n'ont commencé à jouir d'une véritable prospérité que du jour où l'élément pénal a été noyé dans le flot de l'immigration libre[1].

Vers 1830, une société se forma en Angleterre sous la raison sociale *The Australian Agricultural Company*, au capital de vingt-cinq millions de francs (£ 1,000,000), en vue de « développer les industries pastorale, agricole, forestière et minière de l'Australie ». Le gouvernement britannique concéda à cette association, qui encouragea l'émigration anglaise sur l'Australie, un million d'acres (400,000 hectares) de terres d'excellente qualité situées près des sources de la Darling, dans les *Liverpool plains*.

A partir de ce moment les progrès de la colonie sont de plus en plus sensibles bien que troublés, de temps à autre, par certaines crises passagères. Mais bientôt un événement se produisit qui, plus que tout autre, devait appeler l'attention du monde sur l'Australie et avoir une influence extraordinaire sur les destinées de ce continent tout entier : la découverte de l'or.

En 1840, un explorateur polonais, Strzelecki, trouvait du quartz aurifère dans les montagnes Bleues. A l'instante prière du gouvernement de Sydney, qui craignait l'effervescence qu'une nouvelle de cette nature eût causé dans la population de la colonie, et particulièrement parmi les forçats, il consentit à ne pas divulguer sa découverte.

Ce n'était cependant que partie remise. En effet, en mai 1851, un colon de Bathurst, Edward Hargraves, qui avait été mineur d'or en Californie, frappé par la similitude des roches et de la stratification des bords du Sacramento avec certaines régions des montagnes Bleues, découvrait, pour ainsi dire à coup sûr et sans recherches, de l'or en quantité rémunératrice dans les terrains d'alluvion d'un petit affluent de la Macquarie. Ébruitée par Hargraves lui-même, la nouvelle se répandit dans tout le pays avec une incroyable rapidité, et, quelques jours plus tard, des milliers de bras fouillaient et lavaient fiévreusement les sables du nouveau Pactole australien.

La même année, on découvrait de nouveaux gisements aurifères, entre autres ceux de Turon et d'Abercrombie, et, en juillet 1851, la

1. Sur les six États australiens actuellement fédérés, deux seulement, Victoria et l'Australie méridionale, ont été colonisés dès l'abord et exclusivement par des émigrants libres.

Digitized by Google

trouvaille par un berger aborigène, d'une merveilleuse pépite d'or vierge dans sa matrice, pesant plus de cent livres (poids anglais), et estimée quatre mille livres sterling (100,000 francs), révolutionnait l'Australie tout entière.

On vit alors les maisons de commerce, les exploitations pastorales et agricoles, les navires en rade, désertés pour les nouveaux placers où se ruèrent des individus de tout âge et de toutes conditions. Quelques tentes, des camps volants, puis des villes s'élevèrent spontanément sur les nouveaux diggings[1], et le gouvernement, cédant devant l'entraînement des masses, dut s'occuper de réglementer l'exploitation des placers, d'en organiser la police et d'y maintenir l'ordre.

La Nouvelle-Galles du Sud ne devait pas profiter longtemps du fort regain d'immigration provoquée par les découvertes de l'or, car cette même année se révélaient au monde les champs d'or de Ballaarat et de Bendigo, dans le district de Port-Phillip[2], bien autrement riches que ceux de la colonie-mère, et qui eurent, sur l'avenir économique et politique du continent australien tout entier, des conséquences aussi rapides qu'irrésistibles.

Momentanément, la Nouvelle-Galles du Sud eut beaucoup à souffrir de la concurrence des merveilleux placers du district de Port-Phillip qui exercèrent, sur les forces vives de l'Australie, l'action d'un tout-puissant aimant. Cependant, grâce aux inépuisables richesses que lui offraient l'agriculture et l'élevage, la colonie-mère reprit peu à peu le dessus, et, la crise traversée, retrouva son équilibre et rentra dans le cours normal de son existence, un instant bouleversée, et même fortement menacée, par la fièvre de l'or.

La Nouvelle-Galles du Sud avait 30,000 habitants en 1821 ; elle en comptait 150,000 en 1841 ; 360,000 en 1861 ; 1,130,000 en 1891 ; 1,360,000 fin 1899.

En 1895, le mouvement des importations et des exportations s'élevait à près de 38 millions de livres sterling ; il dépassait 54 millions en 1899. Les importations consistent en produits manufacturiers ; les exportations, en matières premières, peaux, laines et métaux[3].

1. Du verbe anglais : *to digg* = bêcher, remuer, retourner la terre.
2. Depuis dénommé tour à tour *Australia Félix*, puis *Philliplaud* et enfin *Victoria*.
3. « ...L'esprit d'entreprise en Australie est, en ce moment, extraordinaire, tant

Digitized by Google

Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, compte 430,000 habitants. C'est une grande et belle ville, admirablement située au fond d'un des plus beaux ports naturels du monde, port Jackson, *our beautiful harbour*, comme l'appellent avec orgueil les Néo-Gallois.

Tasmanie.

Les rejetons directs de la Nouvelle-Galles du Sud sont : la *Tasmanie*, *Victoria*, et le *Queensland*.

La Tasmanie, située au sud de l'Australie dont elle est séparée par le détroit de Bass, bien que la moins importante des trois colonies précitées, vient la première en date. Découverte en décembre 1642 par le hollandais Tasman, elle fut nommée Terre de Van Diemen par ce navigateur. Elle fut explorée en partie par Cook en 1777.

En 1803, un pénitencier où l'on devait reléguer ce que Sydney comprenait de plus dangereux, de plus incorrigible parmi sa population de forçats, fut fondé sur l'estuaire de la Derwent, au sud de la Tasmanie et nommé Hobart Town, lord Hobart étant alors secrétaire d'État aux Colonies.

En 1804, un deuxième bagne fut établi à Port-Dalrymple, au nord de l'île, non loin de l'emplacement occupé aujourd'hui par Launceston.

En 1807, le bagne de Norfolk Islands est transféré « corps et biens » en un lieu situé à environ 15 milles de Hobart et nommé New-Norfolk par les déportés, en souvenir de l'île qui avait été leur premier *home*.

De 1803 à 1817, la Tasmanie, dont la population ne dépassait pas 3,000 âmes, ne fut à vrai dire qu'un vaste dépôt de criminels et de gardes-chiourmes. Les forçats, soumis au régime le plus

en ce qui concerne l'élevage du bétail et l'agriculture que l'industrie minière. Mais cet esprit n'est peut-être nulle part aussi remarquable que pour l'exportation des produits frigorifiés. Nous nous attendons à ce que la seule exportation des beurres australiens ne sera pas moindre de 20 à 25,000 tonnes en 1901, alors qu'elle n'était que de quelques centaines de tonnes il y a quelques années...

« ...Le commerce des produits frigorifiés, d'abord limité à la viande, s'étend, aujourd'hui, aux fruits, au beurre, à la volaille, au lapin et enfin aux œufs... » (*Rapport annuel* de la Compagnie de navigation Peninsular and Oriental C°.)

Digitized by Google

inhumain, s'évadaient fréquemment des bagnes, se jetaient dans la brousse, d'où ils ne sortaient que pour voler, piller les quelques colons isolés qu'ils tuaient sans pitié s'ils leur résistaient, tantôt massacrant les noirs, tantôt se servant d'eux comme guides et auxiliaires dans leurs déprédations et leurs attaques nocturnes.

Vers 1818 cependant, le lieutenant-gouverneur parvient à réprimer les excès des *Bushrangers* ou coureurs de brousse, qui avaient jeté la terreur dans toute l'île. Il fait appel à l'immigration libre à laquelle on offre des concessions gratuites de terres, des vivres pour six mois, et, à titre de prêt, du bétail et des semences, le gouvernement s'engageant en outre à acheter des colons, à des prix fixes, tout le blé et toute la viande de boucherie qu'ils produisaient. Encouragée par ces efforts, l'immigration libre, ce souverain antidote de la colonisation pénale, fit de grands progrès dans la Terre de Van Diemen, que la presse anglaise s'appliquait à faire connaître et l'on vit arriver jusqu'à 600 colons par an. En 1821, on comptait dans l'île 7,400 habitants. De cette année datent les premiers efforts des colons libres pour se débarrasser des forçats.

Vers 1830, commence la destruction *systématique* des noirs, sous les ordres et la direction du gouvernement local. Cette guerre, ou plutôt ce massacre organisé, dura quatre ans, et en 1834 les quelques malheureux aborigènes qui avaient échappé aux balles des colons et des soldats anglais, furent déportés sur l'île de Flinders « où ils moururent rapidement en proie à une incurable nostalgie[1] ».

En 1850, la terre de Van Diemen est dotée d'une constitution comme les autres colonies australiennes. Alors se forme la Ligue contre la déportation des criminels qui n'obtient gain de cause à Londres qu'en 1853. A cette même époque, et comme pour effacer toute trace de ses origines, la terre de Van Diemen changeait officiellement son nom en celui de Tasmanie.

En 1841, la Tasmanie comptait 57,000 habitants; en 1861, 90,000; en 1891, 150,000; et à la fin de 1899, plus de 180,000.

Le climat de la Tasmanie, plus tempéré que celui de l'Australie, est très salubre. Le pays est ondulé avec des plaines fertiles et des montagnes peu élevées, recouvertes de forêts d'essences variées

1. Roth, *The aborigenes of Tasmania.*

Digitized by Google

dont quelques-unes fort belles. La flore et la faune y sont, d'ailleurs, à peu près semblables à celles de l'Australie.

Il existe des mines d'argent, d'étain, de cuivre et même d'or. Enfin on a reconnu, sur divers points de l'île, des dépôts de houille de bonne qualité et d'une exploitation facile.

La capitale est Hobart[1], jolie ville avec un beau port desservi par de nombreuses compagnies de navigation, et qui renferme près de 50,000 habitants.

Queensland.

L'énorme territoire de l'État australien qui porte le nom de Queensland, ou Terre de la Reine, compte environ cinq fois et demie la superficie de tout le Royaume-Uni. Sa configuration rappelle celle de la Nouvelle-Galles du Sud. Une chaîne de montagnes longe le littoral. On trouve, dans le sud principalement, d'excellents pâturages, et le long de la côte orientale, nombre de ports naturels où l'activité industrielle et commerciale s'est disséminée, au lieu de se concentrer sur un seul point, comme c'est le cas pour Melbourne, Adélaïde et Fremantle.

Les côtes du Queensland furent aperçues par Cook en 1770.

En 1824, un établissement pénal fut fondé à Moreton-Bay (Brisbane). En 1840, le territoire situé autour de Moreton-Bay prend le nom de « district nord de la Nouvelle-Galles du Sud ».

A partir de ce moment, l'immigration libre commence à prendre de l'importance, et à l'élevage du bétail vient se joindre l'industrie agricole.

En 1841, la transportation étant abolie en Nouvelle-Galles du Sud, le territoire de Moreton-Bay fut débarrassé de ses convicts.

En 1859, le « North District of New South Wales » devint la colonie de Queensland, qui reçut une constitution analogue à celle de la colonie-mère, acquérant ainsi, d'un seul coup, territoire indépendant et self-government.

La nouvelle colonie eut aussi à traverser des crises graves qui

1. *Hobart* tout court depuis que c'est une *City*, et non plus Hobart Town comme auparavant.

Digitized by Google

faillirent compromettre son avenir; mais en 1867, la découverte de l'or dans le riche district de Gympie (130 milles de Brisbane) assura sa fortune.

Outre l'or, on trouve en Queensland, de l'argent, de l'étain et du charbon.

L'élevage du bétail et l'extraction de l'or ne sont pas les seules grandes industries du Queensland. Grâce au climat tropical de cette colonie, on put y introduire successivement la culture du coton et celle de la canne à sucre. Ces deux cultures nécessitèrent l'emploi de la main-d'œuvre canaque, qui donna lieu à des abus scandaleux. Pour mettre un terme aux cruautés des planteurs, qui en étaient arrivés à faire enlever de force les malheureux noirs des îles du Pacifique, le gouvernement local dut réglementer les engagements de ces travailleurs.

En 1861, la population du Queensland était évaluée à près de 35,000 habitants; elle atteignait près de 400,000 âmes en 1891, et plus de 500,000 à la fin de 1899.

La capitale Brisbane compte plus de 120,000 habitants.

Australie occidentale.

Le continent austral est si grand que les premiers colons anglais établis à Sydney paraissent avoir été en proie à la crainte, sans cesse renaissante, de voir une puissance étrangère y fonder, à l'instar de l'Angleterre, un établissement colonial.

Ce fut une panique de ce genre qui détermina, en 1826, l'envoi de Sydney d'un détachement de soldats pour prendre possession au nom de la couronne britannique de King George's Sund, sur la côte sud de l'Australie occidentale (*Western Australia*), beau port naturel que domine la petite ville d'Albany, jusqu'à ces derniers temps point de relâche des grandes compagnies à vapeur qui relient l'Australie à l'Europe[1].

En 1827, le capitaine Fremantle planta le drapeau anglais sur

1. Albany qui n'a jamais été très prospère, va selon toute probabilité être complètement abandonnée par les compagnies de navigation pour Fremantle, dont la rade est loin d'être bonne, mais qui a l'avantage d'être le port de la capitale de l'ouest australien, Perth, sur la rivière des Cygnes.

Digitized by Google

le point où s'élève aujourd'hui la ville qui porte son nom. Il fut suivi à peu d'intervalle par 800 émigrants qui furent installés sur les bords des lagunes que forme la rivière des Cygnes à quelques milles de Fremantle, où elle se jette dans l'océan Indien ; le nom de Perth fut donné à la future capitale de l'Australie Occidentale.

Les premières années furent très dures pour les colons. Le gouvernement britannique qui, dès l'abord, avait résolu que la nouvelle colonie devrait suffire à ses propres besoins, avait trouvé l'expédient suivant : la couronne faisait face à tous les frais de la colonisation au moyen de concessions foncières; le gouverneur lui-même recevait, en guise de traitement annuel, un millier d'acres de terre; et, afin d'encourager les émigrants à emporter avec eux des biens meubles, on promettait une prime de 20 acres pour toute importation en nature de la valeur de 3 livres. Ces mesures extraordinaires eurent pour effet de déterminer un nouveau flot d'émigrants qui apportèrent avec eux à Perth de grandes quantités d'objets de luxe, fort coûteux sans doute, mais qui ne pouvaient être d'aucune utilité à une colonie naissante. En outre, comme lors des premières concessions, le choix fut donné aux personnages importants de Perth : gouverneur, membres du conseil et petits employés de l'administration coloniale, il se trouva que les émigrants disposés à se livrer à l'agriculture, durent s'établir fort loin dans l'intérieur des terres, dans un pays absolument inconnu, et à peu près à la merci des noirs indigènes. Aussi ne faut-il pas s'étonner si le nouveau *settlement*, loin de prospérer, se vit peu à peu abandonné par un grand nombre de colons dont quelques-uns retournèrent en Angleterre et d'autres allèrent s'établir dans les colonies avoisinantes.

Quatorze années s'écoulèrent sans amener aucun changement notable dans la situation de la nouvelle colonie.

En 1848, le gouvernement britannique offrit aux colons de Perth de leur envoyer des convicts et, après avoir discuté les avantages et les désavantages de la main-d'œuvre pénale, on se décida à l'accepter. Un premier convoi de déportés arriva à Perth en 1849; il fut suivi de beaucoup d'autres, jusqu'en 1868, date à laquelle la déportation cessa complètement en Australie.

Ces arrivages successifs de criminels, de gardes-chiourmes et de soldats contribuèrent sans doute à augmenter le mouvement commercial de Perth, dont les boutiquiers eurent quelques pra-

Digitized by Google

tiques et les fonctionnaires quelques administrés de plus ; mais, en réalité, la colonie n'émergea point, pendant cette période, de l'état de langueur, dans lequel elle était plongée depuis ses débuts, et le peu qu'elle gagna en apport matériel par l'adjonction d'un bagne, elle le perdit, et au delà, en considération auprès des autres colonies comme en « self-respect » chez elle.

En fait, l'histoire de la colonisation pénale nous offre la même leçon dans toute l'Australie; en Nouvelle-Galles du Sud comme en Tasmanie, dans l'ouest australien comme dans le Queensland, le bagne est, partout et toujours, non seulement un stigmate de honte et une cause de déchéance morale, mais encore un obstacle insurmontable dans la voie des progrès purement matériels de ces communautés.

Aussi la colonie d'Australie Occidentale, bien qu'elle ne fût pas, à proprement parler, une colonie pénale, n'en supporta-t-elle pas moins, pendant de longues années, les conséquences de la fâcheuse détermination prise par ses premiers habitants d'y autoriser un dépôt de convicts. Ce fut elle qui reçut d'Angleterre les derniers envois de ces répugnants immigrants contre lesquels les colonies voisines durent, à certains moments, prendre des mesures spéciales de protection, et auxquels elles finirent par interdire le territoire australien[1].

A partir de 1868, la colonie, que l'on avait comparée, en Australie même, à un squelette géant, *the giant skeleton of a colony*, se relève peu à peu de la pauvreté et du discrédit dans lequel elle était tombée.

En octobre 1890, la Couronne la dote d'une constitution semblable à celles des autres colonies-sœurs. Cette émancipation politique ne porta cependant pas aussi rapidement des fruits, en Australie Occidentale, que dans les autres colonies. Cela tient à ce que les pouvoirs publics y étaient détenus presque exclusivement par une véritable oligarchie.

Ce ne fut qu'à partir de 1892 environ, lorsque la découverte de riches filons d'or attira sur l'ouest australien, tout un flot de mineurs, victoriens pour la plupart, remuants, énergiques, pénétrés

1. C'est un fait assez curieux que le gouvernement métropolitain dut cesser d'expédier des convicts à Perth, bien que les habitants de cette ville le suppliassent de continuer ces envois, parce que toutes les autres colonies australiennes protestèrent violemment contre cette coutume.

Digitized by Google

de leurs droits politiques et décidés à les faire prévaloir dans leur nouvelle patrie comme dans leur ancienne, que ce pays commença à sortir de l'état de léthargie où il était resté plongé jusque-là.

Aujourd'hui, la lutte est engagée entre quelques privilégiés qui voudraient encore conserver la direction des affaires, et une classe ouvrière qui constitue, à n'en point douter, le nerf et le principe vital : la force productive de la colonie.

L'Australie Occidentale a quelques centres miniers perdus dans l'immense désert qui forme l'intérieur de ce vaste État. Le climat, très chaud, y est aussi fort sain. La saison des pluies s'étend de mai à octobre.

Les principaux produits sont l'or, la laine, les perles, la nacre, le plomb, le cuivre, et les bois de construction.

Le manque d'eau et de combustible, la rareté du bois de charpente pour puits de mines, le prix très élevé de la main-d'œuvre (conséquence naturelle de la cherté des vivres dans un pays qui s'approvisionne presque entièrement au dehors), tout contribue à rendre excessivement coûteuse l'exploitation des gisements.

A la fin de 1900, la colonie comptait environ 178,000 habitants.

La capitale, Perth, renferme environ 40,000 habitants. Bâtie en grande partie en bois, sur la rive droite de l'estuaire de la rivière des Cygnes et à 12 milles de la côte, elle ne présente rien de remarquable.

Australie méridionale.

L'Australie méridionale, en y comprenant le territoire nord (*Northern Territory*) qui en forme partie intégrante depuis 1863, a une superficie qui est sept fois et demie celle du Royaume-Uni.

L'Australie méridionale, proprement dite, comprend de belles plaines propres à l'agriculture ; de longues chaînes de montagnes et de riantes vallées où l'on retrouve la flore ordinaire de l'Australie ; enfin, d'immenses plaines desséchées, arides, mais dont les sables recouvrent de grandes richesses minérales.

Pendant longtemps, le nord est resté fermé à la civilisation. La construction, de 1870 à 1872, d'une ligne télégraphique qui

Digitized by Google

traverse le continent australien d'Adélaïde à Port-Darwin[1], sur une longueur de 1,975 milles, n'a pas peu contribué à faire connaître ces régions que l'on croyait en tout semblables aux déserts africains. On y a trouvé de l'eau, des pâturages, des terrains aurifères et d'autres propres à la culture de certaines plantes tropicales, la canne à sucre par exemple.

On a dit que le climat de l'Australie méridionale ressemblait à celui de la Sicile et de Naples; c'était le flatter. L'hiver y est la saison des pluies; en été, c'est-à-dire en décembre, janvier et février, le thermomètre accuse assez souvent de 38 à 40 degrés centigrades à l'ombre. Grâce à la chaleur sèche qui règne dans ces contrées, les maladies scrofuleuses et tuberculeuses y sont fort rares; en revanche, le sable, que les vents chauds du nord soulèvent en tourbillons, est la cause de nombreuses ophtalmies.

En 1834, un acte du Parlement britannique autorisa Sa Majesté à « créer une *Province de Sud-Australie* qui serait affranchie de la juridiction des autres gouvernements australiens ».

Deux ans plus tard, la *South Australian Association* envoyait un premier convoi d'émigrants qui se fixèrent dans l'île des Kangourous. Si l'île était pittoresque, l'emplacement était mal choisi, et, quelques mois plus tard, les émigrants remettaient à la voile pour le golfe de Saint-Vincent. Ils débarquèrent au point où se trouve aujourd'hui Glenelg, et allèrent fonder, à 7 milles dans l'intérieur des terres, sur un vaste plateau que domine la chaîne des monts Lofty, et sur les rives de la Torrens, une ville qu'ils appelèrent Adélaïde, du nom de la femme du prince régnant d'Angleterre.

Les commencements furent pénibles; les émigrants eurent à supporter de grandes privations.

En mars 1837, eurent lieu les premières ventes de terrain dans la cité d'Adélaïde. La banque *The South Australian Bank* s'installa provisoirement sous une tente; elle occupe aujourd'hui un véri-

1. D'où l'Australie est reliée à l'Asie et à l'Europe par le câble sous-marin de l'*Eastern Telegraph Company*. Voici, par le détail, les sections de cet immense fil qui réunit Port-Darwin à Falmouth en Angleterre : Falmouth à Gibraltar par Lisbonne (mer), 1,260 milles; Gibraltar à Malte (mer), 981 milles; Malte à Alexandrie (mer), 819; Alexandrie à Suez (terre), 224; Suez à Aden (mer), 1,308; Aden à Bombay (mer), 1,664; Bombay à Madras (terre), 600; Madras à Penang (mer), 1,213; Penang à Singapour (mer), 381; Singapour à Batavia (mer), 560; Batavia à Banjoewangi (terre), 480; Banjoewangi à Port-Darwin (mer), 970. Si l'on y ajoute Port-Darwin à Adélaïde 1,975 milles, on arrive à un total de 12,425 milles.

Digitized by Google

table palais. La colonie comptait alors tout au plus 600 habitants.

Pendant quelque temps tout sembla prospérer. Mais ceux des émigrants qui avaient des capitaux à leur disposition ne voulaient point se fixer dans l'intérieur du pays ; ils spéculaient sur les ventes de terrains dans Adélaïde même. Les émigrants pauvres, sans ouvrage, se concentrèrent à leur tour dans la ville ; le sol resta sans culture ; les choses nécessaires à l'existence devinrent hors de prix[1] ; enfin, des dépenses intempestives et mal conçues jetèrent le désarroi dans les finances de la colonie.

Alors vint la débâcle, le *krach* comme nous dirions aujourd'hui. Ceux qui avaient acheté des terrains voulurent les revendre, mais tout le monde ayant eu la même idée à la fois, il s'ensuivit une baisse telle que quiconque avait placé une petite fortune dans ces spéculations, réalisa tout au plus les fonds nécessaires pour rentrer en Angleterre[2]. La jeune colonie revit donc la misère des premiers jours; elle eût peut-être sombré et terminé ainsi sa courte et orageuse existence, si le gouvernement britannique n'avait consenti à remplir, à titre d'avance, les engagements financiers du gouvernement colonial.

De ce qui semblait devoir être une cause de ruine vint le salut. Quelques travailleurs économes, profitant de la baisse prodigieuse qui venait d'avoir lieu dans les prix des terrains, achetèrent des propriétés qu'ils se mirent à exploiter pour leur propre compte. Ainsi se forma le noyau de petits propriétaires agriculteurs essentiel à toute colonie naissante; le remède était sorti du mal.

La découverte des mines de cuivre de Kapunda, puis celles de Burra-Burra, qui en douze mois donnèrent jusqu'à 10,000 tonnes de métal pur d'une valeur de 700,000 livres sterling, et enfin celles de Moonta et de Wallaroo, dans la péninsule d'York, rendirent la colonie florissante jusque vers 1873[3].

Depuis, par suite des fluctuations du marché du cuivre et de l'épuisement même des mines, cette industrie a périclité, et tout le pays s'en est ressenti. On a même constaté, dans la marche en avant de la colonie, un temps d'arrêt qui eût pu devenir un mou-

1. La farine fut payée 2,000 francs la tonne.

2. Nous avons assisté à un krach de ce genre, en Victoria (1893), qui mit cette colonie à deux doigts de sa ruine, et qui avait eu pour cause une spéculation effrénée sur les terrains.

3. Consultez *Les Nouvelles Sociétés anglo-saxonnes*, par Pierre Leroy-Beaulieu. A. Colin et Cie, éditeurs, 1897.

Digitized by Google

vement de recul si l'élevage des moutons et des bêtes à cornes, puis la découverte des mines d'argent sur les frontières de la Nouvelle-Galles du Sud et la culture sur une large échelle des céréales (en particulier du froment), et enfin celle de la vigne, des olives et des fruits qui s'exportent jusqu'à Londres, n'avaient procuré de nouvelles ressources à la colonie qui traversait en 1888 une dernière crise financière.

En 1891, l'Australie Méridionale comptait 320,000 habitants, et 366,000 en 1897.

Victoria.

La plus petite des colonies australiennes, Victoria, le dispute en richesse à la colonie-mère elle-même.

Sa superficie, qui représente à peu près la trente-quatrième partie du continent australien, est à peu près équivalente à celle de la Grande-Bretagne.

Le climat est le plus tempéré et le plus sain de tout le continent australien. Son littoral est très fertile.

En 1803, a lieu la première tentative de colonisation de Port-Phillip. Le gouvernement métropolitain résolut à cette époque d'y fonder un établissement pénal, d'abord parce qu'il ne lui semblait pas prudent d'envoyer tous ses convicts au même endroit, c'est-à-dire à Sydney, ensuite parce qu'il craignait que la France ne fît occuper cette partie sud du littoral de l'Australie que venait d'explorer un navigateur français, le capitaine de frégate Baudin.

Un convoi de 400 convicts y fut débarqué au mois d'octobre sous le commandement du lieutenant-colonel Collins. Sur la côte, le terrain est sablonneux et improductif. L'été arriva, et, avec les grandes chaleurs, les privations des nouveaux colons redoublèrent. Collins jugea que Port-Phillip était, de tous les lieux qu'il avait visités, le moins propre à l'établissement d'une colonie et demanda la permission de lever le camp. Il fut autorisé à se rendre en Tasmanie et Port-Phillip fut abandonné.

En décembre 1824 seulement, un colon, M. Hamilton Hume, entreprend, de compagnie avec un capitaine Howell et 6 convicts comme domestiques, un voyage de découverte en partant de Sydney avec l'intérieur du territoire de Port-Phillip pour objectif.

Digitized by Google

Hume et Howell dans la relation qu'ils publièrent de leur voyage firent une description enthousiaste de la contrée qu'ils avaient traversée au nord de Port-Phillip.

Cependant, ce ne fut que dix ans plus tard, en 1834, que deux colons tasmaniens formèrent, chacun de leur côté, une expédition en vue de fonder une exploitation agricole ou pastorale sur le littoral encore inoccupé de Port-Phillip[1].

L'année suivante (1836), arrivèrent d'autres colons de Tasmanie et de la Nouvelle-Galles du Sud, et le gouvernement de Sydney reconnut officiellement l'existence de la colonie nouvelle. Telles furent les très modestes débuts de la florissante colonie de Victoria.

En mars 1837, sir Richard Bourke, premier gouverneur en titre de Port-Phillip, donne à l'embryon de ville qui s'élève alors sur les bords du Yarra le nom d'un grand homme d'État anglais contemporain, lord *Melbourne*, et y autorise les premières ventes de terrains.

En mars 1851, la population du district de Port-Phillip dépassait 70,000 habitants, et le *District*, qui, depuis 1842, aspirait à se séparer de la Nouvelle-Galles du Sud, était érigé en colonie indépendante sous le nom de *Victoria*, en l'honneur de la reine.

C'est à cette époque que se place cet événement qui eut, sur Victoria en particulier et sur l'Australie tout entière, une extraordinaire influence : la découverte des riches placers de Bendigo et de Ballaarat.

En octobre 1851, 10,000 hommes cherchaient de l'or à Ballaarat; en octobre, on comptait 8,000 mineurs dans le district de Mount Alexander, et près de 40,000 à Bendigo ou Sandhurst.

En mai 1852, on estime que 70,000 hommes s'adonnaient exclusivement à la recherche de l'or dans Victoria.

Melbourne et Geelong (qui s'était fondée dans Corio Bay) étaient désertes ; toutes les classes de la société avaient succombé à la tentation : magistrats, médecins, avocats, commis, marchands, artisans, matelots quittaient les villes et les bourgades ; on les voyait le pic, la pelle et le crible ou la battée en main, leur *swag*

1. Un de ces colons, Batman, arrivé le premier, se fit céder par un chef aborigène, en vertu d'un contrat fabuleux, en échange de quelques douzaines de couteaux, de miroirs, de fichus, de couvertures, tout le terrain sur lequel s'élève aujourd'hui Melbourne. Cette transaction fut plus tard annulée par le gouvernement de Sydney, non cependant sans indemnité aux survivants de la *Port Phillip Association*.

Digitized by Google

ou fourniment, sur le dos, enthousiastes, hypnotisés par la perspective de la fortune, en route pour les champs d'or où l'on trouvait des « poches » ou des « pépites » qui représentaient à elles seules des milliers de livres sterling[1].

On vit alors les magasins fermés, les champs sans culture, les navires désertés par leurs équipages. Les agents de police, les gardiens des prisons eux-mêmes, donnaient leur démission en corps ; et le bruit des fortunes rapidement acquises se répandant en Australie, en Europe, et en Amérique, un flot ininterrompu d'émigrants se rua sur Victoria. Aussi la population de la colonie atteignait-elle 240,000 âmes en 1854; plus de 400,000 en 1857; et 540,000 en 1861.

Naturellement, les colonies avoisinantes souffrirent beaucoup de l'irrésistible attraction qu'exerçait alors Victoria ; en 1852, la Tasmanie seule perdait de ce fait, en cinq mois, 4,000 de ses plus énergiques colons. Par contre, Victoria recevait, de cette même île, des immigrants d'un tout autre genre, des convicts libérés, qui vinrent s'abattre sur les mineurs qu'ils dévalisèrent, d'abord séparément, s'attaquant ensuite aux convois d'or, bien qu'ils fussent escortés de gendarmerie à cheval. L'audace de ces criminels devint si grande qu'on les vit enlever à l'abordage, en plein jour, dans le port de Melbourne, le navire *Nelson* où se trouvaient 24,000 livres en or. Le gouvernement de Victoria dut prendre des mesures très énergiques pour arrêter cette invasion d'un nouveau genre dont la Tasmanie menaçait Victoria.

Depuis la découverte de l'or sur son territoire jusqu'en 1862, Victoria exporta pour £ 120,000,000 du précieux métal.

De cette époque date aussi la création de nombreuses industries par ceux des immigrants que la fortune n'avait pas favorisés sur les placers, ou qui avaient eu l'intelligence de s'y livrer à leurs métiers respectifs, alors que la main-d'œuvre, très rare, atteignait des prix excessifs.

La production de l'or reste encore une des principales industries de Victoria; mais la colonie produisait, en outre, en 1899, pour

1. Parmi les plus belles pépites (*nuggets*) découvertes vers cette époque, on cite la *Sahra Sands* (1853) estimée 6,500 livres sterling; la *Blanche Barkly* (1857), sept mille livres; la *Bienvenue* (*Welcome Nugget*) (1858) qui se vendit 10,500 livres ou 262,500 francs, et l'*Etrangère bienvenue* (*Welcome Stanger*) qui était encore un peu plus grosse. On en voit la reproduction au musée de Melbourne.

Digitized by Google

plus de 2 millions de liv. st. d'étain, de cuivre, de charbon, d'antimoine. Elle exporte, en outre, des laines, des cuirs, du blé et des viandes réfrigérées.

Le chiffre de la population s'éleva successivement à 860,000 en 1881; 1,100,000 en 1891; 1,140,000 en 1901.

On estime que le « District de Port Phillip » renfermait environ 15,000 aborigènes lors des débuts de la colonisation. En 1851, on n'en comptait déjà plus que 2,693, d'après les statistiques officielles; en 1891, il en restait 565, dont de nombreux métis.

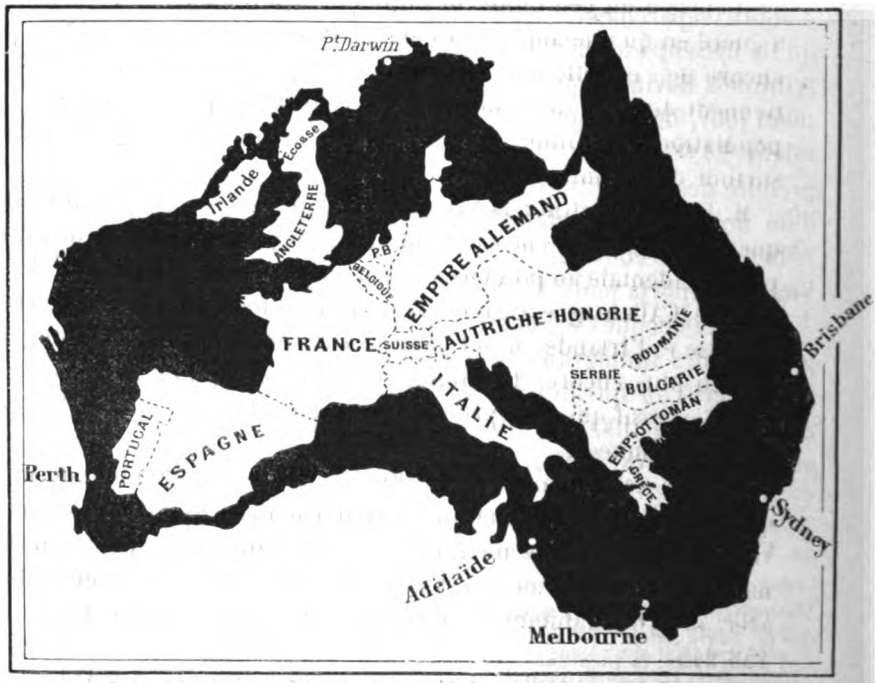
Melbourne, avec ses rues larges, se coupant à angles droits, et où l'on compte déjà nombre de maisons à neuf, dix et onze étages, rappelle beaucoup les grandes villes des États-Unis.

Analysé et résumé d'après

PAUL MAISTRE,

Vice-consul de France à Melbourne.

(*A suivre.*)



SUPERFICIE COMPARÉE DE L'AUSTRALIE ET DE L'EUROPE PÉNINSULAIRE.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Europe : Les derniers recensements de la population dans les principaux pays d'Europe. — **Afrique** : Explorations au Maroc : MM. *Théobald Fischer, de Segonzac, Edmond Doutté*, Dr *Weisgerber;* carte hypsométrique de M. *de Flotte-Roquevaire*. — La situation à Zinder. — **Régions polaires** : Les expéditions arctiques *Ziegler-Baldwin, Makarov, de Toll;* départ des expéditions antarctiques anglaise et allemande.

Europe. — Les recensements généralement décennaux opérés dans les principaux pays d'Europe, soit en 1900, soit en 1901, ont permis de constater chez tous un accroissement notable de population. C'est en France qu'il a été le plus faible.

Au 24 mars 1901, le nombre des individus présents en France s'est élevé à un peu moins de 38,600,000, à 3 ou 4,000 près. Il n'y a guère eu qu'une augmentation de 330,000 habitants sur 1896, et encore ne s'est-elle fait sentir que dans les départements qui contiennent des grandes villes et à Paris surtout; partout ailleurs la population a diminué. De plus, cet accroissement semble résulter surtout de l'immigration étrangère.

M. Jacques Bertillon fait remarquer dans *Le Temps* (18 juin 1901) que la France était encore, avant 1850, le plus grand pays de l'Europe occidentale au point de vue numérique, mais que, depuis cette époque, l'Allemagne a gagné 21 millions d'habitants; l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande en ont gagné 14 millions; l'Autriche-Hongrie un peu plus encore. La France seule fait exception à l'accroissement excessif qui s'est produit partout en Europe durant les dix dernières années.

Paris a actuellement 2,714,000 habitants, soit 200,000 de plus qu'en 1896. Lyon, qui était jusqu'au dernier recensement la seconde ville de France par le nombre de ses habitants, n'est plus maintenant que la troisième; c'est Marseille qui a pris le second rang, avec 494,769 habitants, tandis que Lyon n'en compte plus que 453,245.

La population de l'Angleterre, en y comprenant le pays de Galles,

Digitized by Google

est, d'après le recensement fait en 1901, de 32,526,075 habitants, ce qui représente une augmentation de 12,17 p. 100 en dix ans. L'Irlande a beaucoup perdu à chaque recensement décennal : sa population de 4 millions et demi d'habitants n'est plus que la moitié de celle de 1841. L'Écosse, par contre, s'est accrue de près du double dans la même période; elle a actuellement près de 4 millions et demi d'habitants.

Londres a dépassé 4 millions et demi d'habitants; cette ville est donc à elle seule plus peuplée que l'Écosse entière. Manchester et Salford, qui forment en réalité une seule cité, viennent ensuite avec 764,945 habitants. Liverpool en a 685,276, Birmingham 522,182. D'une façon générale, toutes les villes d'Angleterre ont considérablement progressé.

Le recensement de l'empire allemand, opéré le 1er décembre 1900, a révélé un accroissement considérable de la population. Le chiffre total est de 56,345,014 habitants. La Prusse compte à elle seule 34,500,000 habitants. Un excédent annuel de plus de 800,000 naissances en moyenne sur les décès pouvait déjà faire prévoir ce résultat. La population de l'Allemagne s'est accrue, depuis 1895, de plus de 4 millions d'habitants, soit 7,78 p. 100. Elle ne comptait, en 1826, que 28 millions d'habitants pour une même superficie; elle a donc doublé en soixante-quinze ans.

La population de l'Alsace-Lorraine s'est augmentée aussi. En 1895, la population annexée était de 1,640,000 habitants; elle en compte aujourd'hui 1,717,451, ce qui représente un accroissement de 4,66 p. 100.

D'une façon générale, la population de l'Empire a augmenté dans les villes et dans les régions industrielles et a diminué dans les contrées agricoles qui sont de plus en plus désertes. En même temps, l'émigration a diminué dans de notables proportions. Elle a atteint, en 1881, un maximum de 220,902, pour s'abaisser, en 1899, à 24,000 individus seulement.

On compte en Allemagne 33 villes qui possèdent une population supérieure à 100,000 habitants.

Berlin a 1,884,315 habitants; Hambourg, 705,738; Munich, 498,813; Leipzig, 455,120; Breslau, 422,415; Dresde, 395,349; Cologne, 370,685. Sept autres villes dépassent 200,000 habitants; ce sont: Francfort, Nuremberg, Hanovre, Magdebourg, Düsseldorf, Stettin, Chemnitz. Beaucoup de ces villes doivent leur extension

Digitized by Google

à l'incorporation de faubourgs. L'accroissement a été beaucoup plus faible, là où l'espace a manqué, principalement dans les places fortes, comme Königsberg, Magdebourg, Ulm, Thorn. La population de Metz a même diminué de 2 p. 100, quoiqu'on ait rasé une partie de ses anciens remparts. Des vieilles villes historiques, Postdam, Halberstadt, Bamberg, Trèves, Brunswick, se sont à peine accrues, tandis que des villes improvisées par l'industrie, Essen, Chemnitz, ont pris un développement considérable.

Si Berlin a continué sa rapide croissance (12 p. 100 depuis 1895), l'augmentation du centre y est peu de chose auprès de celle des grosses agglomérations de sa périphérie, New-Weissensee, Charlottenburg, Lichtenberg, Rixdorf, Schöneberg, Deutsch-Wilmersdorf. Le jour où ces faubourgs seront réunis à la capitale, le rêve de beaucoup d'Allemands de faire de Berlin une ville plus peuplée que Paris sera bien près d'être réalisé.

La population totale de l'Autriche-Hongrie est, d'après le recensement décennal du 31 décembre 1900, d'environ 47 millions, y compris les provinces de Bosnie et d'Herzégovine; l'accroissement a été de 4 millions en dix ans, ce qui est une proportion de plus de 9 p. 100, tandis que l'accroissement de la population de l'Allemagne pour la même période, ne dépasse guère 7 3/4 p. 100. Pour l'Autriche seule, la population actuelle est de 26 millions d'âmes; celle de la Hongrie est de 19 millions. La Bosnie et l'Herzégovine avaient, en 1895, 1 million 59.

Vienne a 1,662,300 habitants, soit une augmentation de près de 280,000 en dix ans.

Le recensement de la population suisse, qui a eu lieu le 1er décembre 1900, révèle une augmentation de près de 400,000 âmes depuis 1888; jamais elle n'avait atteint cette proportion. Les cantons qui ont le plus progressé sont ceux de Zurich, Berne, Bâle-Ville, Vaud et Genève. Cet accroissement est dû surtout à l'afflux d'étrangers.

Le recensement de la Suisse donne des indications intéressantes sur la répartition des langues dans ce pays. La langue allemande est de beaucoup la plus répandue; elle est parlée par 2,319,105 habitants. Cependant elle a éprouvé, par rapport au chiffre de la population, un mouvement de recul, particulièrement sensible dans le canton de Neuchâtel, tandis que le français et l'italien ont progressé. Le français est parlé par 733,220 habitants, et l'italien par

Digitized by Google

222,247 habitants. Il faut ajouter à ces chiffres 38,677 personnes parlant romanche, et 14,087 parlant d'autres langues.

En Italie, le quatrième recensement général a eu lieu le 9 février 1901; le précédent date du 31 décembre 1881. La population actuelle du royaume est de 32,449,754 habitants; elle était de 28,459,628 en 1881. L'augmentation, a donc atteint près de 4 millions d'habitants, ce qui représente en moyenne un accroissement annuel de 7,34 p. 1000 habitants. Il a été ressenti surtout dans le Latium, la Ligurie, les Pouilles, la Sicile.

Le recensement décennal de la Norvège (3 décembre 1900) a donné 2,231,395 habitants, soit un accroissement de 230,478.

Le Danemark avait, au 1er février 1901, 2,447,000 habitants. Le dernier recensement était du 1er février 1890.

Dans les Pays-Bas, le recensement décennal du 31 décembre 1899 accuse une population de 5,103,924 habitants, soit un accroissement de 592,509.

Afrique. — Les explorations se sont multipliées au Maroc depuis quelques années et ont accru dans une large mesure nos connaissances sur ce pays, où nous pouvons avoir un jour des intérêts à débattre. Un Allemand, M. *Theobald Fischer*, professeur à l'Université de Marbourg, a accompli, au printemps de 1899, un voyage dans la partie occidentale du Maroc, en compagnie du comte *Joachim Pfeil* et du capitaine *Édouard Wimmer*. Il en a rendu compte au Congrès international de géographie de Berlin en 1899, et il en a ensuite exposé les résultats scientifiques dans les *Petermanns Mitteilungen* (*Ergänzungsheft*, Nr. 133, 1900, 165 pages, avec 3 cartes à 1/300,000e).

Arrivé à Tanger le 25 février 1899, M. Fischer commença par faire, autour de cette ville quelques excursions, principalement géologiques, qui le conduisirent jusque dans les vallées alluvionnaires du Loukkos et du Sebou. Ayant gagné Mogador par mer, il se rendit à Marrakech par la vallée du Tensift. Entre Mogador et l'embouchure du Tensift, il fit l'ascension du Djebel Hadid, longue muraille de 50 kilomètres d'étendue sur 4 de large, et d'une hauteur moyenne de 400 mètres, qui se dresse entre la plaine d'Akermunt, au bord de l'Océan, et le plateau de l'inté-

Digitized by Google

rieur; ce massif avait été visité en 1872 par von Fritsch, qui l'avait rattaché aux formations crétacées. A son extrémité sud, M. Fischer retrouva les restes d'une exploitation de fer, signalée déjà par Hooker, Ball et J. Thomson, et qui remonterait, dit-on, à l'époque phénicienne.

M. Fischer séjourna deux semaines à Marrakech, et fit, de là, diverses excursions à Tamesloht et au Djebilet, petite chaîne qui domine la ville au nord, sur la rive droite du Tensift. Le voyageur allemand se dirigea ensuite vers l'est, à travers la forêt de palmiers qui entoure Marrakech, de ce côté, et gagna la petite ville de Demnat, située au pied des contreforts de l'Atlas, dans la vallée de l'oued Mhaser, et sur laquelle le vicomte de Foucauld avait rapporté d'intéressants renseignements. Prenant alors vers le nord, il descendit l'Oum er Rbia par un itinéraire nouveau. Il quitta la vallée du fleuve non loin de la Mechra ech Chaïr, point de passage des caravanes qui vont de Marrakech à Casablanca et à Rabat, et continua vers le nord, à travers la zone de cultures qui commence en cet endroit. La terre noire de cette région est d'une étonnante fertilité; tous les voyageurs ont signalé la richesse des cultures des provinces du Doukkala et du Chaouïa. M. Fischer atteignit Rabat en suivant la côte, puis regagna Tanger par Meknes et Fez.

M. Fischer a, au cours de ce voyage, levé 1,315 kilomètres d'itinéraires, et ses cartes complètent nos informations sur plusieurs points, notamment sur les régions comprises entre Mogador et le Tensift, entre Marrakech et Demnat, entre Rabat, Fez et Meknes. Certains itinéraires sont entièrement nouveaux, comme le cours du Tensift et une partie de l'Oum er Rbia.

L'avant-pays de l'Atlas, que M. Fischer appelle le « Vorland », est, d'après le voyageur, constitué par un plateau aux couches horizontales, qui se montrent au nord-est jusque dans la région élevée qui sépare le Maroc du nord et celui du sud, et au sud-ouest jusque dans les provinces de Haha et du Mtouga. Ce plateau repose sur un terrain de formation plus ancienne que le système de l'Atlas, terrain qui, travaillé par l'érosion, a été ensuite recouvert de sédiments. M. Fischer distingue dans ce « Vorland » trois zones naturelles : celle des oasis irriguées par les rivières descendues de l'Atlas, dont les populations se livrent plus à l'arboriculture qu'à la production des céréales; celle des steppes, tantôt plate, tantôt accidentée, où le manque d'eau ne permet pas les

Digitized by Google

cultures, mais qui constitue, principalement en hiver et au printemps, une région de pâturages; enfin, celle des cultures qui s'étend le long de la côte sur une largeur variable. M. Fischer va entreprendre un nouveau voyage dans cette dernière zone, aux frais de la Société de géographie de Hambourg, afin de l'étudier au point de vue économique.

Le professeur Fischer a publié un mémoire sur le climat du Maroc dans le *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin* (1900, n° 6).

Le massif rifain, de beaucoup le moins connu des hauts massifs du Maroc, vient d'être traversé par un voyageur français, le lieutenant *René de Segonzac*. Cette traversée n'avait été jusqu'ici effectuée que deux fois d'une façon complète. Elle l'avait été en 1667, par Roland Fréjus, qui rendit compte de son voyage dans un petit volume intitulé : *Relation d'un voyage fait dans la Mauritanie en Afrique* (Paris, 1670, in-12); et, en 1898, par un autre Français, *Georges Forret*, qui, voyageant comme un indigène musulman, passa de la frontière algérienne à Fez, par Melilla et la vallée du Ouargha (*Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, 1899, n° 12).

Le lieutenant de Segonzac, qui avait d'abord fait un voyage à Marrakech et dans l'Atlas (*La Géographie*, 1900, n° 2), partit le 27 janvier 1901 de Tanger pour l'exploration du Rif. Il gagna Fez par Ouazzan, en suivant une route en partie nouvelle. Le 16 mars, il quitta Fez pour Melilla où il arriva le 28, après avoir traversé les Tsoul, les Branès, les Kzennaya, les Beni Touzin, les Lemtalsa et les Guelaïa, et après avoir pu visiter quelques-unes des localités citées par Roland Fréjus, Tafersît entre autres. Il revint en suivant la côte de la Méditerranée jusqu'à la baie d'Alhucemas, puis, franchissant la ligne de faîte qui s'élève entre les bassins de la mer Méditerranée et de l'Atlantique, il descendit le cours jusqu'ici à peine connu de l'oued Ouelra (Ouargha), de ses sources jusqu'au point de rencontre avec la route d'Ouazzan. Au péril de sa vie, le voyageur visita, chemin faisant, le djebel et la zaouïa de Mouley Bon Cheta. Le 13 avril, il arriva à Ouazzan, ayant pu ainsi, par deux fois, traverser le Rif de part en part. Les positions géographiques déterminées par M. de Segonzac sont rapportées dans *La Géographie* (15 juillet 1901, p. 57).

Un autre voyageur français, M. *Edmond Doutté*, vient d'arriver

Digitized by Google

du Maroc, où il avait été chargé d'une mission par le gouvernement général de l'Algérie. Débarqué à Casablanca, il descendit par Azemmoûr à Marrakech où il étudia particulièrement l'organisation sociale et administrative du pays, l'archéologie et l'architecture, enfin les questions religieuses. De Marrakech, il passa par Aghmat où il retrouva des vestiges de l'ancienne capitale de ce nom. Parvenu dans l'Atlas, il étudia les mœurs des Chlouh, dans le Goundafi. Il franchit le col de Tizi Nemiri qui dépasse 3,000 mètres et est l'un des plus élevés de la chaîne; ce col, pour cette raison, n'est pas fréquenté par les caravanes.

A partir d'Amsmiz, M. Doutté suivit le même itinéraire qu'en 1900, M. *Montet*, professeur de langues orientales à l'Université de Genève. (Sur le voyage de M. Montet : *Bulletin de la Société de géographie d'Alger*, 1901, 1er trim., p. 128-136.)

Au Goundafi, M. Doutté retrouva l'ancienne ville de Tin-Mellal, le rempart du Mahdi, fondateur de la dynastie des Almohades. Enfin, par Tikki, il gagna Mogador.

Citons encore, parmi les travaux récents sur le Maroc, l'itinéraire du Dr F. Weisgerber, de Salé à Tanger, par Méquinez, Fez, Ouazzan, Alkazar, Larache, Azila, Tétouan, publié par *La Géographie* (15 mai 1901, p. 381-390); et les renseignements nouveaux sur Fez donnés par M. Auguste Mouliéras (*Bulletin de la Société de géographie d'Alger*, 1901, 1er trim., p. 62-75).

Enfin, M. *René de Flotte-Roquevaire*, qui a publié, comme on sait, une carte du Maroc à 1/1,000,000e (Paris, H. Barrère, 1900), a fait paraître dans les *Annales de Géographie* (15 juillet 1901) une carte hypsométrique du Maroc. L'auteur la présente comme un essai tout à fait provisoire et ne prétend pas donner une valeur absolue à son esquisse d'aspect forcément précis et arrêté. Cette première tentative constitue néanmoins un document qui, s'il est sujet à revision, n'en est pas moins précieux, car l'auteur a pu utiliser pour son travail environ trois mille six cents observations d'altitudes, dont plus de dix-neuf cents inédites.

⁂

Il résulte de nouvelles provenant du colonel *Péroz* et datées du 17 juillet, que la situation politique dans la région de Zinder s'est sensiblement améliorée par la soumission de plusieurs chefs

Digitized by Google

touareg. Le courrier postal mensuel, établi entre Zinder et le Chari, fonctionne régulièrement. La durée est de vingt jours.

Le colonel Péroz estime que Sansanné-Haoussa, qui est situé sur le Niger entre Say et Zinder, pourrait devenir un centre de commerce important si les maisons françaises y fondaient des comptoirs; ils se montrent d'ailleurs disposés à en faciliter l'installation. Les caravanes qui passent dans cette région demandent surtout du sel. Les autres articles à envoyer seraient des burnous, des tissus (drap, coton, calicot, indienne, toile), quelques soieries, du thé et du café, de la parfumerie, de la verroterie, des miroirs, du papier.

Les marchandises vendues en échange se composeraient de plumes d'autruche, de civette, de peaux maroquinées. L'argent monnayé sert dans les transactions. Les gommiers sont assez nombreux et ne sont pas exploités. Le colonel Péroz fait venir des Maures de Tombouctou pour apprendre aux indigènes à récolter ce produit.

Régions polaires. — L'expédition *Baldwin*, organisée aux frais de M. *Ziegler*, est partie le 17 juillet de Tromsœ, à bord du *Frithjof*, à destination de la terre François-Joseph, dont elle compte gagner la pointe la plus septentrionale. Elle établira là un dépôt de provisions. Le *Frithjof* y attendra l'autre bâtiment de l'expédition, l'*Amerika*, qui s'est rendu à Arkhangelsk afin d'y embarquer quatre forts chiens et un certain nombre de petits chevaux. L'expédition est remarquablement outillée et munie de tout le nécessaire, tel que provisions, munitions, tentes, instruments, vêtements et canots esquimaux. Le *Frithjof* reviendra à Tromsœ en septembre. L'*Amerika*, au contraire, hivernera dans les glaces en pénétrant aussi avant que possible.

Le formidable brise-glaces russe *Ermak* est parti aussi de Tromsœ, le 4 juillet, pour une expédition polaire, ayant à son bord le vice-amiral *Makarov*. Nous rappelons que ce navire a, avec le transport de guerre le *Bakan* et le vapeur brise-glaces le *Ledokol*, transporté la mission russe qui, en 1899-1900, de concert avec une mission suédoise, a mesuré un arc de méridien au Spitzberg (voir *La Géographie*, 15 avril 1901, p. 287-310).

Le vice-amiral Makarov se propose de faire le tour de la Nouvelle-

Digitized by Google

Zemble afin d'en déterminer exactement les contours qui ne sont indiqués que très approximativement sur les cartes marines. Il recherchera ensuite s'il n'est pas plus facile de se rendre aux embouchures de différents cours d'eau de la Sibérie, et particulièrement de l'Iéniseï, en passant par le nord de la Nouvelle-Zemble plutôt que par le golfe de Iougorskii. On pense que l'expédition compte chercher à se frayer un chemin à travers les glaces, afin de pousser aussi loin que possible vers le nord. Le lieutenant de vaisseau Isliamov, astronome, le géologue Veber, et le chimiste Voukalov, accompagnent le vice-amiral Makarov.

On signale l'arrivée à Iéniséïsk du lieutenant *Kolomitsew*, commandant du yacht *Zaria*, de l'expédition polaire russe du baron *de Toll*. La *Zaria* (l'Aurore), avait laissé Saint-Pétersbourg le 20 mai 1900. Outre le baron de Toll et le lieutenant Kolomitsew, l'expédition comprenait MM. Bialynitsky-Biroula, zoologue; Sebert, astronome; le docteur Walter, bactériologiste et médecin ; Matissen et Koltchak et douze hommes d'équipage.

L'expédition russe avait pour programme de suivre jusqu'à l'archipel polaire du nord-est de l'Asie un itinéraire voisin de celui du *Fram* de Nansen. Elle est arrivée le 13 septembre 1900 à l'entrée du golfe de Taïmour, ainsi qu'on l'a su par un télégramme daté du 16 avril ; c'étaient les premières nouvelles reçues de l'expédition depuis le mois d'août 1900. L'expédition a hiverné entre le continent et l'île Taïmour dans la baie des Actinies (Aktinia bay), découverte par Nordenskjœld (76°8′ de lat. N., 95°6′ de long. E.). M. Matissen avait exploré en traîneau l'archipel des îles Nordenskjœld signalées par Nansen. M. Kolomitsew se dirigeait à la même date vers l'embouchure de l'Iéniseï, afin d'organiser aux îles de la Nouvelle-Sibérie et au golfe de Dickson des dépôts de charbon pour l'approvisionnement du navire; il avait laissé le commandement du yacht à M. Matissen. Un dépôt de vivres avait été établi sur les bords de la baie Haffner. Le baron de Toll et M. Koltchak avaient été explorer l'intérieur de la presqu'île Tchéliouskine.

M. Kolomitsew est arrivé à Iéniséïsk après plus de quarante jours de marche à pied à travers des contrées désertes, n'ayant pour toute nourriture que de la chair d'ours et de rennes tués chemin faisant. Il a déclaré que l'expédition avait passé l'hiver d'une façon

Digitized by Google

satisfaisante, à part cinq cas de scorbut qui avaient frappé des matelots ; seulement la *Zaria* manquait de charbon, et il avait été chargé d'en rapporter.

L'hivernage terminé, l'expédition doit, dans le courant de cet été, se diriger vers le nord, et tâcher de trouver la terre Sannikov, que l'on croit exister au nord-ouest des îles de la Nouvelle-Sibérie, ainsi que l'île Bennett, pour s'avancer de là aussi loin que possible, entre les routes suivies par le *Fram* et la *Jeannette*. L'expédition compte faire son second hivernage dans ces parages, afin de se diriger, en 1902, par les côtes de l'océan Glacial, vers le détroit de Béring, d'où elle se rendra à Vladivostok.

Deux expéditions préparées avec un grand soin, l'une anglaise, l'autre allemande, sont parties au mois d'août pour les régions antarctiques.

L'expédition anglaise, organisée grâce aux efforts de sir Clements Markham, président de la Société de Géographie royale, a pris la mer le 6 août sur la *Discovery*. Elle est commandée par le capitaine Scott, de la marine royale, qui aura sous ses ordres un état-major scientifique civil. Elle sera au Cap le 12 septembre, à Melbourne le 14 novembre, à Lyttelton le 1er décembre, et dans l'océan Antarctique vers le 1er janvier 1902. La *Discovery* est équipée pour un voyage de trois années, c'est-à-dire pour deux hivernages dans les glaces du pôle sud. Dans le courant de l'année prochaine, un autre navire partira d'Angleterre pour ravitailler les explorateurs.

L'expédition allemande, ayant pour chef le professeur *E. von Drygalski*, a laissé Kiel le 11 août, à bord du *Gauss*. Il est à remarquer que le navire avec tout son personnel et ses moyens d'action est mis à l'entière disposition du chef de l'expédition ; ce droit est seulement limité dans le cas de péril du navire ou de danger de vie pour l'équipage. Cette organisation est parfaitement rationnelle, et c'est la seule qui convienne à une expédition scientifique importante. Les observations magnétiques et météorologiques ont été organisées sur le même plan par les Allemands et les Anglais. La concordance de leurs résultats sera donc très significative.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

PROJET DE CRÉATION D'UN INSTITUT DE MÉDECINE COLONIALE

A l'heure où les nations colonisatrices se constituent d'immenses domaines dans des contrées dont le climat diffère essentiellement de celui de la mère-patrie et expose souvent les Européens à des affections redoutables, il est du devoir des gouvernements et de tous ceux qui se préoccupent des progrès de la colonisation, d'organiser, sur des bases nouvelles, un enseignement complet et méthodique des maladies tropicales, de créer des laboratoires spéciaux pour leur étude scientifique et enfin d'instruire ceux qui vont aux colonies sur les règles d'hygiène qu'ils doivent observer pour lutter efficacement contre des conditions climatériques défavorables. Certes, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on étudie les maladies tropicales, et la science médicale a déjà fait beaucoup en ce sens, mais le développement chaque jour plus considérable des entreprises coloniales paraît exiger que l'on fasse davantage.

Il n'y a pas à se dissimuler que les colonies font des victimes nombreuses, et si nous voulons qu'elles deviennent une source de profits pour nos colons et un élément de prospérité générale pour le pays, il faut que nos commerçants et nos industriels, qui sont de plus en plus nombreux dans nos possessions lointaines, et aussi nos fonctionnaires et nos soldats, s'y trouvent plus en sécurité, résultat qui sera obtenu, si on les prémunit mieux contre les maladies et si on rend celles-ci moins meurtrières.

Ce n'est d'ailleurs pas un rêve utopique que d'espérer se rendre maître des affections les plus terribles des pays chauds. Des recherches et des découvertes récentes, apportant de jour en jour une connaissance plus intime de la cause et de la nature de certaines des maladies tropicales, conduiront certainement à en mieux connaître la prophylaxie et à en trouver les remèdes. C'est donc plus que jamais le moment de donner aux études de médecine et d'hygiène coloniales une extension en rapport avec une situation et des besoins nouveaux.

L'Union coloniale française, qui s'intéresse avec tant d'ardeur aux progrès de la France au dehors et qui a pour programme la défense des intérêts coloniaux, a publié récemment une brochure des plus suggestives [1] attirant l'attention du public français sur l'urgence absolue de créer à Paris, près de la Faculté de médecine, un Institut de médecine coloniale, et elle a pris en même temps l'initiative d'une souscription publique en vue de faire aboutir cette « œuvre d'utilité nationale ».

La presse politique et la presse coloniale ont publié à ce propos divers articles, les uns louant sans réserves le projet en question, les autres le critiquant avec une certaine acrimonie et discutant l'opportunité de cet organisme

1. *Création à Paris d'un Institut de médecine coloniale*, Paris, in-8° de 60 pages, 1901.

Digitized by Google

nouveau. La question est, sans conteste, des plus importantes et, comme elle intéresse l'avenir même de la colonisation française, elle ne pouvait nous laisser indifférents. Après avoir rappelé brièvement l'organisation de l'enseignement des maladies tropicales à l'étranger, nous indiquerons quels seraient le but et l'utilité de l'Institut projeté.

Les Anglais, en colonisateurs pratiques qu'ils sont, se sont aperçus, il y a quelques années, de l'insuffisance et des lacunes de leur enseignement médical au point de vue colonial. En deux années, ils ont créé, à Londres et à Liverpool, deux écoles pour l'étude des maladies des pays chauds.

L'École de médecine tropicale de Londres fut fondée sous l'impulsion du Dr Patrick Manson, le célèbre parasitologue, connu notamment par ses découvertes sur l'éléphantiasis. Grâce aux sommes considérables recueillies par voie de souscription volontaire, l'École qui, dans le courant de 1898, n'existait qu'à l'état de projet, était entièrement construite et organisée le 2 octobre 1899, et, à cette date, elle ouvrit ses portes à une première série d'élèves.

La London School of tropical medicine comprend des laboratoires, une bibliothèque, un musée, et est principalement fréquentée par des docteurs en médecine. Elle est annexée à la Société de l'Hôpital des marins (*Seamen's Hospital Society*) qui dispose de plusieurs établissements hospitaliers où l'on peut observer de nombreuses variétés de maladies tropicales. Les cours théoriques sont complétés par un enseignement pratique. L'École a un organe officiel mensuel, le *Journal of tropical medicine*.

Parmi les résultats scientifiques obtenus jusqu'à ce jour à l'École de Londres, deux sont à signaler à raison de leur extrême importance. Le Dr Low a démontré que les moustiques sont les propagateurs des filaires du sang, ces parasites qui causent notamment l'éléphantiasis et certaines formes d'hématurie. C'est aussi à la même École que le major Ronald Ross, médecin de l'armée des Indes, et le professeur B. Grassi, de l'Université de Rome, ont établi que les moustiques du genre *anopheles* sont les propagateurs du paludisme, confirmant ainsi les prévisions du professeur français Laveran qui, il y a une vingtaine d'années, avait déjà constaté la présence d'un parasite dans le sang du malade, et avait émis l'opinion que les moustiques jouaient un rôle dans sa dissémination.

A peine fondée, la petite École de Londres s'est trouvée insuffisante et elle a fait de nouveau appel à la générosité publique pour s'agrandir. Elle n'avait d'ailleurs pas été la seule créée en Angleterre, car Liverpool avait suivi l'exemple de Londres; dès le 22 avril 1899, avait été inaugurée, grâce au concours généreux de particuliers comme M. A. L. Jones, et de Compagnies financières ou commerciales, la *Liverpool School of tropical diseases and animal parasitology*. C'est le Dr Ross qui a la direction de l'École. Jusqu'à présent, elle n'a pas de bâtiment spécial; elle est associée à l'*University College* et au *Royal Southern Hospital*. Comme l'École de Londres, celle de Liverpool reçoit les médecins diplômés de tous les pays et les étudiants de cinquième année.

L'École de Liverpool a déjà envoyé au loin plusieurs missions scientifiques. Une première expédition partit en juin 1899 pour Sierra Leone sous la direction du Dr Ross et découvrit le moustique qui y transmet le paludisme; une

Digitized by Google

seconde expédition fut effectuée par le Dr R. Fielding Ould qui rejoignit à Sierra Leone les membres de la précédente et poursuivit ses recherches à Accra et à Lagos. Une troisième expédition fut dirigée en mars 1900 vers le Vieux Calabar et le sud de Niger et observa la transmission de l'éléphantiasis par les moustiques du genre *anopheles*. Une autre mission, composée des Drs H. E. Durham et W. Myers, s'est rendue au Brésil en vue d'étudier la fièvre jaune, mais les deux savants furent atteints par le fléau, et le second paya de sa vie, en janvier 1901, sa participation à cette entreprise. Enfin, le 15 juin dernier, une nouvelle expédition d'études de la malaria a quitté Liverpool à destination de Sierra Leone.

Une fondation analogue à celles de Londres et de Liverpool a été créée à Hambourg. Dès 1863, il existait dans cette ville, à l'usage des marins, un hôpital spécial désigné sous le nom de *Seemannskrankenhaus;* mais, faute de place, on dissémina dans divers hôpitaux de la ville les individus atteints de maladies des pays chauds. En 1895, le Dr Nocht, médecin en chef du port, obtint qu'une salle de 25 lits soit exclusivement consacrée à la médecine interne des pays tropicaux. Ce fut le noyau primitif de l'*Institut de médecine navale et tropicale de Hambourg*, dont la création fut décidée par le Sénat de Hambourg le 15 janvier 1900 et pour l'organisation duquel une convention intervint entre la ville libre de Hambourg et le ministère des colonies de l'Empire allemand.

L'Institut fonctionne depuis le 1er octobre 1900. On y reçoit un enseignement à la fois théorique et pratique, et on y trouve des laboratoires pour les recherches scientifiques. Les docteurs en médecine y sont seuls admis, et l'établissement est accessible aux médecins de la marine de guerre et aux médecins des colonies qui, durant leur séjour en Allemagne, désirent augmenter leurs connaissances spéciales sur les maladies des pays chauds.

En dehors des trois grandes fondations de Londres, Liverpool et Hambourg, on constate partout des progrès considérables accomplis dans l'enseignement et l'étude de la médecine tropicale.

En Angleterre, la *Société Royale de Londres*, s'entendant avec le ministère anglais des colonies, a constitué une mission médicale ayant pour programme l'étude des maladies de la zone intertropicale. Le Dr C.-W. Daniels, connu par ses précédentes études dans la Guyane anglaise, fut placé à sa tête; la mission se rendit aux Indes, puis en Italie, et elle repartit de là pour l'Afrique orientale. Les compagnons du Dr Daniels sont revenus en Europe, mais, lui, compte rester deux ou trois années sur la rivière Chiré, dans la région du lac Nyassa ou dans toute autre contrée africaine qu'il lui paraîtrait utile d'explorer.

L'Allemagne a chargé le Dr Koch de nombreuses missions : en Égypte et aux Indes, pour étudier le choléra; dans le sud de l'Afrique pour étudier la peste bovine; en Italie, pour faire des recherches sur le paludisme.

Des chaires de médecine tropicale ont été créées aux universités d'Aberdeen, d'Edimbourg, de Liège, de Bruxelles, d'Utrecht, à Johns Hopkins University (Baltimore), à l'Université de la Havane. L'État libre du Congo a fondé à Léopoldville un laboratoire de pathologie et de physiologie tropicales.

Les divers établissements créés à l'étranger, doués de ressources considérables, ont déjà donné les plus heureux résultats. La France, dont l'empire

Digitized by Google

colonial est si vaste, doit suivre ce mouvement et développer largement, elle aussi, les procédés d'étude et d'enseignement des maladies dont les ravages sont une entrave à la prospérité et au développement de ses colonies.

Si la France n'est pas encore aussi bien outillée à cet égard qu'on pourrait le souhaiter, il ne faudrait pas croire qu'elle ne se soit préoccupée déjà, et même depuis longtemps, de questions aussi vitales. La France n'est pas restée en arrière, mais ce qui paraît urgent, c'est de faire mieux encore.

Il ne faut oublier que c'est à un savant français, Maillot, que l'on doit l'application de la quinine dans la fièvre, que ce sont nos compatriotes, Pasteur, Calmette, Yersin, qui ont spécifié les germes d'un grand nombre de maladies tropicales d'origine microbienne, et Laveran, qui a déterminé l'agent des maladies paludéennes. Récemment, une mission a été envoyée au Sénégal, à la demande des principaux commerçants de la côte occidentale d'Afrique, à l'effet d'étudier les moyens d'étudier l'épidémie de fièvre jaune dans la colonie.

Avant 1886, il existait dans chacun des ports de Toulon, Rochefort et Brest, une école de médecine navale où l'enseignement était très fortement constitué. Ces écoles ont formé un personnel médical d'une haute valeur, et, dans les concours annuels pour obtenir les grades d'aide-médecin, de médecin de 2e classe et de médecin de 1re classe, il y avait au programme un examen spécial pour la pathologie et la thérapeutique des maladies coloniales. Le recueil des *Archives de médecine navale*, fondé en 1864, contient des études sur toutes les maladies tropicales alors connues, et témoigne du vaste labeur accompli par les officiers du corps de santé de la marine.

Aujourd'hui, les médecins qui servent sur mer ou aux colonies appartiennent à deux branches distinctes : marine et colonies. Les uns et les autres commencent leurs études aux Écoles annexes de Brest, Rochefort ou Toulon, et passent à l'École principale du service de santé de la marine qui a été fondée en 1890 et annexée à la Faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux. Après trois ans d'études dans cette école, d'où ils sortent ayant acquis le grade de docteur, les jeunes médecins optent pour le service de la marine ou celui des colonies.

Ceux qui choisissent la marine vont passer six mois à l'École d'application de Toulon, où ils peuvent observer fréquemment des cas de maladies coloniales, mais, pour les médecins des colonies, il n'existe aucune école du même genre. Du jour au lendemain, ils peuvent se trouver en présence de malades atteints d'affections qu'ils n'ont jamais vues et sur lesquelles ils n'ont que des notions théoriques très restreintes. Leur bagage scientifique est insuffisant en ce qui concerne ces maladies dont on ne s'occupe aujourd'hui dans les écoles de la marine que d'une façon restreinte, à cause de la nécessité de poursuivre en même temps les études de médecine générale. Il y a là un défaut d'organisation d'autant plus sensible que les attributions des médecins du corps de santé des colonies tendent à s'élargir et qu'ils se trouvent souvent isolés dans des postes lointains où les difficultés s'accroissent pour eux, en même temps que la responsabilité.

Les médecins de l'armée de terre étant souvent appelés à servir dans la zone tropicale ou intertropicale, il est également utile qu'ils reçoivent un enseignement de médecine exotique. Aussi les maladies des pays chauds

Digitized by Google

tiennent-elles une certaine place dans les cours de l'École de santé de Lyon et dans ceux du Val-de-Grâce, et, de plus, des conférences pratiques sont-elles consacrées dans cette dernière école à l'épidémiologie des mêmes affections.

Malgré cette multiplicité d'écoles, il est incontestable que l'enseignement des maladies tropicales est encore insuffisant en France. Il l'est même pour les élèves qu'elles ont en vue de former. De plus, les institutions déjà existantes ne répondent pas à tous les besoins, puisqu'elles sont des écoles fermées, destinées à former seulement les officiers des divers corps de santé.

En dehors de ces écoles spéciales, l'enseignement des maladies tropicales est faiblement représenté dans nos Facultés. A Paris, cependant, M. Raphaël Blanchard a dirigé particulièrement son enseignement d'histoire naturelle médicale dans la voie de la parasitologie. A Alger, un décret du 12 juillet 1899 a créé à l'École de médecine une chaire des maladies des pays chauds. Enfin, sur l'initiative éclairée du Dr Heckel, professeur à la Faculté des sciences et à l'École de médecine, directeur du Musée colonial de Marseille, le conseil municipal de cette ville a créé, en 1899, cinq chaires nouvelles portant sur la pathologie et l'histoire naturelle des pays chauds.

Il ressort de tout ce qui précède que l'enseignement et l'étude des maladies tropicales ne sont en France qu'ébauchés et que, malgré de très louables efforts, on ne leur a pas donné encore toute l'ampleur qu'ils comportent. Il faut qu'il y ait dans la métropole, et Paris semble mieux que toute autre ville, malgré les controverses, désigné à cet effet, un centre d'instruction et de recherches ouvert à tous, et où l'on aborde tous les problèmes scientifiques qu'entraîne l'étude des maladies coloniales. C'est ce qui explique l'initiative prise par l'Union coloniale française.

Dès 1899, M. Chailley-Bert, ayant connaissance des progrès accomplis à l'étranger, préconisait dans une lettre adressée, le 29 avril, à M. Brouardel, doyen de la Faculté de médecine, la création de cet enseignement médical colonial. De son côté, M. le professeur R. Blanchard avait soulevé la même question de la façon la plus pressante et la mieux documentée dans deux articles du *Progrès médical* (15 juillet et 4 novembre 1899). Le projet ne devait pas tarder à prendre corps : le 8 mai 1900, le Dr Brouardel adressa à M. le ministre de l'instruction publique un remarquable rapport, dans lequel il démontrait, avec la grande autorité qui s'attache à son nom, combien la France était intéressée à ce que l'enseignement de la médecine tropicale fût sérieusement organisé.

Successivement, deux congrès internationaux, celui de médecine et d'hygiène, puis celui de démographie, réunis à Paris, dans le courant d'août, à l'occasion de l'Exposition, adoptèrent par acclamation des vœux relatifs à la création de chaires de pathologie exotique et d'hygiène coloniale.

C'est alors que, pour faire aboutir le projet, l'Union coloniale française prit l'initiative d'une souscription publique en vue de la fondation d'un Institut de médecine coloniale à Paris[1]. Un appel pressant fut signé de

1. Les souscriptions sont reçues à l'*Union coloniale française*, 44, rue de la Chaussée-d'Antin, et au *Comptoir national d'Escompte*, 14, rue Bergère.

Digitized by Google

MM. Berthelot, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; Brouardel, membre de l'Institut; O. Gréard, de l'Académie française, vice-recteur de l'Université de Paris; Perrier, membre de l'Institut, directeur du Muséum; E. Roux, membre de l'Institut, sous-directeur de l'Institut Pasteur.

L'Institut de médecine coloniale ne pourra évidemment pas être organisé de suite de toutes pièces; on procédera par créations successives, suivant les ressources disponibles. Pour le moment, les locaux seraient communs avec ceux de la Faculté de médecine; il faut en effet pourvoir au plus urgent. Deux ou trois cours seraient immédiatement institués, notamment un cours théorique et pratique de pathologie tropicale, et un cours d'hygiène coloniale.

Le nouvel Institut, dont l'enseignement ne saurait sous aucun prétexte être confondu avec les cours habituels de la Faculté de médecine, sera, en principe, fermé aux étudiants. Il n'acceptera que des élèves déjà pourvus de leur diplôme de docteur. Ceux-ci d'ailleurs ne feront pas défaut. Ce seront les médecins civils qui se destinent à exercer la médecine dans les colonies, les médecins sanitaires maritimes, affectés au service des paquebots et de qui l'on n'exige qu'un examen trop élémentaire, les agents de la santé dans les ports auxquels s'appliquent les mêmes observations, les médecins coloniaux pour lesquels il n'existe pas d'école d'application, les médecins militaires désignés pour servir dans les colonies, les médecins étrangers, ayant fait ou non leurs études en France et destinés à exercer la médecine sous les tropiques, les médecins coloniaux indigènes, ayant pris dans les écoles de leur pays le diplôme de docteur.

L'enseignement médical n'est d'ailleurs que l'une des faces du problème : la recherche scientifique est beaucoup plus importante. Comme l'a fort bien dit M. le doyen Brouardel, au banquet annuel de l'Union coloniale, le 27 juin 1901, l'Institut de médecine coloniale poursuivra le double but d'enseigner et d'étudier les maladies des pays chauds. Il est incontestable que son rôle sera surtout utile en tant que foyer d'études et de recherches.

Il s'agit donc de réaliser à bref délai une fondation scientifique dont les colonies et la métropole ne tarderont pas à ressentir tous les bienfaits. Il y va de l'honneur scientifique de notre pays et de son intérêt bien entendu, car, en épargnant des vies humaines, en combattant les maladies endémiques, bien mieux, en les rendant impossibles, on économisera des sommes considérables et on donnera aux colonies comme à la métropole la prospérité qui résulte des bonnes conditions sanitaires et hygiéniques.

Avec cet esprit de décision qui n'est pas sa moindre caractéristique, M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, a doté l'Institut de médecine coloniale de Paris d'une subvention annuelle de 30,000 francs; avec une égale intelligence de la situation, M. le Dr Ballay, gouverneur général de l'Afrique occidentale, lui assure une subvention annuelle de 3,000 francs. De tels patronages démontrent assez l'utilité de l'Institut de médecine coloniale. Parmi les institutions nécessaires au pays, il n'en est aucune dont la création soit plus urgente et qui soit appelée à rendre de plus éminents services.

L. R.

Digitized by Google

LE

XXIIe CONGRÈS NATIONAL DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE

Les sociétés françaises de géographie ont tenu la 22e session de leur congrès annuel, à Nancy, du 1er au 5 août, sous la présidence de M. le vice-amiral Fournier. Vingt-deux sociétés étaient représentées dont dix-neuf sociétés de géographie proprement dites : Alger, Bordeaux, Bourges, Brest (Société Académique), Douai, Le Havre, Lille, Lorient, Lyon, Marseille, Montpellier, Nancy, Oran, Paris (Société de Géographie et Société de Géographie commerciale), Rochefort-sur-Mer, Rouen, Saint-Nazaire, Toulouse. Il faut y ajouter trois sociétés assimilées : le Club Alpin français, l'Alliance française et la Société de Topographie. Les ministères de la Guerre, des Colonies, de l'Instruction publique et de l'Agriculture étaient représentés par des délégués.

La séance solennelle d'ouverture a été tenue dans le salon carré de l'hôtel de ville de Nancy. M. Pfister, président de la Société de géographie de l'Est, a prononcé une allocution dans laquelle il a, avec autant de science que de chaleur, montré le rôle des Lorrains et des Vosgiens dans les entreprises coloniales et d'exploration depuis les temps les plus lointains. M. le vice-amiral Fournier a pris ensuite la parole et, en termes très élevés, il a rapproché la vie du marin de celle du géographe, de l'explorateur et du colonial; il a montré comment les uns et les autres courent les mêmes dangers et étudient les mêmes sciences pour arriver à étendre le domaine des connaissances humaines et le rayonnement de la puissance nationale.

Les séances de travail ont ensuite commencé. Les communications faites ont été, il faut bien le reconnaître, d'un intérêt assez inégal. A côté de questions d'une portée générale, on a fait place à des communications qui, toutes savantes qu'elles fussent, auraient pu être traitées plus utilement dans d'autres réunions, soit en raison de leur caractère trop franchement local, soit parce qu'elles n'avaient pas, par leur sujet, un lien assez étroit avec la géographie. Il y a là un écueil que les congrès futurs devront s'appliquer à éviter.

Nous ne pouvons citer, par le détail, toutes les questions discutées au Congrès; nous mentionnerons seulement quelques-unes des plus importantes.

M. Henri Lorin, professeur à l'Université de Bordeaux, a parlé de l'enseignement colonial. Il a montré que, si nous avons aujourd'hui, en France, une politique coloniale, nos institutions administratives et notre éducation nationale n'ont pas été mises encore en rapport avec cette politique.

M. Fauvel, délégué de la Société de Topographie, a demandé l'unification des signes conventionnels usités dans les cartes, l'unification de l'échelle, au moins pour les pays où est admis le système métrique, et le respect des anciennes dénominations tirées du vieux langage ou du patois. M. de Rey Pailhade a présenté un projet sur l'application du système décimal aux mesures angulaires, pour les cartes de la marine comme pour celles de l'armée de terre.

Digitized by Google

M. Auerbach, professeur à l'Université de Nancy, a parlé du canal du Nord-Est (Chiers, Meuse, Escaut); M. Étienne Port a défendu les intérêts de la Loire, M. Rossignol ceux de la Garonne; M. Guénot s'est efforcé de provoquer un mouvement en faveur du reboisement des Pyrénées, et a réclamé certaines restaurations nécessaires pour les canaux du sud-ouest; M. Georges Blondel a plaidé la cause de la marine marchande.

M. Auerbach a développé avec beaucoup d'autorité un programme de décentralisation au point de vue géographique; il a demandé qu'il soit fait une étude géographique des régions naturelles de la France pouvant servir de base à des divisions territoriales mieux appropriées aux besoins de la vie politique et sociale.

M. Turquan, le statisticien bien connu, a exposé le plan d'un *Atlas géographique et économique de la France*, œuvre qu'il se propose de publier.

Seize vœux votés par le Congrès, et dont nous donnons le texte, ont été retenus par la réunion des délégués.

Des excursions ont été organisées par les soins de la Société de géographie de l'Est à Domrémy, puis dans les Vosges. Les congressistes garderont un bon souvenir de l'aimable accueil qu'ils ont reçu de la ville de Nancy, et de la Société de géographie de l'Est, dont le sympathique secrétaire général, M. Pierre Collesson, n'a ménagé ni son temps ni sa peine pour rendre cette réunion fructueuse et cordiale[1]. G. R.

Vœux.

1° Qu'une exposition coloniale aussi large que possible soit organisée à Alger en 1904 ou 1905.

2° Que tous les géographes et topographes s'entendent pour l'adoption d'une série unique de signes conventionnels, tant pour les cartes en noir que pour les cartes en couleurs. — Que toutes les cartes soient désormais construites à des échelles simples dont les dénominateurs soient exclusivement les facteurs 1, 2, 5, et leurs multiples et sous-multiples.

3° Que les Sociétés de géographie soient admises à soumettre leurs desiderata au Comité central consultatif relevant du ministère de la guerre, chargé de la direction générale à donner à tous les travaux de cartographie.

4° Que la question de la décentralisation au point de vue géographique fasse l'objet des travaux des Sociétés de géographie et d'un rapport d'ensemble au Congrès de 1903.

5° Que le système métrique soit introduit dans celles de nos colonies où il n'existe pas encore; que, vu les habitudes acquises, cette introduction soit progressive et que son application en soit peu à peu étendue, notamment au commerce des tissus et aux monnaies.

1. Le compte rendu du Congrès tenu à Paris en 1900 vient de paraître sous ce titre : *Congrès national des Sociétés françaises de géographie. XXIe session. Paris, 20-24 août 1900. Comptes rendus publiés par la Société de Géographie.* Paris, Masson, 1901, 1 vol. in-8°, 284 pages.

Nous rappelons que le 23e Congrès des Sociétés françaises de géographie se tiendra à Oran en avril 1902; le 24e se réunira très probablement à Rouen, en 1903.

Digitized by Google

6° Qu'un enseignement colonial pratique soit institué dans les principales villes de France et des colonies, à l'effet de préparer à la vie coloniale les jeunes gens capables ou désireux de s'occuper dans notre domaine d'outre-mer. — Cet enseignement sera distribué par des conférences portant essentiellement sur : géographie, hygiène, notions sur les produits coloniaux et l'agriculture coloniale, la construction et la topographie élémentaire. Il pourrait être greffé sur les cours d'adultes e les diverses œuvres post-scolaires.

7° Le Congrès appelle l'attention des pouvoirs publics sur la nécessité d'imposer aux fonctionnaires en rapport avec les indigènes, de recommander et de faciliter aux colons, la connaissance et la pratique usuelle des langues indigènes parlées dans les colonies de leur résidence.

8° Le Congrès, reconnaissant les grands avantages que les diverses branches de la science, et tout particulièrement la marine, retireraient de l'emploi de la division décimale du quart de cercle, division déjà officielle pour l'armée de terre, émet le vœu qu'il soit publié annuellement des éphémérides du soleil et des principaux astres, calculées d'après la division décimale du quart de cercle.

9° Que les diverses Sociétés de géographie fassent une place aussi large que possible, dans leurs travaux, aux questions relatives à la marine marchande et s'efforcent de montrer l'importance de ces questions pour le développement de notre empire colonial et pour notre essor économique.

10° Le Congrès, partisan du développement général des voies navigables en France, émet le vœu que, dans le cas où les travaux d'approfondissement et d'amélioration de la Loire seraient exécutés entre Angers et Nantes, un approfondissement constant de 2 mètres soit assuré.

11° Qu'il soit procédé le plus tôt possible à l'exécution du canal de la Chiers et d'un canal unissant l'Escaut à la Meuse sur le territoire français.

12° Vu l'état d'infériorité de la région du Sud-Ouest en ce qui concerne les voies navigables, et l'intérêt particulier qui s'attache aux canaux du Midi, le Congrès émet le vœu que l'exécution des travaux de réfection du canal du Midi et du canal latéral à la Garonne aient lieu le plus tôt possible.

13° Le Congrès émet le vœu que le reboisement des terrains dégradés en montagne, en raison des dangers de toute nature que la dénudation des versants fait courir à l'intérêt public, soit activé le plus possible, et qu'en même temps des mesures soient prises pour arrêter la disparition des forêts existantes au moyen d'une réglementation plus étroite de la dépaissance.

14° Le Congrès renouvelle le vœu déjà émis par le 16e Congrès de géographie, tendant à ce que les pouvoirs publics s'efforcent par tous les moyens de relever la natalité en France.

15° Le Congrès, considérant la nécessité de reviser la convention des câbles signée à Paris en 1884, par 26 États, émet le vœu que les pouvoirs publics réunissent de nouveau à Paris les signataires de cette convention, et procèdent à bref délai à sa revision dans le sens de la neutralité des câbles.

16° Que dans les négociations en cours avec la Chine soit comprise l'application effective de la clause virtuelle de la convention de 1898 avec la Corée, et qu'un service régulier postal soit organisé dans le Céleste-Empire sous notre direction.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

Henri d'Orléans, explorateur français, né à Ham, près de Richmond (Angleterre), le 16 octobre 1867, mort à Saïgon le 9 août 1901.

Le prince Henri d'Orléans était le fils aîné du duc de Chartres, second fils lui-même du duc d'Orléans et petit-fils du roi Louis-Philippe. Il eut de bonne heure le goût des voyages lointains et, dès 1887, il fit le tour du monde. A vingt-deux ans, il entreprit aux frais de son père et sous la direction de M. Bonvalot, un long et pénible voyage d'exploration à travers la Sibérie et les hauts plateaux du Pamir et du Tibet. Cette audacieuse traversée de l'Asie, durant laquelle il eut aussi pour compagnon le Père Dedeken, plaçait déjà le prince d'Orléans, ainsi que M. Bonvalot, au nombre des plus grands explorateurs de l'Asie. La grande médaille d'or de la Société de Géographie fut attribuée en 1891 à M. Bonvalot.

Dès 1891, le jeune explorateur repartit pour l'Indo-Chine qu'il visita d'une façon plus complète. En 1892, il alla explorer la côte des Somalis, s'avança jusqu'au delà d'Harrar, et dressa une carte de la région malgré l'hostilité des habitants. En 1894, il fit une excursion à Madagascar et, de là, se rendit de nouveau en Indo-Chine. Il entreprit, en 1895, un important voyage de la Chine aux Indes anglaises, à travers la Birmanie, en compagnie de MM. Émile Roux, lieutenant de vaisseau, et Briffaut, colon au Tonkin. Les explorateurs, parvenus à Calcutta en janvier 1896, avaient, au cours de ce voyage, précisé la situation des sources de l'Iraouaddy et apporté une importante contribution à la connaissance de l'hydrographie de toute la région inconnue qu'ils avaient traversée. Le prince Henri d'Orléans reçut en 1896 la grande médaille d'or de la Société de Géographie. En 1897, sous le ministère Bourgeois, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, à la promotion du 14 juillet.

Henri d'Orléans entreprit, en 1898, un nouveau voyage dans les provinces équatoriales de l'Ethiopie; il y séjourna quinze mois et revint en France en 1899.

Le 1er mars 1901, il s'était embarqué de nouveau pour un voyage d'études dans l'Annam et en Chine. Son intention était de préparer une série d'explorations ultérieures. Il était accompagné par un de ses amis, M. Luiggi. C'est à Nha-Trang, sur la frontière de l'Annam et du Tonkin, où il était au mois de juin, qu'il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter; il a succombé à un abcès au foie.

Le prince Henri a beaucoup écrit sur les pays qu'il a visités, et il a fait preuve de réelles qualités d'observation. Il avait un ardent amour pour son pays et le vif désir de le servir et de faire œuvre utile pour lui.

Nordenskjœld (Nils-Adolf-Eric), explorateur suédois, né à Helsingfors le 13 novembre 1832, mort à Stockholm le 12 août 1901.

Fils d'un surintendant des mines, Nordenskjœld, dès son plus jeune âge,

Digitized by Google

accompagna son père dans ses explorations; c'est ainsi qu'ayant à peine vingt ans, il visita l'Oural. Il fut reçu docteur ès sciences en 1857. Ayant eu des démêlés avec le gouvernement russe, il fut expulsé de Finlande et vint se fixer à Stockholm; il devint, en 1858, professeur de minéralogie à l'Académie royale des sciences et directeur du cabinet de géologie.

En 1859 et en 1861 avec Torell, et seul en 1864 et 1868, il fit des explorations scientifiques à l'île des Ours et au Spitzberg. Dans la dernière de ces expéditions, sur la *Sophia*, il atteignit le 81°10′, mais il dut rétrograder devant la banquise. En 1870, il fit un voyage au Grœnland, grâce aux libéralités de la ville de Gœteborg; en 1875, il parcourut, sur le *Prœver*, la mer de Kara; en 1876, il revint au même point et remonta le cours de l'Iéniseï.

Il se passionna ensuite pour la recherche du fameux passage dit du « Nord-Est », que les navigateurs du XVIe siècle avaient considéré comme la route la plus rapide pour gagner la Chine, mais que les marins les plus célèbres, Willoughby et Chancellor, Barents, Hudson, Cook, n'avaient pu trouver. Nordenskjœld eut la gloire de le découvrir. Les observations faites au cours de ses voyages dans la mer de Kara lui avaient donné à penser qu'il existait un chenal navigable, et avec l'appui du roi de Suède, il tenta de résoudre le problème.

Il partit, en juillet 1878. avec deux navires, la *Vega* et la *Lena*, qu'escortèrent jusqu'au Iéniseï, l'*Express* et le *Fraser*. Nordenskjœld avait avec lui le capitaine Palander qui déjà deux fois, en 1875 et en 1876, était allé à l'embouchure du Iéniseï, et plusieurs autres savants et officiers. Après avoir reconnu l'île Taïmour et la baie d'Aktinia, l'expédition aborda au cap Tchéliouskine. Le 27 août, la *Vega* mouilla à l'embouchure de la Lena, et la *Lena* revint en Europe donner des nouvelles de l'expédition. La *Vega*, restée seule, avait déjà parcouru plus de la moitié de la route. En septembre, le navire était en vue de l'île des Ours et atterrissait aux bouches de la Kolyma. Mais la coalition des banquises et du vent du nord vint emprisonner la *Vega* dans la baie de Kolioutchine, à 120 milles du détroit de Béring, du 28 septembre 1878 à la fin de mai 1879. L'explorateur profita de cet arrêt forcé pour étudier les côtes et les mœurs des habitants qui y hivernaient. Enfin, le 18 juillet 1879, la *Vega* doubla le cap Est et pénétra dans la mer de Béring. Les résultats scientifiques de cette exploration furent considérables. Quant aux conséquences économiques, elles ne pouvaient pas être aussi importantes qu'on se l'était jadis figuré; le passage du « Nord-Est », comme on l'a fort bien dit, ne peut jamais être qu'une route d'occasion. Nordenskjœld, à son retour en Europe, fut reçu avec un enthousiasme indescriptible, non seulement en Suède, mais en Italie, à Londres et à Paris. La Société de Géographie lui décerna sa grande médaille d'or; il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur et associé étranger de l'Académie des sciences de Paris. Il fut comblé d'honneur et le roi de Suède le fit baron.

En 1883, Nordenskjœld repartit pour le Grœnland et parcourut 230 kilomètres sans trouver une terre libre de glaces. Ce fut sa dernière exploration. Depuis ce temps, il se consacra à des recherches sur les voyages des vieux navigateurs de son pays et à des études de cartographie ancienne.

G. R.

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Asie.

Indo-Chine. — *Carte de la mission* PAVIE, dressée sous les auspices du ministre des affaires étrangères et du ministre des colonies, sous la direction de M. Pavie, par MM. les capitaines Cupet, Friquegnon, de Malglaive et Seauve, d'après les levés des membres de la mission, les travaux des ingénieurs hydrographes de la marine, de la mission Doudart de Lagrée, de M. Dutreuil de Rhins, du bureau topographique des troupes de l'Indo-Chine..., et de nombreux itinéraires, au 1/1,000,000e. Quatre feuilles grand-monde, Paris, Challamel. *Édition définitive.* — Cette carte représente un travail considérable de synthèse géographique. La nomenclature des documents mis en œuvre suffit à le montrer. Tout a été utilisé pour donner les renseignements les plus probables non seulement sur notre domaine d'Indo-Chine, mais encore sur les pays voisins : royaume de Siam, portion de la Birmanie et de la Chine, qui se trouvent compris dans le cadre de la carte (1 m. 40 × 1 m. 80). — On comprend sans peine qu'il doit y avoir de grandes inégalités dans les conditions d'exactitude des différentes parties. Tandis que les deltas du Tonkin et du Cambodge sont actuellement topographiquement connus avec grand détail, on ne peut guère avoir que des présomptions fort sommaires sur les régions à peine explorées de la Birmanie, des pays Châns et de la Chine. La zone frontière seule a été levée pour fixer les limites.

Quant aux travaux particuliers de la mission, ils ont été poursuivis d'une manière ininterrompue depuis 1880 jusqu'en 1895 et se rapportent surtout au Mékong supérieur, au Laos et aux routes de liaison entre le Laos, d'une part, le Siam, l'Annam et le Tonkin, d'autre part. On ne saurait rendre trop hommage aux officiers qui ont mené ces travaux pénibles avec un désintéressement et une persévérance dont M. Pavie leur donnait l'exemple.

L'indication *Édition définitive* doit toutefois être interprétée; elle signifie que l'œuvre des missions dirigées par M. Pavie est terminée et que la carte actuelle remplace les éditions *provisoires* précédemment parues. Cela ne veut pas dire, on le comprend facilement, que la géographie de ces régions est définitivement fixée. Il faut attendre maintenant que nos brigades géodésiques et topographiques entrent en action; mais elles auront une base précieuse pour l'établissement de leurs reconnaissances préliminaires.

Comme dans tous les pays nouveaux, le tracé de la planimétrie, c'est-à-dire du réseau hydrographique et du réseau des chemins offre une probabilité très satisfaisante; il n'en est pas de même pour la figuration du relief qui n'est encore qu'ébauchée et qui permet à peine de reconnaître la direction des crêtes et l'importance relative des hauteurs; aussi le cartographe s'est-il borné aux indications vagues que peut donner l'estompage au crayon lithographique. Bien des parties ont même été laissées en blanc. Très complète est, au contraire, du moins dans les itinéraires suivis, la désignation des lieux habités;

Digitized by Google

il semble qu'aucun village n'a dû être omis; mais il n'a pas été possible de donner même approximativement une idée de leurs groupements administratifs. Ces renseignements seraient précieux pour suivre les progrès économiques des provinces dans lesquelles l'autorité française exerce son action, directement ou indirectement.

Ces observations ne sont pas des critiques, mais uniquement des *desiderata* d'avenir, car les résultats obtenus ne doivent pas faire perdre de vue ceux à réaliser encore et un vaste champ d'activité est ouvert au zèle des travailleurs de la deuxième heure. Inspirés par les traditions de leurs devanciers, ils n'y ménageront pas leur peine. L. R.

Afrique.

De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée, par le capitaine *d'Ollone*. Paris, Hachette, 1901, 1 vol. in-8°, 314 pages, 90 illustrations et 2 cartes hors texte. — La mission Hostains-d'Ollone avait pour but de relier la Côte d'Ivoire au Soudan et d'étudier la frontière à établir entre la république de Libéria et les possessions françaises.

Les rivages de la Côte d'Ivoire sont séparés du Soudan par une contrée de plus de 400 kilomètres de profondeur, couverte de forêts impénétrables, habitée par des populations sauvages de différentes races, ayant peu de rapports les unes avec les autres, mais toutes hostiles aux blancs, guerrières et en partie anthropophages. Aussi, jusqu'en 1899, cette contrée n'avait pu être pénétrée; les missions qui s'y étaient hasardées avaient été massacrées ou s'étaient vues dans l'obligation de revenir en arrière.

La mission Hostains-d'Ollone réussit. Partis de Béréby sur la côte en février 1899, M. Hostains, administrateur, et M. le capitaine d'Ollone parvinrent à Beyla, dernier poste au sud du Soudan, en décembre de la même année.

Le capitaine d'Ollone vient de publier le récit de la mission. Il raconte par quels procédés cette mission a pu arriver à son but.

Il faut lire le livre pour se rendre compte de la patience, de la ruse, du sang-froid et du courage qu'il a fallu aux deux explorateurs pour ne pas être massacrés. Tant qu'ils ont pu, ils se sont présentés non en guerriers, mais en agents de commerce. Ils ont persuadé ces peuplades sauvages des avantages qu'elles retireraient du commerce avec les blancs, et elles les ont laissés passer.

Seuls les Gons, peuple extrêmement féroce du nord de la forêt, les ont attaqués. Ils étaient arrivés chez ces derniers après six mois de marches pénibles, n'ayant plus ni guide, ni interprètes, sans vivres, sans vêtements. Il leur a fallu toute leur vigueur et toute leur intelligence pour pouvoir, avec une chance extrême, sortir victorieux d'une lutte qui semblait désespérée.

Le livre de M. d'Ollone n'est pas seulement un récit d'aventures, c'est surtout une étude sur les peuples et les contrées qu'il a visités. Rien n'est plus curieux que les religions, préjugés, coutumes et mœurs de ces sauvages, beaucoup plus intelligents qu'on ne le croit généralement.

Écrit avec humour et esprit, richement illustré de photographies, le livre du capitaine d'Ollone est d'une lecture captivante et contient d'intéressants documents. F. DE P.

Digitized by Google

Madagascar. Histoire et géographie élémentaires. Texte français et malgache par les *RR. PP. Cadet et Thomas S. J.* Paris, Poussielgue, 1901. — Les jésuites ont depuis longtemps à Madagascar des missions et des écoles. De concert avec les frères des écoles chrétiennes, ils soutiennent contre le prosélytisme protestant une lutte d'influence, dont nous ne soupçonnons guère en France la vivacité. Avant l'occupation française, la division religieuse de Madagascar en était arrivée à ce point que catholique voulait dire Français ou partisan de la France, protestant signifiait Anglais ou inféodé aux Anglais. Les Hovas étaient en majorité protestants.

La domination de la France a écarté, ou du moins atténué ces divisions confessionnelles en couvrant les missionnaires et instituteurs des deux religions d'une égale protection et en instituant à côté d'eux un enseignement officiel et neutre. Les derniers rapports attribuaient 112,000 enfants aux catholiques, 130,000 environ aux protestants, 20,000 aux écoles officielles.

L'Atlas d'histoire et de géographie que les RR. PP. Cadet et Thomas viennent de publier est absolument et exclusivement consacré à Madagascar. A coté du texte français se trouve le texte malgache disposé par demandes et réponses. — Ce livre scolaire, destiné aux écoles catholiques, est imprimé presque avec luxe; il contient de nombreuses illustrations, dont plusieurs sont remarquables par leur goût artistique. Il est rédigé par des hommes de talent dont on ne saurait que louer le dévouement patriotique, et les efforts qui tendent au développement de la colonisation et de l'influence française.

L. R.

Livre-Atlas des colonies françaises. — Colonies de l'océan Indien. — Madagascar et dépendances. — La Réunion; Etablissements français de l'Inde, etc., par *G. Malleterre et P. Legendre.* Paris, Delagrave. — C'est dans le but de développer l'influence française par l'école qu'a été conçue la série des Livres-Atlas coloniaux édités par la librairie Delagrave. Six fascicules sont publiés ou en publication; chacun d'eux correspond à un groupe de colonies distinct : *Océan Indien; Extrême-Orient; océan Pacifique; Algérie; Afrique occidentale; océan Atlantique.* A chacun de ces fascicules est jointe une partie commune qui résume pour les enfants coloniaux la géographie de la France, de l'Europe et des parties du monde.

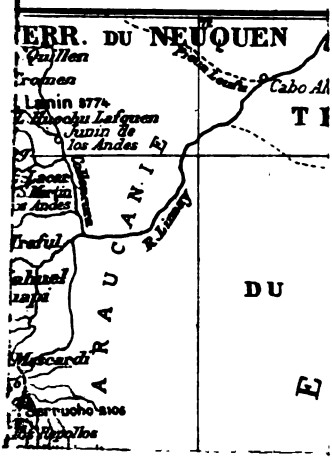
Le fascicule de l'océan Indien contient une série de cartes ou d'illustrations représentant des vues pittoresques, une description très complète de Madagascar, où se trouvent exposées avec grande clarté les notions essentielles de géographie physique, politique ou économique de l'île. Il est destiné aux écoles françaises et il secondera efficacement l'action du gouvernement local dans l'impulsion qu'il donne à l'instruction primaire, en dehors de toute préoccupation confessionnelle, mais sans perdre de vue néanmoins que, depuis longtemps, l'attitude des missionnaires anglais avait été telle que l'on en était venu à considérer comme hostile à la France tout ce qui portait le caractère du protestantisme. Cette situation se modifiera sans doute progressivement.

L. R.

L'éditeur-gérant : Ch. Delagrave.

5927. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

Fondée par LUDOVIC DRAPEYRON

EXPLORATION — COLONISATION
GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET ÉCONOMIQUE

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE
Octobre 1901

SOMMAIRE

Lieutenant-Colonel LEBLOND : La politique anglaise et l'Afrique.
MAURICE CAMPANA : L'Angleterre et les rajahs de l'Inde.
PAUL MAISTRE : L'Australie; origine et constitution de la Commonwealth (*fin*).
PAUL BARRÉ : Le peuplement et la colonisation de l'Empire russe.
G. M. : Le Rio Cumina.
G. REGELSPERGER : Mouvement géographique.
GEORGES CHAILLEY : Le Congo français et les sociétés congolaises.
Revue bibliographique.

CARTES

Carte de l'Inde anglaise (en couleurs et hors texte).
Carte schématique de la superficie comparée de l'Hindoustan et de l'Europe.
Carte de l'Australie.
Carte du Rio Cumina.
Carte de la sphère d'influence italienne en Afrique.

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

REVUE DE GÉOGRAPHIE

Fondée en 1877 par LUDOVIC DRAPEYRON

Comité de Rédaction ..... M. le général Niox, *président*;
M. E. Levasseur, *de l'Institut*;
M. le prince d'Arenberg, *de l'Institut*;
M. Charles-Roux, *ancien député*.

Secrétaire de la Rédaction. M. G. Regelsperger.

La *Revue de Géographie* publie des études sur toutes les questions qui se rattachent à la géographie descriptive, politique ou économique. Par la variété et le choix de ses articles, elle s'efforce, non seulement de mettre ses lecteurs au courant des progrès sans cesse réalisés dans la connaissance et dans l'exploitation du globe, mais elle se propose aussi de faire connaître le rôle et les procédés d'action de chaque peuple et de chaque race dans la mise en valeur de leurs domaines.

Un article mensuel résume ou analyse régulièrement tous les événements qui intéressent la géographie dans toutes les parties du monde et donne les nouvelles les plus récentes des voyages d'exploration.

La *Revue* rend compte des assemblées des sociétés de géographie et des principales publications géographiques.

A chaque numéro seront joints une carte d'une des régions sur lesquelles se porte un intérêt d'actualité, des croquis explicatifs et, s'il y a lieu, des vues photographiques.

La *Revue* paraît par livraisons mensuelles de 6 feuilles grand in-8, qui forment, chaque année, deux volumes de près de 600 pages chacun, avec Table analytique et Répertoire alphabétique.

Le prix de l'abonnement annuel est de **25** fr. pour Paris; de **28** fr. pour les départements et pour les pays de l'Union postale.

Les abonnements partent du premier jour de chaque trimestre : 1er janvier, 1er avril, 1er juillet, 1er octobre.

PRIX D'UN NUMÉRO SÉPARÉ : 3 FRANCS

Le prix de la collection complète (1877-1900), soit 47 volumes : 100 francs.

Adresser ce qui concerne la rédaction et l'administration à

M. CH. DELAGRAVE, éditeur-gérant de la *Revue de Géographie*,
15, rue Soufflot, à Paris.

Digitized by Google

LA POLITIQUE ANGLAISE ET L'AFRIQUE[1]

I

Y a-t-il une politique anglaise spéciale à l'Afrique? Oui, si on se borne à envisager les faits. Non, si on remonte jusqu'aux causes dont ils sont la résultante. En d'autres termes, la politique africaine de l'Angleterre est l'application au cas particulier de l'Afrique des « directives » générales de la politique extérieure de l'Angleterre, directives qui reposent sur une base commune, le caractère du peuple anglais.

L'étude psychologique de ce peuple devrait donc servir de préface à celle que nous entreprenons. Elle a déjà été présentée dans plusieurs œuvres magistrales. Nous en résumons ci-après les traits principaux.

Tandis que le Français résulte de la fusion des nombreuses races du Nord avec celles du Midi, l'Anglais ne procède guère que de trois éléments ethniques, les éléments celtique, germanique et surtout scandinave. Les Celtes, possesseurs primitifs du pays, ont subi les invasions de conquérants germaniques (Saxons) et scandinaves (Angles, qui habitaient le Schleswig, et Jutes, le Jutland). Les derniers envahisseurs, les Normands, ne modifièrent pas la race, car leur origine était scandinave : leur nom, Normand (North man, homme du Nord) en est une preuve. Celtes autochtones assez énergiques et assez vivaces pour ne pas disparaître sous les coups des envahisseurs, puis, en bien plus grand nombre, pirates germains

1. Bibliographie : Boutmy, *Psychologie politique du peuple anglais au XIXe siècle;* — Victor Bérard, *L'Angleterre et l'Impérialisme;* — Benedetti, *La question d'Egypte* (*Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 nov. 1891); — L. Bréhier, *L'Egypte de 1798 à 1900*; — A. Lebon, *La politique de la France en Afrique;* — J. Darcy, *La conquête de l'Afrique*; — Silva White, *The expansion of Egypt;* — Charles-Roux, *L'isthme et le canal de Suez;* — Dr Kuyper, *La crise sud-africaine* (*Revue des Deux Mondes*, 1er févr. 1900); - etc.

Une carte indiquant l'extension de l'influence anglaise en Afrique sera jointe au numéro de novembre.

Digitized by Google

et scandinaves, téméraires et aventureux, tels sont les ancêtres de l'Anglo-Saxon.

Comme partout ailleurs, les influences extérieures devaient marquer leur empreinte sur le caractère du peuple britannique. L'Angleterre a un climat maritime, c'est-à-dire tempéré, se prêtant bien à la vie au grand air, mais à une vie active et laborieuse, car la température est rarement assez élevée pour permettre l'immobilité et le repos. L'humidité de l'air exige des vêtements chauds, une nourriture abondante et substantielle, des demeures confortables. Pour entretenir sa chaleur naturelle, l'Anglais était donc contraint au mouvement. Pour donner satisfaction à ses nombreux besoins, il fallait qu'il se livrât à un travail assidu de corps et d'esprit. Il n'avait pas le loisir de s'abandonner aux rêveries spéculatives et abstraites ; ses pensées devaient se tourner vers un but positif et utilitaire.

L'habitude, puis le goût de l'action pratique, énergique et persévérante, ne devait malheureusement pas être, sur le caractère britannique, le seul effet des causes extérieures. Le ciel gris de l'Angleterre a assombri l'humeur de ses habitants. L'Anglo-Saxon est renfermé et taciturne, il est peu sociable, parle peu; c'est un solitaire. L'isolement de son pays, que la mer sépare du continent, a accentué son particularisme. N'ayant des autres hommes qu'une connaissance superficielle, les ayant souvent vaincus grâce à son énergique persévérance, n'en ayant jamais éprouvé grand dommage parce que la mer le défend, il est tout naturellement arrivé à les mépriser, surtout ceux qu'il a vaincus.

Telles sont les forces principales qui ont façonné le peuple britannique. L'Anglais que l'étude et l'éducation n'ont pas affiné, l'Anglo-Saxon type, John Bull en un mot, en présente la synthèse. C'est avant tout un homme du Nord. Il est grand et robuste, sa sensibilité est peu développée. Il est calme, lent, flegmatique; il conçoit lentement, mais son jugement est généralement sûr et il en change rarement. Il possède le courage, l'esprit de lutte, le goût des aventures, l'amour de l'indépendance, de l'action énergique et persévérante, de l'effort pour l'effort lui-même; il a le culte de la volonté. Malgré ces qualités enviables, il est peu sympathique parce qu'il est renfermé, personnel, égoïste, froidement pratique, parfois brutal, toujours orgueilleux. Chez l'homme des

Digitized by Google

classes élevées, la culture intellectuelle et morale a tempéré les défauts du caractère britannique, sans altérer ses qualités viriles.

Les tendances populaires viennent-elles à prévaloir dans la politique extérieure, elle est arrogante, agressive, dure et avide, peu circonspecte parce qu'elle recherche les solutions immédiates et préjuge trop des forces du pays ou de la faiblesse de l'adversaire. Est-elle dirigée par l'élite de la nation, elle reste essentiellement pratique et utilitaire, mais elle a des dehors plus modérés; elle est plus souple, ne brusque rien, sait attendre, mesure judicieusement ses moyens, apprécie mieux ceux des autres. Nous verrons à l'œuvre ces deux politiques.

Quoi qu'il en soit, constatons tout d'abord les remarquables résultats obtenus par la politique britannique en Afrique.

L'Angleterre est, sans contredit, la première puissance africaine. Elle tient en fait, sinon en droit, l'Égypte, le Soudan égyptien et le Soudan équatorial. Elle possède l'Ounyoro et l'Ouganda ainsi qu'une notable partie de la grande péninsule comprise entre le golfe d'Aden et l'océan Indien. Interrompus par l'Est-Africain allemand et l'État Indépendantdu Congo, ses domaines reprennent au sud du Tanganyika et se poursuivent sans interruption jusqu'au Cap. A l'ouest et au centre, elle a laissé à la France les vastes surfaces du Sahara et du Soudan, mais s'est réservé de fertiles enclaves et s'est fait attribuer toute la vallée inférieure du Niger, c'est-à-dire la partie la plus riche et la plus peuplée du Soudan central.

L'empire africain de l'Angleterre compte environ 9,500,000 kilomètres carrés, 60 millions d'habitants et fait un commerce total de 2,000 millions de francs, tandis que celui de la France, qui marche immédiatement après elle comme puissance africaine, ne comprend guère que 7,300,000 kilomètres carrés, y compris les territoires sahariens, 27 millions d'habitants, et ne chiffre pas son commerce au delà de 900 millions de francs[1].

1. Le commerce total de l'Afrique s'élève à plus de 4 milliards de francs. Sur ce total, la part des possessions anglaises atteint 2,000 millions de francs environ (730 millions en Egypte, 800 au Cap et à Natal, 135 dans le golfe de Guinée, 75 à Zanzibar, 130 à Maurice, etc.); — celle des possessions françaises à près de 900 millions (660 en Algérie et Tunisie, 75 au Sénégal, 60 dans le golfe de Guinée, 75 à la Réunion et à Madagascar, etc.); — celle des possessions portugaises à 120 millions; — celle de l'Etat Indépendant du Congo à 60; — celle des possessions allemandes à 50. Le Transvaal et l'Orange faisaient un commerce total de 750 millions de francs (y compris l'exportation aurifère s'élevant à 400 millions environ).

Digitized by Google

Prépondérants par l'étendue et la richesse, les domaines britanniques le sont aussi par les avantages géographiques, car ils sont traversés par trois des quatre grands fleuves africains ou en tiennent les embouchures. Le Nil, magnifique Transsaharien qui relie la Méditerranée aux grands lacs équatoriaux, est tout entier anglais. Anglais aussi sont le Niger inférieur et la Bénoué, qui constituent le meilleur débouché du Soudan central. Anglais enfin le Zambèze, car le Portugal, qui tient encore son embouchure, gravite plus que jamais dans l'orbite britannique. Des quatre grandes artères fluviales de l'Afrique, Nil, Niger, Zambèze, Congo, qui, soit par leurs vallées soit par elles-mêmes, constituent les grandes voies commerciales de l'avenir, une seule, le Congo, échappe à l'Angleterre.

Cherchons maintenant à discerner les causes qui ont amené ces remarquables résultats et, comme le cadre de cette étude est limité, occupons-nous plus spécialement de la vallée du Nil et de l'Afrique australe.

II

C'est seulement à la fin du XVIIIe siècle que l'attention de l'Angleterre s'est portée sérieusement sur l'Afrique. Par le traité de Paris (1763), Louis XV lui avait cédé les Indes. Le traité de Versailles (1783) avait été signé trop tôt pour permettre au bailli de Suffren de poursuivre, dans l'océan Indien, des opérations brillantes qui nous les auraient sans doute rendues. Quoi qu'il en soit, les Anglais, à la fin du XVIIIe siècle, semblaient définitivement assurés de leur conquête. La relier à la métropole par des communications rapides et faciles, empêcher tout au moins qu'une puissance rivale ne vînt s'interposer entre eux et leur nouvel empire, telle fut, dès lors, une de leurs principales préoccupations.

Deux routes conduisaient en Extrême-Orient, celle du Cap et celle de Suez. Nous verrons comment, au début du XIXe siècle, l'Angleterre enleva la première aux Hollandais. Rappelons aujourd'hui comment elle s'est assuré la seconde.

Interceptant la route la plus courte et la plus sûre de l'Europe aux Indes, possédant une inépuisable fertilité, habitée par une population très dense, douce et laborieuse, l'Égypte a été de tout

Digitized by Google

temps une proie vivement convoitée. Ethiopiens, Perses, Grecs, Romains, Byzantins, Arabes, Turcs en furent successivement les maîtres. Sur le conseil de Leibnitz, Louis XIV songea à s'en emparer. Louis XV et Louis XVI eurent la même pensée; des projets d'expédition furent préparés. Le Directoire et Bonaparte ne firent que reprendre les idées des politiques de l'ancien régime.

Rarement une expédition commença sous de meilleurs auspices que celle de 1798. L'habile diplomatie de Talleyrand avait rassuré la Porte, qui laissait faire. L'escadre française trompa la vigilance de Nelson. Débarqués le 3 juillet, les Français entraient au Caire le 27, après avoir anéanti au pied des Pyramides la puissance des Mameluks. L'Angleterre prit bientôt sa revanche. Son escadre anéantit la nôtre à Aboukir. A son instigation, la Porte se déclara contre nous. Bonaparte envahit la Syrie pour prévenir l'offensive de l'armée turque qui s'y rassemblait, mais la résistance de Saint-Jean-d'Acre l'obligea à la retraite. Sachant la France menacée par une nouvelle coalition, il quitta l'Egypte. Kléber puis Menou, laissés sans secours, ne cherchèrent plus guère qu'à sortir d'une situation périlleuse et sans gloire, que chaque jour aggravait. L'Angleterre se chargea de rapatrier les restes du corps expéditionnaire.

C'est par son habileté, bien plus que par les armes, que le cabinet britannique avait chassé d'Égypte les Français. Manquant de soldats, il avait jeté contre eux les armées ottomanes. Voyant ces armées vaincues malgré leur nombre, il avait hâté, par ses subsides, les opérations d'une nouvelle coalition européenne contre la France. Dès lors, la concentration en Europe de la totalité des forces françaises s'imposait.

III

L'Angleterre ne crut pas devoir s'établir en Égypte après le départ des Français. Il lui suffisait que le gouvernement du pays restât incapable de barrer la route des Indes. Les rivalités des Mameluks et de la Porte lui donnèrent à cet égard, pendant quelques années, toutes garanties. Puis un homme surgit qui vint réveiller toutes ses inquiétudes.

Cet homme, Mehemet-Ali, de race albanaise, était né à la

Digitized by Google

Cavalla, près de Salonique, d'une famille obscure; il était dépourvu d'instruction, mais possédait une rare finesse, une indomptable énergie, une ambition sans bornes, une âme sans fanatisme mais aussi sans scrupules, et l'instinct des grandes choses. Il avait combattu dans les armées que la Turquie avait envoyées en Égypte contre les Français et avait été pris d'enthousiasme pour Bonaparte et la France. Profitant de l'anarchie qui régnait dans le pays, après le départ du corps expéditionnaire, il en devint bientôt le maître. Alors il rêva de se créer un vaste royaume indépendant. Après avoir assis son autorité en faisant massacrer les principaux des Mameluks, il voulut se créer une armée, une flotte, un trésor. C'est en France qu'il choisit officiers, ingénieurs et financiers[1].

En 1831, il était prêt à réaliser ses vastes desseins. Son fils Ibrahim envahit la Syrie avec une armée de 40,000 hommes (novembre 1831). Bloquée par terre et par mer, Saint-Jean-d'Acre ouvrit ses portes après six mois de siège. Une armée ottomane venue d'Asie Mineure fut complètement battue à Homs (juillet 1832) et poursuivie en Anatolie. Une nouvelle victoire d'Ibrahim à Koniah (décembre 1832) ouvrit aux Égyptiens la route de Constantinople. Éperdu, le sultan Mahmoud implora le secours du tsar Nicolas; un corps de 12,000 Russes vint camper sous les murs de Constantinople pour protéger la ville. A cette nouvelle, une vive émotion se répandit en Europe. Il fallait avant tout, pensa-t-on, écarter les Russes. Sous la pression des puissances, la paix fut rétablie. Elle coûta à la Porte la Syrie et le district d'Adana en Asie Mineure.

Cette paix ne pouvait être qu'une trêve; de part et d'autre, on se prépara à la reprise des hostilités[2]. En 1839, la guerre éclate de nouveau. L'armée ottomane est complètement battue à Nezib (juin 1839) et Mehemet-Ali devient encore une fois l'arbitre des destinées de l'Empire ottoman. Cette fois, l'Angleterre entre personnellement en scène : il s'agit pour elle d'empêcher que Mehemet-Ali et son alliée, la France, n'acquièrent une influence prépondérante

1. M. Sèves, ancien aide-de-camp des maréchaux Ney et Grouchy, organisa son armée; M. de Cérisy, ingénieur des constructions navales, lui construisit une flotte; les ingénieurs Linant de Bellefonds, Lambert, Mougel, etc., procédèrent à de remarquables travaux publics pour faciliter la mise en valeur du pays.

2. Le capitaine de Moltke (le futur maréchal) fut envoyé en mission à Constantinople pour réorganiser l'armée ottomane.

Digitized by Google

dans le bassin oriental de la Méditerranée et, par suite, ne tiennent à leur merci la route des Indes. A l'instigation de lord Palmerston, l'Autriche, la Prusse, la Russie et l'Angleterre signent, à l'insu de la France, une convention (15 juillet 1840) par laquelle elles s'engagent à une action militaire commune contre Mehemet-Ali. Une escadre anglaise bombarde Beyrout et Saint-Jean-d'Acre; des détachements anglo-autrichiens sont débarqués dans les principaux ports de Syrie; une insurrection préparée de longue main par l'Angleterre éclate dans le Liban contre les Égyptiens. Ibrahim est contraint d'évacuer la Syrie et de se réfugier en Égypte.

On put croire un instant que la France vengerait par les armes l'exécution militaire dont son allié était victime, mais Louis-Philippe voulait conserver la paix. Trouvant l'attitude de M. Thiers, son premier ministre, trop belliqueuse, il le remplaça par M. Guizot (octobre 1840). Celui-ci, tout en conservant vis-à-vis de l'Europe une très ferme attitude, apporta dans son langage plus de réserve et de modération, ce qui facilita les négociations. La France obtint ainsi pour Mehemet-Ali et sa descendance la vice-royauté de l'Égypte.

IV

C'est sous le troisième successeur de Mehemet-Ali, Ismaïl, que commença la série des événements qui amena la situation actuelle. Rêvant de surpasser la gloire de son grand-père, Ismaïl fit régner autour de lui le faste des grandes cours de l'Europe. Il bâtit à grands frais casernes, écoles, résidences splendides; son hospitalité était somptueuse. Pour rehausser encore son règne par l'éclat des conquêtes, il poussa sa domination jusqu'aux grands lacs équatoriaux. Les finances égyptiennes ne purent résister à ces folles dépenses; bientôt les emprunts égyptiens ne trouvèrent plus preneur. Les créanciers de l'Égypte, Français et Anglais pour la plupart, s'émurent; la France et l'Angleterre intervinrent (1876).

Cette intervention amena la fondation d'une *Caisse de la dette publique* dotée, par privilège, de certaines ressources, et administrée par une commission des représentants des principales puissances européennes. En outre, pour prévenir le retour des gaspillages du passé, deux agents, l'un anglais et l'autre français, furent

Digitized by Google

désignés pour exercer un *contrôle* sur les actes du gouvernement pouvant intéresser la gestion financière : admis au conseil des ministres, ils avaient la faculté de donner leur avis sur toutes les questions concernant l'administration des finances égyptiennes.

Cette mesure eut naturellement pour conséquence de réduire les dépenses personnelles du khédive, de restreindre ses libéralités, d'interrompre les trafics peu scrupuleux qui enrichissaient les fonctionnaires. L'armée dut, elle aussi, prendre sa part des économies : les effectifs furent réduits; 2,500 officiers furent mis en demi-solde. Fonctionnaires et officiers s'unirent contre le nouvel état de choses. Ismaïl se joignit à eux. Prétextant l'impérieuse nécessité d'obéir à l'opinion publique, contraire, disait-il, aux derniers changements, il refusa de se conformer plus longtemps aux clauses de la loi de liquidation. La France et l'Angleterre, voyant leurs remontrances rester sans effet, signifièrent au khédive d'abdiquer et de quitter le pays. Ismaïl en appela au sultan. Celui-ci, entrevoyant la possibilité de remettre la main sur l'Égypte, confirma la révocation par télégramme. Tewfik, fils d'Ismaïl, fut proclamé vice-roi, et le contrôle anglo-français entra de nouveau en vigueur.

Le succès de l'intervention européenne augmenta le mécontentement. Encouragé par la faiblesse du khédive, le parti militaire s'intitula « parti national » et, dirigé par un colonel licencié, Arabi, aventurier ignorant et fanatique, réclama la direction du gouvernement.

En novembre 1881, Gambetta arrivait au ministère. Une union étroite avec l'Angleterre au sujet des affaires d'Égypte lui parut être la ligne de conduite la plus avantageuse pour dénouer la crise. Cette entente paraissait réalisée lorsque Gambetta fut renversé (janvier 1882). Le cabinet anglais reprit sa liberté d'action[1].

La rupture de l'entente anglo-française ne tarda pas à être connue au Caire. Le parti national en profita pour imposer au khé-

1. « Je n'hésite pas à le dire, — chacun sait que je n'ai jamais été l'adulateur de M. Gambetta, — lorsqu'il a eu à traiter la question d'Egypte, il a été dans le vrai; il a bien compris les intérêts de la France. Le temps lui a manqué; sa courte existence ministérielle ne lui a pas permis de mener à bonne fin ce qu'il avait entrepris. Mais, quant à moi, je suis convaincu que si son ministère... s'était consolidé, l'entente avec l'Angleterre, jusques et y compris l'action militaire, n'aurait pas tardé à être conclue. » (M. Waddington au Sénat, 25 juillet 1882.)

Digitized by Google

dive un ministère tiré de son sein : Arabi, nommé ministre de la guerre, devint maître du gouvernement. Au lieu d'agir, la France et l'Angleterre se résolurent à soumettre la question au concert européen. Quant à Arabi, convaincu qu'il n'avait plus à redouter une intervention armée, il prépara ouvertement la déchéance du khédive.

Cependant la surexcitation des esprits rendait de plus en plus précaire la situation de la colonie européenne. M. de Freycinet, successeur de M. Gambetta, en fut ému. Sur sa proposition, une escadre combinée anglo-française fut envoyée dans les eaux d'Alexandrie, mais il fut convenu que la démonstration resterait toute « morale ». A cette vaine menace, Arabi répondit par l'émeute et les massacres. Le 11 juin, à Alexandrie, la population musulmane se jette sur les Européens, en tue ou blesse une centaine et pille leurs maisons; la police favorise manifestement les assassins. L'escadre anglo-française reste spectatrice impassible.

Le 3 juillet, se réunit à Constantinople la conférence européenne à laquelle la France et l'Angleterre voulaient soumettre la question égyptienne. Les plénipotentiaires commencèrent par signer un *protocole de désintéressement* par lequel leurs gouvernements s'engageaient à ne rechercher, dans l'affaire d'Égypte, aucun avantage particulier et à s'abstenir, pendant la durée de la conférence, de toute entreprise isolée, — *sauf le cas de force majeure*, fut-il ajouté à la demande de l'ambassadeur d'Angleterre.

V

A partir de ce moment, la résolution de l'Angleterre semble prise ; l'action se précipite. L'escadre anglo-française croisait toujours devant Alexandrie. L'amiral anglais Seymour remarque que les Égyptiens mettent la ville en état de défense. D'accord avec son gouvernement, il somme le gouverneur, sous menace d'un bombardement dans les vingt-quatre heures, de lui livrer les ouvrages. Sur son refus, il ouvre le feu sur la ville (11 juillet). Au premier coup de canon, l'amiral français Conrad, obéissant aux ordres formels de son gouvernement, quitte les eaux d'Alexandrie.

Un corps expéditionnaire anglais était prêt, mais contre toute

Digitized by Google

attente, au lieu de l'engager seul, le cabinet de Saint-James demanda la coopération de la France. M. de Freycinet comprit que son abstention donnerait l'Égypte aux Anglais. Il saisit la Chambre de la question. Soutenu par Gambetta[1], il obtint pour la flotte un crédit de 8 millions « destiné à faire face aux dépenses nécessitées par les événements d'Égypte » (18 juillet 1882), s'engageant d'ailleurs à lui demander ultérieurement son consentement pour une action militaire déterminée, si cette action devenait nécessaire. Peu après, poussé par l'Angleterre, il demanda ce consentement sous la forme d'un projet de loi portant ouverture d'un nouveau crédit de 9 millions pour envoyer en Égypte un corps de 8,000 hommes « qui occuperaient un certain nombre de points dans la partie nord du canal, pendant que les Anglais s'établiraient dans le sud. » En agissant ainsi, pensait le gouvernement, on protégerait le canal et on se ménagerait un titre pour participer au règlement de compte une fois l'ordre rétabli.

La Chambre n'entra pas dans ces vues. La France était déjà engagée au Tonkin, à Madagascar, en Tunisie. Elle allait, pensa-t-elle, se trouver aux prises avec une expédition longue, difficile, très dispendieuse. Elle allait se lancer, sans la permission des puissances, dans une dangereuse aventure... Le crédit fut rejeté (416 voix contre 75); M. de Freycinet quitta le pouvoir (29 juillet).

Au même moment, M. Gladstone obtenait sans opposition de la Chambre des Communes 57 millions de francs pour l'expédition d'Égypte.

VI

Si nous avons insisté quelque peu sur ces événements, déplorables au point de vue des intérêts et du prestige de la France, c'est que leur développement nous paraît présenter quelques traits caractéristiques de la politique extérieure de l'Angleterre.

En France deux ministres, MM. Gambetta et de Freycinet, sont appelés successivement à traiter la question d'Égypte. L'un et l'autre

1. « Ce qui me sollicite à la coopération anglaise dans la Méditerranée et en Egypte, c'est que je redoute, entendez-le bien, outre une rupture néfaste, que vous ne livriez à l'Angleterre, et pour toujours, des territoires, des fleuves et des passages où votre droit de vivre et de trafiquer est égal au sien. » (M. Gambetta à la Chambre des députés, 18 juillet 1882.)

Digitized by Google

comprennent que nous ne devons pas laisser l'Angleterre agir seule, sous peine de perdre la situation privilégiée que nous possédons dans le pays, mais leurs procédés sont bien différents. Gambetta estime que son rôle comporte une large initiative; aussi est-ce de sa propre autorité, sans faire intervenir le Parlement, qu'il s'entend avec l'Angleterre. Cette entente reste d'ailleurs sans effet, car, au moment où elle paraît réalisée, le cabinet qu'il préside est renversé. M. de Freycinet, instruit par la courte existence ministérielle de son prédécesseur des difficultés que comportent les rapports du pouvoir exécutif avec la Chambre, persuadé qu'il sera désavoué si sa politique extérieure se heurte au moindre obstacle, estime qu'il ne peut se mouvoir si la majorité ne soutient, ne guide même chacun de ses pas. Aussi affecte-t-il de ne prendre aucune responsabilité, de la laisser tout entière à la Chambre, dont les dispositions irrévocablement pacifiques ne font cependant pas mystère. Bannissant toute initiative, il revient devant elle au moindre incident... Cependant les événements se précipitent; l'Angleterre nous presse. Un corps expéditionnaire français est organisé et on n'attend plus qu'un vote parlementaire pour donner l'ordre du départ. On sait ce que fut ce vote.

Du côté de l'Angleterre un seul ministre[1], lord Granville, est appelé à s'occuper des événements d'Égypte. Il semble d'abord hésiter sur le choix d'une ligne de conduite. Il ne veut pas se lier; ce n'est pas sans difficulté que Gambetta fait agréer les bases d'une entente. Le ministère français renversé, chacun reprend sa liberté d'action. On s'en félicite à Londres parce qu'on n'est pas encore résolu à une expédition militaire. Cette résolution, le cabinet de Saint-James la prend au lendemain des massacres d'Alexandrie, mais il redoute de voir l'Angleterre s'engager seule. Cette réserve se comprend : peut-être l'expédition exigera-t-elle de grands efforts, et l'armée britannique est peu nombreuse; sans doute aussi, par une action isolée, on éveillera les susceptibilités de l'Europe. La présence d'un corps français à côté des troupes anglaises rassurera l'Europe et facilitera l'action militaire. De là les propositions dont la France est l'objet.

1. Tandis que lord Granville conservait la direction du Foreign Office pendant les deux années 1881 et 1882, six ministres se succédaient au quai d'Orsay : en 1881, MM. de Freycinet, Barthélemy Saint-Hilaire et Gambetta; en 1882, MM. Gambetta, de Freycinet et Duclerc.

Digitized by Google

Ce sont, on le voit, des diplomates prudents et avisés qui dirigent à cette époque la politique anglaise. Ils mesurent les obstacles, prévoient les difficultés. Aussi croient-ils devoir rester dans les traditions de l'alliance avec la France. Celle-ci n'a-t-elle pas combattu pour le plus grand profit de l'Angleterre en Crimée et en Chine ? S'est-elle jamais montrée bien exigeante au moment du règlement de compte ? On lui empruntera donc encore une fois ses soldats et on se couvrira de son traditionnel désintéressement. Puis quand, l'expédition terminée, on se partagera les profits, on compte bien, quelque incident de sa politique intérieure aidant, ne lui laisser que de faibles avantages.

La France se dérobant, lord Granville se décide à l'action et y procède avec une remarquable énergie. On ne saurait non plus trop faire ressortir la large initiative dont il croit pouvoir user. C'est sans consulter la Chambre des Communes qu'il mène les négociations avec la France et qu'il ordonne à l'amiral Seymour d'ouvrir le feu sur Alexandrie. Quelques jours après, avons-nous dit, les crédits demandés pour l'expédition lui sont accordés sans opposition.

Que la France cesse donc de faire retomber sur ses ministres le douloureux mécompte qu'elle a éprouvé en Égypte. Qu'elle considère plutôt, dans ces événements, la stabilité des ministres britanniques, la large initiative dont ils jouissent, l'esprit de suite, la clairvoyance et la compétence du Parlement anglais dans les questions de politique extérieure, enfin les sacrifices patriotiques qu'il n'hésite pas à s'imposer quand les intérêts et le prestige du pays sont en jeu.

VII

Il convient maintenant de dire quelques mots sur la chute d'Arabi et les conséquences de l'abstention de la France, car nous trouvons là un nouvel exemple de l'esprit de décision de l'Angleterre, quand elle a résolu de s'engager, et du caractère essentiellement utilitaire de sa politique.

La prise de possession du Caire devait manifestement marquer la fin de la révolte. Arabi pensa d'abord que les Anglais viendraient d'Alexandrie, où ils avaient jeté quelques troupes, et prit ses dis-

Digitized by Google

positions pour en barrer la route. Puis il se ravisa : leurs menaces dans cette direction ne lui parurent être qu'une démonstration destinée à masquer une attaque par l'est, en partant d'Ismaïlia. Il songea alors à faire sauter le canal pour empêcher ce mouvement. A grand peine, M. de Lesseps l'en dissuada, protestant qu'il saurait en faire respecter la neutralité[1]. Arabi ne fut qu'à demi convaincu. Pour plus de sûreté, il fit élever de solides retranchements à Tell-el-Kébir, pour commander la route d'Ismaïlia au Caire. Ses prévisions étaient exactes : les Anglais se portèrent rapidement d'Alexandrie à Port-Saïd. Estimant à leur valeur pratique les platoniques protestations de M. de Lesseps, ils s'engagèrent sans hésiter dans le canal, débarquèrent à Ismaïlia et se portèrent sur Tell-el-Kébir.

Grâce à une longue et périlleuse marche de flanc qu'Arabi n'inquiéta pas, ils abordèrent à revers les retranchements ennemis. Le feu dura quelques minutes : pris de panique, les Égyptiens s'enfuirent dans un inexprimable désordre. La garde écossaise se saisit d'un train. Volseley, le commandant du corps expéditionnaire, s'y embarqua avec elle et son état-major et, fendant le flot des fuyards stupéfaits, se dirigea sur le Caire (11 septembre). Quatre jours après (le 15), le khédive était rétabli; la population tout entière, y compris le parti national, fêtait par de brillantes illuminations le retour du souverain ! Le drame finissait en opérette. L'argent anglais n'était pas étranger à cette joyeuse transformation.

Traduit devant une cour martiale, Arabi devint, en effet, pendant sa détention, l'objet d'étranges prévenances. Il fut condamné à mort, mais on eut, avant le jugement, la délicate attention de lui faire connaître qu'un décret, commuant sa peine en celle de bannissement, était déjà signé. L'île de Ceylan, véritable paradis terrestre, lui fut assignée comme résidence. Il vient, paraît-il, d'être grâcié, et se dispose à rentrer en Égypte.

Maîtresse de l'Égypte, comment l'Angleterre allait-elle y comprendre son rôle? Constatons d'abord que ce rôle devait être *temporaire* et *désintéressé*.

Nous avons parlé du protocole de désintéressement, signé par

1. Neutralité proclamée par les firmans de concession du canal (1856 et 1866).

Digitized by Google

le plénipotentiaire britannique à l'ouverture de la conférence de Constantinople, dans lequel les puissances contractantes s'engageaient à ne rechercher en Égypte aucun avantage particulier. Au moment où M. Gladstone demandait des crédits pour une intervention armée, il déclarait que l'Angleterre ne poursuivait pas en Égypte des vues particulières. Au lendemain de la victoire de Tell-el-Kébir, le cabinet de Saint-James adressait aux puissances une circulaire (3 janvier 1883) dans laquelle il déclarait que « le gouvernement de Sa Majesté était désireux de rappeler son armée aussitôt que l'état du pays et l'organisation de ses propres moyens pour maintenir l'autorité du khédive le permettraient ». Enfin, quelques jours après la chute de M. de Freycinet, M. Jules Ferry obtenait du cabinet britannique la promesse écrite que l'Angleterre retirerait ses troupes au commencement de l'année 1888[1].

Ainsi, aucun doute n'est possible : l'Angleterre s'est solennellement engagée à ne pas prolonger indéfiniment le maintien de son occupation en Égypte. Jusque dans ces dernières années, sans doute pour endormir les susceptibilités de l'Europe et les scrupules de quelques membres du Parlement britannique qui préconisent le retrait des troupes, le gouvernement anglais rappelait de temps à autre cet engagement et cherchait à se justifier de ne l'avoir pas encore tenu. S'il maintenait des troupes en Égypte, c'était, disait-il, parce que les institutions dont il avait doté le pays n'avaient pas encore pris racine, qu'il fallait refouler la barbarie et le fanatisme du Soudan, organiser le pays avant de le rendre au khédive...

Aujourd'hui, l'Angleterre impérialiste n'a plus de ces pudeurs. Elle n'abandonnera pas l'Égypte, dit-elle franchement, parce que, véritable point de soudure entre ses possessions d'Europe et d'Asie, elle est essentielle à la consolidation de l'Empire, que sa valeur économique est considérable[2] et qu'elle est le point de

1. Le gouvernement de Sa Majesté, est-il dit dans cette note, est désireux de retirer les forces britanniques dès que le permettront la situation du pays et l'organisation des moyens convenables pour sauvegarder l'autorité du khédive. « Il y a quelque difficulté à fixer une date précise à cette évacuation... Mais le gouvernement de Sa Majesté, afin d'écarter toute espèce de doute à l'endroit de sa politique dans cette affaire, s'engage à retirer ses troupes au commencement de l'année 1888, à condition que les puissances seront alors d'avis que l'évacuation peut se faire sans compromettre la paix et l'ordre en Egypte. » (Note de lord Granville à M. Waddington.)

2. Les éléments comparatifs suivants caractérisent la valeur de l'*affaire* qu'a été

Digitized by Google

départ de la future voie ferrée d'Alexandrie au Cap, qui doit occuper l'industrie anglaise pendant plus d'un quart de siècle. Elle en éliminera la France, qui, possédant encore dans le pays une influence considérable, pourrait, soutenue par la Russie, provoquer une opposition gênante[1]. L'embouchure du Nil ne lui suffit d'ailleurs pas; il lui faut le cours tout entier du fleuve, véritable Transsaharien qui relie la Méditerranée à ses possessions de l'Afrique équatoriale. La vallée du Nil étant ainsi devenue une des pièces capitales de l'Empire, elle ne reculera pas devant une grande guerre pour la conserver. Voilà ce que dit l'Angleterre impérialiste. L'affaire de Fachoda, dont nous parlerons plus loin, prouve surabondamment qu'il ne s'agit pas là de paroles vaines.

Il était d'ailleurs facile de se rendre compte, dès le lendemain de la chute d'Arabi, des intentions de l'Angleterre à l'égard de sa conquête. Malgré les protestations de la France, elle abolissait le *Contrôle*, imposait au khédive l'obligation de placer des sujets britanniques à la tête de toutes les administrations (instruction publique, police, justice, service des eaux, etc.) et d'en exclure les fonctionnaires français, engageait largement ses capitaux dans des entreprises locales...

Aujourd'hui, l'Égypte n'est plus qu'une véritable colonie de la Couronne. L'agent britannique, lord Cromer, assisté de jeunes conseillers anglais, tient dans ses mains l'administration. Dans l'armée, de jeunes officiers anglais occupent presque tous les grades supérieurs. La langue française, la seule qui fût d'un usage courant avant la venue des Anglais, perd chaque jour du terrain[2]. Quant au khédive, durement tancé pour quelques vel-

pour les Anglais leur mainmise sur l'Egypte. En *Egypte*: population, 9,800,000 habitants; — budget, 275 millions de francs (en équilibre); — commerce total, 730 millions de francs; — prix de la conquête, 37 millions de francs. — En *Algérie* : population, 4,500,000 habitants; — budget, 71 millions de francs (déficit, 15 millions de francs); — commerce total, 560 millions de francs; — prix de la conquête, 4 milliards environ.

1. On sait que cette influence nous vient de l'impression profonde que laissa l'expédition de Bonaparte, du rôle capital joué par nos nationaux sous Mehemet Ali, des travaux considérables (du canal de Suez, en particulier) qu'ils ont exécutés pour transformer les conditions économiques du pays et ressusciter la vieille Egypte, enfin des nombreuses écoles libres, congréganistes pour la plupart, qu'ils ont fondées pour les enfants des deux sexes de toute nationalité et de toute confession.

2. Le chiffre de la colonie française reste stationnaire à 14,000 environ. Quant à celui de la colonie anglaise, il a passé de 6,100 (1882) à 19,600 (1898), y compris les troupes d'occupation.

Dans les écoles du gouvernement, la proportion des élèves de l'enseignement fran-

Digitized by Google

léités d'indépendance qu'il manifesta au début de son règne, il s'est résigné et est allé, en 1900, rendre hommage à la reine d'Angleterre.

VIII

On sait qu'au lendemain du rétablissement de l'ordre en Égypte éclata, au Soudan, l'insurrection mahdiste. L'Angleterre, qui s'était substituée au khédive, prit la direction des opérations. Après toute une série de lamentables échecs, elle se décida à abandonner le pays. Envoyé à Khartoum pour recueillir les garnisons égyptiennes, Gordon ne tarda pas à y être bloqué. Poussé par l'opinion publique, le cabinet de Saint-James se décida à organiser une expédition sous les ordres de lord Wolseley pour le délivrer. La colonne de secours (10,000 hommes) remonta péniblement la vallée du Nil, accompagnée d'une flottille de chalands et de vapeurs, et atteignit Korti (novembre 1884). Là, pour gagner du temps, elle se divisa : tandis qu'une brigade marchait sur Berber en continuant à suivre le fleuve, l'autre se porta directement sur Matammeh. Cette dernière atteignit le Nil après un combat acharné. Une colonne volante s'y embarqua, remonta le fleuve sous le feu de l'ennemi qui occupait les deux rives, et atteignit Khartoum (28 février 1885). Mais il était trop tard : depuis deux jours, la place était aux mains des rebelles; Gordon et ses compagnons avaient été massacrés !

Le récit détaillé de ces événements ne saurait entrer dans le cadre de cette étude; nous n'en voulons retenir que leur répercussion en Angleterre. A l'annonce de la prise et du sac de Khartoum par le mahdi, il ne s'y produisit aucune excitation fébrile, aucune manifestation bruyante, aucun acte extérieur de réprobation à l'égard du ministère, si humiliant que fût cet échec pour l'amour-propre britannique. Quelques semaines après, la France éprouvait un mécompte analogue : elle apprenait la déroute de Lang-Son. Aussitôt la Chambre chassait Jules Ferry du pouvoir et le pays tout entier se levait contre lui. Il semblait qu'un nou-

çais était de 74 p. 100 en 1889; elle n'était plus que de 33 p. 100 en 1893 et de 22 p. 100 seulement en 1899. L'affaire de Fachoda marque une brillante victoire pour la langue anglaise en Egypte.

Digitized by Google

veau désastre eût accablé la nation et, sans écouter aucune explication, sans attendre aucun renseignement, celle-ci déclarait qu'un seul était responsable, l'audacieux ministre qui poursuivait la conquête d'une colonie dont elle ne voulait pas.

Rappelons enfin qu'à la suite de la retraite de lord Wolseley, le cabinet anglais crut devoir renoncer pour le moment à toute nouvelle tentative contre le mahdi. Les sacrifices à faire lui paraissaient hors de proportion avec les avantages qu'eût procurés la défaite des derviches. Il sut donc rester sur un échec et la Chambre des Communes lui conserva sa confiance.

IX

Nous ne saurions quitter l'Égypte sans dire quelques mots du canal de Suez qui, il faut bien le reconnaître, a été la principale cause de l'établissement de la domination étrangère dans le pays.

Après les guerres heureuses de 1855 et de 1859, la France paraissait être la plus puissante des nations de l'Europe. L'Égypte, avons-nous dit, gravitait dans son orbite. C'est alors que M. de Lesseps entreprit la réalisation de la conception grandiose du canal de Suez.

L'opposition britannique fut une des plus grandes difficultés qu'il eut à surmonter. En effet, l'Angleterre estimait qu'elle était menacée de perdre le monopole du commerce de l'Asie orientale, monopole qu'elle devait à la puissance de sa marine marchande ainsi qu'aux ports de relâche et aux dépôts de charbon que seule, à cette époque, elle possédait sur la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance. C'était à Liverpool, sur l'Atlantique, que ses solides bâtiments, à peu près seuls capables d'affronter les tempêtes du Cap, débarquaient tous les produits asiatiques (thé, soie, coton); l'isthme tranché, la route des Indes devenait praticable pour tous. Dès lors, plus de monopole pour Liverpool et la marine anglaise : on verrait les bâtiments de toutes les nations charger et décharger leurs cargaisons asiatiques à Odessa, Trieste, Gênes, Marseille et Barcelone; marchands et armateurs anglais « allaient maigrir de tout l'embonpoint d'autrui. » Enfin, l'Angleterre projetait déjà la construction du

Digitized by Google

chemin de fer de l'Euphrate; le canal ferait à cette ligne une concurrence victorieuse.

Sa mauvaise volonté prenait même une forme aiguë : escomptant l'appui de la Prusse, qu'elle avait entraînée dans son opposition, elle envoyait une escadre faire une démonstration dans les eaux d'Alexandrie. Le canon de Magenta et de Solférino vint heureusement dissiper tous ces nuages, aussi « peut-on dire qu'il y a du sang français dans le canal de Suez ».

Le canal une fois achevé, l'Angleterre chercha par tous les moyens à s'en rendre maîtresse. En 1875, le khédive Ismaïl, à court d'argent, offrit au gouvernement français de lui vendre, pour 100 millions de francs, les 176,602 actions du canal de Suez dont il était détenteur. Cette proposition mit le cabinet français dans une cruelle perplexité. Certes, il ne méconnaissait pas les avantages matériels et moraux du marché, mais les objections lui paraissaient des plus graves : on allait peut-être, en pleine période de réorganisation militaire et sans allié, se heurter à l'Angleterre; on ne pouvait, sans l'autorisation des Chambres, disposer de 100 millions, et celles-ci étaient en vacances. Bref, il refusa le marché. On apprit bientôt que le cabinet de Saint-James s'était empressé de reprendre l'affaire pour le compte de la Grande-Bretagne. En l'absence du Parlement, le ministre Disraeli s'était fait faire l'avance nécessaire par la maison Rothschild de Londres. L'Angleterre était ainsi devenue la principale actionnaire du canal.

Cette situation fit craindre aux puissances qu'elle ne cherchât à en faire une voie exclusivement anglaise. Pour écarter ce danger, elles résolurent de transformer en un traité international la clause de neutralité prévue dans les firmans de concession. Une conférence se réunit dans ce but à Paris. Après de laborieuses négociations, on aboutit à une convention (convention de Constantinople du 22 décembre 1888), qui proclame le canal neutre et accessible en cas de guerre aux navires de toutes les nations à la condition que les belligérants s'abstiennent de tout acte d'hostilité. Mais les puissances ne se sont pas engagées à intervenir dans le cas où cette neutralité serait violée. La convention reste donc dépourvue de sanction. En fait, le canal est à la merci de l'Angleterre, puisqu'elle occupe l'Égypte.

Lieut-Colonel LEBLOND.

Digitized by Google

L'ANGLETERRE ET LES RAJAHS DE L'INDE[1]

L'Inde est le cœur de l'empire britannique; en elle se résume, sous une forme à la fois grandiose et mystérieuse, la puissance anglaise. L'œil le moins exercé y découvre, éclatantes, les causes de son prestige et de sa solidité; mais l'observateur attentif peut y deviner des éléments de trouble et de décadence, à peine perceptibles aujourd'hui, grosse menace pour l'avenir.

En ajoutant à l'Inde proprement dite ses annexes, Birmanie et Beloutchistan, on obtient un territoire de 4 millions et demi de kilomètres carrés, peuplé de plus de 294 millions d'habitants[2]; plus de quatorze fois la superficie du Royaume-Uni, près de sept fois sa population. Ce bloc colossal est relié à la métropole, aux autres parties de l'empire par un vaste réseau de câbles sous-marins que contrôle l'Angleterre et par des routes maritimes que sillonnent les innombrables navires des compagnies anglaises, « British India » ou « Peninsular and Oriental », que jalonnent des postes anglais, Aden, l'Egypte, Malte, Gibraltar, vers l'Occident; Mahé, Zanzibar, Maurice, vers l'Afrique du Sud, et Singapour vers l'Extrême-Orient. De Londres à Bombay, les voies purement britanniques exigent un long détour par mer; elles ne conviennent qu'aux marchandises; il en existe d'autres, plus directes, pour les services de la poste ou le transport des personnes, et la concurrence internationale s'en dispute les profits. La malle des Indes traverse l'Europe occidentale de Calais à Brindisi; demain peut-être elle passera par Ostende et Salonique. Sur nos réseaux du Nord et du P.-L.-M., c'est un va et vient incessant d'officiers, de

1. Voir la carte hors texte.

2. D'après le recensement décennal du 1er mars 1901, la population totale de l'Inde est de 294,266,000 habitants. En 1891, elle était de 287,200,000; mais certaines parties de l'Inde n'ayant pas été recensées en 1891, on peut dire que l'augmentation nette est de 4 millions.

Digitized by Google

fonctionnaires anglais « going East » ou « returning home » allant aux Indes ou en revenant. On les verra rouler en express à travers la Mésopotamie, lorsque la voie ferrée de Bagdad aura joint le littoral de l'Asie Mineure aux rivages du golfe Persique. L'Angleterre surveille anxieusement toutes ces routes; elle n'entend partager avec personne le contrôle de celles qui sont exclusivement maritimes. Il y a cent ans, la voie des Indes passait par le Cap ; les Anglais prirent le Cap aux Hollandais. Elle passe aujourd'hui par Suez; ils ont occupé l'Égypte.

Sans l'Inde, l'Angleterre serait pauvre et voilà pourquoi elle en surveille si jalousement les abords. On ne renonce pas facilement à la possession d'une colonie dont les importations et les exportations s'élèvent à plus de 2 milliards et demi de francs[1], les échanges avec la seule métropole représentant presque la moitié de ce chiffre. L'Inde est un inépuisable réservoir de matières premières, un marché favorable, grâce à la dépréciation de l'argent. Son budget fournit aux Anglais des traitements civils et militaires, des places et des grades ; ses monnaies approvisionnent de lingots d'argent et de roupies, les colonies britanniques, les banques anglaises d'Australie et d'Extrême-Orient.

L'Anglais ne tient pas à l'Inde par intérêt seulement, mais aussi par orgueil. L'Inde se présente à ses yeux avec une magnificence mystérieuse, où le faste oriental vient rehausser la puissance moderne de l'Occident. On peut retrouver, sous d'autres latitudes, la richesse de Bombay, les splendeurs administratives de Calcutta, les bals, les réceptions de Simla au séjour enchanteur. D'autres pays ont eu des régiments d'élite, avec un nom, des traditions, des privilèges particuliers, des mess somptueux et une demi-douzaine d'uniformes. Mais quelle autre colonie pourrait offrir au roi d'Angleterre l'hommage de six cent trente vassaux, rajahs, maharajahs, nababs, avec leurs soixante-six millions de sujets, leurs armées, leurs trésors, leurs pierreries, leurs escadrons d'éléphants et leurs palais de marbre rose? Est-il possible à un Anglais de penser sans fierté à ce fameux durbar de Delhi où, en 1877, à l'instigation de Disraeli, les princes indigènes se réunirent pour reconnaître à une femme qui régnait en Occident, dans une île lointaine, le pouvoir suzerain et viril « qui avait appartenu aux

1. 1898-1899.

Digitized by Google

Grands Mogols », où Victoria, reine d'Angleterre, fut proclamée impératrice des Indes?

Cette mainmise de la civilisation britannique sur l'Inde féodale est l'œuvre de cent cinquante années d'efforts intelligents et continus. A notre Dupleix revient la gloire d'avoir montré la voie que suivirent Clive, Warren Hastings et leurs successeurs. L'œuvre de ceux-ci a été maintenue, étendue, fortifiée, par de vaillants capitaines, par une administration routinière mais sage, fidèle à des traditions de gouvernement consacrées par l'histoire et l'expérience. Et depuis cent cinquante ans, le peuple anglais, à qui l'Occident doit la conception de l'État moderne, gouverne l'Inde antique et sa féodalité de rajahs, au moyen de quelques milliers de soldats et de fonctionnaires.

Tel est l'aspect grandiose sous lequel nous apparaît l'œuvre des Anglais dans l'Inde. Prise dans son ensemble et vue de loin, elle force l'admiration; étudiée dans le détail, elle réserve cependant des surprises et des désillusions. Tout n'est pas pour le mieux à l'intérieur du grand édifice anglo-indien, malgré cette superbe façade. Si le gouvernement des districts britanniques n'est pas inférieur à celui d'autres colonies européennes, il se passe, par contre, d'étranges choses dans l'Inde des rajahs. Les Anglais eux-mêmes n'osent pas le nier complètement. De la lecture attentive du grand ouvrage d'Aitchison sur *les Traités de l'Inde*, des livres de C. L. Tupper (*Our Indian Protectorate*), de Lee-Warner (*Our Protected Princes*), se dégage, malgré tout, une impression que ces auteurs prudents et officieux n'ont certes pas voulu nous donner : en plein XIXe siècle, sous la domination d'une grande puissance occidentale, les rajahs vivent comme leurs ancêtres vivaient avant la conquête anglaise, sacrifiant le bien-être des populations à leurs caprices, à leurs coûteuses fantaisies. Et, complétant les indications vagues que les historiens et les jurisconsultes ne donnent qu'à regret, quelques phrases, imprudentes mais véridiques, d'un romancier-poète nous éclairent. Rudyard Kipling nous montre « le gouvernement suprême exhortant les rajahs... à s'abstenir d'enlèvements, à ne pas remplir leurs ennemis de poivre rouge en poudre et autres excentricités que l'on ne peut pas publier parce qu'officiellement les princes indigènes sont infaillibles et leurs États, toujours officiellement, aussi bien gouvernés que nos propres territoires ». Et une page plus loin, comme

Digitized by Google

si cet aperçu de la correspondance quotidienne entre les rajahs et les autorités britanniques ne suffisait pas à nous édifier, Kipling déclare que « la vue de la grande mécanique gouvernementale de l'Inde, dépouillée de ses enveloppes et de son vernis, est de nature à impressionner même l'homme le plus stupide[1]. »

On peut en croire Kipling : il connaît admirablement l'Inde et il l'aime. Son témoignage, venant s'ajouter aux autres, est décisif. Ainsi encouragé et guidé par les Anglais eux-mêmes, nous pouvons aborder le délicat problème du gouvernement des États indigènes de l'Inde et de leurs relations avec le gouvernement impérial.

Il y a dans l'Inde anglaise environ 630 États indigènes, avec une superficie de 1,535,530 kilomètres carrés et une population de 66,050,479 habitants. Ils forment donc le tiers de la surface totale de l'Inde, un peu moins du quart de sa population.

Leur territoire, loin de former un bloc compact, est réparti très inégalement entre les provinces de l'empire. Le Rajputana compte 20 États indigènes, l'Inde centrale 136, Madras 5, Bombay environ 360, le Bengale et le Nord-Ouest 28, le Punjab 35, les Provinces centrales 15, l'Assam 20.

De ce fouillis de frontières et d'enclaves ne se dégage pas une impression bien nette. On peut remarquer cependant que la masse des États indigènes occupe le centre du triangle indien, qu'elle empiète sur la région aride de l'Indus. Enfin des bastions indigènes flanquent l'Empire à ses quatre coins, Hyderabad et Mysore au sud, Beloutchistan à l'ouest, Cashmere (Kachmir) au nord, États birmans à l'est. Entre ces quatre forts et le réduit central, le territoire britannique, se glisse, se rejoint, par la vallée du Gange, le long des côtes, à travers le Dekan.

Les États indigènes diffèrent beaucoup par l'étendue et la population. Hyderabad avec 12 millions d'habitants se rapproche de l'Italie comme superficie. Le territoire de Cashmere est presque aussi vaste. Mysore a plus d'habitants que le Portugal et presque autant de kilomètres carrés. Il faudrait citer encore, au centre de l'Inde, Gwalior, Jeypore, Indore et dans l'Ouest, Baroda.

D'autres, au contraire, sont minuscules. Ainsi, quelques-uns d'entre les trois cents vassaux du gaekwar de Baroda ont pour tout domaine quelques hectares de marais et une ferme en ruines.

1. *Plain tales from the Hills*, 1900, Macmillan, 102, 103.

Digitized by Google

Abandonnés à eux-mêmes, ils ne tarderaient pas à disparaître de la carte, mais l'Angleterre protège leur faiblesse avec un soin jaloux.

Si les Anglais respectent à ce point la souveraineté indigène dans une partie considérable de leurs possessions, c'est pour rester fidèles à une tradition historique qui remonte au début de leur établissement dans la Péninsule, à un système de gouvernement dont l'abandon momentané a failli leur coûter l'Inde.

En 1757, lorsque Clive conquit le Bengale, fondant ainsi le pouvoir territorial de la Compagnie anglaise des Indes, l'empire du Grand-Mogol tombait en ruines. Le monarque de Delhi n'avait plus de terres ni de troupes, mais son prestige de suzerain était resté debout. Les princes de l'Inde entière lui rendaient hommage, lui payaient tribut, lui reconnaissaient le droit d'investiture. Voulant s'introduire dans la communauté féodale hindoue, la Compagnie admit à son tour cette suzeraineté et paya tribut au Grand-Mogol, qui lui donna l'investiture du Bengale. Afin de garantir cette province contre les attaques des chefs mahrattes, dont les armées étaient commandées par des aventuriers français, la Compagnie s'entoura d'un réseau de petits États auxquels elle offrit sa protection en échange d'une alliance et d'un tribut. Pour protéger ses nouvelles conquêtes dans le Sud contre les sultans de Mysore, elle procéda de même. Les rajahs, ses protégés, servaient sa cause en défendant la leur : avec leur aide, la Compagnie triompha des Mahrattes et de Tippoo-Sahib.

Alors, elle songe à la domination de l'Inde entière. Débordant hardiment la ceinture de ses vassaux, elle occupe les côtes, les grandes vallées, les passages, en un mot tous les points stratégiques de l'Inde. Les États indigènes, autrefois placés à la périphérie, furent enveloppés par les conquêtes anglaises. L'Angleterre continua, jusqu'en 1842, à payer tribut au Grand-Mogol, mais, en réalité, ce prince n'était plus qu'un simple fantoche entre ses mains. Les souverains indigènes étaient tous rattachés à la Compagnie des Indes par des traités d'alliance qui leur garantissaient leurs possessions moyennant une subordination complète à la politique anglaise. Loin de chercher à détruire les États indigènes, les gouverneurs qui se succédèrent de 1802 à 1848 n'opérèrent que les annexions indispensables à l'affermissement de la puissance anglaise, et firent des princes hindous les auxiliaires de leur

Digitized by Google

politique. Suivant l'exemple de Dupleix, ils s'appliquaient à gouverner l'Inde en respectant ses traditions féodales.

La domination britannique dans l'Inde durait depuis cent ans déjà, lorsqu'il se trouva un gouverneur anglais pour rejeter brusquement ce système inspiré par la tradition et la prudence. Lord Dalhousie voulait faire de l'Inde une colonie sans souverains indigènes, administrée du Nord au Sud par des fonctionnaires anglais. Il annexa les États de princes sans descendance directe; il absorba le Punjab; il détrôna le roi d'Oude, monarque faible et indolent. En présence d'annexions aussi considérables, on put croire que toutes les souverainetés indigènes étaient condamnées à disparaître, et que l'Inde allait devenir une grande colonie unitaire de l'Himalaya au cap Comorin.

Elle ne le devint pas. En 1857, les cipayes ou soldats indigènes, croyant que l'Angleterre qui dépossède leurs princes vénérés, veut changer les mœurs et la religion de l'Inde, se soulèvent. Le fils du Peshwa détrôné, Nana-Sahib, dont lord Dalhousie a repoussé les réclamations, commande le massacre des Anglais à Cawnpore. Les cipayes du royaume d'Oude, annexé par Dalhousie, se distinguent entre tous par leur cruauté et leur acharnement. Mais les grands feudataires, qui n'ont pas été atteints par les spoliations des années précédentes, demeurent indifférents; la révolte ne peut s'étendre vers le centre de l'Inde, et l'Angleterre en triomphe après une année d'efforts.

La Compagnie fut supprimée et l'Inde rattachée à la couronne avec lord Canning pour premier vice-roi. Celui-ci abandonna la politique annexionniste de lord Dalhousie et mit tout en œuvre pour rassurer les princes. La possession de l'Inde était à ce prix.

Dès le 1er novembre 1858, le vice-roi lançait, au nom de la reine, une proclamation d'amnistie, dont les passages les plus importants définissaient les rapports futurs entre le gouvernement britannique et les princes de l'Inde : « Nous avons pris entre nos « mains le gouvernement des territoires jusqu'à présent adminis- « trés en notre nom par la Compagnie des Indes Orientales... « Par les présentes, nous annonçons aux princes indigènes de « l'Inde que tous les traités et engagements conclus par eux avec « l'honorable Compagnie des Indes, ou sous l'autorité de celle-ci, « sont reconnus par nous, et que nous les maintiendrons fidèle- « ment, comptant que les princes les respecteront avec la même

Digitized by Google

« rigueur... Nous ne désirons aucune extension de nos posses-
« sions actuelles... Nous respecterons les droits, l'honneur, la
« dignité des princes indigènes comme s'il s'agissait de nos
« propres droits, de notre honneur, de notre dignité. »

Une des causes de la révolte de 1857 avait été la confiscation, par Dalhousie, des États dont le prince était mort sans laisser de descendance directe. Dès 1859, lord Canning adressa à chaque prince de l'Inde un Sunnud, déclaration solennelle portant que le gouvernement britannique, désirant empêcher l'extinction des familles souveraines régnant actuellement, reconnaîtrait toute adoption faite régulièrement par un prince sans descendance directe.

En 1877, sous le deuxième ministère de Disraeli, la reine Victoria fut proclamée impératrice des Indes, à Delhi, par une assemblée où le gouvernement britannique avait convoqué les princes indigènes. Tous se firent représenter; 63 parurent en personne : leurs territoires égalaient en superficie et dépassaient en population, les Iles-Britanniques, la France et l'Italie réunies. Par cette proclamation solennelle, la reine était investie du pouvoir suzerain autrefois exercé par le Grand-Mogol. Les princes indigènes, en prenant part à l'assemblée, s'étaient reconnus ses vassaux.

Traités de la Compagnie des Indes, déclaration d'amnistie de 1858 qui revivifie ces traités, Sunnuds d'adoption, et proclamation de Delhi, tels sont les actes qui déterminent, en droit, les rapports actuels entre l'Angleterre et les princes de l'Inde.

Mais la situation conventionnelle ainsi créée est dépourvue de toute sanction internationale. Il n'y a dans l'Inde qu'un seul souverain indépendant, le roi d'Angleterre. Au point de vue international, les rajahs doivent être considérés comme de simples dignitaires anglais, des officiers de la couronne auxquels le gouvernement britannique a confié, dans des conditions et sous une forme qui ne regardent que lui, l'administration intérieure de son propre territoire. Les princes de l'Inde n'ont donc pas de personnalité internationale; ils ne peuvent pas entretenir de relations politiques avec une puissance étrangère, ni faire la guerre, ni contracter des emprunts. Dans ses relations avec les puissances étrangères, l'Angleterre considère les princes de l'Inde et leurs sujets comme des sujets anglais, auxquels les engagements internationaux de la Grande-Bretagne sont applicables. (Pour ce motif

Digitized by Google

elle a toujours refusé — notamment vis-à-vis de la France — de faire mention des États indigènes dans un traité.)

Il n'y a pas forcément concordance entre les engagements internationaux de l'Angleterre et les traités qui la lient aux princes indigènes, ce qui peut amener de curieux conflits, par exemple en matière d'extradition. La France réclame à l'Angleterre, en vertu d'un traité, un criminel réfugié chez un rajah : or, la convention d'extradition entre l'Angleterre et le rajah n'accorde pas l'extradition dans l'espèce. Mais comme le traité franco-anglais est obligatoire pour le rajah, considéré comme sujet britannique, le gouvernement anglais lèvera la difficulté en imposant l'extradition au prince, par un acte d'État.

Si la souveraineté extérieure des rajahs est nulle, leur souveraineté intérieure est considérable : elle est garantie par les traités et conventions qu'ils ont conclus avec l'Angleterre, et que la proclamation de 1858 a déclarés obligatoires pour celle-ci comme pour eux. Ces traités comportent une grande variété de clauses. Il est cependant un certain nombre de stipulations qui se retrouvent dans tous ou que la doctrine anglaise déclare sous-entendues lorsqu'elles ne sont pas énoncées.

L'Angleterre doit aide et protection au rajah[1]; elle s'est engagée à respecter ses États et sa dynastie; elle lui a reconnu le droit d'adoption; elle se réserve le droit d'investiture, le droit de déposer le rajah, si sa mauvaise administration compromet le repos de l'Inde, de le punir, s'il est criminel ou félon.

Le prince doit allégeance et subordination; il doit coopérer militairement à la défense de l'Inde, livrer à la Grande-Bretagne les criminels réfugiés qui lui sont régulièrement demandés. Il doit également laisser l'Angleterre cantonner des troupes chez lui; il doit donner le terrain nécessaire aux routes, aux chemins de fer, aux cantonnements, libre de charges et de juridiction. Il ne peut, sans autorisation, construire des forteresses ou employer des étrangers.

Ces droits et ces obligations, conséquences de la suzeraineté

1. C'est à cause de ce droit à la protection britannique que les rajahs sont parfois appelés « des princes protégés ». Mais il n'y a pas, dans l'Inde, de protectorats, au sens juridique de ce mot. Les rajahs n'existent pas au point de vue international; ils n'ont pas de souveraineté et n'ont jamais pu en céder une portion. Tupper est formel sur ce point. — Voir également Despagnet, *Essai sur les protectorats*, p. 142.

Digitized by Google

anglaise, sont communs à tous les princes; mais on trouve des différences considérables dans la situation de chacun sur les autres points. Certains rajahs paient tribut (de 20,000 francs à 5 millions par an), d'autres pas; quelques-uns reçoivent, au contraire, une annuité de l'Angleterre, comme le rajah de Bhopal qui a abandonné une partie de son territoire en échange de 50,000 roupies (250,000 fr.) par an.

Presque tous les États ont renoncé aux droits de transit. Hyderabad continue à percevoir 5 p. 100 sur les entrées et les sorties. Une vingtaine d'États ont une organisation autonome des postes[1], une trentaine frappent monnaie[2], trois ou quatre États, comme Hyderabad, administrent eux-mêmes leurs chemins de fer, sans l'aide d'une Compagnie.

Tous les États sont astreints à coopérer militairement avec l'Angleterre (les milices des souverains indigènes comptent en tout 324,670 hommes d'infanterie, 77,000 cavaliers, 6,150 canons, — troupes peu sûres et artillerie hors d'usage). Mais l'obligation militaire n'est pas la même pour tous. Une quinzaine d'États ont de véritables troupes que l'Angleterre emploierait dès le début d'une guerre, soit environ 28,000 hommes[3], et seul Hyderabad possède une armée, qu'une convention formelle place à la disposition de l'état-major anglais. Les États indigènes sont loin de donner aux Anglais une aide militaire proportionnée à leurs immenses ressources en hommes.

La législation britannique ne s'applique pas aux sujets des rajahs. Chaque État indigène a ses lois : en théorie le rajah les fait et les promulgue; en pratique son pouvoir législatif est très souvent restreint et quelquefois annulé. Mysore, que les Anglais administraient depuis un demi-siècle, a été rendu en 1884 à son prince : une des conditions faites à celui-ci fut le maintien de la législation anglaise qui y avait été introduite.

Les sujets anglais de race européenne échappent presque partout à la juridiction des Cours indigènes. Ils sont pourtant justi-

1. *Postes :* Alwar, Bhopal, Bikanir, Faridkot, Gwalior, Indore, Jhalawar, Jhind, Hyderabad, Navannuggur, Patiala, Rajpipla, Sirmoor, Travancore.

2. *Monnaies :* 3 États frappent de l'or, 23 de l'argent et du cuivre, 3 du cuivre.

3. *Armée :* Alwar, Bahawalpur, Bhartpur, Bhopal, Bikanir, Faridkot, Gwalior, Jodhpur, Jhind, Kapurthala, Kachmir, Mysore, Navannuggur, Patiala, Rampore. — En 1888, un certain nombre de ces États ont consenti à organiser un service impérial de défense des frontières, sous la direction d'officiers anglais.

Digitized by Google

ciables des Cours de Travancore et de Cochin, composées de magistrats européens et appliquant des lois calquées sur les lois anglaises. Les décisions de ces Cours sont exécutoires de plein droit en territoire anglais. Un rajah a la juridiction de première classe, quand sa juridiction s'étend à tous les indigènes : c'est le cas pour tous les grands princes. Les petits n'ont qu'une juridiction partielle et ne peuvent souvent prononcer que des peines de simple police.

On voit qu'une part plus ou moins considérable de l'administration et du gouvernement de chaque État échappe au prince indigène. Cette part revient à l'Angleterre. Il faut qu'elle contrôle, dans certains cas, les actes du rajah et de ses ministres, qu'elle les remplace au besoin s'ils sont incapables, qu'elle exerce une surveillance militaire, qu'elle prenne une partie, ou même la totalité du pouvoir législatif et juridictionnel. En vue de ce contrôle et de ces obligations, l'Angleterre entretient auprès de chaque rajah ou groupe de rajahs un représentant qui porte le nom d'agent politique[1]. La plupart de ces agents administrent des territoires britanniques voisins des États indigènes auxquels ils sont affectés. Quelquefois, c'est au contraire l'administrateur d'une province anglaise qui représente le roi auprès de princes voisins (ainsi le lieutenant-gouverneur du Punjab est commissaire impérial à Patiala, Jhind, Bahawalpur).

Pour certaines matières, tout agent politique, quel que soit son grade, ne peut rien décider sans les ordres du vice-roi Ce sont les questions de succession, de déposition, d'investiture ; la conclusion de traités, l'emploi des forces britanniques, la cession ou l'échange de territoires. En dehors de ces cas, le pouvoir des agents varie énormément suivant leur grade et la situation de l'État auprès

1. HIÉRARCHIE DES AGENTS POLITIQUES

(l'*écriture penchée* indique la province anglaise administrée)

1re classe....	Agent du gouverneur général au Rajputana-*Aimere*. — — en Inde centrale. Résident d'Hyderabad-*Berar*. — de Mysore-*Coorg*.
2e classe.....	Résident de Jeypore. — de Gwalior. Agent du gouverneur-général à Baroda.

Au dessous, plusieurs classes d'agents politiques et des agents politiques auxiliaires, subordonnés aux agents du gouverneur général qui ne dépendent que du gouverneur général ou vice-roi.

Digitized by Google

duquel ils sont accrédités. Dans les présidences de Madras et de Bombay, les princes indigènes sont tenus de prêter la plus grande attention aux conseils que leur donne le résident. Celui-ci contrôle le ministre indigène, surveille l'exercice de la justice, donne ou refuse son approbation à tous les actes gouvernementaux. Auprès du grand feudataire du Punjab, du Dékan ou du Rajputana, le rôle de l'agent politique est tout autre. Il est le représentant des intérêts anglais auprès d'un prince dont la souveraineté intérieure est considérable. L'agent doit s'efforcer d'entretenir chez celui-ci les sentiments de loyalisme envers l'Angleterre, de devoir envers ses propres sujets. Il doit maintenir les droits de la couronne et la suzeraineté anglaise. Là se borne sa mission.

L'Angleterre n'intervient dans les affaires de ses grands vassaux qu'à la dernière extrémité. Elle se refuse toujours à écouter les plaintes des sujets contre leurs princes ; en cas de révolte, elle met des troupes à la disposition de ceux-ci.

Lorsqu'un rajah est mineur, malade ou fou, le résident gouverne ou laisse gouverner une Commission indigène, mais seulement tant que dure la cause d'incapacité. Il faut que le prince trahisse ses devoirs de vassal, se déshonore par le crime ou par une tyrannie sauvage, pour que l'Angleterre le dépose; mais elle le remplacera immédiatement par un de ses parents, après avoir pris l'avis des maharajahs voisins, comme elle fit à Baroda en 1874.

Les grands princes de l'Inde jouissent donc d'une liberté à peu près entière; aussi sont-ils très attachés à la domination anglaise qui leur laisse l'orgueil et la pompe du pouvoir, en leur ôtant les responsabilités. Le gouvernement britannique prodigue à ces princes orientaux, avides de faste et d'apparence, les marques honorifiques et les distinctions.

Chaque maharajah est appelé « Sa Hautesse ». Il est salué par un nombre déterminé de coups de canons, variant suivant l'ancienneté de sa maison, sa puissance et les services rendus[1]. Certains ont reçu le droit de se servir d'éventails en plumes de paon,

1. Ont droit à un salut de 21 coups de canon, le maharajah de *Mysore* et le gaekwar de *Baroda;* de 19 : les maharajahs de *Cashmere*, de *Travancore*, le *Nizam* (Hyderabad), le *Holkar* (Indore) et *Sindhia* (Gwalior); de 17 : les maharajahs de *Patiala* et de *Bahawalpur;* de 11 : le maharajah de *Kapurthala*, etc. — Le souverain de *Jeypore* qui avait droit à 17 coups, en reçoit 19 pour avoir été libéral pendant la famine de 1868; le nabab de *Jhabua* a perdu ses 11 coups pour avoir mutilé un de ses officiers.

Digitized by Google

d'étriers d'or. Deux ordres ont été créés, l'Étoile de l'Inde, l'Ordre de l'Empire, accessibles à la fois aux princes, à leurs ministres et aux hauts fonctionnaires anglais. Les titulaires ont droit au titre anglais de « Sir »[1].

Toute cette pompe asiatique ne saurait faire illusion sur l'état misérable de certains grands États de l'Inde. Beaucoup de princes hindous sont superstitieux, et conduisent les affaires de l'État en compagnie de charlatans, d'astrologues et de jongleurs; quelques-uns sont cruels, encouragent les mutilations et l'horrible coutume du Sati, ou suicide des veuves par le feu; d'autres sont abrutis par les excès et l'ivrognerie, ou dominés par la mollesse et l'ennui. L'argent de l'État passe en parades militaires, en achats de pierreries, en combats d'animaux, en spectacles de bayadères. Quand le trésor est vide, le rajah le remplit en faisant rendre gorge aux fonctionnaires, qui, du haut en bas de l'échelle, pratiquent la corruption la plus effrénée. Sous cette administration pire que celle des districts anglais, des fléaux qui ne sont pas inconnus dans ces derniers, se développent d'une façon effrayante dans les États indigènes. Les thugs ou étrangleurs se forment en bande pour battre la campagne, avec la complicité de la police qui partage avec eux. La famine désole le pays, tandis que le rajah et ses ministres accaparent le blé pour le vendre le plus cher possible[2]. L'Angleterre laisse faire : ses conseils, ses admonestations peuvent peu de chose sur l'inertie des princes; son intervention brutale lui ferait perdre en un instant le bénéfice des efforts qu'elle fait depuis 1858 pour fixer leur confiance et affermir leur fidélité.

Quant à la suppression complète des États indigènes, nul n'y a songé depuis lord Dalhousie. Tous les fonctionnaires anglais et agents politiques de l'Inde ont présents à la mémoire les termes d'une dépêche du 30 avril 1860 que lord Canning, le vice-roi qui eut à réparer les fautes de Dalhousie, après la révolte des Cipayes, termine par ces lignes : « Sir John Malcolm » (le conquérant du Punjab) « a dit autrefois : — « Si nous transformons l'Inde « entière en districts britanniques, il n'est pas conforme à la « nature des choses que notre empire hindou puisse durer cin-

1. Les princes de Cashmere, Gwalior, Indore, Jeypore, etc., sont grands commandeurs de l'Étoile de l'Inde.
2. La plupart de ces détails sont dans Tupper, *op. cit.*, p. 294 à 300.

Digitized by Google

« quante ans. Mais si nous conservons les États indigènes... « comme instruments royaux de notre suprématie, nous garde- « rons l'Inde tant que nous dominerons les mers. » — Lord Canning ajoute : « Je suis convaincu de la vérité de cette opinion que « les événements récents imposent à notre attention, plus que « jamais. »

En effet, les mouvements populaires dans l'Inde sont subits et d'une violence inouïe, mais ne s'étendent jamais à toute la péninsule, parce que l'Inde est une mosaïque de peuples et d'Etats : la révolte de 1857 n'a pu franchir l'accumulation de frontières et de principautés qui l'enserraient de toutes parts. Mais qu'on se figure une Inde sans frontières intérieures, à qui une oppression unique aura donné un sentiment unique de haine contre l'oppresseur, dans cette Inde, des centaines de princes dépossédés, de ministres et de favoris ruinés, d'aventuriers et d'ambitieux arrachés à leurs intrigues locales : qu'on songe à une révolte possible de trois cents millions d'hommes unis par le même sentiment, sous les mêmes chefs, avec l'aide (possible et toute proche) de l'étranger, et l'on comprendra la profonde vérité de la prophétie de sir John Malcolm.

Voilà pourquoi l'Angleterre conserve les États indigènes et tient tant à la fidélité des rajahs. Mais malgré son système compliqué de gouvernement, la finesse politique et la profonde science historique de ses fonctionnaires et agents, elle n'est pas sûre de conserver l'Inde. Les Russes sont aux portes de son empire. Une lutte terrible peut s'engager un jour, lutte où l'Angleterre espère triompher, car elle compte sur la fidélité des princes indigènes.

Mais ces princes ne sont fidèles à l'Angleterre que parce qu'elle sert leurs intérêts et qu'elle est forte. Le jour où elle subira un échec sur mer, ils abandonneront sa cause, comme plusieurs d'entre eux le firent en 1857, sur de fausses nouvelles, vieilles de plus d'un an, de la guerre de Crimée. Trahie par eux, l'Angleterre perdra les Indes.

Or elle tient avant tout à les conserver. Elle en vit. Elle y exporte pour 54 millions de livres sterling; elle n'importe que 33 millions; la différence représente le revenu que l'Angleterre en tire, en traitements, en tributs, en pensions. L'Inde perdue, c'est une grande partie de la population britannique ruinée.

C'est le souci de conserver l'Inde qui a beaucoup contribué à

Digitized by Google

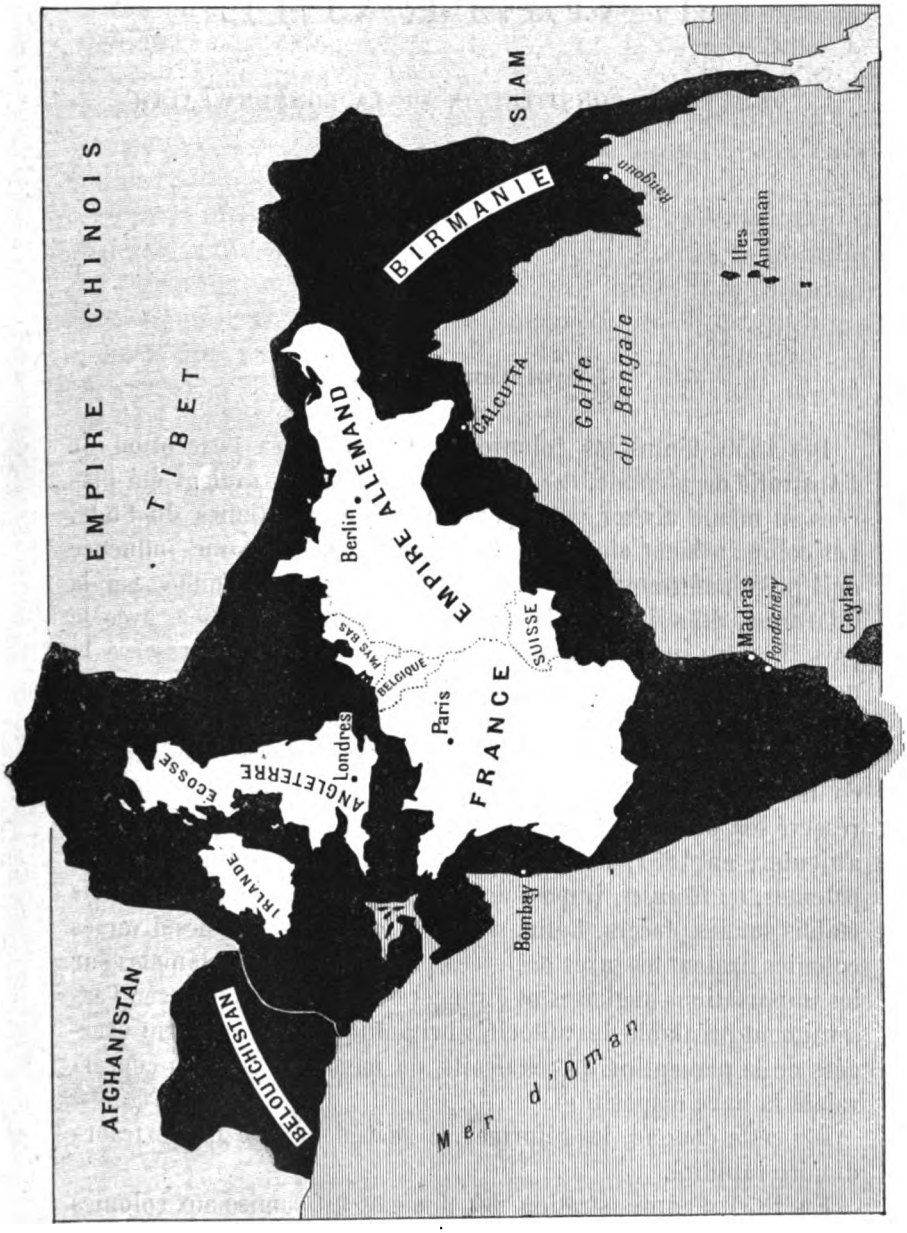
former l'impérialisme britannique. En demandant aux colonies une contribution aux charges militaires et navales de la mère-patrie, les impérialistes anglais ont songé à la position géographique de l'Inde. Au premier danger une flotte australienne peut se rendre dans l'océan Indien; des soldats du Cap ou de Sydney peuvent débarquer au Bengale. Certes, la question de l'Inde n'est qu'un des aspects de l'impérialisme; mais elle a hanté l'esprit de tous les impérialistes, depuis Disraeli, qui fit de la reine Victoria l'impératrice des Indes, jusqu'à Rudyard Kipling, le poète qui exalte le jingoïsme actuel par ses récits anglo-indiens.

Et c'est pourtant l'Inde qui est le plus grand obstacle à la réalisation du rêve impérialiste, lequel suppose la participation des colonies au gouvernement de la métropole. Le Canada, l'Afrique australe, l'Australie seraient appelés à collaborer à la politique impériale; mais l'Inde n'est pas habitée par un peuple d'origine anglaise; elle n'a aucun sentiment commun avec la Grande-Bretagne. Son autonomie serait un non-sens. L'Inde resterait donc en dehors de l'union fédérale : elle serait à la charge de celle-ci pour le profit de la seule Angleterre. Aussi, la question de l'Inde peut empêcher que la fédération impériale ne se forme.

L'Inde pèse donc lourdement sur les destinées anglaises. Si la fédération impériale reste un rêve, l'empire anglo-indien, insuffisamment défendu par les forces de la seule Angleterre, sera toujours à la merci d'un coup de fortune. Si, au contraire, le mouvement impérialiste s'accentuant, chaque partie de l'empire anglais apporte sa contribution personnelle et volontaire à l'œuvre commune, l'Inde ne participera pas à ce mouvement; elle restera en dehors de cette évolution grandiose avec ses rajahs réfractaires à la civilisation britannique.

MAURICE CAMPANA.

Digitized by Google



SUPERFICIE COMPARÉE DE L'HINDOUSTAN ET DE L'EUROPE.

Digitized by Google

L'AUSTRALIE

ORIGINE ET CONSTITUTION DE LA COMMONWEALTH

(FIN[1])

II

L'évolution politique.

Dès 1850, toutes les colonies australiennes (à l'exception de l'Australie occidentale, la Cendrillon du groupe), avaient été placées au même niveau politique que la Nouvelle-Galles du Sud[2]. Les colons avaient alors, sur le pouvoir législatif, une influence déjà prépondérante, et la magistrature, bien que nommée par la Couronne, était indépendante et en communion d'idées avec le pays. Comme moyen de contrôle, la Couronne s'était réservé la nomination des gouverneurs, lesquels avaient un droit de *veto* sur les mesures législatives qui pouvaient présenter un caractère anti-constitutionnel, droit, d'ailleurs, rarement exercé. Cependant, en matière d'administration, la Couronne avait expressément réservé ses droits exclusifs sur le *Land Fund*, auxquels vinrent s'ajouter, en 1851, les sommes considérables produites par les patentes, ou *licenses*, imposées aux mineurs d'or et aux industriels établis sur les placers. Enfin, si les conseils législatifs des diverses colonies fixaient les taxes prélevées par les douanes coloniales sur les importations anglaises et étrangères, c'était, en fait, avec l'assentiment préalable des autorités britanniques, qui restaient chargées de la perception de ces droits, de même qu'elles en conservaient la libre disposition.

Dès cette époque, les réformes se succèdent avec une extraordinaire rapidité.

En 1851, l'administration des douanes est remise aux colonies

1. Voir la livraison de septembre 1901.
2. Celle-ci comprenait encore, à cette époque, le Queensland.

Digitized by Google

par la Couronne; en 1852, c'est la perception des patentes des mineurs d'or qui échoit aux autorités locales; puis, c'est l'abrogation de la déportation des forçats, et enfin, le Colonial Office de Londres, s'autorisant de l'*Act* de 1850, invite spontanément les quatre colonies précitées, qui avaient une existence séparée, à lui soumettre des plans de constitution qui répondissent à leurs aspirations politiques.

Vers la fin de 1854, des comités nommés par les conseils législatifs de la Nouvelle-Galles du Sud, de Victoria, de la Tasmanie et de l'Australie méridionale, s'inspirant des institutions séculaires britanniques, présentaient à la Couronne des projets de lois organiques qui recevaient la sanction royale un an plus tard. En même temps, les quatre États, qui, de *Crown Colonies*, colonies de la Couronne, devenaient colonies autonomes, acquéraient la libre gestion de leurs *Land Funds;* la liberté en matière de finances étant le corollaire indispensable de la liberté politique, ou plutôt, en faisant partie intégrante.

Les législatures australiennes, pour la plupart, ont édicté des lois très avancées qui répondaient aux aspirations de leurs électeurs pour lesquels les questions économiques et sociales priment tout. Aussi l'Australie, par le nombre et la hardiesse des réformes qu'elle innove chaque jour — particulièrement dans la réglementation du travail — et dont elle fait l'essai à ses risques et périls avec de ces audaces qu'ont seuls les jeunes, offre-t-elle à l'Europe un champ d'études d'un intérêt peu ordinaire[1].

Mais, si le gouvernement britannique avait généreusement accordé à ses dépendances australiennes, le *self Government* le plus complet, s'il les avait laissées libres d'arranger à leur guise leur vie intérieure, il avait eu soin de conserver intact, pour lui, le droit exclusif de les représenter dans toutes les questions où des tiers, particulièrement des étrangers, pouvaient être intéressés.

L'Angleterre possédait en outre dans son conseil privé, ou *Privy Council*, un instrument légal qui lui permettait de corriger les écarts, parfois dangereux, auxquels pourraient se livrer ces jeunes et impulsives démocraties, sans trop froisser leur amour-propre. Le droit d'appel au conseil privé représente, à la fois, pour

1. Il est un pays qui montre le chemin à l'Australie elle-même dans la voie du socialisme d'État, c'est la Nouvelle-Zélande.

Digitized by Google

les gouvernés une haute garantie de justice éclairée, pour les gouvernants la plus efficace des armes défensives et, pour l'Empire tout entier, la plus sûre garantie de stabilité, le plus résistant, le plus puissant des moyens de cohésion.

Établissements pénals ou libres dès leur origine, entreprises gouvernementales ou purement commerciales, suivant le cas, les colonies australiennes sont restées pendant une soixantaine d'années sous la dépendance administrative de la Couronne, puis elles sont devenues États autonomes, avec un gouvernement responsable modelé sur celui de la mère-patrie ; aujourd'hui, elles ne ne lui sont plus rattachées que par des liens d'intérêt et d'ancienne affection.

Au point de vue des institutions sociales c'est encore l'Angleterre que l'Australie imite; elle en a calqué le Parlement, les tribunaux, les écoles[1], non seulement dans le fond, mais dans la forme, toute surannée qu'elle soit.

Aussi ce vieux français-normand, ces huissiers à verge, ces massiers du parlement, ces « hérauts d'armes », ces robes et ces perruques poudrées des juges, ces schapskas écourtées, ces appellations de *don*, pour le recteur, et de *scholars*, pour les élèves des Universités, tout ce puéril et parfois grotesque archaïsme de procédure, de langage et d'accoutrement, en honneur aux antipodes comme sur les bords de la Tamise, détonne-t-il singulièrement dans une société démocratique, républicaine de fait, et où la classe ouvrière, plus que partout ailleurs, est la classe dirigeante.

Cependant, en dépit de cette communauté d'origine, de langue, de religion, de mœurs et d'institutions, les colonies australiennes, qui ne tenaient plus à l'Angleterre que par les seuls liens qu'il leur plaisait de conserver[2], bien loin de procéder à une fusion, qui

1. Les Universités de Sydney (1852), de Melbourne (1854) et d'Adélaïde (1874), ont encore plus d'analogie avec celles d'Édimbourg et de Glasgow qu'avec celles d'Oxford et de Cambridge (H. Jose, *The Commonwealth*).

2. Voici, textuellement, ce que disait M. Chamberlain, dans la fameuse séance du 15 mai 1900, à la Chambre des communes, lorsqu'il soumit à cette assemblée le projet de constitution de la Commonwealth que nous analysons plus loin : « ...Nous sommes arrivés à un moment où nous devons reconnaître que nos relations avec nos colonies autonomes (*self-governing*) dépendent entièrement de leur bonne volonté, de leur consentement. (Applaudissements.) Les liens qui nous réunissent à elles sont très fragiles (*slender*); il suffirait presque de les toucher pour les briser. Mais si légers qu'ils soient, ...s'ils pesaient à une de nos grandes colonies, nous n'essayerions pas de les lui imposer plus longtemps... » (*Hear ! Hear !*)

Digitized by Google

paraissait s'imposer au premier abord, se séparaient de plus en plus les unes des autres.

Ayant opté — volontairement opté — pour des régimes douaniers différents, les unes presque libre-échangistes, comme la Nouvelle-Galles du Sud, d'autres vouées à une protection non déguisée, comme l'Australie occidentale et Victoria, ou à un système mixte, hybride, mal défini, comme l'Australie méridionale, mais toutes évoluant, par la force même des choses, vers la protection envers et contre tous[1], ces communautés voyaient s'élever, peu à peu, entre elles des barrières qui, faibles d'abord, menaçaient, par l'accumulation d'intérêts locaux hostiles, de devenir insurmontables.

La question des tarifs douaniers n'était pas, d'ailleurs, la seule qui divisât les colonies. Il y avait encore celle de l'immigration chinoise, et, surtout, de l'introduction de la main-d'œuvre asiatique ou noire, jugée indispensable à leur avenir par deux d'entre elles, jugée dangereuse et inadmissible par les autres.

Enfin, non contents de se battre à coups de tarifs, certains de ces États, comme Victoria et la Nouvelle-Galles du Sud, par exemple, essayaient de capter à leur profit les sources particulières de richesse commerciale du voisin, ne craignant pas, pour y arriver, de grever lourdement le budget de leurs voies ferrées. Cette situation allait s'aggravant d'année en année, et créait peu à peu entre les colonies-sœurs, un antagonisme que l'on ne constate généralement qu'entre États étrangers et rivaux. Le danger était donc là, irrécusable, pressant; quelques hommes politiques coloniaux s'en émurent et s'abouchèrent pour tâcher d'y trouver un remède.

Ne croyant pas à la possibilité d'une entente sur le terrain purement économique, ils essayèrent d'un rapprochement sur celui de la politique. Car, déjà à cette époque, quelques-unes des colonies australiennes (Victoria en particulier), réclamaient, avec une arrogance assez amusante de la part de tels microcosmes politiques, non seulement la restriction de l'immigration chinoise, question de politique intérieure, mais l'abolition du pénitencier de Nouméa et la prise de possession, par l'Angleterre, des Nouvelles-Hébrides et autres îles de ce Pacifique destiné, suivant elles, à subir l'hégémonie australienne.

1. Envers la mère-patrie aussi bien que l'étranger.

Digitized by Google

C'est à cet effet que fut créé, par la convention de Sydney (en 1883), où toutes les colonies étaient représentées, le conseil fédéral (*Federal Council*), sanctionné et organisé, deux ans plus tard, par un *Act* du parlement britannique.

La sphère d'action du conseil fédéral d'Australasie[1] se trouvait limitée, d'un côté, par les privilèges impériaux, de l'autre, par les pouvoirs locaux. Elle ne s'étendait guère que sur des sujets d'ordre mixte et communs aux diverses colonies : pêcheries, immigration des criminels, procédure judiciaire intercoloniale. Avec des fonctions purement législatives, sans moyens d'action pour faire respecter ses décisions, affaibli par la non-participation de la Nouvelle-Galles du Sud, et par la sécession de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie méridionale, le soi-disant conseil fédéral n'a jamais exercé une influence sérieuse sur les destinées de l'Australie.

Tout au plus peut-on le considérer comme « l'expression d'une tendance vers une union plus complète » (*an expression of a tendency in the direction of fuller union*).

Ce rôle, à peu près négatif, du conseil fédéral ne pouvait échapper aux hommes politiques de l'Australie pas plus qu'à ceux de la métropole; aussi les uns et les autres ne tardèrent-ils pas à s'émouvoir d'une situation qui menaçait de porter un coup fatal à une union seule capable, selon eux, de donner la vitalité et la force à ces membres d'une même famille.

Dans ces divisions, que l'on pourrait qualifier d'intestines[2], les hommes d'État anglais pressentaient un double danger pour la suprématie économique et politique de la métropole, dont l'intérêt est, évidemment, que ses colonies restent unies entre elles, en même temps que soumises à ses vues particulières.

1. Par *Australasie* on entend, outre l'Australie et la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande et les îles Fidji.

2. Il existait, surtout entre la Nouvelle-Galles du Sud et Victoria, une jalousie qui se traduisait par toutes sortes de taquineries mesquines et qui avait de trop fréquents et trop bruyants échos dans les réunions parlementaires ou publiques.

En 1891, dans un meeting où l'on discutait la question de Fédération, présidé par un député néo-gallois, sir John Robertson, un orateur de Sydney, qui a joué et joue encore un grand rôle politique en Australie, M. G. H. Reid, s'écriait : « Lorsqu'un homme d'Etat victorien s'en vient me parler d'amour fraternel, je regarde toujours si ce monsieur n'a pas ses mains dans mes poches. C'est qu'en effet toute l'histoire de nos relations avec Victoria, depuis la séparation, nous montre cet État, avide et rusé, essayant sans cesse de nous faire le plus de tort possible. » (*De la fédération des Etats Australiens*, par P. Maistre, — *Nouvelle Revue internationale* du 1er juillet 1891.)

Digitized by Google

Les démocrates australiens, eux, craignaient justement que ce manque d'union ne les retînt, pour longtemps encore, dans la dépendance de la mère-patrie, dont les institutions sociales, sur bien des points en retard des leurs, ne répondent plus qu'imparfaitement à leurs aspirations, quand elles ne leur sont pas franchement antipathiques.

De là un double courant qui ne tarda pas à s'établir, entraînant les esprits vers deux buts distincts bien caractérisés.

A Londres, on entrevit la possibilité d'une union politico-économique de la métropole avec ses colonies auxquelles on proposait de donner une voix dans les conseils de l'Empire. C'était l'idée de Fédération impériale, qui comptait et compte encore parmi ses plus fervents apôtres les lords Rosebery et Brassey (ce dernier ancien gouverneur de Victoria), et qui tend, avant tout, au maintien de la suprématie commerciale et politique de l'Angleterre.

A Sydney, à Melbourne, à Brisbane, à Adélaïde, à Perth et à Hobart, dans les deux premières capitales surtout, les patriotes, les enfants du sol, les « Australian-Natives » comme ils s'intitulent fièrement, s'effrayèrent à l'idée d'enchaîner les destinées des jeunes démocraties australiennes à celles de la vieille et aristocratique Angleterre, dont la voix serait toujours prépondérante au sein du futur « Parlement impérial » et dont, quelque bon « Britisher » que l'on fût, l'on ne voulait pas être *obligé* de partager toutes les responsabilités à venir.

Commençant à se sentir assez fortes pour marcher toutes seules; sachant bien, d'autre part, que le bon vouloir, les sympathies, et, au besoin, l'appui matériel de la mère-patrie ne leur feraient point défaut, les communautés australiennes opposèrent au projet de fédération impériale celui de fédération intercoloniale. Elles se dirent que la force qu'elles retireraient de leur union exercerait une influence bienfaisante sur le terrain économique et leur assurerait auprès de l'étranger et surtout au Colonial Office à Londres, une liberté d'allure et une autorité de parole qui leur avaient manqué jusqu'ici, et — noble ambition des jeunes! — qu'il leur tardait d'afficher.

Fortement patronnée en Angleterre, la Ligue de fédération impériale ne fit que peu de prosélytes en Australie en dépit de la propagande active à laquelle elle se livra. Sans la repousser

Digitized by Google

franchement, ouvertement, les politiciens australiens lui firent, pour la plupart, froide figure, sentant bien que le peuple, — des rangs duquel presque tous sont sortis, — ne la voyait pas d'un bon œil. Ils s'appliquèrent à démontrer, à Londres, que la simple union des colonies entre elles, sans avoir peut-être pour la métropole tous les avantages que celle-ci pouvait espérer d'une union commerciale et politique étroite avec ses colonies, ne lui serait pas moins favorable en même temps que tout à l'avantage de la race anglo-saxonne.

La diplomatie anglaise, sentant qu'une résistance ouverte pourrait tout compromettre et précipiter une rupture, que l'Angleterre a un intérêt évident à retarder le plus longtemps possible, fit contre mauvaise fortune bon cœur. On entendit alors lord Salisbury parler de la fédération impériale comme d'une « utopie ou d'un rêve d'une réalisation plus ou moins hypothétique, et certainement fort lointaine »; et la presse anglaise, avec cet instinct politique, cette facilité d'évolution et cette merveilleuse dicipline qui la servent si admirablement dans les grandes crises nationales, acclama le projet de fédération intercoloniale. On n'y voyait plus qu'un regain de force pour le présent et le sûr présage d'une union plus intime pour l'avenir!

Au fond, on comptait, peut-être, sur les difficultés que présenterait la mise en pratique de cette grande pensée, sans se faire illusion sur les idées d'indépendance qui lui avaient donné naissance. Mais l'on est pratique et pondéré en Angleterre, et l'on se dit que, puisqu'il devait y avoir, tôt ou tard, séparation entre l'Empire et la future République du Pacifique, il valait mieux que la chose se fît à l'amiable. Ne pouvant enrayer le mouvement, on se réservait au moins de la sorte quelques chances de le diriger.

On croit généralement que l'idée de réunir les colonies australiennes par un pacte fédéral ne remonte qu'à quelques années. Une union de cette nature fut tentée, sous les auspices du gouvernement impérial britannique, dès 1850, c'est-à-dire à l'enfance même des colonies. Ce mouvement anticipé avorta.

La constitution élaborée en 1850, sur les recommandations du conseil privé, prévoyait et permettait la réunion volontaire des représentants de deux ou de plusieurs colonies en une « assemblée générale » pouvant légiférer sur certains sujets déterminés.

Digitized by Google

Le but avoué de cette mesure était de préparer les voies à une union douanière intercoloniale. Or, le fait vaut la peine d'être noté, c'est justement aux conséquences fiscales que ses auteurs s'en promettaient, que l'on attribue l'échec subi par cette première tentative de fédération. Ce sont encore les mêmes causes qui ont suscité le plus de difficultés aux projets ultérieurs, et c'est de nouveau sur ce même terrain que se feront les premières élections fédérales, celles qui, sans doute, décideront de l'orientation économique de la Commonwealth.

Mal reçues par le Parlement britannique, les clauses de l'*Australian Constitution Act* relatives à l' « assemblée générale » furent retirées; mais le gouvernement impérial ne se tint point pour battu. N'ayant pu amener l'union législative des colonies, il tenta d'unifier le pouvoir exécutif de ses diverses dépendances. A cet effet, le Colonial Office conféra au gouverneur général de la colonie-mère de Nouvelle-Galles du Sud, la dignité de gouverneur des colonies de Victoria, d'Australie Méridionale et de Tasmanie, dont les administrateurs reçurent le titre de lieutenants-gouverneurs. Les instructions royales qui accompagnaient les nouveaux brevets spécifiaient expressément que, si un lieutenant-gouverneur pouvait correspondre directement avec le Colonial Office, il pouvait, par contre, être relevé de ses fonctions par le gouverneur général en tournée dans sa colonie. Mais en 1855, les lieutenants-gouverneurs de toutes les colonies recevaient le titre de gouverneurs, et la dignité de gouverneur général fut abolie. Ce premier essai de fédération avait avorté.

La loi de 1888, sur la défense des colonies australiennes, aux termes de laquelle les colonies devaient participer avec la métropole au maintien d'une escadre spécialement destinée à protéger le commerce maritime et les ports australiens, peut être considérée comme une des mesures qui ont rattaché plus étroitement les États australiens entre eux en même temps qu'à la mère-patrie, et affirmé la solidarité de leurs intérêts commerciaux.

En 1890, sir Henry Parques, premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud, le Nestor et quelque peu l'Ulysse des hommes d'État australiens, prit l'initiative d'un congrès international qui se réunit à Melbourne. Avec une ardeur que les années ne purent jamais abattre, ce politicien septuagénaire, ce fils de ses œuvres qui débuta comme ouvrier tailleur pour devenir successivement

Digitized by Google

boutiquier, journaliste, député et ministre anobli par la reine Victoria, se mit à l'œuvre, espérant couronner son étonnante carrière en créant une nation et en fondant un empire!

Dès la première séance du Congrès de Melbourne, la motion de sir Henry affirmant que « le moment était venu où les colonies australasiennes devaient se fédérer sous un gouvernement basé sur des principes équitables envers toutes les colonies et placé sous l'égide de la Couronne », fut votée à l'unanimité des membres. Cependant les mots « colonies australasiennes » furent remplacés, à la demande des délégués de la Nouvelle-Zélande, par ceux de « colonies australiennes ». C'était indiquer que la Nouvelle-Zélande avait résolu de se tenir à l'écart du mouvement fédératif qu'elle approuvait néanmoins en principe. Cette colonie eut soin, d'ailleurs, de se faire réserver, par une clause additionnelle, une porte ouverte pour le jour où elle pourrait avoir intérêt à se joindre au « continent » australien [1].

Une deuxième proposition présentée par le délégué de Victoria, à l'effet de provoquer la réunion d'une Convention nationale ayant pour mission d'étudier les moyens pratiques d'arriver à la fédération des colonies australiennes, fut aussi votée à l'unanimité.

Ces deux votes résument les travaux du Congrès de Melbourne tenu, d'ailleurs, au milieu d'une indifférence à peu près générale.

Le 2 mars de l'année suivante (1891), la Convention nationale, préconisée par le Congrès de Melbourne, se réunit à Sydney où elle ne tint pas moins de vingt et une séances consécutives. Des délégués des sept principales colonies australasiennes y étaient présents, et sir Henry Parkes, élu président, soumit à ses collègues une série de résolutions formant tout un programme fédéral et réunies dans un acte appelé *Constitution Bill* [2].

Le *Constitution Bill* de 1891 porte l'empreinte indiscutable de l'esprit démocratique de ses auteurs dont on a dit qu'ils « vou-

1. Ce jour ne paraît pas être proche; la Nouvelle-Zélande s'est, depuis cette époque, toujours tenue en dehors du mouvement fédéral. Une commission, récemment nommée par le Parlement de cette colonie, vient d'exprimer l'avis que la Nouvelle-Zélande n'aurait rien à gagner en force à sa réunion politique ou commerciale avec l'Australie, mais qu'elle y perdrait en indépendance, en importance ou en dignité.

2. *A Draft Bill* (projet de loi) : *To constitute the Commonwealth of Australia* (pour constituer la République d'Australie).

Digitized by Google

laient trancher tous les liens qui les unissaient à la mère-patrie, à l'exception d'un seul, celui qui les rattache à la Couronne. »

Le nom de *Commonwealth* rappelle Cromwell; il est synonyme de République, car il signifie littéralement le *Bien* dans le sens de la *Chose publique*, et, comme l'a dit un des délégués du Queensland, « il convient on ne peut mieux à la dignité et à la situation des États fédérés. » Il ne fut pas, d'ailleurs, adopté par la Convention sans soulever de vifs débats.

Le projet de constitution fédérale, œuvre de la Convention de 1891, devait rester à l'état de lettre morte. Il fut repris en 1895 par une conférence des délégués de toutes les colonies réunis à Hobart. Cette conférence rédigea un projet de loi organisant la future convention intercoloniale. Cette loi, appelée *Federal Enabling Act*, fut adoptée par cinq parlements coloniaux (le Queensland s'étant abstenu); elle édictait la nomination d'une convention par voie plébiscitaire.

Les élections conventionnelles eurent lieu dans le courant de mars 1897, dans les colonies de Victoria, Nouvelle-Galles du Sud, Australie méridionale et Tasmanie, de la même manière que pour les élections parlementaires, mais, en Australie occidentale, les délégués à la Convention tinrent leur mandat du Parlement de cette colonie, et non directement des électeurs. Le Queensland resta à l'écart [1]; la Nouvelle-Zélande n'avait pris aucune part à ce dernier mouvement.

Consultés sur la question de savoir où la Convention fédérale tiendrait ses séances, les gouverneurs des colonies participantes décidèrent en faveur d'Adélaïde; la première session s'ouvrit le 22 mars 1897 dans cette jolie ville, capitale de l'Australie méridionale. Les résolutions suivantes furent soumises à son vote :

a. — Les pouvoirs, les privilèges, l'intégrité territoriale de chaque colonie seront maintenus à moins de concessions volontaires faites dans le but d'assurer l'uniformité des lois et de l'administration;

b. — Après la création d'un gouvernement fédéral, il ne sera fait aucun changement de frontières sans le consentement de la colonie intéressée;

c. — Le Parlement fédéral sera investi du pouvoir exclusif d'imposer et de percevoir les droits de douane et d'accise;

1. En Nouvelle-Galles du Sud prirent part au vote un peu plus de la moitié des électeurs; en Victoria, 3 sur 7; presque 1 sur 3 en Australie méridionale, et 1 sur 4 en Tasmanie. La bonne moitié des électeurs se désintéressa donc de la question.

Digitized by Google

d. — Il aura le contrôle exclusif des forces militaires et navales;

e. — Le commerce, les échanges et les communications entre les colonies fédérées seront absolument libres.

Sous réserve expresse de ces conditions, il fut proposé que la Convention ordonnât l'élaboration d'une constitution sur les bases suivantes :

Création d'un Parlement consistant en un conseil des États ou Sénat, et une Assemblée nationale ou Chambre des représentants, la première Chambre comprenant les délégués de chaque colonie, choisis par un mode qui assure sa permanence; la seconde, composée des élus de districts, au prorata du nombre des habitants, et ayant seule le droit d'initiative en matière de finances et d'impôts;

La création d'un pouvoir exécutif consistant en un gouverneur général nommé par la Couronne, et ses conseillers;

Enfin, le pouvoir judiciaire supérieur représenté par une Cour suprême fédérale qui sera la Haute Cour d'appel des États fédérés.

Ces propositions furent adoptées à l'unanimité.

Une deuxième session eut lieu à Sydney au mois de septembre 1897.

Une troisième session se tint à Melbourne de janvier à mars 1898.

Le bill fut ensuite soumis au *referendum* populaire.

Il ne fut adopté que par trois colonies, le Queensland et l'Australie occidentale s'étant abstenus et, dans la Nouvelle-Galles, le nombre nécessaire des suffrages n'ayant pas été atteint. Quelques concessions habilement faites amenèrent l'adhésion des colonies dissidentes.

L'année 1899 vit donc l'union volontaire, sanctionnée par le peuple, des six États qui forment aujourd'hui la *Commonwealth* d'Australie. En 1900, cette fédération reçut la consécration du Parlement britannique et de la Couronne. Au commencement du xxe siècle, l'inauguration solennelle a eu lieu à Sydney par lord Hopetown, premier gouverneur général.

Née de l'union des institutions séculaires britanniques et des aspirations démocratiques d'un peuple jeune, ardent et fier, la constitution de la Commonwealth est certes l'un des instruments les plus radicaux que l'on ait façonnés jusqu'à ce jour.

Le trait le plus remarquable de cette constitution, c'est l'influence et le pouvoir exercés par le peuple australien sur ses représentants et ses gouvernants. Il n'existe pas de tampons poli-

Digitized by Google

tiques dans le système constitutionnel australien, et aucune combinaison de ce genre ne saurait s'interposer entre l'électeur et l'élu. La constitution australienne est plus démocratique que celle des États-Unis; c'est la constitution du peuple, si jamais il y en eut une, car, avec elle, c'est le peuple qui tranche tout en dernier ressort, non seulement théoriquement, mais effectivement.

Et si, dans la trame des institutions politiques de ce peuple, se retrouvent encore quelques fils qui le rattachent à la mère-patrie, et qui laissent à la Couronne un semblant d'autorité, une espèce de droit maternel d'admonestation, ou, plutôt, d'admonition, de l'aveu même du secrétaire d'État aux colonies, ces liens sont si ténus qu'il suffirait presque de les toucher pour les briser; mais, si légers qu'ils soient, s'ils pesaient à une de ses grandes colonies autonomes, l'Angleterre n'essayerait même pas de les lui imposer plus longtemps [1].

Jusqu'à ce que le Parlement fédéral en décide autrement, il y aura, par État originel, six sénateurs élus au suffrage direct pour six années et renouvelables par moitié tous les trois ans.

La Chambre des représentants sera élue directement par le peuple, au *prorata* de la population de chaque État, et comptera, autant que possible, deux fois autant de membres qu'il y aura de sénateurs.

Mais, pour le premier Parlement fédéral, le nombre des représentants sera le suivant :

Nouvelle-Galles du Sud	26
Victoria	23
Queensland	9
Sud Australie	7
Ouest Australie	5
Tasmanie	5

Le mandat des membres de la Chambre des représentants est triennal.

Le gouverneur général pourra ou accepter toute loi passée par les deux Chambres du Parlement, ou lui refuser son assentiment, ou en référer à la Couronne, ou bien encore la renvoyer à la Chambre qui en aura eu l'initiative avec telles propositions d'amendements qu'il jugera bon.

La Couronne pourra rejeter toute loi acceptée par le gouverneur général, dans l'année qui suivra cette acceptation, et ladite loi sera annulée de ce fait.

Le pouvoir exécutif de la Commonwealth s'exerce par le gouverneur général, qui représente la Couronne. Il est assisté d'un conseil exécutif fédéral dont il choisit les membres et qu'il peut révoquer.

1. Discours de M. J. Chamberlain à la Chambre des communes, lors de la première lecture du *Constitution Bill*.

Digitized by Google

A une date qui sera fixée ultérieurement par le gouverneur général après la proclamation de la Commonwealth, les services publics suivants seront remis au gouvernement fédéral : départements des postes, des télégraphes et téléphones; — défenses de terre et de mer; — directions des phares, et services hydrauliques de la marine; — quarantaines.

Les pouvoirs judiciaires seront exercés par une Cour suprême fédérale dénommée Haute Cour d'Australie, et par tels autres tribunaux que le Parlement créera ou qu'il investira des pouvoirs judiciaires.

Les décisions de la Haute Cour sur toute question concernant les limites respectives des pouvoirs constitutionnels de la Commonwealth et ceux des États fédérés ou de ces États entre eux, seront sans appel, à moins que la Haute Cour elle-même ne décide que la question doit être portée devant le conseil privé.

Toutefois la Couronne conserve sa prérogative royale de concéder le droit d'appel au conseil privé en dehors des cas ci-dessus spécifiés.

Le siège du gouvernement de la Commonwealth sera choisi par le Parlement, placé dans un territoire acquis par la Commonwealth et qui lui sera spécialement dévolu; ledit territoire sera situé en Nouvelle-Galles du Sud et à au moins 100 milles de Sydney[1].

Le Parlement fédéral siégera à Melbourne jusqu'à ce qu'il puisse s'assembler au futur siège du gouvernement.

Débarrassons du fatras des formules légales et vieillottes dont on l'a entourée, la constitution de la Commonwealth que nous venons de résumer, et nous découvrirons, sous ces formes surannées et ces rouages empruntés pour la plupart au vieux mécanisme parlementaire anglais, une force jeune, énergique, vibrante, qui prime tout, qui résume tout et s'affirme par-dessus tout : la souveraineté populaire !

Que signifie, en effet, le droit de veto du gouverneur général, ce fantôme de souverain constitutionnel, devant le *Referendum*, c'est-à-dire devant la volonté du peuple : *Vox Populi !*

Que vaudra, en fin de compte, le conservatisme, d'ailleurs douteux, d'un Sénat élu au suffrage direct par les électeurs mêmes des Chambres basses provinciales, lorsque tout conflit entre ce Sénat et la Chambre des représentants se réglera à la majorité absolue des membres de ces deux Chambres réunies en Congrès?

Il ne faut pas s'y tromper, le jour où le Parlement fédéral *voudra* faire ratifier une loi par la Couronne, celle-ci se verra obligée de céder. Elle pourra résister pendant une, deux, trois sessions peut-être, mais si elle désire éviter une éclatante rupture

1. Les villes d'Orange et de Yass ont été proposées comme capitales fédérales.

Digitized by Google

avec la Commonwealth, il lui faudra s'incliner devant la volonté, nettement exprimée et répétée, du peuple australien.

La Constitution de 1900 fait donc de la Commonwealth d'Australie un État fédéré indépendant en ce qui concerne son administration intérieure, sauf le droit de la Couronne d'intervenir dans les questions où les intérêts impériaux seraient directement en jeu.

Quelque étendues que soient les libertés gouvernementales et administratives accordées à la Commonwealth, celle-ci ne constitue cependant pas, ce que l'on appelle, en droit international, un État souverain, c'est-à-dire pouvant traiter directement avec un autre État indépendant. Elle est encore, pour dire vrai, en état de quasi-vasselage, ou plutôt de tutelle, de par la subordination dans laquelle elle reste vis-à-vis de la Couronne, mais elle est appelée, par la force même des choses, à se transformer naturellement, inéluctablement en État souverain.

Un autre point remarquable de la Constitution de la Commonwealth, c'est qu'elle paraît avoir réussi à former de diverses colonies, autrefois faibles parce que désunies, un faisceau compact et solide, sans sacrifier les libertés particulières des États qui le composent au pouvoir central qui les représente.

A ce point de vue particulier, le pacte fédéral s'est plutôt inspiré de la Constitution des États-Unis que de celle du Canada. Mais ses auteurs ont eu soin de ne pas autoriser la création de forces armées particulières aux États fédérés, l'exemple de la guerre de Sécession les ayant mis en garde contre une aussi funeste erreur.

Enfin, et l'on ne saurait trop revenir sur ce point, en dépit des droits très réels de suzeraineté que la Couronne britannique a su conserver sur l'Australie fédérée, celle-ci n'en est pas moins, au fond, maîtresse de ses destinées. Est-ce à dire qu'elle va s'empresser de proclamer son indépendance absolue ?

Nous ne le pensons pas. Nous croyons, au contraire, qu'elle a tout intérêt à prolonger la situation actuelle qui lui offre, entre autres avantages tangibles, le premier marché financier du monde[1] pour le placement de ses emprunts, et de sérieuses garanties de protection

1. Il ne faut pas oublier que la Commonwealth va faire ses premiers débuts dans la vie publique avec une situation financière très lourde. Sa dette publique s'élève, en chiffre rond, à 200 millions de livres sterling, soit environ 54 livres sterling par habitant, enfants compris, ou plus de 7 millions de livres d'intérêts annuels. Presque tout cet argent est dû à l'Angleterre : c'est là un des *fils* qui rattachent l'Australie à la mère-patrie !

Digitized by Google

efficace contre toute agression étrangère, sans rien lui coûter que les sacrifices qu'il lui plaît de s'imposer, et pas davantage !

La guerre Sud-Africaine est une preuve de ce que nous avançons.

En présence du sentiment de réprobation universelle que cet attentat de l'empire britannique contre les Républiques du Transvaal et de l'Orange avait soulevé dans le monde entier, l'Australie a compris que le résultat de cette lutte inégale pouvait devenir une question de vie ou de mort pour l'Angleterre; aussi, à l'heure des difficultés inquiétantes, a-t-elle envoyé, de son propre chef, des milliers de ses enfants au secours de la mère-patrie battue et honnie. Mais lorsqu'un peu plus tard, on a essayé de retenir ses volontaires en Afrique en leur offrant des terres, elle a véhémentement protesté; elle ne voulait pas qu'on lui prît ses jeunes colons pour peupler, pour « angliciser » le Sud-Africain à ses dépens.

Et, tout récemment encore, lorsque M. Joseph Chamberlain, méconnaissant absolument le caractère démocratique de ces jeunes communautés, essaya de leur imposer le sergent recruteur anglais, les ministres de la Commonwealth le prièrent poliment, mais fermement, de s'abstenir, et le tout-puissant secrétaire d'État aux Colonies dut s'incliner !

S'il est une politique qui puisse pousser la Commonwealth dans la voie de l'indépendance absolue — *to cut the painter* —, comme ils disent aux antipodes, c'est assurément celle de ces « Impérialistes » à tous crins dont l'idéal, en matière de gouvernement, est l'antithèse de celui de la nation australienne. Il faudrait ne pas connaître celle-ci pour en douter !

Analysé et résumé d'après

PAUL MAISTRE,

Vice-consul de France à Melbourne.

Digitized by Google

Les États-Unis d'Australie ont une population totale d'environ 4 millions d'habitants qui se décompose ainsi, d'après le recensement de 1898 :

Queensland.....	498,600	habitants,	plus 350,000 indigènes de la
Nouvelle-Galles du Sud.	1,347,300	—	Nouvelle-Guinée.
Victoria.....	1,175,500	—	
Australie méridionale..	367,800	—	
Australie occidentale..	168.000	—	plus 55,000 indigènes.
Tasmanie.....	177,000	—	

Leurs forces militaires s'élèvent à 28,000 hommes environ, dont 1,600 de troupes régulières, 12,500 de milice, 13,500 de volontaires et de réserves.

Leurs forces navales comprennent 14 bâtiments dont 6 croiseurs.

Digitized by Google

Ouverture du Parlement d'Australie.

Le Parlement fédéral australien a été ouvert le 9 mai 1901, en présence du duc et de la duchesse de Cornwall aux sons de l'hymne national. Un trône avait été préparé pour le duc et la duchesse.

Après lecture de la commission royale, le duc déclara le Parlement ouvert, et prononça le discours dont voici les passages les plus caractéristiques :

« Messieurs les sénateurs et représentants, ma bien aimée et regrettée grand'mère, la reine Victoria, avait désiré signaler l'ouverture de ce Parlement, le premier de la République d'Australie, et témoigner tout particulièrement son intérêt en tout ce qui concerne le bien-être de ses sujets loyaux d'Australie, en me désignant par commission spéciale pour ouvrir la première session. Cette commission avait été signée avant le triste événement qui a plongé tout l'Empire dans un deuil général; le roi, mon père aimé, partageant le désir de feu Sa Majesté, a bien voulu la confirmer.

« Sa Majesté a voulu témoigner ainsi combien elle était émue du loyalisme et du dévouement dont les colonies ont fait preuve par l'aide accordé si généreusement pour la guerre en Afrique, et par le courage que leurs soldats ont montré.

« Sa Majesté désire aussi reconnaître la promptitude avec laquelle les colonies mirent à sa disposition des navires de l'escadre spéciale d'Australie pour servir en Chine, et la coopération effective des contingents des colonies dans cette guerre.

« Sa Majesté désirait exprimer aussi sa vive reconnaissance pour la grande sympathie qu'ont témoignée pour lui et sa famille, dans l'irréparable perte de sa mère bien-aimée, tous ses sujets dans toutes ses possessions.

« Sa Majesté a suivi avec le plus grand intérêt le développement social et matériel de son peuple en Australie; et elle a vu avec une vive satisfaction l'éclosion de l'union politique que représente ce Parlement...

« Sa Majesté est sûre que l'exercice des grands pouvoirs dont est dotée la Commonwealth ne fera, s'il est possible, qu'augmenter le loyalisme et le dévouement à son trône et à son empire, dont le peuple d'Australie a déjà fait preuve avec tant d'éclat.

« Sa Majesté fait des vœux pour que cette union, si heureusement accomplie, puisse, avec l'aide de Dieu, permettre de développer davantage le bien-être et le progrès de ses sujets d'Australie, en même temps qu'affermir l'Empire.....

« Au nom de Sa Majesté, je déclare le Parlement ouvert. »

Le discours fut accueilli par de longs applaudissements.

Ensuite, tous les membres prêtèrent serment.

Voici donc l'Australie fédérée. On ne saurait méconnaître que ses tendances politiques et économiques soient de nature à commander l'attentive surveillance des autres Etats et de la Grande-Bretagne elle-même.

J.-W. Hay.

Digitized by Google

LE PEUPLEMENT

ET

LA COLONISATION DE L'EMPIRE RUSSE

SES CARACTÈRES — SES MOYENS — SON AVENIR
LES POPULATIONS DE LA RUSSIE
L'ORGANISATION SOCIALE ET LA COMMUNE RUSSE

L'un des faits humains les plus suggestifs de notre époque, c'est que si les grandes migrations de peuples ne s'y pratiquent plus avec l'envergure et la brutalité apparente des temps barbares, il n'en est pas moins vrai que des déplacements continuels, grandement facilités par les moyens perfectionnés de transport, ont lieu sur notre planète. L'homme blanc envahit méthodiquement tout le globe et augmente sans cesse la densité de sa population.

La résultante générale de cette colonisation à outrance, qui ne connaît aucun frein, est l'amoindrissement ou même l'effacement graduel des peuples isolés, trop stationnaires, trop faibles ou trop peu civilisés et surtout ne montrant pas « patte blanche ». Au contraire, nous assistons à l'extension démesurée de quelques races privilégiées, annihilant les autres.

Les races humaines en arriveront ainsi à se réduire à quelques types ethniques seulement, peut-être de deux ou de trois couleurs, au lieu de l'inextricable diversité d'antan. Chaque année voit disparaître des peuples primitifs et progresser les nationalités dominatrices. C'est la mort des minorités.

Deux grands peuples de race blanche ont fait numériquement de plus grands progrès que tous les autres, à notre époque, complétant, par une colonisation durable, les conquêtes politiques, toujours plus ou moins temporaires, de leurs gouvernements, détruisant ou assimilant les hommes réputés « inférieurs » : ce sont la race anglo-saxonne et la race slave.

La première domine le Nouveau Continent et l'Australie, et a des racines profondes dans un grand nombre d'autres régions; la

Digitized by Google

seconde aspire à dominer l'Ancien Continent, en Asie comme en Europe. Nous ne nous occuperons ici que de cette dernière, dont l'essor extraordinaire a devant lui un avenir magnifique. Elle a déjà submergé et entraînera encore fatalement dans son orbite social, en les écrasant ou en les combinant à sa masse, les petites nationalités qui ont la malechance de se trouver sur son passage. Perdant successivement leur religion, leur langage, leurs habitudes, leur organisation et jusqu'au souvenir de leurs ancêtres, dont seuls les anthropologistes recueillent précieusement et péniblement les crânes, ces peuples subissent la dure loi du *struggle for life*, tandis que les Slaves, robustes et pullulant, s'étendent toujours davantage.

La colonisation russe, qui tend à peupler d'une race unique l'immense territoire des Tsars, présente un grand contraste avec celle des autres peuples. La Russie forme un bloc immense, sans solution de continuité; elle est tout d'une pièce et non pas éparpillée, comme l'Empire britannique par exemple. Le Russe, pour s'étendre politiquement et ethniquement, n'a point eu besoin, comme l'Anglo-Saxon, l'Espagnol, le Portugais ou le Français, de se transplanter sur des pays éloignés de la métropole. Par sa situation géographique même, à l'entrée d'une plaine d'une immense étendue, le Russe n'a eu qu'à marcher devant lui, presque sans rencontrer d'obstacles, à s'établir d'année en année un peu plus en avant, pour faire ainsi « tache d'huile », sans grand choc, sans changer son genre de vie, transportant avec lui son *mir* et son système social. La Russie a conquis, non seulement politiquement, mais, ce qui a bien plus d'importance, par la colonisation réelle du paysan, des terres peu peuplées dont elle refoulait ou maîtrisait facilement les occupants.

Aujourd'hui, de la mer Baltique à l'océan Pacifique, des frontières allemandes à celles de la Chine, sur une longueur de 10,500 kilomètres, sont échelonnés en masses plus ou moins serrées, des groupes de populations slaves, qui s'élargissent et se grossissent par l'arrivée continuelle de nouveaux immigrants d'Europe et par la « russification » des peuples variés avec lesquels ils se trouvent en contact. C'est une vague qu'aucune force n'est capable de faire reculer. Aucune digue humaine ne l'arrêtera,

Digitized by Google

à moins que la race chinoise, plus importante encore par sa masse de 400 millions d'hommes, ne se mette à envahir à son tour.

L'arrivée des Russes à la limite des régions surabondamment peuplées de la Chine pourra limiter leur sphère d'extension. Ils ont encore pourtant un énorme travail de peuplement à parachever avant d'avoir atteint le maximum de densité compatible avec les ressources, encore en grande partie inutilisées, des régions soumises à leur domination. Mais, l'augmentation peu commune de la population russe restreint sans cesse le danger chinois, s'il est vrai que ce dernier existe. On peut prévoir cependant qu'un moment arrivera où les deux races se heurteront.

La Russie, prise dans son ensemble, est peu accidentée et se présente comme une immense plaine. De faibles hauteurs interrompent à peine l'uniformité de ses vastes étendues. Cette configuration en facilite le peuplement graduel, car aucun obstacle, autre que celui de la distance à franchir, n'arrête l'émigrant. Cet obstacle de la distance est maintenant réduit par les voies ferrées et se restreindra chaque jour davantage. La pénétration du pays a été grandement aidée, non seulement par l'absence de montagnes, mais aussi par les commodités de transport qu'offraient de nombreux et importants cours d'eau, dont les bassins ne sont pas séparés par des faîtes élevés.

Les seules difficultés rencontrées par la colonisation ont été les marécages, les tourbières, les grandes forêts, les steppes, les solitudes incultes, enfin le froid des régions boréales.

La Russie, tout au moins celle d'Europe, présente une grande unité, non seulement au point de vue du relief du sol, mais aussi par ses formations géologiques, par l'immensité de ses bassins fluviaux, par son climat, par ses productions. L'absolutisme des Tsars tend sans cesse à étendre davantage cette unité au point de vue politique, ethnographique, religieux, social et économique, de sorte que les différences entre les populations tendent à s'atténuer pour se fondre en un seul type slave, de même que les aspirations et les habitudes de la vie tendent à s'imprégner des mêmes principes de Saint-Pétersbourg au Kamtchatka. Ce lent, mais sûr travail de façonnage de plus de 137 millions d'hommes sur un type donné, se fait, sans arrêt, par l'école, par l'armée, par les relations de l'existence quotidienne, et, s'il le faut, par la contrainte.

Digitized by Google

Le recensement de 1897 a indiqué, pour tout l'Empire russe, une population globale de 129,250,000 personnes[1], répartie sur 22,430,000 kilomètres carrés[2], c'est-à-dire sur un territoire représentant 42 fois notre petite France.

94,189,000 habitants résidaient dans la Russie européenne proprement dite, 9,442,000 en Pologne, 2,565,000 en Finlande, 9,724,000 au Caucase, 5,732,000 en Sibérie et 7,598,000 en Asie centrale (Turkestan), dans les steppes et le territoire transcaspien[3].

En tenant compte de l'augmentation moyenne de la population, qui est d'environ 2 millions par année, on peut estimer actuellement (1901) la population totale des États gouvernés par le Tsar à 137 millions d'habitants (et même à 140 avec les États protégés), dont 90 millions de Russes et par conséquent 47 millions d'autres races.

Si l'on compare les divers recensements effectués depuis deux siècles, on peut fixer à soixante en moyenne le nombre d'années nécessaire pour que la population de l'Empire de Russie soit doublée. La population des Iles Britanniques double en quarante ans. Celle de la Russie, qui était de 14 millions d'habitants en 1724, était exactement doublée, c'est-à-dire portée à 28 millions, cinquante-huit ans après, en 1782. Elle était de nouveau plus que doublée en 1835, cinquante-trois ans plus tard et atteignait alors 60 millions. Enfin, le recensement de 1897, avec ses 129 millions d'habitants constatés, nous montre que l'Empire russe, en soixante-deux ans, a encore plus que doublé le nombre de ses habitants. Vers le milieu du XXe siècle, l'État peut donc espérer posséder 250 millions d'habitants et dans un siècle, il aura un quart d'habitants de plus que l'Empire chinois de nos jours.

Proportionnellement à son étendue, l'Empire russe est encore deux fois moins peuplé que le reste du monde. Mais, il est utile,

1. On consultera avec fruit, pour toutes les questions statistiques, économiques, ethnographiques et sociales relatives à la Russie, l'excellent ouvrage *La Russie à la fin du XIXe siècle*, publié en 1900 sous la direction de M. Kovalevsky, adjoint au ministre des finances de Russie.

2. Et même 22,800,000 kilomètres carrés, avec les khanats de Khiva et de Boukhara, qui ont conservé leurs souverains indigènes.

3. Ne sont pas compris dans ces chiffres les habitants des khanats de Boukhara et de Khiva, protégés mais non sujets du Tsar, évalués à 3 millions.

Digitized by Google

pour se faire une idée de l'état de peuplement et de l'avenir de la colonisation du sol russe, d'examiner comment se répartit sa population.

La partie de la Russie où la densité est la plus considérable est sensiblement limitée, au nord et à l'est, par le cours de la Volga; au sud, elle englobe le Caucase, à l'ouest, elle s'étend jusqu'aux frontières de l'Empire, et au nord-ouest, elle comprend les provinces baltiques, le sud de la Finlande et l'embouchure de la Néva.

D'après le recensement du 9 février 1897, les régions les plus denses sont certaines parties de la Pologne et la Podolie, où l'on compte de 70 à 80 habitants par kilomètre carré[1]; les provinces de Kiev, de Poltava et de Koursk ont encore plus de 50 habitants au kilomètre carré; ailleurs, dans les limites précédemment indiquées, la densité, assez variable, est partout supérieure à 10 habitants, sauf dans la région d'Astrakhan. En outre, le bassin de la Volga se peuple rapidement et, à l'est de ce fleuve, la population s'est beaucoup accrue depuis l'extension des exploitations minières et des voies ferrées vers l'Asie; fort avant, vers l'orient, on rencontre des régions, comme celle de Samara, Oufa et Viatka, qui, bien que placées au delà de la Volga, ont plus de 10 habitants par kilomètre carré.

Dans la Russie occidentale, le gouvernement de Minsk, avec sa faible densité, fait tache au milieu des gouvernements relativement peuplés de Volhynie, Grodno, Vilna, etc.; cela tient à la présence des marais de Pinsk, mais cette cause d'infériorité tend à disparaître, car on assèche sans relâche des terrains dont profite la culture[2].

Les sept huitièmes du sol de l'Empire ne donnent pas à l'État russe un accroissement de force en proportion de leur immensité; cependant, on ne peut plus dire aujourd'hui qu'ils soient une cause de faiblesse, comme il n'y a pas plus de vingt ans, alors que la Sibérie n'était pas reliée à l'Europe par des communications faciles.

Cependant le recensement de 1897 n'indiquait encore, pour l'ensemble de la Sibérie, que la densité moyenne de 0,46 habitant par kilomètre carré, c'est-à-dire moins d'un habitant pour 200 hectares! Le gouvernement de Tomsk, le plus dense de la Sibérie, n'a

1. A titre de comparaison, rappelons que la France a environ 72 habitants par kilomètre carré.

2. Voir la carte de la densité de la Russie dans *l'Année cartographique* (année 1896) (Hachette, éditeur).

Digitized by Google

que 2,3 habitants par kilomètre carré, tandis que la province de Iakoustk, arrosée par la Léna, voit la densité descendre à 0,07, soit un seul habitant pour plus de 1,400 hectares! La densité dans le gouvernement des steppes kirghizes est de 1,5.

Ces faibles densités sont le résultat du climat boréal de beaucoup de ces régions et de l'insuffisance de la végétation de certaines steppes, où ne vivent que des nomades.

Les provinces asiatiques de Ferghana et de Samarkand atteignent respectivement les chiffres plus respectables de 17 et 11 habitants par kilomètre carré; la Transcaspienne et le Turkestan n'en ont, en moyenne, que 3,5.

L'ensemble de l'Empire russe se présente, en résumé, avec 6 habitants, en moyenne, par kilomètre carré. La Russie d'Europe, considérée seule, en renferme 19,4, la Pologne, 74 (c'est-à-dire un peu plus que la France), le Caucase 21, la Finlande 8.

Mais l'homme vient à bout de la nature lorsqu'elle lui est rebelle, et les immenses terres asiatiques, à peine foulées par la race humaine, permettront, par des travaux d'amélioration de toutes sortes, l'essor futur de nombreuses agglomérations.

De 1885 à 1897, la région du *tchernosiom* (terre noire), la plus favorable à la culture des céréales, est celle où cependant la population s'est le moins accrue, par suite de la crise sur la vente des céréales. C'est ainsi que, dans ces douze années, le gouvernement de Voronèje ne s'est augmenté que de 9,000 personnes, tandis que l'accroissement a été de 91,000 dans celui d'Orel, de 107,000 dans celui de Tambov, de 130,000 dans celui de Koursk, de 140,000 dans celui de Poltava. Les pays de cultures industrielles et de forêts ont profité plus que les autres. Aussi voyons-nous la population de la Volhynie s'accroître de 800,000 en douze ans, celle de la Podolie de 650,000. Le gouvernement de Minsk, grâce à la transformation graduelle des marais de Pinsk, a gagné près d'un demi-million d'habitants.

Les régions extrêmes de la Russie d'Europe ont aussi beaucoup progressé, par suite du grand mouvement qui entraîne les Russes vers la périphérie de leur domaine. Les gouvernements de Kherson et d'Iekaterinoslav ont gagné chacun 700,000 habitants, de 1885 à 1897; la province du Don en a 670,000, le gouvernement de Samara 350,000 et celui de Perm 650,000 de plus. En Sibérie, il y a partout une grande augmentation.

Digitized by Google

D'après le recensement de 1897, la population des villes russes forme 13 p. 100 de la population totale; elle n'en constituait que 10 p. 100 en 1867 et 3 p. 100 en 1724. Si l'on ajoute aux villes les bourgs, bourgades et autres centres populeux ayant le caractère urbain, on arrive à la proportion actuelle de 16 p. 100 environ. Il y a 19 villes de plus de 100,000 habitants[1] et 114 de 20,000 à 100,000 habitants dans tout l'Empire. En Sibérie, on ne trouve que 28 villes dépassant 5,000 individus. Mais la tendance, comme partout, est dans l'augmentation continuelle du nombre des citadins, au détriment des ruraux. En outre, quoique dans l'ensemble de la population russe, les femmes soient en nombre à peu près égal ou même inférieur à celui des hommes (autrefois, elles les dépassaient), les ouvriers et domestiques mâles se portant en foule vers les grandes villes, il en est résulté que, dans ces dernières, le nombre des hommes dépasse de 1/5 et parfois de 1/4 le nombre des femmes. A Moscou, pour 10 hommes, il n'y a que 8 femmes. Comme conséquence de ce fait, les régions d'où viennent les émigrants des villes renferment une majorité de sexe féminin.

Les Russes se marient très jeunes et les célibataires y sont rares; près de la moitié des unions slaves ont lieu avant l'âge de 20 ans et 30 p. 100 entre 20 et 25 ans. Ces mariages précoces s'expliquent par le désir des paysans d'avoir aussitôt que possible de nouveaux bras pour mettre en culture de nouvelles terres. A l'inverse de ce qui se passe dans les pays industriels, la Russie, étant restée encore, dans sa grande masse, un pays agricole, le nombre des enfants n'est pas une cause de misère pour les familles; plus les cultivateurs ont d'enfants, moins ils sont malheureux. Mais si les naissances y sont plus nombreuses qu'ailleurs, la mortalité infantile est énorme. On estime que les deux cinquièmes seulement des enfants arrivent à l'âge de 5 ans; 30 p. 100 meurent dans la première année. La vie, en Russie, n'a par suite qu'une moyenne de 24 ou 25 années.

Bien qu'en décroissance comme dans toute l'Europe, le nombre des naissances en Russie est encore de 48 pour 1,000 habitants; le plus grand nombre des naissances est enregistré dans la zone des terres noires, le plus petit dans les régions de Saint-Pétersbourg

1. En 1870, 6 villes russes seulement dépassaient 100,000 habitants.

Digitized by Google

et de la Baltique. La mortalité moyenne y est de 32 à 34 pour 1,000 habitants.

Par suite, on évalue de 14 à 17 pour 1,000 habitants, selon les années, l'augmentation annuelle de la population russe, due exclusivement au gain de la natalité sur les décès; cette proportion n'est atteinte nulle part en Europe et n'est guère dépassée que par les États-Unis d'Amérique, où elle est d'environ 25 pour 1,000.

Les Russes n'ont pas encore l'avantage du nombre dans tout leur Empire; dans maint district et même dans certains territoires immenses, les populations étrangères ou « allogènes », comme on les appelle en Russie, ont gardé encore la suprématie numérique, mais il est à présumer que ce n'est que pour un certain temps.

Dans la Russie européenne, les Slaves, d'origine aryenne, qui comprennent divers peuples parlant des dialectes différents, dominent d'une façon incontestable, puisqu'ils forment 73 p. 100 de la population, mais diverses peuplades y vivent isolées et parsemées et ont pu y maintenir leurs caractères. Les Slaves occupent presque totalement toute la Russie centrale. Dans les régions industrielles de Moscou, les terres noires du centre, la Petite Russie et la région des grands lacs, le nombre des Russes dépasse 94 p. 100 de la population totale. Les tribus asiatiques ont cependant pu franchir facilement les limites ouvertes des deux Russies, où les monts Ourals sont le seul obstacle sérieux. « Au nord, les Samoyèdes, les Ziranes, les Lapons, suivant les plaines voisines de l'océan Glacial, peuplent à eux seuls de vastes étendues, et les derniers ont pénétré jusque dans le centre de la Scandinavie. Au sud, les hordes asiatiques ont pu continuer leur route en Europe à travers les steppes riveraines de la Caspienne et de la mer Noire et souvent elles ont été assez puissantes pour séparer complètement les Slaves de toute communication avec la Méditerranée[1]. »

Dans le bassin de la Volga, les Russes forment maintenant plus des 3/4 de la population. Mais, « à l'est du confluent de la Volga et de l'Oka, sont éparses, en îles plus ou moins grandes, des populations non slaves, ouralo-finnoises vers le nord, mongolo-turques

1. Elisée Reclus, *Géographie universelle*, t. V. *L'Europe scandinave et russe*, p. 292.

Digitized by Google

vers le sud. A l'occident de la Russie, d'autres Finnois, au nord les Tavastes et les Karéliens, au sud les Ehstes et les Ingres, occupent le littoral du golfe même où s'est fondée la capitale de l'Empire. Au sud des Ehstes s'étend le domaine d'une autre nationalité aryenne et parente des Slaves, et néanmoins bien distincte, celles des Letto-Lithuaniens. Enfin, au sud, des Tartares peuplent en partie la Crimée, tandis que des Roumains, Daces latinisés, occupent la partie sud-occidentale de la Russie, entre le Prout et le Dniestr sur les deux bords de ce fleuve dans sa partie inférieure, et même en certains endroits jusqu'au Boug. En outre, des Juifs ont établi leurs colonies de commerce dans toutes les villes occidentales du pays ». Ajoutons enfin que les Allemands sont nombreux dans l'ouest de la Russie et qu'ils forment de nombreux îlots en Pologne et dans les provinces baltiques; leurs colonies agricoles de la basse Volga, du Don inférieur, de la Crimée, de la Nouvelle-Russie, sont très prospères; leur influence intellectuelle est grande, bien que contrecarrée en haut lieu. Les Slaves occupent presque seuls l'immense territoire compris entre les bords de la Volga et de l'Oka, les grands lacs et la mer Noire.

Les Slaves ne sont pas tous des Russes, mais ceux-ci constituent la grande majorité. Ils se divisent :

1° Blancs Russiens ou Belo-Slaves, qui habitent, dans la Russie occidentale, les plaines et forêts entre la Duna, le haut Dniepr et les marais du Pripet;

2° Les Petits Russiens ou Malo-Slaves, dont le domaine s'étend, dans la Russie sud-occidentale, depuis le Donetz jusqu'en Galicie et en Hongrie, où ils prennent le nom de Ruthènes;

3° Grands Russiens ou Moscovites ou Veliko-Slaves, de beaucoup les plus nombreux et les plus forts, peuplent tout le reste de la Russie d'Europe, surtout la partie centrale, et pénètrent en Asie, comme un véritable coin qui s'enfonce et s'élargit sans cesse, allant jusqu'aux rives de l'océan Pacifique et au nord de la Chine, et se ramifiant dans les vallées des fleuves sibériens.

Les Polonais appartiennent aussi à la famille slave; ils ont été réunis politiquement autrefois avec les Blancs Russiens et les Petits Russiens et encore de nos jours, il existe de nombreuses îles de Polonais entre le Dniepr et la Narev.

Les Grands Russiens, qui forment l'élément principal de peuplement des terres nouvellement colonisées, tendent à s'imposer de

Digitized by Google

plus en plus comme type caractéristique des sujets du Tsar. Cependant, les nombreux éléments non slaves de l'Empire ont influencé le type russe, le mélange des peuples n'est pas toujours réalisé au détriment de ceux qui sont numériquement et politiquement les plus faibles; c'est ainsi que dans le nord, au voisinage des tribus finnoises, beaucoup de Russes ont la face aplatie et les pommettes saillantes comme les vrais Finnois; dans le sud, les Mongols et les Turcs, Tartares ou Tatars, ont formé un type nouveau par leur mélange avec les Slaves. Les Cosaques Zaporogues, les Cosaques du Don, de la Volga et de l'Oural, enlevaient autrefois des femmes tatares et ont ainsi contribué à altérer la pureté du sang russe.

Rappelons qu'au IXe siècle, les populations slavonnes n'occupaient guère qu'un cinquième de la Russie actuelle et ne dépassaient pas beaucoup, vers l'est, la haute Volga, et, vers le sud, le moyen Dniepr. Tout le reste du pays était habité par les Lithuaniens, les Finnois, les Turcs et diverses autres tribus venues d'Asie; il y a donc eu refoulement ininterrompu de tous ces peuples (sauf certaines périodes temporaires d'invasions asiatiques) dont les domaines ont été sans cesse restreints par la conquête militaire et par l'envahissement méthodique des Russes; ces derniers ont ainsi absorbé ou fait reculer graduellement les autres races, aujourd'hui à leur merci et qui ont perdu pour la plupart jusqu'à l'ombre d'une autonomie politique. Il ne résulte pas, d'ailleurs, de ce phénomène d'un peuple arrêtant l'essor des autres, que ce peuple dominateur soit plus heureux que les vaincus; le genre de vie de certaines tribus nomades leur laisse souvent plus de liberté et leur réserve moins de soucis que l'existence précaire et très surveillée des véritables sujets du souverain autocrate, encore à demi esclaves il y a quarante ans, alors que les peuples soumis avaient réussi à conserver certains privilèges.

Quant aux Varègues qui, sous leur chef Rurik, fondèrent, dit-on sans preuve, le premier gouvernement régulier des Russes en 862, on n'a pas d'indication précise sur leurs traces.

D'une façon générale, les Russes, qui sont 90 millions dans leur Empire, forment 66 p. 100 de la population. Les Polonais (9 millions environ) y sont dans la proportion de 7 p. 100, les divers Finnois (6 millions) 5 p. 100.

Digitized by Google

Les Lettes et Lithuaniens sont ensemble 5,700,000; les Juifs 4 millions (3 p. 100), les Allemands 1 million, les Roumains 850,000, les Suédois 400,000.

La race turque, en y comprenant les Tatares, les Turcs, les Sartes, les Turcomans, les Kirghiz, les Bachkirs, les Yakoutes, etc., compte 11 millions d'individus et forme 9 p. 100 de la population de l'Empire.

Le caractère composite de la Russie au point de vue ethnographique a son parallèle dans la diversité des religions. 87 p. 100 des habitants sont chrétiens, dont : 71 p. 100 orthodoxes russes, 9 p. 100 catholiques, 5 p. 100 protestants, 1 p. 100 arméno-grégoriens, etc. Les musulmans forment 9 p. 100 de la population; puis viennent les Israélites (3 p. 100) et les Bouddhistes (0, 75 p. 100)[1].

Quoique les Russes se déplacent très facilement, le plus grand nombre de ceux qui vont au dehors ne s'établissent pas définitivement à l'étranger, le domaine de leur Empire étant assez vaste et renfermant suffisamment de terrains inoccupés pour satisfaire les besoins d'émigration de nombreuses générations. Cependant, depuis quelques années, les vexations dont ont été l'objet certaines nationalités ont provoqué de nombreux exils volontaires ou forcés notamment en Amérique (États-Unis, République Argentine, etc.), surtout de la part des Polonais, des Juifs et des Allemands.

En 1899-1900, les États-Unis d'Amérique ont reçu 25,392 Russes, 36,835 Polonais, 9,170 Lithuaniens, 6,783 Finnois, soit près du double de l'année précédente.

D'ailleurs, si la Russie envoie relativement peu de ses nationaux à l'étranger, peu d'étrangers pénètrent aussi chez elle; le nombre d'immigrants en Russie est évalué à 800,000 par an dont la moitié Allemands, celui des émigrants est d'environ 750,000.

Quant à présent, au point de vue territorial, la Russie semble être parvenue, à peu près, car rien ne peut être définitif, à des limites relativement durables. En Europe, du côté de la Norvège et de la Suède, personne ne songe en Russie à dépasser les limites du pays lapon, fixées aux traités de 1815; du côté de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, le dernier partage de la Pologne, confirmé

1. D'après l'ouvrage : *La Russie à la fin du XIXe siècle* (Paris, 1900).

Digitized by Google

par les mêmes traités de 1815, semble devoir être aussi un *modus vivendi* accepté. De même, les limites de la Bessarabie fixées par le traité de 1878, ne sont pas sur le point d'être modifiées, l'influence future de la Russie dans la péninsule des Balkans paraissent devoir être de favoriser la formation ou la consolidation des petits États slaves ou autres, détachés de l'Empire ottoman plutôt que d'augmenter son propre territoire. En Asie, bien que les Russes aient franchi la barrière du Caucase, leurs conquêtes futures ne pourront guère amener que quelques rectifications de frontière du côté de la Turquie. C'est la Perse qui semble s'offrir comme une proie facile et d'autant plus convoitée qu'elle donnerait à l'Empire l'accès d'une mer ouverte en relation avec l'océan Indien, l'un des objectifs de la politique traditionnelle des successeurs de Pierre le Grand. La convention anglo-russe de 1895, qui a fixé une zone neutre d'environ 40 kilomètres de largeur entre les Indes britanniques et l'Asie centrale moscovite, dans la région du Pamir, sera sans doute maintenue pendant longtemps. Le choc de l' « Ours » et de la « Baleine », prédit par Vambéry, ne s'est pas plus réalisé que la lutte entre le Slave et le Teuton, annoncée il y a plus de vingt ans, par Skobeleff, comme prochaine et fatale.

Du côté de l'Empire chinois, qui limite la Russie d'Asie dans la plus grande partie de son étendue, nous assistons à la conquête déguisée de la Mandchourie, mais il n'est guère à prévoir que la Russie puisse s'étendre davantage ; tout ce qu'elle pourra faire, et ce sera déjà beaucoup, c'est de développer ses relations commerciales et son influence politique.

Mais la Russie n'a pas besoin de grandes conquêtes nouvelles pour accroître sa puissance; elle n'a qu'à remplir les nombreux espaces encore vides de ses immenses domaines, c'est-à-dire à peupler de colons les régions encore peu habitées qu'elle possède. Elle a devant elle un superbe champ d'action ; c'est ainsi que, sans agrandissement territorial, les États-Unis d'Amérique ont accru leur population, leur richesse et leur industrie pendant ces cinquante dernières années.

Malgré la force incontestable d'assimilation de la race russe, il existe encore, nous l'avons indiqué, d'immenses espaces, qui sont le domaine exclusif de populations non slaves. Quelques-unes de ces populations progressent en nombre, mais presque partout elles sont battues en brèche. Cependant, ainsi que le fait remarquer

Digitized by Google

Élisée Reclus[1], les Slaves, en Europe, « ne peuvent déplacer ni absorber les Finlandais, les Suédois, les Allemands, civilisés comme eux ou plus qu'eux; de même, à l'est et au sud-est, la religion trace des lignes de démarcation entre le peuple dominant et la plupart des autres habitants de la contrée, Tartares, Kalmouks, Kourdes et Turcomans »; toutefois, le travail de « russification » se continue partout, avec plus ou moins de rapidité, suivant les résistances rencontrées. L'émigration russe achève la prise de possession des pays asiatiques.

« Le Petit Russien a colonisé de vastes étendues, moindres pourtant que les espaces conquis par les colonies des Grands Russiens. Celui-ci est le colon modèle. La pratique de l'émigration est héréditaire chez lui; ses aïeux émigrèrent dans les forêts moscovites, et de clairière en clairière, de steppe en steppe, les arrière-neveux ont envahi la Sibérie, gravi les pentes du Caucase et de l'Altaï, descendu le cours de l'Amour jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique. Même, par delà les frontières de l'Empire russe se trouvent des colonies de Grands Russiens que les voyageurs découvrent avec étonnement, perdues au milieu de populations étrangères. Comment le paysan russe regretterait-il le sol qu'il a quitté? En marchant devant lui, pendant des jours et des semaines, dans la plaine monotone, ne retrouve-t-il pas toujours sa patrie? » Le climat et les productions sont souvent à peu près semblables et, en plus, on y trouve généralement plus de liberté, moins de tracasserie gouvernementale. D'ailleurs, le colon russe est parfaitement capable de s'acclimater à un milieu nouveau, mais alors, il perd certains de ses caractères ethniques; c'est ainsi qu'il se « finlandise » au contact des Karéliens et qu'il se « yakoutise » dans le nord de la Sibérie. En résumé, on peut dire que la Russie se consolide sans cesse, jour par jour, avec une tranquillité silencieuse et une imperturbable continuité de méthode, complétant patiemment les avantages que lui assure sa constitution géographique.

Le peuplement et la colonisation, c'est-à-dire la conquête russe, s'est faite surtout par la charrue, mais il reste encore beaucoup

1. *Géographie universelle*, tome V. *L'Europe scandinave et russe*, p. 313.

Digitized by Google

à conquérir à la culture. Dans la Russie d'Europe seule, un peu plus d'un cinquième seulement de la surface est soumise au labour; les terres complètement incultes et inutilisables, c'est-à-dire les steppes, rochers et toundras, couvrent un quart du territoire. Les forêts, qui occupaient plus de la moitié de la Russie européenne, ont été restreintes aux 2/5; chaque jour amène de nouveaux empiètements du sol cultivé sur la taïga sibérienne.

Plus de 81 p. 100 des habitants de la Russie sont des paysans participant au travail des champs.

Par l'oukase d'émancipation de 1861, le plus grand acte social de la Russie depuis des siècles, les moujiks (paysans) ont cessé d'être les serfs des boïars (nobles) et ont été rendus propriétaires d'une partie des terres qu'ils cultivaient autrefois au profit d'autrui. Cette organisation collectiviste avait eu pour origine, au XIIIe siècle, la nécessité de l'union pour résister aux invasions continuelles venant de l'Asie. Mais les chefs primitifs ont transmis le pouvoir qu'ils tenaient de leur seule valeur à des descendants qui se sont amollis dans l'opulence, et ont ainsi créé une féodalité exploitante bien pire que celle de l'Europe occidentale.

Plus favorisés que les autres, les paysans qui étaient en servage sur les terres appartenant à la Couronne ont reçu, avec leur libération, des lots (*nadiels*) qu'ils payent par un accroissement d'impôts réparti sur un certain nombre d'années.

Les paysans des propriétaires privés ont été astreints, en principe, au payement direct à leurs anciens seigneurs d'un cinquième de la valeur des lots qui leur ont été assignés. Comme la plupart ne pouvaient se libérer immédiatement, l'État a fait l'avance des 4/5 de la somme et, en échange, il a imposé au paysan une annuité, pendant quarante-neuf ans. Le rachat sera achevé en 1931, les derniers serfs ayant commencé à se libérer en 1882.

La loi a permis au propriétaire de n'allouer à chacun de ses anciens serfs que le quart du *nadiel* légal (lot), à condition de renoncer à toute redevance. Les seigneurs qui, profitant de la misère des paysans, ont usé de cette faculté ont ainsi réduit les *moujiks* à des surfaces souvent insuffisantes pour leurs besoins.

Aucun lot de terre n'a été attribué aux serfs domestiques, c'est-à-dire à ceux employés au service intérieur du maître.

En 1879, 8,370,000 anciens serfs, représentant une population de 20 millions de personnes, avaient signé leurs contrats définitifs

Digitized by Google

d'émancipation, alors que 1,768,000 hommes, auxquels il fallait ajouter leurs femmes et leurs enfants, restaient temporairement condamnés à la corvée (*barchtchina*) ou travail forcé chez les *boïars*. A cette même date, 860,000 paysans des domaines impériaux avaient été mis en possession de lots de terres. La corvée a été enfin abolie en 1883.

Actuellement, 12 millions de familles représentant environ 45 millions de paysans du sexe masculin possèdent 85,600,000 hectares en commun et 24 millions et demi d'hectares sous le régime de la possession familiale privée.

Les frais de libération et l'étendue des surfaces allouées ont beaucoup varié suivant les régions.

Dans le nord de la Russie d'Europe et dans les terres noires très fertiles, les paysans, associés en collectivités communales, ont généralement pu racheter leur liberté avec assez de facilité; dans d'autres régions, l'insuffisance des récoltes les a souvent empêchés de payer leurs taxes seigneuriales ou *obrok*. Ils ont dû alors emprunter à gros intérêts, donner leurs récoltes et même leur « âme », c'est-à-dire leur terre, en gage, et « s'asservir une seconde fois, non plus au seigneur, mais à l'usurier [1] ». La misère a même conduit à l'abandon complet de certains villages. Les paysans quittent alors l'existence en commun et cherchent à louer leurs bras, perdant ainsi à nouveau l'indépendance que la loi avait voulu leur octroyer [2].

L'étendue moyenne des *nadiels* ou lots assignés aux paysans russes varie, suivant les provinces, entre 2 et 16 hectares par personne et de 7 à 58 hectares par foyer familial. Dans le centre de la Russie d'Europe, ainsi qu'au nord de la zone des terres noires, dans la région industrielle de Moscou, dans les gouvernements de Tchernigov, de Poltava, de Kiev et de Podolie, la superficie des lots n'est que de 2 à 4 hectares; elle augmente à mesure qu'on se dirige vers le nord, l'est et le sud. En Sibérie, les étendues sont considérables, parce que la place disponible est énorme ; il ne peut en être de même, évidemment, pour la Russie occidentale, colonisée depuis plusieurs siècles. Beaucoup de paysans, dont les nadiels étaient insuffisants, ont accru leurs domaines par des loca-

1. E. Reclus. *La Russie scandinave et russe*, page 864.
2. Sur la « propriété foncière en Russie », voir l'étude du professeur N. Karycheff, publiée dans *La Russie à la fin du* XIX*e* *siècle* (Paris, 1900).

Digitized by Google

tions ou amodiations consenties par l'État ou les gros propriétaires.

Les paysans, au temps du servage, travaillaient en commun sur les terres seigneuriales. L'acte d'émancipation, qui n'a pas voulu brusquer les choses, a sagement ménagé la transition, en maintenant leur groupement collectif. Aujourd'hui, le Russe des campagnes continue donc à travailler en commun, n'ayant guère, en fait de propriété privée, que l'*izba* (cabane) de la famille et le jardin attenant.

Un certain nombre de familles de paysans mettant en communauté leurs droits et leurs devoirs constituent un *mir*. Ce communisme particulier a pris racine aussi chez les Mordves, les Tchérémisses et les Tchouvaches de la Russie ; les colons allemands de la Volga, à l'imitation des Grands Russiens, ont également réuni leurs terres en domaines communaux.

Les *mirs* n'ont pas tous une organisation identique [1]. Dans certaines de ces communes, la terre est cultivée par tous et la récolte est répartie selon le nombre des membres de chaque famille. Dans d'autres, le sol cultivable est partagé en autant de lots qu'il y a de travailleurs mâles dans le *mir*, mais ces lots ne sont, dans la plupart des cas, que temporairement confiés à un même individu qui n'en est ainsi que l'usufruitier. Pour éviter, d'un côté, l'accaparement de certaines familles qui ont numériquement diminué et, d'autre côté, pour parer à l'insuffisance des lots attribués à des familles qui se sont accrues, on procède périodiquement à de nouveaux partages. Ces répartitions n'ont pas de loi uniforme : certaines communes les renouvellent tous les ans, d'autres attendent plusieurs années ou même plusieurs générations.

Les communes les plus riches et où les terres sont les mieux entretenues répètent moins fréquemment ces partages que les communes pauvres. Les lots, tous égaux d'ailleurs ou équivalents en valeur productive, sont répartis suivant le sort.

Plus les partages sont fréquents, plus ils sont conformes au principe d'égalité, mais ils font obstacle à la prospérité générale. Le paysan, détenteur d'un lot de terre qu'il sait ne devoir pas conserver, ne cherche qu'à en tirer profit sans ménagement, sans s'occuper s'il compromet l'avenir par une exploitation irraisonnée.

1. Sur le mir russe, voir l'article de M. Anatole Leroy-Beaulieu (*Revue Encyclopédique*, année 1891, page 1034).

Digitized by Google

Certaines communes, où l'espace ne manque pas, ont des réserves de terres qu'on met à la disposition des nouveaux venus, ce qui évite de recommencer trop fréquemment les partages, mais c'est l'exception. Les forêts sont souvent et les pâturages presque toujours, propriété indivise de tous les membres de la commune qui y envoient paître leurs animaux.

La dotation d'une famille ne varie pas seulement suivant le nombre de ses membres mâles, mais aussi avec leur âge et leur force, car la taxe à supporter est proportionnelle à l'étendue cultivée.

Chaque *mir* ou commune[1] s'administre en toute liberté, est propriétaire du sol qui le constitue et est responsable du bien-être de tous ses membres, valides ou impotents. C'est également l'ensemble du *mir* qui répond des taxes des « âmes censitaires » vis-à-vis de l'État russe. Il est curieux de constater que, dans l'Empire où le pouvoir absolu d'un seul est le plus incontesté, on trouve ce contraste de l'égalité complète, de la solidarité étroite des membres de chaque commune et de l'autonomie administrative du *mir*.

La loi a autorisé les communes à partager leurs terres en propriétés distinctes définitives et à substituer ainsi l'individualisme à leur communisme actuel. Mais peu de villages ont usé de cette faculté. Pourtant, l'organisation communale collective des paysans russes s'altère tous les jours, parce que souvent les charges imposées aux *mirs* sont excessives et les acculent à des emprunts ruineux, ce qui cause la dislocation du *mir* et conduit au prolétariat industriel ou agricole de leurs membres.

Le suffrage universel fait la loi dans le village; les chefs de famille prennent, en assemblée populaire, les décisions intéressant la communauté, désignent parmi eux, à l'exclusion des nobles, leurs administrateurs, répartissent les taxes entre les citoyens[2]. Les affaires judiciaires de peu d'importance sont jugées par des personnages élus par l'assemblée de *volost* ou réunion des délégués de plusieurs *mirs*. Il est à remarquer que les villes, où cependant

1. Le *mir* est la plus petite division administrative de la Russie. La réunion de plusieurs communes constitue un *volost*, sorte de canton rural ; les volosts font, avec des villes, partie d'un district où se tient une assemblée consultative ou *zemstvo* élue par les diverses classes d'habitants; la plus haute division porte le nom de gouvernement.

2. Dans les assemblées populaires, la femme est admise à remplacer le chef de famille absent; aussi le cas s'est-il présenté de femmes ayant été choisies pour exercer les fonctions municipales dans les *mirs*.

Digitized by Google

le niveau intellectuel des habitants est supérieur à celui des *moujiks*, ne jouissent plus de la même liberté administrative (d'ailleurs un peu illusoire) que les *mirs;* les villes ont des assemblées municipales, mais élues, à plusieurs degrés, par des électeurs censitaires et privilégiés dont le pouvoir est limité par le bon vouloir du gouverneur, lui-même émanation du souverain.

Actuellement 85 p. 100 des communes rurales russes sont placées sous le règne de la communauté des terres : c'est le système des villages grands russiens ; au contraire, les régions de l'ouest de la Russie, entre la Finlande et la Bessarabie, n'ont pas appliqué ce système ; il est peu en usage dans les gouvernements de Poltava et de Tchernigov ; partout ailleurs, il est général.

Le système social que nous venons de décrire est favorable à la fois à l'augmentation de la population et à l'extension de la colonisation. En effet, puisque, dans les communes ou *mirs*, on répartit périodiquement la terre, dans chaque famille, proportionnellement aux bras travaillants, il est bien évident qu'aucun chef de famille ne cherchera à restreindre *volontairement* le nombre de ses enfants, qui ne lui sont jamais personnellement à charge. Puisqu'il n'y a jamais là non plus, pour ainsi dire, d'héritage à partager, cette vie commune est favorable aux nombreuses familles : aussi, peu de pays ont-ils autant de naissances que la Russie, une nombreuse progéniture agrandissant le champ familial.

D'autre part, une commune vient-elle à renfermer une population trop forte eu égard aux ressources qu'elle offre, une partie de ses habitants la quittera, sans idée de retour, et ira parfois bien loin, jusqu'en Sibérie, en Asie centrale ou même sur le fleuve Amour, fonder un nouveau mir, une nouvelle cellule communale, calquée exactement sur la commune mère. Ces exodes en groupes ont en outre l'avantage de ne pas isoler les immigrants ; arrivés dans un pays nouveau, ils s'y retrouvent côte à côte et n'y ont pas la nostalgie du sol natal, comme c'est le cas pour beaucoup de colons des autres nations, parce que ceux-ci partent individuellement. C'est donc une portion notable du *mir* qui se dédouble ainsi, comme par un phénomène de scissiparité.

La Russie asiatique, avec ses immenses espaces et ses ressources prodigieuses, devient alors comme la soupape de sûreté de la Russie d'Europe, dont elle reçoit le trop-plein.

Cependant la Russie, jadis pays exclusivement agricole, devient

Digitized by Google

peu à peu, par la loi de l'évolution, état industriel et se transforme au point de vue social. Jusqu'ici, les paysans ne quittaient le mir que temporairement pour travailler dans les usines durant la saison d'hiver. Mais les industriels ont voulu avoir des ouvriers exclusivement à eux. Ils ont établi pour cela des logements et des écoles où l'on donne l'instruction professionnelle nécessaire. Il se crée donc, surtout en Moscovie, une classe de travailleurs urbains pour laquelle la question de la terre devient secondaire et même indifférente. La croissance de ce prolétariat et la naissance de la bourgeoisie qui en est la conséquence vont donc modifier peu à peu la Russie sociale et compromettre, en partie peut-être, l'avenir du mir[1].

Encore de nos jours, le point faible de la Russie, c'est l'ignorance de sa nombreuse population. Malgré des progrès sensibles, l'instruction publique y est encore bien faiblement développée. En 1876, on ne comptait, en Russie d'Europe, que 24,000 écoles primaires, ayant un peu plus d'un million d'élèves (dont 178,000 filles seulement); en 1896, le total était monté à 78,700 écoles avec 3,800,000 élèves (dont 831,500 filles); mais c'est encore très insuffisant. Actuellement encore, sur 100 conscrits russes, 70 sont illettrés. C'est en Pologne et surtout en Finlande, deux pays cependant opprimés et habités par des non Russes, que l'instruction est le plus répandue.

La masse du peuple russe a une croissance prodigieuse; il serait à désirer que son éducation se fît parallèlement à son développement numérique pour que la conquête russe ait, en Asie particulièrement, toute la portée d'un grand mouvement de civilisation.

PAUL BARRÉ.

1. Voir sur cette transformation graduelle l'étude de M. Anatole Leroy-Beaulieu (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1897).

Digitized by Google

LE RIO CUMINA

De vastes contrées dans l'Amérique du Sud restent aujourd'hui à découvrir. Leur géographie en est moins connue que celle de l'Afrique centrale. A notre époque, les grands voyageurs n'ont pas été attirés vers ces pays qui ne leur offraient pas les dangers passionnants de la mystérieuse Afrique. Puis, toutes ces terres ont un maître; il n'y a plus de conquêtes à faire, ni d'hinterland à rattacher aux bandes de littoral occupées par les comptoirs européens.

En effet, depuis sa découverte, l'Amérique du Sud, tout entière, si l'on en excepte quelques morceaux des Guyanes, a été partagée entre Espagnols et Portugais, intrépides *conquistadores* des siècles précédents, qui y ont taillé des provinces grandes comme des empires. Puis, la puissance des métropoles s'est affaiblie; les liens coloniaux se sont brisés; avec les débris des capitaineries et des régences se sont formées des républiques presque toutes inhabiles, encore aujourd'hui, à régler leur vie politique. Les grands courants de l'émigration européenne ne leur apportent pas les contingents d'hommes et de capitaux qui seraient nécessaires à leur développement économique; mais il y a là de superbes réserves pour l'avenir. Déjà, depuis quelque temps, l'attention se ramène sur ces pays qui offrent de belles promesses, lorsqu'ils seront rendus abordables soit par la navigation fluviale, soit par la création de chemins de fer. La région de l'Amazone est, sans conteste, une des plus riches, mais aussi une des plus difficilement pénétrables par l'épaisseur de ses forêts, et cependant, quels merveilleux réseaux de rivières en permettront un jour la mise en valeur! Le fleuve a 5,000 kilomètres de cours. Les fortes marées se font sentir à 1,000 kilomètres de la mer, c'est-à-dire à la distance qui sépare Dunkerque de Perpignan. Sa largeur, à 500 kilomètres de son embouchure en aval de Santarem, est de 16 kilomètres, c'est-à-dire la moitié du Pas-de-Calais. Il reçoit plus de 500 affluents, dont un grand nombre dépassent en importance les plus grands fleuves de l'Europe. Un de ces affluents secondaires est le rio Trombetas, sur sa rive gauche, à une centaine de kilomètres en amont de Santarem. Le rio Trombetas descend des hauteurs qui bordent les Guyanes au sud; il a pour principal affluent de gauche le rio Cumina, qui est formé lui-même de la réunion du rio Paru et du rio Murapi.

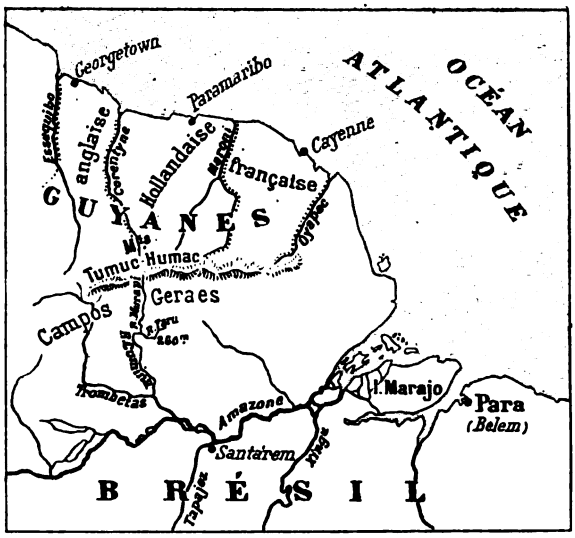
L'exploration du rio Cumina vient d'être faite par Mme Coudreau, la veuve du vaillant explorateur français qui, pendant douze années, a parcouru le bassin de l'Amazone, et qui a succombé à la peine en 1899, pendant un voyage dans la vallée même du rio Trombetas. Cette exploration, entreprise

Digitized by Google

pour le compte de l'État brésilien du Para, dans le territoire duquel est compris le bassin inférieur de l'Amazone, nous paraît assez intéressante pour que nous en mettions le résumé sous les yeux de nos lecteurs[1].

LA RÉDACTION.

LE RIO CUMINA



Le rio Cumina est navigable dans les 80 derniers kilomètres de son cours; à son confluent, sa largeur est d'environ 1 kilomètre. Sur tout son parcours, son lit est semé de nombreuses îles et îlots, qui le fractionnent en canaux plus ou moins nombreux. Parmi ces îles, quelques-unes sont d'assez grande étendue, notamment l'île Mozambique, à 2 kilomètres à peine du confluent, et surtout l'Ilha grande de Cumina, à 8 kilomètres de ce même point. Cette dernière n'a pas moins de 20 kilomètres de long sur 12 de large; les deux bras qui la forment portent les noms de : *Cumina grande* et *Cumina Mirim*.

Dans la partie inférieure de son cours, le Cumina coule en terrain à peu près absolument plat, au travers de forêts vierges, où les lianes enlacent les arbres de leurs rameaux multiples et les

1. *Voyage au Cumina*, par Mme O. COUDREAU, avec illustrations et une carte au 1/000,000 du rio Cumina. — Paris, Lahure, grand in-8, 200 pages.

Depuis 1893, Mme Coudreau avait été associée aux voyages d'exploration de son mari. Elle se propose de continuer son œuvre, mais aussi, nous dit-elle, elle est animée du pieux désir de se procurer les ressources nécessaires pour ramener ses restes pour qu'ils reposent au milieu des siens.

Digitized by Google

relient entre eux, formant des fouillis impénétrables. Ses rives sont basses et marécageuses; çà et là seulement quelques monticules; et, parfois, dans un horizon lointain, la silhouette de collines produisant à la vue l'effet de légers nuages.

« Tout du reste, dans ce bas de rivière, est hostile au voyageur : l'eau y est empoisonnée par les herbages en décomposition; l'air, empesté par les émanations provenant des eaux stagnantes et corrompues des rives qui, jusqu'à une grande distance, ne sont que marais, où l'on enfonce jusqu'aux genoux; le gibier a fui les habitants, et les habitants, défiants et inhospitaliers, vous traitent en ennemi. »

Au fur et à mesure qu'on remonte le cours moyen de la rivière, toujours la forêt avec sa végétation luxuriante. Mais les rives s'affermissent, la roche apparaît, et, à une altitude d'environ 20 mètres, de nombreuses cachorias se rencontrent, où, par places, le lit de la rivière, qui, dès lors, cesse d'être navigable, s'embarrasse de bancs de rochers, présentant tantôt des seuils que l'eau recouvre à peine, tantôt faisant saillie hors de l'eau.

Ces ressauts, qui sont de hauteur très diverses, d'ordinaire de quelques centimètres à 1 mètre, mais qui ont parfois davantage, même jusqu'à 10 mètres comme à la *Cachoria grande*, présentent, en plus ou moins grand nombre, d'étroites coupures par lesquelles l'eau s'échappe avec violence.

Le passage de ces rapides est fort pénible, même pour les plus petites embarcations; quelques-uns peuvent se traverser en déchargeant le canot et le traînant à la corde à travers les écueils; mais beaucoup présentent un courant trop fort. Il faut alors débarquer et, se frayant sous bois, dans la forêt, un étroit passage à la hache, haler le bateau en aidant à sa marche par rondins préalablement disposés sur le sol. Ces déchargements, qui se répètent jusqu'à quatre fois par jour, ce halage à travers bois, prennent un temps considérable, et il n'est pas rare que parfois, dans une journée de douze heures, on ne franchisse à grand peine que 3 ou 4 kilomètres; presque chaque jour aussi, il faut réparer le fond du bateau qui ne peut résister longtemps à un tel mode de navigation.

Assez fréquemment encore, dans cette partie du cours de la rivière, sur plus de 300 kilomètres, les rives s'élèvent, forment des défilés plus ou moins longs, plus ou moins étroits et plus ou moins profonds, tels que la *Cachoria de inferno*. Sur ce point,

Digitized by Google

la rivière, pendant près de 2 kilomètres, coule entre deux murailles rocheuses hautes de 30 mètres, d'un noir d'encre, où, avec ses eaux écumantes, rebondissant avec fracas de rochers en rochers, le site présente le spectacle terrifiant qui lui a valu son nom.

Le rio Paru et le rio Murapi qui, à 260 mètres d'altitude et à 400 kilomètres environ de son confluent avec le Trombetas, forment le rio Cumina, présentent à peu près les mêmes caractères, mais beaucoup moins accentués. La longueur de leurs cours est d'une centaine de kilomètres pour le Paru, et 150 pour le Murapi; leur largeur, près de leur confluent, atteint 100 mètres et leur profondeur ne dépasse guère 50 centimètres à 1 mètre.

Au fur et à mesure qu'on les remonte et qu'on approche des *Campos*, la pente diminue, les marécages se multiplient, et, par leurs émanations, rendent des plus dangereuse pour l'homme cette zone si décevante, où étincellent de nombreuses variétés de fleurs aux couleurs éclatantes, d'oiseaux aux plumages les plus variés qui rivalisent d'éclat les unes avec les autres. De temps à autre se rencontrent quelques collines de faible élévation venant se terminer sur le bord de l'eau par des murailles à pic.

Le courant finit par devenir insensible; le lit du cours d'eau s'encombre de sables, mais la rapidité de la marche n'en est guère accrue, car il faut alors bien souvent s'ouvrir encore la route avec la hache à travers les arbres tombés dans la rivière et qui en embarrassent le cours, ou creuser à la pioche un chenal à travers les bancs de sable qui l'interrompent.

Enfin, à une altitude de 280 mètres, on atteint les Campos.

Dans la contrée dont nous venons de donner une description sommaire, la population est des plus clairsemée et se fait d'autant plus rare que l'on s'élève.

Dans la partie inférieure du Cumina les habitations sont en maçonnerie, mais la plupart de peu d'importance et mal entretenues, consistant généralement en une maison à un étage, divisée en un petit nombre de pièces, avec un mur d'enclos en aussi mauvais état d'entretien. A proximité, un terrain de plus ou moins grande étendue, à moitié défriché, envahi par les mauvaises herbes, domaine incontesté des poules qu'on y trouve en assez grande quantité, et dont l'élevage, ne demandant aucun soin, répond bien aux instincts paresseux des mulâtres qui y habitent. Ces mulâtres, qui portent le nom de Mucambeiros, descendants de nègres fugitifs,

Digitized by Google

de déserteurs, sont un ramassis de gens pervers, vivant dans une promiscuité malfaisante. De maigres récoltes de céréales, quelques produits forestiers, la vente sur une très petite échelle de bestiaux et de volailles, et le vol constituent leurs ressources. Méprisés et objet de méfiance pour tous leurs voisins, on ne peut rien en attendre pour le présent, rien en espérer pour l'avenir.

Au delà des premières cachorias, les habitations en pierre disparaissent et on ne trouve plus que quelques campements à grande distance les uns des autres, formés d'une vingtaine de huttes de construction des plus rudimentaire et habitées par des Indiens Pianocetos, de race caraïbe, pense-t-on. Ces Indiens, encore plus misérables que les habitants du cours inférieur de la rivière, sont, comme eux, peu travailleurs et aussi disposés à s'approprier le bien d'autrui; ils vivent surtout de pêche et de chasse; de mœurs plutôt douces, à la moindre alerte, ils commencent par disparaître, mais ils reviennent dès qu'ils croient ne plus avoir rien à craindre; faciles à domestiquer, ils semblent devoir être de quelque ressource quand on en viendra à exploiter ces régions.

Les Campos sont de vastes plateaux herbacés à peu près inhabités, terrains de chasse particulièrement propres à l'élevage en liberté du bétail et du cheval.

Les Campos, d'où descendent le rio Paru et le rio Murapi, portent le nom de Campos Geraes. Leur étendue est immense; Mme Coudreau l'évalue à 30,000 kilomètres carrés.

« Entre la contrée boisée par laquelle on y accède et les terrains herbeux qui les constituent, la transition est on ne peut plus variée. En quelques points, la limite est précise. Au sortir des forêts vierges, on se trouve brusquement dans la mer des herbes où le regard parcourt en liberté l'immense horizon jusqu'au profil lointain des montagnes. Ailleurs, la forêt s'effrange, se parsème de clairières, éparpille ses arbres, puis les abaisse. Sur d'autres points, de vastes espaces subsistent, complètement dépourvus de végétation arborescentes » (Élisée Reclus).

A peine, aussi loin que la vue peut s'étendre, quelques dunes minuscules, quelques mamelons de faible hauteur qui n'en contribuent pas moins à varier le paysage à l'infini : là, la colline apparaît couverte de gazon; ici, une autre a sur son sommet un bois lui formant couronne; cette pente est couverte d'arbres; à côté, sur cette autre, s'étale une immense et superbe écharpe de

Digitized by Google

fleurs gazonnées dont la couleur claire tranche avec le vert sombre de la forêt. Sur les bords, d'innombrables ruisseaux et de petites rivières, des bouquets d'arbres, de palmiers, en particulier, qui forment autant d'oasis.

Ces plateaux jouissent durant l'été d'un climat exceptionnel; le jour, la chaleur y est modérée par un vent presque continu qui purifie l'atmosphère; les nuits y sont fraîches, les pluies fréquentes; l'air y est sain, la terre fertile. Il semble qu'à tous égards, les immigrations de race blanche peuvent aisément s'y acclimater.

Dans les forêts qui, s'étendant au loin, règnent presque sans interruption entre le cours inférieur du Cumina et les Campos, les châtaigniers abondent, et cette région est un des principaux centres d'exportation de châtaignes.

On y trouve également en assez grande quantité la balata, d'où l'on extrait la gutta-percha; quelques autres arbres à gomme donnant un caoutchouc de qualité inférieure; des copahus, le quinquina jaune. Mais la main-d'œuvre, outre la difficulté des transports, est tout à fait insuffisante pour que l'exploitation de ces produits soit, dès maintenant, entreprise dans des conditions rémunératrices.

Les données sur les richesses d'autre nature que peuvent renfermer ces régions sont des plus vagues; on parle de gisements aurifères dans certaines parties des Campos, mais leur importance est inconnue, leur existence même aurait besoin d'être confirmée.

Mais il est certain que si l'on pouvait accéder facilement à ces Campos, ils offriraient un grand intérêt pour l'élevage du bétail, qu'il est très difficile de faire vivre pendant la saison chaude dans les plaines basses voisines de la mer.

La vallée du Cumina, d'après l'exploration qui vient d'en être faite, n'offre pas cette voie d'accès désirable. Mme Coudreau ne se décourage pas, et les nouvelles explorations qu'elle entreprend apporteront, comme les précédentes, une précieuse contribution à la géographie de ces régions, véritablement terres inconnues.

G. M.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Asie : Le protocole de Pékin. — Le chemin de fer du Chan-Toung; exploration de M. Walter Anz. — Exploration du massif du Kanchinjinga par M. Freshfield. — **Afrique** : M. Lesieur au Congo français. — Explorations belges : reconnaissances du Rouki et de ses affluents et de la rivière Loua. — Ascension du mont Kénia par M. Mackinder, du mont Mroumbi par le père Van Acker et M. Questiaux.

Asie. — Le *Times* a publié, d'après son correspondant à Pékin, le texte précis du protocole rédigé à la suite des longues négociations qui ont eu lieu dans cette ville, et que l'on a envoyé à la signature impériale à Si-ngan-fou. Ce texte paraît devoir être rigoureusement exact. Il est à croire que la Cour de Chine se hâtera de signer cet accord, afin d'obtenir le départ des troupes étrangères, sauf la garde des Légations et la garnison des postes que les alliés continueront d'occuper entre Pékin et la mer. Ce protocole comprend douze articles que nous analysons brièvement.

Les quatre premiers sont relatifs aux peines prononcées contre les principaux auteurs des crimes et aux réparations dues aux puissances étrangères, en particulier à l'Allemagne et au Japon. Un édit impérial du 9 juin a désigné le prince Tchoun pour aller, en qualité d'envoyé spécial, porter en Allemagne l'expression des regrets du gouvernement chinois au sujet de l'assassinat du baron de Ketteler; cet envoyé a été reçu à Postdam le 4 septembre. Une formalité semblable a été remplie vis-à-vis du Japon.

Un édit (sans date) interdit l'importation d'armes et de munitions pour une période de deux ans qui pourra être prolongée, s'il y a lieu, par périodes successives de deux ans.

Par édit du 29 mai, la Chine s'engage à payer une indemnité de 450 millions de taëls, avec intérêt de 4 p. 100 payable par semestre, indemnité qui devra être complètement libérée en trente-neuf ans. Les revenus affectés en garantie sont l'excédent du produit des douanes maritimes et le surplus produit par l'élévation des tarifs qui a été consentie à certaines conditions, notamment que les lits du Ouang-pou et du Peï-ho, c'est-à-dire l'entrée des ports de

Digitized by Google

Chang-haï et de Tien-tsin, seront améliorés avec le concours financier de la Chine.

L'art. 7 détermine les limites du quartier des légations et confirme le droit de le fortifier et de l'occuper militairement.

La Chine a consenti à raser les forts de Takou et les autres forts entravant les communications entre Pékin et la mer.

Il est dit, dans l'article 9, que « le 16 janvier, la Chine a accordé aux puissances le droit d'occuper les positions nécessaires pour maintenir libres les communications entre Pékin et la mer, à savoir : Houanh-tsoun, Lang-fang, Yang-tsoun, Tien-tsin, Tchoun-tiang-tcheng, Tang-ou, Lou-ta, Tong-chan, Lan-tcheou, Tchang-li, Tching-ouan-tao et Chan-Haï-Kouan ».

La Chine s'est engagée à afficher, pendant deux ans, les édits prononcés pour ramener l'ordre dans le pays. Cet affichage se poursuit actuellement dans tout l'Empire. La Chine a consenti aussi à négocier des amendements à apporter aux traités de commerce.

Un édit daté du 26 juillet a transformé le Tsoung-Li-Yamen, en Ouai-Wou-Pou, ou conseil des affaires étrangères, supérieur aux six autres ministères d'État. Un arrangement est intervenu au sujet des modifications à apporter au cérémonial de la Cour en ce qui concerne la réception des représentants des pays étrangers.

Les ministres étrangers sont enfin autorisés à déclarer que, à l'exception des gardes des Légations, les troupes internationales évacueront Pékin (date en blanc) et, à l'exception des localités mentionnées, le Tchi-Li (date en blanc).

La crise chinoise sera donc close, au moins diplomatiquement, par la signature du protocole. Il n'en est pas moins vrai que, pour éviter de nouveaux désordres, les puissances devront surveiller avec la plus grande vigilance les moindres tentatives d'agitation qui pourraient se produire sur telle ou telle partie du territoire du Céleste Empire, et notamment dans les provinces du nord qui ont été si violemment troublées par le mouvement boxeur.

Les Allemands construisent actuellement une ligne de chemin de fer qui, partie de leur territoire de Kiao-Tchéou, doit traverser la presqu'île du Chan-Toung. C'est à Tsingtau, siège du gouvernement allemand, qu'elle a son point de départ. Elle se dirige

Digitized by Google

vers le nord, en longeant la partie orientale de la baie de Kiao-Tchéou. Au kilomètre 24, elle atteint la rivière Pai-sha-ho, qui forme la frontière du territoire affermé par la Chine à l'Allemagne; elle la franchit sur un pont de 240 mètres. De là, la ligne se dirige vers le nord-est, en passant au pied des collines qui limitent la plaine submergée où coule le Taku-Ho, la plus importante des rivières qui se déversent dans la baie de Kiao-Tchéou. La station du même nom sera reliée au littoral par un tronçon direct.

La ligne prend, à partir de Kiao-Tchéou, une direction nord-ouest, franchit plusieurs rivières et, au kilomètre 39, elle atteint la ville de Kaumi, située à la limite de la sphère d'influence allemande. Elle traverse, au delà, une plaine large et plate, puis atteint le gros bourg de Ichang-hing. De là, elle se développe en pente modérée, jusqu'au village de Foo-Chan, près de la rivière Wei-ho, qu'elle traverse sur un pont de 95 mètres.

Le chemin de fer passe ensuite sur la presqu'île située entre le Wei-ho, croise le Yun-ho et gagne un déversoir qui se trouve dans la vallée du Wei-ho et le bassin de charbon de Weihsin. On atteint ce gisement à environ 14 kilomètres de Weihsin; la ligne le coupe du sud au nord et arrive, après avoir traversé le Pai-Lang-Ho, à la gare située au sud de la ville de Weihsin, point terminal de la ligne, à 175 kilomètres du point de départ, Tsingtau.

A la fin de 1899, tout le terrain nécessaire à la construction du chemin de fer était acheté jusqu'à Weihsin. Les travaux de terrassement ont été commencés de suite, et en mai 1900, ils étaient déjà très avancés; les ouvrages d'art étaient à moitié établis. Les études des sections étaient commencées au delà du kilomètre 145 quand ont éclaté les troubles de l'été dernier; les ingénieurs ont été forcés de se retirer à Tsingtau.

Les premiers rails ont été débarqués à Tsingtau le 28 mars 1900, et le premier train est arrivé à Kaumi, le 11 juin dernier. Quelques jours plus tard, les 100 premiers kilomètres du chemin de fer du Chan-Toung devaient être ouverts au service régulier; ils auront été achevés en quatorze mois. Il a été assigné à la compagnie un délai de trois ans pour terminer la ligne.

Des renseignements sur les ressources du Chan-Toung au point de vue agricole ont été donnés notamment par un explorateur allemand, M. *Walter Anz*, qui a fait un voyage de Tchi-Fou à Tsingtau à travers cette presqu'île, en mars 1899. Il est passé par Nan-Wu

Digitized by Google

(Nang-Kou), dont il a admiré les curieuses et antiques murailles, et par Hsuch-Fou-Tchouang, célèbre par ses foires.

Il a été très difficile au voyageur d'établir la cartographie de cette contrée en grande partie inexplorée, parce que les indigènes désignent les rivières et les montagnes sous des noms de nature à faire naître des confusions, tels que « grand fleuve, grande montagne, montagne de pierre », ou encore : « fleuve de l'est, montagne de l'ouest ». Le seul cours d'eau qui portât un nom propre à sa partie inférieure était le Woulung-Ho.

M. Walter Anz a remarqué en route de charmants paysages, mais le pays ne lui a pas paru présenter une végétation luxuriante. C'étaient des pâturages sillonnés de cours d'eau, dont le lit sablonneux était souvent à sec. Le voyageur pense toutefois que cette stérilité relative pourrait provenir du manque de culture rationnelle plus encore que du sol ou du climat. En reboisant les pentes dénudées, en promenant la charrue, en mettant des engrais dans ces terres un peu légères, les Européens pourraient sans doute, à ce qu'il croit, transformer le pays en quelques années.

L'intrépide alpiniste anglais, *Douglas W. Freshfield*, secrétaire général honoraire de la Société de Géographie de Londres, bien connu pour avoir fait, en 1868, la première ascension de l'Elbrouz, a accompli de nouveaux exploits dans les plus hautes montagnes de l'Himalaya. Il a, en effet, exécuté en 1899, le tour et la traversée du massif du Kanchinjinga (les cinq réservoirs de neige). Ce puissant massif, dont on écrit le nom de beaucoup de façons différentes, porte la troisième cime de l'Himalaya, haute de 8,582 mètres. M. Freshfield a donné à l'*Alpine Club* un rapport sur son voyage, qui a été publié dans l'*Alpine Journal* (août 1900), avec une esquisse en couleurs du massif à l'échelle du 772,000e.

Ce massif était encore très mal connu, et M. Freshfield y a fait un véritable voyage de découvertes. La difficulté de l'ascension, le peu de durée de la belle saison, la cherté des transports, le manque d'énergie des porteurs, les obstacles diplomatiques dans le Népaul, étaient autant de causes qui avaient empêché jusqu'ici des explorations sérieuses. En 1882, un indigène nommé Rinsing, chargé d'études topographiques, avait franchi un col glacé de

Digitized by Google

21,500 à 22,000 pieds d'altitude (le pied anglais vaut 0 m. 30,479) situé au nord du Kanchinjinga et contigu au haut plateau tibétain ; cet itinéraire l'avait conduit du Sikkim dans le Népaul. Néanmoins, les cartes des hautes vallées népalaises étaient demeurées si imparfaites que, dans un rapport officiel de 1884, le colonel Tanner, l'un des officiers les plus distingués du *Topographical Survey of India*, déclarait qu'il n'y avait sur le Kanchinjinga « aucun glacier digne de ce nom ». Ce que M. Freshfield a voulu, c'est combler la lacune que présentent les cartes à la frontière du Tibet, du Sikkim et du Népaul. Sa carte est une importante contribution à la géographie de l'Himalaya ; M. Freshfield a pu y marquer des glaciers qui, comme ceux de Zemu, Kanchin et Jannu, mesurent approximativement de 18 à 25 kilomètres de longueur.

L'expédition comprenait, outre son chef, M. *Garwood*, géologue, photographe, entomologiste et explorateur du Spitzberg, *Vittorio Sella*, le célèbre photographe des grandes Alpes, du Caucase et du Saint-Elie, *Emilio Sella*, son frère, un guide de Val Tournanche, *Angelo Maquignaz*, le topographe indigène *Rinsing*, M. *Dover*, inspecteur des routes du Sikkim, enfin 40 à 50 coolies et une escorte de 6 goorkhas (police militaire du Sikkim).

M. Freshfield et ses compagnons poursuivirent leur exploration pendant sept semaines à partir de Darjeeling, situé a 2,135 mètres d'altitude. Remontant la vallée de la Teesta par les magnifiques forêts du Sikkim, l'expédition établit un camp sur le glacier Zemu qui atteint 4,830 mètres d'altitude et dépasse par conséquent le Mont-Blanc. Elle se proposait d'atteindre les sommets du Simvoo (22,300 pieds) et du Siniolchum (22,570 pieds), mais une chute de neige qui dura deux jours, l'obligea à battre en retraite.

Ayant contourné l'angle nord-est du massif, l'expédition franchit, non sans peine et sans péril, la passe de Jonsong. Là, à l'altitude de 6,400 mètres environ, Rinsing ne parut guère retrouver très nettement ses souvenirs de 1882 ; on dut camper à 20,000 pieds (6,100 mètres), en un point qui dominait les crêtes les plus lointaines du Tibet. La traversée du col exigea cinq jours de marche sur la neige et sur les glaciers de l'un et de l'autre versant. Le retour put s'opérer en plein territoire du Népaul. Les ascensionnistes purent admirer dans toute leur beauté les glaciers et les pics du Jannu et du Kabru et au loin, le mont Everest. M. Freshfield ne put pas établir s'il existe au nord de ce mont des sommets

Digitized by Google

plus élevés, comme l'ont suggéré plusieurs indigènes, et, en 1883, M. Graham. Il ne put pas, non plus, en raison de l'état de l'atmosphère et des neiges, renouveler l'ascension de M. Graham au pic Kabru, dans laquelle cet alpiniste aurait atteint 7,315 mètres.

M. Freshfield déclare qu'il ne sera pas impossible de parvenir au sommet du Kanchinjinga, si l'on observe les conditions suivantes : éviter la face sud, morceler la besogne, monter de préférence du côté du Népaul, prendre des porteurs alpins ou des goorkhas bien entraînés, mais pas de coolies, et ne tenter l'entreprise qu'à la fin de septembre. L'expédition à été peu éprouvée par le mal de montagne. Rappelons que le Kanchinjinga n'est inférieur que de 300 mètres au mont Everest qui a 8.840 mètres et qui passe pour la plus haute montagne de l'Himalaya et du monde.

Afrique. — Nous avons précédemment annoncé le retour de M. *Lesieur* de son exploration au Congo français. Ce voyage a donné des résultats géographiques assez importants, comme on peut en juger par les notes qu'il a communiquées à *La Géographie.*

La première partie de l'expédition avait laissé, le 20 décembre 1899, Sindjé, point terminus de la navigation du Benito, avec M. *Foret*, adjoint au chef de la mission, et les PP. *Trilles* et *Tanguy*. Le 16 mai suivant, M. Lesieur la rejoignit au village de Terha, à environ 100 kilomètres à l'ouest de Sindjé. La mission se dirigea alors vers le nord.

Elle rencontra le N'Tem ou Campo à Aguiang, point où Crampel avait traversé cette rivière en 1888, puis elle séjourna à N'Kinah, au confluent du N'Kom et du N'Tem, suivit la rive gauche de cette dernière rivière et arriva à Bikoughé au confluent de la Kyé, à peu de distance du mont Metchni (N'Kol Metchni), tout près du point où M. Fourneau traversa le N'Tem en 1890. Pendant que M. Foret créait à Bikoughé une station de dépôt, le reste de la mission se dirigeant vers le nord-est traversa le N'Kom aux îles « Kom Ebey » (N'Douma de Crampel), remonta la rivière jusqu'à Menyos (Meyous de Crampel), et pénétra vers l'est dans le bassin de l'Ayna.

Descendant cette rivière, M. Lesieur arriva au pied du mont Akork Afem (Kagafem de Crampel), non loin de l'ancien village Kamanga. Le 20 octobre, il atteignit la Djah, un peu au sud du

Digitized by Google

point où Crampel la reconnut en 1888, et la suivit pendant deux jours, jusque vers le 11°30′ de longitude. E. Il se dirigea ensuite au sud, puis au sud-ouest, vers la Karagona ou Yé qu'il suivit jusqu'à son embouchure dans l'Ayna. Après une longue et pénible marche dans les marigots, la mission atteignit, le 9 décembre, Allah sur la rive droite de l'Ayna, puis rejoignit une colonne de ravitaillement venant du Bikoughé et commandée par M. Foret. Celui-ci quitta un peu plus loin le gros de l'expédition pour gagner au sud l'Ogôoué, tandis que M. Lesieur, laissant à l'est les monts Mendouma (Kolémendouma de Crampel), marchait vers le village d'Akork Mello, non loin des sources de la M'Voung, reconnue par Fourneau, descendait cette rivière qu'il croisait au village d'Abough, franchissait les monts Oyem et pénétrait dans le bassin du bas Ogôoué.

Le 28 janvier 1901, l'expédition traversa la rivière Koun, puis elle franchit les monts de Cristal, et, par le poste de M'Fula sur la M'Bé, elle rallia Libreville le 29 mars. La région que la mission a parcourue et dont elle a dressé la carte, était peu connue, et les renseignements rapportés par M. Lesieur modifient sur beaucoup de points nos connaissances sur l'hydrographie de ce pays.

La rivière Campo, que les Espagnols appellent rio Campo et qui, dans son cours inférieur, sert de limite entre l'enclave espagnole et la colonie allemande du Cameroun, n'est autre que le Temboni de Fourneau et le N'Tem de Crampel. Elle prend sa source, comme l'a constaté M. Fourneau en 1889, dans les monts Koun vers 1°20′ de lat. N., et 10° de long. E., coule au nord vers 1°50′ de lat. N., puis prend une direction générale O.-O.-N.-O., reçoit comme principal affluent la rivière Koun et se jette dans la mer sous le nom de Campo. Ses rives sont surélevées et souvent escarpées; son cours est obstrué de rapides qui rendent sa navigation difficile et souvent même impossible aux pirogues.

La rivière Bénito, ou rio Benito des Espagnols, dont le bassin est beaucoup moins étendu que celui du N'Tem, n'a pas l'importance qu'on lui prêtait jusqu'à ce jour. Il y a quelques années, on l'appelait Eyo dans la partie inférieure de son cours, mais depuis que les M'Fans ont repoussé à la côte les nombreuses peuplades qui habitaient ses rives, elle porte le nom de Ouelen, interprété « Ouellé » par Crampel. L'Ouelen prend sa source dans un des contreforts des monts Koun vers 9° 50′ de long. E. et 1° 10′ de lat. N., et coule vers le sud-est, puis vers le nord-ouest et le sud-sud-ouest

Digitized by Google

pour aller se jeter à la mer. Au point où cette rivière prend la direction du sud-sud-ouest, elle n'est éloignée du N'Tem que de 30 à 40 kilomètres; c'est ce qui a sans doute causé l'erreur de Crampel et lui a fait prendre le haut N'Tem et le Ouelen pour une seule et même rivière. Comme le N'Tem, l'Ouelen a d'ailleurs des rives assez élevées et est barré de chutes et de rapides; cependant ses eaux supérieures sont accessibles aux pirogues.

La rivière Ayna-Ivindo, reconnue en 1888 par Crampel, prend sa source non loin de l'endroit où ce voyageur l'a traversée pour la dernière fois, au village Andourni et un peu à l'est du N'Kol Metchni (mont Kolémetchoué de Fourneau). Elle coule d'abord vers le nord en formant un vaste marigot, puis vers l'est, et, à partir de 10° 40′ de long. E., vers le sud-sud-ouest pour se jeter dans l'Ogôoué sous le nom d'Ivindo. Sur ses rives, tantôt basses, tantôt escarpées, s'étendent d'immenses marigots.

La rivière Djah, reconnue par Crampel au village de Djambong, est placée trop au nord sur les cartes. Après une courbe prononcée, elle pénètre en territoire allemand, puis revient en territoire français vers le 11° de long. E., et coule vers l'est. Décrivant une nouvelle courbe, elle va, sous le nom de Djadieh, se jeter au sud dans l'Ayna, où M. Fourneau l'a reconnue dans son dernier voyage.

Les renseignements unanimes fournis par les indigènes ont porté M. Lesieur à croire que le Djah et la Djadieh sont bien la même rivière, mais il n'a pu le constater *de visu*. S'il en est ainsi, la rivière Maïanga, ou Mayanga de M. Fourneau, serait non pas la Djadieh, mais un de ses affluents de gauche, ainsi que les rivières M'Young et Kali, qui lui ont été indiquées par les indigènes.

Les Belges poursuivent avec une très grande activité l'exploration de leurs immenses territoires du Congo, et il serait difficile d'enregistrer ici toutes les reconnaissances entreprises par eux; mais nous devons mentionner une intéressante étude qui a été faite récemment du Rouki, affluent gauche du Congo, qui vient se jeter dans le grand fleuve devant Coquilhatville.

Le Rouki forme l'un des bassins qui, avec la Loulonga et, plus au sud, le Lomani, occupent la terrasse au fond de laquelle s'étendait l'ancienne grande mer centrale. Au nord du Congo, c'est-à-

Digitized by Google

dire sur la rive droite du fleuve, coulent l'Arououimi, l'Itimbiri et la Mongala. Une immense forêt vierge couvre en partie l'ensemble de ces six bassins principaux. Les rivières y coulent lentement en décrivant de nombreux lacets, et sont facilement accessibles à la navigation. Les populations y sont denses et fortes. Le terrain y est fertile et de riches compagnies y ont établi leurs factoreries.

C'est le président de l'une d'elles, M. *Léon Thierry*, qui a fait un levé du cours du Rouki et de deux de ses affluents de gauche, le Yengoué et la Lomela. De sensibles modifications sont apportées à la carte, surtout en ce qui concerne le cours de ces derniers.

La reconnaissance a été faite par le steamer *Schagestrom*, ayant à son bord M. le commandant *de Breucq*, commissaire du district de l'Equateur, et par le steamer *Président Urban*, ayant à bord M. Thierry et le capitaine *Ussing*. Les deux navires quittèrent Equateurville le 1er juillet 1900.

La première rivière explorée fut le Yengoué, qui avait été découvert, il y a une quinzaine d'années, par M. Alexandre Delcommune, et qui portait sur les cartes le nom de Salonga. Largement ouverte à la navigation, cette rivière traverse des districts très populeux habités par les Mbole de la famille des Mongo.

Le second grand affluent de gauche, la Lomela, le plus important des tributaires du Rouki, mesure 200 à 300 mètres de largeur sur la partie de son cours qui a été suivie par les voyageurs. Le *Président Urban* l'a remontée jusqu'à Gombe, où elle a encore 200 mètres. Au dire des indigènes, on peut encore remonter en bateau la Lomela en amont de Gombe pendant huit ou dix jours.

Le haut Rouki porte, en amont du confluent de la Lomela, le nom de Tshouapa; puis, il prend celui de Bousira qu'il conserve jusqu'au confluent du Momboyo, dont le cours est mal connu; la partie inférieure du cours d'eau est seule appelée Rouki. Les deux steamers de l'expédition ont remonté la Tshouapa jusqu'à Ouema. En amont, on peut encore naviguer pendant plusieurs jours.

La Tshouapa et la Lomela descendent de hauts plateaux, d'où elles s'écoulent par des vallées encaissées; elles traversent des districts dont la population a une densité extraordinaire.

Une reconnaissance, dirigée par le capitaine-commandant Maffei, a été effectuée en 1900 sur la rivière Loua, affluent gauche de l'Oubanghi, situé à 2 kilomètres en amont de Dongo. La petite

Digitized by Google

troupe quitta Libenge, à bord de la *Délivrance*, le 8 octobre, et dès le lendemain elle entra dans la Loua dont elle dressa la carte.

La Loua a une largeur qui varie entre 30 et 200 mètres. La vitesse du courant, à cette époque de l'année, était de 1,800 mètres à l'heure environ. La sonde donna partout au moins 10 mètres.

La Loua est formée par la Dekere et la Libia. Cependant, à partir de Litza, les indigènes l'appellent indifféremment, Loua, Dekere ou Libia, et, à plusieurs endroits, elle prend le nom du chef de la région ou du village où elle passe. A l'endroit où elles forment, la Loua, la Dekere et la Libia n'ont que 20 mètres de large environ. La Loua coule dans une direction généralement sud-ouest. Elle est navigable sur une assez grande partie de son cours.

On peut, d'après le capitaine Maffei, diviser la Loua en trois parties : 1° la basse Loua, comprise depuis son embouchure jusqu'au village de Mousouka. Dans ce trajet, la Loua coule en forêt, et les villages sont grands et nombreux; 2° la moyenne Loua, entre Mousouka et Kotogori; 3° la haute Loua, entre Kotogori et Moutoulambo. A partir de Kotogori, les indigènes parlent une langue que les gens de la basse Loua ne comprennent plus. Certains steamers peuvent remonter jusqu'à Moutoulambo.

A partir de Mousouka, la rivière coule dans une immense plaine d'herbes qui va en s'accidentant de plus en plus, à mesure qu'on remonte vers le nord-est. La zone d'inondation est très étendue.

La population de la Loua est très douce. Les cases ont la forme de cloches à fromage; certaines d'entre elles ont deux cloisons, espacées de 0 m. 30 environ. A partir de Kotogori, presque tous les villages possèdent un haut fourneau du type de ceux que l'on rencontre dans la région sud du lac Tanganyika. Les indigènes disent que le fer est abondant. Les armes usitées sont: la lance, le couteau de jet, le couteau ordinaire, la flèche en fer garnie de huit à douze barbes, la flèche empoisonnée et le bouclier.

On rencontre le manioc jusqu'à Mousouka. A partir de là, au lieu du manioc on trouve le maïs, les arachides, le mil; en même temps, le palmier élaïs devient rare et le vin de palme est remplacé par la bière de maïs. Tous les villages sont riches en poules et chèvres. L'éléphant, l'hippopotame, le buffle, l'oiseau-serpent, le canard, l'aigrette, l'aigle, etc., sont répandus dans la région. Le caoutchouc ne paraît pas très abondant.

Digitized by Google

En même temps que M. Freshfield parcourait les massifs de l'Himalaya, un autre alpiniste géographe, M. *H. J. Mackinder*, allait conquérir l'un des plus hauts sommets de l'Afrique orientale, le mont Kenia, complétant ainsi sur cette région montagneuse les remarquables travaux du Dr Hans Meyer qui, après de persévérants efforts, est, de son côté, parvenu à gravir le Kilima N'Djaro.

L'expédition dirigée par M. H. J. Mackinder s'est embarquée à Marseille le 10 juin 1899. Elle comprenait outre son chef, M. *C. B. Hausburg*, chargé des photographies, deux naturalistes, MM. *E. H. Saunders* et *C. F. Camburn*, un guide et un porteur de Cormayeur, *César Ollier* et *Joseph Brocherel*. Arrivée à Zanzibar le 28 juin, elle quitta Mombasa le 26 juillet. La caravane, avec ses porteurs, atteignait le chiffre de 170 hommes.

Le Kenia est appelé chez les Masai, Donyo Geri, ou montagne rayée, et le Kilima N'Djaro, Donyo Ebor, ou montagne blanche. Ce dernier est un volcan éteint, mais resté intact, avec un cratère partiellement rempli de glace, et des glaciers qui, en débordant tout autour, donnent à la cime l'aspect d'un dôme. Le Kenia est une montagne plus âgée dont le dôme a disparu par les dénudations; c'est un bouchon de lave dure, solidifiée dans la cheminée du volcan mourant, qui forme maintenant le sommet, abrupte pyramide zébrée de glaciers.

On installa le 15 août, dans le steppe de Laikipia, à 7,000 pieds d'altitude (2,135 mètres), le camp devant servir de base aux opérations, sur le flanc occidental de la montagne. Le versant est s'abaisse à 4,000 pieds (1,220 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Les dimensions du massif sont de 50 milles (80 kilom. 5) de l'est à l'ouest, et de 40 milles (64 kilom. 4) du nord au sud. Il est entouré, sauf au nord, par une forêt de genièvre et de podocarpus.

Après de nombreuses reconnaissances et deux tentatives infructueuses, l'escalade commença le 12 septembre par le glacier de Lewis. On franchit, le lendemain matin, le glacier de Darwin, pour gravir ensuite l'arête qui descend au sud-ouest du second pic, et traverser le vertigineux glacier accroché entre les deux cimes. Cette dernière opération exigea trois heures. Le point culminant, haut de 17,200 pieds (5,242 mètres), fut atteint le 13 septembre à

Digitized by Google

midi. Il était dépourvu de neige et le thermomètre y marquait 40° F. (+ 4°, 44 C.). Une menace d'orage empêcha les explorateurs de gravir la seconde cime, et, à 10 heures du soir, ils étaient redescendus au camp.

L'expédition Mackinder rentra en Angleterre le 30 octobre, ayant fait deux fois le tour du massif par des itinéraires différents, et elle en a rapporté une étude scientifique détaillée.

Parmi les récentes ascensions de montagnes africaines, nous mentionnerons encore celle du mont Mroumbi, dans l'État indépendant du Congo, par le père *Auguste Van Acker*, des Pères blancs de Malines, et M. *Questiaux*, qui a jadis fait partie de l'expédition Lemaire. Le mont Mroumbi, voisin du lac Tanganyika, frappe les regards dès qu'on aborde la terre congolaise par la côte occidentale de cette vaste nappe d'eau. Il est placé comme en vedette, en avant de la grande chaîne du Kisyoka, et commande tout le plateau de Kiroungou ainsi que la large gorge par où le Moba s'échappe des plateaux du Maroungou supérieur.

« Avec ses grès rouges stratifiés presque horizontalement, a écrit le père B. Schmitz, un confrère du père Van Acker, le Mroumbi est un antique et irrécusable témoin des hauts plateaux qui recouvrirent jadis Baudouinville à une hauteur de plus de 700 mètres, et qui, peu à peu, sous l'action d'érosions et de cataclysmes multiples, se sont éboulés, ont comblé en partie la grande crevasse antédiluvienne du Tanganyika et formé la plage fertile de Saint-Louis, avec les alluvions entraînées du haut des degrés successifs par lesquels on pénètre dans l'intérieur du pays. »

Le père de Beerst et M. Diederich avaient jadis tenté l'ascension de cette montagne qui est des plus pénibles; ils ne purent en atteindre le sommet. Le père Van Acker et M. Questiaux furent plus heureux. Parvenus sur la cime, ils y trouvèrent un mince filet d'eau claire et fraîche. La hauteur observée sur le Mroumbi est seulement de 1,820 mètres au-dessus du niveau de la mer, soit près de 1,100 mètres au-dessus du Tanganyika.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

LE CONGO FRANÇAIS ET LES SOCIÉTÉS CONGOLAISES

Le Congo traverse actuellement une crise difficile. La question est une de celles qui préoccupent, à juste titre, le monde colonial.

Au moment où les sociétés concessionnaires protestent contre les conditions qui leur sont faites et où l'administration locale est obligée de reconnaître que ses recettes sont loin d'équilibrer ses dépenses, il peut être permis de se demander quel sera, dans un avenir plus ou moins prochain, la situation économique du Congo. Dans son remarquable rapport sur le budget des colonies pour 1901, M. Le Myre de Vilers écrivait : « Le Congo français a connu des vicissitudes nombreuses. En 1883, le commerce général de nos établissements du golfe de Guinée (Gabon) s'élevait à plus de 11 millions ; il n'était encore, en 1898, que de 10 millions 1/2, après avoir passé par des alternatives de recul et de progrès. » Les statistiques du premier trimestre de cette année accusent un déficit de plus de 100,000 francs sur la période correspondante de 1900.

L'avenir de la situation financière de la colonie est intimement lié à deux facteurs principaux : d'une part, la réussite des sociétés trentenaires qui actuellement occupent la majeure partie du Congo ; d'autre part, la liquidation des arriérés des dépenses pour les expéditions militaires qui ont étendu notre influence dans l'hinterland congolais.

Sans vouloir retracer l'histoire de la conquête de la colonie, les noms de Brazza, Ballay, Mizon, Gentil, Marchand, Fourneau, du malheureux de Béhagle, sont présents à toutes les mémoires. Ces vaillants explorateurs ont voulu porter toujours plus loin le drapeau national et faire de cette colonie une plus grande France.

Ces beaux résultats ont cependant un revers. Toutes ces missions ont coûté des sommes considérables. Elles ont été, en principe, payées par des crédits votés par les Chambres, mais les reliquats n'en pèsent pas moins lourdement sur le budget local. Le rapport sur la situation de la colonie en 1899 montre que le budget du Congo se solde par un écart de 750,000 francs entre les dépenses et les recettes, et l'administration reconnaissait qu'il y avait en plus environ 650,000 francs de dépenses impayées reportées des exercices précédents. Aussi ne peut-on qu'approuver les projets du ministre des Colonies : le premier de demander aux Chambres le vote d'un crédit suffisant pour remettre en équilibre les finances du Congo ; le second de séparer notre colonie en deux colonies distinctes et autonomes, le Gabon et le Congo. Le Gabon pourrait en effet se suffire à lui-même, et les subventions de la métropole s'appliqueraient au Congo proprement dit.

Digitized by Google

Par un projet de loi récemment déposé, le ministre des Colonies a demandé au Parlement de rembourser au budget local les dépenses qu'il a acquittées pour le compte de la mission Marchand. Ces dépenses s'élèvent à 1,600,000 francs; le ministre ajouterait à cette somme 800,000 francs qui, on l'espère, permettront à la colonie de relever sa situation financière.

L'ère des conquêtes terminée, le gouvernement a songé à mettre en valeur la colonie du Congo, et, après bien des hésitations, malgré les avis contraires de la plupart des coloniaux, il est revenu à l'ancien système de colonisation, en favorisant la création de compagnies auxquelles furent attribuées de vastes concessions de terrains. Le 16 juillet 1898, paraissait le décret créant la commission des concessions; le 28 mars 1899, était signé le premier des décrets de concession des nouvelles sociétés congolaises, et, depuis cette époque, on n'a pas compté moins de quarante-deux sociétés.

Il est difficile de se prononcer définitivement sur cet essai, commencé depuis trop peu de temps, mais il est à craindre qu'il ne donne pas les résultats espérés. Les demandes ont, il est vrai, dépassé l'attente gouvernementale, mais cela même doit inquiéter.

Là où cinq ou six sociétés auraient pu avoir quelques chances de succès, quarante auront de la peine à réussir. L'État n'envisageait que la mise en valeur de la colonie, tandis que les capitalistes ont cru trouver l'occasion d'une fructueuse opération financière; ils se sont jetés sur le Congo comme sur une mine facile à exploiter. A côté de sociétés sérieuses qui ont obtenu des résultats probants, il s'est constitué des groupements financiers pour lesquels la colonisation n'a été qu'un prétexte à émission d'actions que des manœuvres de bourse ont fait monter à des taux injustifiés, et ces procédés peuvent compromettre l'avenir.

Quel que soit le but poursuivi par les sociétés, il ne faut pas cependant leur attribuer tous les torts, car la rédaction du cahier des charges qui leur est imposé prête à des critiques nombreuses. Telles sont, entre autres, l'obligation du cautionnement et des contributions multiples ou exagérées.

Ainsi, une société au capital de 800,000 francs n'a le plus souvent en caisse que le premier quart de son capital, soit 200,000 francs. Il lui faut, dès sa formation, verser entre les mains de l'État : 20,000 francs de cautionnement, 20,000 francs pour la contribution aux postes des douanes, et payer une redevance annuelle de 4,000 francs pendant les cinq premières années. Plus du quart de son capital initial se trouve ainsi immobilisé au moment où il lui serait le plus nécessaire.

Il faut ajouter à ces charges des frais de toutes sortes, et, pour les concessions situées sur un cours d'eau, l'obligation de mettre à flot, selon leur importance, un vapeur petit ou grand modèle. Ces obligations paralysent forcément l'essor de toute entreprise.

Quoi qu'il en soit, les sociétés sont maintenant en possession de leurs concessions; alors commencent pour elles mille difficultés prévues ou imprévues.

A Paris, elles luttent contre des méfiances, peut-être contre l'étroitesse de vues de l'administration centrale, armée contre elles d'un cahier des charges à clauses léonines.

Au Congo, elles ont des démêlés avec l'administration locale et des conflits

Digitized by Google

avec les sociétés voisines et les négociants étrangers; elles sont parfois forcées de faire délimiter à nouveau leurs concessions.

Pour pouvoir lutter, les sociétés se sont groupées, puis elles se sont associées. Au mois d'octobre dernier, les principales d'entre elles se réunissaient et créaient l'Union Congolaise, chargée de défendre leurs intérêts communs et de présenter leurs *desiderata* aux pouvoirs publics. Au Congo, elles ont cherché à diminuer leurs frais en confiant à des entreprises particulières les services de navigation qui leur sont imposés.

Elles poursuivent, d'autre part, une revision des cahiers des charges ou tout au moins une interprétation plus équitable des conditions imposées.

Leurs desiderata portent sur plusieurs points : en premier lieu, en ce qui concerne le droit excessif accordé à l'administration locale de réquisitionner les bateaux des sociétés, suivant ses convenances ; en second lieu, en ce qui concerne le mode de paiement de l'impôt de capitation des indigènes, qui les incite à commettre des déprédations au préjudice des droits que les sociétés ont acquis.

Sans qu'une solution définitive ait encore été donnée à ces revendications, le ministre des Colonies a rappelé à l'administration locale « qu'il était de son « intérêt le plus absolu de venir en aide dans la plus large mesure aux entre- « prises des concessionnaires dont le sort est intimement lié à la prospérité « de la colonie ».

Il a recommandé aux fonctionnaires et agents « de bien se pénétrer de ces « idées et de faciliter par leur concours les opérations des représentants des « sociétés ».

Il faut certes s'attendre à quelques échecs, peut-être même à la disparition de quelques sociétés; mais, en définitive, il en résultera un enseignement profitable.

Deux points sont dès maintenant acquis : Le premier, c'est que non seulement le mot, mais l'idée de *valeurs coloniales* a pénétré dans le public. Il sait qu'il peut obtenir aux colonies un emploi rémunérateur de ses capitaux, s'ils sont confiés à des personnes prudentes.

Le second, c'est que l'administration, désormais mieux instruite et éclairée, trouvera, sans doute, la formule définitive d'un système de colonisation qui, en assurant le succès des entreprises privées, assurera, par là même, l'avenir de la colonie.

GEORGES CHAILLEY.

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Empire russe.

W. Meinardus. **L'atlas climatologique de l'Empire russe** (20 cartons). — L'Observatoire physique central Nicolas, fondé en 1849, a célébré son cinquantenaire par la publication d'un *Atlas climatologique de l'Empire russe*, publié en 1900 à Saint-Pétersbourg, et composé de 89 cartes avec 15 planches de graphiques. C'est de cet important ouvrage que le Dr Meinardus, bien connu des météorologistes, donne un résumé.

L'accroissement du nombre des stations d'observations fait que les remarquables travaux de Tillo pour les pressions barométriques, de Wild pour les pluies et les températures, de Rykatcher pour la longueur des périodes de congélation des rivières, sont aujourd'hui devenus insuffisants, tant les matériaux étaient rares pour certaines régions de l'Empire. En même temps que des stations nouvelles se créent, les plus anciennes nous fournissent des durées d'observations plus prolongées, c'est-à-dire des résultats plus précis et des probabilités plus acceptables. Aussi les cartes du nouvel atlas, abrégées dans les vingt cartons du présent article, apportent-elles des modifications assez appréciables à ce que l'on croyait savoir du climat de la Russie, de la Russie d'Asie en particulier. C'est ainsi qu'en hiver, le grand anticyclone du continent asiatique se trouve au sud-ouest du Baïkal, et non au nord-est, comme l'indiquaient jusqu'ici les cartes; la région des hautes pressions s'étend à partir de là d'une part jusqu'au cap Oriental, sur la mer de Behring; de l'autre, par 50° de latitude, jusqu'en Europe; elle sépare le domaine des vents d'ouest humides qui règnent entre la Baltique et l'Iénisséï de celui des vents secs du nord; à un autre point de vue, elle sépare la région forestière au nord de celle des steppes et des déserts au sud. Un autre fait mis en lumière par les cartes, c'est l'action modératrice exercée en toute saison par le Baïkal sur ses alentours immédiats : températures d'hiver moins rigoureuses, températures d'été moins brûlantes. Au contraire, l'île de Sakhaline, à l'inverse de ce que l'on croyait, est plus froide en hiver, plus chaude en été, que son voisinage.

Les observations faites à Verkuiaïa Michika, par 1,300 mètres d'altitude, au sud du lac Baïkal, achèvent de prouver qu'en hiver les températures des hautes altitudes sont moins basses que celles du fond des vallées.

Les cartes révèlent en outre la sécheresse des côtes du nord de la Sibérie en hiver et au printemps, et indiquent pour la première fois l'existence autour de Tomsk d'une région humide en hiver. On voit par ce court exposé quel pas considérable ont fait faire à nos connaissances les travaux coordonnés par l'Observatoire physique central Nicolas. (*Petermanns Mitteilungen*, 1901, VII.)

P. Camena d'Almeida.

Digitized by Google

Asie.

Major F. R. Maunsell. **Le Kurdistan central** (avec carte au 1,000,000e). — Le Kurdistan central, au sud de la nappe sans écoulement du lac de Van, est la contrée par laquelle les Dix Mille se frayèrent un chemin dans leur mémorable retraite, et les Kurdes sont, on le sait, les descendants des anciens Carduques. Ce pays attire aussi l'attention comme refuge des chrétiens nestoriens, dont le patriarche réside à Kochannes. Il constitue une région montagneuse, avec des altitudes atteignant jusqu'à 4,000 mètres, et envoie ses eaux au Tigre par le Bohtan et le Grand Zab. Entre les deux rivières, se déroule une imposante chaîne de séparation; le contraste entre les deux systèmes de vallées est très accusé. Les pays drainés par le Bohtan présentent un mélange de chaînes et de hauts pâturages dits *Iaïla*, où les Kurdes nomades conduisent leurs troupeaux de juin à septembre; sur ces Iaïla subsistent les restes de constructions massives cyclopéennes, probablement antérieures à l'époque chaldéenne. Les pays du Grand Zab sont plus uniformément accidentés et divisés en vallées qui communiquent mal entre elles et ont chacune leur nom. Un de ces petits pays, celui de Jélou, offre cette particularité que le goût de l'émigration y est très développé; cette émigration est d'ailleurs temporaire; les gens du Jélou se répandent un peu partout, ce qui fait qu'un voyageur anglais peut, à sa grande surprise, se faire comprendre dans cette vallée; M. Maunsell y a trouvé un ancien combattant de la guerre hispano-américaine, enrôlé comme matelot dans la marine des États-Unis. (*The Geographical Journal*, août 1901.)

P. Camena d'Almeida.

Afrique.

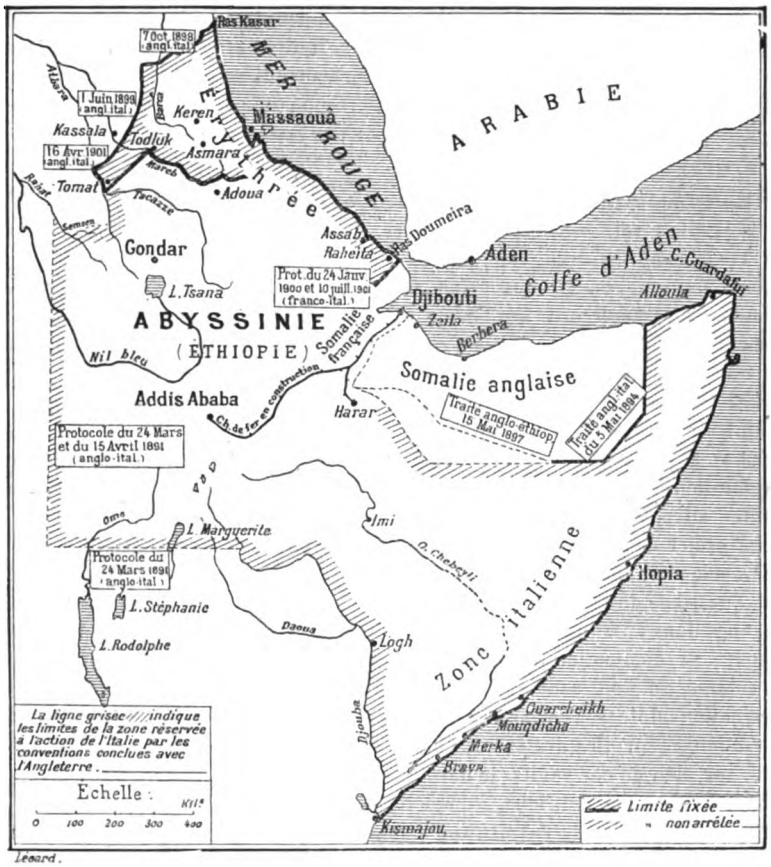
La sphère d'influence italienne en Afrique. — Le *Bulletin de la Société de géographie italienne*, dans son numéro d'août 1901, rectifie le tracé des limites de la zone d'influence italienne dans l'hinterland de l'Erythrée et de la côte des Somalis. La nouvelle édition de la carte allemande de Hermann Habenitch, éditée par l'Institut géographique de Justus Perthes, à Gotha, ayant supprimé l'indication des confins entre le territoire anglo-égyptien du Soudan et la partie nord-ouest du territoire italien de l'Érythrée, c'est contre cette suppression que proteste le Bulletin de la Société de géographie italienne.

La limite, dit-il, résulte de protocoles arrêtés par les officiers anglais et italiens, le 24 mars et le 15 avril 1891. Ils constituent une convention bi-latérale qui ne peut être modifiée que d'un commun accord entre le gouvernement anglo-égyptien et l'Italie. Aucune modification n'est intervenue et, au contraire, les protocoles signés le 7 décembre 1898, le 1er juin 1899 et le 16 avril 1901, entre les commissaires du gouvernement de l'Érythrée et du gouvernement égyptien, ont déterminé d'une manière précise une partie du tracé sur le terrain conformément aux arrangements antérieurs.

Le croquis ci-contre indique, d'après les documents officiels italiens, la délimitation de la zone d'influence dans les parties où elle est formellement fixée avec l'Angleterre et dans les parties où elle est seulement... *conjecturée*.

Digitized by Google

LA SPHÈRE D'INFLUENCE ITALIENNE EN AFRIQUE
d'après des documents officiels italiens publiés par le *Bulletin de la Société de géographie italienne.*



Lesard.

L'Italie avait conçu de grandes espérances de conquêtes coloniales dans l'Afrique orientale. L'Angleterre, dont elle servait la politique, n'a pas été sans l'entretenir dans ses rêves; mais on avait compté sans l'énergique résistance de l'Abyssinie qui ne s'est point laissée absorber. Le désastre d'Adoua (1890) a ramené l'Italie à une conception plus exacte des difficultés qu'elle paraissait méconnaître. Quoi qu'il en soit, des tracés de limite ont été convenus entre l'Angleterre et l'Italie. Quelle en est la signification? — Il semble qu'elle se restreigne à ceci : c'est que l'Angleterre s'engage à ne pas gêner l'Italie dans les entreprises qu'elle pourra faire dans la zone qui lui est réservée. Mais l'Angleterre n'est pas maîtresse de donner ce qui ne lui appartient pas et il ne suffit pas à l'Italie de produire une convention anglaise pour légitimer ses droits vis-à-vis des tiers. Le Négus le lui a montré. De son côté,

Digitized by Google

la France a créé à Djibouti un port de relâche qui, non seulement lui permet de se passer d'Aden, mais encore qui deviendra sans doute, grâce au chemin de fer de pénétration en construction vers Harrar et Addis-Ababa, le grand entrepôt du commerce de l'Abyssinie. La limite franco-italienne entre l'Erythrée et la Somalie française a été amicalement fixée sur la côte de la mer Rouge, par convention du 10 juillet 1901. La limite entre la Somalie anglaise et la Somalie française est également convenue. Il sera utile de s'entendre sur le reste, ou plutôt il conviendra de reconnaître les droits que le Négus montre d'ailleurs l'intention d'appuyer par des forces respectables.

G. N.

Capitaine Chatelain. **L'Afrique et l'expansion coloniale.** Paris, Ch. Lavauzelle, 1901, 1 vol. in-8, avec cinq cartes. — Cet ouvrage résume l'état actuel de l'expansion coloniale en Afrique dont l'auteur indique les origines et expose les progrès. Il nous y fait assister pas à pas aux menaces ininterrompues de l'Angleterre qui, fidèle à sa politique traditionnelle, ne suspend jamais la lutte dont le but est d'évincer ses rivaux, la France en particulier, de tous les territoires où elle pense avoir intérêt à prendre pied.

Les hésitations, non moins continues de notre politique coloniale qui, à maintes reprises, nous ont fait perdre en un instant tout le terrain laborieusement gagné par l'audace, le courage et la persévérance de nos propres explorateurs, sont également présentées avec une sincérité qui a dû parfois coûter au patriotisme de son auteur.

Le projet de mer intérieure, déversant dans le Sahara les eaux du golfe de Gabès, y est mentionné de même que celui du chemin de fer transsaharien. Les questions de l'Égypte, du Maroc et de l'Abyssinie, les compétitions européennes dans l'Afrique équatoriale, les incessants efforts de l'Angleterre pour étendre sa domination sur l'Afrique australe et relier la vallée du Nil à sa colonie du Cap, sont retracés avec netteté. Et, quand on considère ces conventions, intervenues en ces dernières années, aussi fréquemment éludées et remaniées qu'elles avaient été hâtivement conclues, on se prend à penser que, sur bien de ces points, le dernier mot n'est pas dit. Dans la lutte économique, autant que politique, à laquelle donna lieu la prise de possession des territoires africains, la victoire appartiendra au peuple dont le gouvernement, confiant en lui-même et persévérant dans sa ligne de conduite, n'hésitera pas à provoquer et à seconder, toujours et quand même, l'initiative de ces vaillants pionniers qui, sans calcul personnel, dans l'unique intérêt de la Patrie, en même temps que soutenus par les grandes idées d'humanité et de civilisation sont prêts à affronter tous les périls de la pénétration africaine.

Cette nation sera-t-elle la France qui, dans les temps actuels comme dans les siècles passés, compte un si grand nombre de ces âmes généreuses, fortement trempées et si désintéressées dans leur dévouement?

E. M.

Amérique.

Les Andes de Patagonie, par *L. Gallois*, maître de conférences de géographie à l'École normale supérieure (*Annales de Géographie*, tome X, 1901, 15 mai; et tirage à part, 28 pages, avec photographies et cartes). — Nous

Digitized by Google

signalons d'autant plus volontiers ici l'article de M. Gallois qu'il complète, à divers points de vue, celui qui a été écrit dans la *Revue de Géographie* par M. Émile Daireaux (septembre 1901). Si ce dernier nous a montré comment s'est faite la conquête géographique et économique de la République Argentine, M. Gallois, s'attachant particulièrement aux Andes de Patagonie, a donné, d'après les travaux de M. Moreno et des autres savants qui se sont occupés de cette contrée, un aperçu sur la structure de cette région montagneuse et sur l'histoire de sa formation, en se plaçant d'ailleurs, comme l'avait fait ici M. Daireaux au point de vue du différent entre le Chili et la République Argentine.

M. Gallois décrit la chaîne à partir de 40°. Jusqu'à 47°, elle domine une longue dépression submergée qui continue visiblement la plaine intérieure du Chili. Au delà, une série d'îles, l'île Chiloé, l'archipel des Chonos, ne sont que le prolongement de la Cordillère côtière chilienne. Plus au sud, de longs canaux étroits, qui semblent correspondre à des cassures, se creusent dans la masse du continent, formant des fjords ou des passes comme le détroit de Magellan. Il y a eu un affaissement évident auquel a succédé d'ailleurs un mouvement en sens contraire qui dure encore. L'érosion a pu faciliter le passage de rivières au travers de la Cordillère. Aucun pays n'a éprouvé plus de bouleversement dans son réseau hydrographique. On y trouve d'anciennes cuvettes lacustres, disposées en gradins, qui autrefois se déversaient vers l'est, et dont les eaux ont été ensuite drainées par l'ouest. Des cours d'eau présentent des rapides, puis des étranglements en forme de cañons, qui font apparaître avec évidence d'anciennes directions. Tel autre arroyo qui avait jadis un écoulement, occupe maintenant un petit bassin fermé. La région des hauts sommets situés vers le 48° présente un réseau hydrographique particulièrement irrégulier. Le lac Belgrano qui s'écoulait jadis par le fleuve du même nom se déverse maintenant dans le lac Azara, et celui-ci dans le lac Nansen.

L'examen de cette région méridionale a inspiré à M. Hatcher la théorie d'après laquelle les vallées submergées communiquant avec le Pacifique représenteraient le type primitif de la Patagonie, tel que l'auraient constitué les mouvements du sol antérieur à l'époque actuelle. L'émersion aurait simplement et de plus en plus, à mesure qu'on remonte vers le nord, transformé en lacs et en vallées les anciens canaux marins. M. Gallois pense qu'il est prématuré, dans l'état actuel des connaissances, d'énoncer des théories aussi générales. « Si l'on voulait cependant, dit M. Gallois, au moins à titre d'hypothèse, donner une formule qui résume toute cette topographie andine, ne serait-il pas plus exact de dire que c'est une région montagneuse, déjà façonnée par l'érosion qui, à la suite de la période glaciaire, s'est en partie affaissée sous les eaux, et que le voisinage de la mer, en même temps qu'un mouvement d'exhaussement actuel bien constaté, y a ouvert un nouveau cycle d'érosion favorisé par des précipitations intenses, aidé par l'instabilité du sol, dont le résultat a été le détournement vers l'ouest de presque toutes les eaux qui, auparavant, allaient à l'Atlantique. »

Cette savante étude est accompagnée de très belles reproductions photographiques, et d'une *Carte de la partie méridionale de la République Argentine*, par M. F. P. Moreno, au 1,500,000e (en trois feuilles).

G. R.

Digitized by Google

Louis Varela. **La République Argentine et le Chili. Histoire de la démarcation de leurs frontières.** Buenos-Ayres, 1899, 2 vol. in-8. — *Montès de Oca.* **Le divortium aquarium continental dans l'Amérique du Sud.** Buenos-Ayres, 1901, 1 vol. in-8. — Dans le but de résoudre la question de leurs frontières respectives, non délimitées jusqu'ici, la République Argentine et la République du Chili, signaient, en 1881, un traité portant notamment que : « la limite des deux Etats est, du nord au sud, jusqu'au parallèle 52° de latitude australe, la Cordillère des Andes; et que, dans cette étendue, la frontière courra par les crêtes les plus élevées desdites Cordillères qui partagent les eaux, et passera à travers les versants qui dévalent d'un côté et de l'autre ».

Mais les cimes les plus élevées des Andes sont rarement sur la ligne de partage des eaux. M. Moreno a établi que sur certains points, notamment entre le 22° et le 26° parallèle et à hauteur du 46°, la division interocéanique se fait à une centaine de kilomètres de la Cordillère; que des cours d'eau jadis tributaires de l'Atlantique se déversent maintenant dans le Pacifique; et qu'à l'époque des crues, partie des eaux reprend l'ancienne route, et partie conserve la nouvelle.

Devant cette constatation les experts de la République Argentine revendiquèrent, comme conforme à l'esprit du traité, une frontière passant par les sommets principaux des Andes situés sur la ligne de partage des eaux. Les experts du Chili, sans tenir compte d'autres considérations, réclamèrent une frontière formée uniquement par la ligne de partage des eaux.

Un nouveau traité intervint en 1893, maintenant les termes du traité précédent, mais y ajoutant pour mettre fin aux discussions intervenues que : « tous les lacs, lagunes, rios et morceaux de rios, ruisseaux, sources, se trouvant à l'orient de la ligne des crêtes les plus élevées de la Cordillère des Andes, qui partagent les eaux, appartiendraient à la République Argentine et que ceux se trouvant à l'occident, appartiendraient au Chili ».

Tout litige semblait écarté. Mais si les gouvernements étaient d'accord, les experts ne s'y mirent pas. Chacun se cantonna dans sa manière première de voir et maintint ses prétentions après comme avant.

Une convention nouvelle fut passée en 1896, d'après laquelle le travail de délimitation fut repris, en s'en tenant strictement à la teneur des traités antérieurs; mais toute divergence d'appréciation devait être soumise, au fur et à mesure qu'elle se produisait, à S. M. Britannique prise comme arbitre, appliquant à chaque cas déterminé la solution résultant des dispositions des traités de 1881 et de 1893. C'est dans ces conditions que depuis cette époque, et encore à l'heure actuelle, se poursuit le travail de délimitation.

Les ouvrages de MM. Varela et Montès de Oca, en plaçant sous les yeux des lecteurs tous les documents afférents à la question, les incidents successifs auxquels elle a donné lieu, les interprétations diverses des parties, et les motifs invoqués à l'appui de la manière de voir de chacune, constituent les données très documentées de cette délicate affaire. E. M.

L'éditeur-gérant : CH. DELAGRAVE.

5938. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

Fondée par LUDOVIC DRAPEYRON

EXPLORATION — COLONISATION

GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET ÉCONOMIQUE

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

Novembre 1901

SOMMAIRE

Lieutenant-Colonel LEBLOND : La politique anglaise et l'Afrique (*suite*).
ANDRÉ BRISSE : L'Allemagne en Extrême-Orient.
Commandant L. SCHMIDT : Le Yun-nan ; le chemin de fer de Lao-kay à Yun-nan-sen.
F. D. et VANEY : Il faut reboiser.
Capitaine D'OLLONE : Les populations anthropophages du Cavally.
G. REGELSPERGER : Mouvement géographique.
BOULLAND DE L'ESCALE : L'Exposition et le Congrès international d'hygiène, de sécurité maritime et de pêche, à Ostende.
Revue bibliographique.

CARTES

La politique anglaise et l'Afrique (en couleurs et hors texte).
Carte de l'Indo-Chine française (hors texte).
Lignes de navigation allemandes en Extrême-Orient.
Chemin de fer de Lao-kay à Yun-nan-sen.
Chemin de fer du Yun-nan, profil en long (deux croquis).

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

REVUE DE GÉOGRAPHIE

Fondée en 1877 par LUDOVIC DRAPEYRON

Comité de Rédaction..... M. LE GÉNÉRAL NIOX, *président;*
M. E. LEVASSEUR, *de l'Institut;*
M. LE PRINCE D'ARENBERG, *de l'Institut;*
M. CHARLES-ROUX, *ancien député.*

Secrétaire de la Rédaction. M. G. REGELSPERGER.

La *Revue de Géographie* publie des études sur toutes les questions qui se rattachent à la géographie descriptive, politique ou économique. Par la variété et le choix de ses articles, elle s'efforce, non seulement de mettre ses lecteurs au courant des progrès sans cesse réalisés dans la connaissance et dans l'exploitation du globe, mais elle se propose aussi de faire connaître le rôle et les procédés d'action de chaque peuple et de chaque race dans la mise en valeur de leurs domaines.

Un article mensuel résume ou analyse régulièrement tous les événements qui intéressent la géographie dans toutes les parties du monde et donne les nouvelles les plus récentes des voyages d'exploration.

La *Revue* rend compte des assemblées des sociétés de géographie et des principales publications géographiques.

A chaque numéro seront joints une carte d'une des régions sur lesquelles se porte un intérêt d'actualité, des croquis explicatifs et, s'il y a lieu, des vues photographiques.

La *Revue* paraît par livraisons mensuelles de 6 feuilles grand in-8, qui forment, chaque année, deux volumes de près de 600 pages chacun, avec Table analytique et Répertoire alphabétique.

Le prix de l'abonnement annuel est de **25** fr. pour Paris; de **28** fr. pour les départements et pour les pays de l'Union postale.

Les abonnements partent du premier jour de chaque trimestre : 1er janvier, 1er avril, 1er juillet, 1er octobre.

PRIX D'UN NUMÉRO SÉPARÉ : 3 FRANCS

Le prix de la collection complète (1877-1900), soit 47 volumes : 100 francs.

Adresser ce qui concerne la rédaction et l'administration à

M. CH. DELAGRAVE, éditeur-gérant de la *Revue de Géographie*,
15, rue Soufflot, à Paris.

Digitized by Google

LA POLITIQUE ANGLAISE ET L'AFRIQUE[1]

(SUITE[1])

X

Des aperçus historiques rappelés précédemment il résulte que la politique africaine de l'Angleterre a été, depuis la fin du XVIIIe siècle jusque vers 1885, particulièrement habile.

Voulant, en 1798, chasser les Français de l'Égypte, elle a employé les soldats du sultan. Ceux-ci se montrant impuissants à remplir cette tâche, elle a suscité contre la France une nouvelle coalition, ce qui a entraîné le départ du corps expéditionnaire.

C'est encore avec l'armée ottomane qu'elle a combattu Mehemet-Ali et c'est grâce à une alliance avec l'Autriche, la Prusse et la Russie qu'elle est parvenue à le réduire à l'impuissance.

Pour mettre fin à l'insurrection d'Arabi, elle n'a eu recours aux armes que quand l'inefficacité des moyens diplomatiques lui a paru démontrée, et encore n'a-t-elle pas voulu assumer seule les charges et les hasards de l'entreprise. Fidèle aux traditions de l'alliance française, consciente des avantages qu'elle en avait obtenus et escomptant ceux qu'elle en pourrait tirer encore, elle sollicita la coopération de la France. Sur le refus de celle-ci, elle s'engagea sans hésitation. Rappelons que l'action militaire proprement dite a joué un rôle peu important dans l'expédition, grâce à d'habiles négociations avec les principaux chefs de l'insurrection.

Un peu plus tard, l'Angleterre sut reconnaître son impuissance contre le mahdi et montra assez de sens pratique pour rester sur un échec, au lieu de s'acharner dans une entreprise dont le succès, d'ailleurs problématique, l'aurait entraînée à des sacrifices absolument hors de proportion avec les avantages qu'il eût procurés.

1. Voir la livraison d'octobre 1901 et la carte hors texte ci-incluse.

Digitized by Google

Tout l'honneur de cette politique remarquable, qui se poursuit pendant près d'un siècle, nous paraît revenir aux ministres anglais. Nous les avons vus, en effet, usant de la plus grande indépendance, poursuivre sans contrôle les négociations et donner, de leur propre initiative, des instructions qui engageaient le drapeau britannique. La Chambre des Communes se contentait d'approuver des faits accomplis. Certes, elle voulait que l'Angleterre étendît son prestige, augmentât ses domaines territoriaux, en un mot dominât dans le monde pour étendre le champ d'action de son industrie et de son commerce, mais, convaincue que tel était le but poursuivi par le gouvernement, elle lui laissait une indépendance complète dans le choix des moyens.

Cette sorte d'abstention de la part des Communes résulte, croyons-nous, de la situation politique et économique de l'Angleterre dans cette période de son histoire. Il convient d'en dire quelques mots.

XI

Une ligne tirée d'Exeter, sur la Manche, à Newcastle, sur la mer du Nord, sépare la Grande-Bretagne en deux régions distinctes : *Région des plaines* à l'est (Angleterre verte), *Région montagneuse* à l'ouest (Angleterre noire).

A cause de sa fertilité, de sa proximité du continent, des facilités de toute sorte qu'elle offrait à l'envahisseur, la Région des plaines a attiré de tout temps les conquérants. Romains, Saxons, Danois, Normands y ont tour à tour dominé, tandis que les vaincus se réfugiaient pour la plupart dans la Région montagneuse. Ces vaincus, c'étaient les populations autochtones d'origine celtique et les conquérants eux-mêmes, chassés de la Région des plaines par les derniers débarqués, les Normands. Ceux-ci prirent toute l'Angleterre fertile et se la partagèrent, se réservant tous les droits à l'exclusion absolue des vaincus. Ces derniers n'avaient aucune existence politique, ne comptaient pas. Le nom qu'on leur donnait, *outlaw* (hors la loi), caractérise bien leur situation.

Chez le vainqueur l'organisation politique était féodale. Au sommet de l'échelle le roi, qui possédait tous les droits

Digitized by Google

et tous les privilèges; il en avait octroyé une large part aux plus puissants seigneurs (les lords) et une plus faible aux petits seigneurs et à quelques bourgeois. Ces deux classes avaient leurs assemblées : *Chambre des Lords* et *Chambre des Communes*. Dans cette dernière, deux partis : *tories*, défenseurs des privilèges royaux et de ceux des lords; — *whigs*, défenseurs des franchises de la petite noblesse et de la haute bourgeoisie. Du peuple proprement dit, confiné presque tout entier dans l'Angleterre de l'ouest, il n'était pas question.

Petit hobereau vivant sur ses terres et riche bourgeois des villes, tels étaient les électeurs de la Chambre des Communes. Eux seuls possédaient donc, grâce au droit de vote, un moyen légal de manifester leur opinion. Comment en usaient-ils?

Le gentilhomme vivait sur ses terres, au grand air, d'une vie calme et régulière. Les soins de sa famille, presque toujours nombreuse, l'exploitation du sol, les sports, telles étaient ses seules préoccupations. Les questions politiques étaient pour lui sans intérêt; aussi ne s'en occupait-il pas et se contentait-il de voter pour le maintien d'un régime qui lui permettait de vivre à sa guise et selon ses goûts.

Presque toujours commerçant, le bourgeois était absorbé par ses affaires. Habitant les villes, foyers intellectuels assez actifs, il était plus porté que le gentilhomme à s'intéresser à la vie publique, mais il n'en avait pas le temps. Lui aussi, d'ailleurs, était satisfait du régime, car presque toujours il s'enrichissait; il n'était donc pas homme d'opposition.

En résumé, si la petite noblesse n'avait pas le goût de la politique, la bourgeoisie privilégiée n'avait pas le loisir de s'y intéresser. Heureuses de leur sort, l'une et l'autre ne demandaient que le maintien du régime établi. « *Je maintiendrai* », telle était la devise du roi, des Lords et des Communes. Voilà, croyons-nous, le secret de cette indépendance dont jouissaient les ministres. Telle n'est plus la situation aujourd'hui. Comment a pu se produire cette transformation?

Au commencement du siècle, l'Angleterre de l'ouest ne comptait, avons-nous dit, ni au point de vue politique ni au point de vue économique. Les progrès de l'industrie modifièrent cet état

Digitized by Google

de choses. On trouva dans les terrains primitifs de l'ouest des bassins houillers et des gisements métalliques d'une extraordinaire richesse. L'Angleterre noire se couvrit d'usines. Objets manufacturés et charbons anglais se répandirent dans le monde entier. L'Angleterre de l'ouest devint peu à peu le siège de la puissance économique et, par suite, de la richesse du pays. Alors le peuple de l'ouest prit peu à peu conscience de sa force et réclama des droits.

Pour soutenir ces revendications un parti se forma, le *parti radical;* il exigea un certain nombre de sièges aux Communes. Grâce à sa discipline, à son énergie, à sa persévérance, à l'accroissement de ressources que lui donnait le développement de l'industrie, il finit par atteindre son but. La réforme de 1832 brisa les vieux privilèges et donna plus de cent députés aux radicaux. Les réformes de 1867 et de 1884 attribuèrent au peuple un contrôle à peu près absolu sur toutes les branches gouvernementales. En cinquante ans, l'Angleterre féodale devint un pays essentiellement démocratique.

La démocratie, à cause de la loi du nombre, est donc devenue l'arbitre de la politique anglaise. Dans l'électeur nouveau, ouvrier ou paysan, l'éducation n'a pas adouci les caractères primitifs de la race; on retrouve l'Anglo-Saxon d'il y a quatre siècles, l'homme qui a plus de muscles et de sang que de cerveau et de cœur. Il est plein de préventions, de passions et de préjugés, incapable de comprendre les idées complexes; il aime la force et ses manifestations; il est peu scrupuleux sur le choix des moyens, parce que les questions abstraites de droit lui échappent. Son orgueil déborde; il croit illimitées la force et les ressources de son pays; aussi est-il impérieux, querelleur, impatient, imprévoyant et avide.

Journalistes et hommes politiques pourraient l'instruire, le modérer dans ses désirs, lui recommander le calme, le bon sens. Ils ne le font pas; ils craignent de l'ennuyer, de le mécontenter; ils n'y trouveraient pas leur intérêt; le député s'exposerait à perdre son siège et l'écrivain ses lecteurs. Ils aiment mieux dire au peuple ce qui lui convient, flatter ses préjugés et ses défauts. On lui répète qu'il est le « champion du monde », que, nouveau Romain, il a une mission divine, celle de gouverner l'univers, et que la *pax britannica* éclipsera la paix romaine.

Digitized by Google

XII

Plus que jamais cependant le peuple britannique aurait besoin de conseils sages, éclairés, désintéressés, car il se heurte à des difficultés qui lui avaient été épargnées jusqu'ici. Ces difficultés résultent d'une crise commerciale qui paraît s'accentuer chaque jour.

L'importation va en effet toujours en augmentant et l'exportation se ralentit d'une manière inquiétante[1], parce que des pays, autrefois tributaires de la Grande-Bretagne pour les objets manufacturés, fabriquent eux-mêmes et que l'Allemagne, les États-Unis, le Japon, etc., lui font une concurrence souvent victorieuse sur les marchés encore ouverts.

L'Angleterre avait autrefois, avec la France, le monopole des tissus de coton. Aujourd'hui, elle voit la Russie, qui a ressuscité la culture cotonnière dans l'Asie centrale et fabrique elle-même, lui échapper de plus en plus et répandre ses produits au delà de ses frontières asiatiques dans la Perse et le Turkestan. Les États-Unis, qui se contentaient de fournir la matière première, ont créé de nombreuses filatures. L'Inde et le Japon se sont mis aussi à filer et à tisser, se suffisent et écoulent leur surplus en Chine, au Siam, en Perse, en Arabie.

L'Angleterre n'a plus aujourd'hui le monopole de l'industrie houillère. Les États-Unis ont des champs de houille décuples en superficie et en épaisseur et vendent leurs charbons au Canada, au Mexique, dans l'Amérique du Sud. Les houilles de l'Australie, du Japon et du Tonkin font à la houille anglaise, en Extrême-Orient, une victorieuse concurrence.

L'industrie anglaise du fer et de l'acier est également en péril. Les États-Unis produisent plus de fonte, de fer et d'acier que l'Angleterre, — fournissent des rails au gouvernement de l'Inde, à l'Australie, au Canada, à l'Afrique australe même, — vendent

1. Le tableau ci-après fait ressortir la stagnation relative du commerce britannique depuis 1892, la diminution des exportations et l'augmentation des importations (en millions de francs).

Années.	1872	1877	1882	1887	1892	1897
Importation.....	8,850	9,850	10,325	9,050	10,575	11,275
Exportation.....	7,850	6,300	7,650	7,025	7,275	7,350

Digitized by Google

leurs machines agricoles à Odessa, à Riga, à Stockholm, dans l'Amérique du Sud, — placent leurs locomotives en Sibérie, au Japon, aux Indes, en Chine, jusque dans l'Est-Africain anglais.... La Russie, grâce à l'argent français, crée chaque jour de nouvelles usines et fabrique son matériel de chemin de fer. Bien plus, on a vu certains produits de l'industrie allemande, clous, fils de fer, etc., venir faire concurrence aux produits similaires anglais sur la place même de Birmingham.

Que deviendra la puissance industrielle de l'Angleterre lorsque l'Australie mettra elle-même en œuvre les stocks de laine qu'elle envoie dans la métropole, lorsque les Argentins en feront autant pour leurs cuirs, les Espagnols pour leurs minerais de fer, les Chiliens pour leurs minerais de cuivre, enfin lorsque le futur canal de l'Amérique centrale aura raccourci de moitié la longueur des routes maritimes entre les États manufacturiers du versant atlantique des États-Unis et les républiques sud-américaines du Pacifique, la Chine et le Japon!

Le commerce anglais est donc en péril. Ni la presse, ni le gouvernement ne cachent cette situation. Des brochures, tirées à des centaines de milliers d'exemplaires, résument les rapports consulaires et sont envoyées jusque dans les bibliothèques de village. Le peuple anglais tout entier connaît donc le mal; il réclame le remède.

Ce remède, un nouveau parti, le parti *unioniste*[1], dont M. Chamberlain, le ministre des Colonies, est le chef, dit l'avoir trouvé. Sa formule est l'*Impérialisme*. Théoriquement, il consiste dans la création d'une fédération politique, d'une entente douanière et d'une alliance militaire embrassant tous les pays de langue anglaise, l'Angleterre et ses colonies tout au moins. Il s'agit de créer l'*Union panbritannique*, c'est-à-dire un gigantesque empire anglo-saxon qui engloberait tous les Anglo-Saxons du monde, par conséquent toutes les communautés parlant anglais : les Indes, le Canada, l'Australie, l'Égypte, le Cap, les États-Unis eux-mêmes. On supprimerait les douanes ou on en dimi-

1. Les *Tories*, unis aux *Radicaux*, se sont dits *Unionistes*, parce que le programme commun consiste dans la défense de l'*Union des trois royaumes* (Grande-Bretagne, Ecosse, Irlande) contre les *Home-Rulers* (partisans de gouvernements locaux ou séparatistes) et dans la réalisation de l'*Union de l'Empire* (Grande-Bretagne et colonies).

Digitized by Google

nuerait les tarifs entre tous les pays constitutifs de cet empire et on relèverait les taxes sur les produits étrangers. Ces mêmes pays participeraient aux frais de la défense commune, prêteraient leur marine et leurs soldats....

Certes, la théorie est séduisante; elle est bien faite pour entraîner les foules. A leur imagination naïve, elle présente un idéal de grandeur et de gloire militaire et leur montre l'hégémonie anglaise s'étendant sur un empire bien plus vaste que celui de Charlemagne et de Napoléon. Est-elle pratiquement réalisable?

Les États-Unis y sont nettement réfractaires, malgré toutes les avances dont ils ont été l'objet. Pour la plupart des colonies et pour la métropole elle-même, l'union douanière soulève de graves objections : n'équilibrant en général leurs budgets que grâce aux droits qu'elles prélèvent sur les marchandises métropolitaines, qui constituent la plus grande partie de leur importation, les colonies ne peuvent guère abaisser ces droits; plaçant à l'étranger presque tous leurs produits, elles provoqueraient de sa part, en taxant trop lourdement les siens, de justes représailles. Quant à la Grande-Bretagne, qui reçoit de ce même étranger les deux tiers de ce dont elle a besoin pour nourrir ses habitants et alimenter ses usines, elle s'exposerait, en élevant ses tarifs, à des émeutes par suite de bruits d'accaparement, par crainte de famine ou de chômage, et à des grèves provoquées par des demandes d'augmentation de salaire à cause du renchérissement de la vie.

L'union douanière se présente donc comme une entreprise particulièrement difficile; elle exigera, en tout cas, de longues et délicates négociations. Le peuple britannique n'entend pas en attendre le résultat. Il veut la réalisation pratique et immédiate des promesses de l'Impérialisme. Il faut alors, pour conserver sa confiance, se hâter de créer des débouchés nouveaux à l'industrie et au commerce métropolitains. On mettra la main sur les riches territoires encore vacants; on asservira les États trop faibles pour se défendre, si l'opération doit être fructueuse; on saisira toutes les occasions d'exalter le prestige de l'Angleterre, car le commerce va aux puissants. Et puisque les Allemands s'acheminent de plus en plus à conquérir les marchés de l'Europe, — qu'en Asie, l'Inde devient de jour en jour plus indépendante au point de vue économique et que l'influence de l'Allemagne, des États-Unis, du

Digitized by Google

Japon, de la France et de la Russie va sans cesse grandissant, — que l'Amérique tout entière devient yankee, — alors l'Angleterre prendra la meilleure partie de l'Afrique, l'Egypte, le Nil, les grands lacs équatoriaux, la Zambézie, le Transvaal et ses mines d'or, l'Orange, etc. Elle reliera les deux extrémités de cet immense empire par un gigantesque *Transafricain* qui joindra le Cap à Alexandrie. Bonne ou mauvaise, l'entreprise n'en absorbera pas moins ses fers et ses aciers en excédent pendant plus d'un quart de siècle. Quant à ses cotonnades, elles trouveront preneur chez les millions de sujets noirs de ses nouvelles *Indes Africaines*.

Nous voilà donc bien loin des idées et des méthodes qui caractérisaient, au début du siècle, la politique africaine de l'Angleterre. Elle ne songeait alors qu'à assurer, par la possession du Cap et de l'Égypte, ses communications avec les Indes. Les Communes qui, avons-nous dit, ne représentaient qu'une classe privilégiée, satisfaite de l'ordre de choses établi et ennemie de toute aventure, laissaient, pour la réalisation de cette conception, carte blanche aux ministres. Ces derniers étaient des hommes modérés, qui ne se départissaient presque jamais d'un langage correct, conforme aux traditions diplomatiques, qui bannissaient en principe la force, qui voyaient le développement du commerce anglais non dans l'acquisition de nouveaux territoires, mais dans l'amélioration des produits et dans le perfectionnement des méthodes industrielles.

Aujourd'hui, il s'agit d'absorber, pour y créer un vaste empire, la plus grande et la plus riche partie du continent africain. Aux Communes ne siègent plus les représentants d'une classe privilégiée, modérée, confiante et conciliante parce qu'elle était satisfaite, mais ceux du peuple tout entier, ombrageux, violent, impatient, impérieux même, parce qu'il commence à souffrir. Nous voyons alors la politique anglaise sous sa dernière forme. M. Chamberlain la personnifie. Elle est devenue peu soucieuse du droit, cassante, arrogante parfois, sans miséricorde, mais aussi imprévoyante et téméraire. Elle fait de la présence des Français à Fachoda un *casus belli;* elle justifie lord Kitchener qui, après Omdurman, a donné l'ordre de ne pas faire de prisonniers, qui a violé le tombeau du mahdi; elle ferme les yeux sur l'emploi des balles *dum-dum*, sur le raid Jameson, sur les procédés dont on a

Digitized by Google

usé dans les négociations avec les Boers; elle ne sait d'ailleurs pas prévoir leur résistance; elle est trop orgueilleuse pour s'avouer vaincue même après toute une série de désastres : elle poursuit donc la guerre coûte que coûte, mais, exaspérée par ses défaites, elle traite les Boers de rebelles, brûle leurs fermes, déporte leurs femmes et leurs enfants.... Nous résumons ci-après quelques traits caractéristiques de cette politique, la conquête du haut Nil, l'affaire de Fachoda et la question de l'Afrique australe.

XIII

Mehemet Ali, hanté du désir de se créer un immense empire comprenant toute la vallée du Nil, avait soumis le Soudan égyptien. Nous avons vu que son petit-fils et troisième successeur, Ismaïl, pour rehausser son règne par l'éclat des conquêtes, voulut pousser plus loin encore sa domination et s'avança jusqu'aux grands lacs équatoriaux. Investi par lui du gouvernement du Soudan égyptien (1873-1879), l'anglais Gordon organisa, au nord de l'Ounyoro et de l'Ouganda, la province du *Soudan équatorial*, dont il donna le gouvernement à un Allemand, Edouard Schnitzer, plus connu sous le nom d'*Emin Pacha*. Coupé de l'Egypte par la révolte mahdiste, Emin aurait pu effectuer sa retraite sur Zanzibar. Les derviches se montrant peu menaçants, il préféra rester dans sa province. Le Soudan équatorial devint ainsi le domaine d'un véritable souverain allemand.

L'Allemagne, s'affirmant brusquement comme puissance coloniale, venait justement de s'établir, en face de Zanzibar, dans l'Est-Africain. N'allait-elle pas profiter de la présence d'Emin sur le haut Nil pour y déployer son drapeau? Les Impérialistes britanniques eurent cette crainte. Aussi décidèrent-ils que, pour couper court aux intrigues allemandes, ce gêneur quitterait le pays.

Alors fut organisée à grand fracas, en Angleterre, une vaste souscription pour monter une expédition destinée à *délivrer* Emin. Stanley en accepta le commandement. On sait qu'il choisit la route du Congo. Débarqué à Matadi au début de l'année 1887, il fit sa jonction avec Emin sur le lac Albert en avril 1888, après avoir longé par terre les rapides du Congo inférieur, remonté le fleuve

Digitized by Google

jusqu'à l'embouchure de l'Arououimi et traversé la grande sylve africaine. Vaincre les hésitations d'Emin, qui ne voulait pas quitter sa province, ne fut pas une des moindres difficultés de l'entreprise. A grand'peine Stanley y parvint et regagna avec lui la côte orientale à Bagamoyo (décembre 1889). Le Soudan équatorial restait donc sans maître. Les Anglais le réclamèrent et se le firent attribuer par le traité du 1er juillet 1890 avec l'Allemagne. Ce traité fixait les limites de l'Est-Africain allemand. L'Allemagne obtenait toute la côte depuis le cap Delgado jusqu'à la rivière Oumba. L'hinterland de sa colonie devenait limitrophe de l'État Indépendant du Congo. Elle recevait l'île d'Helgoland en échange de ses droits sur le sultanat de Zanzibar, que l'Angleterre prenait sous son protectorat.

Ce traité, qui laissait le Soudan équatorial, l'Ounyoro et l'Ouganda à l'Angleterre, n'était néanmoins pour elle qu'un succès relatif. L'Est-Africain allemand arrivant au contact de l'État Indépendant du Congo, elle devait en effet renoncer au rêve de joindre ses territoires de l'Afrique australe, qui s'avançaient jusqu'au Tanganyika, avec ceux du haut Nil. Mais puisqu'elle ne pouvait obtenir de l'Allemagne la réalisation de cette jonction, elle se tourna vers le souverain de l'État Indépendant.

Cet État, dès que son existence matérielle avait paru assurée, avait fait preuve d'une vitalité inattendue. On avait vu ses agents créer, à partir de 1891, un certain nombre de postes dans la région du haut Oubanghi, au nord du 4e parallèle, bien que cette ligne lui eût été fixée comme limite commune avec le Congo français par l'Acte de Berlin. En possession de ces gages, il avait sollicité de la France une rectification de frontière. Sur son refus, il se tourna vers l'Angleterre. C'était, pour celle-ci, une occasion qui s'offrait de combler les lacunes du traité du 1er juillet 1890. Aussi s'empressa-t-elle de conclure, avec le roi Léopold, un accord (Convention du 12 mai 1894) dont la France fit tous les frais. L'Angleterre donnait à bail, partie au souverain de l'État Indépendant, partie à l'État lui-même, le territoire compris entre le Nil, le 10e parallèle nord et la ligne de partage des eaux entre le bassin du Nil et celui du Congo, prolongée jusqu'au 10e parallèle par le méridien 22° 40′. Bien plus, elle reconnaissait comme appartenant à la sphère d'influence de l'État du Congo le territoire du haut

Digitized by Google

Oubanghi limité par le 4° parallèle et la ligne de partage des eaux entre le Nil et le Congo. Pour prix de ces immenses régions, qui d'ailleurs ne lui appartenaient pas, l'Angleterre obtenait une simple bande territoriale, large de 25 kilomètres, s'étendant depuis le point le plus septentrional du Tanganyika jusqu'au lac Albert-Édouard. Territoire restreint à la vérité, mais combien précieux, car il réalisait la jonction si désirée du Soudan équatorial avec la Zambézie!

La joie des Impérialistes devait être de courte durée. Cette convention faisait, en effet, sortir l'État du Congo des limites conventionnelles qui lui avaient été fixées par l'Acte de Berlin, sans l'assentiment des signataires de cet Acte. Elle interdisait au Congo français toute extension territoriale vers l'est et le nord-est, en particulier dans le bassin du Nil. Elle imposait à l'Est-Africain allemand le voisinage de l'Angleterre, ce qui lui enlevait toute possibilité d'extension vers l'ouest dans le cas d'une liquidation des territoires de l'État du Congo. L'Allemagne et la France protestèrent. Le Parlement français vota d'urgence un crédit de 1,800,000 francs pour renforcer les postes du haut Oubanghi. L'Angleterre n'insista pas. Elle commença par donner satisfaction à l'Allemagne en renonçant au couloir de 25 kilomètres entre les lacs Albert-Edouard et Tanganyika. Quant à la France, elle traita directement avec l'État Indépendant. Par la convention du 14 août 1894, celui-ci renonçait aux immenses territoires que l'Angleterre lui avait cédés à bail, — reconnaissait comme frontière commune avec le Congo français le cours de l'Oubanghi jusqu'au Mbomou, le Mbomou et la ligne de partage des eaux entre le Congo et le Nil, — consentait à limiter sa zone d'influence dans la vallée du Nil au méridien 27° 40′ et au 5° parallèle, qui coupe le Nil un peu en aval de Lado.

XIV

Ce traité consacrait un véritable échec pour l'Angleterre. Le ministère chercha à en atténuer la portée. Le sous-secrétaire d'État au Foreign Office, sir Edward Grey, déclara, dans un discours public, que la Grande-Bretagne se réservait les droits de l'Égypte sur la vallée du Nil et qu'elle estimerait comme un acte *anti-amical*

Digitized by Google

toute tentative d'une puissance étrangère pour s'y établir. Ce discours fut, il est vrai, relevé par M. Hanotaux, ministre des Affaires étrangères, à la tribune du Sénat, ce qui amena lord Kimberley, chef de la diplomatie anglaise, à déclarer dans un document officiel que « la question restait ouverte au débat ». En 1897, des assurances analogues furent données à M. Hanotaux par l'ambassadeur britannique.

Dans ces conditions, le cabinet de Paris pouvait se croire en droit de diriger une expédition dans la haute vallée du Nil, soit qu'il la considérât comme un territoire d'échange en vue de négociations ultérieures, soit qu'il voulût donner un débouché sur le Nil au Congo français. Notons toutefois que le public anglais ne parcourt pas les comptes rendus des débats du Sénat, que la correspondance des ministres français lui est fermée, qu'il ne lit même pas le Livre jaune, de sorte que les revendications de M. Hanotaux et les assurances dont il fut l'objet lui restèrent inconnues. Il ne retint de l'incident que le discours de sir Edward Grey, qui menaçait des foudres britanniques les audacieux qui chercheraient à s'approcher du Nil.

Le discours de sir Edward Grey, avons-nous dit, avait été un baume salutaire pour l'amour-propre des Impérialistes, profondément blessé par le retrait de la convention anglo-belge du 12 mai 1894. L'occasion allait bientôt se présenter de cicatriser complètement cette cuisante blessure.

Le mahdi était mort en 1885. Son pouvoir avait passé à son premier khalife Abdullah, cruel et despote. Celui-ci se fit, par sa tyrannie, de nombreux ennemis; complètement inactif, il perdit bientôt tout prestige. Sans relations avec l'extérieur, déchiré par les rivalités des émirs et des tribus entre elles, le pays était ruiné. De nouveau, la question du Soudan égyptien pouvait être considérée comme ouverte. Une expédition, pensa-t-on à Londres, ne présenterait que des avantages : la victoire ne serait sans doute pas chèrement achetée, elle vengerait Gordon, elle rendrait à la Grande-Bretagne le prestige que son échec diplomatique de 1894 lui avait fait perdre, elle justifierait le maintien de la tutelle britannique sur l'Égypte.... On vit alors, à partir de 1896, l'armée anglo-égyptienne commencer la série des opérations qui devaient amener la fin de la domination du mahdisme.

Digitized by Google

Le but avoué de la campagne de 1896 était la prise de Dongola, pour faire une diversion utile aux Italiens qui occupaient Kassala et qui s'y maintenaient difficilement contre les derviches. Le sirdar Kitchener qui, ayant conquis tous ses grades au Soudan, connaissait à fond le pays et la manière d'y opérer, fut investi du commandement en chef. Concentré à Akacheh, le corps expéditionnaire suivit la voie du Nil pour assurer son approvisionnement en eau et faciliter les transports. Ceux-ci furent effectués par une flottille et une ligne ferrée à voie étroite dont la construction progressa avec les troupes. Grâce à ces procédés, la campagne ne fut qu'une véritable promenade militaire. A la fin de septembre, Dongola était occupé et les chefs de la province avaient fait leur soumission.

L'endurance et la discipline des troupes égyptiennes, qui constituaient la presque totalité du corps expéditionnaire, ainsi que l'état de désorganisation des forces mahdistes, prouvaient que la véritable difficulté des campagnes ultérieures résiderait dans l'organisation des communications. La flottille du Nil fut renforcée. On acheva le chemin de fer entre le Caire et Assouan et, après avoir occupé Abou Ahmed par une avant-garde pour protéger les travaux, on joignit par une voie ferrée, à travers le désert, Ouady Halfa à ce point. La campagne de 1897 se termina en septembre par la prise de Berber.

La campagne de 1898 devait être décisive. Des renforts portèrent le corps expéditionnaire à 25,000 hommes. Les opérations comprirent deux phases. Au début, une sanglante défaite fut infligée sur l'Atbara à Mahmoud, lieutenant du mahdi (avril), puis la colonne reprit sa marche en août. Après une très chaude affaire sous les murs d'Omdurman, la ville fut occupée (2 septembre). Là, le sirdar apprit qu'une expédition française occupait Fachoda, barrant ainsi la route des lacs équatoriaux !

XV

Confiant dans les assurances données par la diplomatie anglaise, le gouvernement français avait en effet cru devoir poursuivre la réalisation d'un projet déjà ancien de pénétration dans la haute vallée du Nil et de jonction du Congo avec Djibouti par l'Abys-

Digitized by Google

sinie[1]. Les débuts de l'expédition dataient de 1893. A cette époque M. Liotard, administrateur du haut Congo, avait reçu la mission d'occuper la région du haut Oubanghi et de prendre pied dans le Bahr el Ghazal. A la fin de 1895, ses progrès avaient rendu insuffisantes les forces dont il disposait. Aussi avait-on décidé (février 1896) de lui envoyer des renforts sous la conduite du capitaine Marchand. Malheureusement, par suite de retards considérables dans le transport des bagages, celui-ci n'avait atteint le Mbomou qu'au milieu de 1897. Parvenu sur le versant du Nil à la fin de cette même année, il avait dû s'arrêter à cause de la baisse prématurée des eaux du Bahr el Ghazal. Reparti en mai, il avait occupé Fachoda en juillet.

La nouvelle de la présence des Français à Fachoda souleva dans la presse anglaise les plus violentes protestations. Elle en réclama l'évacuation immédiate, dût-on employer la force. Le sirdar s'embarqua pour Fachoda avec 1,200 hommes. Dans l'entrevue qu'il eut avec le commandant Marchand, il lui déclara qu'il ne pouvait pas reconnaître l'occupation par la France d'une partie quelconque de la vallée du Nil.

Des pourparlers s'engagèrent entre les cabinets de Londres et de Paris. La présence de Marchand à Fachoda était un *fait accompli*, le meilleur des arguments que l'on pût faire valoir en Afrique et devant lequel, en bien d'autres occasions, l'Angleterre avait cédé. Mais il ne s'agissait plus de convaincre des diplomates; c'était à l'Angleterre impérialiste qu'il fallait faire entendre raison, et celle-ci était peu disposée à la modération. Elle n'avait pas oublié le succès de la France dans la campagne diplomatique de 1894; le traité de délimitation des possessions françaises dans le Soudan central (Convention du 14 juin 1898) avait fait, suivant elle, une part trop faible à l'Angleterre. N'avait-elle pas, par l'organe de sir Edward Grey, prévenu la France qu'elle se réservait la vallée du Nil? D'ailleurs, la guerre ne l'effrayait pas. L'énorme supériorité de la flotte britannique était, suivant elle, un sûr garant du succès et ce succès assurerait pendant plus d'un demi-siècle l'hégémonie maritime de la Grande-Bretagne. Cette

1. On eût ainsi opposé à la fameuse ligne anglaise « du Cap au Caire » la voie française « de l'Atlantique à la mer Rouge » et, indirectement, remis sur le tapis la question d'Égypte, dans laquelle on pouvait espérer prendre une revanche.

Digitized by Google

guerre *payerait*, car la France possède de riches colonies qui compléteraient avantageusement le domaine impérial. Plus précieuses peut-être que les avantages matériels seraient les conséquences morales de la victoire. Elle relèverait, en effet, le prestige britannique que l'échec du raid Jameson, l'arrogance de l'Allemagne et le dédain des États-Unis avaient quelque peu entamé ; elle faciliterait l'union avec les colonies ; elle ferait donc l'*Empire*, comme les victoires allemandes de 1870 avaient fait l'*Empire allemand*.... Sous peine de disparaître, le cabinet britannique ne pouvait résister à cette poussée de l'opinion. Il déclara à la France qu'il estimait les gouvernements anglais et égyptien comme devenus, par « *droit de conquête* », les maîtres de tous les territoires ayant appartenu autrefois au khalife et « que ce droit devait être considéré comme au-dessus de toute discussion ».

En maintenant ses prétentions, le gouvernement français risquait une guerre avec l'Angleterre. Conscient de l'infériorité des forces maritimes de la France vis-à-vis de celles de la Grande-Bretagne et considérant que la possession de Fachoda et du Bahr el Ghazal ne pouvait être mise en parallèle avec les conséquences d'une guerre malheureuse, il donna l'ordre au commandant Marchand d'abandonner sa conquête et de regagner la France par l'Abyssinie. Fachoda évacué, les négociations s'ouvrirent entre les cabinets de Londres et de Paris. Elles aboutirent à la déclaration du 21 mars 1899, qui fixe les limites entre les zones d'influence anglaise et française dans les bassins du Nil et du Congo.

Rejetée brutalement hors de la vallée du Nil, la France éprouvait un échec complet. Les récriminations n'ont pas manqué. Comme toujours, on a cherché un bouc émissaire.... Nous croyons que notre diplomatie n'a pas été inférieure à sa tâche. Forte de son droit, elle a cherché à mettre l'Angleterre en face d'un *fait accompli* et elle y a réussi. Sans doute, elle n'eût pas trouvé intransigeants les diplomates britanniques de la vieille école. Elle s'est heurtée au *veto* absolu de ceux de l'école impérialiste, pour lesquels le droit ne compte plus. Faut-il lui faire un reproche de n'avoir pas prévu cette transformation ?

Maîtresse du Soudan, l'Angleterre s'est empressée de s'y installer comme on s'établit dans un pays qu'on ne doit plus quitter. Se

Digitized by Google

couvrant habilement de la fiction du condominium anglo-égyptien, elle a fait nommer, par le khédive, un gouverneur anglais. Ce gouverneur dispose d'un pouvoir absolu. Le pays est divisé en provinces et districts sous l'autorité d'officiers anglais. Khartoum se relève rapidement; le gouvernement y a déjà fait élever palais, casernes, collèges; on y trouve banque et hôtel. Le Soudan égyptien est, en réalité, devenu l'apanage des officiers britanniques.

Rappelons enfin que, pour solder les frais de l'expédition du Soudan, l'Angleterre fit prélever, par le gouvernement égyptien, les fonds nécessaires sur les réserves de la *Caisse de la dette égyptienne*. Devant l'opposition des représentants de la France et de la Russie, l'affaire fut portée devant le tribunal mixte[1] du Caire, puis devant la Cour d'appel d'Alexandrie. Ces deux juridictions ayant condamné le gouvernement égyptien à restituer les sommes ainsi prélevées, le gouvernement britannique prêta 20 millions de francs au trésor égyptien. Il fit ensuite l'abandon complet de cette créance. C'est donc aux frais de l'Angleterre que l'expédition du Soudan a été faite, habile procédé dont le résultat est de resserrer encore les liens qui l'unissent à l'Égypte.

Lieut-colonel LEBLOND.

(*A suivre.*)

1. Les *Tribunaux mixtes* ont été institués en 1876. Ils sont composés de magistrats indigènes et étrangers désignés par le khédive avec l'approbation de leurs gouvernements respectifs. Leur compétence comprend les affaires entre étrangers et indigènes et entre étrangers de nationalité différente. L'Angleterre a refusé d'étendre leur juridiction au Soudan.

Digitized by Google

L'ALLEMAGNE EN EXTRÊME-ORIENT

Notre avenir repose sur la mer.
(GUILLAUME II.)

C'est en Extrême-Orient que se trouvera à l'avenir le centre de gravité des intérêts économiques d'outre-mer de l'Allemagne. (*Nauticus*, 1901.)

L'expédition de Chine est virtuellement terminée, grâce aux concessions du gouvernement chinois et à la modération des grandes puissances. Après avoir vengé collectivement les massacres de leurs nationaux et lavé dans le sang les insultes et les agressions dirigées contre leurs représentants, après avoir vigoureusement châtié les atteintes portées au droit des nations et remis en place les premières assises de civilisation que le fanatisme boxer avait détruites, les alliés ont jugé prudent de suspendre les expéditions répressives et d'adopter une attitude de conciliation. C'est de la bonne diplomatie, car une rigueur excessive eût peut-être ravivé le feu qui couve encore sous la cendre.

Malgré la signature du protocole de paix, l'intervention étrangère n'est pas complètement close : les grandes nations, méfiantes à bon droit, ont transformé en citadelle le quartier des légations à Pékin et laissé des gardes de police importantes au cœur du Tchili et sur la périphérie de l'empire, prêtes à se transformer éventuellement en avant-gardes d'une nouvelle croisade. La Russie et le Japon peuvent en quelques jours renforcer cette avant-garde en attendant l'arrivée des forces anglo-indiennes et des bataillons coloniaux de l'Indo-Chine française.

En se bornant à obtenir, sans restrictions et dans des conditions identiques, l'ouverture de tous les marchés de l'Empire du Milieu à l'activité internationale, but poursuivi depuis longtemps, l'Occident a fait preuve d'habileté. L'accord anglo-allemand n'avait eu, d'ailleurs, pour but avoué que de fixer le principe de la porte ouverte et de l'intégrité du territoire.

Digitized by Google

Il est juste de reconnaître que la politique allemande s'est efforcée d'obtenir une cohésion étroite dans l'intervention collective et le règlement définitif des questions importantes ; son action s'est surtout harmonisée avec l'attitude à la fois énergique et modérée de la politique française.

Le maréchal de Waldersee a dignement et habilement présidé au règlement de comptes. Son prestige personnel, son tact, sa prudence ont fortement contribué à régler les fréquentes contestations survenues entre différents contingents dont la vivacité militaire s'accommodait très mal de l'indétermination et du vague des diplomaties.

L'Empire allemand a supporté des charges considérables et payé chèrement l'honneur du commandement général. Les frais d'entretien de son corps expéditionnaire se sont montés à 344 millions de francs[1]. Ses pertes de vies humaines ont été particulièrement douloureuses : un diplomate distingué, le baron de Ketteler, le chef d'état-major du maréchal de Waldersee, le général von Schwarzhoff, le colonel York de Wartenbourg, brillants et savants officiers, espoirs de l'armée allemande, une quantité notable d'officiers et de soldats morts devant l'ennemi ou à la suite de maladies.

Ces sacrifices n'ont pas été stériles.

L'Allemagne a définitivement occupé dans le Grand Océan les stations nécessaires à ses flottes et s'est installée solidement en Chine à côté des grandes nations : ses négociants et ses navires de commerce se sont résolument engagés dans la voie tracée par le soldat et le marin.

Le gouvernement impérial a su se tailler en Chine, au détriment de l'Angleterre, et à force d'audacieuse initiative, de ténacité, de fermeté et d'habileté, un domaine commercial de premier ordre. Un pareil événement ne saurait nous laisser indifférents.

1. Il est probable qu'elle sera dédommagée en grande partie. L'indemnité totale de la Chine a été fixée en effet à 450 millions de taëls haïkouan, soit, à raison de 3 fr. 75 le taël, à la somme de 1,687,500,000 francs. L'emprunt à contracter par la Chine pour la payer devra être complètement amorti en 1940. Cet emprunt sera gagé par le reliquat des droits de douanes maritimes, plus le produit de l'augmentation de 5 p. 100 desdits droits. Ces droits de douane produisent actuellement 100 millions de francs par an, c'est-à-dire la somme juste suffisante pour le service de la dette antérieure de la Chine qui est de 2 milliards.

Digitized by Google

Le développement intensif de l'industrie allemande à partir de 1894, date de la conclusion des traités de commerce, devait amener l'empire allemand à s'assurer, dans toutes les parties exploitables du globe, des débouchés suffisants pour absorber l'excédent de plus en plus abondant de sa production industrielle. Les marchés européens et américains sud ayant été rapidement sursaturés et la production des États-Unis devenant au même moment encombrante et dangereuse, Guillaume II, habilement prévoyant, jeta les yeux sur l'Extrême-Orient où les sphères d'influence des grandes nations commençaient à se dessiner. Il décida aussitôt de prendre part et de provoquer au besoin le démembrement *économique* de l'Empire chinois.

L'action allemande fut conduite avec adresse et décision et se déroula rapidement en quatre actes de 1896 à 1900. Le premier acte, le prologue, fut caractérisé par l'accord franco-germano-russe, intervenu pour limiter les conséquences des victoires japonaises en Chine : l'Allemagne parut pour la première fois en premier rôle sur la scène d'Extrême-Orient. Le second acte fut l'occupation de Kiao-tchéou (fin 1897); le troisième, l'acquisition des Carolines (1899) et le partage de l'archipel des Samoa (1900); le quatrième, enfin, fut l'apothéose du Michel allemand terrassant le dragon chinois, de concert avec les contingents alliés. La scène la plus intéressante de ce dernier acte fut l'accord anglo-allemand, où l'Angleterre semble avoir joué le rôle de dupe. Le dénouement inattendu fut l'invasion du Yang-tsé par la navigation et le commerce allemands, et le coup de théâtre le renforcement condérable de la garnison allemande de Changhaï, en pleine zone d'influence anglaise.

Si Bismarck arriva trop tard pour doter son pays d'un domaine colonial capable de rivaliser avec ceux de l'Angleterre et de la France, on doit reconnaître que Guillaume II se hâta au contraire de parler en maître à Pékin et de s'approprier, le premier, une belle part du gâteau chinois. En somme, il fut l'initiateur de la curée internationale et en accepta avec orgueil la responsabilité. Le prince Henri fut envoyé à la cour chinoise pour exiger la légiti-

Digitized by Google

mation du coup de force de Tsingtau et demander des concessions dans l'hinterland du Chan-toung.

La Russie se précipita alors sur Port-Arthur qu'elle couvait des yeux depuis l'évacuation forcée des Japonais; l'Angleterre s'empressa de persuader mielleusement au Mikado de lui céder Weï-haï-weï pour tenir tête plus efficacement à l'influence russe dans le golfe du Petchili, et cela, dit-elle, au plus grand bien du Japon; la France mit la main sur Kouang-tchéou, mais n'osa pas toutefois étendre la main sur l'île d'Haïnan, complément indispensable de son empire indo-chinois; l'Italie échoua lamentablement à San-moun; le Japon enfin dut se contenter de Formose et des Pescadores en compensation de Port-Arthur et de Weï-haï-weï. En somme, à part la Russie, qui obtint façade sur mer libre, l'Allemagne fut la mieux servie.

Aussitôt installée en Chine, elle chercha à se mettre en liaison avec ses colonies spontanées de l'Amérique du Sud et constata la nécessité de s'assurer une station à proximité de la route, canal de Panama ou de Nicaragua. Les Carolines, dont Bismarck s'était déjà emparé et qu'il avait dû restituer à l'Espagne en 1885, furent achetées en 1899 pour 25 millions de pesetas au gouvernement espagnol, après le lamentable dénouement de la guerre hispano-américaine. Enfin, après de multiples incidents qui faillirent provoquer une guerre entre l'Angleterre et les États-Unis d'une part, et l'Allemagne de l'autre, cette dernière acquit les deux plus belles îles de l'archipel de Samoa, Oupoulou et Savaï, avec la capitale Apia, siège principal des intérêts allemands.

On ne saurait prétendre que ces dernières acquisitions soient, intrinsèquement, une affaire lucrative. Leur climat est très malsain; la main-d'œuvre y est tout à fait insuffisante; l'élément indigène est profondément hostile; à part quelques plantations assez prospères, à Samoa en particulier, elles ne constituent jusqu'ici qu'une vaste pépinière de cocotiers. Leur valeur relative au point de vue de l'appui offert au commerce et à la navigation est toutefois au-dessus de toute discussion. Elles forment en effet, avec les anciennes possessions de Nouvelle-Guinée et leurs annexes, une chaîne ininterrompue de stations navales admirablement placées entre l'Asie, l'Amérique et l'Australie pour *profiter des éventualités de l'avenir*[1].

1. H. Hauser, *Colonies allemandes impériales et spontanées.*

Digitized by Google

Cette chaîne se rattache au continent chinois par le solide anneau constitué par le port franc de Tsingtau, point d'appui de la flotte allemande et centre de ravitaillement d'une importance exceptionnelle.

L'entretien de cette base générale, si précieuse pour la protection du théâtre d'opérations du commerce allemand en Extrême-Orient, est jusqu'ici onéreux pour la métropole. En 1901, sur un budget de 15,375,000 francs, la subvention accordée par l'Empire s'élève à 14,765,000 francs. Mais l'argent dépensé à cet effet rapportera plus tard de gros intérêts.

Les chiffres suivants [1] permettent de se rendre compte de l'importance relative des possessions allemandes dans les mers océaniennes et chinoises :

	POPULATION BLANCHE.				BUDGET.		
							Subvention de l'Empire.
Nouvelle-Guinée et annexes.....	311	dont	184	allemands.	1,012,500 fr.	dont	887,500 fr.
Carolines, Palaos et Mariannes.....	42	—	9	—	390,000	—	358,750
Iles Marshall.....	55	—	48	—	»		»
Samoa.....	400	—	200	—	332,500	—	180,500
Kiao-tchéou.....	175	—	125	—	13,812,500	—	13,337,500
	983	dont	566	allemands.	15,375,000 fr.	dont	14,765,000 fr.

Le commerce total pour 1899-1900 se chiffre par 16 millions de francs dont 12 millions à l'importation et 4 à l'exportation.

Le territoire de Kiao-tchéou mérite une mention particulière.

Kiao-tchéou n'est, à proprement parler, ni une colonie de *peuplement* ni une colonie de *plantations* : c'est avant tout un port franc allemand destiné à l'exploitation intensive du riche hinterland du Chan-toung et un point d'appui de la flotte allemande en Extrême-Orient. Les sacrifices budgétaires que l'Empire s'est imposés depuis 1898, pour y constituer un arsenal maritime et un port de guerre de premier ordre, sont considérables et atteignent en quatre ans le chiffre de 49 millions de francs. De son côté, l'initiative privée a consacré des capitaux importants, plus de 86 millions, à l'exploitation des concessions obtenues du gouvernement chinois[2]. Le capital de premier établissement

1. D'après les données officielles de la *Deutscher-Colonial-Blatt* et les rapports des gouverneurs.

2. Société minière du Chan-toung, 15 millions de marks; société de chemins de fer, 54 millions.

Digitized by Google

engagé, soit à titre officiel, soit à titre privé, atteint donc 118 millions, et près de 150, si on fait entrer en ligne de compte les diverses entreprises particulières de construction, de navigation, etc. La concession de chemin de fer s'applique à la ligne déjà commencée Tsingtau-Tsinan, d'un développement de 450 kilomètres, et à la ligne projetée nord-sud de la Chine, Tientsin-Tchinkiang, que l'Allemagne et l'Angleterre ont l'intention de construire en commun.

En outre, l'Allemagne a obtenu le droit d'exploiter les mines dans un rayon de 15 kilomètres de part et d'autre de la ligne Tsingtau-Tsinan. D'après les ingénieurs et les missionnaires allemands, le Chantoung est très riche en minerais de fer. Le Chan-Si, qui en est le prolongement, possède également des gisements métalliques et houillers de premier ordre. La *Société minière du Chan-toung* n'aura pas toutefois besoin d'aller si loin pour trouver le précieux combustible; elle a découvert en effet, dès 1897, de riches mines de houille à 100 kilomètres de Tsingtau et à 16 kilomètres environ au sud de Weï-hsien, à proximité de la ligne Tsingtau-Tsinan, dont la première section Tsingtau-Kaumi a déjà été ouverte à l'exploitation au printemps de cette année. Les travaux de sondage et de boisage sont activement poussés et la Société espère pouvoir amener du charbon à Tsingtau au printemps de 1902.

En attendant, la ville européenne qui a surgi à la place des misérables paillotes du vieux village de Tsingtau se développe de plus en plus; elle est actuellement défendue sur les fronts de mer et de terre par des batteries et des ouvrages de campagne. La baie de Kiao-tchéou, dont l'entrée est aujourd'hui facilitée par un très beau phare, a déjà reçu à plusieurs reprises la visite des cuirassés de l'escadre allemande d'Extrême-Orient; les digues de protection sont sur le point d'être terminées; les travaux de dragage entrepris à proximité de la côte seront toutefois encore assez longs.

L'empereur Guillaume II s'intéresse vivement au territoire de Kiao-tchéou, complaisamment appelé par la presse allemande *Unseres asiatische Deutschland;* il rêve d'y créer un arsenal capable de rivaliser avec celui de Hong-Kong.

L'existence du charbon à proximité de Tsingtau présente d'ailleurs une importance extraordinaire pour l'Allemagne, tributaire jusqu'à présent du charbon japonais. Dès 1902, il lui sera possible de constituer des dépôts dans les possessions du Pacifique. Le

Digitized by Google

ministre de la marine a déjà choisi à cet effet Herbertshöhe, dans l'archipel Bismarck, Yap et Ponapi dans les Carolines, Jaluit[1] dans l'archipel Marshall et Apia aux Samoa.

Après Tsingtau, nous devons rapidement mentionner l'importance des Carolines[2] et de l'île Yap en particulier, heureusement placée au point d'intersection des grandes routes maritimes de l'avenir : Japon-Australie, San-Francisco-Philippines, Asie orientale-Panama.

Si les colonies allemandes du Pacifique ne sont pas encore sur le point de constituer une source de prospérité pour la métropole, l'Allemagne trouve heureusement des compensations dans son commerce avec la Chine et le Japon. Ses transactions avec ces deux pays ont triplé en dix ans et leur importance ne peut que s'accroître grâce à l'activité et à l'intelligente initiative de ses consuls, négociants et armateurs. Les chiffres ci-dessous donneront une idée de la progression constante des affaires :

De 1880 à 1900, le commerce allemand a passé comme importation venant de Chine de 1 million et demi à 45 millions de francs, et comme exportation en Chine de 8 millions et demi à 66 millions (non compris le matériel de guerre).

Avec le Japon, il est monté de 750,000 francs à plus de 20 millions comme importation et de 3 millions et demi environ à 88 millions à l'exportation.

Ces chiffres ont leur éloquence.

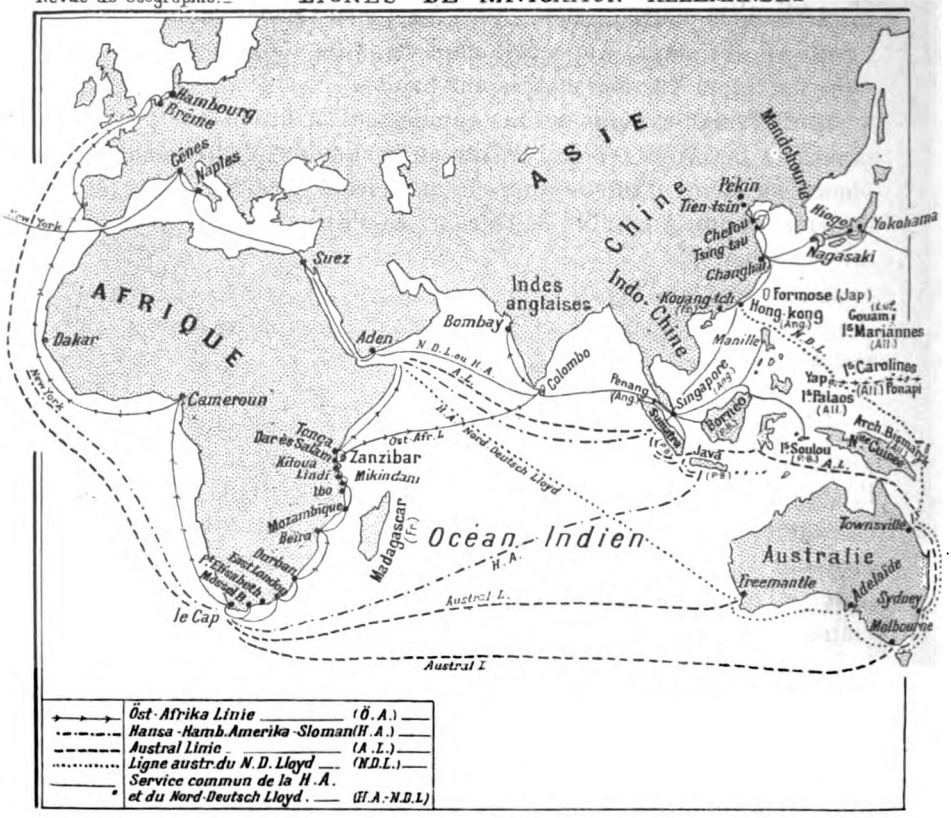
La balance commerciale est nettement en faveur de l'Allemagne; l'importation ne représente même pas la moitié de l'exportation. Le commerce de 1900 à destination de Chine ne s'est pas trop ressenti du trouble jeté dans les affaires par l'expédition internationale; le chiffre des exportations, qui était en effet de 63 millions en 1899, s'est encore accru de 3 millions pendant le dernier exercice. D'ailleurs le nombre des maisons allemandes augmente de

1. Un dépôt de charbon est déjà installé dans cette île depuis 1878.

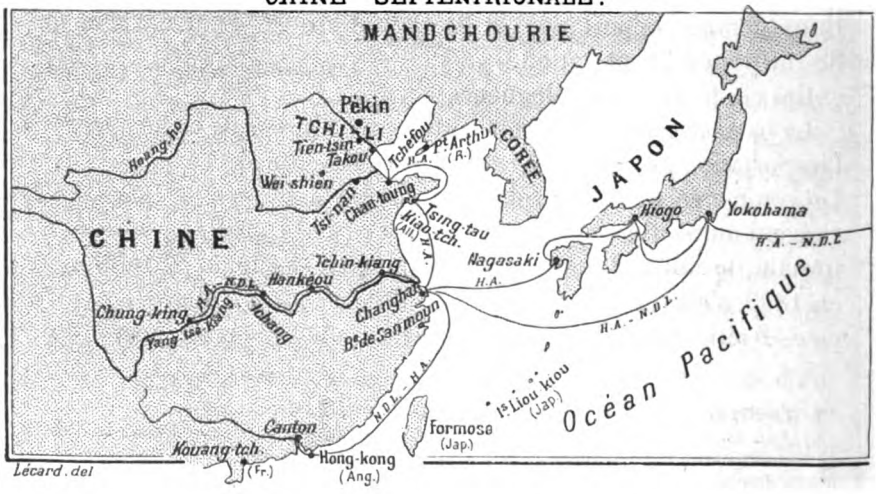
2. Yap est appelée à faire une vive concurrence à l'île américaine Guam, qui fait également partie des Carolines et qui a été cédée aux Etats-Unis par l'Espagne en même temps que Cuba et les Philippines.

Digitized by Google

LIGNES DE NAVIGATION ALLEMANDES



CHINE SEPTENTRIONALE.

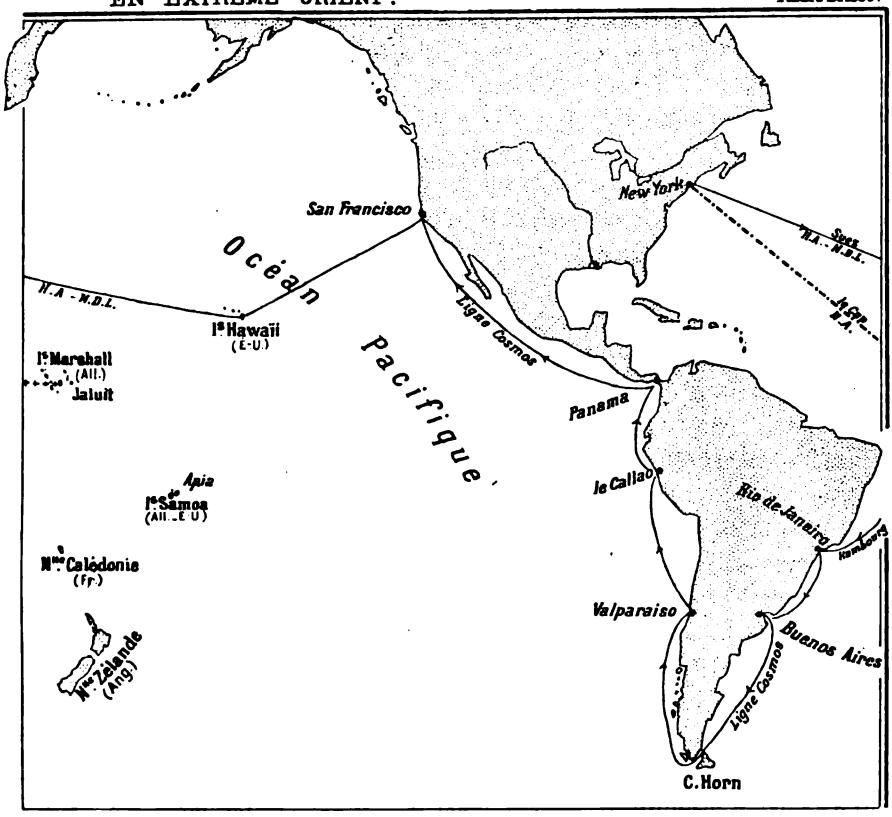


Lécard. del

Digitized by Google

EN EXTRÊME-ORIENT.

André Brisse.



INDES NÉERLANDAISES.

Digitized by Google

plus en plus dans l'Empire du Milieu : en 1875, il était de 52 sur un total de 343; en 1898, il était de 107 sur 636, avec 1043 nationaux allemands sur une population européenne totale de 11,700. Depuis, ces chiffres ont dû s'accroître dans une notable proportion[1].

Au Japon, l'Allemagne occupe le quatrième rang dans l'échelle des puissances exportatrices après l'Angleterre, les États-Unis et la Chine. La balance commerciale de 1900 fait ressortir en sa faveur un gain considérable de 67,500,000 francs.

Les négociants allemands de Yokohama et de Tokio ont fondé une association dans le but de favoriser et de développer le commerce des succursales des grandes maisons de Brême et de Hambourg. Cette association combinera ses efforts avec la société de même nature fondée à Changhaï.

Le commerce avec les Philippines s'accroît aussi d'une façon remarquable. Hambourg a reçu en 1900 pour 625,000 francs de cigares et 3,673,000 francs de chanvre de Manille; l'industrie allemande recevait jadis ce dernier produit par l'intermédiaire de Londres. Les exportations à destination des îles aujourd'hui américaines ont presque doublé en cinq ans; en 1895, elles s'élevaient à 4 millions de francs, en 1900 à 7,575,000 francs. L'importance de ce commerce inquiète déjà les États-Unis; exportant leur folie protectionniste, ils comptent appliquer à leur récente conquête un tarif douanier très élevé dans le but de réduire notablement les entrées de toutes les nations autres que les États-Unis et l'Espagne.

La balance commerciale est moins favorable avec l'Inde et la Fédération australienne, bien que les transactions totales soient très considérables.

En 1900, le chiffre des importations par l'Allemagne a été de 281 millions pour les Indes et de 153 pour la Fédération australienne contre 87 millions et 60 millions d'exportations.

L'Allemagne a donc payé en 1900 aux colonies anglaises d'Extrême-Orient un tribut de 286 millions; elle en tire une grande quantité de matières brutes destinées à son industrie qu'elle reçoit en franchise, alors que ses exportations, composées surtout

1. Il existe une banque allemande asiatique avec succursales à Tien-tsin, Changhaï, Tsingtau, Calcutta. Elle a été fondée en 1889 au capital de 5 millions de taëls de Changhaï.

Digitized by Google

de produits manufacturés, sont soumises à des droits quelquefois très élevés.

Bien que les transactions allemandes avec l'Indo-Chine française soient très modestes, il est intéressant de constater qu'elles ont une tendance à s'accroître constamment; la balance commerciale est en notre faveur. De 1890 à 1900, le chiffre des importations en Allemagne a passé de 190,000 à 4 millions de francs et celui des exportations d'Allemagne de 241,000 francs à 426,000 francs.

Il n'a pas été établi de statistique officielle pour le commerce allemand en Corée; mais l'activité du service consulaire provoque un assez fort courant d'affaires qui ne pourra que s'accentuer.

En ce qui concerne le reste de l'Asie orientale, le commerce de Hambourg est également en voie de progression.

En résumé, le commerce de l'Allemagne en Extrême-Orient (y compris la Fédération australienne) s'élève, en 1900, au total de 868 millions de francs avec un déficit commercial[1] de 187 millions, largement compensé par les bénéfices considérables résultant de l'accroissement de la navigation.

Un commerce aussi intense demandait en effet un service de navigation très développé. L'activité et l'esprit d'entreprise des grandes compagnies de Brême et de Hambourg permirent de réaliser des merveilles; celles-ci furent d'ailleurs sérieusement secondées par les subventions impériales et les encouragements personnels de l'Empereur qui s'intéressa vivement à leurs efforts. A l'heure actuelle, les vapeurs du Norddeutscher Lloyd et de la Hamburg-Amerika ne se contentent pas de transporter en Extrême-Orient les marchandises et les passagers allemands; ils drainent tout sur leur passage, grâce à leur confortable et à leurs prix de fret modérés. Ces deux grandes lignes cumulent le long cours et le cabotage, au grand détriment du pavillon anglais. L'Extrême-Orient n'est d'ailleurs qu'une partie de leur domaine.

1. Excédent des importations sur les exportations. — Importations : 527 millions; exportations 340 millions.

Digitized by Google

Le grand transit et le cabotage de Chine se répartissaient comme il suit en 1890 et 1900 :

	NOMBRE DES NAVIRES ÉTRANGERS touchant aux différents ports.			
	Long cours.		Cabotage.	
	1890.	1900.	1890.	1900.
Anglais.....	1836	3395	6633	8080
Japonais.....	267	751	46	1712
Allemands.....	393	433	677	1334
Français.....	63	376	24	115

Le cabotage du sud de la Chine tend aujourd'hui de plus en plus à passer aux mains de l'Allemagne; d'après le rapport du consul allemand de Hong-Kong, il serait assuré par 52 vapeurs allemands avec 55,000 tonnes contre 64 anglais avec 74,000 tonnes.

Les futures statistiques établiront une plus brillante proportion en faveur de la navigation allemande. Jusqu'en 1900, le Norddeutscher Lloyd représentait seul le pavillon impérial en Extrême-Orient; la Hamburg-Amerika, dérivant de l'Ouest à l'Est, est venue récemment le seconder. Après avoir racheté les vapeurs des petites sociétés allemandes de cabotage en Chine, elle a créé, de concert avec le N. D. Lloyd, un service régulier sur le Yang-tsé qui causera le plus grand dommage à la navigation anglaise sur ce fleuve.

Le Lloyd n'avait pas attendu la coopération de la Hamburg-Amerika pour accroître son rayon d'action et mener le bon combat contre le pavillon britannique. C'est, en effet, avec ses seules ressources qu'il a acheté les vapeurs des deux Sociétés anglaises de navigation, la *Scottish Oriental Steam Fleet C°* et la *Holt-Line* qui desservaient les eaux indo-chinoises et les lignes Singapour — Sydney et Hong-Kong — Sydney[1].

Un article anglais qui a fait le tour de la presse de Londres s'exprimait ainsi à ce sujet : « Depuis cet événement, presque tout « le commerce extérieur entre Singapour et Hong-Kong est aux « mains des Allemands. Les relations de l'Angleterre avec Hong-« Kong se limitent, par suite, aux lignes principales d'Europe qui,

1. Ces deux compagnies comptent 24 vapeurs.

L'effectif total du N. D. Lloyd comprend actuellement 113 vapeurs avec un tonnage de 497,642 tonnes et 10,000 hommes d'équipage. Passagers transportés : 197,226 en 1899 et 253,225 en 1900. [Charles-Roux, *La marine marchande allemande* (*Journal des Débats*, 25 et 26 septembre 1901.)]

Digitized by Google

« en raison de leurs tarifs élevés, ne peuvent lutter pour le cabo-
« tage avec le service local de nos anciens vapeurs aujourd'hui
« devenus allemands. Le riz du Siam, qui trouve un débouché
« constant dans le sud de la Chine, sera désormais uniquement
« transporté par le pavillon allemand.

« Le port de Bangkok, dans lequel le commerce anglais était
« jusqu'ici prédominant, est désormais transformé en point d'ap-
« pui important pour la navigation et le commerce allemands et
« tend à tomber exclusivement aux mains d'une nation qui se
« présente comme la concurrente la plus redoutable pour notre
« commerce de cotonnades et de produits manufacturés. Il est
« manifeste que l'influence politique de l'Angleterre au Siam et
« dans le sud de la Chine décroît rapidement. »

L'examen des douanes du Siam permet d'ailleurs de constater qu'au cours des trois dernières années la part du pavillon anglais dans le mouvement de la navigation s'est abaissée de 76 à 38 p. 100; dans la même période, la part du pavillon allemand s'est relevée par contre de 6 à 45 p. 100 [1].

L'Angleterre n'a pas essayé de lutter en créant un nouveau service de cabotage pour remplacer les lignes acquises par le N. D. Lloyd.

Cette dernière compagnie ne s'est d'ailleurs pas contentée d'acheter la *Holt-Line* et la *Scottish Fleet*, elle a augmenté le nombre de leurs vapeurs et développé leur rayon d'action en prolongeant la ligne Singapour-Labuan vers l'archipel Soulou d'une part et Manille d'autre part, et en organisant les nouvelles lignes Penang-Belawan (Deli), Singapour-Palembang, Singapour-Asahan, Singapour-Sandakan. La communication Singapour-Pontianak est projetée.

La Hamburg-Amerika ne tarda pas à être tentée par le succès du Lloyd. Après un premier accord conclu avec le Dr Wieyand, directeur de cette dernière compagnie, pour coopérer au grand service postal d'Extrême-Orient, le Dr Ballin [2], directeur de la H. A.,

1. Le passage de la *Holt-Line* au pavillon allemand s'est effectué le 1er juillet 1899 et, six mois après, le pourcent anglais s'est abaissé de 76 à 68. Le changement de pavillon de la *Scottish Fleet* a eu lieu au mois d'avril 1900 et a provoqué une chute de 68 à 38 p. 100.

2. Le Dr Ballin est une célébrité dans le monde des armateurs allemands. Agé actuellement de 44 ans, il dirige depuis 1886 la *Hamburg-Amerika*. Dans le cours des quinze dernières années, le capital de cette compagnie s'est élevé de 18,075,000

Digitized by Google

entreprit un voyage d'exploration en Asie au printemps 1901, pour reconnaître personnellement les conditions d'avenir qui s'offraient à la navigation allemande et les moyens efficaces de combiner son action avec le Lloyd. Il visita successivement Hong-Kong, Changhaï, la baie de Kiao-tchéou, Tsingtau, où il se rencontra avec le maréchal de Waldersee en tournée d'inspection, Kobe, Nagasaki, Yokohama, Vancouver, Montréal et New York.

Ce voyage fut fertile en résultats. La H. A. créa non seulement des services communs avec le Lloyd, mais organisa de nouvelles lignes indépendantes.

Les lignes combinées furent les suivantes :

1° *Allemagne — Extrême-Orient.* — Cette ligne de vapeurs postaux subventionnée (*Reichspostlinie*), fondée en 1886 par le Lloyd et exploitée en commun par les deux compagnies depuis avril 1900, a deux départs par mois. A cet effet, chacune des deux compagnies a mis en service deux nouveaux grands paquebots postaux de 11,000 tonnes et filant 17 nœuds, magnifiquement aménagés pour le transport des passagers. Ces navires partent alternativement de Hambourg et de Brême et prennent la majeure partie de leurs voyageurs à Gênes et à Naples; ils touchent à Colombo, Penang, Singapour, Hong-Kong, Changhaï, Nagasaki, Hiogo et Yokohama.

En plus de cette ligne principale, les deux compagnies entretiennent une ligne de vapeurs pour le transport des marchandises avec départ de Hambourg tous les dix jours.

2° *Service régulier du Yang-tsé.* — Après un voyage de reconnaissance effectué en décembre 1898 par le Dr Wieyand, le N. D. Lloyd avait créé, dès l'automne 1899, un service sur le Yang-tsé entre Changhaï et Hankéou; à la suite d'un accord intervenu avec la compagnie de navigation Rickmers[1], de Brême, ce service fut étendu jusqu'à Tchung-king sur le Yang-tsé supérieur. Le pavillon allemand a pris une telle importance dans ces deux dernières

à 100 *millions de francs;* le nombre de ses navires de 26 à 113; le tonnage de 67,237 tonnes à 639,000; les transports annuels de marchandises de 486,000 à 3,196,000 mètres cubes; le transport annuel des passagers de 48,131 à 166,539, et le dividende de 4 à 10 p. 100.

L'Empereur a reçu le Dr Ballin en audience particulière à son retour d'Extrême-Orient; il lui a envoyé son portrait avec cette dédicace de sa propre main : *Au pionnier infatigable et prévoyant de notre commerce allemand et de notre exportation.*

1. A l'heure actuelle les vapeurs Rickmers sont la propriété de la H. A.

Digitized by Google

années que, d'après une statistique du *Leuchtthurm* de janvier 1901, le mouvement de la navigation sur ce fleuve se répartit comme il suit : Angleterre 48 p. 100, Allemagne 20 p. 100, Japon 13 p. 100, Chine 19 p. 100.

La Hamburg-Amerika organisa, en outre, au début de 1901 la ligne Canton—Hong-Kong—Changhaï, à l'aide des bâtiments de l'ancienne *Société de cabotage chinoise* et de la compagnie Rickmers, et fit l'acquisition de la ligne postale Changhaï—Kiao-tchéou—Chefou—Tien-tsin (prolongement de la grande ligne postale de l'Empire).

Enfin deux grandes lignes de navigation ont été créées entre l'Amérique du Nord et l'Extrême-Orient :

La première, *San-Francisco—Changhaï*, transportera des marchandises en 1901 et assurera en outre le service des voyageurs en 1902; elle communiquera avec la compagnie allemande *Cosmos* dont les vapeurs, partant de Hambourg, desservent la côte orientale de l'Amérique du Sud et, après avoir doublé le cap Horn, remontent la côte orientale jusqu'à San-Francisco.

La deuxième, *New York—Changhaï*, affectée au transport des marchandises, est exploitée de concert avec une deuxième compagnie allemande et une compagnie anglaise : elle passe par le canal de Suez.

La maison *Hansa*, de Brême, exploite également, depuis peu de temps, une ligne *New York—Extrême-Orient*, qui double le cap de Bonne-Espérance, dessert les Indes orientales et revient ensuite à New York par le canal de Suez.

Les territoires impériaux de protectorat n'ont pas été délaissés par la navigation allemande. Depuis 1900, la ligne postale d'Australie établie, par le Lloyd vers Freemantle, Adelaïde, Melbourne, Sydney, a été prolongée jusqu'à la Nouvelle-Guinée et l'île Yap, dans les Carolines, où elle rejoint l'ancienne ligne Changhaï — Hong-Kong.

Il existe encore une autre communication : Sydney, Nouvelle-Guinée, Macassar, Batavia, Singapour. La compagnie Jaluit a établi en outre un petit service de cabotage entre les îles Marshall, Carolines et Palaos[1].

1. Le service de l'Australie, indépendamment de la ligne du Lloyd, est assuré :
1° Par la *Compagnie de navigation germano-australienne* avec trois départs de

Digitized by Google

Les Anglais constatent avec jalousie et dépit les immenses progrès faits en si peu de temps en Extrême-Orient par le commerce et la navigation de l'Allemagne. Le développement maritime de leur rivale industrielle dépasse de beaucoup leurs prévisions; il constitue désormais un danger qu'il n'est plus guère possible de conjurer.

Un organe de la presse hambourgeoise faisait il y a quelque temps, sous le titre *Quarante années de navigation allemande*, le rapprochement suivant :

1861. — Le *Morning Post* écrivait dans un article retentissant où on reconnaissait l'inspiration de lord Palmerston : « Les Allemands peuvent « labourer la terre, voguer dans les nuages et faire des châteaux en Espagne; « depuis le commencement des temps, il n'ont jamais eu le génie de sillonner « l'immensité des mers et de traverser même les eaux les plus étroites. »

1901. — Nous lisons dans la *Shipping Gazette* : « Il n'y a pas à dissi- « muler que la concurrence faite aux lignes anglaises par les compagnies de « navigation allemandes devient de plus en plus vive. Le pavillon de l'Alle- « magne flotte dans toutes les mers. Ses navires chargent maintenant une

Hambourg par mois; ses vapeurs doublent le cap de Bonne-Espérance, touchent au Cap, et, à leur retour par le canal de Suez, aux Indes néerlandaises dont une partie du transit leur est réservée par traité avec les lignes hollandaises;

2° Par l'*Austral-Linie* qui dessert actuellement trois lignes avec départ toutes les quatre semaines, savoir :

(*a*) Cap, Melbourne, Sydney.

(*b*) Mosselbay, Algoabay, Sydney, Brisbane, Townsville, Macassar, Soerabaya et Padang.

(*c*) Cap, Freemantle, Adelaïde, Batavia, Samarang, Soerabaya et Tjilatjap.

Il existe en outre une ligne allemande sur la côte orientale d'Afrique qui peut être considérée comme desservant l'Extrême-Orient.

La *Deutsche Ost-Afrika-Linie* a conclu en effet, en 1901, un traité avec l'Empire aux termes duquel elle s'engage, moyennant l'élévation de sa subvention de 900,000 à 1,350,000 marks, à établir pour une période de quinze ans, un voyage d'Afrique tous les quinze jours avec escales suivantes : Lisbonne, las Palmas, le Cap, Port-Elisabeth, East-London, Durban, Delagoa-bay, Beïra, Mozambique, Zanzibar, Dar-es-Salâm, Tanga, Aden, Suez, Port-Saïd, Naples, Lisbonne, Bremerhaven, Hambourg. En outre, la *Ost-Afrika-Linie* doit établir prochainement une ligne africaine orientale qui, partant de Naples tous les quinze jours, desservira Zanzibar, Kilwa, Lindi, Mikindani, Ibo, Mozambique, Beïra.

La Compagnie *Ost-Afrika* s'est, en outre, engagée à faire toucher régulièrement toutes les quatre semaines ses vapeurs de ligne Bombay-Afrique orientale à Dar-es-Salâm et à Tanga.

Le pavillon de la marine marchande allemande se montre donc régulièrement dans tous les ports de l'Afrique comme de l'Asie et de l'Océanie.

Nauticus, 1901. — *Jahrbuch für die Deutschlands Seeinterressen.*

Digitized by Google

« grande quantité de marchandises que nous étions autrefois seuls à trans-
« porter. Elle reçoit dans ses ports et expédie directement dans toutes les
« directions sans recourir à l'intermédiaire de Londres. Les conditions de
« transport menacent même de tourner à notre désavantage : déjà nombre
« de marchandises à destination de Londres vont d'abord dans les ports
« allemands et sont ensuite dirigées vers la Tamise. »

L'accord anglo-allemand qui, au début de la campagne de Chine, semblait avoir été conclu uniquement pour enrayer les empiètements de la Russie dans le nord de la Chine, n'a été qu'une vaste duperie allemande à l'égard de l'Angleterre. Il s'est borné en somme à reconnaître formellement le principe de la porte ouverte auquel aucune puissance ne s'était opposé jusque-là. En réalité, il ne visait nullement la Russie; M. de Bülow, chancelier de l'Empire allemand, a reconnu lui-même officiellement qu'il ne s'appliquait pas à la Mandchourie, dans le cas où la Russie établirait son protectorat définitif sur cette région. Cet accord, publié à grand orchestre, n'a été qu'une véritable boîte à surprise pour l'Angleterre : le diable allemand a surgi du côté où on le soupçonnait le moins, en pleine zone d'influence anglaise, à Changhaï, à Hankéou, à Tchung-king.

A Changhaï, le Dr Ballin s'est rendu acquéreur d'un grand terrain en bordure de mer et en eau profonde, à l'entrée du port, où seront rapidement établis des chantiers, des quais et des docks. Le front de mer de ce terrain dépasse 3,000 pieds. On y créera aussi un grand atelier de réparations qui complétera utilement celui de Tsingtau. En outre, le directeur de la Hamburg-Amerika a conclu, de concert avec les compagnies *Carlowitz, Arnhold et Karberg*, un traité avec la *China Merchant Steamship Company* pour la cession à bail pendant vingt-cinq ans de la plus grande partie des quais appartenant à cette dernière société.

Enfin, après l'organisation du service régulier sur le Yang-tsé, le dernier tour joué à l'Angleterre a été le renforcement de la garnison allemande de Changhaï lors de la cessation des hostilités dans le Tchi-li. L'effectif, qui était auparavant de 400 hommes, a été porté à 1080 hommes (2 bataillons et une batterie de montagne); il peut être d'ailleurs renforcé rapidement par les compagnies de débarquement de l'escadre. La mesure *in extremis* prise par le maréchal de Waldersee a naturellement excité la

Digitized by Google

mauvaise humeur de la presse anglaise. Le *Daily Mail* et le *Times* l'ont même considérée comme un affront et une menace à l'égard de l'Angleterre. La presse allemande l'a envisagée par contre comme une précaution indispensable et naturelle en raison des intérêts allemands dans le Yang-tsé[1].

L'ingérence de la navigation allemande dans cette région et le renforcement de la garnison de Changhaï ont causé de l'émoi même à la Chambre des communes, où des questions embarrassantes ont été posées au gouvernement. Lord Cranborne a dû piteusement répondre qu'il ne savait rien au sujet de l'accord intervenu entre le N.-D. Lloyd et la Hamburg-Amerika dans le Yang-tsé, et que l'augmentation des effectifs allemands à Changhaï[2] ne lui avait pas été signifiée par le gouvernement de Berlin, pas plus d'ailleurs que la durée de l'occupation. Il est probable que le ton aurait été tout autre si l'Angleterre n'avait pas eu les bras liés en Afrique australe.

On peut se rendre compte à la fois du profond ennui causé à l'Angleterre par la rivalité allemande à Changhaï et de la ténacité de l'Allemagne à conserver la situation déjà acquise, par cet entrefilet de la *Deutsche Kolonialzeitung* du 20 août dernier : « La presse anglaise a récemment répandu la nouvelle que la « Grande-Bretagne avait l'intention de *rétrocéder Weï-haï-weï* « *à l'Allemagne à condition que cette puissance se retire complè-* « *tement du bassin du Yang-tsé.* On paraît encore apprécier à « Londres l'intelligence politique des cercles directeurs allemands « au même niveau qu'en 1890. *Les milieux coloniaux n'ont* « *absolument aucune crainte de voir le comte Bülow s'engager* « *dans la voie que le comte Caprivi a naguère suivie en signant le* « *traité de Zanzibar.* »

Les intérêts allemands en Extrême-Orient sont d'ailleurs actuel-

1. Le *Berliner Tageblatt* écrivait à ce sujet le 12 juin dernier : « Le *Times* est profondément étonné de l'envoi d'une forte garnison allemande à Changhaï et pense que le peuple anglais partagera son étonnement. D'après lui, le Yang-tsé est situé dans la sphère d'inflence de l'Angleterre; Changhaï serait une ville anglaise. De son côté, le *Daily Mail* écrit, dans un article haineux, que l'acte allemand aura pour conséquence de ruiner l'influence anglaise à Changhaï. La presse anglaise semble avoir oublié l'accord anglo-allemand par lequel les deux puissances se sont engagées à respecter l'intégrité de la Chine et le principe de la *porte ouverte. Il n'y a donc pas de sphère d'influence anglaise dans le Yang-tsé, pas plus d'ailleurs qu'il n'existe de sphère d'influence allemande* ».

2. Notons en passant que l'Angleterre a 2,500 hommes à Changhaï et que la France et le Japon y ont également des garnisons.

Digitized by Google

lement protégés par des forces de terre et de mer importantes.

La brigade d'occupation de Chine, formée après la dislocation du corps expéditionnaire, compte neuf bataillons d'infanterie à 350 hommes, un escadron de chasseurs à cheval, trois batteries, une compagnie de pionniers et deux ambulances, soit un ensemble de 3,800 hommes environ[1]. La garnison permanente de Tsingtau comprend un bataillon d'infanterie de marine et deux batteries d'artillerie, soit 1,500 hommes.

L'escadre[2], récemment réduite, comprendra désormais quatre grands croiseurs, deux petits croiseurs protégés[3], quatre canonnières, trois torpilleurs de haute mer et deux canonnières fluviales, soit 15 navires avec 2,500 hommes d'équipage environ. Les canonnières et les torpilleurs remontent et observent continuellement le cours des grands fleuves et sont appuyés, le cas échéant, par un croiseur; les petits croiseurs surveillent incessamment les côtes. Le pavillon de la marine de guerre allemande se montre partout dans les eaux chinoises à côté du pavillon commercial[4].

L'Allemagne n'entretiendra probablement pas en permanence des effectifs aussi considérables en Extrême-Orient; le chancelier de l'Empire s'est borné à déclarer que la brigade d'occupation resterait en Chine tant que les circonstances l'exigeraient; mais le provisoire pourrait peut-être se transformer en définitif : l'armée coloniale est suspendue comme une épée de Damoclès sur la tête des contribuables allemands. Le bruit de sa prochaine constitution, officieusement démenti d'ailleurs, a déjà fait le tour de la presse allemande. Il est très vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, même en cas de rappel de la brigade d'occupation, il faut s'attendre à voir la garnison de Kiao-tchéou renforcée et celle de Changhaï maintenue en partie.

1. Le gros à Tien-tsin, avec détachements à Pékin, Yangtsun, Langfang, Schanhaikuan; deux bataillons et une batterie à Changhaï.

2. Elle comprenait au cours des hostilités : 4 cuirassés de ligne, 4 grands croiseurs, 7 petits croiseurs, 4 canonnières et 3 torpilleurs; elle a été successivement diminuée de 4 cuirassés et de 1 petit croiseur, puis de quatre petits croiseurs qui ont reçu l'Australie et l'Amérique comme destination.

3. Plus un, stationné dans les eaux des territoires de protectorat océaniens, mais pouvant rejoindre le gros de l'escadre le cas échéant.

4. Distribution de l'escadre au commencement du mois d'août : 2 croiseurs, 2 torpilleurs, 1 canonnière visitant les ports et les côtes du Japon; 2 croiseurs devant Tsingtau; 3 croiseurs et 1 torpilleur à l'embouchure du Yang-tsé; 2 canonnières sur le cours moyen du fleuve; 1 grand croiseur et une canonnière devant Takou; 1 canonnière à l'embouchure du Si-kiang dans le sud de la Chine.

Digitized by Google

Le maintien de forces allemandes importantes en Chine inquiète d'autant plus les Anglais que leurs communications télégraphiques avec l'Europe sont indépendantes des câbles sous-marins anglais et des lignes terrestres chinoises. Au début des hostilités dans le Tchi-li, l'Allemagne a fait immerger, en effet, dans les eaux chinoises deux câbles sous-marins Tsingtau-Chefou et Tsingtau-Changhaï[1]. A Chefou le câble allemand communique avec celui de la compagnie danoise des Télégraphes du Nord qui se relie par la Corée à la ligne terrestre russe de Sibérie. L'Allemagne est donc en relation pour ainsi dire directe avec Kiao-tchéou : elle n'a certainement pas d'indiscrétion à redouter du service officiel russe, si elle a éventuellement l'intention de jouer encore un tour aux Anglais.

Il résulte de tout ce qui précède que l'Allemagne est parfaitement outillée pour la lutte économique en Extrême-Orient. Le prestige qu'elle a acquis en présidant à l'intervention internationale a considérablement renforcé son influence. Il faut s'attendre encore à un surcroît d'activité dans ses transactions commerciales. Le Japon semblant vouloir se fermer progressivement aux produits des industries étrangères, le commerce allemand pourra y diminuer d'importance; mais sa clientèle chinoise, coréenne et sibérienne ne peut que se développer rapidement. Le chemin de fer du Chan-toung lui ouvrira bientôt le bassin du Hoang-ho; ses steamers s'engageront de plus en plus sur le Yang-tsé; enfin le chemin de fer Tien-tsin—Tchinkiang, qui se fera tôt ou tard, drainera le commerce de la masse centrale de la Chine au profit de ces deux puissantes artères. La Corée elle-même, qui semble se réveiller de la torpeur séculaire où elle était plongée, lui réserve également une part importante dans son initiation à la vie économique. Enfin, la Russie, ne pouvant fournir elle-même, avant quelques années du moins, l'outillage nécessaire à l'exploitation des régions septentrionales de la Chine qu'elle englobe dans sa sphère d'action, s'adressera à la production mécanique de sa voisine d'Europe.

C'est en Extrême-Orient, et en Chine particulièrement, que se

1. Câble Chefou, 472 kilomètres; câble Changhaï, 715 kilomètres. Ce dernier a été posé en moins d'un mois par le vapeur allemand poseur de câble le *Podbielski*.

Digitized by Google

trouvera à l'avenir le centre de gravité des intérêts économiques d'outre-mer de l'Allemagne[1].

Guillaume II recueille à l'heure actuelle le profit de l'attitude prise dans le conflit anglo-boer. Après avoir laissé espérer aux Boers quelque appui, tout au moins moral, il a trouvé plus habile et plus pratique de s'abstenir et de tirer parti des embarras du gouvernement anglais; grâce à cette politique, il a procuré à l'Allemagne, en Extrême-Orient, une position particulièrement avantageuse, aux dépens de l'Angleterre.

L'Angleterre a dû accepter les conséquences d'une situation qu'elle était impuissante à dominer, mais le danger ne la menace pas seulement du côté de l'Allemagne. La lutte économique s'annonce plus inquiétante encore de la part des États-Unis où les procédés nouvellement inaugurés par les trusts milliardaires peuvent renverser tout l'équilibre industriel et commercial du passé. De son côté, l'Allemagne pourrait en être également atteinte ; quelle que soit la rivalité des marchands, des industriels et des armateurs allemands ou anglais, leurs intérêts communs les amèneront à s'allier contre l'ennemi qui se dresse à l'horizon et dont les appétits énormes s'attaquent à l'Europe comme à l'Asie.

De cet orage grandissant sortira-t-il autre chose encore qu'une guerre économique? Quoi qu'il en soit, l'empereur allemand ne se laissera pas surprendre désarmé : il maintient avec un soin attentif son outillage de guerre à hauteur de son outillage industriel et commercial.

André Brisse.

1. *Nauticus* (1901).

Digitized by Google

LE YUN-NAN

LE CHEMIN DE FER DE LAO-KAY A YUN-NAN-SEN [1]

Les premiers Français qui, après la conquête de la Cochinchine, sont allés au Tonkin, ont été poussés par l'idée séduisante d'utiliser le Fleuve-Rouge comme voie de pénétration en Chine. Ce sont les conflits nés de leur présence qui ont amené la France à la conquête d'une colonie sur l'avenir de laquelle elle peut fonder aujourd'hui de très belles espérances [2].

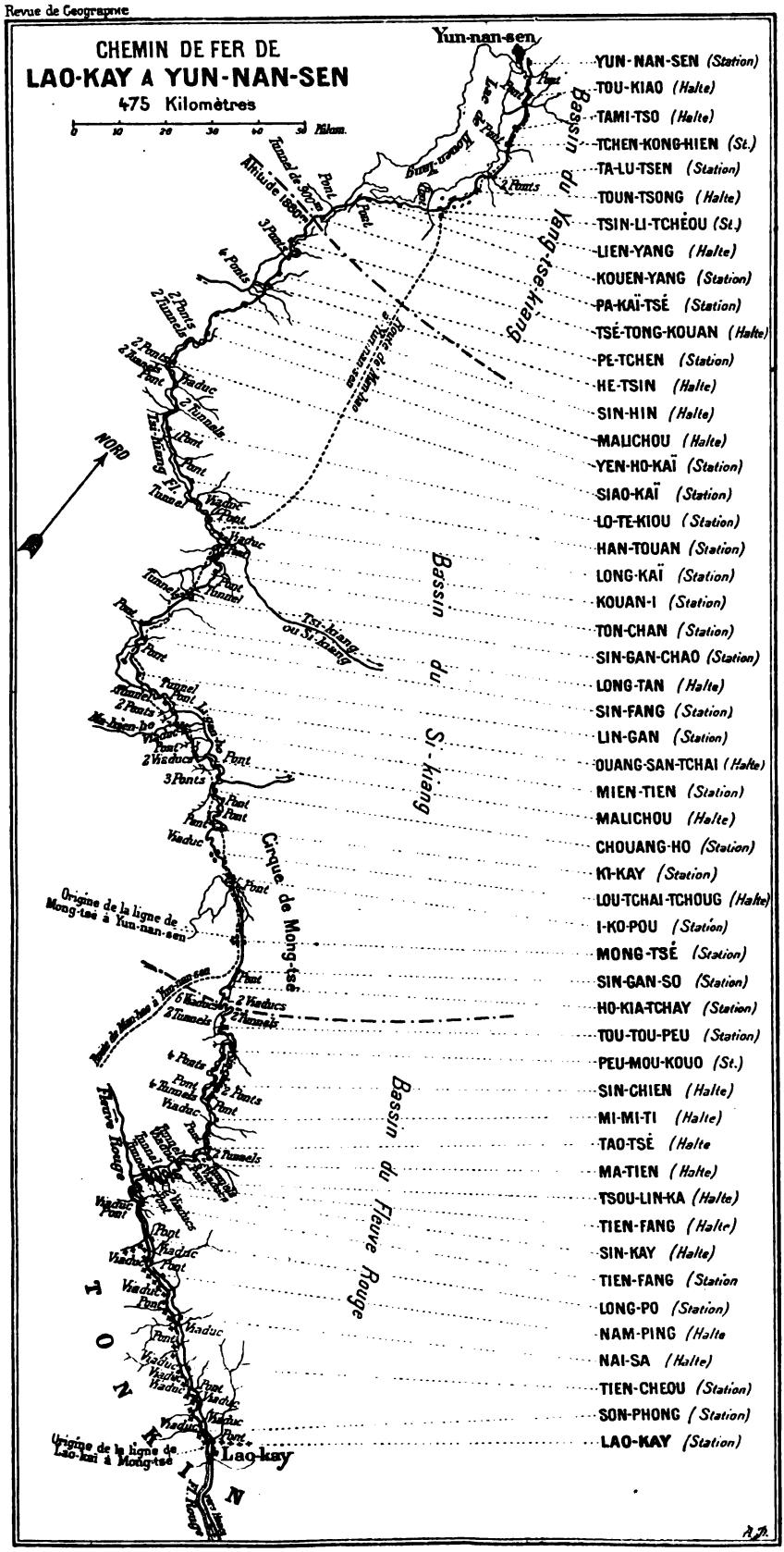
La mission Doudart de Lagrée, de 1866 à 1868, avait montré le peu de profit qu'il y avait alors à tirer de l'utilisation du Mékong comme voie commerciale et les difficultés énormes en face desquelles on se trouvait en voulant remonter le cours de ce fleuve. Cette mission a visité le Laos et le Yun-nan; Francis Garnier, qui avait pris part à la campagne de Chine et qui joua, par la suite, un rôle si important au Tonkin, a écrit un compte rendu très intéressant de cette mission.

Doudart de Lagrée et ses compagnons, arrivant au Yun-nan à une époque où la guerre contre les musulmans n'était pas terminée, avaient cependant été frappés par les ressources que présentait cette province de la Chine; la sauvagerie des pays qu'ils venaient de traverser leur en avait peut-être donné aussi une idée exagérée.

1. Voir la carte hors texte. — La province du Yun-nan fait partie d'un gouvernement qui comprend le *Koueï-tchéou*, ch.-l. *Koueï-yang*, et le *Yun-nan*, ch.-l. *Yun-nan-sen*.

2. En 1872, un négociant français, M. Dupuis, s'était rendu au Yun-nan, en remontant le Song-coï, pour conduire des convois d'armes et de munitions aux mandarins chinois. Il avait ensuite voulu fonder un établissement commercial à Hanoï. Ce sont les difficultés que souleva l'opposition des autorités annamites qui motivèrent l'intervention française, l'envoi de quelques troupes avec le lieutenant de vaisseau Garnier (1873), et finalement l'occupation définitive du Tonkin. — Voir sur ces débuts de la conquête de l'Indo-Chine : l'*Expansion européenne;* G. Niox, Paris, Delagrave. — N. d. l. R.

Digitized by Google



Digitized by Google

Depuis cette époque, et surtout depuis la destruction de la piraterie au Tonkin, les voyages au Yun-nan ont été nombreux; des hommes compétents ont étudié de plus près le pays et ont fait mieux connaître les espérances que le commerce et l'industrie peuvent concevoir de sa mise en exploitation. Cette étude est malheureusement encore très incomplète; les explorateurs se sont peu écartés des grands centres et des itinéraires les plus directs qui conduisent des uns aux autres.

En arrivant dans le pays, le voyageur a peine à se reconnaître au milieu du chaos que semblent former des montagnes à pentes raides, profondément découpées par des ravins au fond desquels coulent des ruisseaux torrentueux. Au milieu de ces montagnes, de vastes cirques, que l'on a improprement dénommés des plateaux, sont traversés par des cours d'eau qui se jettent dans des lacs sans écoulement, ou qui se perdent dans des brèches de la muraille de rochers. En d'autres endroits, des entonnoirs semblent se former actuellement encore par l'effondrement du terrain affouillé par les eaux souterraines.

L'aspect du pays peut se comparer à celui que présenterait la Suisse, si les eaux de ses lacs se perdaient dans le sol au-dessous du fond du lit des rivières qui leur servent de déversoirs. Les lacs pourraient ainsi, ou bien subsister en partie, sans écoulement apparent, ou bien même disparaître en totalité, selon la profondeur de la couche géologique sous laquelle les eaux auraient trouvé un écoulement.

Avec un peu d'attention, on arrive en effet à reconstituer le cours probable des eaux : les cirques se suivent en chapelets et, dans chacun de ces cirques, coule, sensiblement dans la même direction, un cours d'eau qui apparaît dès sa source avec un débit équivalent à celui que présentait, lors de sa disparition, le cours d'eau qui traverse le cirque précédent. Ce phénomène se reproduit de cirque en cirque, jusqu'à ce qu'enfin le lit finisse par rester définitivement à la surface du sol.

On reconnaît alors que toutes les eaux du Yun-nan sont tributaires de six grands fleuves : l'Iraouaddi, le Salouen, le Mékong, le Fleuve-Rouge, le Si-kiang et le Yang-tsé-kiang. Les vallées de ces fleuves sont loin de présenter le même aspect.

L'Iraouaddi, le Salouen et le Mékong, dont les vallées occupent, environ, un tiers de la superficie du Yun-nan, se forment vers le

Digitized by Google

point le plus élevé du massif montagneux, en plein Tibet, au delà des frontières du Yun-nan et du Se-tchouen. Certaines cartes indiquent en cet endroit des altitudes de plus de 6000 mètres; les cotes données n'ont pas été contrôlées, mais ne doivent pas être très éloignées de la réalité. Ces trois fleuves coulent sensiblement dans la direction nord-sud, dans des vallées profondément encaissées entre de très hautes chaînes de montagnes parallèles. Ces chaînes se prolongent beaucoup au sud du Yun-nan, à travers la Birmanie et le Laos. Le Yan-tsé-kiang prend sa source encore plus au nord et se trouve, dans la première partie de son cours, dans les mêmes conditions que les trois premiers fleuves.

Les sommets élevés semblent former une ligne de partage des eaux, assez peu nette et très large, qui se détache, à hauteur de Tali-fou, du massif où se forment l'Iraouaddi, le Salouen et le Mékong pour venir aboutir vers le nord du Tonkin, aux sources de la Rivière-Claire, dans les environs de Kaï-hoa-fou. Le versant sud, qui constitue la vallée du Fleuve-Rouge, s'abaisse très rapidement. La vallée du Fleuve-Rouge semble formée par une série de marches d'escalier enchevêtrées, les arêtes de ces marches étant orientées dans les directions nord-sud et nord-est, sud-ouest, cette dernière direction étant inclinée de 42 degrés environ sur le méridien. Ces deux directions sont nettement caractérisées pour le Fleuve-Rouge et ses principaux affluents; les ruisseaux qui coulent dans d'autres directions descendent par des rapides coupés de cascades au fond de failles qui semblent de formation récente. Le Fleuve-Rouge lui-même suit une faille absolument rectiligne; lorsque, par hasard, on rencontre une boucle, on constate que le fleuve a simplement contourné un éboulis, derrière lequel la faille reste bien tracée.

La vallée du Si-kiang et celle du Yang-tsé-kiang, à partir du crochet qu'il fait non loin de Tali-fou, ne présentent pas un caractère aussi nettement accusé; les dénivellations sont moindres et le massif montagneux se prolonge vers l'est en ne s'abaissant que très progressivement.

Il résulte de cette configuration que l'accès du pays est très difficile par les vallées des trois premiers fleuves, à cause des hautes montagnes, sans coupure, qu'il faut franchir pour passer d'une vallée à une autre.

Digitized by Google

Au point de vue du climat, le fond de la vallée du Fleuve-Rouge présente tous les caractères de la zone tropicale; la végétation y est la même que dans le Tonkin : palmiers, bambous, fougères arborescentes. Dès qu'on s'est élevé à une hauteur de 1000 mètres environ, il semble, au contraire, que l'on arrive à une zone tempérée; lorsque, suivant la route de Man-hao à Mong-tsé, on atteint une altitude de 2,000 mètres, on aperçoit la faille profonde que suit le Fleuve-Rouge comme une masse cotonneuse, tandis que, vers le nord, l'atmosphère est claire et le ciel absolument pur.

Sur les hauteurs, la température est encore très élevée en été, mais tombe fréquemment au-dessous de zéro en hiver. Au lieu des arbres de la zone tropicale, on trouve des chênes, des châtaigniers, des noyers, des pins et les arbres fruitiers d'Europe : pêchers, pommiers et poiriers; on rencontre beaucoup de framboisiers sauvages, arbustes qui résistent peu aux climats chauds.

La vallée du Fleuve-Rouge n'est pas très saine; elle est identique, à ce point de vue, à la haute région du Tonkin. Le haut pays est, au contraire, d'une salubrité absolue. La peste qui sévit dans les grands centres ne tient qu'à la saleté au milieu de laquelle croupissent les habitants; les pourceaux et les chiens, malgré tout leur zèle, n'arrivent pas à faire assez rapidement disparaître les ordures et les charognes jetées dans les rues. On ne cite guère d'Européens qu'ait atteints ce fléau.

Les habitants du pays sont, sur les rives du Fleuve-Rouge et dans les villes, des Chinois ayant, surtout les riverains du fleuve, pratiqué à peu près tous la piraterie au Tonkin. Les femmes de ces derniers sont, en général, des Annamites prises dans les razzias de villages tonkinois.

Les Chinois, tout au moins dans le sud, ne sont pas la population autochtone, mais des conquérants qui n'ont établi leur domination que par la force. Dans certaines parties de la province, ils sont absolument détestés; l'étranger est assez mal accueilli dans les centres qu'ils habitent.

La population indigène se compose d'un mélange de races diverses, présentant quelquefois, d'une façon relativement peu accentuée, les caractères de la race jaune. Ces indigènes, très

Digitized by Google

timides, habitent de misérables villages juchés sur des hauteurs d'un accès souvent difficile.

La densité de la population est actuellement très faible; les guerres de religion et la piraterie ont transformé en déserts de vastes étendues.

Les animaux sauvages sont rares.

Les animaux domestiques sont : les chevaux et les mulets en très grand nombre, les buffles, les bœufs, les cochons, les moutons (surtout dans les vallées du Si-kiang et du Yang-tsé-kiang), les volailles : canards et poulets.

La culture principale est le riz; viennent ensuite le tabac, le pavot destiné à la fabrication de l'opium, les arbres fruitiers, quelques céréales (blé) et les légumes.

La culture du riz nécessite, dans ces montagnes, des travaux de terrassement d'une importance qui étonne le voyageur; on rencontre à chaque instant des montagnes dont les flancs ont, sur plusieurs centaines de mètres de hauteur, été aménagés en terrasses irriguées par des ruisseaux captés à de grandes distances.

La fabrication de l'opium étant libre, il est à craindre que la culture du pavot ne tende à envahir tous les bons terrains, surtout aux environs des villes où la surface cultivable est très réduite par les cimetières, qui occupent des espaces considérables.

Cette description du pays ne paraît pas de nature à encourager les efforts de ceux qui voudraient y chercher fortune. Mais, lorsque, sortant des routes frayées, on pénètre réellement dans l'intérieur, on est étonné de l'incurie d'un peuple qui laisse de pareilles ressources à l'abandon.

Le mot route vient d'être écrit et nécessite quelques explications; par ce terme, il ne faut entendre rien d'analogue à nos routes d'Europe.

Les voyageurs suivent, en général, une piste vaguement tracée. Dans les endroits où la raideur des pentes est telle que le terrain est entraîné par les pluies, ou bien dans ceux où il faut traverser des rizières ou des marécages, la piste est pavée au moyen de rochers placés de façon que leur face supérieure soit à peu près horizontale; on s'inquiète peu du nivellement de ce pavage qui, dans les nombreux endroits où la pente est forte, forme des

Digitized by Google

escaliers dont les marches ont souvent jusqu'à 0 m. 75 de hauteur. Toutes les fois que le terrain le permet, les voyageurs ont bien soin de passer à côté de la route.

On comprendra facilement qu'une pareille conception de ce que peut être une route ne soit pas de nature à favoriser le développement du commerce; les seuls moyens de transport possibles sont les animaux de bât ou, lorsqu'un colis est trop fragile et qu'on ne peut pas le diviser en charges d'environ 60 kilogrammes, les civières de bambous portées par des hommes.

Cependant, même dans ces conditions déplorables, le trafic est très actif. Les caravanes d'animaux de bât se succèdent dans les deux sens, presque sans interruption, sur la route de Man-hao à Mong-tsé et n'arrivent cependant pas à suffire au transport de toutes les marchandises; ainsi la récolte d'opium de 1898 est restée tout entière dans le pays. La douane de Mong-tsé accusait, en 1897, un mouvement de 3,000 tonnes, d'une valeur de 14 millions et demi, et l'on ne peut évaluer la quantité qui passe en contrebande.

Les exportations consistent en étain brut et en tabac; les importations, en cotonnades et objets de pacotille portant, en général, la marque *made in Germany*.

Restent comme richesses inexploitées : les mines d'étain (les procédés rudimentaires employés aux mines de Ko-tiéou, près de Mong-tsé, les seules exploitées, ne donnent pas la moitié du rendement possible), les mines de fer, de cuivre et de charbon que l'on signale de tous côtés.

Le bétail, le mouton en particulier, dont la consommation est un luxe en Indo-Chine, ainsi que les fruits, restent en totalité dans le pays.

Les habitants ne cultivent que le riz qui leur est nécessaire; on retrouve à chaque instant des rizières abandonnées depuis des années, ainsi qu'en témoigne la présence d'arbres déjà grands. Et cependant, la famine sévit de temps en temps au Tonkin et la Chine n'arrive pas à importer la quantité de riz nécessaire à sa consommation.

Il ne s'agit donc que de créer des moyens de communication pour mettre en valeur une province riche, au climat sain, mais malheureusement ravagée depuis des années par la guerre et le brigandage.

Digitized by Google

Les moyens de communication actuels peuvent-ils être développés? — A cette question on peut répondre catégoriquement : Non.

Le Fleuve-Rouge est la seule rivière navigable; il est coupé de rapides où se perdent annuellement 16 p. 100 des jonques qui naviguent entre Lao-kay et Man-hao. Le nombre des jonques ne peut être accru, car les Thaï, qui, seuls, sont assez robustes pour faire le métier de mariniers, sont peu nombreux. En 1898, une certaine quantité d'étain brut a dû, pendant les hautes eaux, être transportée par les bateaux à vapeur de Lao-kay à Haï-phong, et il est impossible à de tels bâtiments de remonter, même pendant les hautes eaux, au-dessus de Lao-kay.

Si un touage ou un autre système à accélération des transports réussissait sur le fleuve, le transit des marchandises serait encore limité par la pénurie d'animaux de bât. Ces animaux, dont l'emploi est cependant très onéreux, sont tous employés, en toute saison, sur les routes. La mortalité par surmenage est telle qu'il n'y a pas lieu d'espérer que l'élevage, même amélioré, arrive à compenser les pertes que l'on éprouverait en leur demandant un surcroît de travail.

Une question à examiner, avant d'entreprendre la construction de la voie ferrée, dont les considérations précédentes montrent l'opportunité, est celle de l'étude de la meilleure voie de pénétration. Cette question présente un intérêt primordial.

Les Anglais ont, déjà actuellement, poussé leurs chemins de fer de Birmanie, dans la vallée de l'Iraouaddi, jusqu'à Myit-kina, vers le Tibet, et jusqu'à Thibau ou Hsi-paw, vers le Yun-nan. Les difficultés énormes qu'ils trouvent pour franchir la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de l'Iraouaddi de celle du Salouen, celles qu'ils rencontreront pour passer du Salouen au Mékong et de là au Fleuve-Rouge ont, jusqu'ici, arrêté leurs travaux. La partie qui leur resterait à construire est, non seulement plus difficile, mais encore plus longue que la totalité de notre ligne de Hanoï à Yun-nan-sen. La constitution de la vallée du Fleuve-Rouge en gradins successifs permet, au contraire, d'espérer que la construction d'une voie ferrée est possible par ce côté avec des difficultés relativement faibles.

Les voies ferrées qu'il y aurait à construire, à partir des points

Digitized by Google

où cesse la navigabilité sur le Si-kiang et sur le Yan-tsé-kiang, auraient encore un développement au moins double de celui de la voie passant par le Fleuve-Rouge.

D'ailleurs, c'est par cette voie que, depuis la pacification du Tonkin, les habitants transportent la majeure partie de leurs marchandises et que plusieurs mandarins sont passés pour rejoindre leurs postes dans la province; ce qui indique bien que c'est le Fleuve-Rouge qui offre la voie de pénétration relativement la plus facile.

Dès notre installation en Indo-Chine, la question de l'établissement des relations commerciales avec la Chine a préoccupé le gouvernement français. On peut déjà s'en apercevoir par le traité de Tien-tsin en 1885. Dix ans plus tard apparaît la question des chemins de fer : le traité de Simonosaki porte que « les voies ferrées, soit déjà existantes, soit projetées en Annam, pourront, après entente commune et dans des conditions à définir, être prolongées sur le territoire chinois ».

Comme suite à ce traité, le gouvernement impérial signait, en 1896, un contrat avec la compagnie de Fives-Lille, pour la construction et l'exploitation d'un chemin de fer allant de Dong-dang, au Tonkin, à Lang-tchéou, en Chine.

En 1897, une mission française se rendait au Yun-nan pour l'étude de la voie ferrée projetée de Lao-kay à Yun-nan-sen; et, le 10 avril 1898, la convention suivante était signée à Pékin :

« Le gouvernement chinois accorde au gouvernement français, ou à la compagnie que celui-ci désignera, le droit de construire un chemin de fer allant du Tonkin à Yun-nan-fou[1], le gouvernement chinois n'ayant d'autre charge que de fournir le terrain pour la voie et ses dépendances. Le tracé de cette ligne est étudié en ce moment et sera ultérieurement fixé d'accord avec les deux gouvernements. Un règlement sera fait d'accord. »

C'est en vue de profiter des avantages concédés par cette convention que le Parlement français vota la loi du 15 décembre 1898 autorisant le gouvernement général de l'Indo-Chine à accorder une garantie d'intérêt de 3 millions à la compagnie qui obtiendrait la concession des chemins de fer de Chine.

Les chemins de fer de l'Indo-Chine, parmi lesquels celui de

1. Yun-nan-fou est la ville désignée jusqu'ici sous le nom de Yun-nan-sen.

Digitized by Google

Haï-phong à Hanoï et à Lao-kay, sont actuellement en construction sur les fonds de l'emprunt dont cette loi du 15 décembre 1898 a autorisé l'émission. La voie ferrée reliera donc directement Yun-nan-sen à la côte.

Pendant que l'action diplomatique se poursuivait à Pékin, la mission d'études avait commencé ses travaux. Le programme adopté comportait un tracé de chemin de fer tel que les centres commerciaux reconnus de Mong-tsé et de Liu-gan-fou fussent desservis. Les pentes de la voie devaient rester dans des limites compatibles avec une traction par simple adhérence, l'emploi de crémaillères étant proscrit; les travaux d'art, viaducs et tunnels, devaient être évités dans la mesure du possible.

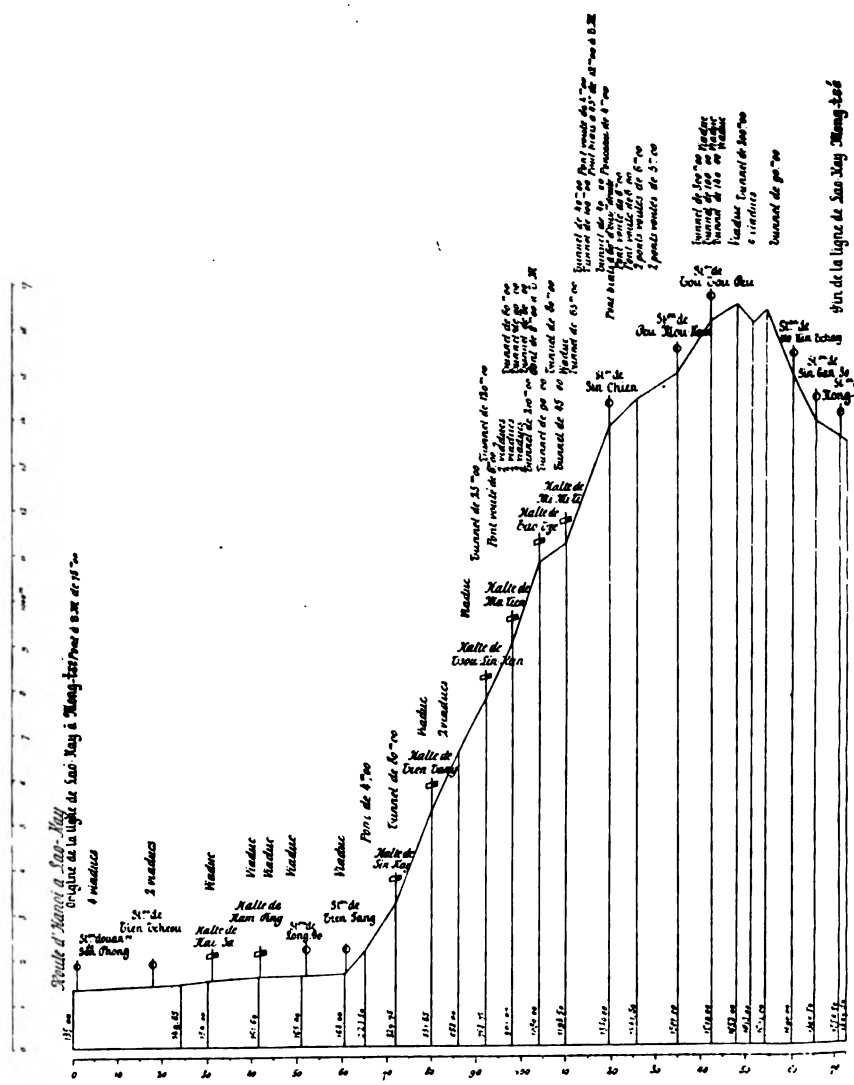
D'après les résultats de reconnaissances antérieures, on espérait ne pas rencontrer de sérieuses difficultés pour suivre ce programme dans la portion comprise entre Mong-tsé et Yun-nan-sen; les évaluations indiquaient, en effet, une différence de niveau de 800 mètres entre Mong-tsé et le point le plus élevé de la ligne, sur une distance à vol d'oiseau de 145 kilomètres, et une différence de 100 mètres entre ce point et Yun-nan-sen, sur une distance de 70 kilomètres.

La section comprise entre Lao-kay et Mong-tsé devait, au contraire, nécessiter une étude très ardue. Mong-tsé se trouve au milieu d'un cirque dont les eaux semblent être tributaires du Si-kiang; les montagnes entourant ce cirque vers le sud et l'est sont très hautes et forment une masse très large dans laquelle on ne signalait que des cols élevés. La différence de niveau entre Mong-tsé et Lao-kay était évaluée à 1,300 mètres environ.

Un tracé de ligne desservant Kay-hoa-fou et rejoignant Hanoï par la vallée de la Rivière-Claire avait été préconisé. Il fut écarté à cause des travaux d'art considérables qu'il eût nécessités aussi bien en Chine qu'au Tonkin. D'ailleurs, on comptait réaliser une économie sérieuse en utilisant, pour l'infrastructure de la voie, la route, à peu près terminée alors, qui relie Yen-bay à Lao-kay. Le point de Lao-kay était donc obligatoire.

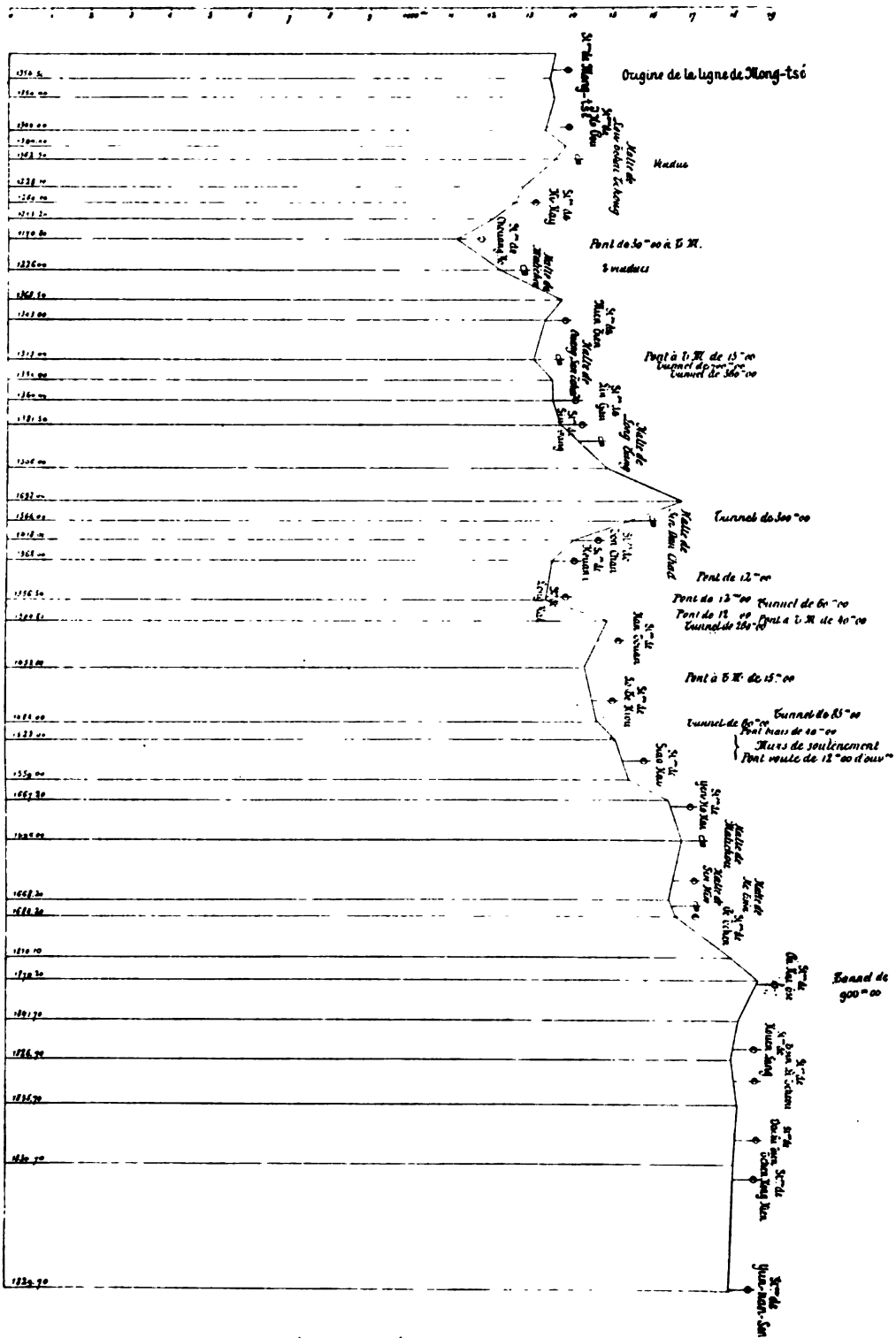
En admettant pour la voie une pente maximum de 0 m. 025 par mètre, la pente moyenne admissible devait être, au plus, de 0 m. 02 par mètre, et l'on était amené à chercher, entre Mong-tsé et le Fleuve-Rouge, un développement de ligne de 65 kilomètres.

Digitized by Google



CHEMIN DE FER DU YUN-NAN (DE LAO-KAY A MONG-TSÉ). — PROFIL EN LONG.

Digitized by Google



CHEMIN DE FER DU YUN-NAN (DE MONG-TSÉ A YUN-NAN-SEN). — PROFIL EN LONG.

Digitized by Google

A cette longueur devaient encore s'ajouter celle qui serait nécessaire pour s'élever jusqu'au col par lequel s'effectuerait la sortie du cirque et celle qui serait nécessaire pour redescendre de ce col jusqu'au niveau de la ville.

La route de Mong-tsé à Man-hao, route que suivent actuellement tous les voyageurs, et les terrains environnants ne se prêtent pas à la construction d'un chemin de fer réalisant le programme tracé. Les montagnes sont très épaisses, les cols sont à une altitude supérieure de 600 mètres à celle de Mong-tsé et la descente vers le fleuve s'effectue par une pente raide le long de laquelle il est impossible de trouver le développement nécessaire.

D'après les renseignements recueillis, un tracé suivant la vallée du Nam-ti, rivière qui prend sa source à 12 kilomètres de Mong-tsé pour se jeter dans le Fleuve-Rouge à Lao-kay, serait irréalisable pour les mêmes raisons. Une reconnaissance de cette vallée confirma pleinement ces renseignements.

Enfin, après des reconnaissances infructueuses poussées dans diverses autres directions, il fut bien constaté que le seul tracé possible est celui qui descend au Fleuve-Rouge par la vallée du Sin-chien-ho, le premier affluent de quelque importance que le fleuve reçoive en amont du Nam-ti. L'altitude des cols que l'on a à franchir pour passer de Mong-tsé à cette vallée ne dépasse pas de plus de 200 mètres celle de cette ville et le développement nécessaire, de 95 kilomètres au moins, peut se trouver dans les vallées d'affluents que le Sin-chien-ho reçoit sur sa rive gauche.

Les travaux de lever topographique et d'avant-projet de la ligne furent alors poussés activement et terminés en 1899. Ils ont abouti à l'établissement d'un tracé dont il n'y aura certainement pas à s'écarter pour la construction de la voie.

En partant de Lao-kay (voir le plan général et le profil en long), on rencontre immédiatement un des ouvrages d'art les plus importants de la ligne, le pont qui franchit le Nam-ti. Ce pont, le plus grand de tous ceux qu'il y aura à construire, a une longueur de 75 mètres. Des travaux analogues, déjà commencés antérieurement, à Lao-kay même, ont montré que la construction de cet ouvrage ne présentera pas de difficulté.

Tous les autres ponts ou viaducs que comporte le tracé adopté sont de beaucoup moindre importance; ils sont divisés par des

Digitized by Google

piles réduisant à 12 mètres au maximum la portée de chaque arche ou travée. Les fers à employer pour les tabliers des viaducs seront donc de relativement faibles dimensions et le transport n'en sera pas incommode.

De Lao-kay jusque vers Sin-kay, à l'embouchure du Sin-chien-ho, la ligne suit, d'une façon presque absolue, la berge du Fleuve-Rouge; elle ne s'en écarte que pendant une dizaine de kilomètres, vers Tien-tchéou, pour passer par la faille rectiligne dont il a été parlé plus haut, au lieu de suivre une des boucles.

Dans cette portion, la voie commence à s'élever peu à peu par rapport au fleuve. Les cours d'eau à franchir sont très nombreux, mais peu considérables.

A partir de Sin-kay, le tracé remonte la vallée du Sin-chien-ho.

Ce cours d'eau, depuis sa source jusqu'à mi-distance de Sin-chien à Mi-mi-ti, coule, avec une faible pente, dans une vallée de largeur variable, entre des montagnes dont les déclivités ne sont pas très fortes. Ensuite, la pente du lit s'accentue; la vallée se rétrécit au point que dans certains endroits, dans les environs de Tao-tsé, la rive gauche est une muraille verticale de 60 mètres de hauteur, du haut de laquelle les affluents tombent en cascades; au sommet de cette muraille se trouve une plaine formant palier. Entre Tao-tsé et Ma-tien, la pente du Sin-chien-ho va jusqu'à dépasser 0 m. 10 par mètre; la vallée est toujours très encaissée et se trouve encore, en de nombreux endroits, étranglée entre des murailles à pic. Au delà, la pente du lit diminue, le massif de la rive gauche est découpé par les vallées de nombreux affluents et la vallée s'élargit un peu.

Cette configuration du terrain entraîne pour la voie la nécessité absolue de se trouver, vers Tao-tsé, au niveau du palier dont il vient d'être parlé. Ce résultat a pu être obtenu par l'utilisation de tout le développement qu'il est possible de trouver dans les vallées des affluents. La ligne, depuis l'embouchure du Sin-chien-ho jusqu'à Tao-tsé, est à flanc de coteau; les travaux d'art, tous de faible importance, sont nombreux, les rayons de courbure de la voie sont faibles et la pente est, sur presque tout le trajet, de 0 m. 025 par mètre.

De Tao-tsé jusqu'à la source du Sin-chien-ho, la ligne remonte la rivière et les difficultés ne se retrouvent qu'entre Tou-tou-peu et Ho-kia-tchay, lorsqu'il s'agit de franchir la coupure qui

Digitized by Google

donne accès dans le cirque de Mong-tsé. A Tou-tou-peu est un premier col par lequel on entre dans un cirque fermé où il a fallu, pour arriver à franchir le second col, un peu avant Ho-kia-tchay, adopter un tracé aussi contourné que celui que l'on rencontre entre Sin-kay et Ma-tien. C'est là une des sections où les ouvrages d'art sont non seulement très rapprochés, mais aussi relativement importants; le plus long tunnel ne dépasse cependant pas 300 mètres; les pentes de 0 m. 025 sont encore fréquentes.

A Ho-kia-tchay, on accède à la vallée du Si-kiang, dont les lacs sans écoulement du cirque de Mong-tsé sont probablement tributaires.

Depuis Mong-tsé le tracé a suivi, jusque vers Long-kaï, la route de Man-hao à Yun-nan-sen. Il a dû ensuite s'en écarter pour éviter des ouvrages d'art de grande importance.

Après être sortie du cirque de Mong-tsé par un seuil peu élevé, a ligne remonte d'abord le cours d'un affluent du Si-kiang, le Liu-gan-ho, qui disparaît à plusieurs reprises pour passer d'un cirque dans un autre. Des tunnels ont été nécessaires pour franchir un des seuils qui séparent ces cirques.

Le chemin de fer remonte ensuite le cours du Si-kiang (ou Tsi-kiang) lui-même, qui coule aussi dans un cirque fermé qui s'étend très loin vers l'est jusque vers la limite du Yun-nan et du Kouang-si.

Les difficultés sérieuses ne se présentent de nouveau que, entre Tsé-tong-kouan et Pa-kaï-tsé, lorsqu'il s'agit de passer du bassin du Si-kiang à celui du Yang-tsé-kiang. Il n'a été trouvé aucun moyen d'éviter un assez long tunnel; ce tunnel, le plus long de toute la ligne, aura environ 900 mètres. C'est en ce point que la voie atteint son maximum d'altitude, 1,880 mètres environ. Avant ce tunnel, la pente de voie est, à plusieurs reprises, de 0 m. 025 par mètre. A la sortie, une descente en pente douce amène au bord du grand lac de 50 kilomètres de longueur sur 10 de largeur, à la pointe nord duquel se trouve Yun-nan-sen.

La longueur totale de la ligne est de 475 kilomètres environ.

En résumé, nous espérons avoir établi que la France a un intérêt capital à la construction du chemin de fer de la côte à Yun-nan-sen. On est en droit d'attendre de beaux résultats de l'établissement d'une ligne qui détournera, au profit de notre colonie de

Digitized by Google

l'Indo-Chine, une grosse partie du trafic actuel de Hong-kong et de Canton.

On peut estimer que le programme que l'on s'était tracé pour l'étude du projet a été exactement suivi; la ligne dessert les centres indiqués et les trois vallées du Fleuve-Rouge, du Si-kiang et du Yang-tsé-kiang; la pente de la voie n'atteint, en dehors de la section Sin-kay—Tao-tsé, que sur de faibles longueurs 0 m.025 par mètre; les travaux d'art sont nombreux, il est vrai, mais ils étaient impossibles à éviter et le tracé a été établi de façon à réduire au minimum l'importance de chacun d'eux. Somme toute, la construction d'une ligne ferrée comportant seulement des ponts de longueurs inférieures à 75 mètres et tels que la portée de chaque arche ou travée ne dépasse pas 12 mètres, et de tunnels de moins de 900 mètres ne peut pas être considérée comme un tour de force.

La seule difficulté sera peut-être le recrutement et l'alimentation des ouvriers dans un pays actuellement pauvre et peu peuplé; mais elle pourra être facilement résolue par une entente, à laquelle il y a toujours moyen d'arriver, avec les autorités chinoises.

Il ne reste plus qu'à souhaiter que la marche des travaux soit assez rapide pour qu'on puisse voir prochainement se réaliser les espérances qu'avaient conçues les premiers Français venus en pionniers au Tonkin.

Commandant L. Schmidt,
Chef d'escadron d'artillerie de marine.

Digitized by Google

IL FAUT REBOISER

Parmi les nombreux Congrès réunis à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, le Congrès de Sylviculture fut un des plus suivis; les questions de son programme présentaient, en effet, un intérêt économique majeur pour l'avenir de notre pays.

La *Revue de Géographie* se félicite de pouvoir présenter à ses lecteurs les deux très intéressantes notes suivantes sur cette importante question du reboisement.

La première, *Avenir économique des pays montagneux*, due à une plume aussi compétente qu'autorisée, résume les considérations d'ordre général et économique.

Dans la deuxième note, *Du reboisement des montagnes*, un des fonctionnaires les plus distingués de l'Administration des Forêts a bien voulu mettre au point, de la manière la plus exacte, l'état actuel de cette question en France.

LA RÉDACTION.

AVENIR ÉCONOMIQUE DES PAYS MONTAGNEUX

En présentant aux Chambres, en 1826, le projet du *Code forestier* qui fut adopté en 1827, M. de Martignac disait : « La conser-« vation des forêts est l'un des premiers intérêts des sociétés et, « par conséquent, l'un des premiers devoirs des Gouvernements ». Au Congrès de 1900, M. Cardot, inspecteur des Forêts, s'exprimait en ces termes : « On est de plus en plus alarmé, en France et dans « la plupart des contrées européennes, de la dégradation du sol « des montagnes. Après des défrichements, des déboisements « imprudents qui avaient pour objet d'étendre la zone des cul-« tures et celle des pâturages, on s'aperçoit que ces cultures et « ces pâturages souffrent d'une stérilisation progressive et « deviennent de plus en plus impuissants à fournir des moyens « d'existence aux populations des régions montagneuses. Celles-ci

Digitized by Google

« se dépeuplent; dans nos Alpes françaises, dans les Pyrénées, « c'est un courant continu d'émigration vers les pays étrangers. « Dans le Plateau central et dans la plupart de nos autres régions « montagneuses et de collines, c'est un afflux vers les grandes « villes. On s'aperçoit aussi, un peu partout, que le régime des « cours d'eau s'est gravement altéré. Les ruisseaux sont devenus « torrents. Nos rivières et nos grands fleuves s'ensablent, s'assèchent « de plus en plus en été, deviennent de plus en plus impropres à « la navigation; leurs crues sont fréquentes, et les dégâts dus aux « inondations vont en se multipliant et en s'aggravant ».

Dans un savant rapport, M. Mélard conclut, d'autre part, après avoir comparé la production et la consommation du bois dans le monde, « qu'il pèse sur l'avenir de l'approvisionnement en bois « des nations civilisées une incertitude et une menace qu'il serait « imprudent d'écarter comme un présage de mauvais augure; « l'Europe, en particulier, serait coupable de se reposer dans une « fausse sécurité; c'est dans ses forêts qu'elle devra, avant deux « ou trois générations, trouver son approvisionnement; il n'est « que temps de s'occuper de leur conservation et de leur amélio- « ration, de chercher à en accroître l'étendue et la richesse ».

Il ressort, en effet, des statistiques soigneusement contrôlées que l'Europe occidentale et méridionale importe annuellement une énorme quantité de bois, *pour plus de 1,200 millions de francs*, et que les pays producteurs : Suède, Russie, Canada, Autriche-Hongrie, États-Unis, Finlande et Norvège voient leurs forêts disparaître peu à peu, alors que leur population et, par suite, leurs besoins intérieurs augmentent rapidement.

La France paye à l'étranger un tribut annuel de 115 millions de francs pour le bois qui lui est nécessaire, ce qui correspond à l'exploitation rationnelle de près de 5 millions d'hectares de forêts régulièrement aménagés, superficie sensiblement égale à celle de 8 départements français.

La question du bois présente donc pour notre pays une importance économique de premier ordre; il ne s'agit plus seulement, à notre époque, de *conserver* les forêts, il faut *reboiser*, car la disette de bois est prochaine : « Le bois est une marchandise qu'on use plus vite qu'on ne la fabrique ».

Digitized by Google

A vrai dire, tous les problèmes techniques que soulevait la question du reboisement, il y a un demi-siècle, ont été résolus; de grands résultats ont même été obtenus pour certaines régions de notre patrimoine national; nous n'en citerons qu'un seul, celui du reboisement de la Sologne.

C'est au plateau de Sologne (504,450 hect.) que pouvait s'appliquer naguère, à juste titre, ce dicton funèbre : « Lande tu as été, « lande tu es, lande tu seras ». M. Salvat disait déjà, en 1843 : « Après avoir parcouru les champs privilégiés de la Beauce et du « Gâtinais, le voyageur traverse la Sologne, vastes plaines incultes « où règne la triste bruyère, avec de rares métairies, des habitants « rachitiques et de maigres troupeaux. La Sologne, au cœur de la « France, à 30 lieues de sa capitale, offre encore au voyageur sur- « pris ce spectacle de la misère et de la stérilité. Sa population a « toutes les privations et toutes les douleurs de la maladie, alors « que partout autour d'elle le sort des hommes s'améliore ».

« C'est une province qui n'appartient que de nom à la France, « s'écrie quelques années plus tard M. Heurtier, directeur de « l'Agriculture, car on ne possède pas le néant, et la Sologne, c'est « la stérilité et la misère. »

Les terres de Sologne se vendaient alors au prix moyen de 50 francs l'hectare, et la population de toute cette contrée ne dépassait pas 120,000 habitants en 1846.

A partir de 1858, sous l'impulsion du Gouvernement, des autorités locales et d'un certain nombre de grands propriétaires, l'œuvre du reboisement commence, amenant à sa suite d'importants travaux de dessèchement, d'ouverture de routes, de creusement de canaux.

En moins de trente ans, 80,000 hectares de bois de pins sont plantés, remplaçant les bruyères; 3,300 kilomètres de routes sont ouverts; 3,000 hectares de marais desséchés; 43 kilomètres de canaux sont creusés.

Les terres incultes sont devenues des bois, des prairies naturelles ou artificielles, des champs de céréales, des vignes. Le prix moyen de l'hectare s'est élevé de 50 à 500 francs : la valeur du sol a donc décuplé.

Digitized by Google

Les vieilles constructions en terre et en bois sont remplacées par des maisons en briques, élégantes et propres. La population solognote passe de 120,000 à 155,000 habitants, ayant ainsi augmenté de 29 p. 100 en trente années, alors que la population restait stationnaire presque partout, en France, dans les campagnes.

Tels ont été, pour la Sologne, les résultats du reboisement, véritable cause de tous les progrès qui l'ont suivi; voilà une œuvre admirable de *colonisation intérieure*, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui pourrait, sans contredit, supporter à son avantage la comparaison avec d'autres entreprises de colonisation lointaine, plus onéreuses, plus aléatoires et finalement moins productives et moins utiles, peut-être, au point de vue national.

Combien d'autres régions françaises ne pourraient-elles pas être l'objet d'une mise en valeur analogue à celle de la Sologne : landes de Bretagne, plaines crayeuses de la Champagne, causses et plateaux stériles du centre de la France, garrigues et collines dénudées du Midi, avant-terrasses des Pyrénées, sommets de collines en friches, marais épars, terres si nombreuses encore qui sont trop pauvres pour la culture intensive et rémunératrice, ou trop éloignées des habitations pour être cultivées à frais réduits, etc.; les champs ouverts à notre activité, sur notre sol, sont ce qui manque le moins !

Mais si l'on passe des pays de plaines pauvres ou de collines désertiques aux régions montagneuses, l'intérêt du reboisement se manifeste beaucoup plus grand encore.

En dehors de la beauté grandiose et sauvage des sites alpins, les premiers faits qui fixent et retiennent l'attention du voyageur, dans nos Alpes centrales et méridionales, sont la pauvreté des habitants de la montagne et l'abandon progressif du pays par la partie la plus robuste de sa population. On doit citer, en particulier, les deux départements des Hautes-Alpes et des Basses-Alpes dont la population se montait, en 1866, à 265,000 habitants et qui, en 1896, n'en comptaient plus que 231,000, ayant subi une diminution de 34,000 habitants ou de 13 p. 100 en trente années, bien que le taux de la natalité se soit maintenu dans les Alpes un peu supérieur au taux moyen de la natalité en France.

La gravité d'un fait aussi considérable ne saurait échapper,

Digitized by Google

même aux moins clairvoyants, car il s'agit en l'espèce d'une région frontière, en contact avec les masses denses de la population piémontaise dont l'afflux commence à se faire sentir déjà dans nos vallées, les menaçant, avec le temps, d'une sorte de dénationalisation; c'est l'invasion pendant la paix, lente mais sûre, en vertu du phénomène naturel de l'endosmose.

Si, au lieu d'être déboisées, nos montagnes des Alpes étaient couvertes de forêts comme les Vosges et le Jura, le paysan trouverait dans leur exploitation le travail et les salaires qui lui manquent; un commerce permanent s'établirait dans la vallée, développant l'aisance. Actuellement, à part les travaux de l'été, garde des troupeaux et culture de quelques maigres champs de seigle et de pommes de terre, le montagnard n'a pour lui-même dans le présent, ni pour sa famille dans l'avenir, aucune ressource de travail et de profits à espérer. Pendant les huit longs mois de l'hiver alpin, il habite le sous-sol de sa maison qu'il partage avec ses animaux pour profiter de leur chaleur, car le froid est intense et le bois est rare. Sa nourriture se compose uniquement de pain de seigle cuit à l'automne, noir et dur, de lait et de pommes de terre.

Et cependant, il existe, au delà de ces montagnes glacées, des pays riches où l'on mange du pain blanc, où le soleil brille, où l'on peut trouver du travail pendant toute l'année; les voies de communication nouvellement ouvertes semblent inviter à y descendre. Les pensées du jeune montagnard se sont enfuies bien des fois déjà vers ces contrées heureuses; son grand-père n'avait jamais quitté la vallée; son père est allé travailler pendant l'hiver, plusieurs années de suite, à Lyon ou à Marseille, mais il est revenu; — quant à lui, il quittera la montagne, un matin d'automne... pour n'y plus revenir.

En proie, pendant de longs siècles, aux abus de la pâture libre qui dévastait tout, les forêts des Alpes ont disparu et nos montagnes présentent sur une notable partie de leur étendue le spectacle le plus navrant de la désolation et de la ruine. La faible couche d'humus qui recouvrait leurs versants a été presque partout entraînée par les déluges d'eau provenant des orages ou de la fonte des neiges et que les forêts ne retenaient plus; maintenant, le roc s'y montre à nu. Les torrents se sont formés, déchirant de plus en plus profondément les parties tendres de la montagne; leurs affouil-

Digitized by Google

lements provoquent la chute de leurs berges et des millions de mètres cubes de terre et de roches brisées sont entraînés dans les vallées. Ailleurs, les montagnes glissent ou s'effondrent.

Partout où les forêts ont disparu, les cours d'eau sont inutilisables au point de vue industriel, en raison de l'irrégularité de leur régime.

A cette triste situation, il n'y a qu'un remède, le *reboisement et la restauration des terrains en montagnes.* Toutes les études préliminaires ont été faites; des expériences ont démontré irréfutablement que là était le salut; bien plus, des lois ont été votées qui prescrivent et réglementent le reboisement et la restauration des terrains. L'œuvre grandiose est d'ailleurs déjà commencée; lorsqu'elle sera réalisée, les éboulements ne se produiront plus qu'exceptionnellement; le danger permanent des crues subites et des inondations se sera évanoui. Au-dessous de la zone des forêts reconstituées, il sera possible de créer des prairies arrosées et même des cultures. La population cessera de décroître dans nos montagnes; l'aisance y remplacera peu à peu la misère.

Changés en ruisseaux bienfaisants, les torrents prendront un cours régulier qui s'étendra progressivement à l'ensemble du régime des eaux du pays alpin; — alors *le problème de l'utilisation des forces motrices en réserve dans les Alpes se posera industriellement.*

Est-il téméraire d'espérer, ou simplement prématuré de dire que le jour viendra où, de même qu'on voit actuellement les grandes industries du pays se grouper autour des bassins houillers, on pourra compter de nombreux centres industriels échelonnés dans les vallées alpines le long des cours d'eau régularisés?

La solution du problème du transport à distance de l'énergie électrique viendra en son temps donner à l'utilisation des forces motrices des cours d'eau des Alpes une valeur économique dont il est impossible d'évaluer dès maintenant l'importance.

A tous les points de vue, le reboisement de nos montagnes est une *œuvre nationale.* « C'est un des plus puissants leviers dont on « puisse se servir pour améliorer le sort des pays pauvres et « déshérités et ramener la richesse et la prospérité dans ceux « qu'ont ruinés l'imprévoyance des hommes ou la fureur des élé- « ments » (M. Leddet).

F. D.

Digitized by Google

NOTE SUR LE REBOISEMENT DES MONTAGNES

1° Historique. — Législation. — Statistique.

La question du reboisement des montagnes est agitée depuis un siècle. Mais, au début, elle ne préoccupait guère que les populations échelonnées le long des torrents et quelques savants, ingénieurs ou administrateurs, qui avaient eu l'occasion de visiter les Alpes de Provence et avaient pu constater le danger que la dénudation des montagnes faisait courir, non seulement aux vallées voisines, mais encore à l'ensemble du territoire.

Chacune des inondations qui dévastaient périodiquement la région du Midi était bien suivie d'une campagne de presse destinée à appeler l'attention des pouvoirs publics sur l'urgence des mesures de protection à entreprendre; dès que le danger avait disparu, l'agitation cessait jusqu'au jour où une nouvelle catastrophe venait réveiller l'opinion publique.

Cette apathie s'explique facilement : d'abord, la région des torrents était peu connue de la masse du public à raison des difficultés d'accès; d'un autre côté, si quelques ingénieurs étaient convaincus de l'efficacité du reboisement, il n'en manquait pas d'autres pour dénier à la forêt une influence quelconque sur le régime des eaux. Enfin, les montagnards, qui prévoyaient que l'exécution des travaux causerait une gêne dans le mode de jouissance de leurs terrains, préféraient courir les risques des désastres qu'ils espéraient toujours éviter et auxquels, d'ailleurs, ils avaient fini par s'habituer.

Aujourd'hui, la situation s'est profondément modifiée : les chemins de fer ont amené dans les Alpes de nombreux touristes séduits par la beauté sauvage de leurs sites; les troupes alpines ont parcouru toute la zone frontière, de Nice au lac Léman; la bicyclette elle-même a contribué dans une large mesure à faire connaître une région jadis à peu près ignorée. Tous ces voyageurs ont été frappés de l'état de délabrement des Alpes françaises et se préoccupent de leur restauration. Le reboisement, qui était autrefois une question régionale, est devenu ainsi une œuvre vraiment nationale. La recherche et l'utilisation des chutes d'eau pour la produc-

Digitized by Google

tion de l'énergie électrique, qui sont, en ce moment, l'objet de tant de convoitises, ont encore augmenté l'intérêt qui s'attache à la montagne.

C'est à un jeune ingénieur, Surell, que revient l'honneur d'avoir signalé au public l'extrême gravité du danger et les moyens à employer pour le conjurer. Son *Étude sur les torrents des Hautes-Alpes*, publiée en 1840, sous les auspices de M. Dufaure, alors ministre des Travaux publics, renferme une analyse rigoureuse des faits, indique les solutions à adopter et les résultats que l'on doit attendre du reboisement de ces régions.

Le premier jalon était posé; mais les événements politiques ultérieurs amenèrent un assez long temps d'arrêt, et c'est en 1860 seulement que fut rendue la première loi sur le reboisement des montagnes, réclamée par le pays à la suite des inondations de 1856.

L'exécution de la loi du 28 juillet 1860, votée *à titre d'essai*, fut confiée à l'Administration des Forêts.

Ses principales dispositions sont les suivantes :

1° L'État peut accorder des subventions en nature ou en argent pour le reboisement des terrains situés sur le sommet ou sur la pente des montagnes (reboisements facultatifs);

2° Dans le cas où l'intérêt public exige que des travaux de reboisement soient rendus obligatoires par suite de l'état du sol et des dangers qui en résultent pour les terrains inférieurs (reboisements obligatoires), un décret, rendu en Conseil d'État, déclare l'intérêt public des travaux, fixe le périmètre des terrains dans lesquels il est nécessaire d'exécuter le reboisement et règle les délais d'exécution. — Les propriétaires de terrains compris dans ce périmètre sont mis en demeure d'effectuer les travaux prescrits; s'ils s'y refusent ou s'ils sont dans l'impossibilité de les exécuter, l'État les prend à sa charge. Dans ce cas, il peut exproprier les terrains périmétrés appartenant aux particuliers, tandis qu'il ne peut acheter qu'à l'amiable ceux des communes.

Les particuliers et les communes ont d'ailleurs la faculté de rentrer en possession de leurs terrains en remboursant à l'État toutes ses avances, ou bien de s'exonérer de ce remboursement en en abandonnant à l'État la moitié de leur propriété.

Le champ d'application de la loi se partage en trois grandes régions montagneuses : les Alpes françaises, les Cévennes et le Plateau central, et les Pyrénées.

Digitized by Google

Pendant les premières années, on s'attacha surtout à créer, sur divers points, des massifs forestiers par voie facultative, avec le concours des communes et des particuliers largement subventionnés par l'État, et, simultanément, l'on élaborait les premiers projets de périmètres obligatoires appelés à être décrétés d'utilité publique.

L'application des mesures coercitives de cette loi souleva, dans certaines populations de montagne, des craintes plus ou moins spontanées qu'exploitèrent, à l'envi, bien des gens avides de popularité, et le Gouvernement fut conduit à présenter une nouvelle loi, promulguée le 8 juin 1864, autorisant la substitution du gazonnement au reboisement dans certains cas; mais l'expérience ne tarda pas à démontrer que le gazonnement est presque toujours irréalisable sur les terrains dégradés, ruinés ou instables, dont la restauration est d'intérêt public.

On put néanmoins établir une série de périmètres dans lesquels les travaux d'utilité publique reçurent un développement relativement considérable, qui permirent d'observer les côtés faibles de cette législation si nouvelle et d'étudier les perfectionnements à lui apporter.

Aussi, dès 1876, le Gouvernement présenta au Parlement un nouveau projet qui, après maintes discussions, aboutit à la loi du 4 avril 1882 sur la « *Restauration et la conservation des terrains en montagne* » aujourd'hui en application.

Cette loi comporte, comme celle de 1860, des dispositions de deux ordres bien distincts.

D'une part, les mesures *préventives* ou *d'encouragement* destinées à procurer aux parties de montagnes non encore dégradées, soit un bon état de conservation, soit des améliorations utiles à l'intérêt général.

D'autre part, les mesures *curatives*, avec faculté de coercition, ayant pour but d'obtenir pour le présent et de perpétuer dans l'avenir la suppression de ce qu'elle nomme *dégradation du sol* et *dangers nés et actuels*.

Mais, au lieu de la confiscation déguisée des propriétés particulières et communales qu'autorisait la loi de 1860, celle de 1882 impose à l'État l'obligation d'acheter préalablement, à l'amiable ou par voie d'expropriation, tous les terrains dont il prétend assurer la restauration. La loi nouvelle est évidemment plus équitable et plus libérale que l'ancienne; toutefois, elle accroît consi-

Digitized by Google

dérablement les charges du Trésor et elle diminue le champ d'action de l'Administration des Forêts, attendu que les seuls terrains à colloquer dans les périmètres sont ceux dans lesquels des travaux de restauration sont rendus nécessaires par l'état de dégradation du sol et des dangers nés et actuels.

Il en résulte que les périmètres sont souvent limités aux berges des torrents et n'ont pas une ampleur suffisante pour que la forêt future puisse produire des effets certains et permanents. Ces inconvénients sont heureusement atténués dans la pratique, car bien des particuliers ou des communes vendent amiablement à l'État des parcelles qui avaient été laissées en dehors des projets et qui viennent augmenter dans des proportions notables l'étendue de la propriété domaniale.

Aux termes des articles 16 et 18 de la loi du 4 avril 1882, les anciens périmètres établis en exécution de la loi de 1860 devaient être revisés dans un délai de trois ans, et les terrains maintenus devaient être achetés par l'État dans un délai de cinq ans.

Le premier soin de l'Administration fut donc de procéder à la revision des anciens périmètres, qui étaient au nombre de 219, comprenant une étendue totale de 139,506 hectares. Par suite des revisions, cette étendue fut réduite à 70,313 hectares, le surplus ayant été restitué aux précédents propriétaires.

Dès que les revisions des anciens périmètres ont été assez avancées, l'Administration a fait entreprendre, conjointement avec la poursuite des expropriations dans les périmètres maintenus, une étude générale des régions qui tombent sous l'application de la loi. Cette reconnaissance a porté sur 19 départements et a embrassé 1,163 communes ayant une superficie territoriale de 3,221,360 hectares. Il a été ainsi constaté que l'étendue des terrains sur lesquels, d'après l'article 2 de la loi du 4 avril 1882, il y a lieu d'exécuter des travaux d'utilité publique s'élève, en nombre rond, à 320,000 hectares qui doivent être préalablement acquis par l'État.

Les périmètres constitués d'après la nouvelle loi sont au nombre de 38 pour une contenance totale de 76,470 hectares. De nombreux projets sont actuellement à l'étude dans les divers départements.

Outre les 70,313 hectares provenant des anciens périmètres, l'Administration a acheté 83,592 hectares dans les limites ou à

Digitized by Google

proximité des nouveaux périmètres; de telle sorte que l'État est devenu propriétaire, dans les pays de montagnes, de 153,904 hectares de terrain qui lui ont coûté 21,793,678 francs.

2° Aperçu sommaire des travaux.

Sans entrer dans le détail de tous les ouvrages que comporte la restauration des terrains en montagne, il semble nécessaire de bien indiquer le but poursuivi et les moyens employés pour l'atteindre.

Tout le monde connaît le *torrent,* ce cours d'eau parfois intermittent, qui a pour caractère principal d'arracher des matériaux aux versants et de les déposer dans la plaine. Ce qui rend les crues des torrents redoutables, c'est leur puissance d'affouillement.

Le but des travaux de restauration ne consiste pas essentiellement, ainsi qu'on le suppose parfois, dans la régularisation du régime des cours d'eau par la création de forêts dans l'étendue de leurs bassins; on se propose surtout : d'une part, de supprimer, dans les torrents existants, la possibilité de l'affouillement et, par suite, le transport des matériaux, tout en diminuant la violence et la soudaineté des crues; et, d'autre part, de prévenir toute érosion pouvant donner lieu à la formation de nouveaux torrents.

Qu'il s'agisse des boues glaciaires, des marnes du lias ou de schistes lustrés du trias, dans les Alpes; des terrains de transport ou des schistes dévoniens, dans les Pyrénées; des granites ou des micaschistes en voie de désagrégation, dans les Cévennes, le problème à résoudre est partout le même.

Il faut, au moyen de travaux de correction, apporter au régime des torrents une amélioration immédiate, rendre à leur lit la stabilité et arrêter les mouvements du sol pour permettre à la végétation de s'y installer. Le reboisement intervient en même temps pour assurer la durée des premiers résultats obtenus, soustraire le terrain à l'action des agents de démolition et en maintenir le relief.

Lorsque les ravins ne servent qu'à l'écoulement des eaux provenant des pluies d'orage, et surtout lorsqu'ils présentent une faible longueur, les travaux de correction peuvent se réduire à

Digitized by Google

des garnissages de branches couchées au fond du lit et maintenues sur le sol par des piquets.

Dans les torrents, on a recours aux barrages pour relever le lit et aux drainages pour arrêter les glissements qui se produisent sur les versants.

On obtient, au moyen des barrages, un profil en long en pente douce, stable par conséquent. Le relèvement du lit a, de plus, pour effet de soutenir les berges et de les empêcher de s'ébouler; enfin l'énergie du mouvement se transforme au pied de chaque chute et l'eau y perd sa vitesse.

A ces travaux de correction, qui sont d'un emploi fréquent pour la restauration des montagnes, l'Administration a dû, dans certains cas, ajouter quelques ouvrages spéciaux tels que : revêtements de talus, dérivation d'eaux, murettes contre les avalanches.

Enfin, en outre des travaux de reboisement proprement dits, il convient de signaler quelques travaux auxiliaires : délimitation, bornage et clôture des périmètres, ouverture de chemins d'accès, construction de baraquements....

Jusqu'au 1er janvier 1900, il a été reboisé, dans les périmètres obligatoires, 90,000 hectares pour une dépense de 41 millions. Dans ce dernier chiffre sont compris, non seulement les frais de reboisement proprement dit, mais encore les travaux de correction, les travaux auxiliaires et les frais généraux de toute nature.

L'étendue reboisée facultativement par les communes et par les particuliers, avec subvention de l'État, s'élève à environ 75,000 hectares.

Conclusions.

En résumé, l'œuvre de la restauration des montagnes paraît avoir cause gagnée. D'une part, en effet, l'on possède actuellement des données suffisantes pour traiter tous les cas qui peuvent se présenter; et, d'autre part, l'opposition violente qui s'était manifestée au début parmi les populations et qui avait sa répercussion au Parlement a considérablement diminué d'intensité. Sans doute, quand un projet de périmètre est soumis aux enquêtes locales, il soulève encore quelques protestations à raison de la gêne

Digitized by Google

qu'il doit occasionner à l'exercice du pâturage, mais l'utilité même du reboisement n'est plus guère contestée.

Ce revirement d'opinion est dû d'abord à la loi de 1882, moins draconienne que celle de 1860, et surtout aux résultats obtenus par les travaux antérieurs. Cela est si vrai que bon nombre de communes sollicitent elles-mêmes le concours de l'Administration des Forêts. Il ne faut pas oublier également le tact et la prudence dont ont fait preuve les agents forestiers qui, à force de persévérance, ont su gagner les sympathies et la confiance des montagnards.

La restauration complète de nos régions du Midi n'est donc plus qu'une affaire de temps et d'argent, et l'on peut même prévoir le moment où la forêt, ayant repris possession d'une partie des immenses étendues qu'elle occupait jadis, apportera aux populations alpestres la sécurité et le bien-être. Il est à remarquer, en effet, que la prospérité des pays de montagne est entièrement liée à l'existence des massifs boisés, ainsi qu'en témoignent le Jura et les Vosges. Dans ces régions où le fourrage constitue à peu près l'unique production agricole, l'eau est indispensable pour les irrigations. Or, il est démontré aujourd'hui que la forêt est le grand régulateur du régime des cours d'eau : c'est elle qui maintient la fraîcheur dans les vallées des Vosges, du Jura, de la Savoie et du Dauphiné, et qui a permis, en outre, l'installation des nombreuses usines qu'on y rencontre. En montagne, les forêts ont donc une importance de premier ordre, non seulement pour leurs produits directs, mais encore pour les avantages indirects qu'elles procurent.

Depuis quelques années, les capitaux ont une tendance à se porter vers l'exploitation des chutes d'eau pour la production de l'énergie électrique. A cette occasion, l'Administration des Eaux et Forêts a procédé à une reconnaissance sommaire de ces chutes qui pourraient être utilisées sur les terrains soumis à sa gestion. Elle a constaté que, dans la zone montagneuse tombant sous l'application de la loi de 1882, il y avait environ 240 chutes d'une puissance de 133,000 chevaux-vapeur. Or, les deux départements de la Savoie et de l'Isère, relativement bien boisés, entrent dans cet inventaire pour 90,000 chevaux-vapeur. Le surplus est fourni par les Pyrénées et quelques départements du Plateau central. Toutes les Alpes de Provence (Drôme, Hautes-Alpes, Basses-Alpes,

Digitized by Google

Var et Alpes-Maritimes) n'y figurent que pour un chiffre insignifiant. Si, malgré le relief accentué de ces régions, on n'y a pas trouvé de chutes utilisables, cela tient uniquement à l'irrégularité du débit des cours d'eau, qui sont à sec pendant une grande partie de l'année, tandis qu'à d'autres moments ils roulent des volumes énormes d'eau mélangée de terre et de pierrailles.

L'exploitation des chutes d'eau paraît appelée à jouer un rôle décisif pour la montagne. Leur location ou leur vente à l'industrie apportera des capitaux dans des pays en général très pauvres; d'un autre côté, l'installation des usines assurera l'emploi de la main-d'œuvre.

En même temps que le reboisement aura servi l'intérêt public en protégeant les vallées inférieures contre les dégâts des inondations, il enrichira les riverains des torrents par la valeur qu'il aura donnée aux chutes d'eau.

L'utilisation industrielle de ces chutes ne recevra toutefois son complet développement qu'après le vote du projet de loi déposé depuis trois ans et qui a pour but de permettre aux propriétaires d'usines de traverser les propriétés privées, moyennant indemnité, pour transmettre l'énergie électrique du lieu de production au lieu d'emploi.

VANEY,
Inspecteur des Forêts.

Digitized by Google

LES

POPULATIONS ANTHROPOPHAGES DU CAVALLY

M. le capitaine d'Ollone a écrit le récit de la mission d'exploration qu'il a dirigée en 1899 de concert avec M. l'administrateur Hostains, depuis la Côte de Guinée jusqu'au Niger supérieur (Paris, Hachette, 1901). Les détails plus précis qu'il donne à la *Revue de Géographie* sur les coutumes des populations de la grande forêt africaine semblent prouver, selon lui, que le cannibalisme n'est pas incompatible avec des mœurs relativement douces. C'est, tout au moins, d'une façon toute nouvelle que ce vaillant explorateur fait envisager cette question.

L. R.

De tout temps l'imagination populaire s'est plu à peupler les pays inconnus d'êtres et de choses extraordinaires, dragons de feu, montagnes d'or, géants et nains. Que les hommes vivant dans de telles contrées dévorassent leurs semblables, cela allait sans dire. Les récits des premiers navigateurs, qui, au milieu de périls sans nombre, découvrirent les côtes d'Afrique et y virent des peuples noirs et nus, semblant étrangers à toute civilisation et hostiles aux hommes blancs sortis de la mer, confirmèrent les premières suppositions et il fut hors de doute que tout l'intérieur de l'Afrique était peuplé de cannibales.

Cependant, dans ce siècle, les explorations firent connaître successivement presque toutes les contrées du continent noir, et on s'aperçut alors que ses habitants étaient moins étranges qu'on ne se l'était figuré : la plupart du temps, sans doute, incultes, restés aux mœurs des premiers âges de l'humanité, néanmoins sachant partout vivre en société, observer certaines règles, se conformer à une certaine morale, en résumé des hommes en retard sur nous, mais pareils à nous. Ces découvertes amenèrent une réaction complète; on traita de fables puériles les opinions anciennes et puisque, en aucun des endroits où l'on était allé, on n'avait trouvé d'anthropophages, on en inféra qu'il n'en existait nulle part.

Digitized by Google

La grande forêt équatoriale restait cependant inconnue. Pendant que Brazza l'explorait au Congo, Binger, achevant son admirable voyage, la traversait à l'est de la Côte d'Ivoire. Les traditions, de tout temps, en avaient fait le domaine des races anthropophages; mais l'opinion qui refusait d'admettre l'existence de celles-ci était alors si bien établie que Binger ne rapporte qu'avec un évident scepticisme certains faits de cannibalisme. « Si la chose a réellement existé, dit-il, il est notoire que cela n'a plus lieu. J'ai toujours compris que des insulaires, n'ayant pas de ressources en viande, éprouvent le besoin d'en manger; mais dans des pays où pullulent le singe, les antilopes, où existent le bœuf, la chèvre, le mouton, le chien, les poulets, les canards, sans compter les oiseaux, les caïmans et une quantité prodigieuse de poissons, il me paraît difficile que l'homme ait besoin de manger son semblable[1]. »

Cependant les indigènes de la côte, pas plus que ceux du Soudan, ne cachaient les féroces pratiques de leurs congénères de la forêt, et, devant la sauvage hostilité de ceux-ci à la moindre tentative de pénétration, toutes les suppositions sur leur barbarie paraissaient justifiées. Toutefois, l'administrateur Pobéguin, qui, de 1895 à 1897, explora en détail tout le littoral de la Côte d'Ivoire, ayant réussi à remonter la Sassandra et le Cavally jusqu'à environ 80 kilomètres de la mer, trouva des populations intelligentes, nullement barbares et exprima l'avis que leur soi-disant cannibalisme n'était qu'une fable répandue par les gens de la côte, devenus moins belliqueux par suite de leur long contact avec les blancs, et qui ne tenaient pas à entretenir des rapports avec leurs farouches voisins[2].

Cette opinion fut aussi celle de M. Hostains après sa première exploration, en 1897. Elle nous sembla, au début de notre mission, hors de toute contestation, tant les indigènes nous apparaissaient intelligents, polis, doux entre eux, et nous riions de la terrible réputation qu'on leur faisait, lorsqu'un jour, voulant savoir si les tribus du nord de la forêt, signalées comme cannibales par le lieutenant Blondiaux et les officiers qui prirent Samory, l'étaient réellement, nous demandons à nos interprètes s'ils ont entendu dire qu'il y eût quelque part des anthropophages.

1. *Du Niger au golfe de Guinée*, t. II.
2. Notes sur la Côte d'Ivoire (*Bulletin de la Société de Géographie*, 1898).

Digitized by Google

« Mais tout le monde mange de l'homme », nous répondent-ils avec étonnement. « J'en ai mangé », affirme même l'un d'eux avec orgueil.

Notre surprise, comme l'incrédulité de nos prédécesseurs et de bien des savants, provenait d'une conception qui, pour être générale, n'en est pas moins fausse : le cannibalisme passe pour le comble de la férocité; l'horreur d'un tel forfait ne se peut concevoir que chez des êtres tombés au dernier degré de l'échelle humaine, et le seul nom de cannibale évoque l'idée de brutes se précipitant sur l'homme comme sur une proie pour la dévorer avec des hurlements de fauves. Or rien ne ressemblait moins à ce portrait que les gens que nous avions sous les yeux.

En réalité, cette fâcheuse opinion que l'on se fait du cannibale est un simple préjugé. Avant de condamner les gens, il faut savoir leurs raisons d'agir, et voici celles des Kroumen.

Ils ont une haute idée de la justice. Cette justice étant, chez eux comme ailleurs, trop souvent boiteuse sur cette terre, ils comptent sur une autre vie pour la rétablir. Donc, si pendant une guerre un homme a fait beaucoup de mal en tuant un grand nombre d'ennemis, et que ses adversaires arrivent à leur tour à le tuer, ils lui appliquent le plus terrible châtiment à leur disposition : ils le mangent. En supprimant son corps, ils pensent le mettre hors d'état de goûter une nouvelle existence et rendre son âme à jamais malheureuse. De plus, ils le privent ainsi de sépulture, ce qui est infamant pour le mort, comme pour sa famille. Mais jamais on ne tue un homme pour le seul désir de le manger, et on ne mange pas non plus les morts, en dehors du cas ci-dessus.

Le cannibalisme n'apparaît donc nullement avec le caractère d'un acte de gourmandise féroce et bestiale; il dénote au contraire un certain sentiment raisonné, basé sur la distinction du juste et de l'injuste, du bien et du mal, et de la répression du mal, ce qui est, en définitive, le fondement de toute morale. Ce n'est même pas, en effet, un ennemi quelconque qui est mangé, c'est un homme méchant et contre lequel on a de justes griefs. Ce n'est d'ailleurs que dans une guerre qu'il aura pu montrer cette férocité, et aussi être tué, car, en temps de paix, le meurtre est réprouvé, et il ne s'en commet presque jamais. Si l'interprétation de cette pratique est exacte, elle prouverait encore que ces populations ont la croyance en une autre vie. Elles paraissent d'ailleurs avoir la notion

Digitized by Google

d'un Dieu unique, principe de tout bien, et d'un démon, source de tout mal, qui tous deux ont auprès de chaque homme un invisible représentant chargé de lui suggérer des pensées contraires. Après la mort, chacun, suivant ses mérites, s'en va goûter le bonheur auprès de Dieu, ou brûler dans le feu chez le diable.

Il semble que ce soit là comme un rudiment de la religion chrétienne. Pourtant elle est absolument ignorée des gens de la forêt, et en raison de la façon dont ils se tiennent à l'écart, non seulement des blancs, mais même des tribus voisines, il est difficile de croire à une pénétration étrangère : c'est bien là une doctrine autochtone. En pratique, elle ne se manifeste par rien : pas de prêtres, pas de temples, pas de culte. Ce qui apparaît, au contraire, de suite à l'observateur superficiel, c'est le fétichisme. Tout est fétiche : un arbre, un singe, un serpent, une pierre. Malheur à qui profane le fétiche ! Heureux au contraire celui qui, par la vertu d'objets sacrés, sait interroger le destin, réussir dans ses entreprises et lancer de mauvais sorts à son ennemi.

Ces grossières pratiques se concilient fort bien avec la croyance dans les deux principes du bien et du mal représentés par deux Êtres supérieurs, au-dessous desquels il y a une foule d'esprits inférieurs qui s'incarnent partout et se mêlent activement à la vie terrestre. La présence constante de ces esprits oblige à de multiples précautions que l'étranger remarque forcément, tandis qu'au contraire rien ne lui révèle les dogmes abstraits qu'il n'est pas facile de découvrir, si tant est qu'ils existent. Il ne faut pas se laisser abuser par les apparences : le fétichisme, qui est en lui-même la forme la plus basse des idolâtries, recouvre parfois des idées religieuses d'une certaine élévation. Il est à noter, comme un des traits du caractère particulier de ces peuples, qu'il n'y a pas chez eux de sorcier, ce personnage ailleurs si puissant et si funeste; chacun a, pour conjurer les esprits, des procédés secrets qu'il tient de son père ou d'un vieillard ami en retour d'un service rendu.

Nous avons dit que l'un des mobiles de l'anthropophagie était de priver un ennemi de sépulture. C'est qu'en effet, comme conséquence de la croyance à l'autre vie, la mort est considérée avec respect et donne lieu à des cérémonies importantes.

Sitôt qu'un homme est mort, les femmes de sa famille parcourent le village et les villages voisins, psalmodiant des chants étran-

Digitized by Google

gement funèbres, gammes chromatiques descendantes avec des broderies tremblées autour de chaque note. Tout le monde se rassemble devant la case; les femmes prennent part aux chants de deuil, et les hommes tirent des coups de fusil. Le lendemain, les habitants du voisinage apportent leurs condoléances. Si des parents éloignés peuvent arriver, on les attend pour célébrer les obsèques; sinon, elles ont lieu le troisième jour.

Le corps est recouvert de bandelettes, formées de morceaux d'étoffes qu'ont apportés tous les amis du défunt. Il est placé sur une natte que portent deux hommes. Les femmes marchent devant, toujours chantant et pleurant; les hommes derrière, tirant des coups de fusil. Chacun tient un rameau à la main. La fosse, d'environ un mètre de profondeur, est creusée soit sur la périphérie du village, soit dans le fourré à quelque distance. Souvent on élève sur la tombe une sorte de petite case de bois où sont placés des objets fétiches, mais cette pratique n'est pas générale.

Quand les parents habitent trop loin pour pouvoir être présents aux obsèques, ils n'en viennent pas moins, sitôt qu'ils le peuvent, rendre leurs derniers devoirs au mort en pleurant sur sa tombe.

Chose remarquable chez des peuplades qui vivent à peu près nues, l'idée de porter le deuil au moyen d'une étoffe noire existe, et, souvent, nous avons dû faire cadeau de quelques lambeaux d'étoffe foncée, qui, drapés autour des reins, témoignaient de la douleur des parents.

Le séjour des morts est sur une haute montagne, le mont Bladro chez les Paloubés, le mont Niété chez les Sapos, tels le Walhall ou l'Olympe. De tels lieux sont fétiches; nul n'y est jamais monté, et il nous fut impossible de le faire sous peine de sacrilège.

Nous ne pouvons nous étendre trop longuement sur les mœurs de ces populations, que nous avons déjà décrites dans la relation de notre mission[1], mais on a déjà pu juger que ces mœurs sont raisonnables et humaines. Nous dirons seulement que les indigènes sont d'une intelligence surprenante, mais qu'en même temps ils poussent à l'excès l'amour de l'indépendance : non seulement ils bannissent absolument l'étranger de chez eux, le noir aussi bien que le blanc, ce qui fait que chacun vit à l'écart dans son village,

1. Voir le rapport sur la mission Hostains-d'Ollone, *De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée*. Paris, Hachette, 1901, 1 vol. in-8.

Digitized by Google

sans rien savoir du monde extérieur, mais ils n'acceptent le joug d'aucune autorité. Les chefs ne commandent pas, ils émettent des avis, qui, après de longues discussions, prévalent généralement, mais c'est à leur sagesse qu'on obéit, non à leur volonté. De cet état d'anarchie ne résulte naturellement aucun progrès; chacun ne fait que ce qui lui est utile ou agréable. Ce manque absolu d'organisation sociale rend plus intéressante l'observation de leur intelligence et de leurs idées générales.

Ces populations anthropophages n'ont aucun nom générique.

Chaque tribu a un nom particulier; parfois plusieurs tribus forment une confédération, mais la race elle-même n'a pas de nom. C'est bien une race spéciale, autant du moins qu'on peut en juger par ce que nous en savons. Pour la commodité du récit, nous avons fait usage de l'appellation de *Kroumen* que les marins ont depuis longtemps donnée aux habitants du littoral; mais, quoique la désignation de Côte de Krou soit portée sur certaines cartes, Krou n'est point un nom du pays. Krouman n'est qu'une orthographe altérée de *crowman*, homme d'équipage. Depuis longtemps, les équipages prennent des hommes de renfort sur cette côte et les nomment ainsi. Il n'y a aucune raison pour étendre aux tribus de l'intérieur cette appellation spéciale; mais elle est usuelle et, à défaut d'autre, elle désigne assez clairement toutes les populations côtières de la même race.

Certaines cartes portent les noms de Panions, Pahins, Païpibris pour désigner les tribus de l'intérieur. M. Pobéguin a fait observer que ce ne sont point là des noms de tribus, mais seulement des sobriquets, appliqués par les habitants de la côte à ceux de l'intérieur, et signifiant *sauvages, barbares*. C'est une légère erreur : tous ces noms viennent du mot *pa* ou *paton*, qui veut dire : sel gemme; ils signifient « les hommes qui ont du sel gemme », car dans l'intérieur, il arrive un peu de sel gemme d'origine saharienne, tandis que sur la côte on se sert de sel marin. Et si Panion est en effet souvent pris dans le sens de barbare, ce n'est que par dérivation, comme pourrait l'être chez nous le nom de Huron ou d'Iroquois, appliqué à des individus incivils ou mal élevés. En fait, le pays des Panions n'existe nulle part, car chaque tribu désigne ainsi celles qui sont plus au nord qu'elle-même, et il convient de rayer cette dénomination des cartes.

Digitized by Google

Il est à noter que ces Panions, Pahins ou Pahouins ressemblent étrangement aux Pahouins du Congo. Certes, l'analogie des noms est purement fortuite, puisque je viens de donner l'étymologie des Pahouins de la Côte d'Ivoire et que ceux du Congo s'appellent en réalité Mfans ou Mpongoués. Mais ils ont des types pareils, le même genre de vie, le même caractère; on trouve chez eux les mêmes coutumes (tels le jugement de Dieu par l'épreuve du poison, identique dans tous ses détails, et bien d'autres), les mêmes objets (soufflets de forge, épieux, couteaux, etc), et surtout ce signe si typique, l'anthropophagie, qui n'existe nulle part ailleurs.

Est-il absurde de supposer qu'ils peuvent être des rejetons séparés d'une même souche? On sait que les Pahouins, qui maintenant occupent le Gabon, habitaient autrefois beaucoup plus à l'est et peut-être sont-ils parents des Nyam-Nyam. Pourquoi une autre fraction de la même race, partie plus tôt, n'aurait-elle pas, elle aussi, opéré une migration de l'est à l'ouest, mais un peu plus au nord, ce qui l'aurait conduite sur la côte nord du golfe de Guinée? Ce qui rend cette hypothèque assez vraisemblable, c'est que les Kroumen forment une race très peu considérable occupant le rectangle compris entre 9° et 12° de long. O., la mer et 7° de lat. N. Or cette race ne paraît nullement en décadence, bien au contraire; aucune maladie ne la décime, l'alcool n'y a pas fait son apparition, les enfants sont nombreux, ses voisins la respectent, tous les villages ont l'air heureux et florissant. Puisque donc ni la conquête, ni la misère, ni la maladie ne l'ont réduite, comment admettre qu'une race autochtone soit si peu nombreuse et occupe un terrain si limité, entouré par des tribus d'origine différente? N'est-il pas logique de supposer qu'elle n'est qu'une *colonie*, venue à une époque assez reculée s'établir dans le bassin du Cavally dont elle est devenue seule maîtresse, refoulant les anciens possesseurs qui à présent l'entourent? Et alors, puisque au contraire elle diffère de toutes les races de l'Afrique occidentale, pourquoi ne se rattacherait-elle pas à ces Pahouins du Congo qui affectionnent, comme elle, la forêt et qui lui ressemblent?

On peut encore signaler un trait assez remarquable. Les Pahouins se font des cases rectangulaires. Les Kroumen, au contraire, construisent des cases rondes, pareilles ou à peu près à celles qu'on voit presque partout dans l'Afrique occidentale. Mais quand ils ont à bâtir une case provisoire, par exemple pour le temps de la récolte,

Digitized by Google

ils la font rectangulaire avec toit à double pente, comme celle des Pahouins. On dirait que, dans les cas d'urgence, ils oublient un procédé acquis pour revenir à la coutume atavique.

C'est vers 7° de lat. N. que s'arrêtent les Kroumen. Ils appellent Gons les peuples situés au nord de ce parallèle et déclarent n'avoir rien de commun avec eux. En effet, la langue change complètement et les deux races n'entretiennent presque aucune relation. Mais un point reste commun, l'anthropophagie. Et chez les Gons, ce n'est plus une coutume raisonnée, c'est uniquement le goût de la chair humaine qui les y pousse. Tous les captifs qu'ils peuvent se procurer, soit par la guerre, soit par des achats au Soudan, sont mangés, sauf quelques-uns, très rares, vendus aux populations du sud en échange de fusils.

C'est à travers ces tribus que Samory avait essayé de s'ouvrir un passage en 1898 quand, harcelé de tous côtés par nos colonnes, il chercha un abri dans la forêt. Mais la foule immense de femmes, d'enfants, de captifs qui suivait son armée fut une proie facile pour les indigènes; obligés de s'écarter des camps pour trouver des vivres, ils étaient pris et mangés. Un tel sort répandit la terreur dans l'armée de Samory, et cet état de dépression morale facilita, grâce aussi à l'extrême audace du lieutenant Woelffel et du capitaine Gouraud, la capture de l'almamy.

Mais les vainqueurs, qui étaient en nombre infime, se virent dans l'impossibilité de protéger contre les attaques des anthropophages l'énorme foule tombée en leurs mains; sur 100,000 individus qui suivaient Samory, 40,000 seulement furent ramenés au Soudan; le reste tomba aux mains des peuplades de la forêt. Ils ont presque tous été mangés. Dans plusieurs des villages qui nous ont fait leur soumission, on nous a remis en tribut un captif; nous en avons ainsi délivré huit. C'est par eux que nous avons connu ces affreux détails; l'un était le seul survivant de dix-huit que son maître avait eus comme butin, les dix-sept autres avaient été mangés.

Cette fois nous sommes en présence de vrais anthropophages, et cependant, loin de pouvoir passer pour des brutes, ils ont l'air encore plus intelligents ou du moins mieux organisés que les Kroumen. Leurs villages sont propres et bien tenus, décorés de massifs de plantes utiles, bordés de bois et entourés d'une ceinture de bananiers; les chemins sont droits et larges de plusieurs mètres;

Digitized by Google

dans la plupart des villages, on trouve des métiers à tisser, de grands filets de pêche. Les fortifications sont habilement disposées. Des ponts de liane, admirablement faits (nous en avons vu un de 60 mètres de longueur) sont jetés par-dessus les cours d'eau. Tout témoigne d'une réelle intelligence chez tous et d'une autorité respectée chez leurs chefs.

Les Gons n'ont d'ailleurs entre eux aucune brutalité, et ils sont parfaitement capables de respecter leur parole; c'est ainsi qu'ils laissent passer, sans leur faire de mal, les dioulas (marchands ambulants soudanais) qui se rendent chez un chef soudanais, Badia Gelao, qui jadis, fuyant Samory, s'est fixé dans la forêt avec sa tribu et a su se faire respecter des peuplades voisines.

Les Gons occupent une bande de 120 kilomètres de largeur environ entre les Kroumen et la lisière de la forêt. Leur densité est sensiblement plus forte que celle des Kroumen, ce qui laisserait supposer qu'ils ont été comprimés par la force. Sont-ce les Kroumen qui les ont refoulés vers le nord, suivant l'hypothèse que nous avons avancée, ou bien sont-ce les populations bambaras qui les ont repoussés vers le sud en détruisant progressivement la forêt qui autrefois se serait étendue plus au nord?

Il serait intéressant de constater une parenté entre eux et les autres populations qui touchent aux Kroumen, du San Pedro au Bandama; on pourrait alors en déduire que cette race des Gons est la vraie population autochtone et que les Kroumen, trop peu nombreux pour être considérés comme une race particulière, sont des immigrants venus de l'est et fixés dans ce pays. De tels problèmes sont fort ardus et l'on est réduit aux hypothèses.

Ce qui dès maintenant est établi, c'est que l'anthropophagie n'est nullement un indice d'infériorité chez les races qui la pratiquent. Toutes les populations de la forêt sont remarquablement douées et bien supérieures aux races soudanaises pourtant plus civilisées. On a observé le même fait chez les Pahouins et les Nyam-Nyam. La pratique de l'anthropophagie semble donc résulter soit de conceptions spéciales sur une vie future, soit d'un goût pour la chair humaine qu'on n'a pas l'idée de considérer comme coupable. Lorsque ces populations, intéressantes à bien des égards, auront été soumises à une influence civilisatrice, il est à présumer que ces coutumes disparaîtront rapidement.

Capitaine D'OLLONE.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Asie : La dernière exploration du prince *Henri d'Orléans*. — Attaque désastreuse de l'expédition *Kozlov* et *Kaznakov*. — Exploration de *Sven Hedin* dans l'Asie centrale. — Découvertes archéologiques du Dr *Stein* au Turkestan chinois. — Mort de l'émir d'Afghanistan. — Les Anglais à Koueit. — Afrique : La région de Zinder. — Soumission de *Senoussi*. — Régions polaires : Retour de l'expédition *Makorov*.

Asie. — C'est en traversant une région peu connue de l'Indo-Chine que le prince ***Henri d'Orléans*** a ressenti les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Il avait, en effet, contracté une dysenterie au cours du voyage qu'il avait fait de Kratié, sur le Mékong, à la province annamite de Nha-trang, en passant par la province laotienne du Dar-lac; il était parti en compagnie de M. Bourgois, commissaire du gouvernement dans cette province. Son voyage représente un parcours de 592 kilomètres. Le prince Henri d'Orléans avait eu le temps, avant que la maladie s'aggravât, d'envoyer à la Société de Géographie un compte rendu sommaire de cette excursion, auquel nous empruntons les détails suivants.

La province du Dar-lac, que l'on devrait appeler plus exactement Tat-lac, nom d'un lac découvert il y a deux ans par M. Bourgois, a été constituée en province dépendant du Laos, en 1899; elle comprend le plateau qui s'étend entre le nord de la Cochinchine, les provinces de Kratié, Stung-treng, Attopeu, le Phou-yen et le Khan-hoa, c'est-à-dire qui fait coin entre la Cochinchine, le Cambodge, le Laos et l'Annam. La route qui va de Kratié à Nha-trang par cette province était restée presque inconnue dans sa majeure partie, au point de vue géographique, malgré les admirables travaux de la mission Pavie. Un itinéraire du commandant Cupet avait jeté quelques noms sur la carte, mais les cours d'eau n'étaient qu'imparfaitement indiqués.

Le prince Henri d'Orléans et ses compagnons laissèrent Kratié le 29 avril 1901. Le 2 mai, après avoir traversé la rivière Krieng, ils arrivèrent à Srékié, où vit une peuplade Penang Kroll, fort misérable, qui a un idiome propre. Ils atteignirent, le 5 mai, la frontière ouest de la province du Dar-lac, et, le 15 mai, Ban-dòn, sur la rive droite de la Sé-bang-kan. A partir de là, la population

Digitized by Google

que l'on rencontre est désormais composée de Khas Radais.

Les hommes de cette tribu, de taille moyenne et de teint bronzé, n'ont pas généralement un type bien marqué; les uns rappellent les Peaux-Rouges, d'autres ressemblent aux Malais. Ils ont des constructions du même genre que celles des Muongs. Les hommes n'ont pour tout costume qu'une bande d'étoffe passant entre les jambes, parfois une courte chemise gros bleu, avec un carré blanc ou rouge sur la poitrine et sur le dos. Les femmes roulent autour de la taille une étoffe gros bleu qui forme jupe; elles ont presque toujours la poitrine nue. La polygamie, quoiqu'elle soit autorisée, est rare. Les Radais croient vaguement à une autre vie. La sorcellerie, la superstition, la croyance aux esprits existent naturellement chez ces sauvages. La plaie de ces populations est l'abus de l'alcool, qui est chez elles du vin de riz.

De Ban-dòn, les voyageurs gagnèrent en deux jours Ban-métoute, siège actuel du commissariat, où M. Bourgois dut se séparer du prince Henri d'Orléans. La province du Dar-lac, longue de 125 kilomètres dans un sens et de 150 dans l'autre, doit son organisation et sa pacification à M. Bourgois.

Le 22 mai, le prince Henri traversa de nouveau la Sé-bang-kan et descendit vers le lac, appelé Tat-lac, qui a donné son nom à la province; c'est une nappe d'eau dont les bords sont extrêmement découpés, mais qui peut avoir de 2 à 3 kilomètres dans sa plus grande dimension. Sa plus grande profondeur serait de 2 à 3 mètres. Sur ses bords vivent de nombreux oiseaux. Ce lac, qui tend à diminuer, couvrait jadis de vastes espaces aujourd'hui transformés en rizières. Il se déverse dans la Sé-bang-kan, mais, aux hautes eaux, cette rivière lui jette son trop-plein. Au delà de Mésao, où habite un roi des Moïs, l'expédition entra en Annam et suivit désormais une route très connue.

La nouvelle province laotienne du Dar-lac a, d'après le prince Henri d'Orléans, un avenir incontestable. Le sous-sol est encore inexploré, mais certains indices font croire à des gisements d'étain. Le sol semble fertile. Toutefois, quelques espérances que l'on soit en droit de concevoir des résultats de l'agriculture ou de l'exploitation des forêts sur le plateau du Dar-lac, l'avenir est dans l'élevage. « Nous avons parcouru, dit le prince Henri, de superbes plateaux très propres à cette industrie et une série de cuvettes plates, ayant chacune souvent 7 à 8 kilomètres de long

Digitized by Google

sur 2 à 3 de large, portant toute l'année une herbe excellente pour les bestiaux, s'étendant sur plus de 100 kilomètres dans la vallée de la haute Sé-bang-kan et dans les régions avoisinant le Dar-lac. » Les Français qui voudraient tenter de l'élevage dans ces régions trouveraient d'excellents auxiliaires dans les Khas.

Les journaux russes ont publié une dépêche télégraphique annonçant que l'expédition de MM. *Kozlov* et *Kaznakov* aurait été massacrée près de Kobdo. Cette mission qui, depuis deux ans, explorait le nord de la Mongolie, et qui avait obtenu des résultats géographiques des plus importants dont nous avons déjà parlé ici (juin 1901), était sur le chemin du retour.

La mission se trouvait au voisinage de la ville chinoise de Kobdo, sur la rivière Bouiountou, au pied de la chaîne du grand Altaï, dans la Mongolie occidentale, quand elle fut attaquée par environ 2,000 Tangoutes. Peuple de la famille des Tibétains ou Kiang, les Tangoutes, ou Tang-hiang des Chinois, sont des bouddhistes qui jouissent d'une certaine autonomie; ils ont formé autrefois le royaume de Si-Hia, et aujourd'hui ils s'administrent eux-mêmes sous la direction d'un gouverneur chinois.

MM. Kozlov et Kaznakov, qui étaient accompagnés d'une escorte de soldats, opposèrent une longue et sérieuse résistance à la horde tangoute et purent envoyer un messager à Ongudai, la plus proche colonie russe, aux environs de Biisk, dans le gouvernement sibérien de Tomsk, pour demander des secours. Mais, avant que ceux-ci pussent leur parvenir d'une distance de 460 kilomètres, les Tangoutes avaient déjà mis à mort vingt hommes de l'escorte du major Kaznakov. On ne sait pas encore quels sont ceux des membres de l'expédition qui ont pu survivre à ce désastre, ni ce qu'est devenu son précieux matériel scientifique. La mission avait dressé une nouvelle carte du Tibet et récolté d'importantes collections d'ethnographie et d'histoire naturelle.

Il y a eu deux ans le 24 juin que *Sven Hedin* a laissé Stockholm pour entreprendre une nouvelle grande exploration dans l'Asie

Digitized by Google

centrale, et, si la dernière partie de son voyage s'accomplit sans encombre, il rentrera en Europe après une absence de deux ans et demi. Depuis quelque temps, on était resté sans nouvelles de l'explorateur, quand des lettres écrites par lui dans le courant de cette année sont venues nous donner quelques renseignements sur l'itinéraire qu'il a suivi.

Une première lettre datée du 28 avril et écrite de Tiarklik, à quelques journées de marche à l'ouest du Lob-Nor, nous a appris qu'il a fait un voyage de quatre mois dans le désert de Gobi, d'où il est rentré à Tiarklik. Il avait découvert des ruines de cités et de temples et une quantité de manuscrits chinois. Il se disposait à laisser Tiarklik au bout de trois semaines pour se rendre au Tibet. Sa caravane se composait de 27 chameaux et de 36 chevaux et mulets.

Des détails plus récents ont été donnés dans la *Gazette du Turkestan* sur le voyage de Sven Hedin, d'après une lettre de lui datée du 19 juillet. A ce moment, il se trouvait au pied de l'Arka-tag, dans le Tibet septentrional, et il se préparait à marcher dans la direction de Lhassa pour revenir par la source de l'Indus. C'est cette partie de son itinéraire qui devait présenter le plus de difficultés et de dangers. Depuis, une caravane de 15 chevaux est arrivée à Kachgar, apportant les collections scientifiques, les cartes, les photographies et le journal d'exploration tenu pendant deux ans par Sven Hedin.

Le docteur anglais *A. Stein*, du Service indien de l'Éducation, vient de faire d'importantes découvertes archéologiques dans le Turkestan chinois où il avait été chargé de procéder à une série de relevés topographiques. En juin 1900, il se mit en route pour Kachgar, en passant par le plateau des Pamirs. Il franchit le col Kilik et mit le pied, à la fin du mois de juin, sur le Pamir Tagdtoumbach. Il reconnut d'une façon exacte l'itinéraire suivi, au VIIe siècle, par le pèlerin chinois Hiouen-Tsrang, à travers la chaîne du Mous-tag-ata. De ces hautes montagnes, l'explorateur descendit par le col de Gez dans les plaines de Kachgar.

En septembre, il gagna Yarkand, puis Khotan, et il fut assez heureux pour découvrir, au lieu appelé Dandan Uilik, à environ 16 kilomètres au nord-est de Khotan, des constructions monas-

Digitized by Google

tiques et de nombreux temples bouddhiques, ensevelis sous les sables mouvants du désert. Ces monuments renfermaient d'anciens manuscrits en chinois et en sanscrit et d'autres en une langue encore inconnue; plusieurs étaient écrits en caractères indiens. De plus, le Dr Stein découvrit des peintures bouddhiques sur bois et de nombreuses sculptures en stuc de style indien. Il considère comme certain que les habitants de ces cités mortes possédaient une culture qui leur venait de l'Inde et qu'ils étaient bouddhistes. Les travaux souterrains entrepris par l'explorateur lui ont prouvé aussi que les arts et l'influence de la Grèce et de Rome s'étaient fait sentir dans ce pays. La plupart des habitations explorées par le Dr Stein étaient entourées de jardins, avec des allées plantées d'arbres, qui offraient beaucoup d'analogie avec ceux des villages actuels du Turkestan.

De Khotan, l'explorateur se rendit dans la région de Keria où il mit à jour d'abondantes richesses épigraphiques, au milieu des ruines de villes à demi ensevelies dans les sables.

Le Dr Stein pense que les centres civilisés qu'il a découverts n'ont pas été abandonnés à la suite d'une catastrophe soudaine, mais que leur désertion graduelle est évidemment due à l'impossibilité de continuer les irrigations en présence de l'envahissement des sables. Quelques-uns des lieux où il a fait des fouilles sont éloignés de 160 kilomètres des terres actuellement cultivées.

En se dirigeant de là vers le Karanghou-tag, l'explorateur découvrit le plus magnifique panorama sur toute la chaîne du Kouen-lun. Au milieu d'une gigantesque ceinture de glaciers, s'élève le pic Kouen-lun, qui porte sur les cartes le n° 5 et que les indigènes appellent la Montagne de glace. C'est, au dire du voyageur, le plus beau point de vue qu'il connaisse dans toute l'Asie centrale.

La mort de l'émir d'Afghanistan, *Abdurrhaman*, survenue le 3 octobre, sans rouvrir nécessairement la question des relations entre la Russie et l'Angleterre en Asie, n'en est pas moins un événement qui pourrait créer une situation grave, si des difficultés venaient à surgir à la suite de la transmission des pouvoirs au nouvel émir et si, notamment, des troubles dans le pays amenaient l'Angleterre à y envoyer des troupes.

Digitized by Google

L'Afghanistan peut être considéré comme un état-tampon entre les possessions russes et anglaises de l'Asie centrale. Les Anglais, regardant avec raison ce pays comme un rempart de protection pour les Indes, se sont constamment efforcés d'y maintenir leur influence et de l'organiser comme une marche militaire en avant de leurs frontières. Dès 1808, Mountstuart Elphinstone avait été envoyé en mission à Kaboul.

Mais les rivalités d'influences européennes s'étaient bientôt fait sentir en Afghanistan, et ce fut pour arrêter les progrès des Russes en Asie centrale que les Anglais résolurent d'occuper ce pays. Ils s'engagèrent dans des guerres qui furent longues et meurtrières, en 1839-1842, en 1878-1879, en 1879-1880. Cependant, bien que les Russes eussent pris position dans la Transcaspienne et, en 1884, se fussent établis à Merv, l'occupation militaire de l'Afghanistan eût été pour les Anglais une si lourde charge qu'ils y renoncèrent et réclamèrent un règlement de la frontière afghane. Le khan de Kaboul, alors Abdurrhaman, déclara solennellement son alliance avec les Anglais; depuis lors, il est resté fidèle à son pacte. Vis-à-vis de la Russie, il a en même temps toujours montré une prudente réserve. L'absorption de ce pays, soit par les Russes, soit par les Anglais, présenterait de grandes difficultés et ne paraît pas de nature à pouvoir se réaliser de longtemps. Les Afghans sont des musulmans qui supportent difficilement la domination étrangère; vigoureux et de tempérament guerrier, ils sont capables de résister avec opiniâtreté dans leurs montagnes difficilement accessibles.

Mais, dans ce pays, il faut compter avec les révolutions et les conflits entre prétendants. Abdurrhaman lui-même avait jadis provoqué un soulèvement pour chercher à s'emparer du pouvoir dont il avait été écarté. Né à Kaboul en 1830, il était fils de Mohammed-Afzoul-Khan, qui lui-même était fils aîné de l'émir Dost-Mohammed. Celui-ci avait désigné pour lui succéder son autre fils, Schir-Ali. Abdurrhaman se mit à la tête d'une insurrection et fut d'abord victorieux; mais le fils de Schir-Ali, Yakoub-Khan, parvint à rétablir, après quatre années de lutte, le pouvoir de son père; Abdurrhaman chercha un refuge en Russie, où le gouvernement du tsar lui accorda une pension avec le droit de résider à Samarkand. Il reparut en Afghanistan durant la période troublée qui suivit la soumission de Yakoub aux Anglais par le traité de Gandamak

Digitized by Google

(26 mai 1879) et le massacre du résident anglais Louis Cavagnari. Le général Roberts s'étant rendu maître de Kaboul et ayant fait prisonnier l'émir Yakoub, Abdurrhaman, qui visait à régner, aida les Anglais dans leurs opérations, malgré la reconnaissance qu'il pouvait devoir aux Russes, et, le 12 juillet 1880, dans Kaboul conquis, il fut proclamé émir par les Afghans.

Par le traité qui fut alors signé, l'Angleterre renonçait à entretenir à Kaboul la légation permanente dont l'envoi avait provoqué l'assassinat du major Cavagnari. Elle s'engageait à évacuer le territoire afghan, y compris la vallée de Kouroum cédée par la paix de Gandamak. Elle promettait à l'émir le payement d'un subside annuel de plusieurs millions. En échange de ces avantages, le nouvel émir s'engageait à ne contracter d'obligation envers aucun gouvernement étranger : c'était une sorte de protectorat limité sur l'Afghanistan.

Que va devenir maintenant cet Afghanistan qui, par sa position géographique, entre l'Asie russe, la Perse, le Béloutchistan britannique, les Indes, excite tant de convoitises? Abdurrhaman a désigné pour lui succéder son fils aîné, Habib-Oullah-Khan ; mais ce jeune homme de vingt-cinq ans est fils d'une esclave, et, quoique reconnu par son père, sera-t-il bien accepté par tous? Il est à noter que le grand-père d'Abdurrhaman, Dost-Mohammed, n'a pas eu moins de trente-huit fils ; plusieurs d'entre eux ayant fait souche, ne peut-on pas craindre que quelque prétendant ne vienne, un jour ou l'autre, à la faveur d'une cause quelconque d'agitation, disputer le pouvoir à l'héritier investi? Quoi qu'il en soit, le nouvel émir a été reconnu par ses deux frères, par les soldats et par l'armée.

La transmission du pouvoir ne paraît donc devoir susciter pour le moment aucun incident. D'ailleurs, l'émir Abdurrhaman avait pris soin, pour prévenir tout obstacle à l'avènement d'Habib-Oullah, de lui faire contracter des alliances parmi la descendance de Dost-Mohammed et dans les familles des dynasties locales. Ce sont là pour lui de solides points d'appui.

L'Angleterre vient de prendre sérieusement position dans le golfe Persique en envoyant des navires occuper le port de Koueit et empêcher le débarquement de troupes turques.

Digitized by Google

Koweyt ou Koueit, ville d'environ 20,000 habitants, est bâtie sur la rive méridionale d'une baie longue de 30 kilomètres et large de 15, qui se trouve au fond du golfe Persique, à quelques kilomètres au sud de l'embouchure du Chatt-el-Arab. Cette baie, très bien abritée, est d'un accès facile et offre d'excellents mouillages. C'est un point tout indiqué comme terminus d'une voie ferrée qui mettrait la Méditerranée en communication avec le golfe Persique par une route plus rapide que celle du canal de Suez. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Angleterre a songé à se ménager à Koueit une situation avantageuse. Dès 1820, elle y avait installé un résident; mais les Arabes, d'accord avec les autorités turques de Bassorah, la capitale de la province, située à 140 kilomètres au nord de la baie, rendirent l'existence si difficile à cet agent qu'il dut quitter son poste.

La ville de Koueit était tombée au pouvoir des Persans après la dislocation du Khalifat de Bagdad et, lorsque les Turcs, sous Mourad IV, eurent, en 1638, conquis Bagdad et la vallée de l'Euphrate, elle entra peu à peu dans la sphère d'action des sultans de Constantinople. Les chefs des tribus arabes qui s'y établirent se placèrent plus ou moins complètement sous la suzeraineté politique et religieuse de la Turquie. Aussi est-ce le sultan de Constantinople qui leur donne l'investiture; c'est ce qui a eu lieu pour le sultan de Koueit, Moubarek-el-Sahab, et pour son prédécesseur, Mehemed. Mais, en réalité, ce petit souverain, bien qu'ayant dans l'administration turque le titre et le rang de kaïmakan, prétend à une certaine indépendance; il affecte de ne supporter de la part du sultan de Constantinople qu'une suzeraineté religieuse et d'administrer à sa guise la ville et le territoire de Koueit.

C'est précisément cette situation que l'Angleterre a cherché à exploiter à son profit, en prétendant que le sultan de Koueit est indépendant, et voici à quelle occasion. Le petit sultan de Koueit avait voulu tenter la conquête du Nedjd dans l'Arabie, dont la capitale actuelle est El-Haïd; l'ancienne capitale, El-Riad, est à 600 kilomètres au sud de Koueit. Cette dernière ville, qui compte de 30 à 35,000 habitants, ouvrit ses portes à Moubarek. Mais le sultan du Nedjd, Abdul-Aziz-Ebn-Rachid, qui était à ce moment à Bassorah en conférence avec les autorités turques, revint en toute hâte dans sa capitale, El-Haïd, réunit ses contingents et mit en complète déroute les envahisseurs, après un combat des plus sanglants livré le 17 mars au nord de Breïdat.

Digitized by Google

Les autorités turques de Bassorah voulurent profiter de cette circonstance pour rendre plus effective leur souveraineté sur Koueit, et elles envoyèrent des troupes vers cette ville. Celles-ci, voyant les navires anglais disposés à s'opposer par la force à leur entrée dans la ville, se retirèrent à Samana, non loin de l'Euphrate, à la limite du désert qui sépare la vallée du Chatt-el-Arab de la baie de Koueit. On sait que, la corvette *Zohaf* étant allée ensuite le 24 août à Koueit avec des troupes, le commandant du stationnaire a déclaré que, si le débarquement avait lieu, il proclamerait officiellement le protectorat anglais sur Koueit et qu'il ouvrirait le feu sur le *Zohaf*.

Le *statu quo* semble devoir être pour le moment maintenu, mais il est évident que cet incident aura une suite quelque jour. C'est toujours une route vers les Indes que les Anglais cherchent à s'assurer tant par l'Afghanistan que par le golfe Persique. Mais de ce côté ils se heurtent aux intérêts d'une autre puissance, en raison du prolongement éventuel du chemin de fer de Bagdad jusqu'au golfe Persique, ligne qui a été concédée aux Allemands.

Afrique. — C'est le 20 avril que le lieutenant-colonel *Péroz* est arrivé à Zinder, chef-lieu du troisième territoire militaire de l'Afrique occidentale. On sait que ce territoire, créé en juillet 1900, s'étend sur les régions de la rive gauche du Niger allant de Say au lac Tchad et placées dans la sphère d'influence française par la Convention du 14 juin 1898.

Le lieutenant-colonel Péroz a dû triompher, pour se rendre au siège de son commandement, de difficultés multiples : pénurie d'eau, absence de moyens de transport, hostilité des Touareg. Le commandant *Gouraud* se distingua dans des combats contre des hordes pillardes, et les Touareg Kel-Gress finirent par se soumettre. Enfin la route Niger-Taoua-Zinder fut ouverte au service des convois ; il y a une distance de 996 kilomètres jusqu'à Sorbo-Haoussa, qui est le port où le capitaine Lenfant est venu débarquer les ravitaillements destinés à la colonne Péroz.

Sur tout ce parcours, on n'a rencontré qu'une seule nappe d'eau, entre Taoua et Djibalé, la mare de Tamaski. Le sol, légèrement ondulé, est presque partout sablonneux. Des débris de grès

Digitized by Google

comblent les vallées ou les lits, à peine dessinés, d'anciennes rivières. L'altitude, qui est de 185 mètres à Sorbo, atteint 400 mètres à Taoua et, plus loin, 600 mètres; elle tombe à 380 aux environs de Katiatia, pour remonter ensuite jusqu'à 500 mètres par une pente uniforme. La chaleur est très forte en mars, avril et mai; l'hivernage dure de juin à la fin de septembre.

Sur les plateaux, on ne trouve que des arbres rabougris, une herbe courte et des broussailles épineuses. Dans les dépressions, la végétation se développe et les palmiers sont nombreux. On cultive autour des puits du mil, du tabac, des légumes; parfois, le coton et de maigres pâturages sont les seules ressources du pays.

Les villages sont formés de cases en paille du côté du dallol Bosso et du dallol Maouri. En allant vers l'est, on rencontre des constructions en pisé là où la nécessité de se procurer de l'eau n'exige pas des déplacements fréquents. Au delà de Taoua, le mode mandingue se manifeste. Les aborigènes sont des Haoussas, vassaux des Touareg Aouelimmiden, Kel-Gress et Kel-Oui. Ceux-ci campent à côté des villages, durant la saison sèche, et remontent dans le Sahara pour l'hivernage. Presque tout le mouvement commercial se produit du nord au sud; il n'y a d'exception que pour la route Kano-Sokoto-Ilo par laquelle le mil et le bétail s'échangent contre le sel et les produits anglais du Sud-Ouest.

Aux environs de Zinder, le granit apparaît et la présence de plusieurs mares change les conditions des cultures. La région située à l'est de Zinder, que parcourt actuellement le colonel Péroz et qu'ont fait connaître les missions Joalland-Meynier et Foureau, est dépourvue d'eau, et, pour obtenir une jonction effective de Zinder au lac Tchad, il faudra jalonner toute la route de postes et de puits, comme celle de Zinder au Niger.

En même temps que le lieutenant-colonel Péroz organise le territoire de Zinder, la situation s'améliore dans la région du Chari. *Senoussi*, le sultan d'El-Kouti — qu'il ne faut point confondre avec le mahdi Senoussi, chef de la confrérie des Senoussya — a fait sa soumission au lieutenant-colonel *Destenave*, qui commande le territoire militaire du Tchad. On se souvient que

Digitized by Google

c'est dans le pays où règne ce chef que Paul Crampel fut assassiné, en 1891, par des gens de Rabah. C'est à Fort-Crampel, l'ancien poste de Gribingui, appelé aussi Bandero, que Senoussi est venu se soumettre solennellement, à la fin de mai. La crainte d'un châtiment l'avait surtout jusqu'ici tenu éloigné de nous.

Nos territoires du Chari et du Haut-Oubanghi seront désormais à l'abri des fréquentes incursions des gens de Senoussi. L'hostilité déclarée de ce chef serait devenue fort préjudiciable pour nous et elle nous eût obligés à ajourner pour un certain temps l'exécution de tout projet sur l'Ouadaï.

Régions polaires. — Le vice-amiral *Makarov*, qui était parti pour une expédition polaire au commencement de juillet dernier, vient de rentrer le 1er/14 septembre dernier à Kronstadt, à bord du brise-glace *Ermak*.

Le navire, qui s'était approché des côtes de la Nouvelle-Zemble dans des conditions d'abord favorables, se trouva ensuite cerné par les glaces et resta dans cette situation pendant près d'un mois, se contentant, pour ne pas être broyé, de se mouvoir en avant et en arrière sur un petit espace de 5 à 6 milles. Le vice-amiral Makarov avait dès lors à craindre un hivernage forcé quand, vers le 16 août, les masses de glace, chassées par le vent, débloquèrent l'*Ermak* et lui permirent de reprendre sa navigation. L'*Ermak* contourna alors la Nouvelle-Zemble, s'avança jusqu'au 82e degré de latitude nord et atteignit la terre de François-Joseph; le navire exécuta cinq voyages entre la Nouvelle-Zemble et cette terre.

Si le vice-amiral Makarov n'a pas obtenu le résultat qu'il comptait atteindre, cette excursion a néanmoins été utile à la science. Il a en effet relevé exactement 150 kilomètres du littoral nord-ouest de la Nouvelle-Zemble, de la presqu'île de l'Amirauté à la pointe Souchoi-Noss, et fait de nombreuses recherches hydrographiques et zoologiques, ainsi que des observations astronomiques, météorologiques et magnétiques.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

L'EXPOSITION ET LE CONGRÈS INTERNATIONAL

D'HYGIÈNE, DE SÉCURITÉ MARITIME ET DE PÊCHE

A OSTENDE

La ville d'Ostende a organisé une exposition et un congrès qui, embrassant tout ce qui a trait aux choses de la mer et tout ce qui regarde les gens de mer, ne pouvait manquer d'offrir par là même un très grand intérêt, au point de vue de la géographie et de l'expansion coloniale. L'Exposition a été ouverte le 14 août, et la première séance du Congrès a eu lieu le 2 septembre.

Exposition et Congrès avaient pour titre : l'hygiène, la sécurité maritime et la pêche. Cette triple rubrique comprend une bonne partie des emprunts que fait la géographie aux sciences physiques et naturelles, avec les adaptations qu'ils comportent. C'est ainsi que l'histoire naturelle dans ses diverses branches, la climatologie, l'ethnographie, l'océanographie, aussi bien que l'enseignement pratique et économique : problèmes de recherche des voies nouvelles ouvertes au commerce, champs nouveaux offerts à la culture et à l'industrie, questions d'émigration et d'immigration, ont trouvé, sous ces trois désignations, de nombreuses applications dans l'Exposition et ont pu donner matière à discussion dans les séances du Congrès.

L'Exposition d'Ostende mérite, à beaucoup de points de vue, d'être appelée une exposition maritime et coloniale. Si la France en a, grâce à la participation officielle du ministère de la Marine, fait une exposition maritime, la Belgique, en donnant un éclat particulier à l'exposition du Congo belge et à sa section coloniale, semble avoir voulu que ces assises soient surtout coloniales.

En ce qui concerne la section française, il convient de rendre justice au zèle et à l'activité de M. Cacheux, commissaire général, et à ses collaborateurs qui, secondés en temps utile par leurs collègues belges, MM. de Vriese, administrateur général, Verbrugghen, commissaire des sections étrangères, et de Cock, secrétaire général du Comité organisateur, ont pu mener à bien l'achèvement de leur exposition.

La cérémonie d'inauguration a été ouverte par un discours de M. Van Imschoot, échevin des finances, président du Comité, auquel a répondu M. le comte d'Ursel, gouverneur de la Flandre occidentale, représentant S. M. le roi Léopold II, « haut protecteur » de l'Exposition.

A cette séance assistaient en outre M. Pieters, bourgmestre, suivi de ses échevins et des organisateurs; M. Gerville-Réache, député, président de la

Digitized by Google

section française, assisté des membres du commissariat général et des exposants; M. Durassier, directeur au ministère de la marine, représentant le ministre; M. le Dr Vincent, médecin en chef de la marine; les lieutenants de vaisseau Tapissier et Garnier, ce dernier commandant le contre-torpilleur *Alarme*, venu mouiller dans le port d'Ostende à cette occasion; le capitaine-commandant Raynaud, du 5e dragons, qui, le même jour, a présenté d'intéressantes expériences de colombophilie.

Dans la section d'hygiène étaient exposés des appareils pour l'étude des phénomènes marins : des enregistreurs de marées, des instruments pour recueillir et transmettre leur force, pour l'exploration du fond de la mer. Des dispositifs pour la régularisation des plages et le maintien des dunes y figuraient aussi, ainsi que les instruments servant à l'étude des propriétés physiques et chimiques des eaux et de l'air : baromètres, hygromètres, thermomètres, électromètres, microscopes.

La même section renfermait les collections se rapportant à la flore et à la faune littorale, marine ou abyssale. On y voyait aussi certaines applications du génie civil et maritime qui se rattachent, dans une certaine mesure, au domaine géographique, comme tout ce qui concerne l'aménagement et l'amélioration des ports; le matériel des constructions maritimes; les procédés pour fournir d'eau potable les localités maritimes et les navires — questions d'une importance capitale pour toutes les villes du littoral belge et d'une partie des côtes du Nord et du Pas-de-Calais où l'eau potable fait absolument défaut. Comme application des sciences médicales, il faut citer ce qui a trait aux sanatoria, aux ambulances, aux hôpitaux maritimes, à l'hygiène des transports; enfin il ne faut pas oublier les remèdes contre le mal de mer, partie de l'Exposition dont la Ligue contre le mal de mer s'est surtout occupée.

Sans entrer dans le détail, nous pouvons dire que les deux autres sections : sécurité et sauvetage; pêche et développement physique ou intellectuel des pêcheurs et des marins, se rattachaient aussi, à beaucoup d'égards, à la géographie et à l'expansion coloniale.

La direction de l'agriculture et du commerce de la Tunisie, avec ses modèles de bateaux de pêche et ses caisses pour le transport du poisson; le gouvernement général de l'Algérie, avec ses échantillons de liège brut et fabriqué pour l'adaptation aux nécessités du sauvetage maritime; quelques expositions particulières, telles celles du Syndicat des armateurs de Boulogne, du colonel Renard pour les établissements aérostatiques de Chalais-Meudon, du commandant Coignerai pour ses engins de sauvetage et ses documents concernant la Société des Sauveteurs hospitaliers bretons qu'il dirige avec tant de distinction, de MM. de Marcilhac et Sépé pour la pêche et l'ostréiculture, de MM. Minne et Ogg de Dunkerque pour leurs canots de sauvetage, etc. méritaient également d'être mentionnées.

On ne saurait oublier non plus les curieuses expériences de cerfs-volants porte-amarres qui ont été tentées par M. le commandant Brossard de Corbigny, ni celles du ballon Renard et du déviateur Hervé.

En particulier, au point de vue colonial, il existait même à Ostende une section spéciale intitulée : hygiène et sécurité coloniales, commerce colonial, avec des vitrines consacrées aux produits d'exportation et d'importation aux

Digitized by Google

colonies. L'Office colonial avait fait pour sa part d'intéressants envois qui ont été très remarqués.

La géographie pure ne fut guère représentée que par des cartes et des plans de travaux ; mais il convient de citer au premier rang ceux du littoral belge : Bruges, port de mer — Zeebrugghe; Ostende, port franc ; travaux et installations maritimes du port d'Ostende ; jetées de Middelkerke ; aménagement des plages; prolongement des digues de Huyst et de Kherke avec jetées nouvelles, etc., tous projets entrés plus ou moins en voie d'exécution et qui sont appelés à modifier l'aspect géographique des côtes autant qu'à dériver — à notre détriment d'ailleurs — les courants commerciaux.

C'est le ministère français de la marine qui a obtenu la plus haute récompense, la grande médaille du Roi. M. J.-B. Vincent, ingénieur, qui avait organisé la section, peut être justement fier d'un succès si légitime. Les documents, cartes et graphiques intéressant les pêches, les modèles de filets, les types de pêcheurs de la côte française ; les renseignements sur les écoles de pêche et les établissements d'hospitalité des marins; les collections scientifiques; les appareils de sauvetage dont plusieurs, comme ceux du colonel Renard, du capitaine de frégate de Corbigny, du commandant Coignerai, ont été expérimentés en mer, assuraient à notre ministère une participation brillante.

Quant au Congrès, ses travaux ont duré trois jours, les trois sections, hygiène, sécurité et pêche, fonctionnant concurremment.

Dans la première, un hommage tout particulier est à rendre aux travaux du Dr Louis Vincent, médecin en chef de la Marine. La communication de M. Maduit, sur le mal de mer, a soulevé une intéressante discussion. Dans la section de sauvetage, présidée par M. Durassier, directeur de la marine marchande, les communications du commandant Bollot, président de la Commission de sauvetage, du commandant Coignerai, de M. Lombard, et un remarquable rapport de M. Gouzy sur l'extension du rôle de la Croix-Rouge dans les guerres maritimes, valent d'être signalés. Dans la section de pêche, on ne saurait passer sous silence la communication de M. Janvrais sur l'amélioration du sort des marins pêcheurs, et les intéressantes explications de M. l'abbé Pype, un ecclésiastique belge qui a organisé et dirigé des écoles de pêche qui pourraient nous servir de modèle. L'abbé Pype a un véritable bateau-école sur lequel il part souvent en croisière avec ses élèves et quelques patrons pêcheurs intéressés avec lui à la vente du poisson. Cette entreprise n'a pas sa similaire en France, car on n'y reçoit pas seulement un enseignement théorique et pratique, mais aussi l'enseignement industriel qui doit mettre les élèves à même de tirer profit de leur éducation spéciale.

Dans l'assemblée plénière qui a clos les travaux du Congrès, M. le Dr Lobit, de Biarritz, a annoncé l'organisation d'un Congrès de thalassothérapie et d'océanographie à Biarritz en 1903[1].

BOULLAND DE L'ESCALE.

1. Nous rappelons aussi qu'une Exposition internationale de Pêche et un Congrès international de Pêche et de Pisciculture doivent avoir lieu à Saint-Pétersbourg en février et mars 1902.

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Généralités.

Pierre Legendre, **Notre épopée coloniale**, Paris, Ch. Tallandier, 1 vol. in-4°, 602 pages, 17 planches en couleurs (aquarelles de Henry Darien), 300 illustrations en noir. — On peut discerner dans l'histoire de chaque peuple des sortes d'épopées ou, si l'on veut, des périodes de luttes héroïques et grandioses pour le triomphe d'une cause, qui constituent autant de traits saillants et glorieux dans son existence. De ce nombre sont assurément les diverses tentatives lointaines d'établissement qu'a suscitées l'esprit voyageur et colonisateur de la race française et dont M. Legendre s'est fait l'historien. Il en retrace les phases successives qui constituent cinq grandes périodes : la période des origines, du XIVe siècle à 1600; la période de la plus grande expansion, de 1600 à 1750; la période du déclin, de 1750 à 1830; la période de la renaissance coloniale, de 1830 à 1870; enfin la période de l'expansion contemporaine, de 1870 à 1900. C'est une histoire très complète et très précise du mouvement colonial français, tant dans ses jours de défaillance que dans ceux de relèvement, écrite dans un style chaud et vigoureux. L'auteur montre avec une juste conviction qu'aucun peuple ne s'est attaché avec plus de ténacité que le peuple français à l'idée coloniale.

Ce livre est venu à sa véritable heure, car le passage du XIXe au XXe siècle marque un tournant dans l'histoire coloniale. L'ère des conquêtes et des extensions de territoire est achevée, et nous entrons dans l'ère économique et de mise en valeur. Il était bon de jeter à ce moment un coup d'œil en arrière sur l'œuvre accomplie. M. Legendre en a donné une vue d'ensemble sous une forme attachante comme un récit d'épopée. C'est une édition de grand luxe à laquelle de belles illustrations ajoutent un charme de plus.

G. R.

The french Hakluyt Marc Lescarbot of Vervins, by *H. P. Biggar*, July 1901, gr. in-8 (Réimpression de l'*American historical Review*). — M. Biggar nous montre lui-même dans cette brochure que le surnom dont il honore notre Marc Lescarbot n'est pas tout à fait mérité.

Hakluyt n'a épargné ni son temps, ni ses peines, ni ses voyages pour entrer en relations avec les survivants des expéditions qu'il raconte, pour se procurer des relations rares ou inédites.

Il n'en est pas de même de Lescarbot qui s'est contenté de puiser dans les ouvrages imprimés de la Bibliothèque du roi des renseignements sur les courses aventureuses de nos hardis explorateurs. Il est regrettable qu'il n'ait pas imité l'exemple de son émule anglais, car nous aurions d'intéressants détails sur de nombreux voyages qui sont restés inconnus. Ce n'est que du

Digitized by Google

jour où l'on s'est mis à explorer nos archives que l'on a retrouvé, par bribes, certaines pièces qui nous font connaître, fort incomplètement du reste, quantité de tentatives d'établissement en Afrique et en Amérique, dont nous n'avions jamais entendu parler.

Mais il ne faut cependant pas trop rabaisser Lescarbot : c'est lui qui écrivit le premier une sorte d'histoire des voyages entrepris par nos compatriotes et nous lui devons beaucoup de renseignements sur les opérations de La Roche, de Monts, de Cartier et de Champlain. Il eut ce mérite, qui manqua à Hakluyt, de pouvoir dire lui aussi : « J'étais là, telle chose advint ». On n'a pas oublié en effet qu'il accompagna Poutrincourt et, grâce à lui, nous connaissons en détail cette curieuse et instructive tentative de colonisation.

M. Biggar a le mérite de l'exactitude poussée jusqu'à la minutie. Rapprochant, confrontant les témoignages, les éclairant l'un par l'autre, il arrive à établir les faits dans leurs infimes détails. A moins qu'on ne retrouve des documents manuscrits qui viennent modifier de fond en comble la biographie de Lescarbot — ce qui est bien improbable — ce qu'il a dit de l'Hakluyt français, pour employer son expression un peu excessive, est définitif.

G. MARCEL.

La France et le marché du monde, par *Georges Blondel*. Paris, Larose, 1901, 1 vol. in-12, XI-164 p. — M. Georges Blondel dont on connaît les remarquables études sur l'Allemagne, principalement au point de vue économique, a reproduit dans ce volume, avec quelques additions et des statistiques récentes, les traits essentiels d'une série de conférences faites dans la région de l'Est, sur la demande du *Comité de défense des intérêts nationaux*. Son but a été de montrer les progrès que font aujourd'hui certains peuples et de prouver, par des chiffres, que la France, mieux douée pourtant que la plupart de ses voisins, perd peu à peu sa supériorité, sa clientèle, son prestige, parce qu'elle s'adapte moins bien que d'autres peuples à l'évolution contemporaine.

Après un tableau de l'essor économique dans les pays neufs, où il met notamment en relief les progrès inquiétants des États-Unis, M. G. Blondel retrace les efforts faits par d'autres peuples pour lutter contre la concurrence. L'Allemagne, jadis pauvre, est en train de devenir riche et ébranle la suprématie commerciale de l'Angleterre.

Notre faible natalité, l'insuffisance de nos moyens de transport, notre individualisme, les défauts de notre éducation sont autant de causes qui expliquent pourquoi nous nous développons si peu. La France ne semble malheureusement pas en voie de posséder de longtemps le *marché du monde*, mais elle peut avoir l'ambition de relever sa situation dans le monde. Pour y parvenir, elle doit transformer l'éducation publique, développer la marine marchande, simplifier la réglementation administrative, s'attaquer en un mot à toutes les causes, complexes d'ailleurs, qui font son infériorité. Nous ne nous plaignons pas que le livre de M. Blondel soit un peu pessimiste ; très suggestif, il est de ceux qui prêchent un patriotisme pratique et non stérile. G. R.

Histoire du ciel, par *Clémence Royer*. Paris, Schleicher frères, 1901, 1 vol. in-18, 246 p., 37 fig. (*Petite Encyclopédie scientifique du XXe siècle*). — Ce

Digitized by Google

volume est le premier paru d'une petite collection encyclopédique entreprise par la maison d'éditions Schleicher. C'est une description du ciel précédée d'une histoire de l'astronomie. Le nom de l'auteur est célèbre et suffit à recommander le livre.

Répertoire bibliographique des principales Revues françaises pour l'année 1899, rédigé par *D. Jordell*, 3e année. Paris, Per Lam, 1901, 1 vol. in-8°, 357 pages. — Les publications de bibliographie de M. Jordell sont toutes de précieux outils de recherche pour les travailleurs. Ce répertoire contient la nomenclature de plus de 30,000 articles, relevés dans 346 Revues, par ordre alphabétique des matières et des noms d'auteurs. Une grande partie de ce dépouillement a été fait par un bibliographe érudit, M. *Stein*, auteur de la première Table de la *Revue de Géographie* pour les années 1877 à 1883.

L'Argus des Revues, intermédiaire universel, mensuel, Paris, 14, rue Drouot, mai 1901 et mois suivants. — L'*Argus de la Presse*, qui existe depuis plus de vingt-trois ans, vient de fonder l'*Argus des Revues* qui donne le dépouillement par ordre alphabétique, dans ses bulletins mensuels, de près de 1,000 Revues européennes; ce recueil, disposé avec clarté, rendra de grands services aux travailleurs.

Asie.

En Chine, mœurs et institutions, hommes et faits, par *Maurice Courant*, ancien interprète de la légation de France à Pékin, maître de conférences à l'Université de Lyon. Paris, F. Alcan, 1 vol. in-16 (*Bibliothèque d'histoire contemporaine*). — Les événements qui se sont déroulés en Chine depuis un an ont donné lieu à de nombreux articles de Revue, et même à des ouvrages plus importants, sur la Chine et la question chinoise.

Le livre de M. Maurice Courant n'est pas précisément un livre nouveau, fait après coup. Il recueille en un volume toute une série d'études publiées depuis 1897 dans divers périodiques (*Revue des Deux-Mondes*, *Revue de Paris*, *Annales des Sciences politiques*, etc.). Mais l'ensemble forme un tout, et son actualité reste entière. Ce n'est point d'ailleurs une compilation de cabinet, mais bien le résultat des observations personnelles et fort perspicaces d'un homme qui a vu et compris la Chine, et qui veut la faire comprendre.

On se méprend généralement en Europe sur les causes de cette explosion soudaine qui a éclaté en Chine, et on est disposé à traiter les Chinois de barbares qui méconnaissent les bienfaits de la civilisation européenne.

La Chine est un très vieil empire, un des plus vieux du monde. Le Chinois était déjà civilisé aux époques où nos pères n'étaient que des barbares. Seulement, dans l'isolement de l'Asie orientale, le Chinois s'est immobilisé, et, tel il était il y a vingt siècles, tel encore il est aujourd'hui. Or, comme son état social lui plaît, qu'à travers les vicissitudes de son histoire il a gardé une haute idée de la puissance collective de l'Empire et de sa valeur individuelle, qu'il est imprégné d'un orgueil incommensurable, le Chinois n'a aucune

Digitized by Google

raison, aucune volonté de changer, au gré surtout d'envahisseurs d'autres races qu'il considère comme inférieures.

Or, comme ces envahisseurs européens, poussés par les lois fatales de l'expansion qui dérivent des progrès de la science et des besoins économiques, ont voulu aller trop vite et ont trop escompté la faiblesse apparente des Fils du Ciel, ceux-ci se sont révoltés contre des procédés par trop discourtois et insultants.

La question de Chine se complique aujourd'hui de la résistance de la race. Exploiter la Chine, c'est bien; mettre au jour les richesses qu'elle cache, l'Europe peut le désirer avec raison. Mais la première condition est que Chinois et Européens soient d'accord. C'est à l'Europe à poser les bases de l'entente, en faisant *l'éducation* du Chinois.

Ainsi conclut M. Courant, en parlant des écoles que fondent les missions chrétiennes en Chine, et dont le but est renouvelé des premières et si heureuses tentatives des jésuites au XVIe siècle. Il s'agit moins de dépecer la Chine que de l'élever et de la transformer au mieux des deux parties. La France, avec son désintéressement ordinaire, peut exercer en ce sens une influence d'autant plus remarquable que la conduite de ses missionnaires et de ses soldats, dans les récents incidents, a augmenté son prestige aux yeux des Chinois, et même des Européens.

F. B.

La Chine des Mandarins, par *Albert de Pouvourville*. Paris, Schleicher frères, 1901, 1 vol. in-18, 167 p., 54 fig. (*Bibliothèque d'histoire et de géographie universelle*). — M. de Pouvourville qui, sous le titre de : « L'Empire du Milieu », a précédemment publié dans la même collection un volume contenant des vues synthétiques sur la civilisation chinoise, aborde, dans ce nouveau volume, l'étude de l'un des éléments composant la société jaune, les Mandarins, qui sont une race et un parti de gouvernement. Ensuite viendra une étude sur la Chine des Lettrés, et une dernière sur la Chine des Agriculteurs. L'auteur montre que ces trois éléments si divers vivent côte à côte, mais se suffisent à eux-mêmes sans avoir d'actions concordantes, ce qui enlève à la Chine toute force extérieure. Il parle, dans ce volume, de l'empereur et des ministres et expose tout ce qui entre dans les attributions des mandarins : services administratifs, justice, finances, armée. Les mandarins sont ennemis acharnés de toute entreprise européenne, car, par là, leur pouvoir est forcément ébranlé.

G. R.

A Guide to Bombay, historical, statistical and descriptive, par *James Mackenzie Maclean*. Bombay, « Bombay Gazette »; Londres, G. Street et Co., 1901, pet. in-8; 26e édition. — Cet ouvrage, à la fois guide du voyageur et annuaire de la ville, est annuellement revisé et mis au courant de tous les changements survenus. Il est accompagné d'un plan de Bombay et d'une carte routière de l'Inde.

Digitized by Google

Afrique.

A la conquête du continent noir, missions militaires et civiles de 1892 à 1900 inclusivement, d'après des documents officiels, par *Gustave Vallat*, docteur ès lettres. Paris, J. Lefort, 1 vol. gr. in-8°, 365 pages, avec gravures. — C'est un ouvrage de vulgarisation qu'a écrit M. Vallat; il contient, avec des développements suffisants, tout ce qu'il est utile de connaître sur les expéditions militaires et les missions civiles qui, dans ces dernières années, ont sillonné l'Afrique et auxquelles la France est redevable des plus récents accroissements de son domaine africain.

Notes sur l'Afrique équatoriale, par le Dr *Cureau* (*Revue générale des sciences pures et appliquées*, 30 juin et 15 juillet 1901). — La première partie de cette étude est consacrée à l'examen des conditions orographiques, hydrographiques et climatériques des régions africaines équatoriales; la seconde à l'ethnographie.

Il serbatoio niliaco di Scellal, par M. le comte *G. d'Aspremont* (*Societa geografica italiana*, *Bolletino*, Rome, juin 1901). — L'auteur de l'article décrit les grands travaux entrepris sur le Nil vers la première cataracte près de Chellal, en vue de retenir et de distribuer les eaux fécondantes du fleuve entre Assiout et le Caire. On doit avoir achevé, en 1902, le réservoir, d'une contenance de 1 milliard et demi de mètres cubes, et un canal latéral, permettant de continuer la navigation pendant les retenues d'eau. Ce réservoir à portes mobiles permettra, sur une étendue de 220 kilomètres en aval, de couvrir 3,100 acres de terres arides d'une nappe d'eau de 20 mètres de hauteur maxima. Cette irrigation colossale aura pour effet de modifier sensiblement l'aspect, le climat, la productivité du pays. Quant aux habitants, au nombre de 11,000 environ, qui occupent la surface à inonder, on leur offre en compensation des terres... au Soudan.

Malheureusement le projet en cours d'exécution touche à cette délicieuse petite île de Philoe, où sont accumulés, dans un état remarquable de conservation, les plus beaux monuments des vieilles civilisations égyptienne, gréco-romaine, chrétienne. Il arrivera fatalement un moment où l'île, déjà à moitié submergée, disparaîtra avec ses admirables temples, ses colonnades superbes, sous la poussée continue des eaux de ce réservoir monstre. Vains regrets! Un ingénieur doué d'imagination avait bien conçu le projet de porter ailleurs, en bloc, l'île avec ses monuments, et cela n'eût coûté qu'une vingtaine de millions. Mais l'idée n'a pas été agréée : les ruines périront donc. Seul un obélisque où Cléopâtre avait fait graver son nom à côté du nom d'Osiris a été « déplacé » par un touriste anglais, et on ne l'a jamais revu. C'est toujours quelque chose de sauvé!

A. Marcel.

Digitized by Google

Appel à tous les membres de l'Enseignement secondaire

La lutte contre la tuberculose est à l'ordre du jour : on constate, en effet, avec effroi que cette terrible maladie emporte chaque année près de 150,000 personnes, chiffre qui représente à peu près la population de Toulouse (147,696 habitants au dernier recensement). A Paris, cette affection donne 12,746 décès annuels (245 par semaine, soit 488,1 par 10,000 habitants — moyenne des années 1886 à 1895).

Les membres de l'enseignement ne sont pas épargnés et, dans un ouvrage récent (*La lutte contre la tuberculose*, J.-B. Baillière, 1901), le professeur Brouardel croit pouvoir affirmer (p. 79) que ce n'est pas seulement dans les « grandes « villes, où elle atteint un tiers des maîtres, mais aussi dans les campagnes, que « la tuberculose porte ses ravages ». « Il est tel département, dit-il plus loin, « où il est exceptionnel de voir des instituteurs vivre au delà de 35 à 40 ans. »

Or, quelles que soient les conditions dans lesquelles un homme s'est tuberculisé, la tuberculose est curable, surtout au commencement de la maladie. Mais, si quelques malades ont chance de pouvoir se guérir avec leurs propres ressources, chez eux, grâce au traitement, à l'hygiène spéciale que leurs loisirs et leur fortune rendent possibles, il en est tout autrement pour la plupart, et en particulier pour les membres de l'enseignement. Pour les uns comme pour les autres ce sont les sanatoriums qui donnent les meilleurs résultats : malheureusement, ces établissements sont rares en France, et il est fort difficile d'y trouver une place, même lorsqu'on est en mesure de subvenir à toutes les dépenses que l'admission pourrait entraîner. Il n'y avait, tout dernièrement en France, que 280 lits, qui ont permis de soigner 840 tuberculeux par an, alors qu'en Allemagne, avec 5,571 lits pour ouvriers adultes, on a traité 22,000 malades dans 64 sanatoriums populaires, et qu'il reste encore 1,437 lits à la disposition des malades plus fortunés, dans 16 sanatoriums payants.

Des démarches ont été faites récemment en faveur des membres de l'enseignement primaire : elles ont abouti déjà pour le département de Seine-et-Oise et pour celui de la Seine qui aura sous peu (à l'asile de Perray-Vaucluse) un pavillon spécialement réservé aux instituteurs et institutrices. Ceux-ci y trouveront, gratuitement, l'air, la médication, les soins susceptibles de leur rendre la santé. Nous avons pensé qu'il ne serait peut-être pas impossible d'intéresser les pouvoirs publics au sort des membres de l'enseignement secondaire et d'obtenir pour eux quelques lits dans tel ou tel établissement déjà existant, public ou privé, où ils pourraient, sinon gratuitement, au moins dans des conditions vraiment abordables, soigner une affection à laquelle ils ne sont, eux aussi, que trop exposés. C'est pour faciliter notre tâche que nous nous adressons à tous nos collègues : qu'ils veuillent donc bien nous envoyer leur avis à ce sujet, leurs encouragements, leurs conseils, voire même leurs critiques, car tout ce qu'ils nous diront nous sera précieux. Qu'ils cherchent dans leurs souvenirs ceux de nos collègues qui auraient pu bénéficier de cette hospitalisation, ceux qui, actuellement même, seraient heureux d'en profiter. Pour que nos efforts aient quelque chance de succès, il nous faut des documents, des chiffres ; il faut que nous puissions dire, au moins approximativement, combien parmi nous auraient pu ou pourraient, annuellement, avoir besoin de recevoir des soins particuliers pour enrayer un mal qui ne pardonne guère quand, par négligence ou par nécessité, on ne le combat pas dès l'origine.

Adresser les communications à MM.

PICAVET, maître de conférences à l'École pratique des Hautes études, professeur au collège Rollin.

MANGIN, professeur au lycée Louis-le-Grand.

MALAPERT, professeur au lycée Louis-le-Grand.

CLAIRIN, professeur au lycée Montaigne.

PRUVOST, répétiteur au lycée Montaigne.

Le Dr POIRRIER, répétiteur au lycée Montaigne.

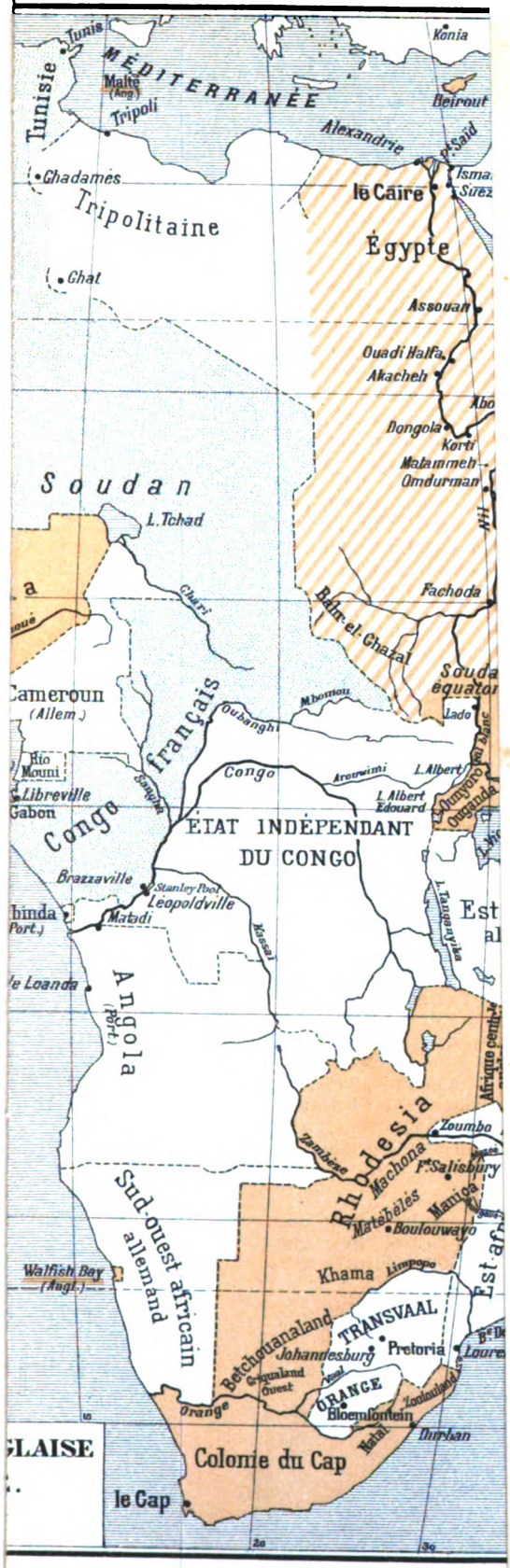
G. FÉRON, répétiteur au lycée Henri IV.

Le Dr PLICQUE, 34 *ter*, rue de Dunkerque, Paris.

L'éditeur-gérant : CH. DELAGRAVE.

5948. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

N DE FER DU YUN-NAN

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DE GÉOGRAPHIE

Fondée par LUDOVIC DRAPEYRON

EXPLORATION — COLONISATION
GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET ÉCONOMIQUE

Médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris (1900)

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE
Décembre 1901

SOMMAIRE

Lieutenant-Colonel LEBLOND : La politique anglaise et l'Afrique (*fin*).
LÉON DESCHAMPS : La France et l'Angleterre devant l'Islam.
ANDRÉ BRISSE : Kiao-tchéou ; la naissance d'une colonie allemande en Extrême-Orient.
G. REGELSPERGER : Mouvement géographique.
PAUL LAVAGNE : Répartition de la population en Angleterre au cours du XIXe siècle.
A. B. : L'exploration du pôle Sud.
Sociétés et corps savants, cours et conférences.
Revue bibliographique.

CARTES

Territoire de protectorat allemand de Kiao-tchéou (en couleurs et hors texte).
Carte de l'extension de l'Islam au XXe siècle.
Carte du pôle Sud.

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

REVUE DE GÉOGRAPHIE

Fondée en 1877 par LUDOVIC DRAPEYRON

Comité de Rédaction..... M. le général Niox, *président;*
M. E. Levasseur, *de l'Institut;*
M. le prince d'Arenberg, *de l'Institut;*
M. Charles-Roux, *ancien député.*

Secrétaire de la Rédaction. M. G. Regelsperger.

La *Revue de Géographie* publie des études sur toutes les questions qui se rattachent à la géographie descriptive, politique ou économique. Par la variété et le choix de ses articles, elle s'efforce, non seulement de mettre ses lecteurs au courant des progrès sans cesse réalisés dans la connaissance et dans l'exploitation du globe, mais elle se propose aussi de faire connaître le rôle et les procédés d'action de chaque peuple et de chaque race dans la mise en valeur de leurs domaines.

Un article mensuel résume ou analyse régulièrement tous les événements qui intéressent la géographie dans toutes les parties du monde et donne les nouvelles les plus récentes des voyages d'exploration.

La *Revue* rend compte des assemblées des sociétés de géographie et des principales publications géographiques.

A chaque numéro seront joints une carte d'une des régions sur lesquelles se porte un intérêt d'actualité, des croquis explicatifs et, s'il y a lieu, des vues photographiques.

La *Revue* paraît par livraisons mensuelles de 6 feuilles grand in-8, qui forment, chaque année, deux volumes de près de 600 pages chacun, avec Table analytique et Répertoire alphabétique.

Le prix de l'abonnement annuel est de **25** fr. pour Paris; de **28** fr. pour les départements et pour les pays de l'Union postale.

Les abonnements partent du premier jour de chaque trimestre : 1er janvier, 1er avril, 1er juillet, 1er octobre.

PRIX D'UN NUMÉRO SÉPARÉ : 3 FRANCS

Le prix de la collection complète (1877-1900), soit 47 volumes : 100 francs.

Adresser ce qui concerne la rédaction et l'administration à

M. CH. DELAGRAVE, éditeur-gérant de la *Revue de Géographie*, 15, rue Soufflot, à Paris.

Digitized by Google

LA POLITIQUE ANGLAISE ET L'AFRIQUE

(FIN[1])

XVI

Nous avons résumé précédemment les diverses phases par lesquelles a passé la prise de possession, par l'Angleterre, de la vallée du Nil.

En Égypte, elle a agi seule, parce que la France lui refusait son concours. Dans le centre africain, son agent, le fameux Stanley, est arrivé à temps pour écarter l'Allemagne du Soudan équatorial. Restait le Soudan égyptien : elle en a violemment rejeté la France. Malgré ces succès, l'Angleterre ne considère pas sa tâche comme terminée dans cette partie de l'Afrique.

En remontant le Nil, elle a en effet laissé sur son flanc gauche un vaste pays aux ressources multiples, véritable citadelle que la nature a faite très forte et dont les défenseurs, jaloux de leur indépendance, n'ont jamais plié sous la domination étrangère, l'Éthiopie. Nous en dirons quelques mots avant d'aborder la question de l'Afrique australe, car ce pays rappelle, à plus d'un titre, les Républiques boers. Éthiopie au nord, Transvaal et Orange au sud sont en effet situés à proximité de la future grande voie britannique du Cap au Caire et menacent son flanc. A divers titres, leurs richesses naturelles en font, pour l'Angleterre, une proie vivement convoitée et ils tiennent au même degré à leur indépendance. L'expérience leur a montré les ressources et, en même temps, la duplicité de la politique anglaise. Il y a donc en Éthiopie, comme dans les Républiques boers, un puissant foyer d'opposition aux projets de l'Impérialisme. Que les Républiques soient détruites, et on verra sans doute les armes anglaises se tourner contre le négus. Seront-elles plus heureuses que dans l'Afrique australe ?

1. Voir les livraisons d'octobre et de novembre 1901 et la carte hors texte jointe à celle de novembre.

Digitized by Google

XVII

« Quand Dieu débrouilla la terre, disent les Éthiopiens, il oublia l'Abyssinie. » Ce dicton exprime bien la synthèse géographique du pays. Énorme soulèvement triangulaire d'origine volcanique qui s'allonge du nord au sud entre la vallée moyenne du Nil et la mer Rouge, il est limité à l'est par une chaîne continue qui se dresse brusquement jusqu'à 3,000 mètres, tandis qu'au sud et à l'ouest il s'abaisse en gradins chaotiques vers le lac Rodolphe et le Nil. Au centre, profondes coupures taillées par les érosions, alternant avec d'anciens volcans dont les sommets, couverts de neige, dépassent 4,000 mètres. Sol remarquablement fertile, qui, grâce à la différence des altitudes, se prête à toutes les cultures. Population de 10 millions d'âmes environ, dans laquelle l'élément sémitique a laissé une profonde empreinte[1], très supérieure en tous points à la race nègre, et qui, convertie au christianisme au IVe siècle, forme comme une « île de Chrétienté au milieu de la mer des païens ». L'Éthiopie est donc un pays qui pourrait devenir un riche champ d'exploitation pour l'activité européenne, mais qui, à cause de la nature chaotique du terrain, présente des difficultés d'accès considérables.

C'est seulement vers 1850 que les Anglais entrèrent en relations suivies avec les Éthiopiens. Ils jouirent d'abord d'une grande influence auprès du négus Théodoros, mais les rapports se tendirent bientôt. Théodoros fit emprisonner les Européens, Anglais pour la plupart, qu'il avait à sa cour et une mission officielle envoyée par la Grande-Bretagne pour les réclamer. Une expédition fut résolue et organisée à Bombay sous les ordres de sir Robert Napier. Elle débarqua à Zoulla et à Massaoua, se dirigea à travers mille difficultés sur Magdala, où s'était réfugié le négus, et enleva cette place. Théodoros se tua pour ne pas tomber vivant aux mains des Anglais (1867-1868). Frappés par les difficultés du pays, comprenant que le succès de leur expédition était dû en grande

1. Les Éthiopiens résultent probablement du croisement des Arabes du Yemen, qui auraient traversé la mer Rouge quelques siècles avant l'ère chrétienne, avec la population nègre autochtone. Des colonies juives se sont, en outre, établies dans le pays. Elles auraient été amenées par Ménélik, fils de Salomon et de la reine de Saba (d'Éthiopie, pense-t-on). La Bible fait mention de la visite que celle-ci fit au roi.

Digitized by Google

partie à la coopération des chefs ennemis du négus, les Anglais se retirèrent sans prendre pied dans la région.

Les relations entre Anglais et Éthiopiens furent reprises au moment de la révolte du mahdi. En 1884, Gordon négocia un traité avec le négus Johannès pour s'assurer son concours contre les derviches. C'est à cette époque que M. Crispi, cherchant dans l'expansion coloniale une diversion aux difficultés que rencontrait sa politique intérieure, jeta les yeux sur l'Afrique. L'Angleterre offrit aux Italiens d'occuper Massaoua, sous réserve qu'ils enverraient de là une expédition pour délivrer Kassala, que bloquaient les mahdistes. Peu après, elle leur reconnaissait comme zone d'influence la presque totalité de la presqu'île des Somali et une partie de la vallée orientale du haut Nil, y compris l'Éthiopie (conventions de mars et avril 1891).

On reconnaît bien là la politique britannique : au prix de territoires qui ne lui appartenaient pas, l'Angleterre lançait l'Italie à la conquête de l'Abyssinie, qu'elle-même n'avait pas osé entreprendre en 1868, se réservant d'ailleurs, si l'entreprise réussissait, de réclamer sa part des profits. On sait que l'intervention italienne aboutit au lamentable désastre d'Adoua.

Ce succès de Ménélik et la reprise des opérations contre le mahdi firent passer au premier plan, dans les préoccupations des Anglais, la question de leurs rapports avec le négus. Il s'agissait de dissiper les appréhensions que leurs complaisances envers l'Italie avaient pu faire naître dans son esprit, d'obtenir l'ouverture de l'Éthiopie aux entreprises industrielles et commerciales de la Grande-Bretagne, de solliciter son concours armé contre les mahdistes ou tout au moins sa neutralité bienveillante, enfin d'arrêter, du côté du Nil, le tracé d'une frontière commune laissant à la Grande-Bretagne les premières pentes occidentales du plateau abyssin. Une mission (Rennel Rodd) fut envoyée à Addis Ababa. Elle comptait, par son luxe et ses largesses, séduire l'entourage de Ménélik et en imposer au souverain lui-même.

Quand elle arriva, une mission française (Lagarde) venait de quitter le pays (avril 1897). Celle-ci avait trouvé le négus parfaitement au courant des visées anglaises sur son empire. Dès lors, M. Lagarde n'avait eu aucune difficulté pour lui persuader que, la France ayant tout intérêt au maintien de l'indépendance éthiopienne,

Digitized by Google

il trouverait en elle une alliée sûre et désintéressée. Il l'avait même décidé à envoyer vers le Nil, à la rencontre de la mission Marchand, de fortes avant-gardes[1]. Dans ces conditions, la mission Rennel Rodd ne pouvait avoir qu'un succès très relatif. Ne voulant pas résister de front à la Grande-Bretagne, Ménélik accorda quelque extension à ses possessions de la presqu'île des Somalis, la liberté commerciale, l'ouverture de la route Zeïla-Harrar, mais se montra, paraît-il, absolument intransigeant en ce qui touche la vallée du Nil.

Cette mission a été un véritable échec pour l'Angleterre. Des reconnaissances récentes semblent en effet démontrer que c'est sur les premières pentes occidentales de l'Éthiopie et par la faille du lac Rodolphe qu'il faudra tracer la fameuse ligne transafricaine du Cap au Caire, le Nil n'étant guère, en amont de Fachoda, qu'un vaste marécage. Mais les Anglais, instruits par la résistance du Transvaal, ne brusqueront sans doute pas les choses. Si Ménélik est trop puissant, on attendra sa mort et les complications inévitables de la succession au trône éthiopien. Peut-être entraînera-t-on de nouveau l'Italie qui a besoin de débouchés pour sa population exubérante et qui relèverait son prestige en vengeant Adoua.

Ménélik n'ignore pas toutes ces choses. Il sait aussi que la France, toujours désintéressée à l'égard de l'Éthiopie, a un intérêt capital au maintien de l'indépendance de ce pays pour faire échec à l'hégémonie anglaise. Aussi a-t-il autorisé la constitution, à l'aide de capitaux exclusivement français, d'une *Compagnie impériale des chemins de fer éthiopiens* et lui a-t-il octroyé le monopole des transports du Harrar à la côte, ce qui doit assurer son trafic. La ligne desservira Harrar, Addis Ababa, et sera ultérieurement prolongée jusqu'au Nil. Très activement poussée, elle atteint déjà le kilomètre 150. Communiquant facilement avec l'Europe, l'Éthiopie va devenir un grand marché, et ce sont surtout les capitaux français qui en profiteront, s'ils restent maîtres de la voie ferrée. Malheureusement, quelques doutes ont été émis récemment à cet égard. A court d'argent, la Compagnie a dû, paraît-il, accepter le concours financier de sociétés anglaises et anglo-égyptiennes. Il y a là un grave danger pour la France et aussi pour l'Éthiopie.

1. Décimées par les miasmes des plaines nilotiques, auxquels ne peuvent résister les Abyssins montagnards, sans vivres et dépourvues de bateaux, ces avant-gardes ne purent se maintenir sur le Nil.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre qui, au lendemain de la prise de Khartoum, enrôlait contre le négus les mahdistes qu'elle venait de vaincre, paraît aujourd'hui décidée, avant de s'engager, à attendre la fin de la guerre sud-africaine. Son intervention en Ethiopie sera plus ou moins active, selon l'importance des sacrifices que cette guerre lui aura coûtés. La question éthiopienne et celle de l'Afrique australe sont donc, jusqu'à un certain point, connexes. Présentons maintenant quelques considérations sur la seconde.

XVIII

En 1620, les Anglais prirent possession du Cap; ils ne s'y maintinrent pas. En 1652, les Hollandais y fondèrent les premiers établissements européens. Après la révocation de l'Édit de Nantes, la colonie reçut un précieux appoint de quelques protestants français (300, dit-on), gens laborieux qui formèrent la souche d'une population énergique, mais qui ne conservèrent ni leur langue, ni leur individualité. On signale aussi la venue de quelques familles piémontaises, allemandes, scandinaves, italiennes, etc.

Pendant les guerres de la Révolution française, la Hollande ayant été envahie et le prince d'Orange s'étant réfugié en Angleterre, les Anglais, toujours attentifs à assurer leurs communications avec les Indes et voulant compenser la perte de leurs colonies de l'Amérique septentrionale, devenues les États-Unis, se firent autoriser, par le souverain exilé, à occuper le Cap pendant la durée des hostilités. Ils rendirent la colonie à la paix d'Amiens (1802) et l'occupèrent de nouveau en 1806; la cession définitive leur en fut reconnue par les traités de 1815.

On sait que, sous l'influence d'un climat différent, — d'une vie indépendante, au grand air, sur d'immenses espaces, — de la lutte continuelle contre les Cafres et contre les fauves, les descendants des colons hollandais, français, allemands, etc., aux fortes croyances, aux mœurs très pures, très prolifiques, qui ne recevaient plus guère d'éléments européens, se particularisèrent de plus en plus et formèrent un peuple nouveau, aux formes athlétiques et massives, profondément religieux, très énergique, passionné pour l'indépendance, les *Boers*.

Vers 1820, 4,000 Anglais ou Écossais vinrent s'établir au Cap.

Digitized by Google

La métropole voulut alors faire prédominer l'influence britannique; la langue hollandaise fut proscrite en justice et dans la vie polique (1825): de là premières difficultés entre Anglais et Boers. L'abolition de l'esclavage (1835) amena une scission complète. Elle ruina en effet les Boers qui, vivant de l'agriculture et de l'élevage, ne trouvèrent plus la main-d'œuvre nécessaire à leurs exploitations[1]; elle ne gêna pas les Anglais, presque tous commerçants et établis dans les villes.

On vit alors la plupart des fermiers boers entasser sur des chariots femmes, enfants, mobilier, quitter leurs fermes et s'enfoncer dans l'intérieur pour chercher, au delà des limites de la colonie, des terres nouvelles et la liberté de vivre à leur gré. On estime à une dizaine de mille le nombre des émigrants[2]; ils traversèrent le fleuve Orange et se lancèrent dans l'inconnu. Harcelés par les Cafres et les fauves du désert, accablés par la soif et la fatigue, beaucoup succombèrent. Une de leurs colonnes franchit le Drakensberg et pénétra dans le riche territoire de Natal; elle s'en rendit maîtresse après de sanglants combats contre les Zoulous et y fonda un État indépendant avec Pietermaritzbourg pour capitale.

Les Anglais ne tolérèrent pas la formation de cet État indépendant sur un fertile territoire en façade sur l'Océan. Ils envoyèrent des troupes qui s'emparèrent de Pietermaritzbourg (1842). Une partie des Boers se résigna à accepter la suprématie anglaise; mais les autres, conduits par leur chef Prétorius, repassèrent le Drakensberg. Retrouvant sur les bords de l'Orange quelques-unes de leurs familles qui s'y étaient arrêtées, ils fondèrent l'*État libre d'Orange* (1848), avec Blœmfontein pour capitale. Alliés aux indigènes, ils essayèrent de résister de nouveau aux Anglais qui prétendaient étendre leur autorité sur cet État, furent encore vaincus et annexés. Une émigration, sous la conduite de Prétorius, entraîna plus au nord ceux qui ne voulurent pas se soumettre. Ils passèrent le Vaal et fondèrent la *République du Transvaal*, avec Prétoria pour capitale.

Vers cette époque, l'Angleterre parut vouloir limiter autant que

1. On accorda des indemnités aux propriétaires d'esclaves, mais ces indemnités étaient dérisoires (un tiers de la valeur réelle *payable à Londres en marchandises*). Dans ces conditions, l'indemnité réelle ne dépassa pas 8 p. 100.

2. On sait que cette émigration des Boers est connue sous le nom de *trekken* ou *trek*. Paul Kruger, le président actuel, avait dix ans quand il partit ainsi dans le chariot de son père.

Digitized by Google

possible son intervention dans les affaires de l'Afrique australe : le pays était signalé comme sans avenir, les indigènes se montraient belliqueux, turbulents ; la conquête ne paraissait donc pas valoir les sacrifices qu'elle exigerait ; enfin la situation en Europe ne permettait pas de disperser les forces britanniques. En 1850, elle accorda à la colonie du Cap un Parlement. En 1852, elle reconnut l'indépendance du Transvaal et, en 1854, celle de la République d'Orange. En 1856, la colonie de Natal obtint l'autonomie.

Si donc, jusque vers 1850, la politique anglaise dans l'Afrique australe s'est montrée essentiellement utilitaire, peu scrupuleuse, dure aux faibles, elle ne manque pas de logique. L'Angleterre veut, avant tout, assurer ses communications avec les Indes et profite des guerres de la Révolution et de l'Empire pour se rendre maîtresse du Cap. En possession de cette colonie, elle veut y faire prédominer son influence et chasse les Boers qui forment contre elle un élément d'opposition irréductible. Elle se lance ensuite dans la voie de l'expansion, conquérant le Natal, soumettant la République d'Orange. Mais bientôt une connaissance plus complète du pays lui démontre qu'il est peu fertile, se prête mal à la colonisation anglo-saxonne, ne pourra être soumis qu'après une longue guerre contre les Cafres et contre les Boers ; alors elle ne s'acharne pas, donne aux territoires britanniques l'autonomie et aux États boers l'indépendance. Nous retrouvons ici la politique suivie en 1885 à l'égard du Soudan : la répression de l'insurrection mahdiste devant exiger des sacrifices considérables et rapporter peu de profit, on la remet à une époque plus favorable. *Time and I against two* (le temps et moi contre deux), dit un proverbe anglais.

XIX

Nous venons de voir que l'Angleterre, soucieuse de limiter le plus possible son intervention dans l'Afrique australe, reconnut l'indépendance du Transvaal et de la République d'Orange et donna l'autonomie presque complète à ses deux colonies de Natal et du Cap (1850-1856).

A partir de 1870, changement complet dans cette politique : de l'abstention, la Grande-Bretagne passe à l'intervention à outrance ; la découverte de riches gisements de diamants dans le Griqualand

Digitized by Google

ouest et d'or dans le Transvaal, le Machonaland, etc., en est la cause. On la voit alors occuper successivement le Basoutoland (1875), le Griqualand occidental (1876), puis, après une tentative infructueuse d'annexion du Transvaal (1877), le Griqualand oriental et le Betchouanaland (1885), le Zoulouland (1887), la région du Zambèze moyen (1891), le Pondoland (1894), etc. Ayant ainsi investi les Républiques boers, elle en tente finalement la conquête. Il importe de dire quelques mots de celles de ces prises de possession qui paraissent caractéristiques de la politique anglaise.

En 1867, on découvrit fortuitement des diamants entre les mains de quelques Boers et indigènes du Griqualand ouest[1]. Des gîtes diamantifères furent bientôt reconnus au confluent du Vaal et de l'Orange. L'Angleterre revendiqua ce territoire, bien qu'il ait été considéré jusque-là comme appartenant à la République d'Orange. Celle-ci, voulant éviter un conflit, l'abandonna pour une indemnité de 2,250,000 francs (1876). Aujourd'hui, le produit annuel des mines atteint 100 millions de francs ! L'affaire, en tous points, a donc été excellente : sacrifice insignifiant et colossal profit. Encouragée par un pareil résultat, l'Angleterre se tourna alors vers le Transvaal dont les mines d'or commençaient à attirer l'attention.

Les circonstances paraissaient favorables. Depuis que le Transvaal avait été reconnu indépendant, les luttes politiques, les guerres contre les indigènes, la mauvaise gestion des finances rendaient l'existence de cette petite république des plus précaires. Il s'était même formé un parti qui considérait l'intervention anglaise comme indispensable pour assurer l'existence du pays. En 1877, un commissaire britannique fut envoyé à Prétoria avec un détachement. Après quelques mois de séjour, jugeant le moment opportun, il déclara l'annexion du Transvaal aux possessions britanniques, promettant d'ailleurs de laisser aux Boers les libertés les plus étendues. Ceux-ci protestèrent, envoyèrent à Londres des délégués qui ne furent même pas entendus, mais finalement se soumirent. Le refus de l'Angleterre d'accorder les institutions libérales qu'elle avait promises releva les courages; les Boers reprirent les armes pour la liberté (décembre 1880). Joubert, descendant de huguenots

1. En 1869, on achetait pour 10,000 francs à un sorcier indigène le *Star of South Africa*, d'une valeur réelle de 600,000 francs.

Digitized by Google

français, prit le commandement. Le parti hollandais du Cap envoya encouragements et subsides.

Après une série d'échecs dont le plus retentissant fut celui d'Amajuba Hill[1], les Anglais, qui n'appréciaient pas encore à sa juste valeur la richesse des mines d'or, se résolurent à traiter : la République sud-africaine recouvra une demi-indépendance sous la suzeraineté britannique. Plus tard, la convention de Londres, du 27 février 1884, reconnut l'indépendance absolue du Transvaal, en laissant toutefois à l'Angleterre le droit d'opposer son *veto*, dans les six mois, à tout traité conclu par cet État avec une puissance autre que l'État d'Orange ou avec les populations indigènes limitrophes. Les bons rapports qui existaient à cette époque entre le Transvaal et l'Allemagne contribuèrent certainement à ce succès diplomatique de M. Kruger. Il convient d'en dire quelques mots.

L'Angleterre n'était pas seule à connaître les richesses minières de l'Afrique australe. Des explorateurs allemands avaient, dès 1865, parcouru le pays et découvert des gîtes aurifères chez les Matébélés, les Machonas et dans le Transvaal. On sait, d'autre part, qu'en 1884 Bismarck, jusque-là réfractaire aux idées coloniales, se laissa convaincre par les négociants de Hambourg et que brusquement, pour couper court à de laborieuses négociations engagées avec l'Angleterre au sujet de la baie d'Angra Pequeña, il notifia le protectorat de l'Allemagne sur la partie de la côte de l'Afrique australe comprise entre le fleuve Orange et le territoire portugais d'Angola, sauf toutefois sur Walfish-Bay, que les Anglais occupaient depuis 1887. Des traités avec les chefs indigènes étendirent la colonie vers l'intérieur ; une convention avec le Portugal la prolongea jusqu'au Zambèze.

Les Allemands ne s'en tinrent pas là. Ils se rappelèrent les riches découvertes minières que leurs explorateurs avaient faites dans la région du Transvaal et pensèrent qu'ils pourraient en tirer quelque profit. Il fallait pour cela se concilier les Boers. La chose était facile : on avait avec eux des affinités de race et de langage, on exploiterait leur haine contre les Anglais et on leur présenterait une alliance germano-boer comme le moyen le plus efficace pour ruiner l'in-

1. Echec bien plutôt moral que matériel : les Boers chassèrent d'une hauteur sur laquelle il s'était retranché un détachement anglais de 400 hommes, en mettant hors de combat 297, dont 8 officiers, tandis qu'ils ne perdaient que 7 hommes.

Digitized by Google

fluence britannique dans l'Afrique australe. Des négociations s'ouvrirent entre Prétoria et Berlin. Le président Kruger vint en Allemagne où il reçut de l'empereur un chaleureux accueil[1]. Un projet de chemin de fer transafricain fut élaboré pour relier le Transvaal avec les possessions impériales du Sud-Ouest Africain.

Le moment était critique pour l'Angleterre. La voie ferrée projetée allait entraîner la prise de possession par l'Allemagne du pays traversé, ce qui interdirait à la colonie du Cap toute extension vers le nord; cette voie allait cimenter l'alliance germano-boer, en faire l'élément politique prépondérant dans l'Afrique australe, et c'en serait fait de l'hégémonie anglaise dans cette partie du continent.

Conscients du danger, les Anglais n'hésitèrent pas : des détachements de leurs troupes franchirent le fleuve Orange et se répandirent dans le Betchouanaland, entre les Républiques boers et les territoires allemands. De 1885 à 1888, ils occupèrent et annexèrent toute la bande territoriale, large de 900 kilomètres environ, séparant l'Orange et le Transvaal du Sud-Ouest Africain allemand (Betchouanaland, Kamaland, etc.). Une grande compagnie à charte (British South Africa Company, Compagnie Sud-Africaine) se constitua pour exploiter ces vastes domaines.

Les Anglais avaient ainsi conjuré le péril allemand. Ils se heurtèrent alors aux revendications portugaises.

XX

Au XVIe siècle, les Portugais avaient fondé quelques comptoirs sur le Congo inférieur. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, leurs missionnaires et leurs commerçants parcouraient la vallée du moyen Zambèze et s'avançaient jusqu'au Nyassa. Le Portugal pouvait donc émettre quelque prétention sur l'embouchure du Congo et possédait des droits indéniables sur la vallée du Zambèze, bien qu'il n'eût jamais procédé, en raison de ses faibles moyens, à une occupation effective de cette région.

1. Reçu solennellement à Potsdam, M. Kruger prononça, au dîner de gala qui lui fut offert, le toast suivant : « Nous sommes faibles, peu nombreux et isolés du monde. Notre république court des dangers. C'est un bienfait de Dieu que nous puissions jeter sur Votre Majesté et son empire des regards d'affection et de confiance. »

Digitized by Google

En 1884, l'*Association internationale africaine*, fondée dans un but exclusivement humanitaire par le roi des Belges pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique équatoriale, parut vouloir concentrer plus spécialement ses efforts sur le bassin du Congo et en poursuivre la mise en valeur. Le Portugal prit ombrage de cette orientation nouvelle; elle lui parut menaçante pour le protectorat auquel il prétendait sur le bas fleuve et confia ses appréhensions à l'Angleterre. Celle-ci, qui ne redoutait rien d'un petit État gravitant dans son orbite, mais pouvait tout craindre de la part d'une puissance rivale qui viendrait à mettre la main sur cet important débouché, en reconnut la possession au Portugal (traité du 26 février 1884), en stipulant pour ses nationaux un traitement de faveur. Ce traité réduisait à néant les projets du roi Léopold sur le bassin du Congo et les sacrifices financiers qu'il s'était déjà imposés pour leur réalisation. A son instigation, l'Allemagne et la France, qui ne voulaient pas que ces régions tombassent sous l'hégémonie britannique, formulèrent une protestation motivée. L'Angleterre dut se rallier à l'idée de soumettre la question à une conférence internationale (Conférence de Berlin, 1884-1885), qui créa l'État Indépendant et lui attribua l'embouchure du Congo.

Le Portugal payait ainsi les frais du litige. Il crut pouvoir prendre sa revanche en faisant reconnaître sa souveraineté sur le pays de jonction entre ses possessions de l'Angola et du Mozambique. Il y lança ses explorateurs, Serpa Pinto, Capello et Ivens, etc. Mais, cette fois, il se heurta à son alliée de la veille, l'Angleterre.

A partir de 1859, des missions anglaises, bibliques et commerciales, s'étaient établies en divers points du bassin du Zambèze et du lac Nyassa. Soutenues par de puissantes compagnies (African Lakes C°, Central British African C°, British Betchouanaland C°, etc.), elles y avaient fondé des établissements importants. D'accord avec le gouvernement britannique, elles reconnurent d'abord la souveraineté du Portugal; puis, après la découverte de riches gisements miniers, elles prétendirent ne plus relever que de la reine d'Angleterre. Le mot d'ordre venu du cabinet de Saint-James avait changé.

Celui-ci, arguant de ce que le Portugal n'avait pas procédé à une occupation effective, appuya les prétentions des compagnies et,

Digitized by Google

pour couper court à toute discussion, fit reconnaître le protectorat britannique par Lobengula, roi des Matébélés, dont le royaume comprenait une notable partie du territoire contesté; le Portugal protesta. Peu après, le major Serpa Pinto battit une tribu rebelle, les Makololos. L'Angleterre saisit cette occasion pour en finir : elle déclara que les Makololos étaient ses protégés et, à une demande d'arbitrage que lui fit le cabinet de Lisbonne, répondit par un ultimatum (janvier 1890). Un premier traité de délimitation ayant été rejeté par les Chambres portugaises, on convint d'un *modus vivendi* de six mois. C'est alors qu'entre en scène la Compagnie sud-africaine (Chartered).

On sait que c'est par M. Cecil Rhodes, fondateur de la Compagnie de Beers pour l'exploitation des champs de diamant du Griqualand ouest, permier ministre parlementaire de la colonie du Cap, qu'elle avait été créée (1889). Il s'était montré assez habile pour y faire entrer les plus grands noms de l'Angleterre, duc de Fife, duc d'Abercorn, lord Gifford, etc., ce qui devait assurer à la Chartered le crédit et l'appui de la Grande-Bretagne, dans les difficultés qu'elle pourrait avoir avec ses voisins.

A peine constituée, la Chartered avait lancé ses agents jusqu'au Zambèze à la recherche des mines. Sachant que le Manica renfermait de riches gisements aurifères, ceux-ci en prirent possession, bien qu'ils fussent exploités depuis 1888 par une société portugaise et que des postes portugais fussent établis dans le pays. Cédant alors aux injonctions de M. Cecil Rhodes, qui ne voulait pas abandonner le Manica, le gouvernement anglais fit au Portugal de nouvelles propositions : la Chartered conserverait le Manica; le Portugal serait dédommagé par une extension de territoire assez considérable au nord du Zambèze. Inutile d'ajouter qu'aucun gisement aurifère n'avait été reconnu dans ce dernier district.

Considérant cette fois toute résistance impossible et aux prises avec une crise financière des plus graves, le Portugal céda (convention du 28 mai 1891).

La frontière part de la rive orientale du lac Nyassa, s'infléchit vers le sud en laissant Blantyre aux Anglais, s'enfonce vers l'ouest jusque vers Zumbo, puis revient vers l'est jusqu'au Mazoé pour rejoindre vers le sud la frontière du Transvaal. Entre autres engagements, le Portugal prenait celui de construire un chemin de fer et une ligne télégraphique depuis le Manica jusqu'au port de Beïra,

Digitized by Google

à l'embouchure du Poungoué, facilitant ainsi l'exploitation des mines d'or par la Chartered. A noter enfin que chacune des parties contractantes obtenait un droit de préemption en cas de liquidation des territoires de l'autre partie.

Les limites des possessions portugaises une fois arrêtées, la Chartered n'eut plus qu'un seul but : prendre possession le plus tôt possible de tous les territoires laissés dans la sphère d'influence anglaise, en particulier du pays des Matébélés, dont la richesse aurifère passait pour considérable. Prétextant quelques agressions commises par les sujets de Lobengula, la Chartered entra en campagne, occupa Buluwayo, capitale des Matébélés, et, sans s'inquiéter du gouvernement britannique, procéda à l'allotement et à la vente du pays des vaincus.

On voit donc qu'à la fin de 1893 les possessions britanniques s'étendaient du Cap au Tanganyika. Investies par l'ouest et par le nord, les Républiques boers l'étaient également par l'est, car le Zoulouland britannique s'avançait le long de la côte jusqu'au Mozambique portugais; les conquérir paraissait donc maintenant une opération facile. On trouva bientôt un prétexte.

XXI

Les mines d'or avaient attiré au Transvaal, comme autrefois en Californie, des aventuriers venus de tous les points du monde. Ces étrangers (les *Uitlanders*), où l'élément anglais dominait, ne tardèrent pas à dépasser en nombre les citoyens boers (les *Burghers*). Ceux-ci ne formaient plus, à la fin de 1895, que le tiers de la population. Forts de leur nombre, possédant les trois quarts de la richesse publique et payant les neuf dixièmes de l'impôt, les Uitlanders réclamèrent certaines mesures fiscales et douanières en vue de faciliter l'industrie minière et, en outre, la suppression des entraves apportées par la constitution transvaalienne à l'obtention, par les étrangers, des droits civils et politiques, en particulier du droit de vote[1]. En le leur accordant, le gouvernement du Transvaal s'exposait à les voir entrer en majorité dans les assemblées publiques et, par suite, en devenir les maîtres; il rejeta la requête.

1. Il faut deux années de résidence aux naturalisés pour devenir électeurs de la deuxième Chambre et quatorze pour devenir électeurs de la Chambre haute.

Digitized by Google

Sûrs de la connivence de l'Angleterre, les Uitlanders maintinrent toutes leurs prétentions. Le temps eût travaillé pour eux; s'accroissant sans cesse, ils devaient finir par submerger complètement l'élément boer. Les plus impatients préférèrent recourir à la violence et, dans ce but, s'entendirent avec la Chartered. Un véritable plan d'opérations fut arrêté. C'est alors que le docteur Jameson, l'homme de confiance de M. Rhodes, se disant appelé par l'unanimité des Uitlanders[1] de Johannesburg qui réclamaient son appui contre la tyrannie des Boers, envahit le Transvaal avec une troupe de 800 hommes, comprenant des officiers anglais en activité de service, dont quelques-uns appartenant au corps des Gardes de la Reine (décembre 1895). On sait que cette équipée aboutit à une honteuse défaite. Jameson dut se rendre; il fut, avec ses principaux officiers, envoyé prisonnier à Prétoria. Une véritable stupeur se produisit en Angleterre à la réception de ces nouvelles : on eût dit qu'il se fût agi d'une défaite des armées anglaises. Un télégramme de l'empereur d'Allemagne à M. Kruger, pour le féliciter de son succès, porta l'émotion à son comble. On connaît la suite de l'aventure. Devant la réprobation de l'Europe, inquiète pour ses intérêts parce qu'une révolution eût amené un ralentissement dans l'exploitation minière, le gouvernement anglais et la Chartered désavouèrent Jameson. M. Chamberlain implora la clémence de M. Kruger en faveur des prisonniers. Rendus aux Anglais, ceux-ci reçurent à Londres un accueil triomphal. Une légère condamnation frappa pour la forme les principaux coupables. Cecil Rhodes fut d'ailleurs maintenu membre du conseil privé de la reine... Si écourtés qu'ils aient été, les débats prouvèrent que M. Chamberlain était complice de l'invasion Jameson.

Le Transvaal ne pouvait plus se faire d'illusion sur les intentions de l'Angleterre. Il se prépara à la guerre en renouvelant et complétant un traité d'alliance qui le liait avec l'Orange, et en achetant en Europe armes et munitions. Quant au gouvernement anglais, qui n'avait plus de ménagements à garder, puisque ses intentions à l'égard du Transvaal étaient percées à jour, il prit lui-même en mains la cause des Uitlanders. Son intervention eût été

1. A une pétition à la reine d'Angleterre contre le Transvaal portant 21,700 signatures d'Uitlanders, M. Kruger opposa une déclaration de confiance de 23,000 Uitlanders, parmi lesquels nombre d'Anglais. Un examen attentif de la pétition à la reine montra qu'elle renfermait 5,000 noms de femmes et une foule de fausses signatures.

Digitized by Google

jusqu'à un certain point justifiée s'il s'était borné à réclamer, en leur faveur, des droits municipaux dans la ville de Johannesburg qu'ils avaient fondée, des commodités plus grandes pour leur industrie, la suppression de certains monopoles onéreux (celui de la dynamite en particulier). Il préféra se placer sur le terrain de la politique, voulant rendre toute entente impossible.

On vit, dans ces négociations, l'Angleterre produire des exigences incompatibles avec l'indépendance du Transvaal, refuser même de reconnaître cette indépendance, formellement affirmée par la convention de 1884. Quant au président Kruger, il proposa de s'en remettre à un tribunal arbitral, de réduire de quatorze à sept ans la durée du stage nécessaire pour devenir électeur à la Chambre haute[1], etc. Aux concessions successives du gouvernement boer, le cabinet de Londres répondait par de nouvelles prétentions. Voyant que M. Chamberlain faisait traîner les négociations en longueur pour achever les préparatifs militaires, M. Kruger adressa à Londres ses dernières concessions sous forme d'ultimatum. Le gouvernement britannique refusa toute discussion. La guerre était déclarée (11 octobre 1899).

L'Angleterre impérialiste voulait cette guerre. On vengerait l'affront d'Amajuba; on prendrait les mines d'or, ce qui ouvrirait à la Chartered, dont les affaires étaient mauvaises, une ère de prestigieux profits; on supprimerait le Transvaal et l'Orange, c'est-à-dire deux foyers d'intrigues et d'agitations autour desquels se ralliaient les Afrikanders et qui pouvaient devenir le noyau des futurs États-Unis de l'Afrique du Sud. Le succès n'exigerait pas des sacrifices considérables, car les Boers avaient perdu, disait-on, leurs qualités d'antan[2].

1. Le Transvaal étant un État indépendant (convention de 1884), le gouvernement anglais n'avait, *en droit*, aucune qualité pour se mêler de ses affaires intérieures, surtout en matière de naturalisation. — Les *Etats-Unis seuls* accordent pour la naturalisation des conditions plus favorables que celles concédées par M. Kruger.

2. « En présence de la lutte entre la race hollandaise et la race anglaise dans le sud de l'Afrique, c'est une *nécessité impériale* de faire disparaître les deux foyers d'agitation autour desquels se rallient les Afrikanders, c'est-à-dire le Transvaal et l'Etat d'Orange. » (M. Chamberlain.)

« Nous ne nous sommes pas battus pour une question de détail, de droits électoraux; nous nous sommes battus pour l'existence de la domination britannique dans le sud de l'Afrique. » (*Id.*)

« Cette guerre est juste, car elle a pour objet de protéger le drapeau britannique, qui représente aujourd'hui *le plus grand actif commercial* du monde entier. » (M. Cecil Rhodes.)

Digitized by Google

Nous n'avons pas à nous occuper ici des opérations de la guerre sud-africaine. On sait que l'Angleterre expie cruellement l'aveuglement de son gouvernement, qui a trop présumé des forces du pays et méconnu celles de l'adversaire. Elle a déjà dépensé près de cinq milliards et sa situation dans l'Afrique australe est toujours incertaine. C'est à grand'peine qu'elle y entretient une armée de 200,000 hommes, car les engagements se ralentissent et les colonies ne sont plus disposées à envoyer des troupes. Une nouvelle année de guerre élèvera les dépenses à sept milliards.... Faut-il donc croire, comme le disait Bismarck, que « *l'Afrique du Sud sera le tombeau de la puissance britannique* » ?

XXII

Nous avons vu que la résistance héroïque de ces Boers incomparables donne à l'Éthiopie quelque répit du côté de l'Angleterre. Elle aura sans doute aussi pour résultat de mettre, pendant un certain temps tout au moins, à l'abri des convoitises britanniques les possessions africaines du Portugal. Poignante inconséquence, dirons-nous, parce que ce petit État, en permettant la passage des troupes anglaises par sa colonie de Mozambique, a violé le droit des gens au détriment du peuple vaillant dont les indomptables efforts paraissent être aujourd'hui la meilleure sauvegarde des intérêts portugais. C'est par quelques aperçus sur cette question que nous terminerons cette étude.

Le Portugal possède, dans sa colonie de Mozambique, *Beïra*, le débouché de la Rhodesia sur l'océan Indien, et *Lourenço-Marquez*, le débouché du Transvaal sur ce même océan. Si dociles que soient les Portugais, les Impérialistes ne sauraient admettre que ces importants débouchés fussent en d'autres mains que les leurs. A défaut de leurs déclarations solennelles, qui d'ailleurs sont nombreuses, des événements récents font la pleine lumière sur leurs intentions. Le Portugal est donc averti.

En 1823 l'Angleterre, prétextant une cession consentie par un chef indigène, créa un établissement commercial dans la baie Delagoa. Le Portugal protesta. L'établissement fut maintenu : c'était un jalon pour l'avenir.

Nous avons vu qu'en 1870 le gouvernement britannique, recon-

Digitized by Google

naissant l'importance de l'Afrique australe, résolut de s'y engager à fond. Il réclama la baie Delagoa; nouvelles protestations du Portugal. On décida de s'en remettre à l'arbitrage du maréchal de Mac-Mahon. Celui-ci trancha en faveur du Portugal.

En 1894, l'Angleterre crut trouver une occasion meilleure. Les Cafres du Mozambique méridional s'étant soulevés, M. Cecil Rhodes, d'accord avec le cabinet de Saint-James, encouragea les rebelles, leur fournit armes et subsides. Heureusement pour le Portugal, le gouverneur de l'Angola parvint à réduire rapidement l'insurrection, ce qui écarta le danger d'une intervention anglaise.

Un nouvel incident plus récent sembla devoir hâter la réalisation des désirs britanniques. Des difficultés s'étant élevées entre le Portugal et une compagnie anglaise chargée de la construction du chemin de fer de Lourenço-Marquez au Transvaal, la déchéance de la compagnie, prévue d'ailleurs par le cahier des charges, fut prononcée. En Angleterre, on prit fait et cause pour la société dépossédée; le Portugal résista. On finit par s'entendre pour soumettre les faits à un tribunal arbitral, la Suisse. Le cabinet de Londres réclama pour la compagnie une indemnité dépassant 100 millions de francs; il espérait que le Portugal ne pourrait payer, qu'il lui faudrait emprunter en donnant en gage le port et le chemin de fer de Lourenço-Marquez, enfin que gage et emprunt reviendraient à l'Angleterre qui, avons-nous dit, possède sur les territoires portugais du Mozambique un droit de préemption.

Vain espoir ! L'arbitre limita à 25 millions de francs l'indemnité à allouer à la compagnie (avril 1900). Si pauvre qu'il soit, le Portugal a pu payer une somme relativement aussi faible. C'est un nouvel échec pour l'Angleterre. Elle se prépare à le réparer.

Nous avons parlé des liens d'amitié qui se nouèrent, en 1894, entre l'Allemagne et le Transvaal. En 1895, au lendemain du raid Jameson, l'empereur, se posant en défenseur du droit et de la justice, adressait dans un télégramme célèbre ses félicitations à M. Kruger. « L'accueil qui lui a été fait (à ce télégramme) non seulement en Allemagne, mais encore hors « d'Allemagne, disait M. de Bülow au Reichstag (12 décembre « 1900), ne nous a pas permis de douter que nous nous trouve- « rions réduits uniquement à nos propres forces dans le cas d'un « conflit avec l'Angleterre en Afrique. Un gouvernement conscien-

Digitized by Google

« cieux devait tirer de ce fait certaines conclusions, et il les a en « effet tirées. »

Ces conclusions sont faciles à discerner. Le refus de Guillaume II de recevoir le président Kruger prouve, entre autres indices, que la politique allemande vis-à-vis de l'Angleterre et des Républiques boers a subi un revirement caractéristique. Sûre de rester sans alliés, l'Allemagne a renoncé, pour quelque temps du moins, à faire échec à l'Angleterre dans l'Afrique australe et elle a cherché à tirer parti de son attitude nouvelle. Elle semble y avoir réussi.

L'Angleterre pour qui, dans les circonstances actuelles, toute complication serait funeste, aurait fait à son ancienne rivale des ouvertures au sujet des éventualités dont l'Afrique pourrait devenir le théâtre, en particulier au sujet de la liquidation des colonies portugaises. L'Allemagne consentirait à la prise de possession de la baie Delagoa par la Grande-Bretagne; comme compensation, elle prolongerait jusqu'au Zambèze son territoire de l'Est-Africain, recevrait Walfish-bay et une partie de l'Angola. Quant au Portugal, on lui ferait accepter une indemnité pécuniaire. On s'en remettrait d'ailleurs aux circonstances et au hasard des événements pour les prétextes d'intervention et les détails d'exécution.

Si les clauses de cette entente ne peuvent être formulées avec une certitude absolue[1], il n'en est pas moins vrai qu'une crise suprême se prépare pour la domination portugaise en Afrique et que, dans cette crise, le Portugal n'aura plus à compter sur l'appui de la seule puissance qui s'était posée comme la rivale de l'Angleterre sur ce continent. Quant à la France qui aurait, semble-t-il, quelque intérêt à empêcher la création, à proximité de Madagascar, d'un arsenal anglais, se sentira-t-elle assez forte pour reprendre, isolée, son rôle historique de protectrice des opprimés et des faibles?

1. L'entente se rapporterait aussi à d'autres questions : *en Afrique*, au passage à travers l'Est-Africain allemand du chemin de fer et du télégraphe du Cap au Caire, — à la création d'une voie ferrée reliant, à travers le Sud-Ouest-Africain allemand, la Rhodésia à l'Atlantique, — à l'action allemande au Maroc, etc.; — *en Asie*, à la politique commerciale et aux zones d'influence; — *en Europe*, aux éventualités qui pourraient naître de la mort de l'empereur d'Autriche.

Il n'est pas douteux aujourd'hui que l'Allemagne eût préféré une entente avec la France contre l'Angleterre. Des ouvertures plus ou moins précises furent faites dans ce but au gouvernement français de 1896 à 1898. Celui-ci ne crut pas devoir appuyer les initiatives émanées de Berlin.

Digitized by Google

XXIII

Qui ne connaît l'aphorisme célèbre de M. de Bismarck : *la Force prime le Droit?* Considéré comme formule d'école, synthèse pédagogique, tendance philosophique, il mérite certes les anathèmes dont il a été l'objet. Pris comme la constatation brutale de faits que l'histoire a maintes fois enregistrés, il ne nous paraît pas prêter à la critique. Les événements de ces dernières années n'en démontrent-ils pas la poignante réalité?

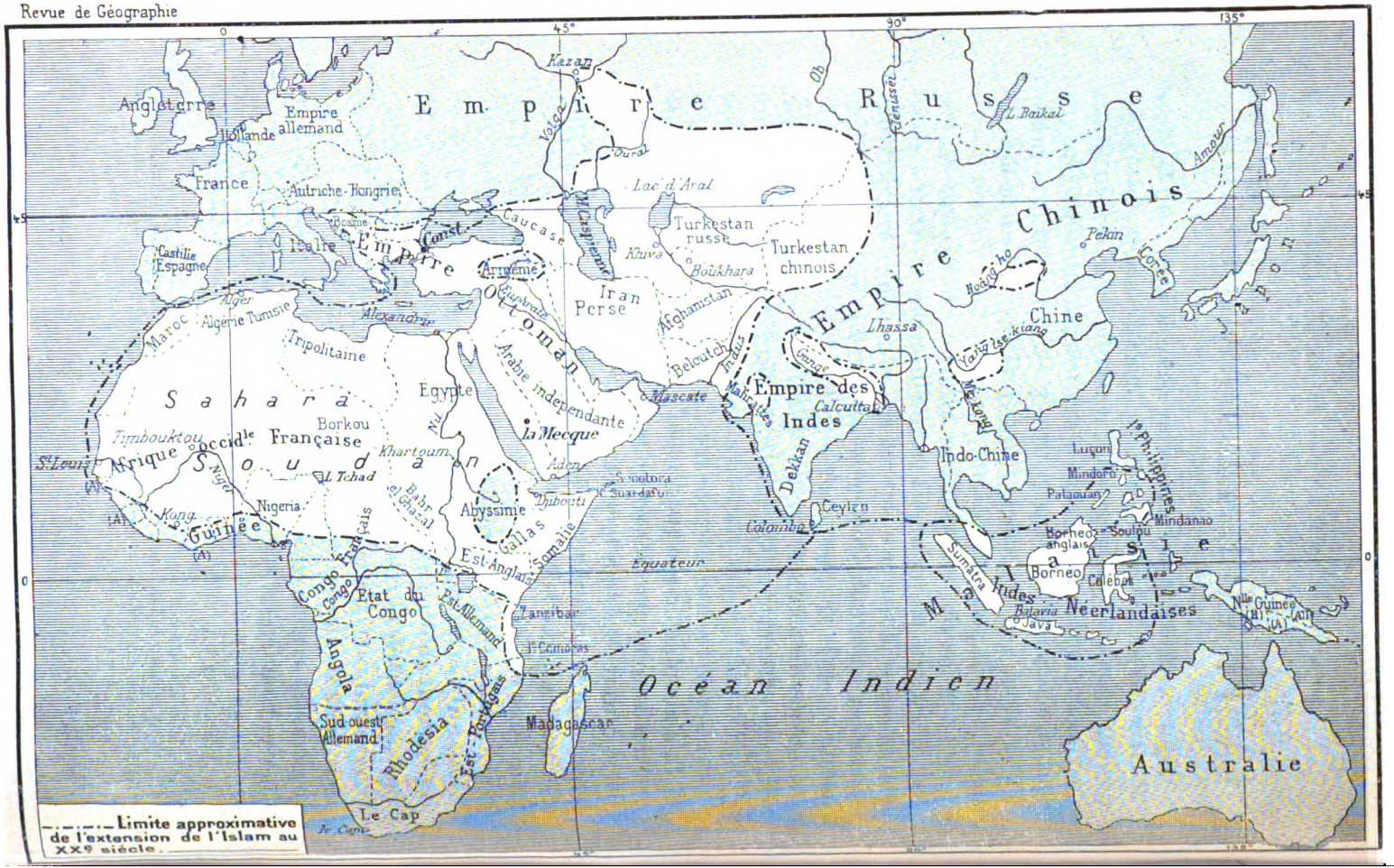
Le maintien de la domination anglaise sur l'Égypte est-elle légale? N'est-ce pas au mépris de tout droit que les États-Unis se sont jetés sur l'Espagne et lui ont ravi son empire colonial? Que dire de la conduite de l'Angleterre envers le Portugal dans l'Afrique australe et de la guerre sud-africaine!

C'est par sa politique cynique et brutale que Bismarck a fait l'Empire d'Allemagne. Aujourd'hui M. Chamberlain, qui veut *faire l'Empire*, emploie des procédés analogues. Demain nous verrons quelqu'un de ces hommes, que la foule admire d'autant plus qu'ils déchaînent plus de trouble, remanier, sans autre motif que les appétits de son pays ou son ambition personnelle, la carte du monde. Qui oserait soutenir que les pensées généreuses exprimées à la Conférence de la Haye pèseront alors d'un poids plus lourd qu'elles ne pèsent aujourd'hui auprès des Impérialistes britanniques?

Un pays qui veut vivre doit donc aujourd'hui, surtout s'il est entouré de voisins plus puissants, se préparer aux suprêmes efforts. Il faut qu'il se ménage les moyens matériels les plus puissants. Il faut surtout qu'il acquière ou conserve la *force morale, cette puissance qui décide de tout à la guerre*, et pour cela qu'il soit calme, persévérant, uni, discipliné. A ces conditions seulement, il peut envisager l'avenir avec sérénité et se livrer aux œuvres fécondes de la paix sans crainte de voir quelque voisin exubérant, à l'étroit dans ses frontières, venir s'emparer du fruit de ses labeurs.

Lieutenant-colonel LEBLOND.

Digitized by Google



Digitized by Google

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

DEVANT L'ISLAM

Parmi les grandes questions qui préoccupent la politique actuelle des puissances européennes, celle des rapports avec l'Islam est une des plus sérieuses. La France et l'Angleterre, par suite de la position qu'elles ont prise en Afrique, s'y trouvent particulièrement intéressées. L'étude suivante, appuyée sur des observations géographiques et politiques, a pour objet de dégager, d'une manière spéculative, quelques données du problème social musulman, sans prétendre toutefois en présenter une solution absolue; mais ce problème se rattache à une conception théorique du rôle colonisateur de la France sur laquelle il est permis de conclure rationnellement[1].

Et d'abord, qu'est-ce que l'Islam ?

Dans sa plus grande extension, ce nom s'applique à toutes les populations de religion musulmane, vivant dans la dépendance directe ou indirecte du Sultan régnant à Constantinople. Le mahométisme est la seule religion qui retienne encore ses adhérents dans une sorte de solidarité de foi, de mœurs et d'intérêts. Le christianisme a eu cette force au moyen âge, à l'époque des croisades; il ne l'a plus. Le pontife romain a perdu le pouvoir de mettre en action les ressorts militaires ou économiques des nations qui reconnaissent son autorité morale; le Sultan turc a gardé ce pouvoir. L'Islam forme donc, malgré les différences ou même les hostilités de races, de nations, de gouvernements, un véritable État assez semblable à ce qu'était l'Europe au temps de l'hégémonie pontificale d'Innocent III.

Son domaine s'étend en Asie, en Afrique et en Europe. L'Europe sud-orientale; toute l'Asie occidentale, depuis la Méditerranée

1. Cette étude a été écrite antérieurement aux difficultés qui ont engendré le conflit franco-turc actuel; la *Revue*, selon son programme, laisse à l'auteur toute la liberté de ses idées. — *Note de la Rédaction.*

Digitized by Google

jusqu'au Caucase, à l'Oural avec une pointe vers Kazan et aux sources de l'Ob, et de l'Ob à Colombo, en englobant le bassin de la Caspienne et de la mer d'Aral et la partie occidentale de l'Hindoustan, avec quelques enclaves dans la Chine méridionale, l'Hindoustan; toute l'Afrique septentrionale, depuis Zanzibar jusqu'à la côte de Guinée, les îles du littoral oriental d'Afrique, Zanzibar et les Comores, une partie de la Malaisie, des Moluques et des Philippines: telle est la part du monde qu'ont conquise et conservée les zélateurs de Mahomet.

On ne trouvera, bien entendu, dans cet ensemble, aucune unité géographique, ethnographique ou même politique. Les religions peuvent porter la marque du sol où elles sont nées; mais, dans leur propagation pacifique ou conquérante, elles s'imposent en tout pays et sur toute race indifféremment. Le mahométisme, né dans le désert, approprié, par son déisme très simple, son fatalisme, sa morale de luxure, à une population nomade et aux climats très chauds, propagé d'ailleurs par les armes brusquement et brutalement, n'a fait aucun choix parmi ses fidèles. On les trouve dans les plaines désertiques du Sahara, de l'Arabie, du Turkestan russe, dans les régions montagneuses du Turkestan chinois, de l'Afghanistan, de l'Atlas et des Balkans, dans les plateaux du Dekkan, de l'Iran, de l'Asie Mineure (et autrefois de la Castille) dans les vallées de l'Indus, de l'Euphrate, du Nil, du Niger, c'est-à-dire dans toutes les variétés de terrains que les hommes occupent à la surface du globe. Un seul lien semble réunir les Islamites et enchaîner l'Islam, c'est le climat : cette religion est essentiellement tropicale et subtropicale, elle ne dépasse pas de beaucoup le 45e degré de latitude septentrionale. Mais dans cette zone et dans ces contrées elle a conquis des Aryens, des Sémites, des Tartares, des Mongols, des nègres de variétés multiples, des Malais ou Malayo-Polynésiens, en un mot des représentants de presque toutes les familles humaines. Elle a marqué tous les groupes de son empreinte, le fanatisme, mais sans leur enlever leur originalité native.

Quant à l'unité politique, elle n'existe pas en apparence. On ne trouve pas moins de sept États différents dans les limites que nous avons tracées (Turquie, Perse, Afghanistan, Chine, khédiviat d'Égypte, régence de Tripoli, empire du Maroc), nombre de petits royaumes ou sultanats : sultanats du Soudan, Zanzibar, Comores, Mascate, Bornéo, etc., et surtout trois grandes puissances

Digitized by Google

chrétiennes, la France, l'Angleterre et la Russie, qui ont établi leur domination sur la plus grande partie de l'Afrique septentrionale, dans l'Inde, dans les steppes turcomanes et sur les plateaux subcaucasiques. Néanmoins, l'unité religieuse constitue une sorte d'unité politique encore très cohérente.

Comme le christianisme, l'Islam s'est morcelé en sectes diverses : Edrissites, Sunnites, Chiites; mais le Sultan turc, chef des Sunnites, a conservé sur tous les musulmans, même sur les Edrissites du Maroc et sur les Chiites de Perse, une influence que le pape, chef des chrétiens catholiques, a complètement perdue sur les chrétiens protestants ou orthodoxes. Il peut encore donner, sinon des ordres, du moins le mot d'ordre, à toutes les populations qui croient en Mahomet, sans en excepter celles qui obéissent aux puissances chrétiennes; et ce mot d'ordre peut provoquer une prise d'armes générale ou partielle sous le nom de « guerre sainte », entretenir le fanatisme et la haine du « roumi » ou du « giaour », obtenir des contributions temporaires ou permanentes, sous le nom de tributs. Il y a là une force réelle qui explique la résistance, en Europe, de la Turquie dégénérée et la longévité de « l'homme malade ».

On peut estimer à 180 millions le nombre des musulmans, dont 80 à 90 en Asie, 60 à 80 en Afrique, et 20 peut-être en Océanie. C'est un peu plus du dixième de l'humanité entière, du cinquième des bouddhistes, du tiers des chrétiens.

Ces populations ont de grandes qualités guerrières, surtout sous l'action du fanatisme, qui est chez elles à l'état latent, et peut, sur un mot d'ordre, passer à l'état aigu. Les congrégations religieuses ne sont pas moins nombreuses parmi elles que parmi les populations catholiques; mais, au lieu de se vouer à l'instruction ou à la prière, elles se consacrent à la guerre. Les senousiâ de l'Afrique septentrionale ne cessent de rappeler les époques glorieuses de la conquête musulmane et de prêcher l'extermination des « infidèles ». L'insurrection mahdiste, les massacres de missions sahariennes, les tueries de Rabah sont avant tout des effets du senousisme. Les odieuses exécutions organisées en Arménie par le Sultan manifestent les mêmes influences à Constantinople. L'Islam n'a donc pas cessé d'être un danger pour le monde chrétien, d'autant que l'Europe chrétienne entreprend à l'heure actuelle une pénétration du monde musulman qui, avec d'autres idées et d'autres intérêts,

Digitized by Google

rappelle l'offensive des croisades. Heureusement la situation est changée au point de vue militaire. Les armées féodales n'avaient aucune supériorité sur les armées musulmanes aux XIe et XIIe siècles. Aujourd'hui les armées chrétiennes l'emportent tellement par l'armement et l'organisation sur les hordes de l'Islam qu'elles sont sûres de vaincre, même à nombre inégal.

L'Islam est vulnérable et facile à pénétrer, parce que son activité est comme figée par sa doctrine. Le fatalisme est un terrible narcotique. Les musulmans réfléchis savent s'en affranchir à la manière des chrétiens, chez qui l'idée de la Providence tournerait vite aussi au fatalisme si la raison n'y prenait garde. Mais les musulmans réfléchis sont rares, parce que le *Coran* est encore le seul livre de science parmi eux. Ceux-là seulement qui ont voyagé, et surtout étudié à l'étranger, ont appris à connaître la vraie science; ils forment à Constantinople le parti des « Jeunes Turcs », dont le nombre et l'influence sont à peine sensibles. L'immense majorité des « croyants » restent endormis dans leur ignorance, incurieux de la science et de ses applications industrielles, insoucieux d'un plus grand bien-être dans la vie. Le progrès, qui est un si heureux stimulant pour nous, n'est pour eux qu'un mot vide de sens. Aussi qu'arrive-t-il? C'est que, partout, l'industrie musulmane est morte. Les Arabes, aux VIIe et VIIIe siècles, ont instruit les Européens en les conquérant. Les musulmans d'aujourd'hui sont, par rapport à l'Europe, des hommes du moyen âge pour l'état politique et social, pour l'industrie et le commerce. La théocratie, bannie à peu près de toute la terre (car la théocratie chinoise a un tout autre caractère, et ce serait calomnier notre alliée la Russie que de ne pas reconnaître combien ce régime y est tempéré), trouve dans l'Islam son dernier refuge; le désordre administratif ou même l'anarchie y sont à l'état endémique; le groupement primitif de la smala, de la tribu, du village, y reste l'usage quasi universel; le harem y tient lieu de famille. Les tapis de Perse et de Turquie, les fers, burnous et maroquins du Maroc, les armes de Damas, les soieries de Smyrne ou d'Alep, et tous ces produits d'Orient qui fascinaient nos ancêtres, se fabriquent avec les procédés rudimentaires d'autrefois et sont tombés, comme valeur marchande, au rang des simples curiosités méritant à peine l'exportation. Les Arabes parcourent l'océan Indien occidental avec les mêmes boutres dont ils usaient avant que Gama y parût.

Digitized by Google

Il suit de là que tout le domaine de l'Islam est un immense marché commercial et industriel ouvert à l'activité européenne. Si réfractaire qu'il soit aux innovations, le musulman doit, de plus en plus, les accueillir, qu'il soit sous le joug d'une puissance moderne ou qu'il songe à utiliser les inventions des chrétiens pour mieux les combattre. Mais il ne fera pas par lui-même, comme le Japonais; il laissera faire. C'est ainsi que Jennell a établi des filatures de coton au Caire et qu'une compagnie européenne a construit le chemin de fer de Smyrne à Aïdin, malgré le gouvernement et les habitants. Le champ des entreprises n'en est que plus vaste et plus rempli de promesses pour les nations chrétiennes, qui emportent loin de chez elles la fureur des affaires et le besoin du lucre. Et c'est là tout le secret de cette fameuse question d'Orient, qui a suscité les rivalités européennes durant le siècle passé, comme la question chinoise suscite aujourd'hui un accord provisoire. On veut ouvrir la Chine pour le siècle qui commence; l'Islam a été ouvert depuis 1830, après un effort semblablement concerté.

L'Islam nous apparaît donc comme un domaine étendu et mal gardé, une agglomération d'hommes oisifs et sans initiative, un marché riche et aux trois quarts inexploité. Dès lors, la question se pose : qui s'en emparera politiquement et économiquement?

⁂

Cinq puissances chrétiennes dominent déjà des parties de l'État islamique : la Russie et l'Angleterre en Asie, l'Angleterre, la France et l'Italie en Afrique, la Hollande en Océanie.

Je laisserai de côté la Russie et la Hollande, qui n'ont aucun intérêt en Afrique. Je n'ai nommé que pour mémoire l'Italie, qui n'a pu jusqu'à présent rendre effectives ses prétentions.

L'Angleterre commande dans l'Inde, le Baloutchistan, l'Égypte; elle possède en outre un coin du Soudan central, Zanzibar, une partie du pays des Gallas et des Somalis, Socotora, Aden, la région nord-ouest de Bornéo. On peut lui attribuer 80 millions de sujets musulmans, dont 25 environ en Afrique.

La France domine dans tout le Nord-Ouest africain, à l'occident d'une ligne tracée par la convention du 21 mars 1899 depuis les sources du Bahr-el-Ghazal jusqu'à la frontière tunisienne, en en exceptant le Maroc et les enclaves anglaises du bassin du Niger;

Digitized by Google

elle y ajoute la Somalie française avec Djibouti et le groupe des Comores. Sa clientèle musulmane peut se chiffrer par 12 ou 15 millions d'individus.

L'Angleterre semble la plus grande puissance musulmane. Mais sa domination est éparpillée de Bornéo au Niger; le principal groupe de son empire musulman est le groupe hindou, fort de 50 millions, qui se trouve comme fondu dans l'immense agglomération brahmanique de l'empire indien; le second est le groupe égyptien, comptant avec les dépendances 17 millions, qui ne représente toujours théoriquement qu'une domination provisoire. Si l'occupation de l'Égypte cessait, l'Angleterre ne commanderait plus que sur les lisières de l'Islam africain, dans cette zone où les propagandes chrétienne et musulmane sont encore en lutte.

La France, au contraire, est établie en plein Islam sans discontinuité ni conditions. Son empire islamique forme un tout par le territoire comme par la religion; il est tout entier à proximité de l'influence du sultan; il est le foyer du senousisme. C'est donc la France qui mérite, par excellence, le nom de puissance musulmane, et c'est elle qui doit le plus se préoccuper de toutes les questions très délicates que fait naître le contact avec l'Islam.

La politique musulmane est même pour la France d'un intérêt beaucoup plus pressant que pour l'Angleterre. Le prolongement de la France en Afrique est devenu pour elle une nécessité d'influence et presque d'existence. Pour conserver en Europe, malgré son infériorité numérique qui ne fera que s'accroître, la situation de grande puissance nécessaire à son indépendance et à son action intellectuelle, la France a besoin de l'appoint de population et de richesses que lui assurera l'Afrique. L'appel que lançait Victor Hugo, après l'année terrible : « Au Sud! Au Sud! » est vraiment prophétique. Il faut que tout l'effort actuel de la France du Nord tende à créer solidement pour l'avenir une France du Sud, une France africaine, qui fasse corps avec l'autre. L'Angleterre, éloignée dans le nord-ouest de l'Europe, préoccupée surtout de s'assurer le libre accès à son trésor des Indes, peut mettre au second plan de ses préoccupations d'avenir son développement dans l'Islam africain; l'Afrique australe, l'Inde et l'Australasie sont pour elle les vrais centres attractifs. Le centre attractif de la France, c'est le nord-ouest de l'Afrique, c'est son domaine musulman. Aussi y est-elle déjà souveraine en Algérie, protectrice acceptée ailleurs, tandis

Digitized by Google

que l'Angleterre n'est partout que protectrice, et protectrice souvent contestée. De cette situation naissent pour les deux puissances des obligations différentes vis-à-vis du Chef des croyants et des croyants eux-mêmes. Essayons de les dégager.

Le chef des croyants ne compte en diplomatie que comme gardien de Constantinople et comme inspirateur possible du fanatisme musulman. Bien que la force militaire turque ne soit pas à dédaigner, elle ne pourrait tenir contre les forces de l'Angleterre ou de la France, en cas de conflit. Le Sultan ne représente donc qu'une puissance morale, dont l'action est déterminée sur un point, mais reste vague et mystérieuse sur l'autre.

L'Angleterre a attaché durant longtemps un grand prix à la possession des Détroits par le Sultan; elle a mené le concert des puissances dans la fameuse question d'Orient, qui s'est longtemps résumée dans cet unique objectif : défendre Constantinople contre l'ambition russe. Et si l'Angleterre suivit, durant un siècle, cette politique défensive, ce n'est pas, on le pense bien, par sympathie pour le chef de l'Islam, ni par la crainte de voir se réaliser la prédiction de Napoléon que « dans cinquante ans l'Europe serait républicaine ou cosaque », ni même par le souci d'une concurrence commerciale de la Russie dans le bassin méditerranéen. Ce qu'elle visait en cette question, comme en une infinité d'autres, c'était l'intégrité et la prospérité de son empire de l'Inde. Abandonner Constantinople à la Russie, c'eût été — du moins jusqu'en 1881 — remettre entre les mains de la rivale redoutée sur la frontière indienne le grand entrepôt du trafic entre l'Europe et l'Asie et la grande route des caravanes entre l'Inde et l'Europe. Depuis qu'elle est en possession de l'Égypte et presque maîtresse du canal de Suez, l'Angleterre semble s'être désintéressée de Constantinople et de l'intégrité de la Turquie. La situation qu'elle a usurpée dans l'Islam africain lui a assuré la voie la plus courte vers l'Inde et a mis entre ses mains un entrepôt qui vaut mieux que l'autre, Alexandrie. Dès lors, on l'a vue, au Congrès de Berlin et plus récemment dans l'affaire de Crète, pousser à la liquidation de l'héritage turc qu'elle proclamait naguère intangible. Elle est donc

Digitized by Google

aujourd'hui l'ennemie du sultan, dont, précédemment, elle se disait la protectrice.

La France n'a jamais eu cette netteté de vues qui caractérise la diplomatie anglaise. Par une tradition qui remonte à François Ier, par le grand souvenir qu'ont laissé les croisades en Asie Mineure et en Syrie et qui fait encore donner le nom de « Francs » ou « Frenk » à tous les Européens, par le prestige que lui maintiennent encore en Islam ses professeurs et ses ingénieurs, elle était l'alliée et la protectrice tout indiquée du Sultan. On l'a cependant vue, dans ses deux premières ententes avec la Russie en 1807 et en 1827, ou autoriser tacitement ou contribuer par elle-même à faire le démembrement de la Turquie. Plus tard, elle a changé d'attitude et tiré les marrons du feu pour l'Angleterre, en Crimée. Son établissement dans l'Islam africain en 1830 et en 1867, par l'Algérie et par le canal de Suez, plus tard en 1885 par la Tunisie, l'a forcée de passer outre au droit de suzeraineté que le Sultan revendiquait sur ces contrées, et, conséquemment, de diminuer sa puissance. Enfin, la dernière entente franco-russe peut sembler, à bon droit, une menace contre Constantinople autant que contre Berlin. Néanmoins, depuis que la France se mord les poings d'avoir laissé l'Angleterre intervenir, puis dominer seule en Égypte, elle s'est prise, pour l'intégrité de la Turquie, de la même passion dont l'Angleterre s'était targuée autrefois. Selon toute apparence, elle paraît songer, malgré la contradiction de sa conduite, à en faire argument pour traiter d'usurpation le protectorat anglais d'Égypte et pour essayer d'y mettre un terme, au nom du suzerain. Peut-être aussi a-t-elle réfléchi, en se mêlant davantage aux populations musulmanes de l'Afrique du nord-ouest, que le mieux, pour sa tranquillité, est d'obtenir l'appui moral, l'officieuse recommandation du chef des croyants qui réside à Constantinople.

Pour être devenues puissances musulmanes en Afrique, l'Angleterre et la France ont donc fait, l'une et l'autre, volte-face dans la question d'Orient. L'avenir dira de quelle conséquence sera pour la Turquie et pour l'Europe ce changement d'attitude.

Un premier résultat, assez inattendu, peut être noté dès maintenant; c'est que le Sultan, retirant sa confiance à la fois aux deux rivales, a choisi une nouvelle puissance protectrice, l'Empire germanique, qui lui offrait de l'armer assez solidement pour qu'il

Digitized by Google

pût braver toute les attaques. Or, l'Empire germanique a fort habilement fait profiter sa faveur auprès du maître de l'Islam à son extension commerciale, en obtenant les principales concessions de routes et de chemins de fer à travers l'Asie Mineure. Le profit économique que peut valoir l'amitié du Sultan a donc été perdu par l'Angleterre, n'a pas été gagné par la France et est passé à la rivale économique de l'une et de l'autre, l'Allemagne.

Ce fait n'est pas définitif toutefois, et il faut compter avec le caprice qui règne toujours en maître sur le Bosphore. La France est à même de reconquérir, en partie sa situation, grâce au maintien des droits traditionnels de protection des catholiques du Levant, que sa diplomatie entend faire respecter, grâce au prestige ou à l'autorité qu'elle conserve sur les musulmans de l'Afrique. Il lui faudrait donc, malgré de justes répugnances, ne pas se départir d'une ferme bienveillance à l'égard du Chef des croyants et ne pas lui retirer l'appui qu'elle lui a maintes fois prêté.

⁂

Il n'y a pas seulement pour la France, dans la bonne entente avec la Turquie, l'intérêt de quelques entreprises industrielles et commerciales; il y a toute une méthode de gouvernement pour son empire islamique. Et c'est en cela surtout qu'elle doit différer de l'Angleterre.

L'Angleterre, dans la colonisation, qui est sa principale affaire et qui semble être, pour elle seule incontestablement, une bonne affaire, n'a jamais été mue par un autre sentiment, ni dirigée par une autre pensée que d'établir une parfaite exploitation commerciale. De là, son absolue indifférence, qui semble du libéralisme, pour les mœurs de ses sujets d'occasion, et, d'autre part, sa froide cruauté pour les populations qui résistent à sa domination. De là encore la simplicité de son gouvernement colonial, souvent donné, bien à tort, comme modèle. De là enfin, l'âpreté sans scrupule de sa politique « mondiale », vis-à-vis des puissances concurrentes. Dans un pays où règne la ploutocratie, il n'y a place pour aucune idée généreuse, et la régulatrice de toute action au dehors, c'est la Bourse. Aussi, en Afrique, sur le Niger comme sur le Nil, l'Angleterre est-elle simplement campée à la manière des mercantis qui viennent étaler et échanger leur bric-à-brac. Le jour où le pays

Digitized by Google

ne voudra plus des produits importés ou bien n'aura plus à donner en échange des produits avantageux, le colporteur pliera bagage et ira chercher fortune ailleurs, sans laisser d'autre trace de son passage que ses produits, sans avoir influencé, en bien ou en mal, le moral de ses partenaires de la veille. Si le pays lui offre un avantage d'un autre ordre, comme c'est le cas pour l'Égypte, il y restera, mais sans essayer de s'habituer à ses mœurs ou d'habituer les habitants aux siennes. L'Anglais, en un mot, n'est partout que dominateur et exploiteur; il aurait honte d'être apôtre. Il s'ensuit qu'il n'est nulle part aimé et ne se soucie pas de l'être.

Tout autres sont les traditions et les tendances de la France. Par tempérament et par éducation, le Français est apôtre et, par suite, assimilateur. Démocrate et rationaliste, il tient en suspicion, sinon en parfait mépris, les « affaires », et il est épris des idées généreuses de justice, de progrès humain, qui pour l'Anglais sont des valeurs non négociables. Son administration coloniale est, par suite, compliquée, tatillonne et, malgré les bonnes intentions, d'apparence plutôt tyrannique. Il n'exploite pas, il améliore. Aussi aime-t-il et se fait-il aimer.

Appliquant ces observations générales à la situation de l'Angleterre et de la France dans l'Islam africain, on verra que les préoccupations des deux puissances rivales seront toutes différentes, et aussi leur avenir.

Le contact avec les musulmans ne gênera en rien l'Angleterre. Le simple protectorat ou la simple exploitation par compagnie privilégiée suffisant au profit commercial qu'elle cherche, elle sera dispensée du souci de l'organisation : au Niger, elle favorisera la barbarie; en Égypte, elle se contentera de mettre des agents anglais dans les fonctions déjà existantes, bonnes ou mauvaises. Si les populations acceptent pacifiquement cette domination discrète, ce sera l'âge d'or des affaires; si le fanatisme musulman se réveille et produit une insurrection madhiste, ce sera la répression brutale d'Omdurman. Ce système peut avoir l'avantage d'assurer la tranquillité et la fortune du dominateur; mais, d'une part, il ne profite en rien au progrès humain et, de l'autre, il reste exposé à des surprises comme celle de Khartoum. Il est en somme stérile et précaire.

La France, de son côté, ne se contentera pas de protéger, comme en Tunisie, au Fouta-Djallon ou autour du Tchad; elle voudra do-

Digitized by Google

miner directement, comme en Algérie. Les protectorats, qui sont nombreux dans l'Islam français, ne représentent, on l'a déclaré au début, qu'un régime provisoire, une pierre d'attente. Le régime qui semble en France le seul rationnel est celui de l'assimilation, dont l'Algérie est déjà le champ d'expérience. Dès lors, se pose pour elle ce problème ardu : comment l'assimilation peut-elle se faire en pays musulman ?

Ce problème, qu'a esquivé l'Angleterre, ne se pose pas d'une façon pressante pour la France. Le régime du protectorat, qui est définitif dans le système anglais, peut rester longtemps encore le provisoire dans la conception française de l'assimilation; il aidera même à l'assimilation déjà faite sur certains points. Mais le problème n'en doit pas moins être résolu le plus tôt possible, pour que soit établie la méthode de notre politique islamique, d'où relève notre avenir.

Remarquons tout d'abord que, malgré les haines passées et présentes, il ne semble pas y avoir opposition irréductible entre les religions chrétienne et musulmane. Il y a beaucoup plus de similitudes qu'on ne pense entre le Coran et l'Évangile : les traditions sémites, le monothéisme, la Providence, les idées de justice et de charité, le prosélytisme, se retrouvent des deux côtés; si l'on oubliait les chefs des deux religions et qu'on ne gardât que les deux livres, la fusion en une même doctrine ne serait pas difficile à faire. Je ne parle, bien entendu, que du christianisme et de l'islamisme primitifs. Mais, justement, si les chrétiens consentaient à ne présenter aux musulmans que le pur enseignement de Jésus, et les musulmans à n'opposer aux chrétiens que le pur enseignement de Mahomet, non seulement il n'y aurait pas de conflit, mais il y aurait accord et confraternité entre les deux croyances. L'une et l'autre contiennent assez de données simplement rationnelles pour offrir un terrain d'entente. Par suite, la loi privée qui, des deux côtés, est sortie de la raison humaine sous le couvert de la révélation divine, peut devenir aisément commune. Un musulman converti, mais resté respectueux pour sa foi primitive, Sawar-pacha, en a admirablement montré le moyen. Il suffirait, selon lui, « d'islamiser » le Code chrétien, c'est-à-dire de l'appliquer dans un tel esprit et sous une telle forme que le musulman le prenne, comme le Code islamique, pour la volonté de Dieu et de son prophète. Voilà une conduite toute tracée pour la France

Digitized by Google

en ce qui concerne le droit privé. Elle se traduirait par la création de tribunaux musulmans où siégeraient des cadis instruits de la loi française. Rien ne vaudrait cette institution pour nous attacher les populations que nous sommes appelés à régir en Islam; rien ne serait plus efficace pour couper court à toutes les insurrections partielles ou générales, que le mot d'ordre du Sultan ou des senousiâ peut provoquer inopinément; rien ne fonderait d'une façon plus durable notre empire musulman.

Mais il n'y a pas que le droit privé. Le droit public ou politique serait-il aussi aisément implanté dans un milieu mahométan? Ce droit repose, pour nous, sur la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, et il se traduit par la capacité électorale et élective. Peut-on espérer du musulman, habitué à la théocratie, ne croyant pas à la liberté, qu'il conçoive jamais l'idée rationnelle des personnalités libres se devant également le respect, et d'un ordre politique fondé sur cette donnée? Cela ne paraît guère vraisemblable, et Sawar-pacha n'a pas parlé, dans son livre, de la possibilité d'islamiser le gouvernement républicain. La France républicaine semble donc réduite à jouer en Islam le rôle de simple tyran bienveillant, respecté parce que fort.

C'est à notre sens ce qu'il ne faut pas. A l'avenir africain de la France, à son établissement durable en pays islamique, il faut une autre garantie que la force matérielle. Il est d'ailleurs dans les traditions de la France de s'attacher ses sujets par autre chose que par la crainte. Une insurrection islamique, contre laquelle nous userions stérilement nos forces, nous empêcherait de faire circuler en toute sécurité, à travers notre Islam, nos voyageurs, nos marchandises et nos troupes, c'est-à-dire de maintenir l'unité de nos possessions. Il faut donc, à tout prix, remplacer, dans l'esprit de nos sujets musulmans, l'idée de force par l'idée de droit, le principe de la sujétion par celui de la collaboration.

Est-ce impossible? Je ne le crois pas. Les Kabyles ont une institution démocratique qui peut nous être d'une grande utilité à ce point de vue : c'est la *djemâa*, cette assemblée élue, délibérante, qui est un véritable conseil municipal. La *djemâa* arabe, malgré son caractère aristocratique, joue le même rôle dans la tribu et représente le même rudiment d'organisation politique. De même, la *guelâa* kabyle et le *douair* arabe sont des formes d'exploitation

Digitized by Google

collectiviste ou communiste qui sont inconciliables avec nos habitudes de propriété individuelle, mais non avec des théories sociales dont l'application est essayée déjà chez nous-mêmes. Or, Berbères et Arabes peuplent presque seuls notre Islam; les institutions dont nous pouvons tirer parti se retrouvent donc dans tout notre domaine, et le système qui s'appuierait sur elles serait facile à généraliser.

Quel peut être ce système? Un mot suffit pour le définir. Il consiste à républicaniser la djemâa et à individualiser la guelâa ou le douair. J'entends par là que notre constitution républicaine devra assimiler la djemâa à nos communes, lui donner la même compétence qu'à nos conseils municipaux, l'admettre à déléguer des représentants dans des conseils à compétence plus étendue, particuliers à l'Afrique, et dans le Parlement métropolitain; il s'agirait en un mot de faire de cette institution islamique l'instrument d'initiation à nos institutions rationalistes, et la forme au moins provisoire du droit électoral et électif; ce sera, pensons-nous, une façon « d'islamiser » la République. Nous voulons dire encore par là que nos lois devront donner la capacité juridique à la guelâa et au douair, qu'elles devront les autoriser à posséder et à trafiquer collectivement, comme les particuliers, ainsi d'ailleurs que l'édicte la loi du 1er juillet 1901 pour les associations et les congrégations reconnues, ou la loi de 1867 pour les sociétés en nom collectif. On réglera ainsi les rapports, jusqu'à présent fort difficiles, entre la propriété individuelle du colon et la propriété indivise de la tribu arabe ou du village kabyle. Ce système, qui est celui du décret de 1865, a déjà été, il est vrai, condamné comme immobilisant entre des mains incapables la propriété productive et empêchant le colon de l'acquérir pour la mettre en valeur. Mais le décret de 1865 ne reconnaissait à la tribu que le droit de posséder et non celui de trafiquer collectivement; c'est ce droit qu'il conviendrait de fixer; il serait utile pour l'avenir économique de notre domaine musulman, soit d'amener les musulmans à mettre eux-mêmes, individuellement, en plus grande valeur leurs terres, soit d'adopter franchement l'exploitation collectiviste dont ils ont l'habitude et d'en faire la loi uniforme de la propriété et du commerce dans notre Islam africain.

Si donc la France avait la hardiesse d'appliquer dès maintenant en Afrique le système politique et économique qui vient d'être

Digitized by Google

esquissé, elle donnerait, sans doute, à son empire musulman une cohésion et une prospérité qui écarteraient, en peu de temps, la concurrence de l'Angleterre. Celle-ci ne domine que par la force, et une domination n'est durable en Islam que par l'affection. En matière de colonisation, l'affection des indigènes, qu'on vient déranger dans leurs habitudes, est même une condition de succès et d'avenir; elle est une excuse pour une domination qui le plus souvent n'est pas légitime; elle est une nécessité pour l'accomplissement du devoir auquel le peuple colonisateur ne devrait jamais faillir, l'éducation de l'homme primitif.

Pour ce qui est de l'Islam africain, nous résumerons en quelques formules les idées qui viennent d'être exposées :

L'Angleterre n'a pas d'intérêt fondamental en Islam; la France doit y voir tout son avenir.

L'Angleterre ne songe qu'à exploiter commercialement les domaines qu'elle a pris; la France est forcée d'organiser les siens.

Pour organiser, la France doit d'abord respecter, puis favoriser et enfin utiliser la loi musulmane.

Elle sera nettement la protectrice du Chef des croyants contre les convoitises des puissances européennes même alliées, ce qui lui donnera plus d'autorité pour empêcher les barbaries dont se souille volontiers un gouvernement avili.

Elle développera, dans son domaine africain, les institutions musulmanes similaires aux siennes et capables d'élever progressivement les musulmans à la conception du droit, telles que la *djemâa* et la *guelâa*.

En un mot, étant et devant être, de plus en plus, une puissance islamique dans l'Afrique du nord-ouest, elle se mêlera à l'Islam pour éteindre son fanatisme, étendre son horizon politique et social, accroître ses richesses, et ensuite se l'assimiler.

Moyennant quoi, elle aura en Afrique de belles destinées et des appréhensions moindres en Europe.

LÉON DESCHAMPS,
Docteur ès lettres.

Digitized by Google

KIAO-TCHÉOU

LA NAISSANCE D'UNE COLONIE ALLEMANDE EN EXTRÊME-ORIENT[1]

C'est le 14 novembre 1897 que l'amiral Diederichs arbora le pavillon allemand sur la ville de Tsingtau et occupa la baie de Kiao-tchéou. A cette époque, Tsingtau, située au pied d'une rangée de collines dénudées, n'était qu'un grand village chinois, sale, mal construit, véritable nid à fièvre typhoïde et à dysenterie, où grouillait une population misérable. La baie de Kiao-tchéou et la rade de Tsingtau n'abritaient qu'un petit nombre de jonques chinoises et de bateaux à voiles de faible tonnage. En trois ans, le gouvernement allemand a opéré dans ce pays un véritable tour de force de colonisation : la note officielle se traduit déjà, il est vrai, par plus de quarante-huit millions de francs. Le village chinois a été rasé et, grâce aux largesses de l'administration impériale et de l'initiative privée, une ville européenne toute moderne, avec de solides édifices et de coquettes villas, éclairée à l'électricité, disposant d'un réseau téléphonique, desservie par une voie ferrée, a surgi comme par enchantement sur le rivage autrefois si maussade ; les hauteurs avoisinantes, baptisées des noms des personnages allemands les plus célèbres, ont été reboisées et gazonnées et leur verdure renaissante rend désormais le paysage plus agréable. La baie de Kiao-tchéou, dont l'accès est aujourd'hui facilité par un beau phare, est le théâtre d'une remarquable activité et reçoit la visite des plus grands paquebots et des navires de guerre : dans deux ou trois ans, elle sera déjà un port de premier ordre, avec quais de débarquement, digues de protection, ateliers de réparation, bassins de radoub, dépôt de charbon, etc.

1. *Sources :* Denkschriften, *Betreffend die Entwickelung* des Kiao-tchéou Gebiets, 1897-1898, 1898-1899, 1899-1900 ; — Mémoires officiels sur le développement du territoire de Kiao-tchéou ; — *Deutsche Colonial-Zeitung*, 1897, 1898, 1899, 1900, 1901 ; — *Ostasiatische Warte.*

Digitized by Google

Une voie ferrée de 128 kilomètres pénètre déjà dans l'hinterland du territoire, à la conquête économique du Chan-toung, et vers de riches gisements houillers dont les plus rapprochés sont à 180 kilomètres de la côte.

Il est intéressant d'examiner de près ce chef-d'œuvre de l'Administration de la marine allemande, cet enfant gâté et jeune prodige de la politique mondiale inaugurée par l'empereur Guillaume II [1].

Le territoire de Kiao-tchéou a été cédé à bail au gouvernement allemand, le 6 mars 1898, pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans, et placé sous la *protection de l'Empire* le 27 avril de la même année.

Il comprend : 1° la baie de Kiao-tchéou, avec les îles intérieures de Yintau et de Chiposan; 2° la presqu'île de Haï-hsi au sud de la baie; 3° le territoire proprement dit de Tsingtau, limité, au nord, par le Paï-cha-ho et, à l'est, par une ligne conventionnelle orientée nord-sud et tracée à travers le massif montagneux de Lao-chan; 4° les îles du front de mer situées au sud de Tsingtau, nécessaires à la défense de l'entrée de la baie.

Ce territoire, dont la superficie est de 540 kilomètres carrés, est circonscrit par une zone neutralisée de 50 kilomètres dans laquelle l'autorité chinoise ne peut prescrire de mesures importantes sans l'*assentiment préalable* de l'Allemagne, ce qui équivaut en somme au protectorat : la ville chinoise de Kiao-tchéou, qui a donné son nom à la baie et au territoire, est située dans cette zone. Tsingtau, chef-lieu du territoire, résidence du gouverneur, se trouve par 36° 3′ 58″ de latitude et 120° 18′ 18″ de longitude [2].

Le climat du Chan-toung est considéré comme le plus sain de la Chine. Les localités indigènes, fort mal tenues, sont cependant des foyers de fièvre typhoïde et de dysenterie. Les mesures d'hygiène prises par l'Administration à Tsingtau ont toutefois beaucoup amélioré l'état sanitaire de la ville. Il n'y a pas de malaria.

1. Dès 1870, M. de Richthofen avait émis sur le port de Kiao-tchéou des vues qui furent partagées par le kronprinz, plus tard empereur Frédéric III, et reprises par la Société coloniale allemande.
2. Observatoire du Bismarckberg.

Digitized by Google

La chaleur, très forte en été, est facilement supportable. L'hiver est assez rude, avec bourrasques de neige et tempêtes de poussière et de sable; il commence dans le dernier tiers de novembre et finit le 25 mars. En 1897-1898, le thermomètre est descendu à — 6°, en 1898-1899 à — 7°, en 1899-1900 à — 10°. Le printemps (avril-mai) est très doux. Juin, juillet et août constituent la saison des pluies : il ne pleut pas toutefois d'une façon continue pendant cette période.

Le mois d'octobre est la plus belle saison[1].

La population du Chan-toung est évaluée à 30 millions d'habitants[2]. Celle du territoire de protectorat n'en comprend que 80,000; très dense sur les côtes nord et ouest de la baie, elle est assez clairsemée sur les côtes sud et est. Les indigènes sont confiants, tranquilles et sobres, mais misérables, sales et paresseux pour tout ce qui n'est pas culture des champs.

Les Chinois qui résident dans la zone d'influence de 50 kilomètres sont assez turbulents et s'agitent parfois lorsque le taux des impôts établis par le vice-roi est trop élevé; les troubles sont de courte durée.

La population allemande compte environ 200 personnes, fonctionnaires et négociants, et 1600 hommes de troupe.

Baie de Kiao-tchéou. — Située à 20 heures de Changhaï et à 24 du Peï-ho, la baie de Kiao-tchéou forme une excellente base stratégique et commerciale. Elle mesure dans toutes les directions 22 kilomètres environ; ses bords sont constitués par des fonds alluvionnaires composés de sable et d'argile gras, généralement à sec aux basses eaux et réduisant alors le diamètre de la partie accessible à 18 kilomètres en moyenne. Les fonds les plus considérables, supérieurs à 10 mètres, se trouvent à l'entrée de la baie, au centre et dans un couloir parallèle à la côte est, où ils atteignent une moyenne de 15 à 20 mètres environ. La rive sud-est ne possède qu'un faible cordon alluvionnaire facilement draguable : elle est dominée à courte distance par une ligne de hauteurs rocheuses de 60 à 100 mètres d'altitude.

1. Température moyenne : octobre, 14°,7; novembre, 8°; décembre, 2°,9; janvier, — 4°; février, 0°,7; mai, 4°,2; avril, 10°,5; mai, 16°,1; juin, 23°; juillet, 24°,1; août, 25°; septembre, 22°,3 (1899-1900).

2. Soit une densité de 173 par kilomètre carré, avec plusieurs villes de 100 ou 200,000 habitants, dont la plus importante est Tsinan-fou sur le Hoang-ho qui a 300 à 350,000 habitants (H. Hauser, *Colonies allemandes*).

Digitized by Google

Les embouchures des cours d'eau sont généralement obstruées par des bancs de sable ; toutefois les bords alluvionnaires nord-ouest sont traversés par une rigole constituée par le cours du Ku-ho, de 7 kilomètres de long, 1000 mètres de large et 6 mètres de profondeur, permettant aux bâtiments de faible tonnage de remonter jusqu'à Taputou, port de la ville de Kiao-tchéou.

L'entrée de la baie, large de 2 kilomètres environ, est commode, sauf par les temps de brume, assez fréquents dans ces parages : elle est facilitée par le phare de Yu-nui-san. Les promontoires nord et sud qui la limitent possèdent un relief assez considérable pour permettre d'exécuter une défense sérieuse.

En hiver, l'intérieur de la baie est généralement libre; les bords seuls sont pris par les glaces. En janvier 1901, une solide couche de glace existait entre la rive est et l'île et le Rocher du Grand Port; ce fait serait, paraît-il, tout à fait exceptionnel [1].

Le front de mer proprement dit du territoire est très découpé et présente quelques bons mouillages, dont les meilleurs sont situés en face de Tsingtau, dans la baie d'Arcona, et dans celles de Clara et de Lao-chan. Il est dominé par un alignement de collines, le Moltkeberg, le Diederichsberg, le Bismarckberg, l'Iltisberg, le Prinz-Heinrichsberg et le Kaiserstuhl : celles qui avoisinent immédiatement Tsingtau se prêtent aussi bien à la défense du front de mer qu'à celle du front de terre.

Les navires de fort tonnage disposent de deux mouillages. Celui d'été est situé au sud de l'écueil du Fer à Cheval (Hufeisenriff), à l'intérieur de la baie; il devient presque intenable en hiver à cause du clapotis extrêmement violent occasionné par les vents du nord qui soufflent généralement dans cette saison. Les navires sont alors obligés de mouiller au sud de Tsingtau, à 2 ou 3 kilomètres de la côte, exposés par suite aux gros temps de la pleine mer, mais toutefois moins secoués qu'au mouillage d'été.

L'amiral Diederichs ne connaissait certainement pas ces inconvénients lorsqu'il prit possession de la baie : le gouvernement en fut d'abord quelque peu désappointé. Mais l'Administration de la marine fit contre fortune bon cœur et résolut de corriger ces imperfections naturelles. Après avoir fait établir le levé hydrographique de la baie, elle décida de creuser deux ports sur la face

1. De gros glaçons circulent dans la baie.

Digitized by Google

sud-est, la plus abritée contre les vents et la moins obstruée par les apports alluvionnaires : l'un, le Grand Port, sera destiné aux navires de fort tonnage et dragué à 10 mètres; l'autre, le Petit Port, sera réservé aux torpilleurs, aux jonques, aux embarcations d'un faible tirant d'eau, et dragué à 6 mètres.

Tous deux seront protégés par des digues solides; nous donnerons plus loin quelques détails sur leur établissement.

Le territoire de l'intérieur est en général montagneux et couvert par les contreforts de deux massifs principaux : le massif nord, Toung-liou-chui, d'une altitude moyenne de 350 mètres; le massif est, Lao-chan, de 600 mètres environ, avec un maximum de 1150 mètres. Il existe toutefois des plaines assez étendues, surtout au centre du territoire, dans le bassin du Li-tsoun.

Les montagnes se composent principalement de gneiss et de granit; on y rencontre aussi du calcaire et du silex.

Le système hydrographique est simple et ne comprend que trois cours d'eau importants : le Paï-cha-ho et le Li-tsoun, coulant de l'est à l'ouest et déversant dans la baie des alluvions considérables; le Tilly, qui descend du massif est, dans la direction nord-sud, et se jette dans la baie de Lao-chan.

Le débit des torrents est très irrégulier; les lits sont souvent à sec, mais l'eau coule souterrainement à quelques mètres. Les vallées et les crêtes sont généralement parallèles à la frontière.

La faune n'est pas très variée. Les bœufs et les chevaux sont petits, mais d'aspect agréable; on emploie de préférence des ânes et des mulets pour les transports. Les cochons noirs pullulent. Les chèvres et les moutons sont rares. On trouve partout des poules et des canards.

La flore est généralement naine, mais assez riche : le missionnaire Dr Faber en a établi un catalogue qui, après sa mort, a été complété par les médecins et pharmaciens de la marine détachés dans la garnison. Il n'existe pas de forêt. Le pin nain constitue le seul combustible; les indigènes ne se contentent pas d'en couper les branches et enlèvent tronc et racines. Lorsqu'il n'y a plus de bois, on brûle des tiges de sorgho, des herbes et, finalement, le gazon. On rencontre quelques bosquets de sapins et de chênes, autour des tombeaux et des temples; les villages sont quelquefois entourés de beaux spécimens de peupliers.

Digitized by Google

Le déboisement et le dégazonnement à outrance ont donné un aspect très triste au pays : les collines et les vallées ont été profondément affouillées par les eaux, la terre végétale a presque disparu des sommets et des versants des torrents.

Dès le début de l'occupation, l'Administration a pris des mesures énergiques pour reboiser et regazonner la région avoisinant Tsingtau. Le Service des Eaux et Forêts a planté un grand nombre d'arbres et fait des semis sur les pentes du Diederichsberg, de l'Iltisberg et du Bismarckberg, de façon à maintenir les terres et à améliorer le régime des eaux. Le reboisement complet du territoire demandera une dizaine d'années. En 1899-1900, on a planté 235 hectares, 95 en arbres à feuillage et 140 en arbres à aiguilles : les graines et les plantes proviennent en grande partie du Japon[1].

Le gouvernement a fait exécuter en outre des travaux de régularisation de cours d'eau de façon à diminuer les apports de cailloux et de sable dans la baie ; des barrages échelonnés ont permis d'obtenir des épandages alluvionnaires aussitôt gazonnés et plantés.

Les trois quarts du territoire sont cultivés. Les Chinois sont d'ailleurs d'excellents agriculteurs, sachant tirer un parti merveilleux des moindres parcelles arables. Les villages sont entourés de champs et de vergers, tenus comme de véritables jardins : le contraste entre les abords et l'intérieur des localités est frappant. On cultive l'orge, le blé, l'avoine, le millet, l'arachide, le chanvre, le maïs, le riz, le tabac, l'indigo, les légumes, l'ail, etc.[2] Les plaines et les premières pentes des hauteurs sont très fertiles.

Les arbres fruitiers, cerisiers, pruniers, poiriers, pêchers, abricotiers, ainsi que la vigne, viennent de préférence dans la vallée inférieure du Paï-cha-ho et sur les pentes occidentales du Toung-lao-chan, dans les environs de Li-tsoun et de Tchang-tsoun. Les fruits sont beaux, mais sans arome : les raisins sont toutefois assez prisés des Européens. On exporte beaucoup de poires vers Changhaï et les ports du Sud.

Les légumes européens et les plantes d'agrément poussent très bien. L'hinterland, le Chan-toung, est bien cultivé[3] ; mais le sol,

1. Il existe sur l'Iltisberg un jardin-pépinière très bien entretenu, où l'on cultive les différentes essences et les diverses sortes d'arbres fruitiers.

2. Le blé et l'orge ne sont pas semés à la volée, mais plantés en sillons.

3. Le territoire est fertile (sauf sur la presqu'île gneisso-granitique complètement déboisée) en arbres fruitiers, en thé, riz, blé, orge, sorgho, légumes, pavot, tabac, chanvre (H. Hauser, *Colonies allemandes*).

Digitized by Google

moins riche que le sous-sol, ne fournit pas en entier la quantité de céréales nécessaire à la population.

Le territoire proprement dit ne renferme pas de richesses minières; par contre il existe une grande quantité de minerai de fer et de houille dans le Chan-toung. Le géologue allemand Richthofen a découvert trois gisements houillers importants à Weï-hsien, Poschan et I-tchou-fou, et des mines de fer magnétique dans les environs de Tsinan-fou.

La mission d'ingénieurs allemands qui exécute en ce moment l'exploration géologique de la province aurait découvert de nouveaux gisements à l'intérieur du triangle Weï-hsien, Tsinan-fou, I-tchou-fou.

Le Chan-si, prolongement du Chan-toung, serait également très riche en mines de houille.

Les communications entre les différentes vallées sont très précaires. Les villages ne sont reliés que par des sentiers de piéton très étroits ou des pistes muletières. Seule la route de l'hinterland Kiao-tchéou — Weï-hsien est quelque peu carrossable; des chariots à deux roues, du modèle employé dans le nord de la Chine, y circulent tant bien que mal pendant la belle saison.

Le territoire de protectorat est traversé par trois pistes principales : 1° de Cha-tse (baie de Lao-chan) à la vallée de Paï-cha-ho par le Tilly et le col Lossow; 2° de Cha-tse à Tchang-tsoun et Li-tsoun, vallée du Li-tsoun; 3° de Tsingtau à Liou-ting (Paï-cha-ho — val Irène) par Li-tsoun.

Le gouvernement a établi un plan de communications dont l'exécution est déjà commencée dans les environs de Tsingtau.

La presqu'île du Chan-toung tout entière n'est guère mieux partagée que le territoire de protectorat au point de vue des communications. Le commerce de la province s'écoule vers deux débouchés principaux : Chefou, Weï-haï-weï, et un secondaire, Kiao-tchéou. Il semble, d'après la simple inspection de la carte, que les fleuves qui sillonnent les secteurs occidental et oriental constituent les voies naturelles et économiques du transit vers le nord. Il n'en est rien : les lits du Takou-ho, du Kiao-ho, du Weï-ho, du Hoang-ho et du Hsiau-ting-ho, ainsi que leurs embouchures, sont complètement obstrués par les sables et le limon.

Digitized by Google

Le canal qui réunissait autrefois le Takou-ho au Kiao-ho n'est plus aujourd'hui qu'un fossé d'écoulement insignifiant d'eaux pluviales. La meilleure route fluviale est formée par le Canal Impérial; mais l'administration chinoise ne fait rien depuis longtemps pour l'entretenir et la circulation des embarcations y est par suite extrêmement lente.

Les marchandises ont donc pris peu à peu la voie de terre; on a créé des routes, mais on les a si peu entretenues qu'elles sont complètement impraticables pendant l'hiver et à peine utilisables pour les voitures pendant l'été.

Le réseau principal de ces communications incertaines affecte la forme d'un triangle : Weï-hsien, Tsing-tchou-fou, Tsinan-fou, *côté nord*; Taïn-gan-fou, Yen-tchou-fou et Yh-sien, *côté ouest*; I-tchou-fou, Kou-tchou, Kaumi, *côté est*. Nous verrons plus loin que le réseau de voies ferrées adopté par la Compagnie allemande des chemins de fer du Chan-toung coïncide avec ce tracé : nul doute qu'après sa construction il ne draine le commerce des centres d'affaires cités ci-dessus vers Kiao-tchéou, au grand détriment de Chefou et de Weï-haï-weï.

Administration. — Le territoire de protectorat de Kiao-tchéou constitue plutôt un point d'appui de la flotte qu'une colonie proprement dite; il n'est donc pas administré par l'Office colonial allemand et relève exclusivement du Ministère de la Marine au même titre que les ports de guerre de la métropole.

Les fonctions de gouverneur sont exercées par un capitaine de vaisseau, complètement indépendant de l'amiral commandant l'escadre d'Extrême-Orient et du général commandant la brigade d'occupation, et jouissant de la plus large initiative en matière militaire et administrative.

Il est assisté d'un *Conseil de gouvernement* composé des chefs de service et de trois représentants de l'élément civil nommés pour un an : l'un d'eux est accepté par le gouverneur sur la proposition du Conseil; le deuxième est élu par les maisons de commerce non chinoises, inscrites au contrôle commercial de la colonie; le troisième par les propriétaires fonciers payant au moins 125 francs

Digitized by Google

d'impôt, sans distinction de nationalité. Il existe en outre plusieurs commissions ou conseils consultatifs[1].

Le territoire a été divisé en trois districts administratifs. L'élément chinois est associé avec la plus grande prudence à l'administration locale.

Le gouverneur de la province du Chan-toung, le vice-roi Yuan-chih-kaï, entretient de bonnes relations avec les autorités allemandes; il exerce une grande influence sur la population chinoise et dispose de forces militaires très disciplinées, capables de maintenir l'ordre. Le gouvernement allemand l'a très habilement intéressé à la réussite des différentes entreprises d'exploitation de l'hinterland, en lui faisant concéder un lot considérable d'actions de chemins de fer de la Compagnie du Chan-toung[2].

La colonie est régie par les lois concernant les territoires de protectorat (15 mars 1888) et par des dispositions particulières (27 avril 1898) arrêtées par le gouverneur et soumises à l'approbation du chancelier de l'Empire.

Tous les habitants du territoire, sans distinction de nationalité, à l'exception toutefois des Chinois, sont justiciables des tribunaux allemands. Le tribunal de Tsingtau est présidé par un magistrat de carrière qui s'adjoint, avec l'approbation du gouverneur, deux ou quatre assesseurs choisis parmi les négociants et les employés civils de la colonie. La justice est rendue dans les trois districts du territoire par les chefs de district.

Une ordonnance du 15 avril 1899 fixe les droits et les devoirs des Chinois en matière judiciaire; les indigènes sont jugés d'après le droit chinois, mais les peines afflictives ont été adoucies et mises en rapport avec celles de la civilisation européenne (la bastonnade a été toutefois maintenue).

Le gouverneur dispose, en plus de la garnison, d'une troupe de police composée de sous-officiers et d'hommes de troupe du 3e bataillon d'infanterie de marine, et de quelques indigènes de l'ancienne compagnie chinoise dissoute en juillet 1900.

1. Comité scolaire, commission de concession de débits de boissons et d'hôtels, commission d'estimation de la valeur foncière en vue de la fixation des impôts, comité de bienfaisance, etc.

2. D'après les dernières nouvelles d'Extrême-Orient, Yuan-chih-kaï serait sur le point d'être nommé vice-roi du Tchili. Son départ serait vivement déploré par le gouvernement allemand.

Digitized by Google

Le gouvernement admet le principe de l'égalité des religions. Il existe trois Missions religieuses allemandes[1] et une américaine.

Deux écoles ont été créées : l'une allemande pour les enfants de 10 à 16 ans des Européens en résidence à Tsingtau, l'autre chinoise, dirigée par des religieux de la Mission évangélique de Berlin.

L'école allemande, comprenant 25 élèves (garçons et filles), vient d'être installée dans un édifice spécial; elle est organisée sur le modèle de celle de Changhaï et entretenue partie par des subventions du gouvernement et de la municipalité, partie par les versements des familles. L'empereur a récemment décidé que les élèves pourraient y subir l'examen du volontariat d'un an[2]. L'école chinoise compte 50 élèves apprenant la langue allemande[3].

Tsingtau possède une bibliothèque et un musée.

Le gouverneur a fait rédiger un dictionnaire allemand-chinois.

Un journal officiel spécial à la colonie publie en allemand et chinois les décisions et avis importants de l'administration.

Il existe enfin à Tsingtau une station météoro-astronomique.

Le service postal est assuré entre la mère patrie et le territoire de Kiao-tchéou par une ligne de paquebots subventionnée, et le service télégraphique par deux câbles sous-marins[4] reliant directement Tsingtau à Changhaï et à Chefou, centres des communications internationales[5].

Le problème de la propriété foncière a été remarquablement résolu par l'administration. Le sol appartenant aux indigènes, il

1. Mission catholique du Chan-toung méridional, dirigée par l'évêque Anzer; Mission fondée par l'Union des missions évangéliques et protestantes; Mission fondée par la Société berlinoise pour le développement des missions évangéliques.

2. L'enseignement était donné jusqu'ici par le pasteur évangélique et deux membres de missions, un catholique et un protestant. L'école a reçu tout récemment un professeur civil; un deuxième professeur vient d'être envoyé pour professer les langues vivantes.

3. L'évêque Anzer vient d'obtenir du vice-roi du Chantoung l'autorisation d'organiser une école sino-allemande à Yen-tchou-fou, à l'extérieur du protectorat. Une partie de l'instruction sera donnée en langue allemande. Les maîtres allemands seront nommés par l'évêque, les maîtres chinois par le vice-roi. Cette école ne peut qu'accroître l'influence allemande dans l'intérieur de la province (*Post*, 6 nov. 1901). Yen-tchou-fou, centre de la Mission catholique allemande, est la *Ville Sainte* du Chantoung, la patrie de Confucius.

4. Leur établissement a coûté 4,125,000 francs.

5. Les communications postales sont assurées, soit par le chemin de fer, soit par vapeur, soit par estafettes.

Digitized by Google

s'agissait d'acquérir, à prix modéré et sans spoliation, les terrains nécessaires aux installations et d'empêcher les notables locaux, et même les étrangers, d'accaparer les propriétés parcellaires dans le but d'organiser une vaste spéculation. Aussi l'une des premières mesures du gouvernement fut-elle d'interdire aux Chinois la vente directe de la propriété; les indigènes durent signer un contrat par lequel ils s'engageaient, moyennant une prime égale au double du montant de l'impôt annuel chinois, à ne vendre leurs terrains qu'à l'administration allemande. Les prix d'achat devaient être établis d'après le tarif en usage avant l'occupation du territoire. Dès 1898, le gouvernement acquit donc en bloc tout le terrain nécessaire à l'édification de la nouvelle ville de Tsingtau, créa un Bureau du cadastre chargé d'établir un plan général de construction et un plan parcellaire, et promulgua un arrêté réglant la procédure foncière.

Les bases générales du régime adopté rendent la spéculation particulière tout à fait impossible et permettent par contre à l'administration de réaliser de notables recettes qui seront d'un grand secours pour l'équilibre du budget. Les ventes de terrain sont faites par le gouvernement, à l'enchère et à certaines époques déterminées. L'acquéreur doit rendre compte de l'emploi qu'il compte faire du terrain convoité; s'il veut le revendre ultérieurement, il est tenu d'en informer l'administration qui peut, soit exercer un droit de préemption, soit percevoir le tiers de la plus-value acquise. Tout terrain non revendu dans un délai de vingt-cinq ans par l'acquéreur particulier sera frappé d'une taxe égale au tiers de la plus-value. Le gouvernement perçoit un impôt foncier annuel de 6 p. 100 de la valeur estimée. Cet impôt ne peut pas passer pour exagéré; l'impôt de location perçu à Hong-kong pèse bien plus sur le contribuable. Dans les trois années qui suivront l'achat, l'estimation du terrain sera égale au prix d'achat; elle sera ensuite établie tous les trois ans par une commission spéciale.

Bien que le gouvernement allemand se soit principalement préoccupé de créer tout d'abord à Tsingtau un point d'appui de la flotte, il n'a rien négligé pour transformer le territoire en colonie d'exploitation commerciale. L'une de ses premières mesures a donc été de le déclarer *port franc*.

Une convention douanière provisoire a été signée à cet effet entre

Digitized by Google

les deux gouvernements allemand et chinois, le 1er juillet 1899, sur les bases suivantes :

Les marchandises importées, destinées au territoire même, sont admises en franchise ; les marchandises provenant de l'intérieur du territoire ne sont grevées d'aucun droit d'exportation à leur sortie de Tsingtau.

Les marchandises importées, à destination de Chine et transitant à travers le territoire de protectorat, sont soumises aux droits chinois ; les exportations provenant de Chine et embarquées à Tsingtau sont taxées au moment de leur embarquement.

Il n'est perçu qu'un demi-droit (2 1/2 p. 100) sur les marchandises et produits chinois provenant d'un port chinois et débarquant à Tsingtau à destination de la Chine ; ce traitement de faveur s'applique aux marchandises chinoises provenant de Chine et embarquées à Tsingtau à destination d'un port à traité.

Les marchandises européennes ou chinoises provenant d'un port à traité chinois et débarquant à Tsingtau sont admises en franchise. De même les marchandises chinoises provenant d'un port à traité, apportées à Tsingtau et réexportées à destination d'un pays autre que la Chine, ne payent aucun droit, à condition de produire un certificat établissant le payement des droits d'exportation au port chinois origine.

Les droits sur les marchandises importées à destination de la Chine sont perçus à Tsingtau même, de façon à éviter tout arrêt à la frontière du territoire. Le Bureau des douanes est dirigé par un Allemand, au service de l'administration chinoise, assisté d'un personnel allemand. Les contestations sont jugées par le tribunal allemand de Tsingtau.

En somme on a fondé un territoire *à port libre sans formalité de douanes à la frontière* de l'hinterland.

Comme tous les territoires de protectorat allemands, la colonie de Kiao-tchéou est loin de se suffire elle-même : les grands travaux publics entrepris pour y créer un point d'appui de la flotte occasionnent de grands sacrifices à la métropole. Les dépenses de premier établissement se montent jusqu'ici à 48 millions 700,000 francs[1].

Le budget de 1901-1902 comprend une subvention de l'Empire de

1. Budget de 1898, 5 millions de marks ; 1899, 8 millions 5 ; 1900, 9,993,250 ; 1901, 11,050,000. Part du budget de l'expédition de Chine, 4,420,000 marks.

Digitized by Google

de 13,347,000 francs et des recettes locales diverses, évaluées à 375,000 francs[1].

Le gouvernement espère que la subvention sera notablement diminuée lorsque les entreprises de mines et de voies ferrées entreront dans la période des bénéfices; les compagnies privées ont dû s'engager, en effet, à participer aux charges de l'Empire résultant de la création du port et de l'administration générale de la colonie.

Construction de la ville de Tsingtau. — Le gouvernement a fait raser l'ancienne ville et les villages environnants et créé de toutes pièces une ville européenne, avec banlieue indigène, répondant à toutes les conditions de confortable et d'hygiène modernes.

D'après le plan de construction adopté, la nouvelle Tsingtau doit s'étendre de la baie d'Arcona au petit port creusé sur la face S.-E. de la baie de Kiao-tchéou, au pied des pentes du Diederichsberg. Tapatao, ancien village donnant sur le port, sera spécialement réservé aux indigènes employés aux travaux et à l'exploitation du port et de la voie ferrée. Les Chinois qui habitaient autrefois Tsingtau et ses abords (15,000 environ) ont reçu l'ordre d'aller s'établir à quelques kilomètres au N.-E. de la ville et d'y construire une nouvelle localité suivant un plan déterminé.

La ville de Tsingtau a surgi de terre en un clin d'œil : de nombreux négociants chinois sont venus s'y installer; une centaine de constructions européennes égayent déjà le front de mer. Afin de multiplier le nombre des maisons et de rendre l'aspect de la ville plus agréable, l'administration a limité à trois le nombre des étages et fixé la superficie non bâtie à 45 p. 100 de la superficie totale des terrains achetés par les particuliers (75 p. 100 dans la ville indigène). Les futurs quartiers sont percés de larges avenues aboutissant à une grande promenade bordant la mer.

Les bâtiments officiels comprennent : un hôtel du gouvernement, un tribunal, une école, une église protestante, une église catholique (en construction), différents locaux pour les services adminis-

1. Se répartissant comme il suit : ventes de terrains, 125,000 francs; impôts directs, 62,500 francs; recettes diverses, 187,500 francs. C'est la deuxième année que le budget enregistre des recettes.

Digitized by Google

tratifs, deux grandes casernes[1] très confortablement aménagées, situées à l'est de la ville, face à la baie Augusta-Victoria, et pouvant recevoir une compagnie chacune ; un quartier d'artillerie au S.-O. de la ville, sur la baie d'Arcona; un hôpital[2], une poudrière et un dépôt de munitions, abrités derrière le Diederichsberg; un magasin d'approvisionnement, des hangars, etc.

Les bâtiments officiels, ainsi que les maisons privées, sont construits en pierres de taille, extraites des belles carrières du Bismarckberg, et en briques. Les travaux ont été exécutés en grande partie par une entreprise générale de construction disposant d'une abondante main-d'œuvre. Le personnel militaire a fortement contribué à la construction des édifices du gouvernement.

Le gouvernement s'est tout particulièrement préoccupé de l'assainissement de la ville et a édicté un règlement de voirie très sévère. Tsingtau est aujourd'hui largement approvisionnée d'eau potable recueillie dans des réservoirs[3] construits derrière l'hôpital, au nord-ouest du Diederichsberg, et amenée par un aqueduc au centre de la ville. Les mesures sanitaires prescrites diminuent considérablement les chances d'épidémie : les embarcations chinoises ne sont admises au quai de Tsingtau qu'après une visite sanitaire; un système d'égouts, en voie d'achèvement, permettra la sûre évacuation des divers détritus.

La ville est éclairée à l'électricité depuis le mois de mars 1900.

Un réseau téléphonique fonctionne depuis deux ans : en octobre 1900, il comptait 75 kilomètres de fil, 40 abonnés et desservait 31 postes pour le service du gouvernement.

Tsingtau possède enfin deux magnifiques hôtels, très confortablement aménagés, et trois imprimeries; l'imprimerie de la Mission catholique dispose d'une presse avec caractères chinois.

Bien que le gouvernement affecte la plus grande partie de ses crédits aux deux ports de la baie de Kiao-tchéou, il n'en fait pas moins améliorer les quais et les entrepôts de la rade proprement

1. Un petit casernement est en construction à Li-tsoun; une caserne pour une compagnie a été, en outre, construite à Kiao-tchéou.

2. Les convalescents de maladies graves sont envoyés à l'hôpital allemand de la marine à Yokohama. La ville de Tsingtau possède une pharmacie indépendante de celle de l'hôpital.

3. L'eau est captée dans des *puits abyssins* creusés dans le lit d'un torrent et élevée dans les réservoirs à l'aide de pompes.

Digitized by Google

dite de Tsingtau; le grand pont de déchargement (300 m.), construit par les Chinois, a été réparé.

En résumé, Tsingtau est devenue rapidement une petite capitale allemande où rien n'a été négligé pour faire oublier aux fonctionnaires, aux résidents et aux militaires, les douceurs du *Heim* de la métropole. On y organise de nombreuses parties de plaisir, et les voyageurs de passage peuvent déjà admirer de fraîches toilettes aux concerts donnés par la musique du bataillon d'infanterie de marine. Le sifflet des locomotives est une illusion de plus. Il sera intéressant de revenir dans l'*Asiatisches Deutschland* d'ici à quatre ou cinq ans.

Ports de la baie de Kiao-tchéou. — Les travaux d'établissement des deux ports de la baie de Kiao-tchéou ont commencé au printemps de 1899; la suspension des travaux de voies ferrées et de mines dans l'hinterland pendant la période des troubles boxers a permis de les pousser activement. M. de Tirpitz, secrétaire d'État à la marine, a déclaré au Reichstag, le 3 mars 1901, que le Grand Port serait terminé, quant au plus gros, en 1903 et entièrement en 1906.

Le *Grand Port*, circonscrit par des digues brise-lames construites à l'aide de rochers solidement bétonnés, affecte la forme d'un gigantesque fer à cheval, d'une superficie de 293 hectares dont les branches s'ouvrent vers le sud-ouest en s'appuyant sur deux récifs (Riff et Hafeninsel) et sur un grand terrassement bordant la côte. Le Bismarckberg a fourni les blocs de rochers nécessaires. Les digues, d'un développement total de 4 kilomètres environ, ont une hauteur de 2 m. 50 au-dessus de l'eau et une largeur de 5 mètres à la base; les trois quarts du périmètre sont actuellement exécutés. La branche ouest sera terminée par un large remblai de rochers qui servira de chantier à la marine, et le long duquel sera établi un dock flottant.

Le grand terrassement sud-est sur lequel s'appuie la branche est du fer à cheval projettera vers l'ouest deux môles : l'un, offrant un développement de quais de 1,395 mètres et une superficie de 6 hect. 3 ares, servira de dépôt de charbon ; l'autre, de dimensions à peu près égales, sera réservé au commerce.

L'entrée du port et la moitié occidentale du bassin seront dra-

Digitized by Google

guées à 10 mètres. Les matières draguées seront utilisées pour établir le long de la côte un vaste terre-plein où l'on construira les bassins de radoub.

Le *Petit Port*, destiné aux embarcations à faible tirant d'eau, est construit dans la baie de Tapatao; il est limité au nord par une digue brise-lames, actuellement terminée, et au sud par une autre digue, en voie d'achèvement, s'appuyant sur une petite île allongée. La digue nord s'articule sur la côte à un terrassement de 2 hectares où l'on doit construire des docks et qui projette vers l'ouest un pont de chargement métallique de 160 mètres de long et de 12 m. 50 de large, reposant sur 8 piles et muni de trois voies ferrées à écartement normal. La moitié nord de ce port sera draguée à 6 mètres. Les dragages sont exécutés à l'aide de puissantes machines, mais ne seront guère terminés avant 1903.

L'entrée de la baie est facilitée par un phare de 30 mètres de haut qui fonctionne depuis le 1er décembre 1900; on en construit un second dans l'île d'Arcona, en vue de Tsingtau. Un feu blanc a été établi en outre à 50 kilomètres au sud-est de Tsingtau et sera probablement transformé en phare. Le Diederichsberg est surmonté d'un sémaphore.

Nous avons dit précédemment que le mouillage d'été de la baie de Kiao-tchéou se trouvait provisoirement au sud de l'écueil du Fer à Cheval, et que pendant la saison d'hiver les gros navires étaient obligés de mouiller en vue de Tsingtau [1] : cet inconvénient sérieux durera probablement jusqu'en 1903.

Les ateliers de réparation de la flotte sont encore rudimentaires. En somme, il reste encore beaucoup à faire avant que le port de Kiao-tchéou soit l'émule de Hong-kong.

Sociétés de chemins de fer et de mines. — Dès le début de l'occupation, de grands industriels et capitalistes allemands constituèrent un *Syndicat pour l'exploitation économique de Kiao-tchéou et de son hinterland*, dans le but d'organiser des entreprises minières de toutes sortes, d'acquérir des concessions de voies fer-

1. Le 1er juin 1900, a été établi un *bureau du port* qui, dirigé par un capitaine de frégate, est chargé de surveiller le mouvement des navires, le fonctionnement du phare et des signaux, et d'exercer la police du port.

Digitized by Google

rées, d'exécuter les grands travaux du port, de créer des établissements industriels, de centraliser les livraisons de marchandises et de machines, d'acquérir des terrains, etc.

Ce syndicat, fortement appuyé par le gouvernement, obtint la concession des voies ferrées du Chan-toung et forma aussitôt une compagnie de construction et d'exploitation dénommée *Société des chemins de fer du Chan-toung* au capital de 67,500,000 francs [1].

Cette société s'est engagée, en octobre 1899, à construire dans un délai de cinq ans la ligne Tsingtau — Tsinan-fou (capitale du Chan-toung), d'une longueur de 450 kil., avec embranchement sur Poschan, centre houiller très important. Le parcours Tsingtau — Weï-hsien (180 kil.) devra être terminé en 1902 : il desservira par une voie secondaire le bassin houiller situé à 16 kilomètres au sud de Weï-hsien. La Compagnie est autorisée à compléter ultérieurement son réseau par la ligne Tsingtau — I-tchou-fou, centre houiller plus riche que ceux de Poschan et de Weï-hsien, et par le raccord Tsinan-fou — I-tchou-fou, qui fermera le triangle des communications principales du Chan-toung que nous avons mentionné plus haut.

Les lignes seront à voie normale et pourront être doublées.

L'Empire allemand s'est réservé le droit de racheter au bout de 60 ans la ligne principale Tsingtau — Tsinan-fou; la Compagnie doit en outre contribuer à l'amortissement des charges de l'État dès que son bénéfice total dépasserait 5 p. 100.

Le parcours Kiao-tchéou — Kaumi a été ouvert à l'exploitation le 8 septembre 1901, de sorte qu'à l'heure actuelle les trains circulent sur un développement de 100 kilomètres entre Tsingtau et Kaumi en desservant les deux ports intérieurs [2].

Les travaux sont activement poussés entre Kaumi et Weï-hsien [3]; on espère arriver au district houiller en juillet 1902. Les travaux préparatoires sur le parcours Weï-hsien — Tsinan-fou sont exécutés jusqu'au 40e kilomètre à l'ouest de Weï-hsien. Les ouvriers travaillent dans la sécurité la plus complète sous la protection des troupes allemandes et chinoises; la population est d'ailleurs favo-

1. Le siège de la Société est à Tsingtau, le président réside à Berlin.

2. Un train journalier, aller et retour, circule entre Tsingtau et Kaumi; la durée du trajet est de cinq heures. Au moment de mettre sous presse nous apprenons que les trains de construction atteignent Tchangling, à 128 kilomètres de Tsingtau.

3. Voir, pour plus de détails, *Revue de Géographie*, livraison du 1er octobre 1901 (*Mouvement géographique*, p. 365).

Digitized by Google

rable à l'entreprise et la circulation des trains produit sur elle une vive impression.

Le matériel a été fourni uniquement par les usines allemandes[1]; le gouvernement chinois a consenti à ne pas le frapper de droits d'importation. La voie est solidement construite avec ballast en pierre. Les gares sont de style simple; celle de Tsingtau est très belle. La gare principale sera établie à proximité du Grand Port et communiquera directement avec le dépôt de charbon.

La Compagnie s'est décidée à faire appel à l'élément indigène pour constituer son personnel d'exploitation subalterne (employés de station, facteurs, serre-freins, gardiens de voie, etc.). Dès l'automne 1899 elle avait institué des cours d'instruction : treize Chinois les avaient suivis avec succès; mais ils se sont enfuis vers l'intérieur, en juin 1900, aux premiers troubles boxers.

Le réseau du Chan-toung se raccordera ultérieurement à la grande ligne projetée nord-sud Tien-tsin — Chinkiang (Yang-tsé) concédée à un syndicat anglo-allemand[2]; il est à peu près certain qu'il sera ensuite prolongé dans le Chan-si dont le sous-sol est, paraît-il, encore plus riche que celui du Chan-toung.

Le même syndicat qui a fondé la Société des chemins de fer a constitué le 10 octobre 1899 la *Société minière du Chan-toung* au capital de 15 millions de francs pour l'exploitation des concessions de mines accordées le 1er juin 1899 et de celles qui pourraient l'être ultérieurement en dehors du Chan-toung. La concession obtenue jusqu'ici comprend une zone s'étendant à 15 kilomètres

1. Il comprend jusqu'ici 8 locomotives et 250 wagons.

2. M. Weiler, ingénieur de l'État, qui a coopéré aux travaux du chemin de fer du Chan-toung, appelle l'attention du commerce allemand sur l'importance d'une liaison entre le Transsibérien et Tsingtau par Pékin et Tientsin, et écrit ce qui suit dans la *Kölnische Volkszeitung* (15 oct. 1901) : « Pour nous Allemands, dont les principaux intérêts sont concentrés *dans le Yangtse*, dans le Chan-toung et le Tchili, le Transsibérien aura une importance capitale, si le plan d'un grand négociant de thé russe, de réunir Pékin à Irkoutsk par un embranchement, est mis à exécution. Le prolongement de la ligne Tsingtau — Tsinan-fou vers Pékin n'est en effet qu'une affaire de temps. Les ingénieurs allemands ont déjà commencé les premiers travaux de tracé de la ligne Tsinan-fou — Tientsin. Ces différentes lignes une fois construites, *Tsingtau deviendra le véritable terminus accessible du transsibérien*, car le port de Tientsin, en raison de la barre du Peï-ho et des glaces, ne constitue qu'un débouché médiocre. Un coup d'œil jeté sur la carte montre que le trajet Irkoutsk — Pékin — Tsingtau est sensiblement plus court que la section Irkoutsk-Port-Arthur. Si l'embranchement Irkoutsk se réalise, Berlin sera à *douze jours de Tsingtau*. Sans entrer dans le domaine de la fantaisie, on peut dire que notre port d'Extrême Orient ne pourra que profiter dans une large mesure d'une pareille rapidité de communication. La Russie a tout intérêt à construire une ligne à travers un pays à population très dense et la Chine ne peut que gagner à l'extension de son réseau ferré. »

Digitized by Google

de part et d'autre de la voie ferrée : la Compagnie a le droit d'exécuter des recherches et de traiter ensuite pour l'acquisition des gisements découverts. Nous avons vu que les richesses minières du Chan-toung ne se limitaient pas aux gisements houillers principaux de Weï-hsien, de Tsinan-fou et d'I-tchou-fou, mais comprenaient aussi des gisements de minerais de fer; on aurait même signalé du diamant aux environs d'I-tchou-fou.

Les premiers travaux de recherche ont confirmé les renseignements donnés par le géologue Richthofen : le groupe principal de l'exploration houillère opère au sud de Weï-hsien. On a recoupé en plusieurs endroits un filon de 4 mètres d'épaisseur et commencé la construction des galeries. Le charbon recueilli jusqu'ici se prêterait à tous les usages : il a été expérimenté par l'escadre et a donné de bons résultats. On espère pouvoir en approvisionner Tsingtau au mois de juillet 1902[1].

La Compagnie s'est engagée à fournir le charbon nécessaire à l'escadre avec réduction de 5 p. 100 sur les prix du marché de Tsingtau; de même que la Société des chemins de fer, elle devra contribuer aux frais d'entretien de la colonie dès que son dividende dépassera 5 p. 100.

Une deuxième société, portant le nom de *Société allemande pour les mines et l'industrie à l'étranger* (Deutsche Gesellschaft für Bergbau und Industrie im Auslande), a été inscrite au *Moniteur de l'Empire* du 27 septembre 1901. Elle est au capital de 1,250,000 francs et a pour but d'exploiter des mines, d'établir des usines dans le Chan-toung et de créer toutes les entreprises commerciales se rattachant, à un titre quelconque, à l'exploitation des mines et des usines. C'est probablement une filiale de la compagnie précédente.

Commerce. — Le commerce du territoire de Kiao-tchéou est aussi libre que possible; le gouvernement ne s'est réservé aucun monopole et admet en franchise toutes les marchandises importées

1. De grandes forêts auraient été découvertes dans les environs de Kaumi et une convention signée pour l'établissement de scieries à vapeur dans leur voisinage. Cette découverte serait de la plus haute importance au point de vue des travaux de boisage des galeries d'exploitation.

Digitized by Google

par les différentes nations. Les diverses entreprises ne sont soumises qu'à des règles d'hygiène et de police.

Malgré ces conditions favorables les affaires sont jusqu'ici insignifiantes; mais il ne faut pas oublier que la colonie est en voie d'organisation et que l'intervention européenne dans le Pé-tchi-li a ralenti et presque paralysé les transactions du nord de la Chine. L'ère de prospérité ne s'ouvrira que lorsque la tranquillité générale du pays sera rétablie, le chemin de fer de Tsinan-fou terminé, le Grand Port achevé.

Toutes les mesures sont prises pour assurer le succès : la grande ligne de paquebots postaux impériaux a été prolongée jusqu'à Tsingtau; le grand service de cabotage de la Compagnie Iebsen a été développé par la Hamburg-Amerika[1]; la ligne récemment créée entre San-Francisco et Changhaï n'attend que l'achèvement du port de Kiao-tchéou pour prendre Tsingtau comme point d'attache principal. Indépendamment du Syndicat industriel et de ses deux grandes filiales, il n'existe jusqu'ici à Tsingtau que deux compagnies commerciales proprement dites : la *Société de commerce du Chan-toung*, au capital de 300,000 francs, et la *Société Kiao-tchéou*, au capital de 252,500 francs, faisant l'une et l'autre le commerce d'importation et d'exportation; leur siège social est à Berlin.

La plupart des anciennes maisons de commerce chinoises ont subsisté; le nombre des marchands indigènes a même augmenté à Tsingtau. Tsang-kou, Taputou, Li-tsoun sont des centres commerciaux assez importants; c'est à Li-tsoun que sont échangés les produits agricoles et le bétail.

Le nombre des navires de commerce touchant à Tsingtau s'accroît assez sensiblement : en 1898-1899, 176 dont 113 allemands; en 1899-1900, 192 dont 146 allemands[2].

1. Outre les trois lignes de cabotage est-asiatique créées par la H. A. (Canton — Hong-kong — Changhaï; Changhaï — Hankau; Changhaï — Tsingtau — Tchifou — Tientsin), la Compagnie allemande a décidé d'établir une nouvelle ligne : Hong-kong — Tsingtau — Japon — Vladivostok, pour le service des passagers et des marchandises. Le premier steamer de cette ligne mensuelle sera la *Savoie*, beau paquebot qui a servi de bateau-hôpital au corps expéditionnaire allemand de Chine. En attendant le fonctionnement régulier de la ligne, la maison Kunft, qui représente la H. A. à Vladivostok, a déjà organisé à titre d'essai un voyage entre Vladivostok et Hong-kong à l'aide d'un petit vapeur affrété (renseignements communiqués au moment de mettre sous presse). Voir, livraison novembre, *L'Allemagne en Extrême Orient*.

2. Plus un nombre considérable de jonques chinoises. Dans le premier semestre 1901, le mouvement de la navigation s'est accru de 26 p. 100 en nombre de navires et de 45 p. 100 en tonnage; celui des jonques de 300 p. 100.

Digitized by Google

Les importations et exportations chinoises transitant par le territoire de protectorat ne sont pas considérables; à l'exception du pétrole et d'une faible quantité de cotonnades, de peaux et de tissus bruts, ce commerce est entre les mains de marchands chinois[1]. L'entrée en action du commerçant allemand ne se prononcera réellement qu'au moment de la mise en valeur de l'hinterland.

Du 1er juillet 1899 au 30 septembre 1900, le commerce de Tsingtau avec le territoire chinois présente une balance de :

Importations de provenance étrangère. .	815,000	dollars[2]
Importations de provenance chinoise. .	3,250,000	—
Exportations[3].	2,550,000	—

Les négociants allemands s'efforceront de détourner sur Tsingtau l'important commerce des *tressés de paille* du Chan-toung dont le principal centre de production, Cha-ho, est situé à quatre jours de marche du port de Chefou. Après l'achèvement de la ligne Tsingtau—Weï-hsien, Cha-ho ne sera qu'à une journée de voyage de Tsingtau; il suffira de créer un embranchement pour attirer la production totale vers le port allemand; mais une des branches les plus productives du commerce futur du territoire sera la fourniture du charbon aux vapeurs allemands et étrangers se dirigeant vers le Pé-tchi-li et la Corée.

Il n'existe pas de position militaire plus favorable que celle de Tsingtau. Les hauteurs qui la dominent au nord et à l'est permet-

1. D'après le rapport des douanes chinoises de Kiao-tchéou, le commerce serait cependant en voie d'accroissement; les recettes douanières atteignent en effet 302.000 francs pour l'exercice 1er juillet 1900-30 juin 1901, contre 246,000 pour l'exercice précédent, soit une augmentation de 22 p. 100.

Le nombre des négociants chinois s'accroît considérablement. Les Ningpo, corporation de marchands de la Chine centrale, ont obtenu l'autorisation d'établir un grande filiale à Tsingtau et la concession d'un cimetière; ces négociants, qui avaient jadis un entrepôt à Tapatao, sont très actifs et se proposent de fonder de nombreux établissements et des hôtels chinois.

2. Dollar mexicain = 2 fr. 50 environ.

3. Comparaison des exportations de l'exercice 1900-1901 avec l'exercice précédent (les chiffres de ce dernier exercice sont entre parenthèses) : gâteaux de haricots, 14,616 piculs (71); arachides, 19,894 piculs (8,278); huile de haricots, 43,481 piculs (12,270); huile d'arachides, 93,972 piculs (80,661); noix, 11,508 piculs (10,710); tressés de paille, 4,143 piculs (436); peaux, 16,658 pièces (3,479); peaux d'hermine, 5,840 pièces (1,902). Le picul vaut 60 kilogrammes environ.

Digitized by Google

tent d'organiser une défense du front de terre très efficace : on y a déjà construit des ouvrages de campagne que l'on transformera dans quelque temps en ouvrages permanents.

Le front de mer est dominé par trois batteries hautes à ciel ouvert établies sur la presqu'île qui limite à l'est la baie d'Arcona; l'entrée de la baie de Kiao-tchéou est défendue par deux batteries basses et pourrait être fermée, le cas échéant, par une ligne de torpilles sous-marines. Les batteries sont armées de canons Krupp de 12 et 15 cent. et de quelques canons chinois.

Il semble qu'un débarquement ennemi dans la baie de Tsingtau, même par les temps de brume, n'offrirait aucune chance de réussite : le point faible est le front est, ce qui nécessiterait un débarquement dans la baie de Lao-chan.

L'effectif de la garnison actuelle (1,600 hommes) n'est pas en rapport avec l'importance du point d'appui créé par l'Allemagne.

Par suite des nombreuses désertions qui ont eu lieu au commencement de l'insurrection boxer, la compagnie chinoise primitivement organisée a été provisoirement dissoute et transformée en corps de police locale. Pendant les derniers troubles, les Boxers s'étant établis à Kaumi, la ville de Tsingtau fut mise en état de défense; les Allemands occupèrent Kiao-tchéou et eurent à repousser les rebelles de quelques villages environnants.

Depuis cette époque, la tranquillité est rétablie, mais il est toujours nécessaire de protéger militairement les travaux de construction de la voie ferrée, ce qui amène l'éparpillement des forces.

On voit que le gouvernement allemand n'a rien négligé pour développer rapidement sa jeune colonie et y créer un point d'appui de la flotte, corollaire indispensable de la *Weltpolitik* et de l'extraordinaire développement de ses intérêts commerciaux en Extrême-Orient. Action officielle et initiative privée ont rivalisé de zèle. L'empereur et le peuple allemand ont le droit d'être fiers de ce qu'ils appellent déjà l'*Ostasiatisches Deutschland*. L'avenir ne tardera pas à nous apprendre si le territoire cédé à bail et son hinterland constituent véritablement le *pays noir* que le géologue Richthofen a signalé à l'attention de son gouvernement et qui a déjà absorbé des capitaux considérables. La prospérité de Tsingtau est liée à la rapide exécution du chemin de fer et à l'exploitation intensive des richesses minières du Chan-toung. Dans deux ans, le

Digitized by Google

rail atteindra Tsinan-fou, c'est-à-dire le cœur commercial du Chan-toung, au moment même où les travaux du Grand Port seront en grande partie terminés. Il faut donc attendre 1904, pour prononcer un jugement définitif sur le bénéfice de l'entreprise. L'ardeur et la confiance avec lesquelles elle est continuée prouvent toutefois qu'il n'y a pas eu jusqu'ici de désillusion; les Allemands sont d'ailleurs trop pratiques en matière commerciale pour s'obstiner dans une affaire dont le succès serait trop problématique.

Guillaume II veut avoir son Hong-kong; même limité au rôle de grand port de commerce et d'arsenal de guerre, Tsingtau vaut déjà les millions jetés dans la baie de Kiao-tchéou. L'empereur semble entrevoir cependant quelque chose de plus beau : une *Nouvelle Westphalie*, le Chan-toung, avec ses minerais et sa houille, transformé en grandiose succursale de l'industrie métropolitaine, fabriquant sur place le matériel nécessaire à la Chine et évinçant victorieusement les machines anglaises et américaines. Un pareil pays ne peut rester chinois; il deviendra allemand tôt ou tard[1]. Il est sage de prévoir cette éventualité.

ANDRÉ BRISSE.

1. La colonie de Tsingtau n'est que le modeste début d'un fait qui peut devenir très important : l'établissement des Allemands dans le Chan-toung. Ils ont déjà profité des troubles boxers pour faire sentir dans la province le poids de leur autorité. Ils en profiteront encore et ils ne s'en tiendront pas à la baie de Kiao-tchéou. Grâce à sa position près de l'entrée du Pé-tchi-li, près de Weï-haï-weï et de Port-Arthur, non loin du Japon, grâce à son port libre de glaces et aux richesses de son hinterland, cette colonie peut acquérir une importance politique et commerciale de premier ordre (H. Hauser, *Colonies allemandes*).

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Asie : Le chemin de fer d'Orenbourg à Tachkent. — Nouvelles de l'expédition *Kozlov*. — **Océanie** : Annexion de l'île Rimatara. — **Régions polaires** : Les expéditions *Peary*, *Sverdrup*, *Stein*, *Bauendahl*, *Kruuse*, *Baldwin*; les expéditions russe et suédoise pour la mesure d'un arc de méridien au Spitzberg; recherche infructueuse du lieutenant *Querini* et de ses compagnons.

Asie. — Deux grandes voies de communication ont été lancées à travers les possessions russes du continent asiatique, le Transsibérien et le Transcaspien. Mais rien ne les rattache transversalement et, entre les deux, il existe un immense espace vide; le Turkestan, notamment, n'est pas directement relié à la Russie. Le gouvernement russe s'est préoccupé avec raison de joindre Moscou à Tachkent par une voie ferrée qui constituera le troisième des grands chemins de fer de l'Asie russe. Dans le *Bulletin du Comité de l'Asie française*, qui donne des renseignements sur les divers projets envisagés, on fait justement remarquer que « le coton d'Asie centrale, expédié à Moscou pour être manufacturé, doit prendre le Transcaspien, passer par Samarkand, Tchardjouï, Merv, Krasnodovsk, Astrakhan et Samara, subir deux transbordements au moins, à Krasnodovsk et à Astrakhan, et voyager pendant vingt-neuf jours pour arriver aux fabriques de la Russie centrale ».

Dès 1874, une commission constituée auprès de la section d'Orenbourg de la Société Impériale de Géographie avait étudié la question, mais les choses en étaient restées là. C'est seulement en 1899 que la question a été reprise sur l'ordre du tsar. Deux tracés furent proposés : l'un à l'est qui, de Tachkent, allait rejoindre le chemin de fer sibérien, en passant par la Sémiretchie; deux tracés à l'ouest, l'un de Tachkent à Orenbourg, l'autre de Tchardjouï à la station d'Alexandrov-Gaï, qui est sur la ligne de Riazan à l'Oural. On tomba d'accord pour préférer les voies de l'ouest. On fit alors de nouvelles enquêtes et les ministres à qui les résultats

Digitized by Google

en furent soumis se prononcèrent pour l'itinéraire d'Orenbourg à Tachkent. Quoiqu'il fût fixé en principe, on en étudia des variantes et finalement on s'arrêta au tracé suivant, dont les travaux préliminaires ont été poursuivis pendant l'été et l'automne de 1900.

En sortant d'Orenbourg, où la voie se raccorde à la ligne Samara-Zlataoust, et par là aux réseaux de la Russie centrale, la voie traverse l'Oural sur un pont de 160 sagènes et se dirige au sud sur la ville d'Iletsk, près de laquelle existent des salines. La voie passe près de la ville d'Aktioubinsk, franchit les monts Mugodjar au passage de Koum-Assou, suit les vallées de la grande et de la petite Karagandza et du Kaouldjour, traverse les deux déserts de Barsouki et atteint la mer d'Aral à l'extrémité septentrionale du golfe du Syr-Daria.

La voie arrive ensuite, à travers une région semée de lacs, aux environs de Kazalinsk dont elle ne peut approcher, tant les abords en sont noyés, puis à Perovsk et à Turkestan. De la station d'Arys, d'où un embranchement pourra être détaché plus tard sur Vernyi, jusqu'à Tachkent, les difficultés seront assez grandes, à cause de la chaîne du Kysy-Kourt qu'il faudra franchir. On a choisi un passage qui conduit du thalweg de l'Arys à celui de la Djïlga, à peu de distance de Tchimkent. La voie traversera encore deux rivières, le Keles et le Sallor, et viendra aboutir à Tachkent, où elle rejoindra la ligne de l'Asie centrale après un parcours de 1,762 verstes.

La nouvelle du massacre de l'expédition *Kozlov* n'a, heureusement, pas été confirmée. La Société de Géographie de Saint-Pétersbourg a reçu de l'ambassade russe à Pékin un télégramme annonçant que le 13/26 juin Kozlov est retourné à Tsaïdam, où il a trouvé intact le dépôt laissé l'année précédente. Pour se rendre de ses quartiers d'hiver aux environs de Tsiamdo dans le Tibet méridional, il avait pris une route nouvelle à travers la région marécageuse du haut Hoang-ho, et, au commencement d'août, il se proposait de prendre la voie du retour par Kiachta. La nouvelle d'une attaque supposée de l'expédition était arrivée le 1er/14 juillet à Biisk, localité située à 2,400 kilomètres au moins de Tsaïdam. La distance est telle qu'elle n'a pas pu être parcourue par des courriers indigènes en dix-huit jours, du 13 juin au 1er juillet.

Digitized by Google

Océanie. — La France avait, en 1889, les 27 et 29 mars, établi son protectorat sur deux îles de l'archipel Tubuai, au sud de l'archipel de Tahiti, îles qu'on avait négligé d'annexer, Rurutu et Rimatara, et sur les îlots Manihiki et Rakaanga. Les deux autres îles principales du même archipel, Tubuai (372 hab.) et Raïvavaé (291 hab.), qui dépendaient autrefois de la souveraineté des Pomaré, avaient été annexées en même temps que Tahiti. Nous avons déjà signalé l'annexion de Rurutu, accomplie le 25 août 1900 par le gouverneur des Établissements français de l'Océanie, M. Gallet. Son successeur, M. le gouverneur *Petit*, continuant son œuvre, est allé, à son tour, annexer Rimatara et les îlots qui en dépendent, conformément à la demande formelle faite en ce sens par la reine et tous les chefs de l'île.

L'état de la mer n'avait pas permis que cette annexion fût faite dès l'année précédente, en même temps que celle de Rurutu. L'accès de la terre est particulièrement difficile à Rimatara, et il est même dangereux devant le village d'Amaru, qui est la résidence de la reine. Le récif dont l'île est entourée est presque contigu à la terre et n'offre pas de port; il faut accoster l'île sous le vent et par le beau temps.

La *Durance*, qui portait M. le gouverneur Petit, est arrivée devant Rimatara le 1er septembre. La reine Temaeva V, entourée de sa nombreuse famille, attendait les fonctionnaires et les officiers français et elle les reçut avec une grande dignité; ses prérogatives furent maintenues et elle fut nommée grande-chefesse de l'île, en même temps que les principaux chefs, proposés par elle et agréés par le gouverneur, recevaient diverses fonctions.

L'île de Rimatara est située par 22° 30′ S. et 155° 16′ O. Elle est peu élevée et ses collines ne dépassent pas 100 mètres. Elle comprend trois petits villages ayant ensemble une population de 550 habitants. L'annexion ne peut qu'être très favorable aux intérêts des habitants qui se livrent tous à l'agriculture et exporteront désormais, en toute liberté, les produits de leurs terres dans les divers archipels voisins. L'île est très fertile et peut fournir en abondance aux navires de l'eau et des provisions.

Digitized by Google

Régions polaires. — Le *Peary Arctic Club*, de New-York, a envoyé un navire, l'*Erik*, à la recherche de *Peary* et de sa femme, dont on était sans nouvelles. Ce navire, parti le 14 juillet 1901, est revenu, après une absence d'à peine deux mois, le 13 septembre, à Sidney, dans l'île du Cap-Breton, ramenant Mme Peary et sa petite fille.

C'est le 20 août 1900 que la femme de l'explorateur était partie de Godhavn, sur la côte occidentale du Grönland, sur le *Windward* chargé d'apporter des approvisionnements à l'expédition. Le *Windward* s'engagea dans le détroit de Smith, vint toucher à Etah sur la rive orientale de la passe, où vivent des Esquimaux, et là reçut l'ordre d'aller atterrir au cap Sabine sur la côte opposée, où Peary avait sa principale station et ses provisions. Le *Windward* y fut arrêté par les glaces et empêché par suite de retourner en Amérique, de sorte que Mme Peary et sa fille durent hiverner sur le navire. L'*Erik* rencontra au contraire un état très favorable des glaces ,puisqu'il put en très peu de temps se rendre au cap Sabine, débarquer ses approvisionnements et opérer son retour.

Quant à Peary qui, nous le rappelons, a quitté l'Amérique sur le *Windward* en juillet 1898, il est parvenu à la plus haute latitude qui ait été jusqu'ici atteinte dans les régions polaires, du côté de l'Amérique; il s'est en effet avancé, en avril 1900, jusqu'à 83° 50′ N. Markham, en 1876, avait atteint 83° 20′ et Lockwood en 1883, 83° 24′. Peary lui-même, en 1892, était parvenu à 81° 37′.

Il est important de noter que le point le plus septentrional du Grönland est sans aucun doute par 83° 39′ de latitude N. Après avoir poussé une pointe vers le nord, Peary suivit vers l'est la côte septentrionale pendant 150 milles marins jusqu'à ce qu'il fût en vue de la baie de l'Indépendance, jusqu'où il s'était lui-même avancé en 1892. La supposition précédemment faite par Peary que cette baie serait en communication par un canal avec la côte occidentale du Grönland, au cap Beaumont, et qu'il faudrait y voir déjà la partie la plus septentrionale de cette terre, paraît en conséquence reposer sur une erreur.

Peary a passé l'hiver de 1900 au Fort Conger. Le 26 mai 1901, il avait rejoint sa femme aux environs du cap Sabine.

D'après les *Petermanns Mitteilungen*, Peary se proposait, en

Digitized by Google

automne, de pénétrer dans la Terre d'Ellesmere et de chercher à gagner la côte occidentale, où il espérait trouver des Esquimaux n'ayant eu jusqu'ici aucun contact avec la civilisation. En 1902, Peary doit entreprendre une nouvelle tentative vers le pôle. On ne peut préjuger déjà du résultat final de cette campagne qui peut durer deux années encore, car Peary était parti pour cinq ans, mais on peut assurément compter sur de nouveaux succès de la part de l'intrépide explorateur, malgré les termes peu rassurants dont Mme Peary s'est servie devant un journaliste de New-York et que rapporte le *Tour du Monde* du 2 novembre.

Nous y apprenons aussi que, pour des raisons encore mal connues, le Dr Thomas S. Dedrick, médecin et historiographe de l'expédition, a laissé l'expédition Peary et s'est retiré à Etah où il attend le retour du *Windward* pour rentrer en Amérique. Mme Peary compte aller rejoindre son mari au mois d'août de l'année prochaine, au cap Sabine, et revenir avec lui en Amérique.

L'*Erik* n'a rapporté aucune nouvelle du capitaine *Sverdrup*, ce qui donne un certain fondement aux craintes que l'on a sur le sort de cette expédition. Sverdrup a laissé la Norvège sur le *Fram*, le 24 juillet 1898. Bien qu'il ait emporté des approvisionnements pour cinq années, la durée de son voyage ne devait être que de trois ans. On n'a pas eu de nouvelles de l'expédition depuis déjà deux années, de sorte qu'on peut supposer qu'il lui est survenu quelque accident, que, par exemple, le navire s'est échoué ou qu'il a été retenu par les glaces.

Le plan de Sverdrup consistait à s'avancer par le détroit de Smith jusqu'à la pointe du nord du Grönland, éventuellement à déterminer les îles qui pourraient se trouver au nord de cette grande terre, et enfin à revenir en longeant la côte orientale du Grönland et en recherchant s'il existe des îles entre cette côte et le Spitzberg. Comme Peary, Sverdrup devait, dans la première année, non pas se rendre directement du détroit de Smith vers le nord, mais hiverner sur la côte ouest du Grönland septentrional.

Les dernières nouvelles de Sverdrup datent du 17 août 1899, et ont été rapportées par le navire de Peary, le *Windward*; l'explorateur suivait alors la côte de la Terre d'Ellesmere et se dirigeait vers le nord. Il est assez surprenant, comme on le fait remarquer dans les *Petermanns Mitteilungen* que Peary qui, en 1899-1900, hi-

Digitized by Google

vernait au Fort-Conger, dans la baie Lady Franklin, et qui, au cours de l'année 1900, a longé le nord et le nord-est du Grönland et pénétré avec son navire jusque dans la baie de l'Indépendance, n'ait pas eu de nouvelles de Sverdrup, qui suivait la même route que lui, si du moins il n'a pas modifié son plan primitif. Il est également étonnant que Sverdrup n'ait, sur un aussi grand parcours, laissé nulle part de ses nouvelles dans un « cairn », ou amas de pierres, comme ont coutume de le faire les explorateurs polaires.

Il y a tout lieu de croire que Sverdrup a accompli déjà son voyage autour du Grönland, et alors deux hypothèses sont possibles : ou bien le navire se trouve retenu par les glaces sur la côte orientale et ni en 1900, ni en 1901, il ne lui a été possible d'aller plus loin, ou bien il est enfermé dans le « pack » du Grönland et il dérive lentement vers le sud. Dans l'un et l'autre cas, une expédition qui, comme celle préparée par le Norvégien *Amundsen*, suivra la côte orientale du Grönland en se dirigeant vers le nord, aura les plus grandes chances de trouver l'expédition de Sverdrup. On pourra se proposer comme point de départ pour les recherches le cap Bismarck, qui est le point le plus éloigné atteint par l'expédition polaire allemande de 1869-1870, d'où on entreprendrait de marcher vers le nord en kayaks et en traîneaux.

Le Dr *Robert Stein*, de Washington, et M. *Warmbath*, qui ont séjourné deux ans sur la Terre d'Ellesmere sont arrivés à Terre-Neuve, sur le navire de Peary, le *Windward*.

On peut s'étonner, comme le fait remarquer encore M. H. Wichmann dans les *Petermanns Mitteilungen*, du silence qui a régné si longtemps sur le sort de cette expédition qui aurait dû déjà être achevée dans l'automne de 1900. C'est d'autant plus surprenant que Peary se mit à entreprendre l'exploration de cette terre quoiqu'il eût connaissance des plans du Dr Stein. De même, il y a lieu d'être surpris que le Dr Kann, qui accompagnait le Dr Stein à son départ et qui est revenu en Europe en novembre 1900, n'ait pas dit un mot, depuis une année, de la situation dans laquelle il avait laissé son compagnon, ni des causes qui ont motivé son retour.

Parmi les expéditions qui fréquentent actuellement les parages de la côte orientale de Grönland, il faut citer celle du capitaine allemand *Bauendahl*. Parti en août 1900, il se proposait primitive-

Digitized by Google

ment de pousser aussi loin que possible vers le pôle, sur son petit voilier, le *Matador*, puis, abandonnant son navire, de se lancer en traîneau sur la banquise.

Bauendahl a hiverné aux îles Danoises, sur la côte nord-ouest de l'île la plus occidentale du Spitzberg, par 79° 30′ de latitude N., après avoir atteint avec son navire une latitude de 82° 8′. Mais au lieu de suivre son plan primitif, il se prépare à faire voile vers la côte orientale du Grönland; il renverra alors son navire et, avec un seul compagnon, il compte longer en canot la côte dans la direction du nord. Il se propose de relever la carte du tronçon de côte qui s'étend du cap Bismarck (77° de latitude), que Payer a atteint en 1870, à la baie de l'Indépendance (80° 50′de latitude).

Nous devons mentionner encore l'expédition envoyée par le Danemark pour ravitailler la station d'Angmagsalik; elle est partie de Copenhague dans les premiers jours de septembre. A bord du navire chargé de cette mission s'est embarqué le botaniste *Ch. Kruuse*, qui se propose d'explorer les fjords situés aux environs et au nord d'Angmagsalik.

L'expédition *Baldwin* est arrivée à la Terre François-Joseph avec les deux navires *Fridtjof* et *Amerika*. L'*Amerika* avait embarqué à Arkhangelsk quatre cents chiens et quinze chevaux de Sibérie, et est arrivé à la Terre François-Joseph le 18 août. Le *Fridtjof*, qui s'y trouvait dès le 27 juillet, en est reparti le 24 août après avoir visité le cap Hofer et la Terre de Wilczek. Le 30 août, il rentrait à Tromsö. En même temps que le *Fridtjof* opérait son retour, l'*Amerika* est parti pour transporter l'expédition vers le nord au point le plus éloigné qu'il lui sera possible d'atteindre pour l'hivernage.

On annonce le retour des nouvelles expéditions russe et suédoise qui avaient été chargées en 1901 de continuer les travaux pour la mesure d'un arc de méridien au Spitzberg. Nous rappelons que des détails importants sur cette question ont été publiés par *La Géographie* (15 avril 1901), dans une étude de M. O. Backlund, directeur de l'Observatoire central Nicolas à Poulkovo, et dans les résumés qu'a donnés M. Ch. Rabot des opérations des deux missions russe et suédoise.

Le projet de mesurer un arc de méridien au Spitzberg avait été

Digitized by Google

émis dès la première moitié du XIXe siècle. L'idée fit encore des progrès après les expéditions suédoises de Torell et de Nordenskiöld et les études des astronomes Chydenius et Dunér qui avaient participé à ces expéditions.

L'Académie royale des sciences de Stockholm chargea le professeur Rosén de tracer un plan détaillé de la mensuration d'un arc de méridien. Ce plan a été publié sous le titre de *Projet de mesure d'un arc de méridien de 4°20' au Spitzberg. Mémoire publié par l'Académie royale des sciences de Suède* (Stockholm, 1893). En 1897, l'Académie de Stockholm proposa à l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg d'exécuter, en commun, cette grande entreprise scientifique. Des commissions choisies parmi les membres de ces deux Académies furent chargées d'en préparer et d'en diriger l'exécution.

Pendant l'été de 1898, une expédition, conduite par le professeur *Jäderin*, dans laquelle l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg était représentée par le lieutenant-colonel *Schultz*, fit la reconnaissance de la partie du Spitzberg comprise entre l'Hinlopen Strait et les Sept-Iles. Durant l'automne et l'hiver de 1898-1899, les deux commissions fixèrent, dans plusieurs réunions, le plan de leurs travaux.

Les membres russes et suédois de l'expédition se réunirent à Tromsö, vers le milieu de juin 1899. La section russe avait à sa disposition un bâtiment de la marine militaire, le *Bakan*, un brise-glace, le *Ledokol*, et un transport; la section suédoise, une canonnière, le *Svensksund*, et un transport. La flottille mit au large le 26 juin; les navires russes allèrent jeter l'ancre dans le Hornsund, tandis que les suédois continuaient, d'après le programme arrêté, leur marche vers le nord.

Le brise-glace le *Ledokol* partit bientôt, à son tour, pour le nord avec les astronomes. Mais aux îles de Norvège, à la pointe nord-ouest du Spitzberg, on rencontra la banquise, de sorte que cette tentative n'eut pas le résultat attendu. Pendant ce temps, M. *Tchernychev* et le professeur *de Geer* avaient fait des reconnaissances géologiques dans le Storfjord. Au mois d'août, les géodésiens commencèrent leurs opérations sur les côtes de ce fjord; des signaux furent établis en divers points. L'expédition russe rentra ensuite dans le Hornsund pour hiverner.

Après que le *Ledokol* eut laissé, en juin, les navires suédois,

Digitized by Google

ceux-ci purent, après bien des difficultés, atteindre la Treurenberg bay, où l'expédition comptait hiverner. Cette mission devait pousser jusqu'à l'île Parry, mais l'état des glaces s'y opposa. Elle accomplit aux signaux de l'Hekla Hook et du mont Celsius, à l'entrée de l'Hinlopen Strait, des travaux géodésiques et astronomiques qui donnèrent des résultats satisfaisants; par contre, une tentative pour placer un signal au mont Chydenius échoua.

Dès le mois d'avril 1900, les astronomes russes partirent pour le Storfjord, afin de commencer les observations aux deux signaux les plus méridionaux, le mont Keilhau et le mont Hedgehog. Le voyage fut accompli en traîneaux tirés par des chiens de Sibérie. L'arrivée des navires de ravitaillement permit ensuite d'entreprendre de nouveaux travaux.

L'exploration de l'intérieur du Spitzberg aux environs des monts Svanberg et Chydenius fut entreprise par MM. *Vassiliev* et *Backlund*. Ils débarquèrent le 30 juillet dans la Klaas Billen bay; mais, le 1er août, ils durent s'arrêter, à une altitude de 700 mètres, devant une chaîne infranchissable de montagnes granitiques que sir Martin Conway avait déjà signalée en 1896. Ils purent tourner cet obstacle et faire route sur un plateau de neige haut de 1,400 mètres, découvrirent enfin le mont Newton (Newton Toppen, 1,730 mètres), une des cîmes de la partie méridionale de la chaîne Chydenius, et s'établirent à sa base, à une hauteur de 940 mètres; ils érigèrent le signal sur l'un des contreforts du mont Newton. Le 13 août, l'expédition atteignit le sommet du mont Svanberg (970 mètres), qui s'étend du nord au sud, sur une longueur de 1,500 mètres et, de l'est à l'ouest, sur 500 mètres. Ce sommet ne présentant pas un emplacement convenable pour un signal, on l'éleva sur un mont voisin qui reçut le nom de mont Backlund. De ce sommet on aperçoit tous les signaux, sauf le signal auxiliaire du cap Agardh.

Après cette fructueuse campagne, l'expédition russe quitta le Spitzberg et, le 13 septembre 1900, rentra à Tromsö. Elle avait mesuré les triangles du réseau méridional et déterminé la position jusque-là douteuse de cinq sommets; elle avait relevé des parties importantes de l'intérieur du Spitzberg et fait de nombreuses observations magnétiques.

En 1900, l'état des glaces avait été encore plus défavorable pour la mission suédoise que l'année précédente. Le 7 août seulement

Digitized by Google

la banquise qui couvrait la Treurenberg bay se disloqua, et le *Svensksund* réussit à délivrer les hiverneurs. La mission ne disposa que d'un temps très court pour continuer ses travaux et, dès le 3 septembre, elle dut quitter le Spitzberg pour éviter un second hivernage. Il faut noter cependant que le capitaine *Ringertz* put exécuter en 1900, comme en 1899, d'importants travaux topographiques.

Deux nouvelles expéditions, l'une suédoise, l'autre russe, ont continué ces opérations en 1901. La première, dirigée par le baron de Geer, a opéré dans le nord du Spitzberg, et la seconde, commandée par le professeur Tchernychev, dans le Storfjord.

La mission russe a obtenu de notables résultats; les opérations sont terminées sur la côte orientale du Spitzberg et tout le Storfjord est relevé. La mission suédoise, dont la tâche était beaucoup plus difficile, n'a pas été à même de remplir tout son programme à cause de l'état des glaces. Son navire, l'*Antarctic*, n'a pas pu traverser la masse de glaces de la côte septentrionale, ce qui l'a empêché de mesurer les points extrêmes de la triangulation aux Sept-Iles et de réunir la baie de Treurenberg aux observations russes du mont Chydenius. Traversant ensuite le détroit d'Hinlopen, la mission exécuta les mesures angulaires de Thumb-Point et opéra divers travaux géodésiques et astronomiques. En raison de l'intérêt scientifique qui s'attache à l'achèvement de ces travaux, on peut espérer que le gouvernement suédois voudra bien accorder encore une fois les subsides nécessaires pour faire l'année prochaine une quatrième campagne qui sera la dernière.

On sait qu'un groupe envoyé en avant par l'expédition polaire du duc des Abruzzes, et comprenant le lieutenant *Querini*, le guide *Ollier* et le mécanicien norvégien *Stocken*, n'est pas revenu et qu'on n'a jamais reçu de nouvelles. Le capitaine Stocken, père de ce dernier, a tenté des recherches qui sont malheureusement demeurées infructueuses. La *Capella*, le navire envoyé dans les régions arctiques par le duc des Abruzzes, est revenu à Sandefjord, après avoir fouillé toute la côte méridionale de la Terre François-Joseph, sans trouver aucune trace des trois infortunés. Un monument a été élevé à leur mémoire au cap Flora.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

RÉPARTITION

DE

LA POPULATION EN ANGLETERRE

AU COURS DU XIXe SIÈCLE

La population de l'Angleterre s'est accrue, depuis cent ans, dans des proportions qui permettent de la classer parmi les plus prolifiques; et cependant l'émigration draine tous les ans un nombre considérable d'individus jeunes et actifs, forcés d'aller chercher un établissement jusque dans les plus lointaines parties de l'Empire. Ce mouvement, qui répond aujourd'hui à un trait de mœurs nationales, était resté assez faible jusqu'en 1815; mais, à partir de cette date, il s'amplifia très vite et, depuis, le nombre des émigrants a toujours été supérieur de beaucoup à celui des immigrants. Quoi qu'il en soit, le chiffre de la population sédentaire, vivant dans le Royaume-Uni, qui était d'un peu moins de 16 millions d'habitants en 1801, a dépassé 41 millions au recensement du 31 mars 1901.

D'autre part, dans la même période, de profondes modifications s'opéraient dans l'état économique et social du pays. Les mêmes causes ont pareillement affecté les autres sociétés occidentales, mais c'est en Angleterre qu'elles se sont tout d'abord manifestées, et leurs conséquences s'y sont montrées d'une façon plus tranchée que nulle part ailleurs. La découverte de nombreux procédés industriels, les progrès multiples qui en découlèrent, l'ouverture d'immenses exploitations minières et le perfectionnement des moyens de transport se traduisirent dans l'ordre social par l'avènement presque soudain d'un prolétariat ouvrier et la déchéance de l'agriculteur [1].

Sous l'influence de ces deux facteurs : accroissement numérique rapide et transformation du milieu économique, la population anglaise s'est répartie suivant un mode différent dans les limites de son territoire; c'est par une extension surprenante de la vie urbaine que se signale ce changement. Nous voudrions en montrer la mesure par la comparaison des données recueillies à ce sujet depuis un siècle. Nous nous attacherons seulement aux résultats qui

1. « Le paysan a disparu; à sa place il ne reste que des journaliers » (É. Reclus, *Géographie universelle*, t. IV).

« On sait que le développement de la grande manufacture en Angleterre a été prodigieusement étendu, énergique, rapide. Les mêmes effets que nous observons ailleurs, mous, lents, espacés, se présentent ici puissants, ramassés, intenses. La croissance des villes et le dépeuplement des campagnes ont marché d'un mouvement lié avec une célérité extraordinaire. La nation rurale était autrefois *toute* l'Angleterre. Non seulement la proportion entre elle et la nation urbaine a été renversée, mais la première est tombée à un tant pour cent misérable : elle décline encore. » Émile Boutmy, *Essai d'une Psychologie politique du peuple anglais*, p. 347.

Digitized by Google

concernent l'Angleterre et le Pays de Galles. Deux publications récentes nous fournissent les éléments de cette étude.

La première est un mémoire lu devant la « Royal Statistical Society » de Londres par un de ses membres, M. Thomas A. Welton, à la suite d'une enquête personnelle très minutieuse [1]; l'auteur y a condensé, sous une forme méthodique, tous les renseignements contenus dans les rapports officiels parus à la suite des recensements, ou « census », qui, depuis 1801, ont été régulièrement effectués en Angleterre tous les dix ans. Les chiffres relevés par M. Welton ne se réfèrent qu'à l'Angleterre et au Pays de Galles, mais c'est dans cette partie du Royaume-Uni que le phénomène de concentration urbaine est le plus intéressant à observer.

Les conclusions de cette étude se rapportent aux deux ordres de faits suivants :

1° Étendue des modifications survenues au cours du XIXe siècle dans l'importance, la répartition et les moyens de subsistance de la population anglaise;

2° Exiguïté relative des portions du territoire où sont venues aboutir les conséquences de ces vastes développements.

La seconde publication dont nous devons nous servir et qui vient de paraître à Londres, est un Rapport préliminaire, adressé par le Registrar-General au président du Local Government Board avec les premiers résultats du dénombrement de la population pour l'Angleterre et le Pays de Galles, en 1901[2]. Ce document complète nécessairement le premier.

Aussi suivrons-nous d'abord M. Welton dans l'étude comparée des dix premiers recensements de 1801 à 1891; et, après avoir envisagé cette première période, d'une durée de 90 ans, nous donnerons ensuite une analyse rapide du rapport officiel concernant le census de 1901.

I

Londres mise à part, l'Angleterre ne possédait, en 1801, aucune ville dont la population atteignît le chiffre de 100,000 habitants; les plus grandes, au nombre de 112, avaient de 4,000 à 92,000 habitants et 457 autres, de 1,000 à 4,000 seulement [3]. Parmi ces dernières il en était quelques-unes (environ 63) qui se distinguaient si peu de leur entourage rural qu'on pouvait les y laisser confondues et ne pas en tenir compte parmi les villes. Du reste, quand il

1. « On the Distribution of Population in England and Wales, and its progress in the period from 1801 to 1891 », by Thomas A. Welton F. C. A. (*Journal of the Royal Statistical Society*, December 1900.)

2. « Census of England and Wales, 1901. — Preliminary Report and Tables of the population and houses enumerated in England and Wales and in the Islands in the British seas, on 1st April 1901. »

3. Population des principales villes en 1801 (d'après M. Welton).

Manchester.....	91.432	Leeds.....	39.865
Liverpool.....	79.910	Newcastle-on-Tyne..	39.000
Birmingham.....	68.728	Norwich.....	35.699
Bristol.....	56.837	Bath.....	32.824
Plymouth.....	42.410	Sheffield.....	32.785
Portsmouth.....	41.936	Nottingham.....	31.347

Digitized by Google

s'agit de petites localités, M. Welton spécifie ce qu'il faut entendre par ville : ce n'est pas tant une agglomération d'habitations, constituée ou non en municipalité, c'est surtout un marché ouvert aux produits et aux besoins de la région environnante. Quant aux grands centres commerciaux, ils rayonnent en influence dans une zone déterminée, grâce aux facilités d'accès et de communication qui existent entre eux et les différents points de cette zone.

Ainsi, en ne tenant pas compte de ces 63 petites villes mal définies dont nous venons de parler, on relève en tout, en 1801, 507 villes de plus de 1,000 habitants qui occupaient, avec leurs banlieues, une surface globale de 11,932 kilomètres carrés, soit 8 p. 100 environ de la superficie totale de l'Angleterre et du Pays de Galles réunis. On peut, par rapport à leur population, les grouper ainsi :

1° 283 villes (Londres comprise) ayant plus de 2,000 habitants et réunissant ensemble 2,795,275 habitants ;

2° 224 villes, beaucoup plus petites, ayant entre 1,000 et 2,000 habitants, comprenant au total 301,742 habitants.

Les banlieues comptaient pour 846,674 habitants.

En dehors des centres urbains proprement dits, il existait aussi, dès cette époque, des agrégats de population, correspondant à des districts miniers ou manufacturiers, et qui étaient déjà beaucoup plus denses que ceux purement agricoles. Ces « districts populeux » vont prendre bientôt de leur côté, malgré le développement des villes industrielles, une importance comparativement très grande. Ils s'étendaient alors en totalité sur 1,403 kilomètres carrés, soit 1 p. 100 environ de la surface totale, et leurs 227,593 habitants formaient l'équivalent de 2,5 p. 100 de la population.

Enfin venaient les districts ruraux où la densité variait depuis les pays de riches cultures et les comtés voisins de la métropole, jusqu'à ceux où dominaient les pâturages, les landes ou les montagnes. Ils couvraient les 91 centièmes restant du territoire, c'est-à-dire 137,689 kilomètres carrés et 4,721,252 habitants y vivaient.

En 1891, le tableau est tout différent. La population des 283 plus grandes villes passe au chiffre de 16,066,113 ; celle des 224 suivantes à 1,534,737 ; enfin 70 villes nouvelles forment une troisième catégorie et renferment 1,088,437 personnes. Les banlieues, beaucoup plus peuplées, englobent 1,444,815 habitants.

Les districts industriels se sont multipliés ; ceux qui existaient déjà en 1801 contiennent désormais 660,179 habitants et ceux qui se sont créés depuis en ajoutent 2,673,844.

Quant aux districts ruraux, leur progrès est presque insignifiant : au bout de cette période de quatre-vingt-dix ans, ils n'arrivent qu'à 5,534,000 habitants.

En résumé, la répartition de la population, en 1801, était la suivante :

Villes et banlieues.	3,943,691
Districts industriels.	227,593
Districts ruraux.	4,721,252
Total. . . .	8,892,536

Digitized by Google

Et, en 1891 :

Villes et banlieues.	20,134,102
Districts industriels.	3,334,023
Districts ruraux.	5,534,000 [1]
Total. . . .	29,002,525

Ces chiffres révèlent, mieux que tous autres documents, le sens et l'importance de l'évolution économique du pays. Alors qu'en 1801 le nombre de ceux qui vivaient de la terre formait encore la majorité de la nation, en 1891 il n'en représentait plus même le quart. L'augmentation a été tout entière au profit de l'élément industriel et urbain.

Si l'on considère ensuite les portions du sol où sont venus se localiser ces grands mouvements de population, on ne relève qu'une différence inférieure à 10,000 kilomètres carrés entre leurs étendues respectives à chacune des époques que nous rapprochons. En effet, sur les 151,025 kilomètres carrés de l'Angleterre et du Pays de Galles, la campagne proprement dite en occupait 137,689 en 1801 et 127,792 en 1891. Il s'ensuit que 9,897 kilomètres carrés ont été absorbés dans l'intervalle par le développement des villes et des districts industriels. Ce chiffre se répartit de la façon suivante :

Districts populeux nouveaux.	8,446	kil. car.
Villes nouvelles (avec leurs banlieues). . . .	1,451	—
Total. . . .	9,897	—

En somme, quand on examine la division du sol et le nombre des individus qui s'y adonnent à l'agriculture, on peut dire que l'Angleterre d'aujourd'hui est encore assez semblable à celle d'il y a cent ans. Mais, en jetant les yeux sur le chiffre de sa population urbaine et industrielle, on s'aperçoit qu'une nation nouvelle toute différente s'est greffée sur la première et s'est prodigieusement développée.

Un fait analogue de croissance intense de quelques centres se remarque

1. Nous verrons plus loin que dans plusieurs districts ruraux la population est devenue inférieure à ce qu'elle était en 1801. Mais, même au sens relatif, la diminution, prise en général, est frappante. Voici, par exemple, les régions qui comptaient parmi les moins riches en population agricole en 1801 (les chiffres indiquent le pourcentage de la population rurale dans chaque région) :

	1801	1891
Lancashire et Chestershire.....	34 p. 100	6 p. 100
West Riding (Yorkshire).....	37 —	8 —
Stafford, Worwich et Worcester.....	44 —	12 —
Durham et Northumberland.....	49 —	10 —

et celles qui ont toujours la population rurale la plus considérable :

	1801	1891
Wales, Salop et Monmouth.....	81 p. 100	40 p. 100
Northampton.....	76 —	44 —
Norfolk, Suffolk et Cambridge.....	75 —	55 —

Digitized by Google

assurément chez un grand nombre de nations européennes, mais il prend ici une importance en apparence démesurée. Ce phénomène s'explique, tant par la réunion des progrès de tous ordres auxquels il est lié, et dont il a été, tour à tour, l'effet ou la cause, que par le besoin d'expansion et la force de production d'une race extrêmement féconde qui a le monde entier pour champ d'action. C'est là d'ailleurs l'un des principaux aspects par lesquels se révèle la prospérité de l'Angleterre contemporaine, et, en tout cas, l'un des plus significatifs et des plus frappants.

Connaissant le point de départ et le point d'arrivée, suivons maintenant, dans sa marche progressive, le mouvement qui aboutit à ce degré de concentration urbaine que l'Angleterre nous présente aujourd'hui. M. Welton a condensé avec netteté, dans une série de tableaux, tous les chiffres qui marquent les étapes successives de cette transformation. Nous en donnerons ici une interprétation aussi fidèle que possible.

Les villes se sont développées en général d'une façon continue et rapide, quoique les progrès soient loin d'avoir été les mêmes chez toutes. Envisageons séparément chacune des trois grandes classes précédemment indiquées.

Pour la première classe, comprenant 283 villes ayant eu plus de 2,000 habitants en 1901, le taux moyen de l'accroissement part de 18,6 p. 100 (1801-1811), arrive à son point culminant vers 1821 et redescend assez régulièrement jusqu'à 14,5 p. 100 (1881-1891).

La seconde classe (224 villes ayant eu de 1,000 à 2,000 habitants en 1801) présente un taux d'accroissement plus faible et plus irrégulier; il varie entre 12,9 (1841-1851) et 20,8 p. 100. Ce maximum correspond à la décade 1811-1821.

La troisième classe (villes nouvelles créées depuis 1801) se fait remarquer par un taux d'accroissement bien plus élevé que ceux des deux premières; de 29,5 p. 100 (1801-1811) il monte à 46,9 p. 100 (1831-1841), retombe à 30 p. 100 dans la décade suivante et se tient ensuite entre 35 et 40 p. 100 jusqu'à la période 1881-1891 où il redescend à 26,7 p. 100.

Parmi les districts industriels, il faut distinguer les plus anciens, qui existaient dès le début du siècle, et les nouveaux qui sont nés du grand développement économique qui est survenu plus tard. Les premiers n'ont qu'un faible taux d'accroissement, souvent inférieur à l'excès des naissances sur les décès, dont le maximum est de 19,7 p. 100 (1811-1821) et le minimum de 8,8 p. 100 (1841-1851). Les seconds font preuve, au contraire, d'une progressivité très accentuée. Leur taux moyen d'accroissement par période décennale va de 16,6 p. 100 (1801-1811) à 20,2 p. 100 (1831-1841); il s'abaisse ensuite à 13,9 (1841-1851), puis remonte graduellement à 26,2 (1871-1881) et redescend de nouveau à 18,8 p. 100 de 1881 à 1891.

Enfin la population des districts ruraux, dont l'accroissement allait déjà en s'abaissant de plus en plus, a présenté une décroissance réelle à partir de 1851. A une seule époque, une augmentation à peu près normale a pu être relevée, c'est entre 1811 et 1821; elle a été de 14,5 p. 100. Elle n'a plus été que de 7,3 p. 100 dans la décade suivante, s'est affaiblie ensuite de plus en plus et s'est changée en diminution absolue dans les dernières périodes.

Digitized by Google

Ainsi, le mouvement général de la population, de 1801 à 1891, présente des traits communs aux villes et aux districts industriels et ruraux, à savoir :

1° Une élévation extraordinaire du taux d'accroissement entre 1811 et 1821. Cette époque correspond à la fin des guerres du premier Empire et a coïncidé également, dans beaucoup de nations européennes, avec une augmentation notable de la natalité ;

2° Une diminution très marquée de ce taux d'accroissement en 1851, résultant sans doute de la période de crise et de misère générale qui sévit avec son maximum d'intensité de 1837 à 1842 et qui précéda l'abolition du système protecteur et les réformes de Peel ;

3° Une autre diminution, également fort sensible, de 1881 à 1891. Pendant cette période, l'excès de l'émigration sur l'immigration fut singulièrement élevé en Angleterre et dans le Pays de Galles. D'après le rapport préliminaire publié sur le recensement de 1901, le chiffre des émigrants a, de 1881 à 1891, excédé celui des immigrants de 601,388, alors que cette différence n'a été que de 122,111, 78,968 et 164,307 dans les trois périodes précédentes[1].

Quant aux grandes causes qui ont amené à la fois le dépeuplement des districts ruraux et le prodigieux développement des centres industriels et urbains, elles apparaissent surtout à partir de 1821, et, depuis cette époque, leurs effets n'ont pas cessé d'être de plus en plus accentués. La loi des pauvres de 1834 contribua à accélérer ce mouvement en enlevant aux paroisses la charge de secourir les indigents; par là, on rendit le séjour des campagnes beaucoup moins favorable aux gens sans domicile et sans travail qui y vivaient jadis, grâce aux taxes élevées et aux « compléments de salaires », payés pour eux par les fermiers et les propriétaires. Quand cette classe d'individus, généralement paresseux et d'une moralité peu recommandable, eut déserté les districts ruraux, il n'y resta plus que la partie saine et laborieuse de la population; mais bientôt les chemins de fer, qui aidèrent rapidement au développement des industries minières et métallurgiques, rendirent aussi l'accès des villes plus facile pour les habitants des campagnes. Ceux-ci trouvèrent dans les grands centres de l'ouvrage à volonté et des salaires plus rémunérateurs, en comparaison de ceux qu'ils recevaient pour le travail de la terre. En même temps, le rôle de l'ouvrier agricole se réduisait de plus en plus devant l'extension toujours croissante de la grande propriété improductive et devant la conversion de terres arables en pâturages permanents.

Cette tendance au dépeuplement des régions de culture influe par contrecoup sur les villes qui leur servaient autrefois de marchés. Celles-ci cessent de croître et souvent déclinent en importance absolue. Ceci d'ailleurs s'est également produit pour un assez grand nombre de ports ou de centres manufacturiers qui se sont trouvés, à un moment donné, dans une situation d'in-

1. L'excès du nombre des émigrants sur celui des immigrants est descendu à 70,003 dans la période de 1891-1901. D'après les chiffres du *Statistical Abstract*, tandis que le nombre des émigrants augmentait et que le nombre des immigrants diminuait entre 1881 et 1891, le contraire s'est produit au cours de la décade qui vient de finir.

Digitized by Google

fériorité vis-à-vis d'autres places concurrentes, mieux placées par rapport à de nouveaux courants commerciaux ou mieux à même de profiter des perfectionnements apportés aux industries et aux transports[1]. Toutes les villes n'ont donc pas participé dans la même mesure au développement énorme de l'élément urbain et elles montrent, au contraire, prises individuellement, des fortunes très diverses.

A ce point de vue, une subdivision intéressante a été faite dans chacune des diverses classes de villes et de districts industriels et ruraux. Se basant sur ce fait d'observation que l'accroissement « naturel » de la population anglaise, c'est-à-dire celui qui est dû seulement à l'excédent des naissances sur les décès, entraîne au bout d'un temps donné une augmentation proportionnelle sensiblement constante[2], M. Welton a appelé « progressifs » les villes et les districts industriels dont le développement, grâce à l'immigration, a dépassé ce taux et « non-progressifs » ceux où il n'a pas été atteint.

Un ordre différent a été adopté pour les districts ruraux, dont aucun n'a été « progressif » au sens ci-dessus. On les a divisés en trois catégories :

1° Ceux dont la population est très clairsemée (pays de pâturages, de landes, de montagnes); 2° ceux qui ont présenté, de 1841 à 1891, un léger accroissement atteignant 15 p. 100[3]; 3° le reste, formant la masse des districts ruraux.

Pour les villes, l'accroissement moyen a été très différent. Les plus grandes, c'est-à-dire celles qui avaient plus de 2,000 habitants en 1801, se partagent par moitié en « progressives » et en « non-progressives »; il y en a donc 141 dans chaque catégorie (Londres étant, cette fois, mise à part). Si l'on divise l'intervalle 1801-1891 en trois périodes de trente ans, on remarque que le taux d'accroissement des 141 progressives est descendu dans la dernière période (1861-1891) à un peu moins des deux tiers de ce qu'il fut pendant la première (de 101 p. 100 à 60 p. 100 environ). Cependant il se tient encore au-dessus du chiffre qui correspond à l'excès des naissances sur les décès. L'immigration dans ces villes a donc diminué mais non cessé.

Pour les villes de moins de 2,000 habitants en 1801 (au nombre de 224), 77 seulement sont « progressives ». Mais dans celles-ci l'apport extérieur s'est maintenu à un niveau très avantageux pendant les trois périodes trentenaires; il s'est élevé de 93 p. 100 à 101 p. 100 environ[4]. Les 70 villes nou-

1. Parmi les centres qui se sont le plus développés, il faut citer aussi les lieux de villégiature et d'agrément où abondent les résidences luxueuses. Il en est de même des plages à la mode, « faubourgs de Londres ».

2. Cet accroissement naturel qui est de 200 p. 100 en quatre-vingt-dix ans, équivaut à peu près à 45 p. 100 pour un laps de trente ans et à 13 p. 100 pour dix ans.

3. Leur surface totale n'est que de 3,445,211 acres (13,942 kilomètres carrés).

4. Ce fait semblerait contredire une loi, analogue à la loi de gravitation, qui a été formulée par M. Levasseur (*La population française*, t. II, p. 355) et selon laquelle les plus fortes agglomérations doivent se développer avec plus de rapidité (exerçant, pour ainsi dire, une attraction proportionnelle à leur masse). Mais il faut observer que c'est parmi les plus petites villes que se trouve la plus forte proportion de « non-progressives » (147 sur 224), et, d'autre part, si celles qui sont demeurées « progressives » l'ont été à un plus haut degré que les villes de la classe supérieure, cela tient

Digitized by Google

velles dont nous avons formé une classe à part sont toutes restées largement progressives.

Dans les différentes catégories de villes, grandes et petites, dites « non-progressives » l'accroissement est presque uniforme et assez normal dans la première période (1801-1831). Mais il descend à un degré bien inférieur dans les deux suivantes, révélant un mouvement d'émigration très caractérisé.

Passons maintenant aux districts industriels et aux districts ruraux.

Les premiers donnent lieu aux mêmes observations que les villes. Les anciens districts « progressifs » ont conservé à grand'peine leurs taux d'accroissement du début, tandis que les nouveaux ont été des centres puissants d'agrégation. De leur côté, les districts industriels « non-progressifs », anciens et nouveaux, ont suivi une marche toute semblable à celle des villes « non-progressives », c'est-à-dire que leur période de progrès correspond aux années situées entre 1801 et 1841.

Quant aux districts ruraux, on peut dire que le dépeuplement en a commencé dès le début, et qu'à part le petit nombre de ceux qui ont légèrement augmenté depuis une cinquantaine d'années, tous subissent une forte déperdition par émigration continue.

Ainsi, tout ce dont s'est accrue, depuis un siècle, la population de l'Angleterre et du Pays de Galles est venu se concentrer dans les districts urbains. Le mouvement s'est surtout manifesté à partir de 1821. Les sociologues se sont pendant assez longtemps inquiétés de cette impulsion effrénée et anormale qui amenait un surpeuplement des villes, tandis que les campagnes semblaient menacées d'un complet abandon. Mais il importe de constater que, si ce mouvement continue à se produire, il tend du moins à s'harmoniser avec les besoins nouveaux de la nation. Dès 1831, en effet, l'accroissement a commencé à se ralentir dans 141 des plus grandes villes et dans 147 des plus petites et, d'une façon générale, il n'a eu rien que de conforme aux conditions subséquentes de la vie du peuple anglais et, même, dans une certaine mesure, aux intérêts de l'agriculture, réduits au point où ils sont aujourd'hui.

Toutefois, c'est bien l'élément citadin qui forme exclusivement la partie vivante de la nation et, si l'exode vers les districts urbains et industriels paraît s'accomplir aujourd'hui en masses relativement moins imposantes qu'il y a soixante ou quatre-vingts ans, c'est que, d'une part, la population des campagnes ne peut plus l'alimenter dans d'aussi fortes proportions et que, d'autre part, l'appel vers des centres nouveaux, créés par les développements de l'industrie et des marchés commerciaux, est moins impérieux qu'à cette époque de brusque transition où un très grand nombre de villes prirent à la fois leur essor. Celles-ci peuvent maintenant se développer par le surplus de leur natalité sur la mortalité; elles déversent leur trop-plein d'habitants dans leurs banlieues, ou même dans d'autres villes industrielles, lorsqu'un dépla-

à ce qu'elles ont été surtout des villes industrielles et qu'une ville où vient s'installer une industrie nouvelle, qui appelle d'un coup un nombreux personnel ouvrier, de 2,000 personnes, par exemple, s'accroît d'une façon peu appréciable, si c'est une grande ville, très sensible, dans le cas contraire.

Digitized by Google

cement de l'activité économique se produit vers certaines régions ou sur certains points plus favorisés. Mais la ville ne rend jamais aux champs les hommes qu'elle leur a pris.

On peut d'ailleurs observer que les principales villes anglaises ont présenté, au cours de la période 1801-1891, des fluctuations, souvent de très grande amplitude pour des années même rapprochées, qui attestent de la plasticité du tissu dont est formée la nation moderne, masse uniquement urbaine, comprenant les divers centres de production, de commerce et de résidence entre lesquels les échanges sont devenus aisés et rapides. C'est ainsi que, si nous divisons la période 1801-1891 en trois fractions de trente années chacune, nous constatons que les plus grandes villes : Manchester, Liverpool, Birmingham, Leeds, Sheffield, Newcastle ont leur moment de plus grand développement dans la première ou dans la seconde et qu'elles paraissent revenir, dans la dernière (1861-1891), à un accroissement beaucoup plus modéré. Tandis que des ports tels que Bristol, Portsmouth, Southampton ralentissent également leur marche en avant, d'autres, comme Hull ou Cardiff, l'accélèrent au contraire de plus en plus. Parmi les villes d'une importance moins ancienne, les écarts sont plus frappants. La plupart se sont agrandies avec une vigueur merveilleuse; mais ici la période de progrès maximum vient après 1831, ou, plus généralement, après 1851. Le port de Middlesborough qui contenait 581 habitants en 1801 en a plus de 76,000 en 1891; sa plus forte progressivité a été de 1831 à 1861, où il s'est augmenté de 2,581 p. 100. La petite ville industrielle de Crewe, qui avait 121 habitants en 1801, est passée ensuite à 29,000 et elle a davantage encore aujourd'hui. C'est aussi de 1831 à 1861 que ses progrès ont été le plus actifs : ils ont dépassé 5,412 p. 100. D'autres villes, après une avance très rapide, passent à un état presque stationnaire, comme Aberdare qui s'est accrue de 715 p. 100 entre 1831 et 1861 et de 26 p. 100 seulement de 1861 à 1891. Le contraire se produit aussi. Nous citerions en plus grand nombre de ces exemples, qui ne feraient que se répéter, chaque ville apparaissant avec le sort le plus différent suivant les conditions économiques dans lesquelles elle s'est successivement trouvée.

Quant à la ville de Londres, elle n'a cessé de s'accroître de la façon la plus régulière en population et en étendue, quoique cette marche en avant paraisse maintenant se ralentir. En effet, si le nombre de ses habitants a doublé deux fois, de 1801 à 1841, puis de 1841 à 1881, le taux d'accroissement a subi, dans les deux dernières périodes décennales, une diminution très accentuée. Il est revenu à 18,1 p. 100 en 1881-91, après s'être tenu au-dessus de 20 p. 100 dans les quatre décades précédentes [1], et il est encore descendu en 1891-1901. Il semble donc qu'il y ait actuellement une orientation vers un état d'équilibre entre ce qn'on peut appeler la puissance d'attraction de la capitale et la quantité d'immigrants que peut lui fournir le reste du pays. Il n'est guère à supposer que la moyenne de l'accroissement atteigne jamais dans l'avenir le niveau auquel elle était arrivée il y a une vingtaine d'années.

1. C'était la première fois que la population de la métropole augmentait à raison d'un taux annuel plus faible que celui de la population de l'Angleterre et du Pays de Galles, prise dans l'ensemble.

Digitized by Google

On observe en même temps que le taux moyen de l'accroissement de la population londonienne diminue dans la métropole et s'élève sur ses bords mêmes, dans certains districts suburbains. Cette circonstance est de nature à faire prévoir des annexions prochaines.

Il se produit, en effet, dans la population des grandes villes, un mouvement secondaire, particulièrement sensible à Londres, qui consiste dans une dispersion centrifuge s'exerçant du noyau de la ville vers sa périphérie. Le centre même de Londres est en décroissance absolue, la zone moyenne qui l'entoure augmente encore, mais d'une façon de plus en plus lente; à la circonférence, au contraire, la proportion de l'accroissement est très forte ainsi que sur la bande extérieure. La ville s'augmente ainsi de quartiers nouveaux, et, si elle semble destinée à recevoir en moindres quantités des émigrés venus des campagnes, elle continuera néanmoins à s'agrandir par l'adjonction progressive des territoires adjacents sur lesquels vient se répandre le surplus, toujours croissant, de sa population.

II

Les résultats du recensement de 1901 ne font que confirmer les conclusions auxquelles nous a amené l'étude des mouvements de population durant les précédentes périodes.

D'après le Rapport préliminaire qui contient les premiers résultats du recencement de 1901, le chiffre de la population dénombrée au 31 mars 1901 est de 32,526,075 pour l'Angleterre et le Pays de Galles. C'est, sur les 29,002,525 relevés le 5 avril 1891, une augmentation de 3,523,550 représentant un taux moyen d'accroissement de 12,17 p. 100 pour les dix dernières années. Ce taux, supérieur à celui de la période 1881-1891, reste néanmoins au-dessous de ceux des neuf autres décades du siècle, sauf pourtant celle de 1851-1861 dont le taux d'accroissement ne fut que de 11,90 p. 100. Le plus élevé de beaucoup, 18,06 p. 100, a été atteint au cours de la période 1811-1821 qui fut, nous l'avons déjà signalé, celle où la population en général a effectué la plus vigoureuse poussée.

Des deux facteurs qui agissent sur l'accroissement de la population, à savoir l'excédent des naissances sur les décès et la différence entre les quantités respectives de l'émigration et de l'immigration, le premier a toujours été, en Angleterre, une cause d'augmentation, le second une cause de diminution. A ce sujet, le rapport du Registrar-General fait les remarques suivantes : dans la période décennale 1881-1891, l'excès des naissances sur les décès, ou « accroissement naturel », a été de 3,629,474 soit 13,97 p. 100, tandis que, dans la période qui a fini en 1901, il s'est élevé seulement à 3,593,553, soit 12,39 p. 100. S'il avait conservé, de 1891 à 1901, le même taux que dans la décade précédente, l'augmentation de population qui en serait résultée aurait atteint 4,052,596; la diminution de l'accroissement naturel est ainsi de 459,048. D'autre part, si la perte attribuable à l'excès de l'émigration sur l'immigration avait affecté la population en 1891-1901 dans la même proportion qu'en 1881-1891, la diminution de ce chef eût été de 671,502 personnes, au lieu de se

Digitized by Google

borner au chiffre de 70,003[1]. Encore peut-on penser que sans le drainage anormal exercé par la guerre sud-africaine sur la population résidant dans le Royaume-Uni, cette diminution se serait annulée et que, pour la première fois, un gain eût été enregistré par excès de l'immigration sur l'émigration.

Les tableaux contenus dans le Rapport que nous analysons font voir que si, d'une part, la perte annuelle par les décès diminue constamment, d'autre part, le nombre des naissances s'abaisse aussi et même d'une quantité supérieure. C'est ainsi que la mortalité ayant été de 20,27 p. 100 en 1881-91 et de 19,18 p. 100 en 1891-1901, la natalité a fléchi de 34,24 p. 100 à 31,57 p. 100 pendant le même temps. L' « accroissement naturel », ou excès des naissances sur les décès, subit donc une diminution graduelle : il a été successivement de 15,09, 13,97 et 12,39 p. 100 dans les trois dernières décades.

Quant à l'excès de l'émigration sur l'immigration, il a été très variable depuis une cinquantaine d'années. Il atteignait le nombre de 601,388 émigrants au recensement de 1891; il n'est plus que de 70,003, en 1901.

Arrivant à la question de la distribution de la population, le rapport de 1901 attire de nouveau l'attention sur son irrégularité. C'est toujours, et de plus en plus, autour des centres industriels et urbains que le nombre des habitants grandit avec rapidité, tandis qu'il demeure stationnaire, et décline même, partout ailleurs. Si l'on se base, par exemple, sur l'ancienne division par comtés, lesquels sont au nombre de 54 pour l'Angleterre et le Pays de Galles, on en trouve deux dont l'augmentation, de 1891 à 1901, a été particulièrement forte; elle est en effet de 38,2 p. 100 dans le comté d'Essex et de 25,1 p. 100 dans celui de Glamorganshire ; 12 autres viennent ensuite avec des taux d'accroissement variant de 19 à 13 p. 100; 7 restent encore au-dessus de 10 p. 100; parmi les 25 suivants la gradation descend de 10 à 0,02 p. 100; enfin les 8 derniers ont décru dans des proportions qui vont de 0,02 à 5,4 p. 100.

Les comtés dans lesquels la population s'est le plus augmentée sont ceux où s'est fait sentir le voisinage de la métropole, comme ceux d'Essex (38,2 p. 100), de Kent (18,3 p. 100), de Surrey (16 p. 100); ceux qui renferment des exploitations minières : le Glamorganshire (25,1 p. 100), le Northumberland (19,1 p. 100), le Derbyshire (17,5 p. 100), le Durham (16,8 p. 100), le Monmouthshire (15,8 p. 100) ou encore les comtés manufacturiers : le Leicestershire (16,2 p. 100), le Nottinghamshire (15,4 p. 100). C'est naturellement dans les comtés ruraux que la population s'est le moins accrue.

Mais, pour les besoins administratifs, l'Angleterre et le Pays de Galles sont divisés en « County Boroughs », « Municipal Boroughs », « Urban Districts » et « Rural Districts ». La population urbaine est celle qui relève des trois premières classes de circonscriptions, la population rurale forme le reste. Au point de vue qui nous occupe nous n'avons à considérer que les « Urban Districts », ou districts urbains, et les « Rural Districts », ou districts ruraux.

1. Puisque l'*accroissement naturel* seul, c'est-à-dire l'excès des naissances sur les décès, a été de 3,593,553, entre les années 1891 et 1901, et que, d'un autre côté, l'augmentation nette de la population pendant cet intervalle se monte seulement à 3,523,550, c'est au surplus de l'émigration sur l'immigration qu'il faut imputer la différence, soit 70,003 personnes.

Digitized by Google

Il y a 1,122 districts urbains dans l'Angleterre et le Pays de Galles, chaque ville en formant un, Londres également, par raison d'uniformité. Ces 1,122 districts (y compris Londres) renferment une population agglomérée de plus de 25 millions d'âmes, c'est-à-dire que les 77 centièmes de la population totale dépendent de circonscriptions exclusivement urbaines. La proportion est supérieure de deux centièmes à celle qui a été enregistrée en 1891.

Cette population urbaine, qui comprendra bientôt la presque totalité de la nation anglaise, paraît tendre à se grouper d'après cette loi démographique qui veut que l'accroissement soit en raison directe de l'importance de l'agglomération urbaine où il se produit. En effet, tandis que pour la période 1881-1891, les taux d'augmentation les plus forts étaient ceux des villes de 20,000 à 100,000 habitants, nous les trouvons cette fois correspondant aux villes de 100,000 à 250,000 habitants, où ils sont en moyenne de 44,61 p. 100. La moyenne la plus élevée qui vienne ensuite est donnée par les villes de 20 à 50,000 habitants, et elle n'est que de 19,52 p. 100. Les villes de plus de 250,000 habitants, qui avaient présenté dans la décade précédente un taux moyen d'accroissement de 9,28 p. 100, s'inscrivent aujourd'hui avec 12,48 p. 100. Ce taux a, d'autre part, diminué pour les villes de 20 à 50,000 habitants et, quant à celles de moins de 10,000 habitants, elles ont décru d'une façon absolue dans de sérieuses proportions.

Les différentes villes ont subi respectivement, dans les dix dernières années, des accroissements extrêmement variables, ainsi que cela s'est vu constamment au cours de la période 1801-1891. Quelques-unes ont doublé en population depuis 1891. East-Ham a presque triplé; cette ville, qui avait 32,712 habitants en 1891, en compte 95,989 aujourd'hui, présentant ainsi un accroissement de 193,44 p. 100. D'autres villes, après avoir considérablement progressé de 1881 à 1891, sont revenues à une allure plus lente dans la dernière décade. Pour quelques-unes, le tant pour cent de l'accroissement a été même au-dessous du taux moyen de 12,17 p. 100 réalisé dans l'ensemble de l'Angleterre et du Pays de Galles. Il est inférieur à 10 p. 100 pour Londres (7,28) et pour les trois grandes villes : Liverpool (8,80), Manchester (7,64) et Birmingham (9,22). Mais, à ce propos, réfutant un préjugé qui fait de la valeur de l'accroissement d'une ville le criterium de sa prospérité, le rédacteur du Rapport préliminaire de 1901 s'exprime ainsi : « Dans beaucoup de nos grandes villes industrielles telles que, par exemple, Liverpool et Manchester, avant leurs récents agrandissements, ainsi que dans les quartiers centraux de la métropole, la population résidente, si elle a continué à s'accroître, ne l'a plus fait que très lentement ou bien a diminué depuis les dernières années. Car le terrain compris dans les limites de la cité a acquis une trop haute valeur pour être occupé par des maisons d'habitation ordinaire et, en conséquence, les magasins et autres établissements commerciaux les ont remplacées. Dans ce cas le développement de la population s'est opéré dans une zone circonscrite aux limites municipales; de la sorte, pour connaître d'une façon certaine l'accroissement réel de la population de la plupart de nos grandes villes, il faudrait comprendre la banlieue dans les calculs, ce qui, pour des raisons évidentes, est d'un très difficile accomplissement. »

En ce qui touche la métropole, son développement paraissait arrivé, en 1891,

Digitized by Google

à la limite du rapport qu'il peut désormais garder avec le développement du pays et, pour la première fois de 1881 à 1891, le taux d'accroissement de la population de Londres (10,39 p. 100) fut inférieur à celui de la population totale de l'Angleterre et du Pays de Galles (11,65 p. 100). En 1901, cette différence s'est encore accentuée : le taux d'accroissement pour Londres n'est que de 7,28 p. 100 tandis qu'il s'élève à 12,17 p. 100 pour l'ensemble du pays. Le ralentissement dans le développement de la capitale est donc devenu très sensible, et il paraît de plus en plus marqué. Ainsi, un recensement supplémentaire de la ville de Londres ayant eu lieu en 1896, on a pu observer que l'augmentation qui, de 1891 à 1901, a été de 307,746 personnes s'est partagée d'une façon très inégale dans les deux moitiés de cette période décennale : 201,212 de 1891 à 1896, et 106,534 de 1896 à 1901. Ce fait peut trouver en grande partie son explication dans la constatation suivante :

La métropole, au centre de laquelle se concentre, durant la journée, une foule de gens actifs, voit cependant une partie de ses habitants transporter à l'extérieur leurs résidences privées. Ce phénomène n'est pas limité à la Cité, où depuis longtemps il se manifeste, mais il se fait sentir aussi dans les quartiers de la région moyenne (Inner London) devenu aussi un milieu réservé aux affaires. Tout au contraire, dans la ceinture des quartiers suburbains (Outer Ring), la population augmente avec une rapidité extraordinaire.

Le rapport du Registrar-General, en rappelant ces faits, ajoute qu'ils se trouvent ressortir pour la plupart des résultats mêmes du dernier recensement. On peut donc dire, d'une façon générale, que plus un quartier est éloigné du centre, plus l'accroissement y est rapide. La diminution totale subie par l'ensemble des quartiers centraux a été de 8,3 p. 100 pendant la décade 1891-1901, après avoir successivement passé par 3,5 p. 100, 5,9 p. 100 et 8,1 p. 100 dans les trois précédentes. Depuis les quarante dernières années, la perte est de 23,5 p. 100.

Bien qu'ayant limité notre travail à l'étude du mouvement démographique dans l'Angleterre et le Pays de Galles, nous ajouterons quelques indications sommaires sur l'état général de la population dans tout le Royaume-Uni tel qu'il apparaît d'après le dernier recensement. Le rapport du Registrar-General pour l'Angleterre et le Pays de Galles contient à cet égard quelques chiffres que ses collègues de l'Écosse et de l'Irlande lui ont communiqués.

La population du Royaume-Uni était, au 31 mars 1901, de 41,454,578 âmes; l'accroissement est de 3,721,656 sur le chiffre du recensement précédent, et dépasse de près d'un million celui réalisé pendant la période de 1881-1891. L'excédent des naissances sur les décès ayant été de 4,311,543, il s'ensuit que la perte par excès de l'émigration sur l'immigration est de 589,887. L'Irlande contribue à elle seule à ce déficit pour 466,426 émigrants.

Enfin la population de l'Angleterre et du Pays de Galles figure aujourd'hui pour 78,4 p. 100 par rapport à la population entière du Royaume-Uni, au lieu de 54 p. 100 en 1801. L'Écosse et l'Irlande y entrent chacune dans la proportion de 10,8 p. 100. Pour la première il y a progrès, car elle ne comptait que pour 10 p. 100 en 1801; l'Irlande, au contraire, qui tombe de 32,6 p. 100 à 10,8 dans le même intervalle, perd à elle seule tout le terrain gagné par les autres.

Digitized by Google

L'Angleterre a subi, en moins de cent ans, une grande et profonde transformation qui a été connue et décrite bien avant même que ses résultats fussent aussi complets qu'ils le sont aujourd'hui. Tous les chiffres que les statistiques permettent de relever n'auront pu que nous aider à la présenter sous une forme plus précise et plus concrète. Doit-on, maintenant, ainsi qu'on le fait encore, en déplorer certains effets, comme l'énorme développement de la population urbaine, et souhaiter que l'éducation fasse désormais comprendre au peuple combien le séjour des campagnes est préférable à celui des villes? Il nous semble bien que ces regrets sont vains, si justes qu'ils puissent être, et que rien ne peut contre un phénomène naturel. L'évolution qui a commencé à se manifester au sein de la société anglaise, dans les premières années du XIXe siècle, est instituée définitivement depuis longtemps et ne fait plus que poursuivre sa marche par « l'ajustement continu de la population à ses nouveaux moyens d'existence » (H. Spencer). Or, ces nouvelles conditions d'existence n'ont plus rien de celles d'autrefois. A un régime social où la noblesse, la fortune et le pouvoir politique étaient d'origine terrienne, a succédé, ou plutôt est venue s'adjoindre une démocratie industrielle qui, en quelques poussées brutales, s'est emparée du rôle actif et dominant. Elle a les traits typiques de toute société nouvelle, fondée par la production intense sur la toute-puissance et la mobilité du capital. Elle ne connaît plus la vie simple et facile trouvée jadis dans un milieu naturel. Elle s'entasse dans des villes laborieuses qui s'étendent aussitôt, se scindent en faubourgs qui deviennent eux-mêmes de véritables cités, se relient par un réseau de circulation perpétuelle et fécondante et se reproduisent en de nouveaux foyers d'activité humaine. Les besoins augmentent, le bien-être est à plus haut prix et, si la mortalité décroît, malgré la fécondité de la race, la natalité s'abaisse de son côté. Et c'est encore là une conséquence inéluctable des changements survenus dans la valeur et la distribution des ressources personnelles, dans l'appréciation des conditions du bonheur, dans la mentalité de ceux qui ont à faire effort pour l'obtenir.

Cependant l'industrie qui a ruiné l'agriculture et les anciens métiers n'envahit pas le sol où ils prospéraient. Elle laisse la terre à ceux qui en vivaient, si elle leur ôte les moyens d'y vivre. Aussi celle-ci est-elle moins âprement défendue et les grands qui, avec la richesse et la puissance, ont conservé leurs privilèges séculaires, se l'approprient aisément. Car rien ne cesse brusquement en Angleterre : les droits de chacun continuent d'être respectés, malgré le progrès du temps et des idées; il n'en demeure seulement que ce que les forces antagonistes laissent subsister. Il y aura donc toujours une « gentry » à moins que l'industrie n'ait un jour besoin de ses domaines. Si cela arrivait, elle saurait transformer en actionnaires omnipotents les grands propriétaires fonciers. Mais bientôt il n'y aura plus de paysans.

PAUL LAVAGNE.

Digitized by Google

L'EXPLORATION DU POLE SUD

Le pôle Nord a été surtout jusqu'à présent le grand favori des explorateurs de zones glaciales. Le pôle Sud a été plus dédaigné et l'histoire de l'exploration de l'Antarctique est loin d'enregistrer des voyages de découverte aussi sensationnels que ceux qui ont permis de révéler au monde scientifique une grande partie du mystère arctique.

Les régions situées à l'intérieur de la zone glaciale sud sont-elles occupées ou non par un seul continent, par un groupe d'îles immenses, ou par un vaste océan délimité par une ceinture de terres et encombré de gigantesques agglomérations d'icebergs? Les expéditions sud-polaires tentées jusqu'ici par quelques grands explorateurs, Cook (1772-74), d'Urville, Weddell, Wilkes, Ross (1840-1843), et par quelques intrépides pêcheurs de baleines, Biscoe, Kemp, n'ont pas encore éclairci ce mystère ; ne disposant d'ailleurs que de navires insuffisamment équipés et armés, elles se sont heurtées sans succès contre des murailles de glace inabordables.

Le Grahamland[1] et le Victorialand[2] sont les seuls continents antarctiques sur lesquels nous ayons des renseignements à peu près certains. Nos cartes indiquent bien des amorces de terres telles que le Wilkesland, le Terminationsland[3], le Kempland, l'Enderbyland, etc.; mais ces avancées ne sont que très approximativement connues.

L'existence du Wilkesland, que l'amiral américain Charles Wilkes essaya vainement d'approcher, est extrêmement problématique, car l'explorateur ne l'aperçut que de loin et très imparfaitement à travers les icebergs géants qui l'en séparaient. L'Enderbyland[4] découvert par le pêcheur anglais Biscoe, en 1830-1832, le Kempland découvert par le pêcheur Kemp, en 1834, ont été simplement aperçus et non foulés. L'amiral et les deux pêcheurs ont pu être

1. Le Grahamland, découvert par le pêcheur Biscoe pendant sa campagne de 1830-1832, a été reconnu, extérieurement, par le capitaine Larsen en 1893-1894. Une ceinture de glace interdit tout débarquement. Une chaîne de hautes montagnes, couvertes de neige et de glace, court parallèlement à la côte. Il existe dans le nord de ce pays deux volcans en activité, le Pain de sucre de Lindenberg et le Christensen. Au nord du Grahamland est l'archipel Dirk Gerrits qui comprend l'île Joinville, l'île de la Trinité et les îles Palmer; plus au nord, sont les îles Sud-Shetland, séparées de l'archipel Gerrits par le détroit de Bransfield, et où se trouvent des volcans en activité. Le groupe Shetland fut découvert en 1819 par le capitaine anglais Smith : c'était la première découverte dans la zone antarctique.

2. Le Victorialand est couvert de hautes montagnes qui s'élèvent jusqu'à 12,000 pieds; des glaciers géants en défendent les approches; on y trouve un grand volcan, le mont Erebus.

3. Le Wilkes et Terminationsland avaient été aperçus avant Wilkes par Dumont d'Urville et l'anglais Belleny.

4. Du nom d'une maison de commerce anglaise.

Digitized by Google

les jouets d'une illusion, et prendre une masse de glace pour un continent. Pareilles erreurs ont déjà été constatées : n'a-t-on pas récemment rayé de la carte du Franz-Joseph-Land le Petermannsland jadis découvert par Payer?

Quelques années plus tard le savant allemand Humboldt[1] s'étant adressé à la *Royal Society* de Londres pour inciter l'Angleterre à créer des stations d'observations magnétiques dans toutes ses colonies, le gouvernement anglais organisa aussitôt une grande expédition scientifique, sous la direction de James Ross, dans le but de rechercher le pôle magnétique sud qui, d'après les calculs du mathématicien allemand Gauss, devait se trouver par 66° de latitude sud et 146° de longitude est. Au cours de son voyage (1840-43), l'explorateur anglais découvrit le Victorialand, mais ne put y débarquer et dut se contenter d'aborder dans quelques îles situées sur la côte orientale de ce continent.

James Ross n'eut pas de successeurs immédiats. On doit toutefois mentionner les travaux de pionniers exécutés par des pêcheurs de baleines antérieurement aux expéditions toutes récentes de Gerlache (1897-1899) et de Borchgrewink (1898-1900) dans les mers sud-polaires. L'Allemagne, l'Ecosse, la Norvège, l'Amérique envoyèrent en effet dans ces parages de petites expéditions commandées par des capitaines aventureux qui, tout en ayant pour mission principale de découvrir de nouvelles pêches, précisèrent les quelques découvertes déjà faites.

Nous citerons, entre autres, le voyage du *Jason* (1893-1894) équipé par une maison de Hambourg, au cours duquel le capitaine Larsen suivit la côte orientale du Grahamland, découvert en 1830-32 par Biscoe, et y constata la présence de quelques volcans en activité.

L'expédition belge de Gerlache, partie d'Anvers le 16 août 1897 à bord de la *Belgica*, petit navire de 250 tonnes, reconnut le 23 janvier 1898 le détroit de Hughes entre les îles Palmer et l'île de la Trinité, côtoya le Grahamland jusqu'à la latitude 70°30', mais ne put prendre pied sur ce continent; prise par les glaces le 2 mars 1898, elle ne put s'en dégager que le 14 février 1899.

L'expédition allemande Borchgrewink, à bord de l'*Antarctic* (1898-1900) fut plus heureuse et réussit à aborder au Victorialand que Ross n'avait pu approcher cinquante ans auparavant. Borchgrewink eut la chance de rencontrer par 78°34' de latitude sud, dans la muraille de glace qui s'étend vers l'est à partir du Victorialand, une large brèche qui lui permit de débarquer en terre ferme, d'y séjourner presque toute une année et de parcourir en traîneau quelques milles vers l'intérieur, dans la direction du pôle sud.

C'est vers cette époque que l'Allemagne résolut de combler les lacunes géographiques de l'Antarctique[2]; elle établit à cet effet, de concert avec l'Angleterre et la Suède, un plan d'exploration à grande envergure dont les lignes

1. Désireux de compléter les connaissances que l'on possédait alors sur le magnétisme terrestre, ce savant avait obtenu du gouvernement russe l'établissement de stations d'observation entre Saint-Pétersbourg et Pékin.

2. C'est au directeur de la *Deutsche Seewarte* de Hambourg, le conseiller Neumayer, que revient le principal mérite d'avoir, par une propagande active, décidé et mené à bonne fin l'organisation de l'expédition sud-polaire.

Digitized by Google

générales furent approuvées en 1899 par le *Congrès international de géographie*, réuni à Berlin.

Le programme arrêté est déjà en voie d'exécution. Trois expéditions, dont il a déjà été parlé ici[1], doivent attaquer simultanément le pôle Sud et se répartir comme il suit le champ d'exploration.

L'expédition allemande, sous la direction du Dr Erich von Drygalski[2], organisée sous les auspices de la Société géographique de Berlin (*Gesellschaft für die Erdkunde*) et avec le concours du gouvernement et de l'initiative privée, opérera au sud des océans Indien et Atlantique. Elle est partie de Kiel au commencement d'août 1901, à bord d'un navire construit et aménagé en vue d'une longue croisière dans les régions glaciales et portant le nom du mathématicien Gauss. Son champ d'action comprend la zone qui s'étend du Wilkesland à la mer de Weddell par le Terminationsland et l'Enderbyland : c'est la partie de l'Antarctique la plus difficile et la moins connue.

L'expédition doit établir tout d'abord une première station scientifique aux îles Kerguelen; elle quittera ce point dans la première quinzaine de décembre, c'est-à-dire au commencement de l'été antarctique, et, après avoir exécuté des sondages dans les eaux situées à l'est des Kerguelen, se dirigera vers le Terminationsland où le Dr Drygalski cherchera à faire brèche pour progresser vers le sud. Il installera dans une région propice la station scientifique principale dont l'établissement constitue la partie essentielle de son programme et où l'on relèvera, pendant une année entière, les observations les plus variées. Cette station devra être poussée aussi loin que possible vers le sud, de façon à constituer une base avancée pour la recherche des pôles magnétique et géographique sud, lorsque après l'hivernage il sera possible d'entreprendre des voyages en traîneau. Ce premier programme terminé, l'expédition se dirigera vers le Kemp et l'Enderbyland et, de là, dans la mer de Weddell. A son retour en Europe, elle touchera à la petite île Tristan da Cunha[3] située à demi distance environ entre l'Afrique et l'Amérique et sous la même latitude que le Cap.

L'expédition anglaise, confortablement organisée par la *Geographical Society*, de Londres, et commandée par le capitaine Scott de la Marine Royale, doit opérer au sud de l'Océan Pacifique. Les travaux savants devaient être dirigés d'abord par le Dr Grégory, professeur de géologie à l'Université de Melbourne; mais, par suite de sa démission, il a été remplacé par M. George Murray, directeur du département botanique au British Museum, qui n'accompagnera pas ses collègues au delà de Melbourne. L'expédition, partie de Cowes le 6 août 1901 à bord du *Discovery*, est arrivée à Melbourne dans

1. *Revue de Géographie*, mai et septembre 1901 (Mouvement géographique).
2. Professeur de géographie à l'Université de Berlin.
3. La petite île Tristan da Cunha, bien que située sous la même latitude que le Cap, doit être rattachée à l'Antarctique, car elle est l'étape obligée des expéditions sud-polaires soit à l'aller, soit au retour. Elle n'a qu'une centaine d'habitants qui vivent d'échanges et d'aumônes et pour lesquels l'arrivée d'un navire est toujours un événement. Les montagnes de l'île atteignent 8,000 pieds et servent de repère pour les navigateurs. L'île anglaise est administrée par un vieux capitaine de pêche à la baleine, qui célèbre même les baptêmes et les enterrements.

Digitized by Google

la première quinzaine d'octobre; elle se livrera d'abord, pendant toute une année, à des observations magnétiques dans une station établie sur le Victorialand entre la baie Mac-Murdo et la baie Wood[1]. Elle explorera ensuite la partie orientale du Victorialand ainsi que la région qui s'étend dans la direction du Grahamland[2], et cherchera finalement à progresser vers le pôle, dans une direction opposée à celle de l'expédition allemande[3].

L'expédition suédoise, organisée par le Dr Otto Nordenskiöld, est partie de Suède le 9 octobre, à bord de l'*Antarctic*, commandé par le capitaine Larsen. Elle se dirigera sur les îles Falkland, où elle doit établir un dépôt et régler ses instruments, puis sur les Sud-Shetlands et la côte orientale du Grahamland (terre du Roi Oscar). O. Nordenskiöld se propose ensuite de progresser vers la mer de Weddell et le pôle Sud en remontant la côte est du Grahamland; il hivernera près de l'île Seymour et reviendra en Suède en 1903.

Enfin, la République Argentine, déférant aux désirs de l'Allemagne et de l'Angleterre, a décidé, grâce aussi à l'intervention du Dr Moreno, d'établir, à l'île Staten, non loin de la Terre de Feu, une station scientifique qui fonctionnera pendant un an de concert avec les stations allemande, anglaise et suédoise.

L'exploration géographique et magnétique doit être complétée par des observations sur l'hydrographie des mers sud-polaires, la météorologie, la zoologie et la botanique des régions australes. En ce qui concerne l'hydrographie, on ne possède que des données très vagues sur les profondeurs des mers qui bordent l'Antarctique et sur la partie de l'océan Atlantique située au sud du 35° de latitude; on n'a pu émettre jusqu'à présent que de pures hypothèses sur les conditions de température, la composition des eaux, la circulation de courants dans les parties méridionales extrêmes des grands océans. Les observations météorologiques auront une valeur toute particulière, car elles seront recueillies d'une facon ininterrompue pendant toute une année et en plusieurs points très différents. Au point de vue géologique, les régions avoisinant le pôle sud offriront très vraisemblablement des trésors fossiles analogues à ceux que l'on a découverts dans le Grönland, le Spitzberg, etc., et qui permettront la reconstitution des âges géologiques des terres australes.

Plus favorisés que leurs prédécesseurs, les explorateurs d'aujourd'hui,

1. D'après la *Vossische Zeitung* du 3 novembre 1901, l'expédition sud-polaire a télégraphié tout récemment à Londres qu'une voie d'eau s'était déclarée à bord du *Discovery* et que le chargement du navire avait dû être modifié. Cette nouvelle est surprenante : le *Discovery* est en effet solidement construit; ses cloisons en chêne sont très épaisses : l'avant n'a pas moins de 11 pieds d'épaisseur. Si ce navire fait eau en simple traversée, comment se comportera-t-il dans la zone glaciale? Quoiqu'il en soit, sir Markham, président de la *Royal Geographical Society* de Londres, a ouvert une souscription publique dans les feuilles anglaises, afin d'acquérir pour 250,000 francs le navire baleinier norvégien *Morgenen*, qui servira de réserve à l'expédition. Le *Discovery*, qui avait atteint le Cap le 3 octobre, est en ce moment en route pour le Neuseeland, d'où il doit repartir vers le Victorialand,

2. D'après les observations de l'expédition belge 1897-1898, il existerait une soudure entre le Victorialand et le Grahamland.

3. M. George Murray a publié le programme des recherches à entreprendre en même temps qu'un résumé de nos connaissances sur l'Antarctique sous le titre de : *The Antarctic Manual for the use of the expedition of* 1901, with a preface of sir Clements R. Markham. Londres, Royal Geographical Society, 1901, in-8°.

Digitized by Google

le Dr Drygalski en particulier, sont puissamment outillés pour aborder les difficultés et supporter, grâce au confortable que leur procure la science moderne, les rigueurs et les tristesses de deux longs hivernages. L'histoire de l'exploration du Pôle nord ne montre-t-elle pas que plus on progresse vers le pôle, plus les contrées glaciales se dépouillent de leur nature effrayante? Lorsque aussitôt après la découverte du Spitzberg, la *Moscowy Company* eut obtenu du gouvernement anglais l'autorisation d'y déporter des condamnés à mort, le séjour dans cette région parut si terrible à ces derniers qu'ils implorèrent leur rapatriement, préférant subir la peine capitale que de rester plus longtemps au Spitzberg. Or ce pays attire aujourd'hui une grande quantité de touristes anglais dans sa région montagneuse pendant trois ou quatre mois.

Il semble que l'expédition allemande n'a rien négligé non plus pour transformer elle aussi en quasi-villégiature son exil volontaire dans les solitudes glacées australes; on peut d'ailleurs s'en convaincre par les détails suivants que donne la presse allemande :

Le *Gauss* est un petit trois-mâts très solide, en tous points remarquable par la perfection de son aménagement. Ses dimensions lui permettront de se glisser dans les chenaux les plus étroits. En plus des membres de la mission, l'équipage comprend un capitaine, 3 officiers, un chef mécanicien et 19 hommes. Il transporte 450 tonnes de charbon, 2,500 caisses d'approvisionnements variés [1], calculés pour une campagne de trois années, des caisses d'outils et d'appareils. Les officiers et les membres de l'expédition disposent d'une cabine confortable, pourvue d'un trousseau et d'un armement fournis par l'État; ils ont en outre un mess, un salon et une salle de travail communs. L'équipage se réunit dans un mess et un dortoir très spacieux. Toutes les pièces peuvent être chauffées à l'aide de poêles à anthracite. Les fourneaux de la cuisine sont installés dans la machinerie. Le salon renferme un piano et une bibliothèque abondamment pourvue grâce aux dons généreux de la maison *Justus Perthes* de Gotha et de l'*Institut bibliographique* de Leipzig. Les accessoires maritimes sont placés à l'arrière; la batellerie comprend 2 grands bateaux de sauvetage, 1 baleinière, 3 canots et 20 kayaks groenlandais en bois de bouleau. Tout à l'avant, est un local destiné aux 50 chiens polaires qui seront embarqués à l'île Kerguelen pour le service des traîneaux. L'expédition emporte de nombreux appareils scientifiques [2] : des sondes; des cerfs-volants pour déterminer les directions du vent dans les régions supérieures de l'atmosphère; une forte batterie d'accumulateurs pour fournir la lumière électrique pendant la nuit polaire; une machine dynamo pouvant être actionnée soit par un moulin à vent, soit au pétrole; un ballon captif avec un approvisionnement d'hydrogène comprimé permettant d'effectuer six gonflements; un matériel complet de pêche; une réserve de bois de charpente; 8 grands réservoirs installés sur le pont, 2 pour l'eau, 1 pour le naphte, 2 pour l'eau-de-vie, 3 pour le pétrole.

1. Nombreux dons particuliers, parmi lesquels des caisses portant l'inscription « A ouvrir à Noël 1901, 1902, 1903 », plusieurs milliers de bouteilles de bière et des centaines de bouteilles de divers vins.

2. Les instruments d'observations anglais et allemands sont identiques.

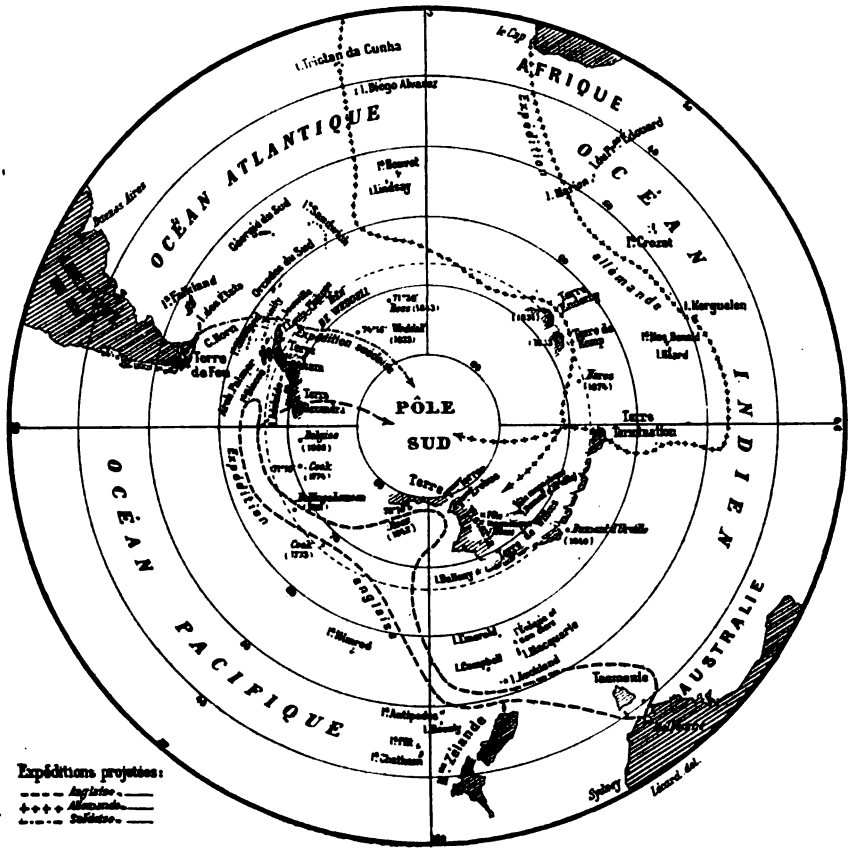
Digitized by Google

Le Dr Drygalski dispose de deux laboratoires parfaitement outillés et d'une chambre noire.

Les baraques démontables, destinées aux stations d'observations météoro-magnétiques, ont été confectionnées avec le plus grand soin : les parois sont composées d'un assemblage non conducteur de bois, de liège, d'asbeste, de toile épaisse. Une gaine murale de 0 m. 48 de largeur, chauffée à l'aide de fourneaux en cuivre, entourera l'habitation de façon à obtenir dans les différentes pièces une température constante et modérée. Les chiens polaires ont été rassemblés à Vladivostok et acheminés par Hong-kong sur Sydney[1].

A. B.

1. Il est à remarquer que l'expédition anglaise est placée sous les ordres du capitaine du *Discovery*, de la Marine Royale, et que par contre l'expédition allemande est effectivement dirigée par le directeur scientifique ayant sous ses ordres le capitaine du *Gauss*, de la marine marchande allemande.



SOCIÉTÉS ET CORPS SAVANTS, COURS ET CONFÉRENCES

Généralités.

La géographie et les faits sociaux. — M. *Vidal de la Blache*, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, a montré comment l'étude des conditions géographiques des faits sociaux peut être abordée avec des principes de méthode fixes et certains.

Depuis un certain nombre d'années, on a étudié sur des points très différents, dans des races très diverses, des types de civilisation en réunissant un « matériel ethnographique », armes, vêtements, etc., aidant à représenter le mode d'existence d'une population, sa tournure d'esprit, son état intellectuel, qu'il s'agisse d'ailleurs d'une société primitive ou perfectionnée. En examinant les produits de l'intelligence et de l'activité humaine, on se rend compte de l'existence d'un rapport très net entre la nature ambiante et le « bagage de civilisation » qui s'est produit, et il est facile d'apprécier quel est, sur ces différentes choses, l'influence des grandes causes géographiques. Le conférencier le démontre par des exemples heureusement choisis. Les faits géographiques ont imprimé aux sociétés une direction plutôt qu'une autre, et il est même à remarquer que rarement un mode différent d'existence se substitue à celui qui a primitivement pris racine. Ce qui différencie les états sociaux dans l'humanité, c'est la situation occupée par l'homme sur la terre.

Il y a donc une projection de la géographie sur les faits sociaux, d'une façon régulière, coordonnée et propre à être l'objet d'une méthode scientifique. Comme la géographie étudie l'homme, en même temps que la terre, cette méthode doit être empruntée à l'histoire naturelle qui classe, reconnaît des types, établit des groupes et des familles parmi les hommes comme parmi les autres êtres (*École des hautes études sociales*, 11 novembre).

Géographie commerciale. — M. *Marcel Dubois* a repris, le 11 novembre, son cours de géographie commerciale (cours Bamberger), à la mairie du IXe arrondissement (rue Drouot). Ce sont les États-Unis d'Amérique qu'il doit plus particulièrement étudier cette année. La première leçon a été consacrée à une vue d'ensemble de la politique commerciale des États-Unis. Après avoir rapidement analysé l'œuvre de l'Espagne et du Portugal en Amérique dans les siècles passés, montré le trafic des esclaves, fructueux même pour nos Bretons et nos Normands, l'orateur passe au XVIIe siècle, où le commerce des denrées coloniales atteint des chiffres qu'il évalue à 4 et 5 milliards pour les Antilles. Au XVIIIe, la perte de nos colonies des Indes et la nouvelle action au Canada des frencholders, ou francs tenanciers, le retiennent un moment. La théorie de la révolte des colonies contre leurs métropoles

Digitized by Google

faisant coïncider le développement de la liberté avec celui du commerce, lui sert de prétexte à une argumentation brillante. Voici les États-Unis du Nord créés et, selon une expression pittoresque que M. Marcel Dubois se complaît à citer, « ils sont peuplés assez pour produire trop ». Pendant toute la première partie du XIXe, l'émigration des gens d'Europe vers le Nouveau-Monde est considérable, étant donné la faiblesse des moyens de transport; il l'évalue à 7 ou 800,000 individus.

En 1885, les États-Unis sont tout entiers à l'exploitation des mines. L'influence de la législation Mac-Kinley se fait sentir. « Les États-Unis sont désunis » et voici que se constituent les États-Unis du Sud. Les progrès du Chili, du Brésil sont considérables et rapides. Ils disposent d'espaces immenses, et tandis que, chez nous, la charrette se dispute avec le camion, la route avec la voie ferrée, le fleuve avec le canal, ces peuples *neufs* n'ont qu'à créer de toutes pièces un outillage économique *neuf* dont l'établissement ne fait pas concurrence à *ce qui est*. L'orateur ne croit pas au succès de la doctrine pan-américaniste. Chacun aura, dans l'avenir, sa liberté, sa neutralité, sa nationalité.

Les Américains croient que l'Europe devra forcément rester leur tributaire pour les produits tropicaux. Qu'ils prennent garde que nous ne nous affranchissions de leur dépendance grâce à nos marchés coloniaux en Extrême-Orient, en Afrique.... Et la Chine? L'Amérique va s'y rencontrer avec nous. Elle sait si bien que le domaine immense dans lequel elle se confinait orgueilleusement devient trop petit, se morcelle et n'est pas l'*unique producteur* de cacao, de coton, de café, qu'elle veut avoir son rôle dans la tragédie commerciale chinoise. Elle y trouvera la France à sa place, et comme concurrente plus directe, l'Allemagne, qui ne s'est pas pourvue à temps d'un domaine colonial suffisant. BOULLAND DE L'ESCALE.

Afrique.

Côte d'Ivoire. — M. *Van Cassel* qui, étant alors sergent au 54e régiment d'infanterie et détaché à l'état-major du Soudan, a fait partie de la mission Wœlffel, a donné à la Société de Géographie des détails intéressants sur les opérations de la mission et sur la valeur des pays qu'elle a traversés.

Le lieutenant Wœlffel, accompagné du lieutenant Mangin, était parti le 19 mars 1899, de Beyla, dans le sud du Soudan, pour reconnaître le cours du Cavally. La colonne eut à subir de nombreux et sanglants combats, notamment en pays ouobé, blolo et yarro. Trois postes furent créés, Lola, Guekangoui et Nouantoglouin, et quelque temps occupés.

M. Van Cassel divise la région de la haute Côte d'Ivoire en trois zones : une zone de plaine analogue aux pays soudanais, une zone intermédiaire encore propre à la culture, une zone forestière. Les tribus de la forêt sont guerrières et braves, mais adonnées à l'anthropophagie.

La région qu'a parcourue la mission n'a pas d'industrie, mais elle est agricole, riche en riz, maïs, mil, manioc, patate, igname; on obtient ces produits presque sans culture. Les richesses du pays sont le caoutchouc, les matières grasses, comme l'huile de palme, et la kola (*Société de Géographie*, 8 novembre).

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Généralités.

Geographisches Jahrbuch, XXIV, 1901 (1re partie). Gotha, Justus Perthes, octobre 1901. — La 1re partie du 24e volume de cette précieuse publication s'ouvre par le rapport du prof. *E. Hammer* (de Stuttgart) sur les projections, le dessin des cartes et la cartométrie (p. 3-62). C'est malheureusement la dernière fois que l'auteur collabore au *Jahrbuch*, en raison des nombreuses occupations qui sollicitent par ailleurs son activité. Le rapport sur les progrès de météorologie géographique (p. 63-156) est dû au Dr *Meinardus* (de Berlin), qui succède dans la rédaction au prof. E. Brückner (de Berne), et que recommandaient d'intéressantes études personnelles, notamment sur le climat de l'Europe centrale dans ses rapports avec celui de l'Atlantique nord. Vient ensuite le rapport du prof. *Krümmel* (de Kiel), sur les progrès de l'océanographie (1899-1900), dont on ne peut que regretter la brièveté (p. 157-186). Le prof. *Gerland* (de Strasbourg), à qui incombait jusqu'ici entièrement la lourde tâche d'exposer les résultats des recherches ethnologiques sur le globe entier, traite de l'Océanie (p. 187-219), laissant l'Afrique au Dr *Gähtgens* (de Strasbourg) (p. 219-248). Ainsi se poursuit, pour la grande commodité des géographes professionnels, une publication dont on chercherait vainement ailleurs l'équivalent, et que le prof. *H. Wagner* continue à améliorer malgré les difficultés qui résultent du grand nombre des collaborateurs — et, il faut bien l'avouer — du retard qu'apportent quelques-uns à fournir en temps voulu leur travail. P. CAMENA D'ALMEIDA.

Europe.

Contribution à la connaissance de la région lacustre de la Laponie suédoise, par *Karl Ahlenius* (*Bulletin of the geological Institution of the University of Upsala;* Vol. V, part 1, 1900, n° 9. Upsala, 1901). — L'auteur, préoccupé d'expliquer l'origine et le mode de formation de la véritable « Chaîne de lacs » qui s'étend du nord au sud dans une grande partie de la Laponie suédoise, avec une singulière uniformité de caractères, commence par décrire la région avec le plus grand soin. Sa conclusion est que les lacs sont étroitement cantonnés sur la limite précise de la zone des hautes formations montagneuses, c'est-à-dire sur la ligne de contact mutuel du terrain silurien et du terrain algonkien ou précambrien. C'est un exemple bien remarquable de la liaison intime qui rattache à des causes géologiques les délinéaments géographiques de la surface du sol. Cela une fois acquis, M. Ahlenius montre que les lacs innombrables qui parsèment le pays doivent être regardés comme des restes de vallées où, pendant les temps quaternaires, coulaient des rivières alimentées par les glaciers. STANISLAS MEUNIER.

L'éditeur-gérant : CH. DELAGRAVE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUARANTE-NEUVIÈME

JUILLET — DÉCEMBRE 1901

Livraison de Juillet.

Pages.

La conquête du Touat et le Maroc (*fin*), par M. le général L. Cuny..... 1
Le développement colonial allemand, par M. André Brisse..... 13
L'Emyrne industrielle, agricole et commerciale (*fin*), par M. G. François..... 27
La question des câbles sous-marins, par M. L. R..... 45
Les derniers des Iroquois, par M. George Nestler Tricoche..... 58
Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 71
Une reconnaissance au plateau de l'Androy, par M. S. L..... 83
Sixième session de l'Institut colonial international, par M. Henri Froidevaux.. 86
Sociétés et corps savants, cours et conférences..... 87
Revue bibliographique..... 88

CARTES

Carte de la pénétration saharienne, au 1/4,000,000e (en couleurs et hors texte).
Carte de l'expansion allemande.
Carte des communications télégraphiques entre la France et ses possessions d'outre-mer.
Carte de la Réserve indienne des Onondagas.
Carte des missions militaires du Tchad.
Carte d'une reconnaissance de l'Androy.

Livraison d'Aout.

L'expansion européenne pendant le XIXe siècle (*fin*), par M. F. Brugière..... 97
Le développement colonial allemand (*fin*), par M. André Brisse..... 124
Du Soudan au Maroc et à l'Algérie par M. Pierre Dornin..... 136
Lettres d'Hodeidah, par M. Pierre Bardey..... 156
Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 169
Le développement du réseau télégraphique sous-marin en Angleterre et en Allemagne, par M. L. R..... 179
Nécrologie : Xénopol, Edouard Foà..... 188
Sociétés et corps savants, cours et conférences..... 189
Revue bibliographique..... 191

CARTE

Carte du Soudan (en couleurs et hors texte).

Livraison de Septembre.

L'isthme et le canal de Suez, par X..... 193
Du Soudan au Maroc et à l'Algérie (*fin*), par M. Pierre Dornin..... 204
Découvertes géographiques dans la République Argentine à l'occasion du conflit chileno-argentin, par M. Emile Daireaux..... 229
L'Australie, origine et constitution de la Commonwealth, par M. Paul Maistre. 239
Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 265
Projet de création d'un institut de médecine coloniale, par M. L. R..... 275
Le XXIIe Congrès national des Sociétés françaises de Géographie, par M. G. R. 281
Nécrologie : Henri d'Orléans; Nordenskjœld..... 284
Revue bibliographique..... 286

Digitized by Google

Pages.

CARTES

Carte de la Patagonie (en couleurs et hors texte).
Carte des routes commerciales de l'Afrique et de l'Extrême-Orient.
Carte de la République Argentine.
Carte schématique de la superficie comparée de l'Australie et de l'Europe péninsulaire.

Livraison d'Octobre.

La politique anglaise et l'Afrique, par M. le lieutenant-colonel Leblond 289
L'Angleterre et les rajahs de l'Inde, par M. Maurice Campana..... 307
L'Australie, origine et constitution de la Commonwealth (*fin*), par M. Paul Maistre..... 322
Le peuplement et la colonisation de l'Empire russe, par M. Paul Barré..... 339
Le Rio Cumina, par M. G. M..... 358
Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 364
Le Congo français et les sociétés congolaises, par M. Georges Chailley..... 376
Revue bibliographique..... 379

CARTES

Carte de l'Inde anglaise (en couleurs et hors texte).
Carte schématique de la superficie comparée de l'Hindoustan et de l'Europe.
Carte de l'Australie.
Carte du Rio Cumina.
Carte de la sphère d'influence italienne en Afrique.

Livraison de Novembre.

La politique anglaise et l'Afrique (*suite*), par M. le lieutenant-colonel Leblond. 385
L'Allemagne en Extrême-Orient, par M. André Brisse..... 401
Le Yun-nan; le chemin de fer de Lao-kay à Yun-nan-sen, par M. le commandant L. Schmidt..... 422
Il faut reboiser, par MM. F. D. et Vaney..... 438
Les populations anthropophages du Cavally, par M. le capitaine d'Ollone..... 452
Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 461
L'Exposition et le Congrès international d'hygiène, de sécurité maritime et de pêche, à Ostende, par M. Boulland de l'Escale..... 472
Revue bibliographique 475

CARTES

La politique anglaise et l'Afrique (en couleurs et hors texte).
Carte de l'Indo-Chine française (hors texte).
Lignes de navigation allemandes en Extrême-Orient.
Chemin de fer de Lao-kay à Yun-nan-sen. — Chemin de fer du Yun-nan, profil en long (deux croquis).

Livraison de Décembre.

La politique anglaise et l'Afrique (*fin*), par M. le lieutenant-colonel Leblond.. 481
La France et l'Angleterre devant l'Islam, par M. Léon Deschamps..... 501
Kiao-tchéou, par M. André Brisse..... 515
Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 538
Répartition de la population en Angleterre au cours du XIXe siècle, par M. Paul Lavagne..... 548
L'exploration du pôle Sud, par M. A. B..... 562
Sociétés et corps savants, cours et conférences..... 568
Revue bibliographique..... 570

CARTES

Territoire de protectorat allemand de Kiao-tchéou (en couleurs et hors texte).
Carte de l'extension de l'Islam au XXe siècle.
Carte du pôle Sud.

5960. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Librairie CHARLES DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris.

VIENT DE PARAITRE : LOUIS RATISBONNE

Les Grandes Ombres

POÉSIES DIVERSES

AU PRINTEMPS DE LA VIE

Un volume in-12. — Broché. . . . . 3 fr. 50

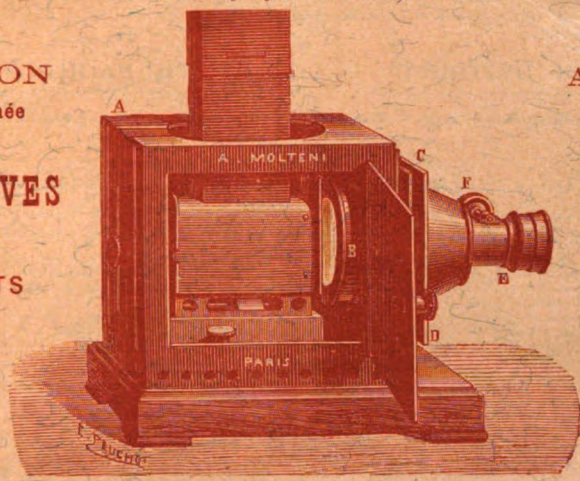
Ce livre posthume de l'auteur de la *Comédie enfantine*, et de tant d'œuvres poétiques qui resteront, intéressera tous ceux que la muse du poète a si souvent charmés.

4 MÉDAILLES D'OR A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

PROJECTIONS MOLTENI

Les prospectus contenant les conditions pour la location des diapositives et les séries des conférences sont envoyés franco sur demande.

EXÉCUTION rapide et soignée DE DIAPOSITIVES D'APRÈS DOCUMENTS personnels aux CONFÉRENCIERS



APPAREILS AVEC TOUS ÉCLAIRAGES ET VUES DIVERSES POUR CONFÉRENCES scientifiques et mondaines

RADIGUET & MASSIOT

44, Rue du Château-d'Eau. — 13 et 15, Boulevard des Filles-du-Calvaire.

TÉLÉPHONE 263-73 ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE TEUGIDAR-PARIS *TÉLÉPHONE 254-37*

GRILLAGES GALVANISÉS

GARIEL 2 ter Quai de la Megisserie PARIS

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

POMMADE MOULIN

Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2f 30 le Pot franco Phie Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy du Dr Léonce SOULIGOUX

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHIES.

PUBLICITÉ DE LA Revue de Géographie

GUERBET & PERDRIX

18, Rue Linné — PARIS

et Librairie Ch. DELAGRAVE

15, Rue Soufflot — PARIS

Digitized by Google

Librairie CHARLES DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL
DE
BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

COMPRENANT

Biographie. — La vie des hommes célèbres par leurs actions, leurs vertus, leurs écrits, leurs talents, ou fameux par leurs crimes;

Histoire. — L'abrégé de l'histoire de tous les peuples; la chronologie des dynasties et des familles illustres, la relation des guerres, batailles, traités, révolutions religieuses ou politiques, etc.;

Mythologie. — L'exposé des religions de l'antiquité et des cultes anciens ou modernes avec les rites, les fêtes, les mystères, les livres sacrés, etc.;

Géographie. — La description de tous les lieux du Globe utiles à connaître pour l'histoire universelle, l'importance politique, industrielle et commerciale des empires, royaumes, provinces, villes, etc., et leur population; l'étude des plus célèbres monuments; la concordance des noms anciens et modernes, etc.;

Antiquités et institutions. — Le tableau des usages et des coutumes de tous les peuples, leurs constitutions, gouvernements, cérémonies publiques; leurs établissements religieux, civils, politiques, militaires, littéraires, etc.; les ordres monastiques et de chevalerie; les sectes religieuses, philosophiques; la nomenclature et l'histoire des charges, emplois, dignités religieuses, politiques, civiles, militaires, etc.

PAR

CH. DEZOBRY
Auteur de *Rome au siècle d'Auguste*.

TH. BACHELET
Agrégé d'histoire, Professeur au lycée de Rouen

DOUZIÈME ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

Par E. DARSY
Professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand

AVEC LE CONCOURS D'UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS, DE PROFESSEURS ET DE SAVANTS

Deux très forts volumes grand in-8, à deux colonnes, renfermant plus de 3.000 pages.
Brochés, **25** fr. — Avec reliure percaline, **30** fr. — En demi-chagrin, **33** fr.

Nous mettons en vente aujourd'hui la douzième édition de cet ouvrage et son supplément, qui présente un intérêt tout particulier. En effet, depuis la refonte générale, en 1895, du Dictionnaire général de biographie et d'histoire de MM. Dezobry et Bachelet, par M. E. Darsy, et ses distingués collaborateurs, de graves événements se sont produits à la surface du globe.

C'est, **en Europe**, le conflit gréco-turc au sujet de la Crète, la défaite des Grecs et les négociations internationales qui aboutirent à l'autonomie crétoise; **en Asie**, le soulèvement des Boxers contre les étrangers et la délivrance des membres du corps diplomatique, assiégés dans Pékin, par les troupes internationales; **en Afrique**, la prise de possession effective de Madagascar par la France, les campagnes du Soudan; la défaite des Italiens par le négus Menélik; la lutte des Boers contre les Anglais au Transvaal et dans l'Etat d'Orange; **en Amérique**, la guerre hispano-américaine et la prise de possession des Antilles par les Etats-Unis vainqueurs. Le supplément que nous publions aujourd'hui fournit sur ces événements, qui préoccupent sans cesse l'opinion publique, des renseignements détaillés et précis. Il contient, en outre, des notices biographiques détaillées sur les personnages politiques récemment disparus tels que **Alexandre III, Bismarck, Kalucky, Taaffe, Kossuth, Gladstone**, la reine **Victoria, Canovas del Castillo**, le roi **Milan de Serbie, Stamboulov**, le prince **Jérôme Napoléon**, le général **Boulanger**, MM. **Spuller, Mac-Mahon, Challemel-Lacour, Carnot, Félix Faure**, le comte **de Paris**, etc.; les artistes **Millet, Gustave Moreau, Chaplin**; les littérateurs **Meilhac, Leconte de Lisle**; l'historien **Fustel de Coulanges**; le philologue **Max Muller**; M. le vicomte **Ferdinand de Lesseps**, etc.

CHEMINS DE FER DU NORD

SERVICE A PARTIR DU 1er JUILLET 1901

SERVICES LES PLUS RAPIDES ENTRE

Paris, Cologne, Coblence et Francfort-sur-Mein

Les services les plus rapides entre Paris, Cologne, Coblence et Francfort-sur-Mein, en 1re et 2e classes, sont assurés comme suit :

ALLER				RETOUR			
Paris-Nord	dép.	1 50 s.	9 25 s.	Francfort-sur-Mein	dép.	8 25 m.	5 58 s.
Cologne	arr.	11 20 s.	7 58 m.	Coblence	dép.	11 46 m.	8 20 s.
Coblence	arr.	2 52 m.	10 45 m.	Cologne	dép.	1 45 s.	11 21 s.
Francfort-sur-Mein	arr.	6 32 m.	midi 17	Paris-Nord	arr.	11 17 s.	8 20 m.

En utilisant le Nord-Express **1re et 2e classes entre Paris et Liège** et le train de luxe Ostende-Vienne entre Liège et Francfort-sur-Mein, le trajet de Paris-Nord à Coblence s'effectue en **10 heures** et celui de Paris-Nord à Francfort-sur-Mein en **12 heures** par les itinéraires indiqués ci-dessous pour l'aller et le retour.

ALLER		Nord-Express 1re 2e cl.	RETOUR		Vienne-Ostende Train de luxe
Paris-Nord	dép.	4 50 soir	Francfort-sur-Mein	dép.	min. 35
Liège	arr.	7 06 —	Coblence	dép.	2 49 matin
		Ostende-Vienne Train de luxe	Cologne	dép.	4 16 —
	dép.	8 08 soir	Liège	arr.	6 » —
Cologne	arr.	11 51 —			1re 2e cl.
Coblence	arr.	1 22 matin		dép.	6 30 matin
Francfort-sur-Mein	arr.	1 33 —	Paris-Nord	arr.	midi 50

5960. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FEB 11 1932

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03959 2764

Digitized by Google

Digitized by Google